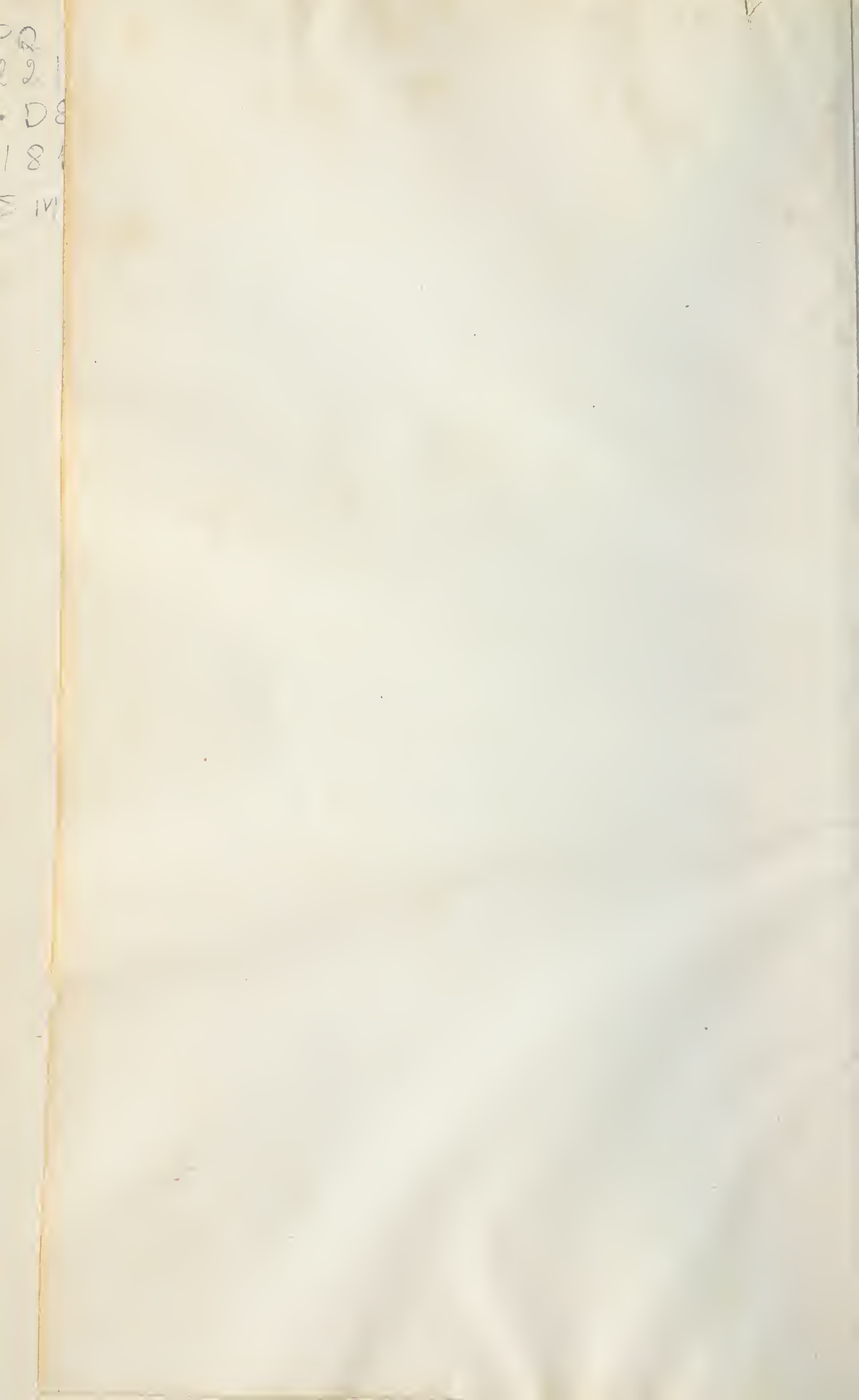












OEUVRES COMPLÈTES

DE

CASIMIR DELAVIGNE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.





DELAVIGNE

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CASIMIR DELAVIGNE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Théâtre. — Messéniennes. — Poésies populaires et diverses

ŒUVRES POSTHUMES

Derniers chants. — Poëmes et Ballades sur l'Italie

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE



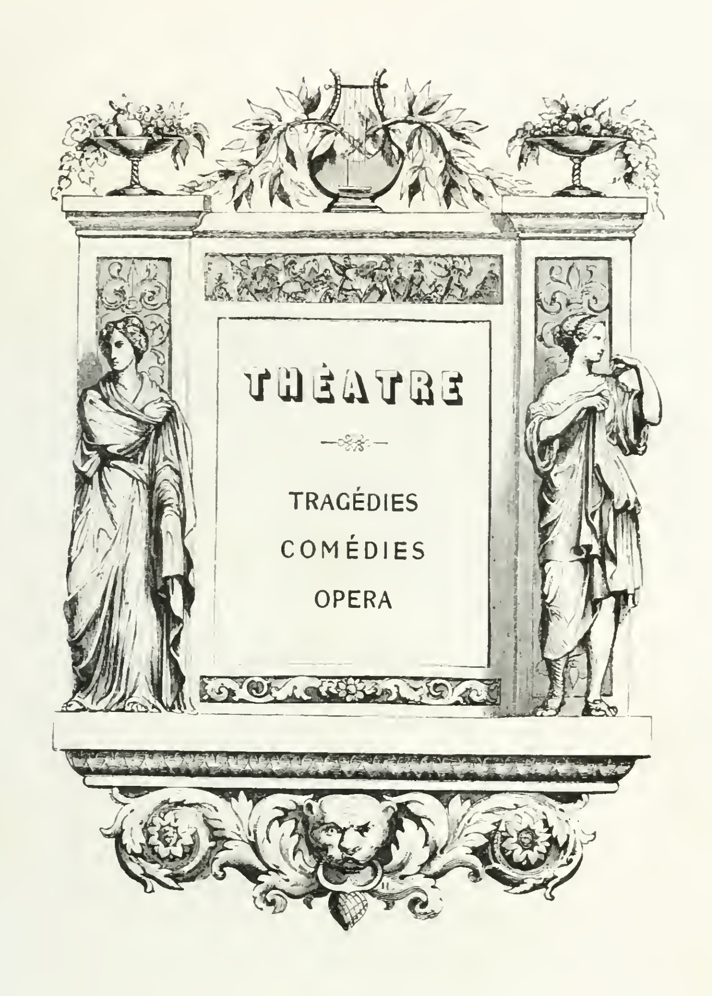
PARIS

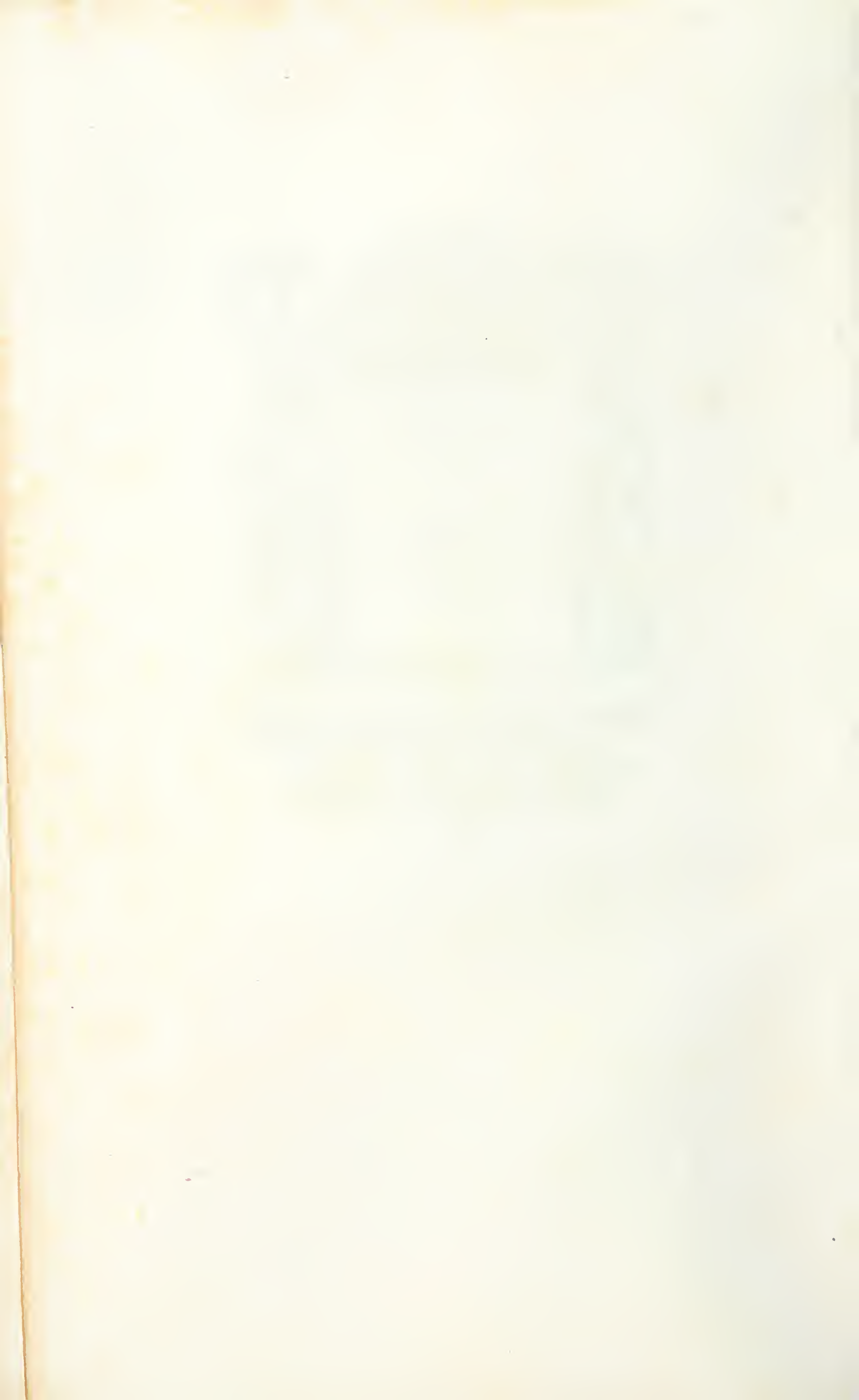
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS

1855




THÉATRE
TRAGÉDIES
COMÉDIES
OPERA







LES VÊPRES SICILIENNES

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 23 OCTOBRE 1819.

PERSONNAGES.

ROGER DE MONTFORT, gouverneur de la Sicile.
JEAN DE PROCIDA, noble sicilien.
LORÉDAN, fils de Procida.
GASTON DE BEAUMONT, chevalier français.
PHILIPPE D'AQUILA.
AMÉLIE DE SOUABE.
ELFRIDE, confidente d'Amélie.

SALVIATI, confident de Procida.
ODDO, PALMÉRIO, BORELLA, LORICELLI, } CONJURÉS, personnages muets.
CHEVALIERS.
CONJURÉS.

(La scène se passe à Palerme, dans le palais de Procida.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

(*La rampe est à demi levée.*)

PROCIDA, SALVIATI.

SALVIATI.

Que vois-je? Procida de retour sur nos bords!
De tous nos conjurés quels seront les transports!
Le règne des tyrans touche donc à son terme!

PROCIDA.

Que je t'embrasse, ami! Salut, murs de Palerme;
J'en jure par ce Dieu qui nous doit protéger,
Vous serez affranchis du joug de l'étranger!

SALVIATI.

Venez, quittons ces lieux.

PROCIDA.

Quelle terreur t'agite?
Je suis dans mon palais.

SALVIATI.

Notre ennemi l'habite...

PROCIDA.

Eh quoi! Charles d'Anjou? le vainqueur de Mainfroi,
Le bourreau, l'assassin de notre dernier roi?
Charles dans mon palais, lui, cet indigne frère
De ce pieux Louis que la France révère?...

SALVIATI.

Non, et le jour neuf fois a fait place à la nuit
Depuis qu'aux bords voisins sa flotte l'a conduit.
On dit qu'il veut revoir après dix-huit années
Les murs de Bénévent, les plaines fortunées
Où le sort le fit roi quand son dernier succès
Soumit Naple et Palerme au pouvoir des Français.
On dit plus, et, trompant l'ennui de l'esclavage,
Mille bruits différents expliquent ce voyage;
On dit que ses vaisseaux, du port napolitain,
Menacent les remparts fondés par Constantin;
Et que, pour enflammer ses phalanges guerrières,
Charles au Vatican fait bénir leurs bannières.

PROCIDA.

Eh! qui donc dois-je craindre?

SALVIATI.

Un jeune favori
Près du trône des lis dans les grandeurs nourri.

PROCIDA.

Quel est son nom?

SALVIATI.

Montfort, le ministre docile
Des ordres souverains transmis à la Sicile.
En partant pour la cour du pontife romain,
Le monarque a laissé le sceptre dans sa main...
(*Le jour augmente par degrés.*)
Fuyons, l'ombre s'efface et l'aube va paraître.

PROCIDA.

Il n'est pas temps encor; qui peut me reconnaître?

Seul, avant mon départ, dans ces lieux enfermé,
Invisible aux tyrans de ce peuple opprimé,
J'ai su, sans irriter leurs fureurs inquiètes,
Ourdir les premiers fils de nos trames secrètes.
En vain, pour s'étayer du nom de mes aïeux,
Par l'éclat des emplois Charles flattait mes yeux;
J'ai fui de nos vainqueurs le superbe visage :
La cour me croit errant de rivage en rivage;
Mon fils, par un billet instruit de mon retour,
Ici, pour me revoir, doit devancer le jour :
Je veux l'attendre.

SALVIATI.

Au moins daignez me satisfaire.
Le ciel a-t-il béni votre exil volontaire?

PROCIDA.

Il m'inspirait. Le ciel a sans doute allumé
Ce feu pur et sacré dont je suis consumé.
Oui, c'est avec transport que j'aime la patrie;
Mais d'un amour jaloux j'ai toute la furie :
Je l'aime et la veux libre; et pour sa liberté,
En un jour, biens, amis, parents, j'ai tout quitté.
Longtemps j'ai parcouru nos déplorables villes;
Honteux et frémissant, j'ai vu nos champs fertiles,
Aux préteurs étrangers prodiguant leurs trésors,
Se couronner pour eux du fruit de nos efforts.
Quels tourments j'ai soufferts pendant ces longs voya-
Combien j'ai dévoré de mépris et d'outrages! [ges!
Pour qu'un chemin plus libre à mes pas fût ouvert,
J'ai porté le cilice, et de cendre couvert,
Tantôt durant les nuits, debout sous un portique,
Je réveillais l'ardeur d'un peuple fanatique;
Tantôt d'un insensé, dans mes accès fougueux,
J'imitais l'œil hagard et le sourire affreux,
Et des ressentiments qui remplissent mon âme
Dans la foule en secret je répandais la flamme.
Par ces déguisements j'échappais aux soupçons,
Ma haine sans péril distillait ses poisons;
Si quelque citoyen se plaignait d'une injure,
D'un soin officieux j'irritais sa blessure :
Tu connais le pouvoir de nos transports jaloux :
J'allumais leur fureur dans le sein des époux;
Partout dans tous les cœurs j'ai fait passer ma rage.
Mais c'est peu qu'indignés d'un honteux esclavage,
Des mécontents obscurs soient pour nous déclarés,
Et nous comptons des rois parmi nos conjurés.

SALVIATI.

Des rois!

PROCIDA.

Depuis deux ans j'ai quitté la Sicile;
Avant que la tempête éclatât dans cette île,
Du pontife de Rome il nous fallait l'appui;
Il craignait nos tyrans : je me présente à lui.
Il apprend mon dessein, l'adopte, l'autorise,
Près du roi d'Aragon m'offre son entremise :
« C'est le sang de Mainfroi qui doit régner sur vous;
« De sa fille, dit-il, je couronne l'époux. »
Au monarque espagnol je l'annonçais moi-même.
Le dangereux présent d'un nouveau diadème
Est un brillant appât pour un front couronné :
Don Pèdre d'Aragon, par l'espoir entraîné,
S'empresse d'obéir à cette voix divine,
Veut rassembler sa flotte et descendre à Messine;
Mais bientôt d'une guerre utile à nos projets
Ses trésors épuisés font languir les apprêts.
Je le quitte, et les mers, que je traverse encore,
Me portent de l'Espagne aux rives du Bosphore.
J'apprends que de nos rois le successeur altier
Des Césars d'Orient menace l'héritier.
Ce prince intimidé se trouble au bruit des armes.
Je parais; mes récits redoublent ses alarmes.
J'ai vu tous les vaisseaux, j'ai compté les guerriers :
J'élève jusqu'aux cieux ces nombreux chevaliers,
Nourris dans les combats, ardents, pleins de vaillance,
Que je hais en Sicile et que j'admire en France.
Il tremble; mon projet se montre à découvert :
De l'empire aussitôt le trésor m'est ouvert,
Et don Pèdre reçoit par un secret message
Un secours important dont je presse l'usage.
L'empereur, généreux pour sauver ses États,
Assure aux conjurés l'appui de ses soldats :
Déjà de l'Aragon la flotte est préparée,
Le pontife est armé de la foudre sacrée :
Voilà, Salviati, le fruit de mes efforts.
Contre nos oppresseurs tout s'unit au dehors :
Ici, de nos amis, parle, que dois-je attendre?

SALVIATI.

Vous les verrez, seigneur, prêts à tout entreprendre.
Eberard de Fondi, Philippe d'Aquila,
Oddo, Loricelli, Mario, Borella,
Voulaient fixer sans vous la sanglante journée
Promise à leur fureur trop longtemps enchaînée.
Des ordres de Montfort complaisants dangereux,
Admis dans ses conseils, plus souvent à ses jeux,
Nous savons, aux plaisirs appliquant son étude,
Tromper de ces esprits l'ardente inquiétude.
Nos coups seront plus sûrs. Dans ces jours solennels
Où les chrétiens en foule approchent des autels,
Le saint asile ouvert aux remords du coupable
Couvre nos entretiens d'une nuit favorable.
Nous levons à demi ce voile ténébreux;
Nous laissons pressentir des changements heureux,
L'interprète du ciel au fond des consciences
Agite sourdement le levain des vengeances.
Dans l'ombre à nous servir le peuple est disposé...
Nos conjurés d'un mot auraient tout embrasé,
Craignant que sa fureur par le temps refroidie
N'offrît plus d'aliment à ce vaste incendie.
Vous arrivez enfin...

PROCIDA.

Mon fils est-il instruit?

SALVIATI.

Par quelques faits brillants ce Montfort l'a séduit.
Tous deux ils sont liés d'une amitié sincère,
Et pour lui nos desseins sont encore un mystère.

PROCIDA.

Mon fils serait l'ami!... Quel est donc ce Français?

SALVIATI.

Superbe, impétueux, toujours sûr du succès,
Il éblouit la cour par sa magnificence,
Pousse la loyauté jusques à l'imprudence;
Il pourrait immoler, sans frein dans ses désirs,
Sa vie à son devoir, son devoir aux plaisirs.
Son premier mouvement loin des bornes l'entraîne;
Aisément il s'irrite, et pardonne sans peine,

Ne saurait se garder d'un poignard assassin,
Et croirait l'arrêter en présentant son sein.

PROCIDA.

Et voilà ces vertus que Lorédan estime!
Mon fils peut caresser la main qui nous opprime!
Mais il vient, laisse-nous; va dire à nos amis
Que l'espoir du succès leur est enfin permis.

SCÈNE II.

PROCIDA, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Vous m'êtes donc rendu! je vous revois, mon père,
O bonheur!... Mais pourquoi ce front triste et sévère?

PROCIDA.

Est-il vrai, Lorédan, qu'un maître impérieux
Commande dans ces murs tout pleins de vos aïeux?

LORÉDAN.

De ce bruit offensant méprisez l'imposture;
Connaissez mieux Montfort; vous lui faites injure.
Sans honte en ce séjour j'ai pu le recevoir,
Sa gloire et ses bienfaits m'imposaient ce devoir.
Épris de l'art divin qui fleurit en Provence,
Poëte, il a chanté les succès de la France;
Guerrier, près de Louis son courage naissant
Fit triompher les lis de l'orgueil du croissant.
Il a sur votre sort partagé mes alarmes;
Il m'a fait chevalier : je suis son frère d'armes.

PROCIDA.

Vous!

LORÉDAN.

Nous devons ensemble affronter les hasards,
Suivre d'un pas égal les mêmes étendards :
Bientôt Paléologue, enfermé dans Byzance,
Verra sous nos efforts expirer sa puissance.
Aux bords de l'Hellespont, où nous allons courir,
De quels nobles lauriers nos fronts vont se couvrir!
Que d'exploits!...

PROCIDA.

De l'empire embrassant la querelle,
Le destin des combats peut vous être infidèle;
Alors de ces hauts faits qu'attendez-vous?

LORÉDAN.

L'honneur,
Si fidèle aux Français, même dans le malheur.

PROCIDA.

N'en attendez, mon fils, que regrets et que honte.
Quels que soient les dangers que votre ardeur affronte,
Les Français dans les camps vous seront préférés :
Songez-vous aux chagrins que vous vous préparez?
Croyez-vous que le roi, distinguant votre audace,
Daigne illustrer un sang qu'il accepte par grâce?
Quand l'esclave imprudent pour ses maîtres combat,
Tout son sang prodigué se répand sans éclat.
Mais je veux qu'on vous laisse une part dans la gloire:
Que produit pour l'État cette noble victoire?
Que sont dans leurs succès les peuples conquérants?
Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.
Prévenu pour Montfort, vous me croyez à peine.
Votre cœur amolli se refuse à la haine;
Vous flattez nos tyrans; aux premiers feux du jour,
Un jeune ambitieux vous voit grossir sa cour;
Au sein des voluptés qui charment votre vie,
Jamais vous n'avez dit : Palerme est asservie!
Jamais ses cris plaintifs n'ont passé jusqu'à vous;
Au récit de ses maux vous restez sans courroux.
Est-ce là cette humeur inflexible et sauvage,
Qui fuyait de la cour le brillant esclavage;
Cet orgueil indocile au joug le plus léger,
Cet honneur ombrageux, si prompt à se venger?
Ou la faveur des grands a changé vos maximes,
Ou de vos ennemis vous oubliez les crimes.
Oubliez-vous aussi ce prince infortuné,
Conradin, sans défense à l'échafaud traîné?
Ne vous souvient-il plus du serment qui vous lie
A sa sœur orpheline, à la jeune Amélie,
Au pur sang de nos rois?

LORÉDAN.

J'en atteste les cieux!
Le jour de ses clartés aura privé mes yeux,
La tombe s'ouvrira pour ma cendre glacée,
Avant qu'un tel serment sorte de ma pensée!
Jamais de plus de feux un amant dévoré
N'attendit un hymen plus saintement juré.
Cependant la princesse aux pleurs abandonnée
S'obstine à reculer cette heureuse journée.
Un pressentiment vague irrite mes ennuis.
Ces jeunes chevaliers par trop d'orgueil séduits,
Qui, d'une égale ardeur poursuivant ses suffrages,
Apportent à ses pieds tant d'importuns hommages...
Leur présence me pèse... Apprenez qu'un d'entre eux,
Le plus vaillant de tous et le plus généreux...
Ah! cet aveu fatal, que je ne puis vous taire,
Jette encor dans mes sens un trouble involontaire!

PROCIDA.

Enfin?

LORÉDAN.

Dans l'abandon de sa vive amitié,
Hier à son rival Montfort s'est confié.
S'il n'avait respecté les pleurs de la princesse,
Il aurait dès longtemps déclaré sa tendresse :
« Je sais qu'elle a pour vous le respect d'une sœur;
« Ouvrez-moi, m'a-t-il dit, un accès dans son cœur :
« Puisque la guerre enfin va m'entraîner loin d'elle,
« Il est temps qu'à ses yeux ma flamme se décèle.
« Je veux, je dois parler. » Interdit, confondu,
J'ai voulu m'en défendre, et n'ai rien répondu;
Et peut-être Montfort a, dans son espérance,
En faveur de ses vœux expliqué mon silence.
Je crains...

PROCIDA.

Où vous égare un amour soupçonneux?
Pensez-vous qu'Amélie, au mépris de vos nœuds,
De son nom, de son rang?...

LORÉDAN.

Ah! ce doute l'offense :
Ma tendresse l'accuse et vole à sa défense;
Mais sa douleur me blesse, et quel qu'en soit l'objet,
Je suis jaloux des pleurs qu'il lui coûte en secret.
Je veux tout éclaircir; je veux la voir, l'entendre :
Elle-même en ces lieux près de nous doit se rendre.

PROCIDA.

Elle saurait?...

LORÉDAN.

Votre ordre a-t-il dû m'arrêter?
Parmi vos ennemis fallait-il la compter?
Quand il erra trois ans privé de sa famille,
Un père à son retour craint d'embrasser sa fille!...

PROCIDA.

Qui? moi, je le craindrais!... Non, je te reverrai,
Des rois que j'ai perdus reste cher et sacré!
Aujourd'hui pour leur cause il se peut que je meure,
Mes bras te presseront avant ma dernière heure.
Respectez ces regrets, ils sont justes, mon fils!

LORÉDAN.

Qui peut les mériter?

PROCIDA.

Son frère et son pays.
Son frère est-il vengé?

LORÉDAN.

Dieu! que voulez-vous dire?

PROCIDA.

Las de courber mon front sous un injuste empire,
Si pour le renverser j'osais lever le bras,
Que feriez-vous alors?... Vous ne répondez pas!

LORÉDAN.

Expliquez-vous, seigneur.

PROCIDA.

Je me ferai comprendre.

LORÉDAN.

Parlez...

PROCIDA.

Quand vous serez plus digne de m'entendre.

LORÉDAN.

Achevez, hâtez-vous, profitez des moments...
J'aperçois la princesse; elle approche à pas lents,
Rêveuse et tout entière à sa mélancolie.

SCÈNE III.

PROCIDA, LORÉDAN, AMÉLIE.

PROCIDA.

Mes bras vous sont ouverts; venez, chère Amélie!

AMÉLIE.

Ah! seigneur! ah! mon père!

PROCIDA.

Où suis-je? ces accents
D'un transport douloureux font tressaillir mes sens!
Est-ce toi, Conradin, ou ta vivante image?
Oui, voilà son regard! c'est son touchant langage;
Cette grâce éclatait sur ses traits imposants,
Quand je l'ai vu mourir à la fleur de ses ans.

AMÉLIE.

Hélas!

LORÉDAN.

Vous irritez les tourments qu'elle endure.

PROCIDA.

C'est toi qui m'as forcé de rouvrir sa blessure.
Je le dois pour guérir ton esprit aveuglé
Des soupçons offensants dont l'amour l'a troublé.

AMÉLIE.

Il me soupçonne, ô Dieu!

PROCIDA.

Par un récit fidèle
Puissé-je raffermir ta haine qui chancelle!
Puisse une juste horreur te saisir comme moi
Au nom du meurtrier que tu nommes ton roi!
Écoutez-moi tous deux. A son heure dernière,
Conradin m'adressa cette courte prière:
« Parmi des inhumains j'abandonne ma sœur:
« Vivez; qu'à sa jeunesse il reste un défenseur;
« Qu'elle soit votre fille, et qu'un jour l'hyménée
« Au sort de Lorédan joigne sa destinée. »
Je promis d'obéir; mais j'enviai la mort
Du jeune Frédéric qui partagea son sort.
Il s'exilait, mon fils, d'un illustre héritage
Pour combattre à seize ans sous un roi de son âge;
L'échafaud l'attendait; il y monte et soudain
Je vois rouler sa tête aux pieds de Conradin.
Votre frère... Ah! combien sa douleur fut touchante!
Pressant de son ami la dépouille sanglante,
Il lui parlait encore, l'arrosait de ses pleurs:
« Tu n'es plus, criait-il, c'est pour moi que tu meurs! »
Nos vainqueurs attendris l'admiraient en silence;
Mais Charles d'un coup d'œil enchaîna leur clémence.
Cet enfant qui pleurait redevint un héros,
Et son dernier regard fit pâlir les bourreaux.

AMÉLIE.

Ta sœur n'était pas là pour recueillir ta cendre!

LORÉDAN.

Pourquoi trop jeune encor n'ai-je pu te défendre?

PROCIDA.

Dès que l'âge éclaira votre faible raison,
Je reçus vos serments sur sa tombe, en son nom,
Et je crus voir son ombre un moment consolée,
Pour unir mes enfants sortir du mausolée.
L'avez-vous oublié?

AMÉLIE.

Comment puis-je jamais
Oublier mes serments, seigneur, et vos bienfaits?

PROCIDA.

Oui, de soins paternels j'entourai votre enfance.
Ma sœur les partageait; sans doute en mon absence
Son amour attentif ne se ralentit pas,
Malgré le poids des ans qui retiennent ses pas.
Si vous fûtes toujours digne de ma tendresse,
Renouvelez ici cette sainte promesse.

AMÉLIE.

Quel langage, seigneur! doutez-vous de ma foi?

LORÉDAN.

Pardonnez, Amélie, à mon injuste effroi,
Aux transports insensés dont mon âme est saisie:
Qui peut avec excès aimer sans jalousie?

PROCIDA.

Rendez, rendez la paix à ce cœur égaré;
Si j'ordonne un hymen trop longtemps différé,
Jurez de l'accomplir sans regret, sans murmure.
Eh bien?

LORÉDAN.

Hésitez-vous?

AMÉLIE, *à Procida.*

Seigneur, je vous le jure.

LORÉDAN.

O vous que j'offensais, je jure à vos genoux
De vivre et, s'il le faut, de m'immoler pour vous.

PROCIDA.

Ma fille, mes enfants, que ce jour m'est prospère!
Réunis sur mon sein, embrassez votre père.
Et toi, du haut des cieux descendant parmi nous,
Héros infortuné, bénis ces deux époux;
Consacre leur hymen et fais qu'il s'accomplisse;
Viens, qu'un pieux courroux à ta voix les remplisse;
Viens réveiller en eux l'horreur de l'étranger,
L'amour de leur pays, la soif de le venger.
Triste et dernier débris d'une race abattue,
Amélie, écartez la douleur qui vous tue :
Souvent dans sa grandeur quand le coupable en paix
Semble de crime en crime affermi pour jamais,
Le bras de l'Éternel à le punir s'apprête,
Et se lève sur lui pour foudroyer sa tête!
Adieu.

AMÉLIE.

Qui vous contraint, seigneur, à nous quitter?

PROCIDA.

Un soin impérieux dont je veux m'acquitter.

LORÉDAN.

Quoi, déjà? quoi, mon père, après trois ans d'absence!...

PROCIDA.

De nos maîtres, mon fils, je dois fuir la présence.
Demeurez tous les deux, cachez-leur mon retour.
(*A Lorédan.*)
Adieu; nous nous verrons avant la fin du jour.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Oubliez mon offense, et partagez ma joie...
Quel nuage soudain sur vos traits se déploie!

AMÉLIE.

Dans les austérités d'un asile pieux,
Morte à de faux plaisirs, cachée à tous les yeux,
Que ne puis-je, le front courbé dans la poussière,
Finir mes tristes jours consumés en prière?

LORÉDAN.

Dieu! quel vœu formez-vous? et qui peut mériter
Des pleurs que de mon sang je voudrais racheter?

AMÉLIE.

Hélas! vous savez trop si j'ai droit d'en répandre.

LORÉDAN.

J'explique leur langage et crains de vous comprendre.
Oui, malgré nos liens, vos devoirs, vos serments,
Je doute encor... Plaignez l'horreur de mes tourments.
Oui, quand de nos guerriers l'essaim vous environne,
A de noires terreurs mon esprit s'abandonne;
Sans cesse je vous suis d'un regard curieux,
Au sein de nos tournois, dans ces murs, en tous lieux.
Aux degrés de l'autel arrosés par vos larmes,
Je porte près de vous mes brûlantes alarmes;
Je m'indigne, en voyant ce tribunal de Dieu
Où le pardon du crime est le prix d'un aveu,
Qu'un mortel, quel que soit son sacré caractère,
Reste de vos chagrins le seul dépositaire,
Et qu'à votre frayeur il ait droit d'arracher
Un secret qu'à l'amour votre cœur peut cacher.
Montfort même est l'objet de ce triste délire :
C'est à vous qu'il consacre et son glaive et sa lyre;
S'il vous chante, ses vers ont un charme plus doux;
Qu'il combatte à vos yeux, et tout cède à ses coups.
Je n'en puis plus douter, je sais qu'il vous adore;
Je le sais... Est-il vrai? l'ignorez-vous encore?
En proie à la fureur de mes soupçons jaloux,
Je tremblais que Montfort... Madame, qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Moi, seigneur!

LORÉDAN.

A ce nom vous changez de visage!

AMÉLIE.

Ah! c'est trop m'abaisser à souffrir un outrage;
J'ai honte du reproche où vous vous emportez,
Je dois me l'épargner, et je veux...

LORÉDAN.

Arrêtez...
Qu'aujourd'hui, qu'à l'instant, si mon malheur vous [touche,
L'arrêt de mon rival sorte de votre bouche!
Il le faut : c'est de vous qu'il doit le recevoir;
Vous seule vous pouvez lui ravir tout espoir.
Blessez, pour le guérir, sa fierté trop sensible :
Un amour dédaigné cesse d'être invincible.
Madame, dites-lui qu'il prétendrait en vain
S'armer contre mes droits du pouvoir souverain,
M'arracher votre main à la mienne enchaînée;
Nommez-lui votre époux, hâtez notre hyménée.

AMÉLIE.

Qu'ordonnez-vous, grand Dieu? Moi, lui dire... Ah! sei-[gneur!
Qu'attendez-vous de moi?

LORÉDAN.

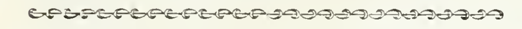
Mon repos, mon bonheur.
Vous détournez les yeux, vous gardez le silence...
Et vous voyez Montfort avec indifférence?
Je n'examine plus pourquoi vous hésitez,
Je n'exige plus rien; je vous laisse... Écoutez :
Vous savez quel empire il a pris sur mon âme;
A l'ardente amitié qui tous deux nous enflamme
Je puis tout immoler sans regret, sans effort,
Tout, hors ce bien suprême où j'attache mon sort.
Je le chéris lui seul après vous et mon père;
C'est l'ami de mon choix, c'est mon hôte et mon frère;
Mais si dans un ami je dois craindre un rival,
Tremblez qu'à l'un de nous ce jour ne soit fatal.

SCÈNE V.

AMÉLIE.

De son injuste empire il m'accable d'avance;
Il commande en tyran, il m'accuse, il m'offense.
Oh! que de notre hymen le joug sera pesant!
Dans les soins de Montfort quel respect séduisant!
De ta mort, Conradin, il ne fut pas complice...
Qu'ai-je dit? Ne crains pas que ton sang s'avilisse;
La colère des cieux consumera ta sœur,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de mon cœur.
Au pied de tes autels, ô mon souverain maître,
Rends la force à ce cœur honteux de se connaître!
J'y cours : que la vertu m'élève à cet effort
De remplir mes serments, de détromper Montfort!

Le faible doit trouver dans ta bonté suprême
L'appui que sa raison cherche en vain dans soi-même.



ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

MONTFORT, GASTON, FONDI, SALVIATI, D'AQUILA, CHEVALIERS FRANÇAIS, CONJURÉS.

MONTFORT.

Ne blâmez pas, Gaston, de si nobles loisirs;
Jamais un ciel plus pur n'éclaira nos plaisirs.
Que j'admirais ces bords! A mon âme attendrie
Combien ils rappelaient une terre chérie!
L'éclat et la beauté de ce climat heureux,
Ces forêts d'orangers, ces monuments pompeux,
Et de ce vaste port la vivante opulence,
Tout retrace à mes yeux les champs de la Provence.
(*Aux chevaliers de sa suite.*)
Sully, Soissons, Laval, mes amis, mes rivaux,
Demain je vous appelle à des combats nouveaux!
Byzance nous promet de plus sanglantes fêtes :
Bientôt les jeux guerriers feront place aux conquêtes.
Vous, Fondi, d'Aquila, que des plaisirs si doux
Soient le lien heureux qui nous enchaîne tous!
Les splendeurs de la cour et sa bruyante ivresse
Signalent de vos soins l'ingénieuse adresse;
Vous verrez votre roi demain avec le jour :
Que la pompe des jeux célèbre son retour!
(*Montfort fait un signe; ils sortent tous, excepté Gaston.*)

SCÈNE II.

MONTFORT, GASTON.

GASTON.

En vain à mes conseils vous voulez vous soustraire;
Pour les périls, seigneur, ce mépris téméraire
Vous livre sans défense au fer d'un assassin.
Palerme peut cacher un sinistre dessein;
Et vous sortez sans garde, et jamais vos cohortes
Sur le seuil du palais n'en protégent les portes!
Ce peuple est dangereux, redoutez ses fureurs.

MONTFORT.

Quoi! toujours des soupçons et de vaines terreurs!

GASTON.

Montfort, d'un vieux guerrier pardonnez la franchise,
L'intérêt de l'État peut-être l'autorise...
Pour marcher sans escorte, on doit se faire aimer.

MONTFORT.

Eh bien! suis-je un tyran? m'oserait-on blâmer?
Où tendent ces discours?

GASTON.

Votre longue indulgence
A de nos chevaliers enhardi la licence;
Sous l'abri d'un grand nom, sûr de l'impunité,
A d'horribles excès leur orgueil s'est porté.
C'est trop fermer l'oreille aux plaintes des victimes.
On blâme la faveur dont vous couvrez leurs crimes.

MONTFORT.

Des crimes! Sous quel jour montrez-vous des erreurs?
Ne pardonnez-vous rien à de jeunes vainqueurs?
Tant de gloire à mes yeux rend l'orgueil excusable,
Je vois trop de héros pour chercher un coupable!

GASTON.

Des exemples pieux, des leçons de Louis,
Les souvenirs pour vous sont-ils évanouis?
Ou parmi ces vertus votre âme ardente et fière
Ne sut-elle admirer que la valeur guerrière?
Ah! si vous l'aviez vu de ses royales mains
Forcer devant Tunis les rangs des Africains!
Combien plus redoutable à sa jeune noblesse,
De ses sujets contre elle il soutint la faiblesse!
Les plaintes des hameaux s'élevaient jusqu'à lui.
Pour écouter les pleurs du pauvre sans appui,
D'un chêne encor fameux l'ombrage tutélaire
Semblait à sa justice un digne sanctuaire,
Et l'amour de son peuple heureux de l'entourer,
Le plus sublime encens qu'un roi pût respirer.
Tels étaient ses plaisirs; cependant la naissance
D'un droit presque divin consacrait sa puissance;
Et nous, que la fortune a seule couronnés,
Sur un trône conquis, d'écueils environnés,
Nous croyons la justice une vertu vulgaire.
Il nous semble plus grand, surtout plus téméraire,
Quand un empire entier cherche en nous son recours,
De braver ses douleurs que d'en tarir le cours.

MONTFORT.

Gaston!

GASTON.

Tous ces rivaux, dont l'imprudente ivresse
En partageant vos goûts les flatte et les caresse,
Aux frivoles amours sans frein abandonnés,
Essayant sur le luth des chants efféminés...

MONTFORT.

Un tel délassement nuit-il à leur courage?
Je plains l'austérité d'une vertu sauvage,
Sans pitié pour les arts, ornements de la paix,
Et dont l'éclat tranquille ennoblit ses bienfaits.
Ne peut-on aux exploits qui donnent la victoire
Unir le soin plus doux d'en célébrer la gloire?
Cet espoir les excite et plaît à leur fierté,
Il enflamme la mienne; oui, la postérité
Dira que les enfants des bords de la Durance
Ont offert les premiers cette heureuse alliance,
Et saura respecter aux mains de ces guerriers
Un luth que leur vaillance a couvert de lauriers.

GASTON.

Pendant ces jeux trompeurs qu'un vain délire anime,
La Sicile murmure et sent trop qu'on l'opprime
Des pontifes divins le pouvoir respecté
Plie en se débattant sous notre autorité;
Prompte à nous censurer, leur adroite éloquence
Ressaisit par degrés sa première influence;
D'un fanatisme ardent le peuple est possédé;
Par les grands soutenu, par leurs conseils guidé,
Il s'essaie à braver un sceptre qui lui pèse,
Il s'agite sans but, il s'irrite, il s'apaise :

Cet esprit inquiet, ces vagues mouvements
Sont les avant-coureurs de grands événements :
Du nom de Procida souvent il nous menace;
De ce fier citoyen je redoute l'audace.
Ne peut-il nous tromper par un retour prochain ?
On dit qu'il a juré de venger Conradin ;
On dit...

MONTFORT.

Dans tous les temps la rumeur populaire
Excita mes mépris bien plus que ma colère.
Irai-je, recueillant ces discours mensongers,
Quand tout semble tranquille, inventer des dangers,
Suivre de mers en mers un sujet qui s'exile,
Pour exhaler sans crainte une haine inutile ?
Lui, qu'il ébranle un joug par le temps affermi !
Vain projet ! Lorédan n'est il pas mon ami ?
J'aime à me reposer sur sa reconnaissance.
Je le plains, si jamais, trompant ma confiance,
Il tente... A ce penser puis-je encor m'arrêter ?
Un faux bruit répandu doit peu m'inquiéter ;
Et si nous concevons de plus justes alarmes,
Nous sommes tous Français, et nous avons des armes.

GASTON.

Eh ! que sert la valeur contre la trahison ?
Comment se garantir des poignards, du poison,
Des complots meurtriers tramés dans le silence ?
Plus docile aux avis de mon expérience...

MONTFORT, *apercevant la princesse.*

Il suffit, cher Gaston ; de ces grands intérêts
Par un devoir pressant mes esprits sont distraits.
Sommes-nous descendus à ce point de détresse,
Qu'il faille pour l'État craindre et veiller sans cesse ?
Plus tard, libres de soins, demain, dans quelques jours,
Nous pourrons à loisir poursuivre ce discours.

SCÈNE III.

MONTFORT, AMÉLIE, ELFRIDE.

AMÉLIE.

Retournons sur nos pas... A peine je respire,
Elfride... Il n'est plus temps ! ciel ! que vais-je lui dire ?

MONTFORT.

Combien je dois bénir le bonheur qui me suit !
Ah ! madame, vers moi quel dessein vous conduit ?
Mais pourquoi me flatter d'une fausse espérance ?
Sans doute au hasard seul je dois votre présence,
Et c'est trop présumer de croire que vos yeux,
Qui m'évitent partout, me cherchent dans ces lieux.
Que vois-je ? la pâleur couvre votre visage.
Vous pleurez, vous tremblez...

AMÉLIE.

Soutenez mon courage.
Dieu, soyez mon appui !

MONTFORT.

Vous tremblez près de moi !
Suis-je assez malheureux pour causer votre effroi ?

AMÉLIE.

Je venais.... Lorédan....

MONTFORT.

Il a parlé, madame ?
Aurait-il dévoilé le secret de ma flamme ?
Ah ! que dois-je augurer du trouble où je vous vois ?
Oui, je brûle pour vous, et suis fier de mon choix.
Animé d'un espoir peut-être téméraire,
Je veux vous mériter, et j'aspire à vous plaire ;
Remettez-moi le soin de finir vos malheurs,
J'irai dans les combats vaincre sous vos couleurs.
Dans l'Orient troublé, plus d'un prince infidèle
Au bruit de nos apprêts s'épouvante et chancelle ;
Leur trône est l'héritage ouvert à nos exploits :
La victoire en courant renouvelle les rois.
Souverain, à mon tour, du fruit de ma conquête
Puissé-je de mes mains couronner votre tête
En m'unissant à vous par un nœud solennel !

AMÉLIE.

Nous unis !... nous ! le sort qui me fut si cruel
Permettrait.... Mais, seigneur, la pitié vous égare...
Un invincible obstacle à jamais nous sépare :
L'ombre de Conradin sanglant, percé de coups,
Terrible, vous repousse et se place entre nous.

MONTFORT.

Ah ! ne m'opposez pas cette injuste barrière ;
Jeune encor, des croisés je suivais la bannière
Quand Charles par ce meurtre a souillé ses lauriers

AMÉLIE.

Vous partagez l'empire avec ses meurtriers !

MONTFORT.

Vos pontifes sacrés poussent trop loin l'audace ;
De leurs conseils jaloux je reconnais la trace ;
Des ténèbres du cloître ils dirigent vos pas ;
Qu'ils tremblent !...

AMÉLIE.

Arrêtez, et ne blasphémez pas !
Celui dont vous bravez la majesté céleste
Refuse ses autels à cet hymen funeste.
Mon père me transmet sa sainte volonté ;
J'entends, j'entends la voix de Conrad irrité :
Il maudit les bourreaux de sa triste famille,
Et désigne un époux plus digne de sa fille.

MONTFORT.

Un plus digne !... et quel est ce rival odieux ?

AMÉLIE.

Lorédan doit s'unir au sang de mes aïeux.

MONTFORT.

Lorédan ! se peut-il ?

AMÉLIE.

D'où naît votre surprise ?
Avant qu'il vous connût ma main lui fut promise.

MONTFORT.

A Lorédan ? Qu'entends-je !

AMÉLIE.

Il a reçu ma foi...

MONTFORT.

Vous l'aimez, vous !

AMÉLIE.

Seigneur...

MONTFORT.

Il l'emporte sur moi !
Vous l'aimez !... il semblait insensible à vos charmes.
Lorédan, mon ami, lui, mon compagnon d'armes,
Mon frère !... pour me perdre il m'avait obéi...
Il était mon rival... L'ingrat... je suis trahi !

AMÉLIE.

Seigneur, à quel penser votre esprit s'abandonne?
Quoi ! vous le soupçonnez?...

MONTFORT.

O Dieu ! je le soupçonne!
Sa trahison éclate à mes yeux indignés ;
Je la vois, j'en gémis... c'est lui que vous plaignez.
Je ne puis soupçonner le traître qui m'outrage !...
Vous l'aimez, le mépris sera donc mon partage;
Le mépris... ô fureur ! ô cœur trop confiant!

AMÉLIE.

Croyez...

MONTFORT.

Vous le perdez en le justifiant,
Madame.

AMÉLIE.

Je frémis ; je crains par ma présence
D'irriter contre lui votre injuste vengeance.
Ciel ! il vient...

MONTFORT.

Mon courroux sera donc satisfait !

AMÉLIE, *à Lorédan.*

Qu'avez-vous exigé, cruel, et qu'ai-je fait?

SCÈNE IV.

MONTFORT, LORÉDAN.

LORÉDAN.

La princesse vous quitte et s'enfuit éperdue.
Qu'avez-vous? quel transport vous saisit à ma vue?

MONTFORT, *à part.*

Se jouer à ce point de ma crédulité !
(*A Lorédan.*)
Jamais ressentiment ne fut mieux mérité.
Pouvez-vous feindre encor d'ignorer mon injure?

LORÉDAN.

Qui vous a fait outrage?

MONTFORT.

Un perfide, un parjure,
Un infidèle ami, que j'avais mal jugé,
Qui déchire la main dont il fut protégé,
Qui sous de faux dehors à mes yeux se déguise,
Abuse des secrets surpris à ma franchise,
Qui me perce le sein des plus sensibles coups,
Qui me trahit, me tue ; et cet ami, c'est vous!

LORÉDAN.

Moi?

MONTFORT.

Vous, ingrat, oui, vous; votre audace est extrême:
Vous attaquer à moi, me ravir ce que j'aime!

LORÉDAN.

Je devrais mépriser cette aveugle fureur ;
Mais je veux bien descendre à vous tirer d'erreur.
Que me reprochez-vous? un amour légitime,
Que je pouvais nourrir et vous cacher sans crime.
Avant de déclarer vos projets et vos feux,
Aviez-vous mis, seigneur, un prix à ces aveux?
Les ai-je provoqués par quelque lâche adresse!
Cet ami, dont Montfort méconnaît la tendresse,
Profondément blessé, ne se plaint qu'à regret;
Mais vous trahissait-il en gardant son secret?

MONTFORT.

Vous l'osez demander, quand votre tyrannie
N'use de son pouvoir sur la faible Amélie
Que pour tromper mes vœux, que pour forcer son choix.

LORÉDAN.

En loyal chevalier j'ai réclamé mes droits.

MONTFORT.

Vos droits! et d'où vous vient cette arrogance insigne,
De disputer un cœur dont je me suis cru digne?

LORÉDAN.

D'un discours si hautain justement irrité,
Je vous en dois le prix, seigneur, la vérité.
Ces courtisans nombreux, que la France a vus naître,
Encensent dans vos mains le sceptre de leur maître :
Hélas! je me crus libre en l'adorant comme eux...
Mais mon malheur m'apprend qu'il est des malheureux.
Mes yeux s'ouvrent enfin sur le sort de mes frères;
Croyez-moi, redoutez l'excès de leurs misères.
Ne forcez point ce peuple à sortir du devoir,
Et par pitié pour vous craignez son désespoir.

MONTFORT.

Insensés! eh! que peut votre rage inutile?
Cinq chevaliers français ont conquis la Sicile!

LORÉDAN.

Leur vertu les fit rois bien plus que leurs succès :
Ils étaient généreux, humains, vraiment Français.
Ces valeureux enfants de l'antique Neustrie
D'une race infidèle ont purgé ma patrie;
Mais vous, quels sont vos droits, vos titres? Nos revers!
Mais vous, qu'avez-vous fait, que nous donner des fers?
Allez, votre amitié ne veut que des esclaves;
Ses dons sont flétrissants, ses nœuds sont des entraves;
Je les brise, et bénis un effort de fierté,
Qui me rend mon estime avec ma liberté.

MONTFORT.

Soyons donc ennemis! oui, je vous abandonne.
Dépouillé de l'éclat que ma faveur vous donne,
Retombez dans la foule où vous étiez plongé;
Je ne vous parle plus qu'en vainqueur outragé,
Qu'en maître tout-puissant qui veut qu'on obéisse.
Désormais vous pourrez m'accuser d'injustice,
De vos chagrins amers me proclamer l'auteur :
Je deviendrai pour vous tyran, persécuteur.
Perdez, perdez l'espoir d'obtenir Amélie;
Qu'à me céder sa main votre orgueil s'humilie.
Qu'un exil mérité vous dérobe à mes yeux ;
Fuyez, je vous bannis, et voilà mes adieux.

SCÈNE V.

LORÉDAN.

L'ai-je bien entendu? c'est à moi qu'il s'adresse!
C'est à moi qu'il défend de revoir la princesse!
Me bannir!... Quel abus d'un pouvoir détesté!...
Je cède à la fureur dont je suis transporté...
Ciel! est-il rien d'égal aux affronts que j'endure?

SCÈNE VI.

LORÉDAN, PROCIDA.

PROCIDA.

L'instant est favorable, il se plaint d'une injure.

Mon fils, pourquoi ce trouble?

LORÉDAN.

Ah! mon père, est-ce vous?
Que je suis indigné! vengez-moi, vengeons-nous!

PROCIDA.

Eh! de qui?

LORÉDAN.

De Montfort.

PROCIDA.

De votre ami!

LORÉDAN.

D'un maître
Qui ne méritait pas, qui doit cesser de l'être.

PROCIDA.

Ce vainqueur généreux!...

LORÉDAN.

Dites ce ravisseur.
Du dernier de nos rois me disputer la sœur!
Montfort, un étranger!

PROCIDA.

Quel excès d'arrogance!

LORÉDAN.

Il prétend m'écraser du poids de sa puissance :
Le superbe! c'est peu de m'avoir menacé...

PROCIDA.

Qu'a-t-il fait?

LORÉDAN.

De ces murs, mon père, il m'a chassé.
Il faut que par sa mort...

PROCIDA.

Parlons plus bas; je t'aime :
Je suis de tes affronts blessé comme toi-même.
Te chasser du palais fondé par tes aïeux!

LORÉDAN.

Et j'ai pu contenir mes transports furieux!

PROCIDA.

O despotisme horrible!

LORÉDAN.

O joug insupportable!

PROCIDA.

Il te traite en esclave.

LORÉDAN.

Il me traite en coupable :
Ma honte et mon malheur sont au comble...

PROCIDA.

Mon fils,
Voilà depuis seize ans le sort de ton pays;
D'étrangers, de bannis, une horde insolente
Nous tient depuis seize ans sous sa verge sanglante.
Quels affronts et quels maux nous ont-ils épargnés?
Où fuir, où reposer nos regards indignés?
Est-il une cité sur ce triste rivage,
Que ne désolent pas le meurtre et le pillage?
La Sicile a perdu ses plus fermes soutiens.
Chaque jour les honneurs, les dignités, les biens,
S'en vont, tout dégouttants du sang de l'innocence,
Décorer l'injustice, enrichir la licence.
Contre ces forcenés les lois sont sans vigueur,
Le commerce inactif expire de langueur.
Tout un peuple au travail attaché par la crainte
Ranime en gémissant son industrie éteinte;
Il s'épuise à payer leurs plaisirs onéreux;
Rien ne les satisfait, rien n'est sacré pour eux.
Que ne profanent pas leurs mains insatiables?
Des temples dépouillés les trésors vénérables,
Abandonnés en proie à leur cupidité,
Sont bientôt dévorés par un luxe effronté.
Saint respect des autels, vertu, talents, génie,
Tout meurt dans la contrainte et dans l'ignominie!
O Palerme! ô douleur, déplorable cité,
Où sont tes jours de gloire et de prospérité?
Le deuil couvre ton front flétri par l'esclavage;
Je ne reconnais plus tes mœurs ni ton langage;
Les supplices, le rapt et les bannissements
Ouvrent par cent chemins la tombe où tu descends,
Et quand tu vas périr, quand ton heure est prochaine,
Quand je te vois tomber, expirant sous ta chaîne,
Nos meilleurs citoyens ignorent tes malheurs,
Et mon fils est l'ami de tes persécuteurs!

LORÉDAN.

Votre fils veut combattre et s'immoler pour elle.
Déclarons aux tyrans une guerre éternelle.

PROCIDA.

Silence!... Tes projets sont nobles, ils sont grands;
Faisons jusqu'au tombeau la guerre à nos tyrans,
Ne la déclarons pas.

LORÉDAN.

Je n'ose vous comprendre.

PROCIDA.

Bientôt nos oppresseurs du trône vont descendre.

LORÉDAN.

Hâtons-nous; loin de moi ces détours superflus :
Que chassés de Palerme...

PROCIDA.

Ils n'en sortiront plus!
Femmes, enfants, vieillards, tous ceux que l'alliance,
L'amitié, l'intérêt asservit à la France,
Confondus avec eux, frappés des mêmes coups,
Suivront dans le cercueil leurs ombres en courroux.

LORÉDAN.

Dois-je vous croire? ô ciel! quel horrible mystère!
Vous conspirez leur perte! ô forfait! vous, mon père!

PROCIDA.

Tu frémis... homme faible! eh! vaut-il mieux pour nous
Dans des fers éternels vieillir à leurs genoux?
Vaut-il mieux en rampant déshonorer sa vie
Que de la prodiguer pour sauver la patrie,
Pour briser l'instrument de sa captivité,
Lui rendre le bonheur, ses lois, sa dignité,
La venger?

LORÉDAN.

Tout mon cœur s'émeut à ce langage.
Mais les assassiner sans pitié, sans courage!

PROCIDA.

De la pitié pour eux? quoi, pour ces inhumains?
Fatigués de nos cris, nous ont-ils jamais plaints?
D'un pouvoir usurpé leur insolence abuse.
La force est dans leurs mains; triomphons par la ruse.
Ce combat comme à nous peut leur être fatal;
Égaux sont les périls, le courage est égal.
Qu'un simple citoyen, sans appui que lui-même,
Dispute à des vainqueurs l'autorité suprême;
Trompant les ennemis dont il marche entouré,
De chaque malheureux qu'il fasse un conjuré;

Quand sa perte dépend d'un seul mot, d'un seul geste,
Ferme dans ses desseins, foulant aux pieds le reste,
Qu'il offre aux coups du sort un cœur exempt d'effroi;
Est-ce un lâche à tes yeux? prononce, et juge-moi.
Dis-moi si le guerrier que le glaive moissonne
Mérite mieux l'honneur dont sa mort le couronne.
Il s'immole à ses rois, j'expire pour le mien.
Ah! que mon sacrifice est plus grand que le sien!
La gloire prête un charme aux horreurs qu'il affronte;
Et peut-être demain je meurs chargé de honte,
Traîné sur l'échafaud, lentement déchiré;
Et tout ce peuple ingrat pour qui je périrai,
S'enivrant du plaisir de compter mes blessures,
Viendra, la joie au front, sourire à mes tortures.

LORÉDAN.

Ah! le même tombeau nous recevra tous deux;
Notre sang confondu...

PROCIDA.

Que dis-tu, malheureux?
Où m'emporte un courroux dont je ne suis plus maître?
A ton cœur généreux j'ai trop parlé peut-être.
Pourquoi t'exposerais-je aux dangers que je cours?
Ne me condamne pas à trembler pour tes jours;
Garde-toi d'embrasser, dans l'ardeur de ton zèle,
Le dangereux projet que ma voix te révèle;
Qu'il meure dans ton sein, j'en demande ta foi;
Voilà l'unique effort que j'exige de toi.
Tu dois tout ignorer, tu n'es pas mon complice;
Tu vivras, que le sort me soit ou non propice,
Tu vivras; pour moi seul, à mes derniers moments,
J'ai droit de réclamer l'opprobre et les tourments :
Seul, au fer des bourreaux j'irai porter ma tête.

LORÉDAN.

Il n'est plus ni pitié ni respect qui m'arrête;
Vos timides conseils ne me retiendront pas.
Faut-il frapper? parlez et dirigez mon bras.

PROCIDA.

Non, tu ne démens pas les héros de ta race.
Viens, mon fils, viens, mon sang, que ton père t'embrasse;
Espoir de mes vieux jours, viens recueillir des pleurs
Que n'ont pu m'arracher dix-huit ans de malheurs...
N'hésite plus... suis-moi...

LORÉDAN.

Sans revoir la princesse,
Sans l'instruire?

PROCIDA.

Suis-moi, te dis-je; le temps presse.

LORÉDAN.

Loin des murs du palais, si l'effroi la conduit,
Errante, sans secours, dans l'ombre de la nuit...
Si quelque meurtrier...

PROCIDA.

Nous veillerons sur elle;
Viens, les instants sont chers, et l'honneur nous appelle.

LORÉDAN.

Eh bien! c'en est donc fait! le sort en est jeté,
Partons... Adieu, séjour par le crime habité!
Et vous, de mes aïeux vénérables images,
J'en fais serment par vous, témoins de mes outrages :
Du dernier des tyrans ces murs seront purgés,
Et nous n'y rentrerons que vainqueurs et vengés.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

Vous sortez du lieu saint; abattue et tremblante,
Quel sinistre penser vous glace d'épouvante?
Vous frissonnez; vos yeux fixés sur cet écrit
Trahissent le désordre où flotte votre esprit.
Ah! pour vous quel malheur faut-il que je redoute?

AMÉLIE.

Un autre est menacé; tu vas frémir, écoute :
Le prêtre accomplissait les mystères divins;
Du temple un peuple immense assiégeait les chemins :
J'arrive; prosternée au pied du sanctuaire,
J'implorais du Très-Haut la bonté tutélaire;
Je priais : par degrés d'affreux pressentiments
D'une terreur croissante ont pénétré mes sens.
Distraite, malgré moi, soit pitié, soit faiblesse,
L'image de Montfort me poursuivait sans cesse.
Je le voyais trahi, fuyant, abandonné,
Par l'ange de la mort dans sa fleur moissonné.
J'ai vu, j'en tremble encor, la céleste vengeance
Sur les marbres sanglants écrire sa sentence.
Peut-être à cet aspect j'avais pâli d'effroi,
Un pontife du ciel s'est incliné vers moi :
« Bannissez, m'a-t-il dit, cette douleur profonde,
« J'en ai l'espoir, ce jour où le Sauveur du monde
« S'éleva triomphant des ombres du tombeau,
« Ce jour doit éclairer un miracle nouveau.
« Il doit nous sauver tous. » J'écoutais en silence.
Lorédan près de nous dans la foule s'avance :
« Lisez ce qu'un ami vous révèle en secret;
« Il y va de vos jours! » Il dit, et disparaît.
Juge de quelle horreur j'ai senti les atteintes,
Quand ce fatal billet a confirmé mes craintes :

« Renfermée au palais, loin des sacrés parvis,
« Attendez le lever de la prochaine aurore.
« Vos amis quoique absents vous protégent encore,
« Et l'un d'eux vous transmet cet important avis.
« Il doit une victime au sang de votre frère :
« L'heure approche où dans l'ombre un châtiment soudain
« Vengera, sur Montfort, et la Sicile entière
« Et le meurtre de Conradin. »

ELFRIDE.

Eh! qu'importe pour vous qu'un ennemi périsse?
Pourquoi dans son trépas vous chercher un supplice?
Quel changement! Jadis vos soupirs et vos pleurs
Ne demandaient au ciel que du sang, des vengeurs.

AMÉLIE.

Il m'a trop écoutée! Alors j'étais barbare...
Dans quels vœux indiscrets la fureur nous égare!

ELFRIDE.

Quoi! déjà pour Montfort votre cœur désarmé...

AMÉLIE.

Peut-être au repentir le sien n'est pas fermé!

Que de nobles vertus il reçut en partage!
L'ardente ambition seule en corrompt l'usage.
Ah! de ces dons heureux les mains qui l'ont orné
A des tourments sans fin ne l'ont pas condamné.
Non, je ne puis le croire, et ma raison tremblante
Devant ce châtiment recule d'épouvante.
Que n'ai-je interrogé les ministres de Dieu?
Comment doit-il périr? à quelle heure? en quel lieu?
Quels sont les assassins? hélas! que dois-je faire?
A ce trépas certain ne puis-je le soustraire?

ELFRIDE.

Le sauver, vous? Montfort!... Qu'osez-vous désirer?

AMÉLIE.

S'il quitte ce palais, c'est pour n'y plus rentrer.
Non, tu ne prévois pas quel danger le menace.
Leurs bras pour le frapper cherchent déjà la place...
On l'attend... ils sont là!...

ELFRIDE.

Cachez mieux vos frayeurs.
Quelqu'un vers nous s'avance...

AMÉLIE.

Ah! c'est lui; je me meurs...

ELFRIDE.

Venez; loin de ses yeux, souffrez que je vous guide.

AMÉLIE.

Je le voudrais en vain; je ne le puis, Elfride.
Un lien invisible attache ici mes pas :
Demeure; par pitié, ne m'abandonne pas.

SCÈNE II.

AMÉLIE, MONTFORT, ELFRIDE.

MONTFORT.

De mes fureurs, madame, accusez un perfide.
J'ai pu blesser les lois de ce respect timide
Qu'un chevalier, trompé dans ses vœux les plus chers,
Garde encore à l'objet dont il porta les fers.
Je le sais; j'aurais dû, plus grand, plus magnanime,
Commander aux transports d'un courroux légitime,
Épargner un rival indigne de mes coups
Et forcer votre estime en l'unissant à vous.
Je l'ai banni, madame; il triomphe, à ma honte,
De ce coupable abus d'un pouvoir qu'il affronte...
Loin de moi le plaisir qu'un tyran peut chercher
Dans les tourments d'un cœur qu'il n'a pas su toucher.
Je révoque un arrêt dont ma gloire murmure :
J'avilirais le sceptre à venger mon injure.
Sans crainte Lorédan peut revoir ce séjour;
Qu'il reprenne son rang, qu'il se montre à la cour,
Que l'ingrat, sur ma foi, goûte un bonheur tranquille.
Avant la fin du jour je quitte cet asile,
Où le premier des droits de l'hospitalité
Par un ami trompeur ne fut pas respecté.

AMÉLIE.

Quoi! vous partez, seigneur?

MONTFORT.

Je le dois; je m'empresse
D'affranchir vos regards d'un aspect qui les blesse.
Je n'éclaterai point en regrets superflus.
Vos vœux seront remplis, vous ne me verrez plus.

AMÉLIE, *à part.*

Hélas! il dit trop vrai!

MONTFORT.

Sur les discours d'un traître,
Vous me jugez, madame, et pensez me connaître.
Ces prêtres ombrageux, de qui ma fermeté
Ne sait point encenser la fière humilité,
M'ont dépeint devant vous comme un monstre, un impie.
Il n'est point de forfaits que mon trépas n'expie,
Et, perdant un superbe en son crime obstiné,
Au tribunal de Dieu leur voix m'a condamné.

AMÉLIE.

Elle est des saints décrets l'interprète fidèle;
Le coupable périt par son mépris pour elle :
Il ne voit point l'abîme entr'ouvert sous ses pas...
Quelque pressentiment ne vous glace-t-il pas?

MONTFORT.

Moi! que voulez-vous dire?

AMÉLIE.

Un effroi salutaire
Sur des périls cachés quelquefois nous éclaire.

MONTFORT.

Quel sentiment vous porte à trembler pour des jours
Dont vos mortels refus empoisonnent le cours?
Serait-ce la pitié?... J'étais loin de m'attendre
Qu'à l'inspirer jamais l'amour me fît descendre,
Et qu'on dût m'abaisser jusqu'à plaindre mon sort!
Madame, c'en est fait...

AMÉLIE, *à part.*

S'il me quitte, il est mort!

MONTFORT.

Je veux vous épargner un sentiment pénible;
Je m'éloigne...

AMÉLIE.

Ah! Montfort!

MONTFORT.

O ciel! est-il possible!
Quoi! vous me rappelez?

AMÉLIE.

Où voulez-vous courir?
Ce peuple est malheureux; il est las de souffrir.
Aux mânes de ses rois brûlant de satisfaire,
S'il formait contre vous un complot sanguinaire!

MONTFORT.

Il n'oserait, madame.

AMÉLIE.

Un lâche, un meurtrier
A son zèle inhumain peut vous sacrifier.

MONTFORT.

Il n'oserait, vous dis-je.

AMÉLIE.

Oh! quelle étrange ivresse
Vous pousse en furieux au piége qu'on vous dresse?
Craignez vos ennemis; pour ce peuple et pour eux,
Cessez de vous parer d'un mépris dangereux.
Est-ce donc par l'orgueil que brille un vrai courage?
S'obstiner à périr, c'est une aveugle rage;
C'est payer de son sang un vain et faux honneur.

MONTFORT.

Et qu'importe la vie à qui perd le bonheur?
Pourquoi m'inquiéter d'un fardeau qui m'accable?
Pour nourrir sans espoir un amour déplorable,

A mon repos, au vôtre, à ma gloire fatal;
Pour voir et pour orner le succès d'un rival?
Non, d'un lâche ennemi si le bras m'assassine,
C'est vous qui conduisez les coups qu'il me destine.
Triomphez, vos désirs sont enfin satisfaits!

AMÉLIE.

Que je triomphe, ô Dieu! du plus noir des forfaits!
Qui? moi! de votre mort? et vous l'avez pu croire!
Je poursuis de mes vœux cette horrible victoire!
Dans ces yeux, que vos soins n'ont jamais attendris,
Vous ne voyez encor que haine et que mépris?
Barbare, ta fierté, qu'un moment j'ai blessée,
Défend bien ton esprit d'une telle pensée.
Tu te complais peut-être en ta funeste erreur,
Pour jouir de mon trouble, observer ma terreur.
Oui, ces chagrins cuisants dont l'ardeur me consume,
Ce cœur chargé d'ennuis et gonflé d'amertume,
Tant de pleurs répandus, mes remords, mes combats,
T'ont prouvé malgré moi que je ne te hais pas;
Tu te fais une joie orgueilleuse et cruelle
D'attacher sur mon front une honte éternelle,
Tu veux forcer ma bouche à se déshonorer
Par l'aveu d'un amour que tu feins d'ignorer.
Va, ta gloire est entière, et ta faible victime
Périra dans l'opprobre en détestant son crime,
Et sans se pardonner à ses derniers moments
D'avoir trahi pour toi le plus saint des serments.
Mais tu cours au trépas, tu meurs si je balance;
Mourons donc confondus dans la même vengeance.
L'éternité pour nous s'arme de tous ses feux :
Eh bien! que le ciel tonne et nous perde tous deux!
Je t'aime, ingrat! tiens, lis...

(*Elle lui présente le billet.*)

MONTFORT.

Ah! que viens-je d'apprendre?

(*Lisant.*)

Que vois-je?

SCÈNE III.

AMÉLIE, MONTFORT, ELFRIDE, GASTON.

GASTON.

Sans témoins, seigneur, daignez m'entendre.
Le salut de l'État commande qu'à l'instant
Je révèle à vous seul un secret important.

MONTFORT, *avec impatience.*

Parlez, que voulez-vous? parlez.

GASTON.

Ma crainte augmente.
Une sombre fureur dans les esprits fermente.
Tandis que nos guerriers, instruits par vos leçons,
Comme un rêve insensé méprisent mes soupçons,
Les grands, environnés d'esclaves fanatiques,
Travaillent au succès de leurs sourdes pratiques.
Procida m'est suspect; sachez que cette nuit
La mer sur un esquif dans le port l'a conduit.

AMÉLIE.

Je tremble!

MONTFORT.

Procida?

GASTON.

Sur un avis fidèle,
De son retour prochain j'attendais la nouvelle;
Vous auriez tout appris, si de tels intérêts
Enchaînaient un moment vos désirs inquiets.
Mais quel frein opposer à leur impatience?
J'ai su, réduit par vous à garder le silence,
Entourer le palais d'amis sûrs et prudents;
Un d'eux l'a reconnu sous d'obscurs vêtements :
Par mon ordre arrêté, devant vous on l'entraîne.

AMÉLIE.

Je le perds!

MONTFORT.

Sur ces bords quel dessein te ramène?

GASTON.

Sans doute un grand complot prêt à s'exécuter
Avait besoin d'un chef pour oser éclater.
Des piéges qu'il nous tend démêlons l'artifice;
La vérité jaillit du plus léger indice :
Pour le convaincre, un mot, un seul témoin suffit.
Coupable, il doit périr...

AMÉLIE, *dans le plus grand trouble, à Montfort.*

Rendez-moi cet écrit.

GASTON.

L'État vous le défend s'il nous révèle un crime.

MONTFORT, *bas.*

En voulant la sauver, vous nommez la victime.

AMÉLIE.

O justice éternelle! est-ce lui que j'entends?
Voilà le digne prix de mes égarements;
Il m'arrache le jour que ma bonté lui donne.
(*A Elfride.*)
Ote-moi de ces lieux... La raison m'abandonne...
Ah! le cruel! pour lui j'ai tout sacrifié,
J'ai tout trahi, mon Dieu, l'honneur et l'amitié.

SCÈNE IV.

MONTFORT, GASTON.

GASTON.

Lorédan suit mes pas frémissant de colère;
Il se plaint de l'affront dont j'ai flétri son père.
Instruit, n'en doutez point, de ce retour secret,
Pourquoi l'a-t-il caché?

MONTFORT.

Quel que fût son projet,
Ne le soupçonnez pas d'une basse vengeance;
Amant et malheureux, quels droits à l'indulgence!
Je suis aimé, Gaston; j'oublie en ce moment
Qu'il a trop écouté son fol emportement.
J'étais cruel, injuste, et, malgré mon offense,
Je crois que Lorédan fût mort pour ma défense.

SCÈNE V.

MONTFORT, LORÉDAN, PROCIDA, GASTON, CHEVALIERS, GARDES.

LORÉDAN.

M'apprendrez-vous enfin, seigneur, quels sont vos droits
Pour opprimer le faible et pour braver les lois?
Se reposant sur vous du poids d'un diadème,
Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même?

D'où vient que son ministre avec impunité
Ose porter les mains sur notre liberté?

PROCIDA.

(*A Montfort.*)
Contenez-vous, mon fils. Quelle est l'injuste cause
Du traitement étrange où mon retour m'expose?

MONTFORT.

Qui vous rend si hardi que de m'interroger?

PROCIDA.

Apprenez-moi mon crime avant de me juger.

MONTFORT.

Ennemi déclaré de ce naissant empire,
Trop fier pour être utile et trop faible pour nuire,
Aux pieds des souverains rampant de cours en cours,
Vous avez contre nous mendié leurs secours!

PROCIDA.

Non, seigneur; mais j'ai vu la Sicile asservie,
Avec la liberté j'ai fui de ma patrie.

MONTFORT.

Aujourd'hui dans son sein qui vous force à rentrer?

PROCIDA.

J'ai voulu la revoir avant que d'expirer.

MONTFORT.

Quoi! pour livrer vos mains à d'indignes entraves?

PROCIDA.

Pour vivre et mourir libre au milieu des esclaves.

MONTFORT.

Vous perdez le respect, vieillard audacieux!

PROCIDA.

Je ne sais qui de nous l'a conservé le mieux.
J'honore votre rang, et le fais sans bassesse;
Mais ne devez-vous rien, seigneur, à ma vieillesse?

MONTFORT.

Non, traître; je connais votre horrible dessein.

LORÉDAN.

Il sait tout!

PROCIDA.

Quel est-il?

MONTFORT.

De me percer le sein.

PROCIDA.

Moi?

MONTFORT.

(*A Lorédan.*)
Toi-même, toi seul. Ah! ce crime est infâme;
Jamais tant de noirceur n'aurait souillé ton âme.
On t'osait soupçonner, ma voix t'a défendu.
Que ton accusateur d'un mot soit confondu;
Ta foi me suffira, j'en croirai ta réponse :
(*Lui montrant le billet.*)
Connais-tu le complot que cet écrit dénonce?

LORÉDAN.

En croirai-je mes yeux? Il est trop vrai!...

PROCIDA.

Mon fils!

LORÉDAN.

Dans vos mains, se peut-il?... Dieu, qui vous l'a remis?

MONTFORT.

Quoi! tu serais l'auteur?...

LORÉDAN.

Parlez... Ah! l'infidèle!
Quel prix de mes bienfaits, de mon amour pour elle!

PROCIDA.

Insensé, que dis-tu?

LORÉDAN.

J'ai dit la vérité.

MONTFORT.

Ce billet criminel...

LORÉDAN.

C'est moi qui l'ai dicté.
Du fer sacré des lois tu profanais l'usage :
Tyran, je l'ai saisi pour sortir d'esclavage.
Dans un sang odieux brûlant de le tremper,
Pour lui rendre l'honneur, j'ai voulu t'en frapper.
Que mon dernier aveu t'éclaire et te délivre
Des soupçons outrageants où la terreur te livre.
J'étais de ce dessein l'auteur et l'instrument;
Mon père l'ignorait, mon père est innocent.
Hélas! j'ai cru servir, en t'arrachant la vie,
L'ingrate qui t'adore et qui me sacrifie;
Elle veut mon trépas, je l'attends sans effroi,
Et même de ta main c'est un bienfait pour moi.
(*A Procida.*)
Il vous rend l'innocence, il va briser ma chaîne;
(*A Montfort.*)
Il assemble sur toi plus d'opprobre et de haine.
Achève, je suis prêt, tu le peux ordonner :
C'est moi qui suis coupable, et qu'il faut condamner!

MONTFORT.

Malheureux, tu te perds! crois-tu sauver ta gloire
Par ce superbe aveu d'une fureur si noire?

LORÉDAN.

Je vous l'ai dit, mon cœur ne me reproche rien;
Faites votre devoir, j'ai cru faire le mien.

MONTFORT.

Tu le veux, j'y consens! L'État, qui me contemple,
Attend de ma rigueur un effrayant exemple :
Ton inflexible orgueil m'excite à le donner...
D'où vient que ma pitié s'obstine à pardonner?
Amitié, dont la voix crie au fond de mon âme,
Contre toi vainement mon équité réclame!
Que mes jours, s'il le faut, soient encor menacés,
Je conserve les siens; qu'il vive, c'est assez!
Celui que j'ai chéri, que j'ai nommé mon frère,
Ne saurait dépouiller ce sacré caractère.
(*A Lorédan, qui veut l'interrompre.*)
N'espérez plus, seigneur, rallumer mon courroux;
Écoutez-moi, je veux vous sauver malgré vous.
Apprenant vos fureurs, le roi, dans sa justice,
Doit sans doute au forfait égaler le supplice;
Ce soir, sur un esquif abandonnant ces bords,
Dérobez votre tête à ses premiers transports.
(*A Procida.*)
Vous suivrez votre fils. Je sais qu'on vous soupçonne,
Et, quel qu'en soit le but, ce prompt retour m'étonne.
Gardez de murmurer quand ma sévérité
Assure mon repos et votre liberté.
Par cet ordre envers vous ma faveur se déclare.
Tous mes torts, Lorédan, ce moment les répare;
Je suis quitte avec toi, je ne suis point clément.
Ah! quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

LORÉDAN.

Moi, de votre pitié j'accepterais ma grâce!
Ma faute m'avilit si mon sang ne l'efface...

PROCIDA, *à voix basse.*
Vivez pour m'obéir et pour la réparer.

MONTFORT.
Je puis hâter l'instant qui doit vous délivrer,
Mais non vous affranchir d'un reste de contrainte :
De ces murs pour prison je vous donne l'enceinte.
(*A Gaston.*)
Qu'une garde nombreuse entoure le palais;
De nos remparts peut-être on veut troubler la paix;
Parcourez-les, Gaston; s'il est quelque rebelle,
Que votre seul aspect au devoir le rappelle.
Qu'on rassemble les chefs des plus nobles maisons;
Je veux me dégager du poids de mes soupçons;
M'appuyer du secours de leur expérience :
Ils attendront ici mon ordre ou ma présence.
(*A Lorédan et Procida.*)
Croyez-moi, près du trône il vous reste un ami,
Et le temps prouvera s'il pardonne à demi.
Votre danger commun plus que moi vous exile;
Puisse votre retour au sein de la Sicile
Nous unir par des vœux plus sacrés désormais!
Lorédan, c'est ainsi que se venge un Français.

SCÈNE VI.

PROCIDA, LORÉDAN.

PROCIDA.
Tu demeures sans voix et restes immobile.
N'attends pas de ma bouche un reproche inutile.
Les instants sont trop chers pour les perdre en discours.

LORÉDAN.
Et j'ai pu consentir qu'il épargnât mes jours!

PROCIDA.
Il a proscrit les miens dont il s'est fait l'arbitre.
Pourquoi m'a-t-il banni? par quel ordre, à quel titre?
Que lui dois-tu toi-même? ô pardon généreux!
Un exil qui plus juste en devient plus honteux,
Qui lui livre tes biens, ta gloire et ton amante.

LORÉDAN.
Comme ils triompheront de ma rage impuissante!
L'hymen va couronner leurs infâmes amours...
Qu'ils s'unissent! fuyons... Mais la fuir pour toujours!
Mais sans l'avoir punie et sans que ma colère...
Ah! perfide, jamais tu ne me fus si chère.

PROCIDA.
Nous ne partirons pas, modérez ces transports.
Vainement le succès veut tromper nos efforts.

LORÉDAN.
Ciel!

PROCIDA.
Les ressorts cachés qui m'y doivent conduire
Se soutiennent l'un l'autre et ne sauraient se nuire.
Tout m'obéit encore, et tout marche animé
D'un mouvement commun par mon ordre imprimé.
Que je sois prisonnier, que je cesse de vivre,
Ou Fondi me succède, ou son bras me délivre.
Au retour de la nuit il pénètre en ces murs.
Deux cents de nos guerriers, amis fermes et sûrs,
Et de qui la valeur doit triompher du nombre,
Des hauteurs d'Alcassar vont se saisir dans l'ombre.
Oddo s'introduit seul dans le palais du roi :
Ce fort est sans défense, et la garde est à moi.
Tandis que rassurant tout un peuple qui tremble,
Au cri de liberté Borella le rassemble,
De Malte, avant le jour, cent proscrits attendus,
En vainqueurs sur nos bords sont bientôt descendus.
Des portes de la mer leur cohorte s'empare;
Les soldats sont surpris; Palerme se déclare:
Chaque temple présente aux plus audacieux
Des armes que nos soins cachent à tous les yeux...

LORÉDAN.
Mais le temps pourra seul consommer votre ouvrage,
Et le peuple inconstant n'a qu'un jour de courage.

PROCIDA.
Il faudra l'arrêter; vain jouet de l'erreur,
Il adore avec crainte, il hait avec fureur.
S'il renverse un despote, il le poursuit encore
Dans les plus vils appuis d'un pouvoir qu'il abhorre;
Ses vengeances toujours surpassent ses tourments :
L'homme écrase à plaisir ce qu'il a craint longtemps.
Salviati s'approche...

LORÉDAN.
Aveuglé par son zèle,
Quel dessein téméraire en ces murs le rappelle?

PROCIDA.
Courtisan de Montfort, connu dans le palais,
Du soupçon sa faveur doit détourner les traits.
Que viens-tu m'annoncer?

SCÈNE VII.

PROCIDA, LORÉDAN, SALVIATI.

SALVIATI.
Notre perte est certaine.

PROCIDA.
Que dis-tu?

SALVIATI.
Plus d'espoir de rompre notre chaîne.
Fondi, dans le conseil appelé par Montfort,
A trouvé près du trône ou des fers ou la mort;
Il n'a point reparu.

PROCIDA.
Sa mort sera vengée!

SALVIATI.
Mais le fort nous échappe, et la garde est changée.

PROCIDA.
Les armes à la main il le faut emporter.

SALVIATI.
La mer contre nos vœux semble se révolter.
Contre nous déclarés, les vents et les orages
Défendent aux proscrits d'approcher des rivages.

PROCIDA.
Il faut vaincre sans eux.

SALVIATI.
Les chefs des conjurés,
De l'ordre de Montfort troublés, désespérés,
N'écoutant qu'à regret ma voix qui les arrête,
Veulent par un aveu détourner la tempête.

PROCIDA.
Tu n'as pas ranimé leur courage abattu?

SALVIATI.
L'effroi dans tous les cœurs a glacé la vertu.

LORÉDAN.
Eh bien, mon père?

PROCIDA.

Eh bien, j'approuve leur prudence.
Ensemble de Montfort implorons la clémence.
Cet ordre inattendu qui les mande à la cour
Leur ouvre comme à toi l'accès de ce séjour.
Gaston seul est à craindre, et son retour funeste...
Il n'importe, obéis; je prends sur moi le reste.
Qu'ils viennent; dans une heure, ici, je les attends.
Gardons une heure encor la foi de nos serments;
Est-ce trop exiger? oseront-ils se taire?

SALVIATI.

Tout restera voilé du plus profond mystère.

PROCIDA.

Tu le jures? Je puis me reposer sur toi?

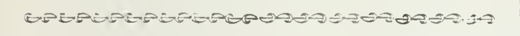
SALVIATI.

Comptez sur ma parole.

PROCIDA.

(*A Lorédan.*)

Adieu. Vous, suivez-moi.



ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

LORÉDAN, AMÉLIE.

LORÉDAN.

Vous daignez, par égard au malheur qui l'accable,
Accorder l'entretien que demande un coupable,
Un banni!...

AMÉLIE.

Quels regards! ah! vous m'épouvantez.
Laissez-moi m'éloigner, laissez-moi fuir...

LORÉDAN.

Restez.
Contraint d'abandonner les lieux qui m'ont vu naître,
Je vous quitte, Amélie, et pour toujours peut-être!
Sans cesse importuné de témoins odieux,
Faudra-t-il vous forcer d'entendre mes adieux?
Un horrible soupçon me tourmente et me ronge;
Délivrez-moi du trouble où ce doute me plonge :
Gardez de me tromper, songez que je vous vois,
Que je vais vous parler pour la dernière fois.

AMÉLIE.

(*A part.*)

Expliquez-vous, seigneur. Ah! je frémis d'avance.

LORÉDAN.

Je veux savoir de vous si la reconnaissance,
Si l'amour, les serments reçus par l'Éternel,
La ferveur qu'on étale au pied de son autel,
Si le respect profond des droits de la nature,
Ne sont qu'un jeu cruel, un piége, une imposture.

AMÉLIE.

Vos étranges discours redoublent mon effroi.

LORÉDAN.

Vous pouvez sans remords lever les yeux sur moi...
Une lettre, en secret, tantôt vous fut remise.

AMÉLIE.

Il est vrai.

LORÉDAN.

Dans vos mains on ne l'a pas surprise?

AMÉLIE.

Non...

LORÉDAN.

(*A part.*)

Qu'en avez-vous fait?... Contiens-toi, malheureux.
Montrez-moi cet écrit... il le faut... je le veux!...

AMÉLIE.

Mes yeux s'ouvrent enfin, la raison m'est rendue
Pour mesurer l'abîme où je suis descendue.
Accablez-moi, seigneur, je l'ai trop mérité.
Mes coupables transports, mes feux ont éclaté.
Montfort...

LORÉDAN.

Perfide amante, épouse criminelle,
Quel nom laisse échapper votre bouche infidèle?
Lui seul, il vous accuse! Ah! cette trahison
Est horrible, inouïe, indigne de pardon.
Pâle, vous attendez l'arrêt qui va la suivre...
Ne craignez point... vivez... je vous condamne à vivre,
A traîner dans les pleurs des jours empoisonnés
Par tous les noirs chagrins que vous m'avez donnés.
Puisse le digne objet d'une flamme si pure,
Volage comme vous et comme vous parjure,
Éveiller dans vos sens, de terreur dévorés,
Les jalouses fureurs dont vous me déchirez!
Puisse-t-il, méprisant vos larmes vengeresses,
Repousser d'un sourire et glacer vos tendresses!
Vous gémirez trop tard sur le sort d'un époux
Si lâchement trompé, proscrit, chassé par vous...
O fatale beauté, que j'aimai sans partage,
Qui t'honora jamais d'un plus constant hommage?
Mon dévoûment pour toi te fut-il bien connu?
Quel ordre, quel désir n'ai-je pas prévenu?
Que ne me dois-tu pas, trop ingrate Amélie?
Et tu m'as tout ravi, biens, honneur et patrie!

AMÉLIE.

Non, vous ne mourrez pas sur quelque bord lointain,
Montfort va révoquer ce décret inhumain;
Montfort contre mes pleurs ne pourra se défendre...
Non, je cours à ses pieds...

LORÉDAN.

Eh! qu'oses-tu prétendre?
Tu peux en m'exilant payer tous mes bienfaits,
Me perdre, m'immoler; mais m'avilir, jamais.
Mes maux sont ton ouvrage, ils seront ma vengeance;
Toi, qui fus sans pitié, souffre sans espérance.
Je puis t'abandonner; oui, je mourrai content,
J'ai corrompu ta joie, et te laisse en partant
Ces remords assidus, cruels, inexorables,
Que l'Éternel attache au bonheur des coupables.
A mes yeux plus longtemps tremble de te montrer;
J'ignore où la fureur me pourrait égarer.

AMÉLIE.

Réservée aux douleurs dont ma faute est suivie,
Je ne méritais pas qu'il m'arrachât la vie.

SCÈNE II.

LORÉDAN.

C'en est fait! à la fuir je me suis condamné.
Ah! peut-être un Français, Montfort eût pardonné!
Eh quoi! ne puis-je encor... Moi, que je la rappelle!...
Périsse la perfide et Montfort avec elle!

SCÈNE III.

LORÉDAN, PROCIDA.

PROCIDA.

Oh! que l'incertitude est un affreux tourment,
Et qu'une heure d'attente expire lentement!
Nos conjurés, mon fils, tardent bien à paraître.

LORÉDAN.

Ils viendront assez tôt pour fléchir sous un maître.
Nous allons de Montfort embrasser les genoux!

PROCIDA.

Peut-être...

LORÉDAN.

Contre lui que peut notre courroux?
Gaston veille en ces lieux; le tromper, le séduire,
Vous ne l'espérez pas.

PROCIDA.

Il ne peut plus me nuire.

LORÉDAN.

Comment?...

PROCIDA.

Nous parcourions ces portiques déserts
Qui des murs du palais dominent sur les mers;
J'observe, il était seul. Soudain je prends ce glaive,
Je me retourne et frappe; il tombe, je l'enlève,
L'abîme l'engloutit, et sa mourante voix
M'accuse au sein des flots pour la dernière fois.

LORÉDAN.

Mais ne craignez-vous pas que bientôt son absence?...

PROCIDA.

Il est de ces instants où l'audace est prudence...
Montfort pour reposer vient d'éloigner sa cour;
Il sommeille, accablé par la chaleur du jour...

LORÉDAN.

Qu'osez-vous méditer?

PROCIDA.

Nos amis vont m'entendre.
Malheur à l'imprudent qui nous viendrait surprendre!
(*Il descend au fond du théâtre, d'où l'on découvre la cathédrale et les principaux monuments de Palerme.*)
O berceau d'un grand peuple! ô cité que mes yeux
Virent libre en s'ouvrant à la clarté des cieux!
Dans tes remparts sacrés j'ai reçu la naissance:
Reçois la liberté de ma reconnaissance!

LORÉDAN.

Vous me rendez l'espoir.

PROCIDA.

Toi, qui nous as trahis,
Je te crois digne encor de sauver ton pays.
Ta faute inspire à tous un mépris légitime;
Choisis pour l'expier quelque grande victime.
Ils viennent, je les vois.

SCÈNE IV.

PROCIDA, LORÉDAN, SALVIATI, FONDI, PHILIPPE D'AQUILA, ODDO, BORELLA, LORICELLI, SELVA, CONJURÉS.

SALVIATI.

Nous voici rassemblés;
La mort plane sur nous, le temps presse, parlez.

PROCIDA.

Selva, Loricelli, veillez sous ces portiques.
(*Aux conjurés.*)
Ministres généreux des vengeances publiques,
Vous, dont trois ans d'attente ont éprouvé la foi,
Je vous connus toujours incapables d'effroi;
Votre dessein m'étonne, amis, et je dois croire
Qu'un parti si honteux révolte votre gloire.
Je ne vous blâme point : l'impuissance d'agir
Le commandait peut-être et défend d'en rougir;
Mais, au glaive étranger avant d'offrir ma tête,
J'ai voulu vous soumettre un doute qui m'arrête :
Nos torts par un aveu seront-ils expiés?
Quand ces fiers ennemis nous tiendront à leurs pieds,
Qui peut vous assurer que leur reconnaissance
Vous accorde un pardon que vous payez d'avance?

SALVIATI.

Il serait dangereux d'oser nous punir tous.

PROCIDA.

Eh! qui choisiront-ils? Prêt à mourir pour vous,
S'ils ne frappent que moi, je bénis mon supplice;
Mais je crains leur clémence autant que leur justice.
L'intérêt pour un temps peut détourner leurs traits;
On saura tôt ou tard vous créer des forfaits;
Et, brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
Est-il un seul de vous qui ne tremble pour lui?
Demain il périra, s'il échappe aujourd'hui.
Oui, vous périrez tous. Vous demandez la vie...
Ah! souhaitez plutôt qu'elle vous soit ravie.
De leur bonté superbe il faudrait l'acheter
Au prix de tous les biens qui la font regretter.
Descendez de ce rang que la gloire environne;
Les vainqueurs sont jaloux du pouvoir qu'il vous donne,
Ils ne pardonneront qu'en vous affaiblissant :
Tant qu'on est redoutable on n'est point innocent.
Vous espérez en paix jouir de vos richesses :
Ne vous en flattez pas, ils craindraient vos largesses.
Ces noms que huit cents ans Palerme a révérés,
Ils vous resteront seuls; vous les déshonorez;
Insensés! vous payez de votre ignominie
Les tourments mérités d'une lente agonie.
Est-ce donc vivre, ô ciel! que trembler de mourir,
Que d'obéir toujours, que de toujours souffrir,
Ou, nourris des bienfaits d'une cour étrangère,
D'y cacher de son sort l'opprobre et la misère?
Hélas! si vous fuyez, par vous abandonné,
A quel sceptre pesant ce peuple est enchaîné!
Dans ses maux à venir contemplez votre ouvrage :
De ses persécuteurs vous irritez la rage.

Tout deviendra suspect à leur autorité :
L'effroi chez les tyrans se tourne en cruauté.
Ils vont, sous les couleurs d'une feinte prudence,
Par des pleurs et du sang cimenter leur puissance,
Sur des débris nouveaux l'affermir, l'élever.
J'ai perdu la Sicile en voulant la sauver.

LORÉDAN.

Qu'ai-je fait, misérable!

SALVIATI.

O trop funeste image!

PHILIPPE D'AQUILA.

De nos tristes enfants voilà donc l'héritage!

PROCIDA.

Grand Dieu! si la fortune eût servi nos efforts,
L'équité renaissait pour consoler ces bords :
Les lois de nos aïeux, auprès du trône assises,
Resserraient du pouvoir les bornes indécises.
Don Pèdre commandait : par vos mains couronné,
Amis, c'est par vos mains qu'il aurait gouverné.
Vous marchiez après lui les premiers de l'empire.
Instruit du noble but où votre espoir aspire,
Je n'entreprendrai point de surprendre vos cœurs
A tous ces vains appâts des trésors, des faveurs,
Des hautes dignités dont sa prompte justice
Voulait récompenser un si rare service.
Ces honneurs séduisants ne vous ont point tentés;
Je le sais, j'en suis fier, mais vous les méritez.
Qu'au timon de l'État votre roi vous rappelle,
Borella, c'est un prix qu'il doit à votre zèle.
Oddo, vous pouviez seul, réparant nos revers,
Des flottes d'un brigand balayer nos deux mers.
O brave d'Aquila! pleurez votre gloire :
Vous choisissant pour guide aux champs de la victoire,
Don Pèdre aurait fixé le destin des combats,
Et le nom d'un tel chef eût créé des soldats.
Que le nouveau monarque élu par la Sicile
Aux talents, aux vertus offrait un champ fertile!
Quel destin pour vous tous, vous, son plus ferme appui,
De verser ses bienfaits ou de vaincre pour lui,
De partager ces soins de la grandeur suprême,
Qui font chérir un prince à des sujets qu'il aime,
D'entendre un peuple entier vous nommer ses sauveurs!
Voilà les titres vrais, les immortels honneurs;
C'est là l'ambition qui trouble une grande âme,
Celle que j'aime en vous, la seule qui m'enflamme!
Ah! s'il n'est point d'exploit plus beau pour notre orgueil
Que de ressusciter la patrie au cercueil,
Est-il un prix plus doux et plus digne d'envie
Que de la rendre heureuse après l'avoir servie?

PHILIPPE D'AQUILA.

Pourquoi nous déchirer de regrets superflus?

SALVIATI.

A quel parti fixer nos vœux irrésolus?

ODDO.

N'est-il donc plus d'espoir?

SALVIATI.

Resterons-nous esclaves?

LORÉDAN.

C'est trop d'incertitude; il faut mourir en braves!

PROCIDA.

Non pas mourir, mais vaincre, et venger à la fois
Votre Dieu, vos foyers et le sang de vos rois.
De nos projets, dit-on, la trame est découverte :
On vous trompe, et vous seuls méditez votre perte.
Croyez-moi, vos tyrans, loin de vous redouter,
Semblent s'offrir aux coups que vous n'osez porter.
Un fort mieux défendu trompe votre espérance :
Accusez le hasard et non leur prévoyance.
Ce soin reste sans but si tout est ignoré;
Il est insuffisant s'ils ont tout pénétré.
N'ont-ils que des soupçons, gardez qu'ils s'éclaircissent!
Le choix nous reste encor : mourons, ou qu'ils périssent!
L'absence de Fondi m'a troublé comme vous;
Quelle était notre erreur? je le vois parmi nous.
Choisi pour présider aux plaisirs d'une fête,
Il dirigeait ces jeux dont la pompe s'apprête.
La mer nous interdit tous secours étrangers :
L'audace vaut le nombre et croît par les dangers.
Le retour des proscrits couronnait l'entreprise :
Qui la décidait? nous; l'instant nous favorise.
Déjà, par la prière aux autels rappelé,
Le peuple dans le temple en foule est assemblé.
Offrons un sacrifice affreux, mais nécessaire;
Apparaissons soudain au pied du sanctuaire;
Courons le glaive nu, le bras ensanglanté,
En proférant ces mots : « Vengeance et liberté! »
Que cette multitude, au carnage animée,
Se lève devant vous et devienne une armée.
Soutenons la valeur de ces soldats nouveaux,
Par nos deux cents guerriers vieillis sous les drapeaux.
Pour arrêter mes pas, quelques faibles cohortes
Du palais à la hâte ont occupé les portes;
Prévenons leur défense, et, le fer à la main,
Dans leurs rangs dispersés ouvrons-nous un chemin...
Écoutez... l'airain sonne, il m'appelle, il vous crie
Que l'instant est venu de sauver la patrie!
Vous frémissez, amis, d'un généreux transport;
Je le vois, ce signal est un arrêt de mort.
Venez, le cœur rempli d'une sainte assurance,
Reconquérir vos droits et votre indépendance;
Venez, allons venger nos femmes et nos sœurs :
Que Palerme se plonge au sang des oppresseurs.
Frappons, et de leur tête arrachons la couronne.
A ces profanateurs que Dieu nous abandonne,
Rendons guerre pour guerre et fureur pour fureur :
Dieu les terrassera d'une invincible horreur...
Il promet à vos mains la victoire et l'empire...
Venez, marchons, c'est lui, c'est Dieu qui nous inspire!

SALVIATI.

Que Montfort sous nos coups succombe le premier!

LORÉDAN.

Montfort!

PROCIDA.

Ne tardons pas...

LORÉDAN.

Tous contre un seul guerrier
Plongé dans le sommeil... mais un bras doit suffire.

PROCIDA.

Eh! qui le frappera?

LORÉDAN.

Moi!

SALVIATI.

Vous! qu'osez-vous dire?

PROCIDA.

L'honneur du premier coup sans doute m'appartient:
J'ai droit de le céder, et c'est lui qui l'obtient.
Va, redeviens mon fils. Vous lui faites outrage :
Pour garant de sa foi, je me livre en otage.
Mes jours sont dans tes mains, marchons.

SCÈNE V.

LORÉDAN.

Je l'ai juré :
Il mourra. Voilà donc l'instant si désiré
D'éteindre dans son sang la soif qui me dévore!
Oui, je le punirai, ce rival que j'abhorre.
Mais, loin de me flétrir par un assassinat,
Je lui dirai : Montfort, je t'appelle au combat.
Il vient... il va périr... Que vois-je? il est sans armes!

SCÈNE VI.

LORÉDAN, MONTFORT.

MONTFORT.

Lorédan, mon ami, pourquoi ces cris d'alarmes?
Quel tumulte a chassé le sommeil de mes yeux?
J'appelle en vain Gaston... Quelques séditieux
Peut-être à les punir ont forcé son courage.

LORÉDAN.

Que viens-tu faire ici?

MONTFORT.

Quel étonnant langage!
Tu trembles, tu pâlis...

LORÉDAN.

Cherches-tu le trépas?

MONTFORT.

Que me dis-tu?

LORÉDAN.

Va-t'en, et ne m'approche pas.

MONTFORT.

Moi, te fuir!

LORÉDAN.

Il le faut... fuis... mon devoir m'ordonne...

MONTFORT.

Eh bien?

LORÉDAN.

De t'immoler.

MONTFORT.

Frappe donc!

LORÉDAN.

Je frissonne...
Je croyais te haïr... Ciel! où porter tes pas?
Le peuple mutiné massacre tes soldats.

MONTFORT.

Il frémira de crainte à ma seule présence.

LORÉDAN.

Téméraire, où vas-tu? désarmé, sans défense,
Arrête... Avec ce fer tu m'as fait chevalier,
Tiens, prends, prends, défends-toi; meurs du moins en [guerrier.

MONTFORT.

Ce fer va châtier leur insolente audace.

LORÉDAN, *l'arrêtant au fond du théâtre.*

Pour la dernière fois, que ton ami t'embrasse!

MONTFORT, *se jetant dans ses bras.*

Lorédan!

LORÉDAN.

C'en est fait!... Nous sommes ennemis :
Va mourir pour ton maître, et moi pour mon pays!
(*Il sort d'un côté et Montfort de l'autre.*)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

(*Nuit.*)

AMÉLIE.

Où s'égarent mes pas? quelle horreur m'environne!
Seule en ces murs déserts, Elfride m'abandonne.
Je ne vois point Montfort; errante dans la nuit,
Je ne saurais bannir la terreur qui me suit...
Entouré d'ennemis... ô mortelles alarmes!
Il s'élance à travers le tumulte et les armes.
Dans les sacrés parvis j'entends frémir l'airain.
Non, ta voix, Lorédan, n'éclatait pas en vain!
Quels sinistres adieux! tes accents prophétiques
Retentissent encor sous ces tristes portiques.
Mon heure approche... où suis-je? et d'où partent ces [cris?
Ces murs vont-ils sur moi renverser leurs débris?
Fuyons, la terre tremble, et la foudre étincelle :
Montfort, pour nous juger notre Dieu nous appelle.
Grâce, arbitre divin!... Chère Elfride, est-ce toi?
Viens, parle, au nom du ciel, dissipe mon effroi!

SCÈNE II.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

O spectacle effroyable! ô funeste délire!

AMÉLIE.

Montfort est-il sauvé?

ELFRIDE.

J'ignore s'il respire.
Du lieu saint à pas lents je montais les degrés
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du roi-prophète entonné les cantiques.
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre; des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots : Guerre aux tyrans! volent de bouche en bou- [che;
Le prêtre les répète avec un œil farouche;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire

Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraie un passage,
Il marche, il court; tout cède à l'effort de son bras,
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure...
C'est Montfort! à ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
« Fuyez, » dit-il; superbe, et pâle de courroux,
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe... Un envoyé de la Divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
Elle entoure Montfort; par son père entraîné,
Lorédan le suivait, muet et consterné.
J'ai vu les citoyens, troublés par la furie,
Se déchirer l'un l'autre au nom de la patrie;
Sur les débris épars, le prêtre chancelant,
Une croix à la main, maudire en immolant.
Du vainqueur, du vaincu, les clameurs se confondent.
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin du combat flottait encor douteux :
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourants! Faut-il qu'un jour nouveau
Éclaire de ses feux cet horrible tableau!
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

AMÉLIE.

Inexorable Dieu, tu n'as point pardonné.
C'en est fait! devant toi Montfort est condamné.
Courons...

SCÈNE III.

AMÉLIE, LORÉDAN, ELFRIDE.

LORÉDAN.

Peuple inhumain, achève ton ouvrage;
Poursuis, je t'abandonne à ton aveugle rage.

AMÉLIE.

C'est Lorédan!

LORÉDAN.

O nuit! dans ta profonde horreur
Ne vois-je pas errer leurs ombres en fureur?
Français, ce cœur brisé vous plaint et vous admire;
Ne me poursuivez plus... Le remords me déchire...
Ah! les infortunés! ils mouraient en héros.

ELFRIDE.

Osez l'interroger.

LORÉDAN.

Rendez-moi le repos,
Mânes de mes aïeux! je ne suis plus parjure.

AMÉLIE.

Viens, approchons.

LORÉDAN.

J'entends une voix qui murmure.
Peut-être un meurtrier parmi vous s'est glissé.
Oui, moi!

AMÉLIE.

Ciel!

LORÉDAN.

Et vos bras ne m'ont pas repoussé!

AMÉLIE.

Je veux savoir mon sort et frémis de l'apprendre.

LORÉDAN.

Seul dans l'obscurité pouvait-il se défendre?
Sans doute à d'autres coups il n'eût point échappé.
Il immolait mon père; eh bien! je l'ai frappé.
Je le devais.

AMÉLIE.

Seigneur...

LORÉDAN.

Est-ce vous, Amélie?

AMÉLIE.

D'où vient le trouble affreux dont votre âme est remplie?
Et quel est ce guerrier qui se traîne à pas lents?
Il est blessé; vers nous il tend ses bras sanglants.
Ah! c'est lui, c'est Montfort.

LORÉDAN.

La frayeur vous égare.
Non, ne le croyez pas... Apprenez... Un barbare...
Que vois-je? ombre terrible, ah! parle, que veux-tu?

SCÈNE IV.

AMÉLIE, LORÉDAN, MONTFORT, ELFRIDE.

MONTFORT.

Aux portes du palais dans la foule abattu,
De la lumière enfin j'ai recouvré l'usage.
Ils avaient disparu, fatigués de carnage.

LORÉDAN.

Ah! c'est lui!

MONTFORT.

Par degrés j'ai rappelé mes sens;
L'amour a soutenu mes efforts languissants;
En m'approchant de vous, hélas! j'ai cru renaître.

AMÉLIE.

Nos soins et nos secours vous sauveront peut-être.

LORÉDAN.

O terre! engloutis-moi!

MONTFORT, *à Amélie.*

Vous, mon guide, ô destin!
Tu m'avais épargné, Lorédan, mais en vain.
Je poursuivais le chef de ce peuple rebelle;
Je suis tombé, percé d'une atteinte mortelle :
Du meurtrier la nuit m'a dérobé les traits.

LORÉDAN.

Va, tu seras vengé.

MONTFORT.

Quoi! tu le connaîtrais?

AMÉLIE.

Vous!...

LORÉDAN.

Tu vas me maudire, et déjà je m'abhorre,

Je suis bien criminel... plus misérable encore.
Mon père allait périr; troublé, désespéré,
J'ai couru le défendre, et mon glaive égaré...
Pardonne-moi, Montfort, ô mon compagnon d'armes,
Par ces mains que je baise en les baignant de larmes,
Au nom de cet amour si fatal à tous deux,
Par cet objet sacré qui partage tes feux!
J'affermirai ton bras que la force abandonne;
Frappe, voilà mon sein; venge-toi, mais pardonne!

MONTFORT.

Je fus le seul coupable, et je devais mourir;
Trop d'orgueil m'aveuglait. C'est peu de conquérir;
Vous ne régnez qu'un jour, tout vainqueur que vous [êtes,
Si l'amour des vaincus n'assure vos conquêtes.
Approche... viens... je touche à mes derniers moments.
Viens, reçois mes adieux et mes embrassements.

LORÉDAN.

Mon ami!

AMÉLIE.

Cher Montfort!

MONTFORT.

O ma patrie! ô France!
Fais que ces étrangers admirent ta vengeance!
Ne les imite pas; il est plus glorieux
De tomber comme nous que de vaincre comme eux.
(*Il meurt.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; PROCIDA, *l'épée à la main;* CONJURÉS *portant des flambeaux.*

PROCIDA, *au fond du théâtre.*

Nos tyrans ne sont plus, et la Sicile est libre.
Que Charle en frémissant l'apprenne au bord du Tibre.
Palerme pour ses droits jure de tout braver;
Qui les a reconquis saura les conserver.
Quel spectacle! Montfort, que Lorédan embrasse!
A ses pieds prosterné, tu lui demandais grâce!
Quand ton pays respire après tant de malheurs,
Une indigne pitié peut t'arracher des pleurs!
De Montfort à jamais périsse la mémoire!
Il succomba sous toi, respecte ta victoire.

LORÉDAN.

Arrêtez, ma victoire est un assassinat;
Je vois avec horreur vos maximes d'État.
Croyez-vous m'abuser? Couverts de noms sublimes,
Ces crimes consacrés en sont-ils moins des crimes?
Mon pays, dites-vous, me défend de pleurer;
Eh! m'a-t-il défendu de me déshonorer?
A ma rage insensée, à vous, à la patrie,
J'immolai les objets de mon idolâtrie :
Amant, ami cruel, honteux de mes fureurs,
J'arrive par l'opprobre au comble des douleurs.
Vous m'avez entraîné dans ce complot funeste;
J'ai tout perdu par vous, le remords seul me reste.
Farouche liberté, que me demandes-tu?
Laisse-moi mes remords ou rends-moi la vertu.
Ton premier pas est fait, règne sur ce rivage.
Puisse mon père un jour, couronnant son ouvrage,
Laisser un grand exemple aux siècles à venir!
(*Il se frappe.*)
Tu m'absous de mon crime... et je dois m'en punir.

PROCIDA.

Quel transport! Qu'as-tu fait!

LORÉDAN.

Montfort, je vais te suivre.
D'un reproche importun mon trépas vous délivre;
Vivez... soyez heureux... Que ce digne guerrier
Repose dans la tombe avec son meurtrier.
(*A Amélie.*)
Des larmes que sur lui vos yeux doivent répandre,
Quelques-unes du moins arroseront ma cendre.
Ah! je vous aime encor... J'expire.

PROCIDA.

O mon pays!
Je t'ai rendu l'honneur, mais j'ai perdu mon fils;
Pardonne-moi ces pleurs qu'à peine je dévore.
(*Il garde un moment le silence, puis se tournant vers les conjurés :*)
Soyez prêts à combattre au retour de l'aurore.

FIN DES VÊPRES SICILIENNES.

NOTE

Parmi beaucoup de critiques judicieuses qu'on a faites de cette tragédie, on m'a reproché de n'avoir point donné au caractère d'Amélie tout le développement dont il est susceptible. J'avais tenté de le faire dans plusieurs scènes, qui, au milieu des grands intérêts d'une conspiration, m'ont paru nuire à l'effet général de l'ouvrage. Il faudrait, je crois, une tragédie tout entière pour peindre les combats d'une passion criminelle dans l'âme d'une dévote espagnole ou sicilienne. Cependant, par respect pour une critique à laquelle je ne pourrais me soumettre sans entraver la marche de l'action, j'imprime ici une des scènes que j'ai retranchées; elle donnera une idée de la manière dont j'avais conçu le rôle d'Amélie. Cette scène terminait le premier acte après la sortie de Lorédan.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

Il s'éloigne, madame; à regret il vous quitte:
Pourquoi l'abandonner au doute qui l'agite?
Sans pitié pour des maux que vous pourriez finir,
Trouvez-vous quelque joie à les entretenir?
Que vous le condamnez à de mortelles peines!

AMÉLIE.

Elfride, tout mon sang s'est glacé dans mes veines.
Montfort est son rival!... O redoutable aveu!
Quel fatal ascendant m'a conduite en ce lieu?...
Voulait-il m'éprouver?... Peut-être il m'a trompée!...
De surprise et d'effroi je suis encor frappée.

ELFRIDE.

Quel penser peut nourrir l'horreur où je vous vois?

AMÉLIE.

Oui, j'en crois ses regards et le son de sa voix,
Et ses traits enflammés d'un courroux si farouche;
Oui, c'est la verité qui sortait de sa bouche
Il veut me soupçonner; dans mes yeux, dans mes pleurs,
Il cherche un aliment à ses sombres fureurs.
Que me reproche-t-il? Quel discours ou quel signe
Trahit ce changement dont sa fierté s'indigne?

ELFRIDE.

Pardonnez des transports qu'il n'a pas su dompter;
Madame, un tel soupçon doit peu vous irriter.

AMÉLIE.

Le nom de son rival, a-t-il dit, m'a troublée!
C'est son reproche affreux qui m'a seul accablée.
D'une rougeur soudaine à ce dernier affront,
Le courroux et la honte ont coloré mon front.
Ses regards prévenus pouvaient-ils s'y méprendre?
Où s'égare Montfort, et qu'ose-t-il prétendre?
Comment s'est-il promis le plus faible retour?
Moi, céder aux conseils d'un criminel amour!...
O Dieu, dont la justice éprouve mon courage,
Vous m'aviez réservée à ce comble d'outrage!
Moi, chérir de nos maux l'instrument ou l'auteur,
Le plus ferme soutien de mon persécuteur,
Votre ennemi, grand Dieu! celui dont les exemples
Instruisent nos vainqueurs à profaner vos temples
Je crois entendre encor vos prêtres révérés,
Contre eux par la fureur saintement inspirés,
Dans le secret, parmi quelques témoins fidèles,
D'anathèmes vengeurs charger leurs fronts rebelles.
Elfride, verrons-nous la colère des cieux
Descendre et consumer un jeune audacieux?...
Malgré moi je frémis d'un coup qui le menace.

ELFRIDE.

Eh quoi! devant vos yeux nos tyrans trouvent grâce;
Et déjà pour Montfort votre cœur désarmé?...

AMÉLIE.

Peut-être au repentir le sien n'est pas fermé...
Crois-tu que du remords la voix pure et sacrée
Ne puisse ramener sa jeunesse égarée?
Jusqu'aux murs de Sion par sa valeur fameux,
Esclave de l'honneur, sensible et généreux,
Que de nobles vertus il reçut en partage!
L'ardente ambition seule en corrompt l'usage.
Ah! de ces dons heureux les mains qui l'ont orné
A des tourments sans fin ne l'ont pas condamné!
Non, je ne le puis croire, et ma raison tremblante
Devant ce châtiment recule d'épouvante.

ELFRIDE.

Tournez votre pitié sur un plus digne objet:
Madame, loin de vous attendant son arrêt,
Dans vos mains Lorédan remet sa destinée.

AMÉLIE.

O souvenir cruel! ô funeste journée!

ELFRIDE.

Votre choix plus longtemps ne se peut différer
Vous ne m'écoutez pas; je vous vois soupirer...

AMÉLIE.

Pour moi de cet hymen la chaîne est accablante

ELFRIDE.

Qu'entends-je? ma surprise à chaque instant s'augmente. .

AMÉLIE.

Éprise pour mon Dieu d'une sainte ferveur,
Cet amour me suffit et remplit tout mon cœur.
A cet époux divin si je ne suis unie,
Du repos loin de moi l'espérance est bannie:
Dans les austérités d'un asile pieux,
Morte à de faux plaisirs, cachée à tous les yeux,
Que ne puis-je, le front courbé dans la poussière,
Finir mes tristes jours consumés en prière!...
Malheureuse! ah! retiens d'inutiles souhaits!
Eh! que veux-tu porter dans ce séjour de paix?
Les tumultes d'une âme où règne encor le monde,
Tes regrets, tes remords, ta blessure profonde!
Espères-tu, livrée aux orages des sens,
Offrir un encens pur et des vœux innocents?
O ciel! défendez-moi de ma propre faiblesse!
Lorédan aux autels a reçu ma promesse;
Que la vertu m'élève à ce pénible effort,
De remplir mes serments, de détromper Montfort.
Montfort!!... A ce seul nom la force m'abandonne...
D'une invincible horreur je sens que je frissonne

ELFRIDE.

Hélas! sur votre esprit longtemps irrésolu,
Madame, reprenez un empire absolu.
De Montfort détrompé craignez moins la vengeance,
Et d'un bonheur prochain embrassez l'espérance.

AMÉLIE.

Le bonheur! pour jamais je l'ai vu s'éloigner;
Mais quel que soit mon sort, je m'y dois résigner.
Partout du doigt de Dieu reconnaissant l'empreinte,
Je courbe mon orgueil sous sa majesté sainte.
Viens au temple, suis-moi, de ce muet temoin
Implorons des secours dont mon âme a besoin:
Sans lui notre vertu s'affaiblit et chancelle.
Viens demander ensemble à sa main paternelle
De conduire mes pas et de les protéger
Dans le sentier fatal où je vais m'engager.

EXAMEN CRITIQUE DES VÊPRES SICILIENNES

PAR M. BERT.

Les Siciliens étaient opprimés par les Français, qui, après avoir vaincu Conradin, héritier de la maison de Souabe, l'avaient fait périr sur l'échafaud, ainsi que Frédéric, duc d'Autriche. Les Siciliens n'avaient pas cherché à venger leur prince, ils avaient obéi dix-huit ans à Charles d'Anjou; ce ne fut qu'après une si longue patience qu'ils secouèrent le joug, poussés à bout par l'orgueil de leurs vainqueurs. La vengeance fut lâche et atroce: ils égorgèrent tous les Français, et allèrent chercher jusque dans le sein des mères des ennemis et des oppresseurs qui n'avaient point encore vu le jour. Tel est le sujet que M. Casimir Delavigne a eu la hardiesse de traiter. L'entreprise était périlleuse.

Son premier soin a été d'appeler l'intérêt sur un Français qui n'a pris aucune part au crime de la conquête et sur un Sicilien qui ne prête qu'avec répugnance sa main à une vengeance horrible. Charles d'Anjou est allé porter la guerre en Orient contre l'empereur Paléologue. Roger de Montfort, chevalier provençal, qui n'était

point du nombre des conquérants de la Sicile et des vainqueurs de Conradin, gouverne en l'absence de Charles; il réside à Palerme. Il est lié d'amitié avec Lorédan, fils de Procida, que les historiens représentent comme le chef du soulèvement des Siciliens et l'ordonnateur des massacres. L'auteur a introduit un autre personnage, qui lui a servi à nouer l'action; c'est la princesse Amélie, sœur de Conradin, dont la main a été promise à Lorédan. Elle est aimée de Montfort, et elle n'a pas été insensible aux séduisantes qualités du jeune Français. Elle se trouve ainsi placée entre son devoir et sa passion. Procida, noble Sicilien, a quitté sa patrie pour lui chercher des vengeurs. Il revient après avoir disposé tous les ressorts du complot qui doit délivrer la Sicile. Son arrivée ouvre la scène et engage l'action.

Il rencontre Salviati, un des conjurés, et lui expose ses projets Son caractère s'annonce dans ces vers :

> . . . . . . Le ciel a sans doute allumé
> Ce feu pur et sacré dont je suis consumé.

Quel est son chagrin quand il apprend que son fils est l'ami de Montfort! il lui reproche cette amitié comme une trahison. Lorédan se justifie en faisant connaître quel est Montfort, dont Salviati a déjà fait un portrait qui a été généralement loué, non-seulement comme un beau morceau de style, mais comme une heureuse préparation du nœud et du dénoûment. Montfort est bien connu : c'est un Français

> Superbe, impétueux, toujours sûr du succès,
> Il éblouit la cour par sa magnificence.

Le spectateur sait de plus qu'il

> Pousse la loyauté jusques à l'imprudence.

Procida fait tous ses efforts pour allumer dans le cœur de son fils la haine de l'étranger et la soif de la vengeance; il lui retrace en vain la touchante peinture du meurtre de Conradin et de Frédéric : Montfort n'en est pas coupable. Cependant ce tableau fait impression sur Amélie, elle s'accuse d'offenser la mémoire de son frère en aimant un Français. Le récit de la mort de Conradin a paru adroitement lié à l'action; nécessaire au complément de l'action, il est amené naturellement.

Montfort a pour ami et pour conseiller un vieux chevalier, Gaston de Beaumont, qui l'exhorte à ne pas négliger, comme il le fait, les précautions nécessaires à sa sûreté, et surtout à réprimer la licence des Français.

Montfort l'écoute avec distraction : il n'est préoccupé que de son amour pour Amélie. D'ailleurs il se repose sur l'amitié de Lorédan.

Cependant Montfort et Lorédan apprennent qu'ils sont rivaux; le jeune Sicilien, outragé par son ancien frère d'armes, exilé de sa propre maison, cède à ses transports jaloux et aux exhortations de son père; il se joint aux conjurés.

Tout est préparé pour l'exécution du complot. La cloche qui appelle les fidèles au temple donnera le signal. Lorédan conçoit des alarmes sur le sort d'Amélie; il l'avertit par un billet des événements qui s'apprêtent. Cet avis fait trembler Amélie pour les jours de Montfort. Elle lui livre le fatal billet, et la conspiration est découverte. Ce moyen a été fort blâmé; il a paru peu vraisemblable. Comment, a-t-on dit, Lorédan a-t-il eu l'imprudence de commettre ainsi le sort des conjurés? Et quel sentiment inspire Amélie dans cette situation?

Si le troisième acte a paru faible en quelques parties, le quatrième a été jugé le plus beau de l'ouvrage. Procida et Lorédan ont été arrêtés. Montfort les traite généreusement; il veut favoriser leur fuite pour les soustraire à la vengeance de Charles. Le lendemain ils pourront s'embarquer; il leur donne pendant la nuit son palais pour prison. Gaston doit veiller sur eux. Les conjurés sont découragés par la découverte de leur dessein, par l'arrestation de leurs chefs. Ils viennent dans le palais de Montfort pour implorer leur grâce. Ils y rencontrent Procida, qui feint d'abord d'entrer dans leurs vues et de vouloir joindre ses prières aux leurs; mais peu à peu il réchauffe leur courage, il les fait rougir de leur lâche soumission. On remarquera que l'action marche pendant que Procida parle, et que le changement qui s'opère dans l'âme des conjurés produit une péripétie.

Pendant ce discours, Montfort, retiré dans son appartement, se livre au sommeil, se croyant gardé par Gaston; mais Gaston n'existe plus; Procida l'a déjà poignardé. Quand Lorédan voit les conjurés près d'aller surprendre Montfort endormi et désarmé, il s'oppose à leur dessein. Il veut se réserver cette victime; il se réjouit de pouvoir se venger d'un odieux rival, mais il se vengera noblement; il appellera son ennemi au combat. Montfort est éveillé par le bruit. Lorédan demeure interdit en le voyant désarmé.

Cette scène et la précédente produisent un grand effet à la représentation. Elles n'ont point été exemptes de censures. On a dit que Montfort poussait trop loin l'imprévoyance; qu'il n'était pas raisonnable qu'il allât se coucher au milieu du jour, après avoir découvert une conspiration; que les conjurés ne sont pas moins imprudents de venir comploter à la porte de sa chambre; que Procida choisit une bien mauvaise place pour les haranguer; qu'enfin il est difficile de concevoir que Montfort, éveillé en sursaut par le bruit, sorte sans armes pour faire un coup de théâtre.

Plusieurs critiques ont répondu à ces différents reproches. Les imprudences de Montfort, ont-ils dit, sont une conséquence du caractère que l'auteur lui a donné. Il se retire pour dormir pendant la chaleur du jour, suivant l'usage des Italiens; ce qui n'est pas plus contraire à la vraisemblance que s'il se couchait à minuit Quant aux conjurés, ce n'est pas pour comploter qu'ils sont venus, c'est pour demander grâce; ils rencontrent naturellement Procida dans le palais où il est prisonnier : Procida leur parle à cette place parce qu'il est prisonnier : il ne débite pas une harangue d'apparat, ses paroles sont accommodées au lieu, au temps, aux personnes, et la circonstance est tellement précise qu'il n'aurait pas dit les mêmes choses aux mêmes hommes une heure plus tôt ou plus tard et à trente pas du lieu de la scène. Quant au reproche fait à Montfort de se présenter sans armes devant Lorédan, il suffit pour y répondre de rappeler que ce Français, loyal jusqu'à l'imprudence,

> Ne saurait se garder d'un poignard assassin,
> Et croirait l'arrêter en présentant son sein.

La catastrophe historique était trop connue pour qu'il fût possible à l'auteur de faire attendre longtemps après le quatrième acte : aussi le cinquième acte commence-t-il par le récit du massacre. Comme il faut que ce récit soit fait à quelqu'un, c'est Amélie qui est chargée de l'écouter. Voilà malheureusement la seule raison qui motive la présence de cette femme, qui n'agit plus et qui joue un rôle fort embarrassant sur la scène, où elle reste jusqu'à la fin de la pièce. Il eût été à désirer que l'auteur abrégeât ce rôle defectueux. Mais les récits qui terminent la plupart de nos plus belles tragédies ont fait passer en coutume l'emploi de ces brillants lieux communs, et le spectateur, rassasié d'émotions, se montre peu exigeant sur la convenance d'une narration que le personnage qui doit l'entendre n'a presque jamais d'intérêt à écouter.

Le massacre des Français n'était point un dénoûment complet. Il fallait que chacun des personnages du drame achevât sa destinée. Montfort vient expirer sur la scène, frappé d'un coup que Lorédan lui a porté en défendant son père. Ce dernier se poignarde sur le corps de son ami. Quelques spectateurs ont trouvé ce coup de poignard superflu. Procida ne dément pas son caractère : après quelques regrets donnés à son fils, il dit aux conjurés :

> Soyez prêts à combattre au retour de l'aurore.

Si les avis ont été partagés sur le mérite de certaines dispositions de la fable, tous les suffrages se sont accordés pour reconnaître les beautés d'un style pur, élégant, animé, et constamment élevé. Ce qui a paru le plus digne d'être loué, c'est une propriété de langage exquise, c'est un choix d'expressions et de figures si bien assorti au sujet, aux mœurs du temps, au caractère des personnages, que le spectateur se trouve transporté au lieu et à l'époque où l'action se passe Cette convenance de langage, que nos critiques modernes ont appelée *couleur locale*, est la seule vérité qu'il faille chercher dans les sujets de tragédie empruntés à l'histoire; l'exactitude du fait est le mérite du narrateur : le poëte ne raconte pas, il peint. Il lui est permis d'inventer des faits, de créer des personnages, pourvu qu'il soit fidèle dans l'expression de la nature et dans la peinture des mœurs de l'histoire.







LES COMÉDIENS

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 6 JANVIER 1820.

PERSONNAGES.

DERVILLE.	DALLAINVAL.
GRANVILLE, riche héritier.	BLINVAL, père noble.
LORD PEMBROCK.	BERNARD, confident.
VICTOR, jeune auteur.	MADAME BLINVAL, grande coquette.
FLORIDORE, jeune premier.	MADEMOISELLE ESTELLE, soubrette.
BELROSE, valet.	LUCILE, ingénue.

(La scène se passe à Bordeaux. — Le théâtre représente un foyer très-élégant.)

PROLOGUE.

Le théâtre représente une place publique.

DERVILLE *lit une affiche.* DALLAINVAL *étudie un rôle.*

DERVILLE.

« SECOND-THÉATRE-FRANÇAIS. Aujourd'hui la pre-
« mière représentation des *Comédiens*, comédie en
« cinq actes, en vers... »

Parbleu! j'ai peine à en croire mes yeux; cela ne se conçoit pas, et je suis d'une colère...

DALLAINVAL.

Eh, mais! monsieur, si vous daigniez parler plus bas... ou vous promener plus loin.

DERVILLE.

Comment, c'est vous, mon cher Dallainval!

DALLAINVAL.

C'est Derville, notre ancien camarade. Eh! mon cher, on ne vous a pas vu depuis votre représentation de retraite.

DERVILLE.

Morbleu! je suis enchanté de vous trouver! Quand je suis en colère, je n'aime point à me fâcher tout seul, et vous allez faire ma partie. Vous connaissez l'ouvrage qu'on donne ce soir, cette pièce des *Comédiens?...*

DALLAINVAL, *froidement.*

Oui... j'étudiais là mon rôle.

DERVILLE.

Comment, vous avez consenti à y jouer?

DALLAINVAL.

Pourquoi donc pas?

DERVILLE.

Certes, voilà du nouveau!

DALLAINVAL.

Eh bien! n'en demandez-vous pas tous les jours? Ne répétez-vous pas sans cesse que tous les sujets de comédie sont épuisés, qu'il n'y a plus de caractères? Vous voyez cependant que celui du *Comédien* reste encore à traiter!

DERVILLE.

Vous allez donc dire de nous bien du mal?

DALLAINVAL.

Non pas... Une comédie n'est pas un libelle, et nous garderons les égards et les ménagements...

DERVILLE.

J'entends... Que ne le disiez-vous tout de suite? C'est une satire où nous nous ferons des compliments...

DALLAINVAL.

Encore moins!... C'est pour le coup qu'on s'égaierait à nos dépens...

DERVILLE.

Eh bien! morbleu! que direz-vous donc?

DALLAINVAL.

Eh, mais!... la vérité!... Un tableau fidèle doit tout peindre!... le bon et le mauvais côté. Chez nous aussi il est de rares vertus et d'estimables qualités; et vous le savez de reste, tel que le public applaudit comme homme de talent, nous l'estimons comme

honnête homme, nous qui le connaissons mieux. On parle de nos rivalités, mais on ne dit pas que toute rivalité cesse dès qu'il faut secourir un camarade... que l'on nous a vus contribuer de nos soins, de nos efforts, de nos faibles talents, pour payer la dette de l'amitié, et prouver qu'aux jours du malheur les artistes sont tous frères, comme les arts qu'ils cultivent!...

DERVILLE.

A la bonne heure! Si toute la pièce est ainsi, je pense, comme vous, qu'on a raison de la donner, et ce soir je vous réponds que je ne céderai à personne ma place au balcon.

DALLAINVAL.

Un instant... Je ne prétends pas non plus dissimuler nos côtés faibles! Nous avons bien aussi nos petits travers; et au fait, quand toutes les classes de la société ont leurs ridicules,... je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas aussi les nôtres, pourquoi l'on voudrait établir pour nous une loi d'exception. Dieu merci, il n'y a plus dans l'État de corps privilégiés!... aussi je ne vous cache pas qu'il pourrait bien être question dans la pièce nouvelle de nos petits démêlés, de nos prétentions dramatiques, de nos tournées départementales.

DERVILLE.

Comment, vous parlez de tournées départementales et d'artistes voyageurs?

DALLAINVAL.

Sans doute.

DERVILLE.

Des couronnes de province?... et des petits vers de l'endroit?...

DALLAINVAL.

Un peu.

DERVILLE.

J'y suis... je comprends enfin! Ce n'est pas nous... c'est le voisin que vous attaquez... c'est bien! C'est charmant, et nous allons reconnaître tous les portraits.

DALLAINVAL.

J'en suis fâché pour votre pénétration, mais vous ne reconnaîtrez personne.

DERVILLE.

Et qui donc peindrez-vous?...

DALLAINVAL.

L'espèce en général... et non les individus; et je vous préviens d'avance que, depuis le père noble jusqu'au souffleur, tout sera de fantaisie.

DERVILLE.

De fantaisie!... de fantaisie! Vous avez beau dire, vous ne m'empêcherez pas, moi, de faire des allusions, si cela me plaît.

DALLAINVAL.

Vous en empêcher!... Eh! qui le pourrait? On imprimerait aujourd'hui le chapitre de Gil Blas sur les comédiens, que chacun voudrait reconnaître tous les personnages. Mais nous protestons d'avance; nous nous défendons de toute interprétation maligne; si vous y trouvez des allusions, c'est vous qui les aurez faites.... et, si j'ai sur vous quelque pouvoir, regardez-y à deux fois...

DERVILLE.

Oh! nous verrons... je ne promets rien... et puisque vous êtes décidés à n'épargner personne, depuis le souffleur jusqu'au père noble, passe pour ces messieurs, je renonce à les défendre; mais ces dames?...

DALLAINVAL.

Ces dames!... ces dames sont fort aimables, et nous savons surtout le respect qu'on leur doit... Régnant par les grâces et les talents,... chéries, adorées, environnées d'hommages,... elles ont tant de qualités brillantes sur lesquelles on peut les louer, qu'elles-mêmes nous abandonneront volontiers quelques légères imperfections, quelques petits caprices qui les rendent encore plus piquantes! Les ombres ne déparent point un tableau; au contraire, elles le font ressortir... et nous mettrons si peu d'ombres...

DERVILLE.

Que ce sera clair comme le jour... Je vois cela d'ici...

DALLAINVAL.

Mais non, mon cher, un demi-jour, et pas autre chose!

DERVILLE.

Et vous croyez que cette pièce-là sera bonne?

DALLAINVAL.

Nous l'avons reçue; et si on la trouve mauvaise, ce sera un chapitre de plus à ajouter à celui de nos erreurs; mais en tout cas, j'en suis certain, le public nous saura gré de l'intention.

DERVILLE.

Et vous croyez que les comédiens la joueront?...

DALLAINVAL.

Oui, monsieur.

DERVILLE.

Et qu'ils la joueront bien?

DALLAINVAL.

Du moins de leur mieux.

DERVILLE.

Un accident et les trois saluts d'usage n'en suspendront pas la représentation?

DALLAINVAL.

Non, certes.

DERVILLE.

Eh bien! puisque rien n'est sacré pour vous, je vous déclare, moi, que je vais convoquer le ban et l'arrière-ban des artistes de la capitale, ceux qui sont retirés depuis vingt ans, ceux même de votre théâtre qui ne sont pas ce soir en activité de service, ceux enfin de tous les théâtres de la banlieue : je reviens à leur tête jouer mon rôle au parterre, et je puis vous certifier que ce ne sera pas un rôle muet. Adieu.

DALLAINVAL, *au public.*

Messieurs les gens de cour, messieurs les avocats, messieurs les médecins, financiers, huissiers, praticiens, bourgeois de tous les rangs et de tous les états, messieurs les maris, classe nombreuse et respectable, et vous, mesdames, dont on adore, tout en les maudissant, les tendres faiblesses et les aimables caprices, vous tous, que depuis trois siècles nous avons le privilége d'amuser à vos dépens, permettez-nous de vous amuser ce soir aux nôtres. Bien que

notre camarade Derville regarde sa profession comme sacrée, je crois qu'il y va de notre gloire de ne pas être les seuls épargnés, et qu'un corps dont Molière a fait partie ne saurait être déshonoré par quelques ridicules qui tiennent aux hommes et non à la profession qu'ils exercent. D'ailleurs, messieurs, l'ouvrage que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous est une espèce de proclamation, un manifeste dramatique que nous vous adressons ; car, attaquer les abus, c'est prendre, autant que possible, l'engagement de s'en garantir.

(*Il sort.*)

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

GRANVILLE, *assis auprès d'une table, un journal à la main.*

Pour m'introduire ici ce moyen n'est pas mal;
Non, ma foi... relisons l'article du journal.

« Grande terreur chez nos puissances dramati-
« ques! On assure que le ministère, jaloux d'étendre
« aux départements certaines mesures que la déca-
« dence de l'art avait rendues nécessaires dans la
« capitale, vient de nommer un inspecteur général
« des théâtres de province. Ce personnage redoutable
« doit, dit-on, parcourir nos principales villes, et se
« présenter sous un nom supposé chez nos comé-
« diens pour juger par lui-même des abus qui peu-
« vent appeler l'attention de l'autorité... »

En me donnant pour lui j'en saurai davantage.
Qui me peut démentir?... Personne. Allons, courage!
Je connais mon théâtre, et veux en amateur
Jouer à mon profit le rôle d'inspecteur.

SCÈNE II.

GRANVILLE, LORD PEMBROCK.

PEMBROCK, *en entrant.*

A travers les détours de ces corridors sombres,
J'ai cru m'ensevelir dans le séjour des ombres :
Que béni soit le jour qui me luit à la fin!

GRANVILLE.

Eh! c'est milord Pembrock! Quel est l'heureux destin
Qui, rendant à mes vœux sa grâce britannique,
L'a conduite à Bordeaux dans le foyer comique?

PEMBROCK.

Cher Granville, ah! bonjour. Vous voilà revenu
Du fin fond du Mogol, où je vous ai connu?

GRANVILLE.

En parfaite santé, milord, et sans naufrage.
Mais vous, dans un foyer!... Quelque intrigue, je gage?

PEMBROCK.

Non; d'un monsieur Bernard je cherche le bureau.
On doit donner ce soir un ouvrage nouveau ;
Le journal que je lis d'avance en fait l'éloge :
Je viens tout bonnement pour louer une loge.

GRANVILLE.

Séjournez-vous longtemps parmi les Bordelais?
Puis-je espérer, milord...

PEMBROCK.

Je ne suis plus Anglais ;
L'hymen va m'enchaîner loin des brouillards d'Écosse.

GRANVILLE.

Comment donc?

PEMBROCK.

Ce lien à mon âge est précoce.
De voyager par ton je me suis fatigué;
Mais je voulais, des arts amateur distingué,
Pour me donner à Londre un vernis littéraire,
Citer vos beaux esprits dans mon itinéraire.
Tandis que mon album, chargé de vers charmants,
Achevait sa moisson dans les départements,
L'amour surprit mon cœur entre Dax et Bayonne :
Je prends racine en France, et fais souche gasconne.

GRANVILLE.

Quoi! vous vous mariez?

PEMBROCK.

Le trait qui m'a dompté
Des regards d'une veuve est parti cet été.
Je roulais vers Bayonne, où tendait mon voyage :
Soudain vint à passer un brillant équipage,
Qui, par mon phaéton dans sa course heurté,
Au cri des voyageurs s'abat sur le côté.
J'arrête, et vois descendre une femme expirante ;
Elle tombe sans force aux bras de sa suivante,
L'œil éteint, le front pâle et les cheveux épars.
Moi, qui soutiens toujours l'honneur des Léopards,
Surtout auprès du sexe, en offrant ma voiture
Je tourne un compliment qui d'abord la rassure.
Sa suivante à mon char la conduit par la main ;
Elle allait à Bordeaux, j'en reprends le chemin.
Les plus fières beautés n'ont jamais dans l'Asie
D'un aiguillon si vif piqué ma fantaisie ;
Mes regards, attachés sur ses yeux languissants,
Commençaient à parler du trouble de mes sens :
Mais j'apprends qu'elle est veuve ; elle pleure, et ses larmes
Contre ma liberté sont de mortelles armes.
Je l'invite à l'auberge, en termes délicats,
A tromper sa douleur par un frugal repas :
La baronne consent, car c'est une baronne,
Et la Tamise enfin soupe avec la Garonne.

GRANVILLE.

Vous aimez donc toujours à conter vos exploits?

PEMBROCK.

C'est mon faible. A Bordeaux nous arrivons tous trois.
La maison de ma veuve aussitôt m'est ouverte.
De ses parents très-jeune elle a pleuré la perte,
Et n'a plus qu'une tante, aimable à cinquante ans,
Qui fut par sa vertu l'exemple de son temps :
J'ai pris pour les charmer les façons du grand monde ;
Fertile en traits heureux qui sentent la Gironde,
J'étonne les Gascons de mes airs étourdis ;
Je ne dis plus goddam, je jure par sandis.

Comme au seul nom d'amour leur fierté s'effarouche,
Enfin le mot d'hymen est sorti de ma bouche.

GRANVILLE.

Dit par un lord, ce mot leur a semblé fort doux?

PEMBROCK.

Les accords sont signés, je lui rends son époux.
Je vais donc la former, cette adorable chaîne!
Que n'est-ce dès demain! Mais ma belle inhumaine
Sur mon bonheur futur fait un léger emprunt,
Pour accorder huit jours aux mânes du défunt,
Lequel, étant Français, toutes les nuits l'obsède,
Très-courroucé, dit-on, qu'un Anglais lui succède.
Ma veuve, très-jalouse, exige sur ma foi
Que pendant tout son deuil je m'enferme chez moi,
Et croit, en m'imposant cette triste huitaine,
De son pauvre baron consoler l'âme en peine.
Elle est femme et timide; en époux résigné,
Chez moi par un serment je me suis consigné.

GRANVILLE.

Ce soir, si votre grâce est de près surveillée,
On saura...

PEMBROCK.

Je retiens une loge grillée :
Qui diable peut me voir? Ferai-je une noirceur
En manquant de parole à mon prédécesseur?
Je suis, vous le savez, littérateur dans l'âme,
Et l'amour doit céder quand Apollon réclame.
Mais ce monsieur Bernard, qu'on a dû prévenir,
Tranchant du grand seigneur, tarde bien à venir.

GRANVILLE.

Nos messieurs du théâtre ont tous ce privilége.
J'attends depuis une heure un ami de collége,
Le Crispin de la troupe.

PEMBROCK.

Eh! mais, par quel hasard
Avez-vous donc quitté votre oncle Balthasard?
D'intendant près de lui vous remplissiez l'office,
Et ce fut par vos soins qu'il me rendit service.

GRANVILLE.

Il vivait au Mogol en forban retiré,
Quand il fut par la mort surpris contre son gré :
La faculté du lieu le traita, Dieu sait comme!
Ils étaient trois docteurs, et pourtant...

PEMBROCK.

Le pauvre homme!
Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

GRANVILLE.

Qu'il mourût.
Maints convoiteurs de biens se tenaient à l'affût,
Et voulaient, dans l'espoir de happer l'héritage,
De son dernier soupir s'emparer au passage;
Mais un rayon d'en haut le vint illuminer :
Quoiqu'il fût plus enclin à prendre qu'à donner,
Sur son lit de douleur un reste de tendresse,
Ranimant ses esprits glacés par la vieillesse,
Lui fit signer un acte à ses derniers moments
Qui me semble un chef-d'œuvre en fait de testaments.

PEMBROCK.

Un chef-d'œuvre, pourquoi?

GRANVILLE.

Par la raison très-claire
Qu'il me fait de son bien unique légataire.

PEMBROCK.

Excellente raison!

GRANVILLE.

Je dus, quand j'héritai,
Pour remplir du mourant l'expresse volonté,
M'informer à Bordeaux de sa nièce Lucile,
Auprès d'un vieux parent dont elle est la pupille,
De l'artiste Bernard confident par état,
Et qui ne risque rien de mourir intestat,
Car il n'a pas le sou. Mon oncle, article seize,
Me la choisit pour femme, au cas qu'elle me plaise;
Sinon de la doter il m'impose la loi.
Pouvais-je de son or faire un meilleur emploi?
Échappé pour Lucile aux fureurs de Neptune,
J'apportais à ses pieds mon cœur et ma fortune;
J'apprends, pour mes amours funeste pronostic,
Qu'elle fait par son jeu les beaux jours du public.
Enfin, moi, son futur, hier je ne l'ai vue
Qu'en payant au bureau ma première entrevue.

PEMBROCK.

Comment la trouvez-vous?

GRANVILLE.

L'aimable objet, morbleu!
Que d'esprit, de candeur! quel naturel! quel feu!

PEMBROCK.

Je ne vous défends pas de lui rendre justice;
Mais auriez-vous dessein d'épouser une actrice?

GRANVILLE.

Non... je ne sais, milord; ou plutôt j'en conviens,
Admis chez ces messieurs, sans parler de mes biens,
Je veux étudier ses mœurs, son caractère,
Dont il n'est pas prudent de juger du parterre.
Le tableau, vu de près, blesse-t-il mes regards ;
Je me nomme un matin, je la dote et je pars;
J'embrasse une entreprise en naufrages féconde,
Et, pour me consoler, cours découvrir un monde.
Si, malgré ses beaux yeux, Lucile a résisté
A deux grands ennemis, plaisir et pauvreté,
Je l'enlève au théâtre, en un mot je l'épouse,
Et l'enchaîne au destin d'un nouveau La Pérouse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BERNARD.

BERNARD.

Au bureau, m'a-t-on dit, où j'arrive un peu tard,
Un gentilhomme anglais cherchait monsieur Bernard.

PEMBROCK.

Seriez-vous?...

BERNARD.

Oui, milord, c'est ainsi qu'on me nomme.

GRANVILLE, *à part.*

Ah! mon cousin Bernard a l'air d'un bien brave homme!

BERNARD, *à Pembrock.*

Il faut être à son poste; un inspecteur, dit-on,
De Paris à dessein parti sous un faux nom,
Doit s'introduire ici sans se faire connaître.

GRANVILLE, *à part.*

Passer pour l'inspecteur me semble un coup de maître.

BERNARD.

Hâtons-nous, s'il vous plaît.

PEMBROCK.
Cher Granville, au revoir.
GRANVILLE.
Je compte bien, milord, vous rencontrer ce soir.

SCÈNE IV.

GRANVILLE.

Ce folâtre Pembrock, il est toujours le même;
Je me défie un peu de la beauté qu'il aime;
Son amour-propre anglais, souvent humilié,
Dans les tours qu'on lui joue est toujours pour moitié.
Mais quoi! déjà midi! Je plains fort la personne
Exacte au rendez-vous qu'au théâtre on lui donne.

SCÈNE V.

GRANVILLE, BELROSE.

GRANVILLE.
Je te revois enfin, mon vieil ami Lebrun.
BELROSE.
Lebrun, pour un artiste, est un nom trop commun;
Je m'appelle Belrose.
GRANVILLE.
Eh bien, Belrose passe.
Te souvient-il, mon cher, qu'autrefois dans la classe
Tu te mêlais déjà de déclamation?
Ton instinct t'y portait.
BELROSE.
Dis ma vocation.
GRANVILLE.
Te voilà donc acteur : c'est un métier fort triste.
BELROSE.
En nous parlant, vois-tu, le mot propre est artiste.
GRANVILLE.
Artiste si tu veux; si bien que ton appui
Peut m'impatroniser dans la troupe aujourd'hui.
BELROSE.
Tu te feras chasser avec ignominie :
La troupe! eh! d'où viens-tu? Dis donc la compagnie.
GRANVILLE.
A tout propos, morbleu! veux-tu me contrôler?...
Je n'ai qu'à dire un mot, mon cher, tu vas trembler.
BELROSE.
Quel est ce mot terrible?
GRANVILLE.
Écoute : on vous menace
D'un coup d'autorité dont le seul bruit vous glace.
BELROSE, *étonné*.
C'est vrai : Paris vers nous détache un inspecteur
Qui doit porter dans l'ombre un œil observateur,
Et pour venger les droits de l'art en décadence
Foudroyer nos talents dans sa correspondance.
Serais-tu par hasard...
GRANVILLE.
Oui; chut!
BELROSE, *avec effusion*
Je le revoi,
Cet excellent ami! va, je pensais à toi :
En lisant ton billet j'ai pleuré de tendresse.
GRANVILLE.
Je te crois, sois prudent.
BELROSE, *bas*.
J'approuve ton adresse.
Je puis te découvrir d'effroyables abus,
Si tu veux à Paris protéger mes débuts.
GRANVILLE.
Soit; mais tu vas tout dire.
BELROSE.
Ah! qu'à cela ne tienne.
GRANVILLE, *à part*.
Voyons s'il pousse loin la charité chrétienne.
BELROSE.
Tous les emplois sont nuls, hors celui des valets.
GRANVILLE
Que tu tiens?
BELROSE.
J'ose dire, avec quelque succès
Nos affaires vont mal; parmi nous, comme à Rome,
Alors pour dictateur on choisit un grand homme,
Et Floridore, élu dans ce besoin urgent,
Est chef d'un comité qu'on nomme dirigeant.
De ce conseil des cinq ton serviteur est membre,
Et gouverne l'État d'avril jusqu'en septembre.
Floridore a du sens, des lumières, du goût;
Il a tout, il sait tout, il se vante de tout.
Fièrement retranché dans sa froide importance,
Il vous parle toujours à dix pas de distance,
Arrange son maintien, calcule un geste, un mot :
Voilà son beau côté; du reste, c'est un sot.
GRANVILLE.
Ce début-là promet.
BELROSE.
Oh! pour madame Estelle...
GRANVILLE.
Je ne la connais pas.
BELROSE.
La chose est naturelle;
Elle obtint par faveur un congé de deux mois
Qu'un arrêt du conseil prorogea jusqu'à trois.
Elle rentre ce soir : soubrette du théâtre,
Elle aspire aux bravos du parterre idolâtre.
C'est peu : vive en intrigue et coquette à l'excès,
Elle aime tous les arts, poursuit tous les succès,
Protége les auteurs, arrange les querelles,
Rend visite aux journaux pour les pièces nouvelles.
Dans ses brusques écarts désolant vingt rivaux,
Elle cherche un époux et par monts et par vaux.
Son automne s'approche, et Lisette a la rage
De couvrir d'un contrat les péchés du bel âge.
GRANVILLE.
Fort bien.
BELROSE.
Plus d'un hymen fut par elle ébauché;
Mais pour un œil de femme est-il rien de caché?
Une dame Blinval, notre grande coquette,
Déjoue incessamment les projets de Lisette,
Et donne aux trahisons un tour original
Qu'on n'a pas pu prévoir dans le code pénal.
Son esprit inventif par instinct se fatigue
A rêver aux moyens d'éventer une intrigue.

Elle épousa Blinval à dix-sept ans au plus.
Il était jeune alors; ô regrets superflus!
Ce jeune et beau Rodrigue est aujourd'hui don Diègue:
Aux honneurs du soufflet son âge le relègue.
Ces tranquilles époux, d'un commun sentiment,
En se voyant toujours vivent séparément :
Ils ne se parlent plus depuis leur mariage;
Aussi dit-on partout qu'ils font très-bon ménage.

GRANVILLE.

Et que dit-on de toi?

BELROSE.

Moi, qui je suis le meilleur,
On me trouve brouillon et quelque peu railleur.

GRANVILLE.

Fi! l'éloge est modeste, et pour toi j'en appelle...
Attends... il me souvient... si l'affiche est fidèle,
J'ai vu quelque autre nom... Vous avez parmi vous
Certain monsieur Bernard?

BELROSE.

C'est un homme fort doux;
Il est du chef d'emploi la troupe auxiliaire,
Dans Racine Eurybate, Ergaste dans Molière;
De la location il porte le fardeau
Et frappe les trois coups au lever du rideau.

GRANVILLE.

Mais tu ne me dis rien d'une jeune Lucile
Dont le renom s'étend aux deux bouts de la ville.

BELROSE.

Oh! oh! c'est un sujet rare, excellent, parfait.

GRANVILLE.

Bah!

BELROSE.

Prodige inouï, dont je suis stupéfait.
Lucile a de l'esprit, un talent qu'on admire,
De la beauté, vingt ans, et pas de cachemire.

GRANVILLE.

Vraiment?

BELROSE.

C'est à confondre!

GRANVILLE.

Ah! je veux t'embrasser.

BELROSE.

Notre Agnès a l'honneur de vous intéresser?

GRANVILLE.

Infiniment.

BELROSE.

Tant pis.

GRANVILLE.

Pourquoi?

BELROSE.

Tu me fais peine.

GRANVILLE.

D'où vient?

BELROSE.

C'est très-fâcheux.

GRANVILLE.

Quoi?

BELROSE.

La chose est certaine.

GRANVILLE.

Mais...

BELROSE.

Elle aime un auteur.

GRANVILLE.

Diable! je viens trop tard.

BELROSE.

C'est, dit-on, de l'aveu de son tuteur Bernard.

BLINVAL, *dans la coulisse.*

« Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie. »

GRANVILLE.

A l'autre!

BELROSE.

C'est Blinval. La chronique publie
Qu'il a fait à Paris un début malheureux.

GRANVILLE.

Eh! que m'importe, à moi!

BELROSE.

C'est un esprit haineux.

GRANVILLE.

Mon Dieu! dis-moi plutôt...

BELROSE.

Mannequin politique,
Prôneur très-roturier de la noblesse antique,
Les nobles, sous Pépin, lui sont assez connus;
A dater du roi Jean, rien que des parvenus.
Quand on reprit Mérope, il sentit quelque honte
De prêter son visage au soldat Polyphonte,
Et tremblait d'avoir dit d'un air séditieux :
« Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. »

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BLINVAL.

BLINVAL, *un livre à la main.*

« Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense;
« Je veux moins de valeur et plus d'obéissance...
« Fuyez, je ne crains pas votre impuissant courroux... »

BELROSE.

Salut au roi des rois : comment vous portez-vous?

GRANVILLE.

Pourquoi donc l'arrêter?

BELROSE, *bas.*

Moi, c'est amitié pure;
Je voudrais m'assurer de sa mésaventure.

BLINVAL, *tristement.*

Bonjour.

BELROSE, *à Granville.*

Il a l'air sombre, on l'aura bafoué
(*A Blinval.*)
Paris est-il content? Avons-nous bien joué?

BLINVAL.

On sait comme je pense, on m'en a fait un crime.

BELROSE.

Quoi! de l'opinion vous seriez la victime?

BLINVAL.

Hélas!

BELROSE.

Ce bon Blinval! ah! j'en suis désolé.

BLINVAL.

Sur leurs premiers talents je m'étais modelé :
Pâle, roulant des yeux, effaré, hors d'haleine,
J'allongeais de grands bras, je parcourais la scène;

Bref, j'ai frappé du pied, crié, gesticulé...

BELROSE.

Et qu'a fait le public?

BLINVAL.

Le public m'a sifflé.

BELROSE

Opinion, parbleu!

BLINVAL.

Je conviens, à leur gloire,
Que trois ou quatre fois j'ai manqué de mémoire.
Ils sifflent sans égard, dès qu'ils sont mécontents;
A quoi servira donc qu'on ait des sentiments?

GRANVILLE.

Le public, dont l'arrêt punit ou récompense,
S'informe comme on joue, et non pas comme on pense.

BLINVAL.

Monsieur, depuis vingt ans je soutiens qu'il a tort;
(*A Belrose.*)
C'est là mon grand débat avec votre Victor,
Dont vous donnez ce soir une pièce nouvelle.
Monsieur est son ami, puisqu'il prend sa querelle.

GRANVILLE.

Je ne l'ai jamais vu.

BLINVAL.

C'est trop heureux, ma foi.
Ne le voyez jamais.

GRANVILLE.

Puis-je savoir pourquoi?

BLINVAL.

Au goût du métromane il joint l'humeur d'Alceste;
Tout se peint à ses yeux d'une couleur funeste,
Et cet orgueil chagrin, qui n'a jamais plié,
Des égards qu'il nous doit se croit humilié.
Jamais d'un mot flatteur sa voix ne nous caresse;
Sa franchise parfois frise l'impolitesse.
Je lui demande un jour, après *Agamemnon* :
Ai-je été bien sublime? il m'a répondu : Non.
C'était fort déplacé. Par ce ciel que j'atteste...

BELROSE.

Revenez sur la terre.

BLINVAL.

Eh bien! je le déteste
Franchement, bonnement; et je serai vengé,
Car Bernard doit ce soir lui donner son congé.

GRANVILLE.

Vous dites?...

BELROSE.

Du conseil doyen et secrétaire,
Pour vos yeux exercés il n'est point de mystère.
Donnez-nous sur Lucile une explication.
Elle aime ce Victor?

BLINVAL.

Comment! de passion.

GRANVILLE.

De passion!

BLINVAL.

C'est sûr.

BELROSE, *à Granville.*

Le cœur de nos déesses
N'est pas inaccessible aux humaines faiblesses.

BLINVAL.

Quand elle débuta, ce fut la pauvreté
Qui réduisit Bernard à cette extrémité.
Le début fut brillant; mais, chose assez commune,
Sans enrichir l'actrice, il fit notre fortune.
Victor la vit, l'aima, parut, et, s'il vous plaît,
Lucile en raffola, tout sauvage qu'il est.
En vain nos Céladons lui peignaient leur martyre,
Sa conduite jamais n'éveilla la satire;
Et ce couple amoureux habite innocemment
Les hautes régions du plus pur sentiment.
Bernard, importuné de leur longue tendresse,
N'a pu contre leurs vœux défendre sa faiblesse;
Mais à nos deux amants, qu'il a promis d'unir,
Il veut qu'un beau succès assure un avenir.
Voici le jour fatal; dressé chez le notaire,
Le contrat n'attend plus que l'aveu du parterre.
Ce soir chute complète; et comme je rirai
De voir par le public le contrat déchiré!
Quel plaisir!... Mais, bonjour, Clytemnestre m'appelle;
Je suis dans un accès de bonté paternelle;
J'arrange pour demain mes tragiques douleurs;
Je vois, j'entends ma fille et sens couler mes pleurs.

SCÈNE VII.

GRANVILLE, BELROSE.

GRANVILLE.

Il pleure ses enfants de Mycène ou de Rome,
Et veut un mal de diable à ce pauvre jeune homme.
Voyez le bon apôtre! Ah! ton monsieur Blinval
Fait tant qu'il m'intéresse au sort de mon rival.
Tu connais son ouvrage; eh bien donc, que t'en semble?

BELROSE.

C'est une comédie en cinq actes.

GRANVILLE.

Je tremble.

BELROSE.

L'intrigue est assez forte et la pièce a du fonds;
Mais c'est bien gai...

GRANVILLE.

Tant mieux!

BELROSE.

Tant pis!

GRANVILLE.

Tu me confonds.

BELROSE.

Mon cher, au goût du jour nous devons nous soumettre,
Et le siècle en riant croirait se compromettre.

GRANVILLE.

Eh bien! moi, sans courir après un trait malin,
Je te le dis tout net : j'ai vu Londre et Berlin;
Je trouve à nos auteurs un air de Germanie;
On se perd dans les cieux, chacun vise au génie;
Pour ces penseurs profonds le rire est trop bourgeois,
Et leur comique est gai comme l'Esprit des Lois.

BELROSE.

Tu vas citer Regnard et ton ami Molière;
De nos jours la morale est beaucoup plus sévère.

GRANVILLE.

Nos aïeux, au théâtre oubliant leurs travaux,
Pour aimer plus à rire étaient-ils moins moraux?

Je sais, et j'en suis fier, que le siècle où nous sommes
Peut citer quelques noms après mes deux grands hom-
Mais notre goût exquis, mortel aux grands talents, [mes;
N'ouvre qu'un cercle étroit à leurs pas chancelants.
La morale! eh! morbleu! la morale en alarmes
Doit-elle à tout propos crier, prendre les armes?
Les mœurs sur le théâtre ont pour nous mille appas;
Mais courez nos salons, et vous n'en trouvez pas.
Quand nous applaudissons la plus fade équivoque,
D'un trait joyeux et franc notre bon ton se choque
Et ne pardonne pas un écart de gaîté
Au feu d'un esprit vif par sa verve emporté;
Des sots de tous les rangs la ferveur politique
Transforme le parterre en arène publique.
Attaquez nos penseurs, vos vers sont trop méchants;
Bernez-vous un marquis, la noblesse est aux champs.
L'auteur intimidé perd son indépendance,
Le naturel s'enfuit, l'art tombe en décadence;
L'ennui règne, et j'enrage, à ne rien déguiser,
De voir que les Français ont peur de s'amuser.

BELROSE.

Oh! quand la politique en discutant l'inspire,
Un homme en dit toujours plus qu'il n'en voulait dire.

GRANVILLE.

Le pauvre esprit! jamais tu ne prendras l'essor;
Mais tu peux m'être utile, et je t'estime encor.
Dans le tripot comique il faut que je me lance:
Floridore est ici, voyons son excellence.
Tu vas me présenter.

BELROSE.

Oui.

GRANVILLE.

Comme un débutant.

BELROSE.

Réfléchissons un peu sur ce point important:
Ce titre éveillera plus d'une jalousie.
Va, crois-moi, sois auteur.

GRANVILLE.

J'aime mieux...

BELROSE.

Fantaisie!
Toi débutant, chacun te suit d'un œil d'effroi;
Auteur, aucun de nous ne prendra garde à toi.
(*Prenant un rouleau de papier sur la table.*)
Le manuscrit te manque... Ah! prends...

GRANVILLE.

Quoi?

BELROSE.

Prends, te dis-je.

GRANVILLE.

Mais c'est du papier blanc!

BELROSE.

Allons, prends, je l'exige.
Il te faut un ruban... celui de Figaro;
Tiens... La rosette... bon.

GRANVILLE.

Tu me perdras, bourreau!
Si quelqu'un lit la pièce...

BELROSE.

Eh! sois sans crainte aucune;
J'en reçois vingt par mois, et je n'en lis pas une.
Attention! j'entends notre jeune premier;
Son asthme le trahit du bas de l'escalier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FLORIDORE, LAURENT, UN TAILLEUR, UN HABITUÉ, GARÇONS DE THÉATRE.

GRANVILLE, *à Belrose.*

Dis donc, c'est un vieillard.

BELROSE.

Non, pardieu, je te jure;
Mais c'est un amoureux de jeunesse un peu mûre.

FLORIDORE, *au tailleur.*

Deux vestes à fleurs d'or et deux habits complets.
(*A l'habitué.*)
Vous m'entendez, allez. Voici vos dix billets;
Mais faites, s'il vous plaît, mon affaire en personne.
Toi, prépare, Laurent, les vers et la couronne
Que le public charmé doit jeter de ta main
A l'acteur de Paris qui paraîtra demain.
(*A sa suite.*)
Sortez.

BELROSE.

Souffrez, mon cher, qu'ici je vous présente
Un de mes bons amis que la gloire tourmente,
Un homme de talent qui fait des vers moraux;
Docteur en droit romain et maître ès Jeux floraux.
Il a dans un écrit commenté les trois codes,
Et lance des extraits dans le journal des modes.
Génie universel! Il m'a dit ce matin
Qu'il veut nous réunir dans un pompeux festin;
Il n'ose l'avouer, mais d'avance il s'honore
De posséder chez lui le brillant Floridore.

GRANVILLE, *à part.*

Que dit-il?

FLORIDORE, *à Granville.*

Tout Bordeaux veut m'avoir à dîner;
Je n'ai point dans un mois un seul jour à donner...
Mais demain je suis libre.

BELROSE.

O faveur sans seconde!
(*A Granville.*)
Hem!... comme je te sers!

GRANVILLE, *à Belrose.*

Que le ciel te confonde!
(*A Floridore.*)
Monsieur, je suis ravi...

BELROSE.

C'est conclu pour demain.
(*A Floridore.*)
Il invite en auteur et sa pièce à la main.

FLORIDORE.

On ne peut pas douter qu'elle ne soit fort belle.

GRANVILLE.

Monsieur, le sentiment est le genre où j'excelle:
Le comique du cœur.

FLORIDORE, *avec un sourire d'approbation.*

Voici le manuscrit?

GRANVILLE.

Oui, monsieur.

(*Floridore prend le papier.*)

BELROSE.

Quelle verve! et comme c'est écrit!

GRANVILLE.

Tais-toi!

BELROSE.

Vous y verrez un jeune homme, un Valère.
Vingt-cinq ou vingt-six ans; ce rôle doit vous plaire.

FLORIDORE.

D'avance je le crois.

BELROSE.

Donnez-nous vos avis.

GRANVILLE.

Tais-toi donc.

BELROSE.

A la lettre ils seront tous suivis.

FLORIDORE.

Je vous les donnerai.

BELROSE.

La feuille est assez large :
Faites-nous le plaisir de les écrire en marge.

GRANVILLE.

J'enrage.

FLORIDORE.

Je ne puis vous accorder ce point :
Je donne mes avis et ne les écris point.

BELROSE, *bas à Granville.*

Et pour cause.

FLORIDORE. (*Il fait un pas pour sortir et revient.*)
(*A Belrose.*)

A propos, je n'accuse personne;
Mais depuis un bon mois qu'elle a quitté Bayonne,
Estelle m'a prié d'assembler le conseil :
Nous manquons trois sur cinq; qu'un scandale pareil
(*A Granville.*)
N'ait pas lieu dans une heure. Adieu. J'ai l'honneur [d'être.

SCÈNE IX.

GRANVILLE, BELROSE.

GRANVILLE.

Parle, quel est ton but? que t'ai-je donc fait, traître?

BELROSE.

Suis-je si criminel de rire à ses dépens?

GRANVILLE.

Tu t'amusais aux miens.

BELROSE.

Allons, je me repens.
Il ne te lira pas, mon Dieu! sois donc tranquille.

GRANVILLE.

Eh! que n'invitais-tu chez moi toute la ville?

BELROSE.

J'ai fait très-prudemment, par deux bonnes raisons;
Tu nous observes tous, et nous nous amusons.
Le champagne éclaircit de terribles mystères;
J'invite de ta part tous nos sociétaires.

GRANVILLE.

Un moment!

BELROSE.

Nous serons les deux amphitryons :
Tu feras les frais; moi, les invitations.
Sois dans une heure ici. Comme un auteur que j'aime,
Je veux au comité te présenter moi-même.
L'auteur chez qui l'on dîne est sûr d'un beau succès;
Qui dîne avec son juge a gagné son procès :
Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

BERNARD, VICTOR.

VICTOR.

Non, ne le croyez pas, je me tiendrais infâme
Si ce honteux espoir avait séduit mon âme.

BERNARD.

On a, mon cher Victor, des amis, des parents...

VICTOR.

Je pourrais mendier les applaudissements!

BERNARD.

L'usage est votre excuse.

VICTOR.

Ah! fi! c'est un scandale.

BERNARD.

De ses admirateurs sans peupler une salle,
On doit tout doucement préparer le succès.
Vous pouvez disposer de quarante billets;
Je les ai demandés.

VICTOR.

Et moi, je les refuse.

BERNARD, *lui présentant les billets.*

Usez de votre droit.

VICTOR, *les déchirant.*

Voilà comme j'en use.

BERNARD.

Mais vous extravaguez.

VICTOR.

Je vois avec mépris
Ces triomphes d'un jour achetés ou surpris,
Des beaux esprits du temps les manœuvres savantes,
Ces bruyants alliés, ces machines vivantes,
Dont l'auteur appuyant son mérite en défaut
Contre tout un public prend un succès d'assaut.
Eh quoi! j'ai dévoré les dégoûts, les outrages,
J'ai consumé mes nuits à polir mes ouvrages,
Pour que vingt malheureux par mon or soudoyés
Chatouillent mon orgueil de leurs bravos payés!
Et c'est ce bruit flatteur qu'on nomme une victoire!
Un cœur né généreux poursuit une autre gloire.
Je confie au public mes plus chers intérêts;
Mais en les respectant j'attendrai ses arrêts.

Malheur à l'esprit vain qui, dans l'ardeur de plaire,
Se dérobe aux rigueurs d'un juge qui l'éclaire!
Le parterre abusé n'est dupe qu'un instant;
L'auteur s'est pris lui seul dans les piéges qu'il tend :
Trompé sur ses écarts, il doit faillir encore,
Et, retombant sans cesse aux défauts qu'il ignore,
Laisse d'un beau talent l'espérance avorter,
En volant des succès qu'il eût pu mériter.

BERNARD.

L'honneur exagéré va droit au ridicule.
Pour réformer nos mœurs vous prenez la férule.
Vous débutez, Victor; dans ce pas hasardeux,
Aurez-vous pour soutien un journaliste ou deux?

VICTOR.

Non.

BERNARD.

Et si par hasard leur plume vous déchire?

VICTOR.

C'est un malheur.

BERNARD.

Chez eux allez vous faire écrire.

VICTOR.

Non.

BERNARD.

On voit bien son juge.

VICTOR.

Eh! non, mille fois non.
Parlez, qu'importe au mien mon visage ou mon nom?
Quand je viens l'attendrir, c'est un sot s'il m'écoute;
Il est vil s'il se vend, lâche s'il me redoute.
Un bon ouvrage enfin tue un mauvais journal.
Moi, j'irais caresser jusqu'en son tribunal
Quelque arbitre du goût dont la feuille éphémère
Distille les poisons d'une censure amère;
Au bon sens, au bon droit donne un plat démenti;
Pour juger un auteur consulte son parti;
Aigrit nos passions et dénonce à la France
L'écrit qu'il n'a pas lu, mais qu'il flétrit d'avance!
Voilà donc les faux dieux que je dois encenser!
Ah! croyez-moi, leurs traits ne peuvent m'offenser.
Qu'ils soient mes ennemis, que leur courroux m'acca-
Qu'ils me déchirent, soit : leur haine est honorable. [ble,
Il est, n'en doutez pas, il est d'autres censeurs,
Du talent méconnu courageux défenseurs,
Qui lui prêtent leur voix avant qu'il la réclame,
Qui ne trafiquent point de l'éloge ou du blâme,
Et, gardant pour le vice une juste fureur,
Des travers de l'esprit se moquent sans aigreur.
Je rends trop de justice à ces rares mérites
Pour les importuner de mes lâches visites.
Si je cueille un laurier par la gloire avoué,
Je ne connaîtrai point celui qui m'a loué.
Au moins je pourrai dire : Il écrit ce qu'il pense.
Est-il quelques chagrins que ce mot ne compense,
Qu'il ne fasse oublier, qu'il ne change en plaisirs?
Tel est le but constant qu'embrassent mes désirs :
Inestimable bien, honneur digne d'envie,
Que je paierai trop peu du repos de ma vie.

BERNARD.

J'aime ces sentiments, ils sont beaux; mais enfin
Avec beaucoup d'honneur on peut mourir de faim.
Lucile est mon trésor, mon espoir, ma famille;
Moins tendrement peut-être un père aime sa fille.
Vous voulez nous ravir cet excellent sujet :
Bien que dans un mari j'approuve ce projet,
Je veux que mon enfant vive, ne vous déplaise,
Sinon dans l'opulence, au moins fort à son aise.
Puisque vous tenez tant à ce chien de métier,
Ayez donc un succès, un succès plein, entier,
Que prône le public et le journal lui-même :
Autrement point d'hymen, c'est là ma loi suprême.
Je retourne à mon poste, où sans doute on m'attend.
(*A Lucile qui entre.*)
Ah! viens! de ton Victor je ne suis pas content;
Il exagère tout. C'est à toi, ma Lucile,
De fléchir, s'il se peut, cet esprit indocile.
Je te laisse avec lui.

SCÈNE II.

LUCILE, VICTOR.

LUCILE.

Qui vous a donc fâchés?
Qu'avez-vous fait?

VICTOR.

Moi? rien.

LUCILE.

Quoi! vous me le cachez!
Il peut avoir des torts, mais il est notre père;
Il est le mien du moins.

VICTOR.

Mon Dieu! je le révère.
Pourquoi prend-il plaisir à me désespérer?

LUCILE.

Bon!

VICTOR.

Il veut m'avilir.

LUCILE.

Lui!

VICTOR.

Me déshonorer.

LUCILE.

Allons!

VICTOR.

Jusqu'à l'intrigue il veut que je descende,
De ma carte aux journaux que je porte l'offrande.

LUCILE.

Nos actions souvent démentent nos conseils :
Jamais, s'il eût suivi des préceptes pareils,
L'emploi des confidents n'eût borné sa carrière;
Il serait riche, heureux, il aurait part entière;
Mais, comme des journaux il ne fut pas prôné,
Le premier débutant l'a toujours détrôné.

VICTOR.

C'est peu : sur votre sort sa prudence inquiète
Mêle à mon espérance une terreur secrète.
Si mon hymen pour vous n'était pas fortuné!
De cet astre ennemi sous lequel je suis né
Si vous sentiez un jour la fatale influence!
Que puis-je vous offrir? à peine de l'aisance.
Votre amant envers vous ne saurait s'acquitter.
Vous rendra-t-il jamais ce qu'il vous fait quitter ;

Vous verrai-je, à vingt ans, renoncer sans tristesse
A ces brillants plaisirs qui vous cherchent sans cesse,
A l'encens d'une cour, aux vœux de tant d'amants,
A ce bruit si flatteur des applaudissements?

LUCILE.

Je l'avouerai tout bas, j'aime qu'on m'applaudisse.
De quel prix vous payez ce léger sacrifice!
Je vous devrai ce bien que j'ai tant regretté,
D'un sort indépendant la douce obscurité,
Un titre, le bonheur dont jouit une mère,
Qui vaut bien des bravos la trompeuse chimère.

VICTOR.

Mon aimable Lucile!

LUCILE.

Et qu'il me sera doux
D'aller vous applaudir, d'être fière de vous!

VICTOR.

Non, il n'est point d'ennui, de chagrin si farouche,
Que ne puisse adoucir un mot de votre bouche.
Mais ne nous flattons pas d'un trop charmant espoir.

LUCILE.

Pourquoi?

VICTOR.

Qui sait, grand Dieu! quel sort m'attend ce soir?
Sous l'effort des sifflets si ma pièce succombe,
C'en est fait, je vous perds; je suis mort si je tombe.

LUCILE.

Jugez de mes tourments, Victor, et plaignez-moi :
Aux regards du public déguisant mon effroi,
Prête à verser des pleurs, il me faudra sourire...
Mon rôle est excellent, je crains de le mal dire.

VICTOR.

Fût-il cent fois mauvais, dit par vous il plaira.

LUCILE.

Lorsque je paraîtrai, comme mon cœur battra!

VICTOR.

Quel moment pour tous deux! Encor si nul obstacle
N'ajourne mon supplice en changeant le spectacle!
Ciel! je crois voir l'affiche en proie aux curieux
D'une bande traîtresse épouvanter leurs yeux.
Je ne sais quel démon à ma perte conspire :
Quel que soit mon projet, quelque but où j'aspire,
Mes vœux par le destin semblent contrariés :
Si je vous haïssais nous serions mariés.
Qu'on vante les vertus du beau siècle où nous sommes!
J'ai cherché vainement un appui chez les hommes.
Orphelin, sans secours et partout repoussé,
Je suivais malgré moi mon penchant insensé;
Nul ne m'a soutenu d'un regard d'indulgence.
Abandonné par eux à ma fière indigence,
Seul, j'ai conçu ma pièce avec rage et douleur;
C'était un sujet gai, pour comble de malheur.
Mais puis-je comparer ces chagrins domestiques
A ceux que me gardaient vos sénateurs comiques?
Traitent-ils d'assez haut l'auteur qui les nourrit?
Font-ils languir assez un pauvre manuscrit?
Quels dédains protecteurs! quelle étrange indolence!
Ils ont pendant six ans lassé ma patience :
Quand par grâce à la fin je suis représenté,
Un jour peut me ravir ce qui m'a tant coûté;
Et j'attendrai dix ans, dix ans avec ma honte
L'honneur de me laver d'une chute si prompte!

LUCILE.

Eh bien! au célibat nous voilà condamnés,
Pour dix ans tout au moins. Courage.

VICTOR.

Ah! pardonnez!

LUCILE.

Paix! on vient.

SCÈNE III

LUCILE, VICTOR, BELROSE.

BELROSE.

J'étais sûr de vous trouver ensemble.
Ici, dans un instant, le comité s'assemble.

VICTOR.

Quand répétera-t-on?

BELROSE.

Vos affaires vont mal.
La pièce est aux arrêts chez le censeur royal.

VICTOR.

Qu'ai-je dit?

LUCILE.

Qu'un censeur est un homme terrible!

VICTOR.

Allons, je cours parler à ce juge inflexible.
Dans peu je vous revois.

LUCILE.

Je vais étudier.

SCÈNE IV.

BELROSE, *tirant un papier de sa poche.*

J'ai, ma foi, très-bien fait de les congédier.
Une lettre perdue au pied d'une coulisse!
Ce doit être du beau... Si de quelque malice...
Ah! madame Blinval!... Son démon familier,
Pour désoler quelqu'un, semble me l'envoyer.

SCÈNE V.

MADAME BLINVAL, BELROSE, PUIS BLINVAL.

BELROSE.

Accourez, du scandale! une épître amoureuse.

MADAME BLINVAL.

Pour qui?

BELROSE.

L'adresse manque. Oh! ma main scrupuleuse
Ne se permettrait pas de briser un cachet.

MADAME BLINVAL.

Je vous approuve fort; il faut être discret.
Lisons.

BELROSE, *qui a ouvert la lettre.*

« Je me soumets, belle veuve; je m'imposerai huit
« jours d'une retraite austère. Huit jours passés sans
« vous voir seront pour moi un siècle de souffrance;
« mais, après ce délai, nul obstacle ne doit retarder
« notre mariage et mon bonheur. Permettez qu'un
« cachemire rouge et un brillant, que j'ai rapportés

« des Grandes-Indes, accompagnent ma lettre. Aux
« termes où nous en sommes, vous ne pouvez refu-
« ser ces bagatelles, qui sont les premiers présents
« de noce de votre tendre amant et futur époux.
« LORD PEMBROCK. »

Découvrez-vous celle de nos sultanes
Où peuvent s'adresser ces douceurs anglicanes?

MADAME BLINVAL.
C'est Estelle.

BELROSE.
Vraiment?

MADAME BLINVAL.
Du moins j'en ai l'espoir.

BELROSE.
Mais...

MADAME BLINVAL.
Il faut les brouiller à ne plus se revoir.

BELROSE.
Voilà bien le souhait d'une honnête personne!

MADAME BLINVAL.
Détrompons son milord.

BELROSE.
Oh! que vous êtes bonne!

MADAME BLINVAL.
Son talent assez mince est pour moi sans danger;
Mais sa vogue m'irrite, et je veux m'en venger.

BELROSE.
Bravo! que la vengeance est douce aux belles âmes!
C'est le plaisir des dieux et le bonheur des femmes.
(*Ici Blinval entre sans prendre garde à sa femme, et s'assied auprès d'une table pour travailler.*)
Sommes-nous bien certains qu'Estelle soit l'objet?...

MADAME BLINVAL.
Oui, mon pressentiment est un avis secret.
Je suis son ennemie, elle en aura la preuve :
Elle se targue bien du bonheur d'être veuve.

BLINVAL, *se levant et saluant.*
Ne vous gênez donc pas, ma femme; grand merci!

MADAME BLINVAL.
C'est vous!... Que j'ai de joie à vous revoir ici!

BELROSE.
Tiens, Blinval! c'est charmant!

MADAME BLINVAL, *à Belrose.*
Floridore s'avance,
Estelle l'accompagne, observons tout : silence!

BELROSE.
Bien vu. Retranchons-nous dans notre dignité,
Et couvrons nos projets d'un air de comité.

SCÈNE VI.

MADAME BLINVAL, BELROSE, BLINVAL, FLORIDORE, ESTELLE.

(*Blinval est assis près de la table, qui est couverte de papiers; Floridore au milieu de la scène, dans un fauteuil; les autres sont placés à ses côtés sur des chaises.*)

FLORIDORE.
La séance est ouverte.

MADAME BLINVAL, *à Belrose.*
Heim!... regardez Estelle.
Le cachemire rouge...

BELROSE.
Et le brillant.

MADAME BLINVAL.
C'est elle.

FLORIDORE, *avec dignité.*
Votre intérêt commun n'emprunte point ma voix
Pour tracer le tableau d'une caisse aux abois,
Ou, se rangeant aux vœux d'un public débonnaire,
Presser de nos travaux la lenteur ordinaire.
Il est bon dans les arts d'avancer pas à pas;
Le public est plaisant de ne le sentir pas.
Il s'agit aujourd'hui d'un dîner, d'une fête,
Où veut nous réunir un monsieur fort honnête,
Un ami de Belrose, opulent, quoique auteur :
Le fait ne s'est pas vu de mémoire d'acteur.
Je n'ose régler seul ce qu'il convient de faire,
Et soumets au conseil cette importante affaire.

BELROSE.
Sans livrer le projet à la discussion,
Je crois qu'il doit passer par acclamation.

TOUS.
Appuyé!

FLORIDORE, *à un domestique en grande livrée qui entre.*
Que veut-on?

LE LAQUAIS.
Monsieur Victor demande
S'il pourrait vous parler.

FLORIDORE.
Un moment; qu'il attende!
Nous sommes occupés d'objets très-sérieux.
(*Le laquais sort.*)

ESTELLE, *se levant.*
Messieurs, avec douleur je vous fais mes adieux.
J'ai d'un engagement subi le rude empire,
Je m'y soumets encor; dans huit jours il expire;
D'après nos règlements je reprendrai mes droits,
Et j'assiste au conseil pour la dernière fois.

MADAME BLINVAL, *bas à Belrose.*
Dans huit jours!

ESTELLE.
Ma santé se dérange et s'altère,
Je vais m'ensevelir dans le fond d'une terre,
Occuper mes loisirs par des soins bienfaisants,
Et veiller sur les mœurs de mes bons paysans.

MADAME BLINVAL.
Quoi? nous quitter si tôt! Est-ce agir en amie?

ESTELLE.
Contre un tel coup mon âme est à peine affermie;
Mais il le faut, ma chère.

FLORIDORE.
Il suffit, et Blinval
En fera son rapport au conseil général.
Que répondre à Florbel, messieurs, sur sa lecture?
De notre négligence on prétend qu'il murmure.
Vous étiez si pressés de partir l'autre fois
Qu'on n'a pas eu le temps de recueillir les voix.

ESTELLE.
Il se plaint? Les auteurs sont d'une humeur étrange.

BLINVAL.

Voici l'opinion du bonhomme Lagrange.

FLORIDORE.

Lisez.

BLINVAL.

« La surdité qui me prend par instants
« M'a fait perdre plus d'un passage;
« Mais quelques auditeurs m'ont paru mécontents.
« Je crois pouvoir juger l'auteur sur leur visage.
« Mon refus motivé, c'est qu'un homme à vingt ans
« Ne peut pas faire un bon ouvrage. »

FLORIDORE.

Savez-vous qu'à son âge il juge encor très-bien?

BELROSE.

Pour un sourd.

BLINVAL.

Trois refus en comprenant le mien.
Florbel est philosophe et dit qu'il faut se taire :
J'ai donné sur sa joue un soufflet à Voltaire.

MADAME BLINVAL.

Je refuse, le style est par trop familier.

BERNARD, *passant doucement la tête entre les deux battants de la porte.*

Pardon, monsieur Victor m'engage à vous prier...

FLORIDORE.

C'est nous persécuter d'une étrange manière.
Qu'il nous laisse, on ne peut terminer une affaire.
(*Bernard se retire.*)

BELROSE.

Pour la réception j'ai donné mon scrutin.

BLINVAL.

De la petite Emma voici le bulletin :
« Pour moi la langue est tout; au plus rare mérite
« Je ne puis sur ce point pardonner un écart;
« Je vote le rejet et le motive; car
« Cette ouvrage est très-mal écrite. »
(*On rit.*)

BELROSE.

Ce scrutin compte-t-il?

FLORIDORE

Messieurs, respect aux droits :
Qu'on sache écrire ou non, l'on a toujours sa voix.

BLINVAL, *comptant les bulletins.*

En ce cas, refusé.

BELROSE.

Ma foi, c'est grand dommage :
Je trouvais du bon, moi, dans ce mauvais ouvrage!

FLORIDORE, *à Blinval.*

Aussi répondrons-nous qu'il est fort bien écrit;
Des détails très-heureux... infiniment d'esprit...
De l'observation... des mœurs...

BELROSE.

En conséquence,
Nous refusons la pièce.

FLORIDORE.

Eh mon Dieu! patience.
Mais...

ESTELLE.

L'auteur va pâlir à ce terrible mais.

FLORIDORE, *à Blinval.*

De ces restrictions qui n'offensent jamais...
Un dénoûment brusqué... quelques réminiscences...
L'entente de la scène... et puis les circonstances...
C'est un jeune homme enfin qu'il faut encourager.

UN LAQUAIS.

Monsieur Granville.

FLORIDORE.

Entrez...

BELROSE, *à l'assemblée.*

C'est le noble étranger
Qui nous traite demain.

SCÈNE VII.

MADAME BLINVAL, BELROSE, BLINVAL, FLORIDORE, ESTELLE, GRANVILLE.

(*Tout le monde se lève et salue profondément.*)

FLORIDORE, *à l'assemblée.*

Vous voyez en personne
L'auteur de certains vers dont la beauté m'étonne.

GRANVILLE.

Eh quoi!...

FLORIDORE.

J'ai lu votre acte et j'en suis enchanté.

BELROSE, *à part.*

Par exemple, c'est fort!

GRANVILLE.

Combien je suis flatté!...
(*A Belrose.*)
Se moque-t-il de moi?

FLORIDORE.

J'aime votre Valère...
(*Frappant sur le manuscrit.*)
Ah! c'est vraiment très-bien!

BELROSE.

Bravo! comme il s'enferre!

ESTELLE, *à Floridore.*

Auriez-vous par hasard retenu quelques vers?

FLORIDORE.

De très-bons... Je pourrais les citer de travers :
J'ai lu rapidement.

BELROSE.

Mais, moi, je me rappelle
(*A Granville.*)
Cette tirade... Eh! oui.

GRANVILLE, *à Belrose.*

Je ne sais pas laquelle
(*Aux comédiens.*)
Ma muse aux grands sujets se monte sans efforts;
Mon style n'est pas gai, messieurs; mon style est fort :
Thalie a dans mes vers un air tout romantique,
Et donne même un peu dans la métaphysique.
Boileau, timide auteur, qui n'a pas toujours tort,
Sur un point seulement est avec moi d'accord :
Je foule aux pieds le sac où Scapin s'enveloppe;
J'ai puisé dans Shakespear, dans Schiller et dans Lope;
Si le genre sévère a pour vous des appas,
Lisez ma comédie, et vous ne rirez pas.

BLINVAL.

L'avis de Floridore est pour vous un grand titre;
Floridore est du goût un infaillible arbitre.

GRANVILLE, *s'inclinant.*

Monsieur...

ESTELLE.

Il rend justice à votre beau talent.

GRANVILLE, *saluant.*

Madame...

MADAME BLINVAL.

Il l'admire...

GRANVILLE, *saluant.*

Ah!

BELROSE.

L'ouvrage est excellent!

GRANVILLE.

Mon ami...

BLINVAL.

C'est jugé.

ESTELLE.

Reçu de confiance.

GRANVILLE.

Ah! mesdames, messieurs!

SCÈNE VIII.

MADAME BLINVAL, BELROSE, BLINVAL, FLORIDORE, ESTELLE, GRANVILLE, BERNARD, VICTOR, *un manuscrit à la main.*

VICTOR.

J'ai perdu patience :
Pardonnez, le temps presse.

BERNARD, *timidement.*

Oui, quand répétons-nous?

FLORIDORE.

Mon Dieu! nous n'attendions que votre pièce et vous.

VICTOR.

Alors veuillez me suivre...
(*Victor sort le premier, Blinval le suit, Floridore donne la main aux deux dames.*)

BELROSE, *bas à Granville.*

Eh bien?

GRANVILLE.

J'ai peur de rire.

FLORIDORE.

Partons.

GRANVILLE, *à Bernard, en le suivant.*

Monsieur Bernard, j'ai deux mots à vous dire.

SCÈNE IX.

BELROSE.

Ce pauvre Floridore! Ah! je m'en veux; c'est mal.
Une fois en faveur au théâtre royal,
Je prétends le servir en ami de collége...
Il est assez mauvais pour que je le protége.
Allons les retrouver.

SCÈNE X.

BELROSE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur...

BELROSE.

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Un Anglais
Cherche monsieur Bernard, qu'il ne trouve jamais.
Il est venu tantôt retenir en personne
Une loge grillée, et veut qu'on la lui donne :
Il la demande en vain. Que faire? tout est pris.

BELROSE.

Les noms des amateurs par ordre étaient inscrits;
Le sien?

LE LAQUAIS.

Milord Pembrock.

BELROSE, *tirant la lettre de sa poche.*

Pembrock! ô Providence!
La belle occasion de les mettre en présence!
Pour Estelle et pour lui l'entretien sera doux,
Et c'est avant la noce un plaisant rendez-vous.
Milord sans le savoir entrera dans mes vues;
Courons le voir : vivat! ce soir je vais aux nues;
Mes débuts dans un mois, demain pompeux festin,
Aujourd'hui grand scandale! Allons, saute, Frontin!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

GRANVILLE.

Ils répètent la pièce, et je viens de l'entendre;
Je veux être pendu si j'y puis rien comprendre.
L'un gronde entre ses dents, l'autre rit aux éclats;
On crie, on s'interrompt, l'auteur peste tout bas...
Moi, j'admirais de près ma charmante cousine.
Bernard en dit un bien... Elle est, ma foi, divine!
Belrose, dont l'avis ne peut être suspect,
En parle avec éloge et même avec respect.
Mais Victor m'inquiète, et j'entends qu'on l'oublie;
Quand j'offre un million, refuser est folie.
Lucile a du bon sens... Je la croyais ici...
Ah! ce pauvre Victor, je le plains!... La voici...

SCÈNE II.

GRANVILLE, LUCILE.

LUCILE.

J'espérais au foyer trouver madame Estelle;
Mais je ne la vois pas... Pardon!

GRANVILLE.

Mademoiselle,
Puis-je vous demander si l'on dispute encor?

LUCILE.

Tout le monde à la fois, jusqu'à monsieur Victor.
Enfin madame Estelle est ma seule espérance.

GRANVILLE.

Ces débats sont fréquents, selon toute apparence?

LUCILE.

C'est ainsi qu'on répète.

GRANVILLE.

Avec ce même accord?

LUCILE.

Oui.

GRANVILLE.

C'est plus fatigant que je n'ai cru d'abord.

LUCILE, *faisant un mouvement pour sortir.*

Permettez...

GRANVILLE.

Un moment, écoutez-moi, de grâce :
(*A part.*)
Ma déclaration quelque peu m'embarrasse... [yeux!...
Voulez-vous m'honorer d'un regard?... Les beaux
Je vais vous étonner : me trouvez-vous bien vieux?

LUCILE.

Que veut dire monsieur?...

GRANVILLE.

Parlez, un long voyage
A dû brunir mon teint et creuser mon visage;
Mais j'ai trente-six ans.

LUCILE.

Je ne devine pas.

GRANVILLE.

Les voyages sur mer n'ont pour vous nuls appas?

LUCILE.

Non, monsieur.

GRANVILLE.

C'est dommage; et si, par aventure,
Un marin dont l'esprit ne fut pas sans culture,
Grand voyageur, bien franc, tourné dans ma façon,
Ayant mes traits, mon air, honnête homme et garçon,
De mon âge à peu près, d'un joyeux caractère,
Tombait dans ce foyer de quelque autre hémisphère,
Et, jurant à vos pieds l'amour le plus constant,
Appuyait son aveu d'un million comptant,
Vous offrait un hôtel, un brillant équipage...

LUCILE.

Je ne saurais, monsieur, comprendre ce langage,
Souffrez...

GRANVILLE.

Non pas, un mot doit calmer votre effroi.
Votre tuteur m'approuve; au moins écoutez-moi.
Dans ce maudit foyer tout prête à l'équivoque;
J'explique en l'achevant un discours qui vous choque.
Ce voyageur, c'est moi; son portrait, c'est le mien,
Et c'est avec son nom qu'il vous offre son bien.

LUCILE.

Cette preuve d'estime et me touche et m'honore.
Le monde, je le vois, me rend justice encore;
Mais l'accueil du public a passé mes désirs.
Mes devoirs, grâce à lui, sont pour moi des plaisirs;
Contente de mon sort, heureuse près d'un père,
Je ne veux...

GRANVILLE.

Je suis franc: seriez-vous moins sincère?
Expliquons ce refus : certain monsieur Victor
A surpris votre cœur et me fait un grand tort.

LUCILE.

Je suis fière, il est vrai, de l'amour qu'il m'inspire:
Son talent...

GRANVILLE.

Ah! talent dont on ne peut rien dire,
Qui n'est pas bien prouvé.

LUCILE.

Qui doit l'être ce soir,
Qui le sera, monsieur.

GRANVILLE.

C'est ce qu'il faudra voir.
Un poëte!

LUCILE.

Il est loin d'être millionnaire;
Alors, pour bien des gens, c'est un homme ordinaire;
Qu'il le soit à vos yeux, rien de plus naturel :
Il n'offre pas d'écrin, d'équipage, d'hôtel :
Non, mais je l'aime.

GRANVILLE.

Eh! c'est cet amour dont j'enrage,
Pour qui j'aurais cent fois donné mon héritage.
Que vous manquerait-il si j'étais votre époux?
Si vous m'aviez aimé...

LUCILE.

Je n'eusse aimé que vous.

GRANVILLE.

Grand merci pour Victor! D'une mer turbulente
Il va sur un théâtre affronter la tourmente.
Quelle audace! Malgré son mérite et vos vœux,
Je crains fort qu'il n'échoue.

LUCILE.

Il sera malheureux,
Et je l'en chérirai, s'il se peut, davantage.

GRANVILLE.

Mais, affranchi par là du serment qui l'engage,
Votre tuteur enfin...

LUCILE.

Je connais mon devoir ;
Mon tuteur sait aussi jusqu'où va son pouvoir,
A sur mes sentiments l'autorité suprême;
Mais je n'en dois, monsieur, répondre qu'à lui-même.

(*Elle fait une révérence et sort.*)

SCÈNE III.

GRANVILLE.

Eh bien! de son refus je suis tout stupéfait!
(*Avec emportement.*)
Préférer un Victor!... qui me vaut bien, au fait.
Monsieur le légataire, allons, point de faiblesse;
Je saurai si Victor mérite sa tendresse.

SCÈNE IV.

GRANVILLE, BELROSE.

BELROSE.

Tiens, c'est toi! tu vas rire.

GRANVILLE.

Eh! de quoi?

BELROSE.

C'est charmant.
Tu vas bien t'amuser. Une veuve, un amant...

GRANVILLE.
S'agit-il, par hasard, de Victor, de Lucile?
BELROSE.
Non, non, c'est une histoire...
GRANVILLE.
Eh! laisse-moi tranquille!
Intrigue, mon enfant, si tel est ton plaisir;
Pour chagriner autrui je n'ai pas de loisir.
(Il sort.)

SCÈNE V.

BELROSE.

Chagriner, chagriner! quel mauvais caractère!
On ne rirait de rien. Milord viendra, j'espère;
Estelle aussi... Faut-il me mêler aux débats?
Belrose, mon ami, ne vous exposez pas :
Une femme en colère est toujours respectable.
Des orages du cœur je me défie en diable;
On épargne l'amant; c'est pour les indiscrets
Que la grêle est à craindre et qu'il pleut des soufflets.

SCÈNE VI.

BELROSE, PEMBROCK.

BELROSE.
Entrez, milord, entrez, c'est par ici.
PEMBROCK.
De grâce,
D'où me connaissez-vous? ce procédé me passe;
Me céder votre loge!
BELROSE.
Attendez un moment,
Et vous serez surpris bien agréablement.
PEMBROCK.
Volontiers! mais, ravi de tant de complaisance,
Je veux faire avec vous plus ample connaissance.
BELROSE.
C'est trop d'honneur!
PEMBROCK.
Non pas; un préjugé français
Longtemps pour vous, messieurs, fut injuste à l'excès.
Quand un comédien unit, en Angleterre,
Aux dons d'un beau talent un noble caractère,
Il peut prétendre à tout, partout il est admis;
Nous nous honorons tous d'être de ses amis;
Et c'est le moins qu'on doive aux travaux qu'il s'impose,
A l'esprit délicat que ce grand art suppose,
Aux rares qualités dont l'ensemble enchanteur
Trouble, étonne, attendrit, captive un spectateur,
Arrache une jeunesse ardente et désœuvrée
Aux dangereux loisirs d'une longue soirée...
BELROSE, *à part.*
Qui peut la retenir?
PEMBROCK.
Quand on y veut songer,
Que de tentations le doivent assiéger!
S'il oppose à leur charme un courage exemplaire,
Est-il pour l'honorer un trop noble salaire?
Londres n'en connaît point, et naguère à sa voix
Garrick suivit Shakespear dans le tombeau des rois.
BELROSE.
Paris fait moins pour nous.
(A part.)
Je ne vois pas Estelle.
PEMBROCK.
Mais loin de se régler sur un pareil modèle,
De faire comme vous, si c'est un intrigant,
Un brouillon...
BELROSE.
Ah! milord...
PEMBROCK.
A Londre on en voit tant...
Alors ce n'est plus lui, c'est son talent qu'on aime;
Et s'il perd notre estime, il le doit à lui-même.
BELROSE.
(A part.)
Milord... Je viens pour rire, et j'attrape un sermon.
(A Pembrock.)
Mais que peut faire Estelle? Oh! je la vois. Pardon.

SCÈNE VII.

PEMBROCK, BELROSE, ESTELLE.

BELROSE. *(Il prend la main d'Estelle et la conduit en causant près de Pembrock.)*
Je voulais avec vous me concerter d'avance,
Et je vous attendais pour la reconnaissance.
ESTELLE.
C'est milord!
PEMBROCK.
C'est ma veuve!
BELROSE.
Ah! mon Dieu! quoi, vraiment?
Que je suis donc fâché... c'est bien innocemment...
Mais je crains de gêner un si doux tête-à-tête.
(A part.)
Il faut que tout le monde ait sa part de la fête;
Courons les avertir.

SCÈNE VIII.

ESTELLE, PEMBROCK.

ESTELLE.
Puis-je en croire mes yeux?
Quoi! vous ici, milord?
PEMBROCK.
Vous, baronne, en ces lieux!
Voilà donc la douleur où vous étiez livrée!
ESTELLE.
C'est donc là cette foi que vous m'aviez jurée!
PEMBROCK.
Madame, expliquons-nous, sans larmes, sans fureurs :
Comment vous trouvez-vous dans un foyer d'acteurs?
ESTELLE.
Moi?...
PEMBROCK.
Cherchez des raisons qui me puissent confondre.

ESTELLE.
Il ne faudrait qu'un mot!
(*A part.*)
Je ne sais que répondre.

PEMBROCK.
Et comment ce monsieur, qui vient de nous quitter,
Sur un rôle avec vous peut-il se concerter?

ESTELLE, *à part.*
J'y suis!

PEMBROCK.
Votre embarras malgré vous se décèle.

ESTELLE.
Connaissez-vous l'auteur de la pièce nouvelle?

PEMBROCK.
Non. Que m'importe? Ici qui peut vous amener?

ESTELLE.
Rougissez donc, ingrat, de m'oser soupçonner.

PEMBROCK.
Je ne souffre que trop à vous croire parjure;
Achevez.

ESTELLE.
Je m'adonne à la littérature.

PEMBROCK.
Vous!

ESTELLE.
La pièce est de moi.

PEMBROCK.
Vous auteur!

ESTELLE.
Eh! milord,
Quelle femme aujourd'hui ne brigue un si beau sort?
En vain l'autorité d'un ridicule usage
Confinait nos talents dans les soins d'un ménage :
Le Pinde est envahi par des femmes auteurs;
Devant nous la morale abaisse ses hauteurs;
Notre génie embrasse et peinture et musique,
Et dans ses profondeurs sonde la politique.
Des rigueurs du public j'osais braver l'écueil;
Je vous apparaissais, dans mes rêves d'orgueil,
Aux acclamations d'un parterre unanime,
Comme un astre, écartant la nuit de l'anonyme;
Je vous voyais surpris, stupéfait, enchanté.
Je n'ai rien fait, ingrat, pour la postérité;
L'amour seul me guidait au temple de Mémoire;
Oui, je voulais en dot vous apporter ma gloire,
Et vous suivre à l'autel le front ceint de lauriers.

PEMBROCK.
Quoi! la pièce qu'on donne... est-il vrai?... vous seriez...
Se peut-il? vous auteur! Je ne me sens pas d'aise :
J'aimais sans le savoir la Sapho bordelaise.

ESTELLE.
Mais quand je vois ma gloire en horreur à vos yeux...

PEMBROCK.
Comment?

ESTELLE.
Tout son éclat me devient odieux.

PEMBROCK.
Mais écoutez-moi donc.

ESTELLE.
O funeste délire!
Qui pensa me coûter le seul bien où j'aspire!

PEMBROCK.
De grâce...

ESTELLE, *entraînant Pembrock.*
Adieu, lauriers! Venez.

PEMBROCK.
Mais...

ESTELLE.
Je le veux:
Que m'importe de plaire à nos derniers neveux?
C'est de vous, de vous seul, que je veux être aimée;
Je dois vous immoler jusqu'à ma renommée;
Je vous la sacrifie... En vain vous résistez...
(*A part.*)
Venez... Je suis perdue!

SCÈNE IX.

PEMBROCK, ESTELLE, VICTOR, FLORIDORE, MADAME BLINVAL.

VICTOR, *à Estelle.*
Ah! madame, arrêtez!
Je suis abandonné, trahi par tout le monde;
Qu'au moins dans ce débat votre voix me seconde.
Prenez mes intérêts, j'ose vous en prier.

PEMBROCK, *bas à Estelle.*
Quel est ce monsieur-là?

ESTELLE, *bas à Pembrock.*
C'est un jeune premier
(*Haut à Victor.*)
Qui débute. L'ouvrage, en vous faisant connaître,
A mon faible talent eût fait honneur peut-être.
Le sort, qui m'interdit un espoir si flatteur,
Frappe du même coup et l'artiste et l'auteur.
Je ne puis rien pour vous.

VICTOR.
O Dieu!

PEMBROCK, *à Estelle.*
Qui vous oblige?..

ESTELLE, *l'entraînant.*
Non, c'en est fait! venez, je le veux, je l'exige.

SCÈNE X.

VICTOR, FLORIDORE, MADAME BLINVAL.

VICTOR.
Aurais-je dû m'attendre à ce retour soudain!

MADAME BLINVAL!
S'il la fait milady, j'en mourrai de chagrin.

VICTOR, *à madame Blinval.*
Madame, par pitié... la pièce est affichée.

MADAME BLINVAL, *lui rendant son rôle.*
Faites jouer Lucile, on n'en est pas fâchée;
Mais qu'elle brille seule! oh! cela n'est pas bien.
Ajoutez à mon rôle, ou retranchez du sien.
(*Elle sort.*)

VICTOR, *à Floridore.*
Monsieur...

FLORIDORE, *lui rendant son rôle.*
Épargnez-vous des frais de rhétorique;
Cheveux gris dans les vers me semble prosaïque,

Cheveux gris déplairait à tous les bons esprits;
Et je ne dirai pas, monsieur, mes cheveux gris.
(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

VICTOR, PUIS GRANVILLE.

VICTOR.

Ciel! est-il dans le monde un sort plus misérable?

GRANVILLE, *à part.*

Pour sonder notre auteur l'instant est favorable.
(*A Victor.*)
Vous vous trouvez, je crois, dans un grand embarras?

VICTOR.

Tout arrogants qu'ils sont, ils parleraient plus bas,
Si certain inspecteur, dont on craint la présence,
Voulait prendre en pitié ma juste impatience.

GRANVILLE, *bas avec intention.*

Peut-être est-il ici?

VICTOR.

Quoi?

GRANVILLE.

Brisons sur ce point.
Je prétends vous servir, mais je ne dirai point
Comment ces chers messieurs sont dans ma dépen-[dance.

VICTOR.

Je le comprends! Comptez sur ma reconnaissance.

GRANVILLE.

Je mets à ce service une condition.

VICTOR.

Laquelle?

GRANVILLE.

Je tiens fort à mon opinion :
Blinval est à mon sens un profond politique...

VICTOR.

Ce n'est pas mon avis; mais parlez.

GRANVILLE.

Je m'explique :
Grâce à lui, dans vos vers j'ai saisi quelques traits,
Quelques allusions et même des portraits...

VICTOR.

Enfin...

GRANVILLE.

Qui blesseraient plus d'un grand personnage.

VICTOR.

Et, si je les retranche, on jouera mon ouvrage?

GRANVILLE.

Sans doute.

VICTOR.

En refusant peut-être je suivrai
Un sentiment d'honneur qu'on trouve exagéré.
L'excès peut tout gâter, tout, même la sagesse :
J'en conviens le premier; mais c'est une faiblesse,
C'est une lâcheté, dont je me punirais,
D'immoler ma pensée aux plus chers intérêts.
Courage! en écrivant mettez-vous à la gêne :
Pour ne blesser personne où donc placer la scène?
Parlez; comment tromper ces gens à l'œil si fin,
Plus méchants mille fois que l'auteur n'est malin,
Ces amis obligeants prêts à donner l'alerte?
Il faudrait la placer dans une île déserte.

GRANVILLE.

Eh! ne peut-on, sincère avec timidité,
Pour l'offrir sans péril farder la vérité?

VICTOR.

Un faiseur de romans, dont la verve est glacée,
Peut par de vains détours énerver sa pensée,
Et, perdu dans le vague avec nos grands esprits,
Des brouillards d'Albion obscurcir ses écrits;
Du théâtre français les muses plus sincères
De ce vague innocent ne s'accommodent guères.
Puis-je vous arracher ou le rire ou les pleurs,
Quand d'un tableau hardi j'efface les couleurs,
Quand ma main, trop timide à peindre la nature,
Masque la vérité des traits de l'imposture?
Le théâtre avant tout veut de la vérité.
Au sommet de son art si Molière est monté,
C'est qu'il fut toujours vrai, toujours peintre fidèle :
Plus d'un portrait chez lui fit pâlir le modèle.

GRANVILLE.

Croyez-moi, pardonnez au pauvre genre humain.
Laissez là le théâtre; et, l'épée à la main,
N'entrez pas comme un fou dans la littérature.
En style descriptif chantez l'agriculture;
A la femme du maire adressez un sonnet,
Ou sur la bienfaisance une épître au préfet.
C'est ainsi qu'on parvient, et les grands à leurs tables
Disent : Ce garçon-là fait des vers admirables.
On boit à vos succès, on vous fête, on vous rit;
Voilà ce que j'appelle exploiter son esprit.
Mais vous voulez fronder, et qui donc? l'hypocrite,
L'orgueilleux, le menteur, le fat, le parasite?
Ces travers surannés dont vous vous courroucez,
Thalie en fait justice et les a terrassés.
Tout va-t-il déclinant dans ce siècle prospère?
Et trouvez-vous le fils plus méchant que son père?

VICTOR.

Les hommes d'aujourd'hui valent bien leurs aïeux;
Mais je puis les railler s'ils ne valent pas mieux.
Le ridicule manque! Ah! qu'il naisse un Molière :
Notre âge à son génie offre une ample matière.
Tout change; reproduits sous mille aspects divers,
Nos travers chaque jour enfantent des travers.
Vous voulez enchaîner le démon qui m'inspire :
Soit, mais de la raison rétablissez l'empire,
Réformez les abus, ne peuplez nos salons
Que de sages sans morgue, et non pas de Catons;
Corrigez, s'il se peut, ce noble atrabilaire,
Pour qui l'honneur n'est rien s'il n'est héréditaire;
D'un pouvoir qu'ils servaient ces détracteurs outrés,
Encor meurtris des fers dont ils se sont parés;
Ramenez au bon sens la mère de famille
Qui gouverne l'État et néglige sa fille.
Estimons l'étranger sans rire à nos dépens;
Aimons les nouveautés en novateurs prudents :
Que le littérateur se tienne dans sa sphère;
Qu'il vise à l'Institut, et non au ministère :
Confondez les partis, et qu'il n'en reste qu'un,
Non le vôtre ou le mien, celui du bien commun.
Alors fronder nos mœurs n'est plus qu'un vain délire.
A chanter nos vertus je consacre ma lyre;
Heureux si je fais dire à la postérité
Qu'en vantant mon pays je ne l'ai point flatté!

GRANVILLE.

S'il ne vous tombe pas, par un hasard unique,
Quelque succession de l'Inde ou de l'Afrique,
Dans un lieu trop souvent aux poëtes fatal,
Vous pourrez de Gilbert mourir collatéral.

VICTOR.

Ah! si dans son cercueil Gilbert peut nous entendre,
Quelle ardeur de rimer doit tourmenter sa cendre!
Un instinct généreux, que je ne puis dompter,
Dans ces temps corrompus me pousse à l'imiter.
J'affronte son destin, je l'accepte en partage:
Vertu, gloire, malheur, c'est un noble héritage.

GRANVILLE, *à part.*

Son fanatisme, au moins, est celui du talent,
De l'honneur!

SCÈNE XII.

VICTOR, GRANVILLE, BERNARD, LUCILE.

VICTOR, *à Bernard qui lui rend son rôle.*

Vous aussi! vous! et dans quel moment!

BERNARD.

J'ai des intentions vraiment très-pacifiques;
Mais à qui désormais adresser mes répliques?

VICTOR.

Eh! ne deviez-vous pas contre eux vous révolter,
Faire parler mes droits?

BERNARD.

Il faudrait disputer:
C'est pénible; et pour peu que l'on ait l'âme bonne...

VICTOR.

Quand on est bon pour tous, on ne l'est pour personne.
Votre bonté ne veut, ne fait, n'empêche rien.
Mon Dieu! soyez méchant, et faites-moi du bien.

BERNARD, *à Lucile.*

Viens, suis-moi, mon enfant; jamais je ne querelle.

LUCILE, *les larmes aux yeux.*

Adieu, monsieur Victor.

VICTOR.

Adieu, mademoiselle.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

VICTOR, GRANVILLE.

VICTOR, *tombant dans un fauteuil.*

Elle fuit; c'en est fait, allons, j'ai tout perdu.

GRANVILLE.

Pourquoi? soyons d'accord, et tout vous est rendu...
Voyons, dans vos refus persistez-vous encore?

VICTOR.

Toujours, monsieur.

GRANVILLE.

Tenez, ce mot-là vous honore,
(*A part.*)
Et je veux... Mais partons, car je l'embrasserais.

SCÈNE XIV.

VICTOR.

Vous avez sur ma tête épuisé tous vos traits,
O destins ennemis! et me voilà tranquille;
(*Après un moment de silence.*)
Je n'ai plus rien à perdre... Ah! Lucile! Lucile!
Que d'affronts en un jour, et comme ils m'ont traité!
Ils rejettent ma pièce avec indignité...
(*Il se lève.*)
Eh bien, je suis content. Elle eût fait leur fortune.
Que pour la demander leur sénat m'importune;
Je veux leur dire à tous : Vous êtes des ingrats!
(*Il jette tous les rôles dans le foyer.*)
Je refuse à mon tour, vous ne la jouerez pas.
Muses, que j'honorai d'un culte si funeste,
Ce cœur trompé par vous désormais vous déteste.
(*Parcourant le théâtre à grands pas.*)
Et toi, théâtre, adieu; que maudit soit le jour
Où je te confiai ma gloire et mon amour!
Adieu, je t'abandonne aux discordes fatales,
Aux serpents de l'envie, au démon des cabales;
Loin d'eux et loin de toi je cours chercher la paix,
Et quitte ce foyer pour n'y rentrer jamais.
(*Il sort précipitamment.*)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

BELROSE, MADAME BLINVAL.

BELROSE.

Dieu! quels flots d'amateurs! quel bruit! quelle recette!
Si le spectacle tient, la chambrée est complète.
Notre affiche sans bande étale à tous les yeux
De l'ouvrage nouveau le titre radieux.
Les bureaux vont s'ouvrir, et nos braves cohortes
Dans leur camp retranché se rangent près des portes.
Vous jouez, m'a-t-on dit?

MADAME BLINVAL.

C'est faiblesse, j'ai tort;
Mais comment résister aux prières d'un lord?

BELROSE.

Quoi! ce seigneur anglais vous a rendu visite?

MADAME BLINVAL.

Il sait m'apprécier; je lui crois du mérite.
Mon talent lui plaît fort; d'ailleurs il s'est chargé
De mes débuts à Londre, à mon premier congé.

BELROSE.

Pour l'intérêt d'autrui son ardeur est extrême;
Chez moi, comme chez vous, il s'est rendu lui-même.
Pour trouver Floridore il m'a quitté trop tard;
Mais il a vu Lucile et converti Bernard.
Il connaît donc Victor?

MADAME BLINVAL.

Non.

BELROSE.

Comment! il intrigue,
A courir tout Bordeaux par plaisir se fatigue,
Il perd auprès de nous ses discours et ses pas,

Pour un auteur sans nom et qu'il ne connaît pas?
Quel saint amour de l'art, quel démon littéraire
Tourmente, à nos dépens, cet honnête insulaire?

MADAME BLINVAL.

C'est Estelle.

BELROSE.

Vraiment?

MADAME BLINVAL.

Chut! il m'a tout conté.
C'est une horreur, mon cher, c'est une indignité.
Il croit qu'elle est baronne et même auteur comique,
Que nous représentons son œuvre dramatique.

BELROSE.

Voyez-vous!... Mais alors je ne puis concevoir
Que cette noble veuve ose jouer ce soir.

MADAME BLINVAL.

Autre mystère. On dit que votre ami Granville
L'a vue, a dit trois mots; à ses ordres docile,
Elle jouera.

BELROSE, *à part.*

J'y suis. Motus sur l'inspecteur!

MADAME BLINVAL.

Mais, pour se délivrer d'un fâcheux spectateur,
Elle a fait grand fracas du danger qu'elle affronte :
Tomber devant milord, elle en mourrait de honte.
Le public jouira du fruit de ses travaux,
Si milord pour ce soir veut bien quitter Bordeaux,
S'enfermer ici près dans un petit domaine...
Où nous avons dîné le jour de ma migraine.
Honteuse d'une chute ou fière d'un succès,
Elle ira lui porter sa joie ou ses regrets.
Mais la pièce sifflée (et c'est ce qu'elle espère),
Tous deux le lendemain partent pour l'Angleterre.
Notre Anglais s'est soumis, non sans de grands débats;
Il cède, il promet tout, sa foi ne suffit pas;
On veut le voir partir, on ferme la portière,
Et puis, fouette cocher! A peine à la barrière,
Mille noires terreurs assiégent son cerveau :
Si l'on ne donnait pas le chef-d'œuvre nouveau!
Les acteurs balançaient, il faut qu'il les décide;
Il n'y peut plus tenir : soudain on tourne bride,
Et milord dans Bordeaux, en prenant un détour,
Comme un conspirateur rentre au déclin du jour.
Il court chez l'un, chez l'autre, il promet, il supplie,
Parle au nom du public, des beaux-arts, de Thalie,
De la postérité, triomphe, et fait si bien
Qu'on va jouer Victor, qui n'y comprendra rien.

BELROSE.

Eh quoi! vous n'avez pas, d'un esprit charitable,
A Pembrock, en douceur, conté toute la fable?

MADAME BLINVAL.

J'ai fait mieux : je prépare une scène d'effet,
Qui doit être pour lui du plus vif intérêt.
Milord est connaisseur : la belle circonstance
Pour juger du talent des actrices de France!
Il voulait repartir, et je l'ai retenu :
De nous signaler tous le moment est venu,
Ai-je dit, la victoire est sûre, incontestable;
Mais prêtez-nous, vous-même, une main secourable.
Je le presse, il s'enflamme et prend trente billets
Qui, délivrés par lui, porteront l'ordre exprès
D'applaudir, d'entasser éloge sur éloge,
Au premier bruit flatteur échappé de sa loge.
Eh bien! qu'en dites-vous?

BELROSE.

Je vous admire.

MADAME BLINVAL.

Au moins,
La nouvelle entrevue aura quelques témoins.
Vous les figurez-vous, se voyant face à face :
Pembrock tout effaré, qui crie et qui menace,
Qui siffle...

BELROSE.

Eh! mais Victor?

MADAME BLINVAL.

Qu'y faire? c'est fâcheux
Dans son second ouvrage il sera plus heureux.

BELROSE.

Je l'ai fait prévenir de se rendre au théâtre.
Viendra-t-il?

MADAME BLINVAL.

Pourquoi pas?

BELROSE.

Il est opiniâtre;
Il va se retrancher dans ses grands sentiments.

MADAME BLINVAL.

Il boude? les auteurs sont comme les amants;
Eussions-nous tous les torts que leur fierté nous prête,
Quand nous leur pardonnons, la paix est bientôt faite.
Mais tenez, le voilà : qu'ai-je dit?

BELROSE.

Oui, ma foi!

MADAME BLINVAL.

Je ne puis lui parler, je n'ai qu'une heure à moi :
Je cours à ma toilette.

SCÈNE II.

BELROSE.

Oh! la bonne figure!
Toutefois cet air sombre est d'assez triste augure.

SCÈNE III.

BELROSE, VICTOR.

VICTOR.

Pourquoi m'avoir écrit? dites, que me veut-on?

BELROSE.

Si vous vous en doutiez, vous changeriez de ton.
L'exorde est un peu brusque.

VICTOR.

Il est ce qu'il doit être.
J'ai pris ces lieux en haine et rougis d'y paraître.

BELROSE.

Et cependant ce soir votre ouvrage est donné.

VICTOR.

A ne pas le souffrir je suis déterminé.

BELROSE.

Comprenez-vous le sens de ce que vous me dites?

VICTOR.

Encor des pourparlers, des débats, des visites!
Je me lasse à la fin.

BELROSE.

Mais vous touchez au but.

VICTOR.

Non, j'essuierais de vous quelque nouveau rebut,
Quelque affront..

BELROSE.

Eh! pour Dieu! souffrez qu'on vous annonce
Que...

VICTOR.

J'ai pris mon parti, c'en est fait, j'y renonce.

BELROSE.

C'est de lui maintenant que l'obstacle viendra.
Un seul mot!

VICTOR.

C'est en vain.

BELROSE.

Ah! comme il vous plaira.
Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je me retire.

VICTOR.

Voyons, saurai-je enfin ce que vous voulez dire?

BELROSE.

Que vous seriez puni si je ne disais rien!
Il faut en convenir, le ciel vous veut du bien;
Tout le monde à présent sous vos drapeaux s'enrôle,
Et d'un commun accord redemande son rôle;
Et cela, s'il vous plaît, par intérêt pour vous.

VICTOR.

Voilà qui me surprend.

BELROSE.

Ainsi nous jouons tous.
Il faudra seulement décider Floridore.

VICTOR.

Devant lui vous voulez que je m'abaisse encore?

BELROSE.

Qui, moi? je ne veux rien.

VICTOR.

Et vous avez raison.

BELROSE.

Tenez ferme, parbleu! ne cédez pas.

VICTOR.

Oh! non...
Et comment voulez-vous d'ailleurs qu'on le décide?

BELROSE.

Il faudrait l'aborder d'un air doux et timide.

VICTOR.

Bien débuter. Après.

BELROSE.

Vous excuser un peu,
Et même le flatter sur son goût, sur son jeu.

VICTOR.

Son jeu! quand il répète il me met au martyre;
Son goût! mes plus beaux vers sont ceux qu'il veut pros-
Le bourreau. [crire.

BELROSE.

Lui céder, par le traité de paix,
Ces vers qui sont fort bons, mais qu'il trouve mauvais.

VICTOR.

Morbleu! j'entre en fureur!

BELROSE.

Contenez votre bile.
Floridore s'avance avec monsieur Granville.
Vous pouvez d'un seul mot fixer votre destin;
Dois-je aller endosser mon habit de Frontin?
Eh bien! oui... n'est-ce pas? adieu donc, je vous laisse.
Surtout de la douceur.

SCENE IV.

VICTOR.

Dieu! quelle est ma faiblesse!
A caresser un fat forçons-nous un moment :
Ma gloire et mon amour, tout mon sort en dépend.

SCÈNE V.

VICTOR, GRANVILLE, FLORIDORE.

VICTOR, *à Floridore.*

Est-ce trop présumer de votre complaisance
Que d'implorer de vous un moment d'audience?

FLORIDORE, *à Granville.*

Vous permettez?

GRANVILLE.

Comment!

FLORIDORE.

Veuillez donc vous asseoir,
(*Granville s'assied et les observe.*)
(*A Victor.*)
Je suis à vous. J'écoute.

VICTOR, *se contenant à peine.*

On m'a donné l'espoir
Qu'oubliant des débats que moi-même j'oublie...

FLORIDORE.

De quoi donc s'agit-il? de votre comédie?
Je ne la jouerai pas.

VICTOR.

Observez cependant
Que les bureaux, monsieur, s'ouvrent dans un instant.

FLORIDORE.

Comment donc! sur l'affiche on n'a pas mis de bande?

VICTOR.

Non, le public attend.

FLORIDORE.

Que le public attende.
Je ne la jouerai pas.

VICTOR.

Si...

FLORIDORE.

J'y suis résolu.

VICTOR.

Si je sacrifiais ce qui vous a déplu.

FLORIDORE.

Mon rôle, j'en suis sûr, ne fera pas fortune.

VICTOR.

Pourquoi?

FLORIDORE.

Pour cent raisons.

VICTOR.

Je n'en demande qu'une.

FLORIDORE.
Si j'en veux jusqu'au bout détailler les défauts,
Je ne finirai pas...

VICTOR.
Mais encore?...

FLORIDORE.
Il est faux.
Je prête au ridicule enfin dans votre ouvrage.

VICTOR, *se laissant emporter par degrés.*
Ce n'est pas vous, monsieur, mais votre personnage.

FLORIDORE.
Tenez, d'un bout à l'autre il le faudra changer.

VICTOR.
Y songez-vous, ô ciel!

FLORIDORE.
C'est à vous d'y songer.
En tout cas, il ne peut qu'y gagner, ce me semble.

VICTOR.
Valût-il cent fois mieux, que deviendra l'ensemble?

FLORIDORE.
Ce n'est pas mon affaire.

VICTOR, *hors de lui.*
Eh! c'est la mienne, à moi.
A quel titre, après tout, par quelle étrange loi,
Usurpant sur mon sort un pouvoir despotique,
M'osez-vous en tyran dicter votre critique?
Quand je vous lus ma pièce, elle obtint votre voix;
Il fallait exercer la rigueur de vos droits.
Ai-je demandé grâce? Un éloge unanime
Sur vos scrutins flatteurs consigna votre estime.
Les démentirez-vous, et votre jugement
Balancera-t-il seul le commun sentiment?
Ce qui vous parut bon vous semble pitoyable;
Votre humeur peut changer, mais l'art reste immuable;
Mais des torts de l'auteur l'ouvrage est innocent.
Vous redoutez pour vous le revers qui m'attend :
Ne peut-on siffler l'un sans déshonorer l'autre?
C'est mon ouvrage enfin qu'on donne, et non le vôtre.
Et savez-vous, monsieur, par quels soins, quels ennuis,
Quel sacrifice entier de mes jours, de mes nuits,
Par quels travaux sans fin, qu'ici je vous abrége,
J'ai payé d'être auteur le fâcheux privilége?
Ce rôle que proscrit votre légèreté,
Je l'ai conçu longtemps, et longtemps médité.
Ces vers, dont votre goût s'irrite et s'effarouche,
Ne sont pas sans dessein placés dans votre bouche.
Mais non, de juger tout le droit vous est acquis,
Et c'est à tout blâmer que brille un goût exquis.
Jugez donc, sans appel prononcez au théâtre,
Et recueillez l'encens d'une foule idolâtre.
Quand, poussés par l'humeur ou par votre intérêt,
Vous portez au hasard votre infaillible arrêt,
Notre partage, à nous, misérables esclaves,
C'est de bénir vos lois, d'adorer nos entraves,
Et de prendre pour nous en toute humilité
Les affronts d'un sifflet par vous seuls mérité.

FLORIDORE.
C'est éloquent; d'honneur, le dépit vous inspire :
Ce ton pourrait blesser, s'il ne faisait pas rire.
Vous vous plaignez de nous; d'où vient? Le comité
Reçoit votre grand œuvre à l'unanimité;
Après six ans au plus, par faveur singulière,
Le comité consent à le mettre en lumière.
On répète vos vers, et pendant cinq grands mois
On fatigue pour vous sa mémoire et sa voix.
Un passage déplaît, je demande, j'exige,
Dans son intérêt seul, que monsieur le corrige,
Monsieur prend feu soudain, c'est un bruit, des éclats...
On juge toujours mal quand on n'approuve pas,
Je le sais; mais pourtant c'est fort mal reconnaître
Les bontés que pour vous on a laissé paraître.

VICTOR.
Vos bontés? secourez ma mémoire en défaut :
Où sont donc ces bontés que vous prônez si haut?
Écouter les auteurs qui vous en semblent dignes,
Quel généreux effet de vos bontés insignes!
Un rôle qui vous plaît est par vous accepté;
Il doit vous faire honneur, n'importe, c'est bonté.
Dans l'espoir qu'un succès doublera vos richesses,
Vous poussez la bonté jusqu'à jouer nos pièces;
J'eus tort de l'oublier, et vous avez raison :
Je suis ingrat, monsieur, comme vous êtes bon.

FLORIDORE.
Tout beau, monsieur l'auteur! Comment? du persiflage!
Nous saurons vous forcer à changer de langage,
Nous verrons qui de nous doit faire ici la loi.
On ne vous jouera pas.

VICTOR.
Qui l'empêchera?

FLORIDORE.
Moi.

VICTOR.
Vous!

FLORIDORE.
Moi-même, et je cours...

VICTOR, *en fureur.*
Restez, il faut m'entendre;
A chercher vos mépris m'aurait-on vu descendre,
Sans cet espoir secret qu'enfin la vérité
Devait en me vengeant consoler ma fierté?
Certes, c'est une audace étrange et merveilleuse
Qu'elle ait pu violer votre oreille orgueilleuse;
Mais quoi que vous fassiez, vous ne la fuirez pas :
Pour vous en accabler, je m'attache à vos pas.
(*Il le saisit par le bras.*)
De l'art où vous brillez quand vous plaidez la cause,
Vous nous exagérez les devoirs qu'il impose :
Mais les remplissez-vous? que sont-ils devenus,
A quoi les bornez-vous, ces devoirs méconnus?
A promener vos fronts, de couronne en couronne,
Du Midi dans le Nord, du Rhin à la Garonne,
A guider sur le Cours un char bien suspendu,
Signer chez le caissier quand son compte est rendu,
A bâtir des châteaux, à planter des parterres,
A courir mille arpents sans sortir de vos terres,
Et vivant en seigneurs, de la cour éloignés,
A remplir de vous seuls le bourg où vous régnez!

FLORIDORE.
Monsieur...

VICTOR, *le retenant par le bras.*
Vous m'entendrez. Oui, par votre indolence
Le théâtre avili marche à sa décadence.
Que de vieux manuscrits, qui sont encor nouveaux,

Dans vos cartons poudreux ont trouvé leurs tombeaux!
Que d'enfants inconnus du vivant de leurs pères,
En paraissant au jour sont nés sexagénaires,
Et, mutilés par vous quand vous nous les offrez,
Réduits à votre taille, énervés, torturés,
Ne rendent à l'oubli, qui soudain les réclame,
Que des corps en lambeaux, sans vigueur et sans âme!
Contre tant de dégoûts, que peuvent les auteurs?
Désespérés enfin d'un siècle de lenteurs,
Ils ravalent leur muse aux jeux du vaudeville,
Aux tréteaux de la farce où votre orgueil l'exile.
Ainsi périt en eux, dès leurs premiers essais,
Le germe des beaux vers et des nobles succès.
Tout périt; vous frappez notre littérature
Dans sa gloire passée et sa splendeur future...
Je le sais, ma franchise est un crime à vos yeux,
Je vois que je me perds; mais j'aime cent fois mieux
Tenir du travail seul une obscure existence,
En creusant un sillon vieillir dans l'indigence,
Sans espoir de repos, de fortune et d'honneur,
Que mendier de vous ma gloire ou mon bonheur.
Adieu.

GRANVILLE, *se levant, ramène Victor, et lui dit froidement en montrant Floridore.*

Monsieur jouera.

FLORIDORE.

Moi!

VICTOR.

Monsieur?

GRANVILLE.

Lui, vous dis-je.

FLORIDORE.

Jamais.

VICTOR.

En ma faveur vous feriez ce prodige?
Quoi! sans conditions?

GRANVILLE.

La seule que j'y mets,
C'est de vous assurer si vos acteurs sont prêts.
Pour monsieur, rien ne presse: il entre au second acte.
Allez donc, mais sur l'heure, ou bien je me rétracte.

VICTOR.

J'obéis...

GRANVILLE, *lui tendant la main.*

Touchez là... mon cher, embrassons-nous.

VICTOR, *se jetant dans ses bras.*

Ah! monsieur l'inspecteur, j'étais perdu sans vous.

SCÈNE VI.

GRANVILLE, FLORIDORE.

FLORIDORE.

Qu'entends-je? Se peut-il? Mais il est en délire.

GRANVILLE, *froidement.*

Non pas.

FLORIDORE.

Monsieur serait...

GRANVILLE, *avec dignité.*

Je n'ai rien à vous dire.

FLORIDORE.

Monsieur l'éprouve assez par nos égards pour lui;
Près de nous le mérite est le meilleur appui.
Avant d'être connu vous aviez mon suffrage,
L'auteur n'est rien pour moi, je ne vois que l'ouvrage.

GRANVILLE, *tirant son manuscrit de sa poche.*

J'en ai la preuve en main.

FLORIDORE.

Que le vôtre m'a plu!
A peine je l'avais qu'aussitôt je l'ai lu.

GRANVILLE.

Je rends pleine justice à votre promptitude.

FLORIDORE.

De lire tout ainsi j'ai la bonne habitude.

GRANVILLE.

Quel travail!

FLORIDORE.

Avec moi l'on n'attend pas son tour;
Lu, présenté, reçu, le tout dans un seul jour;
Et l'on vient m'accuser!

GRANVILLE.

C'est pure calomnie.

FLORIDORE.

Vous pouvez, d'après moi, juger la compagnie.
Même goût, même tact, même sincérité,
Dans ses décisions même esprit d'équité.
En vain votre croyance un moment fut séduite;
A d'insolents discours j'oppose ma conduite :
Et si quelque imposteur nous noircit près de vous,
A votre manuscrit nous en appelons tous.

GRANVILLE, *lui remettant le manuscrit.*

Eh bien! qu'il vous réponde.

FLORIDORE, *l'ouvrant.*

Oh ciel! est-il possible?
Je suis sûr d'avoir lu...

GRANVILLE.

Mais moi, juge infaillible,
Je suis encor plus sûr de n'avoir rien écrit.
Ah! ah! vous pâlissez devant ce manuscrit!
Voilà qui vous confond, et qui prouve, j'espère,
Que vous êtes actif, juste, et surtout sincère.

FLORIDORE.

Monsieur...

GRANVILLE.

Cher président, j'estime qu'avant peu,
Vous et vos conseillers, vous allez voir beau jeu.

FLORIDORE.

Daignez...

GRANVILLE.

Vous êtes pris. De votre république
Vous avez compromis l'orgueil tragi-comique.
Ses membres, grâce à vous, vont être bafoués :
Vous jouez tout le monde, et je vous ai joués.

FLORIDORE.

Mais que vous ai-je fait?

GRANVILLE.

Et ce brave jeune homme,
Qu'ici pour son talent chacun de vous renomme,
Que chacun persécute, il a beau supplier;
Comment le traitez-vous? Comme un mince écolier.
Vous semblez à plaisir lasser sa patience;

Vous détruisez d'un mot sa plus chère espérance;
Que vous a-t-il fait, lui? Je prétends le venger.

FLORIDORE.

Y songez-vous? ô ciel!

GRANVILLE.

C'est à vous d'y songer.

FLORIDORE.

Vous me perdez, monsieur.

GRANVILLE.

Ce n'est pas mon affaire;
Vous le disiez tantôt.

FLORIDORE.

Voyons, que puis-je faire?
Comment vous désarmer?

GRANVILLE.

Victor vous l'apprendra.

FLORIDORE.

Moi, je consentirais...

GRANVILLE.

Tout comme il vous plaira.
La chose en vaut la peine et j'en verrai l'issue.
Ah! ma pièce vous plaît! mais puisqu'elle est reçue,
Dût la troupe en fureur conjurer contre moi,
Morbleu! vous la jouerez ou vous direz pourquoi.

FLORIDORE.

Si je ne puis, monsieur, vous prouver mon estime
Qu'en vous sacrifiant un courroux légitime,
Je reprendrai mon rôle.

GRANVILLE.

A la fin, c'est parler.

FLORIDORE.

Dans quelques jours.

GRANVILLE.

Ce soir.

FLORIDORE.

Vous voulez m'immoler,
Sans pitié, sans égards...

GRANVILLE.

Adieu; cet opuscule
Ne vous couvrira pas d'un petit ridicule.
Je le vais publier, et dans l'avant-propos
En votre honneur et gloire imprimer quatre mots;
Et je veux que demain tout Bordeaux se régale
Des charmantes douceurs de crier au scandale,
Fasse pleuvoir sur vous cent couplets de chanson,
Qu'un rire inextinguible éclate à votre nom,
Qu'un orchestre inhumain en sifflant vous salue,
Au théâtre, au foyer, sur le Cours, dans la rue,
Et forme en bruits aigus un chorus d'opéra
Dont la fureur des vents jamais n'approchera.
Pour un indifférent l'aventure est commune;
Mais pour un inspecteur, c'est un coup de fortune.

FLORIDORE.

Ce nom si redouté m'inspire peu d'effroi,
Monsieur; par la menace on n'obtient rien de moi...
Je jouerai, mais pour vous dont l'estime m'est chère,
Pour un public nombreux qu'avant tout je révère;
Enfin pour ce Victor, qui n'est pas sans talent,
Une tête de feu!... mais un cœur excellent.
Je l'ai toujours aimé; je le vois qui s'avance :
Adieu, pour le succès j'ai beaucoup d'espérance.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

GRANVILLE, VICTOR, BELROSE, LUCILE, MADAME BLINVAL, ESTELLE, BERNARD.

LUCILE, *à Granville.*

Floridore vous quitte; est-il vrai qu'à vos soins
Nous devrons le bonheur?...

GRANVILLE.

Je l'espère du moins :
Floridore à vos vœux cesse d'être contraire.
Malheureux ce matin de n'avoir pu vous plaire,
En termes assez durs j'ai reçu mon congé;
Je vous gardais rancune et je me suis vengé.

VICTOR.

Ah! ce trait généreux!

GRANVILLE.

Dans une loge en face,
En amateur zélé, je cours prendre ma place.

(*Il sort.*)

ESTELLE, *à part.*

Milord est loin d'ici, je ne redoute rien.

BELROSE, *bas à madame Blinval.*

Milord est dans sa loge.

MADAME BLINVAL.

Allons, tout ira bien.
Je me sens inspirée.

LUCILE.

Et moi, je perds courage.

BERNARD.

Moi, j'ai tous mes moyens, et mon jeu sera sage.
(*Regardant à sa montre.*)
Sept heures vont sonner, dans la salle on attend :
Est-on prêt?

VICTOR, *dans le plus grand trouble.*

Oui, frappez.

(*Bernard sort.*)

Dans ce dernier moment
Je veux... j'ai mille avis à vous donner encore.
Comment vous enflammer du feu qui me dévore?
(*A madame Blinval.*)
Que votre noble ardeur ne se démente pas;
Madame, de l'aplomb, surtout point d'embarras.
Lucile, au nom du ciel! faites tête à l'orage.
(*A Belrose.*)
Entrez bien dans l'esprit de votre personnage,
Belrose, du mordant, du nerf, de la chaleur...
Et votre grand couplet, le savez-vous par cœur?
(*A Estelle.*)
C'est sur votre récit que mon espoir se fonde;
Que votre verve entraîne, enlève tout le monde!
(*On frappe les trois coups.*)
Sauvez le dénoûment... Dieu! j'entends le signal.
(*Ils sortent.*)
Je ne vous retiens plus... Voici l'instant fatal.
Quel silence! écoutons... Je crois qu'on entre en scène..
Je suis devant mon juge; ah! ce n'est pas sans peine!

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

VICTOR, LUCILE.

LUCILE.

Au gré de vos désirs je vois tout succéder,
Et la victoire enfin semble se décider.

VICTOR.

Puisse le dernier acte emporter les suffrages! [ges
Vous passez mon espoir; par quels soins, quels homma-
Vous payer d'un succès que je ne dois qu'à vous?
Non, jamais votre voix n'eut un accent plus doux,
Jamais la passion ne fut plus naturelle.

LUCILE.

Notre amour m'inspirait... Victor, je me rappelle
La scène de l'aveu, que vous redoutiez tant :
J'avais le cœur serré moi-même en l'écoutant;
L'orchestre était muet, le parterre en balance...
Un murmure enchanteur a rompu le silence.
Je crois l'entendre encor.

VICTOR.

Belrose était troublé;
Il perdait la mémoire.

LUCILE.

Oui, mais je l'ai soufflé.
Qu'on retient aisément des vers tels que les vôtres!
Je n'ai lu que mon rôle, et je sais tous les autres.

VICTOR.

Que n'êtes-vous mon juge! Est-il vrai? quoi! demain,
Ce soir, dans un moment, j'obtiendrais votre main!
Je devrais tout l'éclat, le bonheur de ma vie,
Ma première couronne, à ma meilleure amie!
Quel charmant avenir embellira des nœuds
Formés par deux amants sous cet auspice heureux!...
Mais, Lucile, où m'emporte une joie insensée?
Ma sentence peut-être est déjà prononcée.

LUCILE.

Ne tremblez point; que sert de vous troubler ainsi?
Imitez-moi...

VICTOR.

Je crois que vous tremblez aussi...
Allons, point de faiblesse, et d'une âme assurée
Défions...

SCÈNE II.

VICTOR, LUCILE, BLINVAL.

BLINVAL.

Floridore a manqué son entrée.

VICTOR.

Je suis perdu, trahi; c'est une indignité!
Le public...

BLINVAL

Le public ne s'en est pas douté;
Mais moi, qui connaissais...

VICTOR.

Que le ciel vous confonde!

LUCILE.

Il m'a fait une peur!

BLINVAL.

Voilà pourtant le monde!
Soyez officieux, rendez service aux gens;
On en est bien payé!

LUCILE.

Vos avis obligeants
Ne seront pas perdus. J'entre après Floridore;
De peur qu'un accident ne vous ramène encore,
Je cours jouer ma scène, et j'espère, au retour,
Par un tout autre avis l'obliger à mon tour.

SCÈNE III.

VICTOR, BLINVAL.

BLINVAL.

Je le voudrais aussi; mais...

VICTOR.

Quoi? soyez sincère.
Hélas! je le vois bien, vous ne l'espérez guère.

BLINVAL.

Je suis dans l'embarras... Je crains de vous fâcher.

VICTOR.

Qu'est-il donc arrivé? c'est trop me le cacher.

BLINVAL.

Ah! çà, du cœur!

VICTOR.

Un bruit de funeste présage
Aurait-il...

BLINVAL.

Jusqu'ici rien n'annonce un orage.

VICTOR.

Ah!

BLINVAL.

J'entends éclater des bravos imprévus,
A mille traits d'esprit que je n'avais pas vus;
Mais...

VICTOR.

Toujours mais. Voyons, parlez avec franchise;
Dites la vérité.

BLINVAL.

Que voulez-vous qu'on dise?
Chacun a son avis.

VICTOR.

Et le vôtre en est un.

BLINVAL.

Vous écrivez, mon cher, pour des gens du commun...
Des mœurs qu'on voit partout... rien n'y sent son grand
Dans votre pièce enfin la bourgeoisie abonde. [monde;
Pas un comte, un marquis, pas un petit baron,
Pour ennoblir un peu...

VICTOR.

Chrysale, Ariste, Orgon,
Pour être des bourgeois, sont-ils d'un bas comique?
Il semble, en écoutant cette absurde critique,

Qu'on déroge au théâtre, et qu'on n'a pas bon air
De rire d'un bon mot, s'il n'est d'un duc et pair.
Intérêt, vérité, naturel sans bassesse,
Voilà pour le public les titres de noblesse.

BLINVAL.

Vous vous fâchez?

VICTOR.

Non pas!

BLINVAL.

Est-ce ma faute, à moi,
Si votre dénoûment m'inspire de l'effroi?

VICTOR.

Mon dénoûment, ô ciel!

BLINVAL.

Je souhaite qu'il passe.

VICTOR.

En quoi vous déplaît-il?

BLINVAL.

C'est délicat...

VICTOR.

De grâce,
Est-il trop lent, trop froid, ou bizarre, ou brusqué?
Eh! parlez donc!

BLINVAL.

Il est... il est... il m'a choqué.

VICTOR.

La raison?

BLINVAL.

La raison!... je viens de vous la dire.

VICTOR, *furieux.*

Je n'y tiens plus!

BLINVAL.

Paix, paix, allons, je me retire.
Vous vous fâchez.

VICTOR, *brusquement.*

Bonsoir.

SCÈNE IV.

VICTOR.

Un éloge est charmant;
Il enivre un auteur qui l'obtient justement;
Son talent s'en accroît, tout lui semble possible.
La critique d'un sot est encor plus sensible!
Eh quoi! mon dénoûment qu'on a trouvé si bon...
Il a tort... très-grand tort... Dieu! s'il avait raison!...
J'ai plaint cent fois Damis dans *la Métromanie;*
Mais, au fond d'un château quand son mauvais génie
L'abandonne à l'horreur d'un noir pressentiment,
Il est seul, nul fâcheux n'irrite son tourment,
Il n'a dans ses terreurs d'ennemi que lui-même;
Si son malheur est grand, ma misère est extrême,
Horrible, insupportable : accablé d'embarras,
Pressant l'un, soufflant l'autre, arrêté par le bras,
Pour qu'un indifférent me flatte ou me censure,
Je vois tous les regards poursuivre ma figure.
Comment cacher mon trouble? où fuir les curieux?
Eh bien! regardez-moi, traîtres, de tous vos yeux...
Un pauvre auteur qui tombe est-il une merveille?
Qu'entends-je? un bruit sinistre a frappé mon oreille...
Non... ma tête se perd... O toi, que ton destin
Pousse pour ton malheur dans ce fatal chemin,
Qui crois le voir semé de lauriers et de roses,
Viens, contemple mon sort, et poursuis si tu l'oses.

SCÈNE V.

VICTOR, PEMBROCK.

PEMBROCK, *dans la coulisse.*

Je veux entrer, faquins, et c'est trop m'arrêter;
Je suis milord Pembrock, faut-il le répéter?

VICTOR.

Encore un importun.

PEMBROCK.

Ah! je vois un artiste!
Apprenez...

VICTOR, *voulant s'en aller.*

Pardon, mais...

PEMBROCK.

En vain on me résiste;
Mon bras s'est exercé sur vos laquais dorés :
J'ai forcé la consigne, et vous m'écouterez.
Voyez la perfidie!...

VICTOR.

Eh! chacun son affaire.

PEMBROCK.

C'est elle, j'en suis sûr!

VICTOR.

Qui vous dit le contraire?

PEMBROCK.

Ah! vous convenez donc enfin qu'on m'a trompé?
Achevez! le seul mot qui vous est échappé
Prouve que rien ici n'est pour vous un mystère :
Vous parlerez.

VICTOR.

Morbleu!

PEMBROCK.

Vous ne pouvez vous taire.

VICTOR.

Est-on plus malheureux?

PEMBROCK.

Hem! quelle trahison!

VICTOR.

C'est être assassiné d'une horrible façon!

PEMBROCK.

Horrible! ah! oui, monsieur, horrible! abominable!

VICTOR.

Voulez-vous me laisser, fâcheux impitoyable?

PEMBROCK.

Nommez-moi la suivante.

VICTOR.

Estelle.

PEMBROCK.

C'est son nom!
Elle est actrice?

VICTOR.

Eh! oui; que serait-elle donc?

PEMBROCK.

Figurez-vous, monsieur, que, l'œil fixé sur elle,

Je crus pendant longtemps ma lorgnette infidèle;
Mais au quatrième acte, où, pour tromper Frontin,
L'ingrate dit : Je t'aime, et lui promet sa main,
J'ai reconnu sa voix, ce ton fait pour séduire,
Cet accent de l'amour...

VICTOR, *enchanté.*

La scène a donc fait rire?

PEMBROCK.

Pas moi, je vous le jure; indigné, furieux,
J'ai déserté ma loge et j'accours en ces lieux.
Eût-elle d'Apollon tous les dons en partage,
Puis-je lui pardonner un si sanglant outrage?
Je veux, je veux la voir; guidez-moi.

VICTOR.

Pas du tout!
Vous troubleriez son jeu.

PEMBROCK.

Je la suivrai partout,
En criant que l'auteur de la pièce qu'on donne...

VICTOR.

Eh bien?

PEMBROCK.

En fausseté ne le cède à personne.

VICTOR, *furieux.*

Ah! pour le coup!...

PEMBROCK.

Qu'il faut dans les prisons du roi
Lui faire apprendre un peu...

VICTOR, *criant.*

Mais cet auteur, c'est moi.

PEMBROCK.

Vous?

VICTOR.

Moi, qui n'entends rien à vos mésaventures,
Et veux avoir raison, monsieur, de vos injures.

PEMBROCK.

Mais c'est une caverne, et jamais les enfers
N'ont conçu...

SCÈNE VI.

VICTOR, PEMBROCK, ESTELLE.

ESTELLE, *à Victor.*

Venez donc, sur mes trois derniers vers
Je veux vous consulter.

PEMBROCK.

Ah! vous voilà, traîtresse!

ESTELLE, *tombant dans les bras de Victor.*

C'est milord, je me meurs!

VICTOR.

Elle tombe en faiblesse!
Ciel! et mon dénoûment!

PEMBROCK.

Manéges superflus!

VICTOR.

A quoi tient un succès!

PEMBROCK, *à Estelle.*

Vous ne m'y prendrez plus.

ESTELLE, *d'une voix éteinte.*

Si vous saviez, milord...

VICTOR.

De grâce, après la pièce...

PEMBROCK.

Malgré tous vos détours, je vous connais, princesse.

ESTELLE, *se relevant avec dignité.*

Eh bien! tout est rompu, mais je ne prétends pas
Souffrir de vos fureurs les scandaleux éclats.

PEMBROCK.

Quelle audace! ah! monsieur, l'auriez-vous pu bien [croire

VICTOR.

Elle est capable au moins d'en perdre la mémoire.

PEMBROCK.

Le grand mal!

VICTOR.

Tout conspire à me désespérer.

ESTELLE, *ouvrant son rôle.*

(*à Victor*)
Voilà bien, n'est-ce pas, comme je dois entrer?

VICTOR.

A merveille!

PEMBROCK.

Avant tout, perfide, il faut me rendre...

ESTELLE.

Vos lettres! oui, milord.

PEMBROCK.

Non pas.

ESTELLE, *lisant.*

« Veuillez l'entendre,
« Ce fils, de vos vieux jours l'espérance et l'appui;
« Il est devant vos yeux, il m'écoute, et c'est lui. »

VICTOR, *frappant des mains.*

Bien! bien!

PEMBROCK.

C'est une horreur, mais ma vengeance est prête.

VICTOR, *à Estelle.*

Et dans votre récit...

ESTELLE.

Aucun vers ne m'arrête
Je cours à ma réplique.

SCÈNE VII.

VICTOR, PEMBROCK.

VICTOR, *à Pembrock, qui s'élance pour sortir.*

Où voulez-vous aller?

PEMBROCK.

D'un concert de sifflets je veux la régaler.

VICTOR.

Juste ciel! arrêtez. Demain, si bon vous semble...

PEMBROCK.

Son récit finira par un morceau d'ensemble :
J'ai trente bons amis...

VICTOR.

Calmez votre courroux.

PEMBROCK.

J'y cours.

VICTOR.

Vous n'irez pas.

PEMBROCK.

Mais quel homme êtes-vous?

Quand je prétends rester, vous voulez que je sorte,
Et quand je veux sortir, vous me fermez la porte!

VICTOR, *suppliant.*

Ma pièce...

PEMBROCK.

C'est en vain.

VICTOR.

Craignez mon désespoir.

PEMBROCK.

Fût-il cent fois plus grand, je sifflerai ce soir.

VICTOR.

Je ne me connais plus...

PEMBROCK.

Laissez-moi.

VICTOR.

Par saint George,
Si vous faites un pas...

PEMBROCK

Il me prend à la gorge!
Au meurtre! à l'assassin!

SCÈNE VIII.

VICTOR, PEMBROCK, LUCILE, puis ESTELLE, FLORIDORE, BELROSE.

LUCILE, *accourant.*

Succès, succès complet!

PEMBROCK.

Ouf! s'il était tombé, le bourreau m'étranglait.

VICTOR, *à Lucile.*

Mon cœur suffit à peine au transport de ma joie.

BELROSE, *montrant Pembrock.*

Messieurs, je vois un Grec dans les remparts de Troie.

PEMBROCK, *en fureur.*

Adieu, foyer maudit, et vous, acteurs, auteurs,
Vous tous, qui vous couvrez de masques imposteurs,
Adieu; je vais chercher quelque cité déserte,
Où jamais le démon n'amène pour ma perte
Fille ou veuve obstinée à me faire enrager,
Ni d'auteur furieux qui me veuille égorger.

(*Il sort.*)

BELROSE.

Fussiez-vous par delà les colonnes d'Alcide,
Vous y pourrez encor trouver une perfide.

SCÈNE IX.

VICTOR, LUCILE, ESTELLE, FLORIDORE, BELROSE.

BELROSE, *s'approchant d'Estelle d'un air goguenard.*

C'était un bon parti; mais, à défaut d'un lord,
Un garçon très-honnête et que j'estime fort...

ESTELLE.

Vous en dites du bien, à coup sûr c'est vous-même.

BELROSE.

Si je me proposais...

ESTELLE.

Mon malheur est extrême;
Mais il faudrait, je pense, être en horreur aux dieux,
Pour choisir aussi mal, ou ne pas trouver mieux.
Vous, messieurs, pour Bordeaux cherchez une soubrette!

BELROSE, *lui offrant la main.*

Les gens de milady!... Que milady permette...

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

VICTOR, LUCILE, FLORIDORE, BELROSE.

BELROSE.

Elle enrage!

FLORIDORE, *à Victor.*

Il nous reste à vous féliciter:
Présentez une pièce, on va la répéter.

VICTOR.

Mais...

FLORIDORE.

Le tour de faveur, c'est à vous qu'on le donne.

VICTOR.

Non, monsieur, mon bonheur ne doit nuire à personne.

LUCILE.

Bon Victor!

VICTOR.

Et Bernard?

BELROSE.

D'un air très-amical
Il cause avec Granville. Agamemnon-Blinval
Vient de se retirer sans tumulte, sans pompe,
En murmurant tout bas que le public se trompe.

(*A Lucile.*)

Comme votre succès met sa femme aux abois,
Ils sont sortis d'accord pour la première fois.
Ils s'aiment par vengeance.

SCÈNE XI.

VICTOR, LUCILE, FLORIDORE, BELROSE, GRANVILLE, BERNARD.

BERNARD, *à Victor.*

Ah! que je vous embrasse!
Est-il quelque chagrin qu'un si beau jour n'efface?
La poésie, oui-dà, n'est pas un vil métier;
C'est un art, mais un art qu'on ne peut trop payer.

GRANVILLE, *à Victor, en lui montrant ses mains.*

Hem! vous ai-je servi d'une ardeur sans égale?
Quand pour le soutenir j'ameutais la cabale,
Je prêtais à l'ouvrage un secours superflu:
Que voulez-vous, mon cher! je ne l'avais pas lu.

BERNARD, *mettant la main de Lucile dans celle de Victor.*

Elle est à toi.

LUCILE.

Victor!

VICTOR.

Tant de bonheur m'oppresse...

GRANVILLE.

Et moi, qui veux ma part dans la commune ivresse,

De deux cent mille francs je dote les époux.

VICTOR, *avec dignité.*

Monsieur!

BERNARD.

Il a ce droit.

LUCILE, *à Granville.*

Qui remercîrons-nous?

GRANVILLE.

Demandez à Belrose.

BELROSE.

Un auteur, un confrère.

GRANVILLE.

Non pas, non; Floridore est instruit du contraire.

FLORIDORE, *s'inclinant.*

Monsieur est inspecteur.

GRANVILLE.

Non; consultez Bernard;
Il vous dira...

BELROSE, *étonné.*

Qui diable es-tu donc par hasard?

GRANVILLE.

Je suis, puisque personne ici ne le devine,
Ce qu'il faut que je sois pour doter ma cousine,
Et l'embrasser.

LUCILE, *à Bernard.*

Comment?

BERNARD.

Ne t'ai-je pas parlé...

LUCILE, *vivement.*

Ah! d'un mauvais sujet qui s'était exilé...

GRANVILLE.

(*A Lucile.*) (*A Victor.*)
C'est moi!... Je t'ai prédit, cher nourrisson du Pinde,
Quelque succession de l'Afrique ou de l'Inde;
(*Lui présentant un portefeuille.*)
Je te l'apporte, tiens...

VICTOR, *le refusant.*

Eh! de grâce, un moment.

BERNARD.

Prenez, vous saurez tout, j'ai vu le testament.
Il se fera prier pour être légataire!

BELROSE.

Me voilà, moi, voyons; je me laisserai faire.
(*Bernard prend le portefeuille.*)

FLORIDORE, *avec dépit.*

Que n'ai-je su plus tôt!...

GRANVILLE.

Veuillez me pardonner;
Tout n'est que fiction, hormis le déjeuner.
Pour réparer mes torts, j'entends qu'il soit splendide.
Qu'à trois actes pompeux l'allégresse y préside,
Qu'on y verse à grands flots et champagne et médoc,
Et que madame Estelle y trinque avec Pembrock.
(*A Victor.*)
Toi, retiens bien ceci : le talent d'un poëte
Avorte dans le monde et croît dans la retraite.
Que d'oisifs du bon ton, ardents à t'inviter,
De frivoles devoirs viendront t'inquiéter!
Ne va pas, amoureux d'un brillant esclavage,
Jouer d'homme amusant le triste personnage,
Te travailler sans fruit à saisir l'à-propos,
Et consumer ta verve en stériles bons mots.
Crains les salons bruyants, c'est l'écueil à ton âge;
Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage.
Poursuis, soutiens l'honneur de tes premiers essais;
Qu'en mer, sous l'équateur, j'apprenne tes succès,
Et qu'un jour, comme moi, courant la terre et l'onde,
La gloire de ton nom fasse le tour du monde.

BELROSE, *montrant Victor.*

Bornons-nous à l'Europe, et, s'il en fait le tour,
Que dans un bon fauteuil il dorme à son retour!

FIN DES COMÉDIENS.

EXAMEN CRITIQUE DES COMÉDIENS

PAR M. ÉVARISTE DUMOULIN.

Faut-il s'étonner si, depuis quelque temps, la poésie dramatique et la haute littérature sont tombées en France, à un petit nombre d'exceptions près, dans une sorte de discrédit, et si Melpomène et Thalie semblent exilées de la patrie de Corneille et de Molière? Après les secousses terribles qu'elle a éprouvées, la France pouvait espérer de se reposer enfin de ses conquêtes, de sa gloire et de ses malheurs; les beaux-arts, enfants de la paix et de la liberté, allaient reprendre leur empire; les poëtes allaient monter leur lyre, lorsqu'au moment même où nous pouvions espérer tant de paisibles dédommagements, de nouvelles tribulations viennent nous assaillir; lorsqu'après tant de revers presque oubliés la nation se trouve menacée de perdre le fruit de ses pénibles et glorieux sacrifices; lorsqu'on veut lui ravir ses droits toujours reconnus et jamais consolidés; lorsqu'enfin les paisibles habitants des chaumières, comme les plus opulents citadins, sont également troublés dans leur sécurité, menacés dans leur avenir, dans leurs intérêts les plus chers et les plus sacrés. On se plaint de ce que la politique occupe tous les esprits, absorbe toutes les idées; c'est que la politique, telle que l'entendent aujourd'hui la plupart des gouvernements, est hostile contre les peuples; que les peuples instruits et éclairés sentent les dangers qu'ils courent; que tous leurs vœux, toutes leurs pensées, doivent tendre exclusivement à éviter les écueils sans nombre, les piéges funestes qu'on sème partout sous leurs pas, et qu'ils veulent avant tout s'affranchir du despotisme qui les menace et du jésuitisme qui les envahit.

Tout semble conspirer d'ailleurs à la ruine de ce bel art qui réjouissait la France, selon la naïve expression du bon, de l'inimitable La Fontaine; les ridicules des grands sont privilégiés par les suppôts de la police; leurs vices, leurs travers, sont saisis comme des marchandises de contrebande par les douaniers de la pensée, et les tartufes de religion et de politique sont protégés partout, même sur la scène. Certes c'est aujourd'hui, plus encore qu'à l'époque où *les Comédiens* furent joués pour la première fois, qu'on peut dire :

> Le théâtre français marche à sa décadence

Tout l'y conduit, tout l'y pousse avec violence; les poëtes comiques sont réduits au silence et à l'inaction; on dirait qu'on veut déshériter la France de la plus belle portion de sa gloire. Figaros modernes, les dictateurs de la censure disent tout bas aux auteurs, car il n'est plus permis de le leur répéter tout haut sur le théâtre : « Pourvu que vous ne parliez en vos pièces, ni de l'autorité, ni du « culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, « ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, « ni de personne qui tienne à quelque chose, vous pouvez tout dire « librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. » Si Beaumarchais eût écrit de nos jours, il aurait ajouté : « Gardez-vous « surtout de prononcer un seul mot qui puisse alarmer les faux « dévots, blesser ces hommes que vous rencontrez à chaque pas, « *qui font de dévotion métier et marchandise*, et qui, transigeant « avec les objets les plus sacrés, répètent qu'*il est avec le ciel des « accommodements*. »

Le monde pullule aujourd'hui de ces gens qui pensent et disent avec Don Juan :

« L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode « passent pour vertus. La profession d'hypocrite a de merveilleux « avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; « et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les « autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a « la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un « vice privilégié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde, « et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de « grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en « choque un se les attire tous sur les bras; et ceux que l'on sait « agir même de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour « véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les « dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des « grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. « Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont « rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, et, sous « un dehors respecté, ont la permission d'être les plus méchants « hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues, et les con« naître pour ce qu'ils sont; ils ne laissent pas pour cela d'être en « crédit parmi les gens, et quelque baissement de tête, un soupir « mortifié, deux roulements d'yeux, rajustent dans le monde tout « ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux « mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces « habitudes; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à « petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me « remuer, prendre mes intérêts à toute ma cabale, et je serai dé« fendu par elle envers et contre tous. Enfin c'est là le vrai moyen « de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en cen« seur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'au« rai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué « tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, et garderai tout douce« ment une haine irréconciliable. Je me ferai le vengeur de la vertu « opprimée; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes en« nemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux « des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront « contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hau« tement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des « faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux « vices de son siècle. »

Qui ne croirait que ce code de l'hypocrisie est d'hier? il y a pourtant cent soixante ans que ce tableau a été tracé par Molière. A présent un pareil tableau serait proscrit sans retour; il est trop fidèle pour qu'il fût permis de l'exposer au grand jour de la scène. C'est bien là le cas de répéter avec M. Casimir Delavigne :

> Le théâtre avant tout veut de la vérité.
> Au sommet de son art si Molière est monté,
> C'est qu'il fut toujours vrai, toujours peintre fidèle:
> Plus d'un portrait chez lui fait pâlir le modèle.

Il est douteux que la pièce des *Comédiens* elle-même, qui pourtant ne se trouve dans aucune des catégories de Figaro, parvînt à sortir saine et sauve à présent des mains terribles et meurtrières de la censure dramatique. On laisserait peut-être bien dire à Belrose :

> Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
> Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

Car, depuis cinq ans, les choses ont bien changé, et les dîners ne suffisent plus; mais combien de saillies vives et piquantes, de traits comiques seraient maintenant retranchés sans pitié! Qui sait même si, par égard pour les convenances et la morale, il serait permis à un jeune homme bien né d'épouser une actrice, à moins qu'elle ne se fût réconciliée avec l'Église?

Au milieu de ce chaos qui tend à tout bouleverser, à tout diviser, à tout acheter, à substituer le mensonge à la vérité, il est consolant pour les amis des lettres et de la morale de voir un jeune poëte également cher à Melpomène et à Thalie résister aux séductions et aux corruptions qui le menacent, pour parcourir, sinon avec liberté, du moins avec indépendance, la noble carrière où il est si glorieusement entré.

M. Casimir Delavigne, qui, dès ses premiers pas dans la carrière, a dédaigné de se jeter dans les routes battues, en cherchant à se créer pour ainsi dire des sentiers non encore fréquentés, a suivi le

même système dans la seconde pièce qu'il a livrée au public. Doué d'une imagination riche et brillante, d'un talent poétique que personne ne saurait lui contester, il a cru pouvoir composer une comédie en cinq actes dans laquelle on ne retrouvât ni la peinture d'un caractère prononcé, ni les portraits du grand monde, ni les travers ordinaires de la société ; une pièce dont le plan fût presque indéterminé, dont la conduite et l'intrigue fussent à peine nouées par des ressorts dramatiques. Le succès seul pouvait légitimer la témérité d'une telle entreprise, et M. Casimir Delavigne a réussi, sans que la raison, les règles de l'art et le bon goût puissent contester les nouveaux suffrages qu'il a recueillis. Avant tout, M. Casimir Delavigne consulte ses propre sensations, et ce sont elles seules qui l'inspirent. Il avait à peine terminé ses études, que, selon l'usage, il fait une tragédie ; il court la présenter aux Comédiens-Français ; on le traite comme un jeune homme échappé du collége ; on l'accueille avec dédain, on l'écoute à peine, et sa pièce obtient seulement les honneurs d'une réception à correction, réception qui équivaut à un refus. Cette pièce était la tragédie des *Vêpres siciliennes*, qui, malgré les défauts qu'une critique équitable peut lui reprocher, a mérité par la hardiesse de sa conception, par la force, l'élégance de son style, et par les mâles beautés qu'elle contient, les applaudissements de toute la France.

A peine entré dans le monde, M. Casimir Delavigne a appris à connaître la morgue, les ridicules et les travers des comédiens, et ce sont des comédiens qu'il a mis en scène; il s'y est mis lui-même avec eux ; car l'auteur dramatique, qui se trouve en butte à toutes les prétentions rivales des acteurs, à toutes leurs intrigues, ressemble d'autant plus à M. Casimir Delavigne que c'est un jeune poëte rempli d'ardeur, d'imagination, de verve et de talent. Il a fait recevoir par les comédiens de Bordeaux une comédie pour laquelle on lui fait essuyer mille tribulations et mille impertinences; cependant les acteurs ont appris leurs rôles, et la pièce doit être représentée le soir même; l'auteur attache d'autant plus de prix au succès, que de ce succès dépend son mariage avec une jeune et jolie actrice qu'il aime et dont il est aimé. C'est là la partie essentielle de l'action des *Comédiens;* mais cette portion de l'intrigue se croise, se heurte et se lie avec d'autres intrigues accessoires : d'une part, c'est un cousin de la jeune actrice, qui arrive *incognito* des Grandes-Indes pour épouser sa parente, ou pour lui remettre au moins la part qui lui revient dans l'héritage d'un oncle mort en laissant une grande fortune. Ce cousin rencontre le *comique* de la troupe ou de la compagnie, qu'il a connu au collége ; il apprend que sa cousine a embrassé la carrière théâtrale ; il veut la connaître sans en être connu, et il imagine, pour être admis dans l'intérieur des coulisses, de donner à entendre qu'il est un inspecteur des théâtres qu'on attend de Paris, et qui doit, dit-on, se présenter sous un nom supposé. De plus, le *comique* le transforme en auteur, lui donne un rouleau de papier blanc, qui est humblement présenté au président du comité, lequel, à la recommandation de son camarade, promet sa protection à cette œuvre nouvelle. Il s'engage même à lire le prétendu manuscrit ; il soutient bientôt qu'il l'a lu en effet, et il s'épuise en éloges sur la pièce de l'auteur inconnu, qui l'a invité à dîner pour le lendemain.

D'une autre part, se trouve un jeune lord auquel le hasard a procuré la connaissance d'une baronne, veuve et séduisante, dont il s'est subitement épris et qu'il veut épouser. Cette baronne est une soubrette que l'Anglais reconnaît en la voyant sur la scène.

Il faut encore ajouter à ces divers personnages une actrice qui cherche à pénétrer toutes les intrigues des coulisses ; son mari, le père noble, qui est venu débuter à Paris, qui s'y est fait siffler parce qu'il est mauvais acteur, et qui prétend qu'on ne l'a maltraité qu'à cause de ses opinions ; et enfin le tuteur de l'amoureuse, lequel joue les utilités et distribue les billets de location.

Tous ces personnages ont chacun une teinte particulière, parfois originale et comique. Au moment de représenter la pièce du jeune auteur, une nouvelle intrigue la fait encore retarder. La coquette ne veut plus de son rôle parce qu'il n'est pas aussi brillant que celui de l'amoureuse, et le jeune premier refuse le sien parce qu'il y est question de cheveux gris. Cependant, après cent autres difficultés, l'aventure du manuscrit en blanc, que monsieur l'inspecteur menace de publier, rend le vieux jeune premier plus docile ; les autres acteurs cèdent aussi, et la pièce est jouée enfin et reçoit le plus brillant accueil. Nous sommes ici au dénoûment ; selon l'usage, tout s'éclaircit : l'épouseur britannique est furieux d'avoir été pris pour dupe ; le cousin des Grandes-Indes renonce à la main de sa cousine, qui se trouve riche de deux cent mille francs, et les deux amants sont unis. Cette jeune personne est un modèle de décence et de vertu ; mais l'auteur a mis tant d'adresse dans la peinture de ce caractère neuf au théâtre, qu'il a paru naturel.

Les Comédiens brillent surtout par la vivacité du dialogue, par les traits nombreux dont il est semé, et par une foule de détails comiques. Plus d'un poëte renommé se ferait honneur des pensées remarquables, des vers heureux qui abondent dans la pièce de M. Delavigne, dont le front, si jeune encore, est déjà couronné de palmes académiques et de lauriers noblement recueillis dans le domaine de Molière et de Corneille.

Il y a déjà plus de cinq ans que *les Comédiens* ont été représentés pour la première fois à Paris ; depuis cette époque, ils ont couru les départements et partout l'ouvrage a été applaudi, bien qu'il y ait une sorte de spécialité dans les mœurs et les travers des personnages que l'auteur a mis en scène. On peut dire qu'en vieillissant la pièce voit augmenter son succès et l'estime qu'on lui porte. Il est digne de remarque que le dernier vers des *Comédiens* exprime le vœu de voir un jour assis au rang des quarante immortels le jeune poëte que M. Casimir Delavigne a peint avec tant de talent, de charme et de naturel. Après avoir fait le tour de l'Europe,

> Que dans un bon fauteuil il dorme à son retour,

dit Belrose, en parlant de Victor. M. Delavigne a réalisé cette espèce de prédiction. On peut dire qu'il a forcé les portes de l'Académie ; il vient d'être appelé au fauteuil qu'il souhaitait à son personnage ; mais au lieu d'y dormir, qu'il y veille au contraire, qu'il y médite, qu'il y trouve des inspirations, et la littérature française comptera quelques chefs-d'œuvre de plus. La France a droit d'en attendre d'un poëte à qui elle doit les Messéniennes, les Vêpres siciliennes, le Paria et l'École des vieillards.



LE PARIA

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 1er DÉCEMBRE 1821.

DÉDICACE

A MON PÈRE. — Je t'offre aujourd'hui celui de mes ouvrages que je crois le moins imparfait. Puisses-tu trouver dans cet hommage public une nouvelle preuve de la reconnaissance et du respectueux attachement de ton fils CASIMIR DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

AKÉBAR, grand-prêtre, chef de la tribu des brames.
IDAMORE, chef de la tribu des guerriers.
ZARÈS, père d'Idamore.
ALVAR, Portugais.
EMPSAEL, brame.
NÉALA, fille d'Akébar.
ZAIDE, jeune prêtresse.
MIRZA, jeune prêtresse.
BRAMES, PRÊTRESSES. — GUERRIERS, PEUPLE.

(La scène se passe dans un bois sacré, près de Bénarès.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Tout repose dans l'ombre, et le seul Idamore
Des murs de Bénarès s'échappe avant l'aurore!
Quel est ce bois antique où vos pas m'ont conduit?
Mais j'entrevois un temple, et l'astre de la nuit,
Dont les faibles rayons nous guident sous l'ombrage,
Du dieu de l'Indostan me découvre l'image...
Sans répondre à ma voix, d'où vient que vous errez
Sous ces palmiers épais à Brama consacrés?

IDAMORE.

Bientôt du jour naissant les clartés vont éclore,
Et pourtant Néala ne paraît point encore.

ALVAR.

Dieu! quel nom vénérable osez-vous proférer?
Néala... Près de vous quel soin peut l'attirer?
La fille d'Akébar, d'un prêtre, d'un bramine!

IDAMORE.

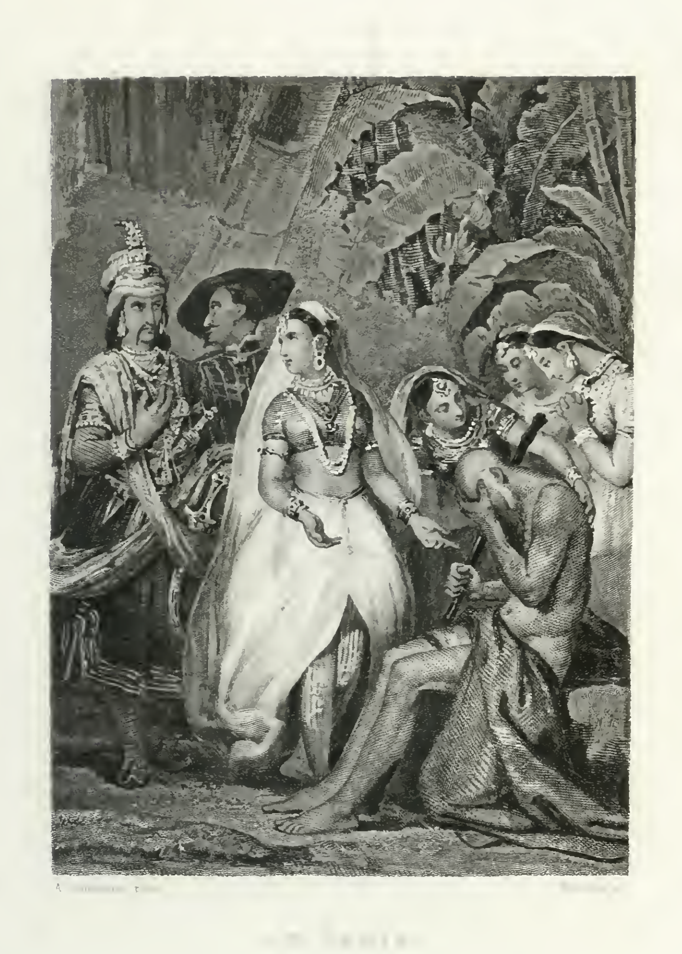
Oui, cet unique fruit d'une souche divine,
Cette beauté cachée à l'ombre des autels,
Qui n'éblouit nos yeux qu'en des jours solennels,
Et qui, des lis du Gange au temple couronnée,
Fut à l'hymen du fleuve en naissant destinée,
Je l'adore...

ALVAR.

Ah! qu'entends-je?

IDAMORE.

Et mon amour jaloux
Prétend la disputer à son céleste époux.
Le message secret que ses mains m'ont fait rendre
Dans ce lieu redouté m'ordonne de l'attendre;
Elle y doit devancer l'instant où le soleil
Voit le peuple en prière adorer son réveil;
Mais, si j'en crois les fleurs dont le triste assemblage
Du cœur de Néala m'a transmis le langage,
Si mes yeux ont bien lu dans leurs sombres couleurs,
Je dois me préparer à d'étranges malheurs.
Sans t'avoir consulté, ma tendresse importune
Par un danger nouveau t'enchaîne à ma fortune;
Pardonne: en ces climats, quel autre qu'un chrétien
Eût protégé le cours d'un semblable entretien?





Mais ta raison, Alvar, instruite aux bords du Tage,
Des dogmes de Brama repousse l'esclavage,
Et conçoit qu'une vierge, infidèle à ses dieux,
Leur préfère un guerrier qui triompha pour eux.

ALVAR.

Ne vous assurez point dans vos pieux trophées;
Les clameurs des soldats, par la crainte étouffées,
Sont un faible rempart au chef audacieux
Qui brave le courroux d'un ministre des cieux.
De ce danger moi-même utile et triste exemple,
J'avais vengé mon roi, mon pays et mon temple;
Malheureux! j'éveillai par un seul jour d'erreur
D'un tribunal sacré l'ombrageuse fureur :
Du ciel pour me punir descendit l'anathème;
Il sécha sur mon front l'eau pure du baptême;
Convive rejeté de la table de Dieu,
Je vis devant mes pas se fermer le saint lieu.
J'errais loin de l'asile où le crime s'expie;
Le pain de la pitié fuyait ma bouche impie;
Que devenir? Alors, aux récits de Gama,
La soif de conquérir sur nos bords s'alluma.
Nos guerriers, en espoir dépouillaient votre monde
Des tributs éclatants qu'il recueille à Golconde,
Voguaient vers ces climats où l'Océan pour eux
Sur l'ambre et le corail roule ses flots heureux.
Almèida, leur chef, me vit d'un œil de frère;
Au fond de ses vaisseaux il cacha ma misère :
Adieu, dis-je, vallons que je ne verrai plus!...
Mais la flotte emporta mes regrets superflus,
Toucha le cap terrible, et, nommant sa conquête,
Fit asseoir l'espérance où mugit la tempête.
J'apportais l'esclavage, et je reçus des fers.
Vos soins ont adouci les maux que j'ai soufferts.
Ah! prenez en échange une vie agitée,
Que loin du sol natal l'orage a transplantée;
Disposez d'un captif libre par vos bienfaits,
Mais du beau ciel d'Europe exilé pour jamais!

IDAMORE.

Des bouts de l'univers quel destin nous rassemble,
Pour nous aimer, nous plaindre, et pour souffrir ensemble!
L'erreur t'a repoussé du milieu des chrétiens...
L'homme est partout le même, et tes maux sont les miens.
Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race étrangère au sein de sa patrie;
Sans abri protecteur, sans temple hospitalier,
Abominable, impie, horrible au peuple entier,
Les Parias; le jour à regret les éclaire,
La terre sur son sein les porte avec colère,
Et Dieu les retrancha du nombre des humains
Quand l'univers créé s'échappa de ses mains.
L'Indien, sous les feux d'un soleil sans nuage,
Fuit la source limpide où se peint leur image,
Les doux fruits que leur main de l'arbre a détachés,
Ou que d'un souffle impur leur haleine a touchés.
D'un seul de leurs regards a-t-il reçu l'atteinte,
Il se plonge neuf fois dans les flots d'une eau sainte :
Il dispose à son gré de leur sang odieux;
Trop au-dessous des lois, leurs jours sont à ses yeux
Comme ceux du reptile ou des monstres immondes
Que le limon du Gange enfante sous ses ondes.
Profanant la beauté, si jamais leur amour
Arrache à sa faiblesse un coupable retour,
Anathème sur elle, infamie et misère!
Morte pour sa tribu, maudite par son père,
Promise après la vie au céleste courroux,
Un exil éternel la livre à son époux.
Eh bien!... Mais je frémis! tu vas me fuir peut-être;
Ami d'un malheureux, tu vas cesser de l'être :
Je foule un sol fatal à mes pas interdit;
Je suis un fugitif, un profane, un maudit...
Je suis un Paria...

ALVAR.

Vous!

IDAMORE.

Encor si ma race
Eût par de grands forfaits mérité sa disgrâce,
Ce fardeau de malheur qu'en naissant j'ai porté
N'eût pas de ma raison confondu l'équité.
Je ne t'accuse pas, auteur de la nature;
Mais je les convaincrai d'orgueil et d'imposture,
Ces élus de Brama, dont l'infaillible voix
Explique sa parole et révèle ses lois.
Leur tribu, disent-ils, de son front élancée,
Sur le peuple à genoux régna par la pensée;
La tribu des guerriers, ouvrage de ses bras,
Eut la force en partage et courut aux combats;
Nous, il nous enfanta dans un jour de vengeance,
La poudre de ses pieds nous donna la naissance.
Je le croyais, ami, quand mon cœur se lassa
De l'éternel printemps des forêts d'Orixa.
Leurs gazons, leurs rochers importunaient ma vue;
Mes yeux du haut des monts dévoraient l'étendue,
Quand mon père attachait mes esprits enchantés
Aux tableaux fabuleux qu'il traçait des cités :
J'en découvrais de loin les pompeux édifices,
J'en devinais les arts, j'en rêvais les délices,
Je brûlais, consumé du désir curieux
D'admirer ces mortels, ces rois, ces demi-dieux,
Ces êtres inconnus... O Zarès, ô mon père,
Que ton réveil fut triste et ta douleur amère,
Quand ton œil sur ma couche errant avec effroi
Lui demanda ton fils qui fuyait loin de toi!

ALVAR.

Quoi! vous l'avez quitté?

IDAMORE.

Voilà, voilà mon crime;
Voilà de mes malheurs la source légitime.
Zarès au doux sommeil s'abandonnait encor :
Je pars; fuyant sans guide aux champs de Balassor,
Des pieds des voyageurs j'interrogeais la trace.
Farouche, étincelant de vigueur et d'audace,
Les tigres des déserts, par mes bras terrassés,
Me couvraient tout entier de leurs poils hérissés.
Ainsi de ma tribu les vêtements serviles
N'écartaient point mes pas de l'enceinte des villes.
J'y courais; des clairons les belliqueux accents
Pour la première fois font tressaillir mes sens :
J'écoute... il me sembla qu'ils parlaient un langage
Connu de mon oreille et doux à mon courage.
La plaine se couvrit d'armes et d'étendards :
Je les vis, ces mortels qu'appelaient mes regards :
Je cherchai sur leur front quelque marque divine
Où fût empreint l'éclat de leur noble origine;
Vain espoir! Qu'ai-je vu? des traits efféminés,

Vieillis par les plaisirs, par les pleurs sillonnés,
Sous un faste imposant des corps dont la mollesse
Faisait mentir le fer qui chargeait leur faiblesse.
Je jurai d'asservir ces fantômes guerriers;
Je l'ai fait. Dans leurs rangs, armé pour leurs foyers
J'ai prodigué ces jours dont leur foule est avare;
J'ai rougi de mon sang les flèches du Tartare;
J'ai livré cent combats, Alvar, et le dernier,
En me créant leur chef, te fit mon prisonnier.
J'entrai dans Bénarès par mes mains délivrée;
Je voulais contempler cette ville sacrée,
L'admirer et la fuir. Insensé, j'espérais
La fuir pour mon vieux père et mes tristes forêts.
D'un peuple adulateur l'ardente idolâtrie,
Ces mots nouveaux pour moi, de gloire et de patrie,
Ce prodige des arts, ce bruit des instruments,
L'encens et l'aloès autour de moi fumants,
D'un essaim de beautés la danse enchanteresse,
Tout pénétra mes sens de langueur et d'ivresse;
MaisNéalaparut, et dans ce cœur dompté
Je sentis s'amollir un reste de fierté :
Je fléchis le genou, je vis une immortelle,
Et mon front malgré moi se courba devant elle.

ALVAR.

Oui, ce jour m'est présent; elle vous couronna
Des lauriers suspendus à l'autel de Crisna.
Jamais plus de beauté, jamais plus d'innocence,
N'ont soumis nos respects à leur double puissance.
Hélas! c'était ainsi que dans des jours plus beaux
La Vierge des chrétiens bénissait mes drapeaux.

IDAMORE.

Je l'aimai : je connus ce premier esclavage
Qu'embrasse avec transport une âme encor sauvage,
Ce tumulte des sens et ces brûlants désirs,
Ces craintes, ces fureurs dont il fait des plaisirs;
Je connus cet amour qui charme et désespère.
Que voulais-tu de moi, vain souvenir d'un père?
Impuissante raison, vertu, respect des lois,
Que vouliez-vous? j'aimais pour la première fois.
Je surpris Néala non loin du sanctuaire
Qui cache aux feux du jour son culte solitaire,
Sous ces bois d'orangers, dont deux fleuves rivaux
Ont consacré les bords en confondant leurs eaux.
J'osai de mes tourments peindre la violence.
Ah! que la vérité nous donne d'éloquence!
Cet aveu trouva grâce à ses yeux attendris,
Dans sa bouche entr'ouverte il arrêta ses cris :
Que dis-je! elle m'aima; mais tremblante, incertaine,
Triste, et passant pour moi de l'amour à la haine,
Elle oublie à ma voix un époux immortel,
Et court en me quittant embrasser son autel.
De mon sang réprouvé si la source est connue,
Je ne suis plus qu'un monstre exécrable à sa vue.
Que de fois dans ce cœur, honteux de la tromper,
Je retins mon secret qui voulait m'échapper!
Paria! ce nom seul la glace d'épouvante;
La prêtresse frissonne, et je n'ai plus d'amante.
Voilà quel est mon sort : longtemps mon amitié
T'épargna les chagrins d'une vaine pitié;
Sans qu'un malheur prochain m'étonne ou m'intimide,
J'ai besoin qu'un ami me console et me guide,
Je le sens, et toi seul... Qui porte ici ses pas?
On s'approche... C'est elle! Alvar, ne vois-tu pas,
A travers l'épaisseur de ce feuillage sombre,
Ce vêtement sacré qui la trahit dans l'ombre?
Ami, si quelque Brame errait autour de nous,
Cours, montre-lui ton glaive, et contiens son courroux;
Force-le de rentrer dans sa sainte demeure :
Qu'il vive, s'il se tait; s'il pousse un cri, qu'il meure.
Reviens pour la sauver.

SCÈNE II.

NÉALA, IDAMORE.

NÉALA.

Idamore! ah! parlez;
Idamore, est-ce vous?

IDAMORE.

Néala!... vous tremblez.
Ne craignez plus.

NÉALA.

O dieux!

IDAMORE.

Que ma voix vous rassure.

NÉALA.

Quoi! j'ai percé l'horreur de cette nuit obscure!
Où suis-je, et qu'ai-je fait? Venez, quittons ces lieux...

IDAMORE.

Vous les avez choisis.

NÉALA.

Moi!... j'outrageais les cieux.
Venez... Divinités de ce bois formidable,
J'épargne à votre oreille un entretien coupable;
Ne me punissez pas! Où fuir, et quels chemins
Déroberaient ma honte aux regards des humains?

IDAMORE.

Demeurez, Néala; pouvez-vous craindre encore,
Quand vous vous appuyez sur le bras d'Idamore?

NÉALA.

Mes yeux n'ont rencontré que présage de deuil :
Du temple, en m'échappant, j'avais heurté le seuil,
La flamme des trépieds jetait des feux sinistres,
J'ai frémi!... Si quelqu'un de nos pieux ministres,
Si mon père...

IDAMORE.

Tout dort, bannissez votre effroi.

NÉALA.

Eh! dorment-ils, ces dieux que je trahis pour toi?
Va, leur voix empruntait, pour troubler mon courage,
Le murmure des vents et le bruit du feuillage;
Et quand dans ces rameaux, qui m'accusaient tout bas,
Mes voiles arrêtés ralentissaient mes pas,
C'était la main des dieux, oui, leur main vengeresse,
Qui, prête à la punir, arrêtait leur prêtresse.

IDAMORE.

Eh bien! retournez donc au pied de votre autel,
Portez-lui vos terreurs; offrez à l'Éternel
Mes soupirs dédaignés, mes feux en sacrifice;
Du crime sur moi seul détournez le supplice :
Allez, près de l'époux qu'ici vous regrettez,
Chercher d'un autre amour les saintes voluptés.
Soyez heureuse : allez.

NÉALA.

Il est vrai, je t'offense :
Que puis-je redouter? tu prendrais ma défense.
Pardonne, je suis faible; et si je l'étais moins
Me viendrais-je à ta foi remettre sans témoins?
Aurais-je enfreint les lois que j'observais sans peine,
Avant qu'un fol amour m'en fît sentir la chaîne?
Aussi le juste ciel, qui veillait sur mes jours,
D'un œil impitoyable a regardé leur cours :
Ces purs ravissements, cette divine extase
D'une âme sans remords que la ferveur embrase,
Cette ineffable paix que donne la vertu,
M'ont punie, en fuyant, d'avoir mal combattu;
Mais je ne me plains pas, non, je les abandonne
Pour ce bonheur amer que la crainte empoisonne,
Pour te voir, te parler, pour entendre ta voix,
Et j'ai voulu l'entendre une dernière fois.

IDAMORE.

Achève, Néala; parle, quelle puissance
Veut rompre de nos cœurs la secrète alliance?
Quelle autre que la mort nous pourrait séparer?

NÉALA.

Celle que mon enfance apprit à révérer,
Celle que la nature a commise au grand prêtre.

IDAMORE.

Ah! c'est lui!...

NÉALA.

C'est mon père et mon souverain maître.
Le Gange, où du soleil brillaient les derniers feux,
Recevait en tribut mon offrande et mes vœux;
Sans fixer mes esprits qui les suivaient à peine,
Mes lèvres murmuraient une prière vaine,
Et dans ce trouble heureux dont j'aimais l'abandon
Mêlaient aux mots sacrés tes aveux et ton nom.
Le grand prêtre parut; je pâlis, insensée,
Comme s'il eût pu lire au fond de ma pensée!
« Néala, me dit-il, apprenez par ma voix
« Qu'un oracle du Gange a révoqué son choix.
« Avant qu'à ses autels le serment vous engage,
« Il veut vous affranchir d'un éternel veuvage.
« A l'hymen d'un mortel il vous cède aujourd'hui.
« Quand ce mortel viendra, vous quitterez pour lui
« Cet asile de paix dont l'ombre et le silence
« Des conseils corrupteurs gardaient votre innocence.
« Recevez cet époux avec un cœur pieux,
« Comme le don d'un père et le présent des cieux. »

IDAMORE.

Eh quoi! dans mon orgueil, quoi! dans ma folle audace,
J'étais jaloux d'un dieu dont j'usurpais la place;
Mortel, je m'indignais qu'un dieu fût mon rival,
Et d'un homme aujourd'hui je ne suis plus l'égal!
Et ce dieu, lui livrant mon amante ravie,
Lui transporte d'un mot mon bonheur et ma vie!
Tu ne m'appartiens plus, tu veux m'abandonner,
Dans le fond d'un sérail ils vont t'emprisonner!
Non! quel est cet époux? est-il prince ou bramine?
Oh! qu'il a dû vanter son illustre origine!
Quel est son rang, son nom? où le faut-il chercher?
Quel temple ou quel palais peut encor le cacher?

NÉALA.

Calmez-vous, je l'ignore; hélas! je crains mon père;
Je ne sais point braver sa majesté sévère.
Par un soin curieux je pourrais l'outrager;
J'écoute, je réponds, et n'ose interroger.

IDAMORE.

Alors c'est donc à moi d'écarter le nuage
Où se cache des dieux cette invisible image.
Il s'arroge une part dans leur divinité;
Il voit comme un néant la faible humanité;
Il se trouble à l'éclat de sa grandeur suprême;
Il s'impose, il s'adore, il a foi dans lui-même.
J'irai le détromper.

NÉALA.

Parlez plus bas; les vents
Peut-être à son oreille ont porté vos accents.

IDAMORE.

C'est mon vœu, mon espoir! eh bien, qu'il se présente,
Qu'il vienne de mes bras arracher mon amante!
Déjà contre le mien son bonheur s'est heurté :
Il crut, dans ses complots contre ma liberté,
Me trouver à ses dons une vertu facile,
Ou briser mon orgueil comme un roseau fragile;
J'ai repoussé les dons que présentait sa main,
Et son joug s'est rompu contre ce front d'airain.

NÉALA.

Quel triomphe pour vous! quelle vertu sublime,
D'insulter aux objets d'un culte légitime!
De la nature au moins n'outragez pas les lois.
Parlez, si votre père eût réclamé ses droits,
Auriez-vous méconnu sa voix auguste et chère?
S'il respirait encore...

IDAMORE.

Il vit! ah! je l'espère!
Il vit!... De quel malheur viens-tu m'épouvanter?
Excuse des transports que je n'ai pu dompter.
J'ignore l'art trompeur, inventé dans les villes,
D'enchaîner à son gré ses passions dociles.
Les lois, les vains égards, les devoirs convenus,
M'ont chargé de liens jusqu'alors inconnus.
Jeté, farouche encore, à travers ces entraves,
Je frémis sous leur poids, léger pour des esclaves.
Oui, jusque dans tes fers ton amant a porté
Des monts qui l'ont nourri la sauvage âpreté.
Si tu me connaissais, si jamais ma naissance...
Ah! je dois respecter ta juste obéissance;
Poursuis, affranchis-toi d'un sacrilége amour.

NÉALA.

Qui que tu sois, mon cœur est à toi sans retour.

IDAMORE.

Sais-tu, fille d'un brame, à qui ton cœur se donne?

NÉALA.

Le trône de Delhi, que la gloire environne,
Dût-il de mes splendeurs rendre les rois jaloux,
Un désert avec toi m'aurait semblé plus doux.

IDAMORE.

Un désert! ah! qu'entends-je? ah! vierge infortunée,
Dans le fond des déserts pourquoi n'es-tu pas née,
Ou pourquoi les destins, contre nous irrités,
Ne m'ont-ils pas fait naître au milieu des cités?
C'est trop me déguiser sous l'éclat qui t'abuse,
A tromper plus longtemps ma fierté se refuse;
Connais-moi tout entier...

NÉALA.

Idamore, écoutez;
On s'avance vers nous à pas précipités;
C'en est fait! sauvez-moi.

IDAMORE.

Quel mortel las de vivre,
Te voyant sous ma garde, osera te poursuivre?
Viens... Mais c'est un ami, c'est un guerrier chrétien
A qui j'ai révélé mon secret et le tien,
Qui veillait sur tes jours.

SCÈNE III.

NÉALA, IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Fuyez. L'aube nouvelle
Ramène à sa clarté tout un peuple fidèle.
Ces bois vont retentir des hymnes du matin,
Et du concert pieux j'entends le bruit lointain.
(*Ici les premières mesures du chœur.*)

IDAMORE.

Quoi! sitôt!...

NÉALA.

Ah! fuyez.

IDAMORE.

Vous reverrai-je encore?

NÉALA.

Peut-être.

IDAMORE.

Accordez-moi la faveur que j'implore,
Et je pars.

NÉALA.

Eh bien!... oui.

IDAMORE.

Demain, au même lieu.

NÉALA.

Demain.

IDAMORE.

Vous le jurez?

NÉALA.

Oui, mais fuyez...

IDAMORE.

Adieu!

SCÈNE IV.

NÉALA, *tombant à genoux.*

O toi! dont la puissance éclata la première,
Quand Brama de la nuit sépara la lumière,
Soleil, dieu créateur, tes rayons bienfaisants
Aux plus vils des humains prodiguent leurs présents:
Entends du haut des cieux, entends ma voix timide:
Au laurier qui t'est cher si j'offre une eau limpide,
Des couleurs de ton choix si mon front s'est paré
A la fête où ton nom se plaît d'être honoré,
Permets que sous son voile une ombre favorable
Dérobe au châtiment la fuite d'un coupable,
Respecte le secret d'un amant malheureux,
Dont ton œil vigilant a surpris les aveux,
Mais si contre son sang ta clarté s'est armée,
S'il est puni, s'il meurt pour m'avoir trop aimée,
Adieu, Soleil, adieu, demain tu reviendras,
Et mes yeux pour te voir ne se rouvriront pas!

SCÈNE V.

CHŒUR.

BRAMES, portant des instruments; GUERRIERS, PEUPLE.

PREMIER BRAME.

Du Soleil qui renaît bénissez la puissance;
Chantez, peuples heureux, chantez:
Couronné de splendeur, il se lève, il s'avance.
Chantez, peuples heureux, chantez
Du Soleil qui renaît les dons et les clartés.

LE PEUPLE.

Il se lève, il s'avance;
Publions sa puissance,
Adorons ses clartés.

SECOND BRAME.

Sept coursiers, qu'en partant le dieu contient à peine[1],
Enflamment l'horizon de leur brûlante haleine:
O Soleil fécond, tu parais!
Avec ses champs en fleurs, ses monts, ses bois épais,
Sa vaste mer de tes feux embrasée,
L'univers plus jeune et plus frais
Des vapeurs du matin sort brillant de rosée!

PREMIER BRAME.

Disparaissez, démons enfantés par la nuit,
Du meurtrier sinistres guides;
Vous qui trompez par des lueurs perfides
Le voyageur charmé dont l'erreur vous poursuit,
Tombez, disparaissez sous ses flèches rapides!

CHOEUR DES BRAMES.

Et vous, peuples heureux, chantez
Les démons dispersés par ses flèches rapides;
Et vous, peuples heureux, chantez
L'astre victorieux qui vous rend ses clartés

LE PEUPLE.

Publions sa victoire,
Adorons ses clartés.

UN BRAME.

Sous douze noms divers les mois chantent sa gloire[2].

UN AUTRE.

Douze palais égaux, où l'entraîne le temps,
Reçoivent tour à tour ses coursiers haletants.

PREMIER BRAME.

Chaque saison lui doit les attraits qu'elle étale:
Le printemps les parfums que son haleine exhale,
L'été ses fruits et ses moissons;
Il gonfle de ses feux les trésors dont l'automne
En riant se couronne;
Chantons en lui le père des saisons.

LE PEUPLE.

Chantons, chantons en lui le père des saisons,
Qui doivent à ses dons
L'éclat changeant de leur couronne.

UNE VOIX, parmi le peuple.

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Est un jardin paré de ses largesses;
Ce doux pays reçoit du haut des cieux
De ses rayons les premières caresses.

UNE AUTRE.

Sous une forme humaine il habita nos monts;

1 Bhaguat-Geeta.
2 Ibid.

Des fureurs du serpent délivra nos campagnes;
Il apprit aux bergers de divines chansons,
Que répétaient en chœur neuf vierges ses compagnes [1].

CHOEUR.

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Répète encor ses vers mélodieux.

SECOND BRAME.

Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour:
Dans les forêts que leur souffle balance
Les brises du matin célèbrent son retour;
La mer, qui se soulève, en grondant le salue;
Tourné vers l'orient, où brille un nouveau jour,
Le lion se prosterne et rugit à sa vue;
Pour lui porter ses vœux au céleste séjour,
L'aigle, en poussant des cris, s'élance...
Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

UN GUERRIER.

Je viens d'armer mon fils; Soleil, de ton passage
Que, féconde en bienfaits, sa gloire offre l'image:
Qu'on admire l'éclat de ses exploits naissants,
Que le midi de sa noble carrière
Brille, comme le tien, de feux éblouissants,
Qu'il meure comme toi dans des flots de lumière!

UNE JEUNE FILLE.

Ma mère aux portes du tombeau
Languit dans une nuit épaisse,
Les doux rayons de ton flambeau
N'écartent plus le noir bandeau
Dont l'ombre sur ses yeux s'abaisse.

Si je la perds, que puis-je aimer?
Elle seule était ma famille;
Sous mes baisers viens rallumer
Ses yeux que la mort va fermer;
Permets-lui de revoir sa fille.

UN BRAME.

Dieu des divins accords, souris à nos accents.

UN GUERRIER.

Ma main, dieu des guerriers, te consacre ces armes.

UN PASTEUR.

Reçois, dieu des pasteurs, mes fruits et mon encens.

LA JEUNE FILLE.

Dieu de tous, je suis pauvre et je t'offre mes larmes.

CHOEUR DES BRAMES.

Chantez, peuples heureux, chantez
Du Soleil qui renaît les dons et les clartés.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Eh! comment garder le silence?
Avec tout l'univers célébrons son retour.
Couronné de splendeur, il se lève, il s'élance;
Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

EMPSAEL, LE CHOEUR.

EMPSAEL.

L'astre dont vos concerts ont publié la gloire,
De vos vœux, dans son cours, gardera la mémoire.
Dans le sein des sillons, à ses feux présenté,
Il répandra la vie et la fécondité.
Peuple, offrez-lui toujours d'abondants sacrifices,
Et de riches moissons en paieront les prémices.
Prêtres, persévérez dans vos austérités;
Vos maux ont un témoin, vos soupirs sont comptés.
Sous le fer, sous le feu, qui creusent vos blessures,
De la chair et du sang réprimez les murmures;
Dieu vous garde une place auprès de vos aïeux:
La vie est un combat dont la palme est aux cieux.
Sous vos ombrages frais Akébar va descendre;
Écartez l'imprudent qui le pourrait surprendre.
Le temple s'ouvre, il vient; à ses pieds prosternés,
Ne levez point vos yeux vers la terre inclinés;
Gardez-vous d'altérer par leur coupable atteinte
Cette paix des élus sur son visage empreinte.
Qu'on se retire, allez.

(Les brames et le peuple se retirent sans regarder Akébar.)

SCÈNE II.

EMPSAEL, AKÉBAR.

AKÉBAR. *Il descend lentement les degrés du temple et s'approche d'Empsaël, qui se prosterne devant lui.*

Levez-vous, Empsaël.
Ne puis-je redouter l'abord d'aucun mortel?
Ces accents dont Brama daigne emprunter l'organe,
N'iront-ils point frapper une oreille profane?

EMPSAEL.

Quand tu veux te cacher, flambeau de vérité,
Quel souffle ternirait ton éclat respecté?
Nul n'osera mêler un regard infidèle
A ce commerce auguste où ta bonté m'appelle;
Sois sans crainte.

AKÉBAR.

O bonheur de se voir adoré,
Qu'avec emportement mon cœur t'a désiré!
Et, pour livrer ma vie à tes pompeux spectacles,
Combien j'ai surmonté de chagrins et d'obstacles!
Je te possède... Hélas!

EMPSAEL.

Quoi! voulez-vous toujours
De vos prospérités empoisonner le cours,
Souffrir avec ennui que le peuple vous voie
Respirer sans plaisir l'encens qu'il vous envoie?
N'aimez-vous plus ce trône où des lointains climats
Les rois viennent baiser la trace de vos pas?

AKÉBAR.

Je l'aimais, quand un autre y siégeait à ma place;
Entre nous à regret je mesurais l'espace,
A ses débiles mains j'enviais l'encensoir.
Le voilà donc, ce trône où j'ai voulu m'asseoir!
Composer ses regards, veiller sur son visage,
Affecter la froideur d'une insensible image,
O tourment! que mon front, lassé de ses splendeurs,
Se courbe avec dégoût sous le poids des grandeurs!
Que le temple et sa pompe, et sa triste harmonie,
Ont fatigué mes sens de leur monotonie!

(Il tombe assis sur un banc de gazon.)

1 Sonnerat, Wm. Jones.

EMPSAEL.

Contre l'ennui secret qui consume vos jours,
Dans l'étude autrefois vous cherchiez un secours.

AKÉBAR.

Oui, j'ai longtemps pâli sur ces tables antiques,
Des quatre âges du monde infaillibles chroniques,
Et tant d'écrits savants, entassés dans nos murs,
Ont chargé mon esprit de leurs dogmes obscurs.
Après trente ans d'efforts, j'ai percé dans les ombres
Des caractères saints, des figures, des nombres :
Les éclats de la foudre et le cri des oiseaux
Ont d'oracles certains payé mes longs travaux.
Qui d'un vol plus hardi consultera les astres
Sur des succès futurs ou de prochains désastres,
Et d'un songe équivoque envoyé par les dieux
Lira d'un œil plus sûr l'avis mystérieux?
Science que j'aimais, séduisante chimère,
Ta coupe inépuisable à ma bouche est amère;
Tes charmes sont trompeurs, et tu m'as enivré
Sans étancher la soif dont je suis dévoré!
Quoi! tout est vain?...

EMPSAEL.

Jamais vos misères passées
N'ont d'un chagrin plus sombre obscurci vos pensées.
Quel est ce mal cuisant pour vous seul réservé,
Dont vous cachez la plaie à mon zèle éprouvé?

AKÉBAR. *Il se lève.*

Quel bonheur, Empsaël, quelle volupté pure
D'abandonner ses sens au vœu de la nature!
Par ces chemins de fleurs, dont j'ai fui les appas,
Qu'il est doux d'égarer ses désirs et ses pas!
Ce bonheur est le tien, ô fougueux Idamore!

EMPSAEL.

Son triomphe importun vous poursuit-il encore?

AKÉBAR, *avec violence.*

Il osa me braver : sans fléchir les genoux,
De mon œil menaçant il soutint le courroux!
On l'admire pourtant, on l'exalte, on l'encense;
L'amour qui l'environne impose à ma puissance :
Il règne, et qu'a-t-il fait? le devoir d'un soldat;
Un misérable sang, qu'il verse pour l'État,
L'emporte sur celui dont mon pieux courage
De Brama sur l'autel vient arroser l'image.
Quel effort douloureux s'est-il donc imposé?
Par quels jeûnes cruels son corps s'est-il usé?
Sa langue, dont le ciel tolère l'insolence,
N'a pas langui dix ans dans un morne silence.
Il est libre, et son cœur, fier de ses sentiments,
N'en contraignit jamais les heureux mouvements.
Il se livre au penchant dont l'erreur le caresse,
De la gloire à longs traits il savoure l'ivresse;
Tandis qu'enseveli dans ma noble prison,
J'arme contre mes sens une froide raison;
Tandis que, m'exerçant par d'obscurs sacrifices,
Je suis mort à la joie, au monde, à ses délices,
Aux douceurs de l'espoir, aux flammes des désirs.
Pour moi sont les tourments, et pour lui les plaisirs;
Et le bien, le seul bien où mon amour s'attache,
Comblé de tous les dons, c'est lui qui me l'arrache :
Ma puissance, il l'outrage, il l'ose mépriser;
Sous mes foudres sacrés j'hésite à l'écraser!
Dieux! ma tête a blanchi dans mon saint ministère,
Et vous donnez sa honte en spectacle à la terre!
Vengez-moi : triste objet d'envie et de pitié,
Grands dieux! dans mon exil m'avez-vous oublié?

EMPSAEL.

Ah! qu'ils ne privent pas de ce chef intrépide
La tribu des guerriers, qui l'a choisi pour guide.
Qu'importe à vos dégoûts qu'il se soit révolté
Contre les droits divins de votre autorité?
Elle n'est, dites-vous, qu'un illustre esclavage...

AKÉBAR.

Je n'en puis, sans mourir, endurer le partage.
Triste effet des grandeurs! leur amour malheureux
Égare nos esprits en de contraires vœux;
S'il échappe à nos mains, ce pouvoir qui nous pèse,
Il nous laisse un regret que nul charme n'apaise,
Un vide, un vide affreux que rien ne peut combler :
De sa vieillesse oisive on se sent accabler;
Un je ne sais quel vague empoisonne l'étude,
Corrompt de nos plaisirs l'innocente habitude;
Alors il faut mourir!... Encor quelques instants,
Je connaîtrai mon sort : il viendra, je l'attends...
Ah! qu'il honore en moi l'autorité suprême,
Et je ne le hais plus, je l'adopte, je l'aime.
Qu'il parle : que veut-il? des biens? des dignités?

EMPSAEL.

Quels dons par vous offerts n'a-t-il pas rejetés?

AKÉBAR.

Peut-être il en est un qui fléchira sa haine :
Par ce lien auguste il faut que je l'enchaîne;
Je le veux. Cet honneur est sans doute inouï,
Et son farouche orgueil en doit être ébloui.
Je le veux...

EMPSAEL.

Pour bannir le soin qui vous tourmente,
Souffrez que devant vous Néala se présente;
Et bientôt à sa voix ce déplaisir mortel
Fera place aux transports de l'amour paternel.

AKÉBAR.

Moi, la voir! ah! demeure. Infortuné! j'évite
Jusqu'aux doux mouvements dont son aspect m'agite.
Ils troublent ma ferveur; je m'accuse en secret
D'un sentiment humain dont Dieu n'est pas l'objet.
Mais je l'aime, et, soigneux de cacher ma faiblesse,
Je me fais un tourment de ma propre tendresse.
Néala me redoute; en lui tendant les bras
Jamais je n'enhardis son timide embarras;
Jamais je n'adoucis par un tendre sourire
L'austère majesté qui sur mes traits respire.
Quand un père à sa fille ouvre ses bras tremblants,
Lui laisse avec amour baiser ses cheveux blancs,
Je m'indigne, je pleure, et vois d'un œil d'envie
Ce bonheur inconnu dont j'ai privé ma vie.
Ma fille!... Et je la perds! Le ciel veut qu'à ce prix
Je rachète un pouvoir qu'il m'a trop tôt repris!
Ma mort suivra de près cette épreuve dernière...
Mais j'emporte au tombeau ma grandeur tout entière.
Eh bien! n'hésitons plus, j'y souscris, c'en est fait!

EMPSAEL.

Ah! sachez vous contraindre : Idamore paraît.
Pourrez-vous déguiser l'horreur qu'il vous inspire?...

AKÉBAR, *froidement.*

Quelle horreur? qu'avez-vous, et que voulez-vous dire?

Voyez, je suis tranquille, et sur mon front serein
Mon trouble n'a laissé ni courroux, ni chagrin.
Sortez.

SCÈNE III.

AKÉBAR, IDAMORE.

IDAMORE.

Votre message a droit de me surprendre;
A cet excès d'honneur j'étais loin de m'attendre.
Vous souhaitez me voir, vous, seigneur! et pourquoi?
Pontife du Très-Haut, que voulez-vous de moi?

AKÉBAR, *à part.*

De quel œil ce profane insulte à ma présence!
(*A Idamore.*)
Contre ma faible voix vous vous armez d'avance :
Vous apportez sans doute à ce grave entretien
Un cœur aigri, blessé, bien différent du mien;
Vous le connaissez mal.

IDAMORE.

Il a changé peut-être.
Pour moi, je suis le même, et je veux toujours l'être;
Juste, mais inflexible.

AKÉBAR.

Ainsi votre fierté
Prend le mépris des lois pour l'austère équité.
Ce bras, qui les détruit, met la force à leur place,
N'écoute de conseils que ceux de son audace.
Un vainqueur tel que vous se croirait avili
S'il n'affectait l'horreur de tout ordre établi.
Vous laissez le vulgaire accorder à l'usage
Ses aveugles respects et son servile hommage;
Mais vous!...

IDAMORE.

De mes avis le sacrilége orgueil
Du temple où vous régnez a-t-il franchi le seuil?
L'a-t-on vu s'arroger quelques droits despotiques
Sur vos rites secrets, vos pieuses pratiques?
Content d'y présider, laissez, laissez mes mains
Se charger du fardeau des intérêts humains.
Soyez plus qu'un mortel, j'y consens, si nous sommes,
Vous le dernier des dieux, moi le premier des hommes.

AKÉBAR.

Poursuivez, Idamore; il est digne de vous
D'accabler un vieillard sans force et sans courroux.
Est-ce là ce guerrier si grand, si magnanime?
Insensé! quelle erreur contre moi vous anime?
Suis-je votre ennemi?

IDAMORE.

Vous l'êtes, je le sais.
Mon ennemi! qui, vous?... plus que vous ne pensez...
Plus que je ne puis dire.

AKÉBAR.

Eh! comment? je l'ignore.
Qu'ai-je fait?

IDAMORE.

Mon malheur. Vous qu'un vain peuple adore,
Qui portez saintement d'inévitables coups;
Oui, vous mon ennemi, le plus cruel de tous;
Oui, ce que n'auraient pu ni chrétiens ni Tartares,
Vous l'avez fait : c'est vous... Malheureux, tu t'égares!

AKÉBAR.

Que répondre, Idamore, à ces vagues discours,
Dont la fureur commence et rompt soudain le cours?
O vous qui m'accusez, je plains votre délire.
Connaissez-la cette âme, où vous avez cru lire :
Moi, me préoccuper de soins ambitieux,
Quand la nuit du tombeau se répand sur mes yeux,
Quand l'eau lustrale attend ma dépouille glacée?
Qu'un plus sublime objet absorbe ma pensée!
Le bonheur de ma fille, après de longs combats,
Est l'unique devoir qui me trouble ici-bas.
Le ciel, dont la bonté la rend à mes tendresses,
A dérobé sa tête au bandeau des prêtresses.
Une illustre alliance embellirait ses jours;
J'ai cherché dans l'armée, au temple, dans les cours,
Quelque mortel si grand que son sang trouvât grâce
Devant l'éclat divin des auteurs de ma race.

IDAMORE.

Il est choisi sans doute?

AKÉBAR.

Oui, seigneur. Je le croi,
Digne de mes aïeux, de ma fille et de moi.

IDAMORE.

Son nom!...

AKÉBAR.

Il porte un nom que l'Indostan révère,
Le destin des combats ne lui fut point sévère,
Il est brave, puissant...

IDAMORE.

Mais enfin, cet époux,
Ce vainqueur, ce héros, quel est-il donc?

AKÉBAR.

C'est vous.

IDAMORE.

Qu'entends-je!

AKÉBAR.

Le voilà, cet ennemi terrible..

IDAMORE.

Ah! croyez... J'ignorais... O ciel! est-il possible?
Qui? moi?

AKÉBAR.

De cet espoir je flattais mes douleurs,
Et ce jour, le premier de la saison des fleurs,
Ce jour, que nous comptons parmi nos jours propices,
Eût éclairé vos nœuds formés sous ses auspices.

IDAMORE.

Mon père! l'Éternel me parle par ta voix;
Il t'inspire, il me nomme, il a dicté ton choix.
J'accepte ses bienfaits, j'adore tes oracles.
Un seul mot de ta bouche enfante des miracles;
Oui, mon orgueil vaincu s'humilie à tes pieds.
Que par mon repentir mes torts soient expiés.
J'avais vu Néala, j'aimais sans espérance;
J'ai maudit tes autels, vos lois, ma dépendance,
Toi-même, toi, mon père;... et tu combles mes vœux!
D'un amour téméraire excuse les aveux;
Pardonne à mes fureurs. J'abjure, je déteste
De ce cœur révolté l'égarement funeste;
Mais du moins à la haine il fut toujours fermé :
Mon crime, ah! mon seul crime est d'avoir trop aimé!

AKÉBAR.

Ne vous condamnez point : peut-être ma sagesse

Gênait par ses leçons votre ardente jeunesse.
Je puis à votre oreille épargner mes avis...

IDAMORE.

Non, parlez, commandez : ils seront tous suivis.
Prenez sur ma raison un souverain empire.
Eh ! ne vous dois-je pas le seul bien où j'aspire?
Néala, mon amante... ah! daignez l'appeler.
Ne puis-je la revoir? vais-je enfin lui parler?
Quel lieu doit nous unir? quelle heure fortunée
Verra bénir par vous un si cher hyménée ?

AKÉBAR.

Eh bien, que de nos lois la sainte austérité
Fléchisse pour vous seul devant ma volonté!
Ces bois religieux, dont un antique usage
Aux pompes de l'hymen consacre le feuillage,
Vers la quatrième heure entendront vos serments;
Qu'ils soient de vos aveux les premiers confidents.
Attendez votre épouse aux lieux où je vous laisse.
Adieu, mon fils.

(*Il présente sa main à Idamore, qui s'incline pour la baiser.*)

(*A part.*)

Superbe, enfin ton front s'abaisse.

SCÈNE IV.

IDAMORE.

Son fils! je suis son fils! l'époux de Néala!
Son fils... De ce doux nom un autre m'appela.
Il me pleure... il me cherche, et mon hymen s'apprête.
Il n'assistera point à cette auguste fête.
Zarès n'est plus mon père, hélas! il ne l'est plus!...
Des biens communs à tous, les hommes l'ont exclus,
Et tu t'es fait leur frère à force d'imposture!
Ton âme s'avilit en fuyant la nature :
Ils t'ont rendu cruel, perfide, ingrat comme eux;
Renonce à ton vieux père, achève et sois heureux.
Quel bonheur de tromper une vierge innocente,
De frémir au doux son de sa voix caressante,
De la craindre en l'aimant, de dire avec effroi :
Ce cœur, s'il me connaît, va se fermer pour moi!
D'étouffer un secret dont le poids vous oppresse!...
Et s'il éclate, ô ciel! quel prix de sa tendresse?
La malédiction dont mes jours sont couverts,
L'exil, le désespoir, la mort dans les déserts!...
Non : elle connaîtra le proscrit qu'elle adore...
Mais contre ses terreurs si l'amour lutte encore,
De ces nœuds réprouvés affrontant le danger,
Si de mon avenir elle ose se charger,
Nature, il faut céder, j'oublierai tout pour elle.
Dieux! je la vois : heureuse, elle en paraît plus belle.
De quel funeste aveu je la vais accabler!
Je tremble!!... Elle m'apprend que je pouvais trembler.

SCÈNE V.

IDAMORE, NÉALA.

NÉALA.

Accusez-vous encor la justice éternelle?
Le pontife à sa voix vous trouve-t-il rebelle?
Il vous donne sa fille, il parle, et son pouvoir
Change une ardeur coupable en un pieux devoir.
Que béni soit le jour qui nous rend l'innocence!
Le Très-Haut nous a vus d'un regard d'indulgence,
Et les divinités qui peuplent ces forêts
Devant lui sans colère ont porté nos secrets.
Au pied de son autel confondons nos hommages,
Venez... mais sur vos traits quels sinistres nuages!

IDAMORE.

Néala!

NÉALA.

Qu'avez-vous?

IDAMORE.

Si vous saviez...

NÉALA.

Eh bien?

IDAMORE.

Détruirai-je d'un mot mon bonheur et le sien?
Vous m'aimez?

NÉALA.

Moi, grands dieux!

IDAMORE.

Mais d'un amour extrême,
Sans borne, égal au mien?

NÉALA.

J'en appelle à vous-même.

IDAMORE.

C'est moi que vous aimez, non le chef des guerriers,
Non l'éclat de mon rang, mes titres, mes lauriers?
Quel que soit l'abandon où l'avenir me livre,
A ces biens fugitifs votre amour doit survivre?

NÉALA.

En doutez-vous?

IDAMORE.

Jamais vous ne les avez plaints,
Ces malheureux, privés de l'aspect des humains...

NÉALA.

Comment?

IDAMORE.

Dont la tribu, proscrite et vagabonde,
Traîne après soi l'horreur et les mépris du monde?

NÉALA.

N'achevez pas : leur nom est funeste, odieux;
Il souillerait l'air pur qu'on respire en ces lieux.

IDAMORE.

Un d'eux... il était las de son sort misérable...
Secouant tout à coup l'opprobre qui l'accable,
Il vient, combat, triomphe : admis dans les cités,
Il profane les murs par vous-même habités.

NÉALA.

Ah! que de son abord votre bras m'affranchisse,
Un ennemi du ciel, un monstre!... Qu'il périsse;
Point de pitié, frappez!

IDAMORE.

Frappez donc votre époux :
Cet ennemi, ce monstre embrasse vos genoux.
Frappez.

NÉALA *se précipite vers la statue de Brama, qu'elle embrasse.*

Toi qui l'entends, protége ta prêtresse;
Dieu, fais luire entre nous ta foudre vengeresse;

Que ce marbre insensible, ébranlé par mes cris,
Entre l'impie et moi renverse ses débris.

IDAMORE, *à genoux.*

Ma vie est un fardeau ; prenez-la, je l'abhorre :
Mon amitié flétrit ; mon amour déshonore,
Mon nom glace d'effroi.

NÉALA, *sans le regarder.*

Les cieux m'en puniront ;
Mais le tranchant du fer n'atteindra pas ton front.
Infortuné, va-t'en !

IDAMORE.

Hélas ! dans quelles villes,
Sous quel heureux climat, sur quels bords si fertiles,
Où les plaisirs pour moi ne soient sans volupté,
Le printemps sans parure, un beau jour sans clarté?
Vous fuirai-je aux déserts? mais où fuir ce qu'on aime?
Dans quel antre profond me cacher à moi-même ?
Où ne verrai-je plus ces flambeaux de la nuit,
Dont les feux si souvent à vos pieds m'ont conduit ?
Par quel chemin vous fuir? quel rocher, quelle source,
Pour me parler de vous, ne suspendra ma course?
Beaux lieux, sans m'arrêter comment vous parcourir,
Et puis-je en la fuyant m'arrêter sans mourir?
Fleuve heureux, bois si cher à ma reconnaissance,
Je vous reverrai donc, mais pleins de son absence!...
A travers les rameaux, là, j'observais ses pas :
Là, pour l'entretenir, j'affrontais le trépas ;
Là, les heures pour moi s'allongeaient dans l'attente ;
Ici, je lui donnais ce doux titre d'amante ;
Plus loin... ô Néala, quel prix de mes exploits!
Je leur dus de vous voir pour la première fois.
Couronné par vos mains, que j'étais fier de l'être !
Ah! vous m'aimiez alors, vous m'admiriez peut-être!
Oui, malgré vos mépris, oui, malgré mon malheur,
Ce jour atteste encor que j'eus quelque valeur ;
Quelques dons m'élevaient au-dessus du vulgaire,
Et j'avais des vertus, puisque j'ai pu vous plaire.

NÉALA.

Ils me furent cruels, ces dangereux trésors,
Dont j'exaltais le prix pour tromper mes remords.
Pourquoi m'ont-ils caché, sous leur brillant mensonge,
L'abîme inévitable où mon erreur me plonge ?
Malheur au cœur aimant que leur charme séduit :
C'est par eux qu'à jamais mon bonheur fut détruit.

IDAMORE.

Il ne l'est pas encor ; du moins il peut renaître.
La pompe se prépare, eh bien!... dois-je y paraître ?
Cet aveu qu'en tremblant j'ai versé dans ton sein,
N'y laisse plus pour moi qu'horreur et que dédain :
D'un amour confiant il est l'excès sublime,
Mon seul droit au pardon, mon titre à ton estime.
Je disais : Il m'est doux de lui livrer mon sort
D'arracher à sa crainte un si pénible effort,
Si grand, si généreux, que jamais avant elle
La plus parfaite ardeur n'en laissa de modèle :
Donnons-lui ce triomphe ; honneurs, lauriers, pouvoir,
Jetons tout à ses pieds, je veux tout lui devoir!
Je l'ai fait sur la foi de ta sainte promesse,
J'en ai cru ta pitié, j'en ai cru ta tendresse ;
Chassé, maudit par toi, j'en crois encor tes pleurs;
Voilà tous mes garants ; parle, sont-ils trompeurs?

NÉALA.

Eh! quel est ton espoir? que d'une âme affermie
J'accepte en t'épousant l'exil et l'infamie?...
Je le veux ; mais demain quel sera mon appui,
Si l'ange de la mort m'appelle devant lui?
Surprise dans les nœuds d'un hymen sacrilége,
A ce juge irrité, dis-moi, que répondrai-je?
Le courroux des humains ne peut m'épouvanter;
Mais le sien, mais pour toi le faut-il affronter?
Mais faut-il échanger contre des cris funèbres,
Contre le noir séjour des esprits de ténèbres,
Contre des châtiments qui prolongent mes maux
Au delà de ce monde, au delà des tombeaux,
Cette paix, ces plaisirs, ces innocentes joies,
Que Dieu garde aux tribus qui marchent dans ses voies,
Dieu même, et les clartés de ce palais divin
Où rayonne un jour pur sans aurore et sans fin?

IDAMORE.

Non ; mais je t'y suivrai. Quel forfait m'en exile?
Le sein de l'Éternel est aussi notre asile.
Va, ces mortels si fiers, qui nous ont rejetés,
De ce bonheur en vain nous croient déshérités.
Nous sommes ses enfants. Comme sur leur visage
N'a-t-il pas sur le nôtre imprimé son image?
De nos jours et des leurs, qu'il pèse également,
Au même feu céleste il puisa l'aliment.
Nos sens formés par lui, nos traits, tout est semblable.
Ont-ils un œil plus sûr, un bras plus redoutable?
Dieu dans leur voix plus mâle a-t-il mis d'autres sons?
Le soleil, pour eux seuls prodigue de moissons,
N'échauffe-t-il pour nous que poisons homicides?
Les fruits se sèchent-ils sur nos lèvres avides?
Les flots, dont notre soif implore le secours,
Pour tromper ses ardeurs détournent-ils leur cours?
Ces mortels, comme nous, sont condamnés aux larmes,
Soumis aux mêmes maux, blessés des mêmes armes;
Les mêmes passions nous brûlent de leurs feux;
Ils souffrent comme nous, et nous aimons comme eux...
Ah! cent fois davantage... Et Dieu, lui, notre père,
N'eût fait de tant d'amour qu'un jeu de sa colère!
L'homme a seul méconnu ce doux instinct des cœurs;
Des frères, qu'il proscrit, il sépare les sœurs.
La mort rassemblera cette famille immense;
Dieu nous appelle tous : le brame qui l'encense,
Et l'enfant du désert repoussé des autels,
Reposeront unis dans ses bras paternels.

NÉALA.

Je goûte à t'écouter un charme trop funeste;
D'un courroux qui s'éteint ne m'ôte pas le reste.
Ah! fuis, séparons-nous!

IDAMORE.

Tu l'ordonnes, je pars;
Mais vers moi pour adieu tourne au moins tes regards.
Ne me refuse pas...

NÉALA, *se retournant vers lui.*

Idamore!

IDAMORE, *se rapprochant d'elle par degrés.*

Ma vue
N'a pas troublé tes sens d'une horreur imprévue.
Non. Qu'avais-tu pensé? que tu reconnaîtrais
Le sceau de la vengeance empreint sur tous mes traits;
Se sont-ils revêtus d'une forme nouvelle?

Crois-tu qu'un feu sinistre en mes yeux étincelle?...
Ils brillent, Néala, de tendresse et d'espoir.
Laisse-les s'enivrer du plaisir de te voir.
Ne tremble pas ainsi; que mon bras te soutienne;
Que je sente ta main tressaillir dans la mienne...
Eh bien! le Tout-Puissant, de mon bonheur jaloux,
Pour désunir nos mains, descend-il entre nous?
Sa fureur sous tes pieds n'ébranle pas la terre,
Il ne t'accuse pas par la voix du tonnerre :
Il pardonne, il sourit à d'innocents transports;
Pardonne à son exemple, étouffe un vain remords,
Consens à notre hymen...

NÉALA.

Je ne puis, je frissonne.
Qu'un moment à moi-même en paix je m'abandonne.
Ton funeste secret me trouble et me poursuit!
J'ai peine à rappeler ma raison qui me fuit. [frandes;
L'heure approche où mes sœurs couvrent l'autel d'of-
Elles vont m'entourer... que je crains leurs demandes!
Comment à leurs regards déguiser mon effroi?
Où me cacher?... je veux... De grâce épargne-moi!

IDAMORE.

Ah! d'un doute accablant qu'un seul mot me délivre:
Dois-je fuir ou rester, dois-je mourir ou vivre?

NÉALA.

Reste pour mon malheur...

IDAMORE.

Arbitre de mes jours,
Va, décide à ton gré du sort de nos amours.
Tout est douleur pour moi, tout, jusqu'à l'espérance.
Qu'il soit prompt, cet arrêt que ma terreur devance;
Dût-il me condamner, j'aspire à le savoir :
Il finira mes maux; réduit au désespoir,
Un cœur tel que le mien n'est pas longtemps à plaindre,
Et préfère un refus au tourment de le craindre!

(*Idamore sort d'un côté, Néala de l'autre; les prêtresses entrent par le fond.*)

SCÈNE VI.

CHOEUR.

PRÊTRESSES.

UNE D'ELLES.

Néala!

UNE AUTRE.

Néala!

LA PREMIÈRE.

Pourquoi fuir loin de nous?
Mais c'est en vain que je l'appelle.

LA SECONDE.

Aurions-nous donc, mes sœurs, allumé son courroux?

UNE AUTRE.

Quel trouble s'est emparé d'elle?

UNE AUTRE.

Absente, quand le fleuve a reçu nos présents,
Elle n'a point offert les vœux que notre zèle
Adresse chaque jour à ses flots bienfaisants;
Quel trouble s'est emparé d'elle?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur!

UNE PRÊTRESSE.

Reprenons nos travaux, et, durant son absence,
Puissent-ils charmer notre ennui!
Contre l'effort des vents ces myrtes sans appui
Accusent notre indifférence.
Des banians touffus par le brame adorés
Depuis longtemps la langueur nous implore :
Courbés par le midi, dont l'ardeur les dévore,
Ils étendent vers nous leurs rameaux altérés.

UNE AUTRE.

Invoquons la faveur de ces puissants génies,
A qui des bois sacrés les nymphes sont unies[1].

LA PREMIÈRE.

Esprits aériens de la terre et des eaux,
Dont les soupirs parfument ces berceaux,
Qui murmurez dans le creux des ruisseaux,
Et que le vent du soir apporte sur ses ailes!

LA SECONDE.

Demi-dieux, dont les mains fidèles
Allument de la nuit les innombrables feux,
Épanchent les rosées, ouvrent les fleurs nouvelles,
Et des insectes amoureux
Suspendent aux gazons les vives étincelles!...

CHOEUR.

Descendez du haut des airs,
Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitants des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Venez; la nymphe invisible,
Qui, dans sa prison flexible,
Reçoit vos embrassements,
Sous l'écorce qui la presse
Répond à votre tendresse
Par de doux frémissements.

UNE AUTRE.

Venez rafraîchir les roses
Qui, sous votre haleine écloses,
Couronnent nos bords heureux;
Que le parfum, qui s'exhale
De ces trésors du Bengale,
Vers vous monte avec nos vœux.

CHOEUR.

Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs;
Qu'en ces lieux l'amour vous guide;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitants des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Quel noir penser vous inquiète?
Ma sœur, ce vase échappe à vos bras languissants...

UNE AUTRE.

Au bruit de nos concerts votre bouche muette
S'efforce, mais en vain, de mêler ses accents.

UNE AUTRE.

Je songe à Néala; d'une pitié nouvelle
Son souvenir vient attrister mes sens.
Quel trouble s'est emparé d'elle?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur!

1 Forster.

UNE PRÊTRESSE.

Quand un lis virginal penche et se décolore,
Par un ciel brûlant desséché,
Sous l'urne qui l'arrose il peut renaître encore;
Mais quand un ver rongeur dans son sein est caché,
Quel remède essayer contre un mal qu'on ignore?

CHOEUR.

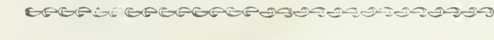
Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur!

UNE PRÊTRESSE.

Mais que vois-je? Mirza par sa tendre éloquence,
Zaïde par ses soins touchants,
Sans doute ont de ses maux calmé la violence.
Chères sœurs, suspendons nos chants:
Respectons ses chagrins; elle approche, silence!

CHOEUR.

Chères sœurs, suspendons nos chants:
Respectons ses chagrins, elle approche, silence!



ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

NÉALA, ZAIDE, MIRZA, LE CHOEUR.

NÉALA, *aux prêtresses.*

Zaïde, et toi, Mirza, vous, qu'un vœu solennel
Réunit dès l'enfance autour du même autel,
Longtemps par les plaisirs permis dans ces demeures
Notre tendre amitié remplit le cours des heures;
Ces arbres l'ont vu naître, et, témoins de nos jeux,
En croissant chaque jour l'ont vu croître avec eux.
La fête qu'on prépare en va rompre les charmes,
Et vous vous étonnez de voir couler mes larmes!

ZAÏDE.

Aimable et cher objet de nos soins assidus,
Tes soupirs sont compris et te sont bien rendus;
Et, si ce prompt départ te semble un coup si rude,
Que de fois, en songeant à notre solitude,
Que de fois de nos mains les festons et les fleurs,
Préparés pour ton front, tombent mouillés de pleurs!

MIRZA.

Notre jeune compagne à nous quitter s'apprête;
Mais l'avenir pour elle est un long jour de fête.
L'hymen n'a point de gloire ou de riants appas
Dont il ne prenne soin d'environner ses pas. [dre?
On l'aime, elle est heureuse, est-ce à nous de nous plain-

NÉALA.

Hélas!

MIRZA.

Pourquoi gémir?

ZAÏDE.

Ne cherche pas à feindre;
Tu le voudrais en vain.

MIRZA.

Parle, un songe imposteur
Des troubles de ton âme est peut-être l'auteur?

NÉALA.

Celui par qui du ciel la volonté s'explique,
Mon père, en eût levé le voile prophétique.

ZAÏDE.

Entends-tu quelque dieu, que le fer a touché,
Se plaindre sous l'écorce où Brama l'a caché?
Quel bruit te fait pâlir? Quelle voix inconnue
Perce les marbres saints ou déchire la nue?
Aurait-on profané cet asile de paix?

NÉALA, *vivement.*

Non, ne le croyez pas; eh! comment? non, jamais!
Qui l'eût osé?

MIRZA.

Serait-ce une secrète haine
Qui de ton jeune époux te fait craindre la chaîne?

NÉALA.

Ah! je ne le hais pas! je m'engage aujourd'hui
A vivre, et, s'il le faut, à souffrir avec lui.
Que ses maux soient les miens, et que l'hymen nous lie
Pour toujours, pour le temps et l'éternelle vie.

ZAÏDE.

Cesse donc, Néala, de voir avec effroi
L'existence nouvelle ouverte devant toi.
Va, nos divinités te défendront sans cesse:
Elles n'oublieront point que tu fus leur prêtresse;
Qu'à tes devoirs par toi nuls objets préférés
N'ont distrait tes esprits sous ces bosquets sacrés;
Qu'on n'eût pas vu ta bouche approcher d'une eau
Sans que ta piété rafraîchît leur verdure, [pure,
Et que ta main jamais, dans son respect pour eux,
Ne leur fit un larcin pour parer tes cheveux.
Ce monde séduisant, qui cause tes alarmes,
Sans danger pour ton cœur, aura pour lui des charmes.
Quel bien à ses plaisirs se pourrait comparer,
Puisqu'à la vertu même on peut les préférer?

NÉALA.

Ils ne me rendront pas nos tranquilles études,
Nos secrets entretiens, nos douces habitudes.
Je vous quitte à regret, les dieux m'en sont témoins;
Puissent-ils vous bénir! Je confie à vos soins
Les plantes que par choix cultivait ma tendresse,
Les rameaux que mes dons courbaient sous leur riches-
Les oiseaux familiers qui, nourris dans ces bois, [se,
Descendaient sur ma trace et venaient à ma voix.
Qu'au lever du soleil ma gazelle chérie
Trouve sur vos genoux l'onde et l'herbe fleurie;
En souvenir de moi protégez-la toujours;
Mêlez, en lui parlant, mon nom à vos discours.
De ma longue amitié gardez chacune un gage.
(*A une prêtresse.*)
Toi, ces voiles brillants dont tu vantais l'ouvrage;
Mirza, les ornements que mes bras ont portés...
Mais Zaïde, mes sœurs, n'est plus à nos côtés.
D'où vient que ses regards sont troublés par la crainte?

ZAÏDE.

Voyez, un étranger pénètre en cette enceinte.

NÉALA.

Ce guerrier, dont la bouche honore un autre dieu,
Le devance, lui parle, et lui montre ce lieu;
Il le quitte.

MIRZA.

Vers nous ce voyageur se traîne

Sous d'obscurs vêtements qui le couvrent à peine;
Il vient, un frêle appui guide ses pas pesants;
Sa barbe et ses cheveux sont blanchis par les ans.
Mes sœurs, rentrons au temple.

NÉALA.

Eh! pourquoi? quelle offense
Craignez-vous d'un vieillard sans force et sans défense?
Osons le secourir; ses vœux reconnaissants
Seront pour le Très-Haut plus doux que notre encens.

SCÈNE II.

NÉALA, ZAIDE, MIRZA, ZARÈS, LE CHOEUR.

ZARÈS. *Il s'avance appuyé sur un bâton.*

Prêtresses des forêts, j'ignore vos usages;
Puis-je au pied de vos murs m'asseoir sous ces ombra-
D'un moment de repos ma faiblesse a besoin. [ges?

NÉALA.

Vieillard, vous le pouvez.

ZARÈS.

J'arrive de si loin!

NÉALA, *s'approchant pour le soutenir.*

Tout en vous nous révèle un pieux solitaire.

ZARÈS.

Moi!

NÉALA.

Qui donc êtes-vous?

ZARÈS.

Étranger sur la terre.
(*Aux prêtresses qui l'entourent.*)
Je ne mérite pas ces secours empressés.

NÉALA.

Vous êtes malheureux?

ZARÈS.

Je le suis.

NÉALA.

C'est assez;
(*Zarès s'assied sur un banc de gazon.*)
Je dois vous les offrir. Pourquoi, courbé par l'âge,
Entreprendre sans guide un pénible voyage?

ZARÈS.

Je n'ai pas un ami.

NÉALA.

De l'hospitalité
Nul n'a rempli pour vous le devoir respecté!
Qui vous nourrit?

ZARÈS.

Les dons du passant que j'implore;
Pauvre, demandant peu, recevant moins encore,
Satisfait cependant...

NÉALA.

O dieux, que je vous plains!
Vous venez visiter les tombeaux de nos saints,
Consulter le grand prêtre, ou bien votre vieillesse
D'un long pèlerinage accomplit la promesse?

ZARÈS.

Non.

NÉALA.

Que cherchez-vous donc?

ZARÈS.

Un bien que j'ai perdu.

NÉALA.

S'il dépend d'un mortel, il vous sera rendu.
Faut-il armer pour vous l'autorité suprême?
Mon père est tout-puissant.

ZARÈS.

Vous l'aimez, il vous aime...
Ne le quittez jamais!

NÉALA.

D'où vient que vous pleurez?

ZARÈS.

Hélas! c'est malgré moi.

NÉALA.

Mais, si vous l'implorez,
Akébar va d'un mot finir votre misère.

ZARÈS.

Un seul homme le peut : il le voudra, j'espère...
Le chef de vos guerriers.

NÉALA.

Idamore?

ZARÈS.

C'est lui.

NÉALA.

Vieillard, pour le fléchir empruntez mon appui.

ZARÈS. *Il se lève.*

Il est connu de vous?

NÉALA.

Aujourd'hui l'hyménée
Pour jamais à la mienne unit sa destinée.

ZARÈS.

Je n'ai plus qu'à mourir.

NÉALA.

Vous vivrez s'il m'entend.
Soulagez vos douleurs en me les racontant.

ZARÈS. [dre;

Non, non, dans son cœur seul mon secret doit descen-
J'expire d'un chagrin que lui seul peut comprendre.

NÉALA.

Il vient.

ZARÈS.

Mon sang se glace, et, prêt à lui parler,
Je sens ma voix s'éteindre et mes genoux trembler.
Je ne me soutiens plus.
(*Il retombe assis.*)

SCÈNE III.

ZARÈS, NÉALA, IDAMORE, ALVAR, LE CHOEUR.

ALVAR, *à Idamore.*

Aux portes de la ville,
Sur une pierre assis, il pleurait immobile.
Je m'approche, à ses pleurs je me laisse attendrir :
« Idamore est le seul qui les puisse tarir. »
Il dit. Je cours au temple, où ma voix importune
Trouble de ce récit votre heureuse fortune;
Mais j'ai fait le devoir d'un ami, d'un chrétien;
Et c'est à l'homme heureux que la pitié sied bien.
Consolez ce vieillard.

NÉALA, *s'approchant d'Idamore.*

Ah! si je vous suis chère,

Daignez en sa faveur accueillir ma prière.

IDAMORE.

Eh quoi! près d'Akébar au temple rappelé,
Quand j'apprends que par vous mon espoir est comblé,
Quand cet aveu m'arrache aux horreurs de l'attente,
Celle à qui je dois tout me parle en suppliante!
Ah! venez...

NÉALA.

Il ne veut pour confident que vous.
Adieu. Rentrons, mes sœurs.

IDAMORE.

Cher Alvar, laisse-nous.

SCÈNE IV.

ZARÈS, *assis*, IDAMORE.

IDAMORE.

Étranger, quel revers faut-il que je répare?
Puis-je vous rendre un bien dont le sort vous sépare?
Répondez.

ZARÈS.

C'est lui-même! il m'a parlé! j'entends
Cette voix, dont les sons m'avaient fui si longtemps!

IDAMORE.

Dans mon cœur attrendri quel souvenir s'éveille?
Où suis-je, et quels accents ont frappé mon oreille?
Je les connais... Que vois-je?

ZARÈS.

Un vieillard insensé,
Qui poursuit un ingrat dont il fut délaissé,
Qui voulait de rigueur armer son front sévère,
Et sent frémir pour toi ses entrailles de père.

IDAMORE.

Dieux! vous m'ouvrez vos bras!

ZARÈS.

La nature a ses droits,
Plus forts que ma raison. Viens, viens, je te revois!
J'ai pardonné!

IDAMORE.

Mon père!

ZARÈS.

O moment plein de charmes!
Idamore, ô mon fils! ô jour! ô douces larmes!
Tu m'aimais, je le sens; pourquoi m'as-tu quitté?
Quel horrible abandon! et je l'ai supporté!
Je résiste à l'ivresse où mon âme se noie!
On ne peut donc mourir de douleur ni de joie!

IDAMORE.

Quoi! vous me pardonnez?

ZARÈS. *Il se lève et regarde son fils.*

Heureux progrès des ans!
Que son port est plus fier, ses traits plus imposants!
Que son aspect m'enchante!

IDAMORE.

O ciel! par quel ravage
Les ans sur son front pâle ont marqué leur passage!

ZARÈS.

Ce ne sont pas les ans, mon fils, mais les chagrins.
Vos jours dans les cités ne sont pas tous sereins;
Et pourtant quel mortel, maudit des destinées,
Vit en plus sombres nuits s'y changer ses journées?
Fut-il pour l'œil d'un père un plus affreux réveil?
Malheureux, j'ai vu naître et pâlir le soleil,
Sans que ses premiers feux ni sa clarté mourante
De mes sens éperdus aient calmé l'épouvante.
Je marchais, je courais, je criais : O mon fils!
Mon fils!... L'écho, lui seul, répondait à mes cris.
Je rentrai vers le soir, me disant sur ma route :
Près du toit paternel mon fils m'attend sans doute.
Personne sur le seuil, nul vestige, aucun bruit;
Je m'y retrouvai seul, et seul avec la nuit.
Que son astre à regret sembla mesurer l'heure!
Combien ma solitude agrandit ma demeure!
Mes yeux, de pleurs noyés, s'attachaient sans espoir
Sur cette place vide, où tu devais t'asseoir.
J'accusai de ta mort le tigre, le reptile,
Nos rochers, dont les flancs te devaient un asile,
Ces arbres du vallon, mes hôtes, mes amis,
Muets témoins du crime et qui l'avaient permis,
Tout, l'univers entier, les humains et moi-même,
Avant de t'accuser, ô toi, mon bien suprême,
Toi, l'unique soutien d'un père vieillissant,
Toi, que j'avais nourri, toi mon fils, toi mon sang!
Confondant jusqu'aux dieux dans ma haine implacable,
Je n'excusai que toi, toi seul étais coupable!

IDAMORE.

O crime! à quels tourments je vous ai condamné!

ZARÈS.

Ce n'était rien encor, mais je te soupçonnai;
Sur mes lèvres soudain mes plaintes expirèrent,
Un frisson me saisit, mes larmes s'arrêtèrent;
Je crus mourir. Alors la triste vérité
Jusqu'au fond de mon âme entra de tout côté.
Dans toute sa grandeur j'embrassai ma misère :
Injustement flétri dans les flancs de ma mère,
En horreur aux humains que j'aimais malgré moi,
Cet amour dédaigné, je le versai sur toi...
Et tu m'abandonnais! Dans un transport de rage,
Quoi! m'écriai-je enfin, voilà donc ton ouvrage,
Brama! tu l'as voulu! non, tu n'existes pas;
Je ne crois plus aux dieux, je crois aux fils ingrats;
Je crois à mon malheur! Mais, hélas! quel supplice
De nier dans son cœur l'éternelle justice,
De vieillir sans espoir de revoir ses aïeux,
Seul au monde, étranger entre l'homme et les cieux;
Trop plein d'un sentiment que nul ne veut vous rendre,
Et qui même en un dieu n'a plus où se répandre!
Tel fut mon sort. Trois ans j'en supportai l'horreur :
J'avais de ton retour nourri la folle erreur.
Tu ne revenais pas; las d'espérances vaines,
Je tentai du désert les routes incertaines;
J'offris ma tête nue à l'ardeur des étés;
Je poursuivis la mort jusqu'au sein des cités.
Plaint, sans être connu, j'y dus à la nuit sombre
Quelques habits grossiers que j'implorais dans l'ombre.
Caché sous ces lambeaux, j'errais sur les chemins.
Pour la première fois j'abordai les humains :
Ton nom, qu'ils publiaient, me découvrit tes traces;
Je me hâte, j'accours, je te vois, tu m'embrasses,
Et c'est lorsqu'aux autels tu vas par tes serments
Me priver pour toujours de tes embrassements!

IDAMORE.

Ciel! que vous a-t-on dit?

ZARÈS.

Prouve-moi qu'on m'abuse;
Je te croirai : partons.

IDAMORE.

Eh! le puis-je?

ZARÈS.

Il refuse!

IDAMORE.

Dans quels lieux cherchez-vous cette tranquillité,
Ce bonheur mutuel qu'en fuyant j'emportai?
Là, chaque monument de ma première enfance,
Me reprochant ma faute, aigrit votre souffrance.
Là, tout parle à vos yeux de malheurs trop connus...

ZARÈS.

On se plaît au récit des maux qu'on ne sent plus.
Allons.

IDAMORE.

Ah! laissez-moi, combattant votre envie,
A leur charme funeste arracher votre vie :
Avec elle au désert loin de m'ensevelir,
Au fond de mon palais laissez-moi l'embellir,
Entourer son déclin de plaisirs, dont l'ivresse
Écartent les langueurs où s'éteint la vieillesse,
Rassembler sous vos pas tous les tributs des arts;
Que leur faste opulent éclate à vos regards.
Partagez mes honneurs, jouissez de ma gloire.

ZARÈS.

Après l'avoir perdue, ôte-moi la mémoire,
S'il faut que je préfère à mes plaisirs passés
Tes faux biens sans attrait pour mes sens émoussés.
Que m'importent des arts dont j'ignore l'usage!
Tout leur faste vaut-il ma liberté sauvage?
Par quels spectacles vains crois-tu tenter mes yeux?
Quels trésors me plairaient? quels honneurs glorieux?
Mes spectacles, à moi, sont un ciel sans nuages,
L'immensité des mers, les astres, les orages,
L'aurore, dont l'éclat va renaître pour moi,
Si je puis sur nos monts l'admirer avec toi;
Mes honneurs sont tes soins; mon unique richesse,
C'est toi, c'est le bonheur de te parler sans cesse,
De reposer ma tête en te voyant le soir,
Et de la relever, mon fils, pour te revoir.
Que m'offres-tu? des jours passés dans la contrainte,
A gémir, à t'attendre, à te voir avec crainte,
Quand la gloire ou l'amour voudra bien par pitié
Te céder pour une heure à ma triste amitié.
Je t'aime avec excès, sois à moi sans partage :
Ne crois pas que ce cœur, que ta froideur outrage,
Ce cœur, qui brûle encor, se donne tout entier
Pour ces restes du tien dont tu le veux payer.
Non, c'est trop me céler le lien qui t'arrête;
Un noble hymen t'appelle et la pompe en est prête.
Je sais tout par l'objet de tes feux insensés...

IDAMORE.

Vous voulez que je parte et vous la connaissez?
C'est peu de tant d'attraits dont l'heureux assemblage
Sans doute a dès l'abord emporté votre hommage;
Sa bonté, pardonnez si j'en appelle à vous,
Prête une grâce auguste à des charmes si doux.
Je l'adore, elle m'aime... Ah! tendresse intrépide!
Elle m'aime, et mon sort n'a rien qui l'intimide.
Orgueil du sang, devoir, elle a tout oublié;
A l'exil qui m'attend son destin s'est lié.
Et je n'acceptais donc ce touchant sacrifice,
Que pour lui préparer un éternel supplice?
Dois-je l'abandonner, ou le soin de ses droits
Doit-il se révolter contre vos justes lois?
Quoi que mon choix décide, il fait une victime,
Et mon honneur flottant, que presse un double crime,
Ne peut par un refus payer votre pardon,
Ni trahir son amour par ce lâche abandon.

ZARÈS.

C'est tenir trop longtemps votre choix en balance.
Je me rends importun par tant de violence.
Je pars, mais satisfait, car je puis vous haïr...
Une seconde fois courez donc me trahir;
Rejoignez la beauté qui m'a ravi votre âme;
Votre heureux père attend, allez, il vous réclame.
Moi, qui n'ai plus de titre et respecte les leurs,
J'irai jusqu'où mes pas porteront mes douleurs...
(*Reprenant son bâton de voyage.*)
Seul et fidèle appui, qui reste à ton vieux maître,
Viens, sois mon guide au moins, puisqu'il ne veut pas [l'être.
O forêts d'Orixa, bords sacrés, doux sommets,
Humble toit, qu'il jura de ne quitter jamais,
Mer prochaine, où mes bras instruisaient son courage
A se jouer des flots brisés sur ton rivage,
Me voici, recevez un père infortuné;
Je reviens mourir seul aux champs où je suis né.
Celui qui me doit tout repousse ma prière;
Ses mains ont refusé de fermer ma paupière;
(*Il se retire à pas lents.*)
Je n'attends plus de lui pitié ni repentir;
Je le fuis, je le hais... Tu me laisses partir,
Idamore?

IDAMORE.

Arrêtez.

ZARÈS.

Tu me retiens! tu pleures!
Ah! le remords te parle : à regret tu demeures :
Tu me suivras. Pour vaincre il suffit d'un effort;
Prends courage à ma voix, achève, plains mon sort,
Songe à mon désespoir; regarde-moi : mes larmes,
Pour dompter ton amour, te donneront des armes.
Rends-moi ton cœur, mes droits, mes plaisirs, mon [pays;
Rends-moi, rends-moi mes dieux en me rendant mon [fils.
Cède, obéis, partons; ah! partons!...

IDAMORE.

Eh! mon père,
Puis-je en l'abandonnant emporter sa colère?
Souffrez que je la voie une heure, un seul moment,
Et je vous jure...

ZARÈS.

Eh bien!

IDAMORE.

Oui, j'en fais le serment...
Je vous suivrai.

ZARÈS.

Je crains cet entretien funeste;
Mais je veux croire encor ce que ta bouche atteste.
Reviens me joindre ici, sois fidèle, ou je cours

Livrer au peuple entier mon secret et mes jours :
Je me perdrai, te dis-je !

IDAMORE.

Ah ! calmez-vous ! je tremble :
Si des yeux ennemis nous surprenaient ensemble,
Le trouble où je vous vois, les pleurs que nous versons
Iraient bientôt du Brame éveiller les soupçons.

ZARÈS.

A ce pressant danger ces bois vont me soustraire :
Ils n'auront point, mon fils, de lieu trop solitaire,
De détour trop caché, dans leur sombre épaisseur,
Pour protéger des jours dont je sens la douceur.
Dans tes embrassements j'ai perdu mon audace ;
Un regard, un vain signe, un bruit léger me glace ;
Je crains tout désormais... je suis heureux !
(*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE V.

IDAMORE.

Il fuit !
Où suis-je ? qu'ai-je fait ? quel espoir le séduit ?
Comment m'a-t-il surpris ce serment que j'abjure ?...
Mais je suis parricide aussitôt que parjure.
Quoi ! n'accorder qu'une heure à mon cœur combattu !
N'importe, il faut la voir... Eh ! que lui diras-tu ?
Plus d'hymen, je vous fuis, loin de vous on m'entraîne ;
Adieu !... Non, je n'ai point cette force inhumaine,
Non, je cours de Zarès embrasser les genoux...
Alvar, que me veux-tu ?

SCÈNE VI.

IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Venez, illustre époux :
Instruit d'une amitié que vos bienfaits publient,
Akébar rend hommage aux chaînes qui nous lient ;
Avant les doux moments par son choix destinés
A consacrer ici des nœuds plus fortunés,
Il s'est remis sur moi du soin de vous apprendre
Qu'au peuple impatient il veut montrer son gendre.
Les chemins parfumés de lauriers sont couverts ;
L'encens fume ; le ciel retentit de concerts ;
Sur les trépieds ardents l'huile à grands flots ruisselle ;
Les rameaux dans les mains, le peuple vous appelle ;
De nos rites chrétiens l'imposant appareil
Seul étale aux regards un spectacle pareil...
Mais quel remords secret contre vos vœux conspire ?

IDAMORE, *à part.*

Je la perds si je fuis ; si je reste il expire.

ALVAR.

Néala vous attend.

IDAMORE.

Allons, je suis tes pas.

ALVAR.

Venez.

IDAMORE.

Non, cet hymen ne s'achèvera pas.
Que dis-je ? il doit combler ou finir mon supplice ;
Et, quel qu'en soit le sort, il faut qu'il s'accomplisse.
Néala par mes pleurs se laissera toucher ;
Son époux à ses pas la verra s'attacher.
Obscur ou fastueux, qu'importe notre asile ?
Ah ! le premier des biens est un amour tranquille ;
C'est là de tous nos vœux l'unique et digne objet :
Le reste, Néala, ne vaut pas un regret.
Ami...

ALVAR.

Qu'exigez-vous ?

IDAMORE.

Ce vieillard, il me quitte ;
J'ignore où le conduit le trouble qui l'agite.
Peut-être de tes soins j'emprunte un vain secours ;
Mais, si je tarde, il meurt. Tu l'atteindras, va, cours.
Il m'est si cher ! Dis-lui que son fils... qu'Idamore...
Que d'un devoir sacré la loi m'arrête encore ;
Qu'il attende la nuit, qu'à ses pieds je reviens.
Ah ! cours, vole ; il y va de ses jours et des miens.

SCÈNE VII.

CHŒUR.

BRAMES, GUERRIERS, PRÊTRESSES.

PREMIER BRAME.

Vous, brûlez les parfums ; vous, posez sur la terre
L'autel où de l'hymen vont briller les flambeaux.

UN GUERRIER.

Que ces armes, soldats, s'élevant en faisceaux,
Entourent les époux d'un appareil de guerre.

UNE PRÊTRESSE, à ses compagnes.

Approchez sans terreur des lances et des dards ;
Cachez sous vos fraîches guirlandes
Le fer sanglant des étendards.

SECOND BRAME.

Du peuple à ces rameaux suspendez les offrandes.

PREMIER BRAME.

Jusqu'en ses profondeurs le Gange s'est troublé ;
Son prophète à ce bruit, tremblant, échevelé,
S'est prosterné sur le rivage ;
Du sein des flots émus son oracle a parlé,
Et la beauté va s'unir au courage.

TOUT LE CHŒUR.

Souris, dieu de la volupté !
Dieu des chastes amours, entends notre prière !
Que soit béni par vous, qu'à jamais soit chanté
L'hymen dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerrière.

LES PRÊTRESSES.

A la beauté rendons honneur !

LES GUERRIERS.

Honneur au fils de la victoire !

LES PRÊTRESSES.

Elle a mérité cette gloire.

LES GUERRIERS.

Il est digne de son bonheur.

UNE PRÊTRESSE.

De ses jeunes appas tout ressent la puissance.

UN GUERRIER.

Tout fuit devant ses traits, dont les coups sont mortels.

LA PRÊTRESSE.

L'amour naît sur ses pas.

LE GUERRIER.

La terreur le devance.

LA PRÊTRESSE.

Elle chante les dieux.

LE GUERRIER.

Il défend leurs autels.

LA PRÊTRESSE.

Les pleurs de la pitié l'embellissent encore :
Espoir des affligés, sa vue est pour leurs yeux,
Comme au désert un fruit délicieux
Pour la soif d'un mourant que la chaleur dévore.

LE GUERRIER.

Aux yeux des oppresseurs il parut dans nos rangs,
Semblable à ces astres errants
Qui, traînant après soi des flammes prophétiques,
Prédisent, au milieu des tempêtes publiques,
La chute de l'orgueil et la mort des tyrans.

CHOEUR.

Honneur au fils de la victoire !
A la beauté rendons honneur !
Elle a mérité cette gloire ;
Il est digne de son bonheur.

UNE PRÊTRESSE.

Néala va quitter ce solitaire asile.

UN GUERRIER.

Quel asile plus sûr que les bras d'un héros?

LA PRÊTRESSE.

Tous ses jours s'écoulaient dans un si doux repos !

LE GUERRIER.

Que de grandeur succède à ce bonheur tranquille !

LA PRÊTRESSE.

Telle une source pure, après de longs détours
Dans des retraites révérées,
Pour des bords plus fameux où l'entraîne son cours,
Quittant ses premières amours,
Aux flots bruyants d'un fleuve unit ses eaux sacrées.

LE GUERRIER.

Tel un jeune laurier, qui n'a point de rivaux,
Reçoit dans ses rameaux
Une tige modeste, ornement de la terre,
L'embrasse, et relevant son front victorieux,
Qui la garantit du tonnerre,
L'emporte avec lui dans les cieux.

LES PRÊTRESSES.

Ainsi notre compagne abandonne l'asile
Où ses jours s'écoulaient dans un si doux repos.

LES GUERRIERS.

Époux de Néala, c'est ainsi qu'un héros
Fait succéder la gloire à son bonheur tranquille.

TOUT LE CHOEUR.

Souris, dieu de la volupté !
Dieu des chastes amours, entends notre prière !
Que soit béni par vous, qu'à jamais soit chanté
L'hymen dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerrière,
Et le courage à la beauté !

PREMIER BRAME.

Compagnons d'Idamore, allez, troupe fidèle,
Allez, qu'au pied du temple il soit conduit par vous.
Vierges de Bénarès, venez au jeune époux
Présenter l'épouse nouvelle ;
Nous, dans le sanctuaire attendons à genoux
Que pour suivre ses pas Akébar nous appelle.

LE CHOEUR.

A la beauté rendons honneur !
Honneur au fils de la victoire !
Elle a mérité cette gloire ;
Il est digne de son bonheur.

ACTE QUATRIÈME

IDAMORE, ALVAR, GUERRIERS.

IDAMORE.

Eh bien! m'accorde-t-il la grâce que j'implore?

ALVAR.

J'ai couru du côté que regarde l'aurore;
J'ai repris au couchant les plus étroits sentiers,
Et, suivant dans son cours la source des palmiers
Jusque sous les rochers où se cache son onde,
J'ai des plus noirs détours percé la nuit profonde.
Mais leur obscurité n'offre de toutes parts
Que des abris trop sûrs qui trompaient mes regards.
Lui-même, que troublait ma recherche inquiète,
Eût craint par un soupir de trahir sa retraite,
Ou, d'un soin curieux vers le peuple poussé,
Dans la foule en secret s'était déjà glissé.

IDAMORE.

Il se croira trahi ; son attente déçue
De ces apprêts cruels ne peut prévoir l'issue.
Dieux! s'il allait d'un mot renverser mon dessein?
Aux pointes de leurs dards s'il présentait son sein?

ALVAR.

Ah! gardez qu'on entende, ou que votre visage
N'explique vos discours par son muet langage.

IDAMORE.

Peut-être tes soupçons à tort m'ont alarmé ;
Zarès dans son asile est encore enfermé.
Tu l'as dit : il craignait d'affronter ta présence ;
A la voix de son fils il rompra le silence.
Je cours l'instruire, ami...

ALVAR.

Que voulez-vous tenter?
L'élite des guerriers ne vous doit plus quitter,
Et du titre d'époux le pompeux privilége
De leur foule à vos pas enchaîne le cortége.

IDAMORE.

Gloire importune, Alvar, honneur infortuné,
Qui fait d'un chef du peuple un captif couronné!
Je maudis, mais trop tard, ma noble servitude.
Demeurons... Je succombe à mon inquiétude.
Je hâte de mes vœux et voudrais différer
L'instant que mon amour doit craindre et désirer.
Voilà donc l'union où j'attachais ma vie,
Que mes ardents soupirs ont longtemps poursuivie !
Je courais la former, je me croyais heureux ;
Le plus beau de mes jours en est le plus affreux.

ALVAR.

En vain sur d'autres bords j'ai cru fuir ma sentence,
Entre nous l'Océan mit en vain sa distance ;
Le courroux du Seigneur, pour un temps suspendu
Jusque sur mon ami s'est enfin répandu.
Malheur à moi !

IDAMORE.

Cruel, votre injustice ajoute
A l'horreur de mon sort le remords qu'il vous coûte.
Laissez-moi des chagrins que j'ai seul mérités.
Combien de droits jaloux, que d'orgueils révoltés

Se vengent tôt ou tard sur celui qui s'élance
Hors du rang où le ciel a caché sa naissance !
Au faîte des grandeurs pour tomber parvenu,
S'il trompe il doit trembler, périr s'il est connu.
Remplissons mon destin. Mais Zarès ! ô justice !
De l'erreur que j'expie il n'était pas complice.
On vient; c'est Néala. Ce bandeau nuptial
N'est-il, pour tant d'attraits, qu'un ornement fatal ?

SCÈNE II.

IDAMORE, NÉALA, ALVAR, Guerriers, Prêtresses.

NÉALA.

Pourquoi me déguiser vos nouvelles alarmes?
Ces hommages publics, ces emblèmes, ces armes,
Des festons suspendus les riantes couleurs,
Importunaient vos yeux où j'ai surpris des pleurs.
Avez-vous des chagrins que vous deviez me taire?
J'en saurai sans effort respecter le mystère;
Quand d'un zèle inquiet je cherche à l'éclaircir,
C'est moins pour le savoir que pour les adoucir.

IDAMORE.

Néala, chère épouse, ô noble et tendre amie,
Contre une horreur pieuse es-tu bien affermie?
Tes crédules esprits détrompés par ma voix,
Cédant au vœu d'un père, ont confirmé son choix;
Mais c'est peu, si troublé d'une frayeur nouvelle
A l'autel près de moi ton courage chancelle.
Est-il bien sûr de lui?

NÉALA.

Ne vous abusez plus :
Vos discours ont fixé mes vœux irrésolus,
Mais n'ont pu dans mon sein étouffer la croyance
Qu'une longue habitude y nourrit dès l'enfance.
Mon cœur, se détournant d'une fausse clarté,
Connaît, respecte encore et fuit la vérité :
Au penchant qui l'entraîne, esclave, il s'abandonne;
Il n'est pas convaincu, mais il aime, il se donne.
Un Dieu qui vous repousse en vain me tend les bras.
Comment serais-je heureuse où vous ne serez pas?

IDAMORE.

Et sur toi, dès ce jour, si mon exil appelle
Ces malheurs éloignés que l'avenir recèle,
S'il faut dès ce jour même... Hélas! le pourras-tu?
Ne sentiras-tu pas expirer ta vertu
Au seul penser de fuir, et pour ta vie entière,
Les objets et les lieux qui te la rendaient chère?

NÉALA.

Quoi? déjà! Quoi? ce soir nous exiler tous deux!
D'une race en horreur les vêtements hideux
Succéderont demain à ces habits de fête;
Je n'aurai plus d'asile où reposer ma tête!
Ah! cruel!

IDAMORE.

Il est vrai; désespéré, confus,
J'ai honte de ma rage et j'implore un refus.
O généreux objet de mon idolâtrie,
Tu m'as sacrifié ta céleste patrie :
Je veux te ravir l'autre! Ah! tu m'as trop aimé.
Repousse un furieux à ta perte animé.
Puisses-tu le haïr autant qu'il se déteste!
Il en est temps encor : romps cet hymen funeste...

NÉALA.

Quand voulez-vous partir? Commandez, je vous suis.

IDAMORE.

Je dois te refuser, hélas! et ne le puis.
Contre ton dévoûment ma gloire en vain s'indigne;
Je sens, quand j'y souscris, que je n'en suis pas digne.
O mon père!

NÉALA.

Et le mien!

IDAMORE.

Les ministres sacrés
Du temple en ce moment descendent les degrés.
Séparons-nous... Alvar, que la cérémonie
Prépare à ma tendresse une lente agonie!
Ah! veille à mes côtés...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, AKÉBAR, Brames, *portant le feu sacré et les prémices; deux d'entre eux sont armés de haches.*

AKÉBAR, *du haut des degrés du temple.*

Si quelque audacieux,
Retranché par la loi du commerce des cieux,
Vient chercher leur courroux jusqu'en ce sanctuaire,
Que du profanateur la mort soit le salaire.
(*Il descend sur le devant de la scène.*)
Flambeaux de mes conseils, prêtres qui m'entendez;
Vous, bras du Dieu vivant, vous, qui nous défendez,
Guerriers; et vous aussi, dont l'active industrie
Fait couler l'abondance au sein de la patrie;
Peuple entier, qui présente à la divinité
Le simulacre humain de sa triple unité;
Voici l'instant venu qu'une auguste alliance
Doit d'un héros pieux couronner la vaillance.
Brama dans nos périls suscita ce guerrier,
Pour couvrir ses élus comme d'un bouclier.
Contre ce jeune bras, vainqueur par nos prières,
Les chrétiens ont brisé leurs phalanges altières;
Il les a chassés tous, eux et les ennemis
Que les sables voisins dans nos champs ont vomis.
Qu'il soit récompensé par delà ses mérites :
Les dieux dans leurs bienfaits gardent-ils des limites?
Sur les livres de vie il m'a juré sa foi
De prendre mes conseils pour lumière et pour loi.
Peuple, de son serment restez dépositaire.
Mes enfants, approchez : d'un double ministère
Akébar revêtu pour bénir vos destins,
Comme père et pontife étend sur vous ses mains.
(*Idamore et Néala sont à genoux; tout le peuple se prosterne.*)

CHOEUR.

Puisse-t-il d'Akébar prolonger la carrière,
Ce noble hymen, dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerriere,
Et le courage à la beauté !

AKÉBAR.
Astre brillant des jours au penchant de ta course,
Et toi, du haut des cieux d'où s'écoule ta source,
Gange, roi de ces bords, divinités des champs,
Brama, l'espoir du juste et l'effroi des méchants,
Assistez à la fête où ma voix vous convie....

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EMPSAEL.

EMPSAEL.
Arrêtez... Qu'ai-je vu? la force m'est ravie...

AKÉBAR.
Parlez.

EMPSAEL.
Un Paria s'est glissé parmi nous.

AKÉBAR.
Qu'entends-je?

ALVAR.
Mon ami!

IDAMORE.
Mon père!

NÉALA.
Mon époux!

AKÉBAR.
Quel est-il?

EMPSAEL.
Dans les flots qui baignent cette enceinte,
Pour les libations je plongeais l'urne sainte.
Un vieillard se présente, il s'arrête et pâlit,
S'approche, apprend par moi que l'hymen s'accomplit:
Soudain son œil s'égare; il pousse un cri farouche :
Le nom de sa tribu s'échappe de sa bouche.
Il se roule à mes pieds. Je recule, en fuyant,
Loin du contact impur de son bras suppliant.
Étendu sur la terre, il la trempait de larmes;
Il demandait la mort...

IDAMORE.
Eh bien?

EMPSAEL.
J'étais sans armes.
De liens à ma voix les brames l'ont chargé.
Il résistait en vain. Par vous interrogé,
Qu'il révèle à l'instant quel noir dessein l'amène,
Et qu'au pied de l'autel souillé par son haleine,
Sous la hache des dieux tout son sang répandu
Rende à nos feux sacrés l'éclat qu'ils ont perdu.
Il vient!

IDAMORE.
C'est lui!

NÉALA.
Je tremble!

AKÉBAR.
O fureur criminelle!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ZARÈS.

ZARÈS.
Où me conduisez-vous? quelle pitié cruelle
Me refuse la mort que je venais chercher?
Que vois-je? et quel secret voulez-vous m'arracher?
J'ai tout dit : je suis seul; je n'ai point de complice,
Je suis seul. D'un coupable ordonnez le supplice.

AKÉBAR.
Par un prompt châtiment étouffez donc ses cris;
Au fer qui leur est dû livrez ses jours proscrits.

IDAMORE.
Ah! barbare!...

NÉALA, *qui l'arrête.*
Idamore!...

ALVAR.
O toi, le digne organe
Du dieu de ces climats, dont ta puissance émane,
L'esprit de vérité, de son sein descendu,
Sur tous tes jugements fut par lui répandu;
Un meurtre en ternirait le sacré caractère.
Quel que soit ce vieillard, il est homme et ton frère.

AKÉBAR.
Lui!

ALVAR.
Ne l'immole pas dans ce séjour de paix,
Que les plus vils troupeaux n'ensanglantent jamais.
Voudrais-tu te venger? non, j'en crois ta grande âme,
Contre lui par ta voix c'est l'État qui réclame.
Pontife, à ta rigueur je suis loin d'insulter :
La loi fût-elle injuste, il la faut respecter;
Mais songe à ses vieux ans, épargne sa démence;
Ton droit le plus divin n'est-il pas la clémence?

NÉALA, *timidement.*
Grâce!

IDAMORE.
Pardonnez-lui.

AKÉBAR, *indigné.*
Vous aussi, mes enfants!
Non, frappez, je l'ordonne.

IDAMORE.
Et je vous le défends.

AKÉBAR.
Qu'il meure!

IDAMORE, *s'élançant devant Zarès.*
Immolez donc le fils avec le père.

AKÉBAR.
Qu'as-tu dit?

IDAMORE.
Oui, le sang que poursuit ta colère,
C'est le mien, c'est celui que pour toi j'ai versé.
Qu'on l'épargne à sa source, où les ans l'ont glacé.
Le mien vous sauva tous, que ta main le répande;
Il est pour tes autels une plus digne offrande.

NÉALA. *Elle tombe dans les bras des prêtresses.*
Soutenez-moi!

ZARÈS.
J'ai seul mérité le trépas.

IDAMORE.
Ah! mon père!

ZARÈS.
Guerrier, je ne te connais pas.

IDAMORE.
C'est mon père! c'est lui! croyez-en ses alarmes,
La pâleur de son front, ses yeux noyés de larmes,

Ses bras que malgré lui je force à se rouvrir...
Il m'embrasse, frappez, c'est à moi de mourir!

AKÉBAR, *aux prêtresses.*

Dérobez à leurs yeux cette jeune victime.

(*On entraîne Néala.*)

Elle n'a pas nourri d'ardeur illégitime.
Ma fille est innocente; oui, peuple, elle ignorait
Quel effroyable hymen mon erreur consacrait.
Mais toi... d'un noir courroux tout mon cœur se soulève!
Tu n'es donc... se peut-il?... ah! misérable!

IDAMORE.

Achève,
Oui, je suis paria, je le suis; mais l'État
Ne dut sa liberté qu'à mon noble attentat.
Je descendis des monts: vos tribus dispersées
A l'approche du joug s'étaient déjà baissées.
Je l'écartai moi seul, qui seul restai debout.
La mort entre elle et toi m'a rencontré partout,
Peuple : loin des cités, des enfants et des femmes,
Je détournais le fer, je repoussais les flammes;
Mon front, plus que vous tous des chrétiens redouté,
Leur renvoyait l'effroi qu'ils avaient apporté,
Quand ces brames si fiers, que je courais défendre,
Cachés au fond du temple et courbés sous la cendre,
Implorant un appui qu'ils n'osaient vous offrir,
Priaient, tremblaient pour vous, et vous laissaient périr!

AKÉBAR.

Tu l'entends, et la foudre, à tes pieds assoupie,
Ne se réveille pas pour dévorer l'impie,
Brama; c'est donc à nous de venger tes affronts;
Ton silence est un ordre, et nous obéirons...
Défenseurs de l'État, loin de moi la pensée
D'immoler votre chef à ma gloire offensée!
Trop pesant pour moi seul, ce droit de le juger
M'impose un soin cruel que je veux partager.
De vos sages vieillards que le conseil prononce,
Et puisse à l'indulgence incliner leur réponse.
Décidons aujourd'hui si d'éclatants exploits
Placent un révolté hors du pouvoir des lois,
Ou doivent sur sa tête appeler un supplice
Honteux et solennel, fameux par sa justice,
Terrible, et tel enfin qu'il puisse épouvanter
Quiconque a vu la faute et voudrait l'imiter.

ALVAR, *aux guerriers.*

Vous, dont je l'ai connu l'amour et le modèle,
N'a-t-il plus dans vos rangs un compagnon fidèle?

ZARÈS.

Serez-vous de nos maux d'insensibles témoins?
Quoi! vous restez muets?

IDAMORE.

Je n'attendais pas moins.
Mais tout ingrats qu'ils sont, tourmentés par ma gloire,
Ils en voudraient en vain secouer la mémoire;

(*A Zarès.*)

Elle pèse sur eux. Ils vous respecteront,
Et pour les contenir mes regards suffiront.
Leur crainte survivra : pour leur amour, qu'importe?
Il est juste qu'il meure où ma puissance est morte.
Sortons.

ALVAR.

Alvar, du moins, ne vous trahira pas.

SCÈNE VI.

AKÉBAR, GUERRIERS, BRAMES, PEUPLE.

AKÉBAR.

Dans ces bois profanés qu'on retienne leurs pas.
D'un cercle impénétrable entourez ces perfides;
Qu'ils y restent captifs.

(*Une partie des brames et des guerriers suivent Idamore.*)

Mais de leurs chairs livides
Si les oiseaux du ciel se repaissent demain,
Bramines, levez-vous, et, la flamme à la main,
Renouvelez les airs, consumez le feuillage
Qui les couvre à regret d'un sacrilége ombrage,
Et que tous les chemins, par vous purifiés,
Perdent jusqu'à la trace où s'impriment leurs pieds.
Vous, guerriers, connaissez quel horrible anathème
Doit suivre la révolte et punir le blasphème.
Frémis, chef ou soldat, qui que tu sois, frémis,
Si, l'arrêt prononcé, tu plains nos ennemis :
Je dévoue à l'exil ta tête criminelle;
Va, fuis; l'humanité te rejette loin d'elle.
Fuis, j'attache à tes pas l'abandon et l'effroi;
Le foyer paternel n'a plus de feux pour toi,
L'autel plus de refuge : abominable immonde,
Va, sois maudit comme eux, sois errant dans le monde
Jusqu'au jour où de Dieu l'ange exterminateur
T'apportera tremblant devant ton Créateur,
Pour tomber, au sortir de ses mains redoutables,
Dans les gouffres ardents qu'il réserve aux coupables.

SCÈNE VII.

CHŒUR.

BRAMES, GUERRIERS, PEUPLE

PREMIER BRAME.

Peuple, il viendra ce jour d'épouvante profonde,
Où des pâles humains Brama sera connu;
Ce jour des châtiments, ce dernier jour du monde,
Il vient, pécheurs, il est venu!

CHOEUR DES BRAMES.

Spectacle affreux, bruit inconnu!
Les airs sont troublés, le ciel gronde :
Il vient le dernier jour du monde;
O Brama, ton jour est venu!

DEUXIÈME BRAME.

Des signes destructeurs ont parcouru l'espace;
Un vertige soudain saisit les éléments;
Du monde un voile épais enveloppe la face,
Et le monstre divin[1], sur qui pèse la masse
De ses antiques fondements,
Commence à l'agiter par de longs tremblements.

LE PEUPLE.

Spectacle affreux! terreur profonde!
Il vient, il vient le dernier jour du monde;
Il vient le jour des châtiments.

UN BRAME.

Le signal est donné : pour ravager la terre,
De ses extrémités
Les vents précipités
Mêlent leur voix lugubre aux éclats du tonnerre,
Déracinent les monts, emportent les cités,
Et le souffle de leur colère
Du soleil éteint les clartés.

1 L'éléphant qui porte la terre.

UN AUTRE.

Dans nos temples en vain vous cachez votre tête.
Des combles ébranlés je vois s'ouvrir le faîte...
Mourez, tout doit mourir, et nos saints monuments
S'abîment avec vous, sans laisser plus de trace
Qu'un sillon qui s'efface
Sur un sable mobile ou des flots écumants.

LE PEUPLE.

Il vient le jour des châtiments!

PREMIER BRAME.

Les astres brisant leurs orbites
Se choquent dans l'immensité;
La mer, comme un tigre irrité,
S'élance et franchit ses limites:
Prête à les dévorer, la mer en rugissant
Aux derniers fils de l'homme ouvre une horrible tombe.
Sur ses flots révoltés le ciel en feu descend,
S'écroule et tombe.

UNE VOIX, parmi le peuple.

J'ai senti vers mon cœur se retirer mon sang.

UNE AUTRE.

Ma raison, qui me fuit, se confond et succombe.

DEUXIÈME BRAME.

Toi, qui peuplas les airs d'immortels habitants,
Suspendis sous leur pieds les orbes éclatants.
Et dont le bras faisait signe à la foudre;
Pour créer l'univers et le réduire en poudre,
Que te fallait-il? deux instants.

TOUT LE CHOEUR.

Le voilà donc ce jour d'épouvante profonde!
Par la voûte des cieux l'air n'est plus contenu,
A la terre attaché le feu lutte avec l'onde.
O Brame, ton jour est venu!

UN BRAME.

Entendez-vous ces cris funèbres?
Les démons ont ouvert leurs gouffres embrasés,
Et les morts, arrachés de leurs tombeaux brisés,
S'interrogent dans les ténèbres.

UNE VOIX, parmi le peuple.

Pontifes du Très-Haut, parlez, quel repentir
Doit trouver grâce pour nos crimes?

UNE AUTRE.

Quels dons exigez-vous?

UNE AUTRE.

Quel sang?

UNE AUTRE.

Quelles victimes?

LA PREMIÈRE

Éteignez, éteignez la flamme des abîmes,
Qui s'ouvrent pour nous engloutir!

CHOEUR DU PEUPLE.

Ministres saints, quel repentir
Doit trouver grâce pour nos crimes?

PREMIER BRAME.

Interrogez ce dieu, si longtemps méconnu
Terrible, il vient s'asseoir sur les débris du monde :
Vous nous demandez grâce; il vient, qu'il vous réponde;
Il vient, pécheurs, il est venu!

UN AUTRE.

Aux pieds d'un juge inexorable
Tremblez, intrépides guerriers!
Évanouissez-vous, vains titres, vains lauriers,
Gloire impuissante du coupable;
Devant l'éternité, qui commence pour tous,
Evanouissez-vous,
Immortalité périssable!

UN AUTRE.

Des célestes jardins ils franchiront le seuil [1],

[1] Sonnerat.

Ceux qui nous secouraient dans notre humble indigence
Ceux qui, sans la juger, devant notre vengeance
De leur raison ont abaissé l'orgueil,
Des célestes jardins ils franchiront le seuil.

PREMIER BRAME.

Les concerts des élus publieront leurs louanges :
Entrez, dira le chœur des anges,
O vous, d'un dieu de paix les enfants bien-aimés;
Que les flots d'un lait pur et les vins parfumés,
Que les fruits bienfaisants vous offrent leurs prémices;
Pour nourrir de vos feux les doux emportements,
Que mille objets charmants
A vos sens inondés d'ineffables délices
Offrent d'éternels aliments.

CHOEUR DU PEUPLE.

O purs ravissements!

SECOND BRAME.

Mais vous, que Dieu maudit, vous, que l'enfer réclame [1],
Sur des fleuves glacés et des torrents de flamme,
Sur le tranchant du glaive à jamais étendus,
Pleurez, pleurez, enfants rebelles;
Pareils aux noirs esprits que l'orgueil a perdus,
Avec eux pleurez confondus
Dans des souffrances éternelles.

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR

O vengeances cruelles!

SECONDE PARTIE DU CHOEUR

O purs ravissements!

LE PREMIER CHOEUR.

Les brames à leur voix nous trouveront fidèles.

LE SECOND CHOEUR.

Nous jurons d'accomplir leurs saints commandements,
Pour goûter dans leurs bras vos douceurs éternelles;

LE PREMIER.

Pour ne pas mériter vos éternels tourments,
O vengeances cruelles!

LE SECOND.

O purs ravissements!

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

ALVAR.

Ses juges assemblés devant eux l'ont admis,
Le suivre est un bonheur qu'ils ne m'ont pas permis.
Je m'humilie en vain sous le bras qui m'accable;
Il dédaigne mes pleurs.
(*Contemplant une croix suspendue sur sa poitrine.*)
O toi, signe adorable
D'un mystère sanglant dont j'ai perdu le fruit,
Ranime un faible espoir que chaque instant détruit.
Ce Dieu, quittant le monde, y laissa l'espérance :
Lui-même a tant souffert! il plaindra ma souffrance :
Qu'il ouvre à mes remords son sein longtemps fermé,
Qu'il me rende un ami; lui-même a tant aimé!
Oui, prends pitié d'un cœur digne d'être fidèle,
Seigneur, s'il connaissait ta parole éternelle,
Et, pour le soutenir contre d'injustes coups,
Relève un frêle appui plié par ton courroux.

[1] Sonnerat.

Je ne demande pas que des jours plus prospères
Me retrouvent assis sous le toit de mes pères;
Je rendrai ma dépouille à ces bords étrangers;
Mais Idamore est seul au milieu des dangers :
Puissé-je l'embrasser avant son sacrifice,
Affermir son courage, et, s'il faut qu'il périsse,
Sans murmure avec lui mourant pour t'apaiser,
Aux cieux dans ta clémence avec lui reposer!...
Entouré de soldats je le vois qui s'avance.
Est-il absous, grand Dieu?

SCÈNE II.

ALVAR, IDAMORE, GUERRIERS.

IDAMORE, *à un d'eux.*

Cachez-lui ma sentence :
Pourrait il de son fils supporter les adieux?
Que, trompé sur mon sort, on l'amène en ces lieux;
Akébar l'a permis. Allez; comme à lui-même
Qu'on m'obéisse encore à mon heure suprême!

ALVAR.

Quoi! n'est-il plus d'espoir?

IDAMORE.

Alvar, je vais mourir.

ALVAR.

Tant de bienfaits passés n'ont pu les attendrir?

IDAMORE.

De leurs faibles esprits Akébar seul dispose.
Si le glaive à la main j'avais plaidé ma cause,
On l'eût vu le premier m'absoudre en pâlissant.
Désarmé, que lui dire? Il a soif de mon sang;
Eh bien donc, qu'il s'y plonge!

ALVAR.

Instruit qu'à vous entendre
Son orgueil en secret avait daigné descendre,
J'ai cru que la pitié ramenait sa faveur
Sur le héros déchu qu'il nomma son sauveur.

IDAMORE.

Il tremblait pour l'honneur de sa noble famille :
D'une flamme coupable on accuse sa fille,
Lui-même la soupçonne, et, n'osant pardonner,
Si j'atteste son crime, il la doit condamner;
Victime du pouvoir qu'un vain peuple lui donne,
Par les devoirs étroits où son rang l'emprisonne,
Il s'est plaint des vieillards, dont l'orgueil irrité
Arrachait ma sentence à sa triste équité;
Mais, sans effet pour moi, sa divine influence
Pouvait d'un bien plus cher acheter mon silence :
La grâce de Zarès en devenait le prix.
Pour lui, pour Néala, que n'aurais-je entrepris!
Le conseil m'attendait, j'y cours; mon témoignage
De leurs soupçons loin d'elle a repoussé l'outrage.
Puis, de la voix d'un chef qui parle à des soldats,
Tel, et plus fier encor qu'au milieu des combats :
« Point de grâce, ai-je dit, point de pitié : justice!
« J'attends ma récompense ainsi que mon supplice.
« En épargnant mon père, accordez à la fois
« Sa vie à mes bienfaits et ma mort à vos lois. »
Émus par ce discours, surpris, honteux de l'être,
Tous cherchaient leur avis dans les yeux du grand prê-
Lui, pourvu qu'il immole un rival dangereux, [tre;
Que font à sa grandeur les jours d'un malheureux?
Aussi s'est-il levé, fidèle à sa promesse;
D'un père au désespoir excusant la tendresse,
Du pardon de ses dieux il vient de le couvrir.
Pour moi, je te l'ai dit, Alvar, je vais mourir.

ALVAR.

Que deviendra Zarès sans appui sur la terre?
Quels accents répondront à sa voix solitaire?
Il n'aura plus de fils.

IDAMORE.

Eh! ne vivras-tu pas?

ALVAR.

Qui? moi?

IDAMORE.

Ta liberté doit suivre mon trépas :
Eh bien! à ce vieillard mon amitié l'engage;
Des soins que je lui dois accepte l'héritage.

ALVAR.

Oui, je le remplirai, ce vœu de l'amitié;
Du poids de ses regrets je prendrai la moitié;
Sa douleur sur mon sein coulera moins amère,
Vous lui laissez un fils : qui me rendra mon frère?

IDAMORE.

Prends soin de fuir les lieux où mes restes épars
Viendraient sur votre route effrayer ses regards.
N'attendez pas la nuit, partez : crains pour toi-même
Le sort contagieux d'un réprouvé qui t'aime.
Il ne pourra demain t'accorder son appui :
Ce jour qui va s'éteindre est le dernier pour lui.
L'arrêt porté par eux, et qu'un héraut proclame,
Ordonne que la mort réservée à l'infâme,
Au lâche, au meurtrier, qui n'ont point de tombeaux,
De mon corps lapidé disperse les lambeaux.

ALVAR.

Et je vous quitterais, alors que leur vengeance
Rassemble autour de vous l'outrage et la souffrance,
Présente à vos esprits ce trépas douloureux
Comme un affreux chemin à des maux plus affreux!...
J'écarterai de vous ces images funèbres;
Je fermerai vos yeux; j'irai dans les ténèbres
Vous creuser un asile, et, trompant leurs mépris
De ce devoir furtif honorer vos débris.
Qui d'entre eux vous rendrait ce dangereux hommage?
Je l'oserai moi seul...

IDAMORE.

Eh! qu'importe à ma rage
Que mon corps en pâture aux vautours soit livré,
Ou d'un bûcher pompeux par leurs mains entouré?
Qu'on l'abandonne aux vents, que le vautour dévore
Celui qui les fit vaincre et qui fut Idamore!
Et viennent à ce bruit, du fond de l'Occident,
Ces chrétiens renversés par mon seul ascendant!
J'appelle en ces climats leurs flottes vengeresses :
Ils reviendront, Alvar, ils ont vu nos richesses.
Qu'ils descendent, pareils aux insectes ailés,
Par un souffle brûlant dans les airs rassemblés;
Qu'ils inondent nos bords; qu'ils changent cette terre
En une arène ouverte où renaisse la guerre;
Qu'ils portent dans ses murs l'épouvante et la croix;
Qu'ils détrônent ses dieux, qu'ils écrasent ses rois;

Que leur foule étrangère et balaie et remplace
Les lâches possesseurs endormis sur sa face,
Pour adieux, en partant, pour prix de ses trésors,
Lui laissent des débris, de la cendre et des morts;
Et quelques châtiments que me garde la tombe,
Si ce peuple est puni, s'il pleure, s'il succombe,
J'oublierai mes revers en apprenant les siens,
Et l'horreur de ses maux finira tous les miens!

ALVAR.

Dans quels vœux vous égare une aveugle furie!
Quels que soient avec nous les torts de la patrie,
Le fils qui la maudit, ce fils dénaturé
Prouve qu'elle était juste, et meurt désespéré.
Mais vous, ah! croyez-moi, quand votre heure est pro-
Comme un poids importun déposez votre haine. [chaine,
Les turbulents transports par la rage inspirés,
La soif de voir punis ceux par qui vous souffrez,
N'aident point à franchir ce pénible passage.
De ma religion le précepte plus sage
Nous apprend que l'oubli de nos ressentiments
Verse un calme inconnu sur nos derniers moments,
Nous dit de pardonner même à qui nous immole;
Il en fait un devoir, et ce devoir console.

IDAMORE.

Tes discours dans mon cœur font descendre la paix,
Et, nouveau pour mes yeux, d'où tombe un voile épais,
Je ne sais quel espoir m'éclaire et me ranime :
Je combattrais encor pour l'État qui m'opprime.
Mais c'en est fait, Alvar, non, je ne dois plus voir
Les étendards flottants dans les airs se mouvoir;
Non, je n'entendrai plus le signal des batailles;
Je ne dois plus rentrer vainqueur dans ces murailles,
Et, déposant mon glaive à l'ombre des drapeaux,
Goûter près d'une épouse un glorieux repos.
Demeure... Jeune, aimé, célèbre par les armes,
Je sens trop que la vie avait pour moi des charmes.
Prêt à me détacher de tout ce que j'aimais,
De toi j'attends ma force!... Ah! si tu vois jamais
Cet objet d'une ardeur si tendre et si funeste,
De mes cheveux sanglants porte-lui quelque reste.
Rends-lui son dernier don, ce message de mort,
Ces fleurs, qui par leur deuil m'avaient prédit mon sort;
Dis-lui... Mais de mon père épargnons la faiblesse :
Tes larmes détruiraient l'erreur où je le laisse.
Sors; je te rejoindrai plus tôt que tu ne veux,
Et jusqu'au lieu fatal nous marcherons tous deux.

SCÈNE III.

IDAMORE, ZARÈS, GUERRIERS.

ZARÈS.

On ne me flattait pas d'une trompeuse joie;
Akébar désarmé permet que je te voie!
Il a donc pardonné? réponds; tu m'es rendu?
Je retrouve mon fils, que je croyais perdu!
Lui, me suivre! est-il vrai?... Je m'abuse peut-être.

IDAMORE.

Sans vous devant le peuple il doit encor paraître.

ZARÈS.

Mais, ce devoir rempli, tu reviens, nous fuyons?
Dût le jour à nos pas refuser ses rayons,
Sous ces murs menaçants que rien ne te retienne!
Soutenu par ton bras, une main dans la tienne,
Sous ta garde, avec toi, par ta voix ranimé,
La nuit n'a point d'horreur dont je sois alarmé. [nes.
Que dis-je! un sang nouveau bouillonne dans mes vei-
Des douleurs et des ans j'ai dépouillé les chaînes.
Le cœur rempli d'un feu qu'il ne peut contenir,
De joie à tes côtés je me sens rajeunir.
Tu n'auras pas l'ennui de traîner à ta suite
Un vieillard chancelant qui gênerait ta fuite :
Ma force qui renaît t'épargnera ce soin!...

IDAMORE.

Hélas! dans un moment vous en aurez besoin.

ZARÈS.

Ah! que ta défiance irrite mon courage!
Tout est plaisir pour moi dans ce prochain voyage :
Chaque jour de fatigue au bonheur me conduit.
L'œil fixé sur le but que mon espoir poursuit,
Vers nos monts en idée avec toi je m'élance.
J'en connais les chemins; c'est moi qui te devance,
C'est moi qui suis ton guide, et quelle volupté
De nous asseoir tous deux où seul je m'arrêtai!
Je t'embrasse au lieu même où, me rendant la vie,
Ton nom frappa soudain mon oreille ravie...
Que vois-je? ô mon pays! ô jour cent fois heureux!
Mes pleurs baignent ces champs qu'ont animés tes jeux.
Leurs charmes sont flétris, leur enceinte est déserte...
Qu'ils cessent désormais de déplorer ta perte!
Oui, le voilà! c'est lui! je reviens triomphant :
Je ramène mon fils, non plus un faible enfant,
C'est mon ferme soutien, mon orgueil, ma conquête.
Prévois-tu les transports que ce beau jour m'apprête?
Conçois-tu quelle ivresse inondera mes sens,
Quand nos échos chéris rediront tes accents;
Quand je verrai la mer réfléchir ton image,
Et, moins beau que mon fils, ce palmier du même âge,
Qui semblait loin de toi pleurer son frère absent,
Se couronner de fleurs en te reconnaissant?

IDAMORE, *à part.*

Je cède à la pitié que son erreur m'inspire.
Mon père... Je ne puis, et mon courage expire.

ZARÈS.

Que dis-tu? j'ai des droits sur tes chagrins secrets.
Tu n'oses dans mon sein répandre tes regrets?
Crains-tu de m'offenser si tu me les confies?
Non, pleurons-les, ces biens que tu me sacrifies :
Cette jeune beauté qui t'engageait sa foi,
Par sa grâce modeste elle est digne de toi.

IDAMORE.

Hélas!

ZARÈS.

Son amour même à son sort m'intéresse,
Et la voir ta compagne eût comblé mon ivresse.
Pleurons-la, parlons d'elle et laissons faire au temps.
Sans flatter ton orgueil par des nœuds éclatants,
Ma tribu peut t'offrir une épouse aussi chère...
Tu me croiras, mon fils, au tombeau de ta mère.

IDAMORE.

Ah! que son souvenir me protége à vos pieds :
Dites-moi qu'en son nom mes torts sont oubliés.

ZARÈS.

Toi seul tu t'en souviens.

IDAMORE.

De ce touchant langage
Que vos embrassements me soient un nouveau gage.

ZARÈS, *l'embrassant.*

Crois-les donc, si ton cœur doute de mes discours.

SCÈNE IV.

IDAMORE, ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL, GUERRIERS.

EMPSAEL, *du haut des degrés du temple.*

Le jour fuit, tout est prêt, le peuple attend.

IDAMORE.

J'y cours.

ZARÈS.

Tu me quittes encor?

IDAMORE.

Je vous l'ai dit, mon père.

ZARÈS.

C'est la dernière fois du moins?...

IDAMORE.

Oui, la dernière!

(*Il l'embrasse de nouveau; les guerriers l'environnent; il sort avec Empsaël.*)

SCÈNE V.

ZARÈS, AKÉBAR.

AKÉBAR.

Profane, éloigne-toi!

ZARÈS.

Supportez sans témoins
L'aspect d'un malheureux consolé par vos soins.

AKÉBAR

Par pitié pour toi-même, éloigne-toi, te dis-je.

ZARÈS.

Un moment, et je pars.

AKÉBAR.

Laisse-moi, je l'exige.

ZARÈS.

Mais mon fils?...

AKÉBAR.

C'en est trop!

ZARÈS.

Je l'attends...

AKÉBAR.

Vain espoir.

ZARÈS.

Il reviendra bientôt?

AKÉBAR.

Tu ne dois plus le voir.

ZARÈS.

Est-il possible?

AKÉBAR.

Il meurt.

ZARÈS.

Mon fils!... quoi! son silence
Trompait de mes terreurs la juste violence?
Il meurt! c'est pour toujours qu'il vient de me quitter!
Où cet ordre inhumain doit-il s'exécuter?
J'y cours, je veux le suivre... Ou plutôt je t'implore,
Par ce muet témoin que ta ferveur adore,
Par l'autel dont mes pleurs n'ont pas droit d'approcher,
Par ces pieux habits que je n'ose toucher,
Par tes dieux, par toi-même, au nom de la tendresse,
Des respects dont ta fille honore ta vieillesse...

AKÉBAR, *attendri.*

Ma fille!

ZARÈS.

Au peuple ému montre son souverain.
D'un regard de tes yeux brise ces cœurs d'airain;
Arrache-leur mon fils; viens, courons sur sa trace :
Le fer tombe à ta vue et ton front porte grâce;
Viens, parais, ou du moins ne me refuse pas
Le bonheur douloureux d'expirer dans ses bras.

AKÉBAR.

Sainte horreur de l'impie, affermis ma constance!...
Non, je ne puis des dieux révoquer la sentence.

ZARÈS.

S'ils existent, tes dieux, tremble dans ton amour;
Le coup qui m'a frappé doit t'accabler un jour :
Puisse de ton enfant l'irréparable perte
Te laisser dans le cœur une blessure ouverte,
Où tous les plaisirs vains, dont tu voudras jouir,
Comme au fond d'un tombeau viendront s'évanouir!
Puisses-tu, de toi-même éternelle victime,
Entasser les honneurs sans combler cet abîme;
Et pauvre au sein des biens, faute d'un bien si doux,
Morne au milieu du bruit, seul au milieu de tous,
Trouver, sur le sommet de tes grandeurs stériles,
Un plus affreux désert que ceux où tu m'exiles!

AKÉBAR.

Si je t'épargne encor, rends grâce à mon serment...
Mais demeure, Empsaël t'apporte un châtiment.

ZARÈS. *Il tombe sur le banc, abîmé dans sa douleur.*

Ciel!

SCÈNE VI.

ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL.

EMPSAEL.

Le peuple, accouru pour demander sa proie,
Mêlait des cris de rage aux clameurs de sa joie.
Idamore paraît, superbe et l'œil serein;
Il écarte la foule, il marche en souverain,
Nous guide, et semble encor, comme au jour de sa gloire,
Promener dans nos murs l'orgueil d'une victoire.
Ce captif ennemi, toléré parmi nous
Tant qu'un indigne chef nous vit à ses genoux,
Alvar, qui l'attendait, à ses côtés s'élance,
Et nous prenons nos rangs dans un morne silence.
Pendant que le chrétien, prolongeant ses adieux,
D'une pitié coupable importunait nos yeux,
Lui, des derniers accents de sa voix sacrilége,
Bravait à chaque pas son funèbre cortége :
« Hâtez-vous, criait-il, quel brame ou quel guerrier
« Se réserve l'honneur de frapper le premier? »
Puis, passant près des lieux où du haut des murailles
Son bras armé pour nous semait les funérailles :

« Choisissez, a-t-il dit, pour déchirer mes flancs,
« Ces rocs, dont j'écrasais vos ennemis tremblants! »
Le peuple s'en indigne, et sa propre justice
Pour ce crime nouveau cherche un second supplice,
Le trouve, et dans son cours soi-même s'irritant,
Au massacre d'Alvar prélude en l'insultant.
Idamore s'arrête à leur voix menaçante :
Déjà les plus hardis reculaient d'épouvante,
Quand mille bras vengeurs sur lui de toutes parts
Font pleuvoir les débris dans la poussière épars.
Un nuage s'élève, il s'ouvre, et la tempête
Éclate sur son sein, siffle autour de sa tête...
Il défend son ami, l'embrasse, oppose en vain
Au coup, qui cherche Alvar, sa poitrine et sa main;
Ce chrétien sans fureur, qui succombe et qui prie,
Sur le signe impuissant de son idolâtrie
Attache un œil d'amour, l'invoque, et radieux
Tombe aux pieds d'Idamore en lui montrant les cieux :
Seul debout, l'insensé, faible et presque sans vie,
Lève à travers l'orage un front qui nous défie,
Protége encor Alvar, pâlit, tombe accablé,
Et le couvre en mourant de son corps mutilé.

AKÉBAR.

Je n'ai plus de rival, et ma fille me reste!

EMPSAEL.

Mais une femme accourt, elle approche, elle atteste,
Sur ces membres flétris qu'ont dispersés nos coups,
Qu'elle aimait Idamore et qu'il est son époux.
« J'ai profané, dit-elle, un divin ministère,
« Pour vous j'offrais au Gange un encens adultère;
« J'ai trahi son hymen, j'ai violé mes vœux,
« Et j'attends de vos lois le prix de ces aveux. »
L'infidèle à ces mots dans les traits d'Idamore
Cherche et ne trouve plus l'image qu'elle adore,
Pleure, et sur son visage, à ce spectacle affreux,
Ramène avec effroi son voile et ses cheveux.
Les brames, par mon ordre, entourent la coupable.
De l'exil, qui l'attend, l'arrêt inévitable
Doit signaler ici votre juste courroux.
On murmure contre elle, on s'attendrit sur vous;
Vous-même frémirez quand vous l'allez connaître.
Le peuple la devance, et je la vois paraître.

SCÈNE VII.

ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL, NÉALA, BRAMES, GUERRIERS, PEUPLE.

AKÉBAR.

Néala!

ZARÈS, *qui s'est ranimé par degrés.*

Se peut-il?

AKÉBAR.

C'est elle! Dieu puissant,
Que ne prévenais-tu l'opprobre de mon sang?
(*A Néala.*)
Toi, dont le front baissé fuit mon regard sévère,
Que viens-tu faire ici? que cherches-tu?

NÉALA, *s'approchant de Zarès.*

Mon père.

AKÉBAR.

Lui!

ZARÈS.

Qu'entends-je?

NÉALA.

Oui, mon père; il le fut, quand j'appris
Que les jours d'Idamore étaient par vous proscrits.
Il comprendra mes maux, notre perte est la même;
Je m'exile avec lui pour pleurer ce que j'aime.
Ne me soupçonnez pas de vouloir vous braver;
Mais de son seul appui je viens de le priver,
Je devais le lui rendre en publiant ma faute.
Vous ne gémirez pas sur ce peu qu'il vous ôte.
Des terrestres liens votre cœur détaché
Pour moi d'un tendre soin ne fut jamais touché.
Ravi par sa ferveur au-dessus des faiblesses,
Il ne pouvait descendre à souffrir mes caresses;
Vous n'osiez pas m'aimer. Heureux, comblé de biens,
Vos jours sont beaux sans moi : j'adoucirai les siens;
A son fils qui n'est plus je me suis immolée.
Que cette ombre chérie, un instant consolée,
Transmette à mon amour ses devoirs et ses droits.
Le moment n'est pas loin où, réunis tous trois,
Nous n'accuserons plus la mort qui nous sépare;
Je le sens!

AKÉBAR.

Eh! sais-tu quel destin te prépare
Cette mort, seul refuge ouvert à votre espoir?

NÉALA.

Hélas! je dois souffrir, mais je dois le revoir!
Je vous quitte à jamais, vous, qui m'avez chérie,
Vous, dont je fus la sœur, et toi, douce patrie!
(*Au grand prêtre.*)
Adieu!... J'attends l'arrêt que vous devez porter.

AKÉBAR.

O tendresse! ô devoir! qui des deux écouter?
(*Après un moment de silence.*)
Je dévoue à l'exil ta tête criminelle...
Va, fuis, l'humanité te rejette loin d'elle;
Fuis, j'attache à tes pas l'abandon et l'effroi;
Je te maudis... Mes pleurs s'échappent malgré moi.

NÉALA, *à Zarès.*

Il est temps de partir, la nuit vient, et pour guide,
Mon père, vous n'avez qu'une vierge timide.
On va, si nous tardons, nous chasser des saints lieux.

ZARÈS.

Ma fille!

NÉALA.

Levez-vous.

ZARÈS *regarde un moment Néala, qu'il embrasse, puis Akébar, et s'écrie :*

Pontife, il est des dieux!

(*Il s'éloigne soutenu par Néala; le peuple se retire pour leur ouvrir un passage; Akébar, la tête appuyée sur la statue de Brama, reste plongé dans la douleur.*)

FIN DU PARIA.

NOTES

Un critique, à la bienveillance et à l'urbanité duquel je me plais à rendre hommage, a cru devoir signaler, comme faute de prosodie, l'emploi que j'ai fait du mot *croient* dans ces deux vers :

> Va, ces mortels si fiers, qui nous ont rejetés,
> De ce bonheur en vain nous CROIENT deshérités.

Le respect que tout écrivain doit à la langue m'eût fait un devoir de corriger ce passage, si je n'avais pas pour moi l'exemple de Racine, qui a dit :

> Qu'ils SOIENT comme la poudre et la paille legère,
> Que le vent chasse devant lui.

Le mot employé dans *Esther*, et celui dont je me suis servi, sont tous deux monosyllabiques ; ils sont formés presque en entier des mêmes lettres, et ils apportent à l'oreille la même terminaison masculine ; si l'un est admis dans le vers, pourquoi l'autre en serait-il banni? La langue poétique en France est-elle assez riche pour se montrer dédaigneuse, ou marche-t-elle si librement qu'elle doive s'imposer à elle-même de nouvelles entraves?

Dans les vers suivants, la règle des participes a paru violée :

> Notre tendre amitié remplit le cours des heures ;
> Ces arbres l'ont VU NAITRE.

Ici le plus harmonieux et le plus correct de nos poëtes vient encore à mon secours. Racine a fait dire à Néron, en parlant à Junie :

> Immobile, saisi d'un long étonnement,
> Je l'ai LAISSÉ passer dans son appartement.

De plus, j'ai en ma faveur l'autorité de Condillac. Il établit pour règle que tout participe suivi d'un infinitif demeure invariable, quels que soient d'ailleurs le genre et le nombre du régime qui précède, et même lorsque l'infinitif est un verbe neutre. (Voyez la *Grammaire* de Condillac, page 193, in-8°, 1795.)

On a adressé à notre poëte une critique étrange à propos de ces vers du chœur du deuxième acte :

> Des BANIANS touffus par le brame adorés
> Depuis longtemps la langueur nous implore :
> Courbés par le midi, dont l'ardeur les dévore,
> Ils étendent vers nous leurs rameaux altérés

Un journaliste allemand a accusé M. Casimir Delavigne d'avoir pris pour un arbre une secte religieuse de l'Inde. Le reproche est grave, du moins en apparence ; aussi prendrons-nous la peine d'y répondre. Ce qui nous y engage surtout, c'est l'empressement qu'ont mis certains journaux français à donner cours à cette critique d'outre-Rhin, sans, au préalable, s'être informés, auprès du plus humble botaniste de leur connaissance, qui de M. Casimir Delavigne ou du docteur allemand s'était réellement fourvoyé. Ils auraient pu facilement juger alors de la valeur d'une pareille accusation, et ils ne se seraient pas imprudemment exposés, par une aveugle confiance en l'érudition d'un autre, à encourir le juste reproche de légèreté et d'ignorance.

Il nous suffira d'entrer dans quelques détails pour justifier pleinement notre auteur.

Le *banian* est un arbre du genre figuier, bien différent cependant de notre figuier commun : il pousse de ses branches de longs jets tout à fait semblables à des cordes ou à des baguettes : ces jets gagnent la terre, s'y enracinent et forment de nouveaux troncs, qui, de la même manière, en produisent d'autres à leur tour ; en sorte qu'un seul arbre, se multipliant ainsi de tout côté et sans interruption, offre une seule cime d'une immense étendue, posée sur un grand nombre de troncs de diverses grosseurs, et qui ressemble à la voûte d'un édifice soutenu par une multitude de colonnes.

Marsden dit avoir vu, dans le Bengale, un *banian* dont le dôme de verdure n'avait pas moins de 1,116 pieds de circonférence : le tronc se composait d'à peu près cinquante à soixante tiges.

Cet arbre est en grande vénération, surtout chez les païens, et c'est de là sans doute que lui est venu le nom de *banian*, sous lequel sont désignés communément tous les peuples de l'Inde, que les mahométans regardent comme idolâtres.

C'est le *Ficus indica* des botanistes. (*Note des éditeurs*.)



L'ÉCOLE DES VIEILLARDS

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 6 DÉCEMBRE 1823.

DÉDICACE

A Son Altesse Sérénissime Monseigneur LE DUC D'ORLÉANS, premier prince du sang, comme un hommage de respect et de reconnaissance.

Ce 15 decembre 1823. CASIMIR DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

DANVILLE, ancien armateur.
BONNARD, son ami.
LE DUC D'ELMAR.
VALENTIN, domestique de Danville.
MADAME DANVILLE.
MADAME SINCLAIR.
DEUX DOMESTIQUES.
UN LAQUAIS.

(La scène se passe à Paris.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Que j'éprouve de joie, et que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade!

DANVILLE.

Débarqué d'hier soir, j'arrive et je t'écris.

BONNARD.

Cher Danville!

DANVILLE.

Je viens me fixer à Paris.

BONNARD.

Je ne puis concevoir de raisons assez bonnes...
Bah! tu veux plaisanter?

DANVILLE.

Non, Bonnard.

BONNARD.

Tu m'étonnes.
Toi, grand propriétaire, autrefois armateur,
Du Havre, où tu naquis, constant admirateur,
Tu cesses de l'aimer?...

DANVILLE.

Qui, moi? charmante ville!
Elle fut mon berceau ; doux climat, sol fertile;
D'aimables habitants... un site! ah! quel tableau!
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.

BONNARD.

Pourquoi t'en éloigner?

DANVILLE.

C'est que... je vais te dire...
Mais promets-moi d'abord que tu ne vas pas rire.

BONNARD.

Eh! dis toujours.

DANVILLE.

Je suis...

BONNARD.

Quoi?

DANVILLE.

Je suis marié.





BONNARD.

Rien qu'à ton embarras je l'aurais parié.
Pour la seconde fois!

DANVILLE.

J'étais las du veuvage.

BONNARD.

A soixante ans et plus!

DANVILLE.

Ma foi, c'est un bel âge.

BONNARD.

Sans m'avoir averti!

DANVILLE.

Bon! mon billet de part
Aurait trop exercé ton esprit goguenard.

BONNARD.

Ta femme a quarante ans?

DANVILLE.

Pas encore.

BONNARD.

Au moins trente?

DANVILLE.

Pas tout à fait.

BONNARD.

Combien?

DANVILLE.

Bonnard, elle est charmante!
C'est une grâce unique, un cœur, un enjouement!...
Je me sens rajeunir d'y penser seulement.
Son père, resté veuf, chercha fortune aux îles.
Hortense, loin de lui, coulait des jours tranquilles
Auprès de son aïeule, une dame Sinclair,
Bonne femme, un peu vive, et femme du bel air,
Qui sait rire, et qui garde, en sa verte vieillesse,
Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse;
Des succès de sa fille amoureuse à l'excès,
Si l'on peut trop chérir de si justes succès.
Hortense est un modèle; oui, Bonnard, je l'adore.
Je la voyais souvent, je la vis plus encore;
Je la vis tous les jours : bref, je parlai d'hymen :
Je craignais de subir un fâcheux examen.
Malgré mes cheveux blancs, dans sa reconnaissance,
Dans son respect pour moi son amour prit naissance,
Et je vis s'embellir mon arrière-saison
Des charmes du bel âge unis à la raison.
Notre hymen fut conclu. Sa respectable aïeule
Eut toujours par nature horreur de vivre seule :
Ma maison fut la sienne, et par elle j'appris
Qu'en secret leur chimère était de voir Paris;
Bien plus, qu'à leur santé l'air du Havre est contraire...
Je les force à partir. Loin d'Hortense une affaire
M'a retenu deux mois, à mon grand désespoir,
Et c'est à peine hier si j'ai pu l'entrevoir;
Elle avait pour la cour un billet de spectacle :
Moi, mettre à ses plaisirs le plus léger obstacle!
Bien qu'elle y consentît, c'était un coup mortel!
Et j'ai, pour me distraire, admiré mon hôtel.

BONNARD.

Celui du duc d'Elmar.

DANVILLE.

C'est mon propriétaire.

BONNARD.

Voici, depuis un mois, son oncle au ministère.
Doyen des receveurs dans son département,
Je perçois les deniers d'un arrondissement.
Le duc est très-puissant; c'est un homme à la mode.

DANVILLE.

Vraiment?... dans son hôtel, plus grand qu'il n'est [commode,
Il occupe au premier un superbe local;
Mais pour un philosophe un second n'est pas mal.

BONNARD.

C'est un palais, mon cher; peste! quelle richesse!
En entrant j'ai manqué de te traiter d'altesse...
Ah çà! comment ton fils a-t-il pris ton départ?

DANVILLE.

Mon fils, depuis l'hiver, a son ménage à part :
Ma femme est de trois ans plus jeune que la sienne;
Comment les accorder? Pour qu'une maison tienne,
Il faut de l'unité dans le gouvernement.
Toutes deux gouvernaient contradictoirement.
Hortense aime beaucoup... j'aime beaucoup le monde :
Mon fils ne se complaît qu'en une paix profonde.
Il a quitté la place, et vit comme un reclus.
Je le chéris toujours.

BONNARD.

Mais tu ne le vois plus.
Tes conseils le guidaient dans l'état qu'il exerce.
Tu livres sa fortune aux chances du commerce;
Tu t'éloignes de lui; c'est un grand tort, et, tien,
Je connais en province un fils comme le tien,
Qu'un père comme toi vient de laisser sans guide.
Le fils a mal compté, voilà sa caisse vide;
Le mois touche à sa fin; dans ce besoin urgent,
Pour le tirer d'affaire il faut beaucoup d'argent.
Il aurait dû lever cet impôt sur son père;
Mais comme ils sont brouillés, c'est en moi qu'il espère :
Il faut vingt mille francs : peux-tu me les prêter?

DANVILLE.

C'est ma femme, monsieur, qui va vous les compter :
Elle est mon trésorier.

BONNARD.

C'est superbe! et d'avance
Je lui veux de ma place offrir la survivance.
Ta femme!.. Ah! mon ami, que tes goûts ont changé!
Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé!
Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres,
A l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres;
Debout avant le jour, doucement tourmenté
Du démon vigilant de la propriété,
Tu pâlissais de crainte au bruit d'une visite;
A tirer des perdreaux tu bornais ton mérite,
Ta joie à faire en paix bonne chère et grand feu,
Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
Te voilà citadin! le luxe t'environne;
Un gros suisse est là-bas qui défend ta personne :
Et tout cela, pourquoi? ta femme l'a voulu.

DANVILLE.

Hortense! elle me laisse un pouvoir absolu;
Mais elle y voit très-clair; quand on a ma fortune,
Une capacité qu'elle croit peu commune,
Sans prétendre à Paris au rang d'un potentat,
Dans un poste honorable on peut servir l'État.
L'espoir qu'elle a conçu me semble légitime,
Et je lui sais bon gré d'une si haute estime.
Toi-même, qu'en dis-tu?

BONNARD.

Rien.

DANVILLE.

Parle franchement.

BONNARD.

Sur une chose à faire on dit son sentiment,
C'est d'abord mon système; et, quand la chose est faite
J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.
Mais, tiens, Paris abonde en amis obligeants,
Qui se font un doux soin de marier les gens;
Ils m'avaient découvert une honnête personne,
Savante comme un livre, aimable, toute bonne;
Au cousin d'un ministre elle tenait de près;
Ces chers amis pour moi l'avaient fait faire exprès:
Eh bien! j'ai refusé.

DANVILLE.

D'où vient?

BONNARD.

Elle est jolie,
Elle est jeune.

DANVILLE.

Tant mieux. Depuis quand, je te prie,
La jeunesse à tes yeux paraît-elle un défaut?

BONNARD.

Depuis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
Pour que le mariage entre nous soit sortable,
Une maturité tout à fait respectable.
Or une vieille femme a pour moi peu d'appas;
Une jeune, à son tour, peut ne m'en trouver pas.
Pour agir prudemment dans cette conjoncture,
J'ai fait du célibat ma seconde nature;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne: on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet:
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux; et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, longtemps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau:
Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus: le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe. [tiens!
Que de soins! quels égards! quels charmants entre-
Des défauts, elle en a, mais n'as-tu pas les tiens?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs?
Je brave leurs discours, je suis riche, et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive; et moi ne l'ai-je pas?
Nous nous fâchons parfois, mais qu'elle fasse un pas,
Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaîté n'emporte.
Suis-je seul? elle accourt; suis-je un peu las? sa main,
M'offrant un doux appui, m'abrége le chemin. [te;
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma gout-
Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits;
Ses regards sont si vifs! son visage est si frais!...
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps:
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

BONNARD.

Quel feu!

DANVILLE.

Je veux fêter le jour qui nous rassemble;
Au bonheur des maris nous trinquerons ensemble;
Oh! je t'y forcerai. Tu soupes, me dis-tu?
Admire dans ma femme un effort de vertu: [ge,
Les soupers sont proscrits, et vraiment c'est domma-
Je veux qu'elle ait l'honneur d'en ramener l'usage.
Rien n'est tel pour causer que le repas du soir.
A table, entre nous deux, elle viendra s'asseoir.
Bientôt, cher receveur, vous la verrez paraître,
Et vous accepterez quand vous l'allez connaître.
Oui, vous que rien n'émeut, vous aurez votre tour:
Bonnard, monsieur Bonnard, vous lui ferez la cour.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE.

Qu'est-ce donc, Valentin? quel air sombre!

VALENTIN.

Mon maître.

(*A Bonnard.*)

J'aurais à vous parler... Monsieur, j'ai l'honneur d'ê- [tre.

DANVILLE.

C'est ce brave marin, mon ancien serviteur;
Tu sens bien qu'à son âge il sert... en amateur :
J'exige peu de lui, sa franchise m'amuse...
Que veux-tu?

BONNARD.

Ta bonté n'a pas besoin d'excuse;
Ma gouvernante, à moi, me parle sans façon.
Tous deux ont fait leur temps : un honnête garçon,
Après un long service attesté par ses rides,
A, comme un vieux soldat, des droits aux invalides

DANVILLE.

Qui t'amène? voyons!

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit
Qu'un jour...

DANVILLE.

De ce refrain le bourreau m'étourdit.

VALENTIN.

Avant votre arrivée il s'est passé des choses...

BONNARD.

Adieu, Danville.

DANVILLE.

Eh! non.

BONNARD.

Prends garde, tu t'exposes.

DANVILLE.

Que peut-il raconter? va donc, explique-toi :
Achève.

VALENTIN.

Eh bien! madame est trop jeune pour moi.

DANVILLE.

Oui-dà!

VALENTIN.

Contre mon gré, monsieur, ne vous déplaise;
Par votre ordre, en courrier, j'ai précédé sa chaise :
On n'apprend pas sur mer à monter à cheval.
Sur une rosse étique, assis tant bien que mal,
Pour me rompre les os j'étais à bonne école.
Madame à chaque bond riait comme une folle.

DANVILLE.

En te voyant par terre, elle t'eût plaint beaucoup;
J'en suis sûr.

VALENTIN.

Beau profit, si j'étais mort du coup!
Mais une fois ici, j'eus bien d'autres affaires :
Vieilli dans la marine à bord de vos corsaires,
Sous ces galons d'argent qu'on me fit endosser,
Au bon ton des laquais on voulut me dresser.
L'exercice est moins dur : Tiens-toi; lève la tête;
Fais ceci, fais cela ; maladroit! qu'il est bête!
Que sais-je! j'en maigris : c'est un métier d'enfer,
Et j'aurais mieux aimé dix campagnes sur mer.

BONNARD.

Ce pauvre Valentin!

VALENTIN.

Et pour votre carrosse,
On m'a fait un affront.

BONNARD.

Comment! depuis la noce
Nous n'allons plus à pied?

DANVILLE.

Il rêve.

VALENTIN.

Pas du tout :
Madame a pris voiture, et trouvait de son goût,
Pour me faire en marin terminer ma carrière,
De me loger debout sur le gaillard d'arrière.

DANVILLE.

Le grand mal!

VALENTIN.

Ne pouvant vaincre ma juste horreur,
Ne m'a-t-elle pas fait...

DANVILLE.

Eh! quoi donc?

VALENTIN.

Son coureur.

BONNARD.

Son coureur!

VALENTIN.

A quinze ans j'étais des plus ingambes;
Mais devenir coureur quand on n'a plus de jambes!
Ce Paris! on s'y perd : le Havre tout entier,
En se pressant un peu, tiendrait dans un quartier :
Et je cours! mais je cours!... Dès que la porte s'ouvre,
Vite au Palais-Royal, du Marais vite au Louvre,
Du premier sous les toits!... et pas plus tard qu'hier
J'ai porté des secours...

DANVILLE.

Eh quoi! tu n'es pas fier
De consacrer tes pas à de pareils messages?

VALENTIN.

Je ne suis jamais fier de monter cinq étages.
Puis, à peine au logis, j'ai la serviette en main;
Des dîners!... on en a pour jusqu'au lendemain :
Ils doivent coûter cher!

BONNARD.

Ah! diable! tu te piques
De donner, quoique absent, des festins magnifiques?

DANVILLE.

Il a perdu le sens.

VALENTIN.

Je sais ce que je dis :
Vous donnez à dîner, monsieur, tous les lundis.
La veille, grands apprêts; adieu notre dimanche!
Le jour que je préfère est celui qu'on retranche.

DANVILLE.

Paresseux!...

VALENTIN, *à Bonnard.*

Vous savez...

BONNARD.

Tu vaux ton pesant d'or,
Je le sais, mais tais-toi.

VALENTIN.

Je l'ai bien dit...

DANVILLE.

Encor!

VALENTIN.

Que, si le mariage entre par une porte,
Par l'autre, avant ma mort, il faudra que je sorte.

DANVILLE.

Eh bien ! va-t'en !

BONNARD, *à Danville.*

Tout doux !

VALENTIN.

Oui, je veux m'en aller.

BONNARD, *à Valentin.*

Non pas ; voyons, ensemble il faut capituler :
Valentin se taira, mais consens qu'il demeure
Pour ne servir que toi.

DANVILLE.

Qu'il reste.

VALENTIN.

A la bonne heure.

DANVILLE, *à Bonnard.*

Je n'ai qu'à dire un mot et qu'à le plaindre un peu,
Ma femme en sa faveur comme toi prendra feu.

VALENTIN.

Je conviens qu'elle est bonne.

DANVILLE.

Excellente ! accomplie !
Elle vient, tu vas voir... La trouves-tu jolie,
Hein ! Bonnard ?

BONNARD.

Bien, très-bien !

SCÈNE III.

DANVILLE, BONNARD, VALENTIN, HORTENSE;
PLUSIEURS VALETS.

HORTENSE, *aux valets qui la suivent.*

Allez, trente couverts.
Vous, comme chez le duc, rangez vos arbres verts,
Allez. Vous, pour le soir, voyez si tout s'apprête :
Trois lustres au salon, des fleurs, un air de fête...
Le beau jour ! mon ami, partagez mon bonheur ;
Je veux que votre hôtel demain vous fasse honneur.
(*Saluant Bonnard.*) (*A Danville.*)
Je vous revois enfin !... Monsieur... Je suis ravie !
Hier de m'amuser certes j'avais envie ;
Mais j'ai de vous quitter senti quelques remords ;
Adieu tout mon plaisir ! Je reconnais mes torts :
Embrassez-moi, pardon.

DANVILLE.

Je suis le seul coupable,
(*A Bonnard.*)
C'est moi qui l'ai voulu. Parle, est-on plus aimable ?

HORTENSE.

Croyez qu'à l'avenir... Ah ! c'est vous, Valentin :
Pour ma loge aux Bouffons vous irez ce matin ;
(*A Danville.*)
Je veux vous y mener, vous aimez la musique.
(*A Valentin.*) (*A Danville.*)
De là chez mon libraire... Un roman qu'on critique,
Mais qu'on dit effrayant ; ne vous en moquez point :
Tout ce qui me fait peur m'amuse au dernier point.
(*A Valentin.*)
De là chez le docteur et puis chez le vicomte ;
De là chez le glacier pour demander son compte ;
Enfin chez le brodeur, courez vite... ah ! de là..

VALENTIN.

Mes jambes me font mal quand j'entends ce mot-là...
(*A Danville.*)
Monsieur !...

DANVILLE.

Ma bonne Hortense, il te demande grâce :
Il a droit de se plaindre : une course, encor passe ;
Mais vingt, mais tous les jours ! il est vieux, et je doi
L'employer désormais à ne servir que moi.

HORTENSE.

Je crois que pour courir tout le monde a mon âge ;
Je l'accable, c'est vrai ; je veux qu'il se ménage :
(*A Valentin.*)
Vous êtes à monsieur, n'obéissez qu'à lui,
A lui seul.

VALENTIN.

J'en suis quitte au moins pour aujourd'hui.

DANVILLE, *à Bonnard.*

Qu'ai-je dit ?

HORTENSE.

Par malheur ici je n'ai personne.
(*A Danville.*)
Un jour, encore un jour, et je vous l'abandonne.

DANVILLE.

Tu ne peux pas, mon vieux, trouver cela mauvais,
Pour un jour, allons, va.

BONNARD, *à part.*

J'en étais sûr.

VALENTIN, *tristement.*

J'y vais.

DANVILLE, *à Bonnard.*

A-t-elle assez bon cœur ?

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD, HORTENSE.

DANVILLE.

Tu vois, ma chère Hortense,
Un camarade à moi, mon compagnon d'enfance,
Mon mentor au collége ; élève à Mazarin,
Bonnard m'a sur les bancs disputé le terrain ;
Je l'aimais à quinze ans, et je te le présente
Comme un des vrais amis que j'estime à soixante.

HORTENSE.

Monsieur m'est connu.

BONNARD.

Moi !

HORTENSE.

Votre fraternité
Fit proverbe autrefois dans l'université.

BONNARD.

Il est sûr qu'avec lui je vivais comme un frère.

HORTENSE.

Si nous en exceptons vos débats sur Homère.

BONNARD.

Achille était son dieu.

HORTENSE.

Vous préfériez Hector.

BONNARD.
Vous le savez?

HORTENSE.
Bon Dieu! j'en sais bien plus encor,
Danville est très-causeur.

BONNARD.
Causeur par excellence,
C'est vrai.

HORTENSE.
Vous souvient-il de certaine imprudence
Qui lui valut de vous un superbe sermon?

DANVILLE.
Il sermonnait toujours.

BONNARD.
Lui, c'était un démon!

HORTENSE.
D'un prix de vers latins...

BONNARD.
Madame!

HORTENSE.
D'une thèse
Qui vous fit un honneur!

BONNARD.
C'est en soixante-treize;
Oui, vraiment: quoi! madame, on vous en a parlé!
Quel charmant souvenir vous m'avez rappelé!
(*A Danville.*)
Elle a beaucoup d'esprit.

DANVILLE.
N'est-ce pas?

HORTENSE.
Je m'arrête;
Vos triomphes passés vous tourneraient la tête.
Mais voyez-nous souvent: en causant tous les trois,
Nous ferons reverdir vos lauriers d'autrefois.
Pour madame Bonnard, je veux aller moi-même...

BONNARD, *embarrassé.*
Je suis...

DANVILLE.
Il est garçon, et garçon par système.

BONNARD.
Me voilà converti.

HORTENSE.
Monsieur, prouvez-le donc,
Un garçon a parfois des moments d'abandon,
D'ennui; venez nous voir, et que notre ménage
Vous raccommode un jour avec le mariage.

BONNARD.
Je ferai d'un tel soin mon plus doux passe-temps
Et voudrais près de vous prolonger ces instants;
Mais un mot très-pressé que je ne puis remettre...
(*Bas à Danville.*)
Il faudra que la somme arrive avec la lettre.

DANVILLE.
Sois tranquille. Eh! parbleu! pour écrire un billet,
Tu n'es pas mieux chez toi que dans mon cabinet.
Regarde... un bureau neuf, loin du bruit des voitures,
Et ton cher *Moniteur* ouvert sur des brochures...
Dans peu je te rejoins.

BONNARD.
A ton aise, mon cher;
Un caissier le dimanche est libre comme l'air
Souviens-toi seulement qu'à deux heures je dîne
(*Bas à Danville.*)
Ah! je te félicite, et ta femme est divine.

SCÈNE V.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE, *riant aux éclats.*
Dieu! qu'il est amusant! Mais c'est un vrai trésor.
Il a ressuscité les mœurs du siècle d'or;
Il dîne le matin, à l'antique il s'habille,
Et j'ai cru voir marcher un portrait de famille.

DANVILLE.
Oh! n'en ris pas: je l'aime.

HORTENSE, *riant toujours.*
Et quel regard vainqueur
Quand j'exaltais sa gloire!

DANVILLE.
Oui, mais il a bon cœur;
C'est un homme excellent, rangé, sûr en affaire,
Et tu peux l'obliger.

HORTENSE, *sérieusement.*
Voyons, je veux le faire.

DANVILLE.
Le jour de ton départ je t'avais confié
Cinquante mille francs; donne-m'en la moitié;
Il a besoin d'argent.

HORTENSE.
Courez donc à la Banque:
Je n'en saurais prêter quand moi-même j'en manque.

DANVILLE.
Que me dites-vous là?

HORTENSE.
Ma bourse est aux abois;
C'en est fait!

DANVILLE.
En deux mois?

HORTENSE.
Mais c'est bien long, deux mois.

DANVILLE.
Cinquante mille francs!... Comment, ma bonne amie!..

HORTENSE.
Vous ne me louez pas sur mon économie?

DANVILLE.
Ah! parbleu! c'est trop fort.

HORTENSE.
Chez moi je n'ai voulu
Rien que le nécessaire, et pas de superflu.

DANVILLE.
Comment donc, s'il vous plaît, nommez-vous ces dorures
Ces cristaux suspendus, ces vases, ces figures,
Ce fragile attirail dont on n'ose approcher,
Et ces meubles si beaux que je crains d'y toucher?
Est-ce utile? parlez.

HORTENSE.
C'est plus; c'est nécessaire.
Cet appareil pour vous n'a rien que d'ordinaire.
Vous voulez devenir receveur général;
Logez-vous donc au ciel, et logez-vous très-mal.
Qui parlera de vous? qui vous rendra visite?

L'opulence à Paris sert d'enseigne au mérite.
Étalez des trésors si vous voulez percer;
Une place est de droit à qui peut s'en passer.
Ma mère me répète : Éblouis le vulgaire;
Qu'on dise : Il est très-riche, il est millionnaire;
Demandons tout alors, et nous aurons beau jeu.
J'ai voulu par le luxe en imposer un peu.
Je dis un peu; beaucoup, je me croirais coupable;
Un peu, c'est nécessaire et même indispensable.

DANVILLE.

Voilà quelques motifs qui sont d'assez bon sens :
Mais au moins ces dîners d'eux-mêmes renaissants,
Ces éternels dîners, qu'une fois par semaine
Un bienheureux lundi pour trente élus ramène,
Je les crois superflus.

HORTENSE.

Erreur! Quoi! vous traitez
Mes dîners du lundi de superfluités!
Mais rien n'est plus utile, et sur cette matière
Vous êtes, mon ami, de cent ans en arrière.
Il faut avoir un jour fixé pour recevoir
Ses prôneurs à dîner, et ses amis le soir;
De nos auteurs en vogue il faut avoir l'élite;
On en fait les honneurs aux grands que l'on invite.
Aussi je vois souvent plusieurs des beaux esprits
Dont je vous ai là-bas adressé les écrits :
Ils parlent, on s'anime, on rit, la gaîté gagne,
Et l'on a ces messieurs comme on a du champagne.
Notre siècle est gourmand, on peut blâmer son goût :
On fronde les dîners, et l'on dîne partout.
Mais n'en donner jamais, pas même un par semaine,
C'est en solliciteur vouloir qu'on vous promène.
Qui, vous solliciteur? vous êtes candidat;
Vous ne demandez rien, vous acceptez. L'État
N'a pas dans ses bureaux de puissance intraitable
Pour l'heureux candidat qui la courtise à table;
Protégés, protecteurs, au dessert ne font qu'un :
Mais ne me parlez pas d'un protecteur à jeun.
Recevoir me fatigue, et, pour être sincère,
C'est un mal, j'en conviens, mais un mal nécessaire.

DANVILLE.

Donnez donc vos dîners, madame, et donnez-les
Sans nourrir à l'office un peuple de valets,
Sans payer un cocher, et sans faire étalage
D'un grand chasseur perché derrière un équipage.
Ce carrosse, à quoi bon? que n'a-t-il pas coûté?
Qui vous force à l'avoir?

HORTENSE.

Qui? la nécessité;
Vous-même : oui, pour vous j'en ai fait la dépense.
Quand on est candidat on court plus qu'on ne pense.
Visitez donc les grands durement cahoté
Sur les nobles coussins d'un char numéroté :
Vous jouerez à leur porte un brillant personnage!
Y viendrez-vous à pied? ce n'est plus de votre âge.
De fatigue accablé, que ferez-vous le soir?
Qu'il se présente alors quelque spectacle à voir,
Eh bien! j'irai donc seule et j'irai sans m'y plaire;
Car vous m'y forcerez. Quel plaisir au contraire,
L'un près de l'autre assis, tête à tête, en causant,
D'aller chercher sans peine un spectacle amusant!
D'en jouir tous les deux!... Peut-être c'est faiblesse,
Mais, heureuse avec vous, j'y veux être sans cesse.
Je fis tout dans ce but, j'ai tort; mais un tel soin,
Superflu pour vous seul, est mon premier besoin.

DANVILLE.

Et moi qui t'accusais! je suis touché, j'ai honte
D'avoir...

HORTENSE.

De votre argent je veux vous rendre compte :
Vous ne savez pas tout; je veux, pour votre honneur,
Justifier en vous ce mouvement d'humeur.
La lecture vous plaît; d'un cabinet d'étude
J'ai su vous préparer l'aimable solitude.
Il me coûte un peu cher; mais vos auteurs chéris,
Rangés autour de vous, en couvrent les lambris.
Le duc, qui vous protége, est plein de complaisance;
Il m'a de son jardin cédé la jouissance,
Pour qui? pour vous, monsieur; ne convenez-vous pas
Qu'un jardin a pour vous de merveilleux appas?
J'ai pris soin de l'orner; sous son ombre tranquille
Vous vous reposerez du fracas de la ville.
On ne fait rien pour rien; mais qu'importe le prix?
Vous aurez la campagne au milieu de Paris.
Votre orgueil conjugal jouit de ma parure :
J'ai fait des frais pour lui, c'est complaisance pure.
J'ai choisi les couleurs que vous aimez le mieux,
Les bijoux dont l'éclat flatte le plus vos yeux;
De tout ce qui vous plaît je me suis embellie,
Et rien ne m'a coûté pour vous sembler jolie.
Mes crimes, les voilà. Voyons, recommencez,
Courage, grondez-moi... Mais non, vous faiblissez,
Le repentir vous prend, et, si je ne m'abuse,
Vous sentez que vous seul avez besoin d'excuse;
Demandez-moi pardon d'un injuste courroux,
Et vous l'aurez, méchant, car je vaux mieux que vous.

DANVILLE.

Oui, tu vaux mieux cent fois. Pardonne, mon Hortense;
En vain l'âge entre nous a mis quelque distance,
Tes procédés pour moi me la font oublier,
Et devant tant d'amour je dois m'humilier.

SCÈNE VI.

DANVILLE, HORTENSE, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Embrassez-la, c'est bien; mais hâtez-vous, mon gendre,
Je l'emmène.

DANVILLE.

Comment?

HORTENSE.

Ma mère, on peut attendre...

MADAME SINCLAIR.

Non pas, sur une emplette il me faut un conseil;
Et nous profiterons d'un rayon de soleil
Pour notre promenade...

DANVILLE.

Où donc?

MADAME SINCLAIR.

Aux Tuileries,

Le temple de la mode et des galanteries,
L'école des grands airs; sa grâce, heureux époux,
Dans ce brillant séjour vous fait mille jaloux;
Sa marche est un triomphe, on la suit, on l'admire...

HORTENSE, *à Danville.*

Ah! venez avec nous.

MADAME SINCLAIR.

Hortense a dû vous dire
Qu'on vous attend, mon cher, chez le premier commis.

DANVILLE.

Qui, moi? quand ce devoir d'un jour serait remis,
Qu'importe?

HORTENSE, *gravement.*

La démarche est des plus nécessaires.
(*Plus bas.*)
Et le banquier?

DANVILLE.

C'est juste!

MADAME SINCLAIR.

Avant tout les affaires.

DANVILLE.

Mais...

HORTENSE.

Au revoir, Danville.

DANVILLE.

Encore un mot!

MADAME SINCLAIR.

Bonjour;
Elle sera rentrée avant votre retour.

SCÈNE VII.

DANVILLE.

Là, nous causions si bien! me quitter de la sorte!...
Aussi j'avais des torts. Pourtant la somme est forte.
Au Havre, à ce prix-là, j'aurais eu deux maisons;
Mais elle m'a donné d'excellentes raisons.
Ayons soin que Bonnard ignore l'aventure;
Courons vite: est-ce heureux d'avoir une voiture!
(*Regardant par la fenêtre.*)
Tiens, ma femme l'a prise...Ah, bah! j'aime à marcher,
L'exercice m'est bon; je vais me dépêcher:
Pour la revoir plus tôt soyons infatigable.
Il faut en convenir, ma femme est bien aimable!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

DANVILLE, MADAME SINCLAIR.

DANVILLE.

Non, vos façons d'agir ne me vont pas du tout,
Et les courses à pied sont fort peu de mon goût.

MADAME SINCLAIR.

Vous prendrez la voiture. Eh bien, votre visite?

DANVILLE.

Je ne la veux pas faire, et vous m'en tiendrez quitte.

MADAME SINCLAIR.

Vous avez de l'humeur?

DANVILLE.

Beaucoup, et j'ai raison:
Je vais chez deux banquiers; mais l'un dîne à Meudon,
L'autre est à Saint-Germain. Je cours chez mon notaire;
Monsieur, jusqu'à lundi, se délasse à Nanterre.
Quand on meurt le dimanche, on peut apparemment
Remettre au lendemain pour faire un testament.

MADAME SINCLAIR.

Le dimanche à Paris n'est pas un jour commode.

DANVILLE.

Et puis vantez-moi donc vos jardins à la mode!
Curieux comme un sot, ou poussé par l'orgueil,
J'y vais, pour voir ma femme et jouir du coup d'œil;
Je ne sais quel démon m'avait mis dans la tête
De régaler mes yeux d'un plaisir aussi bête.
J'entre; un pareil délire a de quoi m'étonner:
Dans un jardin immense on peut se promener,
On ne suit qu'une allée, une seule, et laquelle?
J'en ai bien compté dix, dont la moindre est plus belle.
Mais personne n'y va; non: Paris tout entier
Vient s'entasser en long dans un petit sentier.
Quelle foule! on s'étouffe, et là, je vois Hortense,
A travers un rempart qui me tient à distance;
Et sans artillerie on n'aurait pu percer
Ce cortége autour d'elle ardent à s'amasser.
Je marchais, j'enrageais; j'avais beau faire un signe,
Deux, trois, bon! d'un regard un mari n'est pas digne;
Et revenant toujours et toujours écarté,
Et molesté, heurté, porté, presque insulté,
Je m'enfuis tout en eau, je me sauve, j'arrive;
Et qu'ai-je fait?... J'ai vu ma femme en perspective.

MADAME SINCLAIR.

Mais quel triomphe aussi! de quoi vous plaignez-vous?
On adopte un chemin que l'on préfère à tous,
Les autres sont déserts, la raison en est bonne:
Si personne n'y va, c'est qu'on n'y voit personne.
On se promène ailleurs; à Paris, c'est bien mieux,
On vient se faire voir; donc on cherche les yeux.

DANVILLE.

Mais quel est ce jeune homme, heureux à sa manière,
Qui d'un si bon courage avalait la poussière,
Que ma femme écoutait, qui ramassait son gant,
Qui...

MADAME SINCLAIR.

C'est le duc d'Elmar; hein? qu'il est élégant!
On le croirait chez lui. Quel ton! dans son aisance
Perce un air de grandeur qui vous séduit d'avance.
Qu'un négligé de cour lui sied bien à mon gré
Sous le signe éclatant dont il est décoré!
Quand ma fille a son bras, que je trouve de charmes
A voir chaque soldat leur présenter les armes!
C'est glorieux pour vous.

DANVILLE.

Je vous suis obligé,
Mais je ne vois pas là le grand honneur que j'ai.
Ils sont liés?...

MADAME SINCLAIR.

Bien plus depuis notre voyage.

DANVILLE.

Il la connaissait donc avant mon mariage?

MADAME SINCLAIR.

Sans doute; auprès du Havre il vint passer l'été,
Et rendit comme un autre hommage à sa beauté.
Je sus, quand il partit, saisir la circonstance :
Appelant ses bontés sur le père d'Hortense,
Je parlai d'un retour, impossible aujourd'hui :
Le duc fera pour vous ce qu'il eût fait pour lui.
Nous nous sommes revus par un bonheur unique :
Je cherchais un hôtel, c'est le sien qu'on m'indique.
Le hasard fait chez lui vaquer un logement,
Celui-ci, c'est heureux.

DANVILLE.

Oui, ma foi, c'est charmant!

MADAME SINCLAIR.

Pour comble de bonheur son oncle est aux finances;
Le duc, à lui tout seul, vaut deux ou trois puissances.
Pour vous, grâce à nos soins, le voilà très-zélé.
Mais de vos soixante ans nous n'avons point parlé;
Par son âge souvent la vieillesse indispose,
Et l'on croit qu'un vieillard n'est pas propre à grand'-[chose.

DANVILLE.

Merci!

MADAME SINCLAIR.

Mais vous pouvez cacher dix ou douze ans.

DANVILLE.

Non, vos honneurs pour moi ne sont plus séduisants;
J'entrevois des dangers à trop courir les places.

MADAME SINCLAIR.

Lesquels? A pleines mains le duc répand les grâces.
Courage; Hortense et moi, nous avons du crédit.
Le duc me rend des soins dont tout bas on médit :
J'ai sa loge aux Français quand un acteur débute.
Pour les chambres, j'y vais les jours où l'on dispute.
J'ai vu dans leur splendeur les quarante immortels,
Et suivi par plaisir deux procès criminels.
Le duc me conduisait, et quand j'étais rentrée,
Ici, loin du grand monde, il passait la soirée.

DANVILLE.

C'est vous qu'il venait voir?

MADAME SINCLAIR.

Au point qu'on s'en moquait;
Un jour que j'étais seule, il a fait mon piquet.
Je dis seule, ma fille était là; mais qu'importe!...

DANVILLE.

Il importe beaucoup, et j'agirai de sorte
Que ces vastes salons ne soient plus encombrés
De tous vos beaux messieurs titrés ou non titrés;
Et qu'Hortense, loin d'eux, cherche dans son ménage
Un plaisir moins bruyant qui convienne à mon âge.
Que fait-elle? en visite elle a perdu ses pas
Chez des gens très-connus, que je ne connais pas,
Et par respect humain, pour briller, asservie
A de frivoles soins qui surchargent sa vie,
De peur que mon bonheur ne me fît des jaloux,
Elle a vu tout le monde, excepté son époux.
Moins d'éclats, plus d'égards. Ai-je pris une femme
Pour illustrer monsieur du bruit que fait madame,
Rester veuf à sa suite avec vos bons maris,
Ou pour en décorer les jardins de Paris?
Dites-lui s'il vous plaît...

MADAME SINCLAIR.

Vous parlerez vous-même.
Je vous trouve aujourd'hui d'une injustice extrême
Et je ne vois pas, moi, le mal assez urgent
Pour me charger d'un soin qui n'est point obligeant.
Je vous laisse y rêver, et ne sais pas, mon gendre,
Supporter une humeur que je ne puis comprendre.

SCÈNE II.

DANVILLE.

Je hasarde un conseil; mais qu'il soit sage ou non,
N'importe : elle est grand'mère, et veut avoir raison,
Ne voit de mal à rien, tant sa tête est frivole,
Et sa petite-fille est pour elle une idole.
Elle a beau se placer entre ma femme et moi,
Moi, je veux me fâcher, car le duc... Eh bien, quoi?
Ce duc perdra ses pas, et le mieux est d'en rire...
Ah! ce duc me tourmente. On vient; mon Dieu! que dire?
Bonnard, et pas d'argent!

SCÈNE III.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD, *sa montre à la main.*

Sais-tu qu'il est très-tard?
Deux heures à ma montre, et, tiens, déjà le quart.
Bien que du *Moniteur* la lecture soit bonne,
Je n'ai pas pu finir ma septième colonne;
Mon cher, je meurs de faim.

DANVILLE.

Pardon, j'étais dehors...

BONNARD.

Tu ne tiens plus chez toi, tu t'amuses, tu sors,
Et ton ami Bonnard va, grâce à ta sortie,
Trouver son dîner froid et la poste partie.
Je t'ai laissé le temps de voir ton trésorier.

DANVILLE, *à part.*

Si j'accuse ma femme, il va se récrier.

BONNARD.

Mon argent? Hâtons-nous.

DANVILLE.

Je te dirai...

BONNARD.

Non, donne;
Ne me dis rien.

DANVILLE.

Il faut... c'est que... je n'ai personne
Pour...

BONNARD.

Appelle madame, ou fais-moi la faveur
De me signer pour elle un billet au porteur.

DANVILLE.

Elle a, je l'oubliais, payé certaine somme...
Quel intérêt si grand t'inspire ton jeune homme?

BONNARD.

Qu'entends-je?

DANVILLE.

Un étranger!

BONNARD.
Tu le connais.
DANVILLE.
Qui, moi ?
BONNARD.
Cet étranger, mon cher, n'en est pas un pour toi.
DANVILLE.
Comment! et de son nom tu m'as fait un mystère!
BONNARD.
C'est qu'il m'a défendu de le dire à son père.
DANVILLE.
Dieu! ce serait...
BONNARD.
Ton fils. D'après sa volonté,
Je n'ai dû le nommer qu'à toute extrémité.
Par lui, depuis longtemps, je savais ton histoire;
Ton silence avec moi n'est pas trop à ta gloire,
Et j'ai voulu tantôt te donner l'embarras
De m'apprendre un hymen que je n'ignorais pas.
DANVILLE.
C'est mon fils!
BONNARD.
Oui vraiment.
DANVILLE.
Mon fils dans la détresse!
Et ce n'est pas à moi que d'abord il s'adresse!
Il va chercher un tiers!
BONNARD.
Ah! qu'est-ce que tu veux?
Il faut toujours qu'un tiers se place entre vous deux;
Du moins il me l'écrit, et ce tiers-là le gêne;
Voilà ce qu'après soi le mariage amène.
La femme et les enfants sont rarement d'accord;
A l'un des deux partis il faut qu'on donne tort;
De beaux yeux plaident bien, et le juge préfère
Le bonheur de l'époux au devoir du bon père.
DANVILLE.
Mais mon fils est un fou!
BONNARD.
Pourquoi l'avoir quitté?
Instruit d'hier au soir, que n'ai-je pas tenté!
J'ai pour combler le vide épuisé bien des bourses;
Restent vingt mille francs, et je suis sans ressources;
Toi seul peux le sauver.
DANVILLE.
Ah! voyage maudit!
Ah! ma femme, ma femme!
BONNARD.
Hein?
DANVILLE.
Quoi? je n'ai rien dit.
(Après une pause.)
Bonnard, mon cher Bonnard!
BONNARD.
Tu me fais peur : abrége;
C'était, je m'en souviens, ton exorde au collége,
Quand dans un mauvais pas tu voulais m'engager.
DANVILLE.
Tu dois avoir des fonds, et tu peux m'obliger.
BONNARD.
Un caissier n'en a point : quand il prête il s'expose;
Le public ne sait pas de quels fonds il dispose.
DANVILLE.
J'en réponds.
BONNARD.
Non.
DANVILLE.
L'argent te rentrera demain.
BONNARD.
Non, non.
DANVILLE.
Sauve mon fils : allons, toi, son parrain;
Mon bon, mon vieil ami!
BONNARD.
Tu plaides comme un ange;
Mais, quand on m'attendrit, moi, cela me dérange.
DANVILLE.
Bonnard, mon cher Bonnard!
BONNARD.
J'aurai tort; c'est égal,
(Il s'en va, et revient.)
Je trouverai l'argent... Mais je dînerai mal.
DANVILLE.
Nous en souperons mieux.
BONNARD.
Tiens la chose secrète.
(Il revient.)
Adieu... C'est qu'il y va, mon cher, de ma recette.
DANVILLE.
Sois sans crainte... A propos, tu m'as parlé, je crois,
Du jeune duc d'Elmar.
BONNARD.
Je l'ai vu quelquefois
Très-galant, beau danseur, tirant fort bien l'épée,
Redoutable aux maris par plus d'une équipée...
DANVILLE.
Redoutable aux maris!
BONNARD.
D'autant plus dangereux,
Qu'il aime comme un fou quand il est amoureux;
Et le monde prétend qu'une femme jolie
Ne peut voir sans pitié qu'on l'aime à la folie.
On le plaint, et, ma foi... Qu'as-tu donc?
DANVILLE.
Rien du tout.
BONNARD.
La femme qui lui plaît le rencontre partout;
Dans les jardins publics...
DANVILLE.
Ah! oui.
BONNARD.
Dans les spectacles.
DANVILLE.
Mais les maris sont là.
BONNARD.
Bon! il rit des obstacles :
Quelquefois il fait mieux; il place les maris,
Il les place très-bien; mais Dieu sait à quel prix!
Tu m'entends?
DANVILLE.
Oh! de reste!

BONNARD.

Enfin tu vois du monde :
Crois-moi, j'ai pour ta femme une estime profonde,
Mais ne le reçois pas.

DANVILLE.

Non, je te le promets.

UN LAQUAIS.

Monsieur le duc d'Elmar!

BONNARD.

Tu le vois donc?

DANVILLE.

Jamais.
S'il vient, c'est pour affaire au moins, pas davantage.

BONNARD, *en souriant.*

Ou bien, c'est qu'en montant il s'est trompé d'étage.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD, LE DUC D'ELMAR.

LE DUC.

Eh! c'est monsieur Bonnard! enchanté de le voir :
Le ministre en riant me disait hier soir :
Parbleu! monsieur Bonnard ne le cède à personne;
C'est un esprit exact qu'aucun chiffre n'étonne;
Pour le trouver en faute il faut qu'on soit sorcier,
Et, comme on naît poëte, il était né caissier.

BONNARD.

Ah! monsieur! que d'honneur me fait Son Excellence!
C'est vrai; je sais d'un compte établir la balance.
Dame! après quarante ans!... mais pardon...

LE DUC.

Vous sortez
Pour revoir si vos fonds sont bien ou mal comptés;
Et grâce au saint effroi qui pour eux vous tourmente,
Jamais de votre caisse un denier ne s'absente.
Bravo, monsieur Bonnard!

BONNARD, *au duc.*

Merci du compliment.
(*A Danville.*)
Dis donc, pour me le faire, il prend bien son moment.

DANVILLE, *à Bonnard.*

Du courage, à ce soir.

SCÈNE V.

DANVILLE, LE DUC.

DANVILLE, *au duc.*

Monsieur veut quelque chose?...
C'est madame Sinclair qu'il vient voir, je suppose?

LE DUC.

Et madame sa fille; elle n'est pas ici?

DANVILLE.

Non, je l'attends.

LE DUC.

Alors je vais l'attendre aussi.
(*A part.*)
Quel est donc ce monsieur?

DANVILLE, *à part.*

A merveille, il demeure.

LE DUC.

J'y songe; pour la voir j'avais mal choisi l'heure;
Elle est chez la baronne?

DANVILLE.

Ah! cela se peut bien.
(*A part.*)
Il sait où va ma femme, et moi, je n'en sais rien.

LE DUC.

Monsieur est depuis peu dans notre grande ville?

DANVILLE.

D'hier.

LE DUC.

Il est ami de madame Danville?

DANVILLE, *en souriant.*

Je lui tiens de plus près.

LE DUC.

Parent?... Ah! je m'en veux!
Oui, je n'en doute plus; que je m'estime heureux!
A cet air respectable ai-je pu méconnaître...

DANVILLE.

Quoi! je vous suis connu?

LE DUC.

Pouvez-vous ne pas l'être?
Recevez donc ici mon juste compliment :
Oui, madame Danville est un objet charmant;
Aussi j'avais trouvé certain air de famille...
Vous avez là, monsieur, une adorable fille!

DANVILLE.

Moi! comment?

LE DUC.

Heureux père! ah! je suis attendri.

SCÈNE VI.

DANVILLE, LE DUC, HORTENSE.

HORTENSE.

Eh quoi! monsieur le duc seul avec mon mari!

LE DUC.

(*A part.*) (*Haut.*)
Son mari!... Qu'il m'est doux de rencontrer si vite
L'homme dont ce matin j'ai vanté le mérite!
Mais il ne me doit rien, je l'avoue, et ses droits
Plaident en sa faveur cent fois mieux que ma voix.
Est-ce aux gens tels que lui qu'on peut faire des grâces?
Si le mérite seul avait marqué les places,
Monsieur, à meilleur titre usant du droit que j'ai,
Serait le protecteur, et moi le protégé.

HORTENSE.

Jamais monsieur le duc ne dit rien que d'aimable.

LE DUC.

Ce discours n'est que juste.

DANVILLE.

Il m'est trop favorable;
Aussi me touche-t-il comme il me doit toucher;
Mais je crois qu'au ministre on ne doit rien cacher;
J'ai déjà soixante ans...

LE DUC, *vivement.*

C'est l'âge qu'il préfère,
Et c'est un vrai présent que je m'en vais lui faire.
Depuis près de dix jours madame m'a promis
D'embellir chez mon oncle une fête entre amis.

Elle vous attendait, ma mémoire est fidèle,
J'ai reçu sa parole et pour vous et pour elle.
Venez donc, c'est au bal qu'il faut solliciter.
Chez mon oncle, ce soir, je veux vous présenter;
C'est conclu : ma voiture ensemble nous y mène,
Et...

DANVILLE.

Je suis fatigué, monsieur, j'arrive à peine.

HORTENSE.

Le bal délasse.

DANVILLE.

Et puis, moi-même je reçois.

HORTENSE.

Qui? votre ami Bonnard, ce monsieur d'autrefois?

DANVILLE.

Monsieur l'estime fort.

HORTENSE.

Et conviendra, je gage,
Que du siècle passé c'est la vivante image.

LE DUC, *en riant.*

Madame...

DANVILLE.

Il vient ce soir.

HORTENSE.

Pour le recevoir mieux,
Avez-vous invité quelqu'un... de vos aïeux?

DANVILLE.

Hortense!

HORTENSE.

C'est fini. Paix; allons, je plaisante;
On croirait à vous voir que je suis médisante.
(*Au duc.*)
Le suis-je? Jugez-nous.

DANVILLE.

Brisons là.

HORTENSE.

Non, je veux
Que le duc aujourd'hui soit juge entre nous deux.

DANVILLE, *à part.*

J'ai peine à me contraindre.

LE DUC.

Excusez-moi, madame;
Mais je ne puis trahir le penchant de mon âme.
Encore un coup, pardon, j'aime monsieur Bonnard;
C'est la probité même, oui, c'est un homme à part,
Un esprit hors de ligne, et, dès qu'un mot l'offense,
On me voit des premiers voler à sa défense.

DANVILLE, *enchanté, et regardant sa femme.*

Très-bien, monsieur le duc!

LE DUC.

Mais si l'on n'a lancé
Qu'un trait dont son honneur ne puisse être blessé;
Si l'on a dit... eh quoi?... qu'il vit en patriarche,
Qu'il dîne encore à l'heure où l'on dînait dans l'arche,
Ou quelqu'un de ces mots qui seuls sont des portraits,
Que madame rencontre et que je chercherais;
Quel mal cela fait-il? c'est s'amuser, c'est rire,
C'est se jouer de rien; mais ce n'est pas médire.

HORTENSE, *en regardant son mari.*

Oh! le duc a raison.

LE DUC, *à Danville.*

Monsieur, moins de rigueur;
La conversation périrait de langueur
Sans ce tour amusant qu'un esprit fin lui donne;
Tout le monde y perdrait, et vous, plus que personne.

DANVILLE.

Je n'en disconviens pas, mais brisons sur ce point.

LE DUC.

Et pourquoi votre ami ne vous suivrait-il point?

HORTENSE.

Sans doute!

DANVILLE.

Un patriarche a l'humeur sédentaire,
Et s'arrange assez peu d'un bal au ministère.
D'ailleurs, souper ensemble est pour nous un bonheur.

HORTENSE, *en riant.*

Souper! il vient souper?

DANVILLE, *à sa femme, avec dignité.*

Il nous fait cet honneur.
(*Au duc.*)
Bien que de refuser mon regret soit extrême,
Trouvez bon qu'à mon tour j'en appelle à vous-même,
Monsieur; vous m'approuvez, et, connaissant Bonnard,
Vous me reprocheriez de traiter sans égard
L'ami qui m'est lié par un commerce intime,
Et que vous honorez d'une si haute estime.

LE DUC.

Cette excuse m'arrête, et je n'ose insister;
Mais, madame, parlez : qui peut vous résister?
J'implore en m'éloignant cet appui tutélaire,
Ou je vais de mon oncle encourir la colère.
Monsieur, vous céderez, et moi, dans cet espoir,
Je viendrai, s'il vous plaît, m'en assurer ce soir.

SCÈNE VII.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE.

Vous irez au bal?

DANVILLE.

Non.

HORTENSE.

Vous irez, j'en suis sûre.

DANVILLE.

Je vous promets que non.

HORTENSE.

Si fait.

DANVILLE.

Non, je vous jure.

HORTENSE.

Eh! pourquoi, sans raison, vous priver d'y venir?

DANVILLE.

C'est que ce plaisir-là ne peut me convenir.

HORTENSE.

Mais quel est le motif de cette répugnance?

DANVILLE.

Pouvez-vous m'accorder un moment d'audience?

HORTENSE.

Moi!

DANVILLE.

Depuis mon retour des soins plus importants,

Des amis plus heureux s'arrachaient vos instants;
Et, las de renfermer ce que je vais vous dire,
J'ai cru dans mon dépit qu'il faudrait vous l'écrire.
Mais, puisqu'il m'est permis d'en décharger mon cœur,
Je vous le dis tout net; ce petit air moqueur
Pour mon ami Bonnard m'offense et me chagrine.
Le besoin de briller à tel point vous domine,
Qu'avec un jeune fou je vous vois de moitié
Contre ce digne objet d'une ancienne amitié.
Vous riez du bonhomme, eh oui! c'est un bonhomme,
Un bonhomme que j'aime; et plus d'un qu'on renomme,
Dont l'honneur fait grand bruit, dont l'esprit est vanté,
N'a ni son noble cœur, ni sa franche gaîté.
On l'attaque lui seul, et tous deux on nous blesse,
Et chaque trait piquant lancé sur sa vieillesse
Ne peut devant un tiers l'immoler aujourd'hui,
Sans retomber sur moi qui suis vieux comme lui.

HORTENSE.

Mais le duc vous l'a dit, ce n'est qu'un badinage,
Et le duc, à mon sens, raisonnait comme un sage

DANVILLE.

Votre duc! il me choque au suprême degré.
Je connais peu de gens qui ne soient à mon gré;
Mais lui, de me déplaire il a le privilége.
Me croit-il, ce monsieur, dupe de son manége?
Ce zèle officieux qu'il fait sonner si fort,
Cet air de vous blâmer pour mieux me donner tort,
Tout ce jeu me déplaît. Pour des raisons sans nombre,
Il n'est pas bon qu'un duc soit là comme votre ombre.
La réputation d'une femme de bien
Dans la communauté ne compte pas pour rien;
Et, s'il n'est défendu contre tous, à toute heure,
Ce fruit de tant de soins en un instant s'effleure.
Il ne faut qu'un jeune homme un peu trop assidu,
Que le discours d'un sot par un autre entendu:
Le mal est déjà fait: le mensonge circule;
La femme est méprisée, et l'époux ridicule,
Et trente ans de vertu loin du monde et du bruit
Ne sauraient réparer ce qu'un jour a détruit.

HORTENSE.

Pour quel écrit moral faites-vous ce chapitre?
Mais dans un autre temps vous m'en direz le titre.
Irez-vous à ce bal où l'on veut vous avoir?

DANVILLE.

Non: je vais chez des gens que je peux recevoir.

HORTENSE.

Mais le duc vient chez vous.

DANVILLE.

C'est trop de complaisance.
Qu'il daigne à l'avenir m'épargner sa présence.
Il me fait un honneur dont je suis peu flatté.
Rien de mieux, j'en conviens, qu'un beau nom bien porté;
A sa juste valeur j'estime la noblesse.
Qu'on reçoive chez soi marquis, duc et duchesse,
C'est bien, si l'on est duc, et je ne le suis pas.
Ma maison me convient; mais, si je risque un pas,
Dans ce cercle titré dont l'éclat vous transporte,
A cent devoirs fâcheux je cours ouvrir ma porte.
Mon appétit s'en va, lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des grands airs dans ma salle à manger:
Ma langue est paresseuse à rompre le silence,
S'il faut, au lieu de *vous*, dire *votre excellence*,
Ou, Mécène du jour, flatter les favoris
De l'Apollon bâtard qu'on adore à Paris.
Je ne sais pas encor de quel air on écoute
Vos auteurs nébuleux auxquels je n'entends goutte,
Et tout leur bel esprit ne fait que m'étourdir,
Moi, qui cherche à comprendre avant que d'applaudir.
De traiter ces messieurs j'aurais eu la manie,
Si j'étais assez sot pour me croire un génie;
Mais, grâce à du bon sens, je sais ce que je vaux.
Jouissez sans fracas du fruit de mes travaux,
Avec de bonnes gens, des gens qu'on puisse entendre,
Qui de leur nom pour nous n'aient pas l'air de descendre,
Qui ne m'observent pas pour me prendre en défaut,
Si je parle sans gêne ou si je ris trop haut,
Et ne croient pas me faire une grâce infinie
En me trouvant chez moi de bonne compagnie.
Voilà mes gens; voilà les amis que je veux,
Sûr qu'ils seront pour moi ce que je suis pour eux.

HORTENSE.

Revenons à ce bal, et jugez mieux la chose.
Ce n'est pas un plaisir qu'ici je vous propose;
Mais c'est une démarche, et voyez le grand mal
De passer pour affaire une heure ou deux au bal!
Il faut faire sa cour: voilà comme on prospère;
Mais vous, de vous placer vraiment je désespère.

DANVILLE.

Eh! ne me placez pas, madame, laissez-moi,
Heureux avec la foule, y vieillir sans emploi.
J'y suis libre; il vaut mieux, receveur des plus minces,
Toucher ses revenus que ceux de dix provinces;
Et je ne veux pas, moi, pour me hausser d'un cran,
Vendre ma liberté cent mille écus par an.

HORTENSE.

Eh bien! comme au spectacle, allez à cette fête;
Pour moi, là, voulez-vous? Venez, j'en perds la tête:
Que d'objets, que de gens inconnus jusqu'alors!
Tous les ambassadeurs, des maréchaux, des lords,
Des artistes, la fleur de la littérature,
Des femmes! Quel éclat, quel goût dans leur parure!
Dieu! les beaux diamants!... Et c'est ce soir, j'irai,
Oui, j'irai, nous irons, monsieur... ou j'en mourrai.

DANVILLE.

Non, vous n'en mourrez pas, et vous verrez, ma chère,
Qu'on peut avec Bonnard, bien qu'il ne danse guère,
Passer le soir gaîment, sans façon, sans apprêts,
Souper même au besoin, et vivre encore après.

HORTENSE.

Voulez-vous sans pitié chagriner votre Hortense?
Me tiendrez-vous rigueur?... Et quelle est mon offense?
Moi, qui n'ai fait qu'un vœu, celui de vous revoir,
Faut-il en arrivant me mettre au désespoir?
Avec monsieur Bonnard ai-je été trop méchante?
Jamais je ne veux l'être; il me plaît, il m'enchante,
Je l'aime, il m'aimera, je lui ferai ma cour;
Mais pas ce soir, oh non! plus tard, un autre jour,
Demain... c'est arrangé, vous acceptez l'échange:
Danville, mon ami, mon cher époux, mon ange,
Soyez bon, grâce, allons, cédez...

DANVILLE, *avec effort.*

Non, je ne puis.

HORTENSE, *en pleurant.*

Que je suis malheureuse! ô ciel! que je le suis!

DANVILLE, *attendri.*

Elle pleure, ah! mon Dieu!

HORTENSE, *hors d'elle-même.*

C'est un acte arbitraire;
C'est une tyrannie, et je dois m'y soustraire.
Je me révolte enfin ; vous croyez sans raison
Dans votre hôtel désert me garder en prison?
Non : avec votre ami vous serez seul à table;
Non, non : je le déteste, il m'est insupportable;
Mais entre deux époux le pouvoir est égal.
Restez, monsieur, ma mère est invitée au bal;
Une fille est au mieux sous l'aile de sa mère,
Et j'irai malgré vous au bal du ministère,
Et j'irai de bonne heure, et j'en reviendrai tard,
Et je ne verrai pas votre monsieur Bonnard,
Et vous ne pourrez pas m'enterrer toute vive
Dans l'ennuyeux souper d'un si triste convive.

DANVILLE, *en fureur.*

Vous irez, dites-vous, malgré moi vous irez?
Je vous le défends.

HORTENSE.

Bon!

DANVILLE.

Nous verrons.

HORTENSE.

Vous verrez

DANVILLE.

Madame, pensez-y : l'ordre est irrévocable.
De supplications il se peut qu'on m'accable...

HORTENSE.

Non, monsieur.

DANVILLE.

Mais, dût-on m'implorer à genoux,
Ni prières, ni pleurs, n'obtiendront rien pour vous.

HORTENSE.

Oh! le méchant mari!

DANVILLE.

Fi! l'affreux caractère!
Dans mon appartement courons fuir sa colère.

HORTENSE.

Allez : loin d'un tyran qui me veut opprimer,
Dans le mien, comme vous, je cours me renfermer.
Adieu, monsieur!

DANVILLE.

Adieu! respectez ma défense.
(*Après une pause.*)
L'agréable entrevue après deux mois d'absence!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

HORTENSE, *à un domestique qui la suit.*

Retournez vers monsieur.
(*Le domestique sort.*)
Il veut m'entretenir,
Et par ambassadeur il m'en fait prévenir.
Qu'il vienne; je suis prête. Il s'attend à des larmes;
Mais il va pour le bal me trouver sous les armes.
J'ai tout dit à ma mère avec sincérité;
Elle a mis comme moi les torts de son côté.
Ces fleurs sont de bon goût... il me traite en esclave.
Il croit m'intimider; faux calcul : je suis brave.
Je ne céderai pas. Courage! le voici.

SCÈNE II.

HORTENSE, DANVILLE.

DANVILLE, *dans le fond.*

La brillante toilette! et qu'elle est bien ainsi!...
(*Il s'approche.*)
A me désobéir vous êtes décidée,
Hortense, je le vois.

HORTENSE.

Chacun a son idée;
La vôtre est de rester, la mienne est de sortir.

DANVILLE.

Vous n'avez nul remords?

HORTENSE.

Qui? moi? nul repentir.

DANVILLE.

Un reste de dépit vous rend presque hautaine.

HORTENSE.

Du dépit! du dépit! dites mieux : de la haine.

DANVILLE.

Ah! c'est aller bien loin.

HORTENSE.

Non, monsieur, j'ai pour vous...
(*A part.*)
Je ne m'attendais pas à le revoir si doux.

DANVILLE.

J'ai longtemps réfléchi depuis notre querelle.
La colère à votre âge est assez naturelle;
Mais au mien la raison doit parler sans fureur :
La raison qui s'emporte a le sort de l'erreur.
Ma justice à vos yeux tiendrait de la vengeance;
Je me punirai seul, et c'est par votre absence.
Goûtez un plaisir pur, puisqu'il sera permis;
Allez au bal, allez, et soyons bons amis :
Voulez-vous?

HORTENSE.

Mais...

DANVILLE.

Allez seule avec votre mère...
Elle a dû, comme vous, me trouver bien sévère :
Contre deux ennemis je n'avais pas beau jeu;
Avez-vous dit de moi beaucoup de mal?

HORTENSE.

Un peu.

DANVILLE.

Vous n'en penserez plus, et cela me console.
S'il a pu m'échapper un ordre, une parole,
Un regard qui vous blesse, il faut tout oublier.
J'ai mon excuse aussi : Bonnard est singulier,
D'accord; mais quand, d'un ton qu'il ne méritait guère,
Sur des travers légers vous lui faisiez la guerre,

C'était à l'instant même où, malgré son effroi,
En me rendant service, il s'exposait pour moi.

HORTENSE.

Comment?

DANVILLE.

C'est un secret.

HORTENSE.

C'est un secret? ah! dites,
Dites, j'oublierai tout.

DANVILLE.

Ces brillants parasites
Que ma table nourrit à vous conter des riens,
Vivent à mes dépens, et lui m'oblige aux siens.
Mon fils dans ses calculs a manqué de sagesse;
J'aurais dû le prévoir; mais, tout à ma tendresse,
Laissant sa jeune tête agir à l'abandon,
Pour vous j'ai compromis sa fortune et mon nom.
Sans argent, grâce à vous, Hortense, que serait-ce,
Si Bonnard n'eût prêté... peut-être sur sa caisse?
De tous les receveurs, Bonnard le plus craintif,
Bonnard dont sur ce point l'honneur est si rétif,
D'un courage héroïque a vaincu son scrupule,
Il a sauvé mon fils!...: est-il si ridicule?

HORTENSE.

Non, non, de mes amis aucun n'eût fait cela;
Plus que tous leurs discours j'admire ce trait-là.
Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office;
Mais votre femme aussi peut faire un sacrifice.
Ce bal, où sous vos yeux je dansais en espoir,
Ce bal, il fut huit jours mon rêve chaque soir,
Huit jours, à mon réveil, ma première pensée :
Eh bien! je n'irais pas, quand j'y serais forcée!
C'en est fait, votre ami lui sera préféré.

DANVILLE.

Vous aurez ce courage, est-il vrai?

HORTENSE.

Je l'aurai.
Adieu tous mes projets, je reste sans murmure,
Et pour monsieur Bonnard je garde ma parure.
Je reste avec plaisir. Tout à l'heure à vos yeux
J'étais bien, n'est-ce pas? Maintenant je suis mieux,
J'en suis sûre.

DANVILLE.

Ah! cent fois!

HORTENSE.

M'aimez-vous?

DANVILLE.

Je t'adore.

HORTENSE.

Mes torts étaient bien grands.

DANVILLE.

Les miens plus grands encore

HORTENSE.

A vos ordres jamais je ne veux résister.

DANVILLE.

Non, jamais contre toi je ne veux m'emporter.

HORTENSE.

Loin de nous ces débats qui troublent les ménages.

DANVILLE.

Les raccommodements ont bien leurs avantages.

HORTENSE.

Mon ami!

DANVILLE.

Chère Hortense!

HORTENSE.

Au fond, convenez-en,
Vous défendez Bonnard en zélé partisan,
Et vous avez raison, puisqu'il vous rend service;
Mais vous traitez le duc avec moins de justice.

DANVILLE.

Pour moi, je me crois juste, et juste au dernier point.

HORTENSE.

Moi, je crois entrevoir que vous ne l'êtes point.

DANVILLE.

C'est qu'à vingt ans, Hortense, on juge à la légère.

HORTENSE.

C'est que plus tard, Danville, on est par trop sévère.

DANVILLE.

Vous pourriez vous tromper.

HORTENSE.

Je puis avoir raison.

DANVILLE.

Je n'en crois rien.

HORTENSE.

C'est sûr.

DANVILLE.

Non pas.

HORTENSE.

Mais si.

DANVILLE.

Mais non.

HORTENSE.

Je soutiens...

DANVILLE.

Arrêtez! eh quoi! notre querelle
Pour Bonnard et le duc déjà se renouvelle?

HORTENSE.

Oui, parlons sans humeur : faut-il, pour aimer l'un,
Quand l'autre vous sert bien, le trouver importun?

DANVILLE.

Oh! c'est tout différent; l'un a mon âge, et l'autre...

HORTENSE.

Eh bien! achevez donc.

DANVILLE.

Eh bien! il a le vôtre.
Pardonnez : mon amour est étrange, et je sens
Que le temps, la raison sont des freins impuissants;
Que le cœur d'un vieillard, en proie à cette ivresse,
Cède à tous les transports d'une aveugle tendresse.
Quand on aime avec crainte, on aime avec excès.
Jeune, on sent qu'on doit plaire, on est sûr du succès;
Mais vieux, mais amoureux au déclin de sa vie,
Possesseur d'un trésor que chacun nous envie,
On en devient avare, on le garde des yeux.
Comment voir cet essaim de rivaux odieux,
Parés de leur bel âge et des charmes funestes
Dont chaque jour qui fuit nous vole quelques restes,
Sans se glacer le cœur par la comparaison,
Sans voir ses cheveux blancs, sans perdre la raison!
Je ne suis pas jaloux, mais je sais me connaître.
Celui qui vous arrache, en vous lassant peut-être,
Un regard, un sourire, un instant d'entretien,
Me semble un ennemi qui me ravit mon bien.

J'aime plus, tout le dit; ma crainte en est le gage;
Mais que me sert d'aimer, s'il vous plaît davantage?
Je dois trembler, je tremble... hélas! voilà mon sort;
Voilà pourquoi le duc me chagrine si fort.
Il offusque ma vue, il me pèse, il me gêne.
Je sens qu'à son aspect je me contiens à peine;
Je sens qu'un mot amer, qui vient me soulager,
En suspens sur ma langue est prêt à me venger.
Je me maudis, j'ai tort; c'est faiblesse ou délire,
C'est ce qu'il vous plaira; je souffre et je désire,
Non pas que votre amour, mais que votre amitié,
Qui connaît mon supplice, en ait quelque pitié.

HORTENSE.

Que votre modestie à vous-même est cruelle!
Croyez qu'avec raison je murmure contre elle.
Ces rivaux, où sont-ils? que produiraient leurs soins?
Soyez juste envers vous, et vous les craindrez moins.
Est-il quelqu'un d'entre eux qu'avec plaisir j'écoute?
C'est que de votre éloge il m'entretient sans doute,
Et cet air d'intérêt, dont vous êtes jaloux,
N'est qu'un remercîment du bien qu'on dit de vous.
Vous entendre louer me rend heureuse et fière;
Mais pourquoi des grandeurs vous fermer la carrière?
Laissez un peu d'éclat publier mon bonheur :
De vous, de vos talents, je veux me faire honneur,
Et vous prouver que, juste autant qu'il est sincère,
Ce n'est pas par devoir que mon cœur vous préfère.

DANVILLE.

N'employez pas le duc, et je consens à tout.

HORTENSE.

Voyez donc ce monsieur qu'on reçoit bien partout;
Oui, ce premier commis; son crédit peut suffire :
Mais chez lui, dès ce soir, allez vous faire écrire.

DANVILLE.

Hortense, tu le veux?

HORTENSE.

Non, je ne le veux pas,
Non... mais je vous en prie.

DANVILLE.

Ah! j'y cours de ce pas...
Et Bonnard que j'attends; je ne sais qui l'arrête;
S'il arrivait!

HORTENSE.

Partez; moi, je lui tiendrai tête,
Je vais par le collége entamer l'entretien;
Il ne s'ennuiera pas.

DANVILLE.

Je cours et je revien.
Après une querelle, il est doux de s'entendre,
Et le débat fini rend l'amitié plus tendre.

SCÈNE III.

HORTENSE.

Le sacrifice est fait! En suis-je triste? Oh! non.
Il me coûtait un peu; mais Danville est si bon!...
Cette fête, à vrai dire, était très-séduisante.
Dans tous ses agréments je me la représente :
Pour danser c'est à moi que le duc eût songé;
Les dames de la cour en auraient enragé!
Quel plaisir! quel triomphe! Au fait, c'est bien dommage!
Pour plaire aux deux amis écartons cette image.
Je les verrai contents; si je ris, ils riront,
Et j'attends mon plaisir de celui qu'ils auront.

UN DOMESTIQUE.

Le duc fait demander si madame est visible.

HORTENSE.

Oui, qu'il entre. Ah! mon Dieu! voici l'instant terrible!

SCÈNE IV.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Le soin qui me ramène est bien intéressé,
Madame; dans le doute où vous m'avez laissé,
Je n'ai rien vu ce soir qu'avec indifférence.
Invité chez le fils d'un de nos pairs de France,
J'y fus d'un long dîner le triste spectateur;
Les heures se traînaient avec une lenteur!..
Plein d'une seule idée où l'esprit s'abandonne,
Soi-même l'on s'oublie, on n'est plus à personne;
Il a fallu céder, et bientôt du salon
Je me suis échappé comme on sort de prison.
Mais quels charmants apprêts! quel goût!.. Cette parure
Pour mon vœu le plus cher est d'un heureux augure.

HORTENSE.

Eh non! monsieur le duc, ne comptez pas sur moi.

LE DUC.

Comment? Se pourrait-il? Vous restez?

HORTENSE.

Je le doi.

LE DUC.

Mais ne devez-vous pas tenir votre promesse?
Ne l'ai-je pas reçue? et quand ma voix vous presse
De remplir un devoir que je crus un plaisir,
N'est-elle plus d'accord avec votre désir?

HORTENSE.

Que ne m'est-il permis de le prendre pour guide!
Mais non, monsieur Danville autrement en décide.

LE DUC.

Ah! pouvez-vous m'apprendre avec cet air léger
Un refus qui m'étonne et qui doit m'affliger!
Madame, pour fixer votre choix en balance,
Je vois qu'on vous a fait bien peu de violence.
Pourquoi m'avoir déçu par un espoir si doux?
La perte, j'en conviens, est légère pour vous :
Un triomphe nouveau, des honneurs, des hommages,
Sont à peine à vos yeux de faibles avantages;
Pour vous, par l'habitude, ils ont perdu leur prix;
Mais quand il s'est flatté d'éblouir tout Paris,
Un maître de maison, dans son jour de conquête,
Perd beaucoup en perdant l'ornement de sa fête,
Et pour moi, le plaisir que je laisse en partant
Me rend presque insensible à celui qui m'attend.

HORTENSE.

C'est trop vous alarmer, monsieur, et mon absence
N'aura pas, croyez-moi, cette triste influence.

LE DUC.

Vous vous trompez, madame, et vous seule ignorez
A quels regrets mortels vous nous condamnerez.
La modestie, au fond, a son côté blâmable.

On ne sait pas souvent combien l'on est coupable ;
Vous le serez beaucoup si vous me résistez.
Qui nous rendra ce soir ce que vous nous ôtez?
Eh ! ne suffit-il pas d'une seule personne
Pour embellir au bal tout ce qui l'environne?
Elle arrive, à sa vue on est moins exigeant,
Et le cœur satisfait rend l'esprit indulgent.
L'amusement succède au dégoût qui m'accable;
L'homme qui m'ennuyait devient un homme aimable.
Elle part, c'en est fait, tout le charme est détruit,
Rien n'est plus à mon gré, je n'entends que du bruit.
Vingt autres, direz-vous, sont aimables et belles...
On l'ignorait, madame; a-t-on des yeux pour elles?
On n'en avait vu qu'une, et, ce moment passé,
Il semble, au vide affreux qu'elle seule a laissé,
Que l'assemblée entière en un instant s'écoule :
On est dans le désert au milieu de la foule.

HORTENSE.

Si je pouvais vous croire, au moins je m'en voudrais;
Mais vous ne doutez pas du plaisir que j'aurais.

LE DUC.

Venez.

HORTENSE.

N'insistez pas.

LE DUC.

Vous viendrez..

SCÈNE V.

LE DUC, HORTENSE, MADAME SINCLAIR.

LE DUC, *à madame Sinclair.*

Ah! madame,
Veuillez me seconder, il le faut, je réclame [d'hui
Pour mon oncle, pour moi, pour tous ceux qu'aujour-
L'attrait d'un grand plaisir doit attirer chez lui.

MADAME SINCLAIR.

Mais je ne pense pas que ma fille refuse.

HORTENSE.

Monsieur fera, j'espère, agréer mon excuse.

MADAME SINCLAIR.

C'est triste : à te parer j'avais pris tant de soin!
Chez soi de tant d'éclat n'avoir qu'un seul témoin!
On eût dit : Quelle est donc cette belle personne
Qui fixe tous les yeux, que la foule environne?
C'est ma fille, monsieur! Chacun de te vanter;
Le ministre à son tour vient me complimenter....
Mais ton mari prononce, alors je me récuse :
Une grand'mère est faible, et son amour l'abuse.
Je reste, si tu veux.

LE DUC.

Ah! que deviendrons-nous?
(*A madame Sinclair.*)
Que fera la princesse? Elle comptait sur vous.
Pour elle votre esprit doit se mettre en dépense :
J'ai dit, pardonnez-moi, j'ai dit ce que je pense,
C'est que vous conversez avec un abandon,
Un choix de mots, un charme, oh! chez vous c'est un don!
Elle vient pour vous voir, elle veut vous connaître;
Mais de la prévenir il serait temps peut-être?

MADAME SINCLAIR.

Non pas, monsieur le duc, oh! non; je vous en veux
De m'avoir compromise avec de tels aveux.
Une princesse! ô Dieu! ma fille, une princesse!

HORTENSE.

Oui, je sens bien...

MADAME SINCLAIR.

Rester tient de l'impolitesse.

LE DUC, *à madame Sinclair.*

Et puis je vous préviens que le vieux chevalier
Vous appelle au piquet en combat singulier.
Ah! c'est un beau joueur, un joueur admirable :
Sitôt qu'il est assis on fait cercle à sa table.
C'est l'homme du piquet; enfin, sous le soleil,
Pour les quatre-vingt-dix il n'a pas son pareil.

MADAME SINCLAIR.

J'espère que monsieur me fait l'honneur de croire
Qu'on pourra quelque temps disputer la victoire!

LE DUC.

Il est bien fort.

MADAME SINCLAIR, *à Hortense.*

Pourtant juge, examine, voi,
C'est pour toi que j'y vais, je n'y vais que pour toi.
Si ton mari s'obstine, en femme bien soumise...

HORTENSE.

A vous suivre, il est vrai, Danville m'autorise,
Et tout à l'heure encore il vient de m'inviter...

LE DUC.

Plus d'obstacle à présent.

MADAME SINCLAIR.

Qui peut donc t'arrêter,
S'il te l'a permis?

HORTENSE.

Mais...

LE DUC.

L'agréable soirée!
Je vous vois par mon oncle accueillie, admirée.
A votre aspect s'élève un murmure soudain;
Les cavaliers en foule assiégent votre main;
Tout danse et se confond au bruit de la musique :
Les grâces de la cour, l'orgueil diplomatique,
La banque, l'Institut, et jusqu'aux facultés,
Jusqu'aux fleurons d'argent des graves députés!
Mais c'est peu, vous verrez : quel champ pour la satire!
Ce ténébreux auteur dont vous aimez à rire,
Qui, perdu dans un bal, promène tristement,
Sous un long frac anglais, son grand air allemand,
Semble de se voir là s'adresser des excuses,
Et ne danse jamais par respect pour les muses;
Ce savant, qui pour vous déridant son front sec...

HORTENSE.

Un jour sur mon album écrivit un mot grec?

LE DUC.

Et le gros général qui rit bien comme trente.
Par malheur sa gaîté suit le cours de la rente;
Je n'en répondrais pas; mais sans lui nous rirons.
Pour des originaux, ma foi, nous en aurons;
Tout Paris y sera, jugez!... Dans le grand monde,
Si l'esprit est commun, le ridicule abonde.
Vos bons mots vont courir, et, répétés cent fois,
Feront vivre les sots défrayés pour un mois,
Et la ville et la cour diront que tant de charmes,
Bien qu'ils soient tout-puissants, sont vos plus faibles [armes.

HORTENSE.

A m'amuser beaucoup comme vous je pensais,

J'en conviens, mais prétendre à de si grands succès!

LE DUC.

Près des femmes! oh! non! redoutez leur colère :
On ne vante jamais que ceux qu'on ne craint guère.
Que de dames ce soir vont mourir de dépit!

HORTENSE.

Vous croyez?

LE DUC.

J'en suis sûr. Nos beautés en crédit
Ne pourront sans fureur vous céder la victoire;
Mais beaucoup d'ennemis prouvent beaucoup de gloire;
A force de succès on s'en fait tant qu'on peut :
Vous en aurez bon nombre, et n'en a pas qui veut.
Venez.

HORTENSE.

Si par un mot j'avertissais Danville?

LE DUC.

Ah! quelle heureuse idée!

MADAME SINCLAIR.

Et quoi de plus facile?
(*Faisant asseoir Hortense auprès d'une table, et arrangeant sa coiffure pendant qu'elle écrit.*)
Peins-lui ton embarras, le mien, en ajoutant
Que tu ne veux d'ici t'absenter qu'un instant.

LE DUC.

Entre les candidats le ministre balance.

MADAME SINCLAIR.

Il est très-important de voir Son Excellence.

HORTENSE, *en écrivant.*

Il n'aura pas le temps d'en prendre du chagrin,
Nous allons revenir.
(*A madame Sinclair.*)
Valentin!

MADAME SINCLAIR.

Valentin!

SCÈNE VI.

LE DUC, HORTENSE, MADAME SINCLAIR, VALENTIN.

VALENTIN.

Que vous plaît-il, madame?

MADAME SINCLAIR.

Un billet qu'il faut rendre...

VALENTIN.

A qui?

MADAME SINCLAIR.

C'est à monsieur.

VALENTIN.

Je ne saurais comprendre...
Où donc, madame?

MADAME SINCLAIR.

Ici.

VALENTIN.

Que lui dirai-je?

MADAME SINCLAIR.

Rien.

HORTENSE, *remettant la lettre.*

Je n'ose examiner si je fais mal ou bien.
Partons vite, ou je reste.

SCÈNE VII.

VALENTIN.

Ils s'en vont, on l'entraîne.
Monsieur seul avec moi va faire quarantaine;
Mais gare la tempête, il pourra s'en fâcher.
Les voilà descendus, et puis fouette cocher.
Ils sont, ma foi, partis. Une lettre, c'est drôle;
Monsieur, à mon avis, joue un singulier rôle.
En vain pour tout saisir j'ai l'esprit à l'affût :
Quand il était au Havre, où je voudrais qu'il fût,
Et que madame ici faisait sa résidence,
Je concevais entre eux une correspondance;
Mais dans le même hôtel, pouvant au coin du feu...
Ces courses-là du moins me fatigueront peu.

SCÈNE VIII.

DANVILLE, VALENTIN.

DANVILLE, *s'essuyant le front.*

Te voilà, Valentin, tiens, vois, je suis en nage!
Fais-moi donc souvenir que j'ai mon équipage;
J'y pense quand je rentre, et vraiment je suis las.
(*Il s'assied.*)

VALENTIN.

Vous vous fatiguez trop.

DANVILLE.

Hein! quand j'étais là-bas,
Que j'arrivais le soir après ma promenade,
Souvent tu m'as surpris bien triste, bien maussade.
Pourquoi! j'étais garçon : j'ai ma femme aujourd'hui;
Elle est là; loin de moi la tristesse et l'ennui!

VALENTIN.

Il me fait de la peine.

DANVILLE.

En crois-tu tes présages?
Pour ma femme et pour moi quels chagrins! que d'orages!
(*Il se lève.*)
Pauvre fou! grâce au ciel, tu n'as pu m'effrayer.
Je cours rejoindre Hortense, elle va m'égayer.
Guéri des visions qui te troublaient la tête,
Sens-tu qu'un vieux corsaire est un mauvais prophète?

VALENTIN.

Monsieur.

DANVILLE.

Qu'est-ce?

VALENTIN.

Une lettre.

DANVILLE.

Ah! donne, et tu la tiens?

VALENTIN.

De madame.

DANVILLE.

(*Il lit.*)
Comment? Qu'ai-je appris? Va-t'en... viens.
(*Froidement.*)
Madame est donc sortie?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et sa mère?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et le duc?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

La colère,
La surprise... Est-il vrai? je demeure interdit!
Laisse-moi. Se peut-il?

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit,
Qu'un jour...

DANVILLE, *furieux*.

Va-t'en. Le sot!... A peine je la quitte,
Qu'avec le duc, le duc dont le nom seul m'irrite,
Elle qui tout à l'heure... Ah! que de fausseté!
Et qui donc l'y forçait? quel prix de ma bonté!
Quand j'avais tout permis, céder sans résistance,
Et m'éloigner exprès... Hortense! ô ciel! Hortense,
Qui semblait s'attendrir en me voyant heureux...
Je ne l'aurais pas cru, c'est bien mal, c'est affreux!
Et sa mère!... ah! morbleu! quand une vieille femme
Aime encor les plaisirs, pour eux elle est de flamme.
Je dois, je dois punir tant de légèreté;
Courons à cette fête où je suis invité.
En galants procédés vous êtes un grand maître,
Monsieur le duc; eh bien! vous allez me connaître.
On trouve à qui parler quand on s'adresse à moi.
J'irai, je le verrai, je veux lui dire... Eh! quoi?
Que je viens... moi, jaloux! non, cette frénésie
N'a point part aux transports dont mon âme est saisie:
Je ne suis point jaloux; ma femme est jeune encor,
Je veux l'accompagner pour qu'elle ait un mentor,
Par simple bienséance, oui. Quelqu'un! qu'on s'em-
Mon habit! [presse!

VALENTIN.

Quoi, monsieur?

DANVILLE.

Obéis et me laisse.

VALENTIN.

Où voulez-vous aller?

DANVILLE.

Je veux... je vais... je sors.
Obéis.

VALENTIN.

Il est tard : que ferez-vous dehors?

DANVILLE.

(*Valentin sort.*)

Ah! je te chasserai... C'est vrai, que vais-je faire?
Un éclat! non, sans doute. Amant sexagénaire,
Suivant ma femme au bal d'un pas mal affermi
J'y vais pour l'épier, j'y vais en ennemi,
Et là, comme un fantôme errant avec tristesse,
J'y vais troubler ses jeux et glacer son ivresse.
Pauvre Hortense, elle est jeune! est-ce un crime à mes
Peut-elle se vieillir parce que je suis vieux? [yeux?
A sa suite aujourd'hui, si le dépit m'entraîne,
J'irai demain, toujours, et toujours à la chaîne;
Plus esclave cent fois, cent fois plus inquiet,
Rongé de plus d'ennuis qu'au temps où l'intérêt
Tenait à ses calculs ma jeunesse asservie,
Je vais à soixante ans recommencer ma vie!
Allons, Danville, allons, sois homme, il faut rester.

(*Valentin rentre.*)

Au fait, sa mère est là, que puis-je redouter?

(*Il met son habit.*)

Je reste : prouvons-lui qu'on peut se passer d'elle.
Mon chapeau!... Des amis Bonnard est le modèle!
On nous laisse, tant mieux! nous serons entre nous.
Nous rirons, et déjà je suis... je suis jaloux!
Je ne puis résister au démon qui m'obsède:
Il maîtrise mes sens, il me conduit, je cède.
Adieu donc pour toujours, ma chère liberté!
Bonheur que j'ai connu, repos et dignité,
Adieu! je n'en crois plus ni pitié, ni scrupule.
Soyons, c'est mon destin, soyons donc ridicule,
J'y consens; mais du moins échappons au tourment
De douter, de trembler, de mourir lentement:
Ce supplice est horrible...

VALENTIN.

Il a perdu la tête.

DANVILLE.

Qu'il finisse; partons. Ma voiture!

VALENTIN.

Elle est prête.

DANVILLE, *rencontrant Bonnard*.

Ah! courons. Ciel!

SCÈNE IX.

DANVILLE, VALENTIN, BONNARD.

BONNARD, *gaiement*.

C'est moi, mon cher, je viens souper.
Il est tard; de ton fils j'avais à m'occuper.
De plus je viens à pied, n'ayant pas de carrosse,
Et, ma foi... mais, dis donc, c'est ton habit de noce;
Quel honneur!

DANVILLE.

Ah! pardon!...

BONNARD.

Je n'y vois aucun mal,
Je te trouve, mon cher...

DANVILLE.

Mais ma femme est au bal,
Et...

BONNARD

Tu restes pour moi, c'est d'un ami fidèle.

DANVILLE.

J'allais la chercher.

BONNARD.

Bon! quelqu'un est avec elle,
Il la ramènera.

DANVILLE.

Non pas, non pas.

BONNARD.

Pourquoi?
Serais-tu donc jaloux quand ta femme est sans toi?

DANVILLE.

Non, certe.

BONNARD.

Eh bien! alors, quelle mouche te pique?
Tu m'étonnes, tu vas, tu viens, et, c'est unique,
Tu n'as pas l'air content de me voir.

DANVILLE.

Dieu! Bonnard,
Je suis heureux, ravi; mais je... tu viens si tard!
Excuse-moi, vois-tu... cette fête est charmante,
Et je voudrais... pardon, c'est une envie ardente
Que j'ai... j'aime le bal, un bal fait mon bonheur!
Tu comprends?

BONNARD.

Pas du tout.

DANVILLE.

Un bal de grand seigneur,
C'est si gai! cet éclat, ce bruit, cette jeunesse...
Si fait, ce cher Bonnard, il comprend mon ivresse,
Il l'excuse, il permet...

BONNARD.

Oh! ne badinons pas.

DANVILLE.

Je n'irai qu'un moment.

BONNARD.

Je te tiens par le bras.

DANVILLE.

Viens avec moi.

BONNARD.

Tu sais que ce plaisir m'assomme;
Si j'étais comme toi, si j'étais un jeune homme,
D'accord; mais entre nous ton goût met quarante ans.
Qui diable aurait prévu ce nouveau contre-temps?
Joseph est au spectacle avec ma gouvernante;
Il te prend pour la danse une ardeur surprenante,
Des retours impromptus dont je suis alarmé.
Chez moi je n'ai personne et tout est enfermé.
Je suis sur le pavé, mon souper m'embarrasse.
Quand on dîne le soir, comme toi, l'on s'en passe;
Mais moi...

DANVILLE.

Du célibat fais l'éloge à présent!

BONNARD.

Oui-dà, le mariage est bien plus amusant.
(*Le rappelant.*)
Cours donc, va danser... Ah!... que voulais-je te dire!
Je ne m'en souviens plus... m'y voilà, je désire
Que tu dînes chez moi. Quel est ton jour?

DANVILLE.

Le tien.

BONNARD, *le retenant.*

Voyons, il faut choisir : veux-tu mardi?

DANVILLE.

C'est bien.

BONNARD, *le rappelant.*

Ah!

DANVILLE.

Quoi?

BONNARD.

Ma gouvernante aimera mieux la veille.

DANVILLE.

Bon.

BONNARD.

Attends donc! Sais-tu mon adresse?

DANVILLE.

A merveille.
Adieu.

BONNARD, *le rappelant.*

Danville.

DANVILLE.

Encor! Parle.

BONNARD, *après une pause.*

Bien du plaisir.

(*Danville sort à grands pas; Bonnard le suit lentement en levant les épaules.*)

SCÈNE X.

VALENTIN.

Vieux mari, vieux garçon, si j'avais à choisir,
Je... Ma foi! j'ai bien fait d'entrer jeune en ménage;
Avec les mêmes goûts on arrive au même âge.
Ma femme a son humeur, j'ai su m'y faire; enfin
Quand j'ai sommeil je dors, et soupe quand j'ai faim.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

HORTENSE, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis, Hortense, approuver tes manières.
A peine te montrer, revenir des premières!

HORTENSE.

C'est qu'avant d'être au bal j'avais senti mes torts.

MADAME SINCLAIR.

Il est une heure au plus, on arrive, et tu sors.

HORTENSE.

Trop tard. Il est parti, pour me chercher, sans doute.
Son premier mouvement est le seul qu'il écoute.
Ma faiblesse à ses yeux tient de la trahison;
Je vous ai résisté; n'avais-je pas raison?
Dieu! que je me repens de vous avoir suivie!

MADAME SINCLAIR.

Certes, je n'ai rien fait pour t'en donner l'envie.

HORTENSE.

A vous accompagner quand le duc m'engageait,
Il fallait m'affermir dans mon sage projet.

MADAME SINCLAIR.

Par exemple! il est bon qu'à présent tu me blâmes!
Eh! ne l'ai-je pas fait? Voilà les jeunes femmes!

HORTENSE.

Qui, moi, vous accuser! Je suis folle aujourd'hui.
Pardon, ma bonne mère: ah! je souffre pour lui.

Que ma légèreté doit lui causer de peine!
Quels chagrins pour tous deux à sa suite elle amène!
Je vois, j'aime le bien, c'est le mal que je fais;
Et qu'une inconséquence a de tristes effets!

MADAME SINCLAIR, *tendrement.*

Eh bien! oui, je conviens qu'en mère de famille
Je devais... Que veux-tu! je t'aime trop, ma fille.

HORTENSE.

Il ne reviendra pas!...

MADAME SINCLAIR.

Mais est-il arrivé?

HORTENSE.

Voilà le dernier coup qui m'était réservé.

MADAME SINCLAIR.

Quand on part de bonne heure, on passe, on se faufile;
Mais avec sa voiture, engagé dans la file,
On gèle, on se dépite, et l'on n'avance pas;
Peut-être dans la rue est-il encore au pas?

HORTENSE.

Fatigué, malheureux, après un long voyage...
Chaque mot que j'entends me fait perdre courage.
A travers ce chaos que l'on appelle un bal,
Il va pour nous trouver se donner tant de mal!
Rencontrant dans la foule obstacle sur obstacle...

MADAME SINCLAIR.

Oui, l'on étouffe un peu, mais c'est un beau spectacle!
Il ne le connaît point; ma fille, espérons mieux,
Le plaisir qu'il aura va t'absoudre à ses yeux.

HORTENSE.

Je le voudrais.

MADAME SINCLAIR.

Dis donc, as-tu vu la princesse,
Et ce vieux chevalier qu'on nous vantait sans cesse?
J'avais fait dans ma tête, et je voulais lancer
Deux ou trois petits mots, que je n'ai pu placer.
Personne...

HORTENSE.

Je le vois, le duc est seul coupable.

MADAME SINCLAIR.

Il ne t'a pas quittée.

HORTENSE.

Il est pourtant aimable.

MADAME SINCLAIR.

Le ministre t'a fait un excellent accueil;
Tu n'as pas remarqué qu'il nous suivait de l'œil?

HORTENSE.

Si fait.

MADAME SINCLAIR.

Avec mystère il semblait nous sourire.

HORTENSE.

Je le sais.

MADAME SINCLAIR.

A Danville, ô Dieu! s'il allait dire...

HORTENSE.

Qu'il est nommé?... mais non, non, je ne crois plus rien.
Le duc pour m'entraîner a saisi ce moyen.
Danville est là sans guide; il ne connaît personne;
Et comment voulez-vous, mon Dieu, qu'on l'y soupçonne?

MADAME SINCLAIR.

Si le duc le rencontre, il va le présenter.

HORTENSE.

Dieu! s'ils se rencontraient, j'ai tout à redouter :
Fier, et jusqu'à l'excès poussant la violence...

MADAME SINCLAIR.

Tu rêves des malheurs qui sont sans vraisemblance.
Allons, viens, je suis lasse et vais me retirer;
Viens-tu?

HORTENSE.

Non, laissez-moi, j'aime mieux différer;
Je veux revoir Danville.

MADAME SINCLAIR.

Allons.

HORTENSE.

Non, je vous prie.

MADAME SINCLAIR, *avec bonté.*

Reste; mais j'ai ma part de ton étourderie;
Que ton mari le sache, accuse-moi de tout.
Je sais que pour le monde il va blâmer mon goût.
N'importe, sans humeur je m'avouerai coupable;
Mais pour peu qu'il te gronde, ah! je suis intraitable.

SCÈNE II.

HORTENSE.

A quel frivole espoir mon cœur s'abandonna!
On prévoit un plaisir, c'est un chagrin qu'on a;
Cet heureux lendemain, qui promettait merveille,
Il arrive, et souvent on regrette la veille.
Cependant cette fête enchantait mes regards,
Je triomphais; le duc me montrait tant d'égards!
Que d'esprit! quelle grâce!... il n'était pas possible,
Quand il m'offrait ses soins, d'y paraître insensible.
Et moi, j'y répondais... sans doute; eh! pourquoi pas?
J'éprouve, en y songeant, un secret embarras.

(*Elle prend un livre.*)

N'y pensons plus, lisons... mon œil court sur la page,
Sans fixer mon esprit, que trouble une autre image.
De tout ce que j'ai vu le tableau me poursuit;
De l'orchestre, en lisant, j'entends encor le bruit...
Et Danville! attendons. Quel tourment que l'attente!
Qu'il tarde à revenir! que cette aiguille est lente!
Par ces mortels délais voudrait-il se venger?
Souffre-t-il loin de moi? court-il quelque danger?
J'entends... non, je me trompe. Oui, c'est une voiture.
Il vient, il va monter, c'est lui! je me rassure.
C'est Danville, courons... Le duc!

SCÈNE III.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Ah! pardonnez
Au plus triste de ceux que vous abandonnez.
Je rentrais, et, cédant à mon inquiétude,
Je vous trouble à regret dans votre solitude.

HORTENSE.

Monsieur...

LE DUC.

Vous nous fuyez, et sans m'en avertir;
J'ai cru qu'un mal soudain vous forçait de partir.

HORTENSE, *saluant comme pour se retirer.*

Aucun, monsieur le duc, je me sens un peu lasse;
Rien de plus. Je suis bien, très-bien, je vous rends grâce.

LE DUC.

Me voilà rassuré! je vous quitte... Et pourtant
Je puis vous confier un secret important.

HORTENSE.

Parlez...

LE DUC.

J'étais porteur d'une grande nouvelle.
J'ai peur d'être indiscret, je vous quitte.

HORTENSE.

Laquelle?

LE DUC.

J'aurais dû, moins zélé, la remettre à demain;
J'ai craint de différer votre plaisir...

HORTENSE.

Enfin?

LE DUC.

Il a fallu des soins, et la brigue était forte;
Mais notre candidat est celui qui l'emporte.

HORTENSE.

Danville?

LE DUC.

Il est nommé.

HORTENSE.

J'avais perdu l'espoir;
Ah! que je suis heureuse!

LE DUC.

Et mon oncle, ce soir,
Par le choix qu'il a fait, jaloux de vous surprendre,
Se réservait chez lui l'honneur de vous l'apprendre;
Il m'a remis ce soin, ne vous trouvant plus là.
Et cet heureux brevet, je le tiens, le voilà.

HORTENSE.

Que Danville en rentrant va bénir tant de zèle!...
Car Danville est au bal.

LE DUC.

C'est lui, je me rappelle,
C'est lui que j'ai cru voir; même j'ai fait un pas...
Mais vous m'aviez tant dit que nous ne l'aurions pas.

HORTENSE.

En lisant ce papier, concevez-vous sa joie?
Et ma mère... oh! je veux que ma mère le voie;
Oui, je cours...

LE DUC, *vivement.*

Arrêtez : vous allez me priver
D'un plaisir qu'à mon tour j'osais me réserver :
Que la nouvelle au moins par vous lui soit transmise
Quand je pourrai plus tard jouir de sa surprise.

HORTENSE.

Ah! c'est tout naturel, vous défendez vos droits;
(*Elle rend le brevet au duc, qui le pose sur la table.*)
Mais quels remercîments nous vous devons tous trois!
Que mon cœur est ému! que je me plais d'avance
A vous entretenir de leur reconnaissance!

LE DUC.

La vôtre me suffit, la vôtre est tout pour moi.
N'ajoutez rien, madame, au prix que je reçoi :
Il est déjà trop grand, et je n'en suis pas digne.
De ce peu que j'ai fait mon zèle ardent s'indigne.
Payé d'un mot de vous, puis-je désirer mieux?
Ou le plaisir que j'ai se peint mal dans mes yeux;
Ou vous devez y lire à quel excès me touche
Un mot reconnaissant qui sort de votre bouche.

HORTENSE.

Si ces remercîments ont tant de prix pour vous,
Que ceux de mon mari vont vous paraître doux!
Combien son amitié...

LE DUC.

Parlez-moi de la vôtre;
Près de ce bien si cher je n'en conçois pas d'autre;
Lui seul, il satisfait aux besoins de mon cœur.
Puissé-je l'obtenir, cette amitié de sœur!
Moi, votre ami, madame! ah! fier d'un tel partage,
Que je devrais alors m'estimer davantage!
Votre ami! quelle gloire, et quel charme à la fois
D'en mériter le titre et d'en avoir les droits!
Respectable union, attachement sincère,
Lien durable et pur que l'estime resserre!
Ah! loin d'un monde vain où je ris sans plaisir,
Où je flotte incertain de désir en désir,
Que n'aurais-je à gagner dans ce commerce aimable!
Ardent, léger, frivole, et quelquefois... coupable,
Je trouverais en vous un guide, un confident
Sage, mais sans rigueur, facile, mais prudent;
Et vous n'auriez en moi qu'un disciple fidèle,
Enchaîné pour la vie aux pieds de son modèle.

HORTENSE.

C'est m'honorer beaucoup; mais ce sublime emploi,
Ce titre de mentor est bien grave pour moi,
Et ce serait, je pense, une folie extrême
De donner des avis dont j'ai besoin moi-même.

LE DUC.

Pourquoi donc? à mon tour, dans nos doux entretiens,
Il me serait permis de hasarder les miens.
Je ne vous vante pas ma raison trop fragile;
Mais le conseil d'un fou parfois peut être utile.

HORTENSE.

Danville, comme nous, n'est pas sage à demi;
Voilà mon vrai mentor, mon guide, mon ami;
En est-il un meilleur?

LE DUC.

Comment? je le révère;
Mais... dans son indulgence un vieillard est sévère.
Ses conseils sont fort bons, d'accord! mais... absolus.
On est moins tolérant pour des goûts qu'on n'a plus.
Au même âge on s'entend, l'un l'autre on se pardonne;
Dans cet échange égal on reçoit ce qu'on donne.
Votre époux de sa femme est l'orgueil et l'appui;
Mais que sa jeune épouse est encor plus pour lui!
Quel charme elle répand sur sa triste vieillesse!
Il l'adore, il l'admire, il peut la voir sans cesse;
Il lui peint ses transports, il n'a pas le tourment
De feindre une froideur que son trouble dément;
Il peut, sans l'offenser, lui dire : Je vous aime.

HORTENSE, *naïvement.*

Pourquoi m'en offenser? je le lui dis moi-même.

LE DUC.

Vous!... Aussi j'admirais ce bonheur mutuel.

Moi seul... étrange effet d'un souvenir cruel!...
Pardonnez au désordre où la douleur me plonge;
Autrefois j'espérai... Cet espoir fut un songe.
Hélas! je me souviens, troublé par vos aveux,
Qu'un bonheur aussi grand fut permis à mes vœux.

HORTENSE.

A vous, monsieur le duc?

LE DUC.

Et l'on me porte envie!
Et le plaisir lui seul semble remplir ma vie!
Doux et triste voyage où je vins me livrer
A l'attrait du poison qui devait m'enivrer!
Ah! qu'un premier amour a sur nous de puissance!
J'aimai... c'était la grâce unie à l'innocence :
Naïve comme vous, elle charmait sans art.
Votre voix est la sienne; elle avait ce regard;
Et sa beauté, la vôtre à mes yeux la rappelle;
Mais non, plus jeune alors, elle était bien moins belle.
Si sa grâce eût brillé de cet éclat vainqueur,
Aurais-je pu cacher le trouble de mon cœur?
Mes traits, mes yeux, ma voix, tout jusqu'à mon silence
Eût de ma passion trahi la violence;
Mais jeune, mais tremblant, la fuyant à regret,
Peut-être moins épris, j'ai gardé mon secret;
Et depuis...

HORTENSE.

Quel motif peut vous forcer encore
A renfermer l'aveu d'un amour qui l'honore?

LE DUC.

La peur de l'offenser m'a toujours retenu.

HORTENSE.

Comment?

LE DUC.

Tout mon malheur ne vous est pas connu.

HORTENSE.

Quel nom pour une épouse est plus beau que le vôtre?

LE DUC.

La femme qui m'est chère est l'épouse d'un autre!

HORTENSE.

Ciel!

LE DUC, *vivement.*

Et juste pourtant, j'estime, j'ai servi
Cet heureux possesseur du bien qui m'est ravi.
Mais celle que j'aimai, je l'aime, je l'adore;
Le feu qui me brûlait aujourd'hui me dévore;
Elle me voit, m'entend, j'ai bravé son courroux;
Oui, je tombe à ses pieds, je vous aime, c'est vous!

HORTENSE.

Se peut-il? vous osez... Muette à ce langage,
J'hésite, et doute encor qu'à ce point l'on m'outrage.

LE DUC.

Pardonnez; cet aveu n'eût pas dû m'échapper.
Mais sur vos sentiments j'eus droit de me tromper.
Vous vous plaisiez aux soins que j'aimais à vous rendre;
Votre accueil fut si doux que j'ai pu m'y méprendre.
Non, vous m'avez compris; non, vous ne croyez pas
Qu'on puisse impunément admirer tant d'appas;
Vous vous faisiez un jeu de me voir misérable;
Ah! je le suis; mais vous, vous seule êtes coupable!

HORTENSE.

Quoi! j'ai pu mériter!... Levez-vous, laissez-moi,
Vous remplissez mon cœur de remords et d'effroi.

LE DUC.

De vos feintes bontés mon erreur fut la suite.

HORTENSE.

O juste châtiment de ma folle conduite!
Sortez!

LE DUC.

Ah! pardonnez!

HORTENSE

Jamais, jamais; sortez!

LE DUC.

Dites-moi...

HORTENSE.

Je vous dis que vous m'épouvantez!
Si Danville... Ah! grand Dieu! tous deux seuls! à cette [heure!
De honte à son aspect voulez-vous que je meure!

LE DUC.

Pardonnez, et je fuis.

HORTENSE.

Mais quel bruit! je l'entends;
Il monte; c'est sa voix, fuyez... il n'est plus temps.

LE DUC.

Que m'ordonnez-vous?

HORTENSE.

Rien... je ne sais, je frissonne...
Ainsi que la raison la force m'abandonne.

LE DUC.

Calmez-vous.

HORTENSE.

Eh! le puis-je?... ah! si quelque amitié...
Si j'en crois vos aveux... de grâce... ah! par pitié...
Monsieur, je me tairai, cachez-vous à sa vue.
Là, là, j'oublierai tout. Ah! vous m'avez perdue.
(*Le duc entre dans le cabinet qui fait face à l'appartement de Danville.*)
Mais non, quelle imprudence! il vaut mieux... Le voici!

SCÈNE IV.

DANVILLE, HORTENSE, *assise auprès de la table; elle a saisi un livre qu'elle semble lire.*

DANVILLE, *à part.*

Valentin m'a dit vrai : ce trouble... il est ici.
Vous êtes seule, Hortense?

HORTENSE. *Elle se lève.*

Ah! c'est vous. Je respire...
J'attendais... j'étais là... je... j'essayais de lire.

DANVILLE.

Ce livre vous émeut, et beaucoup, je le vois.

HORTENSE.

Mais... beaucoup, oui.

DANVILLE.

Donnez : Molière... ah! je conçois :
Au fait, c'est très-touchant.

HORTENSE.

Non, j'avais pris ce livre,
Je ne le lisais pas, je parcourais... sans suivre.

DANVILLE.

J'entends, et pour vous voir personne n'est venu?

HORTENSE, *vivement.*

Le ministre avec vous s'est-il entretenu?

DANVILLE.

Il ne m'a point parlé... Mais ce trouble m'étonne.

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien, non, c'est...

DANVILLE.

Il n'est venu personne?

HORTENSE.

C'est que, l'esprit frappé de vous savoir absent...
Je m'en inquiétais.

DANVILLE.

J'en suis reconnaissant;
Oui, c'est moi qui vous trouble.

HORTENSE.

Hélas! je dois vous craindre :
De moi, je le sens bien, vous avez à vous plaindre.

DANVILLE.

Pas du tout : en esclave à vous suivre réduit,
Captif dans un carrosse un bon quart de la nuit,
Coudoyé dans un bal, épuisé, hors d'haleine,
Je rentre au désespoir d'une recherche vaine :
Mon Dieu! c'est moins que rien.

HORTENSE.

Vous êtes irrité;
Accablez-moi, c'est juste, et je l'ai mérité.

DANVILLE.

Votre duc! il m'a vu, mais sans me reconnaître;
Vous n'étiez plus présente, il a dû disparaître.

HORTENSE, *prenant le brevet sur la table.*

J'y songe! Ah! mon ami... quoi! j'ai pu l'oublier!
Le ministre... lisez.

DANVILLE.

Quel est donc ce papier?
(*Il lit.*)
(*A part.*)
La preuve est dans mes mains, je tremble de colère.
Et qui vous l'a remis?

HORTENSE, *timidement.*

Le duc.

DANVILLE.

Au bal?

HORTENSE.

J'espère
Qu'avec plus de chaleur on ne peut vous servir.

DANVILLE.

Au bal?

HORTENSE.

Cette nouvelle aurait dû vous ravir,
Et...

DANVILLE, *avec violence.*

C'est au bal? Le duc!... Ma fureur se réveille;
Là, cent propos cruels ont blessé mon oreille.
Il ne vous quittait pas; vous suivant, vous parlant,
Il affichait pour vous un amour insolent,
Et fort de ma vieillesse...

HORTENSE, *effrayée.*

Ah! songez que nous sommes...

DANVILLE.

(*Elevant la voix.*)
Tous deux seuls!... Je le tiens pour le dernier des hom- [mes...

HORTENSE.

Monsieur!

DANVILLE, *élevant toujours la voix.*

Pour un faux brave.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE, *de même.*

Que ce bras
Peut châtier encor...

HORTENSE, *qui se tourne involontairement vers le cabinet.*

Monsieur, parlez plus bas!

DANVILLE, *qui l'a suivie des yeux.*

(*A part.*)
Il est là.

HORTENSE.

Si vos gens venaient à vous entendre!

DANVILLE.

Scrupule très-prudent auquel je dois me rendre!
J'ai besoin de repos; rentrez chez vous... Eh bien!
Vous n'obéissez pas, Hortense.

HORTENSE.

Et le moyen,
Quand nous restons fâchés, quand je suis au martyre?

DANVILLE.

Vous voulez demeurer? C'est moi qui me retire.
Adieu.

HORTENSE.

Danville!

DANVILLE.

Eh quoi?

HORTENSE.

Donnez-moi votre main.
Je suis coupable.

DANVILLE, *vivement.*

Vous!

HORTENSE.

Je le suis, et demain
Je veux faire à vous seul un aveu qui me coûte.

DANVILLE, *avec colère.*

Lequel? expliquez-vous. Parlez, j'attends, j'écoute...

HORTENSE.

Non, monsieur, non, demain, demain; dans ce moment
Vous ne pourriez, je crois, l'entendre froidement.

DANVILLE.

A la bonne heure. Adieu.

HORTENSE.

Mais cet adieu me glace;
Vous ne m'embrassez pas ce soir?

DANVILLE. *Il l'embrasse.*

(*A part.*)
Oui. Quelle audace!
(*Il rentre dans son appartement dont il ferme la porte.*)

HORTENSE, *qui l'observe, fait un pas vers le cabinet, s'arrête, et dit en sortant :*

Il pourra s'échapper!

SCÈNE V.

DANVILLE, *revenant vivement sur la scène.*

Je suis seul, son erreur
Laisse enfin un champ libre à ma juste fureur!

SCÈNE VI.

DANVILLE, LE DUC.

DANVILLE, *courant ouvrir le cabinet.*

(*A voix basse.*)
Sortez, c'est trop longtemps éviter ma présence.
Venez.

LE DUC.

Que voulez-vous?

DANVILLE.

Punir votre insolence.

LE DUC.

Qui, vous?

DANVILLE.

Moi.

LE DUC.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Quand? dans quel lieu? comment?

LE DUC.

Que votre sang plus froid se calme un seul moment.

DANVILLE.

Ah! ce peu que j'en ai, s'il est glacé par l'âge,
Bouillonne et rajeunit aussitôt qu'on l'outrage.
Vous m'aviez confondu parmi ces vils époux,
Qui, de tous méprisés, et bien reçus de tous,
Diffamés par l'affront moins que par le salaire,
Vivent du déshonneur qu'ils souffrent sans colère.

LE DUC.

Pourquoi le supposer, et qui vous le prouvait?

DANVILLE.

Avant de le nier, reprenez ce brevet.
Tenez, prenez-le donc, tenez, je le déchire.
Je ne vous dois plus rien, et je puis tout vous dire.

LE DUC.

Du moins si mon amour follement déclaré
Offense un titre en vous qui dût m'être sacré,
Votre épouse innocente...

DANVILLE.

A quoi bon cette ruse?

LE DUC.

Ma voix doit la défendre.

DANVILLE.

Et votre aspect l'accuse.

LE DUC.

Quand c'est moi qui l'atteste, osez-vous en douter?

DANVILLE.

Quand c'est une imposture, osez-vous l'attester?

LE DUC.

Cette lutte entre nous ne saurait être égale.

DANVILLE.

Entre nous votre injure a comblé l'intervalle :
L'agresseur, quel qu'il soit, à combattre forcé,
Redescend par l'offense au rang de l'offensé.

LE DUC.

De quel rang parlez-vous? si mon honneur balance,
C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.

DANVILLE.

Vous auriez dû les voir avant de m'outrager;
Vous ne le pouvez plus quand je veux les venger.

LE DUC.

Je serais ridicule, et vous seriez victime.

DANVILLE.

Le ridicule cesse où commence le crime,
Et vous le commettrez, c'est votre châtiment.
Ah! vous croyez, messieurs, qu'on peut impunément,
Masquant ses vils desseins d'un air de badinage,
Attenter à la paix, au bonheur d'un ménage!
On se croyait léger, on devient criminel :
La mort d'un honnête homme est un poids éternel.
Ou vainqueur, ou vaincu, moi, ce combat m'honore;
Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore :
Votre honneur y mourra. Je sais trop qu'à Paris
Le monde est sans pitié pour le sort des maris;
Mais dès que leur sang coule, on ne rit plus, on blâme.
Vous, ridicule! non, non : vous serez infâme!

LE DUC.

C'en est trop à la fin, et j'ai fait mon devoir :
Ma crainte fut pour vous, j'ai pu la laisser voir;
Mais, contraint de céder, je vais vous satisfaire.
Vous êtes, je l'avoue, un bien digne adversaire.
Ah! pourquoi votre bras est-il donc aujourd'hui
D'un aussi noble cœur un aussi faible appui?

DANVILLE.

Ma vengeance par lui ne sera pas trompée.

LE DUC.

Votre heure?

DANVILLE.

Au point du jour.

LE DUC.

Et votre arme?

DANVILLE.

L'épée.

LE DUC.

Le lieu?

DANVILLE.

J'irai vous prendre.

LE DUC.

Adieu; je vous attends.

DANVILLE.

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre longtemps.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

DANVILLE, VALENTIN.

(*Ils se regardent quelque temps sans rien dire.*)

VALENTIN.

Nous avons fait, monsieur, une belle campagne!

DANVILLE.

Désarmé! le malheur en tout lieu m'accompagne.
Ah! pourquoi de mon fils me suis-je séparé?
Il m'aurait vengé, lui!

VALENTIN.

Mais...

DANVILLE.

Je le reverrai.

VALENTIN.

Vous battre, vous!

DANVILLE.

Sais-tu que ce discours m'assomme?

VALENTIN.

Allons, n'en parlons plus... Ce duc est un brave homme.

DANVILLE.

Lui!

VALENTIN.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Lui! traître!

VALENTIN.

Il se bat sans témoin:
C'est un bon procédé.

DANVILLE.

Je reconnais ce soin;
Il pensait à ma femme.

VALENTIN.

En outre, après l'affaire,
Que d'excuses sans nombre il est venu vous faire!
Que de raisonnements, qui m'ont paru fort beaux!
Son récit m'a touché.

DANVILLE.

Je te dis qu'il est faux.
Mais je n'y croirais pas, non, fût-il véritable.

VALENTIN.

Oh! pour moi, j'y croirais : c'est bien plus agréable.

DANVILLE.

Imbécile! Va voir si quelqu'un est debout.

VALENTIN.

Je pense qu'à présent on est levé partout.

DANVILLE.

Il est donc tard?

VALENTIN.

Très-tard. Quoi! cela vous étonne?
De Vincenne à l'hôtel d'abord la course est bonne;
Le combat fut très-court.

DANVILLE, *avec impatience.*

Ah!

VALENTIN.

Monsieur, j'en convien,
Il fut court, le combat, mais non pas l'entretien.
Le duc, pour vous calmer...

DANVILLE.

Que fait, que dit ma femme?

VALENTIN, *montrant l'appartement de Danville.*

Je venais de chez vous, j'ai rencontré madame
Cette nuit...

DANVILLE.

Eh bien donc?

VALENTIN.

Il a fallu mentir.
« Le duc est-il ici? — Non, il vient de sortir.
— Mais a-t-il vu monsieur? — Non pas, non, je suppose :
Monsieur était chez lui, déjà même il repose. »
C'était adroit!

DANVILLE.

Après?

VALENTIN.

En quittant le salon,
Elle m'a dit bonsoir, mais d'un air, mais d'un ton!

DANVILLE.

Ensuite?

VALENTIN.

Ce matin beaucoup moins agitée,
Deux fois à votre porte elle s'est présentée.
La première, on a dit : « Monsieur n'est pas levé; »
Et ce mot de Dubois me semble bien trouvé.
« Monsieur sort à l'instant, » voilà pour la seconde;
Mais la troisième fois, que faut-il qu'on réponde?

DANVILLE.

Que... non, rien.

VALENTIN.

Pensez-vous, monsieur, à déjeuner?

DANVILLE.

Ce misérable-là veut me faire damner!

VALENTIN.

Ne prenez pas en mal ce que je viens de dire;
C'est l'appétit que j'ai qui pour vous me l'inspire.
Le grand air du matin...

DANVILLE.

On vient, c'est elle; eh! non,
C'est sa mère. Va, sors.

SCÈNE II.

DANVILLE, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

N'avais-je pas raison,
Quand je vous ai prédit, et mille fois pour une,
Qu'ici vous attendaient les honneurs, la fortune?
Receveur général! le beau titre! et je peux
Vous saluer enfin de ce titre pompeux!

DANVILLE.

Ma femme viendra-t-elle?

MADAME SINCLAIR.

Ah! quel trésor, mon gendre!

DANVILLE.

Oui, j'ai depuis hier des grâces à lui rendre.

MADAME SINCLAIR.

Vous m'en devez aussi.

DANVILLE.

Vous aurez votre tour.
Ma femme doit savoir que je suis de retour.
Je veux lui parler seul; est-elle enfin visible?

MADAME SINCLAIR.

Non, mon cher.

DANVILLE.

Comment, non!

MADAME SINCLAIR.

Pour vous seul, impossible.
Elle n'eût pas reçu, si je l'avais permis;
Mais non. Sans le savoir, que nous avions d'amis!
Pour Hortense, entre nous, je ne puis la comprendre,
Regardant sans rien voir, écoutant sans entendre,
Elle parle au hasard, à peine elle sourit;
Votre bonheur, je crois, lui trouble un peu l'esprit.

Au reste, c'est un bruit! visite sur visite:
Chacun nous fait la cour, chacun nous félicite,
Vous vante, et dit tout haut que de tous les époux,
Passés, présents, futurs, le plus heureux, c'est vous.

DANVILLE.

Quoi! ma femme tient cercle?

MADAME SINCLAIR.

Et ce qui m'a fait rire,
C'est que le grand salon ne pouvait plus suffire.

DANVILLE.

Ce nouveau contre-temps est aussi trop cruel!

MADAME SINCLAIR.

C'en est un véritable : il faut changer d'hôtel.
Demain, pour chercher mieux, je cours toute la ville.

DANVILLE.

Je n'y tiens plus.

SCÈNE III.

DANVILLE, MADAME SINCLAIR, BONNARD.

BONNARD, *en dehors.*

Danville! où le trouver? Danville!
Danville!

DANVILLE.

Eh! qu'as-tu donc pour crier aussi fort,
Bonnard?

BONNARD.

Ce que j'ai? Dieu!

DANVILLE.

D'où te vient ce transport?

BONNARD.

Ce que j'ai?

DANVILLE.

Voyons, parle.

BONNARD.

Il faut que je t'embrasse.

DANVILLE.

Il ne parlera pas.

BONNARD.

Et ta place, ta place!
Ah! que je suis content!

MADAME SINCLAIR, *à Danville.*

Soyez donc plus joyeux.

DANVILLE.

Mais tous ces bruits sont faux.

BONNARD.

Non, non, j'en crois mes yeux.
Tu ne peux récuser cet oracle suprême:
Le *Moniteur*, Danville, est la vérité même.
Ah! tu n'es pas nommé? regarde, lis :

DANVILLE.

O ciel!
On n'en doutera plus.

BONNARD.

Parbleu, c'est officiel!
Et d'autant plus heureux que, tremblant pour ma place,
J'oppose ton crédit au coup qui la menace;
Car tous tes beaux serments, quand on en vient au fait,
Sont, comme tes soupers, de grands mots sans effet.
Mon affaire avec toi prend un tour fort sinistre :
J'ai su qu'on en parlait hier chez le ministre.

DANVILLE.
(*A madame Sinclair.*)

Voilà le dernier coup! Comment!...

MADAME SINCLAIR.

Sans contredit :
Il l'a dit à sa femme, Hortense me l'a dit;
Moi, je l'ai dit au bal; le tout pour votre gloire.

DANVILLE.

Exposer un ami!

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis le croire.
Un mot d'Hortense au duc, et tout est arrangé.

BONNARD, *avec joie.*

Ah!

DANVILLE.

L'on t'abuse ici sur le crédit que j'ai;
Je n'en ai pas, Bonnard.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, venez me prendre;
Avec vous chez le duc c'est moi qui veux descendre.
Tout à l'heure en son nom je vais vous présenter.

DANVILLE.

Eh! madame!

BONNARD.

Mon cher, permets-moi d'accepter.
Répare au moins le mal que tu viens de me faire.

DANVILLE, *à part.*

Maudit respect humain qui me force à me taire!

BONNARD, *à madame Sinclair.*

J'ai deux mots à lui dire, et vous m'excuserez,
Deux mots, et je vous suis.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, quand vous voudrez.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchante!
Je m'en fais une image agréable et touchante;
D'un désir tout nouveau je me sens embrasé,
J'en rêve... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé
Une jeune personne aimable et fort jolie...

DANVILLE.

Et de te marier tu ferais la folie?

BONNARD.

Du ton que tu prends là je suis émerveillé,
N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé?

DANVILLE.

Te marier, Bonnard!

BONNARD.

Vois, dans un ministère,
Supprime-t-on quelqu'un, c'est un célibataire.
Les pères de famille ont un titre éloquent,
Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant,
Les défend dans leur place; eh bien! je me marie,
Pour me trouver enfin dans leur catégorie.

DANVILLE.

A ton âge!

BONNARD.

De grâce, es-tu moins vieux que moi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, entends-tu bien; mais toi,
Je te vois en victime aller au sacrifice,
Tu cours tête baissée au fond du précipice.
Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.
Eh! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir
Te punirait un jour d'une telle incartade?
Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade.
Mon Dieu! qu'un vieux garçon connaît mal son bonheur!
Fuis d'un nœud inégal le charme suborneur.
C'est unir par contrat la raison au délire,
Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.
Prendre une jeune femme à soixante ans passés,
Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.
Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.

BONNARD.

Ton effroi me confond :
Et que fais-je après tout? ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose,
Mais toi, songe à quel sort un fol hymen t'expose!
Va, le grand mot lâché, ton bonheur aura fui,
Tes rêves orgueilleux s'en iront avec lui.
Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?
Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,
Tu seras le jouet de sa frivolité.
Tu chéris au Marais ton pacifique asile,
Et tu suivras ta femme au centre de la ville:
Un vieil ami te reste, et ta femme en rira.
Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tout propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!

BONNARD.

Ah! çà, mais c'est étrange!
Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tienne est un ange,
Que la mienne, mon cher, fût un démon? Pourquoi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais toi!...
Heureux, si la traîtresse, à ton amour ravie,
D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!
Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,
Ce volage trésor s'échapper de ta main.
Tu deviendras jaloux, Bonnard, et quel supplice
Si tu surprends chez elle un amant, un complice!
Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,
Tu te battras.

BONNARD.

Du tout.

DANVILLE.

Tu te battras.

BONNARD.

Eh! non!
Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause;
Mais je dis, à mon tour, que, moi, c'est autre chose.
Je ne me battrai pas. M'exposer! un moment!
Un duel pour cela ne m'irait nullement.
Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;
Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.
Je me rends sans tarder chez notre protecteur,
J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur.

SCÈNE V.

DANVILLE, *puis* HORTENSE.

DANVILLE.

Ce vieux Bonnard! où diable avait-il la cervelle?

HORTENSE, *une lettre à la main.*

Dubois! Picard! Quelqu'un! Viendra-t-on quand j'appelle?

(*Apercevant Danville, et cachant la lettre dans son sein.*)

Mon mari!... Pour vous voir j'ai couru ce matin;
Je vous ai cru souffrant, je vous savais chagrin;
J'étais très-inquiète, et l'on m'a rassurée.
« Il repose... » A l'instant je me suis retirée
Sur la pointe du pied, sans bruit, parlant tout bas;
Vous reposiez encor, mon ami, n'est-ce pas?

DANVILLE.

Sans doute.

HORTENSE, *à part.*

Il ne sait rien.

DANVILLE.

Et cette confidence
Que vous deviez me faire...

HORTENSE, *embarrassée.*

Est de peu d'importance...

DANVILLE.

Vous teniez un papier!

HORTENSE.

Qui n'a nul intérêt.

DANVILLE.

Intéressant ou non, quel est-il?

HORTENSE.

Un billet.

DANVILLE.

Vous me le montrerez.

HORTENSE.

C'est un mot que j'envoie.

DANVILLE.

A qui donc?

HORTENSE.

Eh!... qu'importe?

DANVILLE, *avec violence.*

Il faut que je le voie.

HORTENSE.

Pourquoi? De quel soupçon semblez-vous agité?
Je ne vous vis jamais tant de sévérité.
Indigné contre moi...

DANVILLE.

Je le suis, je dois l'être.
D'étouffer sa fureur mon cœur n'est plus le maître.
Il s'ouvre, il laisse enfin éclater ses transports,
Et leur trop juste excès les répand au dehors.
Je vous aimais, ingrate, et jusqu'à la faiblesse.

Que vous a refusé mon aveugle tendresse?
Ai-je forcé vos vœux? ai-je contraint vos goûts?
Quel innocent plaisir ai-je éloigné de vous?
Suis-je un vieillard morose, un tyran qui vous gène?
Vous ai-je fait sentir le poids de votre chaîne?
Et vous l'avez rompue! et vous m'avez trahi!
Ah! je vous aimais trop pour n'être point haï!
Mais me rendre à jamais malheureux, ridicule,
Mais me déshonorer!

HORTENSE.

Croyez...

DANVILLE.

Je fus crédule,
Et je ne le suis plus; je sais tout, j'ai surpris
Celui de qui l'affront me condamne au mépris.
J'en ai voulu raison, et j'ai fait peu de compte
D'un vain reste de sang dont je lavais ma honte.

HORTENSE.

Vous, Danville? Ah! d'effroi tout le mien est glacé!

DANVILLE.

Ne vous alarmez pas, le duc n'est pas blessé.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE.

Il l'emporte, et ma honte me reste;
Mais que le sort bientôt me soit ou non funeste,
Je ne vous dois plus rien, plus d'amour, de respect;
Tout me devient permis, lorsque tout m'est suspect;
Le passé contre vous tient mon âme en défense.
Je veux voir ce billet, quel qu'il soit, il m'offense.
Vous le rendez coupable en le cachant ainsi;
Je veux, je veux le voir; je le veux.

HORTENSE

Le voici.

DANVILLE.

Il ne saurait m'apprendre un malheur que j'ignore,
Et je tremble... Ah! je sens que je doutais encore.
(*Lisant l'adresse.*)
Ciel! au duc!

HORTENSE.

A lui-même.

DANVILLE.

Au duc! j'avais raison.
Mon cœur m'avertissait de cette trahison.

HORTENSE.

Lisez.

DANVILLE.

Il le faut bien; mais non, mon œil se trouble,
Ne lit rien, ne voit plus, et ma fureur redouble.
Ah! perfide!

HORTENSE.

Donnez.

(*Elle lit la lettre.*)

« Monsieur le duc,

« C'est une femme que vous avez offensée qui vous « adresse ses justes plaintes contre vous-même. J'ai « pu vous paraître légère, mais je ne pensais pas « avoir mérité l'outrage d'un aveu que j'ai rougi « d'entendre et que j'ai honte de rappeler. J'aime « mon mari, je l'aime de toute mon âme, et croyez- « moi, monsieur le duc, je pourrais vous revoir sans « danger; mais je dois à mon honneur blessé, au- « tant qu'à la tranquillité de M. Danville, de vous « interdire désormais sa maison. En cessant de m'ac- « corder votre attention dans le monde, vous me « prouverez que vous me croyez digne de votre « estime et que vous méritez encore la mienne. »

DANVILLE, *reprenant la lettre.*

Est-il vrai? Qu'ai-je lu?

HORTENSE.

De grâce, écoutez-moi, Danville. J'ai voulu,
Craignant de vos transports la juste violence,
D'un rival à vos yeux dérober la présence :
J'amenai le péril en pensant l'éloigner,
Et j'exposai vos jours, que je crus épargner,
Vos jours qui sont les miens!... mais, tremblante, éperdue,
La terreur m'égarait et fut seule entendue.
Au moment de me vaincre et de tout déclarer,
Je sentis mon aveu dans ma bouche expirer;
Et même ce matin, décidée à me taire,
Sauvons, m'étais-je dit, sauvons par ce mystère
Un chagrin à Danville, et faisons mon devoir,
En ordonnant au duc de ne plus me revoir.
Je n'ai rien déguisé, je ne veux rien défendre;
Mais consultez ce cœur qui pour moi fut si tendre,
Qu'il me juge, il le peut, j'ai parlé sans détours.

DANVILLE.

Est-il vrai?... cette lettre... oui, le duc... ses discours,
Pour vous justifier s'offrent à ma mémoire...

HORTENSE, *avec tendresse.*

Ou vous ne m'aimez plus, ou vous devez me croire.

DANVILLE.

Ah! je vous aime encore, et ma crédulité
Prouve à quel fol excès cet amour est porté.
Ce que le duc m'a dit me semblait impossible,
Et prend d'un mot de vous une force invincible.
Mon trop facile cœur s'élance malgré moi
Au-devant de l'appât qu'on présente à sa foi,
Et, fût-il abusé, se trahissant lui-même,
Il ne se débat point contre une erreur qu'il aime.
Je ne puis démentir une aussi douce voix;
Je me rends, vous parlez, Hortense, et je vous crois.

HORTENSE.

Que cette confiance et me touche et m'accable!
Je veux la mériter, je serais trop coupable
Si dans votre bonheur vous n'en trouviez le prix.
Eh bien! soyez heureux, partons, quittons Paris :
Il le faut; d'aujourd'hui je conçois vos alarmes,
Dans ce monde enchanteur le piége a trop de charmes.
Plus loin que je ne veux peut-être je suivrai
Ce brillant tourbillon qui m'entraîne à son gré;
Il exalte ma tête, il m'étourdit, m'enivre;
Je ne vois, n'entends plus, je ne me sens pas vivre:
Je crois fuir les périls; mais j'ai beau les prévoir,
Mes projets du matin ne sont plus ceux du soir.
Le plaisir règne alors, je cède, il me maîtrise,
Et ma raison revient quand la faute est commise.
Danville, emmenez-moi, mon ami, mon époux,
Je ne crains rien, je n'aime et n'aimerai que vous;
Et par moi cependant la paix vous fut ravie!

Emparez-vous donc seul de mon cœur, de ma vie.
Mais, partons; mon esprit est changeant, incertain;
Je le veux aujourd'hui, le voudrai-je demain?
Emmenez-moi; partons.

DANVILLE.

Tu finis mon supplice.
Que je te sais bon gré d'un si grand sacrifice!
Que je t'en remercie!...

SCÈNE VI.

DANVILLE, HORTENSE, VALENTIN.

DANVILLE, *à Valentin qui traverse le salon.*

Ah! viens, approche, accours;
Pour le Havre, mon vieux, nous partons dans trois jours.

VALENTIN.

Pour le Havre!

DANVILLE.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Excusez, mais la joie...
Est-ce bien sûr, madame?

DANVILLE.

Allons; pour qu'il me croie
Il faudra que le fait soit par vous attesté.

HORTENSE, *à Valentin.*

Quand monsieur vous l'a dit.

VALENTIN.

Je n'en ai pas douté;
Mais je suis marié, que voulez-vous, madame!
Je ne me crois jamais sans consulter ma femme.

HORTENSE.

Bon principe.

SCÈNE VII.

DANVILLE HORTENSE, VALENTIN, BONNARD, MADAME SINCLAIR.

BONNARD.

Mon cher, on m'a fait un accueil
Qui doit toucher ton cœur et flatter ton orgueil.
Le duc à tous mes vœux promet de satisfaire,
En ajoutant pour toi que, sur certaine affaire,
Qui t'inspire, dit-il, un très-vif intérêt,
Il jure de garder le plus profond secret.

MADAME SINCLAIR.

Mais moi, ce qu'il m'apprend me chagrine et m'étonne:
Vous refusez, monsieur, la place qu'on vous donne?

HORTENSE.

Ma mère, il a raison.

DANVILLE.

Et Bonnard doit sentir
Que mon fils sans délai nous force à repartir.

MADAME SINCLAIR, *étonnée.*

(*A Hortense.*) (*A Danville.*)
J'admire ta sagesse! Est-on plus raisonnable?

DANVILLE.

Aussi je lui rendrai notre terre agréable:
Quelques petits concerts, deux bals dans la saison;
(*A Valentin.*)
Tout sera pour le mieux. Qu'en dis-tu, mon garçon?
Et comment trouves-tu nos châteaux en Espagne?

VALENTIN.

(*A part.*)
Superbes. Nous aurons Paris à la campagne.

DANVILLE.

Et mon ami Bonnard, s'il obtient un congé,
Arrive avec sa femme...

HORTENSE, *à Bonnard.*

Eh! quoi?...

BONNARD, *à Danville.*

Bien obligé.
De tes réflexions j'ai la tête remplie;
Épouser aussi tard femme jeune et jolie,
Cela peut réussir, mais ce n'est pas commun.
Tu fus heureux, d'accord; sur mille on en trouve un.
Quand je touche, Danville, au terme du voyage,
Dans un chemin douteux tu veux que je m'engage?
Où d'autres ont glissé je puis faire un faux pas,
Et ton ami Bonnard ne se mariera pas.

FIN DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

NOTE

J'ai trouvé, dans la plupart des journaux qui ont rendu compte de ma comédie, une disposition favorable et un désir de me voir bien faire dont je ne puis leur témoigner ma reconnaissance qu'en faisant mieux. D'après leurs avis, mon ouvrage a subi quelques modifications. Avant qu'il fût joué, les conseils de mes amis m'avaient déjà fait retrancher quelques passages; je n'en regretté qu'un seul, que je rétablis ici parce qu'il me semble tenir essentiellement au sujet.

Ces vers faisaient partie du rôle de Danville au cinquième acte :

Écoute-moi, Paris a pour toi mille appas:
Je n'en parlerai point en vieillard qui les fronde,
En mari sermonneur, mais en homme du monde
En ami, ce séjour, dont l'éclat t'aveuglait,
A la coquetterie ouvre un champ qui lui plaît.
C'est en voulant régner que l'on s'y donne un maître:
On fait plus d'un esclave et l'on finit par l'être.
Ce nœud formé dans l'ombre échappe rarement
Au scandale public, son dernier châtiment;
Et fût-il ignoré, va, le bonheur qu'il donne
Cède au chagrin secret qui toujours l'empoisonne.
Un amant sans espoir est tendre et séduisant:
Mais dès qu'il est vainqueur son joug devient pesant.
Il venge tôt ou tard l'époux qu'il déshonore.
Celle qu'il a soumise en cédant lutte encore:
Ces combats, ces terreurs, cet éternel besoin
De cacher son penchant, d'écarter un témoin,
L'arrache par degrés aux soins de sa famille;
Elle évite sa mère, elle éloigne sa fille.
Son bonheur domestique est à jamais détruit
Le remords l'accompagne et la honte la suit,
Elle rougit au nom de la femme infidèle,
Qu'un cercle indifférent immole devant elle.
Ainsi, trompant toujours sans pouvoir se tromper,
En vain à son mépris elle veut échapper,
Dans le monde ou chez elle en vain cherche un refuge,
Et seule avec soi-même elle est avec son juge...
Tu crains peu ce malheur; mais pourquoi l'affronter?
Hortense, épargne-toi le soin de résister.
Plus un cœur est honnête, et moins il prend d'alarme
S'il brave en se jouant un piége qui le charme,
Il en voit les périls quand il vient d'y tomber:
Qui s'expose toujours doit enfin succomber.

EXAMEN CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS

PAR M. ÉTIENNE.

Un jeune poëte qui, à vingt ans, déplora en beaux vers les malheurs de la France, et qui, à peine parvenu à son sixième lustre, a orné notre seconde scène d'ouvrages dignes de figurer sur la première, l'auteur des ***Messéniennes***, du ***Paria***, des ***Vêpres siciliennes*** et des ***Comédiens***, a résolu heureusement un des problèmes les plus difficiles de notre époque. Il est parvenu à faire représenter sans entraves une grande comédie de mœurs en cinq actes et en vers, et il a obtenu un des plus éclatants succès dont fassent mention les annales du théâtre. N'ayant peint que des passions de la vie intérieure, il a passé sain et sauf par les armes blanches de la censure, et, pour la première fois peut-être depuis dix ans, un grand ouvrage est sorti pur de ses mutilations. Le public de son côté peut applaudir sans être déclaré suspect; la faiblesse d'un vieillard amoureux et jaloux d'une jeune femme n'a rien qui puisse offusquer les heureux du jour. Mais avisez-vous de fronder des ridicules en crédit, peignez ces dévots de circonstance qui jouent à la bourse et à la chapelle, ces moralistes dont le bras est toujours levé pour prêter un serment, et dont la conscience sait toujours s'accommoder avec un parjure; traduisez sur la scène ces charlatans d'intégrité qui ont un intérêt dans les transactions les plus honteuses, ces honnêtes courtiers d'intrigues qui négocient dans l'antichambre, flattent dans le salon et dénoncent dans le cabinet, vous garderez votre comédie en portefeuille, ou, si vous osez la produire, elle grossira cette multitude d'ouvrages condamnés à mort avant d'avoir vu le jour, et elle sera étouffée entre les deux guichets de la grande inquisition littéraire.

L'analyse de l'*École des Vieillards* est tout entière dans la moralité de l'ouvrage, qui brille beaucoup plus par le développement d'une action simple et naturelle, que par le fracas des situations et par une combinaison étudiée de surprises et d'événements inattendus.

L'auteur a eu pour but de peindre le danger des unions mal assorties; son vieillard a eu le tort d'épouser à soixante ans une femme qui n'en a que vingt, et qui, pour comble de malheur, est fort aimable et extrêmement jolie. Cette première faiblesse le conduit à beaucoup d'autres. Il amène sa femme à Paris, ce qui est déjà une grande imprudence; mais il l'y laisse seule deux mois, et c'en est une bien plus grande encore. Les fêtes, les concerts et tous les plaisirs se multiplient bientôt sous ses pas; elle s'abandonne à tout ce que le monde a d'enivrant; et l'on se fait sans peine une idée des séductions de tout genre dont est, pour ainsi dire, enveloppée une femme charmante de vingt ans, dont le mari en a soixante, et se trouve absent de Paris.

Cependant il y revient, et il était temps! Pendant son voyage, sa femme a reçu la ville et la cour, mais elle a surtout accueilli un certain duc d'Elmar qui habite le même hôtel. Ce duc est jeune, riche, aimable, magnifique; il a de plus pour oncle un ministre qui donne de grands emplois aux époux protégés par son neveu; celui-ci a vu madame Danville, et il a résolu de placer son mari.

Cependant l'honnête vieillard, bien qu'il soit doué de l'âme la plus sensible et de la vertu la plus indulgente, ne tarde pas à concevoir de vives inquiétudes sur les assiduités du neveu de Son Excellence. Elles donnent lieu à des explications entre le mari et la femme, qui font autant ressortir la bonté et l'amour de l'un, que la légèreté et les grâces naïves de l'autre; mais à peine l'orage est calmé, que de nouvelles tempêtes éclatent dans le cœur de l'honnête homme qui a peur d'être trompé; il éprouve tous les tourments, toutes les fureurs de la jalousie; enfin, dans une des scènes les plus belles, les plus énergiques et les mieux écrites peut-être de notre théâtre, il défie le jeune séducteur, et remet à son bras sexagénaire le soin de venger l'offense qu'il croit avoir reçue. Mais sa force ne répond pas à son courage, il est désarmé, et ce n'est qu'après le combat qu'il apprend que si sa femme fut légère, elle ne fut pas coupable; elle le supplie elle-même de l'arracher bien vite au séjour dangereux de Paris, et de l'emmener au fond d'une province où il y a moins de séducteurs sans doute, mais où tous les hommes n'ont pas soixante ans.

C'est de ce sujet, en apparence si simple et si peu chargé d'évé-

nements, que l'auteur a fait sortir les plus hautes leçons de morale et les scènes les plus comiques et les plus vraies; il sait tour à tour charmer l'esprit par des details pleins de grâce et de douceur, et émouvoir l'âme par l'image si touchante de l'amour le plus tendre, uni à la délicatesse la plus exquise; et quand il arrive à son quatrième acte, quand éclatent les premiers transports de la jalousie, il porte l'intérêt jusqu'au plus haut degré du pathétique, et, par un véritable prodige de l'art, il atteint le sublime dans une situation où jusqu'à ce jour on n'avait aperçu que le ridicule.

Vainement quelques censeurs chagrins vont répétant de toute part que l'ouvrage manque de comique; s'ils veulent dire qu'il ne provoque pas constamment le rire, qu'il n'abonde pas en traits facétieux comme les ouvrages de Regnard, je l'accorderai facilement; mais il me semble qu'ici ils confondent le comique et le plaisant, entre lesquels il y a une nuance très-forte et très-caractérisée. Une scène est quelquefois plaisante sans être comique, ou comique sans être plaisante. La véritable expression des mœurs, la passion qui se trahit, le ridicule qui se dénonce lui-même, appartiennent à la véritable comédie et n'excitent pas toujours une gaieté communicative comme telle peinture grotesque, ou telle situation invraisemblable et péniblement amenée, qui fait circuler le rire dans toutes les parties de la salle.

Molière, il est vrai, a été à la fois comique et plaisant; mais outre ce génie prodigieux dont il était doué, et qui le rend, selon moi, supérieur aux hommes mêmes les plus étonnants de l'antiquité et des temps modernes, il avait l'immense avantage de peindre une société qui commençait à peine à se former, et qui offrait cette bigarrure de caractères, de prétentions et d'habitudes dont le contraste offre tant de ressources à la muse comique. Alors il y avait plus d'originaux, des mœurs plus marquées; mais aujourd'hui que la société n'offre pour ainsi dire que des nuances imperceptibles, que tout le monde a le même langage, le même maintien, et que, si je puis m'exprimer ainsi, la pointe de tous les caractères se trouve émoussée, il en résulte une ressemblance générale, une monotonie, une uniformité qui prive le peintre de mœurs de ses plus brillantes couleurs, et surtout de la magie si puissante des contrastes et des oppositions. Il faut donc qu'il remue le spectateur, qu'il est devenu si difficile d'amuser, et qu'il trouve, dans la lutte et dans la peinture énergique des passions, la leçon morale que ne lui offre plus la seule image des ridicules.

Quand Molière donna son *École des Femmes,* au lieu de peindre et la femme et le mari, il ne mit en scène qu'un tuteur et une pupille; c'était un hommage à la morale de ne pas faire une victime comique d'un mari trompé, et de ne pas appeler l'intérêt sur une épouse perfide; mais ce n'était pas une concession à l'esprit du siècle, où les infortunes conjugales n'étaient alors qu'un sujet de raillerie pour les personnes du grand monde, les seules qui fussent très-assidues aux représentations théâtrales. La société se ressentait encore de la corruption qu'y avait introduite Catherine de Médicis. Il y avait assez de superstition dans les esprits pour qu'il y eût beaucoup de relâchement dans les mœurs.

La crainte d'être ridicule pouvait faire impression, la crainte d'être trompé n'arrêtait personne. Certes l'Arnolphe de Molière pourrait être le personnage le plus capable d'exciter l'intérêt, et celui d'Agnès le plus susceptible de produire l'indignation. Cette orpheline doit sa fortune, son éducation à un tuteur qui l'adore et qui ressent pour elle une passion non moins ardente que celle de Danville pour son épouse dans *l'École des Vieillards,* et cependant Molière a rendu ridicule le mari sur lequel M. Casimir Delavigne a su appeler le plus vif intérêt.

Les deux auteurs ont agi comme ils devaient le faire, ils ont suivi l'impulsion des mœurs et du temps; car la comédie qui peint la société doit se modifier avec elle.

Représentez aujourd'hui *l'École des Femmes* devant un homme de soixante ans prêt à épo ser une Agnès; cette leçon ne lui sera d'aucun profit. Il se dira : Je ne suis point un Arnolphe; un être aussi ridicule est fait pour être trompé. Mais qu'il assiste à *l'École des Vieillards,* ne fera-t-il pas un retour sur lui-même, et, forcé de convenir tacitement qu'il n'est ni aussi aimable ni aussi généreux que le Danville de M. Delavigne, ne redoutera-t-il pas pour lui les tourments et les peines cuisantes auxquels est en butte le plus noble, le plus sensible et le plus jeune des vieillards? Car il ne faut pas s'y tromper, M. Delavigne n'a pas rassuré tous les époux, en rassurant celui dont il nous a offert l'image. Il n'est pas un spectateur qui ne tremble pour Danville, et pas un mari jaloux de son honneur qui voulût être à sa place. Son Hortense produit à peu près la même impression que la Victorine du *Philosophe sans le savoir.* Elle est encore vertueuse à la fin de la pièce; mais personne ne répondrait du lendemain. On ne saurait s'empêcher de faire une réflexion, c'est que Danville a soixante ans, et que, s'il éprouve des chagrins si cuisants, des inquiétudes si cruelles quand il lui reste encore quelque chose des grâces de la jeunesse et de la force de l'âge mûr, sa femme n'aura que trente ans au moment où il touchera à la decrépitude.

Je doute beaucoup que la certitude qu'a Danville de n'être pas trompé détermine un homme de son âge à subir les mêmes épreuves; que, prêt à signer le contrat, il ne fasse de sérieuses réflexions, et qu'en sortant de la comédie il n'aille donner contre-ordre à son notaire.

M. Delavigne a donc rempli dignement la haute mission de l'auteur comique : il a été tout à la fois moraliste et grand écrivain. Ici la critique même la moins bienveillante est forcée de lui rendre hommage; son style est à la fois élégant et nerveux, il unit la force à la grâce; et si j'avais à lui faire un reproche, ce serait une élévation trop soutenue, qui ôte quelquefois au dialogue le naturel et l'espèce de négligence et de laisser-aller à l'aide desquels les grands maîtres de la scène comique produisent l'illusion la plus complete. Mais quelle richesse de details! quelle verve dans les scènes entre le vieux mari et le vieux garçon! quelle abondance de traits heureux! que de charme et d'abandon dans les scènes entre l'époux et la femme! quelle vigueur de pinceau dans l'expression d'un amour qui se défie de lui-même, et d'une jalousie qui éclate avec d'autant plus de force qu'elle veut se contraindre davantage!

M. Casimir Delavigne, par la magie du talent et du style, a su se passer de ces traits de mœurs qui sont, pour ainsi dire, la vie des ouvrages dramatiques, et qui sont à la comédie ce que la couleur est à la peinture; mais s'il avait pu attaquer les ridicules et les travers de l'esprit, comme il a su peindre les faiblesses du cœur, combien son succès n'eût-il pas été plus grand! Il n'a hasardé qu'un seul personnage qui, par sa position sociale, pouvait offrir une critique large et hardie de nos mœurs : c'est le neveu de ce ministre qui obtient des bonnes fortunes par le crédit de son oncle, et qui déshonore doublement les époux par la tendresse qu'il leur ravit et par les places qu'il leur donne. On a généralement trouvé ce Lovelace ministériel un peu terne; mais est-ce la faute de l'auteur, et ne sent-on pas sur quels charbons ardents il marchait quand sa verve comique osait même esquisser un pareil personnage? Certes, si notre scène jouissait des mêmes libertés que sous le règne de Louis XIV, M. Delavigne aurait dessiné d'un crayon plus vigoureux le libertinage de nos temps modernes, et aurait pu faire ressortir le contraste de cette pruderie qui règne dans les discours et de ce dévergondage qui dirige les actions; il eût fait voir surtout que l'oncle qui donne une place supérieure ne l'accorde pas uniquement aux fantaisies de son neveu, et qu'il met à une telle faveur des conditions qui n'imposent pas à la femme seule l'oubli des devoirs et des principes les plus sacrés.

Les mœurs qu'a tracées M. Delavigne sont plus celles du règne de Louis XIV que les nôtres; mais parfois les auteurs comiques sont obligés d'imiter les peintres de portraits; quand leurs modèles ne sont pas beaux, ils ne se croient pas tenus à une parfaite ressemblance, ils dissimulent habilement les défauts, et laissent dans l'ombre les difformités trop choquantes.

Cependant le personnage du duc, avec quelque ménagement qu'il soit représenté, n'a pas eu le bonheur de plaire à tout le monde; on raconte même qu'un homme titré qui assistait à la répétition générale de la pièce disait naïvement: « Voilà certainement une belle comédie, mais je crains pour l'auteur le personnage immoral du duc. Le public ne lui passera pas cela. » Mot très-remarquable, qui prouve qu'on ne voit le public que dans sa société habituelle, et qu'on est toujours enclin à prendre ses flatteurs pour le parterre.

Le succès si brillant et si mérité de cet ouvrage n'est cependant pas sans contradicteurs; on est allé chercher péniblement je ne sais quelles petites pièces ou quels vaudevilles, où on a sérieusement reproché à l'auteur d'avoir puisé son sujet. Ceux-là ont rappelé *l'École du Scandale* de Shéridan, ceux-ci *le Tartufe de Mœurs,* imité de cette comédie anglaise, et ces tristes recherches d'une érudition chagrine n'ont fait que constater davantage le triomphe du jeune auteur. Après les applaudissements du public, il ne lui manquait que l'hommage de l'envie, et il a complétement obtenu cet autre succès.

Je n'ai jamais conçu, je l'avoue, cette passion honteuse qui se masque si habilement sous l'intérêt de l'art et sous une impartialité affectée, et qui verse perfidement ses poisons sur tous les ouvrages qui révèlent une grande destinée littéraire. Il n'y a que des esprits médiocres que puisse atteindre cette triste maladie; le véritable homme de lettres jouit du triomphe de ses rivaux, et il ressent bien plus vivement encore celui des jeunes talents qui, après avoir été naguère l'espoir de la scène, en sont déjà l'ornement.

Que M. Casimir Delavigne ne s'attriste pas de vaines critiques; qu'il se réjouisse plutôt de les avoir méritées.

Il en est toutefois de justes dont il doit faire son profit. Le personnage de la mère est peu digne de cette grande composition; il forme une disparate choquante. Celui de la jeune femme n'est pas nuancé avec assez de finesse; dans les premières scènes, on la prendrait presque pour Célimène mariée, et peut-être ne prépare-t-elle pas assez le spectateur à ces preuves d'un excellent naturel qu'elle donne au troisième acte; du reste, ces taches, dans un tableau de maître, sont trop légères pour en faire oublier les nombreuses beautés.

L'École des Vieillards est un ouvrage excellent, mais n'est pas un ouvrage parfait; ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'il en promet encore de meilleurs, et que l'auteur tiendra parole.

Il est d'autres censures malveillantes échappées à cet esprit de parti, implacable et jaloux, qui ne peut permettre le talent au patriotisme; mais ce sont des cris impuissants qui suivent le triomphateur, et qui l'empêchent de s'endormir sous ses lauriers.

Il en est de l'auteur dramatique qui s'élève comme de tous les hommes que leur vol rapide met hors de ligne; ils se trouvent entre deux espèces d'ennemis egalement à craindre, entre les envieux et les flatteurs. A bien prendre, ceux-ci sont encore les plus à redouter pour un jeune talent; mais M. Casimir Delavigne a fait preuve d'un esprit assez élevé pour résister aux louanges des uns, et pour profiter de la malveillance des autres.







A. Johannot pinx. A. Lefevre sc.

LA PRINCESSE AURÉLIE.

Acte 4 sc. 1re

LA PRINCESSE AURÉLIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 6 MARS 1828.

PERSONNAGES.

AURÉLIE, princesse de Salerne.
LE COMTE DE SASSANE, } régents de la principauté.
LE DUC D'ALBANO, } régents de la principauté.
LE MARQUIS DE POLLA, } régents de la principauté.
LE COMTE ALPHONSE D'AVELLA.
BÉATRIX, dame d'honneur de la princesse.
LE DOCTEUR POLICASTRO, premier médecin de la cour.
LE MARQUIS DE NOCERA.
LE GRAND JUGE.
LE BARON D'ENNA.
LE DUC DE SORRENTE, capitaine des gardes.
UN MEMBRE de l'Académie de Salerne.
DAMES D'HONNEUR, SÉNATEURS.
COURTISANS, GARDES.

(La scène se passe à Salerne.)

Cette comédie a été pour moi le délassement de travaux plus graves; je ne l'ai jamais considérée que comme un badinage, et j'ai cru que des conversations semées de traits satiriques, où je me jouerais sans aigreur des hommes et des choses, où je donnerais en riant quelques leçons utiles, pourraient, à l'aide d'une intrigue légère, occuper doucement le cœur et divertir des esprits délicats. La plaisanterie trouve peu de place dans un ouvrage fortement noué, et une pièce satirique est nécessairement moins intriguée qu'une autre. Peut-être ma comédie a-t-elle déplu d'abord à quelques personnes par les qualités mêmes qui feront son succès un jour, surtout auprès du lecteur, et qui caractérisent le genre auquel elle appartient.

Je ne me défendrai point : si mon ouvrage renferme des beautés réelles, il vivra malgré les critiques; si le contraire est vrai, je le défendrais en vain, il est juste qu'il meure. On ne m'a fait qu'un seul reproche que je veuille repousser; je dois des remercîments au critique bienveillant qui a déjà répondu pour moi à cette accusation, mais elle est assez grave pour que je la réfute à mon tour. On a prétendu que j'avais attaqué des hommes à terre. Ces mêmes hommes étaient debout quand j'ai dit:

« Eh bien! ils tomberont, ces amants de la nuit :
« La force comprimée est celle qui détruit;
« C'est quand il est captif dans un nuage sombre,
« Que le tonnerre éclate et luit;
« Et la chute est facile à qui marche dans l'ombre. »

En annonçant leur défaite, je ne pensais pas, je l'avoue, que ma prophétie dût sitôt s'accomplir. Je m'occupais alors de *la Princesse Aurélie*, je devais la soumettre à leur censure, je les attaquais donc en face dans toute la plénitude, ou plutôt dans tout l'excès de leur pouvoir, et presque sans espérance d'arriver jusqu'au public.

Je dois de la reconnaissance à tous les acteurs qui ont joué dans ma pièce, et je m'empresse de la leur témoigner. Quant à l'actrice inimitable qui a représenté avec tant de grâce la princesse Aurélie, on a épuisé pour elle toutes les formes de l'éloge. Que lui dire? si ce n'est que je confie à son amitié la destinée d'un ouvrage qu'elle seule peut faire comprendre et goûter aux spectateurs. Ils me devront du moins un plaisir, celui d'admirer dans toute sa perfection un des plus beaux talents qui aient jamais honoré la scène.

Mars 1828.

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

BÉATRIX, POLICASTRO, *entrant par le fond.*

BÉATRIX, *qui prélude sur une guitare, s'interrompt en apercevant Policastro.*

Docteur, docteur, un mot!

POLICASTRO.

A moi, belle comtesse?
Mes livres, mes travaux, et jusqu'à Son Altesse,
Pour un seul mot de vous que n'aurais-je quitté?

BÉATRIX.

Qui, vous! brusquer ainsi sa royale santé!
Vous ne l'auriez pas fait.

POLICASTRO.

C'est la vérité pure.

BÉATRIX.

Bon! vérité de cour!

POLICASTRO.

Eh bien! je vous le jure.

BÉATRIX.

Parole de docteur! Allez, on vous connaît :
Je vois un courtisan sous ce docte bonnet.
Vous êtes très-malin...

POLICASTRO.

Ah! quelle calomnie!
Je voudrais que la grâce au savoir fût unie;
Plaire est tout à Salerne, et c'est là l'embarras
Depuis que le vieux prince, en mourant dans mes bras,
Remit à trois régents sa suprême puissance.
La princesse elle-même est sous leur dépendance,
Et ne se mariera qu'à sa majorité,
A moins que des régents l'expresse volonté
N'abdique, en approuvant l'hymen formé par elle,
Un pouvoir qui dès lors tombe avec leur tutelle.
Dans ce conflit de goûts, d'intérêts opposés,
Voulez-vous réussir? Comment faire? Amusez.
Sachez envelopper, selon la convenance,
D'un petit conte aimable une grave ordonnance.
Il faut d'un peu de miel, avec dextérité,
Couvrir les bords du vase où l'on boit la santé :
Le Tasse nous l'a dit, et ces fous de poëtes
Nous offrent quelquefois d'excellentes recettes.
Le malade distrait se sent mieux quand il rit;
Et pour guérir le corps, je m'adresse à l'esprit.

BÉATRIX.

Et bien! guérissez-moi, car j'ai l'esprit malade;
Oui, cher Policastro, je suis triste, maussade.

POLICASTRO.

Vous dansez!

BÉATRIX.

Par devoir.

POLICASTRO.

Vous riez

BÉATRIX.

Sans gaîté,
Et j'ai, je le sens bien, le moral affecté.

POLICASTRO.

Si je disais tout haut ce qu'au fond je suppose,
L'amour dans tout ceci serait pour quelque chose.

BÉATRIX.

O science profonde! oui, l'amour.

POLICASTRO.

Et constant?

BÉATRIX.

Non, j'ai cessé d'aimer.

POLICASTRO.

Ah! c'est intermittent;
Bon signe!

BÉATRIX.

Dégagé d'une première entrave,
Mon cœur, mon faible cœur...

POLICASTRO.

Rechute, c'est plus grave.

BÉATRIX.

Pour sortir d'embarras à vous seul j'ai recours,
Et je meurs de chagrin sans votre prompt secours.

POLICASTRO.

Danger de mort! voyons. Mais notre art d'ordinaire
Attend pour s'éclairer quelque préliminaire;
Vous aimiez! et qui donc?

BÉATRIX.

Alphonse d'Avella.

POLICASTRO.

C'était un fort bon choix que vous aviez fait là.
Il est beau, jeune, fier, d'une maison illustre,
Et dont la pauvreté ne peut ternir le lustre.
Son nom touche au berceau de la principauté;
Même il eut pour aïeule une aimable beauté...
Et notre roi Tancrède est, selon la chronique,
Pour une branche ou deux dans son arbre héraldique.
Ainsi, par alliance, il remonte aux Normands.

BÉATRIX.

La belle caution pour la foi des serments!
Qu'en dites-vous?

POLICASTRO.

Bouillant, mais d'un esprit très-ferme,
Il ouvrit un conseil au siége de Palerme,
Qu'un jour, où j'excitais nos soldats d'assez haut,
Nos preux à barbe grise ont suivi dans l'assaut.
C'est un brave.

BÉATRIX.

Officier dans les gardes du prince,
Il soutenait son nom d'un revenu fort mince;
Car le duc d'Albano, qui depuis fut régent,
Tient à ce cher neveu bien moins qu'à son argent.
Mais la cour l'estimait, d'autant que ses ancêtres
Ont prodigué leurs biens pour défendre leurs maîtres.
Il m'aima; tout dès lors l'embellit à mes yeux :
Ses soins toujours nouveaux, l'éclat de ses aïeux,
Son mérite, à son âge une gloire si belle...
Et puis, comme il dansait, docteur, la tarentelle!
Dame de la princesse, et voulant son aveu
Pour conclure un hymen dont on jasait un peu,
J'en parle : avec froideur on reçoit ma prière,
Et l'on envoie Alphonse au nord de la frontière.
Le dépit nous dicta les plus tendres adieux :
Nous prîmes à partie et la mer et les cieux;
Et devant ces témoins d'une longue tendresse,
De ne jamais changer nous fîmes la promesse.

POLICASTRO.

Jamais! c'est long, comtesse, et ce mot à la cour
Nous trompe en politique aussi bien qu'en amour.

BÉATRIX.

Je ne le sais que trop. Cependant sur ces rives,
Mêlant au bruit des mers quelques chansons plaintives,
Aux rochers d'Amalfi, sous ces orangers verts,
Confidents de mes pleurs, de nos chiffres couverts,
De tristes souvenirs j'allais nourrir ma flamme,
Hormis les jours de bal où la cour me réclame;
Et quand l'astre des nuits répandait ses clartés,
Sassane quelquefois errait à mes côtés.

POLICASTRO.

Sassane! un des régents! ce politique habile,
Qui s'accommode à tout, d'un esprit si mobile!
Il a donc pris alors un goût qu'il n'avait point :
Je ne le savais pas idolâtre à ce point
De cet astre des nuits, providence éternelle
Du poëte rêveur et de l'amant fidèle.

BÉATRIX.

Il me parlait d'Alphonse, et moi, je l'écoutais;
Je ne vis pas le piége, aveugle que j'étais!

Plus hardi par degrés, il parlait de lui-même,
Je l'écoutais encore... Enfin c'est lui que j'aime.
L'hymen doit avec lui m'unir dans quelques jours,
Et je sens cette fois que j'aime pour toujours.

POLICASTRO.

Pour toujours! Béatrix, voilà comme on se vante!
Bien que pour l'avenir le passé m'épouvante,
Je vous crois sur parole... Et d'où naît votre ennui?

BÉATRIX.

C'est qu'Alphonse à la cour reparaît aujourd'hui;
Il revient. Cher docteur, mon appui tutélaire,
Bravez le premier feu de sa juste colère...

POLICASTRO.

L'emploi serait piquant, pour moi dont les aveux
Vous ont toujours trouvée insensible à mes vœux.
Car enfin, je vous aime!...

BÉATRIX.

Et vous êtes aimable;
Mais la robe d'hermine est par trop respectable.
Pouvez-vous m'en vouloir, docteur, si le hasard
Nous fit naître tous deux, vous trop tôt, moi trop tard?
Et puis, c'est un malheur, mais s'il faut vous le dire
Je n'ai jamais pu voir un médecin sans rire.

POLICASTRO.

Voilà bien sur les fous l'effet de la raison!
Avec vous ses avis sont pourtant de saison:
Je blâme votre choix; malheur à qui se fie
Aux amours calculés de la diplomatie!
Votre comte, entre nous, je le crois ruiné;
Car, bien qu'il soit régent, on dit qu'il est gêné.
Il eut mainte ambassade, et savait qu'en affaire
Un cuisinier profond vaut un vieux secrétaire:
Aussi de ses festins la royale splendeur,
Ce mérite obligé de tout ambassadeur,
A fait sa renommée, et dès lors je soupçonne
Qu'il a payé fort cher tout l'esprit qu'on lui donne.
Je sais qu'à tous les yeux vous avez mille appas;
Mais croyez-vous qu'aux siens votre dot n'en ait pas?
Tenez, s'il est permis que tout bas je m'explique,
Je crains après l'hymen un retour politique:
Il peut, s'indemnisant de ses frais amoureux,
Prélever sur vos biens des impôts onéreux,
Et, quand par un contrat vous lui serez soumise,
Administrer sa femme en province conquise.

BÉATRIX.

Ainsi l'intérêt seul formerait ces liens,
Et l'on ne peut alors m'aimer que pour mes biens!

POLICASTRO.

Vous ai-je dit cela? Puis-je, quand je vous aime,
Douter de ce pouvoir que je ressens moi-même?
Blâmant ma folle ardeur, désespéré, confus,
En ai-je moins cherché vos dédains, vos refus,
Le ridicule enfin? Jugez du sacrifice:
Un ridicule ici fait plus de tort qu'un vice.
Dites, frivole objet, que je m'en veux d'aimer,
Par quels défauts Sassane a-t-il pu vous charmer?
Est-ce l'ambition qui trouble votre tête?
Eh bien! il ne faut pas dédaigner ma conquête:
Vers les honneurs aussi je me fraie un chemin;
Un rhume quelquefois met l'État dans ma main;
Le plus noble malade a ses jours de faiblesse:
C'est moi qui règne alors, même sur la princesse.

BÉATRIX.

Ne vous y fiez pas: quoiqu'en minorité,
Elle défend les droits de son autorité.
Assemblage imposant de grâce et de noblesse,
Bonne avec fermeté, naïve avec finesse,
La princesse Aurélie aux honneurs qu'on lui rend
A droit par son esprit bien plus que par son rang.
Elle sait opposer la ruse à l'artifice,
Calculer mûrement ce qu'on croit un caprice,
Tolérer nos défauts afin de s'en servir;
Sans faiblesse apparente, elle sait à ravir,
Nous cachant ses secrets et devinant les nôtres,
Tourner à son profit les faiblesses des autres.
Enfin je la crois femme à jouer à la fois
Et sa cour de justice et ce conseil des Trois
Où siége des régents la sagesse profonde,
Et vous, son médecin, qui jouez tout le monde.

POLICASTRO.

Et moi je vous réponds que je la sais par cœur.
J'ai pris sur sa jeunesse un ascendant vainqueur;
Mais c'est sans la flatter: tout le monde l'admire;
Quand la vérité flatte, il faut pourtant la dire.
Souvent à son avis je me rends sans effort;
Mais quand elle a raison, puis-je lui donner tort?
Le matin au palais, où mon devoir m'appelle,
Grave ou gai tour à tour, je cause et j'apprends d'elle,
Je lis dans ses regards où penche son désir,
Et, donnant un conseil, je prépare un plaisir;
Mais c'est pour sa santé: d'après notre maxime,
Le plaisir sans excès est le meilleur régime.
Son goût change parfois, et je sais l'observer.
C'est un art innocent; un jour, à son lever,
L'ardeur de gouverner dans sa tête fermente;
Je dis: c'est un beau feu qu'il faut qu'on alimente,
Et ce serait pitié, quand nos jours sont comptés,
D'abaisser à des riens ces hautes facultés.
Une affaire l'ennuie, et j'ose lui défendre
D'accabler son esprit du soin qu'elle va prendre.
L'école de Salerne a dit en bon latin:
Qui veut marcher longtemps se repose en chemin.
Cette candeur lui plaît: son ennui se dissipe;
Jusqu'à parler affaire alors je m'émancipe;
Elle en rit, moi de même, et je suis écouté.
Jugez de mon pouvoir à sa majorité,
Si la fortune veut que pour vous je recueille
L'héritage vacant de quelque portefeuille!
O fortune des cours, ce sont là de tes jeux!
Le ciel du ministère est changeant, orageux,
Et dans ces régions au mouvement sujettes,
Pour une étoile fixe on a vu cent planètes.
Ah! que le cercle tourne, et je puis quelque jour,
Poindre, monter, briller, me fixer à mon tour,
Ingrate! et, vous offrant une illustre alliance,
Vous couvrir des rayons de ma toute-puissance!

BÉATRIX.

Un médecin ministre!

POLICASTRO.

Eh bien!

BÉATRIX.

On vous verrait
Signer une ordonnance en rendant un décret!

POLICASTRO.

Mais si l'événement enfin vous persuade,
Vous direz...

BÉATRIX.

Que l'État, docteur, est bien malade.

POLICASTRO.

Et je vous servirais!

BÉATRIX.

Oui, vous êtes si bon!
Alphonse au grand lever viendra dans ce salon;
Restez, il faut l'attendre. Hélas! qu'il m'intéresse!
Non, vous ne savez pas jusqu'où va sa tendresse;
Pour flatter ses douleurs, vous pouvez me blâmer;
C'est un pauvre malade enfin qu'il faut calmer.
Employez ces grands mots, ces phrases, ces formules,
Dont la solennité trompe les moins crédules;
Soyez bien éloquent : parlez comme les jours
Où nous vous écoutons, quand vous ouvrez un cours;
Car ces jours-là, docteur, vous êtes admirable,
Et vos raisonnements ont l'air si raisonnable!

POLICASTRO.

Mais...

BÉATRIX, *souriant.*

La princesse attend, je cours à mon devoir.
Parlez, priez, blâmez : vous avez plein pouvoir.

SCÈNE II.

POLICASTRO.

Elle me raille encor! ma faiblesse m'indigne.
Dieu! pour la faculté quel déshonneur insigne!
Mes élèves aussi souffrent de mes amours;
Un amant professeur manque souvent son cours.
Je vais manquer le mien. N'importe; je m'immole.
Quelqu'un!...

(*A un huissier.*)

Partez sur l'heure; aux portes de l'école
Qu'on affiche ces mots dès qu'on les recevra :

(*Il écrit.*)

« Policastro, docteur, recteur, et cætera...
« Attaqué...» mais de quoi? « d'une grave ophthalmie,
« Remet au premier jour son cours d'anatomie. »
Allez.

(*L'huissier sort.*)

Voyons ma liste: Ah! ah! le cardinal!
Un rhumatisme aigu qu'il a pris dans un bal.
Peste! un prélat! j'irai... L'économe Fabrice!
Il fait jeûner un peu les pauvres de l'hospice,
Et dans son lit hier, avec componction,
Déguisait en migraine une indigestion;
Mais nos appointements sont de sa compétence,
Je le verrai... Le reste est de peu d'importance :
Des bourgeois, trois captifs revenus de Tunis,
La consultation que je donne gratis...
Ces bonnes actions nous sont très-nécessaires;
Mais notre humanité passe après nos affaires.
C'est trop juste; ainsi donc, tout pesé mûrement,
J'ai quelque temps de reste. Ah! voici notre amant;
Pauvre comte!-on ne peut, dans le siècle où nous som- [mes
Se fier en amour qu'aux promesses des hommes.

SCÈNE III.

POLICASTRO, ALPHONSE.

ALPHONSE, *serrant la main du docteur.*

Que je revois Salerne avec ravissement!
Quel spectacle enchanteur! quel bruit! quel mouve- [ment!
Quand il fait nuit ici, c'est vraiment bien dommage;
Ces palais, cette mer où se peint leur image,
Tous ces jardins en fleurs, ces voiles, ces drapeaux,
Cette forêt de mâts qui flotte sur les eaux,
C'est superbe! On renaît, docteur, et pour sourire
Il suffit en ces lieux qu'on voie et qu'on respire;
Le pays est divin et l'air est embaumé.

POLICASTRO, *à part.*

Comme on voit tout en beau quand on se croit aimé
Il va changer de ton.

ALPHONSE.

La princesse Aurélie,
Charmante à mon départ, est encor plus jolie,
Plus belle, n'est-ce pas?

POLICASTRO.

Oui, cher comte : le temps
N'est pas un ennemi de dix-neuf à vingt ans;
Mais la jeune comtesse est bien aussi.

ALPHONSE.

Laquelle

POLICASTRO.

Béatrix.

ALPHONSE, *froidement.*

Ah! c'est vrai. Comment se porte-t-elle?

POLICASTRO.

(*A part.*)

Au mieux. Il est discret.

ALPHONSE.

Eh bien! donc, malgré vous,
Le prince a succombé, docteur?

POLICASTRO.

Que pouvons-nous
Quand la nature enfin?...

ALPHONSE.

La réponse était sûre :
On guérit, c'est votre art; on meurt, c'est la nature.
Nous avons des régents, et trois; pourquoi pas dix?
Que font-ils? qu'en dit-on?

POLICASTRO.

Que ce sont trois phénix,
Trois aigles, c'est le mot : du centre à la frontière
Ils versent sur l'État des torrents de lumière.
C'est ainsi que la cour en parle hautement;
Mais, quand on parle bas, on s'exprime autrement.

ALPHONSE.

Ah! voyons!...

POLICASTRO.

De votre oncle on a fait un grand homme,
Et le duc d'Albano est sans doute économe,
Mais de ses fonds, à lui. Les comptes du trésor,
Qu'il n'a pas trouvés clairs, sont plus obscurs encor.
Perdu dans ce chaos de chiffres et de nombres,
Il voulut séparer la lumière des ombres.

C'était là son orgueil, et dès son premier pas
Il dit : Que le jour soit; mais le jour ne fut pas.
Changeant, confondant tout et s'embrouillant lui-même,
Il va, roule à tâtons de système en système.
Dans cette épaisse nuit, troublé par ses grands biens,
Il mêle quelquefois nos fonds avec les siens,
Et, par distraction, garde ce qu'il faut rendre;
Mais l'argent se ressemble, et l'on peut s'y méprendre.
C'est votre oncle, après tout...

ALPHONSE.

Qui, lui? le bon parent!
Il n'a jamais voulu me faire qu'un présent,
Sa terre de Pæstum, dont l'entretien l'ennuie;
Un parc, des fleurs, des eaux qui vont les jours de pluie;
Et la fièvre, docteur, qui gâte tout cela.

POLICASTRO.

C'est à moi qu'il devait faire ce présent-là.

ALPHONSE.

Aussi j'ai refusé : mais parlons de Sassane

POLICASTRO.

De plein vol au conseil sur ses rivaux il plane;
Mais sans voler très-haut, terre à terre, et pourtant
Aux yeux des étrangers c'est un homme important.
Nourrir entre eux et nous la bonne intelligence,
C'est la part qu'il choisit pour son tiers de régence.
Grave dans ses travaux, le soir moins solennel,
Il s'est fait pour le monde un sourire éternel.
Nul soin ne vient rider son front diplomatique.
Sans jamais s'expliquer, parlant pour qu'on s'explique,
Il est fin; mais souvent, dupe d'un moins adroit,
Il arrive trop tard, faute de marcher droit.
Du reste, à ce qu'on dit, grand amateur des belles,
Et par sa vanité, sans défense contre elles,
Il ne se doute pas qu'une femme à seize ans
En sait plus, pour tromper, que nos vieux courtisans.

ALPHONSE.

Et voilà du pouvoir les suprêmes arbitres!
Enfin à cet honneur ils ont bien quelques titres.
Mais qui pouvait s'attendre à voir arriver là
Le mérite inconnu du marquis de Polla?

POLICASTRO.

C'est bien la nullité la plus impertinente
Qui gouverna jamais de Palerme à Tarente!
Battu, je ne sais quand, il se trouva fort mal
Du choc de l'ennemi dans un combat naval.
Il s'enfuit vent en poupe, et du nom de retraite,
En citant les Dix Mille, honora sa défaite,
En exploita la gloire, et, fier de son laurier,
Se fit brusque depuis, pour avoir l'air guerrier.
Il tranche, il dit morbleu ! mais sa franchise austère
Adoucit au besoin ce vernis militaire.
Il prétend qu'à la cour il se croit dans un camp,
Et, louangeur outré, vous flatte en vous brusquant.
Qui descend comme moi dans ses terreurs intimes
Sait qu'il est dégoûté des palmes maritimes;
Et telle est son horreur, qu'on le vit quelquefois
Pâle de souvenir en contant ses exploits.
Un roi guerrier qui meurt dit du mal de la gloire;
Le prince en expirant, blasé sur la victoire,
Dans les mains de Polla mit la guerre, et jamais
Prince n'a mieux prouvé son amour pour la paix.

ALPHONSE.

Mais sa fille, sa fille aimable autant que belle,
Sans leur consentement ne peut disposer d'elle;
Chacun en le donnant perd son autorité;
L'obtenir, impossible!

POLICASTRO.

Ah! c'est la vérité.
Conserver ce qu'on tient est un parti commode,
Et les démissions ne sont pas à la mode.
Mais la princesse un jour rentrera dans ses droits.
Que veut le testament? qu'elle fasse un bon choix;
Le temps seul nous éclaire, et ce n'est pas folie
De réfléchir un an au bonheur de sa vie.

ALPHONSE.

Vous êtes d'un sang-froid à me désespérer!
Le temps!... Eh! sa raison suffit pour l'éclairer.
Je m'irrite en pensant... et pourquoi? que m'importe?
Que dis-je? ah! quand on aime...

POLICASTRO.

Aisément on s'emporte;
Mais n'en rougissez pas; nous sommes tous deux fous.

ALPHONSE.

Comment?

POLICASTRO.

Je suis épris du même objet que vous

ALPHONSE.

Vous aimez la princesse!

POLICASTRO

Allons donc, quel blasphème!
Qui? moi? vous vous moquez.

ALPHONSE.

Mais c'est elle que j'aime.

POLICASTRO, *à part.*

La princesse!

ALPHONSE.

Écoutez : vous apprendrez par moi
Combien un cœur malade est peu maître de soi,
Et, quand à notre perte un fol amour nous mène,
Jusqu'où peut s'égarer l'extravagance humaine.
Vous comprendrez mes maux : mon Dieu ! qu'il est heureux
Que pour les mieux sentir vous soyez amoureux!

POLICASTRO.

Bien obligé.

ALPHONSE.

Du jour que j'aimai la princesse,
Habile à me tromper, j'ignorai ma faiblesse.
Je vis, je voulus voir dans ce fatal penchant
Pour le sang de mes rois un culte plus touchant,
Plus tendre, et cette ardeur imprudemment nourrie
Redoubla, s'exalta jusqu'à l'idolâtrie.
Quels jours plus beaux alors, mieux remplis que les miens!
Je l'aimais, l'admirais, et dans ses entretiens,
Dans ses éclairs d'esprit dont la flamme est si vive,
Dans le mol abandon de sa grâce naïve,
Dans ses yeux, dans ses traits, je puisais chaque jour
Ce poison dévorant qui m'enivrait d'amour.
Ma tête se perdait : jugez de mon délire,
Je crus que dans les miens ses yeux avaient su lire.
Vingt fois je crus les voir, pleins d'un trouble enchanteur,
Se reposer sur moi, s'attendrir... Ah ! docteur,
Quels regards ! mon cœur bat quand je me les rappelle,
Et semble me quitter pour s'élancer près d'elle.

Ils égaraient mes sens; je cédais; mes efforts
Ne pouvaient dans mon sein contenir mes transports;
Vaincu, j'allais parler... jamais beauté plus fière
Ne vous fit d'un coup d'œil rentrer dans la poussière;
Jamais plus froid sourire à la cour n'a glacé
Sur les lèvres d'un sot un aveu commencé.
Je restais confondu, muet, tremblant de rage;
Mais en la détestant je l'aimais davantage.

POLICASTRO, *à part.*

A mes instructions je ne comprends plus rien.
(*Haut.*)
Cependant Béatrix...

ALPHONSE.

Pour former ce lien,
J'écoutai ma raison, ou plutôt ma colère;
Las d'être dédaigné, je résolus de plaire,
D'inspirer cet amour dont j'étais consumé,
D'aimer qui que ce fût, mais au moins d'être aimé!
Je courus au-devant d'un plus doux esclavage;
La comtesse était belle et reçut mon hommage.
D'un affront tout récent la tête encore en feu,
Un jour de désespoir, je lui fis mon aveu.
Le dirai-je, insensé! je crus que Son Altesse
D'un dépit mal caché ne serait pas maîtresse.
Erreur! il fallut plaire, et je m'y condamnai.
Pour me rendre amoureux quel mal je me donnai!
Souvent plus on est morne et plus on intéresse:
Je touchai Béatrix: j'étais d'une tristesse...
Je m'effrayais déjà de mon bonheur prochain,
Mais je m'y résignais, quand un ordre soudain
En garnison, docteur, m'exile et nous sépare.

POLICASTRO.

Ah! c'était rigoureux.

ALPHONSE.

Comment! c'était barbare;
M'envoyer à Nola! sans doute pour rêver;
Car l'ordre de la cour m'enjoignait d'observer:
C'était l'emploi prescrit à mon corps de réserve;
Mais où l'on ne voit rien, que veut-on qu'on observe?
Je sentis quelle main brisait de si doux nœuds:
Ah! vous aviez le droit de mépriser mes feux,
Orgueilleuse beauté, mais quand ce cœur se donne,
Ne pouvant être à vous, doit-il n'être à personne?
Non: ma faiblesse au moins n'ira pas jusque-là.
J'y pensais, quand un soir je vis dans sa villa
Une veuve encor jeune, aimable et fort jolie,
La baronne d'Elma par son deuil embellie.
Respirant la vengeance, en amant révolté
Dans ce nouveau lien je me précipitai;
Mais, soigneux de la fuir, je parais son visage
Des traits toujours présents dont j'adorais l'image.
Je prêtais à sa voix ces dangereux accents
Que rêvait mon oreille, et lorsque sur mes sens
Cette erreur avait pris un souverain empire,
J'écrivais... Malheureux! à qui pensais-je écrire!
A ma verve amoureuse alors rien ne coûtait;
Mon inspiration jusqu'aux vers se montait:
Oui, j'ai jusqu'aux sonnets poussé la frénésie!
Quelle flamme éloquente et quelle poésie!
Allez, si du public un beau jour ils sont lus,
De Laure et de Pétrarque on ne parlera plus.
Mais chaque lettre, hélas! était pour la princesse.
Fureurs, transports, serments, tout...excepté l'adresse.
La baronne lisait: qui m'aurait résisté?
Je lui parlais d'hymen, j'allais être écouté;
Tout à coup Son Altesse à la cour me rappelle.

POLICASTRO.

Certes, votre colère était bien naturelle.

ALPHONSE.

Furieux, j'obéis; je pars, docteur, j'accours.
Quels siècles se traînaient dans ces instants si courts,
Où mes vœux empressés dévoraient la distance!
J'arrive: du néant je passe à l'existence;
Mais triste, mais ravi, plein de crainte et d'espoir,
Je vais, je viens, je brûle et tremble de la voir.
Ah! je vous le demande, est-on plus misérable?
Trouble toujours croissant, contrainte insupportable,
Mal d'autant plus cruel que j'aime à le souffrir,
Que je sens ma folie, et n'en veux pas guérir!

POLICASTRO.

On se moque de vous, et c'est du despotisme.

ALPHONSE.

Que d'intérêt pourtant dans un tel égoïsme!

POLICASTRO.

Pure coquetterie!

ALPHONSE.

Oui, j'en conviens, j'ai tort.

POLICASTRO.

Le célibat par ordre!

ALPHONSE.

Il est vrai, c'est trop fort!

POLICASTRO.

Bien.

ALPHONSE.

Je prends mon parti.

POLICASTRO.

C'est très-bien.

ALPHONSE.

Son Altesse
Saura que je prétends épouser la comtesse.

POLICASTRO.

Comment?

ALPHONSE.

Non, la baronne... Un scrupule que j'ai,
C'est qu'avec Béatrix je me suis engagé.
Voyez de quels chagrins une faute est suivie:
Peut-être je ferai le malheur de sa vie.

POLICASTRO.

Grande leçon, jeune homme! On plaît à force d'art,
Et le cœur qu'on séduit est constant... par hasard.

ALPHONSE.

Le sien, si vous saviez à quel excès il m'aime!

POLICASTRO.

Je le sais.

ALPHONSE.

N'est-ce pas? O ciel! c'est elle-même,
Je m'en vais.

POLICASTRO.

Non, restez.

ALPHONSE.

Ne lui parlez de rien.

POLICASTRO.
Mon Dieu! n'ayez pas peur.
ALPHONSE.
Le fâcheux entretien!

SCÈNE IV.

ALPHONSE, POLICASTRO, BÉATRIX.

BÉATRIX, *à part.*
Comme il paraît ému! son désespoir me glace.
ALPHONSE, *à part.*
Elle est loin de prévoir le coup qui la menace.
(*Haut.*)
Après un an d'exil, madame, il est permis
D'éprouver quelque trouble auprès de ses amis.
BÉATRIX.
Comte, j'en puis juger par celui qui m'agite,
Et c'est presque en tremblant que l'on se félicite.
POLICASTRO.
Quel spectacle touchant, et que je suis heureux
Du plaisir qu'à vous voir vous goûtez tous les deux!
BÉATRIX.
Oui, quelque changement qu'un an d'absence amène...
ALPHONSE.
Bien qu'on semble moins tendre et qu'on écrive à peine...
BÉATRIX.
N'importe, il est bien doux...
ALPHONSE.
Sans doute on est charmé
De voir ceux qu'on aimait...
BÉATRIX.
Et dont on fut aimé.
(*Au docteur.*)
Venez à mon secours.
ALPHONSE, *au docteur.*
Tirez-moi donc d'affaire,
Sans rien brusquer pourtant.
POLICASTRO, *bas, à Alphonse.*
Allons, je vais le faire.
(*Haut.*)
Complimentez madame; à ses pieds un contrat
Fixe le plus galant de nos hommes d'État,
Sassane, et vous avez le charmant avantage
D'apprendre en arrivant son prochain mariage.
ALPHONSE.
Quoi! vous!... J'en suis ravi, madame, assurément.
(*A part.*)
Les femmes!
POLICASTRO, *à Béatrix.*
Il a droit au même compliment:
La baronne d'Elma vivait dans la tristesse,
Il va la consoler en la faisant comtesse.
BÉATRIX.
Ah! j'en suis... Tout le monde en doit être enchanté.
(*A part.*)
Et moi qui m'effrayais de sa fidélité
POLICASTRO.
Vous ne dites plus rien?
ALPHONSE.
J'en aurais trop à dire.
BÉATRIX.
J'aurais trop à me plaindre.
POLICASTRO.
Alors il faut en rire.
BÉATRIX, *à Alphonse, en souriant.*
Voulez-vous?
ALPHONSE, *riant aussi.*
Volontiers.
POLICASTRO, *qui rit aux éclats.*
Eh bien! rions tous trois.
Sans se donner le mot, se guérir à la fois!
Voyez quel embarras pouvait être le vôtre,
Si l'un était resté plus fidèle que l'autre.
C'est un coup de fortune, et ceci vous fait voir
Combien l'on a souvent raison sans le savoir.
BÉATRIX, *tendant la main à Alphonse.*
Comte, je vous pardonne.
ALPHONSE.
O bonté sans égale!
POLICASTRO.
Mais chut! voici la cour.
UN HUISSIER.
Son Altesse royale!

SCÈNE V.

ALPHONSE, POLICASTRO, BÉATRIX, AURÉLIE, LE GRAND JUGE, LE DUC DE SORRENTE, LE BARON D'ENNA, LE MARQUIS DE NOCERA, UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SALERNE, COURTISANS, DAMES D'HONNEUR, ETC.

(*Au moment où l'huissier annonce la princesse, elle sort de son appartement; les courtisans entrent par la galerie du fond.*)

AURÉLIE.
Bonjour, messieurs. Baron, j'ai fait valoir vos droits:
(*A un autre courtisan.*)
Le conseil pense à vous. Le duc va mieux, je crois:
Complimentez pour moi notre pauvre malade.
(*A un autre.*)
Comte, vous l'emportez, vous aurez l'ambassade.
(*Au membre de l'Académie.*)
Ah! notre Académie a fait un fort bon choix:
Le public comme vous a nommé cette fois.
(*Au duc de Sorrente.*)
Pour ce vieil officier j'ai lu votre demande;
Ses droits sont peu fondés, mais sa détresse est grande;
Il sera secouru.
LE DUC DE SORRENTE.
Que de bonté!
AURÉLIE.
Marquis,
Votre fête d'hier était d'un goût exquis;
Rien de mieux entendu que ce bal sous l'ombrage.
Tout m'a semblé charmant.
LE MARQUIS.
Pardonnez, si l'orage...
AURÉLIE.
Que voulez-vous! du temps on ne peut disposer.

LE MARQUIS.

Votre Altesse a daigné...

AURÉLIE.

J'ai daigné m'amuser.
Vous avez fait honneur à votre présidence,
Et combattu le luxe avec une éloquence,
Grand juge!..

LE GRAND JUGE.

Mon discours?...

AURÉLIE.

Admirable, accompli;
Au point qu'en parcourant vos jardins d'Éboli,
J'y rêvais... Le beau lieu! ces marbres, ces antiques,
Quels trésors! vous avez des jardins magnifiques.

ALPHONSE, *à part.*

Pas un seul mot pour moi!

AURÉLIE.

Que dit-on à la cour,
Béatrix? contez-moi les nouvelles du jour.

BÉATRIX.

Des princes d'Amalfi la brillante héritière,
Si vaine de son rang, de son titre si fière:
Votre Altesse va rire; elle épouse, dit-on,
Un homme de néant: quelque mérite, un nom;
Mais on la blâme...

AURÉLIE.

En quoi? pour quels torts? Est-ce un crime
D'immoler son orgueil à l'amant qu'on estime?
Ce choix, que je connais, ne peut faire un ingrat;
Je l'approuve, et demain je signe le contrat.
Ayons de l'indulgence: honorer ce qu'on aime,
Comtesse, quelquefois c'est s'honorer soi-même.

BÉATRIX.

J'avais tort; tout est bien, vous approuvez leurs nœuds.

AURÉLIE, *à Policastro.*

Quel temps, docteur?

POLICASTRO, *qui observe la princesse.*

Madame, un temps...

AURÉLIE.

Un temps?

POLICASTRO.

Douteux.

AURÉLIE.

Mon Dieu! de mille soins j'ai la tête accablée...
Je voulais sur le golfe... Ah! je suis désolée!

POLICASTRO.

Un admirable temps pour respirer le frais:
Point de soleil, de pluie; un temps fait tout exprès.

AURÉLIE.

Je pourrais retarder le conseil de régence?

POLICASTRO, *gravement.*

Dussiez-vous m'accuser d'un peu trop d'exigence,
Il le faut.

BÉATRIX.

Oui, vraiment.

AURÉLIE.

Si vous le voulez tous,
J'y consens. Eh bien donc! messieurs, préparez-vous.
(*A Béatrix.*)
Il faudra ce matin chercher les barcaroles
Dont le docteur hier nous donna les paroles;
Ma guitare, comtesse, est si bien dans vos mains!
Vous me répéterez vos airs napolitains.
Allez, messieurs; la mer effraie un peu les femmes:
Je saurai gré pourtant à celles de vos dames
Qui, sur la foi des vents prêtes à tout oser,
Au naufrage avec moi voudront bien s'exposer.
(*Toute la cour sort par le fond.*)

ALPHONSE, *à part.*

Rien, rien! que de froideur! Ah! je suis au martyre!

AURÉLIE, *à Alphonse, avec sévérité.*

Comte, j'aurai plus tard quelques mots à vous dire.
(*A Béatrix.*)
Venez, et vous, docteur, passons dans les jardins.
(*Tout le monde sort.*)

SCÈNE VI.

ALPHONSE.

Comme on me traite! ô ciel! que d'orgueil! quels dédains!
Mon cœur en a saigné; mais du moins cette injure
Est un remède amer qui guérit ma blessure.
Enfin je n'aime plus: ce serait lâcheté
Que d'adorer encor cette altière beauté.
Revenons à l'objet dont mon âme est éprise,
Au seul objet que j'aime: oui, vos nœuds, je les brise;
Mais je vous le dirai, mais en quittant ce lieu
Ce sera ma vengeance et mon dernier adieu.
Adieu donc pour jamais, fière et froide Aurélie!
A de plus grand que soi vouloir plaire est folie:
N'aimons que nos égaux! Pour qui pense autrement,
L'amitié n'est qu'un piége, et l'amour un tourment.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

BÉATRIX, AURÉLIE.

AURÉLIE, *à quelques personnes de sa suite.*

Le départ dans une heure; à mes ordres fidèles,
Faites au pied du môle attendre les nacelles.
(*A Béatrix.*)
Le docteur vous suivait en vous parlant tout bas:
Que disait-il?

BÉATRIX.

Oh! rien.

AURÉLIE.

Ne le saurai-je pas?
Eh bien! il vous disait?...

BÉATRIX.

Un mot du comte Alphonse;
Il le plaint.

AURÉLIE, *en prenant la guitare, qu'elle cherche à accorder.*

A cela quelle est votre réponse?

BÉATRIX.

Que je le plains aussi. N'est-il pas malheureux
D'avoir pu mériter cet accueil rigoureux?

AURÉLIE, *lui donnant la guitare.*
J'y renonce, tenez.

BÉATRIX.
Je suis bien moins habile;
Mais si madame veut, je puis....

AURÉLIE.
C'est inutile.
Malheureux, vous croyez?

BÉATRIX.
Ah! le comte?

AURÉLIE.
Et qui donc?

BÉATRIX.
Désespéré, madame, et digne de pardon.
Oui, quels que soient ses torts, je le crois excusable,
Et je viens demander la grâce du coupable,
En toute humilité, voyez, à deux genoux...

AURÉLIE.
Enfantillage; allons, comtesse, levez-vous.
Il vous inspire donc un intérêt bien tendre?

BÉATRIX.
Lui? la seule amitié m'oblige à le défendre;
Et j'atteste à madame...

AURÉLIE.
Eh non! j'ai plaisanté.
Ouvrez ce portefeuille.

BÉATRIX.
A tant d'activité
On succombe.

AURÉLIE.
Est-ce fait?

BÉATRIX.
Je tiens la clef fatale;
Il s'ouvre en gémissant et l'ennui s'en exhale.
Ma main sonde le gouffre. O Dieu! que de placets
Qui d'un regard auguste attendent leur succès!
S'il faut répondre à tout pour gouverner l'empire,
On doit être tenté de répondre sans lire

AURÉLIE.
On le fait quelquefois; mais je crois qu'on a tort.
Mes yeux sont fatigués : lisez-moi ce rapport;
J'écoute.

BÉATRIX.
Une dépêche, elle a plus d'une page...
Oh! madame! des vers! Est-ce que c'est l'usage?

AURÉLIE.
Une dépêche en vers!

BÉATRIX.
Non pas, mais un sonnet
Oublié par hasard sous le premier feuillet;
Le lirai-je?

AURÉLIE.
Voyons.

BÉATRIX, *lisant.*

Vers composés à Nola, sur le tombeau d'Auguste.

« Modèle d'amitié pour un objet perfide,
« Sans pitié pour l'amour, ton cœur, qui pardonna
« Le crime avéré de Cinna,
« Punit les torts secrets d'Ovide. »

AURÉLIE.
Je veux voir l'écriture.

(*Elle lit.*)

« Amant d'une princesse, il trahit un devoir;
« Une si douce erreur est-elle si coupable?
« Sans y prétendre on est aimable,
« Et l'on aime sans le vouloir. »

BÉATRIX.
C'est bien vrai.

AURÉLIE.

« Loin, bien loin du beau ciel dont l'azur nous éclaire,
« Il meurt, mais il avait su plaire,
« Et l'amour dut le regretter :

« Sur ce froid monument, où mon exil m'enchaîne,
« Je consens à subir sa peine,
« Mais je voudrais la mériter. »

BÉATRIX.
Je connais... Voyons la signature.
Souffrez...

AURÉLIE, *vivement, repliant le papier.*
Laissons cela, nous ferons beaucoup mieux;
Et je dois m'occuper d'objets plus sérieux.
Ne dessinez-vous pas?

BÉATRIX.
Oui, Pæstum; je commence...
(*Elle s'établit sur la table qui est de l'autre côté du théâtre, et regarde son dessin.*)
Les trois temples debout dans un désert immense;
La mer où le soleil darde ses derniers traits,
Et sous leurs grands chapeaux trois brigands calabrais.

AURÉLIE, *signant un placet.*
C'est juste, et j'y consens.

BÉATRIX, *en dessinant.*
Si j'étais Son Altesse,
Je rendrais un édit dont la teneur expresse
Serait que les brigands obtiendront plus d'égards.

AURÉLIE.
Vu?...

BÉATRIX.
Vu que leur costume est utile aux beaux-arts

AURÉLIE.
De ce considérant j'admire la prudence,
Et je veux vous admettre au conseil de régence.

BÉATRIX.
Moi? la discussion n'en irait pas plus mal.

AURÉLIE.
Si l'on délibérait sur les apprêts d'un bal.

BÉATRIX.
J'ai fait de grands progrès, madame, en politique.

AURÉLIE.
Le comte de Sassane, il est vrai, vous l'explique.

BÉATRIX.
Son Altesse saurait?...

AURÉLIE.
Tout, et vous conviendrez
Que les secrets d'État seraient aventurés.

BÉATRIX. *Elle se lève et vient s'appuyer sur le dos du fauteuil de la princesse.*
Pourquoi donc?

AURÉLIE.
Vous voyez qu'on devine les vôtres.

BÉATRIX.
On peut dire les siens, et garder ceux des autres.

AURÉLIE.

Il faut garder les siens; car, en fait de secrets,
Une indiscrétion fait beaucoup d'indiscrets.

SCÈNE II.

BÉATRIX, AURÉLIE, UN HUISSIER DU PALAIS.

L'HUISSIER.

Le comte d'Avella demande une audience.

BÉATRIX.

Madame l'admettra sans doute en sa présence?

AURÉLIE, *à l'huissier.*

Vous allez l'introduire.

BÉATRIX.

Ah! j'espère...

AURÉLIE.

Écoutez :
Sur toute autre disgrâce appelez mes bontés.
On doit punir un tort comme on paie un service;
La bonté dans les rois passe après la justice.
Allez.

BÉATRIX, *à part.*

Quel ton sévère! Il n'est pas bien en cour.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ALPHONSE, AURÉLIE.

ALPHONSE.

Votre Altesse...

AURÉLIE.

J'ai dû presser votre retour,
Comte; on se plaint de vous : je m'afflige et m'irrite
Qu'un homme dont mon père estimait le mérite,
D'un dévoûment connu, d'un nom si respecté,
Ait donné quelque prise à la malignité.

ALPHONSE.

J'étais trop malheureux pour redouter l'envie;
Et c'est moi qu'on outrage! on veut noircir ma vie!
Moi, vous trahir! comment? de quoi m'accuse-t-on?

AURÉLIE.

Ce n'est pas tout à fait de haute trahison,
Je ne l'aurais pas cru; mais d'un défaut de zèle.

ALPHONSE.

Votre Altesse n'a pas de sujet plus fidèle,
Plus ardent, plus zélé.

AURÉLIE.

Je l'ai cru jusqu'ici,
Mais j'ai lieu de penser qu'il n'en est plus ainsi.
Ce dévoûment vous lasse; un sentiment contraire
Des devoirs qu'il impose est venu vous distraire.
Quels sont-ils? et pourquoi faut-il vous en parler?
Mais à qui les oublie on doit les rappeler.
Hâter les armements que le conseil prépare,
Surveiller les travaux de nos forts qu'on répare,
En établir les plans, exercer le soldat,
Placer des corps d'élite aux confins de l'État,
Tels étaient ces devoirs.

ALPHONSE.

Madame, je vous jure
Que je les ai remplis.

AURÉLIE.

Cependant on assure
Que votre cœur, troublé de soins moins importants,
Pour vous en occuper vous laissait peu de temps.

ALPHONSE.

De quels soins parle-t-on?

AURÉLIE.

Je ne veux rien connaître;
Des penchants de son âme on n'est pas toujours maître,
Et ce sont des secrets que j'aurais ignorés,
S'ils n'avaient compromis des intérêts sacrés

ALPHONSE.

Permettez qu'à vos yeux ce cœur...

AURÉLIE, *sévèrement.*

Monsieur le comte,
C'est de vos travaux seuls qu'il faut me rendre compte.
(*Elle s'assied.*)

ALPHONSE.

J'obéis. Nos soldats, divisés en trois corps,
De Nola sur trois points protégent les abords,
Aux défilés des monts j'en ai placé l'élite...

AURÉLIE.

Ah! près d'une villa qu'une baronne habite.
Le régent de la guerre un jour me la nomma...
La baronne.. aidez-moi.

ALPHONSE.

La baronne d'Elma.

AURÉLIE.

D'Elma! c'est cela même.

ALPHONSE.

Il ajoutait peut-être
Qu'auprès d'elle assidu...

AURÉLIE.

C'est ce qui devait être.

ALPHONSE.

Madame!...

AURÉLIE.

Nos soldats, comme vous le disiez?...

ALPHONSE.

Ont réparé les forts qui m'étaient confiés;
Et de Saint-Angelo l'antique citadelle,
Par un nouveau rempart...

AURÉLIE.

Cette baronne... est belle?

ALPHONSE.

Elle a quelque beauté. Convenait-on du moins,
Madame, en m'accusant de lui rendre des soins,
Que jamais...

AURÉLIE.

Nos soldats?

ALPHONSE.

J'eus l'honneur de vous dire
Qu'à mon poste fidèle....

AURÉLIE.

Oui; mais écrire, écrire,
Toujours peindre un amour qu'on ne peut renfermer,
Ou voir l'objet qu'au reste on est libre d'aimer,
Le mal n'est pas moins grand : chaque heure ainsi remplie
Est un larcin qu'on fait au devoir qu'on oublie.

ALPHONSE.

Soigneux de diriger les travaux pas à pas...

AURÉLIE.

Mais il est des travaux dont vous ne parlez pas;
A vos lauriers, dit-on, la gloire est indiscrète,
Vous ajoutez encor les palmes du poëte?

ALPHONSE.

Pardonnez...

AURÉLIE.

C'est donc vrai? le prodige est réel?
Quoi! poëte et guerrier! c'est être universel.
Je doute cependant que cette renommée
Puisse augmenter pour vous le respect de l'armée;
Mais qu'on se perde ou non dans tous les bons esprits,
L'amour d'une baronne est bien d'un autre prix,
Quand d'ailleurs sur vos vers, qu'elle-même publie,
On la juge en tous lieux une femme accomplie.

ALPHONSE.

On a tort.

AURÉLIE.

Et pourquoi?

ALPHONSE.

Des souvenirs plus chers
Pour une autre, madame, avaient dicté ces vers.

AURÉLIE.

Une autre! ah! Béatrix; elle est vraiment aimable;
Mon père à votre hymen ne fut pas favorable;
Vous l'aimiez : dans le temps je sais qu'on en parla :
C'est elle que vos vers célébraient à Nola?

ALPHONSE, *vivement.*

Non, madame, c'était...

AURÉLIE, *avec fierté.*

Qui donc?

ALPHONSE, *avec embarras.*

En poésie,
On prend un personnage... un nom de fantaisie.
On embellit alors cet objet idéal
D'un charme si puissant qu'il nous devient fatal.
Le poëte en aimant croit aimer son ouvrage :
Mais non, trompé lui-même, il a tracé l'image
Que de son triste cœur le temps n'a pu bannir,
Et sa création n'était qu'un souvenir.

AURÉLIE.

Un souvenir! vraiment? si l'image est fidèle,
D'une beauté si rare où trouver le modèle?

ALPHONSE.

Sur le trône sans doute.

AURÉLIE.

Alors quel souverain
Peut se croire assez grand pour prétendre à sa main?

ALPHONSE.

Les rois, oui, les rois seuls ont le droit d'y prétendre;
Mais l'admirer du moins quand on a pu l'entendre,
Ne l'oublier jamais quand on a pu la voir,
Ah! c'est le droit de tous, et c'est presque un devoir.
Ce culte de respect et de reconnaissance,
Que l'on rend aux vertus bien plus qu'à la naissance,
Un peuple vous le doit; mais s'il est des sujets
Admis par Votre Altesse à jouir de plus près
Du charme qui s'attache à sa présence auguste,
Leur respect plus ardent n'en devient que plus juste.
Un an, tel fut mon sort; funeste souvenir!
De quels objets depuis il vint m'entretenir!
Lui seul il m'égarait; il causa ma folie.
N'est-on pas malgré soi poëte en Italie?
Lui seul, il me rendait ces jardins, ce séjour,
Ce tumulte enivrant des fêtes de la cour;
Ces bals où la grandeur noblement familière
Semblait pour régner mieux s'oublier la première :
Le spectacle touchant des pleurs qu'elle essuyait,
Ce golfe où, sur les flots, lorsque le jour fuyait,
Votre Altesse chantait les airs de sa patrie,
Où les accents plus doux de sa voix attendrie,
Dans ce calme du soir, ce silence des vents,
Au milieu des parfums dont s'enivraient nos sens...

AURÉLIE, *émue.*

La saison fut charmante; oui, je me le rappelle.

ALPHONSE.

Et l'on accuserait la froideur de mon zèle
Quand un seul souvenir remplissait mes esprits!
Qu'on en blâme l'excès, on le peut, j'y souscris;
Qu'on en fasse à vos yeux un crime impardonnable;
Mais si du dévoûment l'excès même est coupable,
Jamais devant son juge avec moins de remords
Sujet plus criminel n'a reconnu ses torts.

AURÉLIE.

Eh bien donc!... ces remparts... oui, cette forteresse...
Vous disiez?

ALPHONSE.

J'eus l'honneur de dire à Votre Altesse,
Qu'avant de me résoudre à former un lien
Où tout est convenance, où le cœur n'est pour rien...

AURÉLIE.

Vous me disiez cela?

ALPHONSE.

Souffrez que je le dise;
Il faut qu'à m'engager votre aveu m'autorise.

AURÉLIE.

Comte, vous l'obtiendrez.

ALPHONSE.

Mais...

AURÉLIE.

Je crois, entre nous,
Que l'État, la noblesse, attendaient mieux de vous.
Votre pays sur vous peut avoir d'autres vues.

ALPHONSE.

Oh! ce sont des raisons que je n'ai pas prévues.
Plutôt que de blesser de si chers intérêts,
Je puis à cet hymen renoncer sans regrets.

AURÉLIE.

On doit à son pays son temps et ses services;
Mais il n'exige pas de pareils sacrifices.

ALPHONSE, *avec chaleur.*

Madame, à son pays on doit tout immoler!
Non; je n'immole rien : pourquoi vous le céler?
Hélas! il faut aimer pour faire un sacrifice;
Mais plus fier, plus heureux, quel qu'en fût le supplice,
Je l'offrirais encore au devoir tout-puissant
Qui dispose à son gré de mon cœur, de mon sang,
A vos nobles aïeux, à votre auguste père,
A vous surtout, madame, à vous que je révère,
A vous qu'avec transport je...

AURÉLIE, *se levant.*

Vous aimez vos rois :
Cet amour m'est connu; j'y compte, et je vous crois.
Dans de tels sentiments persévérez sans cesse;
Je vois qu'on m'a trompée, et j'en gémis.

ALPHONSE.

Princesse!

AURÉLIE.

Tout juger de trop bas ou tout voir de trop haut,
Des sujets et des rois c'est là le grand défaut :
Grâce aux détails nombreux, aux nouvelles lumières,
Que j'ai reçus de vous sur l'état des frontières,
Je juge vos travaux, je conçois mieux vos plans,
Et rends justice entière à vos soins vigilants.
Restez auprès de moi, la cour vous est si chère!
C'est un défaut pourtant dans un homme de guerre :
Je l'excuse. Adieu, comte... Ah! j'avais oublié :
Il faudra des régents cultiver l'amitié.
Que votre oncle vous voie et qu'il vous félicite..
A notre promenade aussi je vous invite,
Si ce délassement a pour vous quelque attrait :
Mais n'y venez qu'autant que cela vous plairait.
En serez-vous?

ALPHONSE.

Madame!

AURÉLIE.

Adieu donc.

SCÈNE IV.

ALPHONSE.

C'est un ange.
De fierté, de douceur, adorable mélange!
Que son regard royal a de charme et d'éclat!
Et puis quelle aptitude aux affaires d'État!
Discuter sur un fait purement militaire!
Cet esprit, à lui seul, vaut tout un ministère.
C'est par amour du bien que j'en suis amoureux;
Sous son gouvernement que nous serons heureux!...
Je bravais son pouvoir; je voulais m'y soustraire,
Tenir à mes projets : j'ai fait tout le contraire.
J'ai tort, mille fois tort; ma raison me le dit;
Mais quoi! mon traître cœur tout bas s'en applaudit,
S'humilie avec joie, et, vaincu par ses charmes,
Trouve un plaisir d'esclave à lui rendre les armes.
C'en est fait!

SCÈNE V.

LE DUC D'ALBANO, ALPHONSE.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Sa Grandeur le régent du trésor!

ALPHONSE.

Mon oncle! un plan nouveau le préoccupe encor :
Il paraît tourmenté d'un calcul de finance.

ALBANO, *sans avoir vu Alphonse.*

Je ne pourrai jamais établir la balance :
C'est toujours mon écueil; les emprunts sont charmants,
Hormis les intérêts et les remboursements.
Pour assainir Pæstum c'est ma ressource unique;
Mais quel projet! projet d'utilité publique,
Projet dont le pays se trouvera très-bien.

ALPHONSE.

Et puis vous aurez là, mon oncle, un fort beau bien.

ALBANO.

Qui! vous ici, monsieur?

ALPHONSE.

Moi-même.

ALBANO.

Eh! mais, de grâce,
Par quel ordre?

ALPHONSE.

D'abord que mon oncle m'embrasse.

ALBANO.

Répondez, s'il vous plaît.

ALPHONSE.

A quoi bon ce courroux?
Par l'ordre des régents : eh quoi! l'ignoriez-vous?

ALBANO.

Monsieur, quand on gouverne, on sait tout : mais ma tête
Roulait un grand dessein qu'au passage on arrête.
Me prendre à l'improviste, et venir se heurter
Contre un calcul naissant que j'allais enfanter!

ALPHONSE.

Je reconnais mes torts.

ALBANO.

C'est trop heureux. J'augure
Que vous faites en cour une triste figure.
On vous a mal reçu?

ALPHONSE.

Moi! mon oncle: un accueil
Qui d'un régent lui-même eût satisfait l'orgueil!
Une grâce achevée! une bonté touchante!...

ALBANO, *avec tendresse.*

Ah! cher comte, tant mieux: votre bonheur m'enchante.

ALPHONSE.

Des éloges sans nombre! et je dois ajouter
Qu'on invite mon oncle à me féliciter.

ALBANO, *lui serrant la main.*

Du meilleur de mon cœur; ce cher neveu! Mon frère
M'engagea si souvent à te servir de père!...

ALPHONSE.

Et vous m'en servirez; car, ma foi! c'est urgent :
Dieu! qu'on est orphelin quand on n'a pas d'argent!

ALBANO.

Quoi! des fonds de l'État crois-tu que je dispose?

ALPHONSE.

Non : mais, à votre aspect (vous comprendrez la chose),
Les vapeurs du trésor me montant au cerveau,
J'inventais en finance un procédé nouveau.

ALBANO.

Toi!

ALPHONSE.

Je suis sans fortune, et créais sur la vôtre
Un système d'emprunt...

ALBANO.

Qui me plaît moins qu'un autre.

ALPHONSE.

Qui vous plaira, mon oncle; et c'est avec raison
Que j'ai compté sur vous pour monter ma maison.

ALBANO.

Par intérêt public, restez célibataire,
Vous avez des neveux qui vous sortent de terre;
Et pour peu qu'un seul jour on ait administré,
On connaît ses cousins au trentième degré.

ALPHONSE.

Un de vos trois palais me serait très-commode;
Veuillez me le céder.

ALBANO.

Ce n'est pas ma méthode.
Dans celui du sénat tu seras grandement.

ALPHONSE.

Mais ce palais, mon oncle, est au gouvernement.

ALBANO.

Et le gouvernement, c'est moi : donc, mon système
Est qu'un gouvernement loge un neveu qu'il aime.

ALPHONSE.

Pour vivre avec mon nom il faut des revenus,
Et les miens jusqu'ici ne me sont pas connus.

ALBANO.

Je me mettrai pour toi l'esprit à la torture;
Je te promets...

ALPHONSE.

Vos fonds?

ALBANO.

Non, quelque sinécure.

ALPHONSE.

A moi?

ALBANO.

Comme ton rang m'oblige au décorum,
Je veux en ta faveur créer un muséum,
Une direction d'antiquités étrusques,
De médailles.

ALPHONSE.

Pour moi?

ALBANO.

Sans raison tu t'offusques.
Te voilà directeur, ou bien conservateur
D'un établissement dont je suis fondateur.

ALPHONSE.

Cherchez pour cet emploi quelque brave antiquaire.

ALBANO.

J'en connais : j'aurai soin qu'un bibliothécaire,
Qui ne conserve rien, pour une indemnité
Gagne le traitement qui te sera compté.

ALPHONSE.

Par le gouvernement!

ALBANO.

Va donc au fond des choses :
C'est une abstraction, mon cher, que tu m'opposes,
Et ton oncle lui seul paiera ce traitement,
Mais sur ses revenus comme gouvernement.
Veux-tu qu'en publiciste avec toi je m'explique?
C'est de l'économie...

ALPHONSE.

Allons donc!

ALBANO.

Politique.

ALPHONSE.

Eh bien! ce que par là vous me prouvez le plus,
C'est que l'abus des mots mène à beaucoup d'abus.
Pour moi, quand de mes fonds l'état n'est pas prospère,
J'ai recours sans scrupule à mon oncle, à mon père;
Mais être à charge à tous, et, fort de votre appui,
Prélever un impôt sur le travail d'autrui!
Non : je renonce au faste, et sens que la noblesse
Tient à la dignité bien plus qu'à la richesse.

ALBANO.

Ah! vous me refusez : soit.

UN HUISSIER.

Leurs Grandeurs!

ALBANO.

Allez :
Mes collègues et moi, nous voici rassemblés;
Laissez-moi recueillir mes sens et ma mémoire,
Pour vaquer aux travaux d'un conseil provisoire.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS DE POLLA, LE COMTE DE SASSANE, LE DUC D'ALBANO, TROIS HUISSIERS *avec des portefeuilles.*

ALBANO.

Messieurs, je méditais quelque chose de grand;
Je vous en ferai part.

POLLA.

Tenez, moi, je suis franc :
Sassane, et vous, cher duc, pardon si je vous blesse,
Mais vous travaillez trop, vous travaillez sans cesse;
Vous vous sacrifiez.

SASSANE, *au duc d'Albano.*

Pour vous c'est dangereux.
Un esprit créateur est un don malheureux.

ALBANO.

Je m'immole, c'est vrai; mais j'ai droit de le dire,
Votre exemple m'y force.

SASSANE, *lui serrant la main.*

Union que j'admire!

POLLA.

Sans jamais se fâcher c'est un rare bonheur
Que de se dire ainsi ce qu'on a sur le cœur.

SASSANE. *Il fait signe aux huissiers de se retirer.*

Asseyons-nous, messieurs. La circonstance est telle
Que sur l'État, le trône, ainsi que la tutelle,
Dont les trois intérêts semblent se compliquer,
J'ai des réflexions à vous communiquer.
Par nos grands aperçus, notre sagesse active,
Nous sommes du pouvoir l'âme administrative;
(*Montrant Polla.*)
Soit qu'un esprit sans borne en sa capacité
Combatte sur la carte ou prépare un traité,
(*Se tournant vers Albano.*)
Soit que, par des impôts, un soin prudent tempère
L'essor commercial devenu trop prospère,
Soit qu'une politique ignorée au dehors
Ébranle l'Italie en cachant ses ressorts.
Mais ce pouvoir, messieurs, que chacun nous envie,
Et dont le poids peut-être abrége notre vie,
Si d'un commun accord nous l'avons demandé,
Si nous l'avons reçu, si nous l'avons gardé,
Si, par un dévoûment qui tous trois nous honore,

Nous sentons le besoin de le garder encore,
Pourquoi? dans quel motif et pour quel résultat?
Le plus noble de tous, l'intérêt de l'État.
Nous gouvernons donc bien?

ALBANO.

La question m'étonne.

SASSANE.

Et pour nous remplacer nous ne voyons personne.
En esprits du même ordre, il faut en convenir,
Le présent est stérile, ainsi que l'avenir.

ALBANO.

J'avouerai qu'au pouvoir je ne resterais guère,
Si le marquis cessait d'administrer la guerre.

POLLA.

Et les finances donc, morbleu! j'ose assurer
Que personne après vous ne pourra s'en tirer.

ALBANO.

Je m'en flatte.

SASSANE.

Pour moi, ma grandeur me fatigue;
Que le siècle en talents n'est-il donc plus prodigue!
Sûr d'être remplacé, libre de soins...

ALBANO.

Erreur!
Vous retirer! qui? vous!

POLLA.

Ma foi! j'entre en fureur.
Égoïsme tout pur qu'une telle manie,
Et ce n'est pas pour soi que l'on a du génie.

SASSANE.

Ce dégoût des honneurs par moi manifesté
Vous semble pour l'empire une calamité :
Je le combattrai donc; mais si je dois conclure
Que la chose publique irait à l'aventure,
Que tout serait abus, confusion, chaos,
Pour peu qu'un seul de nous rentrât dans le repos,
Veuve de tous les trois, que devient la patrie?

ALBANO.

Et pourquoi donc prévoir ce malheur, je vous prie?
Mon cher collègue, au fait!

POLLA.

C'est vrai, plus de détours;
J'ai puisé dans les camps l'horreur des longs discours,
Et si je vous en veux, si vous êtes coupable,
C'est que vous me rendez l'éloquence agréable.

SASSANE.

Ce malheur est prochain : à sa majorité,
La princesse de droit reprend l'autorité,
Règne, et sur les débris d'un pouvoir qu'elle brise
Place un prince inconnu de Toscane, de Pise,
De Ferrare ou de Lucque; enfin, je vous apprends
Que le duc de Modène est déjà sur les rangs.

ALBANO.

Gagnons l'ambassadeur!

POLLA.

Mais, pour Dieu! point de guerre.

SASSANE.

Le fer qui tranche tout n'est qu'un moyen vulgaire :
Alexandre le Grand me plaît sous un rapport;
Mais comme diplomate il s'est fait bien du tort.
Ne tranchons pas le nœud : qu'une manœuvre habile
Le forme à notre gré pour nous le rendre utile.
La princesse, messieurs, nous estime tous trois,
Nous aime : unissons-nous pour diriger son choix,
Non sur un étranger qui, fier du diadème,
Se mettrait dans l'esprit de gouverner lui-même :
Il faudrait dans sa cour choisir un souverain,
Un roi digne de l'être, un roi de notre main,
Noble comme... nous trois.

POLLA.

D'accord.

ALBANO.

C'est sans réplique.
Grand administrateur...

SASSANE.

Ou profond politique.

POLLA.

Ou capitaine habile.

SASSANE.

Et qui nous conservât :
Car avant tout, messieurs, l'intérêt de l'État!

POLLA.

Eh bien! je vais au fait : à quoi bon le mystère!
Il est temps de parler en loyal militaire.
Je vois qu'aucun de nous ne veut penser à lui :
Pourquoi? Qu'un de nous règne, et son royal appui
Préserve ses rivaux d'une double disgrâce;
Vous restez, nous restons, et tout reste à sa place.

SASSANE.

Alors, cherchons à plaire; et pour moi je promets
Qu'au choix de Son Altesse en tout je me soumets.

ALBANO.

Faisons-nous par nos soins des droits à la couronne,
Sans nous nuire entre nous, et sans nuire à personne.

POLLA.

M'en préserve le ciel! Pourtant, sans intriguer,
Tous trois contre Modène il faudra nous liguer.

SASSANE.

La vérité suffit en pareille matière,
Et je veux au conseil la dire tout entière.
Appuyez-moi.

ALBANO.

C'est bien.

SASSANE, *à Albano.*

Mais votre cher neveu
Est un témoin gênant.

POLLA.

Je l'embarque, morbleu!
Je veux humilier la puissance ottomane :
Et voici quatre mois que la flotte est en panne.
Qu'elle parte : au conseil appuyez mon projet.

SASSANE.

Vous y pouvez compter.

ALBANO.

Moi, sur un autre objet
J'y réclame à mon tour votre utile assistance.

SASSANE.

(*Ils se lèvent.*)

Vous l'aurez. Ainsi donc tout est réglé d'avance.

POLLA.

Arrêtez : nous savons ce que vaut un serment.
Jurons donc d'accomplir ce saint engagement,
En conservant chacun dans ses prérogatives,
Titres, pouvoirs, emplois, dignités respectives...

ALBANO.

Et traitements, messieurs!

SASSANE.

En un mot, jurons tous
De forcer nos neveux à redire après nous
Que trois rivaux d'amour...

POLLA.

De gloire...

ALBANO.

De fortune...

SASSANE.

En disputant le trône ont fait cause commune,
Pour se le partager, sans regret, sans débat,
Et dans un but sacré :

TOUS TROIS, *étendant la main pour jurer.*

L'intérêt de l'État.

(*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

SASSANE.

Rompre avec la comtesse est un mal nécessaire.
Jeune, on croit qu'en amour le grand art est de plaire;
Plus tard on s'aperçoit que rompre sans éclat,
Par calcul ou fatigue, est le point délicat.
Tromper un vieux ministre, amener par la ruse
Un ennemi vainqueur à la paix qu'il refuse,
Demande moins de soins qu'il n'en faut pour traiter
Avec l'orgueil déçu d'un cœur qu'on veut quitter.
J'y parviendrai pourtant, j'en ai quelque habitude,
Tandis qu'à plaire ailleurs je mettrai mon étude.
Mes rivaux, bonnes gens, que je redoute peu,
Mais qu'il faut ménager pour avoir leur aveu!
Roi, je verrai par suite... Oui, dans notre sagesse,
Nous verrons à quel point nous lie une promesse,
Et si ce grand mobile, à qui tout doit céder,
L'intérêt de l'État, permet de les garder.
Mais voici la comtesse; au risque d'un orage,
Je veux entre elle et moi mettre un léger nuage

SCÈNE II.

BÉATRIX, SASSANE.

BÉATRIX.

Ah! quel événement!

SASSANE.

Qu'avez-vous?

BÉATRIX.

Je promets
Que j'ai fait à la mer mes adieux pour jamais.

SASSANE.

Parlez.

BÉATRIX.

Un ouragan, des vagues, le tonnerre!
La belle horreur à voir, quand on la voit de terre!

SASSANE.

Comptez-moi vos malheurs.

BÉATRIX.

Dans ce commun danger,
Un tiers de la régence a failli naufrager.
Car pour narguer les vents, le tonnerre et Neptune,
Notre barque portait César et sa fortune :
Plus galant que jamais, le marquis de Polla,
Le gouvernail en main, avec nous s'enrôla.
Son titre d'amiral et son air d'importance
Me rassuraient d'abord sur ma faible existence.
Je chantais... comme on chante alors qu'on tremble un peu.
Soudain la mer s'élève et le ciel est en feu.
Le marquis, l'air troublé, riait de mon martyre,
Mais de ce rire éteint qui ne vous fait pas rire,
Quand un grand flot survint, qui de front nous choqua;
Notre amiral pâlit, et la voix me manqua.
La barque est en suspens, l'air siffle, le mât crie.
Alphonse au gouvernail se jette avec furie,
Repousse le régent qui, sans voix, sans coup d'œil,
Effaré, nous menait tout droit sur un écueil,
Et, si ce bras sauveur n'eût changé la manœuvre,
Dans les flots avec nous achevait son chef-d'œuvre.
A qui donc se fier, alors qu'un amiral
N'entend pas la marine et gouverne aussi mal?

SASSANE.

Et Son Altesse?

BÉATRIX.

Oh! rien : une toilette à faire.
Ce soin, que le voyage a rendu nécessaire,
Dans sa maison du golfe, ici près, la retient.
Mais qu'avait le marquis? comprend-on d'où lui vient
Cette galanterie à nos jours si fatale?

SASSANE, *à part.*

Le sot! il eût noyé Son Altesse Royale,
Pour lui faire sa cour!

BÉATRIX.

J'en ris dans ce moment;
Mais à vous, loin du port, je pensais tristement :
Oui, comte, à chaque flot dont j'étais menacée,
Votre désespoir seul occupait ma pensée.
Il ne me verra plus! qu'il va me regretter!
Disais-je, et que de pleurs ce jour va lui coûter!...
M'auriez-vous survécu, Sassane?

SASSANE.

Moi! comtesse!
O Dieu!...

BÉATRIX.

Non? Quoi! vraiment? Voilà de la tendresse!
Et l'on dit qu'à la cour on ne sait pas aimer!...
Que sur vos sentiments j'eus tort de m'alarmer!

SASSANE, *d'un air piqué.*

Un tel aveu me blesse et jusqu'au fond de l'âme.

BÉATRIX.

Mais je n'en doute plus.

SASSANE.

Pourquoi donc pas, madame?
Certes, vous le pouvez.

BÉATRIX.

Ce courroux est charmant;
Et pour me rassurer il vaut mieux qu'un serment.

SASSANE, *à part.*

Elle a paré le coup.

BÉATRIX.

Dieu! que je suis ravie!
Quand on a cru la perdre, on aime tant la vie!

SASSANE.

Et la vôtre est si douce! A l'abri des chagrins,
Tous vos jours sont à vous; ils sont purs et sereins.
Les miens...O vain éclat! faux biens! grandeurs fragiles!
Les miens sont condamnés au malheur d'être utiles,
Du souffle de l'envie agités dans leur cours,
En proie aux soins amers, aux tourmentes des cours.
Quels destins, ah! comtesse! et ce cœur sans courage
Veut vous associer à leur triste esclavage;
Et je crois rendre heureuse, et je prétends chérir
Celle à qui, pour présent, ma main vient les offrir...
Ah! puissé-je employer la force qui me reste
A détourner de vous cet avenir funeste,
A vaincre le désir dont je suis combattu!
Je le veux; je le dois, j'en aurai la vertu!

BÉATRIX.

Ce combat généreux m'attendrit jusqu'aux larmes,
Et jamais votre amour n'eut pour moi tant de charmes!

SASSANE, *à part.*

Comment donc la fâcher?

BÉATRIX.

Je sens mieux, près de vous,
Ce qu'au fort du danger le comte osa pour nous.

SASSANE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah! voilà le moyen!... Même avant ce service,
On sait qu'en l'admirant vous lui rendiez justice.

BÉATRIX.

Comment?

SASSANE.

Il est trop vrai; je l'avais soupçonné;
Et de votre froideur je m'étais étonné.
Non, depuis quelque temps vous n'êtes plus la même.

BÉATRIX.

Moi!

SASSANE, *vivement.*

Ne m'expliquez point cette réserve extrême;
Je la comprends, j'eus tort, et c'est trop présumer
Que de prétendre au cœur qu'un autre a su charmer.
Je ne m'arrête pas au vain motif qu'on donne
A ce retour soudain qui n'abuse personne.
On sait qui s'employa pour le solliciter;
Il revient, il vous sauve, il devait l'emporter.
Il l'emporte en effet: pourquoi vous en défendre?
Vous me faites justice et je dois me la rendre.

BÉATRIX.

Vous, jaloux! se peut-il? vous m'aimez à ce point!

SASSANE, *à part.*

Rien ne me réussit; mais ne faiblissons point.
(*Haut.*)
Jaloux! oui, je le suis; je l'étais!... Sans se plaindre
On s'obstine à douter, on souffre à se contraindre.
Le soupçon qu'on veut fuir vous ronge à tous moments;
On se brise le cœur pour cacher ses tourments.
Mais on se lasse enfin d'un si cruel mystère!

BÉATRIX.

Non, jamais comme vous on n'aima sur la terre!
Quel bonheur.

SASSANE, *à part.*

C'est vraiment de la fatalité;
(*Haut, avec violence.*)
Mais je la fâcherai. Je ne suis pas quitté:
Je brise le premier des nœuds dont on se joue;
Je romps tous mes serments et je les désavoue:
Mais vous l'avez voulu; mais j'ai trop supporté
Tant de coquetterie et de légèreté;
Qu'un autre soit aimé, j'y consens; que m'importe?
Perfide!... mais, pardon, je sens que je m'emporte,
Que ce reproche est dur, que j'ai pu prononcer
Quelques mots trop amers pour ne vous pas blesser;
Que ce honteux oubli de toute bienséance
Vient d'attirer sur moi votre juste vengeance,
Que votre dignité vous en fait un devoir,
Et qu'après ce transport je ne dois plus vous voir.

BÉATRIX.

C'est l'amour à son comble! il me touche, il me flatte!
Et si j'y résistais, je serais trop ingrate.
Je dois par notre hymen couronner cet amour.
Je cède, et c'est à vous d'en fixer l'heureux jour.

SASSANE.

(*A part.*) (*Froidement.*)
Impossible!... Je sors: je cherchais la princesse...

BÉATRIX, *gaiement.*

Et pas moi, n'est-ce pas?

SASSANE.

Dites à Son Altesse,
Si vous le trouvez bon...

BÉATRIX.

Que vous êtes jaloux,
Et que pour vous guérir il faut m'unir à vous!

SASSANE.

Pas un mot de cela, comtesse, je vous prie!

BÉATRIX.

On rirait... Bien vous prend de m'avoir attendrie.
Je dirai: Sa Grandeur, madame, a tout quitté
Pour s'informer ici d'une auguste santé.
C'est bien?

SASSANE.

Je vous rends grâce; on ne peut pas mieux dire.
(*A part.*)
Pour rompre quand on plaît, le meilleur est d'écrire.

SCÈNE III.

BÉATRIX.

C'est qu'il est très-jaloux!... Avec un peu de soin,
Si l'on était coquette, on le mènerait loin;
On ne l'est pas; oh! non! Et pourtant quelle gloire,
Traîner une Excellence à son char de victoire!
S'amuser des tourments d'un ministre amoureux,
C'est venger son pays... Non, vous serez heureux,
Monseigneur; on vous plaint, on pardonne au coupable.
Ah! tant que nous l'aimons, qu'un jaloux est aimable!

SCÈNE IV.

POLICASTRO, AURÉLIE, BÉATRIX.

AURÉLIE, *au docteur qui la conduit.*

Quoi! tous les trois, docteur, et vous me l'assurez?

POLICASTRO.

J'ai su ce grand complot d'un des trois conjurés.

BÉATRIX, *courant au-devant de la princesse.*

On conspire, madame?

AURÉLIE.

Ah! vous voilà, peureuse!

POLICASTRO, *arrêtant la princesse qui fait quelques pas vers Béatrix.*

Toute commotion pourrait être fâcheuse;
Doucement! Quel effroi tout à coup j'éprouvai,
Madame, quand chez moi le comte est arrivé,
Me pressant de partir, éperdu, hors d'haleine,
Tremblant pour Votre Altesse, et pâle... il faisait peine,
Dans un état...

AURÉLIE, *vivement.*

Il souffre, et vous l'avez quitté!
Mais courez donc!...

POLICASTRO.

Il est en parfaite santé.

AURÉLIE.

Le singulier effet d'une terreur profonde!
Quand on a craint pour soi, l'on craint pour tout le monde!
N'est-ce pas, Béatrix, on est faible?

BÉATRIX.

Oui, vraiment.

(*Au docteur, en riant.*)

Mais, puisque la pâleur est un signe alarmant,
Comment va le marquis?

AURÉLIE.

Votre gaîté m'étonne.
A quelque chose au moins je veux qu'elle soit bonne;
Allez, et montrez-vous : que cet air satisfait
Répare un peu le mal que vos récits ont fait.
Consolez nos sujets, et dans la galerie
Rassurez cette foule inquiète, attendrie.
Leur visage, où j'ai lu l'événement du jour,
Est encor tout défait et presque en deuil de cour.

BÉATRIX.

J'y vais!

AURÉLIE, *à Béatrix qui reste.*

Eh bien!

BÉATRIX.

Madame a quelque chose à dire?

AURÉLIE.

Oui.

BÉATRIX.

Des secrets d'État?

AURÉLIE, *avec douceur.*

Laissez-nous.

SCÈNE V.

POLICASTRO, AURÉLIE.

AURÉLIE.

Je respire!
Être seule, être heureuse, et n'agir qu'à son goût,
Ces trois points exceptés, quand on règne on peut tout.

POLICASTRO.

Royale liberté!

AURÉLIE.

Nous sommes tête à tête :
Parlons des prétendants dont j'ai fait la conquête.
De qui le savez-vous?

POLICASTRO.

D'un loyal chevalier;
Aux usages des cours trop franc pour se plier,
Le marquis se repose en mes faibles lumières.
Se défiant un peu de ses grâces guerrières,
Sur mon appui, madame, il fonde quelque espoir;
Car à votre docteur il suppose un pouvoir
Que ce docteur n'a pas.

AURÉLIE.

Allons! c'est modestie :
Vous savez le contraire, et je suis avertie
Qu'on dit chez bien des gens que vous me gouvernez.

POLICASTRO.

Qui? moi! bonté du ciel!

AURÉLIE.

Vous vous en étonnez?
Au fond, c'est un peu vrai. Parlez.

POLICASTRO.

Je vous révèle
Cette insurrection d'une espèce nouvelle,
Qui n'irait à rien moins qu'à faire un souverain,
Même trois, si l'un d'eux obtenait votre main.
Car chacun sacrifie une courte régence
A l'espoir plus réel d'en garder la puissance.

AURÉLIE, *à part.*

Dieu! que l'occasion serait belle à saisir!
Libre... mais quel moyen?... Mon cœur bat de plaisir.

POLICASTRO.

Votre Altesse sourit du projet d'alliance?

AURÉLIE, *de même.*

Je peux... oui, c'est cela!

POLICASTRO.

J'imaginais d'avance
Que le triple serment et l'hymen concerté
Feraient sur votre front naître l'hilarité.
Jamais hommes d'État, si le complot circule,
Ne seront affublés d'un plus beau ridicule.
Aussi le comte Alphonse, avec qui j'ai causé...

AURÉLIE.

Le comte!

POLICASTRO.

Ainsi que vous il s'en est amusé,
Et m'a dit : Si jamais votre noble maîtresse
D'un sujet, cher docteur, couronne la tendresse,
Je ne présume pas que, pour faire un heureux,
Un tel excès d'honneur tombe sur un d'entre eux.

AURÉLIE.

Le comte a dit cela! Ma surprise est extrême;
Il connaît mieux alors mes projets que moi-même.

(*A part.*)

Pas un, pas même lui ne saura mon secret.

(*Au docteur, à voix basse.*)

Policastro!

POLICASTRO.

Madame?

AURÉLIE.

Il faut être discret.

POLICASTRO.

De ce devoir sacré je fus toujours esclave.

AURÉLIE. *Elle s'assied.*

Approchez, parlons bas; la circonstance est grave.
Décidons de mon sort : sur qui fixer mon choix?

POLICASTRO.

Sur qui? Madame veut...

AURÉLIE.

Couronner un des trois;
C'est décidé; lequel?

POLICASTRO.

Des trois régents?

AURÉLIE.

Sans doute.

POLICASTRO, *à part.*

Dieu! comment deviner?...

AURÉLIE.

Lequel? je vous écoute.

POLICASTRO.

(*A part.*)

Je n'hésiterai pas... C'est fort embarrassant.
(*Haut.*)
Mon avis est d'abord qu'en y réfléchissant,
Car il faut réfléchir avant de rien conclure,
Sassane...

AURÉLIE.

Y pensez-vous?

POLICASTRO.

Moi, je pense à l'exclure.

AURÉLIE.

Lui! qui pour vingt beautés s'est fait peindre, dit-on?

POLICASTRO.

En habit de ministre avec son grand cordon.

AURÉLIE.

Et dans ma galerie à s'admirer s'apprête,
Mon sceptre d'or en main et ma couronne en tête;
Non! mes graves aïeux, je crois, n'y tiendraient pas,
Ce serait trop plaisant.

POLICASTRO.

Ils riraient aux éclats;
Et depuis neuf cents ans qu'ils ont perdu la vie,
Un tel roi pourrait seul leur en donner l'envie.
Détrôné!

AURÉLIE.

Point de grâce!

POLICASTRO.

A perpétuité,
Lui, les rois de sa race et leur postérité.

AURÉLIE, *après une pause.*

Quant au duc d'Albano...

POLICASTRO.

J'y pensais.

AURÉLIE.

Homme utile.

POLICASTRO.

Indispensable.

AURÉLIE.

Esprit en ressources fertile.

POLICASTRO.

Il invente en finance, et ce n'est pas commun.

AURÉLIE.

Qui créa cent projets.

POLICASTRO.

S'il n'en avait fait qu'un,
On dirait : Le hasard!... mais...

AURÉLIE.

Fût-ce une manie,
Elle est noble.

POLICASTRO.

C'est vrai; grands moyens! beau génie!

AURÉLIE.

Mais de tous les humains c'est le plus ennuyeux!

POLICASTRO.

Le grand homme, il est vrai, reçut ce don des cieux;
Il l'était par nature, et les mathématiques
L'ont achevé... Chagrin, vapeurs mélancoliques,
Dégoût de tous les biens, abattement moral,
Voilà ce que l'ennui provoque en général.
Dérobons-lui vos jours dont le soin me regarde:
On peut mourir d'ennui si l'on n'y prend pas garde.

AURÉLIE.

N'y songeons plus, docteur; vos avis sont des lois.

POLICASTRO.

C'en est donc fait encor d'une race de rois?

AURÉLIE.

Oui, détrônons le duc.

POLICASTRO.

Seconde dynastie,
Morte avant que de naître, éteinte, anéantie!

AURÉLIE.

Eh bien!

POLICASTRO.

Eh bien, madame, entre les candidats,
J'ose le répéter, je n'hésiterais pas.
On n'a pas deux avis : le mien reste le même;
Un d'eux m'avait semblé digne du rang suprême,
Je ne voyais que lui, c'est lui seul que je vois:
Enfin, c'est au marquis que je donne ma voix.

AURÉLIE.

Son grand nom, ses exploits, tout me porte à vous croire.

POLICASTRO.

A votre avénement il vous faut de la gloire.
Dans les vers composés pour un avénement,
Le myrte et le laurier font un effet charmant.

AURÉLIE.

J'en conviens: des lauriers l'éclat toujours magique
Change en amour pour nous la vanité publique.

POLICASTRO.

Ajoutons à cela trois mots de liberté,
Et voilà pour six mois tout un peuple en gaîté...
Puis on gouverne après comme on veut, c'est l'usage.

AURÉLIE.

Et comme on peut, docteur. Mais avec quel courage
Vous m'avez, en ami, dit votre sentiment,
Sans consulter le mien et sans déguisement!
Je ne vous promets rien; c'est au roi votre maître
A vous récompenser, s'il vient à tout connaître.
(*Elle se lève.*)

POLICASTRO.

Quand je parlai pour lui, ce fut sans intérêt;

Je n'avais pas songé même qu'il le saurait...
Dois-je l'en informer?

AURÉLIE.

Docteur, c'est votre affaire;
Tout ce qui n'est pas fait peut ne se jamais faire.
Ainsi rien en mon nom; parlez de votre part,
Mais après le conseil.
(*Elle sonne.*) (*A un huissier.*)
Au palais, sans retard,
Convoquez Leurs Grandeurs.

POLICASTRO.

Je ne saurais vous taire
Que du conseil privé j'ai vu le secrétaire.
Du trajet maritime il s'est trouvé si mal,
Que son zèle échoûrait contre un procès-verbal.
(*Avec intention.*)
Mais un homme discret remplaçant le malade...

AURÉLIE.

Je trouverai quelqu'un. Quant à votre ambassade,
Attendez le moment; pas un mot jusque-là.

POLICASTRO.

Je vous obéirai.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le comte d'Avella!

AURÉLIE, *à Policastro.*

Songez que le marquis, s'il a quelque prudence,
Doit à ses deux rivaux cacher la confidence.

POLICASTRO, *qui sort.*

Le marquis! Dieu! quel rêve! à dater de ce jour,
Saluons de plus bas le soleil de la cour.

SCÈNE VI.

AURÉLIE, ALPHONSE.

AURÉLIE, *sur le devant de la scène.*

Ah! le comte a parlé! Qu'un moment on s'oublie,
Ils se ressemblent tous; réparons ma folie.
Otons-lui tout espoir. Mais le voici.

ALPHONSE.

Pardon!
Je crains d'être importun, et je m'éloigne...

AURÉLIE.

Oh! non.
Je m'occupais de vous.

ALPHONSE.

(*A part.*)
Est-il vrai? Qu'elle est belle?

AURÉLIE.

C'était là ma pensée; elle est bien naturelle:
Je vous dois tant!

ALPHONSE.

Mon sang n'a pas coulé pour vous;
Je cours et je vous sauve : un bonheur aussi doux,
Dont j'aurais de mes jours payé la jouissance,
Peut-il donner des droits à la reconnaissance?

AURÉLIE.

Vous témoigner la mienne est un besoin pour moi:
Comte, publiez-la, je vous en fais la loi.
N'éprouverez-vous pas quelque charme à redire
Ce qu'aujourd'hui pour vous ce sentiment m'inspire?

ALPHONSE.

Il suffit à mon cœur de l'avoir inspiré.

AURÉLIE.

Est-ce un bonheur parfait qu'un bonheur ignoré?
Le soin de notre gloire autant que ma justice
Veut qu'un prix éclatant honore un tel service.

ALPHONSE.

N'en ai-je pas reçu l'inestimable prix?
Je crois voir ce concours de sujets attendris,
Ce tumulte, ces pleurs que vous faisiez répandre.
J'étais là dans la foule, écoutant sans entendre;
Distrait au sein du bruit sans m'en pouvoir lasser,
A force de sentir j'oubliais de penser,
Et fier de leurs transports, ému de leur tendresse,
Heureux, je m'enivrais de la publique ivresse.
A l'aspect de ces traits plus beaux de leur bonté,
Où tous les yeux ardents de ce peuple enchanté,
Fixés comme les miens, venaient dans leur délire
Pour tant de pleurs versés se payer d'un sourire;
A votre nom chéri tant de fois proclamé,
Je sentais seulement qu'il est doux d'être aimé,
Et qu'il est un bonheur ignoré de l'envie
Dont un rapide instant vaut seul toute une vie.

AURÉLIE.

(*A part.*)
Flatteur!... Ah! l'indiscret! s'il n'avait pas parlé!
(*Haut.*)
Au conseil des régents par mon ordre appelé,
Du secrétaire absent vous remplirez l'office.
Comte, puis-je de vous attendre ce service?

ALPHONSE.

C'est un honneur, madame.

AURÉLIE.

Et vous le méritez.

ALPHONSE.

Heureux si je le prouve!

AURÉLIE.

Entre les qualités
Qu'exige au plus haut point ce grave ministère,
La principale, au reste, est de savoir se taire.
C'est aisé, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

Madame, je le croi.

AURÉLIE.

D'ailleurs il ne faut voir dans ce nouvel emploi
Qu'un pas vers les honneurs, un rang, une puissance,
Qui doivent de bien loin passer votre espérance.

ALPHONSE.

Ciel!

AURÉLIE.

Répondez d'abord et parlez franchement;
N'avez-vous dans le cœur aucun engagement?

ALPHONSE.

Aucun, madame, aucun; déjà je viens d'écrire...

AURÉLIE.

Si vous n'étiez pas libre, il faudrait me le dire...

ALPHONSE.

Je le suis.

AURÉLIE.

Car j'avoue avec sincérité

Que j'ai de grands projets sur votre liberté.

ALPHONSE.

Qu'entends-je ? elle est à vous : à vos pieds je l'enchaîne.

AURÉLIE.

Peut-être à m'obéir aurez-vous quelque peine?

ALPHONSE.

O Dieu ! non : je le jure.

AURÉLIE, *en souriant.*

Eh quoi! sans rien savoir?
Attendez.

ALPHONSE.

Oui, j'attends : qui l'aurait pu prévoir?
Suis-je digne? Est-il vrai ? Dieu ! faut-il que je croie...

AURÉLIE.

Écoutez.

ALPHONSE.

Oui, j'écoute : ah! la crainte, la joie,
Ce bonheur douloureux dont je suis oppressé,
Il m'étouffe, il éclate, il me rend insensé;
Mon cœur n'y suffit plus.

AURÉLIE.

Arrêtez.

ALPHONSE.

Je m'arrête,
J'écoute, je me tais.

AURÉLIE, *à part.*

C'est sûr, avec sa tête
Il perdrait tout d'un mot. Allons, c'est pour son bien ;
Mais qu'il faut de courage et qu'il m'en coûte !

ALPHONSE.

Eh bien?

AURÉLIE.

Je veux...

ALPHONSE.

Ma raison cède à l'espoir qui l'exalte.
Ah ! de grâce, achevez.

AURÉLIE.

Vous envoyer à Malte.

ALPHONSE.

A Malte !

AURÉLIE.

Vous savez que cette île aujourd'hui
Est contre l'Orient notre plus ferme appui.
Sur le choix de ses chefs mon influence est grande.
Si l'un de mes sujets que son nom recommande,
Qu'illustrent ses exploits, dans leurs rangs est admis !
A son ambition que d'honneurs sont promis!
Quels services alors ne peut-il pas me rendre!
Vous comprenez?

ALPHONSE.

Mais non ; je ne saurais comprendre.

AURÉLIE.

Votre noviciat dans cet ordre guerrier
Sera très-court.

ALPHONSE.

Comment !

AURÉLIE.

Sans doute: chevalier...

ALPHONSE.

Moi !

AURÉLIE.

Bientôt commandeur.

ALPHONSE.

Moi, madame!

AURÉLIE.

Et peut-être
Grand maître un jour.

ALPHONSE.

Pardon!

AURÉLIE.

Oui, vous serez grand maître.

ALPHONSE.

Permettez: avant tout il faut faire des vœux.

AURÉLIE.

Aussi vous en ferez : si j'en crois vos aveux,
Libre de tout lien, vous pouvez tout promettre.

ALPHONSE, *à part.*

De ma confusion j'ai peine à me remettre.

AURÉLIE.

Voyez quels nobles champs à vos exploits ouverts!
Du joug de l'infidèle affranchir nos deux mers,
Ne brûlant sous la croix que d'une chaste ivresse,
Avoir pour maître Dieu, la gloire pour maîtresse,
Rival des Lascaris, des Villiers, des Gozon,
A tant de noms fameux unir un plus grand nom :
Un tel vœu, le passé m'en donne l'assurance,
Quand il est fait par vous, est accompli d'avance.

ALPHONSE.

Mais ce vœu, c'est celui de ne jamais aimer;
Ne fût-ce qu'un projet, qui l'oserait former?
N'eût-on à conserver, dans son indifférence,
Que cette liberté qui laisse l'espérance,
Qui donne un charme à tout, permet de tout rêver,
Se peut-il qu'à jamais on veuille s'en priver?
Qui? moi! par un serment funeste, irrévocable,
Du seul bonheur permis faire un bonheur coupable!
Et dois-je m'y résoudre? et le puis-je? et comment
Jurer de l'avenir?... je doute du présent.
Il est trop vrai, madame; on s'aveugle soi-même,
On croit qu'on n'aime pas, et cependant...

AURÉLIE.

On aime?
Vous m'aviez dit, pardon de vous le rappeler,
Qu'à son pays, je crois, on peut tout immoler...
Mais non ; n'y songeons plus : ce serment qui vous coûte
Ferait deux malheureux... On vous aime sans doute.
Au reste j'ai parlé; c'était là mon projet.
Je le ferai connaître; oui, comte, on vous permet
D'en instruire aujourd'hui notre cour qui l'ignore;
Il prouvera du moins combien je vous honore.
Si j'en avais quelque autre...

ALPHONSE.

Ah ! qu'il reste inconnu!
De toute ambition me voilà revenu!

AURÉLIE.

C'est ce que nous verrons.

ALPHONSE, *à part, en faisant un pas pour sortir.*

Après un si doux songe,
Quel réveil!

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

AURÉLIE, *à part.*

J'ai pitié du trouble où je le plonge.
Je sens que malgré moi mon dépit désarmé...
Comte!
(*Alphonse revient.*)
Non, rien; plus tard.

ALPHONSE. *Il s'éloigne.*

(*A part.*)
Je n'étais pas aimé!
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AURÉLIE.

Ah! quand on est princesse, il faut donc se défendre
D'écouter quelquefois ce qu'on brûle d'entendre!
Mais on doit tout prévoir quand on veut tout oser.
Sur sa discrétion je puis me reposer,
Ou s'il parle, il me sert. Achevons mon ouvrage;
Tout marche : le docteur portera son message;
Le conseil va s'ouvrir... Mais quel soudain effroi
Au moment du combat vient s'emparer de moi?
Comptons nos ennemis : un, deux, trois adversaires :
Et je suis seule. Allons, point de terreurs vulgaires!
Plus le péril fut grand, plus grand est le vainqueur,
Et s'il trouble un cœur faible, il anime un grand cœur.
Il m'exalte, il m'inspire, et seule je défie
Les finances, la guerre et la diplomatie.
Nous verrons qui de nous, messieurs, l'emportera;
Vous offrez la bataille : eh bien! on combattra.
Vos pareils sont enclins à gouverner leurs maîtres :
(*Aux tableaux de famille qui l'entourent.*)
Cela s'est vu souvent... N'est-ce pas, mes ancêtres?
Un favori sur vous eut souvent du pouvoir.
En ai-je un, par hasard?... Je n'en veux rien savoir.
J'aspire à vous venger. Surpris de mon audace,
Je crois voir vos portraits, fiers auteurs de ma race,
La visière baissée et le glaive à la main,
S'élancer des lambris pour m'ouvrir le chemin.
Vous donnez le signal et j'entre dans la lice.
Que de mes ennemis le plus hardi pâlisse!
Je n'ai qu'un peu de ruse, et cependant je crois
Que cette arme suffit pour conquérir mes droits,
Et qu'avec son secours, bien mieux qu'avec vos lances,
Une Altesse en champ clos vaincra trois Excellences!



ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

Le conseil est commencé.

ALPHONSE, *à droite de la princesse, devant une table : il tient la plume*, POLLA, SASSANE, AURÉLIE, ALBANO.

AURÉLIE.

Non; c'est en vous, messieurs, que le pouvoir réside;
Je donne mon avis, mais le vôtre décide.

ALBANO.

Vos avis sont des lois.

POLLA.

Comment leur résister?

SASSANE.

Notre pouvoir se borne à tout exécuter.

AURÉLIE.

Je déciderai donc. Le duc a la parole.

ALBANO. *Il se lève.*

« Nous, régent du trésor... »

AURÉLIE.

Passons le protocole,
Expliquez le projet.

POLLA, *à qui le duc d'Albano fait un signe, bas à Sassane.*

Vous l'appuîrez.

SASSANE.

D'accord.

ALBANO. *Il tient plusieurs papiers qu'il passe à ses collègues à mesure qu'il en parle.*

« Vu que de tous les maux le plus grand est la mort,
« Et qu'on doit, quand on règne, autant qu'il est possi-
« Préserver ses sujets d'un fléau si terrible; [ble,
« Vu la pétition de trois cents habitants
« Que la fièvre à Pæstum affligea de tout temps;
« Vu les quatre rapports du conseil sanitaire,
« Signés : Policastro, docteur du ministère;
« Considérant de plus que l'État obéré
« Pour assainir Pæstum est par trop arriéré;
« Proposons un emprunt sur trois juifs de Palerme,
« Sauf à régler du prêt et la forme et le terme. »
Qu'on ne m'objecte pas un trésor endetté :
Les dettes du trésor font sa prospérité.
Le crédit comble tout; et s'il est hors de doute
Que prouver son crédit c'est l'augmenter, j'ajoute
Qu'emprunter à propos est le point important;
Car le crédit qu'on a se prouve en empruntant.

SASSANE.

Duc, c'est vu de très-haut.

POLLA.

Projet philanthropique!

ALBANO.

Un peu d'humanité sied bien en politique.

ALPHONSE, *à part.*

Quand elle vous rapporte.

AURÉLIE.

On doit avec ardeur
Embrasser le projet émis par Sa Grandeur.
Sauver des malheureux, rendre à des bras utiles
Ces incultes marais qui deviendront fertiles,
Bien : mais de ces travaux, si le terrain produit,
Quelques riches seigneurs auront seuls tout le fruit;
J'écarte donc l'emprunt. Ces travaux nécessaires
Se feront, mais aux frais des grands propriétaires.
Vous accordez ainsi, par un même décret,
Et l'intérêt de tous, et leur propre intérêt.

ALPHONSE, *à part.*

Mon oncle est pris.

ALBANO.

Souffrez qu'ici je représente...

SASSANE.

Ah! du raisonnement la force est imposante!

ALBANO, *piqué.*

Quant à moi, noble comte, il me paraît moins fort.

SASSANE.

Mon honorable ami, vous pourriez avoir tort:
C'est juste.

POLLA.

Assurément.

ALBANO.

Juste, mais arbitraire.

SASSANE.

Et quand cela serait, pourquoi ne le pas faire?

POLLA.

Oui, pourquoi? L'arbitraire est en gouvernement
Ce que la discipline est sur un bâtiment;
Il en faut.

ALBANO.

Non, messieurs.

SASSANE.

Si fait.

ALBANO, *s'animant.*

Et la patrie!

SASSANE, *de même.*

Mais le trône!

ALBANO.

Et le peuple!

AURÉLIE.

Ah! messieurs, je vous prie...
Messieurs!... Un point me frappe et va tout accorder:
Sa Grandeur aujourd'hui doit encor posséder
Du côté de Pæstum un immense domaine.
A l'avis général ce seul mot la ramène;
Et le décret dès lors est sans doute adopté
Par sa philanthropie et son humanité?

ALBANO.

Je conviens...

AURÉLIE.

J'y comptais.

SASSANE, *à la princesse.*

Admirable, madame!

AURÉLIE, *à Alphonse.*

Secrétaire, écrivez: personne ne réclame.

ALBANO, *à part.*

Mon projet me ruine.

AURÉLIE, *à Albano.*

Il me sera bien doux
De voir ce décret-là contresigné par vous.

ALBANO, *à part.*

Chacun d'eux m'a trahi; mais si je règne, il saute.

ALPHONSE, *à part.*

Malheur aux employés qu'il va trouver en faute!

AURÉLIE.

La parole au marquis.

POLLA, *se levant.*

Je vais m'y préparer.

SASSANE, *bas à Polla.*

Du jeune secrétaire il faut nous délivrer.

POLLA, *à Sassane.*

Soutenez-moi.

SASSANE, *bas à Polla.*

Parlez.

POLLA.

Mes maximes publiques
Sont d'incliner toujours aux moyens pacifiques:
Et mon soin, du moment qu'un traité s'est rompu,
Fut de pacifier autant que je l'ai pu;
Car tout guerrier, s'il a quelque philosophie,
N'est jamais plus heureux que lorsqu'il pacifie.
Aussi ces précédents donneront quelque poids
Aux belliqueux avis que j'émets cette fois.
Je me lasse des droits que le Croissant exerce.
Votre empire opulent, qui craint pour son commerce,
Est grevé d'un tribut de vingt mille ducats
Payé par sa marine aux Turcs qui n'en ont pas.
Réveillons-nous enfin! Trop longtemps débonnaires,
Jusqu'au fond de leurs ports rejetons leurs corsaires.
Un mot de Votre Altesse, et la flotte qui part
De la croix dans Tunis arbore l'étendard!
Mais comme il faut un chef à nos forces de terre,
Qui joigne à la vaillance un grand nom militaire,
Le comte d'Avella, sur l'autre continent,
Est seul digne, à mes yeux, de ce poste éminent.

SASSANE.

D'un tel commandement plus l'honneur est insigne,
Plus il est mérité par le chef qu'on désigne.

ALPHONSE, *se levant.*

De cet honneur, madame, ah! ne me privez pas!
Contre vos ennemis disposez de mon bras.
Ordonnez que sur eux je venge votre injure,
Et je cours les chercher, j'y vole, et je vous jure
De vaincre, ou sous leurs coups d'expirer sans pâlir:
Et ce vœu-là, du moins, je pourrai l'accomplir!

AURÉLIE, *sévèrement.*

Pour soutenir mes droits votre ardeur est trop vive:
Vous n'avez point ici voix délibérative;
Comte, rasseyez-vous.

ALPHONSE, *à part.*

Que de sévérité!
Et pour moi seul!

AURÉLIE.

Ce choix sans doute est mérité:
Mais c'est peu d'un grand nom, d'une illustre vaillance;
Ménager les soldats est la grande science,
Et rarement, messieurs, une jeune valeur,
Qui prodigue son sang, est avare du leur.
Plaçons donc à leur tête un courage tranquille,
Qui sente le néant de la gloire inutile;
En qui le long amas des triomphes guerriers
Ait un peu refroidi l'ardeur pour les lauriers.
A des périls certains, nombreux, incalculables,
Opposons des talents qui leur soient comparables.
Un héros les possède, il les rassemble tous;
(*Au marquis.*)
Je le vois, je le nomme, et ce héros, c'est vous!

POLLA.

Moi!

AURÉLIE.

Vous, marquis, courez où l'État vous appelle:
Dans vos regards déjà la victoire étincelle.
C'est à vous qu'appartient un triomphe si beau,
Ou l'immortel honneur d'un si noble tombeau!

POLLA.

Mais, madame...

ALBANO, *enchanté.*

A ce choix, le seul qu'on devait faire,
L'invincible marquis ne saurait se soustraire.

POLLA.

Le comte cependant...

ALBANO.

Oh! non pas : mon neveu
Exciterait l'envie et mettrait tout en feu.

ALPHONSE.

Mon oncle, par pitié...

ALBANO.

Monsieur le secrétaire,
Réprimez, s'il vous plaît, cette ardeur militaire.

AURÉLIE, *avec plus de sévérité.*

Dois-je vous le redire?

ALPHONSE.

O ciel!

SASSANE, *à part.*

En général,
Je vois avec plaisir qu'on le traite assez mal.

POLLA, *à Sassane.*

Cher comte, parlez donc.

SASSANE.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous-même vous avez proposé l'entreprise :
Vous en aurez la gloire.

ALBANO, *à part.*

Il est dupe à son tour.

POLLA, *à part.*

Comptez donc sur leurs voix; mais si je règne un jour!...

AURÉLIE.

Nous revenons, messieurs, au projet d'alliance
(*Montrant Sassane.*)
Dont le comte parlait en ouvrant la séance.
Le prince de Modène a demandé ma main :
Qu'il apprenne par vous que son espoir est vain.
Un peuple à gouverner me suffit, et je n'ose
Me charger du fardeau qu'un double sceptre impose.
Je l'avoûrai pourtant, de ma minorité
La dépendance est longue et pèse à ma fierté.
Prendre un époux, du moins, c'est n'avoir plus qu'un maître;
Mais, pour le bien choisir, il faut le mieux connaître.
Par des talents prouvés aux honneurs parvenu,
Un de mes sujets seul peut m'être bien connu,
Et, dès longtemps admis aux secrets de l'empire,
Peut inspirer à tous l'estime qu'il m'inspire.
Un d'eux seul doit régner.

ALBANO.

Qu'entends-je?

POLLA.

Il se pourrait!

SASSANE, *à part.*

A-t-elle deviné?

ALPHONSE.

Ces mots sont mon arrêt.

AURÉLIE.

Il régnera bientôt, et dans cette journée,
Au plus digne, messieurs, ma main sera donnée.
Cet hymen, que vos soins différaient prudemment,
Veut être consacré par votre assentiment :
Sans doute il le sera. Ma justice royale
Pèsera tous les droits dans sa balance égale;
Et l'on dira : Ce trône où son sujet parvint,
L'équité le donna, le mérite l'obtint.
Ma volonté ce soir une fois approuvée,
Ma cour la connaîtra. La séance est levée.
(*Elle s'approche d'Albano, et lui dit à voix basse :*)
Ministre vertueux et désintéressé,
Votre zèle pour nous sera récompensé.
(*En lui faisant signe de sortir.*)
Silence!

ALBANO, *qui s'éloigne.*

Il serait vrai!

AURÉLIE, *bas à Polla.*

Guerrier vaillant et sage,
Vous saurez à quel point j'aime le vrai courage.
(*Même signe.*)
Silence!

POLLA, *en sortant.*

Quel espoir!

AURÉLIE, *bas à Sassane.*

Politique profond,
De vos destins futurs le passé vous répond.
Nous voulions vous le dire : oui, comte, et pour le faire,
De ces témoins gênants il fallait nous défaire.
Nous nous verrons ce soir, et nous pourrons loin d'eux
Sur de grands intérêts nous éclairer tous deux.
(*Haut.*)
Ayez soin de vous rendre à cette conférence.

SASSANE.

(*Haut.*) (*A part.*)
Oui, madame. O bonheur! mais j'y comptais!

AURÉLIE, *mystérieusement.*

Silence!

SCÈNE II.

AURÉLIE, ALPHONSE.

AURÉLIE.

Pourquoi vous éloigner?

ALPHONSE.

Qu'attendez-vous de moi,
Hors ma démission de mon nouvel emploi?
Quand on sent qu'on déplaît, il faut qu'on se retire.
Je le fais, je m'éloigne, et j'échappe au martyre
De prouver sans espoir à des yeux prévenus
Un zèle malheureux qui n'est qu'un tort de plus.
(*Lui présentant un papier.*)
Cette démission renferme mon excuse.

AURÉLIE.

Toujours celle qu'on offre est celle qu'on refuse.
(*Elle déchire le papier.*)
Je ne l'accepte pas.

ALPHONSE.

Ah! de grâce, arrêtez!
Mes efforts n'ont pas su répondre à vos bontés.
Pour tant d'emplois divers je sens mon impuissance :

Militaire d'abord, marin par circonstance,
Secrétaire au conseil, à Malte commandeur...
Madame, au nom du ciel, que suis-je?

AURÉLIE.

Ambassadeur.

ALPHONSE.

Maintenant?

AURÉLIE.

Sans délai, je vous charge de dire...

ALPHONSE. *Il s'approche de la table.*

Veuillez dicter, madame, et je m'en vais écrire :
Je serai sûr alors qu'aucun mot indiscret
D'un reproche nouveau ne me rendra l'objet.

AURÉLIE, *l'arrêtant au moment où il prend la plume.*

Non; cette défiance est aussi trop modeste.
(*A part.*)
Parlez : ce qu'on dit passe et ce qu'on écrit reste.
(*Haut.*)
Je ne puis voir votre oncle...

ALPHONSE.

Eh quoi!

AURÉLIE.

Vous sentez bien
Quels soupçons ferait naître un semblable entretien.
Dites-lui, mais tout bas, mais à lui seul au monde,
Que j'ai pour ses talents une estime profonde.

ALPHONSE.

Madame, expliquez-vous!

AURÉLIE.

Il n'en est pas besoin,
Et de tout expliquer je vous laisse le soin.

ALPHONSE.

Dieu! mon oncle!

AURÉLIE.

Un seul mot a beaucoup d'éloquence,
Pour qui sait en tirer toute la conséquence.

ALPHONSE.

Il l'emporte! et c'est moi, moi, que vous choisissez!

AURÉLIE.

Vous, son neveu, son fils, vous, qui le chérissez!

ALPHONSE.

Mais...

AURÉLIE.

Cette mission vous va mieux qu'à personne.

ALPHONSE.

Madame!

AURÉLIE.

Je le veux.

ALPHONSE.

Permettez...

AURÉLIE.

Je l'ordonne.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ALBANO, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Tous les coups à la fois m'accablent aujourd'hui :
Mon oncle! Et l'on me force... et j'irais... Dieu! c'est lui!

ALBANO.

La princesse te quitte : eh bien! mon cher Alphonse,
Quel est l'heureux mortel pour qui son choix prononce?
Je viens savoir le sens d'un mot qu'elle m'a dit;
Te l'a-t-elle expliqué? tu parais interdit;
Alphonse, mon neveu.

ALPHONSE.

J'en aurai le courage.

ALBANO.

De quoi? je n'en veux pas connaître davantage :
C'est sûr : tout est perdu, je suis...

ALPHONSE.

Vous êtes roi.

ALBANO.

O ciel!

ALPHONSE.

On me l'a dit.

ALBANO.

Qui?

ALPHONSE.

Son Altesse.

ALBANO.

Moi!

ALPHONSE.

En termes positifs, du moins j'ai su comprendre;
On me donne à l'instant l'ordre de vous l'apprendre.

ALBANO.

Comment t'a-t-on parlé?

ALPHONSE.

Vos rares qualités...
Vos grands talents... l'estime... enfin vous l'emportez.

ALBANO.

Répète, mon ami.

ALPHONSE.

Votre Grandeur l'emporte.

ALBANO.

Encor, mon cher, encor!

ALPHONSE.

Vous savez tout.

ALBANO.

N'importe,
Roi! je suis roi! Ce mot qu'on aime à s'adresser,
Est de ceux qu'on entend vingt fois sans se lasser.

ALPHONSE, *hors de lui.*

Fut-on jamais chargé de mission semblable!

ALBANO.

Jamais. C'est doux pour toi; pour moi c'est admirable.
Elle aurait pu choisir un jeune homme : eh bien! non.
Admire comme moi cet effort de raison!

ALPHONSE.

Il me confond, mon oncle.

ALBANO.

Il m'a surpris moi-même,
Moi qui trouve ce choix d'une justice extrême.
Va, ton zèle me touche, et je suis enchanté
De la part que tu prends à ma félicité!
Je cours chez Son Altesse, où ma reconnaissance...

ALPHONSE, *l'arrêtant.*

Vous ne la verrez pas.

ALBANO.

Pourquoi?

ALPHONSE.
Sa défiance
Craint que cet entretien n'éveille les soupçons.

ALBANO.
Mes rivaux! leur aveu!... C'est juste : obéissons.
Mais demain je suis roi ; tout va changer de face.
J'élève, je détruis, je place, je déplace;
J'organise en un mot. Hors ma famille et moi,
Nul ne peut obtenir ou donner un emploi.
Du sort de mes rivaux à la fin je dispose;
Qu'ils tombent. Au conseil, qu'à moi seul je compose,
Sans eux tout est porté, discuté, décrété :
Qui vote seul est sûr de la majorité!
T'imaginerais-tu que ces esprits vulgaires
Allaient jusqu'à se croire à l'État nécessaires?...
Mais adieu, désormais tes destins sont fixés :
Sois heureux.

ALPHONSE.
Je le suis.

ALBANO.
Tu ne l'es pas assez.

ALPHONSE.
Je fais ce que je peux.

ALBANO.
Mais sois donc dans l'ivresse,
Mon neveu, te voilà neveu de Son Altesse.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE.

Non, l'enfer n'a jamais conçu pareil tourment!
Moi, de l'ivresse! moi! Mais je suis son amant:
Je suis votre rival, aveugle que vous êtes!
Comprenez donc enfin le mal que vous me faites,
Mon dépit, ma fureur... Eh! non... vous m'ordonnez
D'applaudir aux transports dont vous m'assassinez!...
A qui parlé-je? où suis-je?... Ah! mon âme abattue
Ne peut rien opposer à ce choix qui me tue!
(*Après une pause.*)
Pourquoi? qu'ai-je à prévoir, à craindre, à ménager?
Je me révolte enfin et je veux me venger :
Vengeons-nous; et comment? écrivons! et que dire?
Quand sur moi ma raison a perdu tout empire;
Quand trahi par mon cœur, dans le trouble où je suis,
L'aimer et la maudire est tout ce que je puis!
(*Il tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE V.

BÉATRIX, ALPHONSE.

BÉATRIX, *une lettre à la main.*
De l'hymen qu'il rejette il ne fut jamais digne;
Sassane! rompre ainsi! ce procédé m'indigne.
Et quelle lettre encor! de motifs aussi vains,
De prétextes si faux colorer ses dédains!
(*Apercevant Alphonse.*)
Ah! cher comte, c'est vous! Dieu! qu'un ami sincère,
Quand on n'est pas heureux, nous devient nécessaire!

ALPHONSE, *la regardant sans l'entendre.*
A l'amour qu'on méprise on peut ravir l'espoir,
Mais un tel traitement se peut-il concevoir?

BÉATRIX.
N'est-ce pas? s'abaisser à ce lâche artifice!

ALPHONSE.
Pousser à cet excès la ruse et le caprice!

BÉATRIX.
Dieu que vous êtes bon! Vraiment, il n'est que lui
Pour entrer à ce point dans le chagrin d'autrui!
Mais par qui saviez-vous?...

ALPHONSE.
Eh quoi?

BÉATRIX.
Qu'on m'abandonne.

ALPHONSE.
Vous! mais la trahison n'a plus rien qui m'étonne;
Je ne vois plus qu'orgueil, intérêt, fausseté,
Et des mœurs de la cour je suis épouvanté.

BÉATRIX.
Seriez-vous donc trahi?

ALPHONSE.
Moi! trahi! moi, comtesse,
Comme vous, plus que vous, avec tant de finesse,
De calcul, de froideur, qu'un pareil abandon
Est sans exemple, horrible, indigne de pardon,
Qu'il me rendrait cruel, et que je prends en haine
Et la ville et la cour, et la nature humaine.
Contre qui nous outrage il faut nous réunir.

BÉATRIX.
Oui!

ALPHONSE.
Pour les désoler.

BÉATRIX.
C'est vrai.

ALPHONSE.
Pour les punir.

BÉATRIX.
Vous avez bien raison.

ALPHONSE.
Je le veux, je le jure;
Remettez-moi le soin de venger votre injure.

BÉATRIX.
Me venger!

ALPHONSE.
Je le puis : consentez.

BÉATRIX.
Mais comment?
Quel est votre projet?

ALPHONSE.
Consentez seulement.

BÉATRIX.
D'abord...

ALPHONSE.
Vous m'approuvez; oui, j'ai votre promesse,
Et je cours à l'instant...

SCÈNE VI.

BÉATRIX, ALPHONSE, AURÉLIE

AURÉLIE.
Béatrix!

BÉATRIX.
La princesse!

ALPHONSE.

Ne vous effrayez point : c'est moi qui vais parler ;
Je me fais un plaisir de lui tout révéler.

AURÉLIE, *à Béatrix.*

Eh bien donc, qu'avez-vous ?

ALPHONSE, *à part.*

Que son aspect m'irrite !

BÉATRIX.

Je... j'étais... pardonnez au trouble qui m'agite.

ALPHONSE.

Souffrez que la comtesse emprunte ici ma voix ;
A parler en son nom peut-être j'ai des droits :
Si vous le permettez...

AURÉLIE.

Que voulez-vous m'apprendre ?

ALPHONSE.

L'amour depuis longtemps, et l'amour le plus tendre,
Nous enchaîna tous deux par des serments sacrés.

BÉATRIX, *bas.*

Comte !

ALPHONSE.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Laissez-moi dire... On nous a séparés ;
De changer dans l'absence on nous croyait capables,
Mais peut-on désunir deux amants véritables ?

BÉATRIX, *bas.*

Quoi !

ALPHONSE.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Laissez-moi parler... Non, toujours plus constants,
Nos feux ont triomphé de l'absence et du temps.
Que deux cœurs éprouvés par tant de sacrifices
Soient au pied de l'autel unis sous vos auspices.
Vous ne sauriez former un nœud mieux assorti,
Plus doux, plus heureux...

BÉATRIX.

Mais...

ALPHONSE.

(*Haut, à Béatrix.*)
Vous avez consenti.
Votre main fut à moi, je la réclame encore
De vous, de Son Altesse ; et ce bien que j'implore
Qu'un autre a mal connu, qu'il n'a pas mérité,
Doit être enfin le prix de ma fidélité.
(*A Aurélie.*)
Madame, accordez-moi la faveur que j'espère,
Et l'obtenir de vous me la rendra plus chère.

AURÉLIE, *à Béatrix.*

Vous donnez votre aveu ?

BÉATRIX.

Mon sort est dans vos mains ;
J'attends pour obéir vos ordres souverains.

AURÉLIE.

Mes ordres ! quel respect !

BÉATRIX.

Je saurai m'y soumettre.

AURÉLIE.

Le comte, en me quittant, ira vous les transmettre.
(*Béatrix sort.*)

SCÈNE VII.

AURÉLIE, ALPHONSE.

AURÉLIE.

Vous l'aimez ?

ALPHONSE.

Oui, madame, oui, je l'aime, et je vois
Qu'il ne nous est donné d'aimer bien qu'une fois.
Un premier sentiment, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Gravé dans notre cœur, jamais ne s'en efface.
Trop ému de ma joie, en rentrant dans les nœuds
De celle à qui d'abord j'avais offert mes vœux,
Je peins mal mes transports ; mais comblez notre envie,
Madame, et vous ferez le bonheur de ma vie.

AURÉLIE.

Vous l'aimez ?

ALPHONSE.

Et... pourquoi... ne l'aimerais-je pas ?
Une autre peut encor réunir plus d'appas,
Un charme plus puissant et plus irrésistible ;
Mais la comtesse est belle, elle est bonne et sensible,
M'écoute sans dédain, et n'a pas refusé
L'hommage qu'à sa place une autre eût méprisé.

AURÉLIE.

Je ne combattrai point un projet qui m'étonne ;
Vous recherchez sa main ?... Eh bien ! je vous la donne.
Mais avant que ces nœuds soient par moi consacrés,
Écoutez ma demande, et vous y répondrez.
Digne de vos aïeux, dont l'antique vaillance
Vous approche du trône autant que la naissance,
Ainsi que de leur rang vous avez hérité
De leur noble franchise et de leur loyauté.
Au nom de Béatrix, dont le sort m'intéresse,
C'est à leur descendant, à vous que je m'adresse :
Alphonse d'Avella, l'aimez-vous ?

ALPHONSE.

Mais... je croi...
Je sens... Ah ! quel empire avez-vous pris sur moi ?
Non ! je ne l'aime pas ! je n'aime rien, madame !
Ou plutôt, puisqu'enfin il faut ouvrir mon âme,
Ma folie est au comble, et j'aime une beauté
Que j'inventais sans croire à sa réalité ;
Qui, mobile à l'excès, indulgente ou sévère,
Charme, irrite à la fois, enchante et désespère.
J'aime un objet qu'en vain je voudrais définir ;
J'aime ce que jamais je ne dois obtenir ;
J'aime qui me dédaigne, et se fait une joie
Des fureurs, des tourments où mon âme est en proie ;
J'aime ce que je hais, ce que je dois haïr,
Vous ! vous-même, et je doute en osant me trahir,
Quand je cède à vos pieds au transport qui m'entraîne,
Si je ressens pour vous plus d'amour que de haine.

AURÉLIE.

Qu'avez-vous déclaré ? Vous, comte, à mes genoux !

ALPHONSE.

Je me perds, je le sais, mais j'y reste ; il m'est doux,
C'est un plaisir amer qui va jusqu'à l'ivresse,
D'oser vous répéter l'aveu de ma tendresse,
De vous dire, en dépit du respect, du devoir,

Qu'étouffer cet amour passe votre pouvoir.
Demandez-moi plutôt, vous serez obéie,
D'anéantir mes sens et mon cœur et ma vie;
Oui, ce cœur, mieux vaudrait cent fois l'anéantir
Que de le condamner à ne plus rien sentir.

AURÉLIE.

Alphonse, levez-vous.

ALPHONSE, *en se relevant.*

Alphonse!... ô ciel! Alphonse!...
Ah! madame! ce nom que votre voix prononce,
Votre cœur le dément; mais le charme est détruit.
Je repousse l'appât qui longtemps m'a séduit...
Qu'ai-je dit? Je me trouble, et crains votre présence.
Je fuis, soyez heureuse; une prompte vengeance
Punira l'insensé qui vient de vous braver,
Et la mort est partout pour qui veut la trouver.

AURÉLIE.

Comte!

ALPHONSE, *revenant*

Vous me plaindrez; sans doute on vous adore!
Mais avec cette ardeur, ce feu qui me dévore,
Ce dévoûment de l'âme, avec cet abandon
De mes vœux, de mon sort, de toute ma raison,
Jamais! D'un peuple entier fût-on idolâtrée,
Deux fois à cet excès on n'est pas adorée.

AURÉLIE.

Avant la fin du jour ne quittez point ces lieux.

ALPHONSE.

Où votre hymen m'apprête un spectacle odieux!
Et vous m'imposeriez ce dernier sacrifice!
Non, c'en est trop, je pars et finis mon supplice.

AURÉLIE.

(*A part.*) (*A Alphonse.*)
Comment le retenir? Osez-vous résister?

ALPHONSE.

Contre un ordre barbare on doit se révolter.

AURÉLIE.

Un sujet le peut-il?

ALPHONSE.

Ah! j'ai cessé de l'être,
Je me suis affranchi : je redeviens mon maître.

AURÉLIE.

Écoutez-moi du moins.

ALPHONSE, *qui s'éloigne.*

Vos dangereux accents
Auraient pour m'arrêter des charmes trop puissants.

AURÉLIE.

Songez qu'à demeurer j'ai droit de vous contraindre.

ALPHONSE.

Vous?

AURÉLIE.

Craignez...

ALPHONSE.

Je vous perds, je n'ai plus rien à craindre.
Adieu, madame, adieu!

(*Il s'élance pour sortir.*)

AURÉLIE, *appelant.*

Duc de Sorrente, à moi!
(*Le duc entre avec des gardes.*)
Assurez-vous du comte : obéissez.

ALPHONSE.

Eh quoi!
Vous!... je suis confondu.

AURÉLIE, *au duc.*

Faites ce que j'ordonne.
Le comte est prisonnier : veillez sur sa personne,
Observez tous ses pas; je le veux, j'ai parlé;
Il suffit.

ALPHONSE.

Je comprends que je sois exilé;
Mais prisonnier d'État! non, cet acte arbitraire
N'est pas digne de vous.

(*Il sort avec les gardes.*)

AURÉLIE, *souriant.*

Et pourtant comment faire?
Voyez à quels excès on porte un souverain!
Mais s'il tient à partir, il le pourra demain.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

Un trône élevé de quelques degrés est préparé sur un des côtés de la scène. Les courtisans forment des groupes ou se promènent avec agitation.

LE MARQUIS DE NOCERA, POLICASTRO, LE BARON D'ENNA, LE GRAND JUGE, COURTISANS.

LE MARQUIS, *à Policastro.*

Dites-nous s'il est vrai que leur pouvoir expire?
On ne voit pas pour rien un régent de l'empire
Trois fois en un seul jour.

LE BARON.

Et l'on n'a pas pour rien
Avec sa souveraine un si long entretien.

LE GRAND JUGE.

Non, vous êtes instruit : n'en faites plus mystère :
Nous sommes tous discrets.

POLICASTRO.

Messieurs, je dois me taire.

LE MARQUIS.

Le comte est arrêté.

LE BARON.

C'est presque un coup d'État.
Mais puisqu'il conspirait.

POLICASTRO.

Lui!

LE BARON.

C'est son attentat
Qu'on jugeait au conseil.

POLICASTRO.

Erreur!

LE BARON.

Dans la séance,
Son oncle en l'apprenant a perdu connaissance.

LE MARQUIS.

Vraiment?

LE BARON.

Et dans ses bras le comte s'est jeté;
Tout le conseil pleurait!

POLICASTRO.

Mais...

LE BARON.

Mon autorité
Est un homme influent; et les détails qu'il donne,
Il les tient d'un ami, qui voit une personne
Qui savait par quelqu'un... C'est clair comme le jour

POLICASTRO, *à part.*

Fiez-vous maintenant aux nouvelles de cour!
(*Haut.*)
Sa faute, croyez-moi, n'a rien de politique.
Je suis chargé par lui de cette humble supplique
Auprès de Son Altesse; et tout peut s'arranger.

LE MARQUIS, *à voix basse.*

Mais le gouvernement, on dit qu'il va changer.

POLICASTRO.

Nous l'ignorons, messieurs.

LE MARQUIS.

Moi, je crains.

LE BARON.

Moi, j'espère:
J'attends toujours du bien d'un nouveau ministère.
(*A Policastro.*)
On prétend qu'aux emplois vous êtes appelé?

POLICASTRO, *qui se défend à demi.*

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Quand le sénat sera renouvelé.

POLICASTRO.

C'est faux.

LE GRAND JUGE.

Qu'on doit frapper sur la magistrature?

POLICASTRO.

Frapper! oh! non : quel mot! Il se peut qu'on épure,
Et c'est bien différent. Mais, messieurs, par pitié...
Il faut que je remplisse un devoir d'amitié...
Cette lettre... Souffrez...

LE MARQUIS, *en se retirant.*

Vous viendrez à ma fête:
Nous causerons.

LE BARON, *de même.*

Demain, nous dînons tête à tête.

LE GRAND JUGE, *de même.*

A mon concert, docteur, je vous attends ce soir.

(*Ils sortent avec les courtisans.*)

SCÈNE II.

POLICASTRO, LE MARQUIS DE POLLA.

POLICASTRO.

Ce que c'est qu'un reflet du souverain pouvoir!...
Mais voici le marquis; sur son front sans couronne
D'un monarque en espoir la majesté rayonne.
(*A Polla, qui sort des appartements d'Aurélie.*)
La princesse a, je crois, confirmé mon rapport?

POLLA.

Sans me parler de rien; mais nous sommes d'accord.
En dépit des témoins, les regards, le sourire,
Me disaient hautement ce qu'on n'osait pas dire.
(*Regardant autour de lui.*)
Tout est prêt?

POLICASTRO.

Vous voyez cet appareil pompeux
Et ce fauteuil royal.

POLLA.

Un seul!

POLICASTRO.

Et demain deux.
Nous verrons Votre Altesse...

POLLA, *se retournant.*

Hein?

POLICASTRO.

J'ai dit Votre Altesse,
Mais pardon...

POLLA.

Non, docteur, de vous rien ne me blesse.
(*S'appuyant sur l'épaule de Policastro.*)
Parlez encor, mon cher, sur le ton familier;
C'est un dernier moment où je peux m'oublier.
Vous êtes bien heureux, vous autres; votre sphère
Aux lois de l'étiquette est du moins étrangère.

POLICASTRO.

Tout n'est pas du bonheur dans votre auguste rang.

POLLA.

A la longue on s'y fait; mais un malheur plus grand,
C'est de dire à des gens gonflés de leur mérite,
Et par qui cependant tout ici périclite,
A des gens qu'on aimait malgré leur nullité:
« Votre pouvoir passait votre capacité,
« Allez-vous-en!... » Voilà le malheur véritable;
Mais, pour bien gouverner, il faut être équitable:
Ils s'en iront; c'est triste.

POLICASTRO.

Événement fatal,
Qui fera, monseigneur, un plaisir général.

POLLA, *avec hauteur.*

Il m'importe fort peu qu'on m'approuve ou me blâme;
Un soldat couronné dit ce qu'il a dans l'âme.

POLICASTRO.

Noble orgueil! loin de vous les détours imposteurs!
Le talent sur le trône est l'effroi des flatteurs.

POLLA.

Je vous nomme baron.

POLICASTRO.

Et j'accepte d'avance.
(*A part.*)
Ce titre fera bien au bas d'une ordonnance.

POLLA.

Soyez toujours sincère et franc comme aujourd'hui,
Et votre souverain vous promet son appui.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

POLICASTRO.

La majesté me gagne, et je commande à peine
A l'orgueil qui... Pourtant cette lettre me gêne.

La disgrâce est parfois un mal contagieux;
Mais Alphonse est aimable, et pour tromper nos yeux,
Si par hasard..oh! non!..qui sait?..non!..c'est possible,
Et pour être princesse on n'est pas insensible.
Obligeons tout le monde, et courons de ce pas...

SCÈNE IV.

AURÉLIE, POLICASTRO.

POLICASTRO.

Madame!

AURÉLIE.

Auprès de moi ne vous rendiez-vous pas?
Docteur, j'attends quelqu'un.

POLICASTRO.

Permettez que j'arrête
Vos regards bienveillants sur cette humble requête.

AURÉLIE.

De qui?

POLICASTRO, *avec intention.*

D'un prisonnier sans appui que le mien.

AURÉLIE, *qui s'arrête au moment d'ouvrir la lettre, à part.*

Il ne l'aurait pas fait s'il ne soupçonnait rien.
(*Haut.*)
Vous êtes bien hardi!

POLICASTRO.

Qui? moi!

AURÉLIE.

Bien téméraire!

POLICASTRO.

Moi!

AURÉLIE.

C'est un parti pris, un jeu de me déplaire.

POLICASTRO.

Qu'ai-je fait?

AURÉLIE.

De vous seul j'ai toléré longtemps
Les dures vérités que chaque jour j'entends;
Mais c'en est trop : du comte embrasser la défense!

POLICASTRO.

Croyez que j'ignorais...

AURÉLIE.

Excuser son offense!

POLICASTRO.

Je vous proteste...

AURÉLIE.

Ainsi, quel qu'en soit le danger,
Votre esprit inflexible est là pour m'assiéger
De conseils importuns, de graves remontrances;
Pour m'imposer ses lois, ses goûts, ses préférences?

POLICASTRO.

Dieu! jamais...

AURÉLIE.

Ce matin, sur mon choix consulté,
Vous poussez la raison jusqu'à l'austérité.
Jugeant tout, bravant tout, frondeur inexorable
De tout ce que l'empire a de plus vénérable.

POLICASTRO.

C'est fait de moi!

AURÉLIE.

Ce soir, au mépris de mes droits,
Contre un de mes arrêts vous élevez la voix.
Sujet audacieux, à la fin je me lasse
De voir que devant vous rien n'ait pu trouver grâce.
La cour ne convient pas à cet orgueil altier,
A cette âme d'airain qui ne sait pas plier.
C'est ainsi qu'on se perd; sortez!

UN HUISSIER, *annonçant.*

Son Excellence
Le comte de Sassane.

AURÉLIE, *devant Sassane, qui vient d'entrer.*

Évitez ma présence;
Reportez ce placet à qui vous l'a remis:
Dans ses projets d'ailleurs je vous crois compromis.

POLICASTRO.

Je jure...

AURÉLIE.

Allez le joindre, et revenez apprendre
Comme on traite à vos yeux qui vous osez défendre.

POLICASTRO, *à part.*

Le cœur me manque... O ciel! me serais-je attendu
Qu'un jour un trait d'audace à la cour m'eût perdu!
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SASSANE, AURÉLIE.

SASSANE.

Votre Altesse est émue?

AURÉLIE.

Eh! puis-je ne pas l'être?
J'ai droit de m'étonner, de m'indigner, peut-être,
Qu'on excuse le comte et qu'il trouve un appui.

SASSANE.

(*A part.*)
Sans doute on avait tort. Je ne craignais que lui.

AURÉLIE.

Dans peu vous saurez tout. Parlez : votre message
M'a-t-il de Leurs Grandeurs assuré le suffrage?
L'acte par qui vos soins me rend ma liberté
Est-il prêt?

SASSANE.

J'entrevois quelque difficulté.

AURÉLIE, *vivement.*

Comment?

SASSANE, *à part.*

Ne nous livrons qu'avec des garanties.

AURÉLIE, *avec froideur.*

Je comprends leurs raisons, que j'avais pressenties.
(*Sévèrement.*)
J'y cède, et j'attendrai; plus tard je dois régner.

SASSANE.

L'acte est fait.

AURÉLIE.

Eh bien donc!

SASSANE.

Ils ne voudraient signer...
J'en ai le cœur froissé, je souffre à vous le dire,
Mais je me suis rendu, las de les contredire;

Ils ne voudraient signer... C'est bien peu généreux :
Égoïsme tout pur, et j'en rougis pour eux !

AURÉLIE.

Enfin !

SASSANE.

Ils ne voudraient donner leur signature
Qu'à des conditions dont mon respect murmure.

AURÉLIE, *avec douceur.*

Oui, l'obstacle, je crois, n'est pas venu de vous.

SASSANE.

Madame !

AURÉLIE.

Que veut-on?

SASSANE.

Le nom de votre époux
Doit être au premier rang parmi les noms célèbres.

AURÉLIE.

Celui de vos aïeux se perd dans les ténèbres.

SASSANE.

Hors le nom d'Avella, qu'on ne doit plus citer,
Aucun autre sur lui ne pourrait l'emporter.

AURÉLIE.

C'est accordé : passons.

SASSANE.

En outre, l'on désire
Que le nouveau monarque ait servi cet empire,
Soit dans l'armée...

AURÉLIE.

Eh ! mais... songez-vous?

SASSANE.

J'ai cédé.
A cause du marquis.

AURÉLIE.

C'est adroit : accordé.

SASSANE.

Ou bien...

AURÉLIE.

Parlez sans crainte.

SASSANE

Ou bien dans les finances.

AURÉLIE.

Ah ! le duc pense à lui !

SASSANE.

Vraiment les convenances
Auraient dû l'arrêter ; mais non, j'en étais sûr :
Comme je vous l'ai dit, égoïsme tout pur !

AURÉLIE.

Dans ces arrangements une chose m'étonne,
C'est qu'on n'ait oublié qu'une seule personne.

SASSANE.

Laquelle?

AURÉLIE.

Je m'entends : finances convient mal ;
Administration est un mot général
Qui vaut mieux.

SASSANE.

Qu'on peut mettre.

AURÉLIE.

Un mot qui signifie
Ce qu'on veut : le trésor... et la diplomatie.

SASSANE, *vivement.*

C'est juste !... J'ai tout dit.

AURÉLIE.

Et j'ai tout accepté.
Que leur aveu par vous nous soit donc présenté,
S'ils veulent à ce prix le donner l'un et l'autre.
Nous croyons superflu de vous parler du vôtre.

SASSANE, *transporté.*

Ah ! je rends grâce...

AURÉLIE.

Eh ! non ! chacun agit pour soi...
Égoïsme tout pur : comme eux je pense à moi.

SASSANE.

Vous me comblez !...

AURÉLIE.

On vient, et l'on peut nous entendre.

SCÈNE VI.

SASSANE, AURÉLIE, POLICASTRO, ALPHONSE,
GARDES, *qui entrent dans la galerie du fond.*

AURÉLIE, *à Alphonse.*

Du nouveau souverain votre sort va dépendre.

ALPHONSE.

Libre à lui de m'absoudre ou de me condamner ;
Madame, désormais rien ne peut m'étonner.

AURÉLIE, *sortant.*

Attendez son arrêt

SASSANE, *à part.*

J'aurai quelque indulgence :
Un jour d'avénement est un jour de clémence.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ALPHONSE, POLICASTRO.

(*Ils se regardent un moment sans parler.*)

ALPHONSE.

Qu'en dites-vous, docteur?

POLICASTRO.

Muet, déconcerté,
Je suis comme étourdi du coup qu'on m'a porté.
Je ne me sens pas bien.

ALPHONSE.

Je perdais tout pour elle
Je ne m'en plaignais pas ; mais qu'on traite en rebelle,
Qu'on chasse de la cour, sans égard, sans pitié,
Celui dont j'exposai l'héroïque amitié,
Ah ! docteur !

POLICASTRO, *se ranimant.*

C'est ma faute. Après tout que m'importe?

ALPHONSE, *lui serrant la main.*

Noble cœur !

POLICASTRO.

J'aurai dit quelque vérité forte,
Sans m'en apercevoir.

ALPHONSE.

L'ami qui me vengea
Lui devient odieux !

POLICASTRO.

Elle règne, et déjà
L'aspect d'un homme libre importune sa vue.

ALPHONSE.

Hélas! je l'aimais trop: je l'avais mal connue.

POLICASTRO, *avec mystère.*

Dieu! quel règne effrayant semble se préparer!

ALPHONSE.

Oui; ce n'est pas sur nous, docteur, qu'il faut pleurer,
C'est sur l'État: les lois, la liberté bannie,
Tous les droits méconnus!

POLICASTRO.

Enfin la tyrannie!
Si d'échapper tous deux nous avons le bonheur,
Car j'en doute, fuyons, en conservant l'honneur...

ALPHONSE.

Cette injuste beauté...

POLICASTRO.

Cette cour mensongère.

ALPHONSE.

Cherchons, pour y mourir, quelque rive étrangère!

POLICASTRO.

Pour y vivre.

ALPHONSE.

Où l'on trouve une ombre d'équité.

POLICASTRO.

Sans doute; où le pouvoir aime la vérité.
Nous irons loin, très-loin: mais je dis, je proclame,
(*A voix basse.*)
Ici j'ose en partant crier... que c'est infâme,
Que c'est une injustice, un despotisme affreux...
Chut! on vient: taisons-nous!

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, POLICASTRO, AURÉLIE, BÉATRIX, SASSANE, ALBANO, POLLA, LE BARON D'ENNA, LE GRAND JUGE, LE MARQUIS DE NOCERA, LE DUC DE SORRENTE; SÉNATEURS, DAMES D'HONNEUR, COURTISANS, GARDES.

(*Aurélie monte sur le trône; Alphonse et Policastro sont à l'une des extrémités du théâtre, et personne ne leur parle.*)

POLICASTRO, *à Alphonse.*

Comme on nous fuit tous deux!
Quels hommes!

ALPHONSE.

Que d'attraits! ma douleur s'en augmente:
Dites-moi si jamais elle fut plus charmante?

SASSANE.

Tuteurs de Son Altesse et régents de l'État,
Devant la majesté du trône et du sénat,
Les chefs de la justice et les grands dignitaires,
Par trois démissions libres et volontaires,
Nous déposons tous trois à l'unanimité
Le fardeau qu'à regret nous avions accepté.
Cet acte, revêtu de la forme prescrite,
Transmet à Son Altesse un pouvoir sans limite,
Et le droit absolu d'élire un souverain,
En donnant à son gré la couronne et sa main.
(*Il remet l'acte à la princesse.*)
Nous jurons au monarque entière obéissance.

AURÉLIE.

Nobles qui m'entourez, promettez-vous d'avance,
Faites-vous le serment de fléchir sous sa loi?

TOUS LES PERSONNAGES, *excepté Alphonse.*

Oui, nous le jurons tous.

AURÉLIE, *se retournant vers Alphonse.*

Comte, vous êtes roi.

ALPHONSE.

Se peut-il?

BÉATRIX.

Lui!

LES TROIS RÉGENTS.

Le comte!

POLICASTRO.

O bonheur!

ALPHONSE, *s'élançant au pied du trône.*

La surprise!...
La joie! est-il possible!

POLLA, *à Aurélie.*

Excusez ma franchise;
Mais veuillez consulter l'acte signé par nous.

AURÉLIE.

Je le connais.

ALPHONSE.

O ciel!

AURÉLIE.

Que me demandez-vous?
(*A Sassane.*)
Pouvez-vous contester l'éclat de sa naissance?
(*A Polla.*)
N'a-t-il pas dans les camps signalé sa vaillance?
Marquis, votre suffrage est ici d'un grand poids.
Qui plus que vous tantôt m'a vanté ses exploits?
Le docteur a soigné sa dernière blessure.

POLICASTRO.

Presque mortelle! ô Dieu! c'est ma plus belle cure.
(*Avec effusion.*)
J'ai donc sauvé mon roi!

AURÉLIE, *aux régents.*

Messieurs, le souvenir
D'un dévoûment si beau vivra dans l'avenir,
Et je veux qu'après vous nos annales fidèles
Aux ministres futurs vous citent pour modèles.

SASSANE, *à Aurélie.*

Madame, en vous quittant j'avais tout découvert;
Forcé de vous tromper, messieurs, j'en ai souffert.
Mais d'un si noble choix l'excuse est sans réplique.
(*A Béatrix.*)
Comtesse, vous voyez dans quel but politique.
A la feinte avec vous contraint de recourir...

BÉATRIX.

Je n'ai pas, monseigneur, de trône à vous offrir.

ALPHONSE, *tombant aux pieds de la princesse.*

J'en reçois un de vous; mais vous savez, madame,
Si l'éclat des grandeurs avait séduit mon âme.

AURÉLIE.

Alphonse, levez-vous. Prince, je vous remets
Un sceptre que vous seul porterez désormais.
Prenez : c'est sans regret que je vous l'abandonne;
Mais laissez-moi vous dire à quel prix je le donne.
Vous allez commander à des sujets nombreux;
Ne régnez pas pour vous, prince, régnez pour eux.
Cherchez la vérité, fût-elle impitoyable,
Ou faites-vous aimer pour vous la rendre aimable.
Aux lois, reines de tous, soumettez le pouvoir;
Soyez grand, s'il se peut; juste, c'est un devoir.
Soyez bon : la grandeur y gagne quelque chose.
Régnez donc, et des soins que l'État vous impose,
Quand le bonheur public n'exigera plus rien,
S'il vous reste un moment, vous penserez au mien.

FIN DE LA PRINCESSE AURÉLIE.

EXAMEN CRITIQUE DE LA PRINCESSE AURELIE

PAR M. DUVIQUET.

De tous les ouvrages dramatiques de M. Casimir Delavigne, *la Princesse Aurélie* est celui qui a obtenu le moins de représentations; ce qui ne veut pas dire qu'il ait eu à la représentation moins de succès que les autres, mais seulement que le succès a été moins soutenu, moins retentissant de vogue, moins brillant d'affluence, qu'il a trouvé moins de défenseurs dans ce grand nombre d'écrivains qui se constituent du jour au jour les distributeurs de la renommée littéraire et de la gloire théâtrale. Si le mérite d'une comédie dépendait des jugements portés sur sa première représentation, de la foule plus ou moins nombreuse qui se presse aux représentations suivantes; si le temps et la réflexion ne faisaient pas justice de ces arrêts précipités et enlevés à la légèreté rapide d'une composition de quelques heures, ainsi qu'à l'influence inévitable des souvenirs de la veille, il y aurait plus d'un siècle et demi que *le Misanthrope* et *Britannicus* seraient bannis de la scène française. Il suffirait de rappeler ce qui n'aura pas échappé dans son temps au sieur de Visé, que le chef-d'œuvre de Racine ne fut, dans sa nouveauté, représenté que trois fois, et que celui de Molière ne se soutint qu'à l'aide du bâton dont Sganarelle corrige avec délices les reproches de son impertinente moitié.

Qu'arrive-t-il? le temps marche emportant avec lui les critiques éphémères. Ce qui est bon est bon et reste bon. Les imperfections, les fautes graves elles-mêmes passent par le crible du vieux Saturne, ou, comme la lie d'un vin généreux, tombent au fond du vase; ce qui survit, ce qui surnage, n'en paraît que plus pur, plus naturel et plus énergique. Telle est la condition de toutes les choses d'ici-bas. Dans le domaine de la matière comme dans celui de l'intelligence, il n'existe rien d'absolument parfait, rien sans mélange. On a reproché, non sans quelque raison, à *Tartufe*, l'invraisemblance fondamentale d'une donation que la présence de deux héritiers directs frappe de nullité; au *Misanthrope*, le vide, ou, si l'on veut, la faiblesse de l'action; à *Cinna*, la mobilité du caractère principal et le démenti que donne à l'exaltation de sa rage primitive *l'adorable furie;* à la tragédie de *Phèdre*, le sacrifice fait à un seul personnage de tous les personnages de la pièce; à *Andromaque*, un intérêt double et divergent. Que n'a-t-on pas dit et de la marche languissante d'*Esther*, et de la note fortement entachée de jésuitisme, communiquée au nom du grand prêtre Joad à la vieille Athalie? Toutes ces critiques peuvent être fondées; pour le moment, je ne le sais ni ne m'en soucie. S'il me prenait jamais fantaisie de les réfuter, peut-être la tâche serait moins glorieuse que facile; mais enfin, ces critiques existent; elles ont cours; elles ont occupé des esprits éclairés, mais prévenus, qui n'ont cessé de combattre, au profit de réputations naissantes, contre des réputations affermies par l'admiration de vingt siècles. Eh bien! admettez la légitimité de ces critiques; donnez le bon droit à ces censeurs *désintéressés* de nos immortelles productions; faites plus large encore, si vous l'osez, la part des défauts! ne voyez-vous pas que deux scènes de Molière, deux scènes de *Phèdre*, le récit de *Cinna*, le monologue d'Auguste, rachètent avec une usure judaïque toutes ces faiblesses sur la concession desquelles je me réserverais au besoin le droit de revenir, pour raison de lésion énorme?

Qu'est-ce à dire? moi, admirateur passionné des maîtres de la scène française, je mets *la Princesse Aurélie* dans la même classe, je l'élève à la même hauteur que les chefs-d'œuvre dramatiques des deux derniers siècles! Ce n'est point là mon raisonnement; mais je connais bon nombre de jeunes logiciens qui seraient de force à me le prêter : je vais nettement expliquer ma pensée.

Comparer n'est pas égaler. Des objets multiples, quoique d'un mérite différent, soutiennent le parallèle, et ne supposent pas néanmoins l'égalité. Quand l'inégalité est trop forte, quand il s'agit, par exemple, de la *Phèdre* de Racine et de la *Phèdre* de Pradon, l'idée seule d'un rapprochement entre les deux pièces est une niaiserie. Mais si, à quelque distance qu'il en soit placé, l'ouvrage dramatique que l'on met à côté de plusieurs autres se recommande par l'élégante correction du style, par l'harmonie poétique du vers, par une intrigue à la fois forte dans sa trame et délicate par la finesse des fils dont elle est tissue; si les caractères en sont variés et supérieurement soutenus; si les incidents dont elle est semée ne laissent entrevoir qu'à l'œil exercé du connaisseur un dénoûment frappant de surprise et de soudaineté, n'y aurait-il pas, surtout à notre époque, injustice et dureté à lui refuser le droit dont ont joui les plus illustres prédécesseurs du poëte moderne, d'en appeler de la représentation à la lecture, et de réclamer comme eux, à défaut de la sentence impartiale du théâtre, l'arrêt définitif de la lampe et du cabinet?

C'est là en effet que doit se ramener toute la question. La lecture sera-t-elle plus favorable à *la Princesse Aurélie* que ne l'a été la représentation? L'affirmative ne me paraît pas douteuse.

La donnée, ou pour parler français (clause de rigueur quand on rend compte d'un ouvrage de M. Casimir Delavigne), l'idée principale est spirituelle et piquante. Tromper un vieux tuteur qui veut épouser sans amour la fortune d'une jeune et belle pupille, chose vulgaire et facile! Toutes les Agnès, les Mariannes, les Rosines, ont ouvert la voie à ces artifices comiques, et en ont enseigné les chemins; il n'y a plus rien à faire sur nos théâtres pour de nouveaux Arnolphes, de nouveaux Harpagons, de nouveaux Bartholos. Mais qu'une jeune princesse qui ne donnera sa main qu'avec une couronne, qu'Aurélie, placée sous la vigilance rivale et jalouse de trois tuteurs ambitieux, dont chacun aspire à arriver, par la possession de la souveraine, à la possession de la souveraineté; que cette femme, qui n'a d'autre expérience que celle d'un amour secret qu'elle dissimule avec soin, et le sentiment d'une indépendance qu'elle ne sacrifiera qu'à l'objet aimé; que cette femme, dis-je, vienne à bout de tromper tour à tour, et de tromper les uns par les autres, trois hommes, madrés politiques, trois hommes consommés dans les manéges de la diplomatie, et exercés dans toutes les pratiques d'un gouvernement italien : voilà certes une conception tellement originale, que sans l'art avec lequel elle est exécutée, elle serait justement taxée d'invraisemblance et reléguée dans la classe de ces romans en dialogues qui, depuis quelques années, ont tristement remplacé sur notre beau théâtre la peinture des mœurs, ou le développement des caractères historiques.

Eh bien! cette charmante mystification n'est pas au fond ce qui amuse le plus dans l'ouvrage : il en est une autre que je préfère, et j'ai trouvé plusieurs bonnes têtes de mon avis : c'est celle qui a l'air de prendre pour victime le beau, l'intrépide, le jeune comte d'Avella, l'amant impétueux de la princesse, dont il est adoré, et qui semble, pendant toute la pièce, l'objet privilégié de ses rigueurs et de ses injustices. Rien n'est plus plaisant que la situation désespérante de ce pauvre d'Avella, qui a été banni, que l'on rappelle pour lui demander un compte sévère de son administration, et dont enfin, par un acte inouï de clémence souveraine, on veut bien faire un chevalier de Malte, avec la perspective assurée (car il faut tout dire) de la grande-maîtrise de l'ordre. D'Avella chevalier de Malte! Comme le vœu d'un célibat perpétuel ferait bien les affaires de l'amant et surtout celles de la maîtresse! Cependant on peut exprimer en très-beaux vers le contraire de ce que l'on pense et de ce que l'on désire. Je ne résiste pas au plaisir de citer ce court chef-d'œuvre de duplicité féminine :

> Voyez quels nobles champs à vos exploits ouverts!
> Du joug de l'infidèle affranchir nos deux mers;
> Ne brûlant sous la croix que d'une chaste ivresse,
> Avoir pour maître Dieu, la gloire pour maîtresse,
> Rival des Lascaris, des Villiers, des Gozon,
> A tant de noms fameux unir un plus grand nom;
> Un tel vœu, le passé m'en donne l'assurance,
> Quand il est fait par vous, est accompli d'avance.

Toutes les actions, tous les discours de la princesse tendent, on le devine sans peine, à éloigner le soupçon de son amour et l'idée de l'élévation prochaine du comte d'Avella. Les trois ministres, dont le consentement unanime est indispensable pour autoriser le

mariage d'Aurélie, amadoués par elle, et flattés chacun, à part, d'un plein succès, accordent une adhésion qui, d'après l'infaillibilité de leurs calculs, ne peut tourner qu'à leur avantage personnel. Le conseil est assemblé ; Aurélie monte sur son trône ; elle est entourée de tous les ministres, de tous les grands de l'État. Alphonse d'Avella, relégué dans un coin où personne ne s'aperçoit de sa présence, regarde avec une douloureuse résignation la solennité qui va lui enlever pour jamais la femme qu'il aurait épousée sous la bure, avec laquelle il aurait vécu fortuné dans une chaumière. Nobles qui m'entourez, dit Aurélie ;

> Nobles qui m'entourez, promettez-vous d'avance,
> Faites-vous le serment de fléchir sous sa loi?
> Oui, nous le jurons tous. — Comte, vous êtes roi !

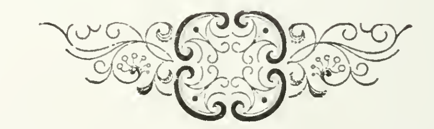
C'est, jusque-là, le dénoûment de *Sémiramis*, avec une forme semblable et à peu près les mêmes expressions. La différence est celle qui sépare une union très-légitime, très-raisonnable, d'une alliance incestueuse et dénaturée. Aussi, au lieu du bruit du tonnerre, de la lueur des éclairs, de toute cette pompe céleste ou diabolique qui, dans la tragédie de Voltaire, vient apporter un obstacle dirimant à un mariage impossible, on n'entend, dans la comédie de M. Casimir Delavigne, que les acclamations unanimes d'une cour qui applaudit à un nœud aussi bien assorti, et à peine peut-on distinguer, dans ce concert de félicitations bruyantes, les murmures étouffés des trois vieux ministres. Ces messieurs voient bien qu'en renonçant au trône, il leur faudra, pour comble de misère, résigner encore leurs trois beaux, leur trois utiles portefeuilles.

Dans une comédie dont la scène se passe à Salerne, un médecin est un personnage obligé. Policastro, médecin de la cour, est à son poste ; il égaye, par la généralité de sa complaisance obséquieuse, ce qu'il y a de grave dans le sujet ; on rit de la naïveté de son érudition et de ses fanfaronnades médicales, comme du désappointement des trois ministres.

Avec le trône et la main de la princesse, Alphonse reçoit en cadeau de noces les conseils suivants, que l'on ne peut trop répéter. Les vers ne sont pas de la même fabrique que ceux du traducteur de l'*École de Salerne*.

> Alphonse, levez-vous. Prince, je vous remets
> Un sceptre que vous seul porterez désormais.
> Prenez : c'est sans regret que je vous l'abandonne;
> Mais laissez-moi vous dire à quel prix je le donne.
> Vous allez commander à des sujets nombreux;
> Ne régnez pas pour vous, prince, régnez pour eux.
> Cherchez la vérité, fût-elle impitoyable,
> Ou faites-vous aimer pour vous la rendre aimable.
> Aux lois, reines de tous, soumettez le pouvoir,
> Soyez grand, s'il se peut; juste, c'est un devoir.
> Soyez bon : la grandeur y gagne quelque chose
> Régnez donc; et des soins que l'État vous impose,
> Quand le bonheur public n'exigera plus rien,
> S'il vous reste un moment, vous penserez au mien.

On lira avec un vif plaisir, souvent avec un sentiment vrai d'admiration, *la Princesse Aurélie*. Quand le Théâtre-Français, qui s'occupe, dit-on, de sa régénération, aura atteint son but, je veux dire, quand il sera revenu au bon sens, au naturel et à la poésie, il remettra *la Princesse Aurélie;* et le public, préparé par la lecture, se portera en foule à la représentation d'un ouvrage d'autant plus agréable pour lui qu'il en aura été plus longtemps et plus injustement privé.







MARINO FALIERO.

MARINO FALIERO

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 30 MAI 1829.

PERSONNAGES.

MARINO FALIERO, doge.
LIONI, patricien, un des Dix.
FERNANDO, neveu du doge.
STÉNO, jeune patricien, un des Quarante.
ISRAEL BERTUCCIO, chef de l'Arsenal.
BERTRAM, sculpteur.
BENETINDE, chef des Dix.
PIETRO, gondolier.
STROZZI, condottiere.
VEREZZA, affidé du conseil des Dix.
VICENZO, officier du palais ducal.
ÉLÉNA, femme du doge.
LES DIX, LA JUNTE.
LES SEIGNEURS DE LA NUIT.
GONDOLIERS, CONDOTTIERI.
GARDES, PERSONNAGES PARÉS ET MASQUÉS.

(La scène est à Venise, en 1355.)

On a expliqué diversement les motifs qui m'ont déterminé à transporter cet ouvrage de la Comédie-Française au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il en est qui me sont personnels et dont je crois inutile d'entretenir le public : je ne traiterai ici qu'une question générale.

J'ai conçu l'espérance d'ouvrir une voie nouvelle, où les auteurs qui suivront mon exemple pourront désormais marcher avec plus de hardiesse et de liberté, où des acteurs, dont le talent n'avait pas l'occasion de se produire, pourront s'exercer dans un genre plus élevé. Le public a semblé comprendre les conséquences que devait avoir, dans l'intérêt de tous, cette tentative, et j'en attribue le succès à ces dispositions bienveillantes.

Deux systèmes partagent la littérature. Dans lequel des deux cet ouvrage a-t-il été composé? c'est ce que je ne déciderai pas et ce qui d'ailleurs me paraît être de peu d'importance. La raison la plus vulgaire veut aujourd'hui de la tolérance en tout; pourquoi nos plaisirs seraient-ils seuls exclus de cette loi commune? L'histoire contemporaine a été fertile en leçons; le public y a puisé de nouveaux besoins : on doit beaucoup oser, si l'on veut les satisfaire. L'audace ne me manquera point pour remplir autant qu'il est en moi cette tâche difficile. Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regarde comme un dépôt sacré cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. Dans le reste, tous ont innové; tous, selon les mœurs, les besoins et le mouvement de leur siècle, ont suivi des routes différentes qui les conduisaient au même but. C'est en quelque sorte les imiter encore que de chercher à ne pas leur ressembler, et peut-être la plus grande preuve, l'hommage le mieux senti de notre admiration pour de tels hommes est ce désespoir même de faire aussi bien qui nous force à faire autrement.

J'ai toujours livré mes ouvrages au public sans les défendre : je n'ai pas pris parti contre mes juges. J'aurais mauvaise grâce à le faire aujourd'hui où une bienveillance presque générale est venue adoucir pour moi ce que la critique pouvait avoir de sévère. Je ne combattrai qu'une seule assertion. On a dit que mon ouvrage était une traduction de la tragédie de lord Byron. Ce reproche est injuste. J'ai dû me rencontrer avec lui dans quelques scènes données par l'histoire ; mais la marche de l'action, les ressorts qui la conduisent et la soutiennent, le développement des caractères et des passions qui la modifient et l'animent, tout est différent. Si je n'ai pas hésité à m'approprier plusieurs des inspirations d'un poëte que j'admire autant que personne, plus souvent aussi je me suis mis en opposition avec lui pour rester moi-même. Ai-je eu tort ou raison? Que le lecteur compare et prononce.

ACTE PREMIER

L'appartement du doge.

SCÈNE I.

ÉLÉNA. *Elle est assise et brode une écharpe.*

Une écharpe de deuil, sans chiffre, sans devise!
Hélas! triste présent! mais je l'avais promise,
Je devais l'achever... Vaincu par ses remords,
Du moins après ma faute, il a quitté nos bords;
Il recevra ce prix de l'exil qu'il s'impose.
(Elle se lève et s'approche de la fenêtre.)
Le beau jour! que la mer où mon œil se repose,
Que le ciel radieux brillent d'un éclat pur,
Et que Venise est belle entre leur double azur!
Lui seul ne verra plus nos lagunes chéries :
Il n'est qu'une Venise! on n'a pas deux patries!...
Je pleure... oui, Fernando, sur mon crime et le tien.

Pourquoi pleurer? j'ai tort : les pleurs n'effacent rien.
Mon bon, mon noble époux aime à me voir sourire;
Eh bien! soyons heureuse, il le faut...

(*Elle s'assied et ouvre un livre.*)

Je veux lire...
Le Dante, mon poëte! essayons... Je ne puis.
Nous le lisions tous deux : je n'ai pas lu depuis.

(*Elle reprend le livre qu'elle avait fermé.*)

Ses beaux vers calmeront le trouble qui m'agite.

« C'est par moi qu'on descend au séjour des douleurs;
« C'est par moi qu'on descend dans la cité des pleurs;
« C'est par moi qu'on descend chez la race proscrite.

« Le bras du Dieu vengeur posa mes fondements;
« La seule éternité précéda ma naissance,
« Et comme elle à jamais je dois survivre au temps :
« Entrez, maudits! plus d'espérance! »

Quel avenir, ô ciel, veux-tu me révéler?
Je tremble : est-ce pour moi que ces vers font parler
La porte de l'abîme où Dieu dans sa colère
Plonge l'amant coupable et l'épouse adultère?
Où suis-je, et qu'ai-je vu? Fernando!

SCÈNE II.

ÉLÉNA, FERNANDO.

FERNANDO.

Demeurez!
Le doge suit mes pas; c'est lui que vous fuirez.
Près de vous, Éléna, son neveu doit l'attendre.

ÉLÉNA.

Vous ne me direz rien que je ne puisse entendre,
Fernando, je demeure.

FERNANDO.

Eh quoi! vous détournez
Vos yeux, qu'à me revoir j'ai trop tôt condamnés!
Qu'ils me laissent le soin d'abréger leur supplice.
Quelques jours, et je pars, et je me fais justice;
Faut-il vous le jurer?

ÉLÉNA.

Ce serait vainement :
Lorsqu'on doit le trahir, que m'importe un serment?

FERNANDO.

Quel prix d'un an d'absence où j'ai langui loin d'elle!

ÉLÉNA.

Cette absence d'un an devait être éternelle;
Mais j'ai donné l'exemple, et ce n'est plus de moi
Qu'un autre peut apprendre à respecter sa foi.

FERNANDO.

Ne vous accusez pas, quand je suis seul parjure.

ÉLÉNA.

Quelque reproche amer qui rouvre ma blessure,
Pourquoi me l'épargner? Le plus cruel de tous
N'est-il pas votre aspect, et me l'épargnez-vous?
Où fuir? comment me vaincre? où trouver du courage
Pour comprimer mon cœur, étouffer son langage,
Pour me taire en voyant s'asseoir entre nous deux
L'oncle par vous trahi, l'époux... Mais je le veux;
Je veux forcer mes traits à braver sa présence,
A sourire, à tromper, à feindre l'innocence :
Ils mentiront en vain : si ma voix, si mon front,
Si mes yeux sont muets, ces marbres parleront.

FERNANDO.

Ah! craignez seulement de vous trahir vous-même.
Vos remords sont les miens près d'un vieillard qui m'ai-[me
Je me contrains pour lui, que la douleur tûrait,
Pour vous, que son trépas au tombeau conduirait.
Mais tout à l'heure encor quelle angoisse mortelle
Me causait de ses bras l'étreinte paternelle!
Tout mon sang s'arrêtait, quand sa main a pressé
Ce cœur qui le chérit et l'a tant offensé!
Ses pleurs brûlaient mon front qui rougissait de honte.

ÉLÉNA.

Et le tourment qu'il souffre, à plaisir il l'affronte,
Il le cherche, et pourquoi?

FERNANDO.

Pour suspendre un moment,
En changeant de douleurs, un plus affreux tourment.
Ce n'est pas mon amour, n'en prenez point d'ombrage,
Restez, ce n'est pas lui qui dompta mon courage.
J'en aurais triomphé! mais c'est ce désespoir
Que n'ont pu, dans l'exil, sentir ni concevoir
Tous ces heureux bannis de qui l'humeur légère
A fait des étrangers sur la rive étrangère;
C'est ce dégoût d'un sol que voudraient fuir nos pas;
C'est ce vague besoin des lieux où l'on n'est pas,
Ce souvenir qui tue; oui, cette fièvre lente,
Qui fait rêver le ciel de la patrie absente;
C'est ce mal du pays dont rien ne peut guérir,
Dont tous les jours on meurt sans jamais en mourir.
Venise!...

ÉLÉNA.

Hélas!

FERNANDO.

O bien qu'aucun bien ne peut rendre!
O patrie! ô doux nom, que l'exil fait comprendre,
Que murmurait ma voix, qu'étouffaient mes sanglots,
Quand Venise en fuyant disparut sous les flots!
Pardonnez, Éléna; peut-on vivre loin d'elle?
Si l'on a vu les feux dont son golfe étincelle,
Connu ses bords charmants, respiré son air doux,
Le ciel sur d'autres bords n'est plus le ciel pour nous.
Que la froide Allemagne et que ses noirs orages
Tristement sur ma tête abaissaient leurs nuages!
Que son pâle soleil irritait mes ennuis!
Ses beaux jours sont moins beaux que nos plus sombres [nuits.
Je disais, tourmenté d'une pensée unique :
Soufflez encor pour moi, vents de l'Adriatique!
J'ai cédé, j'ai senti frémir dans mes cheveux
Leur brise qu'à ces mers redemandaient mes vœux.
Dieu! quel air frais et pur inondait ma poitrine!
Je riais, je pleurais, je voyais Palestrine,
Saint-Marc, que j'appelais, s'approcher à ma voix,
Et tous mes sens émus s'enivraient à la fois
De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
Des trésors étalés dans ce bazar du monde,
Des jeux, des bruits du port, des chants du gondolier!...
Ah! des fers dans ces murs qu'on ne peut oublier!
Un cachot, si l'on veut, sous leurs plombs redoutables,
Plutôt qu'un trône ailleurs, un tombeau dans nos sa-[bles,
Un tombeau qui, parfois témoin de vos douleurs,
Soit foulé par vos pieds et baigné de vos pleurs!

ÉLÉNA.

Que les vôtres déjà n'arrosent-ils ma cendre!
Mais... ce ne fut pas moi, je me plais à l'apprendre,
Qui ramenai vos pas vers votre sol natal.
Il n'est plus, cet amour qui me fut si fatal.
Quand sa chaîne est coupable, un noble cœur la brise;
N'est-ce pas, Fernando? Je voudrais fuir Venise,
Dont les bords désormais sont votre unique amour,
Et pour vous y laisser m'en bannir à mon tour.

FERNANDO.

Vous, Éléna?

ÉLÉNA.

Qu'importe où couleraient mes larmes?
A ne plus les cacher je trouverais des charmes.
Oui, mon supplice, à moi, fut de les dévorer,
Lorsque, la mort dans l'âme, il fallait me parer,
Laisser là mes douleurs, en effacer l'empreinte,
Pour animer un bal de ma gaîté contrainte :
Heureuse, en leur parlant, d'échapper aux témoins,
Dans ces nuits de délire, où je pouvais du moins
Au profit de mes pleurs tourner un fol usage,
Et sous un masque enfin reposer mon visage.

FERNANDO.

Je ne plaignais que moi!

ÉLÉNA.

Mon malheur fut plus grand:
J'ai tenu sur mon sein mon époux expirant;
Tremblante à son chevet, de remords poursuivie,
Je ranimais en vain les restes de sa vie;
Je croyais, quand sur lui mes yeux voyaient peser
Un sommeil convulsif qui semblait m'accuser,
Qu'un avis du cercueil, qu'un rêve, que Dieu même
Lui dénonçait mon crime à son heure suprême;
Et que de fois alors je pris pour mon arrêt
Les accents étouffés que sa voix murmurait!
Comment peindre le doute où flottaient mes pensées,
Quand ma main, en passant sur ses lèvres glacées,
Interrogeait leur souffle, et que, dans mon effroi,
Tout, jusqu'à son repos, était sa mort pour moi?
Je fus coupable, ô Dieu! mais tu m'as bien punie:
La nuit où, dans l'horreur d'une ardente insomnie,
Il se leva, sur moi pencha ses cheveux blancs,
Et pâle me bénit de ses bras défaillants,
Il me parla de vous!

FERNANDO.

De moi!

ÉLÉNA.

Nuit vengeresse!
Nuit horrible! et pourtant j'ai tenu ma promesse.
Jusqu'au pied des autels j'ai gardé mon secret.
L'offrande qu'à nos saints ma terreur consacrait,
Je la portais dans l'ombre au fond des basiliques;
Je priais, j'implorais de muettes reliques,
Et sans bruit, sous les nefs je fuyais, en passant
Devant le tribunal d'où le pardon descend.

FERNANDO.

Mais le ciel accueillit votre ardente prière.

ÉLÉNA.

Celle des grands, du peuple et de Venise entière,
La mienne aussi peut-être; et vous, vous qu'aujourd'hui
Je trouve à mes chagrins moins sensible que lui,
Celle qui vous toucha quand vous m'avez quittée,
Pour l'oublier sitôt, l'avez-vous écoutée?

FERNANDO.

Si je l'entends encor, c'est la dernière fois:
Je pars. L'Adriatique a revu les Génois;
Venise me rappelle, et sait que leur audace
A quelques beaux trépas va bientôt laisser place.
Vos vœux seront remplis, je reviens pour mourir.

ÉLÉNA.

Pour mourir!

FERNANDO.

Mais ce sang que le fer va tarir,
Avant de se répandre où Venise l'envoie,
A battu dans mon sein d'espérance et de joie.
Il palpite d'amour! A quoi bon retenir
Ce tendre et dernier cri que la mort doit punir?
Je vous trompais; c'est vous, ce n'est pas la patrie,
Vous, qui rendez la force à cette âme flétrie;
Vous, vous que je cherchais sous ce climat si doux,
Sur ce rivage heureux qui ne m'est rien sans vous!
C'est votre souvenir qui charme et qui dévore;
C'est ce mal dont je meurs, et je voulais encore
Parler de ma souffrance aux lieux où vous souffrez,
Respirer un seul jour l'air que vous respirez,
Parcourir le Lido, m'asseoir à cette place
Où les mers de nos pas ont effacé la trace,
Voir ces murs pleins de vous, ce balcon d'où mes yeux
En vous les renvoyant recevaient vos adieux...

ÉLÉNA.

Par pitié!...

FERNANDO.

Cette fois l'absence est éternelle:
On revient de l'exil, mais la tombe est fidèle.
Je pars... Je mourrai donc, sûr que mon souvenir
De mes tourments jamais ne vint l'entretenir.
Ce prix qui m'était dû, qu'en vain je lui rappelle,
Cette écharpe, jamais... Dieu! qu'ai-je vu? C'est elle!
La voilà! je la tiens... Ah! tu pensais à moi!
Elle est humide encore, et ces pleurs, je les croi.
Tu me trompais aussi; nos vœux étaient les mêmes:
Allons! je puis mourir : tu m'as pleuré, tu m'aimes.

ÉLÉNA, *qui veut reprendre l'écharpe.*

Fernando!

FERNANDO.

Ton présent ne me doit plus quitter;
C'est mon bien, c'est ma vie! et pourquoi me l'ôter?
Je le garderai peu : ce deuil est un présage;
Mais d'un autre que moi tu recevras ce gage,
Mais couvert de mon sang, pour toujours séparé
De ce cœur, comme lui, sanglant et déchiré,
Qui, touché des remords où son amour te livre,
Pour cesser de t'aimer aura cessé de vivre.

ÉLÉNA.

On vient!

FERNANDO, *cachant l'écharpe dans son sein.*

Veillez sur vous un jour, un seul moment,
Par pitié pour tous trois.

ÉLÉNA.

Il le faut; mais comment
Contempler sans pâlir ces traits que je révère?

FERNANDO.

Quel nuage obscurcit leur majesté sévère?

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FERNANDO, FALIERO

FALIERO, *absorbé dans sa rêverie.*

Tous mes droits envahis! mon pouvoir méprisé!
Que n'ai-je pas souffert, que n'ont-ils point osé?
Mais après tant d'affronts dévorés sans murmure,
Cette dernière insulte a comblé la mesure.

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FERNANDO.

Que dit-il?

FALIERO, *les apercevant.*

Chère Éléna, pardon!
Fernando, mes enfants, dans quel triste abandon
Je languirais sans vous!... Tu nous restes, j'espère?

FERNANDO.

Mais Votre Altesse oublie...

FALIERO.

Appelle-moi ton père,
Ton ami.

FERNANDO.

Que l'État dispose de mon bras;
Qui peut prévoir mon sort?

FALIERO.

Qui? moi! Tu reviendras.
La mort, plus qu'on ne pense, épargne le courage.
Regarde-moi! j'ai vu plus d'un jour de carnage;
Sous le fanal de Gêne et les murs des Pisans,
Plus d'un jour de victoire, et j'ai quatre-vingts ans.
Tu reviendras. Ce sceptre envié du vulgaire
Moissonne, Fernando, plus de rois que la guerre.

FERNANDO.

Écartez vos ennuis.

FALIERO.

Pour en guérir, j'attends
Ce terme de ma vie, attendu trop longtemps.
Tu portes sans te plaindre une part de ma chaîne,
Pauvre Éléna! Je crus mon heure plus prochaine,
Lorsqu'à mon vieil ami je demandai ta main.
C'est un jour à passer, me disais-je, et demain
Je lui laisse mon nom, de l'opulence, un titre;
Mais un pouvoir plus grand de nos vœux est l'arbitre.
La faute en est à lui!

ÉLÉNA.

Qu'il prolonge vos jours,
Comme il les a sauvés!

FALIERO.

Sans toi, sans ton secours,
Je succombais naguère, et t'aurais affranchie.
Comme elle se courbait sous ma tête blanchie!
(*A Fernando.*)
Ah! si tu l'avais vue! ange compatissant,
Pour rajeunir le mien elle eût donné son sang!

FERNANDO.

Nous l'aurions fait tout deux.

ÉLÉNA.

Nous le devions.

FALIERO.

Je pense
Qu'avant peu mes enfants auront leur récompense.
Qu'il vous soit cher, ce don, bien qu'il vienne un peu tard.
Vivez, soyez heureux, et pensez au vieillard.

ÉLÉNA.

Hélas! que dites-vous?

FALIERO.

Éléna, je t'afflige...
Pour bannir cette idée, allons, sors, je l'exige.
Je veux à Fernando confier mon chagrin;
Mais toi tu le connais. L'aspect d'un ciel serein
A pour des yeux en pleurs un charme qui console.

ÉLÉNA.

Souffrez...

FALIERO.

Crains la fatigue, et sors dans ma gondole.
Contre l'ardeur du jour prends un masque léger,
Qui, sans lasser ton front, puisse le protéger.
Va, ma fille.

ÉLÉNA.

O bonté!

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

FALIERO, FERNANDO.

FALIERO.

C'est elle qu'on outrage!

FERNANDO.

Éléna!

FALIERO.

Moi; c'est moi.

FERNANDO.

Vous!

FALIERO.

Écoute et partage
Un fardeau qu'à moi seul je ne puis supporter.
C'est mon nom, c'est le nôtre à qui vient d'insulter
Un de ceux dont nos lois sur les bancs des Quarante
Font siéger à vingt ans la jeunesse ignorante.
Lois sages!

FERNANDO.

Qu'a-t-il fait?

FALIERO.

Le dirai-je? Irrité
D'un reproche public, mais par lui mérité,
L'insolent sur mon trône eut l'audace d'écrire...
Je les ai lus comme elle, et tous ont pu les lire,
Ces mots... mon souvenir ne m'en rappelle rien;
Mais ces mots flétrissaient mon honneur et le sien.

FERNANDO.

Le lâche! quel est-il?

FALIERO.

Cherche dans la jeunesse
Qui profane le mieux dix siècles de noblesse,
Qui fait rougir le plus les aïeux dont il sort?
Tête folle, être nul qu'un caprice du sort
Fit libre, mais en vain, car son âme est servile;
Courageux, on le dit; courageux entre mille,
Dont un duel heureux marque le premier pas;
Du courage! à Venise, eh! qui donc n'en a pas
Un Sténo!

FERNANDO.

Lui, Sténo!

FALIERO.

Bien que brisé par l'âge,
Je n'aurais pas, crois-moi, laissé vieillir l'outrage.
Près de Saint-Jean et Paul il est un lieu désert
Où, pour lui rendre utile un de ces jours qu'il perd,
Mon bras avec la sienne eût croisé cette épée...

FERNANDO.

Il vit!

FALIERO.

Pour peu de jours ma vengeance est trompée.
Sans leur permission puis-je exposer mon sang?
Privilége admirable! il vit grâce à mon rang.
(*Fernando fait un mouvement pour sortir.*
Où vas-tu?

FERNANDO.

Vous venger.

FALIERO.

Bien! ce courroux t'honore.
Bien! c'est un Faliero; je me retrouve encore:
C'est mon ardeur, c'est moi; c'est ainsi que jadis
Mon père à son appel eût vu courir son fils.
Mais l'affront fut public, le châtiment doit l'être.
Les Quarante déjà l'ont condamné peut-être.

FERNANDO.

Eh quoi! ce tribunal où lui-même...

FALIERO.

Tu vois
Comme Venise est juste et maintient tous les droits!
Nos fiers avogadors avaient reçu ma plainte;
Aux droits d'un des Quarante oser porter atteinte!
Quel crime! l'eût-on fait? mais leur prince outragé,
Qu'importe? et par ses pairs Sténo sera jugé.

FERNANDO.

S'ils l'épargnaient?

FALIERO.

Qui? lui! l'épargner! lui! ce traître!
Oui, traître à son serment, à Venise, à son maître:
L'épargner! qu'as-tu dit? l'oseraient-ils? sais-tu
Qu'il faut que je le voie à mes pieds abattu?
Sais-tu que je le veux, que la hache est trop lente
A frapper cette main, cette tête insolente?

FERNANDO.

O fureur!

FALIERO.

De mon nom, toi l'unique héritier,
Toi, mon neveu, mon fils, connais-moi tout entier:
Lis, mon âme est ouverte et montre sa faiblesse.
C'est peu de l'infamie où s'éteint ma vieillesse;
Cet affront dans mon sein éveille des transports,
D'horribles mouvements inconnus jusqu'alors.
J'en ai honte, et je crains de sonder ma blessure:
Devine, par pitié, comprends, je t'en conjure,
Comprends ce qu'à mon âge un soldat tel que moi
Ne pourrait sans rougir confier, même à toi.
Éléna!... se peut-il? si ce qu'on ose écrire...
Mais sur ses traits en vain je cherche le sourire.
D'où vient que mon aspect lui fait baisser les yeux?
Pourquoi loin des plaisirs se cacher dans ces lieux?
Pourquoi fuir cet asile, où, par la pénitence,
Le crime racheté redevient l'innocence?
Le sien est-il si grand, si terrible?... Insensé!
Tout me devient suspect, le présent, le passé;
J'interroge la nuit, les yeux fixés sur elle,
Jusqu'aux pleurs, aux aveux d'un sommeil infidèle,
Et j'ai vu, réveillé par cet affreux soupçon,
Ses lèvres se mouvoir et murmurer un nom.

FERNANDO.

Grand Dieu!

FALIERO.

Ne me crois pas; va, je lui fais injure;
Sténo!... jamais, jamais! sa vie est encor pure;
Jamais tant de vertu ne descendrait si bas;
Je n'ai rien soupçonné, rien dit; ne me crois pas!
Mais Sténo, mais celui dont le mensonge infâme
De cette défiance a pu troubler mon âme,
La déchirer ainsi, la briser, la flétrir!
Qu'on l'épargne! ah! pour lui c'est trop peu de mourir!
Il aurait, le cruel qui m'inspira ces doutes,
Plus d'une vie à perdre, elles me devraient toutes,
Oui toutes, sans suffire à mes ressentiments,
Leur sang, leur dernier souffle et leurs derniers tourments.

(*Il tombe sur un siége.*)

(*Après une pause.*)

Homme faible, où m'emporte une aveugle colère?
A Zara, quand j'appris la perte de mon frère,
Je domptai ma douleur et je livrai combat.
Prince, ferais-je moins que je n'ai fait soldat?

(*A Fernando.*)

L'État doit m'occuper: je vais dicter, prends place:

(*Fernando s'assied près d'une table.*)

« Moi, doge, aux Florentins. » Écris!

FERNANDO.

Ma main se glace.

FALIERO.

Allons! calme ce trouble... Ils recueillaient les voix;
Qu'ils sont lents!

FERNANDO.

Poursuivez.

FALIERO.

Qu'ai-je dit... aux Génois?

FERNANDO.

Votre Altesse écrivait au sénat de Florence.

FALIERO.

Ah! je voudrais en vain feindre l'indifférence!
Je ne le puis: je cède et me trouble à mon tour;
Mais on arrive enfin: je respire!

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, LE SECRÉTAIRE DES QUARANTE.

LE SECRÉTAIRE.

La Cour
Dépose son respect aux pieds de Votre Altesse.

FALIERO.

Leur respect est profond: jugeons de leur sagesse.
La sentence! donnez.

LE SECRÉTAIRE.

La voici.

FERNANDO, *à son oncle.*

Vous tremblez.

FALIERO.

Moi! non...je...non...pourquoi?...Lis, mes yeux sont
Lis. [troublés,

FERNANDO, *lisant.*

« Il est décrété d'une voix unanime
« Que Sténo convaincu... »

FALIERO.

Passe, je sais son crime.
Le châtiment?

FERNANDO.

Un mois dans les prisons d'État.

FALIERO.

Après?

FERNANDO.

C'est tout.

FALIERO, *froidement.*

Un mois!

FERNANDO.

Pour ce lâche attentat!

LE SECRÉTAIRE, *au doge.*

La Cour de Votre Altesse attend la signature.

FERNANDO, *à son oncle, qui s'approche de la table.*

Et vous...

FALIERO.

C'est mon devoir.

FERNANDO.

Quoi! d'approuver l'injure?

FALIERO. *Il laisse tomber la plume.*

Un mois! Dieu!

(*Au secrétaire, en lui remettant le papier.*)

Laissez-nous.

LE SECRÉTAIRE.

L'arrêt n'est pas signé.

FALIERO.

Non? j'ai cru...

(*Il signe rapidement.*)

Sortez donc.

SCÈNE VI.

FALIERO, FERNANDO.

FERNANDO.

Et, sans être indigné,
Vous consacrez vous-même une telle indulgence?

FALIERO, *en souriant.*

Tu le vois.

FERNANDO.

Quel sourire! il demande vengeance.

FALIERO.

Nos très-nobles seigneurs à l'affront qu'on m'a fait
N'ont-ils pas aujourd'hui pleinement satisfait?
Le châtiment railleur dont la faute est punie
Mêle à leur jugement le sel de l'ironie.
Ce soir chez un des Dix, où je suis invité,
Le vainqueur de Zara, par eux félicité,
Les verra s'applaudir d'avoir pu lui complaire...
Ils auront les honneurs d'un arrêt populaire.
Quoi! justice pour tous, hors pour le souverain,
C'est de l'égalité! Les gondoliers demain,
Égayant de mon nom une octave à ma gloire,
Chanteront sur le port ma dernière victoire.
Eh bien! je ris comme eux.

FERNANDO.

Plus triste que les pleurs,
Cette joie est amère; elle aigrit vos douleurs.

FALIERO, *qui se lève, avec violence.*

Où sont les Sarrasins, que je leur rende hommage?
Sur l'autel de saint Marc et devant son image,
Avec ce même bras qui leur fut si fatal,
Je leur veux à genoux jurer foi de vassal!

FERNANDO.

Est-ce vous qui parlez?

FALIERO.

Que les vaisseaux de Gênes,
Du port, forcé par eux, n'ont-ils rompu les chaînes!
Dans ses patriciens frappé Venise au cœur!
Venez : qu'au doigt sanglant d'un Génois, d'un vain-
Je passe l'anneau d'or, ce pitoyable gage, [queur,
Cet emblème imposteur d'un pouvoir qu'on outrage.

FERNANDO.

Est-ce au duc de Venise à former de tels vœux?

FALIERO.

Moi, duc! le suis-je encor? moi, le dernier d'entre eux?
Moi, prince en interdit; moi, vieillard en tutelle;
Moi, que la loi dédaigne et trouve au-dessous d'elle!

FERNANDO.

Son glaive était levé, quand le mien s'est offert:
Il s'offre encore.

FALIERO.

Attends!

FERNANDO.

Vous avez trop souffert,
Punissez.

FALIERO.

Et comment?

FERNANDO.

Je reviens vous l'apprendre.

FALIERO.

Que pourrais-tu, toi seul?

FERNANDO.

Ce que peut entreprendre
Un homme contre un homme.

FALIERO.

Et contre tous?

FERNANDO.

Plus bas!
Le courroux vous égare.

FALIERO.

Il m'éclaire : à ton bras
Un coupable suffit; mais s'ils sont tous coupables,
Que me font et l'un d'eux et ses jours misérables?
Me venger à demi, c'est ne pas me venger.
L'offenseur n'osa rien, osant tout sans danger:
Au-dessous de son crime un tel pardon le place,
Et de son insolence il n'avait pas l'audace.

Il n'outragea que moi : l'arrêt qu'ils ont rendu
Dans un commun outrage a seul tout confondu,
Un tribunal sacré qu'au mépris il condamne,
La loi qu'il fait mentir, le trône qu'il profane.
Si j'élève la voix, que d'autres se plaindront!
Ils ont, pour s'enhardir à m'attaquer de front,
Essayé sur le faible un pouvoir qui m'opprime,
Et monté jusqu'à moi de victime en victime.
Un peuple entier gémit : doge, ce n'est plus toi,
C'est lui que tu défends ; c'est l'État, c'est la loi ;
C'est le peuple enchaîné, c'est Venise qui crie :
Arme-toi ; Dieu t'appelle à sauver la patrie!

FERNANDO.

Seigneur, au nom du ciel...

FALIERO.

Opprobre à ma maison,
Si de leurs oppresseurs je ne leur fais raison!
Quels moyens?... je ne sais : les malheurs de nos armes
A Venise ulcérée ont coûté bien des larmes.
On s'en souvient : je veux... Si pour briser leurs fers
J'essayais... Il vaut mieux... Non, je puis... je m'y perds.
Je cherche et ne vois rien qu'à travers des nuages.
Mille desseins confus, mille horribles images,
Se heurtent dans mon sein, passent devant mes yeux ;
Mais je sens qu'un projet vengeur, victorieux,
Au sortir du chaos où je l'enfante encore,
Pour les dévorer tous dans le sang doit éclore.

FERNANDO.

Ah! que méditez-vous? craignez...

FALIERO.

Tu m'écoutais!
J'ai parlé : qu'ai-je dit? pense au trouble où j'étais :
(*A voix basse.*)
C'est un rêve insensé. Ce que tu viens d'entendre,
Il faut...

FERNANDO.

Quoi?

FALIERO.

L'oublier, ou ne le pas comprendre.
(*A un officier du palais, qui entre.*)
Que veut-on?

SCÈNE VII.

FALIERO, FERNANDO, VICENZO.

VICENZO.

La faveur d'un moment d'entretien ;
Et celui qui l'attend...

FALIERO.

Fût-ce un patricien,
Non ; s'il est offensé, qu'il s'adresse aux Quarante.

VICENZO.

Sa demande à l'État doit être indifférente ;
C'est un homme du peuple, à ce que j'ai pu voir,
Un patron de galère.

FALIERO.

Un instant! mon devoir
Est d'écouter le peuple ; il a droit qu'on l'écoute,
Le peuple! il sert l'État. Allez, quoi qu'il m'en coûte,
Je recevrai cet homme.
(*Vicenzo sort.*)
Implorer mon secours,
C'est avoir à se plaindre ; on peut par ses discours
Juger...

FERNANDO.

Je me retire.

FALIERO.

Oui, laisse-nous. Arrête!
Ne cherche pas Sténo, réserve-moi sa tête ;
Il est sacré pour toi.
(*Fernando sort.*)
Cet homme a des amis,
Et par eux... Après tout, l'écouter m'est permis ;
Je le dois : mais il vient.

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL BERTUCCIO.

FALIERO, *assis.*

Que voulez-vous?

ISRAEL.

Justice!

FALIERO.

Vain mot! pour l'obtenir l'instant n'est pas propice.

ISRAEL.

Il doit l'être toujours.

FALIERO.

Avez-vous un appui?

ISRAEL.

Plus d'un : mon droit d'abord, et le doge après lui.

FALIERO.

L'un sera méprisé ; pour l'autre, il vient de l'être.
Votre nom?...

ISRAEL.

N'est pas noble, et c'est un tort.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Israël Bertuccio.

FALIERO.

Ce nom m'est inconnu.

ISRAEL.

Noble, jusqu'à mon prince il serait parvenu.

FALIERO.

Auriez-vous donc servi?

ISRAEL.

Dans plus d'une entreprise.

FALIERO.

Sur mer?

ISRAEL.

Partout.

FALIERO.

En brave?

ISRAEL.

En soldat de Venise.

FALIERO.

Sous plus d'un général?

ISRAEL.

Un seul qui les vaut tous.

FALIERO.

C'est trop dire d'un seul.

ISRAEL.

Non.

FALIERO.

Quel est-il?

ISRAEL.

C'est vous.

FALIERO.

Israël!... Oui, ce nom revient à ma mémoire;
C'est vrai, brave Israël, tu servis avec gloire;
Tu combattis sous moi.

ISRAEL.

Mais dans des jours meilleurs.
On triomphait alors.

FALIERO, *avec joie.*

A Zara!

ISRAEL.

Comme ailleurs:
Vous commandiez!

FALIERO.

Allons, dis-moi ce qui t'amène;
(*Il se lève et s'approche d'Israël.*)
Parle à ton général, et conte-lui ta peine,
Dis, mon vieux camarade!

ISRAEL.

Eh bien donc, je me plains...
M'insulter! on l'a fait! Par le ciel et les saints,
Israël sans vengeance, et réduit à se plaindre!...
Pardon, mon général, je ne puis me contraindre:
Qui souffre est excusé.

FALIERO.

Je t'excuse et le dois:
Rappeler son affront, c'est le subir deux fois.

ISRAEL.

Deux fois! subir deux fois l'affront que je rappelle!
Que maudit soit le jour où, pour prix de mon zèle,
Votre prédécesseur, mais non pas votre égal,
Me fit patron du port et chef de l'arsenal!

FALIERO.

C'était juste.

ISRAEL.

Et pourtant, sans cette récompense,
Viendrais-je en suppliant vous conter mon offense?
Chargé par le conseil de travaux importants...
Je tremble malgré moi, mais de fureur.

FALIERO.

J'entends.

ISRAEL.

Je veillais à mon poste: un noble vient, déclare
Qu'il faut quitter pour lui nos vaisseaux qu'on répare.
Il maltraite à mes yeux ceux qui me sont soumis:
Je cours les excuser; ils sont tous mes amis,
Tous libres, par saint Marc, gens de cœur, gens utiles.
Dois-je donc, pour un noble et ses travaux futiles,
Me priver d'un seul bras sur la flotte occupé?
Le dois-je? prononcez.

FALIERO.

Non, certe.

ISRAEL.

Il m'a frappé!...
Que n'est-ce avec le fer!

FALIERO.

Du moins tu vis encore.

ISRAEL.

Sans honneur: le fer tue et la main déshonore.
Un soufflet! Sur mon front, ce seul mot prononcé
Fait monter tout le sang que l'État m'a laissé.
Il a coulé mon sang, dont la source est flétrie,
Mais sous la main d'un noble, et non pour la patrie;
L'outrage est écrit là: sa bague, en l'imprimant,
A creusé sur ma joue un sillon infamant.
Montre donc maintenant, montre tes cicatrices,
Israël, la dernière a payé tes services.

FALIERO.

Et l'affront qu'on t'a fait...

ISRAEL.

Je ne l'ai pas rendu:
Je respecte mes chefs. A prix d'or j'aurais dû
Me défaire de lui sous le stylet d'un brave;
Mais j'ai dit: Je suis libre, on me traite en esclave;
Pour mon vieux général tous les droits sont sacrés,
Il me rendra justice; et vous me la rendrez.

FALIERO.

On ne me la fait pas: comment puis-je la rendre?

ISRAEL.

On ne vous la fait pas? à vous! pourquoi l'attendre?
Si j'étais doge...

FALIERO.

Eh bien?

ISRAEL.

Je...

FALIERO, *vivement.*

Tu te vengerais!

ISRAEL.

Demain.

FALIERO.

Tu le peux donc?

ISRAEL.

Non... mais je le pourrais
Si j'étais doge.

FALIERO.

Approche et parle sans mystère.

ISRAEL.

On risque à trop parler ce qu'on gagne à se taire.

FALIERO.

Tu sais qu'un mot de moi peut donner le trépas,
Tu le crains?

ISRAEL.

Je le sais, mais je ne le crains pas.

FALIERO.

Pourquoi?

ISRAEL.

Notre intérêt nous unit l'un à l'autre;
J'ai ma cause à venger, mais vous avez la vôtre.

FALIERO.

Ainsi donc, pour le faire, il existe un complot?
De quelle part viens-tu?

ISRAEL.

De la mienne. En un mot,
Pour soutenir nos droits voulez-vous les confondre?

FALIERO.

Je veux t'interroger avant de te répondre.

ISRAEL.

Qui m'interrogera, vous, ou le doge?

FALIERO.

Moi.
Pour le doge, il n'est plus.

ISRAEL.

C'est parler, je vous croi.

FALIERO.

Parle donc à ton tour.

ISRAEL.

Si le peuple murmure
Du joug dont on l'accable et des maux qu'il endure,
Est-ce moi qui l'opprime?

FALIERO.

Il comprend donc ses droits?

ISRAEL.

La solde que l'armée attend depuis deux mois,
Si d'autres, la payant, tentent par ce salaire
De nos condottieri la bande mercenaire,
Puis-je l'empêcher, moi?

FALIERO.

Vous avez donc de l'or?

ISRAEL.

Si de vrais citoyens, car il en est encor,
Des soldats du vieux temps, du vôtre, et qu'on méprise,
Par la foi du serment sont liés dans Venise;
Aux glaives des tyrans, qu'ils veulent renverser,
Suis-je un patricien, moi, pour les dénoncer?

FALIERO.

Achève.

ISRAEL.

J'ai tout dit.

FALIERO.

Ce sont là des indices.
Le reste, ton projet, tes amis, tes complices?

ISRAEL.

Mon projet? c'est le vôtre.

FALIERO.

En ai-je un?

ISRAEL.

Mes moyens?
Mon courage, cette arme...

FALIERO.

Et les armes des tiens.
Tes complices? leurs noms?

ISRAEL

Je n'ai pas un complice.

FALIERO.

Quoi! pas un?

ISRAEL.

En a-t-on pour rendre la justice?

FALIERO.

Tes amis, si tu veux.

ISRAEL.

Quand vous serez le leur.

FALIERO.

Moi! je...

ISRAEL.

Vous reculez!

FALIERO

Agir avec chaleur,
Concevoir froidement, c'est le secret du maître.
Puis-je rien décider avant de tout connaître?
Mais le sénat m'appelle, un plus long entretien
Pourrait mettre au hasard mon secret et le tien.

ISRAEL.

Vous revoir au palais serait risquer ma tête...
Le seigneur Lioni vous attend à sa fête;
J'irai.

FALIERO.

Te reçoit-il?

ISRAEL.

Mon bras sauva ses jours;
J'eus tort : c'est un de plus.

FALIERO.

Affable en ses discours,
Dans ses actes cruels, esprit fin, âme dure,
Assistant du même air au bal qu'à la torture,
Soupçonneux mais plus vain, et dans sa vanité
Épris d'un fol amour de popularité,
Il doit te recevoir.

ISRAEL.

Il en a le courage.
Du marin parvenu le rude et fier langage
Le trompe en l'amusant; et sans prendre un soupçon
Dans la bouche de fer il trouverait mon nom.

FALIERO.

Mais la torture est prête aussitôt qu'il soupçonne.

ISRAEL.

Je la supporterais de l'air dont il la donne.

FALIERO.

Tu me gagnes le cœur.

ISRAEL.

Vos ordres, général?

FALIERO.

J'irais à leurs regards m'exposer dans un bal,
Rendre en les acceptant leurs mépris légitimes,
Chercher mes ennemis!

ISRAEL.

Non, compter vos victimes.

FALIERO, *vivement.*

Je n'ai rien décidé.

ISRAEL.

Voulez-vous me revoir?

FALIERO.

Plus tard.

ISRAEL.

Jamais.
(*Il fait un pas pour sortir.*)

FALIERO.

Reviens.

ISRAEL.

A ce soir?

FALIERO, *après une pause.*

A ce soir.
(*Israël sort.*)

ACTE DEUXIÈME

Le palais de Lioni : salon très-riche, galerie au fond; une table où sont disposés des échecs.

SCÈNE I.

LIONI, VEREZZA, DEUX AUTRES AFFIDÉS DU CONSEIL DES DIX, *sur le devant de la scène;* SERVITEURS *occupés des apprêts d'un bal;* BERTRAM, *au fond, dans un coin.*

LIONI, *bas à Verezza.*

On vous a de Sténo renvoyé la sentence;
Vous l'exécuterez, mais avec indulgence.
L'État veut le punir comme un noble est puni :
Des égards, du respect.

VEREZZA.

Le seigneur Lioni
Me parle au nom des Dix?

LIONI.

Leur volonté suprême
Laisse-t-elle un d'entre eux parler d'après lui-même?
Vous pouvez être doux, en voici l'ordre écrit.
(*Le prenant à part.*)
Cet autre ne l'est pas : il regarde un proscrit
Par jugement secret traité comme il doit l'être;
Le prisonnier des plombs : une gondole, un prêtre,
Au canal Orfano. Sortez.
(*A ses valets.*)
Partout des fleurs!
Que les feux suspendus et l'éclat des couleurs,
Que le parfum léger des roses de Byzance,
Les sons qui de la joie annoncent la présence,
Que cent plaisirs divers d'eux-mêmes renaissants
Amollissent les cœurs et charment tous les sens!
(*A Bertram.*) (*Aux valets.*)
Approchez-vous, Bertram. Laissez-nous.

SCÈNE II.

LIONI, BERTRAM.

LIONI.

Ma colère
A cédé, quoique juste, aux pleurs de votre mère;
Le sein qui vous porta nous a nourris tous deux;
Je m'en suis souvenu.

BERTRAM.

Monseigneur!...

LIONI.

Malheureux!
Quel orgueil fanatique ou quel mauvais génie
De censurer les grands t'inspira la manie?

BERTRAM.

Je leur dois tous mes maux.

LIONI.

Bertram, sans mon appui,
Sur le pont des Soupirs tu passais aujourd'hui;
On t'oubliait demain.

BERTRAM.

Je demeure immobile;
Quoi! le pont des Soupirs!

LIONI.

Sois un artiste habile,
Un sculpteur sans égal; mais pense à tes travaux,
Et, quand tu veux blâmer, parle de tes rivaux.
L'État doit aux beaux-arts laisser ce privilége,
C'est ton droit; plus hardi, tu deviens sacrilége.

BERTRAM.

On ne l'est qu'envers Dieu.

LIONI.

Mais ne comprends-tu pas
Que ceux qui peuvent tout sont les dieux d'ici-bas?...
On t'aime à Rialto, dans le peuple on t'écoute,
Dis que je t'ai sauvé : tu le diras?

BERTRAM.

Sans doute;
De raconter le bien le ciel nous fait la loi.

LIONI.

Et d'oublier le mal; mais tes pareils et toi,
Les mains jointes, courbés sur vos pieux symboles,
Des pontifes divins vous croyez les paroles :
Du pouvoir qu'ils n'ont pas ils sont toujours jaloux,
Et vous ouvrant le ciel, ils le ferment pour nous.

BERTRAM.

Non pour vous, mais pour ceux que leur Dieu doit maudire.

LIONI.

Tu te crois saint, Bertram, et tu crains le martyre.
La torture...

BERTRAM.

Ah! pitié!

LIONI.

Des grands parle à genoux.

BERTRAM.

De ma haine contre eux je vous excepte, vous.

LIONI.

Que leur reproches-tu?

BERTRAM.

Ma misère.

LIONI.

Sois sage,
Travaille, tu vivras.

BERTRAM.

Promettre est leur usage;
Car l'ivoire ou l'ébène à leurs yeux est sans prix,
Quand il doit de mes mains passer sous leurs lambris.
Mais l'ont-ils, ce travail, achevé pour leur plaire?
J'expire de besoin et j'attends mon salaire.

LIONI.

A-t-on des monceaux d'or pour satisfaire à tout?
Je les verrai. Mais parle, on célèbre ton goût;
Quels marbres, quels tableaux, aux miens sont comparables?
Regarde ces apprêts : que t'en semble?

BERTRAM.

Admirables!

LIONI.

Voyons, j'aime les arts et prends tes intérêts :
(*A voix basse.*)
Les Dix, pour tout savoir, ont des agents secrets,

Et nous payons fort cher leurs utiles services;
Tu nous pourrais comme eux rendre ces bons offices.
De nos patriciens plus d'un s'en fait honneur.

BERTRAM.

Je préfère pourtant...

LIONI.

Quoi?

BERTRAM.

Mourir, monseigneur.

LIONI.

Insensé!

BERTRAM.

Mais comptez sur ma reconnaissance.

LIONI.

Me la prouver, je crois, n'est pas en ta puissance.

BERTRAM.

Le dernier peut un jour devenir le premier.

LIONI.

Comment?

BERTRAM.

Dieu nous l'a dit.

LIONI.

Garde-toi d'oublier
Que des vertus ici l'humilité chrétienne
Est la plus nécessaire, et ce n'est pas la tienne.
Sténo!... sors.

SCÈNE III.

LIONI, BERTRAM, STÉNO.

(*Il porte un domino ouvert qui laisse voir un costume très-élégant; il a son masque à la main.*)

STÉNO, *à Bertram.*

Gloire à toi, Phidias de nos jours;
J'ai reçu ton chef-d'œuvre, et te le dois toujours,
Mais un mois de prison va régler mes dépenses;
Je te paierai bientôt.

BERTRAM, *à part, en s'inclinant.*

Plus tôt que tu ne penses.

SCÈNE IV.

LIONI, STÉNO.

LIONI.

Qui? vous, Sténo, chez moi!

STÉNO.

C'est mal me recevoir.

LIONI.

Condamné le matin, venir au bal le soir!

STÉNO.

Ma journée est complète et la nuit la couronne :
Je veux prendre congé de ceux que j'abandonne.
Demain je suis captif; à votre prisonnier
Laissez du moins ce jour, ce jour est le dernier.

LIONI.

Le doge vient ici; je reçois la duchesse,
Et...

STÉNO.

Sa beauté vaut mieux que son titre d'altesse.
Que ne m'est-il permis de choisir mes liens!
Les fers de son époux sont moins doux que les siens.

LIONI.

Il ne faut pas plus loin pousser ce badinage.
Même en vous punissant croyez qu'on vous ménage.

STÉNO.

J'aime votre clémence et l'effort en est beau :
M'ensevelir vivant dans la nuit du tombeau!
Et pourquoi? pour trois mots que j'eus le tort d'écrire.
Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,
Prouve que d'un guerrier mille fois triomphant
La vieillesse et l'hymen ne font plus qu'un enfant.
Au reste il est ici l'idole qu'on encense,
Pour lui rendre en honneurs ce qu'il perd en puissance.

LIONI.

A ces honneurs, Sténo, gardez-vous d'attenter.
Par égard pour nous tous, qu'il doit représenter
Au timon de l'État, dont nous tenons les rênes,
Il faut baiser ses mains en leur donnant des chaînes.
Ainsi donc pour ce soir, je le dis à regret,
Mais...

STÉNO.

Mon déguisement vous répond du secret.
Non : ne me privez pas du piquant avantage
D'entendre, à son insu, l'auguste personnage.
Autour de la duchesse heureux de voltiger,
C'est en la regardant que je veux me venger.
Je veux suivre ses pas, dans ses yeux je veux lire,
Tout voir sans être vu, tout juger sans rien dire,
Et de votre pouvoir invisible et présent
Offrir, au sein des jeux, l'image en m'amusant.

LIONI.

Veiller sur vous, Sténo, n'est pas votre coutume?

STÉNO.

Qui peut me deviner, caché sous mon costume.
Sous ce masque trompeur, le peut-on? regardez :
Noir comme le manteau d'un de vos affidés.

LIONI.

Respectons les premiers ce qu'il faut qu'on redoute.

STÉNO.

Je ne ris plus de rien : je sais ce qu'il en coûte,
Pas même des époux! N'est-il pas décrété
Que c'est un crime ici de lèse-majesté?

LIONI.

Incorrigible!

STÉNO.

Eh non! un mot vous épouvante;
Mais ne redoutez plus ma liberté mourante :
C'est son dernier soupir; il devait s'exhaler
Contre un vieillard chagrin qui vient de l'immoler.

LIONI.

Vous abusez de tout.

STÉNO.

Il le faut à notre âge :
Le seul abus d'un bien en fait aimer l'usage.
Quoi de plus ennuyeux que vos plaisirs sensés?
Ils rappellent aux cœurs, trop doucement bercés
Par un retour prévu d'émotions communes,
Ce fade mouvement qu'on sent sur les lagunes.
En ôtez-vous l'excès, le plaisir perd son goût.

Mais l'excès nous réveille, il donne un charme à tout.
Un amour vous suffit; moi, le mien se promène
De l'esclave de Smyrne à la noble Romaine,
Et de la courtisane il remonte aux beautés
Que votre bal promet à mes yeux enchantés.
Le jeu du casino me pique et m'intéresse;
Mais j'y prodigue l'or, ou j'y meurs de tristesse.
Si la liqueur de Chypre est un heureux poison,
C'est alors qu'affranchi d'un reste de raison,
Mon esprit pétillant, qui fermente comme elle,
Des éclairs qu'il lui doit dans l'ivresse étincelle.
Mes jours, je les dépense au hasard, sans compter :
Qu'en faire? on en a tant! peut-on les regretter?
Pour les renouveler, cette vie où je puise
Est un trésor sans fond qui jamais ne s'épuise;
Ils passent pour renaître, et mon plus cher désir
Serait d'en dire autant de l'or et du plaisir.
Je parle en philosophe.

LIONI.

Et je réponds en sage :
Vous ne pouvez rester.

STÉNO.

Quittez donc ce visage,
Dans la salle des Dix il vous irait au mieux;
Mais tout, excepté lui, me sourit en ces lieux.

LIONI.

Flatteur!

STÉNO.

Chaque ornement, simple avec opulence,
Prouve le goût du maître et sa magnificence.
(*Plusieurs personnes parées ou masquées traversent la galerie du fond.*)

LIONI.

Soyez donc raisonnable : on vient de tous côtés.
J'aurais tort de permettre...

STÉNO.

Oui : mais vous permettez.
Vous, de qui la raison plane au-dessus des nôtres,
Ayez tort quelquefois par pitié pour les autres.
Mes adieux au plaisir seront cruels et doux :
C'est vouloir le pleurer que le quitter chez vous.

UN SERVITEUR DE LIONI, *annonçant.*

Le doge.

LIONI.

Fuyez donc : s'il vous voit...

STÉNO.

Impossible!
Je me perds dans la foule et deviens invisible.

SCÈNE V.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, BENETINDE, LIONI, ISRAEL, SÉNATEURS, COURTISANS, etc.

LIONI, *au doge.*

Posséder Son Altesse est pour tous un bonheur;
Mais elle sait quel prix j'attache à tant d'honneur.

FALIERO.

Je ne devais pas moins à ce respect fidèle
Dont chaque jour m'apporte une preuve nouvelle.

LIONI, *à la duchesse.*

Madame, puissiez-vous ne pas trop regretter
Le palais que pour moi vous voulez bien quitter!

ÉLÉNA.

Vous ne le craignez pas.

LIONI, *à Fernando.*

Quelle surprise aimable!
Fernando de retour!

FERNANDO.

Le sort m'est favorable,
Je reviens à propos.

LIONI, *lui serrant la main.*

Et pour faire un heureux.
(*A Benetinde, qui cause avec le doge.*)
Salut au chef des Dix. Le plus cher de mes vœux
Est que de ses travaux ma fête le repose.

BENETINDE.

Occupé d'admirer, peut-on faire autre chose?
(*Au doge, en reprenant sa conversation.*)
Vous penchez pour la paix?

FERNANDO.

J'ai vu plus d'une cour,
Et pourtant rien d'égal à ce brillant séjour.

ÉLÉNA.

C'est un aveu flatteur après un long voyage.

LIONI.

(*Aux nobles Vénitiens.*) (*A Israël.*)
Soyez les bienvenus! Je reçois ton hommage,
Mon brave!

ISRAEL, *bas à Lioni.*

Sous le duc j'ai servi vaillamment;
Il peut me protéger, présentez-moi.

LIONI, *le prenant par la main.*

Comment!
Viens.

ÉLÉNA.

De qui ce tableau?

LIONI, *qui se retourne, en présentant Israël.*

D'un maître de Florence,
Du Giotto.

LE DOGE, *à Israël.*

Dès ce soir vous aurez audience.

BENETINDE, *regardant le tableau, tandis qu'Israël cause avec le doge.*

Où se passe la scène?

LIONI, *qui se rapproche de lui.*

Eh, mais! à Rimini.
La belle Francesca, dont l'amour est puni,
Voit tomber, sous le bras d'un époux trop sévère,
Le trop heureux rival que son cœur lui préfère.

ÉLÉNA, *à part.*

Je tremble.

LIONI.

Quel talent! regardez : le jaloux
Menace encor son frère expirant sous ses coups.

BENETINDE.

Son frère ou son neveu?

FERNANDO.

Dieu!

LIONI, *à Benetinde.*

Relisez le Dante :

(*A la duchesse.*)

Son frère Paolo. Que la femme est touchante,
N'est-ce pas?

ÉLÉNA.

Oui, sublime.

(*Ici les premières mesures d'une danse vénitienne.*)

LIONI.

Ah ! j'entends le signal.

(*Au doge.*)

Monseigneur passe-t-il dans le salon de bal?

FALIERO.

Ces divertissements ne sont plus de mon âge.

LIONI, *lui montrant les échecs.*

On connaît votre goût : voici le jeu du sage.

FERNANDO, *à Éléna.*

Pour le premier quadrille acceptez-vous ma main?

ÉLÉNA.

On vous a devancé.

LIONI, *offrant la main à Éléna.*

Je montre le chemin.

(*A Israël, en montrant le doge.*)

Fais ta cour.

BENETINDE, *à Fernando.*

Donnez-moi quelques détails sincères
Sur ce qu'on dit de nous dans les cours étrangères.

(*Tout le monde sort, excepté le doge et Israël.*)

SCÈNE VI

FALIERO, ISRAEL.

FALIERO.

Enfin nous voilà seuls.

ISRAEL.

Décidons de leurs jours.

FALIERO.

Quel mépris dans leurs yeux!

ISRAEL.

Fermons-les pour toujours.

FALIERO.

Même en se parlant bas qu'ils montraient d'insolence!

ISRAEL.

Nous allons pour toujours les réduire au silence.

FALIERO.

De leur sourire amer j'aurais pu me lasser.

ISRAEL.

La bouche d'un mourant sourit sans offenser.

FALIERO.

Ne peut-on nous troubler?

(*La musique recommence.*)

ISRAEL.

Le plaisir les enivre.
Ils pressentent leur sort et se hâtent de vivre.
De ce bruyant concert entendez-vous les sons?

FALIERO.

Le temps vole pour eux.

ISRAEL.

Et pour nous : agissons.

FALIERO.

La liste de vos chefs?

ISRAEL, *qui lui remet un papier.*

La voici.

FALIERO.

Tu m'étonnes.
Tu te crois sûr de moi, puisque tu me la donnes.

ISRAEL.

Je le puis.

FALIERO.

Pas de noms!

ISRAEL.

Mais des titres; voyez!

FALIERO.

Qui sont peu rassurants.

ISRAEL.

Plus que vous ne croyez.

FALIERO.

Un pêcheur, un Dalmate, un artisan!

ISRAEL.

Qu'importe?
Chacun a trente amis pour lui prêter main-forte.

FALIERO.

Un gondolier!

ISRAEL.

Trois cents; car je lui dois l'appui
De tous ses compagnons, non moins braves que lui.

FALIERO.

Que fais-tu d'un sculpteur?

ISRAEL.

Le ciel, dit-on, l'inspire.
Homme utile! avec nous c'est saint Marc qui conspire.

FALIERO.

Des esclaves!

ISRAEL.

Nombreux.

FALIERO.

Mais qui vous ont coûté
Beaucoup d'or?

ISRAEL.

Un seul mot.

FALIERO.

Et lequel?

ISRAEL.

Liberté.

FALIERO.

Mille condottieri vous coûtent davantage.

ISRAEL.

Rien.

FALIERO.

Dis vrai.

ISRAEL.

J'ai promis...

FALIERO.

Eh! quoi donc?

ISRAEL.

Le pillage.

FALIERO.

Je rachète Venise, et donne pour rançon...

ISRAEL.

Le trésor?

FALIERO.
Tous mes biens.
ISRAEL.
Que j'accepte en leur nom.
FALIERO.
Deux mille! avec ce nombre il faut tout entreprendre!
C'est peu pour attaquer!
ISRAEL.
C'est beaucoup pour surprendre.
FALIERO.
J'en conviens; mais sans moi pourquoi n'agis-tu pas?
ISRAEL.
C'est qu'il nous faut un chef, s'il vous faut des soldats.
FALIERO.
Et vous m'avez choisi?
ISRAEL.
Pour vaincre.
FALIERO, *écoutant.*
Le bruit cesse;
Occupons-nous tous deux.
ISRAEL.
Comment?
FALIERO.
Le temps nous presse:
Des échecs!... C'est pour moi qu'on les a préparés.
(*Lui faisant signe de s'asseoir.*)
Qu'ils servent nos projets.
ISRAEL, *assis.*
Ces nouveaux conjurés
Seront discrets du moins.
FALIERO.
Silence!

SCÈNE VII.

FALIERO, ISRAEL, LIONI.

(*Plusieurs personnes, pendant cette scène et la suivante, traversent le salon, se promènent dans la galerie, s'arrêtent à des tables de jeu, jettent et ramassent de l'or; enfin tout le mouvement d'une fête.*)

LIONI, *à Faliero.*
Votre Altesse
Dédaigne nos plaisirs.
FALIERO.
Non, mais j'en fuis l'ivresse.
LIONI.
Mon heureux protégé joue avec monseigneur!
FALIERO, *posant la main sur l'épaule d'Israël.*
J'honore un vieux soldat.
LIONI.
Digne d'un tel honneur.
ISRAEL.
C'est un beau jour pour moi.
LIONI, *à Faliero.*
Vous aurez l'avantage,
Puisque ce noble jeu de la guerre est l'image.
ISRAEL.
Je tente, je l'avoue, un combat inégal.
LIONI.
Voyons si le marin vaincra son amiral.
(*Au doge.*)
Vous commencez?
FALIERO.
J'espère achever avec gloire.
LIONI.
Je ne puis décider où penche la victoire;
Le salon me réclame, et vous m'excuserez.
FALIERO.
D'un maître de maison les devoirs sont sacrés;
Remplissez-les.
LIONI, *se retirant.*
Pardon!

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL.

(*On circule dans le salon; on joue dans la galerie; de temps en temps on voit Sténo, masqué, poursuivre la duchesse.*)

ISRAEL.
(*Haut.*) (*A voix basse.*)
Au roi!... c'est un présage.
Voulez-vous être roi?
FALIERO.
Pour sortir d'esclavage.
ISRAEL.
Pour nous en délivrer.
FALIERO.
Roi de sujets heureux.
ISRAEL.
Qu'ils soient libres par vous, et soyez roi par eux.
FALIERO.
Je veux voir tes amis.
ISRAEL.
Sur quel gage repose
Le salut incertain de leurs jours que j'expose?
FALIERO.
Ma parole en est un qu'ils doivent accepter.
ISRAEL.
Sur ce gage en leur nom je ne puis pas traiter.
FALIERO.
Il a suffi pour toi.
ISRAEL.
Mais j'en demande un autre
Pour garant de leur vie.
FALIERO.
Et quel est-il?
ISRAEL.
La vôtre.
FALIERO.
Tu veux que je me livre?
ISRAEL.
Et je dois l'exiger.
FALIERO.
Chez toi?
ISRAEL.
Non, sous le ciel. Quand je cours un danger,
J'aime les lieux ouverts pour s'y perdre dans l'ombre.
FALIERO.
Quelle nuit choisis-tu?
ISRAEL.
Cette nuit.

FALIERO.

Elle est sombre.

ISRAEL.

Belle d'obscurité pour un conspirateur,
Profonde, et dans le ciel pas un seul délateur.

FALIERO.

Mais sur la terre?

ISRAEL.

Aucun. Comptez sur ma prudence.
N'admettez qu'un seul homme à cette confidence.

FALIERO.

Qui donc?

ISRAEL.

Votre neveu.

FALIERO

Non, j'irai seul.

ISRAEL.

Pourquoi?

FALIERO.

Pour que ma race en lui vive encore après moi.
Le lieu?

(*La musique se fait entendre; tout le monde rentre dans la salle de bal.*)

ISRAEL.

Saint-Jean-et-Paul.

FALIERO.

Conspirer sur la cendre
De mes nobles aïeux ranimés pour m'entendre!

ISRAEL.

Ils seront du complot.

FALIERO.

Et le plus révéré,
Dont l'image est debout près du parvis sacré,
Me verra donc trahir ma gloire et mes ancêtres!

ISRAEL.

Trahir! que dites-vous?

FALIERO.

Oui, nous sommes des traîtres.

ISRAEL.

Si le sort est pour eux; mais s'il nous tend la main,
Les traîtres d'aujourd'hui sont des héros demain.

FALIERO.

Je doute...

ISRAEL.

Il est trop tard.

FALIERO.

Avant que je prononce,
Je veux méditer; sors : mais attends ma réponse.

ISRAEL.

C'est lui livrer des jours qu'elle peut m'arracher...

FALIERO.

Eh bien! l'attendras-tu?

ISRAEL.

Je viendrai la chercher.

SCÈNE IX.

FALIERO.

Où tend le noir dessein dont je suis le ministre?
A ces accents joyeux se mêle un bruit sinistre,
Pour eux...pour moi, peut-être! Ah! le danger n'est rien;
L'acte lui seul m'occupe : est-ce un mal? est-ce un bien?
Je suis chef de l'État, j'en veux changer la face;
Élu par la noblesse, et mon bras la menace;
Les lois sont sous ma garde, et je détruis les lois.
De quel droit cependant? Les abus font mes droits
Si le sort me trahit, de qui suis-je complice!
De qui suis-je l'égal, si le sort m'est propice?
De ceux dont nous heurtons la rame ou les filets,
Quand ils dorment à l'ombre au seuil de nos palais.
De pêcheurs, d'artisans une troupe grossière
Va donc de ses lambeaux secouer la poussière,
Pour envahir nos bancs et gouverner l'État?
Voilà mes conseillers, ma cour et mon sénat!...
Mais de nos sénateurs les aïeux vénérables,
Qui sont-ils? des pêcheurs rassemblés sur des sables.
Mes obscurs conjurés sont-ils moins à mes yeux?
Des nobles à venir j'en ferai les aïeux,
Et si mon successeur reçoit d'eux un outrage,
Il suivra mon exemple en brisant mon ouvrage.
C'est donc moi que je venge?... Objet sacré, c'est toi!
Éléna, noble amie, as-tu reçu ma foi
Pour que ton protecteur te livre à qui t'offense?
Puisque leur lâcheté m'a remis ta défense,
Je punirai l'affront... Et s'il est mérité?
Qui l'a dit?... Au transport dont je suis agité,
Je sens qu'elle devient ma première victime;
Elle expire : elle est morte... Ah! ce doute est un crime.
La voici! qu'elle parle et dispose à son gré
Du sort et des projets de ce cœur déchiré.

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA.

ÉLÉNA.

Eh quoi! vous êtes seul? Venez : de cette fête
Si le vain bruit vous pèse, à le fuir je suis prête.

FALIERO.

Je dois rester pour toi.

ÉLÉNA.

Voudrais-je prolonger
Des plaisirs qu'avec vous je ne puis partager?
J'en sens peu la douceur : ce devoir qui m'ordonne
D'entendre tout le monde en n'écoutant personne,
Ces flots de courtisans qui m'assiégent de soins,
Et croiraient m'offenser s'ils m'importunaient moins,
D'un tel délassement me font un esclavage.
Avec la liberté qu'autorise l'usage,
Un d'eux, couvert d'un masque et ne se nommant pas,
Me lasse, me poursuit, s'attache à tous mes pas.

FALIERO, *vivement.*

Qu'a-t-il dit?

ÉLÉNA.

Rien, pourtant, rien qu'il n'ait pu me dire;
Mais je conçois l'ennui que ce bal vous inspire,
Et prompte à le quitter, j'ai cependant, je croi,
Moins de pitié pour vous que je n'en ai pour moi.

FALIERO.

Ce dégoût des plaisirs et m'attriste et m'étonne:

A quelque noir chagrin ton âme s'abandonne.
Tu n'es donc plus heureuse, Éléna?

ÉLÉNA.

Moi, seigneur!

FALIERO.

Parle.

ÉLÉNA.

Rien près de vous ne manque à mon bonheur.

FALIERO.

Dis-moi ce qui le trouble? Est-ce la calomnie?
L'innocence la brave et n'en est pas ternie.
Doit-on s'en affliger quand on est sans remords?

ÉLÉNA.

Je suis heureuse.

FALIERO.

Non : malgré tous vos efforts,
Vos pleurs mal étouffés démentent ce langage;
Vous me trompez.

ÉLÉNA, *à part.*

O ciel!

FALIERO.

A ma voix prends courage:
Ne laisse pas ton cœur se trahir à demi;
Sois bonne et confiante avec ton vieil ami.
Il va t'interroger.

ÉLÉNA, *à part.*

Je frémis.

FALIERO.

Ma tendresse
Eût voulu te cacher le doute qui m'oppresse ;
Mais pour m'en affranchir j'ai de puissants motifs:
Un instant quelquefois, un mot, sont décisifs.
Un mot peut disposer de mon sort, de ma vie...

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FALIERO

En me rendant la paix qui m'est ravie,
N'as-tu pas, réponds-moi, par un discours léger,
Un abandon permis que tu crus sans danger,
Un sourire, un regard, par quelque préférence,
Enhardi de Sténo la coupable espérance?

ÉLÉNA, *vivement.*

Sténo!

FALIERO.

Non, je le vois, ce dédain l'a prouvé :
Non, pas même un regret par l'honneur réprouvé,
D'un penchant combattu pas même le murmure
Ne t'a parlé pour lui, non, jamais?

ÉLÉNA.

Je le jure.

FALIERO.

Assez, ma fille, assez. Ah! ne va pas plus loin :
Un serment! ton époux n'en avait pas besoin.

ÉLÉNA.

Je dois...

FALIERO.

Lui pardonner un soupçon qui t'accable :
Il fût mort de douleur en te trouvant coupable.

ÉLÉNA, *à part.*

Taisons-nous!

FALIERO.

Doux moment! mais je l'avais prévu,
Mon doute est éclairci.

SCÈNE XI.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, ISRAEL.

ISRAEL, *à Fernando.*

Je vous dis qu'on l'a vu.

FERNANDO.

Ici?

ISRAEL.

Lui-même.

FERNANDO.

En vain son masque le rassure.

FALIERO.

Qui donc? parlez.

ISRAEL.

Sténo.

FALIERO.

Sténo!

ÉLÉNA, *à part.*

J'en étais sûre,
C'était lui.

FALIERO.

Voilà donc comme ils ont respecté
Ma présence et les droits de l'hospitalité!

FERNANDO.

C'en est trop.

FALIERO.

Se peut-il? ton rapport est fidèle?

ISRAEL.

J'affirme devant Dieu ce que je vous révèle.

FALIERO.

Lioni le savait; c'était un jeu pour tous...
J'y pense : un inconnu vous suivait malgré vous.

ÉLÉNA.

J'ignore...

FALIERO.

C'est Sténo.

FERNANDO.

Châtiez son audace.

FALIERO, *faisant un pas vers le salon.*

Je veux qu'avec opprobre à mes yeux on le chasse.

ÉLÉNA.

Arrêtez.

FALIERO, *froidement.*

Je vous crois : ne nous plaignons de rien.
Ce serait vainement; retirons-nous.

ISRAEL, *bas, au doge.*

Eh bien?

FALIERO, *bas, à Israël.*

A minuit.

ISRAEL, *en sortant.*

J'y serai.

FALIERO.

Sortons : je sens renaître
Un courroux dont mon cœur ne pourrait rester maître.

ÉLÉNA.

Vous ne nous suivez pas, Fernando?

FALIERO.

Non : plus tard.
Reste, et donne un motif à mon brusque départ.
Que Lioni surtout en ignore la cause,
Il le faut; d'un tel soin sur toi je me repose.
Point de vengeance! adieu.

SCÈNE XII.

FERNANDO.

Que j'épargne son sang!
Mais je vous trahirais en vous obéissant!
Mais je dois le punir, mais il tarde à ma rage
Que son masque arraché, brisé sur son visage...
On vient. Dieu! si c'était... Gardons de nous tromper:
Observons en silence, il ne peut m'échapper.

SCÈNE XIII.

FERNANDO, STÉNO.

STÉNO, *qui est entré avec précaution, en ôtant son masque.*

Personne! ah, respirons! Que la duchesse est belle!
(*Il s'assied.*)
Je la suivais partout. Point de grâce pour elle.
(*Regardant son masque.*)
L'heureuse invention pour tromper un jaloux!
Nuit d'ivresse!... un tumulte! Ah! le désordre est doux;
Mais il a son excès : tant de plaisir m'accable.

FERNANDO, *à voix basse.*

Je vous cherche, Sténo.

STÉNO.

Moi!

FERNANDO.

Je cherche un coupable.

STÉNO.

Dites un condamné, surpris par trahison.

FERNANDO.

Vous vous couvrez d'un masque, et vous avez raison.

STÉNO, *qui se lève en souriant.*

Je sais tout le respect qu'un doge a droit d'attendre.

FERNANDO.

Vous le savez si peu, que je veux vous l'apprendre.

STÉNO.

Mes juges, ce matin, l'ont fait impunément;
Mais une autre leçon aurait son châtiment.

FERNANDO.

Ma justice pourtant vous en réserve une autre.

STÉNO.

C'est un duel?

FERNANDO.

A mort : ou ma vie, ou la vôtre!

STÉNO.

Dernier des Faliero, je suis sûr de mes coups,
Et respecte un beau nom qui mourrait avec vous.

FERNANDO.

Insulter une femme est tout votre courage.

STÉNO.

Qui la défend trop bien l'insulte davantage.

FERNANDO.

Qu'avez-vous dit, Sténo?

STÉNO.

La vérité, je crois.

FERNANDO.

Vous aurez donc vécu sans la dire une fois.

STÉNO.

Ce mot-là veut du sang.

FERNANDO.

Mon injure en demande.

STÉNO.

Où se répandra-t-il?

FERNANDO.

Pourvu qu'il se répande,
N'importe.

STÉNO.

Où d'ordinaire on se voit seul à seul,
Près de Saint-Jean-et-Paul?

FERNANDO.

Oui, devant mon aïeul :
Je veux rendre à ses pieds votre chute exemplaire.

STÉNO.

Beaucoup me l'avaient dit, aucun n'a pu le faire.

FERNANDO.

Eh bien! ce qu'ils ont dit, j'ose le répéter,
Et ce qu'ils n'ont pas fait, je vais l'exécuter.

STÉNO.

A minuit.

FERNANDO.

A l'instant!

STÉNO.

Le plaisir me rappelle;
Mais l'honneur, à son tour, me trouvera fidèle.

FERNANDO.

Distrait par le plaisir, on s'oublie au besoin.

STÉNO.

Non : ma pitié pour vous ne s'étend pas si loin.

FERNANDO.

J'irai de cet oubli vous épargner la honte.

STÉNO.

C'est un soin généreux dont je vous tiendrai compte.
Nos témoins?

FERNANDO.

Dieu pour moi.

STÉNO.

Pour tous deux.

FERNANDO.

Aujourd'hui
Un de nous deux, Sténo, paraîtra devant lui.
(*Fernando sort; Sténo rentre dans la salle du bal.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

La place de Saint-Jean-et-Paul : l'église d'un côté, le canal de l'autre; une statue au milieu du théâtre. Près du canal une madone éclairée par une lampe.

PIETRO, BERTRAM, STROZZI, *aiguisant un stylet sur les degrés du piédestal.*

PIETRO.

Bertram, tu parles trop.

BERTRAM.

Quand mon zèle m'entraîne,
Je ne consulte pas votre prudence humaine.

PIETRO.

J'ai droit d'en murmurer, puisqu'un de tes aveux
Peut m'envoyer au ciel plus tôt que je ne veux.

BERTRAM.

Lioni...

PIETRO.

Je le crains, même lorsqu'il pardonne.

BERTRAM.

Pietro le gondolier ne se fie à personne.

PIETRO.

Pietro le gondolier ne prend pour confidents,
Quand il parle tout haut, que les flots et les vents.

BERTRAM.

Muet comme un des Dix, hormis les jours d'ivresse.

PIETRO.

C'est vrai, pieux Bertram : chacun a sa faiblesse;
Mais, par le Dieu vivant!...

BERTRAM.

Tu profanes ce nom.

PIETRO.

Je veux jusqu'au succès veiller sur ma raison.

STROZZI.

Foi de condottieri! si tu tiens ta parole,
A toi le collier d'or du premier que j'immole.

PIETRO.

Que fait Strozzi?

STROZZI.

J'apprête, aux pieds d'un oppresseur,
Le stylet qui tuera son dernier successeur.

PIETRO.

Le doge!

BERTRAM.

Il insulta, dans un jour de colère,
Un pontife de Dieu durant le saint mystère;
Qu'il meure!

PIETRO.

Je le plains.

STROZZI.

Moi, je ne le hais pas;
Mais ses jours sont à prix : je frappe.

BERTRAM.

Ainsi ton bras
S'enrichit par le meurtre, et tu vends ton courage.

STROZZI.

Comme Pietro ses chants en côtoyant la plage;
Comme toi, les objets façonnés par ton art.
Ton ciseau te fait vivre, et moi c'est mon poignard.
L'intérêt est ma loi; l'or, mon but; ma patrie,
Celle où je suis payé ; la mort, mon industrie.

BERTRAM.

Strozzi, ton jour viendra.

PIETRO.

Fais trêve à tes leçons,
Leurs palais sont à nous; j'en veux un : choisissons.

BERTRAM.

Il en est qu'on épargne.

PIETRO.

Aucun. Bertram, écoute:
Si je te croyais faible...

BERTRAM.

On ne l'est pas sans doute,
En jugeant comme Dieu, qui sauve l'innocent.

PIETRO.

Pas un seul d'épargné!

STROZZI.

Pas un!

PIETRO.

Guerre au puissant!

STROZZI.

A son or!

PIETRO.

A ses vins de Grèce et d'Italie!

STROZZI.

Respect aux lois!

PIETRO.

Respect au serment qui nous lie!
Plus de patriciens! qu'ils tombent sans retour,
Et que dans mon palais on me serve à mon tour.

BERTRAM.

Qui donc, Pietro?

STROZZI.

Le peuple : il en faut un peut-être.

PIETRO.

Je veux un peuple aussi, mais je n'en veux pas être.

BERTRAM.

Si, pour leur succéder, vous renversez les grands,
Sur les tyrans détruits mort aux nouveaux tyrans!

PIETRO, *prenant son poignard.*

Par ce fer!

BERTRAM, *levant le sien.*

Par le ciel!

STROZZI, *qui se jette entre eux.*

Bertram, sois le plus sage.
Vous battre! A la bonne heure au moment du partage.
Rejoignons notre chef qui vous mettra d'accord.

PIETRO,

Plus bas! j'entends marcher : là, debout, près du bord,
(*Montrant le doge, couvert d'un manteau.*)
Je vois quelqu'un.

STROZZI, *à voix basse.*

Veux-tu me payer son silence?
Le canal est voisin.

BERTRAM.

Non, point de violence!

PIETRO.

Bertram a peur du sang.

BERTRAM, *à Strozzi.*

Viens.

STROZZI.

Soit : mais nous verrons,
Si je le trouve ici quand nous y reviendrons.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

FALIERO.

(*Il s'avance à pas lents, et s'arrête devant Saint-Jean-et-Paul.*)

Minuit!... personne encor! je croyais les surprendre;
Mais mon rôle commence, et c'est à moi d'attendre.
Mes amis vont venir.. Oui, doge, tes amis.
Ils presseront ta main. Dans quels lieux? j'en frémis:
Deux princes dont je sors dorment dans ces murailles;
Ce qui n'est plus que cendre a gagné des batailles.
Ils m'entendront!... Eh bien! levez-vous à ma voix.
Regardez ces cheveux blanchis par tant d'exploits,
Et, de vos doigts glacés comptant mes cicatrices,
Aux crimes des ingrats mesurez leurs supplices!
O toi qu'on rapporta sur ton noble étendard,
Vaincu par la fortune où j'ai vaincu plus tard,
Vaillant Ordelafo, dont je vois la statue,
Tends cette main de marbre à ta race abattue
Et toi, qui succombas, rongé par les soucis,
D'un trône où sans honneur je suis encore assis;
Mânes de mes aïeux, quand ma tombe royale
Entre vos deux tombeaux remplira l'intervalle,
J'aurai vengé le nom de ceux dont j'héritai,
Et le rendrai sans tache à leur postérité!

SCÈNE III.

FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO, STROZZI; CONJURÉS.

ISRAEL.

Hâtons-nous : c'est ici; l'heure est déjà passée.

STROZZI.

Pietro, Bertram et moi, nous l'avions devancée;
Mais tu ne venais pas.

ISRAEL.

Tous sont présents?

STROZZI.

Oui, tous,
Hors quelques-uns des miens qui veilleront sur nous;
Braves dont je réponds.

PIETRO.

Et trois de mes fidèles,
Couchés sur le canal, au fond de leurs nacelles;
Leur voix doit au besoin m'avertir du danger.

ISRAEL.

(*A Pietro.*) (*Au doge, retiré dans un coin de la scène.*)
Bien!... Je comptais sur vous.

BERTRAM.

Quel est cet étranger?

FALIERO.

Un protecteur du peuple.

ISRAEL.

Un soutien de sa cause.
Et celui que pour chef Israël vous propose.

PIETRO.

Qui peut te remplacer?

ISRAEL.

Un plus digne.

STROZZI.

Son nom?

FALIERO, *s'avançant et se découvrant.*

Faliero!

PIETRO.

C'est le doge.

TOUS.

Aux armes, trahison!

STROZZI.

Frappons : meure avec lui le traître qui nous livre!

ISRAEL.

Qu'un de vous fasse un pas, il a cessé de vivre.

BERTRAM.

Attendons, pour frapper, le signal du beffroi.

FALIERO.

J'admire ce courage enfanté par l'effroi:
Tous, le glaive à la main, contre un vieillard sans armes!
Leur père!... Pour qu'un glaive excite ses alarmes,
Enfants, la mort et lui se sont vus de trop près,
Et tous deux l'un pour l'autre ils n'ont plus de secrets.
Elle aurait quelque peine à lui sembler nouvelle,
Depuis quatre-vingts ans qu'il se joue avec elle.
Je viens seul parmi vous, et c'est vous qui tremblez!
Ce sont là les grands cœurs par ton choix rassemblés,
Ces guerriers qui voulaient, dans leur zèle héroïque,
D'un ramas d'oppresseurs purger la république,
Destructeurs du sénat, l'écraser, l'abolir?
D'un vieux patricien le nom les fait pâlir.
Que tes braves amis cherchent qui leur commande.
Pour mon sang, le voilà! qu'un de vous le répande :
Toi, qui le menaçais, toi, qui veux m'immoler,
Vous tous... Mais de terreur je les vois reculer.
Allons! pas un d'entre eux, je leur rends cet hommage,
N'est assez lâche au moins, pour avoir ce courage.

STROZZI.

Il nous fait honte, amis!

BERTRAM.

Nous l'avons mérité.
Avant qu'on le punisse il doit être écouté.

ISRAEL.

Vos soldats, Faliero, sont prêts à vous entendre.

FALIERO.

Eh bien! à leur parler je veux encor descendre.
Est-ce un tyran qu'en moi vous prétendez punir?
Ma vie est, jour par jour, dans plus d'un souvenir:
Déroulez d'un seul coup cette vaste carrière.
Mes victoires, passons : je les laisse en arrière;
Mon règne devant vous, pour vous imposer moins,
Récuse en sa faveur ces glorieux témoins.
Quand vous ai-je opprimés? qui de vous fut victime?
Qui peut me reprocher un acte illégitime?

Il est juge à son tour, celui qui fut martyr;
C'est avec son poignard qu'il doit me démentir.
Justes, puis-je vous craindre? ingrats, je vous défie.
Vous l'êtes : c'est pour vous que l'on me sacrifie;
C'est en vous défendant que sur moi j'amassai
Ce fardeau de douleurs dont le poids m'a lassé;
Pour vous faire innocents, je me suis fait coupable,
Et le plus grand de vous est le plus misérable.
Jugez-moi : le passé fut mon seul défenseur;
Êtes-vous des ingrats, ou suis-je un oppresseur?

BERTRAM.

Si Dieu vous couronnait, vous le seriez peut-être.

FALIERO.

Vous savez qui je fus; voici qui je veux être :
Votre vengeur d'abord. Vous exposez vos jours;
Le succès à ce prix ne s'obtient pas toujours;
Toujours la liberté : qui périt avec gloire,
S'affranchit par la mort comme par la victoire.
Mais le succès suivra vos desseins généreux,
Si je veux les servir : compagnons, je le veux.
La cloche de Saint-Marc à mon ordre est soumise;
Trois coups, et tout un peuple est debout dans Venise :
Ces trois coups sonneront. Mes clients sont nombreux,
Mes vassaux plus encor; je m'engage pour eux.
Frappez donc! dans son sang noyez la tyrannie;
Venise en sortira, mais libre et rajeunie.
Votre vengeur alors redevient votre égal.
Des débris d'un corps faible à lui-même fatal,
D'un État incertain, république ou royaume,
Qui n'a ni roi, ni peuple, et n'est plus qu'un fantôme.
Formons un État libre où régneront les lois,
Où les rangs mérités s'appuieront sur les droits,
Où les travaux, eux seuls, donneront la richesse;
Les talents, le pouvoir; les vertus, la noblesse.
Ne soupçonnez donc pas que, dans la royauté,
L'attrait du despotisme aujourd'hui m'ait tenté.
Se charge qui voudra de ce poids incommode!
Mes vœux tendent plus haut : oui, je fus prince à Rhode,
Général à Zara, doge à Venise; eh bien!
Je ne veux pas descendre, et me fais citoyen.

PIETRO, *en frappant sur l'épaule du doge.*

C'est parler dignement!

(*Le doge se recule avec un mouvement involontaire de dédain.*)

D'où vient cette surprise?
Entre égaux!...

ISRAEL.

De ce titre en vain on s'autorise,
Pour sortir du respect qu'on doit à la vertu.
Vous, égaux! à quel siége as-tu donc combattu? [sance,
Sur quels bords? dans quels rangs? S'il met bas sa nais-
Sa gloire au moins lui reste, et maintient la distance.
Il reste grand pour nous, et doit l'être en effet,
Moins du nom qu'il reçut que du nom qu'il s'est fait.
Sers soixante ans Venise ainsi qu'il l'a servie;
Risque vingt fois pour elle et ton sang et ta vie;
Mets vingt fois sous tes pieds un pavillon rival,
Et tu pourras alors te nommer son égal!

PIETRO.

Si par ma liberté j'excite sa colère,
Il est trop noble encor pour un chef populaire.

FALIERO.

Moi t'en vouloir! pourquoi? Tu n'avais aucun tort,
Aucun. Ta main, mon brave, et soyons tous d'accord!
Je me dépouille aussi de ce nom qui vous gêne :
Pour l'emporter sur vous, mon titre c'est ma haine.
Si ce titre par toi m'est encor disputé,
Dis-moi qui de nous deux fut le plus insulté.
Compare nos affronts : autour du Bucentaure,
Quand vos cris saluaient mon règne à son aurore,
Je marchais sur des fleurs, je respirais l'encens;
Ces fiers patriciens à mes pieds fléchissants,
Ils semblaient mes amis... Hélas! j'étais leur maître.
Leur politique alors fut de me méconnaître.
Captif de mes sujets, sur mon trône enchaîné,
Flétri, j'osai me plaindre et je fus condamné;
Je condamne à mon tour : mourant, je me relève,
Et sans pitié comme eux, terrible, armé du glaive,
Un pied dans le cercueil, je m'arrête, et j'en sors
Pour envoyer les Dix m'annoncer chez les morts.
Mais prince ou plébéien, que je règne ou conspire,
Je ne puis échapper aux soupçons que j'inspire.
Les vôtres m'ont blessé. Terminons ce débat :
Qui me craignait pour chef me veut-il pour soldat?
Je courbe devant lui ma tête octogénaire,
Et je viens dans vos rangs servir en volontaire.
Faites un meilleur choix, il me sera sacré;
Quel est celui de vous à qui j'obéirai?

ISRAEL.

C'est à nous d'obéir.

BERTRAM.

Je donnerai l'exemple.
Un attentat par vous fut commis dans le temple;
Expiez votre faute en vengeant les autels.

FALIERO.

Je serai l'instrument des décrets éternels.

STROZZI.

Aux soldats étrangers on a fait des promesses;
Les tiendrez-vous?

FALIERO, *lui jetant une bourse.*

Voici mes premières largesses.

PIETRO.

Mes gondoliers mourront pour leur libérateur.

FALIERO.

Tel qui fut gondolier deviendra sénateur.

TOUS.

Honneur à Faliero!

ISRAEL.

Jurez-vous de le suivre?

TOUS.

Nous le jurons!

ISRAEL.

Eh bien! que son bras nous délivre!
(*Au doge.*)
Quand voulez-vous agir?

FALIERO.

Au lever du soleil.

BERTRAM.

Sitôt!

FALIERO.

Toujours trop tard dans un projet pareil.
Bien choisir l'heure est tout pour le succès des hommes.
Le hasard devient maître au point où nous en sommes;

Qui sait s'il veut nous perdre ou s'il doit nous servir?
Ôtez donc au hasard ce qu'on peut lui ravir.

BERTRAM.

Mais tous périront-ils?

PIETRO.

Sous leurs palais en cendre.

ISRAEL.

Il faut achever l'œuvre ou ne pas l'entreprendre.
Bertram, qu'un d'eux survive au désastre commun,
En lui tous revivront; ainsi tous, ou pas un :
Le père avec l'époux, le frère avec le frère,
Tous, et jusqu'à l'enfant sur le corps de son père!

BERTRAM.

Faliero seul commande et doit seul décider.

ISRAEL, *au doge.*

Prononcez!

FALIERO, *après un moment de silence.*

Ah! cruels, qu'osez-vous demander?
Mes mains se résignaient à leur sanglant office;
Mais prendre sur moi seul l'horreur du sacrifice!...
(*A Israël.*)
Tu peux l'ordonner, toi! tu ne fus qu'opprimé;
Mais moi, s'ils m'ont trahi, jadis ils m'ont aimé.
Nous avons confondu notre joie et nos larmes :
Les anciens du conseil sont mes compagnons d'armes,
Mes compagnons d'enfance. Au sortir de nos jeux,
J'ai couché sous leur tente, et j'ai dit avec eux,
A la table où pour moi leur coupe s'est remplie,
Ces paroles du cœur que jamais on n'oublie.
Adieu, vivants récits de nos premiers combats!
Je ne verrai donc plus, en lui tendant les bras,
Sur le front d'un vieillard rajeuni par ma vue,
Un siècle d'amitié m'offrir la bienvenue.
Je tue, en les frappant, le passé, l'avenir,
Et reste sans espoir comme sans souvenir.

ISRAEL, *avec impatience.*

Eh quoi! vous balancez?

UN GONDOLIER.

« Gondolier, la mer t'appelle;
« Pars et n'attends pas le jour.

PIETRO.

C'est un avis : silence!

LE GONDOLIER.

« Adieu, Venise, la belle;
« Adieu, pays, mon amour!

ISRAEL.

Un importun s'approche; évitons sa présence.

LE GONDOLIER.

« Quand le devoir l'ordonne,
« Venise, on t'abandonne,
« Mais c'est sans t'oublier.

FALIERO.

Que chacun à ma voix revienne au rendez-vous,
Et sans nous éloigner, amis, séparons-nous.

LE GONDOLIER.

« Que Saint-Marc et la Madone
« Soient en aide au gondolier! »

(*Les conjurés sortent d'un côté : une gondole s'arrête sur le canal. Fernando et Sténo en descendent.*)

SCÈNE IV.

FERNANDO, STÉNO.

FERNANDO. *Il tire son épée.*

L'instant est favorable et la place est déserte!

STÉNO.

Du sang-froid, Fernando; vous cherchez votre perte.

FERNANDO.

Défends-toi.

STÉNO.

Calmez-vous; je prévois votre sort.

FERNANDO.

Le tien.

STÉNO.

Je dois...

FERNANDO.

Mourir ou me donner la mort.
En garde!

STÉNO, *tirant son épée.*

Il le faut donc; mais c'est pour ma défense.

FERNANDO.

Enfin ta calomnie aura sa récompense.
(*Ils combattent.*)

STÉNO.

Vous êtes blessé.

FERNANDO.

Non.

STÉNO.

Votre sang coule.

FERNANDO.

Eh bien!
Celui que j'ai perdu va se mêler au tien :
Meurs, lâche!

STÉNO.

Vaine atteinte! et la mienne...

FERNANDO.

Ah! j'expire.
(*Il chancelle et tombe sur les degrés du piédestal de la statue.*)
La fortune est pour vous.

STÉNO.

Mais je dois la maudire,
Et je veux...

FERNANDO.

Laissez-moi, non; j'aurai des secours.
(*Avec force.*)
On vient. Non : rien de vous! Fuyez, sauvez vos jours.
(*Sténo s'éloigne, tandis que les conjurés accourent.*)

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO, STROZZI, CONJURÉS.

ISRAEL.

Un des deux est tombé.

FALIERO.

Jusqu'à nous parvenue,
Cette voix... ah! courons! cette voix m'est connue.
C'est Fernando, c'est lui!

FERNANDO.

Le doge!

FALIERO.

O désespoir!

O mon fils! qu'as-tu fait? mon fils!

FERNANDO.

Moi, vous revoir,

Expirer à vos pieds!... Dieu juste!

FALIERO.

Je devine

Par quel bras fut porté le coup qui t'assassine :
Par eux, toujours par eux! Ils m'auront tout ravi.
Du trépas de Sténo le tien sera suivi.

FERNANDO.

Il s'est conduit en brave.

FALIERO.

O trop chère victime,

Que de ce cœur brisé la chaleur te ranime!
N'écarte pas la main qui veut te secourir...
Mon fils! si près de toi, je t'ai laissé périr!
Mon espoir! mon orgueil!... je n'ai pu le défendre.
Au cercueil, avant moi, c'est lui qui va descendre,
Et ma race avec lui!

FERNANDO.

C'en est fait, je le sens...

Ne me prodiguez plus des secours impuissants.
Une sueur glacée inonde mon visage...

FALIERO.

Que fais-tu?

FERNANDO, *essayant de se soulever.*

Je voudrais... Donnez-m'en le courage,

O Dieu!

FALIERO.

D'où naît l'horreur qui semble te troubler?

FERNANDO.

Je veux... c'est à genoux que je veux vous parler.
Je ne puis...

FALIERO, *le serrant dans ses bras.*

Sur mon cœur! sur mon cœur!

FERNANDO.

Ah! mon père,

Grâce, pardonnez-moi.

FALIERO.

Quoi! ta juste colère?

C'est celle d'un bon fils!

FERNANDO.

Grâce! Dieu vous entend :

Désarmez le courroux de ce Dieu qui m'attend.

FALIERO.

Comment punirait-il ta désobéissance?
L'arrêt qui doit t'absoudre est prononcé d'avance.
Je te bénis. En paix de mon sein paternel
Va déposer ton âme au sein de l'Éternel.
Ne crains pas son courroux; fût-il inexorable,
Il ne trouverait plus où frapper le coupable;
Je t'ai couvert, mon fils, de pardons et de pleurs.

FERNANDO.

Mon père, embrassez-moi... Venise... et toi... je meurs!

ISRAEL, *à Faliero, après un moment de silence.*

Balancez-vous encor?

FALIERO, *qui se relève en ramassant l'épée de Fernando.*

L'arme qui fut la sienne

De sa main défaillante a passé dans la mienne.
Juge donc si ce fer, témoin de son trépas,
Au moment décisif doit reculer d'un pas. [meure,
Vengeance!... Au point du jour!... Pour quitter sa de-
Que chacun soit debout dès la quatrième heure.
Au portail de Saint-Marc, par différents chemins,
Vous marcherez, le fer et le feu dans les mains,
En criant : Trahison! Sauvons la république!
Aux armes! Les Génois sont dans l'Adriatique!
Le beffroi sur la tour s'ébranle à ce signal;
Les nobles, convoqués par cet appel fatal,
Pour voler au conseil, en foule se répandent
Dans la place, où déjà vos poignards les attendent.
A l'œuvre! ils sont à nous! Courez, moissonnez-les!
Qu'ils tombent par milliers sur le seuil du palais.
(*A Strozzi.*)
Toi, si quelqu'un d'entre eux échappait au carnage,
Du pont de Rialto ferme-lui le passage;
(*A Bertram.*) (*A Pietro.*)
Toi, surprends l'arsenal; toi, veille sur le port;
Israël, à Saint-Marc; moi, partout où la mort
Demande un bras plus ferme et des coups plus terribles.
Relevez de mon fils les restes insensibles :
Mais, par ces tristes jours dont il était l'appui,
Par ces pleurs menaçants, jurez-moi, jurez-lui
Qu'au prochain rendez-vous où les attend son ombre,
Pas un ne manquera, si grand que soit leur nombre;
Qu'ils iront à sa suite unir en périssant
Le dernier de leur race au dernier de mon sang.
Par vos maux, par les miens, par votre délivrance,
Jurez tous avec moi : Vengeance, amis!

TOUS, *excepté Bertram, en étendant leurs épées sur le cadavre de Fernando.*

Vengeance!

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

Le palais du doge.

ÉLÉNA, FALIERO.

(*Éléna est assise, le coude appuyé sur une table: elle dort.*)

FALIERO, *qui entre par le fond.*

Qu'ils ramaient lentement dans ces canaux déserts!
Le vent du midi règne; il pèse sur les airs,
Il m'oppresse, il m'accable... Expirer avant l'âge,
Lui, que je vis hier s'élancer sur la plage,
Franchir d'un pas léger le seuil de ce séjour!
Il arrivait joyeux : aujourd'hui quel retour!
(*Apercevant la duchesse.*)
Éléna m'attendait dans ses habits de fête:

Sa parure de bal couronne encor sa tête.
Le deuil est là, près d'elle; et le front sous des fleurs,
Elle a fermé ses yeux sans prévoir de malheurs.
Laissons-les du sommeil goûter en paix les charmes;
Ils ne se rouvriraient que pour verser des larmes.

ÉLÉNA, *endormie*

Hélas!

FALIERO.

D'un rêve affreux son cœur est agité;
Moins affreux cependant que la réalité :
Bientôt...

ÉLÉNA, *de même.*

Mort de douleur... en te trouvant... coupable.

FALIERO.

D'un soupçon qui l'outrage, ô suite inévitable!
Jusque dans son repos, dont le calme est détruit,
De mon funeste aveu le souvenir la suit.
Chère Éléna!

ÉLÉNA, *s'éveillant.*

Qu'entends-je? où suis-je? qui m'appelle?

FALIERO.

Ton ami.

ÉLÉNA.

Vous! c'est vous!

FALIERO.

A mes désirs rebelle,
Par tendresse, il est vrai, pourquoi m'attendre ainsi?

ÉLÉNA.

Que vous avez tardé!

FALIERO.

Je l'ai dû.

ÉLÉNA.

Vous voici!
C'est vous! Dieu! quels tourments m'a causés votre ab-
Je marchais, j'écoutais: dans mon impatience, [sence!
Quand le bruit d'une rame éveillait mon espoir,
J'allais sur ce balcon me pencher pour vous voir.
La gondole en passant m'y laissait immobile;
Tout, excepté mon cœur, redevenait tranquille.
J'ai vu les astres fuir et la nuit s'avancer,
Et des palais voisins les formes s'effacer,
Et leurs feux, qui du ciel perçaient le voile sombre,
Éteints jusqu'au dernier, disparaître dans l'ombre.
Que l'attente et la nuit allongent les moments!
Je ne pouvais bannir mes noirs pressentiments.
Je tressaillais de crainte, et pourquoi? je l'ignore.

FALIERO.

Tu trembles sur mon sein.

ÉLÉNA.

Quand donc viendra l'aurore?
Oh! qu'un rayon du jour serait doux pour mes yeux!
Funeste vision!... quelle nuit! quels adieux!
Il m'a semblé... J'ai cru... l'abîme était horrible.
Et mes bras, que poussait une force invincible, [vert,
Vous traînaient, vous plongeaient dans cet abîme ou-
Malgré moi, mais toujours, toujours!... Que j'ai souf-
J'entends encor ce cri qui du tombeau s'élève, [fert!
Qui m'accuse... O bonheur! je vous vois, c'est un rêve!

FALIERO.

Ne crains plus.

ÉLÉNA.

Loin de moi quel soin vous appelait?

FALIERO.

Tu le sauras.

ÉLÉNA.

Si tard, dans l'ombre!...

FALIERO.

Il le fallait.

ÉLÉNA.

Pour vous accompagner, pas un ami?

FALIERO.

Personne.

ÉLÉNA.

Pas même Fernando?

FALIERO.

Lui, grand Dieu!

ÉLÉNA.

Je frissonne.
Vous cachez dans vos mains votre front abattu.
O ciel! du sang!

FALIERO.

Déjà?

ÉLÉNA.

Le vôtre?

FALIERO.

Que dis-tu?
Que n'est-il vrai!

ÉLÉNA.

Parlez!

FALIERO.

Un autre...

ÉLÉNA.

Osez m'instruire.
Qui? j'aurai du courage, et vous pouvez tout dire :
Qui donc?

FALIERO.

Il n'est plus temps de te cacher son sort;
Sous mes yeux Fernando...

ÉLÉNA.

Vous pleurez : il est mort!

FALIERO.

Digne de ses aïeux, pour une juste cause;
La tienne!

ÉLÉNA.

C'est pour moi!

FALIERO.

Près de nous il repose,
Mais froid comme ce marbre, où, penché tristement,
Je pleurais, j'embrassais son corps sans mouvement;
Pleurs qu'il ne sentait plus, douce et cruelle étreinte
Qui n'a pu ranimer une existence éteinte!
J'ai trouvé sur son cœur réchauffé par ma main
Ce tissu malheureux qui le couvrait en vain :
Quelque gage d'amour!

ÉLÉNA, *qui reconnait son écharpe.*

La force m'abandonne.
Objet funeste, affreux!

FALIERO.

Ah! qu'ai-je fait? pardonne.
J'aurais dû t'épargner...

ÉLÉNA.

Non! c'est mon châtiment.
Ne m'accusait-il pas à son dernier moment?

Lui qui mourait pour moi!... Fernando!...

FALIERO.

Je l'atteste
Par son sang répandu, par celui qui me reste,
Ceux qui causent nos maux gémiront à leur tour.

ÉLÉNA.

Nuit d'horreur!

FALIERO.

Que doit suivre un plus horrible jour.

ÉLÉNA.

Le deuil à son lever couvrira ces murailles.

FALIERO.

Ce jour se lèvera sur d'autres funérailles.

ÉLÉNA.

Quoi?...

FALIERO.

La mort est ici, mais elle en va sortir.

ÉLÉNA.

Quels projets formez-vous?

FALIERO.

Prête à les engloutir,
Du sénat et des Dix la tombe est entr'ouverte.

ÉLÉNA.

Par vous?

FALIERO.

Pour te venger.

ÉLÉNA.

Vous conspirez?

FALIERO.

Leur perte.

ÉLÉNA.

Vous!

FALIERO.

Des bras généreux qui s'unissent au mien
Sont armés pour punir mes affronts et le tien.

ÉLÉNA.

Ciel! une trahison, et vous l'avez conçue!
Abjurez un dessein dont je prévois l'issue.
N'immolez pas Venise à vos ressentiments:
Venise, qui du doge a reçu les serments,
Est votre épouse aussi, mais fidèle, mais pure,
Mais digne encor de vous...

FALIERO.

Moins que toi. Leur injure
Rend tes droits plus sacrés.

ÉLÉNA.

Eh bien! si c'est pour moi
Que vos jours en péril, que votre honneur...

FALIERO.

Tais-toi!

ÉLÉNA, *à part.*

Qu'allais-je faire, ô ciel!

FALIERO.

Tais-toi : quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

FALIERO, ÉLÉNA, VICENZO.

VICENZO.

Le seigneur Lioni demande avec instance
Une prompte entrevue...

FALIERO.

A cette heure?

VICENZO.

A l'instant,
Pour révéler au doge un secret important.

FALIERO.

Lioni!

VICENZO.

Devant vous faut-il qu'on l'introduise?
Il y va, m'a-t-il dit, du salut de Venise.

FALIERO.

Attendez : est-il seul?

VICENZO.

Les seigneurs de la nuit
Entourent un captif que vers vous il conduit.

FALIERO.

L'a-t-on nommé?

VICENZO.

Bertram.

FALIERO, *bas.*

Bertram!

ÉLÉNA, *bas au doge.*

Ce nom vous trouble.

FALIERO.

(*A Éléna.*) (*A Vicenzo.*)
Moi! Qu'ils viennent tous deux.

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO, *à Éléna.*

Sors!

ÉLÉNA.

Ma frayeur redouble.
Ce Bertram!...

FALIERO

Ne crains rien.

ÉLÉNA.

C'est un des conjurés.

FALIERO.

Calme-toi.

ÉLÉNA.

Je ne puis.

FALIERO.

Mais vous me trahirez!
Sortez!

ÉLÉNA.

Non, je suis calme.

SCÈNE IV.

FALIERO, ÉLÉNA, LIONI, BERTRAM.

LIONI, *s'avançant vers le doge.*

Un complot nous menace;
De ce noir attentat j'ai découvert la trace,
Et je cours...

(*Il aperçoit Éléna.*)

Mais, pardon!

FALIERO.

Madame, laissez-nous.

ÉLÉNA

Affreuse incertitude!

SCÈNE V.

FALIERO, LIONI, BERTRAM.

FALIERO, *froidement à Lioni.*

Eh bien, que savez-vous?

J'écoute.

LIONI.

J'étais seul, en proie à la tristesse
Qui suit parfois d'un bal le tumulte et l'ivresse,
De je ne sais quel trouble agité sans raison.
Un homme, c'était lui, client de ma maison,
Que j'honorai longtemps d'une utile assistance,
Et qui m'a dû tantôt quelque reconnaissance,
Réclame la faveur de me voir en secret.
Ecarté par mes gens, il insiste : on l'admet.
« Devant Dieu, me dit-il, voulez-vous trouver grâce?
« Ne sortez pas demain. » Je m'étonne; à voix basse,
L'œil humide, il ajoute en me serrant la main:
« Je suis quitte avec vous; ne sortez pas demain. »
Et pourquoi?... Les regards inclinés vers la terre,
Immobile, interdit, il s'obstine à se taire.
J'épiais sa pâleur de cet œil pénétrant
Dont je cherche un aveu sur le front d'un mourant;
Je le presse; il reprend d'une voix solennelle :
« Si la cloche d'alarme à Saint-Marc vous appelle,
« N'y courez pas; adieu! » Je le retiens alors :
On l'entoure à ma voix, on l'arrête; je sors.
Quatre rameurs choisis sautent dans ma gondole,
Il y monte avec moi : je fais un signe, on vole,
Et je l'amène ici, pour qu'au chef de l'État
Un aveu sans détour dénonce l'attentat.

FALIERO.

Il n'a rien dit de plus?

LIONI.

Mais il doit tout vous dire.
Je ne suis pas le seul contre qui l'on conspire.
Si j'en crois mes soupçons, Venise est en danger :
Qu'il s'explique, il le faut.

FALIERO.

Je vais l'interroger.

(*Il s'assied entre Bertram et Lioni qui est appuyé sur le dos de son fauteuil.*)

(*A Bertram.*)

Approchez : votre nom?

BERTRAM.

Bertram.

LIONI, *bas au doge.*

On le révère;
On cite à Rialto sa piété sévère :
Parlez-lui du ciel.

FALIERO.

(*A Lioni.*)

Oui. Bertram, regardez-moi.

BERTRAM.

Seigneur...

LIONI.

Lève les yeux.

FALIERO.

N'ayez aucun effroi.

LIONI.

Si tu ne caches rien, ta grâce est assurée.

FALIERO.

Je sauverai vos jours, ma parole est sacrée;
Vous savez à quel prix?

BERTRAM.

Je le sais.

FALIERO.

Descendez
Au fond de votre cœur, Bertram, et répondez,
Quand vous aurez senti si votre conscience
Vous fait ou non la loi de rompre le silence...

LIONI.

Quels sont les intérêts dont tu vas disposer!

FALIERO.

Et quels jours précieux vous pouvez exposer!

BERTRAM.

J'ai parlé; mon devoir m'ordonnait de le faire.

LIONI.

Achève.

FALIERO.

Et maintenant il vous force à vous taire,
Si je vous comprends bien?

BERTRAM.

Il est vrai.

LIONI.

L'Eternel
Te défend de cacher un projet criminel.

FALIERO.

Ce projet, quel est-il?

BERTRAM.

Je n'ai rien à répondre.

LIONI.

Mais ton premier aveu suffit pour te confondre.

BERTRAM.

Une voix m'avait dit : Sauve ton bienfaiteur.

LIONI.

Je suis donc menacé?

FALIERO.

Lui seul?

LIONI.

Quel est l'auteur,
Le chef de ce complot?

FALIERO.

Parlez.

BERTRAM.

Qu'il me pardonne;
J'ai voulu vous sauver, mais sans trahir personne.

LIONI.

Serais-tu son complice?

FALIERO.

Ou seulement un bruit,
Quelque vague rapport vous aurait-il instruit?

BERTRAM.

Je ne mentirai pas.

LIONI.

Alors que dois-je craindre?
Quel poignard me poursuit? où, quand doit-il m'atteindre,
Comment?

BERTRAM.

De ce péril j'ai dû vous avertir;
C'est à vous désormais de vous en garantir.
Ma tâche est accomplie.

LIONI.

Et la nôtre commence :
Les douleurs vont bientôt...

BERTRAM, *faisant un pas vers le doge.*

Quoi? vous...

FALIERO.

Notre clémence
Suspend encor l'emploi de ce dernier moyen.
(*Bas à Lioni.*)
Réduit au désespoir, il ne vous dirait rien.

LIONI.

(*Bas au doge.*) (*A Bertram.*)
Il faiblit. Tu l'entends, nous voulons tout connaître.
Songe que Dieu t'écoute.

FALIERO.

Et qu'il punit le traître.

BERTRAM.

Malheureux!

LIONI.

Que tu peux mourir dans les tourments,
Sans qu'on te donne un prêtre à tes derniers moments.

BERTRAM.

Dieu! qu'entends-je?

FALIERO.

Oui, demain.

LIONI.

N'accordons pas une heure,
Non, pas même un instant : qu'il s'explique ou qu'il [meure.

BERTRAM.

Je ne résiste plus.

LIONI.

Parle donc.

BERTRAM.

Eh bien!...

FALIERO, *se levant.*

Quoi?

BERTRAM.

Je vais tout dire.

LIONI.

Enfin!

BERTRAM, *au doge.*

A vous seul.

FALIERO.

Suivez-moi.
(*Faisant un signe à Lioni.*)
Je reviens.

SCÈNE VI.

LIONI.

Il me sauve, et c'est moi qu'il redoute!
Le doge l'épargnait; mais par bonté sans doute.
Ses longs ménagements me semblaient superflus :
Pour un patricien qu'aurait-il fait de plus?
Il interrogeait mal; point d'art! aucune étude!
Mais a-t-il, comme nous, cette froide habitude
De marcher droit au but, sans pitié, sans courroux,
Et, si la mort d'un seul importe au bien de tous,
De voir dans la torture, à nos yeux familière,
Le chemin le plus court qui mène à la lumière?
C'est étrange : Bertram frémit en l'abordant,
Et ne veut à la fin que lui pour confident.
On eût dit qu'en secret leurs yeux d'intelligence...
Voilà de mes soupçons! J'ai tort : de l'indulgence!
Par l'âge et les travaux le doge est affaibli...
Mais au dernier moment d'où vient qu'il a pâli?
Réfléchissons : j'arrive, et, contre mon attente,
Il est debout; pourquoi? point d'affaire importante.
Quel soin l'occupait donc? Mon aspect l'a troublé;
Il s'est remis soudain, mais il avait tremblé.
Il nourrit contre nous une implacable haine :
S'il osait... Lui; jamais!... Chancelante, incertaine,
La duchesse en partant semblait craindre mes yeux.
Son effroi la ramène; il faut l'observer mieux :
Je lirai dans son cœur.

SCÈNE VII.

LIONI, ÉLÉNA.

LIONI.

Votre Altesse, j'espère,
D'une grave entrevue excuse le mystère.

ÉLÉNA.

Il ne m'appartient pas d'en sonder les secrets.
Mais le doge est absent?...

LIONI.

Pour de grands intérêts.
Puis-je sans trop d'orgueil penser qu'une soirée,
Où d'hommages si vrais je vous vis entourée
Vous a laissé, madame, un heureux souvenir?

ÉLÉNA.

(*A part.*)
Charmant : j'y pense encor. Qui peut le retenir?
(*A Lioni.*)
Ce prisonnier sans doute occupe son Altesse?

LIONI.

Lui-même. Qu'avez-vous?

ÉLÉNA.

Rien.

LIONI.

Il vous intéresse?

ÉLÉNA.

Moi!... mais c'est la pitié qui m'intéresse à lui :
Je plains un malheureux. Et son sort aujourd'hui?...

LIONI, *avec indifférence.*

Sera celui de tous.

ÉLÉNA, *à part.*

Que dit-il?

LIONI, *à part.*

Elle tremble.

ÉLÉNA.

D'autres sont accusés?

LIONI, *froidement*

Tous périront ensemble.
Il a fait tant d'aveux!

ÉLÉNA, *vivement.*

A vous, seigneur?

LIONI.

Du moins
Au doge qui l'écoute.

ÉLÉNA.

Au doge, et sans témoins?

LIONI.

Sans témoins.

ÉLÉNA, *à part.*

O bonheur!

LIONI, *à part.*

Ce mot l'a rassurée.

(*A Éléna.*)
Mais Votre Altesse, hier, s'est trop tôt retirée.
Ce bal semblait lui plaire, et le doge pourtant
Ne l'a de sa présence honoré qu'un instant.

ÉLÉNA.

Ses travaux lui rendaient le repos nécessaire.

LIONI.

Il veille encor?

ÉLÉNA, *vivement.*

C'est moi, je dois être sincère,
C'est moi qui, fatiguée...

LIONI.

Et vous veillez aussi...
Pour ne le pas quitter?

ÉLÉNA.

Seule, inquiète ici,
J'attendais...

LIONI, *vivement.*

Qu'il revînt? Une affaire soudaine
L'a contraint de sortir?

ÉLÉNA.

Non; mais sans quelque peine
Je ne pouvais penser que, chez lui de retour,
Un travail assidu l'occupât jusqu'au jour;
Et vous partagerez la crainte que m'inspire
Un tel excès de zèle.

LIONI.

En effet.

ÉLÉNA, *à part.*

Je respire.

LIONI, *à part.*

J'avais raison.

ÉLÉNA.

Il vient.

SCÈNE VIII.

ÉLÉNA, LIONI, FALIERO.

FALIERO, *qui prend Lioni à part.*

Le coupable a parlé.

LIONI.

Eh bien, seigneur?

FALIERO.

Plus tard le conseil assemblé
Apprendra par mes soins tout ce qu'il doit apprendre.
Sous le Pont des Soupirs Bertram vient de descendre.
Reposez-vous sur moi sans vous troubler de rien;
Je ferai mon devoir.

LIONI, *à part.*

Je vais faire le mien.

SCÈNE IX.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO.

La victoire me reste!

ÉLÉNA.

A quoi tient votre vie!

FALIERO.

Qu'importe? elle est sauvée.

ÉLÉNA.

Un mot vous l'eût ravie.

FALIERO.

Du cachot de Bertram ce mot ne peut sortir :
Renais à l'espérance.

ÉLÉNA.

Et comment la sentir?
Mon cœur s'est épuisé dans cette angoisse affreuse,
Plaignez-moi : je n'ai pas la force d'être heureuse.

FALIERO.

Une heure encor d'attente!

ÉLÉNA.

Un siècle de douleurs,
Quand je crains pour vos jours!

FALIERO.

Qu'ils tremblent pour les leurs!
Adieu.

ÉLÉNA.

Vous persistez?

FALIERO.

Mourir, ou qu'ils succombent!

ÉLÉNA.

Vous mourrez!... C'est sur vous que vos projets retom- [bent!
Ma terreur me le dit. C'est Dieu, mon cœur le sent,
C'est Dieu qui m'a parlé, la mort, la voix du sang.
C'est Fernando, c'est lui dont le sort vous menace,
Qui du doigt au cercueil m'a montré votre place.
Voulez-vous me laisser seule entre deux tombeaux?
Grâce! J'ai tant pleuré! ne comblez pas mes maux.
Cédez; vous n'irez pas! non : grâce, il faut me croire.
Grâce pour moi, pour vous, pour soixante ans de gloire!

FALIERO.

Mais ma gloire, c'est toi : ton époux, ton soutien
Perdra-t-il son honneur en mourant pour le tien?
Je ne venge que lui.

ÉLÉNA.

Que lui!

FALIERO.

Pour le défendre
Ma confiance en toi m'a fait tout entreprendre.
Sur ton pieux respect, sur ta jeune raison
Si je me reposais avec moins d'abandon;
Pour lui faire un tourment de ma terreur jalouse,
Avili par mon choix, si j'aimais une épouse
Qui, chargée à regret du fardeau de mes ans,
Pourrait à leurs dédains livrer mes cheveux blancs;
Non, non, je n'irais pas, combattu par mes doutes,
Affronter les périls que pour moi tu redoutes.

ÉLÉNA.

Grand Dieu!

FALIERO.

Je n'irais pas, follement irrité,
Pour venger de son nom l'opprobre mérité,
Pour elle, pour sa cause, et ses jours méprisables,
Ternir un siècle entier de jours irréprochables.
Non, courbé sous sa honte et cachant ma douleur,
Je n'aurais accusé que moi de mon malheur.

ÉLÉNA.

Qu'avez-vous dit!

FALIERO.

Mais toi, toi qu'ils ont soupçonnée,
Digne appui du vieillard à qui tu t'es donnée,
Modèle de vertu dans ce triste lien,
Ange consolateur, mon orgueil, mon seul bien...

ÉLÉNA.

O tourment!

FALIERO.

Tu verrais de ta vie exemplaire
L'outrage impunément devenir le salaire!
Ah! je cours...

ÉLÉNA.

Arrêtez!

FALIERO.

Ne te souviens-tu pas
De l'heure où ton vieux père expira dans nos bras?
A son dernier soupir il reçut ta promesse
De m'aimer, d'embellir, d'honorer ma vieillesse :
Tu l'as fait.

ÉLÉNA.

C'en est trop!

FALIERO.

Je promis à mon tour
De veiller sur ton sort jusqu'à mon dernier jour.
Ton père me l'ordonne.

ÉLÉNA.

Écartez cette image.

FALIERO.

C'est lui...

ÉLÉNA.

Je parlerais!

FALIERO.

C'est lui qui m'encourage
A remplir mon devoir, à tenir mon serment,
A défendre sa fille.

ÉLÉNA.

A la punir.

FALIERO.

Comment?

ÉLÉNA.

Vengez-vous; punissez. Le sang qu'il vous demande,
C'est le mien. Punissez; votre honneur le commande;
Mais n'immolez que moi, moi seule : cet honneur
Pour qui vous exposez repos, gloire, bonheur,
Je l'ai perdu!

FALIERO.

Qu'entends-je? où suis-je? que dit-elle?
Qui, vous?

ÉLÉNA.

Fille parjure, épouse criminelle,
Mon père au lit de mort, vos bienfaits et ma foi,
Tout, oui, j'ai tout trahi.

FALIERO.

Point de pitié pour toi!
Mais il est un secret qu'il faut que tu déclares :
Ton complice?

ÉLÉNA.

Il n'est plus.

FALIERO.

Éléna, tu t'égares.
Comprends-tu bien les mots qui te sont échappés?
Sais-tu que, s'il est vrai, tu vas mourir?

ÉLÉNA.

Frappez!

FALIERO, *levant son poignard.*

Reçois ton châtiment!... Mais non! qu'allais-je faire?
Tu tremblais pour ma vie, et ta frayeur m'éclaire.
Non, non; en t'accusant tu voulais me sauver.

(*Le poignard tombe de ses mains.*)

A ce sublime aveu qui pouvait s'élever
De cette trahison ne fut jamais capable.
Dis que tu m'abusais, que tu n'es pas coupable,
Parle, et dans mon dessein je ne persiste pas.
J'y renonce, Éléna, parle... ou viens dans mes bras,
Viens, et c'en est assez!

ÉLÉNA.

Hélas! j'en suis indigne.
J'ai mérité la mort : frappez, je m'y résigne.
Ah! frappez!

FALIERO.

Et le fer de mes mains est tombé!
A sa honte, à mes maux, je n'ai pas succombé!
D'un tel excès d'amour redescendre pour elle
Au mépris!... non, la haine eût été moins cruelle..
Mais on vient; mon devoir m'impose un dernier soin :
Le danger me ranime... Ah! j'en avais besoin.
J'entends mes conjurés; ce sont eux; voici l'heure,
Redevenons moi-même : il faut agir.

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA, VEREZZA, SEIGNEURS DE LA NUIT, GARDES.

VEREZZA.

Demeure :
Envoyé par les Dix, je t'arrête en leur nom,
Doge, comme accusé de haute trahison.

ÉLÉNA.

Plus d'espoir!

FALIERO.

M'arrêter, moi, ton prince!

VEREZZA.

Toi-même :
Voici l'ordre émané de leur Conseil suprême.
Obéis.

(*Quatre heures sonnent.*)

FALIERO.

Je commande, et votre heure a sonné.
Juge des factieux qui m'auraient condamné,

J'attends que le beffroi les livre à ma justice.
Écoute : il va donner le signal du supplice.
Je brave ton sénat, tes maîtres, leurs bourreaux,
Et l'ordre qu'à tes pieds ma main jette en lambeaux.

VEREZZA.

Ton espérance est vaine.

ÉLÉNA.

Aucun bruit!

FALIERO.

Quel silence!

VEREZZA.

Tu n'as pas su des Dix tromper la vigilance;
Les cachots ont parlé : ne nous résiste pas.

FALIERO.

C'en est donc fait; marchons.

ÉLÉNA.

Je m'attache à vos pas.

FALIERO, *à voix basse.*

Vous!... et quels sont les droits de celle qui m'implore?
Son titre? Que veut-elle? ai-je une épouse encore?
Je ne vous connais pas; je ne veux plus vous voir.
Contre un arrêt mortel, qu'il m'est doux de prévoir,
Ma vie à son déclin sera peu défendue.
Pour que la liberté vous soit enfin rendue,
Éléna, je mourrai; c'est tout ce que je puis :
Vous pardonner, jamais!

(*A Éléna, qui le suit, les mains jointes.*)

Non, restez.

(*A Verezza.*)

Je vous suis.

ACTE CINQUIÈME

Une salle voisine de celle où les Dix sont entrés pour délibérer. Autour de la salle, les portraits des doges; au fond, une galerie ouverte qui donne sur la place; à la porte, deux soldats en sentinelle.

SCÈNE I.

FALIERO, ISRAEL.

ISRAEL. *Il est assis.*

Un plan si bien conduit! ô fortune cruelle,
Attendre ce moment pour nous être infidèle!
Quand je voyais crouler leur pouvoir chancelant,
Quand nous touchons au but... Mais j'oublie en parlant
Que mon prince est debout.

FALIERO, *à Israël, qui fait un effort pour se lever.*

Demeure : la souffrance
Vient de briser ton corps sans lasser ta constance.
Je voudrais par mes soins adoucir tes douleurs;
Que puis-je?

ISRAEL.

Dans vos yeux je vois rouler des pleurs.

FALIERO.

Je pleure un brave.

ISRAEL.

Et moi, tandis qu'on délibère,
Je fais des vœux pour vous, qui me traitez en frère.

FALIERO.

Comme autrefois.

ISRAEL.

Toujours le frère du soldat,
Consolant le blessé qui survit au combat.

FALIERO.

Ces temps-là ne sont plus.

ISRAEL.

Mais alors quelle joie
Quand nous fendions les mers pour saisir notre proie!

FALIERO.

En maître sur les flots du golfe ensanglanté,
Que mon Lion vainqueur voguait avec fierté!
Tu t'en souviens?

ISRAEL.

O jours d'éternelle mémoire!
Que Venise était belle après une victoire!

FALIERO.

Et nous ne mourrons pas sous notre pavillon!

ISRAEL.

Misérable Bertram! parler dans sa prison,
Nous trahir, comme un lâche, à l'aspect des tortures!
Comptez donc sur la foi de ces âmes si pures,
Sur leur sainte ferveur! Et tremblant, indigné,
Le tenant seul à seul, vous l'avez épargné?

FALIERO.

Il pleurait.

ISRAEL.

D'un seul coup j'aurais séché ses larmes.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Dans mes bras, si j'eusse été sans armes,
J'aurais, en l'étouffant, voulu m'en délivrer :
Mon général sait vaincre, et je sais conspirer.

FALIERO.

Pourquoi tous tes amis n'ont-ils pas ton courage?

ISRAEL.

Ils viennent de partir pour leur dernier voyage.
Strozzi vend nos secrets qu'on lui paie à prix d'or;
Il vivra. Mais Pietro, je crois le voir encor :
L'œil fier, d'une main sûre et sans reprendre haleine,
Il vide, en votre honneur, sa coupe trois fois pleine,
S'avance, et répétant son refrain familier :
« Que saint Marc soit, dit-il, en aide au gondolier! »
Il s'agenouille alors, il chante, et le fer tombe.

FALIERO.

Nous le suivrons tous deux.

ISRAEL.

Non : pour vous sur ma tombe
Le soleil de Zara doit encor se lever.

FALIERO.

Qu'espères-tu? jamais.

ISRAEL.

Trop lâches pour braver
Le peuple furieux rassemblé dans la place,
De condamner leur père ils n'auront pas l'audace.
Moi, pendant tout un jour qu'ont rempli ces débats,

J'ai su me résigner. Que ferais-je ici-bas?
Je n'ai point de famille et n'ai plus de patrie;
Mais vous, votre Éléna, votre épouse chérie...

FALIERO, *avec douleur.*

Israël!...

ISRAEL.

Ah! pardon! ce nom doit vous troubler.
Un marin tel que moi ne sait pas consoler;
Son bon cœur qui l'entraîne a besoin d'indulgence.

FALIERO, *après lui avoir serré la main.*

Ils reviennent.

ISRAEL, *se relevant.*

Debout j'entendrai ma sentence.

SCÈNE II.

FALIERO, ISRAEL, BENETINDE, LIONI, STÉNO, LES DIX, LES MEMBRES DE LA JUNTE, GARDES.

BENETINDE.

Le crime reconnu, les témoins écoutés,
Tel est l'arrêt des Dix par la Junte assistés:
Israël Bertuccio, sois puni du supplice
Qu'on réserve au forfait dont tu fus le complice.
Meurs : c'est le châtiment contre toi prononcé.
Sur le balcon de marbre où le doge est placé,
Quand des jeux solennels il contemple la fête,
Le glaive de la loi fera rouler ta tête.

ISRAEL.

Est-il prêt? je le suis.

LIONI.

Tu n'as plus qu'un moment :
Un aveu peut encor changer ton châtiment.
Que cherches-tu?

ISRAEL.

Ces mots ont droit de me confondre;
Je cherchais si Bertram était là pour répondre.

LIONI.

Fidèle à son devoir, il a su le remplir.

ISRAEL.

Oui : comme délateur quand doit-on l'anoblir?

BENETINDE.

Ainsi tu ne veux pas nommer d'autres coupables?

ISRAEL.

Et, si je dénonçais les traîtres véritables,
Périraient-ils?

BENETINDE.

Ce soir.

ISRAEL.

Je vous dénonce tous.
Finissons : vos bourreaux m'ont lassé moins que vous.
(*Il retombe assis.*)

BENETINDE, *à Faliero.*

Le doge en sa faveur n'a-t-il plus rien à dire?

FALIERO.

Chef des Dix, quel que soit l'arrêt que tu vas lire,
J'en appelle.

BENETINDE.

A qui donc?

FALIERO.

A mon peuple ici-bas,
Et dans le ciel à Dieu.

BENETINDE.

Que Dieu t'ouvre ses bras,
C'est ton juge : après nous, tu n'en auras pas d'autre.

FALIERO.

Son tribunal un jour me vengera du vôtre;
(*Montrant Sténo.*)
Il le doit. Parmi vous, je vois un assassin.

BENETINDE.

En vertu de sa charge admis dans notre sein,
A siéger malgré lui Sténo dut se résoudre.

STÉNO.

Doge, un seul vœu dans l'urne est tombé pour t'absoudre.

FALIERO.

Lisez, j'attends.

BENETINDE, *d'une voix émue.*

Puissé-je étouffer la pitié
Que réveille en mon cœur une ancienne amitié!
(*A Faliero.*)
« Toi, noble, ambassadeur, général de Venise,
« Et gouverneur de Rhode à tes armes soumise,
« Duc de Vald-Marino, prince, chef du sénat,
« Toi doge, convaincu d'avoir trahi l'Etat...
(*Passant la sentence à Lioni.*)
Achevez, je ne puis.

LIONI.

« Tu mourras comme traître.
« Maudit sera le jour où tu fus notre maître.
« Tes palais et tes fiefs grossiront le trésor;
« Ton nom disparaîtra, rayé du livre d'or.
« Tu mourras où ton front ceignit le diadème,
« L'escalier des Géants, à ton heure suprême,
« Verra le criminel, par ses pairs condamné,
« Périr où le héros fut par eux couronné.
(*Montrant les portraits des doges.*)
« Entre nos souverains, contre l'antique usage,
« Tu ne revivras pas dans ta royale image.
« A la place où ton peuple aurait dû te revoir,
« Le tableau sera vide, et sur le voile noir,
« Dont la main des bourreaux recouvre leurs victimes,
« On y lira ces mots : Mis à mort pour ses crimes! »

FALIERO.

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes,
Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gênes,
De ma voix qui s'éteint recueillez les accents.
Si je fus criminel, sont-ils donc innocents?
Je ne les maudis pas : Dieu lui seul peut maudire.
Mais voici les destins que je dois leur prédire :
Faites pour quelques-uns, les lois sont des fléaux;
Point d'appuis dans un peuple où l'on n'a point d'égaux.
Seuls héritiers par vous des libertés publiques,
Vos fils succomberont sous vos lois despotiques.
Esclaves éternels de tous les conquérants,
Ces tyrans détrônés flatteront des tyrans.
Leurs trésors passeront, et les vices du père
Aux vices des enfants légueront la misère.
Nobles déshonorés, un jour on les verra,

Pour quelques pièces d'or qu'un juif leur jettera,
Prostituer leur titre, et vendre les décombres
De ces palais déserts où dormiront vos ombres.
D'un peuple sans vigueur mère sans dignité,
Stérile en citoyens dans sa fécondité,
Lorsque Venise enfin, de débauche affaiblie,
Ivre de sang royal, opprimée, avilie,
Morte, n'offrira plus que deuil, que désespoir,
Qu'opprobre aux étrangers, étonnés de la voir;
En sondant ses cachots, en comptant ses victimes,
Ils diront: « Elle aussi, mise à mort pour ses crimes! »

BENETINDE.

Par respect pour ton rang nous t'avons écouté,
Et tant que tu vivras tu seras respecté.
Tu nous braves encor : le peuple te rassure;
Mais autour du palais vainement il murmure.
N'attends rien que de nous : d'une part de tes biens
Tu pourras disposer pour ta veuve et les tiens.
Dis-nous quels sont tes vœux, car ton heure est pro-
Parle. [chaine:

FALIERO.

Laissez-moi seul.

BENETINDE, *montrant Israël.*

Qu'au supplice on l'entraîne!

ISRAEL. *Il s'avance et tombe à genoux devant le doge.*

Soldat, je veux mourir béni par cette main
Qui de l'honneur jadis m'a montré le chemin.

FALIERO.

A revoir dans le ciel, mon vieux compagnon d'armes!
Jusqu'à ton dernier jour, toi, qui fus sans alarmes,
Sois sans remords!

(*Il se lève.*)

Avant de subir ton arrêt,
Embrasse ton ami...

ISRAEL.

Mon prince daignerait...

FALIERO.

Titre vain! entre nous il n'est plus de distance:
Quand la mort est si près l'égalité commence.

(*Israël se jette dans les bras du doge.*)

BENETINDE, *aux soldats qui entourent Israël.*

Allez!

(*Aux membres de la junte.*)

Retirons-nous.

SCÈNE III.

FALIERO.

Qui l'eût pensé jamais?
J'expire, abandonné par tous ceux que j'aimais:
Lui seul ne me doit rien, il m'est resté fidèle.
Mais quoi! de tant d'amis, qui me vantaient leur zèle,
Dont j'ai par mes bienfaits mérité les adieux,
Pas un qui devant moi ne dût baisser les yeux!
Et même dans la tombe où je m'en vais descendre,
Celui qui fut mon fils... Ne troublons pas sa cendre:
Je l'ai béni!... Des biens me sont laissés par eux;
Donnons-les. A qui donc? Pourquoi faire un heureux?
Puis-je y trouver encore une douceur secrète?
Je n'ai pas dans le monde un cœur qui me regrette.

(*Il s'assied près de la table et écrit.*)

Qu'importe?

SCÈNE IV.

ÉLÉNA, FALIERO.

ÉLÉNA.

J'ai voulu vous parler sans témoins;
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher?

(*Le doge ne tourne pas la tête, et reste immobile sans lui répondre.*)

Du moins
Répondez.

(*Le doge continue de garder le silence.*)

Par pitié, daignez me le défendre;
J'entendrai votre voix.

(*Même silence du doge.*)

M'éloigner sans l'entendre,
Il le faut donc!

(*Elle fait un pas pour sortir, revient, se traîne jusqu'auprès de Faliero, saisit une de ses mains, et la baise avec transport.*)

FALIERO. *Il se retourne, la prend dans ses bras, la couvre de baisers, et lui dit:*

Ma fille a tardé bien longtemps!

ÉLÉNA.

O ciel! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends.
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux; c'est elle qui vous tue,
Et vous lui pardonnez!

FALIERO, *la relevant.*

Qui? moi! je ne sais rien.

ÉLÉNA.

Quoi! vous oubliez tout!

FALIERO.

Non : car je me souvien
Que tu m'as fait aimer une vie importune;
Tes soins l'ont prolongée, et, dans mon infortune,
Tu m'adoucis la mort, je le sens.

ÉLÉNA.

Espérez!
Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO.

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ÉLÉNA.

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice:
Ils vont vous délivrer; entendez-vous leurs cris?

FALIERO.

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière.
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ÉLÉNA.

Ordonnez : quels devoirs voulez-vous m'imposer?
Je m'y soumets.

FALIERO, *lui remettant un papier.*

Tiens, prends! tu ne peux refuser:
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ÉLÉNA.

C'en est trop!... Innocente,
J'aurais pu l'accepter; coupable...

FALIERO.

Que dis-tu?
Si c'est un sacrifice, accepte par vertu:
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encor du nom qu'un condamné te laisse.
Des monuments humains que sert de le bannir?
De mes travaux passés l'éternel souvenir,
Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge;
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon,
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ÉLÉNA.

Qu'avec vous je succombe:
Je n'ai plus d'autre espoir.

FALIERO.

Et demain sur ma tombe
Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs?
Car tu viendras, ma fille, y répandre des pleurs,
N'est-ce pas?

ÉLÉNA.

Moi! grand Dieu!

FALIERO.

Toi que j'ai tant aimée,
Que j'aime!

ÉLÉNA.

Sans espoir, de remords consumée,
Je vivrai, si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO.

Songe à ces malheureux qui viennent de périr;
Veille sur leurs enfants dont je plains la misère.

ÉLÉNA.

Je prodiguerai l'or.

FALIERO.

Qu'ils te nomment leur mère;
Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ÉLÉNA.

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné?...

FALIERO.

Digne de ton époux; et ton juge suprême,
Indulgent comme lui, pardonnera de même.

(*La lueur et le passage des torches qu'on voit à travers les vitraux du fond indiquent un mouvement dans la galerie. Verezza paraît, accompagné de deux affidés qui portent le manteau et la couronne du doge. Faliero leur fait signe qu'il va les suivre, et se place entre eux et Éléna, de manière qu'elle ne puisse les apercevoir.*)

J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Épargne un cœur brisé.

ÉLÉNA.

C'est un devoir pour moi:
Quand le moment viendra, je serai sans faiblesse.

FALIERO.

Eh bien!... il est venu.

ÉLÉNA, *avec désespoir.*

Déjà!

FALIERO, *la serrant contre son sein.*

Tiens ta promesse...
Adieu!

ÉLÉNA.

Jamais! jamais! Non, ne me quittez pas!
Non, non! je veux... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO.

Elle ne m'entend plus: elle pâlit, chancelle.
L'abandonner ainsi!... Grand Dieu! veillez sur elle!

(*Il la place dans un fauteuil.*)

Cette mort passagère a suspendu tes maux:
Adieu, mon Éléna! Froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître;
Mais il meurt en t'aimant.

(*Il lui donne un dernier baiser; on le couvre du manteau ducal; il place la couronne sur sa tête, et suit Verezza. Le tumulte s'accroît; on entend retentir avec force ces cris: Faliero! Faliero! Grâce! grâce!*)

SCÈNE V.

ÉLÉNA, *qui se ranime par degrés.*

Je l'obtiendrai peut-être...
Votre grâce... oui... marchons... Ciel! par eux immolé,
Il va périr... Mais non... les cris ont redoublé:
Le peuple au coup mortel peut l'arracher encore.
Dieu clément! c'est leur père! O mon Dieu, je t'implore!
Les portes vont s'ouvrir. Frappez tous; brisez-les!...
La foule a pénétré dans la cour du palais;
On les force à laisser leur vengeance imparfaite!
Il est sauvé, sauvé! courons...

LIONI, *suivi des Dix; il paraît dans la galerie du fond, un glaive d'une main et la couronne ducale de l'autre.*

Justice est faite!

(*Éléna tombe privée de sentiment.*)

FIN DE MARINO FALIERO.

EXTRAIT DES CHRONIQUES ITALIENNES

DE MARIN SANUTO.

Le 11 septembre, l'an du Seigneur 1354, Marino Faliero fut élu doge de la république de Venise. Il était déjà chevalier, comte de Valdemarino dans les marches de Trévise, et possédait une grande fortune. L'élection achevée, on résolut dans le grand conseil d'envoyer à Marino Faliero, alors ambassadeur près la cour du saint-père à Rome, une députation de douze membres... le saint-père, lui-même, avant établi sa résidence à Avignon... Le jour où le doge messer Marino Faliero arriva à Venise, il s'éleva un brouillard épais qui obscurcit le ciel, et il fut obligé de débarquer à la place Saint-Marc, entre les deux colonnes où l'on exécute les malfaiteurs; circonstance qui parut à tous un présage funeste... Je ne dois pas omettre non plus ce que j'ai lu dans une chronique du temps... Lorsque messer Marino Faliero était podestat et capitaine à Trévise, l'évêque se fit attendre un jour de procession. Furieux de ce retard, Marino Faliero frappa l'évêque à la joue, et le renversa presque par terre. C'est en punition de cette offense que le ciel aveugla sa raison, et lui inspira un dessein qui le conduisit à la mort.

Marino Faliero était à peine doge depuis neuf mois, que son ambition lui inspira le désir d'asservir Venise. Voici comment le rapporte une ancienne chronique:

Quand arriva le jeudi auquel on a coutume de faire la course aux taureaux, cette course eut lieu comme d'habitude. Il était alors d'usage qu'après la course on se rendît dans le palais du duc, où l'on passait la soirée avec les dames. La danse se prolongeait jusqu'au son de la première cloche; à la danse succédait une collation, et le duc faisait les dépenses de la fête lorsqu'il était marié : après le repas chacun retournait chez soi.

Il se trouva à cette soirée un certain ser Michel Sténo, jeune patricien épris d'une des filles de la duchesse. Il était au milieu des dames, quand par hasard il commit une inconvenance; le duc donna ordre aussitôt de le faire sortir. Ser Michel ne put endurer patiemment un aussi cruel affront. Quand la fête fut terminée, et que tout le monde fut sorti, guidé par son aveugle colère, il entra dans la salle d'audience, s'approcha du siége sur lequel s'asseyait le doge, et écrivit ces mots : ***Marino Faliero, mari de la plus belle des femmes : un autre en jouit, et il ne la garde pas moins.*** Le lendemain, cette insulte devint publique. On cria au scandale, et le sénat indigné ordonna qu'il fût informé sur-le-champ. On promit des sommes considérables à celui qui révélerait le coupable, et enfin on parvint à découvrir que c'était Michel Sténo : le conseil des Quarante commanda de l'arrêter. Amené devant les juges, il avoua qu'il avait écrit ces mots dans son dépit d'être chassé de la fête en présence de sa maîtresse. Le conseil en délibéra; et prenant en considération sa jeunesse, son amour, son égarement, il le condamna à deux mois de prison, et le bannit pour un an de Venise. Cette sentence, trop douce au gré de la colère du doge, ralluma toute sa fureur; il crut que le conseil n'avait point agi comme l'exigeait le respect dû à sa dignité et à son rang. Michel Sténo, selon lui, méritait la mort, ou au moins un bannissement perpétuel.

Cet événement décida du sort de Marino Faliero, qui était destiné à avoir la tête tranchée. Il ne faut plus qu'une cause fortuite pour réaliser ce qui est prédit et inévitable. Quelque temps après cette décision du sénat, un gentilhomme de la maison de Barbaro, d'un naturel violent et emporté, alla à l'arsenal demander certaines choses au maître des galères. L'amiral de l'arsenal était présent. En en entendant la demande, il répondit : Non, cela n'est pas possible... Une querelle violente s'engagea entre le gentilhomme et l'amiral, le gentilhomme le frappa du poing dans l'œil. Par malheur il portait une bague au doigt, qui blessa son adversaire. L'amiral ensanglanté courut au palais du doge pour se plaindre et demander justice. — Que voulez-vous que je fasse? répondit le duc. Rappelez-vous l'inscription qu'on a gravée sur ma chaise, et la manière dont on a puni Michel Sténo, et jugez par là du respect que le conseil des Quarante a pour notre personne. — Seigneur, lui répondit alors l'amiral, si vous désirez devenir prince et vous délivrer de tous ces vils gentilshommes, je me sens assez de courage pour exécuter ce projet : prêtez-moi votre secours, et dans peu de temps vous serez maître de Venise, et vous pourrez vous venger. — Comment et par quels moyens? lui répondit le duc. C'est ainsi que la conversation s'engagea sur ce sujet.

Le duc appela son neveu, ser Bertuccio Faliero, qui habitait avec lui dans le palais, et lui fit part du complot; ils envoyèrent aussi chercher Philippe Calendaro, marin d'une grande réputation, et Bertuccio Israëllo, homme très-adroit et rusé. Après une courte délibération, ils convinrent de s'associer plusieurs personnes; les conjurés se réunirent ainsi pendant plusieurs nuits dans le palais du doge. Les personnes qui furent initiées successivement dans le secret étaient Niccolo Fagiudo, Giovanni da Corfu, Stefano Fagiano, Iriccolo dalle Bende, Niccolo Blondo, et Stefano Trevisano. On convint que seize ou dix-sept chefs stationneraient dans les différents quartiers de la ville, mais que leur troupe ne devait pas connaître leur destination; le jour marqué, ils devaient exciter çà et là quelque tumulte, pour que le doge eût un prétexte de faire sonner la cloche de Saint-Marc, car cette cloche ne peut jamais sonner que par son ordre; aussitôt les différents chefs et leur bande devaient se diriger sur Saint-Marc, par les rues qui débouchent sur la place, et, au moment où les nobles et les principaux habitants seraient arrivés pour connaître la cause de ce tumulte, les conspirateurs les auraient taillés en pièces, pour proclamer ensuite Marino Faliero seigneur de Venise. Ce plan arrêté, on en fixa l'exécution au mercredi 15 avril 1355; et le complot fut conduit avec tant de mystère, que personne n'en eut le plus léger soupçon.

Mais le ciel qui veille sur cette glorieuse cité, et qui, satisfait de la piété et de la droiture de ses habitants, leur a toujours prêté son secours, se servit d'un nommé Beltramo, de Bergame, pour découvrir la conspiration de la manière suivante. Ce Beltramo, qui était au service de Niccolo Lioni de Santo Stefano, connaissait en partie ce qui devait avoir lieu : il alla chez Niccolo Lioni, et lui raconta tout ce qu'il avait appris. Ser Niccolo, en l'entendant, resta comme mort d'étonnement et de terreur. Beltramo, lui ayant tout révélé, le conjura de garder le secret, ajoutant que, s'il lui avait fait cet aveu, c'était afin qu'il ne sortît pas de chez lui le jour désigné, et pour lui sauver la vie. Beltramo allait se retirer, mais ser Niccolo ordonna à ses gens de le saisir et de le garder soigneusement. Il courut aussitôt chez messer Giovanni Gradenigo Nasoni, qui depuis fut nommé doge, et qui habitait aussi à Santo Stefano, et lui raconta tout ce qu'il venait d'apprendre. Cette révélation lui parut de la plus haute importance, et elle l'était en effet. Ils allèrent ensemble chez ser Marco Cornaro, qui habitait à San Felice, et, après lui avoir tout appris, ils retournèrent tous trois chez Niccolo Lioni pour interroger Beltramo. Après l'avoir questionné et avoir appris de lui tout ce qu'il savait, ils le laissèrent enfermé; puis ils se rendirent dans la sacristie de San Salvatore, et envoyèrent leurs gens convoquer les conseillers, les avogadori, les chefs du conseil des Dix et ceux du grand conseil.

Lorsque tous furent réunis, on leur fit part de ce qu'on venait d'apprendre. A ce récit, ils restèrent tous glacés d'étonnement et d'horreur; on résolut d'envoyer chercher Beltramo; ils l'examinèrent, et se convainquirent de la vérité de ce qu'il disait. Aussitôt, malgré le trouble qui agitait l'assemblée, on arrêta les mesures à prendre; on envoya chercher les chefs des Quarante, les officiers de nuit (signori di notte), les capi di sestiere, et les cinque della pace, avec ordre de joindre à leurs gens quelques hommes courageux et éprouvés, qui devaient aller chez les chefs de la conspiration et s'assurer de leurs personnes. On s'assura aussi du chef de l'arsenal pour prévenir toute entreprise de la part des conspirateurs. A l'entrée de la nuit, l'assemblée se réunit dans le palais; elle en fit fermer toutes les portes, et envoya ordre au gardien de la tour d'empêcher qu'on ne sonnât la cloche. Tout fut exécuté ponctuellement. Déjà l'on s'était emparé de la personne des conspirateurs, et ils avaient été conduits au palais. Le conseil des Dix, voyant que le doge était du nombre, résolut de s'associer vingt citoyens des plus recommandables pour délibérer sur le parti qu'il fallait adopter, sans toutefois leur donner voix délibérative.

Les conseillers appelés furent : ser Giovanni Mocenigo, du sestiero de San Marco; ser Almoro Veniero de Santa Marina, du sestiero du Castello; ser Tommaso Viadro, du sestiero de Canaregio; ser Giovanni Sanudo, du sestiero de Santa Croce; ser Pietro Trevisano, du sestiero de San Paolo; ser Pantaleone Barbo il Grando, du sestiero d'Ossoduro : les avogadori de la république furent Zufredo Morosini et ser Orio Pasqualigo; ces personnes n'eurent pas voix délibérative. Ceux du conseil des Dix furent ser Giovanni Marcello, ser Tommaso Sanudo et ser Micheletto Dolfino, chefs de ce conseil; ser Luca da Legge et ser Pietro da Mosto, inquisiteurs du conseil; ser Marco Polani, ser Marino Veniero, ser Lando Lombardo, et ser Nicoletto Trevisano de Sant'Angelo.

Dans la même nuit, et une heure avant que le jour eût paru, l'assemblée nomma une junte composée de vingt nobles de Venise, choisis parmi les plus sages, les plus âgés et les plus considérés. Ils furent appelés à donner leur avis, mais ils n'eurent pas voix délibérative. On en exclut toutes les personnes de la famille de Faliero; Niccolo Faliero et un autre Niccolo Faliero de San Tommaso furent chassés du conseil comme parents du doge. Cette résolution de créer une junte fut généralement approuvée; elle se composa des personnes suivantes : ser Marco Giustiniani, procuratore; ser Andrea Erizzo, procuratore; ser Liosmando Giustiniani, procuratore; ser Andrea Contarini, ser Simone Dandolo, ser Niccolo Volpe, ser Giovanni Loredano, ser Marco Diedo, ser Giovanni Gradenigo, ser Andrea Cornaro, cavaliere; ser Marco Soranzo, ser Rinieri da Mosto, ser Gazano Marcello, ser Marino Morosini, ser Stefano Belegno, ser Niccolo Lioni, ser Filippo Orio, ser Marco Trevisano, ser Jacopo Bragadino, ser Giovanni Foscarini.

Ces vingt personnes furent appelées dans le conseil des Dix. Alors on envoya chercher le doge Marino Faliero; il était dans ce moment dans son palais avec des personnes de la plus haute distinction, qui toutes ignoraient ce qui se passait.

En même temps Bertuccio Israëllo, l'un des chefs de la conspiration, et qui était chargé de guider les conjurés dans Santa Croce, fut arrêté, chargé de fers et conduit devant le conseil. Zanello del Brin, Nicoletto di Rosa, Nicoletto Alberto, et le guardiaga, furent pris également, ainsi que plusieurs marins et plusieurs citoyens de divers rangs : on les interrogea, et dès lors l'existence du complot ne fut plus douteuse.

Le 16 avril, le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna Filippo Calendaro et Bertuccio Israëllo à être pendus aux piliers du balcon du palais, ce même balcon du haut duquel les doges ont coutume d'assister aux courses de taureaux; et ils furent exécutés avec un bâillon dans la bouche.

Le lendemain, on condamna les personnes suivantes : Niccolo Zuccuolo, Nicoletto Blondo, Nicoletto Doro, Marco Giuda, Jacomello Dagolino; Nicoletto Fedele, le fils de Filippo Calendaro; Marco Torello, dit Israëllo; Stefano Trevisano, le changeur de Santa Margherita, et Antonio dalle Bende; ils furent tous pris à Chiozza, car ils avaient tenté de s'échapper. En exécution de la sentence du conseil des Dix, ils furent pendus les jours suivants, les uns seuls, les autres deux par deux, aux colonnes du palais, en commençant au pilier rouge, et ainsi de suite tout le long du canal. Les autres prisonniers furent acquittés par ce motif que, quoiqu'ils eussent été compris dans la conspiration, cependant ils n'y avaient pas pris part. Plusieurs des chefs leur avaient dit qu'il s'agissait du service de l'État, et de s'assurer de quelques criminels, sans leur rien apprendre de plus. Nicoletto Alberto, le guardiaga, et Bartolommeo Ciricolo et son fils, ainsi que plusieurs autres qui n'étaient pas coupables, furent acquittés.

Le vendredi 16 avril, le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna le doge Marino Faliero à avoir la tête tranchée, et ordonna que l'exécution aurait lieu sur le palier de l'escalier de pierre où les doges prêtent leur serment en entrant en charge Le lendemain, les portes du palais étant fermées, le doge fut exécuté environ vers le midi. Son bonnet de doge lui fut ôté lorsqu'il arriva au palais de l'escalier; l'exécution achevée, on dit qu'un membre du conseil des Dix s'avança vers les colonnes extérieures du palais qui donnent sur la place Saint-Marc, et qu'il montra au peuple l'épée toute sanglante, en prononçant ces mots à haute voix : « Le traître a subi son jugement. » Aussitôt les portes s'ouvrirent, et le peuple se précipita dans le palais pour voir les restes de l'infortuné Marino.

Il est à remarquer que le conseiller ser Giovanni Sanudo n'assista pas à ce jugement, mais qu'il était retenu chez lui par maladie; ainsi il n'y eut que quatorze votants, savoir, cinq conseillers et les neuf membres du conseil des Dix. Toutes les terres et tous les châteaux du doge, ainsi que ceux des conjurés, furent confisqués au profit de la république. Le conseil des Dix accorda seulement au doge, à titre de grâce, la permission de disposer de deux mille ducats. On décida en outre que tous les conseillers et les avogadori, les membres du conseil des Dix, et ceux de la junte qui avaient concouru à la condamnation du doge et des autres conjurés, auraient le privilége de porter jour et nuit des armes dans Venise et depuis Grado jusqu'à Cavazere, et d'avoir deux valets pareillement armés, pourvu que les valets habitassent dans leur maison; ceux qui n'avaient pas deux valets à leur service pouvaient transférer ce privilége à leurs fils ou à leurs frères, mais à deux d'entre eux seulement. La même permission fut aussi accordée aux quatre notaires de la chancellerie ou cour suprême, qui reçurent les dépositions; ces notaires étaient Amedio, Nicoletto di Lorino, Steffanello et Pietro de Compostelli, secrétaires des signori di notte.

Après l'execution des conjurés et du doge, la république jouit d'une paix profonde. Une ancienne chronique rapporte que le corps du doge fut placé dans une barque avec huit torches allumées, et conduit à son tombeau, dans l'église de San Giovanni e Paolo, où il fut enseveli. Cette tombe est maintenant placée au milieu de la petite église de Santa Maria della Pace, qu'a fait bâtir l'évêque Gabriel de Bergame : c'est un cercueil de pierre sur lequel sont gravés ces mots : *Hic jacet Dominus Marinus Faletro dux*. Son portrait ne se trouve pas dans la salle du grand conseil; mais à la place qu'il devait occuper, on lit cette inscription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus*. On croit que sa maison fut donnée à l'église de Sant' Apostolo : c'est ce grand bâtiment qui s'élève près du pont; mais cette opinion est mal fondée, à moins que ses descendants ne l'aient rachetée depuis, car cette maison appartient toujours à la famille Faliero. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici que plusieurs voulaient graver à la place destinée au portrait du doge l'inscription suivante : *Marinus Faletro dux; temeritas me cepit, pœnas lui, decapitatus pro criminibus*. On avait aussi composé ce distique pour inscrire sur sa tombe :

Dux Venetum jacet hic, patriam qui prodere tentans
Sceptra, decus, censum perdidit, atque caput.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE VENISE

PAR M. LE COMTE DARU.

On donna pour successeur à Dandolo Marin Falier, de l'une des plus anciennes maisons de Venise, qui avait déjà donné deux doges à la république, Vital Falier en 1082, et Ordelafe, mort en combattant les Hongrois, en 1117. Après avoir occupé les principales dignités de la république, Marin Falier, déjà presque octogénaire, se trouvait en ambassade à Rome lorsqu'il apprit son élection. Le changement qui venait de s'opérer dans l'organisation du conseil ne portait aucune nouvelle atteinte à l'autorité personnelle du doge, déjà fort restreinte par les règlements antérieurs.

L'élévation de Falier sur le trône ducal paraissait terminer glorieusement une longue carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration.

Nées ordinairement d'une ambition trompée, les conjurations sont dirigées contre les dépositaires du pouvoir par ceux qui s'en voient exclus. Elles sont préparées par de longues haines, concertées entre des hommes qui ont des intérêts communs. On n'y trouve guère ni vieillards, parce qu'ils sont circonspects et timides ni jeunes gens, parce qu'ils sont peu capables de dissimulation.

Celle que j'ai à raconter s'ecarte de tous ces caractères. Elle fut entreprise par un homme qui, parvenu à la première dignité de sa patrie et à l'âge de quatre-vingts ans, n'avait rien à regretter dans le passé, rien à attendre de l'avenir; et ce vieillard était un doge ému par un sujet frivole, s'alliant, pour exterminer la noblesse, à des inconnus, au premier mécontent que le hasard lui avait présenté.

Un autre doge, trente ans auparavant, s'était fait un point d'honneur d'arracher au peuple le peu de pouvoir qui lui restait. Celui-ci conspira avec des hommes de la dernière classe contre les citoyens éminents; mais sans intérêt, sans plan, sans moyens: tant la passion est aveugle, imprévoyante dans ses entreprises.

Les négociations qui suivirent le désastre de la flotte de Pisani avaient rempli les premiers moments de l'administration du nouveau doge, et il avait eu du moins la consolation de signer la trêve qui rendait le repos à sa patrie.

Il donnait un bal le jeudi gras à l'occasion d'une solennité : un jeune patricien, nommé Michel Sténo, membre de la quarantie criminelle, s'y permit, auprès d'une des dames qui accompagnaient la dogaresse, quelques légèretés que la gaieté du bal et le mystère du masque rendaient peut-être excusables. Le doge, soit qu'il fût jaloux plus qu'il n'est permis de l'être à un vieillard, soit qu'il fût offensé de cet oubli du respect dû à sa cour, ordonna qu'on fit sortir l'insolent qui lui avait manqué. Falier était d'un caractère naturellement violent.

Le jeune homme, en se retirant, le cœur ulcéré de cet affront, passa par la salle du conseil et écrivit sur le siége du doge ces mots injurieux pour la dogaresse et pour son époux : *Marin Falier a une belle femme, mais elle n'est pas pour lui.*

Le lendemain, cette affiche fut un grand sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et on eut peu de peine à le découvrir. Sténo, arrêté, avoua sa faute avec une ingénuité qui ne désarma point le prince, ni surtout l'époux offensé. Falier s'oublia jusqu'à manifester un ressentiment qui ne convenait ni à sa gravité, ni à la supériorité de son rang, ni à son âge.

Il ne demandait rien moins que de voir renvoyer cette affaire au conseil des Dix, comme un crime d'État; mais on jugea autrement de son importance; on eut égard à l'âge du coupable, aux circonstances qui atténuaient sa faute, et on le condamna à deux mois de prison que devait suivre un an d'exil.

Une satisfaction si ménagée parut au doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent inutiles. Malheureusement le jour même il vit venir à son audience le chef des patrons de l'arsenal, qui, furieux, le visage ensanglanté, venait demander justice d'un patricien qui s'était oublié jusqu'à le frapper. « Comment veux-tu « que je te fasse justice? lui répondit le doge, je ne puis pas l'ob- « tenir pour moi-même. — Ah! dit le patron dans sa colère, il « ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents. » Le doge, loin de réprimander le plébéien qui se permettait une telle menace, le questionna à l'écart, lui témoigna de l'intérêt, de la bienveillance même, enfin l'encouragea à tel point, que cet homme, attroupant quelques-uns de ses matelots, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement la résolution de se venger du noble qui l'avait offensé.

Celui-ci se tint renfermé chez lui et écrivit au doge pour réclamer la sûreté qui lui était due. Le patron fut mandé devant la seigneurie; le prince le réprimanda sévèrement, le menaça de le faire pendre, s'il s'avisait d'attrouper la multitude, ou de se permettre des invectives contre un patricien, et le renvoya en lui ordonnant, s'il avait quelques plaintes à former, de les porter devant les tribunaux.

La nuit étant venue, un émissaire alla trouver cet homme qui se nommait Israël Bertuccio, l'amena au palais et l'introduisit mystérieusement dans un cabinet où était le prince avec son neveu Bertucce Falier.

Là, l'irascible vieillard écouta avec complaisance tous les emportements et tous les projets de vengeance du patron, lui demanda ce qu'il pensait des dispositions des hommes de sa classe, quelle était son influence sur eux, combien il pourrait en ameuter, quels étaient ceux dont on espérait se servir le plus utilement. Bertuccio indiqua un sculpteur, d'autres disent un ouvrier de l'arsenal, nommé Philippe Calendaro; on le fit venir à l'instant même, ce qui prouve à quel excès d'imprudence la colère peut entraîner. Un doge de quatre-vingts ans passa une partie de la nuit en conférence avec deux hommes du peuple, qu'il ne connaissait pas la veille, discutant les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne.

Il était difficile qu'on soupçonnât un pareil complot : les conférences pouvaient se multiplier sans être remarquées; cependant il n'y en eut pas un grand nombre; car les conjurés se jugèrent, au bout de quelques jours, en état de mettre à exécution cette grande entreprise. Il fut convenu qu'on choisirait seize chefs, parmi les populaires les plus accrédités; qu'on les engagerait à prêter main-forte, pour un coup de main d'où dépendait le salut de la république; qu'ils se distribueraient les différents quartiers de la ville, et que chacun s'assurerait de soixante hommes intrépides et bien armés. Ainsi c'était un millier d'hommes qui devait renverser le gouvernement d'une ville si puissante; cela prouve qu'il n'y avait pas alors de forces militaires dans Venise. On arrêta que le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc : à ce signal les conjurés devaient se réunir, en criant que la flotte génoise arrivait à la vue de Venise, courir vers la place du palais, et massacrer tous les nobles à mesure qu'ils arriveraient au conseil. Quand tous les préparatifs furent terminés, on arrêta que l'exécution aurait lieu le 15 d'avril.

La plupart de ceux qu'on avait engagés dans cette affaire ignoraient quels en étaient l'objet, le plan, le chef, et quelle devait en être l'issue. On avait été forcé d'initier plus avant ceux qui devaient diriger les autres. Un Bergamasque, nommé Bertrand, pelletier de sa profession, voulut préserver un noble, à qui il était dévoué, du sort réservé à tous ses pareils. Il alla trouver, le 14 avril au soir, le patricien Nicolas Lioni, et le conjura de ne pas sortir de chez lui le lendemain, quelque chose qui pût arriver. Ce gentilhomme, averti par cette espèce de révélation d'un danger qui devait menacer beaucoup d'autres personnes, pressa le conjuré de questions, et n'en obtint que des réponses mystérieuses, accompagnées de la prière de garder le plus profond silence. Alors Lioni se détermina à se rendre maître de Bertrand jusqu'à ce que celui-ci eût dit tout son secret; il le fit retenir, et lui déclara que la liberté ne lui serait rendue qu'après qu'il aurait pleinement expliqué le motif du conseil qu'il avait donné.

Le conjuré, qu'une bonne intention avait conduit auprès du patricien, sentit qu'il en avait déjà trop dit, et qu'il ne lui restait plus qu'à se faire un mérite d'une révélation entière. Il ne savait probablement pas tout, mais ce qu'il révéla suffit pour faire voir à Lioni qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Celui-ci courut chez le doge pour lui communiquer sa découverte et ses craintes. Falier feignit d'abord de l'étonnement; puis il voulut paraître avoir déjà connaissance de cette conspiration, et la juger peu digne de l'importance qu'on y attachait. Ces contradictions étonnèrent Lioni; il alla consulter un autre patricien, Jean Gradenigo; tous deux se transportèrent ensuite chez Marc Cornaro; et enfin ils vinrent ensemble interroger Bertrand, qui était toujours retenu dans la maison de Lioni.

Bertrand ne pouvait dire jusqu'où s'étendaient les liaisons et les projets des conjurés; mais il ne pouvait ignorer que le patron Bertuccio et Philippe Calendaro y avaient une part considérable, puisque c'était par eux qu'il avait été entraîné dans le complot.

Les trois patriciens que je viens de nommer convoquèrent aussitôt, non dans le palais ducal, mais au couvent de Saint-Sauveur, les conseillers de la seigneurie, les membres du conseil des Dix, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville, et les cinq juges de paix.

Cette assemblée envoya sur-le-champ arrêter Bertuccio et Calendaro. Ils furent appliqués l'un et l'autre à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque complice, on donnait des ordres pour s'assurer de sa personne. Lorsqu'ils révélèrent que la cloche de Saint-Marc devait donner le signal, on envoya une garde dans le clocher pour empêcher de sonner. Il était naturel que les coupables cherchassent à atténuer leur faute en nommant leur chef : on apprit avec étonnement que le doge était à la tête de la conjuration.

Cette nuit même Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais; des gardes furent placés à toutes les issues de l'appartement du doge. Huit des conjurés, qui s'étaient échappés vers Chiozza, furent arrêtés et exécutés après leur interrogatoire.

La journée du 15 fut employée à l'instruction du procès du doge. Le conseil des Dix, dont une pareille cause relevait si haut l'importance, demanda que vingt patriciens lui fussent adjoints pour le jugement d'un aussi grand coupable. Cette assemblée, qu'on nomma la *Giunta*, fit comparaître le doge, qui, revêtu des marques de sa dignité, vint, dans la nuit du 15 au 16 avril, subir son interrogatoire et sa confrontation. Il avoua tout.

Le 16, on procéda à son jugement; toutes les voix se réunirent pour son supplice.

Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées; on amena Marin Falier au haut de l'escalier des Géants, où les doges reçoivent la couronne; on lui ôta le bonnet ducal en présence du conseil des Dix. Un moment après, le chef de ce conseil parut sur le grand balcon du palais, tenant à la main une épée sanglante, et s'écria : « Justice a été faite du traître. » Les portes furent ouvertes, et le peuple, en se précipitant dans le palais, trouva la tête du prince roulant sur les degrés.

Dans la salle du grand conseil, où sont tous les portraits des doges, un cadre voilé d'un crêpe fut mis à l'endroit que devait occuper celui-ci, avec cette inscription : *Place de Marin Falier, décapité.*

Pendant quelque temps on continua les recherches contre ceux qui avaient trempé dans la conjuration. Il y en eut plus de quatre cents de condamnés à la mort, à la prison ou à l'exil. Le pelletier Bertrand réclamait la récompense qu'il croyait due à sa révélation; il eut l'insolence de demander un palais et un comté que Marin Falier possédait, une pension de douze cents ducats, et enfin l'entrée du grand conseil, c'est-à-dire le patriciat pour lui et sa postérité. De tout cela on ne lui accorda qu'une pension de mille ducats réversible à ses enfants, et il en témoigna si haut son mécontentement qu'on fut obligé de l'exiler à son tour; mais telle était l'idée qu'on avait de cette nature de services, et telle était la politique du gouvernement pour les encourager, que le conseil fut sur le point d'admettre ce dénonciateur au nombre des patriciens.

EXAMEN CRITIQUE DE MARINO FALIERO.

On connaît la destinée singulière de cette tragédie. Composée pour le Théâtre-Français, où elle avait été reçue par acclamation, quelques plaintes s'élevèrent sur la distribution des rôles. Fatigué des contrariétés qui pouvaient ajourner indéfiniment la représentation, M. Casimir Delavigne retira son ouvrage; et, en jetant un coup d'œil de regret sur le beau rôle d'Éléna, qu'il avait confié à mademoiselle Mars, il se demanda où il porterait son *Faliero*. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin fut choisi.

Ainsi un théâtre du boulevard fut accidentellement érigé en second Théâtre-Français!

Le sujet de *Marino Faliero* est connu. Déjà mis en scène, mais sans aucun succès, au Théâtre-Français, déjà mélodramatisé, dans la rigoureuse acception du mot, à ce même théâtre de la Porte-Saint-Martin, il nous est devenu plus familier encore par l'*Histoire de Venise* de M. Daru, et par la tragédie de lord Byron. Le sujet est simple; je veux dire que, tout extraordinaire, tout effrayante qu'en soit la catastrophe, il est chargé de très-peu d'incidents. Le chef d'une république, le doge de Venise, âgé, ou, pour parler comme Voltaire, chargé de quatre-vingts ans, conspire le bouleversement de l'État et l'égorgement de tout le patriciat vénitien. Il associe à ses desseins ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans la ville qu'il gouverne. Son motif est aussi puéril que les suites doivent en être sanglantes. Un jeune noble s'est permis de tracer sur le fauteuil du doge quelques lignes injurieuses à la vertu de sa jeune et innocente épouse. Un arrêt des Quarante condamne le coupable à deux mois de prison et à une année d'exil, faible réparation d'un outrage qui, aux yeux du doge, ne pouvait être expié que par le sang. De là sa colère, de là le projet d'une vengeance aussi atroce qu'extravagante. Le complot est découvert de la même manière que le fut depuis à Londres la conspiration des poudres. L'un des conjurés prévient un sénateur, dont il était le client et l'obligé, de ne pas se rendre le lendemain au palais de Saint-Marc, quand même il entendrait sonner la cloche d'alarme. Cette indication met sur la voie, et bientôt, à l'aide des recherches et des tortures, la conjuration est à jour. Le doge est arrêté; on lui fait son procès; il est décapité sur le lieu même où il avait revêtu les insignes de la souveraineté; et sur la muraille où devait figurer un jour son image entre celles des doges ses prédécesseurs, et des doges qui lui succéderaient, il fut ordonné qu'il serait étendu un voile noir, sur lequel on lirait cette inscription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus :* « C'est ici la place de Marino Faletro (ou Faliero), décapité pour ses crimes. »

Voici, si je ne me trompe, ce qui rend un pareil sujet fort difficile à transporter sur la scène. Règle générale, il n'est rien de plus froid qu'une conspiration politique. Autant elle intéresse dans l'histoire, autant elle paraît froide au théâtre, qui ne vit que de passions tumultueuses, d'émotions violentes, et en quelque sorte individuelles, et où chaque spectateur aime à trouver, de préférence à tout, la corde qui répond à ses sympathies particulières. Une conspiration est un fait en dehors de la vie commune. Il est utile, pour les hommes d'État, de savoir comment s'y prennent les conspirateurs; il est bon de rappeler aux chefs des nations qu'il n'est point d'intérêts, si faibles en apparence, que la politique ne leur ordonne de ménager; et il est bon qu'ils fassent entrer dans la sphère de leurs calculs et de leurs prévoyances, que la position la plus élevée, ainsi que la situation la plus vile de la société, peut devenir, suivant les circonstances, le siége ou le foyer d'une conjuration formidable. Mais ce n'est point au parterre ou dans les loges que les hommes d'État ont à faire ces sortes d'études, c'est dans leur cabinet, et sous les yeux de Tacite, de Machiavel et de Montesquieu. Pour le public du théâtre, il lui faut quelque chose de plus chaud, de plus entraînant, de plus animé. Il va là pour sentir, et non pour raisonner.

Voyez le *Faliero* de lord Byron. Certes, ce n'est point le feu poétique qui manque d'ordinaire à ce poëte célèbre; mais, dans son triste drame, lord Byron s'est traîné à la remorque des annalistes italiens. Les détails de sa tragédie sont attachants, mais à l'exception de son Angiolina, la femme du doge, qu'il a embellie de tous les attraits de la jeunesse et de la vertu, ses personnages ne sont ni plus vivement colorés, ni plus expressifs que ceux de l'histoire. Cette Angiolina même, dont le nom semble emprunté de ses qualités angéliques, serait divine dans une élégie; dans un drame, sa perfection est un défaut. Par son âge et par la pureté de son âme, elle contraste avec le caractère fougueux d'un époux octogénaire; mais ce contraste, il faut le dire, n'a rien de saillant, de vigoureux, de pittoresque. On plaint Angiolina, mais on est faiblement ému. L'événement a justifié l'arrêt prononcé d'avance par la critique. Après la mort de lord Byron, et contre sa défense expresse, son *Faliero* fut joué sur un des théâtres de Londres, et la représentation n'en put être achevée. John Bull veut être remué fortement. Il demande des tragédies à l'eau forte, et il brisa, sans scrupule, la bouteille d'eau de roses qu'on avait essayé de lui servir.

Cette leçon n'a pas été perdue pour M. Casimir Delavigne. Maître absolu du caractère de la femme du doge, sur laquelle l'histoire n'a pas cru devoir s'expliquer, il a pris le contrepied de lord Byron, et il a eu de quoi s'en applaudir. Son Éléna, nom poétiquement plus commode que celui d'Angiolina, est devenue, sous sa plume énergique et brillante, une épouse coupable et adultère. De cette simple transmutation, le poëte français a tiré un effet prodigieux et l'élément le plus incontestable du succès dont sa tragédie a été couronnée. Il a supposé qu'un neveu du doge, Fernando Faliero, l'unique héritier du nom de cette famille illustre, était l'auteur du déshonneur de son oncle, et par là se trouve expliquée la part qu'il prend au ressentiment du doge contre l'inscription outrageante dont celui-ci a à se plaindre. Il lui est impossible de pardonner à Sténo une attaque d'autant plus offensante, que la conscience de Fernando lui en reproche la justice et la vérité. Il cherche Sténo, il le rencontre, il se bat, est vaincu, et expire entre les bras du doge, dont cette mort porte au plus haut degré l'irritation et la fureur. Le malheureux vieillard voit expirer, sous le fer d'un patricien insolent, le dernier rejeton de sa famille. Toute sa postérité est ensevelie dans la tombe de Fernando. Que lui reste-t-il à craindre? qu'a-t-il désormais à ménager? Quelques jours de plus à ajouter à ceux que la nature lui a ménagés, peuvent-ils entrer dans la balance avec les intérêts de sa vengeance? C'est ici un artifice de poëte, auquel on ne peut donner trop d'éloges; car l'essentiel et le difficile tout ensemble était de satisfaire le spectateur sur les causes qui précipitèrent le doge dans l'abîme de l'infamie et du malheur. Ajoutons que nous devons des beautés d'un autre genre à la faute d'Éléna. Nous la voyons, accablée du poids des remords, se relever par un aveu déchirant de l'humiliation où son crime l'a plongée. Cet aveu produit aussi, dans l'âme du vieillard, des mouvements sublimes de générosité et de grandeur d'âme. Nous trouvons là ce qui constitue la tragédie, la pitié et la terreur; et en pardonnant à Éléna, comme son mari lui a pardonné, nous sommes obligés de nous écrier : *O felix culpa!* ô faute heureuse! sans laquelle peut-être la tragédie de M. Casimir Delavigne n'eût pas été plus fortunée que celle de lord Byron.





LOUIS XI.

Acte [illegible] dernière.

LOUIS XI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 11 FÉVRIER 1832.

PERSONNAGES.

LOUIS XI.
LE DAUPHIN.
LE DUC DE NEMOURS.
COMMINE.
COITIER, médecin du roi.
FRANÇOIS DE PAULE.
OLIVIER LE DAIM.
TRISTAN, grand prévôt.
MARIE, fille de Commine.
LE COMTE DE LUDE.
LE CARDINAL D'ALBY.
LE COMTE DE DREUX.
LE DUC DE CRAON.

MARCEL, paysan.
MARTHE, sa femme
RICHARD, } paysans.
DIDIER, } paysans.
CRAWFORD.
Clergé.
Chatelaines.
Chevaliers.
Deux Écossais.
Un marchand.
Un héraut.
Un officier de la chambre.
Un officier du chateau.

« . . . . Il y a quatre ou cinq jours que passant devant « la maison d'un de mes compagnons, je le voulus visiter : et après « avoir faict quelques tours dans sa sale, je demande de voir « son estude. Soudain que nous y sommes entrés, je trouve sur « son pulpitre un vieux livre ouvert. Je m'enquiers de luy de quoi « il traitoit, il me respond que c'estoit l'histoire du Roy Louys « onzième, que l'on appelloit la mesdisante. Je la luy demande « d'emprunt, comme celle que je cherchois, il y avoit longtemps, « sans la pouvoir recouvrer. Il me la preste. Hé ! vrayement (dy-je « alors) je suis amplement satisfaict de la visitation que j'ay faicte « de vous. Ainsi fusse-je promptement payé de tous ceux qui me « doivent. J'emporte le livre en ma maison, je le lis et digère avec « telle diligence que je fais les autres. En un mot, je trouve que « c'estoit une histoire, en forme de papier journal, faicte d'une main « peu industrieuse, mais diligente et non partiale, qui n'oublioit « rien de tout ce qui estoit remarquable de son temps. Tellement « qu'il me sembla qu'il n'y avoit que les mesdisans qui la puis- « sent appeler mesdisante. Appelez-vous mesdisance en un histo- « riographe, quand il vous estale sur son papier la vérité toute « nüe? Nul n'est blessé que par soy-mesme. Le premier scandale « provient de celuy qui faict le mal, et non de celuy qui le ra- « conte.

« Je trouve en ce Roy un esprit prompt, remuant et versatil, « fin et feint en ses entreprises, léger à faire des fautes, qu'il ré- « paroit tout à loisir au poix de l'or, prince qui savoit par belles « promesses donner la muse à ses ennemis, et rompre tout d'une « suite, et leurs cholères, et leurs desseins : impatient de repos, « ambitieux le possible, qui se joüait de la justice selon que ses « opinions luy commandoyent, et qui pour parvenir à son but « n'espargnoit rien ny du sang, ny de la bourse de ses sujets; et « ores qu'il fit contenance d'estre plein de religion et de pieté, si « en usoit-il tantost selon la commodité de ses affaires, tantost « par une superstition admirable ; estimant luy estre toutes choses « permises, quand il s'estoit acquitté de quelque pellerinage. « Brief plein de volontés absolües, par le moyen desquelles, sans « cognoissance de cause, il appointoit et desappointoit tels officiers « qu'il luy plaisoit : et sur ce mesme moule se formoit quelquefois « des fadaises et sottises dont il ne vouloit estre dédit.

« A manière que se trouvant tous ces mélanges de bien et mal « en un sujet, ce n'est point sans occasion que ce roy ayt esté ex- « tollé par quelques-uns, et par les autres vitupéré. Voylà ce que « j'ay pu recueillir en brief de toutes ses actions.

« Je voy au bout de tout cela un jugement de Dieu, qui courut « miraculeusement dessus luy, car tout ainsi que cinq ou six ans « auparavant son advènement à la couronne, il avoit affligé le Roy « son père, et qu'il se bannit de la présence de luy, ayant choisi « pour sa retraite le duc de Bourgogne, qui estoit en mauvais « mesnage avec nous, aussi sur son vieil âge fut-il affligé, non par « son fils, ains par soy-mesmes, en la personne de son fils, qui « n'estoit encores capables pour sa grande jeunesse de rien at- « tenter contre l'Estat de son père. Tellement que pour le rendre « moins habile aux affaires, il ne voulut qu'en son bas âge il fust « institué aux nobles exercices de l'esprit, et encores le confina au « chasteau d'Amboise, l'esloignant en ce qui luy estoit possible de « la vue de sa cour. Davantage ayant excessivement affligé son « peuple en tailles, aydes et subsides extraordinaires, et tenu les « princes et seigneurs en grandes craintes de leurs vies, ainsi que « l'oiseau sur la branche. (Car nul ne se pouvoit dire assuré, ayant « affaire avec un prince infiniment diversifié.)

« Aussi, sur le déclin de son âge, commença-t-il à se desfier de « tous ses principaux sujets, et n'y avoit rien qui l'affligeast tant « que la crainte de la mort; faisant ès recommandations de l'E- « glise plus prier pour la conservation de sa vie que de son âme. « C'est la plus belle philosophie que je rapporte de son histoire. « Je dirois volontiers que les historiographes se donnent la loy de « faire le procès aux princes : mais il faut que je passe plus outre « et ajoute, que les princes se le font à eux-mesmes. Dieu les mar- « telle de mille tintoins qui sont autant de bourreaux en leurs con- « sciences. Ce roy qui avait faict mourir tant de gens, ainsi que sa « passion luy en dictoit les mémoires, par l'entremise de Tristan

« l'Hermite, luy-mesme estoit son triste prévost, mourant d'une « infinité de morts le jour avant que de pouvoir mourir, estant « entré en une générale desfiance de tout le monde. Ceste-cy est « une belle leçon que je souhaite estre empreinte aux cœurs des « Roys, à fin de leur enseigner de mettre frain et modestie en leurs « actions. Commines fera son profit de la vie de ce roy pour monstrer avec quelle dextérité il sut avoir le dessus de ses ennemis; « et de moy toute l'utilité que j'en veux rapporter sera, pour faire « entendre comme Dieu sçait avoir le dessus des roys quand il « veut les chastier. Adieu. »

LETTRE D'ESTIENNE PASQUIER
A M. DE TIARD, SEIGNEUR DE BISSY.

ACTE PREMIER

Une campagne; le château du Plessis au fond sur le côté; quelques cabanes éparses. Il fait nuit.

SCÈNE I.

TRISTAN, RICHARD, GARDES.

TRISTAN, *à Richard.*

Ton nom?

RICHARD.

Richard le pâtre.

TRISTAN.

Arrête; et ta demeure?

RICHARD, *montrant sa cabane.*

J'en sors.

TRISTAN.

Le roi défend de sortir à cette heure.

RICHARD.

J'allais, pour assister un malade aux abois,
Chercher le desservant de Saint-Martin-des-Bois.

TRISTAN.

Rentre, ou les tiens verront avant la nuit prochaine
La justice du roi suspendue à ce chêne.

RICHARD.

Mon fils...

TRISTAN.

Rentre!

RICHARD.

Il se meurt.

TRISTAN.

Tu résistes, je croi!
Obéis, ou Tristan...

RICHARD, *avec terreur, en regagnant sa cabane.*

Dieu conserve le roi!

SCÈNE II.

TRISTAN, GARDES.

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Qui vive?

TRISTAN.

Grand prévôt!

LA MÊME VOIX.

Garde à vous, sentinelle!
Et vous, archers, à moi!

UN OFFICIER, *qui sort du château à la tête de plusieurs soldats.*

Le mot d'ordre?

TRISTAN, *à voix basse.*

Fidèle!

L'OFFICIER, *de même.*

France!

(Ils entrent dans le château.)

SCÈNE III.

COMMINE. *Il tient un rouleau de parchemin.*

(Il s'assied au pied d'un chêne. Le jour commence.)

Reposons-nous sous cet ombrage épais;
Ce travail a besoin de mystère et de paix.
Calme heureux! aucun bruit ne frappe mon oreille,
Hors le chant des oiseaux que la lumière éveille,
Et le cri vigilant du soldat écossais
Qui défend ces créneaux et garde un roi français.
Je suis seul, relisons : du jour qui vient de naître
Cette heure m'appartient; le reste est à mon maître.

(Il ouvre le manuscrit.)

Mémoires de Commine!... Ah! si les mains du roi
Déroulaient cet écrit, qui doit vivre après moi,
Où chacun de ses jours, recueilli pour l'histoire,
Laisse un tribut durable et de honte et de gloire,
Tremblant, on le verrait, par le titre arrêté,
Pâlir devant son règne à ses yeux présenté.
De vices, de vertus quel étrange assemblage!

(Il lit; le médecin Coïtier passe au fond de la scène, le regarde et entre dans la cabane de Richard.)

(Interrompant sa lecture.)

Là, quel effroi honteux! là, quel brillant courage!
Que de clémence alors, plus tard que de bourreaux!
Humble et fier, doux au peuple et dur aux grands vassaux,
Crédule et défiant, généreux et barbare,
Autant il fut prodigue, autant il fut avare.

(Il passe à la fin du manuscrit.)

Aujourd'hui quel tableau! Je tremble en décrivant
Ce château du Plessis, tombeau d'un roi vivant,
Comme si je craignais qu'un vélin infidèle
Ne trahît les secrets que ma main lui révèle.
Captif sous les barreaux dont il charge ces tours,
Il dispute à la mort un reste de vieux jours;
Usé par ses terreurs, il se détruit lui-même,
S'obstine à porter seul un pesant diadème,
S'en accable, et jaloux de son jeune héritier,
Ne vivant qu'à demi, règne encor tout entier.
Oui, le voilà : c'est lui.

(Il reste absorbé dans sa lecture.)

SCÈNE IV.

COMMINE, COITIER.

COITIER, *sortant d'une cabane, à Richard et à quelques paysans.*

Rentrez, prenez courage;
Des fleurs que je prescris composez son breuvage :
Par vos mains exprimés, leurs sucs adoucissants
Rafraîchiront sa plaie et calmeront ses sens.

COMMINE, *sans voir Coitier.*

Effrayé du portrait, je le vois en silence
Chercher un châtiment pour tant de ressemblance.

COITIER, *lui frappant sur l'épaule.*

Ah! seigneur d'Argenton, salut!

COMMINE.

Qui m'a parlé?
Vous! pardon!... je rêvais.

COITIER.

Et je vous ai troublé?

COMMINE.

D'un règne à son déclin l'avenir est sinistre.

COITIER.

Sans doute, un roi qui meurt fait rêver un ministre.

COMMINE.

Mais vous, maître Coitier, dont les doctes secrets
Ont des maux de ce roi ralenti les progrès,
Cette heure à son lever chaque jour vous rappelle :
Qui peut d'un tel devoir détourner votre zèle?

COITIER.

Le roi! toujours le roi! Qu'il attende.

COMMINE.

Du moins,
Autant qu'à ses sujets vous lui devez vos soins.

COITIER.

A qui souffre par lui je dois plus qu'à lui-même.

COMMINE.

Vous l'accusez toujours.

COITIER.

Vous le flattez.

COMMINE.

Je l'aime.
Qui vous irrite?

COITIER.

Un crime : hier, sur ces remparts,
Un pâtre, que je quitte, arrêta ses regards;
Des archers du Plessis l'adresse meurtrière
Faillit, en se jouant, lui ravir la lumière.

COMMINE.

Qu'il se plaigne : le roi deviendra son appui.

COITIER.

Qu'il se taise : Tristan pourrait penser à lui.

COMMINE.

Sur ce vil instrument jetez votre colère.

COITIER.

J'impute au souverain les excès qu'il tolère.

COMMINE.

La crainte est son excuse.

COITIER.

Il craint un assassin,
Et la mort qu'il veut fuir, il la porte en son sein.
La terreur qu'il répand sur son cœur se rejette;
Il tourne contre lui sa justice inquiète;
Lui-même est le bourreau de ses nuits, de ses jours;
Lui, dont l'ordre inhumain... Ah! malheureux Nemours!

COMMINE.

Nemours était coupable.

COITIER.

Et je le crois victime.
Je rends à sa mémoire un culte légitime.
Moi, serviteur obscur, nourri dans sa maison,
Je l'ai vu cultiver ma précoce raison.
Ses dons m'ont soutenu dans une étude ingrate.
Quand Montpellier m'admit sur les bancs d'Hippocrate,
L'hermine des docteurs, conquise lentement,
Para ma pauvreté d'un stérile ornement.
Je crus Nemours : j'osai, séduit par ses paroles,
Secouer, pour la cour, la poudre des écoles.
Ma rudesse étonna : ma brusque liberté
Heurta ce vieux respect par la foule adopté.
On me vit singulier et l'on me crut habile.
La stupeur à mes pieds mit cette cour servile,
Quand j'osai gouverner, sans prendre un front plus doux,
La santé de celui qui vous gouvernait tous.
Nemours fit ma fortune; et moi, moi, son ouvrage,
Je n'ai pu de son roi fléchir l'aveugle rage!
Brillant de force alors, Louis, plein d'avenir,
Méprisa cette voix qui devait l'en punir,
Frappa mon bienfaiteur, et jeta sa famille
Dans la nuit des cachots creusés sous la Bastille.
Un de ses fils, un seul, voit la clarté des cieux;
J'ai soustrait avec vous ce dépôt précieux,
Je vous l'ai confié; soit pitié, soit justice,
De ce pieux larcin Commine fut complice,
Oui, vous!

COMMINE.

Coitier!

COITIER.

Vous-même!

COMMINE.

Au nom du ciel, plus bas!

COITIER.

Eh bien! plaignez Nemours et ne l'accablez pas.
Mon cœur saigne, je souffre, et ne puis me contraindre
Lorsque seul avec moi, je vous surprends à feindre,
Et que sur un ami vos yeux n'osent verser
Quelques pleurs généreux qu'on pourrait dénoncer.

COMMINE.

Peu jaloux d'étaler une douleur stérile,
Je tais la vérité qui nuit sans être utile;
Notre intérêt commun exige cet effort.

COITIER.

Vous la tairez toujours, à moins qu'après la mort,
Affranchi des terreurs qu'un trône vous inspire,
Vos mânes du tombeau ne sortent pour la dire.

COMMINE.

Peut-être... Mais, Coitier, quand de mon dévoûment
Un gage trop certain vous parle à tout moment,
Qu'importe si des cours un long apprentissage
Fait mentir à dessein mes yeux et mon visage?

A Nemours, comme vous, uni par l'amitié,
N'ai-je montré pour lui qu'une oisive pitié?
Ses fils ne craignaient plus : leur père était sans vie,
La vengeance du roi vous semblait assouvie :
Quelle voix dissipa votre commune erreur?
La mienne; de leur sort j'avais prévu l'horreur.
Un seul voulut nous croire, et préparant sa fuite,
A des amis zélés j'en remis la conduite.
Quel refuge assuré s'ouvrit devant ses pas?
C'est ma famille encor qui lui tendit les bras.
Le duc Charle, à Péronne, instruit avec prudence,
Reçut de ses malheurs l'entière confidence,
Le vit, et l'accueillit comme un hôte fatal
Dont il pourrait un jour s'armer contre un rival.
Si la fortune alors lui devint moins sévère,
Plus j'ai fait pour le fils, plus j'ai blâmé le père.
Courageux sans danger, vous régnez sur le roi;
Mais un sort différent m'impose une autre loi,
Et quand, près de Louis, le devoir nous rassemble,
Il tremble devant vous, et devant lui je tremble.

COITIER.

Et c'est par crainte encor que, forcé d'accepter,
D'un fief des Armagnacs on vous vit hériter :
Apanage sanglant que leur bourreau vous donne,
Et dont les échafauds ont doté la couronne.

COMMINE.

Ma fille, en épousant Nemours que j'ai sauvé,
Lui rendra ce dépôt sous mon nom conservé.
Elle était dans l'exil sa compagne chérie :
Ils s'aimaient, je le sus; et rappelant Marie,
J'approuvai qu'un hymen, aujourd'hui dangereux,
Les unît par mes mains dans des temps plus heureux.

COITIER.

Quand il ne sera plus?

COMMINE.

Eh! qui donc

COITIER, *montrant les tours du Plessis.*

Lui!

COMMINE.

Silence!
Eh bien! m'accusez-vous d'un excès d'indulgence?
Blâmez-vous cet hymen?

COITIER.

J'admire, en y songeant,
Le politique adroit dans le père indulgent.
Qui sait? des Armagnacs la grandeur peut renaître :
Admis dans les secrets de votre premier maître,
Nemours est cher au duc, adoré du soldat;
Ce gendre tout-puissant ne sera point ingrat,
Et, si votre fortune essuyait quelque orage,
Vous prépare en Bourgogne un port dans le naufrage.

COMMINE.

C'est chercher, je l'avoue, un but trop généreux
Au soin tout paternel qui m'a touché pour eux.
A la cour sous ces traits que n'allez-vous me peindre?

COITIER.

Vous n'eussiez point parlé si vous pouviez le craindre.
Mes amis les plus chers sont par moi peu flattés,
Mais je garde pour eux ces dures vérités.

COMMINE.

Épargnez-les du moins à Louis qui succombe.

COITIER.

Quand les entendrait-il? serait-ce dans la tombe?

COMMINE.

Vous, son persécuteur, devenez son soutien.

COITIER.

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.
Vrai Dieu! ne l'est-il pas? sait-on ce qu'on m'envie?
Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu, qui parle en souverain,
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède :
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable;
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable;
Et pour souffrir tous deux nous vivrons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

COMMINE.

On s'avance vers nous : veillez sur vos discours!

COITIER.

Craignez-vous votre fille?

SCÈNE V.

COMMINE, COITIER, MARIE.

COMMINE.

Ah! viens, approche, accours,
Tu ne nous troubles point.

MARIE.

Je vous revois, mon père!
(*A Coitier.*)
Salut, maître; du roi que faut-il qu'on espère?

COITIER.

Son âme le soutient; sa sombre activité
Nous tourmente des maux dont il est tourmenté.

MARIE.

Croyez-vous que sur eux votre savoir l'emporte?

COITIER.

Que peut notre savoir où la nature est morte?
Il s'agite, il se plaint, il accuse mon art,
Commine, vous...

MARIE.

Lui-même a permis mon départ.

COMMINE.

Il n'a pu résister à ton ardente envie
De voir l'homme de Dieu dont il attend la vie;
Puis il s'est plaint de toi.

COITIER.

Voilà les souverains.

COMMINE.

Ton enjoûment naïf amuse ses chagrins,
Et le corps souffre moins quand l'esprit est tranquille.
Il est seul dans la tour où sa terreur l'exile;
La dame de Beaujeu n'est plus auprès de lui.

COITIER.

Elle eût mieux supporté le poids de son ennui,
Si Louis d'Orléans, chevalier plus fidèle,
Eût voulu l'alléger en s'enchaînant près d'elle.

COMMINE.

Que dites-vous, Coitier?

COITIER.

Mais ce qu'on dit partout,
Commine.

COMMINE.

Je l'ignore.

COITIER.

Ah! vous ignorez tout.
(*A Marie.*)
Eh bien! vous l'avez vu, ce pieux solitaire!
François de Paule arrive; et chaque monastère,
Chaque hameau voisin, qui le fête à son tour,
Fait résonner pour lui les clochers d'alentour.
A grand'peine arraché de sa retraite obscure,
Lui seul peut rétablir, du moins Rome l'assure,
La royale santé que nous, pauvres humains,
Nous voyons par lambeaux s'échapper de nos mains.
Qu'il fasse mieux que nous, ce médecin de l'âme;
C'est mon maître, et pour tel ma bouche le proclame,
S'il ranime un fantôme, et si de ce vieux corps
Son art miraculeux raffermit les ressorts.

MARIE.

Osez-vous en douter? Le bruit de ses merveilles
Est-il comme un vain son perdu pour vos oreilles?
Un vieillard, qu'à Fondi le saint avait touché,
Vit refleurir les chairs de son bras desséché.
Il rencontra dans Rome une femme insensée,
Et chassa le démon qui troublait sa pensée.
Il veut, et pour l'aveugle un nouveau jour a lui:
Le muet lui répond, l'infirme court vers lui: [rendre
Et s'il parle aux tombeaux, ils s'ouvrent pour nous
Les morts qu'il ressuscite en soufflant sur leur cendre.

COITIER.

Je vous crois.

MARIE.

Et pourtant que de simplicité!
Le saint n'empruntait pas sa douce majesté
Au sceptre pastoral dont la magnificence
Des princes du conclave atteste la puissance,
A la mitre éclatante, aux ornements pieux
Que le nonce de Rome étale à tous les yeux.
Point de robe à longs plis dont la pourpre chrétienne
Réclame le secours d'un bras qui la soutienne.
Pauvre, et pour crosse d'or un rameau dans les mains,
Pour robe un lin grossier traînant sur les chemins,
C'est lui, plus humble encor qu'au fond de sa retraite.

COITIER.

Et que disait tout bas cet humble anachorète,
En voyant la litière où le faste des cours
Prodiguait sa mollesse au vieux prélat de Tours,
Et ce cheval de prix, dont l'amble doux et sage
Pour monseigneur de Vienne abrégeait le voyage?

MARIE.

Tous les deux descendus marchaient à ses côtés;
Le dauphin le guidait vers ces murs redoutés.
Puis venaient en chantant les pasteurs des villages;
Les seigneurs suzerains, appuyés sur leurs pages,
Les rênes dans les mains, devançaient leurs coursiers.
J'ai vu les écussons de nos preux chevaliers,
J'ai vu les voiles blancs des jeunes châtelaines
Confondre leurs couleurs sur les monts, dans les plaines.
La croix étincelait aux rayons d'un ciel pur;
Des bannières du roi, l'or, le lis et l'azur,
Que paraient de nos bois les dépouilles fleuries,
Courbaient autour du saint leurs nobles armoiries.
Des enfants devant lui faisaient fumer l'encens;
Le peuple s'inclinait sous ses bras bénissants.
Ainsi des murs d'Amboise au pied de ces tourelles
Il traînait sur ses pas la foule des fidèles.
Longtemps j'ai contemplé cet imposant tableau...
Et quand le chemin tourne au penchant du coteau,
Reprenant avec Berthe un sentier qui l'abrége,
J'ai sur mon palefroi devancé le cortége.

COMMINE.

Viens donc, viens faire au roi ce récit qu'il attend.

MARIE, *à Commine.*

Un mot, mon père!

COITIER.

Adieu; j'y cours en vous quittant.

COMMINE.

C'est prendre trop de soin.

COITIER.

Le maître s'inquiète;
Il est là, sur le seuil de la porte secrète,
Qui s'ouvre dans sa tour pour lui seul et pour moi,
Et depuis trop longtemps se souvient qu'il est roi.

COMMINE.

Il apprendra de vous ce qu'il eût su par elle.

COITIER.

J'entends... Si quelques dons récompensaient mon zèle,
Votre fille aurait part, Commine, à ses bontés.

COMMINE.

Je ne réclame rien.

COITIER.

Non, mais vous acceptez?
(*Lui serrant la main.*)
Adieu donc!

SCÈNE VI.

COMMINE, MARIE.

MARIE.

Que je hais sa raillerie amère!

COMMINE.

Il faut souffrir de lui ce que le roi tolère.
Dans sa soif de connaître il crut pénétrer tout:
Le doute, en l'irritant, l'a conduit au dégoût;
Nous mesurons autrui sur ce peu que nous sommes,
Et le dégoût de soi mène au mépris des hommes.
Mais quel fut ton motif pour craindre un indiscret?
Nous voilà seuls, réponds et dis-moi ton secret.

MARIE.

Ma joie à vos regards d'avance le révèle;
Devinez!...

COMMINE.

Quelle est donc cette heureuse nouvelle?

MARIE.

Heureuse pour vous-même!

COMMINE.

Et plus encor pour toi.

MARIE.

L'envoyé de Bourgogne attendu par le roi...
De son nombreux cortége il remplit le village;
Ses armes, son héraut, son brillant équipage,
J'ai tout vu.

COMMINE.

Quel est-il?

MARIE.

Le comte de Réthel.
Berthe, dont je le tiens, l'a su du damoisel
Qui portait la bannière où, vassal de la France,
Sous la fleur de nos rois le lion d'or s'élance.

COMMINE.

Le comte de Réthel! Cette antique maison
N'avait plus d'héritier qui soutînt son grand nom;
A Péronne, du moins, je n'en vis point paraître,
Et je suis étonné de ne le pas connaître.

MARIE.

Il a laissé, dit-on, sous les murs de Nanci,
Le duc, ses chevaliers, son camp...

COMMINE.

Nemours aussi,
N'est-ce pas, chère enfant?

MARIE.

Une lettre, j'espère,
Sur le sort d'un proscrit va rassurer mon père.

COMMINE.

Et quelques mots pour toi te diront que Nemours
Regrette son pays bien moins que ses amours.

MARIE.

Le croyez-vous? qui sait? dans l'absence on oublie.

COMMINE.

Oui, quand on est heureux; mais sa mélancolie
De te garder sa foi lui laissera l'honneur;
Il n'a qu'un souvenir pour rêver le bonheur,
C'est le tien.

MARIE.

J'aime plus que je ne suis aimée.
Sans guérir de son cœur la plaie envenimée,
Que de fois j'essayai, dans un doux entretien,
De lui rendre son père en lui parlant du mien!
Il souriait alors, mais avec amertume.
Contre un chagrin cuisant, dont l'ardeur le consume,
Dans ma pitié naïve il cherchait un appui,
Et m'aimait de l'amour que je montrais pour lui.
Toujours morne, il fuyait au fond des basiliques
La cour, ses vains plaisirs et ses jeux héroïques:
Vengeance! disait-il, dans la sombre ferveur
Qui fixait son regard sur la croix du Sauveur.
Parlait-on de Louis: à ce nom, qu'il abhorre,
Il rêvait la vengeance, et, plus terrible encore,
La main sur son poignard, il menaçait tout bas
Celui...

COMMINE.

Par tes discours tu le calmais?

MARIE.

Hélas!
Tremblante, je pleurais, et lui, trouvait des charmes
A me nommer sa sœur, en essuyant mes larmes.

COMMINE.

Ah! qu'il laisse à la mort le soin de le venger!
Sous un règne nouveau son destin peut changer.

MARIE.

Oui, je n'en doute pas, pour peu que je l'en prie,
Monseigneur le dauphin...

COMMINE.

Écoute-moi, Marie:
Le dauphin, je le sais, ne se plaît qu'avec toi,
Il s'attache à tes pas; trop peut-être.

MARIE.

Pourquoi?
Un enfant!

COMMINE.

Cet enfant sera le roi de France.

MARIE.

Faut-il donc l'éviter, quand dans son ignorance,
La rougeur sur le front et les pleurs dans les yeux,
Il vient me demander le nom de ses aïeux?

COMMINE.

Les leçons d'une femme ont un danger qu'on aime;
Un si noble disciple est dangereux lui-même;
Ton amour te défend, mais crains ta vanité:
Sois plus prudente. Agnès, la dame de Beauté,
En donnant à son roi des leçons de courage,
Crut n'aimer que la gloire, et quel fut son partage?
Un brillant déshonneur suivit ses jours heureux.
Quand ses mains enlaçaient des chiffres amoureux,
Que de pleurs sont tombés sur ces trames légères,
D'un fortuné lien images mensongères!
Un bras puissant contre elle arma la trahison:
Agnès, l'aimable Agnès, mourut par le poison.

MARIE.

O crime! quel est donc celui qu'on en soupçonne?
Qui doit-on accuser?

COMMINE.

Qui?... personne, personne.

Rentrons : viens consoler le captif du Plessis;
Il sent moins ses douleurs quand tu les adoucis.

MARIE.

Entendez-vous ces chants dans la forêt voisine?
Le cortége s'avance et descend la colline.

COMMINE.

Viens, rentrons.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

FRANÇOIS DE PAULE, LE DAUPHIN, NEMOURS, RICHARD, MARCEL, DIDIER, MARTHE, CLERGÉ, CHATELAINES, CHEVALIERS, PEUPLE.

PAYSANS *qui chantent un cantique.*

Des affligés divin recours,
Notre-Dame de délivrance,
Louis réclame vos secours;
Vierge, prêtez votre assistance
Aux lis de France!
Dieu, qui récompensez la foi,
Sauvez le roi!

FRANÇOIS DE PAULE, *à Nemours, qui s'est approché de lui.*

Oui, mon fils, je veux vous écouter.
(*Au dauphin.*)
Prince, de ce devoir laissez-moi m'acquitter:
Mes soins, comme au monarque, appartiennent encore
Au plus humble de ceux dont la voix les implore.

LE DAUPHIN.

Faites selon vos vœux, mon père, demeurez:
Nous devançons vos pas, et quand vous nous joindrez,
Louis viendra lui-même, au seuil de cette enceinte,
Courber son front royal sous la majesté sainte.
(*Aux chevaliers.*)
Suivez-moi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LE DAUPHIN *et sa suite.*

(*Les paysans sont aux pieds de saint François de Paule.*)

UNE PAYSANNE.

De ma sœur apaisez les tourments,
Mon père!

MARCEL.

Laissez-moi toucher vos vêtements.

DIDIER.

La santé!

MARTHE.

De longs jours!

RICHARD.

Entrez dans ma chaumière,
Homme de Dieu, mon fils reverra la lumière.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est Dieu seul, mes enfants, qu'on implore à genoux;
Moi, je ne suis qu'un homme et mortel comme vous.
Regardez, j'ai besoin qu'un appui me soulage:
Infirme comme vous, je cède au poids de l'âge;
Il a courbé mon corps et blanchi mes cheveux.
Voyant ce que je suis, jugez ce que je peux.
Homme, je compatis à la souffrance humaine;
Vieillard, je plains les maux que la vieillesse amène.
Le remède contre eux est de savoir souffrir;
Je peux prier pour vous, Dieu seul peut vous guérir.
Ne vous aveuglez point par trop de confiance;
Consoler et bénir est toute ma science.

RICHARD, *à Marcel.*

Si j'étais comte ou duc, il eût guéri mon fils.

MARCEL.

Il l'eût ressuscité.

FRANÇOIS DE PAULE.

Laissez-moi, mes amis;
Plus tard j'irai mêler mes prières aux vôtres.

MARCEL, *à Richard.*

Il guérira le roi.

RICHARD.

Dès demain.

MARCEL.

Mais nous autres,
Valons-nous un miracle?

(*Les paysans s'éloignent.*)

SCÈNE IX.

FRANÇOIS DE PAULE, NEMOURS.

FRANÇOIS DE PAULE.

Approchez.

NEMOURS.

Dans ce lieu
Nul ne peut m'écouter?

FRANÇOIS DE PAULE.

Hors moi, mon fils, et Dieu.

NEMOURS.

Le Dieu, qui nous exauce, est avec vous, mon père.

FRANÇOIS DE PAULE.

Comme avec tous les cœurs dont le zèle est sincère.

NEMOURS.

Eh bien! priez pour moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je le dois.

NEMOURS.

Aujourd'hui
Que je repose en paix si Dieu m'appelle à lui!

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui? vous, mon fils?

NEMOURS.

Priez!

FRANÇOIS DE PAULE.

Pour vos jours?

NEMOURS.

Pour mon âme.

FRANÇOIS DE PAULE.

J'ai tant vécu! la tombe avant vous me réclame.

NEMOURS.

Peut-être.

FRANÇOIS DE PAULE.

D'un combat redoutez-vous le sort?

NEMOURS.

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort.

FRANÇOIS DE PAULE.
Jeune, on la croit si loin.
NEMOURS.
Elle frappe à tout âge.
FRANÇOIS DE PAULE.
Mais au vôtre on espère.
NEMOURS.
On ose davantage,
On doit plus craindre aussi.
FRANÇOIS DE PAULE.
Que voulez-vous tenter?
NEMOURS.
Ce que par le martyre il faut exécuter.
FRANÇOIS DE PAULE.
Un vieillard peut donner un avis salutaire:
Parlez.
NEMOURS.
Je ne le puis.
FRANÇOIS DE PAULE.
Qui vous force à vous taire?
NEMOURS.
Celui qui m'envoya m'en impose la loi.
FRANÇOIS DE PAULE.
Qui donc?
NEMOURS.
C'est un secret entre son ombre et moi.
FRANÇOIS DE PAULE.
Vous allez accomplir quelques projets funestes?
NEMOURS.
J'obéis.
FRANÇOIS DE PAULE.
A quel ordre?
NEMOURS.
Aux vengeances célestes.
Quand le sang crie...
FRANÇOIS DE PAULE.
Eh bien?
NEMOURS.
Ne veut-il pas du sang?
FRANÇOIS DE PAULE.
Laissez Dieu le verser : n'est-il pas tout-puissant?
NEMOURS.
D'un forfait impuni peut-il rester complice?
S'il attendait toujours, où serait sa justice?
FRANÇOIS DE PAULE.
Pour attendre et punir il a l'éternité;
S'il n'était patient où serait sa bonté?
NEMOURS.
Un prêtre, confident d'un prince de la terre,
Dans le lieu d'où je viens a connu ce mystère.
FRANÇOIS DE PAULE.
Un prêtre!
NEMOURS.
Et quand l'hostie a passé dans mon sein,
Lui-même a dit tout bas : Accomplis ton dessein.
FRANÇOIS DE PAULE.
Il est donc juste?
NEMOURS, *qui s'agenouille.*
Oui, juste, et le ciel l'autorise;
Consacrez par vos vœux ma pieuse entreprise.
FRANÇOIS DE PAULE.
L'Éternel, ô mon fils! te voit à mes genoux;
Que son esprit t'éclaire et descende entre nous!
NEMOURS.
Maudissez l'assassin, pour qu'il me l'abandonne.
FRANÇOIS DE PAULE.
Serviteur de celui qui meurt et qui pardonne,
Je ne sais pas maudire.
NEMOURS.
Alors bénissez-moi.
FRANÇOIS DE PAULE.
J'y consens, sois béni; mais que puis-je pour toi?
Si ton cœur veut le mal, à ton heure dernière
De quoi te serviront mes vœux et ma prière?
Et si tu fais le bien, tes œuvres parleront:
Mieux que moi, dans les cieux elles te béniront.
Adieu!
NEMOURS, *se relevant.*
Qu'il soit ainsi; je m'y soumets d'avance.
FRANÇOIS DE PAULE.
Vous reverrai-je encor?
NEMOURS.
C'est ma seule espérance.
FRANÇOIS DE PAULE.
Dans ce lieu même?
NEMOURS.
Ailleurs.
FRANÇOIS DE PAULE.
Près du roi.
NEMOURS.
Devant Dieu.
FRANÇOIS DE PAULE.
Mais j'irai vous attendre.
NEMOURS.
Ou me rejoindre. Adieu.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

La salle du trône au Plessis-lès-Tours.

MARIE.

(*Elle est près d'une table, et arrange des fleurs qu'elle prend dans une corbeille.*)

D'abord les buis sacrés, puis les feuilles de chêne;
Là, ces roses des champs; bien: qu'un nœud les enchaîne.
Plaçons entre des lis et des épis nouveaux
Ce lierre qui plus sombre... il croît sur les tombeaux;
Un malade y verrait quelque funèbre image:
Non; près du lis royal, la fleur d'heureux présage,
Celle qui ne meurt pas!...

SCÈNE II.

MARIE, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, *après s'être approché doucement.*

Comme on flatte les rois!

MARIE, *se retournant.*

Monseigneur m'écoutait?

LE DAUPHIN.

Enfin, je vous revois!

MARIE, *qui veut se retirer.*

Pardon!...

LE DAUPHIN.

Vous me quittez?

MARIE.

Un soin pieux m'appelle;
Notre-Dame-des-Bois m'attend dans sa chapelle.
Je lui porte une offrande; on la fête aujourd'hui,
Et le roi va lui-même implorer son appui.

LE DAUPHIN.

Voyez comme en ses vœux son âme est incertaine!
Il devait ce matin fatiguer dans la plaine
Ces lévriers nouveaux qu'il nourrit de sa main;
Il voudra se distraire en essayant demain
Cet alezan doré que l'Angleterre envoie,
Ce faucon sans rival quand il fond sur sa proie,
Ou recréer ses yeux d'une chasse aux flambeaux
Contre l'oiseau des nuits caché sous ces créneaux.
Pour tromper ses dégoûts, hélas! peine inutile!
Je le plains : le bonheur me paraît si facile!
Il est partout pour moi : dans mes rêves, la nuit,
Dans le son qui m'éveille et le jour qui me luit,
Dans l'aspect de ces champs, dans l'air que je respire,
Marie, et dans vos yeux, quand je vous vois sourire.

MARIE.

Tout plaît à dix-sept ans, monseigneur, et plus tard
L'avenir, qui vous charme, épouvante un vieillard.
Mais un beau jour, des fleurs, les danses du village,
Vont égayer pour lui ce saint pèlerinage.
Il faut que je me hâte.

LE DAUPHIN.

Achevons à nous deux.

MARIE.

Seule, j'irai plus vite.

LE DAUPHIN.

Arrêtez, je le veux.

MARIE, *en souriant.*

Le roi dit : Nous voulons.

LE DAUPHIN.

Eh bien! je vous en prie,
Restez.

MARIE.

Pour un moment.

LE DAUPHIN.

J'ai du chagrin, Marie.

MARIE.

Vous! se peut-il?

LE DAUPHIN.

Sans doute, et j'ai droit d'en avoir :
Mon amour pour mon père est sur lui sans pouvoir.
Lorsqu'à son grand lever j'attends avec tristesse
Une douce parole, un regard de tendresse,
Vers moi, pour me parler, fait-il jamais un pas!
Me voit-il seulement? Il ne m'aime donc pas!

MARIE.

Quel penser!

LE DAUPHIN.

Je le crains; pourquoi, depuis l'enfance,
Me laisser loin de lui languir dans l'ignorance?
Ce noir château d'Amboise, où j'étais confiné,
M'a vu grandir, Marie, aux jeux abandonné,
Sans qu'on m'ait rien appris, sans que jamais l'histoire
Fît palpiter mon cœur à des récits de gloire.
Que sais-je? à peine lire, et chacun en sourit.
Mais comment à l'étude occuper mon esprit?
Je n'avais sous les yeux que le Rosier des guerres.

MARIE.

Le roi l'a fait pour vous.

LE DAUPHIN.

Des maximes sévères,
De beaux préceptes, oui; mais...

MARIE.

Quoi?

LE DAUPHIN.

C'est ennuyeux.

MARIE, *effrayée.*

Un ouvrage du roi!

LE DAUPHIN.

Près de lui, dans ces lieux,
Je ne suis pas plus libre; et dès que je m'éveille,
D'un regard inquiet je vois qu'on me surveille.
Me craint-on? qu'ai-je fait? pourquoi me confier
Aux soins avilissants de ce maître Olivier?

MARIE.

Depuis qu'il est ministre, on l'appelle messire.

LE DAUPHIN.

Il me laisse ignorer ce qu'il devrait me dire :
Mon oncle d'Orléans ne lui ressemble pas.

MARIE.

C'est un nom qu'à la cour on prononce tout bas.

LE DAUPHIN.

Des leçons de tous deux voyez la différence :
Olivier dit toujours que le roi, c'est la France;
Et lui : Mon beau neveu, me disait-il ici,
La France c'est le roi, mais c'est le peuple aussi.
Je crois qu'il a raison.

MARIE.

C'est mon avis.

LE DAUPHIN.

Je l'aime,
Mais moins que vous, amie!

MARIE.

Il vous chérit lui-même.

LE DAUPHIN.

Le jour de son départ, il m'a fait un présent;
(*Il tire un livre de son sein.*)
Regardez.

MARIE.

Juste ciel! c'est un livre...

LE DAUPHIN.

Amusant;
Qui parle de combats, de faits d'armes.

MARIE.

Je tremble!

Si le roi le savait!

LE DAUPHIN.

Voulez-vous lire ensemble?

MARIE.

Non, non.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?

MARIE.

J'ai peur.

LE DAUPHIN.

Nous sommes sans témoins.

MARIE, *s'en allant.*

Non.

LE DAUPHIN.

Je lirai donc seul?

MARIE, *revenant et regardant par-dessus l'épaule du dauphin.*

Voyons le titre au moins.

LE DAUPHIN.

Curieuse!

MARIE.

Lisez.

LE DAUPHIN.

Il faudra me reprendre

Si je dis mal.

MARIE.

D'accord.

LE DAUPHIN.

Ah! qu'il est doux d'apprendre!

Je le sens près de vous.

MARIE, *allant s'asseoir près de la table.*

Commençons.

LE DAUPHIN, *posant le livre sur les genoux de Marie.*

M'y voici.

MARIE.

Levez-vous, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Je suis bien.

MARIE, *le relevant.*

Mieux ainsi.

LE DAUPHIN, *lisant tandis que Marie tient le doigt sur la page.*

« La Chronique de France écrite en l'an de grâce...

MARIE.

En l'an de grâce... eh bien?

LE DAUPHIN.

Des chiffres, je les passe.

MARIE, *en riant.*

Et pour cause.

LE DAUPHIN.

Méchante!

(*Il lit.*)

« Ou récit des tournois,
« Prouesses et hauts faits des comtes de Dunois,
« Lahire...

MARIE.

Après?

LE DAUPHIN.

« Lahire, et...

MARIE.

Courage!

LE DAUPHIN.

« Et...

MARIE.

« Xaintrailles.

LE DAUPHIN.

C'est un nom difficile.

MARIE.

Un beau nom.

LE DAUPHIN, *lisant.*

« Des batailles,
« Où l'on vit comme quoi la fille d'un berger
« Sauva ledit royaume et chassa l'étranger. »

MARIE.

Sous votre aïeul.

LE DAUPHIN.

C'est Jeanne!

MARIE.

On vous a parlé d'elle?

LE DAUPHIN.

Et puis d'une autre encor.

MARIE.

Qui donc?

LE DAUPHIN.

Elle était belle,

Oh! belle... comme vous.

MARIE.

Reprenons.

LE DAUPHIN.

Du feu roi,

Qui l'aimait d'amour tendre, elle reçut la foi.

MARIE.

Qui vous a dit cela?

LE DAUPHIN.

Tout le monde et personne:
On raconte, j'écoute; et sans qu'on le soupçonne,
Je répète à part moi chaque mot que j'entend;
Mais dès qu'on parle d'elle, inquiet, palpitant,
Un trouble qui m'étonne à ce doux nom m'agite:
Je sens mon front rougir, et mon cœur bat plus vite.
Je sais que pour lui plaire il défit les Anglais,
Qu'il lui donna des fiefs, des joyaux, des palais:
Car un roi peut donner tout ce que bon lui semble,
Tout, son cœur, sa couronne et son royaume ensemble.
Moi, pauvre enfant de France, à qui rien n'est permis,
Sans pouvoir dans le monde et presque sans amis,
Qui ne possède rien, ni joyaux, ni couronne,
Je n'ai que cette bague, eh bien! je vous la donne.

MARIE.

Que faites-vous?

LE DAUPHIN.

Prenez.

MARIE.

Monseigneur!

LE DAUPHIN.

La voilà.

Elle a peu de valeur : n'importe, acceptez-la;
Et si je règne un jour...

MARIE, *avec effroi.*

Paix!

LE DAUPHIN.

Montrez-moi ce gage:
Ma parole royale, ici, je vous l'engage;
Ma foi de chevalier, je vous l'engage encor,
Qu'il n'est titre si noble ou si riche trésor,
Ni faveur, ni merci, ni grâce en ma puissance,
Qui vous soient refusés par ma reconnaissance.

MARIE.

Votre Altesse le jure : en lui rendant ce don,
Même d'un exilé j'obtiendrai le pardon?

LE DAUPHIN, *vivement.*

Quel est-il?

MARIE.

Un Français qui pleure sa patrie.

LE DAUPHIN.

Vous l'aimez?

MARIE.

Pourquoi non?

LE DAUPHIN.

Vous l'aimez, vous, Marie!
Rendez-moi cet anneau.

MARIE.

J'obéis, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Non : trahir un serment, c'est forfaire à l'honneur.
Le mal que je ressens, je ne puis le comprendre;
Mais ce qu'on a donné ne saurait se reprendre.
Gardez : de mon bonheur advienne que pourra;
Le dauphin a promis; le roi s'en souviendra.

MARIE.

On vient.

SCÈNE III.

MARIE, LE DAUPHIN, COMMINE.

COMMINE.

Sa Majesté fait chercher Votre Altesse.

LE DAUPHIN.

Elle a parlé de moi! comment? avec tendresse?
Dites, mon bon Commine, est-ce un juge en courroux,
Un père qui m'attend?

COMMINE.

Prince, rassurez-vous.
Précédé des hérauts de Bourgogne et de Flandre,
L'envoyé du duc Charle au Plessis doit se rendre:
Jaloux de l'honorer, le roi veut aujourd'hui
Qu'il soit par Votre Altesse amené devant lui.

LE DAUPHIN.

Surpris, j'ai, malgré moi, tremblé comme un coupable.
Grand Dieu! que pour son fils un père est redoutable!
Quand j'aborde le mien, immobile, sans voix,
Je me soutiens à peine; et lorsque je le vois
Fixer sur mon visage, en serrant la paupière,
Ses yeux demi-fermés, d'où jaillit la lumière,
Pour dompter mon effroi tout mon amour est vain:
Je l'aime, et je frissonne en lui baisant la main.

COMMINE.

Cher prince!

LE DAUPHIN.

Mais je cours...
(*Revenant prendre son livre sur la table.*)
O ciel! quelle imprudence!

COMMINE.

Qu'avez-vous donc?

LE DAUPHIN.

Marie est dans ma confidence:
(*A Marie.*)
J'ai mon ministre aussi. Vous ne direz rien!

MARIE.

Non.

LE DAUPHIN.

C'est un secret d'État, messire d'Argenton.
Adieu!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

COMMINE, MARIE.

COMMINE.

Laissez-moi seul.

MARIE.

Pourquoi ce front sévère?

COMMINE.

Vous oubliez trop tôt ce que dit votre père.
Souvenez-vous du moins que Louis veut plus tard
Vous revoir au Plessis avant votre départ.

MARIE, *d'un air caressant.*

Pas un mot d'amitié, quoi! pas même un sourire?
Plus de courroux!... pardon.

COMMINE, *lui donnant un baiser.*

J'ai tort.

MARIE.

Je me retire.
Et quant à monseigneur, je saurai l'éviter:
Oui, je vous le promets, dussé-je l'irriter.

COMMINE, *vivement.*

L'irriter! non pas, non : tout pousser à l'extrême,
C'est nuire à vous, ma fille, et peut-être... à moi-même;
Quand le présent finit, ménageons l'avenir:
Du roi qu'on a vu prince on peut tout obtenir.
Oubli! c'est le grand mot d'un règne qui commence,
Et pour un exilé j'ai besoin de clémence.
Pensez-y quelquefois.

MARIE.

Ah! j'y pense toujours,
Et je porte à mon doigt la grâce de Nemours.

SCÈNE V.

COMMINE.

Le comte de Réthel devant moi va paraître:
Achetons son secours; j'en ai l'ordre : mon maître
A, d'un seul trait de plume au bas d'un parchemin,
Conquis plus de duchés que le glaive à la main.
Aussi, bien convaincu du néant de la gloire,

Il sait qu'un bon traité vaut mieux qu'une victoire.
L'or est un grand ministre : il agira pour nous.

UN OFFICIER DU CHATEAU.

Le comte de Réthel!

SCÈNE VI.

COMMINE, NEMOURS.

COMMINE.

Dieu! qu'ai-je vu? c'est vous,
Vous, Nemours!

NEMOURS.

Voilà donc le tombeau qu'il habite!
C'est ici!

COMMINE.

Cachez mieux l'horreur qui vous agite:
Ici l'écho dénonce et les murs ont des yeux.

NEMOURS.

Digne séjour d'un roi! J'ai vu, près de ces lieux,
Des œuvres de Tristan la trace encor sanglante:
L'eau du Cher, où flottait sa justice effrayante;
Ces piéges qui des tours défendent les abords;
Ces rameaux qui pliaient sous les restes des morts.

COMMINE.

Et vous avez franchi le seuil de cet asile!

NEMOURS.

Je l'ai fait.

COMMINE.

Malheureux!

NEMOURS.

Qui, moi? je suis tranquille:
Hormis vous et Coitier, nul ne sait mon secret.
Commine, de vous deux quel sera l'indiscret?

COMMINE.

Aucun.

NEMOURS.

Comment le roi peut-il donc reconnaître
Celui qu'en sa présence il n'a fait comparaître
Qu'une fois, que le jour où, conduits par la main,
Mes deux frères et moi... Des enfants!... l'inhumain!...
Sous leur père expirant!...

COMMINE.

Calmez-vous.

NEMOURS.

Je frissonne.
Vous lui pardonnerez, grand Dieu! comme il pardonne.

COMMINE.

Pourquoi chercher celui qui vous fut si fatal?

NEMOURS.

Pour lui parler en maître au nom de son vassal.

COMMINE.

Tout autre eût pu le faire.

NEMOURS.

Il eût séduit tout autre.

COMMINE.

Il est mon souverain, Nemours; il fut le vôtre.

NEMOURS.

Oui, quand j'ai tant pleuré. Mon Dieu! qu'aurais-je fait?
Au deuil d'un faible enfant des pleurs ont satisfait:
Je suis consolé.

COMMINE.

Vous!

NEMOURS.

Je vais le voir en face;
Je vais le voir mourant.

COMMINE.

Mais ferme.

NEMOURS.

La menace
Pour en troubler la paix dans son cœur descendra:
Je le connais.

COMMINE.

Tremblez!

NEMOURS

C'est lui qui tremblera.

COMMINE.

Peut-être.

NEMOURS, *avec emportement.*

Il tremblera. N'eût-il que ce supplice,
Je veux que devant moi son front royal pâlisse.
(*Avec douleur.*)
Il m'a vu pâlir; lui!

COMMINE.

De braver votre roi,
Charle, en vous choisissant, vous a-t-il fait la loi?

NEMOURS.

Charle, en me choisissant, a cru venir lui-même:
C'est lui qui vient dicter sa volonté suprême;
C'est lui, mais survivant à toute sa maison;
C'est lui, mais sans parents, sans patrie et sans nom;
C'est lui, mais orphelin par le meurtre!

COMMINE.

De grâce,
Écoutez la raison qui vous parle à voix basse.
Tout l'or d'un ennemi ne vous eût pas tenté:
J'approuve vos refus; mais, par vous accepté,
Le don d'un vieil ami, d'un sauveur et d'un père,
Ne peut-il désarmer votre juste colère?
Marie...

NEMOURS.

Ah! ce doux nom fait tressaillir mon cœur.
Elle, mon dernier bien, ma compagne, ma sœur!
Pour embellir mes jours le ciel l'avait formée.
Mais c'est un rêve; heureux, que je l'aurais aimée!

COMMINE.

Heureux, vous pouvez l'être; après tant de combats,
D'un effroi mutuel affranchir deux États,
Rapprocher deux rivaux divisés par la haine,
Qu'un intérêt commun l'un vers l'autre ramène,
Non, ce n'est point trahir le plus saint des serments;
C'est immoler à Dieu vos longs ressentiments;
C'est remplir un devoir. Cette union chérie,
Qui vous rend à la fois biens, dignités, patrie,
Avec votre devoir peut se concilier.
Cédez : le roi pardonne, et va tout oublier.

NEMOURS.

Oublier! lui! qu'entends-je? Oublier! quoi? son crime,
Ce supplice inconnu, l'échafaud, la victime?
Quoi! trois fils à genoux sous l'instrument mortel,
Vêtus de blanc tous trois comme au pied de l'autel?
On nous avait parés pour cette horrible fête.
Soudain le bruit des pas retentit sur ma tête:

Tous mes membres alors se prirent à trembler;
Je l'entendis passer, s'arrêter, puis parler.
Il murmura tout bas ses oraisons dernières;
Puis, prononçant mon nom et ceux de mes deux frères:
« Pauvres enfants! » dit-il, après qu'il eut prié;
Puis... plus rien. O moment d'éternelle pitié! [doute,
Tendant vers lui mes mains, pour l'embrasser sans
Je crus sentir des pleurs y tomber goutte à goutte;[leurs,
Les siens... Non, non : ses yeux, éteints dans les dou-
Ses yeux n'en versaient plus, ce n'étaient pas des

COMMINE. [pleurs!...

Nemours!

NEMOURS.

C'était du sang, du sang, celui d'un père!
Oublier! il le peut, ce roi dont la colère
A pu voir sur mon front jusqu'au dernier moment
Le sang dont je suis né s'épuiser lentement:
Moi! jamais. C'est folie, ou Dieu le veut, Commine;
Mais soit folie enfin, soit volonté divine,
Je touche de mes mains, je vois ce qui n'est pas.
Rien ne se meut dans l'ombre, et moi, j'entends ses pas.
Je me soulève encor vers sa mourante image;
Une rosée affreuse inonde mon visage.
Le jour m'éclaire en vain : sur ce vêtement blanc,
Sur mon sein, sur mes bras, du sang! partout du sang!
Dieu le veut, Dieu le veut : non, ce n'est pas folie;
Dieu ne peut oublier, et défend que j'oublie;
Dieu me dit qu'à venger mon père assassiné
Ce baptême de sang m'avait prédestiné.
Ah! mon père! mon père!

COMMINE.

On vient : de la prudence!
Le dauphin vous attend; fuyez.

NEMOURS, *se remettant par degrés.*

En leur présence
Vous verrez qu'au besoin je suis maître de moi.

COMMINE, *tandis que Nemours sort par une porte latérale.*

Si je parle, il est mort; si je me tais...

UN OFFICIER DU CHATEAU, *annonçant.*

Le roi!

SCÈNE VII.

LOUIS, COMMINE, COITIER, OLIVIER LE DAIM, LE COMTE DE DREUX, BOURGEOIS, CHEVALIERS.

LOUIS, *au comte de Dreux.*

Ne vous y jouez pas, comte; par la croix sainte!
Qu'il me revienne encore un murmure, une plainte,
Je mets la main sur vous, et, mon doute éclairci,
Je vous envoie à Dieu pour obtenir merci.
Le salut de votre âme est le point nécessaire:
Dieu la prenne en pitié! le corps, c'est mon affaire;
J'y pourvoirai.

LE COMTE DE DREUX.

Du moins je demande humblement
Que Votre Majesté m'écoute un seul moment.

LOUIS.

Ah! mon peuple est à vous! et, roi sans diadème,
Vous exigez de lui plus que le roi lui-même!
Mais mon peuple, c'est moi; mais le dernier d'entre eux,
C'est moi; mais je suis tout; mais quand j'ai dit : Je veux,
On ne peut rien vouloir passé ce que j'ordonne,
Et qui touche à mon peuple attente à ma personne.
Vous l'avez fait.

LE COMTE DE DREUX.

Croyez...

LOUIS.

Ne me dites pas non.
Enrichi des impôts qu'on perçoit en mon nom,
Pour cinq cents écus d'or vous en levez deux mille
Sur d'honnêtes bourgeois, et de ma bonne ville.
(*En les montrant.*)
Gens que j'estime fort, pensant bien, payant bien.
Regardez ce feu roi que vous comptez pour rien;
Est-il mort ou vivant? Regardez-moi donc!

LE COMTE DE DREUX, *en tremblant.*

Sire...

LOUIS.

Je ne suis pas si mal qu'on se plaît à le dire:
Quelque feu brille encor dans mon œil en courroux;
Je vis, et le malade est moins pâle que vous.
Quoique vieux, je suis homme à lasser votre attente,
Beau sire; et, moi régnant, le bon plaisir vous tente:
Qui s'en passe l'envie affronte un tel danger
Que le cœur doit faillir seulement d'y songer.
A moi de droit divin, à moi par héritage,
Il n'appartient qu'à moi de fait et sans partage.
Pour y porter la main, c'est un mets trop royal:
A de plus grands que vous il fut jadis fatal.
J'ai réduit au devoir les vassaux indociles.
Olivier, tu m'as vu dans ces temps difficiles?

OLIVIER.

Oui, sire, et tel encor je vous vois aujourd'hui.

LOUIS.

Plus nombreux, ils levaient le front plus haut que lui.
La moisson fut sanglante et de noble origine;
Mais j'ai fauché l'épi si près de la racine,
Chaque fois qu'un d'entre eux contre moi s'est dressé,
Qu'on cherche en vain la place où la faux a passé.
Elle abattit Nemours : trop rigoureux peut-être,
Je le fus pour l'exemple et je puis encor l'être.
Avez-vous des enfants?

LE COMTE DE DREUX, *bas à Coitier.*

De grâce...

COITIER.

Eh! chassez-nous,
Chassez-moi le premier, sire, ou ménagez-vous:
La colère fait mal.

LOUIS.

Il est vrai, je m'emporte;
Je le peux : je suis bien, très-bien; j'ai la voix forte.
L'aspect de ce saint homme a ranimé mon sang.

COITIER.

N'ayez donc foi qu'en lui; mais cet œil menaçant,
Et de tous ces éclats l'inutile bravade
Ne vont pas mieux, je pense, au chrétien qu'au malade.

LOUIS.

Coitier!

COITIER.

N'espérez pas m'imposer par ce ton;
Vous avez tort.

LOUIS, *avec plus de violence.*

Coitier!

COITIER.

Oui, tort, et j'ai raison;
Tenez, le mal est fait, vous changez de visage.

LOUIS.

Comment, tu crois?

COITIER.

Sans doute.

LOUIS, *avec douceur.*

Eh bien! je me ménage.

COITIER.

Non pas; souffrez, mourez, si c'est votre désir.

LOUIS.

Allons!...

COITIER.

Dites : Je veux; tranchez du bon plaisir.

LOUIS.

La paix!

COITIER.

Vous êtes roi : pourquoi donc vous contraindre?
Mais après, jour de Dieu! ne venez pas vous plaindre.

LOUIS, *à Coitier, en lui prenant la main.*

La paix!
(*Au comte, froidement.*)
Pour vous, rendez ce que vous avez pris:
Rachetez sous trois jours votre tête à ce prix;
Autrement, convaincu que vous n'y tenez guère,
Je la ferai tomber, et cela sans colère.
(*A Coitier.*)
La colère fait mal.

LE COMTE DE DREUX.

Je me soumets.

LOUIS, *aux bourgeois.*

Eh bien!
De mon peuple opprimé suis-je un ferme soutien?
Sur ce qu'on vous rendra, récompensez le zèle
De messire Olivier, mon serviteur fidèle:
Cinq cents écus pour lui qui m'a tout dénoncé!

OLIVIER, *avec humilité.*

Sire!

LOUIS.

N'en veux-tu pas?

OLIVIER.

Votre arrêt prononcé.
Que justice ait son cours.

LOUIS, *à Coitier.*

Et si ton roi t'en presse,
N'accepteras-tu rien, toi qui grondes sans cesse?

COITIER, *avec un reste d'humeur.*

Je n'en ai guère envie, à moins d'être assuré
Que mon malade enfin se gouverne à mon gré.

LOUIS, *à Coitier.*

D'accord.
(*Aux bourgeois.*)
Deux mille écus ne sont pas une affaire,
Et c'est pour des sujets une bonne œuvre à faire.
Vous les lui compterez, n'est-ce pas, mes enfants?
Il veille jour et nuit sur moi, qui vous défends,
Qui vous rends votre bien, qui vous venge et vous aime.
Quelque vingt ans encor je compte agir de même.
Je me sens rajeunir, qu'on le sache à Paris;
En portant ma santé, dites que je guéris.
Et que vers les Rameaux, vienne un jour favorable,
Chez un de mes bourgeois j'irai m'asseoir à table.
Le ciel vous soit en aide!
(*Au comte qui se retire avec eux.*)
Un mot!
(*A Coitier.*)
Je n'en dis qu'un.
(*Au comte.*)
Pareil jeu coûta cher au seigneur de Melun.
Il était comte aussi; partant, prenez-y garde:
Votre salaire est prêt, et Tristan vous regarde.
Même orgueil, même sort. J'ai dit, retirez-vous.
(*Aux chevaliers et aux courtisans.*)
Ce que j'ai dit pour un, je le ferais pour tous.

SCÈNE VIII.

LOUIS, COMMINE, COITIER, OLIVIER LE DAIM, CHEVALIERS ET COURTISANS.

OLIVIER.

Sire, les envoyés des cantons helvétiques...

LOUIS.

Qu'ils partent!

OLIVIER.

Sans vous voir?

LOUIS.

Je hais les républiques.

COMMINE.

Leurs droits sont reconnus par Votre Majesté,
Et libres...

LOUIS.

Je le sais : liberté! liberté!
Vieux mot qui sonne mal, que je suis las d'entendre;
Il veut dire révolte à qui le sait comprendre.
Libres! des paysans, des chasseurs de chamois!
Leur pays ne vaut pas mes revenus d'un mois.

COMMINE.

Ils n'en savent pas moins le défendre avec gloire,
Et le duc de Bourgogne...

LOUIS.

On devait, à les croire,
Pour ménager leur temps, m'éveiller ce matin.
Montagnards sans respect! et sur leur front hautain,
Brûlé des vents du nord, dans leurs glaciers stériles,
Une santé!...

OLIVIER.

Mon Dieu! sire, les plus débiles
Sont celles qui souvent tiennent le plus longtemps:
Sans m'en porter moins bien, je meurs depuis vingt ans.

LOUIS.

Pauvre Olivier! mais va, reçois-les; fais en sorte
Que ces pâtres armés n'assiégent plus ma porte.
Libres! soit; mais ailleurs. Qu'ils partent, je le veux.

Contre mon beau cousin prendre parti pour eux?
Moi! j'en suis incapable, et je prétends le dire
Au comte de Réthel, pour peu qu'il le désire.
(*Bas à Olivier.*)
Traite avec eux.

OLIVIER, *de même.*

Comment?

LOUIS.

A ton gré; mais sois prompt.
Donne ce qu'il faudra, promets ce qu'ils voudront.

OLIVIER.

Il suffit.

LOUIS, *haut.*

Des égards, et fais-leur bon visage;
Qu'un splendide banquet les dispose au voyage.
Mes Écossais et toi, chargez-vous de ce soin.
(*A voix basse.*)
Avec nos vins de France on peut les mener loin;
Des Suisses, c'est tout dire.
(*A Coitier.*)
Où vas-tu?

COITIER.

De la fête
Je veux prendre ma part.

LOUIS.

Va donc leur tenir tête;
Mais, de par tous les saints! Coitier, veille sur toi.

COITIER.

Répondez-moi de vous, je vous réponds de moi.

LOUIS, *pendant que Coitier s'éloigne.*

Indulgents pour leurs goûts, sans pitié pour les nôtres,
Voilà les médecins.

COITIER, *revenant.*

Oui, sire, eux et bien d'autres,
Dont Votre Majesté cependant fait grand cas,
Qui prêchent l'abstinence et ne l'observent pas.

LOUIS.

Va, railleur!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* COITIER *et* OLIVIER LE DAIM. MARIE *entre vers le milieu de la scène.*

LOUIS, *s'approchant de Commine.*

Eh bien donc, ce comte?

COMMINE.

Incorruptible.

LOUIS.

Erreur!

COMMINE.

J'affirme...

LOUIS.

Eh non!

COMMINE.

Sire...

LOUIS.

C'est impossible.

COMMINE.

Il repoussait vos dons.

LOUIS.

Refus intéressés.

COMMINE.

Pour qu'il les acceptât, que faire?

LOUIS.

Offrir assez.
Je traiterai moi-même, et serai plus habile.
Qu'il vienne.

COMMINE.

Croyez-moi, le voir est inutile.
Ne le recevez pas, sire. .

LOUIS.

J'aurais grand tort :
Vrai Dieu! mon bon parent me croirait déjà mort.
Allez chercher le comte.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* COMMINE.

LOUIS.

Ah! te voilà, Marie!
As-tu fait dans les champs une moisson fleurie?

MARIE.

J'en puis prendre à témoin les buissons d'alentour;
S'il y reste une fleur!...

LOUIS.

J'attendais ton retour;
Parle-moi du saint homme : a-t-il en ta présence
De quelque moribond ranimé l'existence?
Quel miracle as-tu vu?

MARIE.

Pas un, sire.

LOUIS.

On m'a dit
Qu'il voulait pour moi seul réserver son crédit.
En fait de guérisons, qu'il n'en demande qu'une,
La mienne; Dieu ni roi ne veut qu'on l'importune.
Mais va, ma belle enfant, offrir un nouveau don
A la Vierge des Bois dont tu portes le nom;
Je te joindrai bientôt dans son humble chapelle.

MARIE.

Je pars, sire.

LOUIS, *lui donnant une chaîne d'or.*

Ah! tiens, prends; c'est mon présent.

MARIE.

Pour elle?

LOUIS.

Pour toi.

MARIE.

Grand merci!
(*Nemours entre avec le Dauphin, Commine, Toison-d'Or et sa suite.*)

MARIE, *apercevant Nemours.*

Ciel!

LOUIS, *qui l'observe.*

Qu'a-t-elle donc?

(*A Marie.*)

Sortez.

Sur vos gardes, Tristan; messieurs, à mes côtés.

(*Il va s'asseoir.*)

SCÈNE XI.

LOUIS, LE DAUPHIN, NEMOURS, COMMINE, TOISON-D'OR, CHEVALIERS FRANÇAIS ET BOURGUIGNONS.

NEMOURS, *sur le devant de la scène.*

Je sens mon corps trembler d'une horreur convulsive;
C'est lui, c'est lui, mon père! et Dieu souffre qu'il vive!

LOUIS, *après avoir parcouru les lettres de créance que le héraut lui présente à genoux.*

Largesse à Toison-d'Or!... Interdit devant nous,
Vous paraissez troublé, comte, rassurez-vous.

NEMOURS.

On pâlit de colère aussi bien que de crainte;
Et tels sont les griefs dont je viens porter plainte,
Sire, que sur mon front, où vous voyez l'effroi,
La fureur qui m'agite a passé malgré moi.

LOUIS.

Ces griefs, quels sont-ils?

NEMOURS.

Vous allez les connaître :
Pour très-puissant seigneur le duc Charles, mon maître,
Premier pair du royaume, et prince souverain...

LOUIS.

Je connais les États dont je suis suzerain;
Comte, passons aux faits.

NEMOURS.

A vous donc, roi de France,
Son frère par le sang, comme par l'alliance,
Moi, venu par son ordre et parlant en son nom,
J'expose ici les faits pour en avoir raison.
Je me plains qu'au mépris de la foi mutuelle,
Vous avez des cantons embrassé la querelle.
Prêtant aide et secours à leurs déloyautés,
Vous les protégez, sire; et quand ces révoltés
Nous jettent fièrement le gage des batailles,
Vous recevez leurs chefs, présents dans ces murailles.

LOUIS, *vivement.*

Je ne les ai pas vus, et ne les verrai pas.
Poursuivez.

NEMOURS.

Je me plains que Chabanne et Brancas,
Comme à la paix jurée, à l'honneur infidèles,
Ont la lance à la main surpris nos citadelles,
Et malgré les serments que Louis de Valois,
Que le roi très-chrétien a prêtés sur la croix,
Ont, en lâches qu'ils sont, par force et félonie,
Fait prévaloir des droits qu'un traité lui dénie.

LOUIS.

S'ils l'ont fait, que le tort leur en soit imputé;
Ils ont agi tous deux contre ma volonté.

NEMOURS.

J'en demande une preuve.

LOUIS.

Et vous l'aurez.

NEMOURS.

Mais prompte,
Mais décisive.

LOUIS.

Enfin?

NEMOURS.

Leur châtiment.

LOUIS.

Vous, comte!
Quels que soient vos pouvoirs, c'est par trop exiger :
Car je dois les entendre avant de les juger.

NEMOURS, *avec emportement.*

Eh! sire, dans vos mains la hache toujours prête
A frappé pour bien moins une plus noble tête.

LOUIS, *se levant.*

Laquelle?

NEMOURS.

Dieu le sait; quand il vous jugera,
Dieu, qui condamne aussi, vous la présentera.

LOUIS.

La vôtre est dans mes mains.

NEMOURS.

Et vous la prendrez, sire;
Mais écoutez d'abord ce qui me reste à dire.

COMMINE.

Comte!...

LOUIS, *qui se rassied.*

Le Téméraire est bien représenté :
Jamais ce nom par lui ne fut mieux mérité;
Convenez-en, messieurs!

(*A Nemours.*)

Mais achevez.

NEMOURS.

Je l'ose,
Quoi qu'il puisse advenir pour mes jours ou ma cause.
Soyez donc attentif, vous, leur maître après Dieu;
Vous, féaux chevaliers; vous, seigneurs de haut lieu,
Dont jamais l'écusson, terni par une injure,
Lui vînt-elle du roi, n'en garda la souillure.
Charles, sur les griefs dont cet écrit fait foi,
Attend et veut justice, ou déclare par moi
Qu'au nom du bien public et de la France entière,
Des lions de Bourgogne il reprend la bannière.
Pour tout duché, comté, fief ou droit féodal,
Qu'il tient de la couronne à titre de vassal;
De l'hommage envers vous lui-même il se relève,
Et sa foi qu'il renie, il la rompt par le glaive.
Il s'érige en vengeur du présent, du passé,
Du sang des nobles pairs traîtreusement versé :
Devant Dieu contre vous et vos arrêts injustes
Se fait le champion de leurs ombres augustes,
Les évoque à son aide; et comme chevalier,
Comme pair, comme prince, en combat singulier,
Au jugement du ciel pour ses droits se confie :

(*Jetant son gant.*)

Sur quoi, voici son gage, et ce gant vous défie!
Qui le relève?

LE DAUPHIN, *qui s'élance et le ramasse.*

Moi, pour Valois et les lis!

TOUS LES CHEVALIERS.

Moi, moi, sire!

LOUIS, *qui s'est levé.*

Vous tous! lui le premier, mon fils!
Mon fils, si jeune encore, et son bras les devance!
Bien, Charles!... Pâque-Dieu! c'est un enfant de France!

LE DAUPHIN, *attendri.*

Mon père!...

LOUIS, *froidement.*

Assez! assez!
(*Au héraut.*)
Prends ce gant, Toison-d'Or :
(*Montrant le Dauphin.*)
Froissé par cette main, il est plus noble encor.
(*A Nemours.*)
Vous à qui je le rends, bénissez ma clémence :
Si je ne pardonnais un acte de démence,
Quand ce gage en tombant m'insultait aujourd'hui,
Votre tête à mes pieds fût tombée avec lui.
J'estime la valeur, et j'excuse l'audace.
(*Aux chevaliers.*)
Que nul de vous, messieurs, ne soit juste à ma place!
C'est le roi qu'on outrage, et je laisse à juger
Si je me venge en roi de qui m'ose outrager.
(*A Nemours.*)
Je garde cet écrit; nous le lirons ensemble,
Comte; ce jour permet qu'un lieu saint nous rassemble;
Nous nous y reverrons en amis, en chrétiens,
Et j'oublierai vos torts pour m'occuper des miens.

NEMOURS, *en sortant.*

J'ai fait mon devoir, sire, et j'aurai le courage,
Fût-ce au prix de mes jours, d'achever mon ouvrage.

LOUIS, *qui fait signe à tout le monde de se retirer et à Tristan d'attendre au fond.*

Commine, demeurez!

SCÈNE XII.

LOUIS, COMMINE, TRISTAN, *au fond.*

COMMINE.

Que ne m'avez-vous cru,
Sire! devant vos yeux il n'aurait point paru.

LOUIS.

Je ne hais pas les gens que la colère enflamme :
On sait mieux et plus tôt tout ce qu'ils ont dans l'âme.
Il faut rassurer Charle en signant ce traité;
J'entrevois qu'il se perd par sa témérité.
Son digne lieutenant, Campo-Basso, qu'il aime,
Se vendrait au besoin et le vendrait lui-même :
Pour trahir à propos il n'a pas son égal.
L'orgueil de mon cousin doit le mener à mal;
Et si, comme à Morat, le ciel veut qu'il l'expie,
L'arrêter en chemin serait une œuvre impie.
(*Après une pause.*)
Mais mon fils...

COMMINE.

Que d'espoir dans sa jeune valeur!
Digne appui de son père, avec quelle chaleur
Il s'armait pour venger une cause si belle!

LOUIS.

Il serait dangereux s'il devenait rebelle.

COMMINE.

Quoi, sire...

LOUIS.

Je m'entends; et, par moi-même enfin,
Je sais contre son roi ce que peut un dauphin.
Mais, dites-moi, ce comte, il connaît votre fille?

COMMINE, *étonné.*

Lui?

LOUIS, *vivement.*

Répondez.

COMMINE, *avec embarras.*

J'ai su qu'admis dans ma famille...
J'étais en France.

LOUIS.

Après?

COMMINE.

J'ai su confusément
Qu'il la vit.

LOUIS.

Qu'il l'aima? parlez-moi franchement.

COMMINE.

Le comte à sa beauté ne fut pas insensible.

LOUIS.

Il l'aime, et vous croyez qu'il est incorruptible!...
Renfermez-vous chez moi; sur ma table en partant
J'ai préparé pour vous un travail important.

COMMINE.

Ne vous suivrai-je pas?

LOUIS.

Non : montrez-moi du zèle,
Mais ici même; allez!
(*Pendant que Commine s'éloigne.*)
J'en saurai plus par elle.

SCÈNE XIII.

LOUIS, TRISTAN.

LOUIS.

Viens!

TRISTAN.

Me voici!

LOUIS.

Plus près.

TRISTAN.

Là, sire?

LOUIS.

Encore un pas.

TRISTAN.

J'écouterai des yeux, vous pouvez parler bas.

LOUIS.

Eh bien! de ce vassal j'ai pardonné l'outrage.

TRISTAN.

Vous l'avez dit.

LOUIS.

C'est vrai.

TRISTAN.
J'en conclus que c'est sage.

LOUIS.
Je traite avec lui.

TRISTAN.
Vous!

LOUIS.
Ce mot te surprend?

TRISTAN.
Non :
Quoi que fasse mon maître, il a toujours raison.

LOUIS.
Pourtant, à mon cousin si l'avenir réserve
Un revers décisif... que le ciel l'en préserve!

TRISTAN.
Moi, le vœu que je fais, c'est qu'il n'y manque rien.

LOUIS.
Tu n'es pas bon, Tristan : ton vœu n'est pas chrétien.
Mais, si Dieu l'accomplit, tout change alors.

TRISTAN.
Sans doute.

LOUIS.
Laisser aux mains du comte un traité qui me coûte,
Est-ce prudent?

TRISTAN.
Tous deux sont à votre merci.

LOUIS.
Respect au droit des gens! Non pas; non, rien ici.

TRISTAN.
Comment anéantir un acte qu'il emporte?

LOUIS.
Je lui donne au départ une brillante escorte.

TRISTAN.
Pour lui faire honneur?

LOUIS.
Oui, moi, son hôte et seigneur,
Comme tu dis, Tristan, je veux lui faire honneur.

TRISTAN.
Qui doit la commander?

LOUIS.
Toi, jusqu'à la frontière.

TRISTAN.
Ah! moi

LOUIS.
Compose-la.

TRISTAN.
Comment?

LOUIS
A ta manière.

TRISTAN.
D'hommes que je connais?

LOUIS.
D'accord.

TRISTAN.
Intelligents?

LOUIS.
D'hommes à toi.

TRISTAN.
Nombreux?

LOUIS.
Plus nombreux que ses gens :
Pour lui faire honneur.

TRISTAN.
Certe.

LOUIS.
Et qui sait?... Mais écoute :
C'est l'Angélus?

TRISTAN.
Oui, sire.

(*Louis retire son chapeau pour faire une prière, et Tristan l'imite.*)

LOUIS, *se rapprochant de Tristan après avoir prié.*
Et qui sait? sur la route...
Il est fier.

TRISTAN.
Arrogant.

LOUIS.
Dans un bois écarté,
Par les siens ou par lui tu peux être insulté.

TRISTAN.
Je le suis.

LOUIS.
Défends-toi.

TRISTAN.
Comptez sur moi.

LOUIS.
J'y compte.
Tu reprends le traité.

TRISTAN
C'est fait.

LOUIS.
Bien!

TRISTAN.
Mais le comte?...

LOUIS.
Tu ne me comprends pas.

TRISTAN.
Il faut donc...

LOUIS.
Tu souris;
Adieu, compère, adieu, tu comprends.

TRISTAN.
J'ai compris.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

Une forêt : la chapelle de Notre-Dame-des-Bois, dont le portail rustique s'avance, élevé de quelques degrés; de l'autre, un banc au pied d'un arbre.
Au lever du rideau, le tableau animé d'une fête de village : on danse en rond sur le devant de la scène.

MARCEL, RICHARD, DIDIER, MARTHE,
PAYSANS, SOLDATS, MARCHANDS.

MARCEL, *chantant.*
Quel plaisir!... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin;

Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain!

A la gaîté ce beau jour nous convie:
L'esprit libre et le cœur content,
Demandons tous bonheur et longue vie
Pour le roi que nous aimons tant...

MARTHE, *qui s'approche de Marcel.*
Va-t-il mieux?

MARCEL.
Je le crois, mais qui le sait? personne.

MARTHE.
Qu'un roi traîne longtemps, Marcel!

MARCEL.
La place est bonne;
On y tient tant qu'on peut.

RICHARD.
La santé vaut de l'or:
Et la sienne, dit-on, coûte cher au trésor.

DIDIER.
Témoin les collecteurs dont nous sommes la proie.

MARCEL.
Oui; des impôts sur tout, même sur notre joie!
J'aime à me divertir; mais doit-on m'y forcer?

MARTHE.
Quand on danse pour soi, c'est plaisir de danser;
Mais pour autrui!

DIDIER.
Par ordre!

RICHARD.
Et quand la peur vous glace,
La corvée est moins rude.

MARCEL.
On peut venir: en place!

Quel plaisir!... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin:
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain!

Lorsqu'à bien rire ici l'on nous invite,
Que nos seigneurs sont indulgents!
Chantons en chœur ce bon Tristan l'Ermite,
Qui fait danser les pauvres gens.

DIDIER, *à Marcel.*
Voici des Écossais!

UN MARCHAND.
Mon bon seigneur, de grâce,
Payez.

MARCEL.
Sur quelque objet un d'eux a fait main basse.

PREMIER ÉCOSSAIS, *au marchand.*
Non, de par saint Dunstan!

LE MARCHAND.
Le quart!

L'ÉCOSSAIS.
Pas un denier.
Si je payais un juif, que dirait l'aumônier?
Hors d'ici, mécréant!

DEUXIÈME ÉCOSSAIS, *à Marthe.*
Un mot, la belle fille!

MARCEL.
Mais, c'est ma femme!

L'ÉCOSSAIS.
Eh bien, je suis de la famille,
Et je l'embrasserai.

MARCEL, *ôtant son chapeau.*
C'est grand honneur pour moi.

DEUXIÈME ÉCOSSAIS.
Tu dois sur sa beauté la dîme aux gens du roi;
Je la prends: dès demain, nous te rendrons visite.
(*Ils s'éloignent.*)

MARCEL.
Puissent-ils m'épargner leur présence maudite!

MARTHE, *s'essuyant la joue.*
Rien n'est sacré pour eux.

DIDIER.
Ils nous font plus de mal
Que le vent, que la grêle et le gibier royal.

RICHARD.
Travaillez donc! rentrez vos récoltes nouvelles,
Pour que, fondant sur vous de leurs nids d'hirondelles,
Ils viennent, par volée, apporter la terreur,
La honte et la disette où s'abat leur fureur.

MARTHE.
Ils ont du pauvre Hubert séduit la fiancée.

RICHARD.
De mon unique enfant la vie est menacée.

DIDIER.
Quand les verrons-nous donc mourir jusqu'au dernier,
Eux, et quelqu'un encor?

MARCEL.
Chut! messire Olivier!
En place: le voici!

Quel plaisir!... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin!
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.
Bien! mes amis, courage!
C'est signe de bonheur quand on chante au village.

MARCEL.
Vous voyez, monseigneur, si nous sommes joyeux.

OLIVIER.
Je venais ici même en juger par mes yeux.
J'aime le peuple, moi.

MARCEL.
Grand merci!

OLIVIER.
Je l'estime.

MARCEL, *bas à Marthe.*
Il en était.

MARTHE.
Tais-toi.

OLIVIER.
Que la fête s'anime:
Allons! riez, dansez! le roi le veut ainsi;

Il fait de vos plaisirs son unique souci.

MARTHE.

Au frais, sous la feuillée, on s'est mis en cadence;
Nous n'avions garde au moins de manquer à la danse,
Vu que le grand prévôt nous a fait avertir
D'avoir, midi sonnant, à nous bien divertir.

RICHARD.

Et sous peine sévère!

MARCEL.

Il n'admet pas d'excuse,
Le bon seigneur Tristan, quand il veut qu'on s'amuse.
Aussi vous concevez qu'on est venu gaîment,
Et nous nous amusons de premier mouvement.

OLIVIER.

C'est bien fait.

MARTHE.

De tout cœur.

OLIVIER.

Je vous en félicite.
Il se peut que le roi de ce beau jour profite.

DIDIER.

Le roi!

OLIVIER.

Qu'il vienne ici.

MARCEL.

Parmi nous?

OLIVIER.

Oui, vraiment.
Qu'as-tu donc?

MARCEL.

C'est la joie et... le saisissement.
Le roi!

OLIVIER.

Que direz-vous à cet excellent maître?
Vous allez lui parler, mais sans le reconnaître.

MARCEL.

Je ne l'ai jamais vu qu'à travers les barreaux,
Un soir que nous dansions là-bas, sous les créneaux.
Quand je dis : je l'ai vu, j'explique mal la chose :
J'ai voulu regarder; mais un roi vous impose.

OLIVIER.

Avais-tu peur?

MARCEL.

Moi, peur! non; mais, en y pensant,
J'avais comme un respect qui me glaçait le sang.
Richard, tu vas parler.

RICHARD, *à Didier.*

Toi!

MARTHE.

J'en fais mon affaire;
Moi, si l'on veut.

OLIVIER.

Vous tous. Il faudra le distraire,
Lui réjouir le cœur par quelque vieux refrain,
Par quelque bon propos.

MARCEL.

Il a donc du chagrin?

OLIVIER.

Non pas! lui répéter qu'il se porte à merveille.

MARTHE.

Il va donc mal?

OLIVIER.

Eh non! lui conter à l'oreille
Tout ce que vous pensez.

MARCEL.

Comment, tout?

OLIVIER.

Pourquoi non?

MARCEL.

Bien! moi je me plaindrai des gens de sa maison.

MARTHE.

Moi, de ses Écossais.

DIDIER.

Moi, de la vénerie.

RICHARD

Moi, de la taille.

UN PAYSAN.

Et moi...

OLIVIER.

Halte-là, je vous prie:
D'où vous vient cette audace?

MARTHE.

Excusez, monseigneur
Nous pensons...

OLIVIER.

Vous pensez qu'il fait votre bonheur.

MARCEL.

C'est vrai.

OLIVIER.

Que vous l'aimez.

MARCEL.

C'est juste.

OLIVIER.

Comme un père.

MARCEL.

Sans doute.

OLIVIER.

Il m'est prouvé par cet aveu sincère
Que vous pensez ainsi?

MARCEL.

D'accord.

MARTHE.

Pas autrement.

OLIVIER.

Eh bien! dites-le donc, et parlez franchement.

MARCEL.

Sans détour.

OLIVIER.

Le voilà qui sort de l'ermitage.

MARCEL.

Ah! ce vieillard si pâle!

OLIVIER.

Il a très-bon visage.

MARCEL.

Oui, monseigneur.

OLIVIER.

Chantez!

MARCEL, *d'une voix éteinte.*

Quel plaisir!... Jusqu'à demain...
Sautons...

OLIVIER, *avec colère.*

Ferme! soutiens ta voix;
De la gaîté, morbleu!... Chantez tous à la fois.

MARCEL ET LE CHOEUR.

Quel plaisir!... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin!
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS, QUELQUES ÉCOSSAIS, *qui restent dans le fond.*

(*Tristan est dans le fond, et semble veiller sur le roi.*)

LOUIS, *qui arrive à pas lents, et tombe épuisé sur le banc.*

Le soleil m'éblouit, et sa chaleur m'oppresse:
L'air était moins pesant, plus pur dans ma jeunesse;
Les climats ont changé.

OLIVIER, *lui montrant les paysans.*

Mêlez-vous à leurs jeux:
Vous êtes inconnu; parlez-leur.

LOUIS.

Tu le veux?

OLIVIER, *aux paysans.*

Ce seigneur de la cour a deux mots à vous dire;
Venez.

(*Les paysans se rapprochent du roi.*)

LOUIS, *à Marthe.*

Vous, la fermière.

MARTHE.

A vos ordres, messire.

LOUIS.

Comment faites-vous donc pour vous porter si bien?

MARTHE.

Comment?

LOUIS.

Dites-le-moi.

MARTHE.

Pour cela fait-on rien?
On y perdrait son temps; aussi, mauvaise ou bonne,
Nous prenons la santé comme Dieu nous la donne.
C'est chose naturelle, et qui vient, que je crois,
Ni plus ni moins que l'herbe et le gland dans les bois.
Pour m'en troubler la tête ai-je un instant de reste?
Que nenni! le coq chante, et chacun, d'un pas leste,
Court s'acquitter des soins qu'exige la saison:
Le mari fait ses blés; la femme, à la maison,
Gouverne de son mieux la grange et le ménage.
L'appétit, qui s'éveille et qu'on gagne à l'ouvrage,
Change en morceau de roi le mets le plus frugal.
Jamais un lit n'est dur quand on fut matinal;
Le somme commencé, jusqu'au jour on l'achève:
Qui n'a pas fait de mal n'a pas de mauvais rêve.
Puis revient le dimanche, et pour se ranimer,
On a par-ci par-là quelque saint à chômer.
Travail, bon appétit, et bonne conscience,
Sommeil à l'avenant, voilà notre science
Pour avoir l'âme en paix et le corps en santé,
L'année arrive au bout, et l'on s'est bien porté.

LOUIS.

Quoi! jamais de chagrin?

MARCEL.

Dame! la vie humaine
N'a qu'un beau jour sur trois, c'est comme la semaine:
La pluie et le beau temps, la peine et le plaisir;
C'est à prendre ou laisser; on ne peut pas choisir.

LOUIS.

Pour vous est le plaisir, pour nous la peine.

MARTHE.

A d'autres!
Pensez à nos soucis, vous oublierez les vôtres.
Quand le pain se vend cher, vous vous en troublez peu;
Tout en filant mon lin, j'y rêve au coin du feu.
Pourtant je chante encor: bonne humeur vaut richesse,
Et qui souffre gaîment a de moins la tristesse.
Quel que soit notre lot, nous nous en plaignons tous;
Mais le plus mécontent fait encor des jaloux.
Il n'est pauvre ici-bas qu'un plus pauvre n'envie;
Et quand j'ai par malheur des chagrins dans ma vie,
Le sort d'un moins heureux me console du mien:
J'en vois qui sont si mal que je me trouve bien.

MARCEL.

Maillard, notre cousin, doit un an sur sa ferme.
Donc, je bénis le ciel, moi qui ne dois qu'un terme.

LOUIS, *à Olivier.*

Ces misérables-là font du bonheur de tout!

OLIVIER, *au roi.*

Bonheur qui sent le peuple.

MARTHE.

Il est de notre goût.
Qui nous dit qu'un plus grand nous plairait davantage?

OLIVIER, *qui fait signe à Marthe.*

Mais chacun, dans ce monde, a ses maux en partage;
Vous aussi.

LOUIS.

Répondez: N'avez-vous pas vos maux,
Partant des médecins?

MARCEL.

Oui-dà! pour nos troupeaux;
Mais pour nous, que non pas!

LOUIS.

La raison?

MARCEL.

Elle est claire;
Ils prennent votre argent souvent sans vous rien faire.
Leur bailler mes écus, pas si simple! il vaut mieux
Acheter au voisin un quartaut de vin vieux,
Et pour m'administrer ce remède, que j'aime,
N'avoir de médecin que le chantre et moi-même:
Vu qu'on paie à grands frais tous ces donneurs d'espoir,
On croit en revenir, et puis crac! un beau soir
Plus personne!

LOUIS.

Je souffre.

MARCEL.

Au jour de l'échéance

Force est bien, malgré soi, d'acquitter sa créance.
Quel homme avec la mort a gagné son procès?

LOUIS, *se levant.*

Tu ne la crains donc pas, la mort?

MARCEL.

Si j'y pensais,
J'aurais peur comme un autre, encor plus, j'imagine;
Mais pourquoi donc penser à ce qui vous chagrine?
Pour peu que le curé nous en parle au sermon,
Moi, je pense vignoble et je rêve moisson;
Ou je me dis tout bas ceci, qui me console :
Notre petit Marcel est beau, que j'en raffole.
Tous les ans il grandit : moi, mon temps, lui, le sien.
Amassons pour qu'un jour il ne manque de rien;
Que l'enfant nous regrette. Aussi bien, quoi qu'on fasse,
Il faut que tôt ou tard votre fils vous remplace.

LOUIS.

Mais le plus tard possible.

MARCEL.

Ah! c'est mieux.

OLIVIER.

Ignorant!

MARCEL.

J'ai tort.

OLIVIER.

Des médecins le savoir est si grand!

MARCEL.

Je parle du barbier de notre voisinage,
Et l'on sait ce que c'est qu'un barbier de village.

LOUIS, *qui frappe sur l'épaule d'Olivier en riant.*

Par Dieu! voici quelqu'un qui le sait mieux que toi,
Tout ministre qu'il est.

OLIVIER, *à Marcel.*

Pourquoi ris-tu?

MARCEL.

Qui, moi?
Ce seigneur dit un mot qui me semble agréable :
J'en ris.

LOUIS.

Vous l'appelez maître Olivier le Diable;
Conviens-en.

MARCEL, *vivement.*

Non.

LOUIS.

Si fait.

MARTHE, *à Marcel.*

Trop jaser nuit souvent :
Bouche close!

LOUIS.

Entre amis.

MARTHE.

Qu'on maudisse le vent,
Quand il abat les fruits ou découvre la grange;
L'orage, quand trop d'eau fait couler la vendange,
L'orage ni le vent ne s'en fâcheront pas;
Les grands, c'est autre chose : on a beau parler bas,
Tout ce qu'on dit sur eux leur revient à l'oreille,
Et l'on pleure le jour d'avoir trop ri la veille.

OLIVIER, *à Marthe.*

Pourtant si quelqu'un d'eux disait du mal du roi,
Vous le dénonceriez?

MARCEL.

C'est bien chanceux...

LOUIS.

Pourquoi?

MARCEL.

L'argent qu'on gagne ainsi vous porte préjudice.

OLIVIER.

Rêves-tu?

MARCEL.

Vos moutons meurent par maléfice;
Vos blés sèchent sur pied. Tenez, l'autre matin,
Le fermier du couvent dénonça son voisin;
La grêle à ses vergers fit payer sa sottise,
Tout périt, et pourtant c'était du bien d'église.

OLIVIER.

Maître fou!

MARCEL.

Je l'ai vu : demandez à Richard.

RICHARD.

C'est sûr.

LOUIS, *sévèrement.*

Dieu l'a puni d'avoir parlé trop tard.

MARCEL.

Je vous crois; après tout, Dieu veuille avoir son âme!
Que vous sert votre argent, si l'enfer vous réclame?
Aussi mon cœur s'en va quand je vois sur le soir
Le convoi d'un défunt, les cierges, le drap noir,
Et l'office des morts avec les chants funèbres;
Je me dis : Les démons sont là, dans les ténèbres,
Ils vont le prendre; et l'or, qu'il aimait à compter,
Des griffes de Satan ne peut le racheter.

LOUIS.

Je me sens mal.

OLIVIER, *à Marcel.*

Poltron!

MARCEL.

J'en conviens, je frissonne;
Pourtant j'ai bon espoir : je n'ai tué personne.

LOUIS, *avec violence.*

Va-t'en!

MARCEL.

Je l'ai fâché, mais si je sais comment...

OLIVIER.

Rustre!

LOUIS, *à lui-même.*

La mort, l'enfer, un éternel tourment!
Notre-Dame d'Embrun, soyez-moi secourable!
(*A Marcel.*) (*Lui secouant le bras.*)
Va-t'en... Non, viens, réponds : qui t'a dit, misérable,
De me parler ainsi?

MARCEL, *tombant à genoux.*

Personne.

LOUIS.

On t'a payé;
Qui l'a fait?

MARCEL.

Si c'est vrai, que je sois foudroyé!

MARTHE.

Allez, méchant propos chez lui n'est pas malice,
C'est candeur.

MARCEL.

C'est bêtise; elle me rend justice.
Demandez-leur à tous, je suis connu.

LOUIS.

J'ai ri;
(*A Marthe.*)
Bien te prend d'être un sot. C'est donc là ton mari?

MARTHE.

Brave homme au demeurant, et que j'aime.

LOUIS.

Eh bien! passe :
Je lui pardonnerai; mais ne lui fais pas grâce;
Nomme tes amoureux.

MARTHE.

Chez nous rien de pareil!

LOUIS.

Avec ces traits piquants, ces yeux, ce teint vermeil!
Quoi! pas un? réfléchis, car cela te regarde.

MARCEL.

Marthe, nomme-les tous; je n'y prendrai pas garde.

MARTHE, *en souriant.*

Je n'en ai qu'un.

LOUIS.

Et c'est?

MARTHE.

Vous.

LOUIS, *la prenant à bras-le-corps.*

Vraiment!

MARTHE.

Finissez.

LOUIS.

Que crains-tu d'un vieillard?

MARTHE.

Pas si vieux!

LOUIS.

Mais assez
Pour se fier à lui.

MARTHE.

Je ne m'y fierais guère;
Vous avez l'œil vif.

OLIVIER, *bas à Marthe.*

Bien!

MARTHE.

L'air d'un joyeux compère.

LOUIS.

Oui-dà?

MARTHE.

Fille avec vous pourrait courir gros jeu.

OLIVIER, *de même à Marthe.*

A merveille.

LOUIS.

Tu crois?

MARTHE.

Et si je forme un vœu,
C'est que, vous ressemblant d'humeur et de visage,
Le roi qui se fait vieux porte aussi bien son âge.

LOUIS.

D'où vient?...

MARTHE.

Nous et nos fils nous aurions du bon temps;
Car vous êtes robuste, et vous vivrez cent ans.

LOUIS.

Cent ans! Tu l'aimes donc, le roi?

MARTHE, *à qui Olivier glisse dans la main une bourse qu'elle montre par derrière aux autres paysans.*

Quelle demande!
Ne l'aimons-nous pas tous?

LES PAYSANS.

Oui, tous.

MARTHE.

La France est grande,
Et chacun, comme nous, y bénit sa bonté.

LOUIS, *attendri.*

Tu l'entends?

OLIVIER.

Et par eux vous n'êtes pas flatté!

LOUIS, *à Marthe.*

Pâque-Dieu! mon enfant, c'est le roi qui t'embrasse!

MARTHE.

Le roi!

LES PAYSANS.

Vive le roi!

MARCEL.

Lui, son fils et sa race,
A toute éternité!

LOUIS.

Braves gens que voilà!
Leurs vœux me vont au cœur.

OLIVIER.

C'est qu'ils partent de là.

LOUIS.

Pour la France et pour moi, je vous en remercie.
(*A Marthe.*)
Ah! je vivrai cent ans! Eh bien! ta prophétie
Te vaudra des joyaux : prends ceci, prends encor.
(*Aux paysans.*)
Allez vous réjouir avec ces écus d'or;
Buvez à mes cent ans.

MARCEL.

Et plutôt dix fois qu'une.
Je veux à tous venants montrer notre fortune,
La compter devant eux.

MARTHE.

Et je leur dirai, moi,
Que j'ai reçu de plus deux gros baisers du roi.

SCÈNE IV.

LOUIS, OLIVIER.

LOUIS, *avec émotion.*

Il est doux d'être aimé!

OLIVIER.

C'est vrai.

LOUIS.

Je suis robuste.

OLIVIER.

Et ces femmes du peuple ont souvent prédit juste.

LOUIS.

Tu ris.

OLIVIER.

Non pas.

LOUIS.

Cent ans! m'en flatter, j'aurais tort!
Pourtant mon astrologue avec elle est d'accord.

OLIVIER.

Se peut-il?

LOUIS.

Chose étrange!

OLIVIER.

Et pour moi décisive;
De plus, c'est au moment où le saint homme arrive.

LOUIS.

Comme envoyé du ciel!

OLIVIER.

Sire, je la croirais.

LOUIS.

Oh! non... mais c'est possible, à cinq ou six ans près,
Et, fussé-je un cadavre usé par la souffrance,
Vivant, je voudrais voir ces tyrans de la France,
Ces vassaux souverains, réduits à leurs fleurons
De ducs sans apanage et d'impuissants barons,
N'offrir de leur grandeur que le noble fantôme;
Je voudrais voir leurs fiefs, démembrés du royaume,
S'y joindre, et ne former sous une même loi
Qu'un corps où tout fût peuple, oui, tout...excepté moi.

OLIVIER.

Plût au ciel!

LOUIS.

Mon cousin m'a fait plus d'une injure,
Qu'un bon cercueil de plomb m'en réponde, et je jure
Que les ducs bourguignons, mes sujets bien-aimés,
Seront dans son linceul pour jamais renfermés,
Et qu'avec eux jamais mon royal héritage
N'aura maille à partir pour la foi ni l'hommage.
Mais il vit; parlons bas. Ce comte de Réthel,
Cet homme incorruptible, ou qu'on a jugé tel,
On l'entoure, on l'amuse, il n'a pas vu Marie.

OLIVIER, *lui montrant la chapelle ouverte.*

Elle est là.

LOUIS.

Je la vois.

OLIVIER.

C'est pour vous qu'elle prie.

LOUIS.

Avec cette ferveur et ce recueillement?
Mon royaume, Olivier, que c'est pour un amant!

OLIVIER.

L'enjeu, si je le gagne, est difficile à prendre;
Vos ennemis vaincus sont là pour me l'apprendre.

LOUIS, *regardant toujours du côté de la chapelle.*

Secret de jeune fille est parfois important;
Je connaîtrai le sien; qu'elle vienne!

OLIVIER, *qui fait un pas pour sortir.*

A l'instant.

LOUIS.

Prends soin que rien ne manque à la cérémonie.

OLIVIER.

La cour au monastère est déjà réunie
Et doit se rendre ici quand Votre Majesté
Devant l'homme de Dieu va jurer le traité.

LOUIS.

Je veux qu'il sache bien, pour prolonger ma vie,
Que maintenir la paix est ma pieuse envie,
Que je commande en maître à mes ressentiments.

OLIVIER.

Les reliques des saints recevront vos serments?

LOUIS, *plus bas.*

Non, la châsse d'argent suffit sans les reliques.

OLIVIER.

J'y pensais.

LOUIS.

Ce scrupule, aisément tu l'expliques
Connaissant mon cousin, j'ai droit de soupçonner
Qu'un faux serment de lui pourrait les profaner.

(On entend retentir les cris de: Vive le dauphin!)

Quel bruit!

OLIVIER.

Dans le hameau c'est le dauphin qui passe;
Ce peuple qui vous aime...

(Les mêmes cris se répètent.)

LOUIS.

Encor! ce bruit me lasse:
Ils aiment tout le monde; à quoi bon ces transports?
Le dauphin! qu'on attende: il n'est pas roi. Va, sors,
Il vient.

(Olivier entre dans la chapelle.)

SCÈNE V.

LOUIS, LE DAUPHIN

LOUIS.

Qu'avez-vous donc? vous pleurez de tendresse.

LE DAUPHIN.

Pour la première fois je goutte cette ivresse:
Qui n'en serait ému? Partout sur mon chemin,
Partout les mêmes cris!

LOUIS.

Vous partirez demain.

LE DAUPHIN.

Sitôt!

LOUIS.

C'est un poison, prince, que la louange.
Un jeune orgueil qu'on flatte aisément prend le change:
On se croit quelque chose, on n'est rien.

LE DAUPHIN.

Je le sais.

LOUIS.

Beau sujet d'être heureux: des cris quand vous passez!
Le peuple, en ramassant un écu qu'on lui jette,
Fatigue de ses cris quiconque les achète.
Jugez mieux de l'accueil qu'on vous a fait ici:
J'ai parlé, j'ai payé pour qu'il en fût ainsi.

LE DAUPHIN.

Quoi, sire! cette joie, elle était commandée?

LOUIS.

Par moi.

LE DAUPHIN.

Mon cœur se serre à cette triste idée.

LOUIS.

Que la leçon vous serve : afin d'en profiter,
Sous les créneaux d'Amboise allez la méditer.

LE DAUPHIN.

Qu'ai-je donc fait?

LOUIS.

Vous? rien; et qu'oseriez-vous faire?
Que pouvez-vous?

LE DAUPHIN.

Hélas! pas même vous complaire.
C'est mon unique espoir; c'est mon vœu le plus doux:
Mais...

LOUIS.

Parlez!

LE DAUPHIN.

Je ne puis.

LOUIS.

Pourquoi trembler?

LE DAUPHIN.

Moi?

LOUIS.

Vous.

LE DAUPHIN.

Du moins, quand d'un vassal l'envoyé vous offense,
Je ne tremble pas.

LOUIS.

Non; mais prendre ma défense,
La prendre sans mon ordre est aussi m'offenser.

LE DAUPHIN.

Dieu! j'ai cru que vos bras s'ouvraient pour me presser,
Que j'en allais sentir l'étreinte paternelle.

LOUIS.

Vision!

LE DAUPHIN.

Qu'à ce prix la mort m'eût semblé belle!
Si vous m'aimiez...

LOUIS.

Ainsi je ne vous aime pas?

LE DAUPHIN.

Pardonnez!

LOUIS.

Je vous hais?... Les enfants sont ingrats!
Je suis un homme dur?

LE DAUPHIN.

Sire!...

LOUIS.

Presque barbare?
Voilà comme on vous parle et comme on vous égare.

LE DAUPHIN.

Jamais.

LOUIS.

En s'y risquant on met sa vie au jeu;
On l'ose cependant.

LE DAUPHIN.

Jamais.

LOUIS.

Qui donc? Beaujeu?
Votre oncle d'Orléans? d'autres que je soupçonne!...
(*Avec bonhomie.*)
Charles, mon fils, sois franc : sans dénoncer personne,
Nommé-les-moi tout bas; je ne veux pas punir,
Je veux savoir.

LE DAUPHIN.

Mon oncle aime à m'entretenir.

LOUIS.

Il te dit?...

LE DAUPHIN.

Que la France un jour m'aura pour maître;
Que m'en faire chérir est mon devoir.

LOUIS, *à part.*

Le traître!

(*Haut.*)
Et ne vous dit-il pas qu'affaibli par mes maux,
Je dois, oui... qu'avant peu je... s'il le dit, c'est faux...
Qu'enfin vous n'avez plus qu'à ceindre un diadème,
Qui dans vos jeunes mains va tomber de soi-même?

LE DAUPHIN.

Dieu!

LOUIS.

C'est faux : mon fardeau me fait-il chanceler?
Le poids d'un diadème est loin de m'accabler.
Deux, trois autres encor, devenant ma conquête,
Ne m'accableraient pas, et sur ma vieille tête
Accumulés tous trois, lui seraient moins pesants
Qu'une toque d'azur pour ce front de seize ans.

LE DAUPHIN.

Ah! vivez; c'est mon vœu quand j'ouvre la paupière:
En refermant les yeux, le soir, c'est ma prière;
Quand je vois sur vos traits refleurir la santé,
Tout bas je bénis Dieu de m'avoir écouté;
Vivez : sous votre loi que la France prospère,
Je le demande au ciel; qu'il m'exauce! Ah! mon père,
Pour ajouter aux jours qui vous sont réservés,
S'il faut encor les miens, qu'il les prenne, et vivez!

LOUIS, *en retirant sa main que le dauphin veut baiser.*

Non, non, je serais faible, et je ne veux pas l'être.
Allez.

(*Le dauphin, qui fait un pas pour sortir, revient, et baise la main du roi, en la mouillant de pleurs.*)

LOUIS, *ému.*

C'est un bon fils, qui me trompe peut-être.

SCÈNE VI.

LOUIS, *sur le devant de la scène*, LE DAUPHIN, MARIE.

LE DAUPHIN, *bas à Marie qui sort de la chapelle.*

Adieu! pensez à moi!

MARIE.

Vous partez, monseigneur?

LE DAUPHIN.

Demain.
(*Il lui baise la main.*)
Vous voulez bien, vous!

SCÈNE VII.

LOUIS, MARIE.

LOUIS, *tandis que Marie fait un signe de pitié au dauphin qui sort.*

Il est plein d'honneur.
Je l'étais, et pourtant...

MARIE.

Pardon, sire!

LOUIS, *à part.*

Ah! c'est elle.

(*Haut.*)
Approche, mon enfant; comme te voilà belle!

MARIE.

Chacun vient en parure à la fête du lieu.

LOUIS.

C'est agir saintement que se parer pour Dieu.

MARIE.

Je l'ai fait.

LOUIS.

Pour Dieu seul?

MARIE.

Pour qui donc?

LOUIS.

Je l'ignore.
A quelqu'un en secret tu voudrais plaire encore;
Pourquoi pas?

MARIE.

A vous, sire.

LOUIS.

A moi! je t'en sais gré;
Mais supposons qu'ici, par ta grâce attiré,
Quelque autre que ton roi...

MARIE.

Comment?

LOUIS.

Je le suppose.

MARIE.

Je ne vous comprends pas.

LOUIS.

Non? parlons d'autre chose;
J'ai tort de supposer.

(*Il s'assied au pied de l'arbre.*)

Viens t'asseoir près de moi,
Là, bien; ne rougis pas : ton malade avec toi,
Pour oublier ses maux, sans te fâcher peut rire,
Et tu sais qu'un vieillard a le droit de tout dire.

MARIE.

Un monarque surtout.

LOUIS.

On me fait bien méchant :
Je suis bon homme au fond; j'eus toujours du penchant
A prendre le parti des filles de ton âge :
Aussi plus d'un hymen fut mon royal ouvrage.

MARIE.

Vous êtes un grand roi.

LOUIS.

Les jeunes mariés
Quelquefois me l'ont dit, j'en conviens.

MARIE.

Vous riez.

LOUIS.

Je songeais à t'offrir l'appui de la couronne;
Nous aurions réussi, mais tu n'aimes personne.

MARIE.

Moi, sire!

LOUIS.

Je le sais.

MARIE.

Pourtant vous m'accusiez.

LOUIS.

Je me trompais.

MARIE.

Enfin, ce que vous supposiez,
Qu'est-ce donc?

LOUIS.

Sans détour faut-il que je te parle?
Je pensais, faussement, qu'à la cour du duc Charle,
Ton cœur... à dix-huit ans quoi de plus naturel!
S'était laissé toucher aux vœux d'un damoisel,
Brave, de haut lignage et d'antique noblesse.
Oh! j'avais, mon enfant, bien placé ta tendresse!

MARIE, *vivement.*

Poursuivez.

LOUIS.

Ce récit te semble intéressant.

MARIE.

Comme un conte.

LOUIS.

En effet, c'en est un. Quoique absent,
Ton chevalier de loin occupait ta pensée,
Et lui, jaloux de voir sa belle fiancée,
En ambassade...

MARIE, *à part.*

O ciel!

LOUIS.

Arrivé d'aujourd'hui,
Il venait de mes soins me demander l'appui
Pour conclure...

MARIE.

Un traité?

LOUIS.

Non pas : un mariage.

MARIE.

Et vous?...

LOUIS.

J'y consentais; mais c'est faux; quel dommage!

MARIE.

Quoi! sire, vous savez?...

LOUIS.

Moi; rien!

MARIE.

Grand Dieu! comment?
Par qui donc?

LOUIS.

C'est un conte, et tu n'as point d'amant;
Non : parlons d'autre chose.

MARIE.

Excusez un mystère

Que j'ai dû respecter.

LOUIS.

Ah! tu n'es pas sincère,
Tu te caches de moi; je m'en vengerai!

MARIE, *effrayée.*

Vous!
Grâce! pitié pour lui! je tombe à vos genoux!
Qui l'a trahi?

LOUIS, *qui lui prend les mains en riant, tandis qu'elle est à ses pieds.*

Le traître est ton père lui-même.

MARIE.

Il vous a dit?...

LOUIS.

Le nom du coupable qui t'aime.

MARIE.

Il l'a nommé?

LOUIS.

Mais oui.

MARIE.

Vous épargnez ses jours!
Vous pardonnez...

LOUIS.

Sans doute.

MARIE, *avec un transport de joie.*

A Nemours!

LOUIS, *à part, en se levant.*

C'est Nemours!

MARIE.

Que mon père attendri vous jugeait bien d'avance,
Lorsque d'un orphelin il protégea l'enfance!

LOUIS.

Bon Commine! en effet, c'est lui...

MARIE.

Qui l'a sauvé.
En exil par ses soins Nemours fut élevé.

LOUIS.

Excellent homme!

MARIE.

Alors je l'aimai comme un frère;
D'un avenir plus doux je flattai sa misère.

LOUIS.

Et Commine, pour toi, fier d'un tel avenir,
Au sang des Armagnacs un jour voulait t'unir;
C'était d'un tendre père.

MARIE.

O moment plein de charmes!
Je vais donc lui parler, le voir, tarir ses larmes,
Partager son bonheur!

LOUIS.

Tu ne le verras pas.

MARIE.

Pourquoi? si le hasard portait ici ses pas...

LOUIS.

Le hasard?

MARIE.

Eh bien! non; je dois tout vous apprendre:
Sur un mot de sa main j'ai promis de l'attendre.
On soupçonne aisément quand on n'est pas heureux;
Surpris de mon absence et trompé dans ses vœux,
Que dira-t-il?

LOUIS.

J'y songe, et me fais conscience
D'éveiller dans son cœur la moindre défiance;
Pauvre Nemours!... Écoute : il se croit inconnu;
De le désabuser l'instant n'est pas venu.
Par d'importants motifs, qui nous font violence,
Ton père, ainsi que moi, nous gardons le silence;
En l'instruisant trop tôt, tu le perds pour jamais.

MARIE.

Je me tairai.

LOUIS.

J'y compte, et tu me le promets
Devant la Vierge sainte, objet de tes hommages,
Qui bénit sur l'autel les heureux mariages.
Tu m'entends: ne va pas t'oublier un moment,
Elle me le dirait.

MARIE.

Non; j'en fais le serment.

LOUIS.

(*A part.*)

C'est bien: Dieu l'a reçu. Nemours!... pour qu'il expire,
Un mot de moi suffit, un mot... dois-je le dire?
J'y vais penser. Tristan!

(*A Marie.*)

Je te laisse en ce lieu;

(*Il la baise au front.*)

Mais la Vierge t'écoute. Adieu, ma fille, adieu!

SCÈNE VIII.

MARIE.

Qu'il m'est doux, ce baiser, gage de sa clémence!
Mais, hélas! cette joie inespérée, immense,
Qui m'attendrit, m'oppresse et voudrait s'épancher,
Elle inonde mon cœur, il faut la lui cacher.
Je le dois : en parlant je deviens sacrilége.
Sainte mère de Dieu, dont le nom me protége,
O vous, dans mes chagrins mon céleste recours,
Dans ma joie aujourd'hui venez à mon secours;
Rendez mes yeux muets et faites violence
A l'aveu qui déjà sur mes lèvres s'élance;
Prêt à s'en échapper, qu'il meure avec ma voix.
Je tremble, je souris et je pleure à la fois.
Dieu! que je suis heureuse! il vient.

SCÈNE IX.

MARIE, NEMOURS.

MARIE.

Nemours!

NEMOURS.

Marie!
Je vous retrouve enfin!

MARIE.

Et dans votre patrie,
Sous ce beau ciel de France!

NEMOURS.

Il m'a tant vu souffrir!

MARIE.

Espérez!

NEMOURS.

Près de vous me verra-t-il mourir?

MARIE.

Mourir! ne craignez plus; je sais, j'ai l'assurance
Que... Non, je ne sais rien; cependant l'espérance,
Comme un songe, à mes yeux sourit confusément,
Et d'un bonheur prochain j'ai le pressentiment.

NEMOURS.

Tendre sœur, pour mes maux toujours compatissante,
Mais plus belle!

MARIE.

Est-il vrai?

NEMOURS.

Plus belle encore!

MARIE.

Absente,
Vous me regrettiez donc, mon noble chevalier?
Car vous l'êtes toujours.

NEMOURS.

Qui? moi, vous oublier!
Le puis-je?

MARIE.

Quand mes mains cueillaient dans la rosée
L'offrande qu'à l'autel tantôt j'ai déposée,
La fleur que feuille à feuille interrogeaient mes doigts
M'a dit que vous m'aimiez, Nemours, et je la crois.

NEMOURS.

Ému par vos discours, je me comprends à peine:
Ce sentiment profond suspend jusqu'à ma haine.

MARIE.

Pourquoi haïr, Nemours? il est si doux d'aimer!

NEMOURS.

Pourquoi, grand Dieu!

MARIE.

Celui que vous aller nommer
Peut-être à la pitié n'est pas inaccessible;
Demain, dès ce jour même...

NEMOURS.

Eh bien?

MARIE.

Tout est possible;
Heureuse, je crois tout. Je ne puis rien prévoir,
Rien sentir, rien penser, sans m'enivrer d'espoir;
Et, soit que Dieu m'éclaire, ou que l'amour m'inspire,
Je n'ai que du bonheur, Nemours, à vous prédire.

NEMOURS.

Hélas!

MARIE.

Vous souvient-il, ami, de ce beau jour
Où votre aveu m'apprit que vous m'aimiez d'amour?
C'était le soir.

NEMOURS.

Au pied d'une croix solitaire.

MARIE.

Mes yeux baissés comptaient les grains de mon rosaire,
Et j'écoutais pourtant.

NEMOURS.

Sur le bord du chemin,
Un vieillard qui pleurait vint nous tendre la main.

MARIE.

Il reçut notre aumône, et sa voix attendrie
Me dit que... je serais...

NEMOURS.

Ma compagne chérie,
Ma femme.

MARIE.

Il s'en souvient!

NEMOURS.

Ces biens que j'ai perdus,
J'espérais que, pour vous, ils me seraient rendus.
Je reviens; mais l'exil est toujours mon partage.
Des biens, je n'en ai plus, et dans mon héritage,
Sous le toit paternel, par la force envahis,
Je suis un étranger comme dans mon pays.

MARIE.

Votre exil peut finir.

NEMOURS.

En traversant la France,
Je visitai ces murs, berceau de mon enfance;
Morne et le cœur navré, j'entendis les roseaux
Murmurer tristement au pied de leurs créneaux.
Que de fois à ce bruit j'ai rêvé sous les hêtres,
Dont l'antique avenue ombragea mes ancêtres!
Le fer les a détruits, ces témoins de mes jeux;
Mon vieux manoir désert tombe et périt comme eux.
L'herbe croît dans ses cours; les ronces et le lierre
Ferment aux pèlerins sa porte hospitalière.
Le portrait de mon père, arraché du lambris,
Était là, dans un coin, gisant sur des débris.
Pas un des serviteurs dont il reçut l'hommage,
Et qui heurtent du pied sa vénérable image,
N'a de l'ancien seigneur reconnu l'héritier,
Hors le chien du logis, couché sous le foyer,
Qui, regardant son maître avec un air de fête,
Pour me lécher les mains a relevé la tête.

MARIE.

Pourtant, si ce vieillard, par nos dons assisté,
Avait, en nous parlant, prédit la vérité;
Si vous deviez un jour, dans votre ancien domaine,
Voir vos nombreux vassaux bénir leur châtelaine,
Baiser son voile blanc, se partager entre eux
Le bouquet nuptial tombé de ses cheveux;
Si tous deux à genoux, là, dans cette chapelle,
Nous devions être unis par la Vierge immortelle!

NEMOURS.

O mon unique amie, ô vous que je revois,
Que peut-être j'entends pour la dernière fois,
Nous unis!... Sous ces nefs puisse ma fiancée
Ne pas suivre en pleurant ma dépouille glacée!
Une voix, dont mon cœur reconnaît les accents,
M'annonce mon destin : c'est la mort, je le sens.
Oui, je mourrai : je dois reposer avant l'âge
Dans le funèbre enclos voisin de ce village.

MARIE.

Que dites-vous?

NEMOURS.

Heureux si, debout sur le seuil,
Un prêtre n'y vient pas arrêter mon cercueil,
Et, comme à l'assassin banni de cette enceinte,
Ne m'y refuse pas et la terre et l'eau sainte!

MARIE.

A vous, Nemours, à vous! jamais ce ciel natal,
Jamais ce doux pays ne vous sera fatal.
Apprenez que vos droits, vos biens... Vierge divine,
Pardonnez, je me tais. Moi causer sa ruine,
Moi qui mourrais pour lui!

NEMOURS.

Marie, expliquez-vous;
Parlez.

MARIE.

Je ne le puis : non, non, séparons-nous.
Par pitié pour vous-même il faut que je vous quitte.
Ami, laissez-moi fuir : le trouble qui m'agite
Peut m'arracher un mot à ma bouche interdit:
Espérez, espérez!.... On vient :

(*Se retournant vers la chapelle.*)
Je n'ai rien dit.

SCÈNE X.

LOUIS, NEMOURS, FRANÇOIS DE PAULE, OLIVIER, TRISTAN, LE CARDINAL D'ALBY, DAMMARTIN, PRÊTRES, CHEVALIERS FRANÇAIS ET BOURGUIGNONS.

NEMOURS, *sur le devant de la scène.*

Comme on croit aisément au bonheur qu'on désire!
Mais que son cœur s'abuse!

LOUIS, *qui tient à la main le papier que Nemours lui a remis.*

Ici, la haine expire:
Un roi devient clément, mon père, à vos genoux;
Et sous la croix du Dieu qui s'immola pour nous,
Quel pardon peut coûter après son sacrifice?
Le comte de Réthel m'a demandé justice:
Bien que de son message il se soit acquitté
Moins en sujet soumis qu'en vassal révolté,
Je préfère mon peuple au soin de ma vengeance.
J'approuve, j'ai signé ce traité d'alliance,
Et je vous le remets pour qu'il soit plus sacré
Au sortir de vos mains où nous l'avons juré.

FRANÇOIS DE PAULE, *sur les degrés de la chapelle, entre deux prêtres dont l'un tient une châsse d'argent, l'autre une croix.*

O mon fils, je suis simple et j'ai peu de lumières:
Je vis loin des palais; mais souvent les chaumières
M'apprennent par leur deuil que le plus beau succès
Rapporte moins aux rois qu'il ne coûte aux sujets.
Dieu l'inspire, celui qui, dépouillé de haine,
Rapproche les enfants de la famille humaine,
Ne veut voir qu'un lien dans son pouvoir sur eux,
Et dans l'humanité qu'un peuple à rendre heureux.
Rois, c'est votre devoir, et prêtres, nous le sommes,
Non pas pour diviser, mais pour unir les hommes.
Par le double serment que mes mains vont bénir,
De la bouche et du cœur venez donc vous unir.
Des pactes d'ici-bas les arbitres suprêmes
En trahissant leur foi se trahissent eux-mêmes,
Et dans le livre ouvert au jour du jugement
Ils liront leur parjure écrit sous leur serment.

NEMOURS.

Le ciel qui voit mon cœur comprendra mon langage:
Je parle au nom d'un autre, et c'est lui qui s'engage,
Se tient pour satisfait dans son honneur blessé,
Et devant l'Éternel jure oubli du passé.

LOUIS.

Le comte de Réthel pouvait sans se commettre
Prononcer le serment qu'il se borne à transmettre;
Je le reçois pourtant, et j'engage ma foi
A Charles de Bourgogne, ici présent pour moi.
C'est de lui que j'entends oublier toute injure,
Et devant l'Éternel c'est à lui que je jure...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN, DUNOIS, TORCY.

LE DAUPHIN, *s'élançant vers le roi.*

Mon père!

LOUIS.

Eh quoi! sans ordre?

LE DAUPHIN.

Un message important...
Pardonnez! mais la joie... il arrive à l'instant:
Charles, votre ennemi...

LOUIS.

Mon ennemi! Qu'entends-je?
Qui? lui, mon allié, mon frère!

LE DAUPHIN.

Dieu vous venge:
Il est vaincu.

LOUIS.

Comment?

LE DAUPHIN.

Vaincu devant Nancy.

NEMOURS.

Charle!

LOUIS.

En êtes-vous sûr?

LE DAUPHIN.

Les seigneurs de Torcy,
De Dunois et de Lude en ont eu la nouvelle.
Un de ses lieutenants a trahi sa querelle,
Il a causé sa perte.

LOUIS.

Ah! le lâche!

NEMOURS.

Faux bruit,
Qu'un triomphe éclatant aura bientôt détruit!
Le duc Charle...

LE DAUPHIN.

Il est mort.

LOUIS.

La preuve?

LE DAUPHIN, *lui remettant des dépêches.*

Lisez, sire:
La voici.

NEMOURS.

Vaincu, mort! non : quoi qu'on puisse écrire,
Moi, comte de Réthel, au péril de mes jours,
Je maintiens que c'est faux!

LOUIS.

C'est vrai, duc de Nemours.

LE DAUPHIN.

Nemours!

NEMOURS.

Je suis connu.

LOUIS.

C'est aussi vrai, parjure,
Qu'il l'est qu'envers ton Dieu coupable d'imposture,
Coupable envers ton roi de haute trahison,
Tu mentais à tous deux par ton titre et ton nom.
Le ciel dans sa justice a trompé ton attente.
Qu'on s'assure de lui.

NEMOURS, *tirant son épée.*

Malheur à qui le tente!
(*Aux chevaliers de sa suite.*)
Qu'on l'ose! A moi, Bourgogne!

LOUIS.

A moi, France!

FRANÇOIS DE PAULE, *saisissant la croix dans les mains d'un prêtre et s'élançant entre les deux partis.*

Arrêtez,
Au nom du Dieu sauveur à qui vous insultez!

NEMOURS, *baissant son épée comme les autres chevaliers.*

Ma fureur m'égarait, et ces preux que j'expose,
Vaincus sans me sauver, périraient pour ma cause.
Arrière, chevaliers! si Charle est triomphant,
La terreur de son nom mieux que vous me défend;
S'il n'est plus, mourant seul, je mourrai sans me plain-[dre.
(*En jetant son épée aux pieds du roi.*)
Pour venir jusqu'à toi, comme toi j'ai dû feindre;
Je l'ai dû; je l'ai fait. Quel que fût mon dessein,
J'en rendrai compte à Dieu qui l'a mis dans mon sein.
Jette encore une proie aux bourreaux de mon père!
Il te manque un plaisir : je n'ai ni fils, ni frère,
Je n'ai pas un ami que tu puisses forcer
A recevoir vivant mon sang qu'ils vont verser.

LOUIS, *faisant signe à Tristan d'emmener Nemours.*

Aujourd'hui, grand prévôt, son procès, sa sentence;
Demain le reste.
(*Nemours sort entouré de gardes et suivi des Bourguignons.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* NEMOURS *et* TRISTAN.

FRANÇOIS DE PAULE.

O roi! j'implore ta clémence.

LOUIS.

A m'outrager ici que ne s'est-il borné!
Je pardonnerais tout; mais moi, le fils aîné,
Le soutien de l'Église, absoudre un sacrilége
Qui brave des autels le divin privilége,
Qui sans respect pour vous... Ah! je vous vengerai,
Ou le roi Très-Chrétien n'aurait rien de sacré!

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'au moins je le console!

LOUIS, *vivement.*

Oui, plus il est coupable,
Et plus vous lui devez votre appui charitable;
Oui, pour sauver son âme, allez, suivez ses pas.

FRANÇOIS DE PAULE.

Et la vôtre, mon fils, n'y penserez-vous pas?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS. *Il regarde sortir François de Paule; puis avec un transport de joie, mais à voix basse.*

Montjoie et Saint-Denis! Dunois, à nous les chances!
Sur Péronne, au galop, cours avec six cents lances.
En Bourgogne, Torcy! Que le pays d'Artois,
Par ton fait, Baudricourt, soit France avant un mois.
A cheval, Dammartin! main basse sur la Flandre!
Guerre au brave; un pont d'or à qui voudra se vendre.
(*Au cardinal d'Alby.*)
Dans la nuit, cardinal, deux messages d'État :
Avec six mille écus, une lettre au légat;
Une autre, avec vingt mille, au pontife en personne.
(*Aux chevaliers.*)
Vous, prenez l'héritage avant qu'il me le donne :
En consacrant mes droits, il fera son devoir;
Mais prenons : ce qu'on tient on est sûr de l'avoir.
La dépouille à nous tous, chevaliers; en campagne!
Et, par la Pâque-Dieu! des fiefs pour qui les gagne!
(*Haut et se tournant vers l'assemblée.*)
En brave qu'il était, le noble duc est mort,
Messieurs; ce fut hasard quand on nous vit d'accord.
Il m'a voulu du mal, et m'a fait, à Péronne,
Passer trois de ces nuits qu'avec peine on pardonne;
Mais tout ressentiment s'éteint sur un cercueil :
Il était mon cousin; la cour prendra le deuil.

ACTE QUATRIÈME.

La chambre à coucher du roi : deux portes latérales; un prie-Dieu, et au-dessus une croix. Une fenêtre grillée; des rideaux à demi fermés qui cachent un lit placé dans un enfoncement. Une cheminée et du feu.

SCÈNE I.

NEMOURS, COITIER.

COITIER.

Entrez : j'avais besoin d'épancher ma tendresse;
Qu'enfin sur sa poitrine un vieil ami vous presse!

NEMOURS.

Bon Coitier!

COITIER.

De trois fils lui seul est donc resté;
Lui, l'enfant de mon cœur, qu'au berceau j'ai porté,

Que mes bras ont reçu des flancs qui l'ont fait naître!
Oui, voilà bien les traits, le regard de mon maître!

NEMOURS.

Je lui ressemble en tout, Coitier, j'aurai son sort.

COITIER.

Par le ciel, tu vivras!... Excusez ce transport :
D'un ancien serviteur j'ai l'âme et le langage,
Monseigneur.

NEMOURS, *lui serrant la main.*

Digne ami!

COITIER.

Ne perdez pas courage.

NEMOURS, *promenant ses regards autour de lui.*

Des verrous, des barreaux, encore une prison!

COITIER.

C'est la chambre du roi.

NEMOURS.

Quoi! ce triste donjon!

COITIER.

Voyez : un crucifix, un missel, des reliques,
Qu'ont usés dans ses mains ses baisers frénétiques :
(*Lui montrant un poignard.*)
Une arme qu'il veut voir et qu'il n'ose toucher;
Des rideaux où la peur vient encor le chercher.
Sous leurs plis redoublés en vain il se retire;
Le remords l'y poursuit; un bras hideux les tire,
L'applique sur son cœur, et ce lit douloureux,
Nemours, est le vengeur de bien des malheureux.
Il doit vous voir ici.

NEMOURS.

Qu'entends-je?

COITIER.

Avant une heure,
Il nous y rejoindra.

NEMOURS.

Comment, seul?

COITIER.

Que je meure,
S'il n'amène avec lui, pour veiller sur ses jours,
La meute d'Écossais qu'en laisse il tient toujours!
Il pouvait cependant s'épargner les alarmes;
Tristan n'était pas homme à vous laisser des armes.
Comme il suivait de l'œil vos moindres mouvements,
Quand ses doigts exercés touchaient vos vêtements!
Comme il lisait du roi l'ordre et la signature!
Il est geôlier dans l'âme et bourreau par nature.

NEMOURS.

L'infâme!

COITIER.

Quel courroux dans son regard altier,
Lorsqu'il vit avec moi sortir son prisonnier!
Sa figure a pâli, par la rage altérée.
On eût dit un limier, les yeux sur la curée,
Quand un piqueur du roi, le coutelas en main,
Vient ravir sous ses dents un lambeau du festin.

NEMOURS.

Me voir, moi, dans ce lieu!

COITIER.

C'est celui qu'il préfère,
Pour peu qu'un entretien exige du mystère.
Votre prison d'ailleurs ne l'aurait pas tenté.
Le frisson dévorant dont il est agité
S'accommoderait mal de l'horreur qu'elle inspire
Et des froides vapeurs qu'un malade y respire.

NEMOURS.

Que me veut-il?

COITIER.

Avant de vous le déclarer,
C'est moi qu'il a choisi pour vous y préparer.

NEMOURS.

Mais qui m'a pu trahir? l'a-t-il dit?

COITIER.

Je l'ignore.
Commine est innocent : sa disgrâce l'honore.
Le maître à son retour ne l'a pas ménagé;
Vrai Dieu, quelle fureur!

NEMOURS, *vivement.*

Sur lui s'est-il vengé?

COITIER.

En paroles; la paix sera facile à faire;
On est bientôt absous quand on est nécessaire.
Soyez-le donc.

NEMOURS.

Qui, moi!

COITIER.

Vous le rendrez clément :
S'il condamne sans peine, il pardonne aisément.

NEMOURS.

Lui!

COITIER.

La douleur dit vrai : je dois donc le connaître.
Peu d'hommes sont méchants pour le plaisir de l'être;
Pas un, hormis Tristan; l'intérêt ici-bas,
Et non l'instinct du mal, fait les grands scélérats.
Instruit de votre sort, j'ai couru vous défendre.
D'abord votre ennemi ne voulait pas m'entendre;
Mais la douleur l'abat, et j'en ai profité;
Car vous étiez perdu, s'il se fût bien porté.
J'ai l'art d'apprivoiser son esprit irascible;
Nemours, j'ai mis le doigt sur la fibre sensible :
La Bourgogne est son rêve; il la veut en vieillard;
Désir de moribond n'admet point de retard.
J'ai dit que vous pouviez hâter cette conquête.

NEMOURS.

Vous, Coitier!

COITIER.

Médecin, je n'agis qu'à ma tête.
Le peuple croit en vous; cher à ses magistrats,
Vous avez leur estime et l'amour des soldats;
Vos amis dans leurs mains tiennent les forteresses :
Vous pouvez donc beaucoup par l'or ou les promesses,
Soit pour gagner les cœurs aux États assemblés,
Soit au pied d'un château pour en avoir les clés.
Agissez; c'est un mal, j'y répugne moi-même;
Mais l'extrême péril veut un remède extrême.
Vous vivez, en un mot, si vous obéissez;
Sinon, vous êtes mort; j'ai tout dit : choisissez.

NEMOURS.

Moi, de mon protecteur dépouiller l'héritière!
Pour qui? pour le bourreau de ma famille entière.

COITIER.

Nemours, mon noble maître, accepte, par pitié!
Si c'est un tort, eh bien! j'en prendrai la moitié,
Comme autrefois ma part dans cette coupe amère

Que je t'ai vu, mourant, refuser de ta mère.
Ta bouche, après la mienne, osa s'en approcher;
La vie était au fond, et tu vins l'y chercher.
Nemours, je te sauvai : que je te sauve encore!
Ce sont tes droits, tes jours, ta grâce que j'implore,
Moi, ton vieux serviteur, moi qui venais jadis
Me pencher sur ta couche en te nommant mon fils!
Oui, mon fils, oui, c'est moi qui demande ta grâce,
La mienne, et je l'attends à tes pieds que j'embrasse.

NEMOURS

Jamais : plutôt mourir!

COITIER.

Tu le veux?

NEMOURS.

Je le doi.

COITIER, *qui va ouvrir la porte de son appartement.*

Regarde : ce cachot, c'est mon asile, à moi;
Mais tout l'or que prodigue un tyran qui succombe
M'eût-il à son cadavre attaché dans sa tombe?
Non, si pour m'y résoudre il ne m'eût assuré
Le droit qu'il avait seul d'en sortir à son gré.
Mon malade céda; mes soins, c'était sa vie.
Tiens, reçois-la de moi, cette clé qu'on m'envie :
Quand j'obtins ce trésor, il me sembla moins doux,
C'était ma liberté; c'est la tienne.

NEMOURS.

Mais vous,
Coitier, je vous expose.

COITIER.

Il souffre.

NEMOURS.

Sa colère...

COITIER.

Il souffre; ne crains rien. Que ce flambeau t'éclaire;
Prends cette arme; descends : un passage voûté,
Une porte, et le ciel, les champs, la liberté!
La liberté, mon fils!

NEMOURS, *qui a saisi le poignard.*

Oui, cette arme... j'espère...
J'accepte.

COITIER, *lui tendant les bras.*

Encor, Nemours, encor! ton digne père
M'a donc laissé des pleurs!... Je crains le roi, va, fuis;
Je cours en l'abordant l'arrêter si je puis.

SCÈNE II.

NEMOURS, *qui revient sur le devant de la scène, après avoir fermé la porte de l'appartement de Coitier.*

Non pas la liberté, Coitier, mais la vengeance!
(*Élevant le poignard.*)
La voilà, je la tiens; il est en ma puissance.
Aucun autre que toi ne m'a vu dans ce lieu;
Tu m'en crois déjà loin; mais j'y reste avec Dieu,
L'inexorable Dieu, qui veut que je demeure
Pour qu'il tombe à mes pieds, qu'il s'y roule, qu'il meure.
(*Faisant un pas vers le lit.*)
Là, mon père; oui, c'est là! mes deux frères et toi,
Vous ouvrez ces rideaux pour les fermer sur moi;
Faites qu'à ses regards votre vengeur échappe;
Je serai patient, pourvu que je le frappe.
Qu'il soit seul, et mon bras, là, dans son lit royal,
Va consommer d'un coup ce meurtre filial.
(*Il va écouter à la porte.*)
Aucun bruit! mon cœur bat... c'est une horrible joie
Que celle d'un bourreau qui va saisir sa proie!
Horrible!... c'est la mienne : elle oppresse mon sein.
Que de courage il faut pour être un assassin!
(*Il tombe dans un fauteuil, et se relevant tout à coup.*)
Mais ne le fut-il pas? Supplices pour supplices!
De tes douleurs, mon père, il a fait ses délices;
Ton sang, j'en suis couvert; il coule; c'est ton sang
Qui tombe sur mon front et s'y glace en passant.
Allons! mourant qu'il est, il faut que je l'achève :
Ce sommeil qui le fuit, il va l'avoir sans rêve,
Sans terreur, sans remords, mais sous le coup mortel,
Et pour ne s'éveiller que devant l'Éternel.
On vient.
(*Il s'élance derrière les rideaux.*)

SCÈNE III.

LOUIS, COITIER, COMMINE, MARIE, TRISTAN, ÉCOSSAIS, SUITE DU ROI.

COITIER.

Pourquoi rentrer, sire? Il fallait me croire :
L'air vous eût soulagé.

LOUIS.

Triste nuit, qu'elle est noire!
Qu'elle est froide! je tremble.
(*Bas à Coitier, en lui montrant sa chambre.*)
Il est là, ce Nemours?

COITIER.

Vous souffrez donc?

LOUIS.

Partout.

COITIER.

Depuis longtemps?

LOUIS.

Toujours.
Je n'ai plus de repos; l'air me glace ou me pèse.
Quelle angoisse!... et toujours! et rien, rien ne l'apaise!
(*Bas.*)
Mais Nemours, qu'a-t-il dit?

COITIER, *le conduisant vers la cheminée.*

Tenez, ranimez-vous.

LOUIS, *avec joie.*

Du feu!

MARIE, *qui le fait asseoir.*

Placez-vous là.

LOUIS, *se chauffant.*

Le soleil est moins doux.
Ah! le feu, c'est la vie!

MARIE.

On doit au monastère

Veiller, prier pour vous, et par un jeûne austère
Obtenir que ce mal ne vous tourmente plus,
Et que ce vent du nord tombe avant l'Angélus.

LOUIS, *la regardant.*

Tu réjouis mes yeux : que cette fleur de l'âge,
Que la jeunesse est belle!... Allons, souris.

COMMINE, *bas, à sa fille.*

Courage!
Souris, ma fille!

MARIE, *en pleurant.*

Hélas! je le voudrais.

LOUIS.

Des pleurs!
Tu m'attristes; va-t'en, ou calme tes douleurs;
Je puis tout réparer.

MARIE.

Se peut-il?

LOUIS.

Oui, ma fille,
Si Nemours...

COITIER, *au roi.*

Regardez comme ce feu pétille!

LOUIS.

Jusqu'au fond de mes os je le sens pénétrer.
Mes pauvres doigts roidis ont peine à l'endurer.
Que je l'aime! il me brûle, et pourtant je frissonne.

COITIER.

Suivez donc une fois les conseils qu'on vous donne :
(*S'avançant vers le lit.*)
Venez vous reposer.

LOUIS.

Non, Coitier, je veux voir
Le saint qui doit ici m'entretenir ce soir;
(*A Tristan.*)
Nemours, surtout Nemours. Va le chercher, qu'il vienne.

TRISTAN.

Il n'est plus sous ma garde.

LOUIS, *à Coitier.*

Il était sous la tienne.

TRISTAN.

A mon grand désespoir : son arrêt prononcé,
Je tenais à finir ce que j'ai commencé.

MARIE, *à son père.*

Dieu!

COMMINE, *bas.*

Tais-toi!

LOUIS, *à Coitier.*

Dans ce lieu tu devais le conduire.

COITIER.

Et je ne l'ai pas fait, n'ayant pu le séduire.

LOUIS.

Je l'aurais pu, moi.

COITIER.

Non.

LOUIS.

Non?

COITIER.

Il vous eût bravé,
Vous l'auriez mis à mort...

LOUIS.

Eh bien?

COITIER.

Je l'ai sauvé.

MARIE.

Sauvé!

LOUIS, *à Coitier.*

Toi!

COITIER.

Le captif est hors de votre atteinte.
Lorsque ses chevaliers ont quitté cette enceinte,
Il était dans leurs rangs, et je l'ai vu passer
Le pont que devant eux votre ordre a fait baisser.

LOUIS.

Misérable! et tu peux affronter ma vengeance!
(*A Tristan.*)
Mais il a donc aussi trompé ta vigilance?
Vous me trahissez tous. Quel chemin a-t-il pris?
Où le chercher? Va, cours; je mets sa tête à prix;
Cours, Tristan!

TRISTAN.

Dans la nuit, sans indices!

LOUIS.

Qu'importe?
Il faut qu'on me l'amène ou qu'on me le rapporte.

MARIE.

Non, par pitié pour moi, qui livrai son secret,
Pour moi, qui l'ai perdu! non : Dieu vous punirait.
Pardon; Dieu vous entend : qu'à votre heure dernière
Il accueille vos vœux comme vous ma prière;
Pardon!...

LOUIS, *à Commine.*

Emmenez-la.

COMMINE, *entraînant Marie.*

Viens, ma fille!

LOUIS, *en montrant Coitier.*

Pour lui,
Ce traître, dès demain...

COITIER.

Frappez dès aujourd'hui;
Mais de vos maux, après, cherchez qui vous délivre;
Je ne vous donne pas une semaine à vivre.

LOUIS.

Eh bien!... je mourrai donc; mais j'entends, mais je [veux,
(*A sa suite.*)
Je... Sortez.
(*A Coitier.*)
Reste ici.
(*Il se jette sur un siége.*)
Je suis bien malheureux!
(*Tout le monde sort, excepté Coitier.*)

SCÈNE IV.

LOUIS, COITIER.

LOUIS.

Ne crois pas éviter le sort que tu mérites :
Tu l'auras; mes tourments, c'est toi qui les irrites.
A braver ma fureur leur excès t'enhardit;
Mais je t'écraserai.

COITIER, *froidement.*

Vous l'avez déjà dit,
Sire; faites-le donc.

LOUIS.

Certes, je vais le faire.
Ton faux savoir n'est bon qu'à tromper le vulgaire.
Ton art! j'en ris; tes soins! que me font-ils, tes soins?
Rien : je m'en passerai, je n'en vivrai pas moins.
Je veux : ma volonté suffit pour que je vive;
Je le sens, j'en suis sûr.

COITIER.

Alors, quoi qu'il arrive,
Essayez-en.

LOUIS.

Oui, traître, oui, le saint que j'attends
Peut réparer d'un mot les ravages du temps.
Il va ressusciter cette force abattue;
Son souffle emportera la douleur qui me tue.

COITIER.

Qu'il se hâte.

LOUIS.

Pour toi, privé de jour et d'air,
Captif, le corps plié sous un réseau de fer,
Tu verras, à travers les barreaux de ta cage,
Ma jeunesse nouvelle insulter à ta rage.

COITIER.

D'accord.

LOUIS.

Tu le verras.

COITIER.

Sans doute.

LOUIS, *avec émotion.*

Faux ami,
M'as-tu trouvé pour toi généreux à demi?
Va, tu n'es qu'un ingrat!

COITIER.

Ce fut pour ne pas l'être
Que je sauvai Nemours.

LOUIS.

L'assassin de ton maître;
Lui, qui voulait sa perte!

COITIER.

En chevalier : son bras
Combat, quand il se venge, et n'assassine pas.
Je devais tout au père, et me tiendrais infâme,
Si ses bienfaits passés ne vivaient dans mon âme.

LOUIS.

Mais les miens sont présents, et tu trahis les miens;
Tu le trompes, ce roi qui t'a comblé de biens.
De quel prix n'ai-je pas récompensé tes peines?
De l'or, je t'en accable, et tes mains en sont pleines.
Je donne sans compter, comme un autre promet :
Nemours, pour être aimé, fit-il plus?

COITIER.

Il m'aimait.
Vous, quels sont-ils vos droits à ma reconnaissance?
Dieu merci! nous traitons de puissance à puissance;
L'un pour l'autre une fois n'ayons point de secret :
Vous donnez par terreur, je prends par intérêt.
En consumant ma vie à prolonger la vôtre,
J'en cède une moitié, pour mieux jouir de l'autre.
Je vends et vous payez; ce n'est plus qu'un contrat.
Où le cœur n'est pour rien, personne n'est ingrat.
Les rois avec de l'or pensent que tout s'achète;
Mais un don qu'on vous doit, un bienfait qu'on vous jette,
Laissent votre âme à l'aise avec le bienfaiteur.
On paye un courtisan, on paye un serviteur;
Un ami, sire, on l'aime; et n'eût-il pour salaire
Qu'un regard attendri quand il a pu vous plaire,
Qu'un mot sorti du cœur quand il vous tend les bras,
Il aime, il est à vous, mais il ne se vend pas :
Comme on se donne à lui, sans partage il se donne,
Et, parjure à l'honneur lorsqu'il vous abandonne,
S'il vous regarde en face après avoir failli,
On a droit de lui dire : Ingrat, tu m'as trahi!

LOUIS, *d'une voix caressante.*

Eh bien! mon bon Coitier, je t'aimerai, je t'aime.

COITIER.

Pour vous.

LOUIS.

Sans intérêt. Ma souffrance est extrême,
J'en conviens; mais le saint peut me guérir demain.
C'est donc par amitié que je te tends la main :
De tels nœuds sont trop doux pour que rien les détruise.

SCÈNE V.

LOUIS, COITIER, OLIVIER, *puis* FRANÇOIS DE PAULE.

OLIVIER.

Sire, François de Paule attend qu'on l'introduise.

LOUIS.

(*Montrant Coitier.*)
Entrez. Voyez, mon père, il a bravé son roi,
Et je lui pardonnais. Coitier, rentre chez toi.
(*En le conduisant jusqu'à son appartement.*)
Sur la foi d'un ami, dors d'un sommeil tranquille.
(*Après avoir fermé la porte sur lui.*)
Ah! traître, si jamais tu deviens inutile!...
(*Il fait signe à Olivier de sortir*).

SCÈNE VI.

LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS.

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que voulez-vous de moi?

LOUIS, *prosterné.*

Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Relevez-vous, mon fils!

LOUIS.

J'y reste pour attendre
La faveur qui sur moi de vos mains va descendre,
Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pieds ont touché.

FRANÇOIS DE PAULE.

Devant sa créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image;
Prince, relevez-vous.

LOUIS, *debout.*

J'espère un bien si grand!
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'implorant?

FRANÇOIS DE PAULE.

Que puis-je?

LOUIS.

Tout, mon père; oui, tout vous est possible:
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible.

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi!

LOUIS.

Vous dites aux morts: Sortez de vos tombeaux!
Ils en sortent.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui? moi?

LOUIS.

Vous dites à nos maux:
Guérissez!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi, mon fils?

LOUIS.

Soudain nos maux guérissent.
Que votre voix l'ordonne, et les cieux s'éclaircissent;
Le vent gronde ou s'apaise à son commandement;
La foudre qui tombait remonte au firmament.
O vous, qui dans les airs retenez la rosée,
Ou versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur.
Voyez, je suis mourant, ranimez ma langueur:
Tendez vers moi les bras; touchez ces traits livides,
Et vos mains en passant vont effacer mes rides.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous, mon fils! vous m'étonnez.
Suis-je l'égal de Dieu? c'est vous qui m'apprenez
Que je vais par le monde en rendant des oracles,
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

LOUIS.

Au moins dix ans, mon père! accordez-moi dix ans,
Et je vous comblerai d'honneurs et de présents.
Tenez, de tous les saints je porte ici les restes;
Si j'obtiens ces... vingt ans par vos secours célestes,
Rome, qui peut presser les rangs des bienheureux,
Près d'eux vous placera, que dis-je! au-dessus d'eux.
Je veux sous votre nom fonder des basiliques,
Je veux de jaspe et d'or surcharger vos reliques;
Mais vingt ans, c'est trop peu pour tant d'or et d'encens,
Non: un miracle entier! De mes jours renaissants
Que la clarté sitôt ne me soit pas ravie;
Un miracle! la vie! ah! prolongez ma vie!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu n'a pas mis son œuvre au pouvoir d'un mortel.
Vous seul, quand tout périt, vous seriez éternel!
Roi, Dieu ne le veut pas. Sa faible créature
Ne peut changer pour vous l'ordre de la nature.
Ce qui grandit décroît, ce qui naît se détruit,
L'homme avec son ouvrage, et l'arbre avec son fruit.
Tout produit pour le temps, c'est la loi de ce monde,
Et pour l'éternité la mort seule est féconde.

LOUIS.

Je me lasse à la fin: moine, fais ton devoir;
Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir,
Ou j'aurai, s'il le faut, recours à la contrainte.
Je suis roi: sur mon front j'ai reçu l'huile sainte...
Ah! pardon! mais aux rois, mais aux fronts couronnés
Ne devez-vous pas plus qu'à ces infortunés,
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans leur poussière?

FRANÇOIS DE PAULE.

Les rois et les sujets sont égaux devant lui:
Comme à tous ses enfants il vous doit son appui;
Mais ces secours divins que votre voix réclame,
Plus juste envers vous-même, invoquez-les pour l'âme.

LOUIS, *vivement.*

Non, c'est trop à la fois: demandons pour le corps;
L'âme, j'y songerai.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ce sont vos remords,
C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte.

LOUIS.

Les prêtres m'ont absous.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vain espoir! vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquités.
Confessez votre honte, exposez vos blessures:
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS.

Je guérirai?

FRANÇOIS DE PAULE.

Peut-être.

LOUIS.

Oui, vous le promettez:
Je vais tout dire.

FRANÇOIS DE PAULE.

A moi?

LOUIS.

Je le veux: écoutez.

FRANÇOIS DE PAULE, *qui s'assied, tandis que le roi reste debout les mains jointes.*

Pécheur, qui m'appelez à ce saint ministère,
Parlez donc.

LOUIS, *après avoir dit mentalement son Confiteor.*

Je ne puis et je n'ose me taire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'avez-vous fait?

LOUIS.

L'effroi qu'il conçut du dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim.

FRANÇOIS DE PAULE.

Un fils a de son père abrégé la vieillesse?

LOUIS.

Le dauphin, c'était moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous!

LOUIS.

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori:
La France périssait, si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'État sont des raisons si hautes...

FRANÇOIS DE PAULE.

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes!

LOUIS.

J'avais un frère.

FRANÇOIS DE PAULE.

Eh bien?

LOUIS.

Qui fut... empoisonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Le fut-il par votre ordre?

LOUIS.

Ils l'ont tous soupçonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu!

LOUIS.

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Est-ce vrai?

LOUIS.

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est donc vrai?

LOUIS.

Mais le traître, il l'avait mérité.

FRANÇOIS DE PAULE, *se levant.*

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge!
Tremble! j'étais ton frère et je deviens ton juge.
Écrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant, majesté périssable!
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable :
Fratricide, à genoux!

LOUIS, *tombant à genoux.*

Je frémis!

FRANÇOIS DE PAULE.

Repens-toi.

LOUIS, *se traînant jusqu'à lui et s'attachant à ses habits.*

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi!
En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore.

FRANÇOIS DE PAULE, *qui retombe assis.*

Ce n'est pas tout?

LOUIS.

Nemours!... Il avait conspiré :
Mais sa mort... Son forfait du moins est avéré;
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes...
Trois fois contre son maître il avait pris les armes.
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux.
C'était juste.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ah! cruel!

LOUIS.

Juste, mais rigoureux;
J'en conviens : j'ai puni... non, j'ai commis des crimes.
Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes;
L'acier les déchira dans un puits meurtrier;
L'onde fut mon bourreau, la terre mon geôlier :
Des captifs que ces tours couvrent de leurs murailles
Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ah! puisqu'il est des maux que tu peux réparer,
Viens!

LOUIS, *debout.*

Où donc?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS.

L'intérêt le défend.

FRANÇOIS DE PAULE, *aux pieds du roi.*

La charité l'ordonne :
Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS.

En risquant ma couronne!
Roi, je ne le peux pas.

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS.

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS DE PAULE, *se relevant.*

Ce n'est rien.

LOUIS.

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ils ne s'effacent pas tant qu'on y persévère.

LOUIS.

L'Église a des pardons qu'un roi peut acheter.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu ne vend pas les siens : il faut les mériter.

LOUIS, *avec désespoir.*

Ils me sont dévolus, et par droit de misère!
Ah! si dans mes tourments vous descendiez, mon père,
Je vous arracherais des larmes de pitié!
Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,
Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.
Je ne me plais qu'aux lieux où je ne puis pas être.
En vain je sors de moi : fils rebelle jadis,
Je me vois dans mon père et me crains dans mon fils.
Je n'ai pas un ami : je hais ou je méprise;
L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise.
Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords;
Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts.
Ce sont des jours affreux : j'ai des nuits plus terribles :
L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles;
Le silence me parle, et mon Sauveur me dit,
Quand je viens le prier : Que me veux-tu, maudit?
Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine :
Je l'écarte; un fer nu s'y plonge et m'assassine :
Je me lève éperdu; des flots de sang humain
Viennent battre ma couche : elle y nage, et ma main,
Que penche sur leur gouffre une main qui la glace,
Sent des lambeaux hideux monter à leur surface...

FRANÇOIS DE PAULE.

Malheureux, que dis-tu?

LOUIS.

Vous frémissez : eh bien!
Mes veilles, les voilà! ce sommeil, c'est le mien;
C'est ma vie; et mourant, j'en ai soif, je veux vivre;
Et ce calice amer, dont le poison m'enivre,
De toutes mes douleurs cet horrible aliment,
La peur de l'épuiser est mon plus grand tourment!

FRANÇOIS DE PAULE.

Viens donc, en essayant du pardon des injures,
Viens de ton agonie apaiser les tortures.
Un acte de bonté te rendra le sommeil,

Et quelques voix du moins béniront ton réveil.
N'hésite pas.

LOUIS.

Plus tard!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu voudra-t-il attendre?

LOUIS.

Demain!

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais dès demain la mort peut te surprendre,
Ce soir, dans un instant.

LOUIS.

Je suis bien enfermé,
Bien défendu.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'est-on quand on n'est pas aimé?
(*En l'entraînant.*)
Ah! viens.

LOUIS, *qui le repousse.*

Non, laissez-moi du temps pour m'y résoudre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu donc, meurtrier, je ne saurais t'absoudre.

LOUIS, *avec terreur.*

Quoi! me condamnez-vous?

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu peut tout pardonner :
Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner?
Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde :
Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux.
Pardonne, et que le jour recommence pour eux.
Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
Du sein de leurs cachots, du fond de leur souffrance,
A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu;
Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

SCÈNE VII.

LOUIS, *pendant que François de Paule s'éloigne.*

Mon père!... Il m'abandonne et se croit charitable.
Cédons: non, c'est faiblesse... O doute insupportable!
Qui me tendra la main dans l'abîme où je suis?
Prions, puisqu'il le veut, et pleurons, si je puis.
(*Il s'agenouille sur son prie-Dieu, place son chapeau devant lui, et s'adressant à une des vierges de plomb qui y sont attachées.*)
Notre-Dame d'Embrun, tu sais, vierge adorable,
Qu'à bonne intention je reste inexorable.
A Dieu fais comprendre aujourd'hui
Que, pour son plus grand avantage,
Je dois conserver sans partage
Un pouvoir qui me vient de lui.
La justice des rois veut être satisfaite;
Ils ont, en punissant, droit à votre merci :
Que votre volonté soit faite,
Dieu clément, et la mienne aussi!

SCÈNE VIII.

LOUIS, NEMOURS.

NEMOURS, *le poignard à la main, entr'ouvre les rideaux.*

Mon père, il vous laissa finir votre prière!
(*Ici le hautbois fait entendre une ronde champêtre.*)

LOUIS, *se levant, après avoir fait le signe de la croix.*

Qu'entends-je? Après la danse, au fond de sa chaumière,
Le plus pauvre d'entre eux va rentrer en chantant;
Ah! l'heureux misérable! un doux sommeil l'attend :
Il va dormir, et moi...
(*Le roi se retourne, et se trouve vis-à-vis de Nemours, qui s'élance sur lui.*)
Que vois-je, ô ciel!

NEMOURS.

Silence.

LOUIS.

Je me tais.

NEMOURS.

Pas un cri!

LOUIS.

Non.

NEMOURS.

Par leur vigilance
Es-tu bien défendu?

LOUIS.

Nemours, je t'appartiens.

NEMOURS.

Qui veut risquer ses jours est donc maître des tiens?

LOUIS.

Que veux-tu?

NEMOURS.

Te punir.

LOUIS.

Juge-moi sans colère.

NEMOURS.

Je ne suis pas ton juge.

LOUIS.

Eh! qui l'est donc?

NEMOURS.

Mon père.

LOUIS.

Toi.

NEMOURS.

Mon père.

LOUIS.

Toi seul.

NEMOURS.

Mon père.

LOUIS.

Il me tuerait.

NEMOURS.

Tu viens de te juger.

LOUIS.

N'accomplis pas l'arrêt;
Sois clément.

NEMOURS.

Je suis juste.

LOUIS.

Écoute ma prière.

NEMOURS.

Rappelle-toi la sienne et sa lettre dernière.

LOUIS.

Je n'en ai pas reçu.

NEMOURS.

Cet écrit déchirant
Que tu lui renvoyas...

LOUIS.

Moi, Nemours!

NEMOURS.

Qu'en mourant
Il portait sur son cœur, c'est tout mon héritage;
Le voilà : contre toi qu'il rende témoignage;
Imposteur, le voilà : regarde, lis.

LOUIS.

Pitié!

NEMOURS.

Lis, lis sous ce poignard, si tu l'as oublié.

LOUIS.

Je ne puis.

NEMOURS.

Sous le glaive il pouvait bien écrire :
Lis comme il écrivait.

LOUIS.

Non : je ne puis, j'expire.
Ce poignard, que j'écarte et dont tu me poursuis,
Il m'éblouit, m'aveugle; oh! non, non, je ne puis.

NEMOURS.

Il faut l'entendre au moins.

LOUIS.

Miséricorde!

NEMOURS.

Écoute :
Tu répondras.

(*Il lit.*)

[1] « Mon très-redouté et souverain seigneur, tant « et si humblement que faire je peux, me recom- « mande à votre grâce et miséricorde. »

Eh bien?

LOUIS.

Je fus cruel sans doute;
Mais je veux, à ton père, à toi, Nemours, aux tiens,
Faire amende honorable en te rendant tes biens.
Je veux tout expier; mets mon cœur à l'épreuve,
Et de mon repentir mes dons seront la preuve.

NEMOURS.

Écoute :

« Je vous servirai si bien et si loyalement que « vous connaîtrez que je suis vrai repentant, et « qu'à force de bien faire je veux amender mes dé- « fauts. »

Eh bien?

LOUIS.

Mon fils! il a besoin d'appui :
Ah! laisse-lui son père.

[1] Dernière lettre de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, à Louis XI.

NEMOURS.

Écoute :

« Faites-moi grâce et à mes pauvres enfants! Ne « souffrez pas que pour mes péchés je meure à « honte et à confusion, et qu'ils vivent en déshon- « neur et à quérir leur pain. Pour Dieu, sire, ayez « pitié de moi et de mes enfants! »

Réponds-lui :
Qu'as-tu fait pour ses fils?

LOUIS.

Sur l'honneur je m'engage
A vous livrer Tristan, dont vos maux sont l'ouvrage.

NEMOURS, *lisant.*

« Écrit en la cage de la Bastille, le dernier de « janvier. »

Et lorsqu'il en sortit...

LOUIS.

Oh! ne t'en souviens pas!

NEMOURS.

Le puis-je? vois toi-même.

LOUIS, *égaré.*

Où donc, Nemours?

NEMOURS, *lui montrant la lettre avec la pointe du poignard.*

Plus bas;
Lis, cette fois.

LOUIS, *lisant.*

« Votre pauvre Jacques d'Armagnac. »

NEMOURS.

Le nom de ton ami d'enfance,
Et là... son sang!

LOUIS.

Nemours, tu pleures.

NEMOURS.

Ma vengeance
Te vendra cher ces pleurs.

LOUIS.

Grand Dieu! c'en est donc fait?

NEMOURS.

Pour que le châtiment soit égal au forfait,
Par quel supplice affreux peut-elle être assouvie?

LOUIS, *se traînant à ses pieds.*

Grâce!

NEMOURS.

Il n'en est qu'un seul.

LOUIS, *qui se renverse frappé de terreur.*

C'est ma mort!

NEMOURS, *après avoir levé le poignard qu'il jette loin de lui.*

C'est ta vie.
Qui? moi, t'en délivrer! je t'ai vu trop souffrir.
Achève donc de vivre, ou plutôt de mourir.
Meurs encor, meurs longtemps, pour que tes sacrifices,
Pour que tes cruautés t'amassent des supplices;
Pour qu'à tes tristes jours chaque jour ajouté
Soit un avant-coureur de ton éternité.
Attends-la; que, plus juste et plus impitoyable,
Elle vienne, à pas lents, te saisir plus coupable.
Dieu, je connais ses maux, j'ai reçu ses aveux;

Pour me venger de lui, je m'unis à ses vœux :
Satisfaites, mon Dieu, son effroyable envie;
Un miracle! la vie! ah! prolongez sa vie!
(*Il s'élance par la porte de l'appartement de Coitier.*)

SCÈNE IX.

LOUIS, *puis* TRISTAN, ÉCOSSAIS, CHEVALIERS, SUITE DU ROI.

LOUIS. *Il pousse quelques sons articulés, et revenant à lui.*

A l'aide! à moi, Tristan! au meurtre! du secours!
Des flambeaux! accourez... il en veut à mes jours;
Il lève son poignard : de ses mains qu'on l'arrache!
Lui, qu'on le tue!... il fuit; mais c'est là qu'il se cache.
(*Montrant l'appartement de Coitier, où Tristan court avec ses gardes.*)
Un assassin! là, là!... partout! j'en vois partout.
(*Aux Écossais.*)
Entourez-moi. Non, non : je vous crains, je crains tout.
Au pied de cette croix, quelle est l'ombre qui passe?
Cherchez sous ces rideaux : on s'y parle à voix basse.
Je vous dis qu'une voix a prononcé mon nom :
Un d'eux s'est sous mon lit glissé par trahison.
Quoi! pour les découvrir votre recherche est vaine!
Je les vois cependant; cette chambre en est pleine :
Je ne puis, si j'y reste, échapper au trépas..
Place! faites-moi place, et ne me quittez pas.

(*Il s'élance hors de la chambre, et tout le monde se précipite en désordre après lui.*)

ACTE CINQUIÈME.

Une salle du château : trois portes au fond. Sur un des côtés, un lit de repos près duquel est une table.
Au lever du rideau, les courtisans causent à voix basse, comme dans l'attente d'un grand événement; quelques-uns marchent; d'autres, assis ou debout, forment des groupes; le plus grand nombre entoure le dauphin qui pleure.

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, LE COMTE DE LUDE, TRISTAN, LE DUC DE CRAON, CRAWFORD, COURTISANS.

LE COMTE DE LUDE, *au duc de Craon.*
Complice, lui, Coitier?

LE DUC DE CRAON.
Lui-même.

LE DUC DE LUDE.
Est-il possible?

LE DUC DE CRAON.
C'est vrai.

LE COMTE DE LUDE, *à Tristan, qui se promène avec Crawford.*
Seigneur Tristan!

TRISTAN, *en s'approchant.*
Comte!

LE COMTE DE LUDE.
Quel crime horrible!
Quoi, Nemours et Coitier?

TRISTAN.
Ils mourront aujourd'hui,
Si le maître l'ordonne en revenant à lui :
Tous deux sont dans les fers.

LE DUC DE CRAON.
Mais on dit qu'il expire,
Le roi?

TRISTAN, *en se retournant pour rejoindre Crawford.*
Je crois, monsieur, qu'on a tort de le dire.

LE DUC DE CRAON.
Il est bien insolent : le roi va mieux.

LE COMTE DE LUDE.
Ici
Les pairs sont convoqués, le parlement aussi;
Tout cela sent la mort, et je vois en présence
Le règne qui finit et celui qui commence.

UN OFFICIER DE LA CHAMBRE.
Sa Majesté reçoit les derniers sacrements :
Debout, messieurs!

LE DAUPHIN, *s'agenouillant.*
Mon père!... Encor quelques moments,
Et je l'aurai perdu!

UN COURTISAN, *de manière à être entendu du dauphin.*
L'excellent fils!
(*Tout le monde est levé; silence de quelques instants.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, COMMINE.

COMMINE, *deux lettres à la main.*
Un page!
(*A un de ceux qui se présentent.*)
Pour le duc d'Orléans! partez.
(*A un autre.*)
Que ce message
Soit rendu dans le jour au comte de Beaujeu :
Hâtez-vous!

LE COMTE DE LUDE, *au duc de Craon.*
Deux courriers qui vont tout mettre en feu!

LE DUC DE CRAON.
La comtesse, je crois, va faire diligence.

LE COMTE DE LUDE.
Pensez-vous que le duc lui cède la régence?

UN COURTISAN.
Pour qui vous rangez-vous, messieurs, dans ce débat?

LE COMTE DE LUDE.
Moi, pour lui.

LE DUC DE CRAON.
Moi, pour elle.

COMMINE, *qui réfléchit en les écoutant.*
Et qui donc pour l'État?

UN COURTISAN, *se détachant du groupe où se trouve le dauphin.*
Plus bas! de monseigneur respectez la tristesse.

CRAWFORD, *qui se promène avec Tristan.*
Comme autour du dauphin toute la cour s'empresse!
Le roi s'en va.

TRISTAN.
Que Dieu le tire de danger,
Et je lui dirai tout.

LE COMTE DE LUDE, *qui s'est rapproché du dauphin.*
C'est trop vous affliger,
Mon prince; un peuple entier vous parle par ma bouche.

COMMINE.
Du malheureux Nemours que le destin vous touche!

LE DAUPHIN.
Que puis-je?

COMMINE.
En votre nom laissez-moi dire un mot,
Vous serez entendu.

LE DAUPHIN.
J'y consens.

COMMINE, *à Tristan.*
Grand prévôt!
Au sort des deux captifs monseigneur s'intéresse;
Ne précipitez rien.

TRISTAN, *vivement.*
Les vœux de Son Altesse
Sont des ordres pour moi.

LE DUC DE CRAON.
Voici le cardinal.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE CARDINAL D'ALBY,
qui sort de la chambre du roi.

LE DAUPHIN, *au cardinal.*
Le roi, comment va-t-il? parlez.

LE CARDINAL.
Toujours bien mal,
Toujours inanimé, sans voix, sans connaissance;
Mais nos pieux pardons l'avaient absous d'avance.
Ce qui doit consoler, prince, dans ce revers,
C'est que, par ses bienfaits, les cieux lui sont ouverts;
Il a beaucoup donné: quelle âme que la sienne!
Souhaitons pour nous tous une fin si chrétienne.

LE DAUPHIN.
C'en est fait! plus d'espoir!

LE COMTE DE LUDE.
Il faut vous résigner
Au chagrin de survivre.

LE CARDINAL.
Au malheur de régner.
Comptez sur notre appui.

LE DAUPHIN.
Dieu voudra-t-il qu'il meure
Sans m'avoir embrassé même à sa dernière heure?

COMMINE.
Prince, que je vous plains!

LE COMTE DE LUDE.
C'est de la cruauté:
Mais il vous a toujours si durement traité!

LE DAUPHIN.
Non, non, quoi qu'il ait fait, messieurs, je le révère.

LE CARDINAL.
C'est à nous qu'il convient de le trouver sévère;
Il l'était.

COMMINE.
Au hasard de perdre mon crédit,
Que de fois à lui-même en secret je l'ai dit!

LE DAUPHIN.
Commine, vos conseils me sont bien nécessaires.

LE CARDINAL, *bas au duc de Craon.*
Le seigneur d'Argenton veut rester aux affaires.

LE DUC DE CRAON.
Il sait changer de maître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.
Enfin il est sauvé!
Le roi respire.

LE DAUPHIN.
O Dieu!

OLIVIER.
Nos soins l'ont conservé.

LE DAUPHIN.
Se peut-il?

LE COMTE DE LUDE.
O bonheur!

LE CARDINAL.
Le ciel a vu nos larmes.

LE DUC DE CRAON.
Cher messire Olivier!

OLIVIER.
Oui, messieurs, plus d'alarmes:
Il a repris ses sens; appuyé sur mon bras,
Il vient de se lever, il a fait quelques pas:
On espère beaucoup; mais l'ennui le tourmente.
Il veut, pour essayer sa force qui s'augmente,
Changer de lieu lui-même, et passer sans appui
Sur ce lit que nos mains ont préparé pour lui.
Prince, qu'on se retire; il l'exige, il l'ordonne:
Hors Commine et Tristan, il ne verra personne.

LE DAUPHIN.
Quoi! pas même son fils?

OLIVIER.
Par mes soins, monseigneur,
De l'embrasser bientôt vous aurez le bonheur.

LE DAUPHIN.
Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance!

COMMINE.
A la mienne!

PLUSIEURS COURTISANS.
A la nôtre!

LE CARDINAL.
A celle de la France!

UN OFFICIER DU CHATEAU.
Messieurs du parlement!

LE DAUPHIN.

Allons les recevoir.

LE CARDINAL, *qui suit le dauphin.*

Des sacrements, mon prince, admirons le pouvoir.

LE DAUPHIN.

Jamais je n'éprouvai d'ivresse plus profonde.

LE COMTE DE LUDE, *qui sort avec le duc de Craon.*

Un roi qui flotte ainsi compromet tout le monde.

SCÈNE V.

COMMINE, OLIVIER, TRISTAN.

OLIVIER.

Nous voilà seuls.

COMMINE.

Eh bien?

TRISTAN.

Il vivra?

OLIVIER.

Devant eux
J'ai cru devoir le dire.

TRISTAN.

Est-ce faux?

OLIVIER.

C'est douteux.
S'il retombe, il n'est plus : son existence éteinte
Ne pourra supporter une seconde atteinte.
Il demande Coitier.

TRISTAN.

Lorsque je l'arrêtai,
L'ordre qu'il m'en donna fut trois fois répété.

COMMINE.

Que dit-il de Nemours?

OLIVIER.

Rien.

COMMINE.

Ah! que la mort vienne
Lui ravir le pouvoir avant qu'il s'en souvienne!

OLIVIER.

Mais il veut voir Coitier.

TRISTAN.

Qu'avez-vous répondu?

OLIVIER.

Pour sortir d'embarras je n'ai pas entendu.
Sa pensée est changeante et sa tête affaiblie;
Il parle et se dément, se souvient, puis oublie.
Pour se prouver qu'il règne il veut tenir conseil:
Il croit tromper la mort à force d'appareil:
La couronne du sacre et le manteau d'hermine
Chargent son front qui tremble et son corps qui s'incline.
Pâle, l'œil sans regard, et, d'un pas inégal,
Se traînant sous les plis de son linceul royal,
Il prétend marcher seul; mais il l'essaie à peine,
Qu'épuisé par l'effort, sans chaleur, sans haleine,
Il succombe, et murmure en refermant les yeux:
Jamais, depuis vingt ans, je ne me portai mieux.

TRISTAN.

Il faut penser à nous.

OLIVIER.

Faisons cause commune.

COMMINE.

Faites, messieurs; pour moi, je plains votre infortune:
La cour va vous juger avec sévérité.

OLIVIER, *à Tristan*

Le seigneur d'Argenton vous dit la vérité.

TRISTAN.

Mais comme à vous, je crois.

OLIVIER.

Votre main fut trop prompte;
De bien du sang versé vous allez rendre compte.

TRISTAN.

A cette œuvre de sang d'autres ont travaillé.

OLIVIER.

Je n'exécutais rien.

TRISTAN.

Je n'ai rien conseillé.

OLIVIER.

Tous mes actes, à moi, me semblent légitimes.

TRISTAN.

Mais le sont-ils?

OLIVIER.

Du moins ce ne sont pas des crimes.

TRISTAN.

Des crimes!

COMMINE.

Eh! messieurs!

TRISTAN.

Un complaisant!

COMMINE.

Plus bas!

OLIVIER.

Un bourreau!

COMMINE.

Par prudence, ajournez ces débats.

TRISTAN.

Au reste, c'est le roi qu'on doit charger du blâme:
Le roi seul a tout fait.

COMMINE.

Tristan!

OLIVIER.

Je le proclame.

COMMINE.

Olivier!

TRISTAN.

Je serais bien fou de le cacher.

COMMINE.

Attendez qu'il soit mort pour le lui reprocher.
Regardez, le voici.

TRISTAN.

Ce n'est plus qu'un fantôme.

OLIVIER.

Que le ciel nous le rende, et sauve le royaume!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS, *appuyé sur plusieurs domestiques.*

LOUIS. (*Il s'avance lentement et s'arrête tout à coup.*)
Ces hommes, qui sont-ils?

OLIVIER, *au roi.*

Votre Olivier.

LOUIS.

C'est toi,

Mon fidèle!

OLIVIER.

Commine et Tristan.

LOUIS.

Je les voi,

Je les reconnais bien; on dirait, à l'entendre,
Que mes yeux affaiblis auraient pu s'y méprendre.
Bonjour, messieurs.

(*Il s'appuie sur le dos d'un fauteuil.*)

(*Aux serviteurs qui l'entourent.*)

Laissez: ne me soutenez pas;
Laissez-moi donc: sans vous ne puis-je faire un pas?

(*Il leur fait signe de sortir.*)

OLIVIER.

Reposez-vous.

LOUIS, *qui s'assied.*

Pourquoi? suis-je faible?

OLIVIER.

Au contraire.

LOUIS.

Ce que j'ai déjà fait, je puis encor le faire.

OLIVIER.

Et plus, si vous voulez.

LOUIS.

Je le crois.

COMMINE.

Cependant,

Abuser de sa force est toujours imprudent.

LOUIS.

Je n'en abuse pas.

(*Jetant les yeux sur Tristan.*)

Immobile à sa place,
D'où vient que d'un air sombre il me regarde en face?
Me trouve-t-il changé? vous l'a-t-il dit?

TRISTAN.

Qui? moi?

Je vous trouve à merveille.

LOUIS.

Autrement, sur ma foi,
Tu t'abuserais fort, mon vieux compère.

TRISTAN.

Oui, sire.

LOUIS, *qui s'assoupit par degrés.*

Je me sens bien ici; c'est plus vaste: on respire.

OLIVIER, *à voix basse.*

Il sommeille.

COMMINE, *de même.*

Tous trois nous avons fait serment
De l'avertir, messieurs, à son dernier moment.

TRISTAN.

L'avertir! à quoi bon?

COMMINE.

Sa volonté débile
Peut encore exercer une influence utile.

OLIVIER.

Laisser à quelque ami des gages de bonté.

TRISTAN.

Je veux bien: disons-lui la triste vérité.

LOUIS, *toujours assoupi.*

Tristan, veille sur moi.

TRISTAN.

Sire, soyez tranquille.

OLIVIER.

Qui la dira, messieurs?

TRISTAN.

Il faut un homme habile,
Un homme qui lui plaise, et qui sache amortir
Le coup que le malade en pourrait ressentir.

(*A Olivier.*)

Vous.

OLIVIER.

Mon Dieu!... je suis prêt.

COMMINE.

Parlez-lui!

OLIVIER.

Mais je l'aime,
Je l'aime tendrement; me trahissant moi-même,
A tant d'émotion je commanderais mal,
Et mon attachement lui deviendrait fatal.
Il faut un homme ferme: aussi, plus j'examine,
Plus je crois qu'un tel soin vous regarde, Commine.

COMMINE.

Volontiers... Mais pourquoi prolonger son tourment?
Mieux vaut aller au fait, même par dévouement.
Tristan, brusquez la chose.

OLIVIER.

Et que Dieu vous inspire.

TRISTAN.

Tenez, convenez-en, c'est difficile à dire.

LOUIS.

Pourquoi parlez-vous bas?

OLIVIER.

Nous causions entre nous
De votre santé, sire.

LOUIS.

Oui, félicitez-vous.
Coitier devrait ici partager votre joie.
Que fait-il? Je l'attends. Il faut que je le voie.
Allez le prévenir.

TRISTAN.

Mais vous savez...

LOUIS.

Je sais

Qu'il tarde trop longtemps.

TRISTAN.

Mais, sire...

LOUIS.

Obéissez.

(*Tristan sort.*)

SCÈNE VII.

LOUIS, COMMINE, OLIVIER.

LOUIS, *qui marche appuyé sur Commine.*

L'exercice aujourd'hui me sera salutaire;
L'alezan que Richard m'envoya d'Angleterre,
Je me sens ce matin de force à l'essayer.
Cours l'annoncer sur l'heure à mon grand écuyer.

OLIVIER.

Vous voulez...

LOUIS.

D'un chevreuil je veux suivre la trace.
Dis bien haut que le roi va partir pour la chasse.

OLIVIER.

Il faudrait...

LOUIS.

Sors.

OLIVIER.

Avant de prendre ce parti,
Demander à Coitier...

LOUIS.

Vous n'êtes pas sorti!

OLIVIER, *à Commine.*

Sa volonté revient.

SCÈNE VIII.

LOUIS, COMMINE.

LOUIS, *après avoir fait quelques pas, s'assied sur le lit, et prend un papier sur la table.*

Ils paraîtront vulgaires,
Ces conseils que j'ajoute à mon *Rosier des Guerres;*
Ils sont sages pourtant.

COMMINE.

Vous les avez écrits.

LOUIS, *lui passant le papier.*

Lisez.

COMMINE.

« Quand les rois n'ont point égard à la loi, ils ôtent
« au peuple ce qu'ils doivent lui laisser, et ne lui don-
« nent pas ce qu'il doit avoir. Ce faisant, ils rendent
« leur peuple esclave, et perdent le nom de roi : car
« nul ne doit être appelé roi, hors celui qui règne
« sur des hommes libres [1]. »

LOUIS.

Force à la loi! Si j'en ai fait mépris,
C'est que pour renverser on ne peut rien par elle.
La royauté, sans moi, fût restée en tutelle.
La voilà grande dame, et la hache à la main;
Bien osé qui voudra lui barrer le chemin!
Son écueil à venir, c'est son pouvoir suprême:
Tout pouvoir excessif meurt par son excès même.
La loi, monsieur, la loi!

COMMINE.

Ce précepte important,
Votre fils le suivra.

LOUIS.

Ne nous pressons pas tant:
Qu'il le lise, et qu'un jour il soit sa politique.
La mienne est de régner sans le mettre en pratique,
Et tout seul, et longtemps.

COMMINE.

Une haute raison
Peut remplacer la loi.

LOUIS, *écartant le manteau dont il est couvert.*

Cette pompe, à quoi bon?
D'où vient que pour me nuire on a pris tant de peine?
Qui les en a priés? Ma couronne me gêne:
Posez-la près de moi; plus près, plus près encor!
Sous mes yeux, sous ma main.

COMMINE.

Je crois qu'à ce trésor
Nul n'oserait toucher.

LOUIS, *montrant la couronne.*

Non : mort à qui la touche!
Ils le savent.

SCÈNE IX.

LOUIS, COMMINE, COITIER, TRISTAN.

COITIER, *en entrant, à Tristan.*

Le roi l'apprendra de ma bouche;
Je le lui dirai, moi.

LOUIS.

C'est Coitier; d'où viens-tu?

COITIER.

D'où je viens? Sur mon âme, il faut de la vertu
Pour répondre avec calme à cette raillerie.
D'où je viens!

LOUIS.

Parle donc.

COITIER.

Mais cette main meurtrie
Par les durs traitements qu'aujourd'hui j'ai soufferts
Cette main porte encor l'empreinte de mes fers:
Elle parle pour moi.

LOUIS.

Je ne puis te comprendre.

COITIER.

D'où je viens? du cachot.

LOUIS.

Toi!

COITIER.

Faut-il vous l'apprendre?

LOUIS.

Qui donna l'ordre?

COITIER.

Vous.

LOUIS.

J'affirme...

COITIER.

Devant moi;
C'est vous, vrai Dieu! vous-même.

LOUIS.

En quel lieu? quand? pourquoi?

COITIER.

Me croire de moitié dans un projet semblable!
De cette trahison si j'eusse été capable,
Qui me gênait? quel bras se fût mis entre nous?
Qui m'aurait empêché d'en finir avec vous?
Je le pouvais sans arme et sans laisser d'indice.
Mais moi sous vos rideaux introduire un complice!...

LOUIS, *en se levant.*

Attends...

COITIER.

Moi l'y cacher!

[1] *Rosier des Guerres.*

LOUIS.

Attends!... Quel rêve affreux!
La nuit, sous mes rideaux, un homme...

COITIER.

Un malheureux...

COMMINE, *à voix basse.*

Coitier!

COITIER.

Qui n'a commis que la moitié du crime;
Qui, le poignard levé, fit grâce à la victime.

LOUIS.

Un poignard! un poignard! Nemours, point de pitié!
Nemours!

COMMINE, *à Coitier.*

Qu'avez-vous fait! Il l'avait oublié.

COITIER.

Qu'entends-je?

LOUIS.

Ah! c'est agir en ami véritable
Que de me rappeler le crime et le coupable.
(*A Tristan.*)
Est-il mort?

TRISTAN.

J'attendais...

LOUIS

Quoi! traître, il n'est pas mort!

TRISTAN.

Sire, c'est le dauphin qui, touché de son sort,
M'a prié de suspendre...

LOUIS.

Un ordre qui me venge!
Un ordre de son roi!... Votre excuse est étrange.
Que s'est-il donc passé? L'ai-je bien entendu?
Sous ma tombe à Cléry me croit-on descendu?
Mon fils!... pour son malheur faut-il que je le craigne?
S'il a régné trop tôt, il est douteux qu'il règne.

COITIER.

Eh! sire, laissez là le soin de vous venger:
C'est à Dieu maintenant, à Dieu qu'il faut songer:
Car votre heure est venue.

LOUIS, *retombant sur le lit.*

Hein! que dis-tu?

COITIER.

J'atteste
Que ce jour où je parle est le seul qui vous reste:
C'est le dernier pour vous.

LOUIS.

Et pour mon prisonnier,
Quoi qu'il m'arrive à moi, c'est aussi le dernier.
Mais tu n'as pas dit vrai.

COITIER.

Par le ciel qui m'éclaire!
J'ai dit vrai; pesez bien ce que vous devez faire:
Vous allez en répondre.

LOUIS.

(*Au grand prévôt.*)
Il n'importe! Va-t'en:
Qu'il meure, ou tu mourras. Me comprends-tu?

COMMINE, *s'approchant de Tristan et à voix basse.*

Tristan!...

TRISTAN, *à Commine.*

S'il y va de la vie!...
(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LOUIS, COMMINE, COITIER.

LOUIS, *à Coitier.*

Oh! non, c'est impossible:
Tu voulais m'effrayer: l'instant, l'instant terrible,
Il est loin, conviens-en.

COITIER.

J'ai dit la vérité.

LOUIS.

Je ne suis pas encore à toute extrémité.
Dieu, quel mal tu m'as fait! mon sang glacé s'arrête:
Il laisse un vide affreux dans mon cœur, dans ma tête...
Qu'on cherche le dauphin.

COMMINE.

J'y cours.

LOUIS.

Restez ici:
Il me croirait perdu s'il me voyait ainsi.
Je me sens défaillir sous un poids qui m'oppresse;
Il m'étouffe : ô douleur!... ce n'est qu'une faiblesse,
Mais ce n'est pas la mort. Sauve-moi, bon Coitier!...
De l'air! ah! pour de l'air mon trésor tout entier!
Prends, prends, mais sauve-moi. Le dauphin, qu'on l'appel-
Non, ce n'est pas la mort... ô Dieu! mon Dieu!... [le!
(*Il se renverse sur le lit et tombe sans mouvement.*)

COITIER.

C'est elle.

COMMINE.

Essayez, s'il se peut, de retarder sa fin;
Je cours vers monseigneur.

SCÈNE XI.

LOUIS, COITIER.

COITIER, *après l'avoir regardé un moment en silence.*

Me voilà libre enfin!
(*Il passe la main sur le visage du roi et soulève les paupières.*)
Ses lèvres, son œil terne où la vie est éteinte,
De la destruction portent déjà l'empreinte!
(*Prenant le bras, qui retombe.*)
C'est du marbre; il n'est plus, et Nemours... Le cœur
Il peut sortir vivant de ce nouveau combat; [bat.
Oui, si je le ranime... Et dans quelle espérance?
En prolongeant ses jours d'une heure de souffrance,
J'ajoute un crime horrible à ses crimes passés.
Le meurtre de Nemours! oh! non, non; c'est assez.
Nature, agis sans moi; mon art te l'abandonne:
Ce roi, par mon secours, ne tuera plus personne.
Tu peux, pour ce forfait, disputer un instant,
Si tel est ton plaisir, sa dépouille au néant;
Mais qu'à ta honte au moins ton œuvre s'accomplisse:
Je suis trop las de lui pour être ton complice.

SCÈNE XII.

LOUIS, LE DAUPHIN, COITIER, COMMINE, OLIVIER, PLUSIEURS COURTISANS.

LE DAUPHIN.

Lui, mon père! il m'appelle, il veut m'ouvrir ses bras!...
(*A Coitier.*)
Dieu! serait-il trop tard? Vous ne répondez pas:
Ce silence m'éclaire; il a cessé de vivre.
Sortez, qu'à ma douleur sans témoins je me livre.

COMMINE.

Monseigneur....

LE DAUPHIN.

Laissez-moi, je vous l'ordonne à tous.

SCÈNE XIII.

LOUIS, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, *à genoux, auprès du lit.*

O mon père, ô mon roi, me voici devant vous.
Recueillez dans les cieux, d'où vous pouvez m'entendre,
Les regrets de ce cœur qui pour vous fut si tendre.
Respectant vos rigueurs, votre fils méconnu
Jamais, pour les blâmer, ne s'en est souvenu;
Loin, bien loin d'accuser votre sagesse auguste,
Je me cherchais des torts pour vous trouver plus juste.
Je n'ai pu vous fléchir, et cette froide main,
Que je couvre de pleurs, que je réchauffe en vain,
Hélas! c'est donc la mort, et non votre tendresse,
Qui permet aujourd'hui que ma bouche la presse,
Et pour que votre fils ne fût pas repoussé,
Mon père, il a fallu que ce bras fût glacé!
(*Se relevant.*)
Moi! sur la royauté lever un œil avide!
Elle seule a flétri ce visage livide;
Comme un présent fatal de vous je la reçois.
(*Il prend la couronne.*)
Puissé-je la porter sans fléchir sous son poids.
Que j'en sois digne un jour!

SCÈNE XIV.

LOUIS, LE DAUPHIN, MARIE.

MARIE, *se jetant aux pieds du dauphin, et lui présentant l'anneau qu'elle a reçu de lui.*

Sire! pitié, clémence!
Tristan l'a condamné; révoquez sa sentence.
Sire, vous pouvez tout: reconnaissez ce don;
Ah! qu'il soit pour Nemours un gage de pardon!
Nemours! il va périr, et sa vie est la mienne:
Le dauphin a promis; que le roi s'en souvienne!

LE DAUPHIN.

Rassure-toi, Marie! il s'en souvient, va, cours;
(*Plaçant la couronne sur sa tête.*)
Le roi tient sa parole et pardonne à Nemours.
(*A la fin de la scène précédente et pendant celle-ci, Louis, qui se ranime par degrés, fait quelques mouvements. Il allonge son bras pour chercher la couronne; puis il se soulève et promène ses regards autour de lui. Appuyé sur la table, il se traîne jusqu'au dauphin, et lui pose la main sur l'épaule: celui-ci jette un cri, et tombe à côté de Marie.*)

LOUIS, *au dauphin qui veut lui rendre la couronne.*

Gardez-la, gardez-la; mon heure est arrivée.
J'accepte la douleur qui m'était réservée;
Je l'offre à Dieu: mon père est vengé par mon fils!

SCÈNE XV.

LOUIS, LE DAUPHIN, MARIE, FRANÇOIS DE PAULE, COMMINE, OLIVIER, LE CARDINAL D'ALBY, LE DUC DE CRAON, LE COMTE DE LUDE, LE CLERGÉ, LA COUR, LE PARLEMENT.

LOUIS.

Approchez tous: à lui le royaume des lis!
A moi celui du ciel; c'est le seul où j'aspire.
(*Au dauphin.*)
Vous, écoutez ma voix au moment qu'elle expire [1].
Faites ce que je dis, et non ce que j'ai fait:
J'ai voulu m'agrandir, je me suis satisfait.
La France a payé cher cette gloire onéreuse:
Vous la trouvez puissante, il faut la rendre heureuse.
Ne séparez jamais votre intérêt du sien;
(*Bas.*)
Honorez beaucoup Rome, et ne lui cédez rien.
Si fort que vous soyez, si grand qu'on vous proclame,
Aimez qui vous résiste et croyez qui vous blâme.
Quand vous devez punir, laissez agir la loi;
Quand on peut pardonner, faites parler le roi.

MARIE, *avec désespoir.*

Qu'il parle pour Nemours!

FRANÇOIS DE PAULE.

Sire, Dieu vous contemple:
Donnez donc une fois le précepte et l'exemple.

LE DAUPHIN.

Laissez-vous attendrir.

LOUIS, *à François de Paule.*

Et si je suis clément,
Ce Dieu m'en tiendra compte au jour du jugement?

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais vous lui répondrez de chaque instant qui passe.

LOUIS.

Je pardonne.

MARIE.

C'est moi qui lui porte sa grâce;
Moi, moi, j'y cours... Tristan!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAN.

TRISTAN.

L'ordre est exécuté.

MARIE, *tombant sur un siége.*

Il est mort!

[1] Dernières instructions de Louis XI à son fils.

LOUIS.

Ce bourreau s'est toujours trop hâté.
(*Montrant Olivier.*)
Qu'il en porte la peine, ainsi que cet infâme
Dont les mauvais conseils empoisonnaient mon âme.
A leur juge ici-bas je les livre tous deux,
(*Joignant les mains.*)
Pour que le mien s'apaise et soit moins rigoureux.
(*A François de Paule en s'agenouillant.*)
Hâtez-vous de m'absoudre; il m'attend... il m'appelle;
Priez pour le salut de mon âme immortelle:
Sauvez-la de l'enfer!... Je me repens de tout:
Humble de cœur, j'ai pris la puissance en dégoût;
Voyez... je n'en veux plus. Qu'est-ce que la couronne?
(*En se levant.*)
Fausse grandeur... néant!... Priez... je veux, j'ordon-
(*Il chancelle et tombe mort au pied du lit.*) [ne...

COITIER, *qui met un genou en terre et lui pose la main sur le cœur.*

Commine, c'en est fait.

COMMINE, *quittant le fauteuil où il donnait des soins à sa fille, s'incline et dit au dauphin:*

Sire, il n'est plus!

UN HÉRAUT, *d'une voix solennelle.*

« Le roi est mort, le roi est mort. »

TOUTE LA COUR, *en se précipitant vers le dauphin:*

« Vive le roi! »

FRANÇOIS DE PAULE.

Mon fils,
Considérez sa fin, méditez ses avis;
Et n'oubliez jamais sous votre diadème
Qu'on est roi pour son peuple et non pas pour soi-même.

FIN DE LOUIS XI.

EXAMEN CRITIQUE DE LOUIS XI

PAR M. DUVIQUET.

Un défi a été porté à un grand talent par ce goût d'imitations étrangères qui a envahi, depuis quelques années, le domaine des beaux-arts, et plus spécialement celui de la littérature dramatique; M. Casimir Delavigne y a répondu par *Louis XI*. Ce système se combine, comme on sait, de hardiesses quelquefois heureuses et brillantes, souvent puériles jusqu'à la trivialité, presque toujours repoussantes, tantôt par l'exagération, tantôt par l'humilité rampante des formes Ce genre admet le mélange ou la succession de tous les styles; il ne se reproche point de licences, par la raison qu'il ne reconnaît point de règles. Parlez-lui du principe des trois unités, ce principe étayé de l'autorité des législateurs, et, bien mieux, consacré par l'exemple des chefs-d'œuvre qui, depuis Sophocle jusqu'à Voltaire, lui sont redevables de leur désespérante perfection; vous serez accueilli par un sourire d'orgueil et de dédain, et ce sourire, dans la pensée des novateurs, signifie : Vous êtes des profanes, vous ne valez pas les honneurs de la réfutation. Passez à la réalité, il n'est autre chose que l'aveu explicite de leur impuissance et de leur confusion. Cependant ils avaient un moyen bien simple de nous réduire au silence: c'était de parler par leurs ouvrages; ils l'ont fait, et nous n'avons pas oublié ce qui en est advenu. Au bout de quelques mois d'un succès obtenu, moitié par la violence matérielle des souteneurs et des amis, moitié par la richesse des décorations et des costumes, ainsi que par l'attrait irrésistible de la nouveauté, leurs pièces, après avoir épuisé la patiente curiosité du public, ont cédé la place à d'autres ouvrages de même force, qui ont subi les mêmes chances d'un succès éphémère et d'une chute définitive, et, avec la meilleure volonté du monde, il a été impossible de les en relever. L'impression et la lecture ont achevé leur ruine. L'échafaudage de la cabale une fois écroulé n'a laissé voir derrière lui que des décombres. Ne nous plaignons pas d'un triomphe momentané qui a servi à rendre leurs revers plus éclatants et plus instructifs.

Observons bien que ce qui manque à la plupart des auteurs que nous avons en vue, c'est beaucoup moins le talent, dont plusieurs d'entre eux ont fait preuve en d'autres genres, que la raison, la mesure et le style. C'est calomnier la critique que de lui supposer la pensée de renfermer les compositions théâtrales dans le cercle des formes et des sujets anciens. Elle n'a, au contraire, cessé de crier aux poëtes : Ouvrez de nouvelles voies; élargissez à votre gré les routes que vos devanciers ont parcourues; abandonnez, nous ne demandons pas mieux, les traces des Grecs et des Latins, et osez, suivant l'expression d'Horace, célébrer à votre tour les faits domestiques. Évoquez les événements, ou tristement fameux, ou noblement célèbres, de nos annales. Ressuscitez ces morts illustres, ou ces grands criminels, dont nous avons conservé des souvenirs si différents, et toutefois également utiles; la carrière est belle, elle est immense; mais, pour y marcher avec gloire, songez quels engagements vous contractez avec la masse éclairée de ce public qui vous observe et qui vous écoute. Vous êtes poëtes et historiens tout ensemble. Soyez donc fidèles à l'histoire et à la poésie. Gardez-vous de dénaturer les caractères établis par des traditions constantes, et de leur substituer des fantômes créés dans l'intérêt d'une vaine et pernicieuse popularité. Vous cherchez des effets qui attachent, qui reveillent, qui étonnent le spectateur : rien de mieux; Boileau vous en a donné le conseil; mais faites en sorte que ces effets sortent du sujet, qu'ils soient amenés par des moyens naturels, qu'ils n'imposent aucun sacrifice ni à la vérité, ni à la vraisemblance historique, ni au respect dû aux convenances sociales, et aux habitudes morales de la nation à qui vous adressez la parole. Quand vous aurez satisfait à ces conditions, votre tâche ne sera encore qu'à moitié remplie. Vous n'avez élevé que la charpente de l'édifice; il vous reste à le décorer. Ici est la tâche exclusive du poëte. Tout ce que je pourrais dire à cet égard se trouve exprimé par ce vers d'un écrivain que l'on n'accusera pas d'avoir manqué d'activité ou de mouvement progressif dans ses productions littéraires; c'est l'auteur de *Charles IX*, de *Fénelon*, de *Philippe II*, qui a dit:

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques

Ce qui signifie, je pense, faisons, ou du moins tâchons de faire des vers comme les faisaient Racine et Voltaire; des vers rhythmiques, élégants, harmonieux; des vers nobles dans leur simplicité; des vers également éloignés de l'emphase et de la bassesse; et l'on voit qu'autant par le choix des sujets qu'il a traités que par la forme de composition qu'il y a appliquée, si l'auteur du précepte est resté inférieur à ses modèles, par son exemple du moins il s'est rapproché d'eux autant que ses forces le lui ont permis.

Il n'était point à craindre que M. Casimir Delavigne se brisât contre les écueils du genre auquel il a consenti à assouplir son génie. *Louis XI* est une tragédie moderne dans ce sens que le poëte y a introduit des personnages qu'eût repoussés la dignité du cothurne antique. Je n'entends pas parler du prévôt Tristan, puisqu'il a son pendant dans le Narcisse du *Britannicus;* mais je parle du médecin Coitier si utile cependant à l'action, et qui en est le principal et l'indispensable régulateur; je parle de ces danses où de malheureux paysans sont condamnés à des démonstrations joyeuses, sous peine de la hart; de cette entrée solennelle du pieux anachorète de la Calabre, au milieu des cantiques des jeunes villageoises, et de l'appareil pompeux des symboles les plus révérés de la religion; je parle du barbier-ministre, Olivier le Daim; de l'épisode un peu hasardé des amourettes du dauphin avec la jeune et innocente Marie. Tous ces détails sont nouveaux, il faut en convenir, et ils eussent paru, il y a quelques années, incompatibles avec les formes reçues et avec la sévérité de l'ancienne tragédie. Aujourd'hui ils sont applaudis, ils plaisent même aux esprits délicats, parce que les hommes de goût se rappellent qu'ayant voulu peindre les dernières angoisses d'un tyran, victime de ses remords et des inutiles précautions qu'il prend pour s'en affranchir, tout était en quelque sorte permis au poëte pour faire ressortir les couleurs de cet effrayant tableau, de cette instructive agonie. Ces danses de campagne, ces chants de la piété, ces paroles d'amour, ne sont-ce point là d'admirables préparations aux mouvements tumultueux que va bientôt nous offrir l'intérieur des tours du Plessis, aux rugissements du monstre anéanti sous l'anathème de l'homme de Dieu, aux malédictions du mauvais père qui se venge sur lui-même et sur son fils des souvenirs de sa jeunesse parricide?

Mais voici ce qui frappera le lecteur attentif, c'est que ces détails mêmes si familiers, si peu concordants en apparence avec l'orgueil de la vieille Melpomène, sont constamment relevés ou par les grâces, ou par l'énergie du style; que jamais un mot bas n'ose s'y montrer; que le rhythme et la césure y sont constamment respectés; que le sens est toujours clair, et que si le langage est celui de la nature, c'est celui d'une nature choisie et appropriée aux exigences d'une société d'élite. Car, même au théâtre, on veut bien qu'un paysan soit un paysan, mais on ne lui demande pas, quand malheureusement pour lui il habite les environs du Plessis-les-Tours, de charmer les oreilles de son patois tourangeau.

Coitier n'est qu'un médecin, mais c'est le médecin de Louis XI, et de Louis XI sur le seuil du tombeau. Il est donc le maître de la destinée d'un prince lâche et superstitieux qui le ménage par peur, et qui le sacrifierait sans scrupule si un miracle qu'il a l'audace d'espérer lui rendait la santé et la vie.

Ah! traître, si jamais tu deviens inutile!

Tout le caractère de Louis XI est dans ce vers, qui est presque sublime par le jour rapide qu'il jette sur l'âme du monstre couronné. Coitier connaît bien son malade; voyez avec quelle énergique vérité il trace l'image de sa situation auprès du roi (acte I, scène IV) :

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.

Et toute la tirade, en complétant cette pensée, met à nu le mobile de sa conduite hardie et les motifs de sa sécurité. Ce n'est plus un médecin qui parle, c'est un philosophe éloquent, c'est un profond anatomiste du cœur humain; et là, point de mots sonores, point d'hyperboles, point d'amplification. Tout est serré, précis, nerveux : c'est Voltaire qui écrit sous la dictée de Montaigne.

Je ne veux pas dissimuler une objection que j'ai entendu faire contre l'invraisemblance de la mission de Nemours, envoyé par le duc de Bourgogne à Louis XI, et qui se présente à sa cour sous le nom du comte de Réthel. Comment, a-t-on dit, ce roi qui avait dans toute l'Europe des agents affidés auxquels il prodiguait ses trésors, qui devait surveiller avant tout les démarches de son redoutable vassal Charles le Téméraire; comment ce prince auquel ses juges les plus sévères n'ont jamais refusé la finesse, la ruse et la science de la politique la plus déliée; comment Louis XI, en un mot, peut-il ignorer l'existence de Nemours? Comment ce fils, couvert encore enfant du sang d'un père immolé sur un échafaud, et dont l'esprit de vengeance, grandi avec les années, doit être pour le meurtrier un sujet perpétuel d'une prévoyante inquiétude, peut-il se flatter de se dérober, sous un nom qui n'existe plus, aux regards d'un tyran soupçonneux? S'il est reconnu, comme il l'est effectivement dans la tragédie, il est perdu, et sa haine impuissante descend avec lui dans la tombe.

L'objection est spécieuse, et je ne prétends ni l'affaiblir, ni la réfuter complétement. Je me borne à faire observer que s'il y a invraisemblance, c'est du moins une de celles que l'on pardonne facilement à un poëte dramatique, quand il a su en tirer d'admirables effets. J'ajouterai que ce qui est moralement improbable n'est pas pour cela strictement impossible; que, quelque habile que fût la politique de Louis XI, elle a pu être déjouée dans cette circonstance par les instructions combinées de Commine et de Coitier, l'un et l'autre sauveurs du jeune héritier des d'Armagnac. Quant au danger personnel du prince, son courage, ou plutôt son fanatisme filial, suffit pour expliquer son audace; celui qui veut frapper le bourreau de son père doit suivre le seul chemin qui mène jusqu'à lui, et il est évident qu'au moment de son départ, à celui de son arrivée au terme de son voyage, le sacrifice de sa vie est consommé.

La plus grande, la plus terrible scène de l'ouvrage, et, j'ose ajouter, une des plus belles que l'on puisse admirer au Théâtre-Français, est sans contredit celle de *la confession* (act. IV, sc. VI). Quel spectacle que celui de ce roi si longtemps redouté, déjà serré par les étreintes glacées de la mort, forcé d'avouer ses crimes devant un pauvre ermite, dont il implore un pardon qui ne sera point accordé, parce que, partagé entre ses lâches terreurs et ses habitudes sanguinaires, il refuse celui des malheureux, des innocents qu'il tient enfermés dans les souterrains meurtriers de son château! Il prie, le misérable; et cependant, toujours roi, quoique pénitent, il se tient debout devant son juge. Mais, lorsque de ses lèvres déjà pâles et flétries tombe l'aveu qu'il a empoisonné son frère, une majesté royale, une majesté presque divine a passé sur le front et dans l'attitude du prêtre :

> Et contre tes remords ton cœur cherche un refuge!
> Tremble, j'étais ton frère, et je deviens ton juge.
> Écrasé sous ta faute au pied du tribunal,
> Baisse donc maintenant, courbe ton front royal,
> Rentre dans le néant, majesté périssable:
> Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable.
> Fratricide, à genoux!

Louis foudroyé, cédant à l'ascendant de la vertu et de la religion, obéit, et déroule la série de ses crimes. Sans oublier les innombrables victimes qu'il a fait périr dans l'air, dans les flots, dans les puits meurtriers (les oubliettes), il passe au récit du supplice de d'Armagnac, et au raffinement de barbarie qui força trois enfants innocents à assister au supplice de leur père, et à ne sortir de dessous l'échafaud qu'inondés de son sang. Cependant, malgré l'énormité de ses crimes, le ministre d'une religion de charité et de clémence est prêt à pardonner, si le grand coupable brise les fers des innocents qui gémissent dans les cachots de son donjon. Louis refuse, réclame un délai.

> Adieu donc, meurtrier; je ne saurais t'absoudre.
> — Quoi! me condamnez-vous? — Dieu peut tout pardonner;
> Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner?
> Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde,
> Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
> Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux;
> Pardonne, et que le jour recommence pour eux.
> Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
> Du sein de leur cachot, du fond de leur souffrance,
> A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu;
> Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

François de Paule s'éloigne; Louis s'agenouille et s'efforce de prier. Dans ce moment un fantôme effrayant s'élance; il était caché derrière les rideaux du lit : c'est Nemours; un poignard brille dans ses mains; la pointe touche la poitrine du roi, et lui commande le silence. Inutile de faire l'analyse d'une scène merveilleuse que le lecteur a sous les yeux; qu'il me soit seulement permis de lui faire remarquer par quelle ingénieuse gradation ce fils, si ardent dans ses justes ressentiments, si impétueux dans ses passions juvéniles, si opiniâtre, si dévoué dans ses projets de vengeance, maître de la vie du roi, qui la demande servilement à genoux, se traînant même aux pieds de Nemours, est amené cependant à ne pas trouver pour lui de supplice plus grand que de lui laisser la vie. Cela est beau; pourquoi? Nemours a entendu la confession de Louis, l'aveu de ses terreurs, de ses remords, de ses souffrances physiques et morales. En permettant de vivre à un être si malheureux, Nemours n'est que trop vengé. Il le laisse seul avec lui-même; il le laisse en tête-à-tête avec son plus implacable bourreau.

Une secousse aussi violente achève de briser les ressorts de la vie du roi; il touche au moment fatal; mais, avant d'expirer, il veut à son tour se venger de Nemours. Il charge de ce soin l'exécrable fidélité de Tristan; et il n'est que trop promptement obéi. Vaincu néanmoins par les sollicitations du dauphin et de François de Paule, le roi fait un effort sur lui-même, et accorde le pardon. Mais Tristan paraît et annonce que l'ordre est exécuté. « Ce bourreau s'est toujours trop hâté, » telle est la réponse de Louis; et, suivant la coutume des tyrans, les deux ministres, les deux conseillers, les deux exécuteurs de ses cruautés, sont renvoyés devant les juges d'ici-bas. Quelques minutes s'écoulent, et Louis a comparu au tribunal de Dieu.

Il faut voir dans la lettre d'Étienne Pasquier à M. de Tiard, imprimée en tête de cette pièce, comment ce savant et judicieux historien a jugé Louis XI. M. Casimir Delavigne ne pouvait se prévaloir d'une autorité plus grave, ni prendre un guide plus sûr pour montrer sur la scène un roi très-diversement jugé par des biographes dupes volontaires de leurs intérêts ou de leurs passions. « C'était un esprit prompt, remuant et versatile. » Voyez-le dans la tragédie. Il apprend la mort de Charles le Téméraire; à l'instant même les ordres sont donnés à tous ses généraux pour qu'ils aient à surprendre les places du duc de Bourgogne, et à rendre à la couronne les riches provinces qu'une haute imprévoyance lui avait accordées en apanage. «Fin et feint en ses entreprises,» Louis dissimule avec l'ambassadeur de Charles, le comte de Réthel se remettra en route avec ses depêches. Tristan est appelé; Louis ne s'explique point avec son confident; mais Tristan l'a deviné, *l'a compris*. Un incident élevé sur la route préviendra à jamais le retour de l'envoyé auprès de son maître. Machiavel, qui n'a écrit son *Prince* que quelques années après la mort de Louis XI, a beaucoup d'obligations à ce roi. L'auteur a dû s'inspirer souvent de ses souvenirs. Veut-on encore un petit acte de feintise? C'est le Tartufe du quinzième siècle préludant délicieusement au Tartufe du dix-septième. Il vient de confisquer en toute humilité tous les fiefs de Charles; mais voici le correctif :

> En brave qu'il était, le noble duc est mort;
> Messieurs, ce fut hasard quand on nous vit d'accord.
> Il m'a voulu du mal, et m'a fait à Péronne
> Passer trois de ces nuits qu'avec peine on pardonne;
> Mais tout ressentiment s'éteint sur un cercueil;
> Il était mon cousin, la cour prendra le deuil.

J'ai à peine prononcé le nom de Commine. Cet historien, néanmoins, joue dans *Louis XI* un rôle assez important. C'est lui qui fait l'exposition de la pièce d'abord en relisant à haute voix la partie de ses Mémoires où sont consignés les époques les plus marquantes et les traits les plus caractéristiques du règne de Louis XI; ensuite dans une conversation familière avec Coitier, où ces deux hommes, courtisans chacun à leur manière, mais également cupides, également ambitieux, se font de ces demi-confidences qui éclairent l'avenir du drame, et qui, dans le développement des deux caractères, annoncent ou font pressentir l'avenir de l'action à laquelle ils vont prendre part.

Intérêt, poésie, fidélité de mœurs, tableaux pathétiques ou terribles, grandes leçons morales pour les peuples et pour les rois; tels sont, en résumé, les titres de la tragédie de *Louis XI* à l'estime et à l'admiration des connaisseurs; c'est une tragédie qui, tenant une des premières places dans la collection des œuvres de M. Casimir Delavigne, ne peut manquer d'en conserver une également distinguée dans le répertoire du Théâtre-Français.





LES ENFANTS D'ÉDOUARD.

LES

ENFANTS D'ÉDOUARD

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 18 MAI 1833.

O thus, quoth Dighton, lay the gentle babes, —
Thus, thus, quod Forrest, girdling one another
Within their alabaster innocent arms·
Their lips were four red roses on a stalk,
Which, in their summer beauty, kiss'd each other.
A book of prayers on their pillow lay,
Which once, quoth Forrest almost chang'd my mind;
But, O, the devil — there the willain stopp'd;
When Dighton thus told on, — we smothered
The most replenished sweet work of nature,
That from the prime creation, e'er she fram'd. — (SHAKSPEARE.)

« C'est ainsi, me disait Dighton, qu'étaient couchés ces aimables enfants. » — « Ils se tenaient ainsi, disait Forrest, l'un l'autre entourés de leurs bras « innocents et blancs comme l'albâtre; leurs lèvres « semblaient quatre roses « vermeilles sur une seule tige, qui, dans tout l'éclat de leur beauté, se baisaient « l'une l'autre. Un livre de prières était posé sur leur chevet : cette vue, dit « Forrest, a, pendant un moment, presque changé mon âme; mais, oh! le dé- « mon... » Le scélérat s'est arrêté à ce mot, et Dighton a continué : « Nous avons « étouffé le plus parfait, le plus charmant ouvrage que la nature ait jamais « formé depuis la création! »

DÉDICACE

A mon ami, PAUL DELAROCHE, ma tragédie des Enfants d'Édouard.

CASIMIR DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD V, roi d'Angleterre.
RICHARD, duc d'York, son frère.
RICHARD, duc de Glocester, oncle des princes, régent du royaume.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
SIR JAMES TYRREL.
LA REINE ÉLISABETH, veuve de lord Gray, puis d'Édouard IV, mère des deux princes.
LUCI, première femme de la reine.
EMMA, FANNY, } femmes de la reine.
WILLIAM, serviteur de la reine.
LE CARDINAL BOURCHIER.
L'ARCHEVÊQUE D'YORK.
DIGHTON.
FORREST.
LORDS, SEIGNEURS DE LA COUR.
GARDES.

L'EXTINCTION DES DEUX FILS DU ROY ÉDOUARD D'ANGLETERRE.

Le roy Édouard d'Angleterre, quatrième de ce nom, recommanda avant son trespas ses deux fils Edouard et Georges [1] à son frère Richard, duc de Glocestre, afin que Edouard, prince de Galles, son fils aisné, eagé de quatorze ans, succédast à la couronne, comme son vrai héritier. Son dit frère Richard, duc de Glocestre, proumit de faire son possible, et demoura régent, et print en sa tutelle les deux enfants ses nepveux. Ycelui, faindant vouloir debeller et envahir les François, assembla grande pécune et suffisante armée pour ce faire, et arriva à Londres la nuict Sainct-Jehan-Baptiste; et commença dès lors à monter en orgueil; si devint à demi tyran. La reine d'Angleterre, cognoissant la protervie de son courage, se tirra arrière et emmena ses enfans en une place forte nommee Vastremonstre (Westminster), afin que le dit Glocestre ne leur fist

[1] La plupart des historiens s'accordent à donner à ce prince le nom de Richard.

quelque moleste. Néanmoins ceulx de Galles, les princes du sang et parenté du roy Edouard se mirent en peine de couronner le prince de Galles, et tirèrent vers Londres pour ce faire; et le dit duc de Glocestre l'une fois se faindoit être joyeux de ce couronnement, l'aultre fois tenoit terme tout au contraire; et y mit tant d'entraves que la chose suschey.

Il trouva façon par aulcunes accusations de soi despescher du seigneur d'Escales, nepveu des dits enfants, et seigneur de la Rivière, ensemble de Thomas Vayant; puis fit bouter ledit prince son nepveu en la Tour de Londres. Et pour ce qu'il sembloit qu'il ne povoit faire chose de valeur s'il n'avoit le second fils son nepveu, eagé de douze ans, afin de anéantir la querelle, il le fit mander par l'arcevesque de Cantorbie, oncle des dits enfans, lequel dit à la mère, vefve du roy Edouard, que son fils Georges vinst hastivement au couronnement de son frère; si verroit les honneurs qui se feroient illecq afin de tousjours apprendre. La reine, toute apprinse des déceptions de son beau frère, l'accordoit fort enuis; nonobstant elle se confioit au dit arcevesque.

Le second fils du roy Edouard, nommé Georges, comme dit est, fut rendu et bouté en la Tour de Londres, avecq son frère aisné; le duc Richard leur fit donner estat, qui fort diminua. L'aisné fils estoit simple et fort mélancolieux, cognoissant aulcunement la mauvaisetié de son oncle, et le second fils estoit fort joyeux et spirituel, appert et prompt aux danses et aux esbats; et disoit à son frère, portant l'ordre de la Jarretière: « Mon frère, apprenez à danser. » Et son frère lui répondit: « Il vauldroit mieux que vous et moi apprinssions à mourir, car je cuide bien savoir que guaires de temps ne serons au monde. » Ils furent environ cinq sepmaines prisonniers; et par le capitaine de la Tour le duc Richard les fit occultement mourir et esteindre.

Aulcuns disent qu'ils les fit bouter en une grande huge, et enclorre illec sans boire et sans manger. Aultres disent qu'ils furent estaincts entre deux quientes, couchant en une même chambre. Et quand vint à l'exécution, Edouard, l'aisné fils, dormoit, et le jeune veilloit, lequel s'apperçut du malice, car il commença à dire: « Ha! mon frère, esveillez-vous, car l'on vous vient occir! » Puis disoit aux apparitcurs: « Pourquoi tuez-vous mon frère? tuez-moi et le laissez vivre! » Ainsi doncques l'un après l'autre furent exécutés et estaincts, et les corps rués en quelques lieux secrets; puis furent recueillis, et après la mort du roy Richard eurent royaux obsecques.

(*Chronique de Molinet.*)

ACTE PREMIER

Un salon chez la reine Élisabeth. D'un côté, la reine occupée à broder; de l'autre, quelques métiers de tapisserie abandonnés par ses femmes, qui entourent le jeune duc d'York.

SCÈNE I.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, LUCI, EMMA, FANNY.

ÉLISABETH, *au duc d'York, sans lever les yeux.*

Regarderai-je?

LE DUC D'YORK, *dont on achève la toilette.*

Oh! non.

ÉLISABETH.

Enfant!

LE DUC D'YORK.

Non, pas encor.
(*A Luci.*)
Bonne mère, attendez. Donne le collier d'or.

LUCI.

Plus tard.

LE DUC D'YORK, *courant vers une table.*

Tiens! Je le prends.

LUCI.

Reine, veuillez, de grâce,
Forcer le duc d'York à demeurer en place.
Il est comme un oiseau.

LE DUC D'YORK.

Qu'au piége on aurait pris:
Je ne fais pas un bond sans qu'on pousse des cris.
Allons, vieille Luci, viens, cours!

LUCI, *à la reine.*

Il me désole.

LE DUC D'YORK, *courant autour de la table.*

Rattrape en chancelant ton oiseau qui s'envole.

LUCI.

Essayer un habit pour le couronnement,
(*S'élançant pour le saisir.*)
C'est grave... On vous tient!

LE DUC D'YORK, *s'échappant.*

Bon!...

ÉLISABETH.

Très-grave assurément.

LUCI.

Lord Glocester, votre oncle, aujourd'hui vient vous [prendre
Pour recevoir le roi.

ÉLISABETH.

Vous le ferez attendre:
(*Le regardant de côté.*)
Richard, je vais gronder. Cher trésor, qu'il est bien!

LUCI, *au duc d'York.*

Votre frère est un ange, et vous ne valez rien.

LE DUC D'YORK.

Voyez-vous l'hypocrite! Il est roi d'Angleterre,
Et je ne le suis pas; voilà tout le mystère.

LUCI.

Dans le pays de Galle, où chacun l'admirait,
Le jour de son départ il a fait un beau trait.

LE DUC D'YORK, *se rapprochant.*

Lequel?

LUCI.

On nous l'écrit.

LE DUC D'YORK.

Lequel? je veux l'apprendre:
L'éloge d'Édouard, j'aime tant à l'entendre!

LUCI, *le saisissant.*

On vous tient, déserteur!

LE DUC D'YORK.

C'est une trahison;
Mais je me vengerai.

ÉLISABETH.

Demande-lui raison.
(*A Luci.*)
Abuser de l'amour qu'il montre pour son frère,
Ah! fi! c'est mal.

LUCI.

Amour que je ne comprends guère!
Ils sont si différents! l'un gai, bouillant, fougueux;
L'autre, grave et sensible.

ÉLISABETH.

Aimables tous les deux.

LE DUC D'YORK, *à Luci.*

Si tu pouvais finir! pour cette jarretière
Faut-il donc à genoux rester une heure entière!

LUCI.

Encor faut-il le temps. Je suis vieille, et mes doigts
N'ont plus l'agilité qu'ils avaient autrefois,
Mon cher petit Richard.

LE DUC D'YORK.

Petit! quelle injustice!
On est jusqu'à vingt ans petit pour sa nourrice.

LUCI.

Un moment, et j'achève.

LE DUC D'YORK, *avec impatience.*

Est-ce fait?

LUCI.

Liberté!
Beau captif.

LE DUC D'YORK, *se plaçant devant la reine.*

Regardez.

ÉLISABETH.

Charmant, en vérité!

EMMA.

On n'est pas plus joli.

ÉLISABETH.

Venez, vous qu'on adore,
Qu'on vous baise cent fois, et puis cent fois encore!

LE DUC D'YORK.

Sous l'appareil du sacre et l'auguste bandeau,
Luci, crois-tu toujours qu'Édouard soit plus beau?

ÉLISABETH.

Vous charmerez tous deux ce peuple qui vous aime.
(*A Luci.*)
Levez vos grands yeux noirs! C'est son père lui-même.

LUCI, *appuyée sur le dos du fauteuil de la reine.*

Il a de son regard.

ÉLISABETH.

Mais beaucoup; mais, Luci,
C'est sa vivante image : il souriait ainsi;
Cette grâce, il l'avait, quand sa main souveraine
Releva lady Gray pour en faire une reine.

LE DUC D'YORK.

Lady Gray, c'était vous.

ÉLISABETH.

Qui, pauvre et sans appui,
Redemandais mes biens en pleurant devant lui.
Dieu! comme je tremblais! Luci se le rappelle.
(*A Luci.*)
Il fut bien généreux; mais moi, j'étais bien belle;
N'est-ce pas?

LE DUC D'YORK.

Je le crois; belle comme à présent.

ÉLISABETH, *qui l'embrasse.*

Je vous punis, flatteur!

LUCI.

Sans doute; en le baisant.
Voilà vos châtiments : caresses sur caresses;
Et votre fils aîné n'a rien de vos tendresses.

LE DUC D'YORK, *à la reine.*

Je lui rendrai sa part en l'embrassant pour vous.

ÉLISABETH.

Savez-vous qu'à Radnor il souffrait loin de nous?

LUCI.

Quoi! toujours?

ÉLISABETH.

Pauvre fleur, le chagrin l'a fanée.
Que de pleurs nous coûta cette triste journée,
Où le noble Édouard de ses bras défaillants,
De ses yeux affaiblis vous cherchait, mes enfants,
Rapprochait, unissait vos deux têtes charmantes
Sous les derniers baisers de ses lèvres mourantes!
Aimez-vous! a-t-il dit, et, regardant les cieux,
Pour ne plus les rouvrir, il a fermé les yeux.

LE DUC D'YORK, *d'une voix altérée.*

Un beau soir, à Windsor, nous irons, ô ma mère,
Lui demandant tous trois la santé de mon frère,
Déposer sur le marbre, où souvent nous pleurons,
Deux couronnes de fleurs que nous enlacerons;
Et puis vous lui direz : A ton désir fidèles,
Tes fils jusqu'au tombeau seront unis comme elles.
Le voulez-vous?

ÉLISABETH, *essuyant les yeux du duc d'York.*

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès qu'il nous reverra,
Au bonheur, à la vie Édouard renaîtra.
De lui donner des soins qu'on me laisse le maître
Mon remède est si bon!

ÉLISABETH.

Pourrait-on le connaître?

LUCI.

C'est le jeu.

LE DUC D'YORK.

Trouve mieux pour guérir ses douleurs.

ÉLISABETH, *à part.*

Comme, chez les enfants, le rire est près des pleurs!

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers avec lui reviendra-t-il à Londre?

ÉLISABETH.

Sans doute.

LUCI.

Noble cœur, et dont je puis répondre!
Parent loyal et sûr; ami vrai, celui-là,
Votre oncle maternel.

ÉLISABETH.

Qu'entendez-vous par là?

LUCI.

Rien : je dis seulement que c'est leur second père,
Et qu'ils n'en ont pas d'autre.

LE DUC D'YORK.

Il est parfois sévère;
Mon oncle Glocester est bien plus indulgent,
Et je l'aime bien moins.

ÉLISABETH.

Parlez mieux du régent.
Quoi qu'en dise Luci, dont le discours me blesse,
Vous pouvez, chers enfants, compter sur sa tendresse.
Il a de votre père et le zèle et les soins;
Il lui ressemble en tout.

LE DUC D'YORK.

Pas de figure au moins.

ÉLISABETH.

Richard, vous me fâchez.

LE DUC D'YORK.

Eh bien! je me ravise,
Et dirai, si l'on veut, que sa taille est bien prise.

ÉLISABETH.

Quand vous aurez son âge, ayez sa dignité:
Vous serez bien, milord.

LE DUC D'YORK.

Oui, très-bien d'un côté;
(*Montrant son épaule.*)
Mais de l'autre!

ÉLISABETH, *sévèrement.*

Richard!

LUCI.

Que milady pardonne.

ÉLISABETH, *au duc d'York.*

C'est un méchant esprit que celui qu'on vous donne,
Vous m'entendez, Luci!

LUCI.

Mais, madame...

ÉLISABETH.

En effet,
Le régent est coupable; et de quoi? qu'a-t-il fait?
Depuis qu'à sa tutelle on remit leur enfance,
A-t-il un seul instant trompé ma confiance?

LUCI.

Non, jusqu'à présent; mais...

ÉLISABETH.

Mais il vous est suspect.
C'est fâcheux: cependant il a droit au respect,
Au vôtre, au sien surtout.
(*Au duc d'York.*)
Les vertus, le courage,
Valent mieux que la grâce et qu'un joli visage.
Il est mal et très-mal de prendre un ton moqueur!
Je ne vous aime plus: vous avez mauvais cœur.

LUCI.

Le voilà tout confus.

LE DUC D'YORK.

Pardon!

ÉLISABETH.

Je suis trop bonne.

LUCI.

Paix! quelqu'un vient: c'est lui.

ÉLISABETH.

Le régent?

LE DUC D'YORK.

En personne.
(*Imitant la démarche de son oncle.*)
Le reconnaissez-vous?

ÉLISABETH, *au duc d'York.*

Je vois qu'il faut sévir.
(*Bas à Luci.*)
Vous m'y forcez: c'est bien. Il l'imite à ravir.

FANNY.

Sortirons-nous?

ÉLISABETH.

Pourquoi? Reprenez votre ouvrage.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GLOCESTER.

(*Les femmes de la reine vont s'asseoir près des métiers à tapisserie. Le duc d'York est devant Luci, qui dévide un écheveau de soie sur ses bras.*)

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Vous avez de mon fils reçu quelque message,
Milord; il vous écrit? Pour moi, j'en fais l'aveu,
Ainsi que lord Rivers, il me néglige un peu:
Me laisser deux longs jours sans lettres, sans nouvelles,
C'est comprendre bien mal mes craintes maternelles.

GLOCESTER.

Oui, voilà les enfants: pour nous ils ne font rien,
Et les ingrats sont sûrs qu'on les recevra bien.

LE DUC D'YORK, *d'un air boudeur, à Luci, qui lui fait signe de se taire.*

Les ingrats!

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Votre grâce en dit plus que moi-même.
Eh! n'est-ce pas pour eux, pour eux seuls qu'on les aime?
Pauvre ange! qu'il m'oublie et qu'il ne souffre pas,
Il n'aura point de tort.

GLOCESTER.

Il vient, et sur ses pas,
Semant tous les chemins de fleurs, de verts feuillages,
Nos Anglais, m'écrit-on, l'environnent d'hommages.
C'est porté dans leurs bras qu'il arrive aujourd'hui:
Sa marche est un triomphe, et jamais, avant lui,
Le noble sang d'York, jamais la Rose blanche,
N'ont ému tant de cœurs d'une joie aussi franche.

ÉLISABETH.

Vous m'enchantez, milord.

GLOCESTER.

Moi, son humble sujet,
Heureux de ces transports dont je chéris l'objet,
J'arrive, et des douleurs je trouve ici l'image:
Tant d'attraits sont voilés des ombres du veuvage.
Que ce front, pour un jour affranchi de son deuil,
Rayonne, heureuse mère, et d'ivresse et d'orgueil.

ÉLISABETH.

Hélas! ne dois-je rien à qui m'a couronnée?
Je suis heureuse mère et femme infortunée;
Et cet autre Édouard qui va m'être rendu
Rappelle à mes regrets celui que j'ai perdu.

LE DUC D'YORK, *à la plus jeune femme de la reine qui joue avec lui.*

Tu m'oses défier: eh bien! voilà mon gage!
(*Il l'embrasse.*)
Rends-le-moi, si tu veux.

LUCI, *le suivant.*

Milord, soyez donc sage!
Ces fils de soie et d'or vont tomber de vos bras;
Bien: les voilà mêlés.

LE DUC D'YORK.

Tu les démêleras...

LUCI, *lui montrant l'écheveau qu'elle a ramassé.*

Des nœuds?

LE DUC D'YORK.

En les coupant.

GLOCESTER, *à la reine en souriant.*

C'est un autre Alexandre.

ÉLISABETH.

Quand on ne le voit pas, on est sûr de l'entendre.

GLOCESTER, *au duc d'York.*

A la bonne heure au moins, beau neveu! les rubis,
L'or et les diamants brillent sur vos habits.

LE DUC D'YORK.

Je vous fais grâce encor du grand manteau d'hermine:
Au sacre je l'aurai.

GLOCESTER.

C'est vrai : plus j'examine,
Et plus je reconnais le vêtement pompeux
Qui doit à Westminster parer mes chers neveux.

LE DUC D'YORK.

Est-ce demain?

GLOCESTER.

Bientôt.

LE DUC D'YORK.

Non, fixez la journée:
Bientôt, c'est quand on veut, c'est un mois, une année.

GLOCESTER.

Un siècle.

LE DUC D'YORK.

En attendant, milord, on peut mourir.

ÉLISABETH, *vivement.*

Le ciel nous en préserve!

GLOCESTER, *au duc d'York.*

Attendre, c'est souffrir,
N'est-ce pas?

LE DUC D'YORK.

Eh bien, quand?

GLOCESTER.

De ses vœux l'enfant presse
Ce temps dont l'âge mûr accuse la vitesse.

LE DUC D'YORK.

Enfin, quand donc?

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Milord, asseyons-nous.

LE DUC D'YORK.

Ma mère à son travail, et moi sur vos genoux.

ÉLISABETH.

Vous abusez, Richard!

GLOCESTER, *au duc d'York qui veut descendre.*

Restez!

LE DUC D'YORK.

Oh! non, j'abuse.

ÉLISABETH.

Ne faites pas le fier : on vous souffre.

GLOCESTER, *à la reine.*

Il m'amuse.

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Le roi vous marque-t-il l'heure de son retour?

GLOCESTER.

Mais nous devons ce soir l'embrasser à la Tour.

LE DUC D'YORK.

A la Tour! et pourquoi?

GLOCESTER.

Je m'en vais vous le dire:
Si mon neveu lisait tout ce qu'il devrait lire,
Instruit d'un vieil usage, il saurait que toujours
Les rois avant leur sacre y passent quelques jours.

LE DUC D'YORK.

Mais c'est une prison.

GLOCESTER.

Qui n'attriste personne,
Quand on en doit sortir pour ceindre une couronne.

LE DUC D'YORK.

Mon frère, en la quittant, va donc gouverner?

GLOCESTER.

Non.

ÉLISABETH.

Tant qu'on n'est pas majeur, on n'est roi que de nom.

LE DUC D'YORK.

Je voudrais le pouvoir si j'en avais le titre.

GLOCESTER.

A treize ans, de l'État milord serait l'arbitre?

LE DUC D'YORK.

Oui, milord.

GLOCESTER.

Des enfants qui courent sur le port,
Nous ferions pour la guerre une armée à milord.

LE DUC D'YORK.

Il n'en a pas besoin : milord pourrait, j'espère,
Compter sur les soldats commandés par son père.

GLOCESTER.

Ils sont vieux pour milord.

LE DUC D'YORK.

Milord se ferait vieux.

GLOCESTER.

Et comment, s'il vous plaît?

LE DUC D'YORK.

En combattant comme eux.

GLOCESTER.

Voilà des sentiments dignes d'un diadème!

LE DUC D'YORK.

Mais celui qui le tient le défendra lui-même.

LUCI, *à part.*

Bien dit!

ÉLISABETH.

Et de son front qui voudrait l'enlever?
Lord Glocester est là pour le lui conserver.

GLOCESTER.

Que vous me jugez bien! Au péril de ma vie,
Vous le prouver, ma sœur, est un sort que j'envie.

LE DUC D'YORK.

Votre beau cheval blanc, que souvent j'admirai,
Vous me l'avez promis; donnez : je vous croirai.

ÉLISABETH.

Vous demandez toujours.

GLOCESTER, *au duc d'York.*

Il est à votre grâce;
Mais saurez-vous au moins le conduire à ma place?

LE DUC D'YORK.

Tout jeune que je suis, mieux qu'un autre à vingt ans.

GLOCESTER.

Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps:
Le proverbe dit vrai.

LE DUC D'YORK.

Voilà pourquoi, je gage,
A quelqu'un que je sais l'esprit vint avant l'âge.

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Parlons du roi, milord.

GLOCESTER, *au duc d'York.*

A qui donc?

LE DUC D'YORK.

A quelqu'un.

GLOCESTER.

Mais enfin?...

ÉLISABETH.

Certain duc va se rendre importun;
Et je le renverrai.

GLOCESTER.

Non pas : laissez-le dire;
Sa malice m'enchante et me fait beaucoup rire.

ÉLISABETH.

Vous le rendez, milord, trop libre en le gâtant.
(*Bas.*)
Il est un peu malin; mais il vous aime tant!

GLOCESTER.

Et moi donc!... cher enfant : il faut que je l'embrasse.
Si jamais celui-là ment à sa noble race!...

ÉLISABETH.

Et son frère!

GLOCESTER.

Son frère est aussi mon espoir.
Qu'ils prospèrent tous deux, et que je puisse voir
Ces rejetons chéris d'une tige si belle,
Ces deux roses d'York fleurir sous ma tutelle!

ÉLISABETH.

Eh bien! protégez-les; qu'ils vous soient toujours chers,
Eux, comme tous les miens : la main de lord Rivers
Sur le lit d'Édouard serra deux fois la vôtre;
En veillant sur mes fils, aimez-vous l'un et l'autre!
(*Ici on entend quelque rumeur sous les fenêtres.*)

UN CRIEUR PUBLIC, *en dehors.*

« Jugement et condamnation de lord Hastings, pair
« du royaume, atteint et convaincu du crime de
« haute trahison. »

LE DUC D'YORK.

Hastings!... grâce, mon oncle!

ÉLISABETH.

Il aimait cet enfant.

GLOCESTER.

Le lâche avait trahi celle qui le défend.
Forcé de le punir, j'eus peine à m'y résoudre;
Mais je vous aimais trop, milady, pour l'absoudre.

LE CRIEUR PUBLIC.

« Arrestation de lord Rivers, conduit de Nor-
« thampton à la forteresse de Pomfret, par ordre du
« duc de Glocester, régent du royaume. »

ÉLISABETH.

Qu'entends-je?

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers!

GLOCESTER, *en riant.*

Oh! lui, c'est différent.

ÉLISABETH.

Qu'a-t-il fait?

GLOCESTER, *de même.*

Rien.

ÉLISABETH.

Encore?...

GLOCESTER.

Il est votre parent;
Voilà son crime.

ÉLISABETH.

Eh quoi! vous faisait-il ombrage?

GLOCESTER.

A moi? lui?... Sans témoins, j'en dirai davantage.
En l'embrassant bientôt vous me remercîrez;
Il le fera lui-même.

LE DUC D'YORK.

Ah! vous nous rassurez.

ÉLISABETH.

(*A son fils.*) (*A ses femmes.*)
Va jouer. Laissez-nous.

LE DUC D'YORK, *à Glocester.*

Tenez votre promesse,
Et vous rirez de moi si je manque d'adresse.

GLOCESTER.

Le petit écuyer pourra tomber de haut.

LE DUC D'YORK.

Petit! et vous aussi, vous raillez ce défaut!
Allez, d'autres que moi pécheraient par la taille,
Si l'on mesurait l'homme au cheval de bataille.

GLOCESTER.

Vraiment!

LE DUC D'YORK.

Adieu, bel oncle!

GLOCESTER.

A revoir, bon neveu!
(*A part.*)
Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, GLOCESTER.

ÉLISABETH.

Parlez : de lord Rivers avez-vous à vous plaindre?
De quoi l'accuse-t-on? pour lui que dois-je craindre?

GLOCESTER.

Mais rien, croyez-moi donc.
(*Se penchant sur le métier de la reine.*)
Quel travail délicat!
Cet ouvrage de femme est d'un goût, d'un éclat!...

ÉLISABETH.

Il est vrai, je suis femme, et comprends vos paroles :
Je dois me renfermer dans ces travaux frivoles.

GLOCESTER.

Vous ai-je dit cela?

ÉLISABETH.

Je me le dis pour vous.
Mon Dieu! de ses secrets que l'État soit jaloux,
J'y consens : gardez-les, restez-en seul le maître;
Je les ai trop connus pour vouloir les connaître.
Mais je suis sœur, milord : je suis mère, et je crains.
Est-ce un tort? que l'excuse en soit dans mes chagrins :

Le malheur rend timide; à force de souffrance,
J'ai contre l'avenir perdu toute assurance.
Quittez ce ton léger que dément votre cœur,
Milord, et parlez-moi comme un frère à sa sœur.

GLOCESTER.

Eh bien! à votre gré gouvernez votre esclave,
Et parlons gravement de ce qui n'est pas grave:
Lord Rivers arrêté! quel forfait est le sien?
Que lui reproche-t-on?... rien, absolument rien.
Mais à notre Édouard plus je le crois utile,
Moins je vois ses dangers avec un œil tranquille.

ÉLISABETH.

Quels dangers?

GLOCESTER.

Vous savez que vos augustes nœuds
Ont, dans ses intérêts, dans son orgueil haineux,
Ulcéré jusqu'au cœur cette vieille noblesse,
Que rien ne satisfait et qui d'un rien se blesse.
Quand on vit vos parents des emplois revêtus,
On chercha leurs aïeux, je comptais leurs vertus;
Rivers, qu'avaient poussé mes amis et les vôtres,
Vint sur les bancs des pairs s'asseoir parmi nous autres,
Dont les noms se perdaient dans la nuit du passé;
Le mot de parvenu fut alors prononcé:
Mot banal, et des cours injure favorite
Lorsqu'auprès des grands noms s'élève un grand mérite.
Sa fortune croissant avec ses ennemis,
L'héritier du royaume à ses soins fut remis.
On murmura plus haut; mais on craignit les armes
Que vous teniez du roi subjugué par vos charmes.

ÉLISABETH.

Milord!...

GLOCESTER.

Qui n'eût fléchi sous un tel ascendant?
J'y cède comme lui, reine, en vous regardant.
Mais enfin ce dépit, que retenait la crainte,
Depuis votre veuvage éclate sans contrainte.
« Votre frère, dit-on, maître du jeune roi, »
C'est ce parti haineux qui parle, et non pas moi,
« Gouverne son esprit, ainsi que sa personne,
« Et mettrait volontiers les mains sur sa couronne. »

ÉLISABETH.

Qui? lui, mon noble frère!...

GLOCESTER.

Eh! non, mille fois non!
Ce sont vos deux enfants qu'on poursuit sous son nom;
On voulait, prévenant le sacre qui s'apprête,
Pour aller jusqu'au roi, faire tomber sa tête.

ÉLISABETH.

Mais c'est affreux! milord.

GLOCESTER.

Sans doute, c'est affreux;
Et de tous ces complots l'artisan ténébreux,
Quel est-il? Lord Hastings.

ÉLISABETH.

J'en frémis: à l'entendre,
Il avait pour mes fils un dévoûment si tendre!
A qui donc se fier?

GLOCESTER.

A moi, qui l'ai puni.
Gardez-vous cependant de croire tout fini;
Leur parti n'est pas mort avec ce chef habile.
Il fallait à Rivers assurer un asile;
Il fallait plus encor, que le bruit des verrous
Par un acte apparent satisfît leur courroux.
Voilà le double but où je voulais atteindre,
Et le complot détruit, tout calmé, pourquoi feindre?
Rendant pleine justice à Rivers méconnu,
Je l'embrasse, et lui dis: Soyez le bienvenu.
De tout ce que j'ai fait tel est l'aveu sincère:
Eh bien! ai-je à ma sœur répondu comme un frère?

ÉLISABETH.

Sous cet amas d'horreurs mon cœur reste abattu;
Peut-on se faire un jeu de noircir la vertu!

GLOCESTER.

Et que diriez-vous donc si, dans leur folle haine,
Ils osaient insulter jusqu'à leur souveraine?

ÉLISABETH.

Moi?

GLOCESTER.

Vous: de votre hymen la légitimité
Par de sourdes rumeurs est un point contesté,
Et, comme leur fureur ne peut être assouvie
Qu'en frappant mes neveux dans leurs droits ou leur vie,
Ils vont plus loin.

ÉLISABETH.

Comment?

GLOCESTER.

Et cette indignité
Réussit en raison de son absurdité!
Plus une calomnie est difficile à croire,
Plus pour la retenir les sots ont de mémoire.

ÉLISABETH.

De grâce, expliquez-vous.

GLOCESTER.

Je comprends ces discours
Quand une Jeanne Shore est du mépris des cours
Retombée à sa place, et meurt en criminelle,
Dans la fange, où déjà son nom traîne avant elle;
Fussent-ils, ses enfants, issus du sang des rois,
Le dernier des Anglais peut contester leurs droits.
Ils étaient nés flétris, ces fruits de l'adultère;
Mais vos fils!...

ÉLISABETH.

Ose-t-on déshonorer leur mère?
Répondez-moi, milord: l'ose-t-on?

GLOCESTER.

Bruits menteurs,
Dont je voudrais connaître et punir les auteurs.

ÉLISABETH.

On l'ose!

GLOCESTER.

Ah! milady, que du faîte où nous sommes
Le spectacle qu'on a vous dégoûte des hommes!

ÉLISABETH.

Mon frère, moi, mes fils, tout frapper à la fois!
Je reste de surprise immobile et sans voix.

GLOCESTER.

Enfin, dans leur démence, ils vont jusqu'à prétendre
Que, d'un remords secret ne pouvant vous défendre,
Tout entière à vos fils, vous les aimez assez
Pour vous sacrifier à leurs jours menacés,
Et... puis-je d'un tel bruit me rendre l'interprète!
Signer l'aveu public des erreurs qu'on vous prête...

ELISABETH.

Le signer!

GLOCESTER.

Par tendresse : en préférant pour eux
Une vie assurée à des droits dangereux.

ÉLISABETH.

Le signer! qu'à ce point la terreur m'avilisse!
Que de mon lâche cœur cette main soit complice!
Pour flétrir mes enfants, pour les déshériter,
Pour abdiquer ces droits qu'on leur vient disputer;
Droits augustes, milord, certains, incontestables,
Et dont j'écraserai tous ces bruits misérables!
Le signer! je suis faible, et cependant j'irais,
Reine et mère à la fois, dans mes yeux, sur mes traits,
Portant le démenti d'une telle infamie,
Aborder le front haut cette ligue ennemie.
J'irais, je traînerais mes deux fils sur mes pas;
Je prendrais d'Édouard l'héritier dans mes bras:
Oui, j'en aurais la force, et courant leur répondre,
Au peuple rassemblé dans les places de Londre,
Je dirais, je crierais... Que sais-je? Ah! si les mots
Me manquent, au besoin, mes regards, mes sanglots
Répandront au dehors ma douleur maternelle;
Si ma voix me trahit, mes pleurs crieront pour elle:
« Peuple, sauve ton roi; c'est Édouard, c'est lui,
« Édouard orphelin qui te demande appui;
« Abandonné de tous, c'est en toi qu'il espère:
« Adopte mes enfants qu'on prive de leur père. »
Mes enfants! mes enfants!... Ah! qu'ils viennent, vos [lords;
Qu'ils m'insultent en face; ils me verront alors,
Entre mes deux enfants, faire tête à l'orage.
La lionne qu'on blesse aurait moins de courage,
Moins de fureur que moi, si jamais je défends,
Les jours, les droits sacrés, l'honneur de mes enfants.

GLOCESTER.

Vertu, que c'est bien là ton sublime langage!
Mais croyez qu'avant tout, si la lutte s'engage,
J'irai leur faire affront de leurs propres noirceurs,
Reine, et vous m'oubliez parmi vos défenseurs.

ÉLISABETH.

Vous, jamais! Après Dieu, soyez ma providence.
De vos soins pour Rivers j'admire la prudence;
Je vous en remercie. Ah! qu'un plus noble effort
(*A William qui rentre.*)
Couronnant vos projets... Que nous veut-on?

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, GLOCESTER, WILLIAM.

WILLIAM.

Milord,
Le duc de Buckingham est porteur d'un message;
Peut-il voir votre grâce?

GLOCESTER.

Encor! quel esclavage!
(*Faisant un pas pour sortir.*)
Pardon, je vais l'entendre.

ÉLISABETH, *l'arrêtant.*

Ici, milord, ici.
(*A William qui sort.*) (*A Glocester.*)
Qu'il vienne. Excusez-moi de vous quitter ainsi:
Impuissante à cacher la douleur qui m'oppresse,
J'ai besoin d'y céder pour m'en rendre maîtresse.
Calme devant mon fils, qui doit tout ignorer,
Je voudrais, s'il se peut, l'embrasser sans pleurer.
Je vous attends, milord.

SCÈNE V.

GLOCESTER, *la regardant sortir.*

Sous le deuil que de charmes!
J'aime une reine en deuil: mon Dieu! les belles larmes!
Qu'elles jaillissaient bien d'un cœur au désespoir!
On les ferait couler seulement pour les voir.

SCÈNE VI.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Salut au protecteur!

GLOCESTER.

C'est donc fait?

BUCKINGHAM.

Et mon zèle
N'a pas permis qu'un autre apportât la nouvelle.
Au palais, d'où je viens, je n'ai pas attendu:
Vous étiez chez la reine, et je m'y suis rendu.

GLOCESTER.

Gloire à toi, Buckingham! tu me combles de joie;
Cousin, pour réussir, il suffit qu'on t'emploie.
On t'a bien accueilli?

BUCKINGHAM.

Mieux que je ne pensais.
Tout ce qui n'est pas nous me dégoûte à l'excès.
Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire,
Et vous voyez d'ici mon illustre auditoire:
Le lord-maire d'abord, enflé d'un tel orgueil
Qu'à peine s'il tenait dans son large fauteuil;
Des graves aldermans la majesté robuste,
Et ce que la Cité contient de plus auguste
En figures de banque, avec leur front plissé,
Où l'on voit que la veille un total a passé;
Leur bouche, où vient errer, dans sa béatitude,
Ce sourire engageant dont ils ont l'habitude.
Aussi, j'ai laissé là l'urbanité des cours.
Une odeur de comptoir parfumait mon discours.
Le sentiment banal qui boursoufflait mes phrases
Jetait ces braves gens dans de telles extases,
Qu'en douleur de boutique on n'a jamais vu mieux
Que les gros pleurs bourgeois qui tombaient de leurs [yeux.
Enfin je me suis fait plus marchand, plus vulgaire
Que tous les aldermans, la Cité, le lord-maire,
Et j'ai tant descendu dans le cours des débats,
Qu'il fallait bien, milord, nous rencontrer en bas;
Tout le monde était peuple. Ils ont signé ce titre
Qui vous rend de l'État le souverain arbitre;
Vous êtes protecteur du royaume et du roi.
Ils ont crié pour vous, ils ont crié pour moi;
Je ne sais plus pour qui leur poitrine s'exerce;

Mais je suis confondu des poumons du commerce.

GLOCESTER.

Ce pas peut mener loin.

BUCKINGHAM.

De ce que j'entrepris
Le comté d'Hereford devait être le prix.
Milord s'en souvient-il?

GLOCESTER.

D'accord : si ma puissance
Est quelque jour égale à ma reconnaissance,
Je ferai plus pour toi. Que dit-on de Rivers?

BUCKINGHAM.

Cet acte est le sujet de mille bruits divers:
Mais vous ne craignez pas du moins qu'on le délivre.

GLOCESTER, *lui montrant l'appartement de la reine.*

Sois prudent. Cette nuit il a cessé de vivre?

BUCKINGHAM.

Ainsi le commandaient vos ordres absolus.

GLOCESTER.

Dors en paix, bon Rivers; nous ne t'en voulons plus:
N'est-ce pas, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Pour lui j'étais sans haine.
Gentillâtre adoré sur son petit domaine,
Que ne se livrait-il au bonheur campagnard
D'essouffler ses limiers, de traquer un renard,
De trancher du seigneur dans sa fauconnerie,
Sans faire avec son nom tache sur la pairie?
Je respecte sa sœur; elle est mère du roi,
Et ce titre toujours sera sacré pour moi:
Mais ces Gray, ces Rivers, son éternel cortége
De parents, de cousins, petits-cousins... que sais-je?
Je ne suis pas forcé d'honorer tout cela;
La cour est une auberge où passent ces gens-là :
Fussent-ils de l'hermine affublés au passage,
Ils viennent, on s'en moque; ils partent, bon voyage!
L'infortune d'Hastings doit seule m'affliger;
C'était, quoi qu'il eût fait, du sang à ménager,
Du sang comme le nôtre.

GLOCESTER.

Il avait des scrupules
Dont sa fin guérira quelques esprits crédules.
Le jour où, quand je marche, on me laisse en chemin,
Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.
Quant à l'autre, en tout temps il fut mon adversaire;
L'ordre de l'arrêter devenant nécessaire,
Je l'ai rendu public, on l'a crié partout:
Le peuple doit savoir, cousin, que j'ose tout.
Mais sa mort, cachons-la; lady Gray, que j'emmène,
Ferait en l'apprenant de la vertu romaine,
Voudrait garder ses fils, et, pour répondre d'eux,
Il est bon qu'à la Tour je les tienne tous deux.
Alors...

BUCKINGHAM.

Que ferez-vous?

GLOCESTER.

Ami, l'homme propose...
Tu sais le vieil adage?

BUCKINGHAM.

Enfin?

GLOCESTER.

Et Dieu dispose.
Mais dans ce long discours, où tu t'es surpassé,
Du bruit qui se répand tu n'as donc rien glissé?

BUCKINGHAM.

Quel bruit?

GLOCESTER.

Sur les enfants, sur leurs droits, leur naissance.

BUCKINGHAM.

A quoi bon démentir un bruit sans consistance?

GLOCESTER.

On le répète au moins, puisqu'elle a tout appris.

BUCKINGHAM.

La reine?

GLOCESTER.

Lady Gray; d'abord c'étaient des cris;
Et puis, par un retour qui m'étonna moi-même,
Ce fut, pour s'excuser, un embarras extrême,
Oui, là, comme un remords, enfin je ne sais quoi
De quelqu'un qui se trouble et n'est pas sûr de soi.

BUCKINGHAM.

De sa confusion n'abusez pas contre elle:
La reine est des vertus le plus parfait modèle.

GLOCESTER.

Je puis avoir mal vu; mais toi qui vois si bien,
Tu crois que le conseil ne t'a déguisé rien?

BUCKINGHAM.

Ils portent, ces bourgeois, leur cœur sur leur visage.

GLOCESTER.

Ils m'ont fait protecteur, s'ils voulaient davantage?...

BUCKINGHAM.

Quoi donc?

GLOCESTER.

M'avoir...

BUCKINGHAM.

Parlez.

GLOCESTER.

Tu dois m'entendre.

BUCKINGHAM.

Non.

GLOCESTER.

Toujours pour protecteur, mais sous un autre nom.

BUCKINGHAM.

Celui de roi?

GLOCESTER.

Je crains qu'ils en aient la pensée.

BUCKINGHAM.

Ils ne l'ont pas.

GLOCESTER.

Alors j'aurais la main forcée.

BUCKINGHAM.

Erreur!

GLOCESTER.

Si le conseil abuse de ses droits,
Que faire, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Refuser.

GLOCESTER.

Ah! tu crois?

BUCKINGHAM.

Oui, refuser, milord.

GLOCESTER.

Parle plus bas.

BUCKINGHAM.

De grâce!

Quand vous accepteriez, comment vous faire place?
Sur les fils d'Édouard un faux bruit débité
Ne saurait prévaloir contre la vérité.
Il faudrait donc s'armer d'un bien triste courage,
Et frapper des deux mains pour s'ouvrir un passage.
J'accepte : ce seul mot renferme leur trépas;
Et ce mot plein de sang, vous ne le direz pas.

GLOCESTER.

Tu fus moins scrupuleux dans plus d'une entreprise.

BUCKINGHAM.

J'en conviens; que m'importe à moi qui les méprise,
Si tous ces noms chétifs, si ces races d'un jour,
Qu'un rayon du pouvoir fait éclore à la cour,
Rentrent dans le néant, quand le soleil se couche,
Sous le bras qui les fauche ou le pied qui les touche?
Se baisse qui voudra pour en prendre souci;
Mais quant au sang royal il n'en est pas ainsi :
Ses droits sont les garants des droits de la noblesse;
Les deux princes, c'est nous; qui les touche nous blesse.
Le peuple, sans raison, deviendra leur soutien.
Je sais que tout ceci ne le regarde en rien,
Pour avoir un avis il n'est baron ni comte;
Mais c'est un spectateur dont il faut tenir compte;
Acteur, il est terrible; et que d'orgueils jaloux
Irriteront sa rage en le lâchant sur vous!
Il vous faudra braver, appuyé d'un vain titre,
Et l'Église et l'armée, et le casque et la mitre;
Et pour vous harceler sans être jamais las,
On peut s'en rapporter à l'esprit des prélats.
Vos plus proches cousins, si vous n'y prenez garde,
Pourront à l'échafaud vous servir d'avant-garde :
Quand les glaives bénits sont sortis du fourreau,
De droit, tous les vaincus reviennent au bourreau.
Étouffez les conseils du démon qui vous pousse;
Édouard sera faible; eh bien! roi sans secousse,
Prenez-lui son pouvoir et laissez-lui ses jours.
En régnant sous son nom, vous régnerez toujours.
Mais le trône tient mal et tremble par la base,
Quand il y faut monter sur deux corps qu'on écrase :
Le pied vous manquerait; ces degrés palpitants,
Pour qu'on n'y glisse pas, saigneront trop longtemps.

GLOCESTER.

La morale, cousin, n'est guère à ton usage;
Mais je dois convenir que ton conseil est sage.
Je t'en sais bien bon gré.

BUCKINGHAM.

Je pourrai donc, milord,
Prendre possession du comté d'Hereford?

GLOCESTER.

L'heure avance, je crois?

BUCKINGHAM.

Mais...

GLOCESTER.

Le devoir m'appelle :
Je vais chercher la reine et son fils avec elle.

BUCKINGHAM.

Mais vous m'aviez promis?...

GLOCESTER.

Ah! c'est m'importuner :
Je ne suis pas, mon cher, en humeur de donner.
Tout en réfléchissant sur ta rare sagesse,
Je prétends réfléchir aussi sur ma promesse.

SCÈNE VII.

BUCKINGHAM.

« Le jour où, quand je marche on me laisse en chemin,
« Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain. »
Il l'a dit. Me punir d'avoir été sincère?
Jamais! moi, son parent!... Clarence était son frère.
Il me tuera. Pourquoi? s'il est fort, je le suis.
Dans le parti du roi sait-on ce que je puis?
Courons à sa rencontre... Un éclat! c'est ma perte;
C'est avec le régent me mettre en guerre ouverte;
Et les coups que je porte il faut les lui cacher :
Car un bon repentir pourrait nous rapprocher.
Sans m'engager trop loin, avertissons la reine;
Mais il est avec elle!... Écrivons... Lettre vaine!
Elle viendra trop tard. Mais s'il les tient tous deux,
Ils tombent l'un sur l'autre et je tombe après eux...
Dieu! sauvez d'Édouard la race encor vivante!
Oui, Dieu : quand nos cheveux se dressent d'épouvante,
Ce mot nous vient toujours. O bonheur! il m'entend :
Le duc d'York!

SCÈNE VIII.

BUCKINGHAM, LE DUC D'YORK.

BUCKINGHAM, *au duc d'York, qui traverse la scène.*

Milord!...

LE DUC D'YORK.

Je n'ai pas un instant.

BUCKINGHAM.

De grâce! écoutez-moi.

LE DUC D'YORK.

La reine me demande;
Et vous ne voulez pas, cher cousin, qu'elle attende.

BUCKINGHAM.

Prince, deux mots!

LE DUC D'YORK.

Pas un.

BUCKINGHAM.

Vous n'irez pas.

LE DUC D'YORK.

J'y cours.

BUCKINGHAM, *se jetant au-devant de lui.*

Arrêtez!

LE DUC D'YORK.

Avec moi vous qui jouez toujours,
Qu'avez-vous donc?

BUCKINGHAM.

Silence, au nom de votre vie!

LE DUC D'YORK.

Vous riez.

BUCKINGHAM.

Par le ciel! je n'en ai pas envie.

LE DUC D'YORK.
Moi, j'ai ri, j'ai chanté, j'ai sauté tout le jour:
Il arrive, Édouard; l'embrasser à la Tour,
Quel plaisir!

BUCKINGHAM.
Gardez-vous d'y suivre votre mère!

LE DUC D'YORK.
Je n'irais pas, milord, au-devant de mon frère!

BUCKINGHAM.
Non.

LE DUC D'YORK.
Je veux dans ses bras m'élancer le premier.

BUCKINGHAM.
C'est vous perdre.

LE DUC D'YORK.
Comment?

BUCKINGHAM.
Il faut vous défier...

LE DUC D'YORK.
De qui?

BUCKINGHAM, *à part.*
Que dire?

LE DUC D'YORK.
Eh bien?

BUCKINGHAM.
Je voudrais voir la reine

LE DUC D'YORK.
Venez donc.

BUCKINGHAM.
Sans témoin.

LE DUC D'YORK.
Vous aurez quelque peine:
Le régent est près d'elle.

BUCKINGHAM.
Il le faut.

LE DUC D'YORK.
Mais on part.

BUCKINGHAM.
Si je ne la vois pas, il meurt, votre Édouard.

LE DUC D'YORK.
Édouard!

BUCKINGHAM.
Pensez-y.

LE DUC D'YORK.
Mon frère!

BUCKINGHAM.
Le temps presse.

LE DUC D'YORK.
J'y rêve.

BUCKINGHAM.
Si du roi le sort vous intéresse,
N'allez pas à la Tour.

LE DUC D'YORK.
Non: je vous le promets.

BUCKINGHAM.
C'est sûr?

LE DUC D'YORK.
Quand j'ai dit non, je ne cède jamais.

BUCKINGHAM.
Foi d'Anglais?

LE DUC D'YORK.
Foi de prince!

BUCKINGHAM.
On vient.

LE DUC D'YORK.
Laissez-moi faire.

BUCKINGHAM.
Mais comment aux regards pourrai-je me soustraire?

LE DUC D'YORK.
Suivez-moi vite.

BUCKINGHAM.
Où donc?

LE DUC D'YORK, *soulevant une portière qui fait face à l'appartement de la reine.*
Ici, milord, ici:
Hier, en m'y cachant, j'ai fait peur à Luci

BUCKINGHAM.
Cher enfant, soyez ferme.

LE DUC D'YORK.
A peine je respire;
Mais je pense à mon frère, et son danger m'inspire.
(*Il revient rapidement sur le devant de la scène, et reste dans l'attitude de la réflexion.*)

SCÈNE IX.

LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, GLOCESTER.

GLOCESTER, *à un officier qui sort.*
Je vous suis au conseil.

ÉLISABETH, *montrant le duc d'York.*
Le front dans ses deux mains,
Il semble méditer sur le sort des humains.
On le cherche; il est là, rêveur et solitaire.
Richard!...

LE DUC D'YORK, *avec gravité.*
Je réfléchis.

ÉLISABETH.
Vraiment?

GLOCESTER.
Pauvre Angleterre!
Pour elle un tel travail sera sans résultat:
On a troublé sa grâce.

ÉLISABETH.
Allons, homme d'État,
D'un rendez-vous qu'on prend pensez qu'on est esclave:
Au lieu de réfléchir sur quelque rien...

LE DUC D'YORK.
Très-grave;
Sur cette question que je roule à part moi:
Est-il jamais permis de manquer à sa foi?

ÉLISABETH.
Est-ce une question? Suivez-nous, tête folle.

GLOCESTER.
L'honneur fait un devoir de tenir sa parole:
J'ai la vôtre; partons.

LE DUC D'YORK
Mais j'ai la vôtre aussi;
Vous la tiendrez, milord, ou bien je reste ici.

GLOCESTER.

Comment?

LE DUC D'YORK.

Sur mon coursier je veux traverser Londre;
Vous niez mon adresse, et je vais vous confondre.
Est-il en bas?

GLOCESTER.

Plus tard vous aurez ce bonheur.

LE DUC D'YORK.

De vos bontés trop tôt peut-on se faire honneur?

GLOCESTER.

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès à présent.

GLOCESTER.

Ce soir, je vous l'atteste.

LE DUC D'YORK.

S'il arrive, je pars; s'il ne vient pas, je reste.

ÉLISABETH.

Il s'assied!.. Allons donc! je vous le dis tout bas:
Mais je rougis pour vous, mais vous n'y pensez pas;
Vous viendrez, Richard.

LE DUC D'YORK.

Non.

GLOCESTER.

Résister à sa mère,
Ah! mon neveu, c'est mal.

LE DUC D'YORK.

La vôtre vous est chère,
Et je la vis deux fois vous quitter en pleurant:
C'était donc bien plus mal, car vous êtes plus grand.

ÉLISABETH, *d'une voix altérée.*

Vous m'affligez, mon fils.

LE DUC D'YORK, *avec émotion en se levant.*

Moi?

ÉLISABETH.

Beaucoup, je vous jure;
Mais beaucoup.

LE DUC D'YORK, *s'élançant vers elle.*

Ah! ma mère!

ÉLISABETH, *à Glocester.*

Il vient, j'en étais sûre.

LE DUC D'YORK, *avec résolution*

Non!

GLOCESTER, *impatienté.*

Par force à la Tour il le faut emmener.

LE DUC D'YORK.

Par force! osez-le donc: qui voudra m'y traîner?
Qui donnera cet ordre? est-ce vous ou la reine?
Moi, frère et fils de roi, commandez qu'on m'y traîne.

GLOCESTER, *qui s'avance vers lui.*

Apprenez qu'à votre âge on ne fait pas la loi;
Je vais vous le prouver.

LE DUC D'YORK.

Porter la main sur moi!
(*Tirant à demi son poignard.*)
Prenez garde, milord!

ÉLISABETH.

Ah! c'est impardonnable!
Votre oncle!...Où vous cacher après un trait semblable?
Evitez les regards; n'allez pas avec nous;
Restez; nous recevrons votre frère sans vous.
Et je veux à la Tour l'embrasser la première,
Et vous n'y viendrez pas de la journée entière,
Ni demain, ni plus tard, ni pendant tout un mois:
J'en prends l'engagement. Vous verrez cette fois
Si l'on tient avec vous sa parole royale.
(*A Glocester.*)
Partons, milord.

GLOCESTER.

Non pas: quel éclat! quel scandale!
Il sent trop son erreur pour y persévérer.
Au reste, j'ai moi-même un tort à réparer.
Je me rends à la Tour où le conseil m'appelle;
Toutefois, ce présent qui fait notre querelle,
Je vais vous l'envoyer, oui, j'y cours de ce pas;
Mais, j'en suis sûr, milord, vous ne l'attendrez pas.

ÉLISABETH.

De cette fantaisie à la fin je me lasse;
J'entends, je veux qu'il reste.

GLOCESTER.

Ah! j'ai le droit de grâce,
J'en userai pour lui; laissez-moi pardonner:
Sans ce droit-là, ma sœur, qui voudrait gouverner?
(*A Richard qui se détourne sans répondre.*)
Nous quittons-nous amis?
(*Bas à la reine en souriant.*)
Il est bien volontaire;
Mais cet excès vaut mieux que le défaut contraire.
Vous me l'amènerez.

ÉLISABETH.

Je sens que j'aurai tort.

GLOCESTER.

Bientôt?

ÉLISABETH.

Vous le voulez.

GLOCESTER, *lui baisant la main.*

A revoir donc!

LE DUC D'YORK, *qui le suit des yeux.*

Il sort.

SCÈNE X.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, BUCKINGHAM.

ÉLISABETH, *au duc d'York.*

N'êtes-vous pas honteux...

LE DUC D'YORK, *après s'être assuré que Glocester est parti.*

Victoire! il se retire.
Le champ d'honneur me reste.

ÉLISABETH

Êtes-vous en délire?

LE DUC D'YORK, *s'élançant dans ses bras.*

Victoire!... Embrassez-moi: votre Édouard vivra.

ÉLISABETH.

Menaçait-on ses jours?

LE DUC D'YORK, *courant chercher Buckingham.*

Milord vous l'apprendra.
Accourez, cher cousin. Ai-je du caractère?
Répondez.

BUCKINGHAM.

Noble enfant!

ÉLISABETH.

Quel est donc ce mystère?
Le duc de Buckingham!

LE DUC D'YORK.

Qui vient vous découvrir
Qu'à la Tour... il l'a dit, mon frère allait périr...
Nous périssions tous deux; mais comment, je l'ignore.
Et moi... Pauvre Édouard! M'en voulez-vous encore?...
Pardon!... pour le sauver je n'avais qu'un moyen:
Il vit... Mais je me trouble et ne vous apprends rien;
Parlez, parlez, milord!

ÉLISABETH.

De grâce! car je tremble.

BUCKINGHAM.

Si vos fils à la Tour passent une heure ensemble,
Ils sont perdus!

ÉLISABETH.

Pourquoi?

BUCKINGHAM.

Ne m'interrogez pas:
Fuyez.

ÉLISABETH.

Moi!

BUCKINGHAM.

Loin d'ici précipitez vos pas,
Vous et le duc d'York.

ÉLISABETH.

Chez moi que peut-il craindre?

BUCKINGHAM.

A le livrer vous-même on pourrait vous contraindre.

ÉLISABETH.

A le livrer, milord? qui le viendra chercher?
Lui! mon fils! de mes bras qui pourra l'arracher?
Qui donc? Mais, par pitié, qui donc?

BUCKINGHAM.

La force ouverte,
Les complots, un parti qui conspire leur perte.

ÉLISABETH.

Glocester le connaît, ce parti dangereux;
Ce qu'il fit pour Rivers, il le fera pour eux.

BUCKINGHAM.

Pour Rivers!

ÉLISABETH.

Ah! milord, vous pâlissez!

BUCKINGHAM.

Non, reine;
Non... ou plutôt je cède au zèle qui m'entraîne;
Je pâlis, mais pour vous; je pâlis du danger,
Que le régent...

ÉLISABETH.

Eh bien! il va les protéger.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, il vous trahit.

ÉLISABETH.

Lui!

BUCKINGHAM, *vivement.*

Ce doute l'offense:
Croyez qu'il s'armera pour prendre leur défense:
Il le doit.

ÉLISABETH.

Le veut-il?

BUCKINGHAM.

Reine... c'est son devoir.
Mais fuyez, hâtez-vous, et je cours le revoir.
Gagnez de Westminster l'asile inviolable:
Jamais aucun parti, dans sa haine implacable,
Jamais, dans son orgueil, aucun pouvoir humain
Jusqu'au fond de ses murs n'osa porter la main.

ÉLISABETH.

Ils sont habitués à voir couler mes larmes.
(*Au duc d'York.*)
Loin de mon noble époux qu'avaient trahi ses armes,
Ton frère, à la lueur de leurs pâles flambeaux,
Poussa ses premiers cris au milieu des tombeaux.
Que les mânes des rois, témoins de sa naissance,
Après l'avoir sauvé, recueillent ton enfance!
Courons: pour te frapper sur mon sein maternel,
On n'insultera pas nos prêtres, l'Éternel,
Les ombres des héros que pleure l'Angleterre,
La majesté des cieux et celle de la terre.
Viens...

(*Se retournant tout à coup vers Buckingham, et fondant en larmes.*)

Mais mon Édouard, je l'abandonne, lui!
Qui le protégera?

BUCKINGHAM.

Comptez sur mon appui.
Que tout reste secret; gardez qu'une imprudence
N'informe Glocester de cette confidence.
Si contre vos enfants il n'a rien médité
(Et de son dévoûment vous seule avez douté)
En courant vous chercher, je reviens vous l'apprendre;
Mais s'il vous a trahi, reine, il faut nous défendre,
Unir nos partisans, et de sa trahison,
Les armes à la main, lui demander raison.

LE DUC D'YORK.

Appelez-moi, milord; faut-il marcher? je l'ose:
Mon sang pour Édouard, et Dieu pour notre cause!

ÉLISABETH.

Toi combattre! qui? toi, que dans mes bras je tiens!
Si jeune, toi, mourir! non, viens; cher enfant, viens...
(*Elle fait un pas pour sortir, s'arrête, et s'adressant à Buckingham avec désespoir :*)
Plaignez-moi : j'ai deux fils, deux fils que j'idolâtre;
Je suis mère pour l'un et pour l'autre marâtre.
Je sauve et livre un d'eux; ils ont les mêmes droits.
Rester! partir! le puis-je? et comment faire un choix?
(*S'élançant vers Richard, qu'elle entoure de ses bras.*)
Ah! que dis-je? il est là : je le vois; il l'emporte.
Je vous réponds de lui; s'il meurt, je serai morte.
Pour le fouler aux pieds, ils marcheront sur moi;
Mais le roi! devant Dieu, répondez-vous du roi?

BUCKINGHAM.

Sur l'honneur.

ÉLISABETH.

Devant Dieu!

BUCKINGHAM.

Je le jure à sa mère.

ÉLISABETH.

Vous défendrez mon fils!

LE DUC D'YORK, *se jetant au cou du duc de Buckingham.*

Vous me rendrez mon frère.

ACTE DEUXIÈME

Une salle de la Tour. Sur le devant une table couverte de papiers, deux portes latérales, une porte au fond; une fenêtre qui donne sur la place.

SCÈNE I.

GLOCESTER, *le coude appuyé sur la table.*

Quoi! de nos courtisans je fais ce que je veux;
Nos vieux lords, dont l'intrigue a blanchi les cheveux,
Nos légistes profonds, à mon gré je les joue,
Et c'est contre un enfant que ma prudence échoue!
Ils sont à Westminster!... mon pouvoir souverain
S'arrête intimidé devant ce mur d'airain.
Ont-ils par Buckingham pris de moi quelque ombrage?
Le traître!... Cependant il raisonnait en sage:
Pourvu qu'il reste enfant, ce roi faible et borné,
Je suis plus roi que lui sans l'avoir détrôné.
Je lirai dans son cœur s'il doit mourir ou vivre;
Mais, réduit à frapper, d'un seul je me délivre;
Ils sont deux, et, lui mort, vive Richard!... lequel?
(*Se levant.*)
Je suis Richard aussi. Sans respect pour l'autel,
Courons chercher ma proie au fond du sanctuaire,
Osons l'en arracher! Dieu me laissera faire.
(*Retombant assis.*)
Mais ses prêtres!... Cédons à la nécessité:
Flattons en l'implorant leur sainte humilité
Pour monter jusqu'au faîte il faut savoir descendre,
Et mendier bien bas ce qu'on n'ose pas prendre.
(*Il se lève de nouveau.*)
Quant à vous, Buckingham, mon bon, mon noble ami,
Vous avez reculé! c'est trahir à demi.
Vous êtes grand railleur, milord; mais je parie
Que vous ne rirez pas de ma plaisanterie.
(*Appelant.*) (*A un officier de la Tour.*)
Quelqu'un! Ce prisonnier délivré par mes soins,
(*L'officier sort.*)
Qu'il vienne. Sur son bras puis-je compter au moins?
Je l'espère, et malheur au scrupuleux complice
Qui me donne un conseil quand je veux un service!
C'est sa faute, après tout. Plus infirme d'esprit,
Plus bourgeois par le cœur que les sots dont il rit,
A frapper terre à terre aisément on l'amène;
Mais il en reste là : pauvre nature humaine!
Pas un homme complet, pas un seul!... c'est pitié:
En vertu comme en vice ils font tout à moitié.
(*Voyant entrer Tyrrel.*)
Jugeons de celui-ci.

SCÈNE II.

GLOCESTER, TYRREL, UN OFFICIER DE LA TOUR.

GLOCESTER, *examinant Tyrrel, qui reste au fond.*

Son ancienne opulence
A laissé sur son front un reste d'insolence,
Un air de cour... bon signe! on sera son appui,
S'il est à la hauteur du mal qu'on dit de lui.
(*Il s'assied.*)
A Tyrrel (*A l'officier.*)
Approchez. Laissez-nous.

SCÈNE III.

GLOCESTER, TYRREL.

GLOCESTER.

C'est Tyrrel qu'on vous nomme?

TYRREL.

James Tyrrel, milord.

GLOCESTER.

Vous êtes gentilhomme?

TYRREL.

D'assez bonne maison; c'est là mon beau côté:
Car des biens paternels mon nom seul m'est resté.

GLOCESTER.

Vous avez dévoré plus d'un riche héritage?

TYRREL.

Quatre.

GLOCESTER.

Vous en auriez dissipé davantage.

TYRREL.

Je le présume aussi; mais, pour m'en assurer,
Je n'ai plus par malheur de parents à pleurer.

GLOCESTER.

Vous auriez mis, dit-on, seigneur de haut lignage,
Pour cent livres sterling tous vos aïeux en gage.

TYRREL.

C'est une calomnie, et milord le sent bien;
Vu que sur des aïeux un juif ne prête rien.

GLOCESTER.

Voilà votre raison?

TYRREL.

Elle est bonne.

GLOCESTER.

Vous êtes
Décrié pour vos mœurs, écrasé sous vos dettes,
Sans principes, sans frein...

TYRREL.

Ajoutez sans crédit,
Et, cela fait, milord, vous n'aurez pas tout dit.

GLOCESTER.

Joueur!

TYRREL.

Qui ne l'est pas!

GLOCESTER.

Joueur déraisonnable!

TYRREL.

Si j'avais ma raison, je serais plus coupable.

GLOCESTER.
Le vin, en vous l'ôtant, vous rendit querelleur...

TYRREL.
Il eut donc tous les torts; je n'eus que du malheur.

GLOCESTER.
Furieux.

TYRREL.
C'est sa faute.

GLOCESTER.
Et meurtrier par suite.

TYRREL, *froidement.*
C'est pourtant là, milord, que mène l'inconduite.

GLOCESTER.
A Tyburn.

TYRREL.
Où j'attends qu'un bond précipité
Me lance dans l'espace et dans l'éternité.

GLOCESTER
Le terme du voyage est fort triste.

TYRREL.
Sans doute;
Mais je me suis du moins amusé sur la route.

GLOCESTER.
Je vois que les cachots ne vous ont point changé.

TYRREL.
Tant que je n'aurai rien je serai corrigé.

GLOCESTER.
Mais si l'on vous pardonne?

TYRREL.
On perdra sa clémence.

GLOCESTER.
Et si l'on vous rend tout, Tyrrel?

TYRREL.
Je recommence.
A l'âge respectable où je suis parvenu,
Hors la vertu, milord, rien ne m'est inconnu.
Mais à mourir demain je me soumets d'avance,
S'il faut pour me sauver faire sa connaissance.
Moi, comme un apostat, renier mes beaux jours!
Jamais. Grands airs, grand train, duels, folles amours,
J'avais tous les défauts qu'un gentilhomme affiche,
Et des amis!... jugez : je fus quatre fois riche.
Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu,
Buvant sa flamme, en proie aux bourrasques du jeu,
Quand il faisait rouler sous nos mains forcenées
Le flux et le reflux des piles de guinées.
Quelles nuits! beau joueur, et plus heureux amant,
J'eus un fils, bien à moi : je ne sais pas comment;
Mais je l'idolâtrais. Il était adorable,
Lorsqu'au milieu des dés, qui parcouraient la table,
Il trépignait sur l'or par ses pieds dispersé;
Je le prêchais d'exemple; il m'aurait surpassé,
Et déjà son enfance, en malices féconde,
Promettait le démon le plus charmant du monde...
Ce n'est qu'un ange, hélas! Dieu me l'a retiré.
Je l'ai pleuré, ce fils; ah! je l'ai bien pleuré.
J'étais mort à la joie, et j'ai voulu renaître;
Jetant trésors, contrats, regrets par la fenêtre,
J'y jetai ma raison : il fallait oublier.
Du désordre opulent qui m'était familier,
Je descendis plus bas; je bus jusqu'à la lie
De la taverne enfin la grossière folie,
Et d'excès en excès je tombai, je roulai
Jusqu'au fond de l'abîme, où, de plaisirs brûlé,
Mais trop pauvre d'argent pour mourir dans l'ivresse,
En m'éveillant à jeun je connus ma détresse.
Vous parlez de Tyburn; me voilà : je suis prêt.
N'ayant plus un schelling, je n'ai pas un regret.
Que le néant, le ciel ou l'enfer me réclame,
Mon corps est arrivé : bon voyage à mon âme!

GLOCESTER.
Convenez-en, Tyrrel, vous seriez homme encor
A la vendre au démon, s'il vous offrait de l'or.

TYRREL.
Je ne marchande pas, quelque prix qu'il y mette;
Mais il l'aura pour rien, je doute qu'il l'achète.

GLOCESTER.
Et s'il fait le marché?

TYRREL.
C'est une dupe.

GLOCESTER.
Eh bien!
Veux-tu la vendre?

TYRREL.
A qui?

GLOCESTER.
Je l'achète.

TYRREL.
Combien?

GLOCESTER
Je te rends tout.

TYRREL.
Voyons!

GLOCESTER.
D'abord ton innocence.

TYRREL.
Après?

GLOCESTER.
Ta liberté.

TYRREL.
C'est mieux.

GLOCESTER.
Ton opulence.

TYRREL, *vivement.*
C'est assez.

GLOCESTER.
Pour Tyrrel; mais stipulons pour moi.

TYRREL.
Que vous faut-il, milord?

GLOCESTER.
Un plein pouvoir sur toi.

TYRREL.
Vous l'aurez.

GLOCESTER.
Aujourd'hui?

TYRREL.
Sur l'heure.

GLOCESTER.
Au premier signe,
Comprends-moi.

TYRREL.
J'ai des yeux.
GLOCESTER.
Frappe qui je désigne.
TYRREL.
Mon bras n'est que trop sûr.
GLOCESTER.
Sans consulter le rang.
TYRREL.
Hors le prix convenu, tout m'est indifférent.
GLOCESTER.
Mon ami, si je veux.
TYRREL.
Et le mien, s'il vous gêne.
GLOCESTER.
A l'œuvre!
TYRREL.
Commandez, milord, je suis en veine.
GLOCESTER
Du comte d'Hereford délivre-moi ce soir.
TYRREL.
Je ne le connais pas.
GLOCESTER.
Bientôt tu vas le voir.
TYRREL.
Où l'attendre?
GLOCESTER.
A Whit-Hall.
TYRREL.
Il est mort s'il y passe.
GLOCESTER.
Je l'y ferai passer.
TYRREL.
Bien.
GLOCESTER.
Un point m'embarrasse.
TYRREL.
Lequel?
GLOCESTER.
Peut-on encor te connaître à la cour?
TYRREL.
J'y parus à vingt ans et n'y restai qu'un jour.
GLOCESTER.
Pourquoi?
TYRREL.
Je m'ennuyai, milord, de l'étiquette.
GLOCESTER.
Que sir James Tyrrel aujourd'hui s'y soumette.
TYRREL, *avec importance.*
Il le fera pour vous.
GLOCESTER.
C'est bien : levez les yeux.
Sur votre front hautain portez tous vos aïeux.
Allons, mon gentilhomme, une superbe audace!
Un train de roi! cet air qui dit : Faites-moi place!
Des vices de bon goût! de splendides repas!
Vos salons, dès demain, ne désempliront pas;
Et nul n'ira chercher, s'il s'amuse à vos fêtes,
Qui vous étiez, sir James, en voyant qui vous êtes.
Tout vous convient-il?
TYRREL.
Tout.
GLOCESTER.
C'est donc fait.
TYRREL.
Je conclus.
GLOCESTER.
Moi, je paye; à présent tu ne t'appartiens plus.
TYRREL.
Jamais on n'eut sur moi de droit plus légitime :
Vous m'avez acheté plus que je ne m'estime.
GLOCESTER.
On vient; sors.
(*Tyrrel s'éloigne.*)
Par saint George! on ne l'a pas flatté.
Il me réconcilie avec l'humanité.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

GLOCESTER, *à Buckingham, qui entre.*
De grâce, arrivez donc, cousin; on vous désire.
BUCKINGHAM.
Très-noble protecteur, souffrez que je respire.
Je voulais des premiers saluer à la Tour
Le roi, qu'auprès de vous je croyais de retour;
Mais je suis peu surpris qu'il traverse avec peine
L'océan plébéien dont chaque rue est pleine.
(*Allant à la fenêtre qu'il ouvre.*)
Avant de m'accuser, milord, regardez-les :
Quelle foule! on s'écrase; et de Douvre à Calais
La mer, par un gros temps, a plus de courtoisie
Que ce peuple agité jusqu'à la frénésie.
Il ne veut que son roi; froissé dans ses ébats,
Meurtri de ses transports, je me disais tout bas
Qu'on serait mal venu par force ou par adresse
A lui ravir l'objet d'une si folle ivresse.
Quand je vous parle ainsi je ne suis pas suspect :
Ils ont, parbleu! pour moi montré peu de respect;
Et mon cheval pourtant est de plus noble race
Que ce troupeau d'Anglais entassé sur la place.
GLOCESTER.
Parlait-on de la reine?
BUCKINGHAM.
Avec un dévoûment!...
GLOCESTER.
Elle est à Westminster.
BUCKINGHAM.
Elle!
GLOCESTER.
Et son fils.
BUCKINGHAM.
Vraiment?
GLOCESTER.
C'est très-vrai.
BUCKINGHAM.
Dans quel but?
GLOCESTER.
Si tu peux le comprendre,
Tu me feras plaisir, cousin, de me l'apprendre.

BUCKINGHAM.
Peut-être un mot de vous a causé son effroi.
GLOCESTER.
Oui, j'aurai trop parlé : tout le mal vient de moi.
Il m'a fallu souvent descendre à l'imposture;
Mais j'y suis maladroit : c'est contre ma nature.
BUCKINGHAM.
Quelle faute!
GLOCESTER.
J'ai peine à me la pardonner.
J'aurais dû par toi seul me laisser deviner;
J'étais sûr de ta foi.
BUCKINGHAM.
Certes!
GLOCESTER, *en souriant.*
La reine est belle;
Et je vous crois, cher duc, assez bien avec elle.
BUCKINGHAM.
Moi!... sa grave beauté serait fort de mon goût;
Ma gaîté, par malheur, ne lui va pas du tout.
GLOCESTER.
J'avais compté sur vous pour certaine entreprise!...
BUCKINGHAM.
Contre l'autel, milord! qui s'y heurte, s'y brise.
Je vous l'ai toujours dit, respectez le saint lieu :
La haine tient longtemps dans les hommes de Dieu
Orgueil épiscopal, rancune monastique,
Remuer tout cela n'est jamais politique.
GLOCESTER.
Ta raison, Buckingham, quelquefois me confond.
BUCKINGHAM, *en riant.*
Pas plus que moi, milord.
GLOCESTER.
Ton esprit est profond.
BUCKINGHAM.
Les fous sont étonnants dans leurs moments lucides.
GLOCESTER.
De tous mes intérêts il faut que tu décides.
BUCKINGHAM, *à part.*
Me revient-il?
GLOCESTER, *avec bonhomie.*
Pourtant tes conseils m'ont déplu,
Mon pauvre Buckingham; oui, je t'en ai voulu.
J'en conviens : j'étais fou, j'avais une pensée,
Une pensée horrible, et je l'ai repoussée :
Elle m'aurait perdu; l'abîme était voisin,
J'y tombais.
BUCKINGHAM.
Je le crois.
GLOCESTER.
Embrasse-moi, cousin :
Tu m'as sauvé...
BUCKINGHAM.
Milord!
GLOCESTER.
D'une chute certaine.
BUCKINGHAM, *à part.*
Me suis-je trop pressé de parler à la reine?
GLOCESTER.
J'avais vu le lord-maire, il voulait tout oser.
Tu passeras chez lui.
BUCKINGHAM.
Qui, moi?
GLOCESTER.
Pour refuser.
BUCKINGHAM.
Quoi! positivement?
GLOCESTER.
Même avec cet air digne,
Ce dédain vertueux de l'honneur qui s'indigne.
BUCKINGHAM.
Je ne remettrai pas l'ambassade à demain.
GLOCESTER, *à part.*
Non; mais l'ambassadeur peut rester en chemin.
(*On entend au dehors les cris de Vive le roi! Vive Édouard!*)
Quels cris!
BUCKINGHAM.
Le roi s'approche.
GLOCESTER.
Exploitons sa faiblesse :
Gouvernons, à nous deux, sa précoce vieillesse.
Le flatteur qui nous perd est mieux venu souvent
Que l'ami qui nous sauve en nous désapprouvant;
Mais, détrompé plus tard, c'est à l'ami qu'on pense,
Et tu sauras bientôt comment je récompense.
Ta main : oublions tout.
BUCKINGHAM.
Et de grand cœur, milord.
GLOCESTER.
Cousin, c'est entre nous à la vie, à la mort.
BUCKINGHAM, *à part.*
J'en crois son intérêt qui dicte sa conduite.
GLOCESTER, *à part.*
Qu'il répare sa faute et qu'il la paie ensuite.
(*A Buckingham.*)
Viens au-devant du roi; courons. Mais le voici.

SCÈNE V.

GLOCESTER, BUCKINGHAM, ÉDOUARD, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LA COUR.

GLOCESTER, *à Édouard.*
Ah! pardon! moi, milord, vous recevoir ici!
C'est au seuil de la Tour, c'est aux portes de Londre
Que parmi vos sujets je devais me confondre,
Et, le front découvert, vous offrir à genoux
Les vœux du plus zélé, du plus humble de tous.
ÉDOUARD, *le relevant.*
Mon oncle, dans mes bras!... Que leur foule attendrie
Doit mêler de regrets à son idolâtrie!
Ah! ce n'est pas à moi de connaître l'orgueil :
Je n'ai rien fait pour eux. Digne objet de leur deuil,
Que mon père au tombeau soit fier de son ouvrage,
C'est lui qui m'a laissé leurs cœurs en héritage.
Mais un autre oncle encor devait m'ouvrir ses bras.
GLOCESTER.
Lord Rivers?
ÉDOUARD.
Je le cherche, et je ne le vois pas.
Depuis que par vos soins tant d'éclat m'environne,

Qu'une garde d'honneur entoure ma personne,
Sans m'en donner avis, il a quitté la cour,
Et près de vous, dit-on, m'a devancé d'un jour.

GLOCESTER.

J'ai moi-même à la reine expliqué son absence.

ÉDOUARD.

Ma mère!... Ah! pardonnez à mon impatience;
Et Richard! Où sont-ils?

GLOCESTER.

Que mon noble neveu
D'un tort dont je gémis reçoive ici l'aveu :
Un parti s'agitait; j'en informe la reine;
Elle en prend quelque ombrage, et je la quitte à peine
Qu'aux murs de l'abbaye elle va s'enfermer.
C'est ma faute : pour vous trop prompt à m'alarmer,
Je n'ai pas ménagé sa terreur maternelle,
Et je suis, par tendresse, aussi coupable qu'elle.
Excusez-nous tous deux.

ÉDOUARD.

Ah! courons la chercher.

GLOCESTER.

C'est donner de l'éclat à ce qu'il faut cacher.
De votre main royale un avis doit suffire.
Un mot qui la rassure, un seul!

ÉDOUARD, *courant s'asseoir près de la table.*

Je vais l'écrire.

GLOCESTER, *s'approchant des prélats.*

Mes vénérables lords, à vos soins j'ai recours :
Appuyez cet écrit de vos pieux discours;
L'éloquence du cœur coule de votre bouche.
Je me joindrais à vous; mais, sur ce qui vous touche,
Dût mon respect profond paraître timoré,
Le seuil de Westminster pour mes pas est sacré.

ÉDOUARD.

Ah! bonjour, Buckingham!

BUCKINGHAM.

La santé de Sa Grâce
A souffert du voyage?

ÉDOUARD, *qui se remet à écrire.*

Un peu.

BUCKINGHAM.

Ce bruit vous lasse;
Mais cet excellent peuple est toujours furieux,
Et tuerait ses amis pour les accueillir mieux.

ÉDOUARD.

Je l'aime : ses transports passent mon espérance,
Et j'en parle à la reine avec reconnaissance.

GLOCESTER, *remerciant les évêques.*

En toute occasion disposez du pouvoir;
(*A Tyrrel qui entre et s'incline devant lui.*)
Je le mets à vos pieds. Enchanté de vous voir,
Bon sir Jame.

ÉDOUARD, *à Glocester.*

Voici la lettre pour ma mère.

GLOCESTER, *après l'avoir prise.*

Permettez que j'honore un dévoûment sincère,
Celui dont Buckingham a fait preuve pour vous.
Le comté d'Hereford lui fut promis par nous;
Confirmez-en le don : cette faveur légère,
S'il la tient de vos mains, lui deviendra plus chère.

ÉDOUARD.

Vous me rendez heureux. C'était me réserver
Le plaisir le plus doux qu'un roi puisse éprouver.

BUCKINGHAM, *à Édouard.*

(*Serrant la main de Glocester.*)
Votre Grâce me comble. Ah! milord!...

GLOCESTER, *à Buckingham.*

Je suis juste.
(*Remettant la lettre aux évêques.*)
En vous voyant chargés de ce message auguste,
Quel doute peut encor retenir notre sœur?
Promettez, accordez, satisfaites son cœur :
Je vous laisse de tout les suprêmes arbitres.
(*A Buckingham.*)
Ah! cher duc! ou cher comte, on se perd dans vos titres,
De vous joindre aux prélats n'êtes-vous point jaloux?

BUCKINGHAM.

Je m'en ferais honneur.

GLOCESTER.

La reine croit en vous.
Parlez-lui; dissipez sa crainte imaginaire.

BUCKINGHAM.

J'y cours.

GLOCESTER.

Veuillez après passer chez le lord-maire,
(*En échangeant un regard avec Tyrrel.*)
Je le crois à Whît-Hall.

BUCKINGHAM.

Il m'y verra, milord.

GLOCESTER, *en jetant un coup d'œil à Tyrrel.*

Succès et bon retour au comte d'Hereford!
(*Buckingham sort avec les évêques, Tyrrel les suit, la cour se retire.*)

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, GLOCESTER.

GLOCESTER, *à part, en revenant sur le devant de la scène.*

Sera-t-il, cet enfant, mon esclave ou mon maître?
Pour le laisser régner, c'est ce qu'il faut connaître.
(*Il s'appuie sur le fauteuil d'Édouard.*)
Des hommages de cour milord est délivré;
J'ai pris sur moi ce soin.

ÉDOUARD.

Et je vous en sais gré :
De ces émotions l'ivresse est accablante;
J'ai peine à soulever ma paupière brûlante;
Ma force est épuisée.

GLOCESTER.

Hélas! que de dégoûts
Attachés à ce rang qui fait tant de jaloux!
Beau neveu, je vous plains.

ÉDOUARD.

Un regard de ma mère
Emportera bientôt ma douleur passagère.
Parlez-moi de Richard : m'a-t-il bien regretté?
Du voyageur, milord, s'est-il inquiété?

GLOCESTER.

Mais...

ÉDOUARD.

Oui, j'en crois mon cœur, le sien, sa douce image
Dont les traits m'ont souri pendant tout le voyage.
Il s'occupait de moi, qui, palpitant d'espoir,
Le cherchais, l'appelais, croyais déjà le voir
Se jeter à mon cou, dans sa joie enfantine,
Les bras unis aux miens, pleurer sur ma poitrine,
Qui l'entendais, milord, comme s'il était là,
Me dire en sanglotant : Édouard, te voilà!

GLOCESTER.

Je veux l'entretenir, cette amitié si sainte :
Je prendrai du pouvoir les travaux, la contrainte.
Pour moi, tous ses chagrins; pour vous, la liberté,
L'amour, les jeux d'un frère et leur folle gaîté!

ÉDOUARD.

Son enjouement naïf au plaisir nous invite;
Il rit de si bon cœur, que bientôt on l'imite.

GLOCESTER.

Heureux auprès de lui, vous n'aurez qu'à choisir
Entre les passe-temps qui charment son loisir.

ÉDOUARD.

Je les verrai peut-être avec un œil d'envie;
Mais d'autres soins, milord, doivent remplir ma vie

GLOCESTER.

Et quels soins?

ÉDOUARD.

Je suis roi.

GLOCESTER.

Mon Dieu, vous le serez;
Mais ne vous troublez point d'ennuis prématurés.
N'accablez point vos jours d'un poids qu'on vous allége;
Vous n'aurez que trop tôt ce triste privilége.

ÉDOUARD.

Dussé-je avant le temps rejoindre mes aïeux,
Lord Rivers me l'a dit, il faut voir par mes yeux.
Si mon père abusé, si ce roi qu'on révère
N'eût pas fermé les siens dans un jour de colère,
Clarence, qu'il aimait et qu'il a tant pleuré!...

GLOCESTER.

Clarence!

ÉDOUARD.

Dans la Tour n'aurait pas expiré.

GLOCESTER, *à part*.

Il a trop de mémoire.

ÉDOUARD.

Ah! quelle différence!
Où j'arrive avec joie, il vint sans espérance.
C'est ici, dans ces murs... leur aspect m'a fait mal:
Ils ont vu si souvent couler le sang royal!

GLOCESTER.

Mais l'arrêt cette fois punissait un coupable.

ÉDOUARD.

L'arrêt qui tue un frère est toujours révocable.

GLOCESTER, *à part*.

Me soupçonnerait-il?

ÉDOUARD.

Un frère! ah! ce doux nom
Sur les lèvres des rois fait venir le pardon;
Édouard l'accorda.

GLOCESTER.

Trop tard.

ÉDOUARD.

Non; mais un crime
Jusque sous son pardon vint frapper la victime.

GLOCESTER.

Chassez de votre esprit ce triste souvenir.

ÉDOUARD.

Ah! quand je le voudrais, pourrais-je l'en bannir?
J'entends sortir du cœur de mon malheureux père
Ce cri : « Mon frère est mort! j'ai fait mourir mon frère! »
Je jouais, j'étais là, riant sur ses genoux,
Quand d'horreur, à ce cri, vous avez pâli tous.
Puis avec des sanglots il reprit à voix basse:
« Eh quoi! pas un de vous n'a demandé sa grâce!
« Qui l'a fait? qui de vous, à mes pieds se jetant,
« M'a rappelé ces jours où nous nous aimions tant,
« Nos durs travaux, ces nuits où, brisés par la guerre,
« Dans le même manteau nous couchions sur la terre;
« Où, l'écartant de lui pour en couvrir son roi,
« Sous la froide rosée il tremblait près de moi?
« Et je l'ai condamné sans qu'une bouche amie
« S'ouvrît pour me crier : Il vous sauva la vie!
« Pauvre infortuné frère!... Ah! que jamais ton sang
« Ne retombe sur lui! dit-il en m'embrassant,
« Sur mes fils!... » Et sa voix s'éteignit dans les larmes.
Mais la bonté du ciel a trompé ses alarmes:
Aimés, bénis de tous, ses deux fils sont heureux:
Il peut dormir en paix, car vous veillez sur eux.

GLOCESTER.

(*A part.*) (*A Édouard.*)
Je respire. Écartez ces images funèbre

ÉDOUARD.

Oui, quand j'aurai puni.

GLOCESTER.

Qui donc?

ÉDOUARD.

Dans les ténèbres
L'assassin de Clarence en vain croit se cacher.

GLOCESTER.

Eh! que prétendez-vous?

ÉDOUARD.

Mon bras l'ira chercher.

GLOCESTER.

Craignez, en l'essayant, d'éveiller bien des haines.

ÉDOUARD.

La justice des rois n'a point ces craintes vaines.

GLOCESTER.

Un enfant fera-t-il, à son avénement,
Ce qu'Édouard lui-même évita prudemment?

ÉDOUARD, *se levant*

Le jour où, jeune encore, on revêt la puissance,
On grandit sous son poids : pour secouer l'enfance,
Sur les degrés du trône il suffit d'un instant,
Et l'enfant couronné devient homme en montant.
Je suis plein d'avenir : Dieu dans ce corps débile
Avec un cœur de feu mit une âme virile.
Vous serez fier de moi, j'en ai le ferme espoir;
Mais punir l'assassin est mon premier devoir.
Je vous le jure ici par les pleurs de mon père,
Plus il sera puissant, plus je serai sévère.

Rien ne peut, moi régnant, le soustraire au trépas;
Rien, je le jure encor.

GLOCESTER, *à part.*

Tu ne régneras pas.

ÉDOUARD, *qui est retombé sur son fauteuil.*

Mais vous avez raison, ce souvenir me tue.
Je cède à la fatigue, et ma tête abattue,
Malgré moi, je le sens, retombe sur ma main.

GLOCESTER, *avec intérêt.*

Qu'avais-je dit?

ÉDOUARD.

Croyez que plus tard, que demain,
Quand le sommeil... Une heure! oh! seulement une [heure!

GLOCESTER.

Pour goûter ce repos, venez.

ÉDOUARD.

Non, je demeure.
La reine maintenant ne peut tarder, je crois,
Je l'attends. Oh! parlez : j'écoute... je vous vois...
Mais comme dans un rêve... et cependant je veille.
Richard!... toujours joyeux... O mon frère!...

GLOCESTER.

Il sommeille.

SCÈNE VII.

GLOCESTER, ÉDOUARD, *endormi.*

GLOCESTER.

C'est lui! c'est cet enfant qui parle de punir,
Quand ce moment, peut-être, est tout son avenir!...
Non : sans cette autre vie attachée à la sienne,
Je ne puis rien.

ÉDOUARD, *rêvant.*

Richard!

GLOCESTER.

Il l'appelle: ah! qu'il vienne;
Qu'il dorme à ses côtés, et je suis Richard Trois:
Je suis roi d'Angleterre en étouffant deux rois.
Nos lords, nos fiers prélats, pâlissant d'épouvante,
Voudront, le crime fait, baiser ma main sanglante,
Et, si je leur partage un lambeau du pouvoir,
Pour ne rien refuser, n'oseront rien savoir.
(*Marchant avec agitation.*) [guerre:
Qu'il vienne!... et s'il dit: Non... Mot fatal! c'est la
Drapeau contre drapeau, nous jouerons l'Angleterre.
(*Il s'élance à la fenêtre et se penche en dehors.*)[bruit!
A qui la chance alors?... Mais qu'entends-je? Aucun
Mon œil au pied des murs plonge en vain dans la nuit.
Quelle angoisse! Attendons.

(*Il revient sur le devant de la scène, et regarde Edouard.*)

La frêle créature!
Belle pourtant, bien belle... O marâtre nature!
En comblant tous les miens, tu fis de leur beauté
Un sarcasme vivant pour ma difformité.
Eh bien! marâtre, eh bien! j'ai détruit ton ouvrage:
Demande-les aux vers qui rongent leur visage!
La mort, la pâle mort décomposa ces traits
Où d'un œil complaisant jadis tu t'admirais.
Qui doit survivre à tous? Moi, l'œuvre de ta haine,
Moi, modèle achevé de la laideur humaine;
Encor deux fronts charmants à couvrir d'un linceul,
Et tu ne pourras plus t'admirer qu'en moi seul.
(*Prêtant l'oreille.*) (*Il court de nouveau à la fenêtre.*)
Écoutons: ce sont eux! Cette rumeur lointaine,
Ce concours, ces flambeaux, tout le dit: c'est la reine.
C'est elle: je la vois! qu'ils marchent lentement!
D'où vient qu'elle s'arrête? est-ce un pressentiment?
Non, non, elle reçoit les suppliques d'usage.
Encore une! et toujours! Faites-lui donc passage!
Avec mes yeux vers moi je voudrais l'attirer.
Ah! l'excellente mère! elle vient les livrer.
Elle avance, elle approche à ma voix qui l'appelle;
La voilà sur le pont!... Son fils n'est pas près d'elle!

(*Avec fureur.*)

Elle vient sans son fils! Tu mentais, tu mentais!
Faux espoir, sois maudit; et vous, que je sentais
Vous dresser pour le meurtre en frissonnant de joie,
A bas! ongles du tigre : on m'a ravi ma proie.

LE DUC D'YORK, *en dehors.*

Édouard!

GLOCESTER.

Est-ce un rêve?

LE DUC D'YORK, *de même.*

Édouard!

GLOCESTER.

Je l'entends.
Il la devançait donc? Voilà de ces instants
Où l'émotion tue, où la joie assassine.

(*Riant malgré lui.*)

Folle, tu me trahis; rentre dans ma poitrine:
Rentre, obéis, meurs là! Je règne: ils sont à moi.

SCÈNE VIII.

GLOCESTER, ÉDOUARD, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

(*S'élançant vers le roi.*)

Mon frère! où le trouver?... Mon Édouard!

ÉDOUARD, *en l'embrassant.*

C'est toi,
Toi, Richard!

LE DUC D'YORK.

Le premier. Vois, je suis hors d'haleine;
J'ai couru!... Pour m'atteindre on eût perdu sa peine:

(*A Glocester.*)

Je venais t'embrasser. Mon oncle, c'est bien lui;
C'est lui; je le revois. De retour aujourd'hui,
Tu ne t'en iras plus? non, jamais?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

RICHARD, *lui tendant les bras.*

Jamais. Ah! que je t'aime! Encor, encor!

ÉDOUARD.

Mon frère!

(*Ils s'embrassent de nouveau.*)

SCÈNE IX.

GLOCESTER, ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LA COUR, *puis* TYRREL.

GLOCESTER, *à la reine en lui montrant les princes.*

Regardez, milady : quels transports que les leurs!
Ce spectacle touchant m'attendrit jusqu'aux pleurs.

ÉDOUARD.

Ma mère, enfin, c'est vous!

ÉLISABETH.

Oui, mon fils, oui, ta mère;
Celle qui te chérit, dont la douleur amère
De son pauvre exilé rêvait, parlait toujours,
Qui souffrait de tes maux, qui consumait ses jours
A trembler pour les tiens, à pleurer, à se plaindre,
Qui pleure, mais de joie, et n'a plus rien à craindre.

LE DUC D'YORK.

C'est votre favori.

ÉLISABETH, *souriant.*

Jaloux!

LE DUC D'YORK.

Non, pas jaloux;
Bien heureux!

ÉLISABETH.

Ah! tenez, tenez; partagez-vous
Tous ces gages d'amour passant de l'un à l'autre,
Mes transports, mon bonheur qui s'accroît par le vôtre.
Je veux de mes baisers vous couvrir à la fois.
(*A Glocester.*)
Tenez!... Pardon, milord; il fut absent deux mois.

GLOCESTER.

On vous pardonne tout, hors la crainte insensée
Qui de fuir votre fils vous donna la pensée.

ÉLISABETH, *à Édouard.*

Te fuir!... Quoi! je l'ai fait! Ah! j'en ai bien souffert.
Aussi, quand Buckingham à nos yeux s'est offert,
Quand j'ai lu cette lettre et si bonne et si tendre...

ÉDOUARD.

Ma lettre?

ÉLISABETH.

Elle est charmante... alors, sans rien entendre,
Je voulais devancer nos pontifes sacrés.
Que leur zèle pieux les a bien inspirés!
(*A Glocester.*)
Que de remercîments je vous dois à vous-même,
(*Aux seigneurs de la cour.*)
A vous, milords, au peuple! Édouard, comme il t'aime!
Tous bénissaient ton nom; leur supplique à la main,
Tous de leurs vœux pour toi m'assiégeaient en chemin.
(*Montrant les placets qu'un des lords a placés sur la table.*)
Vois ce que je t'apporte.

GLOCESTER.

Encor du bien à faire,
Du mal à réparer!

ÉDOUARD.

Voyons!

LE DUC D'YORK.

C'est mon affaire.

ÉLISABETH.

C'est celle du régent.

GLOCESTER.

Richard a plein pouvoir.

LE DUC D'YORK.

Bon! le trésor public y passera ce soir.

GLOCESTER.

Faites beaucoup d'heureux, pourtant pas d'imprudences.

LE DUC D'YORK, *distribuant les pétitions.*

Pour vous, milord; pour vous, et pour Leurs Éminences!
Tout ce qui reste à moi!

ÉLISABETH, *à Edouard.*

Mes ennuis, mon chagrin,
Les as-tu partagés?

LE DUC D'YORK, *à Glocester.*

Ah! mon oncle, un marin,
Pauvre, manquant de tout...

GLOCESTER.

J'accorde cent guinées.

LE DUC D'YORK.

Deux cents.

GLOCESTER.

Mais prenez garde!

LE DUC D'YORK.

Oh! je les ai données:
Il s'appelle Édouard.

GLOCESTER.

C'est un titre pour moi.

LE DUC D'YORK.

Vous m'approuvez aussi, vous, monseigneur et roi?

ÉDOUARD.

De grand cœur, milord duc.

ÉLISABETH, *à Edouard, qui lui baise les mains.*

Mais laissez : qu'on vous voie;
Que de vous regarder on ait au moins la joie.
Cher enfant, sur ce front que je trouve embelli,
De la santé pourtant les couleurs ont pâli.

ÉDOUARD.

Ce n'est rien.

GLOCESTER.

De ses traits la grâce est plus touchante.

ÉLISABETH.

Trop pour sa mère.

LE DUC D'YORK, *se levant, un papier à la main.*

O ciel!

ÉLISABETH.

D'où vient votre épouvante?

LE DUC D'YORK.

Au milieu des placets dans vos mains déposés,
Cet écrit...

ÉDOUARD.

Comme il tremble!

LE DUC D'YORK.

Ah! ma mère, lisez.

GLOCESTER.

Donnez, donnez-le-moi, cet écrit si terrible.

LE DUC D'YORK.

(*A Glocester.*) (*A la reine.*)
Non, vous ne l'aurez pas. Lisez.

ÉLISABETH, *après avoir parcouru le papier.*
Est-il possible?
Rivers!...

ÉDOUARD, *à la reine.*
Vous frémissez!

ÉLISABETH, *à Glocester.*
Rivers! quel est son sort?

GLOCESTER.
Reine, je vous l'ai dit.

ÉLISABETH.
Il est mort! il est mort!

ÉDOUARD.
Lui! grand Dieu!

ÉLISABETH.
Cette nuit.

GLOCESTER.
Mensonge invraisemblable!
De cet acte inhumain qui donc serait coupable?

ÉLISABETH.
Vous me le demandez?

GLOCESTER.
Sans doute.

ÉLISABETH.
C'est celui
Qui ne veut pas, milord, me laisser un appui.
Hastings qu'il a frappé, Rivers qu'il assassine,
N'ont point lassé son bras, armé pour ma ruine :
Un noble ami, comme eux, s'est déclaré pour nous;
J'apprends que, par miracle échappant à ses coups,
Cet ami, Buckingham...

GLOCESTER.
Eh bien?

ÉLISABETH.
D'un nouveau crime
Faillit, en me quittant, devenir la victime.

ÉDOUARD.
Quel est son assassin?

GLOCESTER.
Quel est-il? répondez :
Encore un coup, son nom?

ÉLISABETH.
Vous me le demandez!

GLOCESTER.
Je ne demande plus ce que je dois prescrire.
Parlez, je le veux.

ÉLISABETH.
C'est... Je n'ose pas le dire :
Non, je ne l'ose pas.

GLOCESTER.
Qui vous retient? Pourquoi
Ne ne pas couronner l'œuvre en disant que c'est moi?
J'aurai sacrifié Rivers à ma vengeance,
Moi, dont il tient son rang, son titre, sa puissance;
Rivers, qui, sans penser qu'on l'immole en chemin,
Arrive, et dans ses bras va me presser demain.
Plus coupable, j'ai pris Buckingham pour victime,
Moi qui l'admis quinze ans dans mon commerce intime;
Moi, qui, ce soir encor, par mon cœur entraîné,
Ici, dans le lieu même où je suis soupçonné,
A Sa Grâce, à vous tous, l'offrais comme un modèle,
Et par les mains du roi récompensais son zèle
De qui vient cet écrit où je suis désigné?

ÉLISABETH.
Ah! d'un ami sans doute.

GLOCESTER, *se couvrant.*
Il n'est donc pas signé!
Mensonge et trahison! Le régent du royaume,
Bravé, calomnié, n'est-il plus qu'un fantôme?
Qu'une ombre? mon pouvoir, immense, illimité,
Pour borne cependant n'a que ma volonté.

ÉLISABETH, *avec terreur.*
Il est trop vrai.

GLOCESTER, *promenant ses regards sur l'assemblée.*
Celui qui, dans le fond de l'âme,
Tiendrait pour vérité cette imposture infâme,
Sentirait mon courroux l'écraser de son poids,
Si des yeux seulement il me disait : J'y crois.

ÉLISABETH, *à part.*
Ils se taisent.

GLOCESTER.
Veut-on ramener la noblesse
Aux jours où, de l'État souveraine maîtresse,
Une femme régnait, qui nous opprimait tous,
Qui semait à plaisir la discorde entre nous,
Et faisant condamner le frère par le frère,
Sur Clarence...

ÉLISABETH, *indignée.*
Ah! milord!

ÉDOUARD, *s'élançant vers Glocester.*
Vous insultez ma mère!

GLOCESTER.
La veuve de lord Gray ne nous gouverne pas.

ÉDOUARD, *à Glocester.*
La veuve d'Édouard! la reine! Chapeau bas,
(*Joignant le geste à la parole.*)
Chapeau bas devant elle!

ÉLISABETH.
Ah! qu'as-tu fait?

LE DUC D'YORK.
Courage!
Bien, mon frère, c'est bien!

ÉLISABETH.
(*Au roi.*) (*A Glocester.*)
Édouard!... A son âge,
(*Revenant au roi.*)
On s'emporte aisément. O mon fils, contiens-toi.
(*A Glocester.*)
Pardon! j'ai tous les torts; dans un moment d'effroi...
Une mère... Ah! pardon!

GLOCESTER.
Voilà comme on me traite;
Et l'on vient s'excuser lorsque l'insulte est faite.
Jugez de l'avenir qui s'annonce pour vous :
On prétend gouverner le fils comme l'époux.
Si je n'ai pu dompter ma trop juste colère,
De mon royal neveu la leçon fut sévère,
Et vous apprend, milords, que, muets sous l'affront,
Vous devez le subir sans relever le front.
Je saurai toutefois combattre une influence
Qui peut des nobles pairs alarmer la prudence,
Je le veux, et la Tour est l'asile assuré
Où nous veillerons tous sur un dépôt sacré.

ÉLISABETH.
Nous séparez-vous?

GLOCESTER.

Non : vous le verrez sans cesse;
Et, par raison, j'espère, autant que par tendresse,
Vous lui répéterez que je tiens d'Édouard
Un pouvoir dont son rang l'affranchira plus tard;
Mais qu'aujourd'hui le roi, soumis à ma puissance,
Si je lui dois respect, me doit obéissance.

ÉDOUARD.

Je suis loin d'attenter à ces droits souverains
Que mon père en mourant déposa dans vos mains;
Mais respectez sa veuve à l'égal de lui-même,
Ou je n'attendrai pas, portant son diadème,
Que son ombre me dise une seconde fois :
Mon fils, venger sa mère est le plus saint des droits.
Sortons : de ces débats prolonger le scandale,
C'est abaisser par trop la majesté royale.
Venez, reine.

GLOCESTER, *aux seigneurs de la cour.*

Milords, je ne vous retiens pas.
(*A Edouard, en prenant un flambeau.*)
Votre premier sujet va précéder vos pas.

ÉDOUARD.

Épargnez-vous ce soin.

GLOCESTER, *marchant devant lui.*

Un tel devoir m'honore.

LE DUC D'YORK, *à Edouard.*

Tu viens d'agir en roi : je t'aime plus encore.

ÉLISABETH, *arrêtant Glocester.*

Ah! par pitié, mon frère, un mot!

GLOCESTER, *donnant le flambeau à Tyrrel.*

Remplacez-nous,
Gouverneur de la Tour.

(*Toute la cour s'éloigne.*)

SCÈNE X

GLOCESTER, ÉLISABETH.

GLOCESTER.

Parlez, que voulez-vous?
J'écoute, milady.

ÉLISABETH.

Sans colère?

GLOCESTER.

J'écoute.

ÉLISABETH.

Sur ce qui m'alarmait je n'ai plus aucun doute,
Aucun, soyez-en sûr.

GLOCESTER.

Doutez, ne doutez point,
Que m'importe?

ÉLISABETH.

Avant peu si Rivers vous rejoint,
Comme vous l'affirmez...

GLOCESTER.

La reine, en sa présence,
Voudra bien par bonté croire à mon innocence.
Confiance admirable!

ÉLISABETH.

Ah! j'y crois maintenant;
Je connais mon erreur : j'y crois.

GLOCESTER.

En frissonnant.

ÉLISABETH.

Lui, condamné par vous! il ne pouvait pas l'être;
L'effroi me rendait folle; il respire.

GLOCESTER.

Peut-être.

ÉLISABETH.

Aux jours de Buckingham on n'a pas attenté!

GLOCESTER.

Pourquoi pas?

ÉLISABETH.

J'étais folle, oui, folle, en vérité.
Me voilà de sang-froid; voyez, je suis tranquille.
Mes enfants, grâce à vous, ont la Tour pour asile.

GLOCESTER.

Je leur veux tant de mal!

ÉLISABETH.

Ils seraient bien ingrats,
S'ils pouvaient le penser.

GLOCESTER.

Pas du tout.

ÉLISABETH.

Dans vos bras,
Sous vos yeux, il n'est rien que pour eux je redoute...
Pourtant dans cet écrit...

GLOCESTER.

Encor...

ÉLISABETH.

C'est qu'on ajoute...
Pardon!

GLOCESTER.

Quoi?

ÉLISABETH

Qu'à la Tour... Mais c'est faux; je le sais.

GLOCESTER.

Achevez : qu'à la Tour?...

ÉLISABETH.

Leurs jours sont menacés.
Mais je ne le crois pas; non, je vous le proteste.

GLOCESTER.

Pourquoi donc, milady? c'est vrai comme le reste.

ÉLISABETH.

D'un soupçon outrageant, pardon! cent fois pardon!
Ah! je vous le demande avec tout l'abandon,
L'amour, le désespoir d'une mère éperdue :
Que leur vie en danger soit par vous défendue.

GLOCESTER, *avec douceur.*

Calmez-vous donc; quel bras peut les atteindre ici?

ÉLISABETH.

O mon Dieu! de Rivers vous me parliez ainsi.

GLOCESTER, *en souriant.*

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est ainsi que je vous vis sourire.

GLOCESTER.

Eh bien?

ÉLISABETH, *avec explosion.*

Rivers est mort!

GLOCESTER.

Vous osez le redire?

ÉLISABETH.

Oui, contre l'évidence en vain je me défends;
Oui, mort; et vous vouliez tuer mes deux enfants!

GLOCESTER.

Moi!

ÉLISABETH.

Vous, leur protecteur, leur père!... C'est horrible!
Et c'est vrai, cependant, c'est vrai, mais impossible.
Vous ne le pourrez pas : je serai là, debout,
Sur le seuil de leur porte, à leur chevet, partout,
Et le jour, et la nuit, sans sommeil, sans relâche,
L'œil ouvert, la main prête à repousser un lâche,
Un monstre...

GLOCESTER.

Milady!

ÉLISABETH, *qui le regarde en face.*

Je n'ai pas peur de vous.
Buckingham vit; il s'arme, il soulève pour nous
Ses partisans, les miens, le peuple, Londre entière;
Il viendra, nous viendrons, lui, tous, moi la première
Les sauver, vous punir.

GLOCESTER.

Mère imprudente, assez!
Savez-vous qui je suis et qui vous menacez?

ÉLISABETH.

Je ne menace pas, j'implore, je conjure,
Par mes pleurs, par leur sang, au nom de la nature,
Au nom de leur danger... Il m'inspire; écoutez :
Vous le disiez tantôt, leurs droits sont contestés.
Pourquoi donc les tuer, ces deux tendres victimes?
S'ils sont de mes amours les fruits illégitimes,
Leurs droits n'existent plus; ils vivent; vous régnez.

GLOCESTER.

Qu'entends-je!

ÉLISABETH.

C'est en vain que vous vous indignez.
Crime ou non, j'y consens: leurs droits, je vous les
En les déshéritant ma honte vous couronne. [donne;
S'il faut, pour le sauver, que le fils d'Édouard
Soit... ah! l'horrible mot! un bâtard, un bâtard!
Eh bien! il le sera : je signe tout.

GLOCESTER.

Vous, reine!
Vous me feriez penser qu'on a dit vrai.

ÉLISABETH.

La haine
Le croira, le dira; que m'importe? Ils vivront.
Pour prix du déshonneur imprimé sur mon front,
Pour prix du crime enfin dont je me rends coupable,
Car c'en est un, milord, affreux, abominable,
Rendez, rendez-les-moi, ces enfants adorés!
Rendez-moi mes deux fils! Ah! vous me les rendrez.
Pitié! c'est à genoux, mains jointes, que leur mère
Vous demande pitié...

GLOCESTER.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Ah! mon frère!
Mon roi!

GLOCESTER.

De vos affronts ce titre est le plus grand.
M'immoler vos deux fils en les déshonorant!

ÉLISABETH, *s'attachant à ses vêtements.*

Pitié!

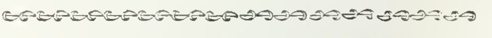
GLOCESTER, *qui la repousse.*

Pour m'épargner l'horreur de vous entendre,
Je sors.

SCÈNE XI.

ÉLISABETH, *se relevant.*

C'est donc à toi, mon Dieu, de me les rendre!
Cherche-leur des vengeurs; tu leur en trouveras.
Où courir?... je l'ignore : où tu me conduiras.
Mais le soin de leurs jours dans ces murs te regarde :
Que ton œil soit sur eux; que ton bras me les garde;
Tu m'en réponds, grand Dieu! moi, prête à tout braver,
Je veux bien mourir, moi; mais je veux les sauver.



ACTE TROISIÈME

Une chambre à la Tour; une fenêtre dont les rideaux sont fermés; une porte latérale, et une autre dans le fond, au-dessus de laquelle est une ouverture garnie de barreaux; un lit où couchent les deux princes.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, *assis sur le lit;* LE DUC D'YORK, *sur un siége, près de lui, tenant un livre.*

LE DUC D'YORK.

De m'écouter, milord, vous me ferez la grâce,
Ou je ne lirai plus.

ÉDOUARD.

La lecture me lasse.

LE DUC D'YORK.

Voyez sur ce fond d'or la Madeleine en pleurs;
(*Tournant la page.*)
Du dragon de saint George admirez les couleurs.

ÉDOUARD.

Je l'ai tant vu, Richard!

LE DUC D'YORK.

Eh bien, mon cher malade
Veut-il que je lui chante une vieille ballade?

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORK.

Irai-je danser pour l'égayer un peu?

ÉDOUARD.

Reste.

LE DUC D'YORK.

Veut-il jouer?

ÉDOUARD.

Je n'ai pas cœur au jeu.

LE DUC D'YORK, *se levant.*

Je me dépite enfin.

ÉDOUARD.

Tu me laisses?

LE DUC D'YORK.

Que faire?
On vous propose tout, rien ne peut vous distraire.

ÉDOUARD.

C'est que je souffre.

LE DUC D'YORK, *revenant.*

Ami, conte-moi tes tourments.
Aussi, pourquoi nourrir ces noirs pressentiments?
Quand, sans bruit, ce matin j'ai quitté notre couche,
Tu dormais, des sanglots s'échappaient de ta bouche.

ÉDOUARD.

Verrai-je donc toujours ces roses de Windsor?

LE DUC D'YORK.

Un rêve t'agitait; il te poursuit encor
Dis-le-moi.

ÉDOUARD.

Tu rirais.

LE DUC D'YORK.

Pourquoi? s'il est terrible,
Je promets d'avoir peur; parle.

ÉDOUARD.

C'est impossible:
Il était si confus, si vague!

LE DUC D'YORK.

Je le veux.

ÉDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.
Je t'ai dit: « Viens, Richard, ma mère nous appelle. »
Et, te prenant la main, je voulais fuir près d'elle
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir avancer,
Et toujours, mais en vain.

LE DUC D'YORK.

Oh! c'est vrai: dans un rêve
On s'élance, on veut fuir; on ne peut pas. Achève.

ÉDOUARD.

Tout à coup, à Windsor je me crus transporté.
Le feuillage tremblait par les vents agité;
Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs char-
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes, [mes.
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi,
Et tu me dis alors : « Mon frère, un d'eux, c'est toi :
L'autre, c'est moi.» Soudain le fer brille. O prodige!
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige.
Comme si c'était moi qui le perdais, ce sang,
Mon cœur vint à faillir; ma main, en se baissant
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfants les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus; mais j'entendis des voix
Qui disaient: Portez-les au tombeau de nos rois.

LE DUC D'YORK.

J'en suis encore ému... Cette fois je me fâche;
C'est ta faute, Édouard : tu sembles prendre à tâche
D'offrir à ton esprit mille objets attristants;
Et puis tu dis après : Je souffre... il est bien temps!
Au lieu de te livrer à la mélancolie,
Lève-toi, viens, courons, faisons quelque folie.
Aussi gai qu'un beau jour, j'étends à mon réveil,
Comme les papillons, mes ailes au soleil,
Et me voilà parti, sautant, volant...

ÉDOUARD.

L'espace,
Il te manque, Richard.

LE DUC D'YORK.

D'accord, mais je m'en passe,
Ou, pour donner le change à ma captivité,
Je maudis mon cher oncle en toute liberté.
Suis mon exemple; allons, la colère soulage.

ÉDOUARD.

Devais-je m'emporter jusqu'à lui faire outrage?
On le calomniait, il s'en est indigné;
A souffrir cet affront qui se fût résigné?
Quand un roi sent ses torts, il faut qu'il les répare.

LE DUC D'YORK.

Ne t'en avise pas, ou, je te le déclare,
Je te fuis.

ÉDOUARD, *souriant.*

Si tu peux.

LE DUC D'YORK.

Alors j'ai donc raison,
Puisque tu reconnais qu'il nous tient en prison.

ÉDOUARD.

Lui?

LE DUC D'YORK.

Depuis trois grands jours.

ÉDOUARD.

Non, ta haine exagère.

LE DUC D'YORK.

Si nous n'étions captifs, nous aurions vu ma mère.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LE DUC D'YORK.

De la Tour le nouveau gouverneur...

ÉDOUARD.

Sir Tyrrel?

LE DUC D'YORK.

J'en conviens, c'est un homme d'honneur,
Qui, se prenant pour moi d'une folle tendresse,
Se plaît à me conter les tours de sa jeunesse.
Eh bien! tout bon qu'il est, au fond c'est un geôlier.

ÉDOUARD.

Je te trouve avec lui beaucoup trop familier.

LE DUC D'YORK.

Sois digne: tu le dois. Mais moi, je le ménage,
J'ai découvert son faible, et j'en prends avantage.
S'il nous vient du dehors quelques jeux ou des fruits,
Quelque livre attachant qui trompe nos ennuis,
C'est lui qui le veut bien.

ÉDOUARD.

Il fait plus: il nous laisse
Sur le balcon voisin sortir quand le jour baisse.

LE DUC D'YORK.

Là, je rêve à mon tour, mais plus gaîment que toi:
Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi;
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles;
Sur la Tamise en feu je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser dans ses rayons.

ÉDOUARD.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise

Vers cette femme en deuil sur une pierre assise!
C'était ma mère!

LE DUC D'YORK.

Hélas!

ÉDOUARD.

Je la vis le premier.

LE DUC D'YORK.

Non, c'est moi.

ÉDOUARD.

C'est bien moi. Je n'osais pas crier;
Les bras tendus, l'œil fixe et l'oreille attentive,
J'écoutais les sanglots de cette ombre plaintive.
Que de fois dans les airs mon mouchoir a flotté!

LE DUC D'YORK.

Quel bonheur quand le sien vers nous s'est agité!
Mais tous nos signes vains et nos baisers sans nombre
Se sont perdus bientôt dans les vents et dans l'ombre.

ÉDOUARD.

Nous ne la verrons plus.

LE DUC D'YORK.

Conserve donc l'espoir.
Nous la verrons, te dis-je, aujourd'hui, dès ce soir.
Ami, c'est sans raison qu'aux terreurs tu te livres.
Chut! j'entends sir Tyrrel.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, TYRREL.

TYRREL.

Milords, voici des livres.
(*Il les dépose sur la table.*)
L'archevêque d'York, en vous les adressant,
Vous offre ses respects.

ÉDOUARD.

Je suis reconnaissant.

LE DUC D'YORK.

Bon archevêque! il pense à nos longues soirées;
Aussi les deux captifs baisent ses mains sacrées.

TYRREL.

Vous captifs!

ÉDOUARD.

Je le crois.

TYRREL.

Peut-être pour un jour
Un vieil usage encor vous confine à la Tour;
Triste noviciat d'une grandeur prochaine:
De l'ennui l'étiquette est cousine germaine;
Mais vous croire captifs!

LE DUC D'YORK.

De notre liberté
Sir Tyrrel à vingt ans se fût-il contenté?

TYRREL.

Moi, qui n'ai pas, milords, votre aimable innocence.
En fait de liberté j'aime un peu la licence;
Mais j'ai tort: ainsi donc ne me consultez pas.

LE DUC D'YORK.

Moins on goûte ce bien, et plus il a d'appas.
Celui qui me rendrait ma liberté ravie
Serait récompensé par delà son envie.

TYRREL.

Le régent ne veut pas prolonger vos regrets;
Et du couronnement il presse les apprêts.

ÉDOUARD.

C'est sûr?

TYRREL.

Vous ne pouvez manquer à cette fête.

LE DUC D'YORK.

Ni vous non plus, sir Jame, et je vous tiendrai tête:
Nous porterons tous deux sa royale santé.

TYRREL.

Tant que milord voudra.

LE DUC D'YORK.

Quelle docilité!
Et, comme on vous connaît certaine fantaisie,
On vous fera raison avec du malvoisie.

TYRREL.

C'est un ancien ami fêté dans mes beaux jours;
Il m'a trahi, l'ingrat; mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Comment?

TYRREL.

Je ris, milord.

LE DUC D'YORK, *en montrant Tyrrel*

Oh! j'en sais sur son compte;
Bien qu'il m'en cache encor plus qu'il ne m'en raconte.

TYRREL.

(*A Richard.*) (*A part, avec attendrissement.*)
C'est vrai. Comme il ressemble à mon pauvre Tomi!
Je crois le voir.

ÉDOUARD.

Sir Jame, êtes-vous notre ami?

TYRREL.

N'en doutez point.

ÉDOUARD.

D'un fils accueillez la demande.

LE DUC D'YORK, *prenant la main de Tyrrel et le caressant.*

Il m'aime tant! pour moi sa complaisance est grande,
Il ferait tout pour moi, n'est-ce pas?

ÉDOUARD, *lui prenant la main de l'autre côté.*

Voulez-vous
Que ma mère à la Tour passe une heure avec nous?

TYRREL, *embarrassé.*

Jusqu'ici sans obstacle elle fût parvenue,
Si...

LE DUC D'YORK.

Pourquoi nous tromper? je sais qu'elle est venue.

TYRREL.

Vous, milord!

LE DUC D'YORK.

C'est mon cœur qui me le révéla:
Ses battements tantôt m'ont dit qu'elle était là.

ÉDOUARD, *à Tyrrel.*

Promettez!

TYRREL.

Je ne puis.

LE DUC D'YORK, *montrant à Tyrrel sa main pleine de guinées.*

Eh bien, j'en cours la chance:

Toutes ces pièces d'or contre un mot d'espérance!
Promettez, si je gagne.

TYRREL.

Ah! milord!...

LE DUC D'YORK.

Pair ou non?

ÉDOUARD.

Richard!

LE DUC D'YORK.

Allons! Tyrrel.

TYRREL, *enchanté.*

Charmant petit démon!
Pair.

LE DUC D'YORK.

(*Avec tristesse.*)
Comptons. J'ai perdu.

TYRREL.

Sa douleur me fait peine.
(*Ramassant les guinées qui sont sur la table.*)
C'est mon bien, je le prends... mais vous verrez la reine,
Vous la verrez.

ÉDOUARD.

Vraiment?

TYRREL.

Oui, j'en donne ma foi

LE DUC D'YORK, *l'embrassant.*

Je t'ai dupé, Tyrrel; je gagne plus que toi.

TYRREL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Son baiser m'a fait mal. La soirée est si belle!
Sur le balcon, milords, sa fraîcheur vous appelle:
Voulez-vous en jouir?

LE DUC D'YORK.

De grand cœur.

ÉDOUARD, *à Tyrrel, qui est allé ouvrir la porte.*

A revoir!
(*Revenant.*)
Sir Jame est trop loyal pour tromper notre espoir!

TYRREL.

Milord, comptez sur moi.

LE DUC D'YORK.

J'y compte et je te quitte.
(*Revenant.*)
D'une dette d'honneur dans le jour on s'acquitte.

TYRREL.

A qui le dites-vous!

LE DUC D'YORK.

Adieu!
(*Il sort en sautant.*)

SCÈNE III.

TYRREL, *seul.*

L'aimable enfant!
Sans regretter son or, il s'en va triomphant.
(*Après une pause.*)
Il sera beau joueur... Même beauté! même âge!
J'ai cru sentir encor passer sur mon visage
Ces lèvres qui jadis... non, froides pour jamais!
Plus jamais de baisers des lèvres que j'aimais.
Mortes, mortes!... Pourquoi cette retraite austère?
Le sacre dans deux jours va les rendre à leur mère;
Qu'ils l'embrassent plus tôt, le mal n'est pas si grand.
La reine est là, chez moi, priant tout bas, pleurant,
Toujours là, comme un marbre, immobile à sa place.
Nous autres vieux pécheurs, dont le cœur est de glace
Contre des pleurs de femme, un enfant nous émeut:
Ce petit vaurien-là fait de moi ce qu'il veut.
Ah! c'est qu'il lui ressemble! On s'approche; silence!
La lueur des flambeaux m'annonce sa présence:
C'est le régent. Sans doute il vient leur déclarer
Qu'on a fixé le jour qui doit les délivrer.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, TYRREL.

(*Un officier de la Tour, qui précède le régent, pose un flambeau sur la table, et se retire.*)

GLOCESTER.

Où sont-ils?

TYRREL, *montrant la porte latérale.*

Là, milord.

GLOCESTER.

Va fermer cette porte.

TYRREL.

Si c'est la liberté que Votre Grâce apporte,
Je vais les appeler.

GLOCESTER.

N'as-tu pas entendu?
(*A Tyrrel, qui revient après avoir obéi.*)
Buckingham vit, Tyrrel.

TYRREL.

Il s'est bien défendu.

GLOCESTER.

Tu l'as mal attaqué.

TYRREL.

J'affirme le contraire;
Mais après tout, milord, coup nul: c'est à refaire.

GLOCESTER.

J'attendais mieux de toi.

TYRREL.

Si le temps m'eût permis
De prendre pour seconds deux de mes bons amis...

GLOCESTER.

Qui se nomment?

TYRREL.

Dighton et Forrest; je vous jure
Qu'en dépit du hasard la partie était sûre.

GLOCESTER.

Jusqu'à moi ces noms-là ne sont pas parvenus.

TYRREL.

Leur grand défaut pourtant n'est pas d'être inconnus.

GLOCESTER.

Ces gens sont sous ta main?

TYRREL.

Et dès lors sous la vôtre.

GLOCESTER.

Ils pourront avant peu me servir l'un et l'autre.

TYRREL.

Parlez, ils frapperont.

GLOCESTER.

Toi présent.

TYRREL.

Me voici.

GLOCESTER.

Sous mes yeux.

TYRREL.

Quand, milord?

GLOCESTER.

Ce soir.

TYRREL.

Où donc?

GLOCESTER, *indiquant le lit du doigt.*

Ici.

TYRREL, *avec horreur.*

Quoi! le régent voudrait...

GLOCESTER.

C'est le roi d'Angleterre
Qui te parle et qui veut.

TYRREL.

Le roi!

GLOCESTER.

Pourquoi le taire?
Nos prélats et nos lords m'ont proclamé.

TYRREL.

Vous!

GLOCESTER.

Moi.

TYRREL.

Mais le peuple...

GLOCESTER.

Le peuple a dit : Vive le roi!
Que voulais-tu qu'il dît?... Qu'importe la personne?
Vive le roi, pour lui c'est vive la couronne.
Le sacre dès demain la mettra sur mon front.
Buckingham et les siens contre moi s'armeront;
Ils veulent m'arracher mes captifs par la force,
Et, pour jeter au peuple une trompeuse amorce,
Répandent qu'Édouard m'apparaîtra demain,
Libre dans Westminster et le sceptre à la main.
Comme il suffit, Tyrrel, d'un roi dans un royaume,
Je veux, s'il m'apparaît, qu'il ne soit qu'un fantôme.

TYRREL.

Ah! celui-là, milord, troublera mon sommeil.
Si vous les aviez vus, hier, à leur réveil,
Les yeux encor fermés, le plus jeune des frères
Tenant encore entre eux ce livre de prières!
Leurs bras nus se cherchaient l'un vers l'autre étendus;
Sur ce lit leurs cheveux retombaient confondus;
Leurs bouches qui s'ouvraient, comme pour se sourire,
Semblaient avoir en songe un mot tendre à se dire.
Si vous les aviez vus, vous-même, épouvanté
Devant tant d'abandon, de grâce et de beauté,
Vous auriez dit, milord : Il faut trop de courage
Pour détruire du ciel le plus charmant ouvrage!

GLOCESTER.

Pourtant tu m'appartiens.

TYRREL.

Oui, je me suis donné;
Oui, vendu pour de l'or, vendu comme un damné,
Je l'ai reçu, cet or, et, s'il fallait le rendre,
Il est déjà trop loin pour savoir où le prendre.
Désignez donc un homme, et son sang vous est dû,
Un homme, et j'obéis, car je me suis vendu;
Mais deux enfants si beaux, deux faibles créatures,
M'appelant, murmurant mon nom dans leurs tortures,
Les étouffer!

GLOCESTER.

(*Le contenant.*)
Tyrrel!

TYRREL.

Pourquoi? sous les verrous [tous.
Qu'ils vivent pour moi seul, et qu'ils soient morts pour
Mort comme eux je veux bien garder leur sépulture;
Je m'y plonge; ou plutôt qu'Édouard sous la bure,
Par les ciseaux d'un moine à l'autel couronné,
Ait pour royaume un cloître où je l'aurai traîné:
Je l'y traîne et le laisse au fond de sa retraite;
Car je suis, j'en conviens, mauvais anachorète.
Mais l'autre, je l'emmène en France, à l'étranger,
Loin, si loin, que sa vie est pour vous sans danger;
Je lui donne les mœurs, les goûts que j'ai moi-même,
Mes vices, s'il le faut... Que voulez-vous? Je l'aime.
J'aime en lui le seul bien qui m'ait coûté des pleurs:
Mon Tomy, mon trésor de joie et de douleurs,
L'astre qui rayonnait sur mes nuits enivrantes,
L'enfant qui m'a baisé de ses lèvres mourantes.
Traitez-moi de rêveur, de fou, si vous voulez;
Mais quand je vois ses yeux, ses longs cheveux bouclés,
Je me sens tressaillir jusqu'au fond des entrailles;
Lorsque leurs cris aigus frapperaient ces murailles,
C'est de mon fils, milord, que j'entendrais les cris:
Je ne peux pas pour vous assassiner mon fils.

GLOCESTER.

(*A part.*) (*A Tyrrel.*)
Je l'avais dit, pas un! Allons, calme ta tête..
A ton projet, Tyrrel, il se peut qu'on s'arrête:
C'est accorder leur vie avec ma sûreté.
Nous y réfléchirons; mais reprends ta gaîté.
Quelques joyeux amis, que le plaisir amène,
Viennent fêter ici ma royauté prochaine.

TYRREL.

Cette nuit?

GLOCESTER.

A demain les travaux importants!
Pour cette nuit encor revenons à vingt ans;
Sois l'homme d'autrefois. Je veux que cette orgie
Surpasse en beau désordre, en brûlante énergie,
En joie, en mets exquis, comme en vins généreux,
Tous tes vieux souvenirs retrempés dans ses feux.

TYRREL.

Non, milord.

GLOCESTER.

Refuser, qui? toi! c'est impossible.
Pourquoi?

TYRREL.

Non, par pitié; mon ivresse est terrible.

GLOCESTER.

Aussi je compte bien que sir Jame aujourd'hui
Saura devant son roi rester maître de lui.
Craint-il de n'avoir pas une tête assez forte
Pour calculer les points que le dé nous apporte?

TYRREL, *vivement.*

On jouera?

GLOCESTER.

Des trésors : tes yeux vont s'enflammer,
Lorsque sur le tapis tu verras s'abîmer,
S'engloutir en un coup plus d'or, plus de richesse,
Que n'en ont dévoré vingt nuits de ta jeunesse.

TYRREL, *à part.*

Oh! le démon me tente.

GLOCESTER.

Oui, trésor sur trésor,
Risqués par nous, perdus, gagnés, perdus encor,
Tandis que dans sa course un bol intarissable,
Dont les flots à plein bord circulent sur la table,
Dont la vapeur s'exhale en parfumant les airs,
Aux reflets des enjeux vient mêler ses éclairs.
Ils sont aux mains : l'or brille et le punch étincelle;
Veux-tu laisser languir la veine qui t'appelle?
Veux-tu laisser mourir ta fortune en espoir?
Le veux-tu?... libre à toi!

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, *avec indifférence.*

Si le devoir,
Le scrupule est plus fort...

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, *de même.*

Suis ton envie.

TYRREL.

Je ne puis reculer sans manquer à ma vie.

GLOCESTER.

Sans te perdre d'honneur.

TYRREL.

Longs jours à Richard Trois,
Et bonheur à Tyrrel!

ÉDOUARD, *en dehors.*

Sir James!

TYRREL.

C'est sa voix;
C'est Édouard.

GLOCESTER, *froidement.*

Eh bien! qu'as-tu donc?

TYRREL.

Rien.

GLOCESTER.

Qu'il vienne.
(*A part, tandis que Tyrrel va ouvrir la porte.*)
Quand j'achète ton bras, c'est pour qu'il m'appartienne,
Pitoyable rêveur!

SCÈNE V.

GLOCESTER, TYRREL, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à Tyrrel.*

Entendez-vous ces cris?
A ces joyeux transports nous sommes-nous mépris?
Annoncent-ils le jour de notre délivrance?...
(*Apercevant Glocester.*)
Ah! milord, confirmez cette douce espérance:
Venez-vous nous chercher?

GLOCESTER, *qui fait un pas pour se retirer.*

Pas encor.

ÉDOUARD.

Vous sortez?

GLOCESTER.

Réclamés par l'État, mes instants sont comptés;
Je les dois au travail.

ÉDOUARD.

Est-ce pour hâter l'heure
Où nous devons quitter cette triste demeure?
Que j'en serais touché!

GLOCESTER.

D'ailleurs je dois penser
Que ma vue importune ici pourrait lasser.

ÉDOUARD.

Ah! vous me jugez mal, et j'ai l'âme assez haute
Pour savoir au besoin reconnaître une faute.
Je n'ai pu maîtriser mon premier mouvement;
Mais je le crois injuste et mon cœur le dément.
Séparons-nous tous deux sans haine et sans colère.
(*Avec tendresse.*)
Un fils trouve toujours grâce devant son père:
Pardonnez-moi, milord.

GLOCESTER.

Ah! croyez...

ÉDOUARD.

Votre main!
(*En souriant après l'avoir baisée.*)
Quand le sacre?

GLOCESTER, *le baisant sur le front.*

Le roi sera sacré demain.
(*A Tyrrel.*)
Nous t'attendons.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, TYRREL.

ÉDOUARD.

Demain! comprenez-vous ma joie?
Demain!

TYRREL, *à part.*

Quoi qu'il arrive, il faut qu'il la revoie.
(*A Édouard.*)
Appelez votre frère.

ÉDOUARD.

Eh pourquoi?

TYRREL.

J'ai promis:
Je tiendrai mon serment.

ÉDOUARD.

Je n'ai que des amis,
Que du bonheur ce soir.

TYRREL.

Elle est chez moi...

ÉDOUARD.

La reine?

TYRREL.

Cachée à tous les yeux; je cours et je l'amène.

ÉDOUARD, *appelant son frère.*
Richard!... Pour mieux jouir de son étonnement,
Ne disons rien d'abord.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK

LE DUC D'YORK.
Je cherchais vainement:
Sur la pierre déserte elle n'est pas venue.

ÉDOUARD.
C'est triste.

LE DUC D'YORK.
Sans effort je l'aurais reconnue;
L'astre que j'admirais jette un éclat si pur,
Si vif, qu'en la voyant j'aurais pu, j'en suis sûr,
Distinguer aujourd'hui ses pleurs ou son sourire...

ÉDOUARD.
Tu crois?

LE DUC D'YORK.
Que dans ses yeux les miens auraient pu lire.

ÉDOUARD.
Tu vas la voir bien mieux.

LE DUC D'YORK.
Ici?

ÉDOUARD.
Dans un moment;
Et c'est demain le jour de mon couronnement.
Le régent me l'a dit.

LE DUC D'YORK.
Salut, roi d'Angleterre
A milord protecteur nous ferons bonne guerre.

ÉDOUARD.
Plus de vengeance, ami! soyons tout à l'espoir.

LE DUC D'YORK.
La liberté demain!

ÉDOUARD.
Et ma mère ce soir!

LE DUC D'YORK.
Ma mère entre nous deux! Édouard, quelle ivresse!
La voici!...

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, TYRREL.

TYRREL.
Milady m'en a fait la promesse!

ÉLISABETH.
Dès que vous paraîtrez, je sortirai d'ici.

TYRREL, *à part.*
Ils sont tous trois heureux, tâchons de l'être aussi.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH.

(*La reine tombe sur un siége, et se met à fondre en larmes sans parler.*)

LE DUC D'YORK, *à son frère.*
Elle pleure, Édouard.

ÉDOUARD.
Sa douleur me déchire.

LE DUC D'YORK.
Ma mère, à vos enfants n'avez-vous rien à dire?

ÉLISABETH.
Malheureuse!

ÉDOUARD.
Ah! parlez.

LE DUC D'YORK.
L'un d'eux n'est-il pas roi?

ÉLISABETH, *lui mettant la main sur la bouche.*
Ce titre, c'est la mort: tais-toi! Richard, tais-toi!

ÉDOUARD.
Qu'entends-je?

LE DUC D'YORK.
L'Angleterre a-t-elle un nouveau maître?

ÉLISABETH.
Qu'on proclame aujourd'hui, qu'on vient de reconnaî-[tre;
(*A Edouard.*)
Et c'est sous le bandeau pour ton front préparé
Qu'à la face du ciel il doit être sacré.

ÉDOUARD.
Quel est-il donc?

ÉLISABETH.
Celui qu'à son heure suprême
Votre père choisit comme un autre lui-même,
Qu'il pressa dans ses bras, qu'il entoura des miens,
En disant: Glocester, que mes fils soient les tiens!

ÉDOUARD.
Glocester!

LE DUC D'YORK.
Lui, régner!

ÉDOUARD.
Et du fond de sa tombe
Édouard ne peut rien pour sa race qui tombe;
Rien pour ses deux enfants!

LE DUC D'YORK.
N'avons-nous plus d'amis?

ÉLISABETH.
Parlons bas; un espoir nous est encor permis.
(*Avec un peu d'égarement.*)
L'archevêque d'York... ce protecteur nous reste;
Mais que peut un vieillard qui pour vos droits proteste?
Il est vrai qu'à sa voix nos pontifes divins...
Sans doute ils l'oseront... mais leurs projets sont vains,
Si Buckingham... mais lui... Quel chaos dans ma tête!
Pour chercher ma pensée il faut que je m'arrête.

LE DUC D'YORK, *après une pause.*
Achevez.

ÉLISABETH.
Je disais... quoi?... Qu'ai-je dit, Richard?
(*Vivement.*)
Qu'ils forceront la Tour.

LE DUC D'YORK.
Vous l'espérez?

ÉLISABETH.
Trop tard;
Me comprends-tu? trop tard. Attendre, encore attendre!
Tout un jour, chez Tyrrel, languir sans rien apprendre!
Vous-mêmes, n'avez-vous aucun avis secret?

ÉDOUARD.

Aucun.

ÉLISABETH.

Que font-ils donc? quoi, rien! pas un billet!
Visitez avec soin tout ce qu'on vous adresse.
Grand Dieu! si jusqu'à vous, par force ou par adresse,
Au moment où je parle ils s'ouvraient des chemins;
Si... que dis-je? à toute heure, à chaque instant, ses mains,
Ses deux mains pour frapper sur vous peuvent s'étendre!
(*Les saisissant avec transport dans ses bras.*)
Écoutez!

LE DUC D'YORK.

Qu'avez-vous?

ÉLISABETH.

Hélas! j'ai cru l'entendre;
J'ai cru vous embrasser pour la dernière fois;
Et j'en bénissais Dieu: nous serions morts tous trois.

ÉDOUARD.

Non pas vous!

ÉLISABETH.

Il faudra que je vous abandonne;
Mon devoir m'y contraint. Votre danger m'ordonne
De revoir vos amis, d'attendrir, de pousser,
D'enflammer ces cœurs froids que la peur vient glacer.
Oui, je le dois. D'ailleurs, pour peu que je balance,
Tyrrel aura recours même à la violence.
Et que deviendrez-vous si j'ose l'irriter?

(*Prenant le duc d'York à part.*)

Richard, que je te parle avant de te quitter!

(*A voix basse.*)

Tu ne veux pas, mon fils, que ton frère périsse;
Dis-lui donc, toi qu'il aime, oh! dis-lui qu'il fléchisse...

LE DUC D'YORK.

Quoi! devant Glocester?

ÉDOUARD, *qui a prêté l'oreille.*

Moi, fléchir! moi, céder!

ÉLISABETH.

Mais, malheureux enfant, s'il veut te poignarder,
Il le peut.

ÉDOUARD.

Je l'attends.

LE DUC D'YORK.

Qu'il ose l'entreprendre:
J'ai du cœur, de la force, et j'irai te défendre,
Te couvrir de mon corps...

ÉDOUARD.

Richard!

LE DUC D'YORK.

Mourir pour toi.

ÉLISABETH.

Mais vous mourrez tous deux!

LE DUC D'YORK.

Eh bien! tous deux.

ÉLISABETH, *avec désespoir en tombant assise.*

Et moi?

(*Les deux princes s'élancent vers elle, Edouard à ses genoux, et Richard sur son sein.*)

Moi, je resterai donc seule dans la nature,
Ignorant jusqu'au lieu de votre sépulture;
Sans que même à voix basse on ose le nommer;
Sans avoir, après vous, rien que je puisse aimer;
Non, rien; pas un tombeau, pas une froide pierre,
Où portant, chaque soir, mon deuil et ma prière,
Fidèle au rendez-vous, je dise: Les voilà!
Quand Dieu voudra de moi, je les rejoindrai là.

ÉDOUARD.

Mourir et vous quitter!... hélas! j'aimais la vie.
Avec quel dévoûment je vous aurais servie!
Sans rougir, dans l'exil, j'aurais de mes sueurs
Gagné pour vous nourrir un pain mouillé de pleurs:
Mais fléchir Glocester par une ignominie,
Faire avec lui marché des droits que je renie,
Devenir son sujet, et le plus vil de tous,

(*En se relevant.*)

Veuve et mère de rois, me le conseillez-vous?

ÉLISABETH.

Jamais le sang d'York n'a pu demander grâce!
Restez, nobles enfants, dignes de votre race;
Gardez cette vertu que je dois admirer;

(*En entendant la porte s'ouvrir.*)

Je pleure et j'en suis fière! On vient nous séparer;
C'est Tyrrel!

SCÈNE X.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, TYRREL.

(*Il sort d'une orgie; le désordre se laisse apercevoir sur ses traits et dans sa démarche; mais il sait se contraindre et conserver de la dignité.*)

TYRREL, *à part en entrant.*

Envers moi la rigueur est étrange,
Sort maudit! Sur quelqu'un il faut que je me venge.
Reine, vous ne pouvez demeurer plus longtemps:
Retirez-vous.

ÉLISABETH.

Sitôt!

ÉDOUARD.

Encor quelques instants!

TYRREL, *de même.*

Pas un.

ÉLISABETH.

Quel changement! ce langage m'étonne.

(*Le montrant aux princes avec terreur.*)

Ses traits sont égarés! ses yeux... ah! je frissonne.

TYRREL.

Vous restez devant moi muette de stupeur;
Qu'avez-vous?

ÉLISABETH.

Vos regards...

TYRREL.

Eh bien?

ÉLISABETH.

Ils me font peur.

TYRREL.

Pour qui?

ÉLISABETH.

Pour eux, Tyrrel. Sans doute c'est faiblesse;
Mais pensez au trésor qu'en partant je vous laisse.

TYRREL, *s'animant par degrés.*

Quoi! me soupçonnez-vous de quelque trahison?

ÉLISABETH.

Vous!

TYRREL.

Pour veiller sur eux j'ai toute ma raison...

ÉLISABETH.

Ne vous offensez pas.

TYRREL.

Tout mon sang-froid, j'espère.

LE DUC D'YORK, *bas à la reine.*

Parlez-lui de son fils.

ÉLISABETH.

Tyrrel, vous êtes père...

TYRREL.

Pourquoi renouveler ce souvenir affreux?
Je n'en ai plus de fils, et vous en avez deux.

ÉLISABETH.

(*Les poussant dans les bras de Tyrrel.*)

Que j'aime, que j'adore... et que je vous confie.

TYRREL.

A moi!... Cette terreur, rien ne la justifie.
J'ai reçu votre foi, vous devez la tenir;
Mais, s'il faut vous contraindre à vous en souvenir,
Qu'un autre à vos enfants prête son assistance;

(*Avec violence.*)

Pour moi, j'en fais serment...

ÉLISABETH, *effrayée*

Je pars sans résistance.

TYRREL.

N'hésitez plus.

ÉLISABETH.

J'ignore où je dois les revoir :
Laissez-moi les bénir; c'est mon dernier devoir.

(*Etendant la main sur la tête de ses fils, qui sont tombés à genoux devant elle.*)

Les voilà prosternés sous mes mains, sous mes larmes!
Ils peuvent devant toi paraître sans alarmes,
Dieu, quel mal ont-ils fait? Ils iront, si tu veux,
Ces deux êtres si purs, si bons, si malheureux,
Du respect filial ces deux parfaits modèles,
Réunir dans ton sein leurs âmes fraternelles;
Mais, pour qu'on les chérît, toi qui les as formés,
Ne me les ôte pas, ces anges bien-aimés.

(*Jetant un regard sur Tyrrel.*)

Qu'un ami généreux protége leur enfance,
Qu'ils restent sur la terre, et que je les devance,
Quand ils prendront leur vol vers l'asile de paix,
Où la mère et le fils ne se quittent jamais.

(*En les embrassant.*)

Adieu!

ÉDOUARD.

C'en est donc fait!

ÉLISABETH.

(*Bas à Édouard.*)

Veille bien sur ton frère,

(*Bas au duc d'York.*) (*A Tyrrel.*)

Veille sur Édouard! Ah! redevenez père,
Tyrrel!

TYRREL.

Assez, assez.

ÉLISABETH, *à ses enfants.*

Je vous laisse avec Dieu.

(*Serrant son fils aîné dans ses bras.*)

Édouard!...

LE DUC D'YORK.

Et moi donc!

TYRREL.

Triste spectacle!

ÉLISABETH, *après les avoir embrassés tous deux à plusieurs reprises.*

Adieu!

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, TYRREL.

ÉDOUARD, *tombant sur le lit.*

Peut-être pour toujours.

TYRREL, *à Edouard, tandis que Richard, comme frappé d'une idée, s'approche de la table où sont les livres.*

Milord, la nuit s'avance;
Demandez au sommeil l'oubli de la souffrance.
A votre âge il vient vite, et vous le combattez;
Par des nuits sans repos vos maux sont irrités.

ÉDOUARD.

Je succombe, il est vrai, sous leur poids qui m'accable;
Mais ils viennent du cœur.

TYRREL.

Je me croirais coupable,
Si je ne vous forçais à suivre mon conseil.

ÉDOUARD.

Que j'aurai de plaisir à revoir le soleil!

LE DUC D'YORK, *qui, en levant le fermoir d'une Bible, en a fait tomber une lettre, et met le pied dessus.*

Grand Dieu!

TYRREL, *se tournant vers lui.*

Vous m'entendez; il est trop tard pour lire,
Prince.

LE DUC D'YORK, *le livre à la main.*

Quel ton sévère! on regarde, on admire,
On ne lit pas, Tyrrel.

TYRREL.

J'y veillerai de près;
Car le régent le veut, et j'en ai l'ordre exprès.

ÉDOUARD.

Devez-vous à la Tour entretenir la reine?

TYRREL, *à Édouard.*

Je le crois.

ÉDOUARD.

Son amour unit dans cette chaîne
Nos cheveux et les siens.

LE DUC D'YORK, *à part.*

Pourquoi le retenir?

ÉDOUARD.

Portez-lui de ses fils ce tendre souvenir.

TYRREL.

Je le promets.

ÉDOUARD, *s'apercevant des signes que lui fait son frère, à Tyrrel.*

Allez.

TYRREL, *à part.*

C'est un supplice horrible!

LE DUC D'YORK.

Bonsoir, Tyrrel!

TYRREL, *à Richard.*

Milord, n'ouvrez pas cette Bible,
Ou les livres par moi vous seront refusés;
Je reviendrai bientôt voir si vous reposez.

SCÈNE XII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD.

LE DUC D'YORK.

Une lettre! une lettre!

ÉDOUARD.

O bonheur!

LE DUC D'YORK.

Viens l'entendre.

ÉDOUARD.

De qui?

LE DUC D'YORK, *regardant la signature.*

De Buckingham.

ÉDOUARD.

Que peut-il nous apprendre?

LE DUC D'YORK.

Tu vas le savoir.

ÉDOUARD.

Lis.

LE DUC D'YORK.

« Chers princes,

« Vous avez encore dans notre ville de Londres
« des cœurs dévoués à votre cause : l'archevêque
« d'York, qui doit vous faire passer ce billet, quel-
« ques anciens serviteurs de votre père, et moi, le
« plus zélé de tous. Le peuple est pour vous; j'ai
« des intelligences à la Tour, et j'espère vous déli-
« vrer à force ouverte. Ne quittez point vos vête-
« ments, pour être toujours prêts au premier signal.
« Profitez de l'avis que je vais vous donner; car de
« votre fidélité à le suivre dépendent peut-être votre
« vie et le succès de l'entreprise : au moment... »

ÉDOUARD.

On vient.

(*Richard cache la lettre dans son sein.*)

SCÈNE XIII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD TYRREL.

TYRREL, *à part.*

Si je les vois,

(*Aux princes.*)

Je ne pourrai jamais. Quoi! debout?... Cette fois
Je me lasse, milords.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous donc faire?

TYRREL.

User d'une rigueur qui devient nécessaire.

ÉDOUARD.

Laissez-nous ce flambeau.

TYRREL.

Non.

ÉDOUARD.

Un seul moment.

TYRREL.

Non:
Qu'en avez-vous besoin pour dormir?

LE DUC D'YORK, *passant ses bras autour du cou de Tyrrel.*

Ah! sois bon,
Pense que c'est Tomy qui t'implore.

TYRREL, *près de s'attendrir.*

Il m'en coûte;
Mais...

ÉDOUARD, *impatienté.*

Tyrrel, je le veux...

TYRREL.

Vous le voulez!

ÉDOUARD.

Sans doute.

TYRREL.

Le régent donne seul des ordres absolus.
(*Emportant la lumière.*)
Je ne fus que trop faible, et je ne le suis plus.

LE DUC D'YORK.

Méchant!

TYRREL, *à part.*

Sa volonté m'a rendu mon audace.

LE DUC D'YORK.

Ne me demande pas qu'au réveil je t'embrasse.

TYRREL.

Au réveil!... Ah! sortons. Dormez, milords, dormez.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, *dans les ténèbres.*

ÉDOUARD.

Cœur sans pitié! par lui nous n'étions pas aimés.

LE DUC D'YORK.

Je le déteste aussi.

ÉDOUARD.

D'une joie imprévue
Passer au désespoir!

LE DUC D'YORK.

Billet cruel! Ma vue
S'y reporte dans l'ombre, et l'interroge en vain.

ÉDOUARD.

Quoi! tenir son salut, le sentir dans sa main...

LE DUC D'YORK.

Et mourir!

ÉDOUARD.

Et penser qu'elle viendra peut-être,
En murmurant deux noms, s'asseoir sous la fenêtre!
Ils n'y répondront plus ceux qui les ont portés;
Ils ne la verront plus, même aux pâles clartés
De l'astre qui ce soir...

LE DUC D'YORK.

Attends! le ciel m'inspire:
J'y songe!...

(*Il court vers une des croisées, en tire les rideaux qui laissent tout à coup pénétrer les rayons de la lune dans l'appartement.*)

ÉDOUARD.

Que fais-tu?

LE DUC D'YORK.

Dieu, si je pouvais lire:

ÉDOUARD.

Eh bien?

LE DUC D'YORK.

Tout est confus.

ÉDOUARD.

Donne, donne.

LE DUC D'YORK.

Un instant!

ÉDOUARD, *prenant la lettre.*

Mais je le pourrai, moi; je le désire tant!
Richard, écoute:

« Dépendent peut-être et votre vie et le succès de l'en-
« treprise.

LE DUC D'YORK.

Après?

ÉDOUARD.

« Au moment de l'attaque, montrez-vous aux fenêtres
« de la Tour; tendez les bras vers le peuple pour ex-
« citer son enthousiasme...

LE DUC D'YORK.

Bien!

ÉDOUARD.

« et pour qu'on n'ose rien tenter contre vous sous ses
« yeux pendant la lutte qui doit s'engager...

LE DUC D'YORK.

Mais le jour? mais l'heure?

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc finir.

« Nos mesures sont prises pour demain ou pour le jour
« suivant; c'est encore incertain. Au reste, la veille,
« dans la soirée, vous entendrez sous vos fenêtres le
« vieil air national des Anglais, qui sera le signal de
« votre délivrance prochaine. Espérez, chers princes,
« et Dieu sauve le roi!

« BUCKINGHAM. »

LE DUC D'YORK, *se jetant dans les bras d'Édouard.*

Dieu ne veut pas qu'il meure:
Il te protégera.

ÉDOUARD.

Le signal convenu,
Qu'il tarde!

LE DUC D'YORK.

Jusqu'à nous aucun bruit n'est venu.

ÉDOUARD.

Hélas! non, l'entreprise est peut-être ajournée.

LE DUC D'YORK, *gaiement.*

A la Tour, s'il le faut, encore une journée!
Nous la supporterons. Mais, plus calme à présent,
Goûte enfin les douceurs d'un sommeil bienfaisant.

ÉDOUARD.

(*Après s'être étendu sur le lit.*)

J'en ai besoin. Et toi?

LE DUC D'YORK.

Tu veux donc que je vienne?

ÉDOUARD.

Si je ne sens ta main reposer dans la mienne,
Je craindrai pour ta vie.

LE DUC D'YORK.

En vain j'attends.

ÉDOUARD, *qui s'assoupit.*

Eh bien?

LE DUC D'YORK.

C'est retardé d'un jour; non, rien... je n'entends rien;
Mais, quand je devrais prendre une peine inutile,

(*S'approchant du lit.*)

Veillons jusqu'au matin. Me voici: sois tranquille.
Point de réponse! Il a tant souffert aujourd'hui!
Doucement, doucement plaçons-nous près de lui;
Un baiser sur son front, mais sans qu'il se réveille.
Dors: je suis sûr de moi; je prêterai l'oreille;
J'aurai les yeux ouverts... Réunis tous les trois,
Chaque jour nouveaux jeux! nous n'aurons que le choix.

(*On aperçoit la lueur d'une torche à travers l'ouverture grillée de la porte du fond.*)

Windsor nous reverra courant sur sa prairie:
Ma première caresse à toi, mère chérie!

(*Dans ce moment l'air du* God save the King! *se fait entendre sous la fenêtre*[1].)

[1] L'air du *God save the King!* est de beaucoup postérieur à cette époque, mais il est tellement de situation qu'on nous pardonnera sans doute cet anachronisme musical.

(*Note de l'auteur.*)

LE DUC D'YORK, *qui s'est élancé de sa place pour écouter, revient en criant avec un transport de joie :*

C'est le signal, mon frère, et nous sommes sauvés ! Sauvé, mon Édouard !

ÉDOUARD, *se levant.*

Ah ! ma mère !

(*La porte s'ouvre brusquement pendant qu'ils se tiennent embrassés.*)

SCÈNE XV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, GLOCESTER, TYRREL, DIGHTON, FORREST.

GLOCESTER, *malgré les gestes suppliants de Tyrrel, faisant signe à Dighton et à Forrest.*

Achevez.

(*Les deux assassins courent vers les enfants, qui se renversent sur le lit en poussant un cri horrible.*)

FIN DES ENFANTS D'ÉDOUARD.

EXAMEN CRITIQUE DES ENFANTS D'EDOUARD

PAR M. DUVIQUET.

Cette tragédie n'est que le développement d'un des innombrables épisodes dont se compose le *Richard III* de Shakspeare. Dans aucun autre de ses ouvrages, le poëte anglais n'a usé plus largement de tous les priviléges de la liberté dramatique. Sa pièce est un résumé historique de quatorze ans. On y voit figurer quatre rois, Édouard IV, Édouard V, Richard III et Henri VII, sans compter Henri VI, dont les funérailles ouvrent la scène ; plus quatre reines, mères, filles ou veuves de rois; plus les trois oncles du jeune Edouard et ses deux frères utérins; plus des lords en assez grand nombre pour former une chambre des pairs au petit pied, un archevêque, un évêque, deux prêtres, des assassins, des bourgeois, des spectres en chair et en os, parlant tout aussi fort que des personnes vivantes, et, pour compléter cet ensemble, deux armées en présence, deux armées dont les chefs ont leurs tentes à quinze pieds l'une de l'autre. Ainsi s'explique la facilité avec laquelle, au milieu d'une mêlée épouvantable, Richard III se rencontre tête-à-tête avec Henri, et expie enfin par une mort trop tardive et trop honorable cette longue série d'assassinats qui lui ont ouvert jusqu'au trône un chemin sanglant. Le spectateur, comme l'on voit, a eu le temps de les suivre pas à pas. C'est une route qui ressemble à ces voies romaines dont les deux côtés ne sont décorés que de tombeaux et d'urnes cinéraires. Il y a des voyageurs que ce spectacle amuse ; ne leur envions pas leurs jouissances.

Le goût de M. Casimir Delavigne est sûr, et le poëte français connaît son public. Il s'est bien gardé de le promener pendant quatorze ans, ou, ce qui est encore pis, pendant trois heures dans ce labyrinthe de crimes et d'horreurs. Il s'est rappelé que

> Souvent trop d'abondance appauvrit la matière,

et que si l'esprit peut s'attacher, sans répugnance, à l'image d'un événement pathétique et terrible, il repousse avec dégoût le spectacle trop multiplié de scènes d'une froide et uniforme atrocité. Dans l'interminable galerie de Shakspeare, il n'a choisi qu'un seul fait. Il l'a *ménagé avec art*. En le reproduisant, sans le copier, il lui a donné de justes et régulières proportions ; il l'a orné de riches accessoires ; il a prouvé enfin, que par le naturel et les grâces du style, par ce secret aujourd'hui si méconnu de prolonger une situation sans l'affaiblir, de la suspendre sans la ralentir, de la conduire à son dénoûment sans la tordre et sans lui faire violence, il était possible d'obtenir du spectateur une attention plus vive, et, littérairement parlant, plus honorable que cet intérêt de simple curiosité qui n'exige rien de l'art, et qui se contente d'une longue accumulation de faits ou de souvenirs historiques.

Dans *Richard III*, Henri VI et son fils Édouard ont été poignardés dans leur prison par l'usurpateur ; le duc de Clarence, frère de Richard, a été noyé par ses ordres dans un tonneau de malvoisie ; Rivers, lord Gray, frère et fils de la reine, sir Vaughan, l'un de ses plus ardents défenseurs, ont reçu la mort dans les cachots de Pomfrect ; lord Hastings, lord Buckingham, ont eu la tête tranchée sur un échafaud. On connaît la destinée des deux fils d'Edouard IV; la femme de Richard, lady Anne, est empoisonnée par son mari. Voilà le résumé de toutes les gentillesses que les enthousiastes de Shakspeare s'efforcent de proposer pour modèles à l'imitation de nos poëtes, et, nous devons en convenir, ils ont été quelquefois crus sur paroles. Il semblait que plusieurs de nos écrivains avaient pris au sérieux la grotesque exclamation d'Harpagon : « Allons, vite des « commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des geôles, des « potences, des bourreaux ! je veux faire pendre tout le monde. » Tout cela a réussi pendant trois mois, mais sans faire retrouver, ou, pour mieux dire, sans remplir leur cassette. Vous verrez que, pour n'être pas obligés de se pendre eux-mêmes, ils en reviendront tôt ou tard au goût français. C'est là qu'est la mine inépuisable, c'est là seulement que la fortune et la gloire les attendent.

Ce n'est pas en vain que la mythologie a armé Melpomène d'un poignard à deux tranchants, et l'on convient que la tragédie se nourrit de crimes ; mais est-ce une raison pour qu'elle s'en assouvisse jusqu'au dégoût? Certes, il y en avait pour elle une riche et abondante matière dans le massacre de deux jeunes princes, vertueux, innocents, unis par les liens d'une douce et touchante fraternité, élevés ensemble sous les ailes d'une mère adorée, et arrachés aux douces illusions de la gloire et de la puissance par une ambitieuse barbarie. C'est là, ce nous semble, un horizon assez vaste pour que l'imagination du poëte s'y joue en pleine liberté. Y a-t-il lieu à la terreur? qui oserait le nier? Ne voit-on pas d'avance les tristes et aimables victimes, placées immobiles sous le regard magnétique du tigre qui n'épie que le moment favorable de les mettre en pièces avec plus de sécurité? N'entendez-vous pas les rugissements du monstre qui rôde autour de sa double proie? ne suivez-vous pas ses mouvements tortueux et convulsifs, et n'êtes-vous pas épouvantés de cette soif de sang qui étincelle dans ses yeux, qui fait froncer ses épais sourcils, qui se trahit par le craquement de ses dents? Y a-t-il terreur? Oh ! oui, sans doute. Quoi de plus terrible en effet que cette lutte du crime tout-puissant, tout hérissé de fer, contre deux enfants uniquement protégés par les grâces de leur figure, par l'innocence de leur âge, par la sainteté de leurs droits? Dans un pareil combat, dont l'issue ne peut malheureusement être douteuse, il n'y a d'égale à la terreur que la pitié : pitié pour les fils, pitié pour la mère, pitié pour l'Angleterre, que l'exécrable Richard doit encore écraser pendant quatre ans du poids de son usurpation.

Mais, pour que la catastrophe réponde par sa durée aux dimensions ordinaires de la tragédie, qu'aura à faire le poëte? Fiez-vous-en à M. Casimir Delavigne ; il saura bien trouver dans le caractère des individus dont il entoure ses deux principaux personnages le moyen de remplir le cadre de son drame, et d'amener, sans secousse et sans fatigue, l'action toujours variée, toujours une, toujours attachante, jusqu'aux termes de son déplorable dénoûment. Après la représentation ou la lecture, on connaîtra Richard III tout aussi bien qu'on a pu le connaître dans Shakspeare. On le verra faux, dissimulé, cruel, habile toutefois jusqu'à tromper la vigilance ombrageuse d'une mère, et la religion des prélats, et la complicité intéressée de ses propres courtisans, et jusqu'à la scélératesse du principal ministre de ses fureurs. Vous le trouverez tout entier dans sa difformité physique et morale, et tel que l'a représenté la véridique histoire, et non tel qu'il a plu à son apologiste Horace Walpole de le falsifier, apparemment pour le plus grand intérêt de l'humanité et de la vertu. Oh ! si les sophistes pouvaient savoir quel mal ils font aux hommes en essayant de réhabiliter la mémoire des tyrans ! Bel encouragement aux vertus politiques des maîtres du monde, que de revenir ainsi sur la condamnation des brigands couronnés qui ont ensanglanté le pouvoir et déshonoré la pourpre royale ! Comme il est utile, comme il est exemplaire de leur apprendre que, condamnés par leur conscience, par la voix ou par le silence des contemporains, ils trouveront un jour, dans la postérité, des vengeurs complaisants qui érigeront leurs crimes en problème, et qui calomnieront vingt, trente, cent générations, pour se donner le plaisir d'absoudre, de leur autorité privée, l'homme dont le nom est devenu

> Aux plus cruels tyrans une cruelle injure !

Revenons à la tragédie, dont cette digression ne nous a pas beaucoup éloigné. Il était question de la fidélité avec laquelle le poëte avait conservé le caractère historique de Richard. En effet, le plan de l'usurpateur est arrêté : les deux fils d'Edouard seront d'abord, par ruse ou par violence, amenés à la Tour. Là, séquestrés de leurs partisans, il en disposera à son gré. Il entre ; il interrompt les jeux enfantins du plus jeune des fils d'Élisabeth ; et voyez la duplicité de Richard, qui s'étend avec un plaisir hypocrite sur les hommages et

les honneurs dont les fidèles Anglais accueillent le retour du roi à Londres ;

> Moi, son humble sujet,
> Heureux de ces transports dont je chéris l'objet,
> J'arrive, et des douleurs je trouve ici l'image !
> Tant d'attraits sont voilés des ombres du veuvage.
> Que ce front, pour un jour affranchi de son deuil
> Rayonne, heureuse mère, et d'ivresse et d'orgueil.

L'infâme ! et c'est à une mère qu'il s'adresse ; à une mère autour de laquelle il va épaissir les ombres de ce deuil conjugal qu'il a l'air de lui reprocher ; à une mère que, s'il est permis de créer une double expression qui manque à notre langue, il va rendre, dans quelques heures, *veuve et orpheline* de ses deux enfants !

Dans cette scène digne, non pas d'être lue, mais d'être étudiée, il y a deux traits empruntés à Shakspeare, dont l'un paraîtra sans doute plus heureux que l'autre. A la suite d'un sarcasme très-piquant lancé pas le petit duc d'York à son oncle, Richard le quitte brusquement.

> A revoir bon neveu !
> (*A part.*)
> Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

Cela est bien ; l'âme, les desseins sinistres de Richard s'y dévoilent ; et le dernier vers fait frissonner. Quant à l'autre proverbe :

> Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps,

on le jugera peut-être peu en harmonie avec la dissimulation dont use Richard dans tout le reste de la scène, et avec les convenances, puisqu'il parle au frère du roi, en présence de la mère du roi. Il eût mieux valu laisser à Shakspeare le mérite de l'invention ou de l'application.

La scène suivante où Richard, au nom des prétendus conjurés qui n'existent pas, veut amener la reine à confesser publiquement la honte, l'opprobre du royal époux qui l'a couronnée, n'est pas moins remarquable d'adresse et de perfidie, et elle provoque une réponse admirable d'Elisabeth, admirable de sentiment, d'éloquence, de pathétique et de poésie. Il n'est personne qui, après l'avoir lue, ne s'écrie avec plus de sincérité que Richard :

> Vertu ! que c'est bien là ton sublime langage !

Richard, il est vrai, ajoute :

> Mais croyez qu'avant vous, si la lutte s'engage,
> J'irai leur faire affront de leurs propres noirceurs,
> Reine, et vous m'oubliez parmi vos défenseurs.

Abominable hypocrisie ! protestations décevantes de service et de dévoûment ! Et cependant la tendresse maternelle elle-même y est trompée. Ah ! c'est qu'il est un degré de fausseté et d'imposture qu'une âme pure ne peut soupçonner. Britannicus refuse de croire à la trahison de Narcisse. Placée en dehors de la trame, Junie, éclairée par l'amour, comme ici le duc d'York par la tendresse fraternelle, en reconnaît et en démêle seule la noirceur.

Quoi donc ! l'amour maternel est-il moins craintif, se tiendrait-il moins sur ses gardes que les passions et les sentiments de l'adolescence ? Non sans doute ; mais Elisabeth mêle à ses plus vives affections les raisonnements de la politique et les calculs de l'intérêt personnel de Richard. Elle compte ses amis, elle s'appuie sur des droits dont elle s'exagère facilement l'étendue et l'efficacité. La jeunesse agit d'instinct, elle cède à ses premières impressions ; elle n'a qu'un guide, c'est son cœur ; voilà pourquoi ses prévisions sont souvent plus sûres que celles de l'expérience et de la maturité. Dans le chef-d'œuvre que je viens de citer, Agrippine se laisse facilement duper par les promesses de Néron :

> Avec Britannicus je me réconcilie,

dit le monstre, et dans l'acte suivant Britannicus est empoisonné. Junie seule a persévéré dans ses tristes pressentiments. Voilà la nature, voilà Racine ; voilà aussi M. Casimir Delavigne.

Les autres personnages des *Enfants d'Édouard* ne sont ni moins exacts, ni moins conformes aux mœurs de l'époque, telles qu'elles ont été si fidèlement retracées par Shakspeare. Le fond du caractère de Buckingham est tiré du poëte anglais, ainsi que celui de Tyrrel. Mais M. Casimir Delavigne s'est trouvé dans l'heureuse nécessité de leur donner à l'un et à l'autre un plus grand développement. C'est au lecteur à juger lequel est le plus facile d'atteindre aux proportions d'une tragédie par l'accumulation des incidents, ou par la peinture savante des passions du cœur humain.

Buckingham est le type de cette aristocratie féodale, qui, du haut de ses tours crénelées, écrasait de ses mépris et de ses violences la classe utile et laborieuse de la société. Dévouée à la tyrannie sous la condition de partager exclusivement avec elle le fruit de ses vengeances et de ses rapines, le sang plébéien est trop vil à ses yeux pour qu'elle éprouve le plus léger remords de le répandre. S'il s'agit de verser celui des siens ailleurs que sur le champ de bataille, elle hésite, elle résiste, elle conspire même. Elle comprend qu'il y a solidarité entre tous les membres de son orgueilleuse agrégation. Montesquieu observe que la noblesse d'Angleterre se fit ensevelir sous les débris du trône de Charles Ier. Un siècle et demi plus tard, on a vu un roi populaire abandonné par une autre noblesse, mal défendu là où il n'était point attaqué, expier par une catastrophe non moins tragique le tort irréparable d'avoir embrassé avec prédilection les intérêts du plus grand nombre, d'avoir montré des intentions bienveillantes pour la partie plébéienne de sa nation, c'est-à-dire pour sa nation elle-même.

Buckingham a du moins sur cet article le mérite de la franchise.

> Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire.
> Tout ce qui n'est pas nous, me dégoûte à l'excès !

Aussi avec quelle légèreté ironique il traite le maire et les aldermen, et les commerçants de la Cité ! Un critique aussi éclairé que bienveillant a blâmé ce morceau, tout en rendant justice au mérite du style et à l'esprit satirique dont il étincelle. Cette observation serait juste, si la tirade censurée était un hors-d'œuvre, s'il n'en ressortait pas un trait de caractère et une observation morale qui trouve tous les jours son application. M. Casimir Delavigne a voulu rappeler que les grands ne flattent les petits que pour les faire servir à leurs projets, et s'en moquent ensuite. N'oublions pas d'ailleurs que Buckingham est en tête-à-tête avec Richard, l'homme de son siècle qui, si l'on s'en rapporte à Shakspeare, affichait le plus profond mépris pour le peuple.

Ce Buckingham a donc versé sans scrupule le sang de Rivers, et toutefois il recule à la proposition de consommer son ouvrage par le meurtre des deux fils d'Édouard. Est-ce humanité ? est-ce sympathie pour leur âge, pour leur innocence, pour la dignité royale ? Nullement. C'est que les droits de la royauté *sont les garants des droits de la noblesse :*

> Les deux princes, c'est nous ; qui les touche nous blesse.

Il est royaliste par égoïsme, par communauté d'intérêts ; le sentiment n'entre pour rien dans sa résistance. Il abandonne donc Richard, et Richard lui fait pressentir assez clairement la récompense qui lui est destinée.

> Le jour où, quand je marche, on me laisse en chemin,
> Ce jour, pour mon ami, n'a pas de lendemain.

Et il est homme de parole, cet excellent Richard. Tyrrel reçoit l'ordre quelques instants après d'assassiner Buckingham ; et s'il l'exécute assez maladroitement, le noble duc ne perdra rien pour attendre. Shakspeare nous le fait voir marchant à l'échafaud dans la compagnie d'Hastings, autre lord retardataire. M. Casimir Delavigne a épargné à notre délicatesse le spectacle du bourreau, et il a fait d'autant plus sagement qu'en cela il a suivi également les règles du goût et celles de la vérité historique. Buckingham fut en effet décapité par l'ordre de Richard, mais deux années s'étaient écoulées depuis le meurtre des enfants d'Édouard.

On a reproché à Tyrrel de ne pas être d'accord avec lui-même. Ce serait une faute très-grave, et M. Casimir Delavigne n'est pas homme à s'en permettre de cette nature. Il connaît bien son Horace, et ce serait la première fois qu'il aurait oublié le précepte :

> Servetur ad imum
> Qualis ab incœpto processerit, et sibi constet.

Malgré le dévergondage de sa conduite passée ; en dépit de sa cupidité insatiable, de ses habitudes de jeu, d'ivrognerie, de meurtre, cet homme vendu corps et âme à Richard, ce misérable qui déjà, sur un signe du tyran, a tenté d'assassiner Buckingham, éprouve un retour de sensibilité au moment de frapper deux enfants dont l'âge et les grâces lui rappellent un fils unique enlevé à sa tendresse. M. Casimir Delavigne a parfaitement saisi la nuance qui sépare d'un monstre, d'un franc et froid scélérat tel que Richard, un détestable sujet, sans doute, un être que le malheur et l'inconduite ont porté à désespérer de lui-même, qui repousse la société parce qu'il en est universellement repoussé, mais qui jette encore un regard douloureux vers cette *île escarpée et sans bords* qu'une première faute peut-être lui a fait quitter, et dans laquelle il lui est désormais impossible de rentrer. Dans une pareille position l'amour paternel a pu survivre et a survécu, en effet, à toutes les vertus ; cet amour s'est réfléchi, en quelque sorte, sur ces malheureux en-

fants dont il voudrait être le père, dont il est condamné à être l'assassin. C'est comme cela, du moins, que M. Casimir Delavigne m'a paru avoir conçu le rôle de Tyrrel; et, pris de ce point de vue, on peut dire que ce personnage a quelque chose de grand et d'original; c'est un ange déchu, dans l'âme et sur le front duquel n'est pas encore totalement effacée l'empreinte de sa splendeur primitive.

Shakspeare, qui n'a fait qu'effleurer comme en passant le caractère de Tyrrel, si profondément creusé par M. Casimir Delavigne; Shakspeare, dis-je, n'a pas craint de mettre dans sa bouche un récit touchant de la mort des jeunes princes. On peut lire ce récit à la première page de la tragédie française. L'homme qui, parlant de Forrest, s'écrie : « Le scélérat ! » n'était pas né pour devenir lui-même un modèle de scélératesse.

Après avoir répondu à quelques reproches, que reste-t-il à faire à la critique? Louer le style, faire remarquer la suite non interrompue de l'action, sa marche rapide, l'observation sévère des règles, et établir, par cet exemple, la compatibilité tant contestée de ces règles avec les plus beaux effets de la scène tragique, ce serait se répéter en pure perte, et reproduire avec quelques variantes les jugements déjà publiés sur les ouvrages antérieurs de M. Casimir Delavigne. C'est à peine si certains chicaneurs s'aperçoivent qu'il s'est écoulé trois jours entre l'arrivée des princes à la Tour et leur mort. Faisons-en néanmoins l'observation pour l'acquit de notre conscience, et pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir volontairement passé sous silence cette grave infraction au précepte d'Aristote, d'Horace et de *monsieur* Despréaux.

La pièce est dédiée à M. Paul Delaroche. Cette dédicace est l'acquit d'une dette de justice, autant qu'un tribut d'amitié. Un beau tableau a dû inspirer un beau poëme :

Ut pictura, poesis.







DON JUAN D'AUTRICHE.

DON JUAN D'AUTRICHE

OU

LA VOCATION

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 17 OCTOBRE 1835.

> Ce que Montesquieu a dit des histoires peut servir de préface à toutes les comédies historiques.
> « Les histoires sont des faits faux composés sur des faits vrais, ou bien à l'occasion des vrais. »

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
DON JUAN.
DON QUEXADA, ancien conseiller intime de l'empereur Charles-Quint.
DON RUY GOMÈS.
DON FERDINAND DE VALDÈS, archevêque de Séville, inquisiteur général.
FRÈRE ARSÈNE, moine du couvent des hyéronymites de Saint-Just.
LE PRIEUR du couvent de Saint-Just.
FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE, moines.
PEBLO, novice de quinze ans.
RAPHAEL, DOMINGO, GINÈS, domestiques de don Quexada.
DONA FLORINDE DE SANDOVAL.
DOROTHÉE, duègne.
UN OFFICIER DU PALAIS. — COURTISANS. — INQUISITEURS. — OFFICIERS. — ALGUAZILS. — MOINES. — GARDES.

ACTE PREMIER

Une bibliothèque chez don Quexada, dans les environs de Tolède.

SCÈNE I.

DON QUEXADA, GINÈS, *portant un flambeau*, DOMINGO.

DON QUEXADA.

Éclaire-moi, Ginès ; que je les revoie à mon aise, après trois jours d'absence, ces chers livres, mes vieux camarades d'étude! (*Écartant le flambeau de Ginès.*) Eh! pas si près, mon honnête Asturien! prends donc garde : tu ferais volontiers un auto-da-fé de ma bibliothèque. Par saint Dominique! ces livres-là sont meilleurs chrétiens que moi et toi. (*A voix basse.*) N'est-ce pas grâce à leur pieuse intervention que j'ai fait un homme de Dieu du plus fougueux hidalgo des deux Castilles? (*A part.*) Pauvre don Juan!... ensevelir sous un froc de moine tant de qualités qui promettaient un jeune seigneur accompli! L'empereur mon maître l'a voulu, et notre nouveau roi Philippe II a juré de ne le reconnaître qu'à cette condition. (*Haut.*) Mais il me semble que j'entends du bruit chez lui. (*S'approchant d'une porte latérale.*) Don Juan, mon fils, vous ne dormez pas?

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Mon père, je suis en oraison.

DON QUEXADA.

Douces paroles qui m'épanouissent le cœur! (*A don Juan.*) Ne vous dérangez pas, mon enfant; la joie que vous cause mon retour ne doit pas vous distraire de vos devoirs envers le père commun de tous les hommes. (*A Ginès.*) Viens de ce côté, et parlons bas; toi, que je charge de le surveiller dès qu'il

met le pied hors d'ici, dis-moi, Ginès, que s'est-il passé pendant mon voyage? Il est allé régulièrement faire ses dévotions dans l'église à l'heure ordinaire?

GINÈS.

A l'heure ordinaire.

DON QUEXADA.

Il y est resté longtemps?

GINÈS.

Longtemps.

DON QUEXADA.

En allant et en revenant tu n'as rien vu de suspect?

GINÈS.

Rien de suspect.

DON QUEXADA.

Tu n'as reçu pour lui aucune lettre?

GINÈS.

Aucune lettre.

DOMINGO, *à part.*

Excepté celle-ci. (*En la glissant sous la porte de la chambre de don Juan.*) La voilà à son adresse.

DON QUEXADA, *à Ginès.*

Je suis content de toi; sers-moi toujours de même.

GINÈS.

Toujours de même.

DON QUEXADA.

C'est comme un écho. J'ai rencontré entre Oviedo et Pennaflor une mule de son pays qui avait plus de conversation que lui; mais il est fidèle. A ton tour, Domingo, rends-moi compte de ta surveillance intérieure. Mon fils, qu'a-t-il fait le jour de mon départ?

DOMINGO.

Il s'est levé assez triste. Son premier devoir a été d'accomplir, conjointement avec moi, ses exercices de piété; ensuite on lui a servi son chocolat que nous avons trouvé excellent.

DON QUEXADA.

Je vois que si tu prends ta part de ses dévotions, tu te mets de moitié dans son déjeuner.

DOMINGO.

Il dit qu'il prie avec plus de ferveur quand je suis là, et qu'il mange de meilleur appétit.

DON QUEXADA, *à part.*

Celui-ci est plus délié que l'autre : il a servi trois ans chez un chanoine. (*A Domingo.*) Après?

DOMINGO.

Je lui ai lu pour l'édifier le sermon du révérend père Sonnius; mais malheureusement...

DON QUEXADA.

Il s'est endormi.

DOMINGO.

Au beau milieu du premier point.

DON QUEXADA.

Eh! que ne lui rappelais-tu plutôt les grandes choses du dernier règne?

DOMINGO.

J'ai craint que le nom de François Ier ne vînt à le rejeter dans toutes ses fantaisies militaires.

DON QUEXADA.

François Ier est donc toujours son héros?... (*A part.*) C'est une singulière idée dans un fils de Charles-Quint. (*A Domingo.*) Ensuite?

DOMINGO.

Il s'est couché, comme de coutume, à la nuit tombante; il a reposé d'un sommeil aussi calme que sa conscience; et j'ai su le lendemain qu'il n'avait eu que des rêves qui auraient fait honneur à un solitaire de la Thébaïde.

DON QUEXADA.

Tu me combles de joie. J'espère que le vieux Raphaël, qui dort déjà, me fera aussi demain un rapport favorable. Il y a six mois, Domingo, quand don Juan menaçait de se porter avec tant d'ardeur vers tout autre chose que son salut, qui nous eût dit que nous arriverions à cette conversion miraculeuse? C'est un chef-d'œuvre d'éducation. Donne-moi les clefs.

DOMINGO.

Les voici toutes; (*A part.*) mais je garde la bonne.

DON QUEXADA.

Maintenant il ne peut plus sortir sans ma permission.

DOMINGO, *à part.*

Mais il rentrera avec la nôtre.

DON QUEXADA, *lui donnant de l'argent.*

Domingo, voici pour tes pauvres et toi.

DOMINGO.

Pour moi et mes pauvres, si vous le permettez.

DON QUEXADA.

C'est de droit. Prends aussi, Ginès, et va te coucher.

GINÈS.

Je vas me coucher.

DON QUEXADA.

Si jamais celui-là parle d'abondance!...

SCÈNE II.

DON QUEXADA.

Asseyons-nous, car je suis las. Il est bon de m'assurer que je n'ai perdu aucun de mes papiers en route. (*Il ouvre un portefeuille et en tire quelques lettres qu'il parcourt.*) Ah! le billet de Sa Majesté don Philippe, qui refuse de me recevoir à Madrid, et m'enjoint de repartir sur-le-champ pour Villa-Garcia de Campos où, grâce au ciel, me voici de retour. (*Il remet le papier et en prend un autre.*) « Derniers conseils d'Ignace de Loyola à son ami don Quexada, ancien conseiller intime de l'empereur Charles-Quint... »

C'est la lettre que ce saint homme m'écrivit quelques jours avant sa mort. Aurait-on jamais pensé, quand il commandait cette compagnie de miquelets au siége de Pampelune, qu'il serait un jour à la tête d'une compagnie... toute différente, et qui promet de devenir une armée, si elle continue à se recruter du même train qu'aujourd'hui? Oui, c'est bien cela : excellente lettre! je ne puis me lasser de la relire :

« Il nous est venu un scrupule, mon très-cher

« frère, touchant un fils naturel de Charles-Quint, le
« jeune don Juan, né à Ratisbonne, le 24 février
« 1545, qui vous a été confié dès l'âge le plus ten-
« dre, et qui passe pour vous appartenir. Dans le cas
« trop probable, me dites-vous, où mon élève ne
« serait pas reconnu par le roi Philippe II, son frère,
« malgré la promesse que celui-ci en a faite devant
« moi à l'empereur Charles-Quint, aujourd'hui moine
« au couvent de Saint-Just, dois-je ou non publier la
« vérité? Distinguons, je vous prie, distinguons... »

Lorsqu'il faisait sa sixième, à trente-cinq ans, au collége de Montaigu, c'était déjà un écolier remarquable pour le cas de conscience : il distinguait toujours.

« Si don Juan ne tenait à rien dans le monde, ou
« tenait à peu de chose, je vous dirais : Parlez, c'est
« sans inconvénient; mais il s'agit du secret de deux
« têtes couronnées, et l'on ne peut pas révéler les
« fautes des grands sans qu'il y ait scandale pour les
« petits. Considérez, en outre, que vous courez vous-
« même un danger très-grave. J'aurais donc un biais
« à vous proposer, afin d'accommoder vos devoirs
« avec votre intérêt : ce serait de constater la nais-
« sance de votre élève par un acte, qu'il pourrait
« faire valoir un jour à ses risques et périls, mesure
« qui vous offrirait le double avantage d'être tran-
« quille de votre vivant, et courageux après votre
« mort. »

Je l'ai fait, cet acte; il est ici.

« Autre scrupule relativement à la mère du jeune
« homme! Je vois que vous ne savez pas trop à qui
« faire honneur de cette naissance, et que vous flot-
« tez entre une royale princesse de Hongrie, une très-
« noble marquise de Naples, et une boulangère toute
« charmante de Ratisbonne. Bien qu'il fût naturel,
« mon très-cher frère, de désigner la bourgeoisie,
« par charité pour les deux nobles dames, j'approuve
« votre scrupule; mais alors il vous resterait à pren-
« dre un biais non moins accommodant que le pre-
« mier : ce serait de laisser en blanc le nom de la
« mère. »

Il est étonnant pour ces biais qui arrangent tout. J'ai suivi son conseil, vu l'extrême difficulté de deviner juste entre tant de faiblesses impériales. Au fait, du côté maternel il y a confusion, il y a foule; c'est ordinairement tout le contraire.

Post-scriptum :

« Je vous disais dans ma dernière lettre que je
« travaillais d'un grand courage à la conversion de
« toutes les femmes égarées des États romains; vous
« apprendrez avec plaisir qu'elles me donnent infini-
« ment de satisfaction. »

Homme charitable! J'en suis bien aise. (*Remettant la lettre dans le portefeuille qu'il referme.*) Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève : il dort, et je vais en faire autant.

SCÈNE III.

DOMINGO, GINÈS, DON JUAN, *puis* RAPHAEL.

DOMINGO, *à voix basse.*

Venez, venez, seigneur don Juan, il est passé chez lui.

DON JUAN.

Par tous les démons de l'enfer! puisqu'il est de retour, j'arrive trop tard.

GINÈS.

Trop tard.

DOMINGO.

Il jure comme un mécréant.

DON JUAN.

Comme un dévot, mon pieux ami; vous ne vous gênez guère, vous autres, sur les sept péchés capitaux.

DOMINGO.

Mais nous nous repentons; si les dévots ne péchaient pas, il y aurait une vertu de moins sur la terre.

DON JUAN.

Tais-toi, serpent. (*Courant à la porte de sa chambre.*) Raphaël, Raphaël, c'est moi!

RAPHAEL, *ouvrant la porte.*

Arrivez donc, Excellence! sans une ruse de guerre la place était prise. Nous avons parlementé à travers la porte, et je ne me suis tiré d'affaire qu'en me donnant pour vous, et en disant que je priais. Mais, jour de Dieu! la supercherie répugne à un vieux soldat.

DON JUAN.

Que ne ressembles-tu à Domingo! c'est un métier qui ne lui coûte pas, et qui lui rapporte. (*Tirant sa bourse.*) Tiens, Ginès, prends pour ta discrétion : et toi, Domingo, pour tes mensonges. Honnêtes fripons, vous vous faites payer de deux côtés vos bons et loyaux services.

DOMINGO.

Que voulez-vous, Excellence? Dieu nous a donné deux mains, et nous nous en servons pour votre bien.

GINÈS.

Pour notre bien.

DON JUAN.

C'est la première fois qu'il ait changé quelque chose en répétant. Allons, sortez. (*Secouant sa bourse vide.*) Voilà cependant où s'en va tout l'argent que la charité de mon père me donne pour le rachat des captifs.

SCÈNE IV.

RAPHAEL, DON JUAN.

RAPHAEL.

Don Quexada peut se vanter d'être bien servi, et votre salut est en bonnes mains; mais, mon cher enfant, car je ne puis m'empêcher de vous nommer ainsi, moi qui vous ai vu si jeune, vous m'aviez promis de rentrer plus tôt.

DON JUAN.

Eh! comment trouver la force de me séparer d'elle? Ce qui m'étonne, moi, ce n'est pas de l'avoir quittée si tard, mais c'est d'avoir pu la quitter; et si tu ne me comprends pas, vieux Raphaël, tant pis pour toi, c'est que tu n'as jamais aimé.

RAPHAEL.

Pardon, seigneur don Juan, j'ai aimé.

DON JUAN.

A ta façon.

RAPHAEL.

S'il y en a deux, c'était la bonne : mais je ne me souviens pas que l'amour m'ait fait manquer un tour de garde, pas même après la bataille de Pavie, quand nous faisions rafle sur les Milanaises; et cependant, je vous jure qu'à notre départ, les innocentes filles de ce pays-là ne pouvaient pas dire comme notre royal prisonnier : Tout est perdu, fors l'honneur!

DON JUAN.

Ah! tu cites le mot d'un homme dont je raffole, moins encore pour ses qualités que pour ses défauts. Il aimait, celui-là!

RAPHAEL.

Et il se battait comme un lion, capo di Dio!

DON JUAN.

Tu te souviens de ton italien.

RAPHAEL.

Je sais jurer dans toutes les langues; c'est une grande ressource à l'étranger.

DON JUAN.

Et tu ne t'en acquittes pas avec moins d'énergie dans ta langue maternelle : témoin le jour où le voile de dona Florinde vint à s'écarter pour la première fois à la promenade, et nous découvrit le plus adorable visage dont puisse s'enorgueillir une beauté d'Andalousie.

RAPHAEL.

Mort de ma vie! je vous avais bien dit qu'elle en était. Ces Andalouses ont des yeux qui vous percent de part en part.

DON JUAN.

Les siens, Raphaël, ils vous pénètrent jusqu'au fond de l'âme; ils vous enivrent; ils vous rendraient fou d'amour et de volupté.

RAPHAEL.

Allez, allez! j'en disais autant à votre âge; mais où vous mènera cette belle intrigue?

DON JUAN.

Une intrigue! tu oses nommer une intrigue l'amour le plus ardent, mais aussi le plus pur qui ait fait battre le cœur d'un Espagnol! Quelle autre preuve veux-tu de cette passion que le rôle même où sa violence m'a fait descendre? Crois-tu que l'hypocrisie répugne moins à la fierté d'un fils de bonne maison qu'à la franchise d'un vieux soldat? Cependant, pour tromper la vigilance de mon père, j'ai cédé aux mauvais conseils de ce Domingo.

RAPHAEL.

Parlez-moi d'un saint pour vous mener à mal!

DON JUAN.

J'ai acheté les scrupules de sa conscience et le dévouement imbécile de Ginès; je me suis affublé des dehors d'une vocation que je n'ai pas; j'ai caché sous tout cet attirail mystique dont j'ai horreur...

RAPHAEL.

Vos courses nocturnes, la guitare à la main.

DON JUAN.

Mes promenades solitaires sous sa jalousie.

RAPHAEL.

Vos éternelles stations au pied du grand pilier de l'église...

DON JUAN.

Où je lui présentais l'eau bénite. Mais conviens que jamais plus jolis doigts de femme n'ont ôté leurs gants pour toucher ceux...

RAPHAEL.

D'un cavalier plus parfait.

DON JUAN.

Plus amoureux, mon vieil ami, plus amoureux! Aussi tant de constance l'a touchée : à son retour de Madrid, où dans mon désespoir j'ai failli la suivre, elle n'a pu refuser de m'admettre chez elle. Plus je l'ai vue et plus j'ai senti que je ne pouvais me passer de la voir. Ah! Raphaël, c'est qu'elle est unique dans le monde : soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle a une manière de porter sa tête, de marcher, de s'asseoir, qui n'appartient qu'à elle seule.

RAPHAEL.

La femme qu'on aime fait-elle rien comme une autre?

DON JUAN.

Non, la passion ne m'aveugle pas. Je te dis qu'il y a en elle quelque chose d'étrange, je ne sais quoi d'oriental qui s'empare de mon imagination, qui me maîtrise et m'enchaîne à ses pieds pour la vie. Raphaël, il faut qu'elle soit à moi.

RAPHAEL.

Qu'y s'y oppose? A la bonne heure; finissez une fois comme je commençais toujours.

DON JUAN, *avec dignité.*

Elle sera ma femme! vous nous faites injure à tous deux.

RAPHAEL, *à part.*

Il a souvent un regard qui m'impose.

DON JUAN.

Et, puisqu'elle y consent, demain je suis heureux.

RAPHAEL.

Demain! mais considérez les obstacles...

DON JUAN.

J'aime les obstacles.

RAPHAEL.

Charmant! charmant! comme moi à son âge.

DON JUAN.

D'ailleurs un mariage secret n'en offre aucun. Au pis-aller, si mon père le découvre et me deshérite, j'ai mon épée dont tu m'as appris à me servir : c'est assez pour soutenir un nom qu'on ne peut m'ôter, et pour me créer une fortune que je n'aurai plus. Mon bras a déjà fait son devoir, cette nuit, sur je ne sais quelles gens que j'ai rencontrés autour de la maison de dona Florinde, et qui ressemblaient fort à d'honnêtes espions du saint-office. Je les ai chargés victorieusement à coups de plat d'épée, et le champ d'honneur m'est resté.

RAPHAEL.

Malédiction! prenez-y garde : n'allez pas nous mettre le grand inquisiteur sur les bras.

DON JUAN.

Toi qui ne crains rien, as-tu peur de lui?

RAPHAEL.

J'aimerais mieux avoir affaire au diable.

DON JUAN.

Parce que tu n'y crois pas.

RAPHAEL.

Si fait, j'y crois; mais le diable ne brûle que les morts, et le grand inquisiteur brûle les vivants.

DON JUAN.

C'est une raison. Hé! que t'a fait cette lettre dont il ne restera que des lambeaux si tu continues à la froisser de la sorte?

RAPHAEL.

Je n'y songeais plus; pauvre innocente, elle payait pour vos folies! C'est Domingo qui l'a glissée sous la porte. (*La lui présentant.*) En voilà une du moins qui arrivera à son adresse sans passer à la visite de don Raymond de Taxis, le grand maître des postes, et l'homme le plus curieux du royaume.

DON JUAN.

Il s'en vengera sur bien d'autres.

RAPHAEL, *pendant que don Juan lit.*

C'est une manière de confesseur nommé par le roi pour toute la monarchie. On peut dire de notre gracieux souverain que son peuple n'a pas de secrets pour lui.

DON JUAN, *après avoir lu.*

Une partie de chasse que don Ribéra me propose dans les plaisirs de Sa Majesté. J'ai bien autre chose en tête!

RAPHAEL.

D'ailleurs votre dernière campagne contre le gibier du roi a failli vous coûter cher. Vrai Dieu! il vaudrait mieux tuer dix hérétiques dans ses États qu'un lièvre sur ses domaines.

DON JUAN.

Eh! si l'on n'y courait risque de la vie, qui donc s'en donnerait la fatigue? c'est le danger qui me tente, et non le gibier, dont je n'ai que faire. J'abattrais sans émotion un troupeau de daims sur mes terres, et le cœur me bat pour une perdrix tirée par contrebande.

RAPHAEL.

Toujours comme moi; chasseur avec plaisir, braconnier avec volupté.

DON JUAN.

Ah! le danger! le danger! voilà l'émotion qui me plaît. Dans un duel ou dans une bataille, sous quelque forme qu'il se présente, il est le bienvenu. Si j'étais né roi, j'étoufferais dans mes États, et je ne pourrais respirer à l'aise que dans ceux des autres.

RAPHAEL.

J'étais de même en mariage. Mais concevez la nature humaine : une humeur si belliqueuse dans le fils du seigneur le plus pacifique!...

DON JUAN.

Cela te surprend?

RAPHAEL.

Jusqu'à un certain point; cependant il me vient toujours une idée qui me fait rire quand je vois un fils qui ne ressemble pas à son père.

DON JUAN.

Écoute donc : j'entends le bruit d'un carrosse.

RAPHAEL.

A cette heure! eh! oui vraiment : on s'arrête, on frappe à la porte.

DON JUAN.

Serait-ce don Ribéra? quelle imprudence! (*Courant à la fenêtre.*) Non, je vois deux cavaliers que je ne connais pas.

RAPHAEL, *qui l'a suivi.*

Grands chapeaux rabattus, manteaux sombres, figures à l'avenant : c'est une grave visite pour don Quexada.

DON JUAN, *faisant un pas vers sa chambre.*

Prenons garde qu'on ne nous surprenne ici : viens donner à ma toilette et à mon air quelque chose qui sente la vocation.

RAPHAEL.

Nous aurons de la peine.

DON JUAN, *s'arrêtant.*

Mon pauvre père! comme je le trompe! et je l'aime pourtant. Ah! Raphaël, si mon père n'était que mon oncle!...

RAPHAEL.

Il pourrait se vanter d'avoir pour neveu le plus déterminé démon de toutes les Espagnes. Si celui-là entre dans un couvent...

DON JUAN.

Ce sera dans un couvent de femmes.

RAPHAEL.

Je vous y suivrai, sœur Juana.

DON JUAN.

Oui, frère Raphaël, pour m'absoudre de mes péchés; et l'occupation ne te manquera pas. (*En rentrant dans sa chambre.*) A ma toilette! à ma toilette!

RAPHAEL, *courant après lui.*

Le joli moine qu'il aurait fait!

SCÈNE V.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II, DOMINGO.

PHILIPPE II.

Dites à votre maître que le comte de Santa-Fiore désire lui parler.

DOMINGO.

Don Quexada vient d'arriver d'un long voyage; il repose, et je crains que Votre Excellence ne soit forcée d'attendre.

PHILIPPE II.

J'attendrai.

DOMINGO.

Mais avec tout le respect que je dois à Votre Excellence...

PHILIPPE II.

Vous ne voyez pas que j'attends déjà?

DOMINGO, *à part, en sortant.*

Il paraît qu'il n'en a pas l'habitude.

SCÈNE VI.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, *qui jette son manteau sur un siége et s'assied.*

Quel ennui! que les trois dernières lieues sont longues en voyage!

GOMÈS.

Comme tout ce qu'on voudrait voir finir. Mais nous voici chez l'ancien serviteur de votre auguste père. Ce qui me surprend, c'est qu'un tel monarque ait pu choisir un pareil conseiller.

PHILIPPE II.

Je n'en serais pas moins surpris que vous, si les rois, quand ils choisissent un conseiller, prenaient l'engagement de suivre ses conseils.

GOMÈS.

Du secret, de la probité! j'en conviens...

PHILIPPE II.

C'est bien quelque chose, don Gomès.

GOMÈS.

Mais point de caractère.

PHILIPPE II.

Les gens qui en ont beaucoup usent volontiers de ceux qui n'en ont pas.

GOMÈS.

Reculant au premier péril, embarrassé du moindre obstacle, trop convaincu qu'il est habile, pour ne pas être souvent dupe : tant de réputation et si peu de mérite! c'est gagner sans mettre au jeu.

PHILIPPE II.

Il ressemble à bien d'autres qu'on croit des hommes supérieurs tant que le génie les emploie : les abandonne-t-il, on est tout étonné de les trouver médiocres.

GOMÈS.

Votre Majesté fait d'avance l'histoire de ses ministres... Mais elle rêve profondément, sans doute à ce jeune don Juan?

PHILIPPE II, *se levant.*

Je ne puis tenir en place. Pourquoi l'ai-je vue? ah! pourquoi l'ai-je vue? c'est toi qui m'as dit dans les jardins d'Aranjuez : Regardez-la, sire, qu'elle est belle!

GOMÈS.

Quoi! cette image vous poursuit encore?

PHILIPPE II.

Non, je n'y songe plus; je n'y veux plus songer. Comme vous le disiez, c'est don Juan qui m'occupe.

GOMÈS.

Peut-être le sang vous parle, et votre cœur s'émeut au moment où vous allez décider de son sort.

PHILIPPE II.

Et de quel sentiment serais-je ému? L'ai-je assez connu pour l'aimer? puis-je lui reprocher quelque chose pour le haïr? Où est le bien qu'il m'a fait? où sont ses torts envers moi?

GOMÈS.

Il n'en a eu qu'un seul

PHILIPPE II.

Lequel?

GOMÈS.

Celui de naître.

PHILIPPE II.

Par le salut de mon âme, je conviens que c'est vrai. Oui, cet homme a un tort irrémissible : le même sang coule dans nos veines. Je me plaisais à être unique; cependant j'ai promis, promis sur l'Évangile.

GOMÈS.

Rome peut tout délier sur la terre.

PHILIPPE II.

Oh! je m'humilie devant le pouvoir de Rome; mais Rome ne fait rien pour rien.

GOMÈS.

Profonde vérité.

PHILIPPE II.

Je le verrai, ce don Juan; je lirai dans son âme. S'il est ce qu'il doit être, je le reconnais, et un célibat volontaire ensevelit dans les dignités ecclésiastiques sa naissance, ses prétentions et sa postérité. Mais si je surprends sur ses lèvres un soupir de regret pour les pompes et les plaisirs de ce monde, si l'esprit de révolte est en lui, je l'oublie, et pour peu qu'il ait percé le mystère de sa naissance, je... Dieu m'inspirera.

GOMÈS.

Je comprends.

PHILIPPE II.

Que ne puis-je me délivrer de tous les souvenirs qui me tourmentent aussi facilement que du sien! Quoi! j'ai fait pour elle ce que je ne fis jamais pour aucune autre! La suivre deux fois sous un déguisement! me mêler à la foule pour m'attacher à ses pas dans les obscures allées du Prado! et tout cela par tes conseils! et tout cela en pure perte!

GOMÈS.

Pouvais-je croire, sire, que cette jeune fille, ou que cette veuve, car j'ignore qui elle est, échapperait à mes recherches?

PHILIPPE II.

Ses habits de deuil vous trompent : ce n'est point une veuve; c'est une jeune fille dans toute la candeur de son âge, dans toute la fleur de l'innocence et de la beauté. Une veuve! je serais jaloux du passé... Mais pourquoi donc me parlez-vous d'elle?

GOMÈS.

C'est vous, sire, qui le premier...

PHILIPPE II.

N'avez-vous aucune affaire, aucune nouvelle qui puisse s'emparer de ma pensée?

GOMÈS.

Une seule, elle concerne la foi.

PHILIPPE II.

La foi! parlez, parlez.

GOMÈS.

On m'écrit que, dans une des vallées du Piémont, plusieurs de vos sujets sont soupçonnés d'hérésie. Voici ma réponse.

PHILIPPE II, *lisant.*

C'est trop long. Point de procès; en matière de religion, on ne juge pas, on frappe. Trop long! vous dis-je; écrivez.

GOMÈS.

Dictez, sire.

PHILIPPE II.

Trois mots : « Tous au gibet. »

GOMÈS.

Votre Majesté épargne le travail à son secrétaire.

PHILIPPE II.

Un prêtre, pour les assister à l'article de la mort, s'ils veulent se repentir; s'ils veulent discuter, le bourreau.

GOMÈS.

On a bien raison de dire que Philippe II est le plus ferme appui de la foi catholique.

PHILIPPE II.

Le ciel me devrait une récompense. Mais qui sait, Gomès, si tu ne seras pas pour moi l'instrument de sa miséricorde? ne m'as-tu pas dit que mon supplice finirait ici? n'as-tu pas des renseignements sûrs? ne crois-tu pas qu'elle habite Tolède? est-ce vrai ou faux?

GOMÈS.

Je le crois toujours, et, cette nuit, quelques gens à moi ont dû faire des recherches pour découvrir sa demeure.

PHILIPPE II.

Puisses-tu réussir, Gomès, et ma reconnaissance sera sans bornes; car je veux bien mettre devant toi toutes les plaies de mon cœur à découvert : elle m'obsède, cette femme; c'est mon mauvais génie; c'est un rêve qui me dévore, une sorte de possession. Je la retrouve entre celui qui me parle et moi, entre moi et le Dieu qui m'écoute. J'y songe!... aujourd'hui même, encore aujourd'hui, j'ai omis de le prier. Ah! cet état ne peut durer; il est intolérable; il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre. Oui, je vais jusqu'à former des vœux contre moi-même...

GOMÈS.

Vous, sire!

PHILIPPE II.

Jusqu'à désirer qu'une vieillesse anticipée vienne tout à coup me glacer le cœur. Mes sens seraient éteints alors, et mes passions seraient mortes. Je me plongerais dans une idée unique, celle d'agrandir assez mes royaumes pour qu'il me devînt possible d'extirper de l'Europe jusqu'aux dernières racines du judaïsme et de l'hérésie. Alors, sourd à la voix des plaisirs et aux cris de la douleur, je n'entendrais que les ordres de l'Église. Je ferais passer par le fer et par les flammes tous ceux qui ne penseraient ni comme elle ni comme moi, et, me réjouissant dans mes œuvres, j'aurais la conscience tranquille, l'Église me bénirait, et je mourrais en chrétien.

GOMÈS.

Plus tard, sire, dans bien des années, Dieu vous accordera cette grâce; mais aujourd'hui...

PHILIPPE II.

C'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur; fais que je la revoie, et demande tout, je te donnerai tout : trésors, pouvoir, grandesse. Je te dirai de te couvrir devant moi; tu seras tutoyé par le duc d'Albe.

GOMÈS.

Qui a tant de plaisir à me dire vous! Ou cette femme n'est plus de ce monde, sire, ou je la trouverai.

PHILIPPE II.

Cours, Gomès, j'entends don Quexada. Réussis et compte sur les promesses de ton maître. (*A part.*) Vanité humaine! il va tout mettre en œuvre, et cela pour être tutoyé par un homme qu'il déteste.

SCÈNE VII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Son Excellence me pardonnera si j'ai tardé... Quoi! sire, c'est vous! (*Mettant un genou en terre.*) Votre Majesté a daigné...

PHILIPPE II.

Parlez-moi debout. Laissez là les respects; le roi n'en veut pas, et le comte de Santa-Fiore n'y a pas droit. Vous êtes venu à Madrid, et vous avez eu tort.

DON QUEXADA.

Mais, sire...

PHILIPPE II, *avec impatience.*

Encore!... je vous dis que vous avez eu tort : je me souviens de tout. Venir me rappeler une promesse, c'est supposer que j'ai pu l'oublier.

DON QUEXADA.

Loin de moi cette pensée! je prie... Votre Excellence de trouver mon excuse dans la tendre affection que je porte à mon élève.

PHILIPPE II.

Aussi je pardonne. Je compte que vous avez gardé mon secret?

DON QUEXADA.

Avec une fidélité scrupuleuse.

PHILIPPE II.

Que vous avez ponctuellement exécuté mes ordres?

DON QUEXADA.

A la lettre; et le ciel m'a fait la grâce de réussir par delà mes espérances. Je puis sans vanité vous donner don Juan pour le modèle de l'éducation chrétienne.

PHILIPPE II.

C'est beaucoup dire.

DON QUEXADA.

Vous trouverez en lui un pieux jeune homme aussi dégagé des vanités du siècle que peu touché de ses plaisirs. Il passe les jours et les nuits à méditer. Il consume la pension que vous lui faites en aumônes comme son temps en prières; enfin, ce qui est pour moi un sujet continuel d'édification, il unit la ferveur d'un vieux cénobite à toute la timidité d'une jeune fille.

PHILIPPE II.

C'est donc le meilleur chrétien du royaume?

DON QUEXADA, *s'inclinant.*

Après le roi.

PHILIPPE II.

Et l'évêque de Cuença, je pense?

DON QUEXADA, *s'inclinant de nouveau.*

Après le roi et le confesseur du roi. J'avouerai même que mon inquiétude est d'avoir passé mes instructions. Je crains que les honneurs de l'Église, qui ne peuvent lui manquer, n'effarouchent sa modestie, tant il a pris un goût vif pour l'obscurité du cloître.

PHILIPPE II.

Il n'y a point de mal à cela; si ce que vous dites est exactement vrai, comme je le crois, je vais reconnaître et embrasser mon frère. Mais je veux en juger par moi-même.

DON QUEXADA.

Vous le pouvez dès à présent. Dans quelque moment qu'on le surprenne, on est sûr de le trouver occupé de ses devoirs religieux.

PHILIPPE II.

Il vaut donc mieux que moi; car vous me rappelez que je ne me suis pas acquitté des miens. C'est un assez dur châtiment que de m'en accuser devant vous; je le fais en toute humilité : mais trouvez-moi une salle retirée de cette maison où je puisse me recueillir devant Dieu et réparer ma faute.

DON QUEXADA.

Permettez que je vous précède.

PHILIPPE II.

Non, restez. Préparez votre élève à recevoir le comte de Santa-Fiore, qui désormais a seul des droits sur lui. Pas un mot de plus! Quant à son goût pour le cloître, dès aujourd'hui je veux le satisfaire : vous pouvez le lui dire.

DON QUEXADA.

Puisque vous refusez mes humbles services. (*Appelant.*) Domingo!... (*A celui-ci qui entre.*) Conduisez Son Excellence au bout de la petite galerie, dans l'oratoire de don Juan. (*Au roi.*) Vous vous trouverez au milieu des objets de sa vénération habituelle. (*Il le reconduit en s'inclinant à plusieurs reprises.*)

PHILIPPE II.

Bien, bien, seigneur Quexada. C'est assez. (*Avec intention.*) C'est trop.

SCÈNE VIII.

DON QUEXADA, *puis* DON JUAN.

DON QUEXADA.

Voici donc le grand jour arrivé! Affranchi d'un secret royal dont je me suis toujours défié, je ferai désormais ma sieste sans mauvais rêves. Mon élève va monter à la place qui lui est due, et je vais rentrer dans la douce possession de moi-même. Je ne me sens pas d'aise, et les larmes m'en viennent aux yeux. (*Ouvrant la porte de la chambre de don Juan.*) Don Juan, mon cher don Juan, accourez!...

DON JUAN.

Mon père, je suis heureux de vous revoir.

DON QUEXADA.

Je le suis plus encore de vous presser dans mes bras, et de vous annoncer une nouvelle qui doit vous combler de joie.

DON JUAN.

Laquelle?

DON QUEXADA.

Le plus ardent de vos désirs va bientôt se réaliser; votre bonheur va commencer d'aujourd'hui.

DON JUAN.

Je vous jure, mon père, qu'il est commencé depuis six mois.

DON QUEXADA.

Depuis le jour de votre conversion, c'est vrai; mais enfin, vous allez recueillir le fruit de votre docilité et de votre excellente conduite. Recevez-en donc mon compliment, que je vous adresse du fond de l'âme : dans quelques heures vous entrez au monastère.

DON JUAN.

Au monastère! dans quelques heures!... et cette résolution est irrévocable?

DON QUEXADA.

Tellement irrévocable, qu'aucune considération de tendresse ne l'ébranlera, que nulle puissance humaine ne saurait la changer.

DON JUAN.

Alors je dois vous dire toute la vérité.

DON QUEXADA.

Dites-la : il ne peut être pour moi que très-agréable et très-édifiant de l'entendre.

DON JUAN.

Aussi bien je suis las de la contrainte que je m'impose, je me sens mal à l'aise sous un masque, et il est temps de secouer ces apparences menteuses qui me dégradent à mes yeux.

DON QUEXADA.

Que me parlez-vous de contrainte, de masque?... qu'est-ce que tout cela veut dire?

DON JUAN.

Que je vous trompais, mon père.

DON QUEXADA.

Vous!

DON JUAN.

Depuis six mois je vous trompais. Cette ferveur que vous admiriez, elle était feinte, mes dehors de piété n'étaient qu'un jeu. J'aime la liberté avec toute l'énergie dont je hais l'esclavage du cloître; je l'aime d'un amour immodéré, sans bornes. Le jour est moins doux pour moi que la liberté; l'air que je respire est moins nécessaire à ma vie, et vous pouvez juger que si j'ai pu descendre jusqu'à tromper pour en jouir en secret, je ne reculerais pas devant tous les supplices pour la défendre à force ouverte.

DON QUEXADA.

Quoi! vous... mon vertueux élève!... je suis confondu, et les bras me tombent de saisissement.

DON JUAN.

Pardon, mon père, cent fois pardon! ah! croyez que cette ruse coûtait plus encore à ma tendresse

pour vous qu'à ma fierté, qui s'en indignait; mais pourquoi me demander des vertus trop au-dessus de ma faiblesse? Il n'est rien d'aussi respectable à mes yeux qu'un prêtre digne de ce nom. L'Espagne en compte un grand nombre, je le sais; je reconnais en eux une supériorité de nature, ou une force de volonté devant lesquelles je m'humilie. Moins je les comprends, plus je les honore, mais plus aussi je sens en moi l'impuissance de les imiter, et le besoin de vous dire dans mon désespoir : J'en suis incapable, je ne le peux pas; non, mon père, je ne le peux pas.

DON QUEXADA.

Modérez-vous, je vous en supplie, et ne tombez pas dans l'exagération. L'Église, en mère prudente, n'exige pas de tous les siens les mêmes sacrifices; il en est qu'elle prédestine aux honneurs et même à la gloire. Je n'en veux pour exemple que notre immortel cardinal Ximénès; et quant aux innocents plaisirs du monde, je puis vous affirmer que j'ai connu à Rome beaucoup de ses collègues qui se les permettaient sans que la chose fît scandale, et qui vivaient absolument comme vous et moi.

DON JUAN.

Comme vous, mon père, c'est possible, mais comme moi! sentez-vous bien toute la force de ce que vous me dites? Voulez-vous que je porte dans un cloître des désordres à peine tolérables dans votre maison? voulez-vous que je cache sous la robe d'un moine ce qui n'était que faiblesse en moi, et ce qui serait crime en lui?...

DON QUEXADA.

Grand Dieu! don Juan, quelles intentions me supposez-vous?

DON JUAN.

Eh! que faudrait-il donc faire? me soumettre : combattre sans cesse des passions que je n'étoufferais pas, m'efforcer de plier mon orgueil à une obéissance contre laquelle tout mon être se révolte? Le dernier degré de la honte ou de la misère, voilà ce que vous me proposez. Oh! non, non, vos entrailles de père vont s'émouvoir, et vous n'aurez pas la dureté de me réduire à cette alternative horrible d'être le plus infâme ou le plus malheureux des hommes.

DON QUEXADA.

Je suis si stupéfait, que je n'ai pas une bonne raison à lui donner, moi qui voulais en faire une des colonnes de la foi chrétienne!

DON JUAN.

Eh pourquoi le vouliez-vous? quel motif, que je ne puis m'expliquer, vous poussait à sacrifier votre seul fils, le seul héritier de votre nom et de vos titres? Me jugiez-vous indigne de les porter? Détrompez-vous : il y a de l'avenir en moi, il y a en moi de la gloire et du bonheur pour vos vieux jours. Vous serez fier de m'avoir donné la naissance; vous sentirez votre vieillesse rajeunir entre moi et une femme digne de mon amour et de votre tendresse...

DON QUEXADA.

Une femme!

DON JUAN.

Au milieu d'une famille nouvelle, de mes enfants, oui, de mes enfants qui vous chériront à leur tour.

DON QUEXADA.

Une femme! des enfants! bonté du ciel! où avez-vous la tête?

DON JUAN.

Je tombe à vos pieds, je m'y traînerai s'il le faut; je les baise, ces mains dont j'ai reçu tant de caresses, et qui m'ont béni tant de fois...

DON QUEXADA.

Il m'épouvante et m'attendrit tout ensemble.

DON JUAN.

Ne les retirez pas de moi, laissez-moi les couvrir de mes larmes. Ah! vous pleurez, mon père, vous pleurez... non, vous ne prononcerez pas mon arrêt de mort; vous ne pourrez pas vous résoudre à condamner votre fils unique.

DON QUEXADA, *en pleurant.*

Mais, mon fils, mon cher fils! je ne suis pas votre père.

DON JUAN, *qui se relève.*

Vous n'êtes pas mon père!

DON QUEXADA.

Don Juan, vous êtes sorti d'une maison plus illustre que la mienne, et celui de qui vous tenez la vie...

DON JUAN.

Quel est-il? où puis-je le trouver? Parlez, ah! parlez donc.

DON QUEXADA.

Hélas! il n'est plus de ce monde. (*A part.*) Je puis le dire sans mensonge.

DON JUAN.

Je l'ai perdu!

DON QUEXADA.

Mais il a transmis tous ses droits, son autorité tout entière au comte de Santa-Fiore, qui vient d'arriver chez moi, et que vous allez voir dans un moment. Lui seul peut vous découvrir le secret de votre naissance; c'est un seigneur bien puissant, bien respectable, et dont les ordres doivent être sacrés pour vous.

DON JUAN.

Vous n'êtes pas mon père! (*Avec un transport de joie.*) Je suis donc libre!

DON QUEXADA.

Pas du tout. (*A part.*) Et le roi qui est là, qui peut nous surprendre à toute minute!

DON JUAN, *parcourant la scène à grands pas.*

Je suis maître de mes actions.

DON QUEXADA, *qui le suit.*

Mais encore moins! je croyais le calmer, et le voilà parti comme un cheval échappé.

DON JUAN.

Désormais, je puis faire, je puis dire tout ce qu'il me plaira.

DON QUEXADA.

Ne vous en avisez pas. Respectez le comte de Santa-Fiore, il y va de votre avenir, de votre fortune...

DON JUAN.

Ma liberté avant tout!

DON QUEXADA.

De votre vie.

DON JUAN.

Avant tout ma liberté ! Que je suis heureux ! (*Embrassant don Quexada.*) Oh ! Dieu ! je crois que je vous aime encore davantage depuis que je ne suis plus forcé de vous respecter.

DON QUEXADA.

Il extravague. Je vous en conjure, mon enfant, contenez-vous ; ne le heurtez pas quand il va venir ; gagnons du temps, par pitié, gagnons du temps !... (*Apercevant Philippe II.*) Mon Dieu ! c'est lui : le beau chef-d'œuvre que j'ai fait là !

SCÈNE IX.

DON JUAN, DON QUEXADA, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Voici votre élève, don Quexada ?

DON QUEXADA.

Oui, seigneur comte, c'est la personne que... c'est ce jeune don Juan qui... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis. (*Au roi.*) Votre Excellence me trouve encore tout ému : l'idée d'une séparation nous a tellement attendris l'un et l'autre...

PHILIPPE II.

Je le comprends. (*A part, en examinant don Juan.*) Comme il ressemble à mon père ! plus que moi : cette ressemblance me déplaît.

DON JUAN, *à part, en regardant le roi.*

Il a une figure sévère qui ne me revient pas du tout.

PHILIPPE II, *à don Quexada.*

Veuillez nous laisser ensemble.

DON QUEXADA.

Votre Excellence ne sera pas surprise qu'au moment de me quitter, il montre dans cet entretien de bien vifs regrets...

PHILIPPE II.

C'est naturel.

DON QUEXADA.

Si vous avez pour agréable que je reste, je pourrai vous expliquer...

PHILIPPE II.

J'aime mieux qu'il s'explique lui-même ; c'est par lui-même que je veux le connaître.

DON JUAN, *à part.*

Il sera au fait en deux mots.

DON QUEXADA.

Je me retire. (*Bas à don Juan.*) Je vous en conjure encore : pour Dieu ! ne lui résistez pas.

PHILIPPE II, *d'un ton plus ferme.*

Laissez-nous, je vous le demande en grâce.

DON QUEXADA.

Je m'empresse d'obéir. (*A part.*) Les voilà en face l'un de l'autre ; que le ciel nous protége : comment tout cela va-t-il finir ?

SCÈNE X.

DON JUAN, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, *à part.*

Quoi qu'il fasse, pas un des replis de son cœur ne m'échappera. (*A don Juan en s'asseyant.*) Approchez.

(*Don Juan va chercher un fauteuil et vient s'asseoir auprès de lui.*)

PHILIPPE II, *après l'avoir regardé avec étonnement.*

(*A part.*) Après tout, il ne me connaît pas. (*Haut.*) On m'a dit beaucoup de bien de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'aimerais mieux, seigneur comte, qu'on vous en eût dit un peu de mal ; je serais plus sûr de faire honneur à l'opinion que vous auriez de moi.

PHILIPPE II.

Voilà de l'humilité ; je vous en sais gré : c'est une des vertus que je désirais le plus vivement trouver en vous.

DON JUAN.

Vous êtes trop bon ; j'ai moins d'humilité que de franchise.

PHILIPPE II.

Cette qualité m'est aussi particulièrement agréable, et je vais la mettre à l'épreuve. Vous avez beaucoup médité, jeune homme ?

DON JUAN.

Moi ?...

PHILIPPE II.

Beaucoup, je le sais. Les réflexions mûrissent la jeunesse ; dites-moi quel a été le résultat des vôtres, et quelle est la carrière où votre nature vous porte de préférence. Que j'aie la satisfaction de vous entendre développer les plans que vous avez conçus dans la solitude pour votre avenir, et jusqu'aux sentiments les plus intimes de votre belle âme. Ne vous trompez-vous pas sur votre vocation ? expliquez-vous sans aucun déguisement.

DON JUAN.

Je ne vous laisserai rien à désirer. Eh bien donc, mon gentilhomme, partons d'un principe : il n'y a que trois choses dans la vie : la guerre, les femmes et la chasse.

PHILIPPE II.

Comment ? répétez ; j'ai mal entendu sans doute.

DON JUAN.

Ou les femmes, la chasse et la guerre : dans l'ordre que vous voudrez, je n'y tiens pas, pourvu que tout s'y trouve.

PHILIPPE II.

Me répondez-vous sérieusement ?

DON JUAN.

Comme vous m'interrogez ; je ne puis pas dire plus.

PHILIPPE II.

Vous conviendrez que voilà de singulières dispositions pour entrer au couvent.

DON JUAN.

Aussi n'en ai-je pas la moindre envie; et je mettrais plutôt le feu à tous les couvents de l'Espagne que de faire mes vœux dans un seul.

PHILIPPE II, *se levant avec vivacité.*

Miséricorde! quelle vocation!

DON JUAN, *froidement, en frappant du revers de la main sur le fauteuil du roi.*

Asseyez-vous, asseyez-vous donc. C'est la mienne: vocation vers la révolte, contre tout ce qui peut gêner mon indépendance ou mes plaisirs; vocation de corps et d'âme pour tout ce qui rend la vie douce ou glorieuse!

PHILIPPE II.

Alors, don Quexada s'est joué de moi.

DON JUAN.

Non pas, l'excellent homme! c'est moi qui me suis joué de lui, et je m'en accuse avec cette humilité que vous aimez, et cette franchise qui vous est particulièrement agréable.

PHILIPPE II, *sévèrement.*

Seigneur don Juan!... (*A part, en se rasseyant.*) Mais j'irai jusqu'au bout.

DON JUAN.

Je crois vous avoir donné tous les renseignements désirables sur mes principes. J'ajouterai que vous voilà plus avant que moi dans mes affaires personnelles : car vous savez qui je suis, et je ne le sais pas; veuillez donc m'instruire, afin que je me connaisse aussi parfaitement que vous me connaissez vous-même.

PHILIPPE II.

Votre père, qui m'a revêtu de son autorité sur vous, a mis à la révélation de ce secret des conditions...

DON JUAN.

Que je devine, et que je vous dispense de m'expliquer; mais mon père n'était pas un despote.

PHILIPPE II.

Qu'en savez-vous?

DON JUAN.

Étrange manière de me le faire aimer!

PHILIPPE II.

Peut-être avait-il le droit de l'être.

DON JUAN.

Le roi ne l'a pas lui-même. Si mon père vivait encore, lui, dont on invoque l'autorité pour en abuser, il rougirait de la pousser jusqu'à la tyrannie.

PHILIPPE II.

On vous a dit qu'il ne vivait plus?

DON JUAN.

Pour mon malheur; mais, lui mort, je ne dois à qui que ce soit le sacrifice de mes penchants et de ma dignité.

PHILIPPE II.

Cependant je vous dirai qu'il dépend de vous d'être quelque chose dans le monde, ou de rester un homme de rien.

DON JUAN.

Et je vous répondrai qu'on ne reste pas un homme de rien quand on est un homme de cœur. La plus haute naissance ne vaut pas le prix dont il faudrait acheter la mienne. De quoi s'agit-il? d'un héritage qu'on me refuse? je m'en passerai; d'un nom qu'on veut me vendre trop cher? avec mon sang, je saurai m'en faire un à meilleur marché. Maintenant parlez, si bon vous semble. Ne le voulez-vous pas? libre à vous; mais brisons là (*en se levant*), et adieu, comte de Santa-Fiore; l'homme de rien n'a pas besoin de vous pour devenir quelque chose.

PHILIPPE II, *en souriant.*

Asseyez-vous à votre tour, et causons sans nous fâcher. Vous avez donc un penchant invincible pour les armes?

DON JUAN.

Invincible; je suis Castillan, c'est tout dire. Accusez-moi d'ambition, vous le pouvez; je conviens que j'en ai. Riez de mon orgueil, je vous le permets; car, malgré mon néant, il me semble que je suis plutôt né pour commander que pour obéir. Je ne m'en ferai pas moins soldat; vous êtes puissant, et si, avec son autorité, mon père vous avait transmis un peu de sa tendresse pour moi, je ne serais pas soldat longtemps.

PHILIPPE II.

Il est vrai que je pourrais vous pousser dans cette carrière.

DON JUAN, *avec effusion.*

Faites-le donc, et j'en serai reconnaissant toute ma vie.

PHILIPPE II.

Je ne m'engage pas; cependant je ne dis pas non.

DON JUAN.

C'est quelque chose. Votre sévérité met entre nous dix bonnes années; mais si je suis dans l'âge où on fait des folies, vous êtes encore dans celui où on les pardonne. (*Rapprochant son fauteuil de celui du roi.*) Et j'étais sûr que deux jeunes gens finiraient par s'entendre.

PHILIPPE II.

Mais ai-je reçu toutes vos confidences de jeune homme? l'amour de la liberté est-il bien véritablement le seul amour qui vous éloigne du cloître? Je vous le demande en ami.

DON JUAN.

Avant de répondre à cette question très-amicale, j'en aurais deux qui ne le sont pas moins à vous adresser.

PHILIPPE II.

Lesquelles?

DON JUAN.

Avez-vous jamais aimé, comte de Santa-Fiore?

PHILIPPE II.

Mais... oui.

DON JUAN.

Aimez-vous encore?

PHILIPPE II.

Eh bien! je l'avoue, j'aime encore, et peut-être plus que je ne voudrais.

DON JUAN, *se levant.*

Vous aimez! voilà qui nous rapproche tout à fait;

et moi aussi, j'aime la plus belle, la plus digne, la plus adorable femme qui soit au monde.

PHILIPPE II, *se levant aussi.*

Permettez-moi de réclamer pour ma maîtresse.

DON JUAN.

C'est juste, et je conviens d'avance que l'une n'est pas moins belle que l'autre; mais je reste convaincu que si vous ne partagez pas tous mes sentiments pour la mienne, il vous sera du moins impossible de lui refuser votre admiration.

PHILIPPE II.

Encore faudrait-il que je la connusse!

DON JUAN.

C'est demander beaucoup; cependant écoutez : telle est ma confiance dans son empire sur ceux qui peuvent la voir et l'entendre, que je veux bien en venir aux conditions. Faisons un traité; si vous approuvez mon choix, vous donnerez votre consentement à un projet où j'attache mon bonheur, et vous me direz le secret que je veux savoir; jurez-le-moi, foi de Castillan!

PHILIPPE II.

Foi de Castillan! si j'approuve votre choix; mais quand la verrai-je?

DON JUAN.

Aujourd'hui même, et chez elle : je n'y trouve aucun inconvénient, car je suis majeur. Si j'obtiens votre agrément, j'en serai tout à la fois heureux et fier; et si je ne l'obtiens pas, je vous avoue que je prendrai, à mon grand regret, le parti de m'en passer. Mais ne vous fâchez point, vous ne pourrez pas lui résister.

PHILIPPE II.

Je le souhaite pour vous.

DON JUAN.

J'en suis sûr, et je veux lui annoncer votre visite. Après la messe, où nous allons tous deux, elle pour Dieu et moi pour elle, veuillez, si toutefois aucun autre rendez-vous ne s'y oppose, me rejoindre à sa demeure, cette jolie maison à l'entrée de Tolède, le cinquième balcon après l'église Saint-Sébastien.

PHILIPPE II.

Je vous promets de m'y rendre. (*A part.*) Mon père ne pourra pas dire que je n'ai pas fait tout en conscience.

DON JUAN.

A revoir donc, chez dona Florinde! je vous le répète, j'aurai votre consentement. J'en ai pour garants les charmes dont je connais le pouvoir et l'amitié qui commence entre nous. (*Lui prenant la main.*) Oui, comte, je vous le dis franchement, je vous aime déjà comme un frère.

PHILIPPE II.

Vous allez vite.

DON JUAN.

C'est dans ma nature : j'aime ou je hais de premier mouvement.

PHILIPPE II.

Moi, je ne fais l'un ou l'autre qu'avec de bonnes raisons.

DON JUAN.

C'est que vous êtes de la cour et que je n'en suis pas. (*A don Quexada, qui entr'ouvre la porte timidement.*) Entrez donc, n'êtes-vous pas toujours mon père? entrez, il n'y a point d'indiscrétion.

SCÈNE XI.

DON JUAN, PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, *avec embarras.*

Oserai-je demander à Votre Excellence si elle est satisfaite?

PHILIPPE II.

Je vous fais mon compliment, seigneur Quexada.

DON JUAN.

Il y avait bien quelque chose à dire; mais le comte est indulgent, et il a pris sur tout cela le parti qu'il fallait prendre.

DON QUEXADA.

Quoi! véritablement?

PHILIPPE II.

Du moins, je serai décidé dans le jour. Quelques affaires m'appellent, permettez-moi de vous quitter.

DON JUAN.

On les connaît, vos graves affaires, et on sait qu'elles n'admettent pas de retard.

PHILIPPE II, *à Quexada.*

J'espère vous retrouver à un rendez-vous que m'a donné votre élève.

DON QUEXADA.

Je n'aurai garde d'y manquer.

DON JUAN.

Chez une personne dont vous serez enchanté. En vous engageant à lui rendre visite, le comte n'a fait que prévenir mon invitation.

PHILIPPE II.

Je vous renouvelle mon compliment, don Quexada; votre élève vous fait honneur.

DON QUEXADA.

Votre Excellence me comble.

PHILIPPE II.

A revoir, seigneur don Juan.

DON JUAN, *qui lui serre la main en le reconduisant.*

A revoir, très-cher comte.

DON QUEXADA, *à part.*

Il le traite comme son camarade.

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, *se jetant dans les bras de Quexada.*

Ah! que je vous embrasse! tout va le mieux du monde; mais adieu!...

DON QUEXADA.

Arrêtez : vous a-t-il dit qui vous êtes?

DON JUAN, *revenant.*

Pas encore : rendez-moi ce service-là, vous.

DON QUEXADA.

Qu'est-ce que vous me demandez, mon enfant? j'ai donné ma parole. C'est impossible.

DON JUAN.

Faites la chose à moitié; dites-moi au moins le nom de ma mère.

DON QUEXADA.

Est-ce que je le pourrais? c'est bien une autre difficulté.

DON JUAN.

Comme vous voudrez. Le comte n'y met pas tant de mystère, et il doit tout me révéler chez elle.

DON QUEXADA.

Chez qui?

DON JUAN.

Chez votre belle-fille.

DON QUEXADA.

Comment?

DON JUAN.

Vous êtes de noce.

DON QUEXADA.

De noce, moi! et de quelle noce?

DON JUAN.

Parbleu!... mon excellent ami, ce n'est pas de la vôtre, mais de la mienne.

DON QUEXADA.

Vous vous mariez?

DON JUAN.

Et je compte qu'il sera l'un de mes témoins, vous l'autre.

DON QUEXADA.

Que me proposez-vous là? vous me faites trop d'honneur.

DON JUAN.

Pas plus qu'à lui.

DON QUEXADA.

Je n'en reviens pas; et il donne son consentement?

DON JUAN.

Ou peu s'en faut. C'est un tres-galant homme, et nous serons bientôt amis intimes. Mais adieu! je cours vous attendre chez elle; Raphaël vous donnera son adresse.

DON QUEXADA.

Quoi! Raphaël, qui est dans ma maison depuis vingt ans, m'a trompé?

DON JUAN.

Par tendresse pour moi.

DON QUEXADA.

Et Domingo aussi?

DON JUAN.

Par intérêt.

DON QUEXADA.

Et Ginès?

DON JUAN.

Par bêtise; mais ne leur en veuillez pas, si vous m'aimez; ils l'ont fait pour mon bonheur.

DON QUEXADA.

Voilà bien le comble de l'humiliation; mes trois serviteurs! n'est-il pas désespérant, pour un ancien conseiller intime, d'avoir lutté de ruse toute sa vie avec les plus adroits, pour finir par être la dupe de trois imbéciles?

DON JUAN.

Ah! mon respectable maître, c'est qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un duel avec un sot, pour un homme d'esprit : il oublie de se mettre en garde. Adieu! adieu! je vais prendre mon épée, et je cours chez dona Florinde.

DON QUEXADA.

Son épée!... un mariage! Expliquez-moi donc?... Je ne sais plus où j'en suis.

(*Il suit don Juan.*)

ACTE DEUXIÈME

Un salon richement décoré, chez dona Florinde.

SCÈNE I.

DONA FLORINDE, *qui achève sa toilette de mariée devant une glace,* DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *se reculant pour l'admirer.*

Oh! belle, mais belle!...

DONA FLORINDE.

Comme une personne heureuse.

DOROTHÉE.

Est-ce que le voile n'est pas trop haut?

DONA FLORINDE.

Non...

DOROTHÉE.

Et cette boucle noire qui s'échappe!...

DONA FLORINDE.

Laisse-la faire; un peu de désordre ne messied pas.

DOROTHÉE.

Tout vous irait, à vous. Que dira don Juan? il va tomber en extase, lui qui vous trouvait si charmante sous vos habits de deuil.

DONA FLORINDE.

J'étais bien triste pourtant : mon pauvre père m'avait laissée seule au monde.

DOROTHÉE.

Avec moi.

DONA FLORINDE.

Oui, avec toi qui m'as nourrie, toi, ma seconde mère, qui n'as cessé de veiller sur mon bonheur et de m'entretenir dans le respect des rites sacrés de notre foi, auxquels j'ai juré à mon père mourant de rester toujours fidèle.

DOROTHÉE.

Et bien vous en a pris! Le Dieu de Jacob vous récompense; il vous donne un jeune mari d'une figure qui prévient dès l'abord, d'une humeur qui plaît, d'un nom qui va de pair avec les plus nobles; et pour comble de perfection, il n'a pas plus de religion que je ne lui en voulais.

DONA FLORINDE.

Pourquoi suis-je forcée de lui en faire un mérite?

DOROTHÉE.

S'il n'avait que celui-là, je vous plaindrais; mais il est aussi aimable qu'il est tendre, brave comme les Machabées; et depuis votre voyage à Madrid, je sens plus que jamais qu'il vous faut un protecteur.

DONA FLORINDE.

Ce voyage, c'est toi qui l'as voulu.

DOROTHÉE.

Sans doute, afin de rentrer, s'il était possible, dans les soixante mille doublons prêtés à l'empereur Charles-Quint par votre père, et pour lesquels il n'a jamais reçu qu'un beau remercîment.

DONA FLORINDE.

Que pouvions-nous espérer? n'a-t-il pas abdiqué, l'empereur?

DOROTHÉE.

Sa couronne, je le veux bien; mais ses dettes!... Ne pourriez-vous pas lui écrire dans sa retraite? Il aimait votre père, et, tout moine qu'il est, il serait peut-être reconnaissant.

DONA FLORINDE, *en riant.*

Est-ce qu'un moine s'occupe des choses de ce monde?

DOROTHÉE, *arrangeant la guirlande qui est sur la tête de Florinde.*

Dieu! les jolies fleurs! leurs boutons sont aussi frais que ceux des citronniers d'Andalousie.

DONA FLORINDE.

Mais ils sont faux, Dorothée.

DOROTHÉE.

Tant mieux! ils passeront moins vite.

DONA FLORINDE.

Faux comme mon nom, comme mon titre, comme les hommages que je rends à Dieu dans les temples des chrétiens.

DOROTHÉE.

Vous pouvez faire sans honte ce que le noble Ben-Jochaï, votre père, a fait avant vous. Je dis noble, parce qu'il l'était de cœur; mais Espagnol à l'église, sous le nom de Sandoval, juif chez lui, sous le sien, il sut vivre en paix avec l'Inquisition sans se mettre en guerre avec le Dieu d'Israël. Je maintiens qu'il fit bien d'abjurer ainsi; il en fut quitte pour une restriction mentale.

DONA FLORINDE.

Tromper celui qu'on aime!

DOROTHÉE.

Encore cette idée!

DONA FLORINDE.

Toujours! toujours, près de lui, loin de lui, cette idée me poursuit comme un remords. Que de fois j'ai voulu tout avouer! tes raisons m'ont arrêtée; ou plutôt, je suis franche: oui, la peur de me voir dédaignée m'a fermé la bouche. Je ne pouvais pas lui dire mon secret avant d'être sûre de son amour, et je ne l'ose plus depuis que je sens toute la force du mien.

DOROTHÉE.

Qu'importe qu'il vous aime sous le nom de dona Florinde, ou sous celui de Sara?

DONA FLORINDE.

Sara!... ah! ce nom gâte tout.

DOROTHÉE.

Est-ce que vous en rougissez?

DONA FLORINDE.

Non, assurément; mais je ne veux pas qu'il en rougisse, lui.

DOROTHÉE.

Raison de plus pour le cacher.

DONA FLORINDE.

Je le lui dirai dès aujourd'hui.

DOROTHÉE.

Gardez-vous-en bien; vous n'avez pas traversé comme moi la grande place de Tolède; vous n'avez pas vu les apprêts de l'auto-da-fé qui aura lieu dans trois jours. Savez-vous que vous êtes perdue; savez-vous que vous êtes morte, ma chère Sara, oui, morte, pour peu qu'on nous soupçonne de judaïsme?

DONA FLORINDE.

Eh! qui donc me dénoncerait? Don Juan peut m'abandonner; mais me trahir, tu ne le penses pas.

DOROTHÉE.

Non, sur mon âme!

DONA FLORINDE.

Il saura tout.

DOROTHÉE.

Que faites-vous?

DONA FLORINDE.

J'écris à don Juan.

DOROTHÉE.

Pourquoi, puisque vous allez le voir?

DONA FLORINDE.

Suis-je sûre d'avoir le courage de parler?

DOROTHÉE.

Moi, je mets la dernière main à votre toilette.

DONA FLORINDE.

A quoi bon maintenant?

DOROTHÉE.

Pour qu'il ait moins de chagrin, quand il va lire votre billet, qu'il ne se sentira d'amour en vous regardant. (*Allant vers la fenêtre.*) Mais hâtez-vous; le voici! le voici!

DONA FLORINDE, *se levant.*

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui-même, il court, il vole, il ne touche pas la terre; il me fait signe de descendre; sa figure est rayonnante de joie.

DONA FLORINDE.

Dorothée, est-ce que je l'achèverai, cette lettre?

DOROTHÉE.

Eh!. non, non; je vais lui ouvrir, et je vous l'amène.

SCÈNE II.

DONA FLORINDE.

Cependant, garder un secret qui doit peser éternellement sur mon bonheur!... Pour un moment de

faiblesse, un supplice de tous les jours, de toute la vie! non, c'est impossible, et j'y suis décidée. Ah! si dans l'excès de son amour... Cette pensée m'émeut au point que je respire à peine. (*Jetant les yeux sur sa glace, et souriant.*) Il me semble pourtant que tout n'est pas perdu. Combien je sais gré à Dorothée de m'avoir parée avec tant de soin! S'il pouvait me trouver plus jolie que de coutume!... Je reprends courage, j'espère, ah! j'espère.

SCÈNE III.

DONA FLORINDE, DON JUAN, DOROTHÉE.

DON JUAN.

Est-ce que j'arrive trop tard?

DONA FLORINDE.

Toujours, don Juan.

DON JUAN.

Oui, si j'en crois mon impatience; mais dites-vous cela pour moi ou pour vous?

DONA FLORINDE.

Pour tous deux.

DON JUAN.

Qu'il m'est doux de l'entendre! De grâce! laissez, laissez, ne parlez plus : que je vous regarde.

DONA FLORINDE.

Eh bien?

DOROTHÉE.

N'est-ce pas, seigneur don Juan, que je me suis surpassée? C'est pourtant là mon ouvrage.

DON JUAN.

Dona Florinde y est bien pour sa part. Plus charmante que jamais! je n'y tiens pas : il faut absolument que j'embrasse quelqu'un. (*Il veut embrasser Dorothée.*)

DOROTHÉE.

C'est trop d'honneur, je ne reçois que ce qui est pour mon compte.

DON JUAN.

(*Après un moment de silence, à Dorothée.*)

Libre à toi!... Tu restes là?

DOROTHÉE.

Notre querelle va commencer. Allons, je m'assieds : j'aurai les yeux sur mon ouvrage et ma pensée à mille lieues d'ici. Ne dites pas que je vous gêne.

DON JUAN.

Vous voulez donc qu'elle demeure?

DONA FLORINDE.

N'est-elle pas ma mère?

DON JUAN.

Soit; d'ailleurs je conviens qu'elle a fait merveille, mais c'était facile.

DONA FLORINDE.

Et vous lui en avez laissé le temps.

DON JUAN.

Je vous remercie du reproche; cependant je ne le mérite pas. Il s'est passé chez don Quexada des choses qui tiennent du roman, bien qu'elles soient de l'histoire, et ces graves conférences m'ont occupé toute la matinée. Je n'ai pas même trouvé le moment de courir à l'église de Saint-Sébastien, où je voulais donner contre-ordre.

DOROTHÉE.

Contre-ordre!

DONA FLORINDE.

Que dites-vous?

DON JUAN.

Plus de mystère! plus de mariage secret! Du bonheur devant tout le monde, au beau milieu du chœur, au maître-autel, en grande pompe et cérémonie!

DONA FLORINDE.

Don Quexada ne refuse plus son consentement? Il me sera permis de porter votre nom?

DON JUAN.

Mon nom, belle Florinde! voici l'embarras. Je n'ai d'autre ambition que de vous l'offrir; mais j'avouerai avec franchise qu'en vous le donnant, je ne sais pas quel présent je vais vous faire.

DONA FLORINDE.

Comment?

DON JUAN.

Je ne suis pas le fils de don Quexada; et quel est mon père? je l'ignore.

DONA FLORINDE.

Se peut-il?

DON JUAN.

Il ne tient qu'à moi de me croire une seigneurie illustrissime, une excellence des plus qualifiées de la cour, de devenir une éminence même, pour peu que je m'y prête; mais ce qui est vrai, c'est qu'au moment où je vous parle, je ne suis rien. Voyez jusqu'où va ma confiance dans votre tendresse. J'arrive aussi tranquille que si j'avais à vous faire hommage d'un royaume; cependant je ne puis mettre à vos pieds qu'un jeune homme sans fortune, sans famille, et dont le seul titre à votre préférence est un amour qui fera le bonheur ou le malheur de sa vie.

DONA FLORINDE.

Et ce titre me suffit; c'est mon orgueil, à moi. Ah! don Juan je n'ai jamais aimé en vous que vous-même! et je trouve un charme à sentir que vous n'en pourrez plus douter. Ne regrettez rien; je serai votre famille à moi seule, et quant à la fortune, j'en ai de reste pour nous deux; mais que vous importe?

DON JUAN.

Ah! je vous connaissais bien! je voudrais que le comte de Santa-Fiore fût là pour vous entendre.

DONA FLORINDE.

De qui parlez-vous?

DON JUAN.

D'un très-noble personnage, très-grave surtout, pour lequel je professe un respect filial. Il est, dit-on, le représentant de mon père que j'ai perdu, et je lui abandonne sur moi une autorité pleine et entière.

DONA FLORINDE.

Vous!

DON JUAN.

Pourvu qu'il en use comme je voudrai.

DOROTHÉE.

A la bonne heure.

DON JUAN.

Je l'attends.

DONA FLORINDE.

Ici?

DON JUAN.

C'est l'un de mes témoins, et le plus important. Il est tout-puissant auprès du roi, et le secret de ma naissance qu'il peut me révéler, son appui qui m'est promis, je vous devrai tout cela.

DONA FLORINDE.

A moi?

DON JUAN.

Que vous en coûtera-t-il? rien : il ne faut que lui plaire.

DONA FLORINDE.

Mais vous m'effrayez.

DOROTHÉE.

Un ami du roi!... bonté divine! c'est un dévot.

DON JUAN.

Comme on l'est à la cour : d'une dévotion qui se laisse faire. D'ailleurs, je vous dirai, entre nous, qu'il a une passion dans le cœur.

DONA FLORINDE.

Voilà qui me rassure.

DON JUAN.

Recevez-le bien, chère dona Florinde, et mon avenir est assuré; soyez toute gracieuse avec lui, soyez vous-même, et je ne crains rien pour moi; je n'ai peur que pour sa maîtresse.

DOROTHÉE.

Vous n'êtes guère jaloux, seigneur don Juan. Ce n'est pas mon pauvre Daniel qui m'aurait parlé ainsi d'un étranger le jour de mon mariage.

DON JUAN.

Ton mari s'appelait Daniel?

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? C'est un nom qui en vaut bien un autre.

DON JUAN.

Comment! c'est un très-beau nom; c'est un nom de prophète.

DOROTHÉE.

Ne riez pas des prophètes : ils ont annoncé plus de vérités que bien des chrétiens n'en disent dans toute leur vie.

DON JUAN.

Elle serait juive, qu'elle ne parlerait pas autrement.

DONA FLORINDE.

Et si elle l'était, vous ne la regarderiez plus?

DON JUAN.

Si elle l'était, je la ferais brûler vive.

DOROTHÉE, *effrayée.*

Que dites-vous là?

DON JUAN, *à Florinde.*

Pour être un moment seul avec vous.

DOROTHÉE.

Je vous jure, seigneur don Juan, que voilà une plaisanterie qui n'est pas plus du goût de ma maîtresse que du mien.

DON JUAN, *à Florinde.*

Est-ce que vous vous intéressez aux juifs?

DONA FLORINDE.

Vous leur voulez donc bien du mal?

DON JUAN.

Pas le moins du monde. Grâce au ciel! je n'ai jamais eu affaire à aucun d'eux; mais je ne me connais pas un ami qui n'envoie du meilleur de son cœur toute la postérité de Jacob au fond de la mer Rouge.

DONA FLORINDE.

Moi, qui crois juger sans prévention, je pense qu'il y a dans ce peuple qu'on persécute autant de vertus que dans ses persécuteurs, et si comme un autre il a quelques défauts...

DON JUAN.

Il s'est bien corrigé de celui qui a ruiné l'enfant prodigue.

DOROTHÉE.

Continuez, vous êtes en beau chemin; mais je vous dirai à mon tour que je connais telle fille de leur tribu qui ne se borne pas, comme bien des grandes dames, à prier en faveur des affligés : elle va de ses propres mains porter secours à leurs misères; elle met à profit, pour adoucir leurs maux, les secrets qu'elle a reçus de ses pères, et qui valent bien toute la science prétendue des trois médecins du primat d'Espagne.

DON JUAN.

Je ne dis pas le contraire : les rabbins passent pour sorciers, et je sais de reste que les médecins ne le sont pas.

DOROTHÉE.

Elle est riche, cette jeune fille...

DONA FLORINDE.

Assez, assez, Dorothée.

DOROTHÉE.

Et le meilleur de son bien, elle le donne aux pauvres.

(*Florinde supplie par des signes Dorothée de se taire.*)

DON JUAN.

Ce n'est peut-être qu'une restitution.

DONA FLORINDE.

Ah! vous êtes cruel, don Juan.

DON JUAN.

Nous pouvons nous dire cela entre chrétiens, sans fâcher personne. J'ai peut-être mauvais goût; mais j'avoue que le peuple élu de Dieu n'est pas celui que j'aurais choisi à sa place. (*A dona Florinde qui s'est assise et qui écrit.*) Eh! de quoi vous occupez-vous?

DONA FLORINDE.

J'achève une lettre.

DON JUAN.

Elle est donc bien pressée?

DONA FLORINDE.

Plus importante encore : tant de bonheur en dépend!

DON JUAN.

Vous paraissez émue. Ce que j'ai dit sur les juifs vous aurait-il fait quelque peine?

DONA FLORINDE.

On les méprise sans les connaître; on les condamne

avant de les entendre; ils souffrent enfin : et quand la force est d'un côté, le malheur de l'autre, c'est contre le faible que vous prenez parti, vous, don Juan ! ah ! je ne l'aurais pas cru.

DOROTHÉE.

Surtout au moment où l'acte de foi qu'on va célébrer doit faire couler tant de pleurs et de sang.

DON JUAN.

Ah ! par l'honneur ! je n'y songeais pas. De grâce, dona Florinde, ne me condamnez point sur une plaisanterie : qu'un homme soit hérétique, juif ou musulman, je puis le railler tant qu'il est heureux; mais dès qu'il souffre, si je ne pense pas comme lui, je souffre avec lui; et je ne suis plus pour le juger ni Castillan ni chrétien; je suis homme, je suis son frère pour le consoler, pour le défendre.

DOROTHÉE.

Je vous reconnais.

DONA FLORINDE, *en se levant.*

Et moi, je vous en remercie, don Juan; j'avais besoin de vous entendre parler ainsi.

DON JUAN.

Mais avec quel sérieux vous me parlez vous-même ! Parmi ces malheureux qu'on va sacrifier, auriez-vous un ami? Que puis-je pour le sauver? disposez de moi : mon bras, ma vie, tout vous appartient. Ai-je une goutte de sang qui ne soit à vous

DONA FLORINDE.

Laisse-nous, Dorothée.

DOROTHÉE.

Voici le moment de l'épreuve, seigneur don Juan; avant de vous décider, regardez-la bien.

DON JUAN.

Je n'ai pas besoin que tu m'en pries; mais qu'a-t-elle donc? je m'y perds.

SCÈNE IV.

DONA FLORINDE, DON JUAN.

DON JUAN

Parlez, dona Florinde; parlez, je vous en conjure.

DONA FLORINDE.

Cette lettre que je viens d'écrire, elle est pour vous.

DON JUAN.

Pour moi !

DONA FLORINDE.

Elle contient un secret que je ne me sens pas la force de vous dire. La voilà ; prenez.

DON JUAN.

Votre main tremble en me la présentant.

DONA FLORINDE.

C'est malgré moi. Mais puisque je ne puis vous cacher mon émotion, je vais vous quitter. Ma présence ressemblerait à une prière, et j'en rougirais. Que l'idée de me causer une bien amère douleur ne fasse point violence à vos sentiments. Ce que je crains, je saurai le supporter. Ayez confiance dans mon courage. Vous êtes libre, don Juan, comprenez-le bien, tout à fait libre; prononcez donc : je ne veux de vous ni grâce ni pitié.

DON JUAN.

Quel langage ! ma décision est prise d'avance. (*Voulant ouvrir la lettre.*) Souffrez...

DONA FLORINDE.

Non, non : quand je ne serai plus là : vous lirez... vous verrez... Si votre réponse est favorable, apportez-la-moi promptement; j'en aurai besoin. Si elle ne l'est pas, il vous serait pénible de me la faire. Quittez cette maison sans me revoir; je reviendrai; vous n'y serez plus et je saurai mon sort. Adieu, don Juan, peut-être pour bien longtemps.

DON JUAN.

Ne le croyez pas; dans un moment je suis à vos pieds.

DONA FLORINDE.

A revoir donc bientôt... ou adieu pour jamais. Ne me suivez pas ! lisez.

SCÈNE V.

DON JUAN, *puis* DONA FLORINDE.

DON JUAN.

Que peut-elle me demander? Plus j'y rêve, moins je comprends ce qui la force à m'écrire. Eh ! lisons-la, cette lettre. Quelle rage a-t-on de vouloir deviner ce qu'on peut savoir? (*Après avoir lu la lettre.*) Est-il possible? mes yeux me trompent!... non, c'est trop vrai :

« Sara, fille du juif Ben-Jochaï... »

Eh bien ! on a beau prévoir tous les événements, celui qui vous arrive est toujours le seul auquel on n'ait pas songé. J'avoue que mon orgueil d'hidalgo et de vieux chrétien est un peu étourdi du coup. Sara !... je ne m'attendais pas que j'aurais en mariage quelque chose de commun avec Abraham... et mon noble sang... Ai-je la certitude qu'il soit noble? Quand je l'aurais, serait-ce un motif pour me montrer moins généreux qu'elle? Tout à l'heure j'étais à ses genoux, moi, qui n'ai plus de nom, moi, qui n'ai ni bien ni titre; a-t-elle hésité? Et je balancerais! non, de par tous les patriarches d'Israël ! Qu'en arrivera-t-il? qu'elle priera Dieu à sa manière comme moi à la mienne; en sera-t-elle moins belle, moins digne de mon respect? l'en aimerais-je moins?... Par goût, j'aurais préféré que l'ancienneté de sa race ne remontât pas tout à fait si haut; mais qui saura mon secret, hors moi seul?... Allons ! mettons sous nos pieds le respect humain. Dans ma joie de lui faire un sacrifice, je respire plus à l'aise, je me sens presque digne d'elle, et je suis content de moi-même. Courons lui porter ma réponse...

DONA FLORINDE, *qui est rentrée à la fin du monologue, et qui s'appuie, tremblante, sur le dos du fauteuil.*

Je n'ai pu l'attendre.

DON JUAN.

Vous étiez là?

DONA FLORINDE.

Je ne voulais pas écouter... mais j'ai entendu.

DON JUAN.

Et vous pleurez!

DONA FLORINDE, *tombant assise.*

De reconnaissance. Réfléchissez encore : ne regretterez-vous jamais ce que vous me sacrifiez? si l'on vient à découvrir notre secret?

DON JUAN.

Eh bien! nous quitterons l'Espagne; nous irons en Italie, en France; que sais-je? en Palestine : nous serons chez nous.

DONA FLORINDE.

Mais cette gloire que vous aimez tant?

DON JUAN.

Il y a de la gloire partout.

DONA FLORINDE.

Et cette patrie, don Juan, qu'on ne retrouve nulle part?

DON JUAN.

Ma patrie! c'est vous. (*Se jetant à ses pieds.*) Ah! Florinde ou Sara, qui que vous soyez, sous quelque nom que je vous adore, prenez possession de votre esclave. Je mets mon bonheur à vous appartenir; je fais ma joie et mon orgueil de vous répéter : Florinde, à toi! à toi, Sara, pour la vie!

DONA FLORINDE.

Il y a donc des émotions si douces qu'on a peine à les supporter!

DON JUAN.

Ne vous offensez pas : laissez-moi la couvrir de mes premiers baisers, cette main que je suis fier d'obtenir.

DONA FLORINDE, *la lui présentant.*

Faites; je vous l'abandonne. Moi, qui me serais senti tant de force contre la douleur, je n'en ai point contre une telle ivresse.

SCÈNE VI.

DON JUAN, DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Relevez-vous, seigneur don Juan! Le comte, votre ami, vient d'arriver; il est dans la salle basse, et j'ai donné l'ordre de le laisser monter.

DONA FLORINDE, *en montrant don Juan.*

Il sait tout, Dorothée, et je suis heureuse.

DOROTHÉE.

Ah! cette fois, c'est moi qui l'embrasserais du meilleur de mon cœur.

DON JUAN.

Quand ton vieux Daniel devrait ressusciter de jalousie, j'en aurai le plaisir.

DOROTHÉE, *regardant Florinde.*

En attendant mieux : le désert avant la terre promise!

DON JUAN.

Oui, Rachel, Rebecca, Débora, ou comme tu voudras, j'embrasse dans ta personne toutes les matrones de Jérusalem.

DOROTHÉE.

Il l'a fait de si bonne grâce et si franchement, que je suis sûre qu'il m'a prise pour une autre.

DONA FLORINDE, *en souriant.*

Pour qui donc?

DON JUAN.

Ah! si j'osais...

DOROTHÉE.

Un jour comme celui-ci, et devant moi! Allons, un peu de courage! (*A don Juan, qui embrasse Florinde avec transport.*) Assez, assez! prenez garde : j'entends le comte.

DONA FLORINDE.

Désormais rien ne peut plus nous séparer.

SCÈNE VII.

DON JUAN, DONA FLORINDE, DOROTHÉE, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Pardon, seigneur don Juan : je suis sans doute indiscret par trop d'exactitude.

DON JUAN.

Pouvez-vous l'être! vous êtes fait pour ajouter au bonheur quand il est quelque part et pour l'apporter où il n'est pas; venez jouir du mien. (*Le prenant par la main.*) Belle Florinde, permettez que je vous présente le comte de Santa-Fiore.

PHILIPPE II, *à part.*

Par le ciel! c'est elle, c'est elle-même.

DONA FLORINDE, *bas à Dorothée.*

N'as-tu pas reconnu ce jeune seigneur?

DOROTHÉE, *de même à Florinde.*

Je l'ai cru d'abord.

DON JUAN, *à Philippe II.*

Qu'avez-vous donc, cher comte? est-ce que vous auriez déjà vu la señora?

PHILIPPE II.

Il est vrai, à Madrid... au Prado...

DON JUAN.

Puisque vous l'aviez vue, j'ai droit à un double remercîment, car vous deviez désirer de la revoir.

PHILIPPE II.

Je crains même d'avoir poussé ce désir jusqu'à me rendre importun; mais mon excuse est dans mon admiration pour tant de charmes, et, je l'avouerai, seigneur don Juan, dans une ressemblance singulière, étrange...

DON JUAN.

Avec une personne dont vous m'avez parlé?

PHILIPPE II.

Avec elle.

DON JUAN.

Je lui en fais mon compliment, (*Bas.*) et à vous aussi.

DONA FLORINDE.

Soyez le bienvenu chez moi, comte de Santa-Fiore. Un grand pouvoir et l'amitié du souverain sont des titres au respect de tous; mais vous en avez qui me touchent davantage : l'estime profonde que le seigneur don Juan vous a vouée et l'intérêt qu'il vous inspire.

PHILIPPE II.

Croyez, señora, qu'il m'est doux de devoir à votre amour pour lui un accueil dont je suis reconnaissant. (*A part.*) La jalousie me ronge le cœur.

DON JUAN.

Oui, aimez-nous tous deux; soyez mon frère et mon appui, en m'ouvrant une carrière où je ferai honneur à votre protection. Le roi doit avoir besoin d'un bon capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

PHILIPPE II, *à part.*

L'insolent!

DONA FLORINDE, *bas à Dorothée.*

Devant un ami du roi; quelle imprudence!

PHILIPPE II, *à don Juan.*

Il me semble pourtant qu'il a fait ses preuves à Saint-Quentin.

DONA FLORINDE.

Et dans un jour de victoire.

DON JUAN.

Comme spectateur; mais je vous jure que le spectacle ne l'amusait guère, si j'en crois certaine anecdote...

DONA FLORINDE.

Fausse sans doute, et qu'il est peut-être inutile de raconter.

PHILIPPE II.

Laquelle?

DON JUAN.

On assure qu'au moment où les balles sifflaient à son oreille, il disait à son directeur, aussi pâle que lui : « Je ne comprends pas quel plaisir on peut trou- « ver à entendre cette musique-là! »

DONA FLORINDE.

C'est peu vraisemblable; un tel mot dans la bouche d'un roi de Castille!

PHILIPPE II.

Et le directeur l'aurait répété!

DON JUAN.

Il ne le lui avait pas dit sous le sceau de la confession; mais je juge, par l'air soucieux de Votre Excellence, que vous ne seriez pas homme à demander au roi si l'aventure est vraie.

PHILIPPE II.

Non, car je pense qu'il ne ferait pas grâce de la vie à celui qui lui aurait adressé cette question. (*A part.*) C'est se perdre de gaieté de cœur.

DONA FLORINDE, *à don Juan.*

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde qu'il a une volonté ferme; qu'il est infatigable, politique profond?

DON JUAN.

Sans doute; et je lui pardonnerais tout, hors cette sévérité religieuse qui couvre le royaume d'échafauds et de bûchers.

PHILIPPE II.

Toujours par suite de votre vocation?... Pour moi, je pense, comme lui et comme tous les prêtres de l'Espagne, qu'on ne peut trop détester, qu'on ne saurait punir avec trop de rigueur l'apostasie et le judaïsme, et je crois que madame est trop bonne Espagnole pour ne point partager mes sentiments.

DONA FLORINDE.

Que Votre Excellence m'excuse : une jeune fille n'a point d'avis dans de si hautes questions; mais si j'osais en avoir un, je vous dirais que, fussent-ils coupables, quand des malheureux vont périr, le devoir des prêtres est de les bénir et celui des femmes de les plaindre.

PHILIPPE II, *à part.*

Un sérieux avertissement de l'inquisition pourra lui devenir utile...

DON JUAN, *à Florinde.*

Charmante!

PHILIPPE II, *de même.*

Et servir mes projets sur elle.

DON JUAN.

Vous conviendrez qu'on ne pouvait pas mieux répondre.

PHILIPPE II.

J'avoue qu'il est difficile de vous donner raison avec plus de grâce.

DON JUAN.

Je vous ai prédit que vous seriez forcé de lui rendre les armes; résignez-vous à tenir votre parole. Pour que vous puissiez le faire en toute connaissance de cause, je vous laisse le champ libre. Oui, señora, je me vois obligé de vous quitter pour hâter le plus doux moment de ma vie; mille soins me réclament : il faut courir chez l'alcade, chez les gens de loi, à l'église, penser à tout...

DOROTHÉE.

Et payer partout.

DON JUAN.

(*A Dorothée.*) Tu dis vrai. (*A Philippe II.*) Vous m'excusez, mon cher comte? (*A Florinde.*) Je vous le laisse à moitié conquis, achevez votre victoire. (*En sortant.*) Dorothée, j'ai quelques ordres à te donner.

DOROTHÉE.

(*A don Juan.*) Je vous suis; (*A Florinde.*) et je reviens vous apporter votre mantille pour la cérémonie.

SCÈNE VIII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

DONA FLORINDE, *à part.*

Un grand d'Espagne de ce caractère en tête-à-tête avec une juive! que de colère et de dédain s'il pouvait le soupçonner!

PHILIPPE II.

J'avais besoin de vous parler sans témoins, madame.

DONA FLORINDE.

Peut-être pour me révéler le secret que le seigneur don Juan brûle de savoir, et, dans votre bonté, vous vouliez me laisser le plaisir de tout lui apprendre?

PHILIPPE II.

Une pensée plus triste m'occupait; oui, quand je vous contemple, je me sens ému de pitié pour don

Juan, en songeant à tout ce qu'il a cru posséder et à tout ce qu'il va perdre.

DONA FLORINDE.

Comte, je ne vous comprends pas, mais vous m'effrayez.

PHILIPPE II.

Je vous le dis à regret, señora, ce mariage est impossible.

DONA FLORINDE.

Qui donc voudrait y mettre obstacle? vous? Oh! non; ce n'est pas vous, sur qui sa confiance se reposait avec tant d'abandon, qu'il a reçu comme un hôte bien-aimé, que, tout à l'heure encore, il nommait son frère.

PHILIPPE II.

Ne croyez pas ce soit ma volonté qui vous sépare, madame; c'est mon devoir, c'est l'autorité que j'ai reçue d'un père.

DONA FLORINDE.

D'un père qui n'est plus et que vous refusez de faire connaître, et dont les droits, s'il vivait, ne pourraient enchaîner la liberté de don Juan.

PHILIPPE II.

Puisque l'autorité paternelle ne suffit pas, j'en ferai valoir une plus puissante, plus absolue, et sous laquelle tout Espagnol doit baisser la tête et fléchir le genou : celle du roi.

DONA FLORINDE.

Qu'entends-je?

PHILIPPE II.

La vérité, madame; c'est lui-même qui veut... lui qui est devant vous, et qui vous parle

DONA FLORINDE, *à part.*

Grand Dieu! le roi ici! chez une... chez moi! La terreur me rend muette.

PHILIPPE II.

Vous tremblez; rassurez-vous. Oui, c'est le roi qui gémit de vous imposer un sacrifice nécessaire, qui pourrait vous ordonner d'y souscrire, et qui vous en prie.

DONA FLORINDE, *qui veut mettre un genou en terre.*

Ah! sire, excusez ma hardiesse...

PHILIPPE II.

Que faites-vous?... un Castillan pourrait-il le souffrir? Cet hommage que je reçois du plus fier de mes sujets, ma courtoisie ne saurait l'accepter de la beauté qui supplie.

DONA FLORINDE.

Accueillez ma prière, sire. Don Juan a pu vous irriter par un mot indiscret; mais s'il l'a dit, il ne le pensait pas. Il vous respecte, il vous honore; il mettrait sa gloire à mourir pour vous. Je vous en conjure, qu'il trouve grâce devant son maître. Ah! sire, soyez magnanime et pardonnez!

PHILIPPE II.

Je ferai plus, madame, j'oublierai, mais à deux conditions : don Juan ne saura pas de vous qui je suis...

DONA FLORINDE.

Je le jure.

PHILIPPE II.

Et vous lui direz que de votre pleine et entière volonté vous renoncez à cette union.

DONA FLORINDE.

Jamais!...

PHILIPPE II.

Vous hésitez!

DONA FLORINDE.

Non, je n'hésite pas, jamais! Moi, m'y résoudre! mais ce serait me jouer à plaisir du désespoir de don Juan; mais je le tromperais, mais je mentirais, sire, et le roi ne peut pas me commander ce que Dieu lui défend à lui-même.

PHILIPPE II

Vous l'aimez donc avec une bien aveugle passion?

DONA FLORINDE.

De toute la puissance de mon âme, plus que je ne peux le dire, plus que je ne pouvais l'imaginer quand il était heureux.

PHILIPPE II.

Et vous voulez que je l'épargne?

DONA FLORINDE.

C'est votre clémence qui le veut; c'est votre justice. Que lui reprochez-vous, sire? est-il coupable?

PHILIPPE II.

Il vous aime, il s'est fait aimer!... ah! croyez-moi, il a commis le plus grand, le plus impardonnable des crimes, le seul qui n'admette pas de grâce. Un cloître n'a point assez d'austérités pour l'en punir, les cachots n'ont point assez d'entraves : tout son sang versé goutte à goutte ne suffirait pas pour l'expier.

DONA FLORINDE.

Son sang!... juste ciel!... que dites-vous?

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu, vous savez qui je suis et ce que je peux; hésitez-vous encore? Qui ose pénétrer ici?

DONA FLORINDE.

Sire, vous oubliez que vous êtes chez moi.

PHILIPPE II.

Il est vrai, señora; un roi se croit partout dans son palais.

SCÈNE IX.

PHILIPPE II, DONA FLORINDE, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

C'est vous, don Quexada! venez, vous arrivez à propos.

DON QUEXADA.

Je craignais d'être en retard; (*saluant dona Florinde.*) mais en voyant madame, je comprends que, si mon élève m'accuse de lenteur, le seigneur comte doit m'attendre sans impatience.

PHILIPPE II.

Vous savez déjà que vous êtes appelé pour un mariage?

DON QUEXADA.

Je l'ai su par don Juan, et je ne puis vous dire

avec quelle satisfaction j'ai appris que Votre Excellence y donnait son consentement.

PHILIPPE II.

On vous a trompé.

DON QUEXADA, *à part.*

Je l'avais prévu.

PHILIPPE II.

Deux personnes s'opposent à cette union : dona Florinde...

DONA FLORINDE.

Ah! sire, par pitié!...

DON QUEXADA.

Votre Majesté s'est fait connaître?

PHILIPPE II.

Seulement de madame, qui ne me trahira pas. Je vous le répète, deux personnes : dona Florinde et moi.

DON QUEXADA.

Il suffirait d'une seule pour que la chose fût impossible.

PHILIPPE II.

Don Juan va rentrer, recevez-le : dites-lui que madame ne veut pas le suivre à l'autel, et que sa résolution ferme, inébranlable, est de ne plus le revoir.

DONA FLORINDE.

Sire, don Juan ne le croira pas.

DON QUEXADA.

En effet, j'oserai représenter humblement à Votre Majesté que je crains...

PHILIPPE II.

Qu'il n'ajoute pas foi aux paroles de son second père, lui, ce modèle de l'éducation chrétienne? car ce sont là vos paroles.

DON QUEXADA.

Sa Majesté est trop bonne de se les rappeler.

PHILIPPE II.

Ou vous avez trahi la confiance qu'on a placée en vous, ou vous avez pris sur lui une autorité sans bornes.

DON QUEXADA.

J'y ai mis tous mes soins.

PHILIPPE II.

Il a pour vos ordres un respect filial?

DON QUEXADA.

Cela doit être.

PHILIPPE II.

Si cela n'était pas, vous auriez commis une bien grande faute, seigneur Quexada; et vous savez que, moi régnant, aucune faute n'est impunie. Voyez-le donc; parlez-lui, et qu'il sorte d'ici pour n'y revenir jamais. Voilà votre mission, remplissez-la; autrement, mettez ordre à vos affaires : il ne me reste plus qu'à vous plaindre!

DON QUEXADA, *à part.*

Que saint Jacques me soit en aide!

(*Dorothée entre avec la mantille de dona Florinde.*)

PHILIPPE II.

Madame, permettez-moi de vous offrir la main pour vous accompagner chez vous.

DONA FLORINDE.

Ah! sire, vous vous laisserez toucher par mes prières.

(*Ils sortent, et Dorothée les suit.*)

SCÈNE X.

DON QUEXADA, DON JUAN.

QUEXADA.

Une mission! une mission!... il raille, mais de façon à ne faire rire que lui. Et comment la remplir, cette mission? traitez donc avec l'impatience en personne, la colère, l'amour déçu, le désespoir, tous les sentiments et toutes les passions qui font explosion à la fois!... Comme le disait l'empereur Charles-Quint, quand il voyait les affaires s'embrouiller : « La journée sera bonne. » Mais n'est-ce pas mon pauvre élève que j'entends? A mon secours tout l'arsenal des précautions oratoires! Ce qui me navre le cœur, c'est qu'il va venir à moi, les bras ouverts et la figure épanouie, comme au-devant d'une bonne nouvelle.

DON JUAN, *en dehors.*

Vite, vite! Dorothée, la mantille! nous descendons dans un moment.

DON QUEXADA, *en le voyant entrer.*

Qu'est-ce que je disais? il y a dans ses traits un air de confiance, une hilarité de jour de noce, qui mettent toute ma politique en déroute.

SCÈNE XI.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, *à don Quexada.*

Vive l'exactitude! eh bien, vous l'avez vue? vous lui avez parlé? venez remplir votre rôle de père : tout est prêt.

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan, j'aurais deux mots à vous dire.

DON JUAN.

Parlez, j'écouterai en marchant.

DON QUEXADA.

Non pas, s'il vous plaît. Allons de ce côté, et veuillez m'écouter sans bouger de place.

DON JUAN.

Si je le peux; mais hâtez-vous.

DON QUEXADA.

Soyez calme, votre impétuosité me déconcerte au point que je ne sais plus comment aborder la question.

DON JUAN.

Eh! pour être plus court, commencez par la fin.

DON QUEXADA.

La fin! la fin! elle ne m'embarrasse pas moins que le commencement. C'est même la fin que je crains le plus.

DON JUAN.

Parlez, au nom du ciel!

DON QUEXADA.

Tenez, mon ami, rendez-moi le service de me donner le bras pour me conduire chez moi, où je m'expliquerai plus à mon aise.

DON JUAN.

Chez vous? quand tout ce que je puis faire est de me clouer à cette place pour vous entendre! Au fait, pour Dieu, au fait!

DON QUEXADA.

Eh bien! dona Florinde... refuse de vous accorder sa main, et vous interdit pour toujours sa maison: voilà le fait!

DON JUAN.

Qu'est-ce que vous me dites? elle que je quitte à l'instant! On vous trompe. Cela ne peut être; encore un coup, cela n'est pas.

DON QUEXADA.

Je vous l'affirme.

DON JUAN.

Je ne pourrais pas le croire quand je l'entendrais de sa bouche; et c'est d'elle que je vais apprendre mon sort.

DON QUEXADA.

Arrêtez : sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure que rien n'est plus vrai.

DON JUAN.

Sur votre honneur! mais si c'était possible, j'aurais donc introduit ici un ennemi qui eût fait un bien indigne usage de ses droits prétendus...

DON QUEXADA, *à part.*

Voilà ce que je craignais : c'est la fin qui commence.

DON JUAN.

Un imposteur qui se serait joué de sa parole et de ma crédulité...

DON QUEXADA.

Ne le supposez pas.

DON JUAN.

Et à qui je demanderais un compte sévère de sa conduite?

DON QUEXADA.

Ne répétez pas ce que vous venez de dire.

DON JUAN.

Je le lui dirais en face, quand j'aurais affaire au plus grand nom de la monarchie, à la meilleure épée de toutes les Espagnes; oui, dussé-je lui mettre la main sur l'épaule en pleine cour, dans l'Alcazar de Tolède, j'aurai une explication avec lui.

DON QUEXADA.

Par tous les saints du paradis, vous êtes fou!

DON JUAN.

Mais avant d'en venir là, c'est avec dona Florinde que je veux en avoir une.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas.

DON JUAN.

Rien ne pourra m'en empêcher.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas, c'est vous perdre.

DON JUAN, *avec fureur.*

Il est chez elle!

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan! mon fils!

DON JUAN.

Il est chez elle! malédiction sur lui! Vous êtes venu pour être témoin d'un mariage, vous serez témoin d'un duel.

DON QUEXADA.

Entre vous deux?

DON JUAN.

Et, dans l'embarras où je me trouve, vous ne refuserez pas d'être mon second?

DON QUEXADA, *hors de lui.*

Ah! c'est trop fort. Votre second, et contre lui! à mon âge, avec mes habitudes toutes pacifiques... C'est aussi par trop abuser de la tendresse que je vous porte, et je perds patience à la fin.

DON JUAN.

Je vous laisse y rêver; mais puisqu'il est encore ici, pour son malheur, rien ne peut le soustraire à ma vengeance.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'en aller sans audience de congé. (*Il se dispose à sortir.*)

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON QUEXADA, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, *en entrant.*

Restez, don Quexada.

DON JUAN.

J'allais vous chercher, seigneur comte.

PHILIPPE II.

Je venais au-devant de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'ai une demande à vous faire et une réparation à exiger de vous.

PHILIPPE II.

Je verrai si je dois répondre à l'une et si je veux accorder l'autre.

DON JUAN.

J'ai reçu votre parole : l'avez-vous oublié?

PHILIPPE II.

J'y ai mis une condition : ne vous en souvenez-vous plus?

DON JUAN.

C'était d'approuver mon choix.

PHILIPPE II.

Si je ne l'approuve pas?

DON JUAN.

Vous avez le droit de me refuser votre consentement.

PHILIPPE II.

Je le pense.

DON JUAN.

Comme j'ai celui de m'en passer.

PHILIPPE II.

J'en doute.

DON JUAN.

Tout grand seigneur que vous êtes, vous en aurez bientôt la certitude. Mais j'ai un doute aussi.

PHILIPPE II.

Lequel ?

DON JUAN.

Ce que don Quexada vient de me dire est-il vrai ?

DON QUEXADA, *à part.*

Ah ! me voici mêlé dans l'affaire !

PHILIPPE II.

Que vous a-t-il dit ?

DON QUEXADA, *vivement.*

Rien que je ne puisse répéter devant Votre Excellence.

DON JUAN.

Que dona Florinde refuse de s'unir à moi et de me revoir jamais.

PHILIPPE II.

C'est en effet sa résolution.

DON JUAN.

Vous m'avez donc trahi ; et cette trahison ne peut se laver qu'avec du sang : le vôtre ou le mien !

DON QUEXADA.

Ah ! mon Dieu !

PHILIPPE II.

Voilà une proposition qui m'étonne dans la bouche d'un homme d'église.

DON JUAN.

Et une réponse évasive qui ne me surprend pas moins dans celle d'un homme d'épée.

PHILIPPE II.

C'est que vous n'avez pas songé qu'il y a peut-être quelque distance entre nous.

DON JUAN.

Que pouvez-vous alléguer pour le prouver ? Votre âge ? nous sommes jeunes tous deux ; votre supériorité dans les armes ? je la nie ; votre noblesse ? vous êtes garant de la mienne ; et, qui que je sois, je crois que mon père valait bien le vôtre.

PHILIPPE II.

C'est encore plus vrai que vous ne le croyez.

DON JUAN.

Quel serait donc votre motif pour refuser ?

PHILIPPE II.

Qui vous dit que je n'accepte pas ?

DON QUEXADA, *qui se jette entre eux.*

Votre Excellence voudrait...

PHILIPPE II.

Silence !

DON QUEXADA.

Quoi ! don Juan, vous osez...

DON JUAN.

Laissez-nous. (*Au roi.*) Alors, dans quelques instants, derrière le couvent des Dominicains !

PHILIPPE II.

Mais c'est un lieu consacré, seigneur don Juan.

DON JUAN.

Raison de plus : un de nous deux sera tout porté pour y dormir en terre sainte.

DON QUEXADA, *à part.*

Il est possédé d'un démon qui lui souffle ses réponses.

DON JUAN.

En quittant dona Florinde, qui va me revoir, quoi que vous en disiez, je suis à vous !

PHILIPPE II.

Encore un mot, don Juan, un seul que je vous engage à méditer : car cette fois je parle sérieusement. Je ne vous empêche pas d'entrer chez dona Florinde, qui vous répétera tout ce que vous venez d'apprendre ; mais, dans l'intérêt de votre vie, renoncez volontairement à cette entrevue ; je vous le conseille : car, si vous passez le seuil de cette porte, il n'y a plus de pardon pour vous.

DON JUAN, *au roi.*

De la pitié !

PHILIPPE II.

Jeune homme, vous en avez besoin : méritez-la.

DON JUAN.

Noble comte, je vais demander à dona Florinde si vous méritez la mienne.

SCÈNE XIII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Eh bien ! seigneur Quexada ?

DON QUEXADA, *tremblant.*

Sire...

PHILIPPE II.

Le voilà donc, ce parfait chrétien, ce dévot par excellence !

DON QUEXADA.

J'avoue que du côté de la dévotion...

PHILIPPE II.

Timide comme une jeune fille !...

DON QUEXADA.

Je conviens que sous le rapport de la timidité...

PHILIPPE II.

Que direz-vous donc pour sa justification et pour la vôtre ?

DON QUEXADA.

Je dirai... je dirai que je ne puis rien dire ; que je suis au désespoir de ma vie ; que vous me voyez anéanti de surprise et de confusion.

PHILIPPE II.

Et je ne le punirais pas !

DON QUEXADA.

Quoi ! Votre Majesté veut descendre à le châtier de sa main ?

PHILIPPE II.

Êtes-vous en démence ?

DON QUEXADA.

Sire, croyez que s'il avait su qu'il parlait à son roi...

PHILIPPE II.

S'il l'avait su, vivrait-il encore ?

DON QUEXADA.

Votre frère !

PHILIPPE II.

Ce sujet rebelle, cet insolent bâtard, lui, mon frère !

il ne l'est pas, il ne le sera jamais. Lui-même vient de refuser son pardon, et vous n'avez plus qu'un moyen d'obtenir le vôtre.

DON QUEXADA, *à part.*

Que va-t-il m'ordonner ?

PHILIPPE II.

Je n'ai que vous ici qui connaissiez ce secret, je ne puis, je ne veux employer que vous pour l'ensevelir dans un éternel oubli. (*S'approchant d'une table.*) Vous allez vous saisir de don Juan.

DON QUEXADA.

Je ne hasarderai qu'une seule observation; c'est qu'il lui sera infiniment plus aisé de s'emparer de moi, qu'à moi de me saisir de lui.

PHILIPPE II.

Des gens qui ont mes ordres vont arriver, ou sont déjà ici pour vous porter secours.

DON QUEXADA, *pendant que le roi s'assied pour écrire.*

Que veut-il écrire?

PHILIPPE II, *écrivant.*

« Mon révérend père, recevez dans votre pieuse maison le jeune homme qui vous sera présenté par « don Quexada : que, soumis à toute la sévérité de « la règle, il y soit renfermé pour sa vie. »

« Moi, le Roi. »

DON QUEXADA.

Pour sa vie.

PHILIPPE II.

Vous conduirez don Juan au monastère le plus voisin et de l'ordre le plus sévère : celui des frères de la Passion; vous remettrez au supérieur ces trois lignes de ma main, et vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez fait.

DON QUEXADA.

Ah! sire, grâce pour un malheureux!

PHILIPPE II.

Si vous n'obéissez pas, ceux que je charge de vous accompagner ont ordre de vous ramener devant moi; et, que vous ayez pour demeure un cercueil, ou les quatre murs d'un cachot, vous ne reverrez pas le soleil.

DON QUEXADA.

J'obéirai.

PHILIPPE II, *ouvrant la porte du fond.*

Entrez, messieurs, et faites tout ce que le seigneur Quexada va vous commander en mon nom. (*A Quexada.*) Promptitude et discrétion, ou vous n'êtes plus de ce monde! m'entendez-vous?

DON QUEXADA.

Parfaitement.

PHILIPPE II.

J'avais à cœur d'être compris. Adieu!

SCÈNE XIV.

DON QUEXADA, *sur le devant de la scène;* L'OFFICIER, LES ALGUAZILS, *dans le fond.*

DON QUEXADA.

Pour sa vie, dans un cloître pour sa vie! infortuné jeune homme! En dépit de toutes ses extravagances, je n'ai jamais si fortement senti combien je l'aime. Il est aussi mon fils, à moi, et c'est moi qu'on charge d'accomplir cet ordre barbare!... (*Il relit le billet en marchant avec agitation.*) Mais cet ordre ne désigne pas le monastère. Ah! quelle idée... Don Juan n'a dans le monde qu'un protecteur naturel qui puisse le sauver, nous sauver tous deux... Ce serait bien hardi. (*S'arrêtant tout à coup.*) Ai-je quelque chose à risquer maintenant? le mouvement est donné; et j'aurai beau me cramponner à tout, il faut que je roule jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'arrêter. J'ai connu ces positions-là, et l'empereur, mon maître, aussi; mais il se rattrapait toujours, et me remettait sur mes pieds par contre-coup. Fasse le ciel qu'il en soit encore de même! (*Avec résolution.*) Il y a de ces peurs héroïques qui vous donnent du courage; je suis décidé. (*A l'officier et aux alguazils.*) Allons, messieurs, suivez-moi; main-forte pour exécuter les volontés du roi d'Espagne! (*Il se dirige vers l'appartement de dona Florinde.*)

ACTE TROISIÈME

Un parloir dans l'appartement du frère Arsène, au monastère de Saint-Just. Une fenêtre ouverte. Sous la fenêtre une natte de paille. Il fait nuit.

SCÈNE I.

PEBLO, *penché sur le balcon.*

L'échelle ira jusqu'à terre; maintenant, remontez, ma mignonne. (*Il la retire vers lui.*) Vienne une belle nuit, noire comme la robe d'un dominicain, et vous me rendrez le bon office de me tirer d'ici; trente échelons, et me voilà en bas; deux tours de clef, et je suis hors du couvent.

FRÈRE ARSÈNE, *de sa cellule*

Peblo!

PEBLO.

C'est sa voix : zest! l'échelle sous ma natte, le novice blotti dessus; et puis criez, père Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, répondrez-vous?

PEBLO.

Je dors trop bien pour entendre.

SCÈNE II.

FRÈRE ARSÈNE, *une lampe à la main;* PEBLO, *qui feint de dormir.*

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo!... (*Il s'approche du novice.*) Ah! le bienheureux, quel sommeil! A une époque de ma vie tout m'a été possible, excepté de dormir ainsi... Allons,

un peu de pitié! (*Se traînant de meuble en meuble jusqu'à une table où il pose sa lampe.*) Du moins il n'espionnera ni mes actions ni mes paroles. (*En s'asseyant sur le devant de la scène.*) Que puis-je craindre de cet enfant? s'il me voit tant que le jour dure, il ne me connaît pas, et aucun des moines n'oserait enfreindre ma défense en lui révélant qui je suis, ou plutôt qui j'étais.

PEBLO, *se soulevant sur sa natte.*

Il parle, mais si bas...

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours souffrir, sans avoir à qui se plaindre! je n'y tiens plus. (*Se levant, et allant tirer Peblo par le bras.*) Debout, novice! secouez votre engourdissement et ouvrez les yeux.

PEBLO, *qui étend les bras en bâillant.*

J'aurai beau les ouvrir, père Arsène, je ne verrai pas le jour, car vous me faites lever avant lui.

FRÈRE ARSÈNE.

La paresse, Peblo, est un grand péché.

PEBLO.

Celui qui l'a inventé, ce péché-là, était sans doute un saint homme à qui sa goutte ne permettait pas de fermer l'œil.

FRÈRE ARSÈNE.

Ou qui connaissait le prix du temps; mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal.

PEBLO, *retournant vers le balcon d'un air mutin.*

J'aime mieux l'employer à dormir qu'à réveiller les autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Où allez-vous?... remuant sans cesse!

PEBLO.

Laissez-moi me recoucher, je ne remuerai plus.

FRÈRE ARSÈNE.

Répondant toujours, même avant d'entendre!

PEBLO, *à part.*

Est-ce injuste? quelquefois je ne réponds pas quand j'ai entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Curieux à l'excès!

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce à dire, petit moinillon révolté que vous êtes?

PEBLO, *à part.*

Oh! moinillon!... il croit qu'il me fait bien de la peine.

FRÈRE ARSÈNE.

Encore un coup, de qui parlez-vous? est-ce de moi?

PEBLO.

Dieu m'en garde, père Arsène! c'est du prieur qui vient toujours m'adresser en douceur un tas de méchantes questions sur vous.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Ce prieur, il rend dévotement compte de toutes mes actions: s'il est la créature de Dieu, il est encore plus celle du roi. (*A Peblo.*) Parle à cœur ouvert, mon enfant, que te demande-t-il?

PEBLO, *à part.*

Il n'est pas curieux, lui!

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien?

PEBLO.

Ce que vous faites, père Arsène, ce que vous dites et ce que vous écrivez.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne peut guère en demander davantage; et tu lui réponds?

PEBLO

Que vous faites des horloges; que vous dites: Quelle heure est-il? et que vous écrivez votre confession.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est bien, c'est très-bien même; je suis content de toi: je te croyais un peu médisant..

PEBLO.

Moi, père Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Et si tu l'étais, bien que tu profites des peines que je me donne pour ton éducation, il faudrait nous séparer, parce que le prieur pourrait prendre tes paroles au pied de la lettre. C'est un saint homme, Peblo, un bien saint homme, mais d'une dévotion vétilleuse, qui s'effarouche de tout, se cabre pour rien, fait une montagne d'un grain de sable, et d'une misère sans conséquence un bel et bon péché mortel.

PEBLO, *à part.*

Il se gêne, lui, pour médire de son supérieur.

FRÈRE ARSÈNE.

J'aime presque mieux la franchise brutale du frère gardien.

PEBLO.

De père Pacôme, mon oncle?

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Son oncle!... pauvre orphelin! les moines n'ont jamais que des neveux.

PEBLO.

Vous avez tort, car le prieur s'est bien radouci depuis la mort du dernier abbé. J'entends les frères se conter entre eux que, malgré ses soixante-treize ans sonnés, il grille, sous son air froid, d'être nommé à la place vacante. Comme le chapitre se rassemble aujourd'hui pour l'élection, il ne dit plus de mal de persone, afin de gagner des voix; au lieu que mon oncle Pacôme, son bon ami, dit du mal de tout le monde, afin d'ôter des voix aux autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Du mal de tout le monde?... Et de moi aussi, n'est-ce pas?

PEBLO.

Comme d'habitude. En sa qualité d'ancien marin, vous savez qu'il crie toujours: la discipline, la discipline!... et il prétend, bien à tort, mais il le prétend...

FRÈRE ARSÈNE.

Quoi donc?

PEBLO.

Que vous mettez les jeunes moines en rébellion contre les vieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi qui ne cherche qu'à rapprocher les partis!

PEBLO.

Mais c'est comme un fait exprès; vous ne les avez pas plutôt accordés, qu'ils ne peuvent plus s'entendre.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est que la fièvre de l'élection tourne ici toutes les têtes.

PEBLO.

Jusqu'à celle du frère Timothée.

FRÈRE ARSÈNE.

Un homme si modeste!

PEBLO

Un prédicateur tout en Dieu, dont la figure ressemble à un sermon sur la charité, et dont les paroles sont plus douces que les bonbons des sœurs de la Providence, qui l'ont choisi pour directeur.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Et avec raison.

PEBLO.

Eh bien! il s'est glissé à pas de loup et en pérorant tout bas à la tête d'une bonne vingtaine de suffrages parmi les jeunes moines; le frère gardien, mon oncle, en commande à peu près autant parmi les vieux qu'il mène haut la main comme son ancien équipage; et tous deux ils travaillent à se souffler des voix; ils tirent chacun de leur côté tous les électeurs qui sont entre deux âges, et ils s'agacent, et ils se molestent, et ils se détestent : c'est une bénédiction.

FRÈRE ARSÈNE.

Sais-tu pour qui votera le frère Timothée?

PEBLO.

Peut-être bien pour le père procureur, qui a des chances, parce qu'il donne à dîner au vieux Jéronimo et à ce gros réjoui de cellérier : ce qui lui fait deux voix.

FRÈRE ARSÈNE.

Il est vrai que ce sont les deux estomacs les plus reconnaissants de la communauté.

PEBLO.

Mais je connais quelqu'un pour qui le frère Timothée voterait de préférence.

FRÈRE ARSÈNE.

Qui donc?

PEBLO.

Vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Est-ce que j'ai des prétentions?

PEBLO.

Hier il m'a pris sur ses genoux, et, en me donnant des cédrats confits, il m'a dit : (*Toussant deux ou trois fois et imitant le ton du frère Timothée.*) «Notre « vénérable frère Arsène, cette lumière de la com- « munauté, que tu as le bonheur de voir tous les « jours, il jouit d'un grand crédit auprès du roi : « rappelle-moi souvent à son souvenir; qu'il ait la « bonté infinie de m'appuyer un peu, et j'aurai l'in- « signe honneur de prêcher ce carême devant la « cour. »

FRÈRE ARSÈNE.

Comme si Dieu était là plutôt qu'ailleurs! (*A Peblo.*) En réclamant ma protection, il ne t'a rien dit de Charles-Quint?

PEBLO.

Charles-Quint!... je ne le connais pas.

FRÈRE ARSÈNE.

(*En souriant.*) O gloire humaine! (*Tombant assis.*) Aye! il n'y a de réel que la douleur.

PEBLO.

Ah! vous voulez dire cet empereur que personne ne voyait, qui est mort ici tout récemment, et dont on fera les funérailles dans trois jours?

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, dans trois jours. (*A part.*) Ils ont au moins rempli mes intentions en accréditant ce bruit, qui m'épargnera bien des importunités.

PEBLO.

Lorsqu'il en parle, de votre empereur, il se signerait presque; il s'incline bien bas pour dire: « Jésus, mon Sauveur! » et plus bas encore quand il dit : « Feu Sa Majesté l'empereur et roi!... »

FRÈRE ARSÈNE.

Assez, assez! ton babil m'amusait d'abord, mais à la longue...

PEBLO.

On se lasse de tout. C'est justement là l'effet que le couvent a produit sur moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce que vous dites, Peblo? Allez dans ma cellule; allez donner un coup d'œil à mes horloges: je crois que le numéro quatre est en retard.

PEBLO.

J'y vais, père Arsène; mais j'aurai beau pousser les aiguilles, le temps n'en ira pas plus vite.

FRÈRE ARSÈNE.

Si je me lève pour courir après vous!...

PEBLO, *qui sort en sautant.*

Il m'attraperait avec sa goutte.

SCÈNE III.

FRÈRE ARSÈNE.

Il a raison, le malicieux petit vaurien : une vie inactive est fastidieuse comme un livre qu'on a trop lu. Et n'être réveillé de son néant que par les piqûres de ces insectes du cloître! de ce frère Pacôme!... Ah! quand vous voyez un vieillard impitoyable pour la jeunesse, soyez sûr qu'il a été trop indulgent pour lui-même. Peblo s'est plaint dernièrement à sa mère des duretés de son oncle : elle est venue me voir dans l'ermitage voisin, se jeter à mes pieds; elle m'a tout avoué, en me priant d'adoucir l'oncle en faveur du pauvre enfant. Je lui parlerai, je le dois. Frère Pacôme, il y a seize ans!... Que dis-je? est-il le seul qui étouffe le cri de la nature par respect humain?

et moi, moi!... (*En se levant.*) Quel supplice de n'avoir rien à faire! le remords a trop de prise sur vous. Heureusement voici le jour! Mes yeux étaient fatigués à cette pâle lueur de la lampe, et ils vont se rafraîchir en changeant de lumière. (*S'approchant de la fenêtre, après avoir éteint sa lampe.*) Tranquille vallée de Saint-Just, elle sort des vapeurs... Il me semble qu'elle a vieilli comme moi. Que je la trouvais belle, lorsque, la traversant dans toute la pompe de ma gloire, je pris la résolution d'y mourir! Eh bien! depuis deux jours n'y suis-je pas mort de mon vivant ?... C'est une idée que je veux exécuter en grand, avant que la nature la prenne avec moi tout à fait au sérieux : mes funérailles me feront passer une journée, une de ces journées dont les douze heures si vides, si longues, si lentes, ne commencent jamais assez tôt et finissent toujours trop tard. (*Revenant sur le devant de la scène.*) Enfin la cloche sonne le premier office : je vais donc me récréer en chantant au lutrin les louanges de Dieu... Ah! jadis! jadis! moi qui me sentais à l'étroit dans des États si vastes que le soleil ne s'y couchait jamais, je portais le sort des empires dans mes yeux, je poussais d'un geste une moitié de l'Europe contre l'autre; d'un mot je la remuais dans ses entrailles, et maintenant c'est un des événements de ma vie que de chanter au lutrin.

SCÈNE IV.

FRERE ARSÈNE, PEBLO.

PEBLO.

Mon père, je vous avertis qu'on va venir vous chercher pour les matines.

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours les mêmes versets, psalmodiés du même ton! n'importe, j'ai du plaisir à m'entendre, et toi, Peblo?

PEBLO.

Si j'en ai, père Arsène! comme tout le monde. (*A part.*) Il chante faux!...

FRÈRE ARSÈNE.

Je crois que voici les religieux qui viennent me prendre.

PEBLO.

Oh! faites donc quelque chose pour le frère Timothée; il prêche si bien! les sermons qu'il débite sont les seuls que j'aie entendus d'un bout à l'autre sans...

FRÈRE ARSÈNE.

Sans dormir. (*Sévèrement.*) Vous dormez donc au sermon, Peblo?

PEBLO.

Dame! père Arsène, vous me réveillez la nuit, il faut bien que je me rattrape le jour; vous-même, dimanche dernier, si je ne vous avais pas tiré par votre robe...

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PEBLO.

Et à trois reprises encore, au point que le morceau a failli me rester dans la main.

FRÈRE ARSÈNE.

Taisez-vous raisonneur!

PEBLO, *à part.*

Raisonneur! il commet tous les péchés qu'il me reproche.

SCÈNE V.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE.

FRÈRE PACOME, *d'un ton brusque.*

Dieu vous garde, mon révérend!

FRÈRE ARSÈNE.

Je fais le même vœu pour vous, frère Pacôme.

FRÈRE TIMOTHÉE, *d'une voix douce.*

Le ciel exauce-t-il les ferventes prières que je ne cesse de lui adresser pour la plus précieuse santé du couvent?

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours bienveillant, frère Timothée! Hélas! ma goutte me laisse peu de temps.

FRÈRE PACOME.

Il faut vivre avec son ennemi, comme nous le disions sur les galères du roi quand la mer était mauvaise; mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : il nous est arrivé, vers minuit, un jeune homme qu'on a reçu dans la maison sur un ordre du roi. Vous avez exprimé au prieur le désir d'avoir un novice de plus; si celui-là vous convient, on va le conduire chez vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien volontiers, et le plus tôt possible.

FRÈRE PACOME.

Par Notre-Dame des Mariniers! je m'y attendais. Vous aimez le changement, frère Arsène; soit dit sans reproche.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous vous plaisez à me le faire remarquer, frère Pacôme; soit dit sans aigreur. Peblo, je te dispense de l'office. Tu resteras ici pour recevoir le nouveau venu.

PEBLO.

J'obéirai. (*A part.*) Pas de matines, et une figure nouvelle, la journée commence bien.

FRÈRE PACOME, *avec dureté.*

Bon précepteur qu'il aura là.

FRÈRE ARSÈNE.

Nous allons accomplir au chœur une œuvre importante, mes frères : celle d'implorer Dieu, pour qu'il dicte aujourd'hui notre choix. En songeant au devoir sacré qui nous appelle, j'espère que vous sentirez le besoin d'être d'accord.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Est-ce que nous étions brouillés?

FRÈRE ARSÈNE, *à Timothée.*

J'aime à voir que vous lui avez pardonné sa critique un peu sévère de votre dernière homélie.

FRÈRE TIMOTHÉE, *avec douceur.*

La charité me l'ordonnait. (*A part.*) Mais je m'en souviendrai.

FRÈRE ARSÈNE, *à Pacôme.*

Et vous, sa repartie un peu vive contre ses anciens.

FRÈRE PACOME, *brusquement.*

Je n'ai pas de rancune. (*A part.*) Mais si j'en perds la mémoire!...

FRÈRE ARSÈNE.

Maintenant que tout est oublié, nous voici justement dans les pieuses dispositions où nous devions être pour faire descendre les grâces du ciel sur l'élection.

PEBLO, *à part.*

Ils sont rapatriés pour matines; notre saint patron y mettra du sien, si cela dure jusqu'à vêpres.

FRÈRE ARSÈNE, *à Pacôme.*

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très-cher gardien, et abrégez-moi la route, en me faisant passer par la porte du petit escalier.

FRÈRE PACOME.

Ce serait de grand cœur; mais, de par tous les saints! je ne sais pas ce qu'est devenu mon passe-partout.

PEBLO, *à part.*

Je le sais bien, moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne me reste donc qu'à me résigner. (*Prenant le bras de Timothée.*) Mon bon Timothée, votre appui!

FRÈRE TIMOTHÉE, *bas.*

Oserai-je vous dire à charge de revanche!

FRÈRE PACOME, *en tâtant sa poche.*

Il faudra bien pourtant que je le retrouve.

(*Frère Arsène sort appuyé sur le bras de Timothée; frère Pacôme les suit.*)

SCÈNE VI.

PEBLO.

Cherche! cherche!... le jour où tu m'en as donné un si bon coup sur les doigts, après avoir prêché contre la colère, il a passé de ta poche dans la mienne; et le voilà, et il ouvre toutes les portes, et celle du jardin. Bonne petite clef que j'aime, que je baise, si tu protéges ma fuite, sais-tu ce que je ferai de toi? j'irai te suspendre en toute dévotion au pied de la bonne Vierge de mon village. Eh! vite, rentre au bercail; je vois mon nouveau camarade; Dieu! qu'il a l'air triste!

SCÈNE VII.

PEBLO, DON JUAN, UN MOINE, *qui dépose sur un siége une robe de novice, et sort.*

DON JUAN, *sans voir Peblo.*

Me désarmer! m'arracher de ses genoux, malgré ses cris, malgré ses larmes! et je ne puis tirer vengeance de cette trahison! Pour jamais séparé d'elle!

PEBLO.

Doux Sauveur! il parle d'une femme; écoutons.

DON JUAN.

Pour jamais enseveli dans cette retraite! il me semble que l'air me manque. Ces murs m'étouffent. En voulant me convertir de force, ils me rendraient impie, et les malédictions viennent d'elles-mêmes sur mes lèvres. (*Tombant assis.*) Je suis bien malheureux!

PEBLO.

Il me fait pitié. (*A don Juan.*) Mon frère?

DON JUAN, *se retournant.*

Qui êtes-vous?

PEBLO.

Le petit Peblo, votre camarade.

DON JUAN.

Que me voulez-vous?

PEBLO.

Vous rendre un service.

DON JUAN.

Dites-moi donc quel est ce couvent.

PEBLO.

Celui de Saint-Just.

DON JUAN, *se levant.*

De Saint-Just! où Charles-Quint s'est retiré?

PEBLO.

Ils parlent tous de Charles-Quint.

DON JUAN.

Lui, du moins, prendra ma défense. Ne puis-je le voir?

PEBLO.

Il y a trois jours qu'il est mort.

DON JUAN, *retombant assis.*

Et mon espoir avec lui!

PEBLO, *mystérieusement.*

Ne vous désolez pas : je vous protége.

DON JUAN.

Vous, mon enfant!

PEBLO.

Soyez bien docile aux ordres du frère Arsène, dont vous allez devenir le novice.

DON JUAN.

Moi novice; damnation! mort! enfer!

PEBLO.

Comme il jure!

DON JUAN.

Jamais : pas plus que je ne veux être moine.

PEBLO.

Parlez donc bas! au couvent on ne dit pas tout ce qu'on pense, et on ne crie pas tout ce qu'on dit.

DON JUAN, *saisissant la robe de novice.*

Plutôt fouler cet habit sous mes pieds.

PEBLO, *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien! on enrage, si l'on veut, sous sa robe; mais on ne la déchire pas : cela se verrait. (*A part.*) C'est toute une éducation à faire.

DON JUAN.

Enfin, que voulez-vous me dire?

PEBLO.

Que j'ai le moyen de vous tirer d'ici, mais il faut vous contraindre.

DON JUAN.

Le pourrai-je?

PEBLO.

Et si cette nuit est sombre...

DON JUAN.

Eh bien?

PEBLO.

Avec cette clef...

DON JUAN.

Après?

PEBLO.

Par cette fenêtre...

DON JUAN.

On saute, et on est libre?

PEBLO.

Non, on tombe et on se casse le cou; mais...

DON JUAN.

Achevez!

PEBLO.

Silence! voici frère Arsène.

DON JUAN.

Je ne saurai rien.

PEBLO, *chantant.*

Comme un ange il était beau,
No, no,
Comme un ange il était beau.
Noël nouveau!

SCÈNE VIII.

DON JUAN, PEBLO, FRÈRE ARSÈNE.

FRÈRE ARSÈNE.

Allez, Peblo, chanter vos noëls chez moi.

PEBLO.

Dans votre jardin plutôt, en arrosant vos fleurs.

FRÈRE ARSÈNE.

Si vous voulez.

PEBLO, *à part.*

Je dirai deux mots à ses oranges. (*Haut.*) Adieu, frère Arsène! (*A don Juan, le doigt sur la bouche.*) A revoir, mon frère!

FRÈRE ARSÈNE.

Sortez.

PEBLO, *à part, en sortant.*

Pourvu qu'il n'aille pas laisser échapper la vérité, lui qui n'a pas les habitudes de la maison.

SCÈNE IX.

FRÈRE ARSÈNE, DON JUAN.

FRÈRE ARSÈNE.

Approchez, mon jeune ami.

DON JUAN, *à part.*

Ce moine, je le déteste d'avance.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Il y a je ne sais quoi en lui qui me remue le cœur.

DON JUAN.

Eh bien! mon révérend père? (*A part.*) Je trouve dans ses traits une bienveillance à laquelle je ne m'attendais pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous avez donc l'intention de faire vos vœux dans cette maison?

DON JUAN.

Je ne sais pas feindre : j'y suis contre ma volonté.

FRÈRE ARSÈNE

Comment?

DON JUAN.

On s'est emparé de moi par la force; c'est par la force qu'on m'a conduit ici.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous n'aviez donc pas de protecteur?

DON JUAN.

J'en avais un; il m'a traité vingt ans comme son fils. J'ai pu commettre des fautes, je n'y cherche pas d'excuses; mais devait-il, pour m'en infliger la peine, devenir le complice de cette infamie; lui, don Quexada!

FRÈRE ARSÈNE.

Don Quexada! qu'avez-vous dit? c'est à don Quexada que vous avez été confié dès l'enfance?

DON JUAN.

Il est vrai.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous vous nommez don Juan?

DON JUAN

Sans doute.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

C'est lui! mon fils!... (*Haut.*) Est-il possible? vous, don Juan, malheureux, malheureux près de moi! vous prisonnier dans ce cloître!

DON JUAN.

Et pour la vie. Mais qu'avez-vous?

FRÈRE ARSÈNE.

Rien, non, rien. L'intérêt... la pitié... (*A part.*) Ah! restons maître de l'émotion qui m'agite.

DON JUAN.

Vous saviez mon nom?

FRÈRE ARSÈNE.

Ne vient-on pas de me l'apprendre? (*A part.*) Qu'il est bien! que j'en suis fier! est-ce que je n'oserai pas l'embrasser?

DON JUAN.

Vous connaissez don Quexada?

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'ai vu autrefois. Il commandait ceux qui vous ont amené?

DON JUAN.

Lorsqu'ils ont porté la main sur moi, il était là, ce protecteur de ma jeunesse! Il s'est fait le geôlier de son élève. Vous comprenez que je ne voulais plus le regarder ni lui parler. Quand nous sommes arrivés à la première grille, il m'a dit tout bas : « Remerciez-« moi de vous avoir conduit dans ce couvent, car « j'avais l'ordre de vous enfermer dans un autre. » Vous conviendrez que je dois lui savoir gré de sa protection?

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Je reconnais là mon vieux conseiller. (*A don Juan.*) Mais pourquoi vous priver de votre liberté? de quel droit? qui l'a commandé?

DON JUAN.

Le roi.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Son frère! ce serait horrible. (*Haut.*) Le roi, dites-vous?

DON JUAN.

Cet ordre lui a été surpris par un lâche, qui a mieux aimé se déshonorer en m'emprisonnant que de s'exposer à me voir face à face, l'épée à la main.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais votre père?...

DON JUAN.

C'est avec son nom qu'on me persécute; c'est sous sa volonté qu'on m'écrase; enfin, c'est lui, dit-on, lui qui m'a condamné à vivre, ou plutôt à mourir dans cette prison.

FRÈRE ARSÈNE, *vivement.*

Cela n'est pas !... Je veux dire que cela ne peut être; qu'il eût désiré, par des raisons dont il était le seul juge, vous voir embrasser une profession paisible et sacrée, je le comprends; mais qu'il ait voulu qu'on en vînt contre vous à cette tyrannie, à cette violence! un père!... ah ! je le répète, c'est impossible.

DON JUAN.

A-t-il jamais été un père pour moi?

FRÈRE ARSÈNE.

Êtes-vous sûr qu'il lui fût permis de l'être?

DON JUAN.

Mon malheur m'a fait réfléchir; j'ai ouvert les yeux : on affirme qu'il n'est plus; mais peut-être vit-il encore? peut-être c'est un grand seigneur de cette cour si pieuse, où, pour avoir failli dans sa jeunesse, on devient dénaturé sur ses vieux jours. Qui sait s'il ne poursuit pas en moi un souvenir qui le gêne, un témoin qui l'accuse, et si je ne suis pas le fruit de quelque faiblesse humaine, dont il a plus de honte que de remords?

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Ah! Dieu m'en punit cruellement.

DON JUAN.

Les voilà, ces grands de la terre! pour effacer jusqu'à la trace d'une erreur, ils livrent leur sang, oui, leur propre sang, ils l'abandonnent à des mains étrangères, ils jettent un malheureux à la merci du hasard. Veille sur lui qui voudra!... au besoin, ils l'enferment vivant dans un tombeau, afin qu'il expie par ses austérités une naissance dont ils sont coupables; et se reposant de leur salut sur la pénitence d'autrui, ils vivent en paix avec eux-mêmes; ils jouissent d'une réputation sans tache. Ainsi va le monde : ils ont commis un crime pour cacher une faute, et on les honore!

FRÈRE ARSÈNE.

Ah! c'est trop! jeune homme, craignez d'être injuste. . . .

DON JUAN.

Je le suis, vous avez raison. La douleur m'égare et me rend injuste envers mon père; mais croyez que j'exposerais cent fois ce que je tiens de lui pour venger son honneur mis en doute, ou sa mémoire outragée. Ah! s'il a cessé de vivre, je le pleure; et s'il existe, je lui pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien!... bien!... Voilà un mot de l'âme qui me prouve que vous êtes digne d'un meilleur sort.

DON JUAN.

J'ai donc trouvé un ami où je ne croyais rencontrer que des persécuteurs. Ah! pourquoi Charles-Quint a-t-il expiré trop tôt? Grâce à vous, je lui aurais parlé, peut-être.

FRÈRE ARSÈNE.

Que vouliez-vous lui dire?

DON JUAN.

Vous le demandez! J'aurais embrassé ses genoux, je lui aurais dit : J'ai du cœur, j'aime la gloire, et on veut étouffer mon avenir dans un cloître. Je n'ai que vingt ans, et on viole toutes les lois divines pour m'imposer une captivité sans fin; je suis votre sujet, et on m'opprime, au mépris de toutes les lois humaines. Vous avez été trop grand pour ne pas être bon et juste, et vous devez vous jeter entre l'oppresseur et moi... Est-ce que je ne l'aurais pas attendri?

FRÈRE ARSÈNE, *avec effusion.*

Jusqu'aux larmes, don Juan, jusqu'aux larmes!

DON JUAN.

Et il m'aurait rendu au monde, n'est-ce pas? à tout ce qu'on m'a ravi, à ce bonheur dont le souvenir me dévore loin d'elle?

FRÈRE ARSÈNE.

Loin d'elle!... que dites-vous?

DON JUAN.

J'ai une amie... pardonnez-moi de vous ouvrir mon cœur, une bien noble amie, que j'adore...

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Puis-je lui en faire un crime?

DON JUAN.

Et c'est au moment que nous allions nous unir qu'on nous a séparés pour toujours.

FRÈRE ARSÈNE.

Ne me soupçonnez pas d'une indiscrète curiosité; mais vous m'intéressez vivement : je veux vous être utile, et, pour vous servir, j'ai besoin de tout savoir. Quelle est-elle, cette personne que vous aimez? quel est son nom?

DON JUAN.

Florinde de Sandoval.

FRÈRE ARSÈNE.

Sandoval? Ce n'est pas une famille d'anciens chrétiens.

DON JUAN.

Qu'importe?

FRÈRE ARSÈNE.

Beaucoup aux yeux du monde; mais, comme vous le dites, aux yeux de Dieu, que la foi soit ancienne ou récente, qu'importe, pourvu qu'elle soit pure?

DON JUAN.

Quoi! vous êtes moine et vous parlez ainsi!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes jeune, et vous croyez déjà qu'il n'y a ni indulgence ni raison sous l'habit que je porte.

DON JUAN.

Ah! loin de moi cette idée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ce Sandoval, il m'a rendu un service qu'il ne m'était pas permis d'oublier; et sa fille, je me souviens que je l'ai vue enfant...

DON JUAN.

Elle devait être bien jolie?

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, charmante! charmante! (*S'éloignant de don Juan pour cacher son émotion.*) Que de tendresse dans son regard! c'était celui de sa mère. O mes beaux jours! où êtes-vous?

DON JUAN, *revenant vers lui.*

Vous parlez de ma mère! l'auriez-vous connue?

FRÈRE ARSÈNE.

Moi!

DON JUAN.

Vous l'avez connue, ah! nommez-la; faites que je la voie!

FRÈRE ARSÈN

Pourquoi supposez-vous que j'aie pu la connaître?

DON JUAN.

Décidément je n'aurai jamais de réponse à cette question-là.

FRÈRE ARSÈNE.

Cependant votre malheur me touche plus que je ne puis dire, et c'est un devoir pour moi... un devoir religieux de m'opposer à une violence que Dieu condamne. Vous sortirez d'ici.

DON JUAN.

Est-il possible? de grâce, aujourd'hui même!

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'espère; mais cette alliance que vous projetez, je ne puis pas vous répondre qu'elle s'accomplisse jamais.

DON JUAN.

Que je sois libre, que je sois libre seulement!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous le serez. J'ai quelque crédit dans le monastère; je veux l'employer pour vous en ouvrir les portes.

DON JUAN, *lui baisant les mains avec transport.*

Mon père!

FRÈRE ARSÈNE, *à part, avec attendrissement.*

Son père!... (*Penché sur don Juan qui est à ses genoux et qu'il tient embrassé.*) Jeune homme, je me sentais attiré vers vous: c'eût été le charme de ma solitude que de vous y voir sans cesse, le soulagement de mes maux que de m'en plaindre à vous. O mon fils! mon fils! qu'il m'eût été doux de vieillir entre vos bras et de rendre ma vie à Dieu sur ce cœur qui m'aurait aimé!

DON JUAN.

Ah! je vous en supplie, pas d'arrière-pensée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ne craignez rien: je saurai sacrifier mon bonheur au vôtre.

DON JUAN.

Et toute une vie de reconnaissance et de respect ne suffira pas pour payer ce service. Je reviendrai vous voir, je reviendrai avec elle...

FRÈRE ARSÈNE, *en souriant.*

Vous oubliez, don Juan, que les femmes ne pénètrent pas dans cette maison.

DON JUAN.

Pardon! (*A part.*) Et une juive! j'avais là une belle idée!

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Il n'est pas le fils d'une reine, mais je l'aime mieux que son frère.

SCÈNE X.

FRÈRE ARSÈNE, DON JUAN, LE PRIEUR, PEBLO.

LE PRIEUR, *tenant Peblo par l'oreille.*

Mon révérend, je viens vous dénoncer un coupable que son oncle a surpris grimpant sur l'oranger de votre parterre, et pillant vos plus beaux fruits.

FRÈRE ARSÈNE.

Comment, Peblo!...

PEBLO.

Pardon, frère Arsène!

LE PRIEUR.

Point de pardon: ce n'est pas là une petite faute; c'est un crime prémédité, consommé, dont on a saisi les preuves sur lui.

FRÈRE ARSÈNE, *à Peblo*

Quoi! ces fruits que je m'étais réservés!

PEBLO.

Je ne suis pas le premier, mon père, qui se soit laissé tenter par le fruit défendu.

LE PRIEUR.

Vous ne serez pas non plus le dernier qu'on ait sévèrement puni d'avoir cédé à la tentation.

PEBLO, *à part.*

S'il pouvait me chasser du paradis!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, je penserai à vous plus tard. Vous, don Juan, conduisez cet enfant dans ma cellule, et faites-lui sentir tout ce que sa conduite a de répréhensible.

DON JUAN.

Vous pouvez y compter, mon père.

LE PRIEUR, *à don Juan.*

Et pensez à mettre votre robe de novice; c'est la règle.

DON JUAN.

Qui? moi!..

FRÈRE ARSÈNE.

C'est la règle.

(*Don Juan, qui emporte avec humeur la robe de novice, emmène Peblo et sort.*)

SCÈNE XI.

FRÈRE ARSÈNE, LE PRIEUR, *puis* DON QUEXADA.

LE PRIEUR.

Don Quexada vient de se présenter pour faire ses adieux à ce jeune don Juan. La nouvelle de votre mort l'a frappé d'une douleur si vive que j'en ai eu pitié. Je lui ai dit, sans toutefois le tirer d'erreur, qu'il trouverait son élève dans cet appartement; mais, pour peu qu'il vous répugne de l'admettre en votre présence, l'entrevue aura lieu au grand parloir.

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas, vraiment. Je le reverrai avec joie; mais, mon père, j'ai une grâce à vous demander.

LE PRIEUR.

Vous me rendez confus; Votre Révérence ne saitelle pas que je lui suis dévoué? Qu'attendez-vous de moi?

FRÈRE ARSÈNE.

Bien peu de chose; et je suis sûr qu'au moment où vous allez obtenir au chapitre un triomphe auquel je me fais une joie de concourir, vous serez plus disposé encore à m'être agréable. Ce jeune homme qu'on vient d'amener ici n'a point de vocation pour la vie religieuse; ordonnez que les portes lui soient ouvertes. Vous voyez que c'est peu de chose.

LE PRIEUR.

Comment, peu de chose! mais l'ordre de Sa Majesté s'y oppose formellement.

FRÈRE ARSÈNE.

Elle est dans l'erreur.

LE PRIEUR.

Dans l'erreur!... Sa Majesté!... Croyez-vous que cela soit possible?

FRÈRE ARSÈNE.

Eh! mon père, qui sait mieux que moi qu'un roi peut faillir?

LE PRIEUR.

Voilà une humilité que j'admire; cependant je me rends coupable envers le roi si je désobéis.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous l'êtes devant Dieu en obéissant.

LE PRIEUR.

Devant Dieu, c'est une question, mon frère, et envers le roi, c'est certain.

FRÈRE ARSENE.

Ainsi, ma prière n'est pas accueillie?... Eh bien! ce que je demandais, je l'exige.

LE PRIEUR.

J'aurai donc le regret bien amer de vous le refuser.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais...

LE PRIEUR.

Mais... je suis le maître.

FRÈRE ARSÈNE, *avec fierté.*

Le maître!... le maître!... (*Avec résignation.*) Il est vrai, vous êtes le maître; j'ai fait serment d'obéissance, et jamais je ne donnerai ici l'exemple de la révolte.

DON QUEXADA, *qui entre et reconnaît frère Arsène.*

Grand Dieu! que vois-je!

LE PRIEUR.

Votre Révérence me permet de me retirer?

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes le maître.

SCÈNE XII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

C'est bien vous, sire! mes yeux ne me trompent pas; vous vivez! (*Voulant se jeter aux genoux de frère Arsène, qui l'en empêche.*) Pardonnez à l'émotion dont j'ai le cœur bouleversé en baisant encore une fois la main de mon royal maître. J'ai cru voir son fantôme sortir du tombeau.

FRÈRE ARSÈNE.

Et ce n'est que trop vrai; je ne suis plus qu'un fantôme de majesté. N'avez-vous pas entendu ce prieur qui sort d'ici? ne m'a-t-il pas dit : Je suis le maître? Il refuse de délivrer mon fils, mon fils, qui, sans me connaître, me chérit déjà. Le beau jeune prince, don Quexada! que de fierté! quel feu dans ses yeux! des passions impétueuses, n'est-ce pas? et une tête!... une tête plus vive que la mienne!

DON QUEXADA.

A qui le dites-vous, sire! il m'a précipité dans des embarras qui m'ont rendu malheureux...

FRÈRE ARSÈNE.

Comme une poule d'Espagne qui aurait couvé l'œuf d'un aigle.

DON QUEXADA.

Tant que l'aiglon s'est tenu dans sa coquille, rien de mieux; mais du moment qu'il l'a brisée...

FRÈRE ARSÈNE.

Il s'est senti de son origine : il a voulu de l'air et du soleil. Par le Dieu vivant! il en aura, en dépit de tous les obstacles : oui, la lumière pour ses yeux, et pour ses ailes la liberté! (*Allant ouvrir la porte de sa cellule.*) Venez, venez, mon jeune ami!

SCÈNE XIII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN, PEBLO.

DON JUAN, *qui porte une robe ouverte sur ses habits.*

Eh bien! mon père! vos instances!...

FRÈRE ARSÈNE.

Ont échoué, don Juan, complétement échoué.

DON JUAN.

J'étais sûr que cette robe me porterait malheur.

FRÈRE ARSÈNE.

Point de découragement! Don Quexada, que vous devez remercier de vous avoir conduit ici, quoi que vous en puissiez dire, m'aidera, par ses avis, à vous tirer d'embarras.

DON JUAN.

Qu'il m'en tire, et j'oublie tout.

FRÈRE ARSÈNE.

Va t'assurer, Peblo, que personne ne nous écoute.

PEBLO.

J'y cours, et je reviens (*A part.*) pour entendre.

SCÈNE XIV.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN.

FRÈRE ARSÈNE.

Nous, tenons conseil.

DON JUAN.

Je vous dirai en confidence, frère Arsène, que votre petit novice pourra nous être utile.

FRÈRE ARSÈNE.

Il aura voix délibérative. Prenez un siége, et mettez-vous là, don Juan; à ma gauche, seigneur Quexada: la séance est ouverte. (*A Quexada.*) Ne sentez-vous pas un peu de honte à vous voir présidé par un moine, vous qui avez eu pour président...

DON QUEXADA.

Le plus grand homme de son siècle.

DON JUAN.

Après François Ier.

FRÈRE ARSÈNE, *à Quexada.*

Que dit-il donc? Il me paraît que vous lui avez donné des idées justes.

DON QUEXADA, *embarrassé.*

N'y prenez pas garde! (*A part.*) Cette éducation-là me compromettra partout.

FRÈRE ARSÈNE.

Allons, jeune homme, Charles-Quint était un autre politique que le roi dont vous parlez.

DON JUAN.

J'aime mieux le grand guerrier que le grand politique.

FRÈRE ARSÈNE, *s'animant par degré.*

Un fou couronné!

DON JUAN.

Un chevalier sur le trône!

DON QUEXADA.

Don Juan!... (*A part.*) Il est endiablé avec son François Ier.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous devez me céder là-dessus, en bonne conscience.

DON JUAN.

En bonne conscience, non, mon révérend.

FRÈRE ARSÈNE, *se levant.*

Je le veux.

DON QUEXADA, *se levant aussi.*

Frère Arsène vous dit qu'il le veut; qu'avez-vous à répondre?

DON JUAN, *qui se lève à son tour.*

Un mot fort simple : je ne le veux pas.

DON QUEXADA.

C'est comme un fait exprès; adieu la délibération.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Il a du sang d'empereur dans les veines.

DON QUEXADA.

Si jamais il abandonne une idée!...

DON JUAN.

Et pourquoi l'abandonnerais-je, à moins qu'il ne me soit prouvé que j'ai tort? Persuadez, ne commandez pas; mais, entre gens qui discutent, quand je veux est un argument, je ne veux pas devient une raison.

FRÈRE ARSÈNE, *bas à Quexada.*

Je n'ai que ce que je mérite, avec mon argument royal. (*Haut.*) Reprenons nos places. (*A don Juan.*) N'en parlons plus, jeune homme : je comprends qu'à vingt ans on préfère François Ier, et qu'on aime mieux Charles-Quint à quarante.

SCÈNE XV.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN, PEBLO.

PEBLO.

Personne, mon révérend, personne!

DON JUAN.

Assieds-toi dans ce grand fauteuil; tu es du conseil.

PEBLO.

Moi? quel honneur!

FRÈRE ARSÈNE.

Pense à t'en rendre digne par ta discrétion.

PEBLO.

Je ne dis jamais que ce qu'on ne me dit pas. (*A part.*) Dieu! se tient-il droit, frère Arsène! a-t-il l'œil vif! c'est à ne pas le reconnaître.

FRÈRE ARSÈNE.

Comme doyen du conseil, parlez, don Quexada.

DON QUEXADA.

Je le ferai en peu de mots, car le temps presse. Les gens du roi qui nous ont accompagnés jusqu'au couvent sont repartis dans la nuit pour rendre compte de leur mission : à chaque instant les ordres les plus sévères peuvent arriver de Tolède. Votre Révérence doit avoir conservé au moins un ami dans le monde ou à la cour; qu'elle écrive en notre faveur, et de la façon la plus pressante, et à quel qu'un d'influent, et sur l'heure. Voilà mon senti ment; j'ai dit.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, pauvre moine! homme oublié!... d'ailleurs je l'avouerai, je trouve une jouissance d'orgueil à délivrer don Juan par la force de ma seule volonté, de mon intelligence; j'y mets ma gloire : je veux me prouver que je n'ai pas vieilli.

DON QUEXADA, *à part.*

Toujours le même : se créant des difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre!

FRÈRE ARSÈNE.

L'avis est rejeté ; n'est-ce pas, don Juan?

DON JUAN.

Rejeté; pourvu que je sorte d'ici, peu m'importe comment.

PEBLO, *avec importance.*

Rejeté, rejeté. (*A part.*) Il n'était pas heureux, l'avis du doyen.

DON JUAN.

Quant à moi, je prends conseil de cette épée que je vois suspendue à la muraille, et qui me prouve que vous avez été soldat.

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai fait un peu de tout; mais cette épée est celle d'un autre, qui fut captif comme vous.

DON JUAN.

Et qu'on a voulu faire moine? Donnez-la-moi, et tenez pour certain que je serai libre avant une heure, quand je devrais livrer bataille à tous les frères de toutes les congrégations d'Espagne.

PEBLO, *se levant précipitamment.*

Dieu! quel carnage de capuchons!

FRÈRE ARSÈNE.

Voilà justement un moyen à la François Ier.

DON JUAN.

Ah! mon révérend, vous voulez recommencer la querelle?

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas; mais tout chevaleresque qu'il est, votre expédient, qui serait de mise dans une citadelle, ne convient pas dans un monastère; cependant que faire? je ne trouve rien... Allons donc! seigneur Quexada, vous qui avez été le conseiller d'un empereur, vous devez avoir des idées.

DON QUEXADA.

Des idées, des idées, frère Arsène!... il ne m'en vient jamais que quand je n'en cherche pas, et dans ce moment-ci j'en cherche.

DON JUAN.

Eh bien! j'en ai une, c'est que Peblo peut nous tirer d'affaire.

FRÈRE ARSÈNE, *à don Juan.*

Comment?

DON JUAN.

Je lui ai promis le secret.

PEBLO.

Ah! mon frère, c'est mal.

FRÈRE ARSÈNE.

Parlez, Peblo, je vous l'ordonne.

PEBLO.

Vous me gronderez.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh non!

PEBLO.

Me le jurez-vous?

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne te le jure pas, mais je te le promets.

PEBLO.

Et, mon expédient une fois connu, j'en pourrai profiter pour mon compte?

FRÈRE ARSÈNE.

Tu veux me quitter?

PEBLO.

Non pas vous, frère Arsène, mais la maison: on respire ici un air enfermé qui ne me convient pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Voyez-vous, le fripon d'enfant! il sait qu'on a besoin de lui.

DON QUEXADA, *bas au frère Arsène.*

Traitez toujours, sauf à ratifier si bon vous semble.

FRÈRE ARSÈNE, *de même à Quexada.*

Comme dans notre bon temps. (*A Peblo.*) Voyons, parle.

PEBLO.

J'ai deux moyens: (*Montrant la clef.*) en voici un.

FRÈRE ARSÈNE.

Dieu me pardonne! c'est le passe-partout du frère gardien; est-il bien possible?...

PEBLO.

Souvenez-vous de votre promesse.

DON JUAN.

De grâce, mon père!...

PEBLO, *courant à la natte qu'il soulève.*

Et voici le second.

FRÈRE ARSÈNE.

Une échelle de cordes!

PEBLO.

Avec celui-ci, on descend par cette fenêtre; avec l'autre, on sort par la petite porte qui donne sur la campagne; avec tous deux, on est libre.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais pour avoir eu cette idée-là, il mériterait de passer quinze jours au pain et à l'eau.

DON QUEXADA.

Si nous ne profitions pas de l'idée.

FRÈRE ARSÈNE.

Au fait, je ne vois rien de mieux. Ce ne sera pas la première fois qu'un novice aura eu plus d'esprit à lui seul que toutes les vieilles têtes d'un chapitre.

PEBLO.

Les moines sont au réfectoire, dont les fenêtres ne donnent pas sur ce jardin; quand ils dînent, ils ne s'occupent pas d'autre chose: profitons du moment.

FRÈRE ARSÈNE.

Va pour le moyen de Peblo.

DON JUAN, *qui soulève Peblo en l'embrassant.*

Gloire à toi! tu es un petit démon adorable.

FRÈRE ARSÈNE, *à Quexada.*

Dès que vous serez hors d'ici, conduisez don Juan chez le vieux duc de Médina; parlez-lui de moi: il se souviendra de son ancien ami, et, renfermés dans son palais, attendez que je vous écrive. A l'œuvre! don Juan, à l'œuvre!

DON JUAN, *courant suspendre l'échelle au balcon.*

Je ne me ferai pas prier.

DON QUEXADA, *au frère Arsène.*

Vous voulez donc qu'à mon âge je descende par cette fenêtre?

FRÈRE ARSÈNE.

Je tiendrai l'échelle.

DON QUEXADA.

Votre Révérence daignerait...

FRÈRE ARSÈNE.

J'en ai bien fait descendre d'autres, et de plus haut.

PEBLO.

Si je m'étais douté qu'il eût cette habitude-là !...

FRÈRE ARSÈNE, *à Peblo.*

Cours entr'ouvrir la porte, et veille au dehors.

DON JUAN, *du balcon.*

Tout est prêt; allons! don Quexada, hâtons-nous.

DON QUEXADA, *baisant la main du frère Arsène.*

Adieu, mon révérend!

DON JUAN.

A revoir, frère Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous partez sans m'embrasser?

DON JUAN.

Je serais bien ingrat.

FRÈRE ARSÈNE, *avec émotion.*

Le reverrai-je?

DON JUAN.

Et ma robe, dont j'oubliais de me débarrasser.

PEBLO, *accourant.*

Alerte! alerte! voici le prieur.

DON QUEXADA.

Tout est perdu.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais cette échelle qui reste suspendue à la fenêtre, il va la voir.

PEBLO, *à Quexada.*

Fermez un des deux battants.

DON QUEXADA

C'est une idée toute simple; je ne l'aurais pas eue. J'ai l'esprit frappé.

SCÈNE XVI.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN, PEBLO, LE PRIEUR.

LE PRIEUR, *à don Juan.*

Novice, suivez-moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Où donc, mon père?

LE PRIEUR.

En lieu de sûreté, et au secret, tel est l'ordre que je reçois de la cour. L'alguazil mayor, qui vient de me l'apporter à toute bride, laisse reposer les chevaux de son escorte pendant deux heures, et repart, avec don Juan, pour le couvent des frères de la Passion.

DON JUAN.

Avec moi!

FRÈRE ARSÈNE, *le calmant.*

Patience! patience!

LE PRIEUR.

Quant à vous, don Quexada, une troupe de cavaliers, qui n'oserait pénétrer dans cette maison, vous attend à la grande porte. Ils ont laissé échapper quelques mots sur la tour de Ségovie.

DON QUEXADA.

Sur la tour?...

FRÈRE ARSÈNE.

De Ségovie.

DON QUEXADA.

J'avais entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! seigneur Quexada, la journée sera bonne.

DON QUEXADA.

Elle l'est déjà. (*A part.*) Hier, entre deux frères; aujourd'hui, entre un père et un fils; ah! maudit secret!

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous resterez ici.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus la moindre envie de sortir.

LE PRIEUR, *à don Juan.*

Jeune homme, obéissez.

DON JUAN.

Quoi! mon révérend, vous souffririez...

FRÈRE ARSÈNE.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Obéissez, don Juan. (*Bas en lui serrant la main.*) Mais ne désespérez de rien.

DON JUAN, *de même au frère Arsène.*

Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

PEBLO, *tandis que don Juan sort.*

Il n'est jamais le bienvenu, ce prieur; mais il ne pouvait pas plus mal arriver.

SCÈNE XVII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE, *à Quexada.*

Qu'avez-vous, mon vieil ami? vous avez l'air découragé.

DON QUEXADA.

On le serait à moins.

FRÈRE ARSÈNE.

Un obstacle vous abat; moi, il m'excite, il me réveille, il met en jeu tous les ressorts de mon intelligence.

PEBLO, *à part.*

Comme il s'agite! comme il marche! ce matin il se traînait à peine; maintenant il sauterait presque.

FRÈRE ARSÈNE.

Je lutterai, je l'emporterai... (*A Quexada.*) Ranimez-vous donc; vous n'êtes plus l'homme d'autrefois.

DON QUEXADA.

Si fait! frère Arsène, si fait! mais j'ai là devant moi cette tour de Ségovie qui m'apparaît comme un spectre : elle paralyse mes facultés.

FRÈRE ARSÈNE.

De la peur! eh! qui rêve sa défaite est vaincu d'avance. (*Bas.*) N'avons-nous pas perdu la bataille de Pavie pendant trois heures? et pourtant... (*Haut, avec impatience.*) Mais je n'ai que deux heures à moi.

PEBLO.

Il ne pense plus à sa goutte!

FRÈRE ARSÈNE

Quoi! cette tête jadis si féconde en expédients... (*Il s'assied.*) Cette tête vieillie ne peut donc plus rien enfanter?

PEBLO, *occupé à retirer l'échelle de la fenêtre.*

Les moines descendent au jardin pour se rendre à l'élection dans la grande salle du chapitre. Vous n'y allez pas, frère Arsène?

FRÈRE ARSÈNE.

Laisse-moi en repos avec ton élection!... (*A part, en se levant.*) J'y pense, ce prieur, il est le maître : mais si je le devenais à mon tour!... (*Haut.*) Don Quexada, vous rappelez-vous une élection qui a fait bien du bruit dans le monde?

DON QUEXADA.

Je ne l'oublierai de ma vie. Dieu! que j'ai écrit de lettres dans ce temps-là, sans compter les post-scriptum!

FRÈRE ARSÈNE.

C'est justement ce que vous allez faire encore. A cette table! à cette table!

PEBLO, *regardant toujours.*

Ils se forment en groupe; ils en ont au moins pour un quart d'heure à intriguer sur le seuil de la porte avant d'entrer.

FRÈRE ARSÈNE *prenant sur la table des plumes et du papier.*

Tu crois?

PEBLO.

Mon oncle crie, frère Timothée prêche, et le prieur, radieux comme un soleil, donne sa bénédiction à tout le monde.

FRÈRE ARSÈNE.

Vite! ici, mon enfant, et de ta plus belle écriture.

PEBLO, *un genou en terre, prêt à écrire sur un missel.*

Je vais m'appliquer.

FRÈRE ARSÈNE.

Et moi... (*Cherchant une place, et se mettant sur son prie-Dieu.*) Moi, là; attention! je dicte : à toi, Peblo; pour le père Timothée : « Mon éloquent ami. » A vous, Quexada; pour le père procureur : « Mon révérend frère. » (*Écrivant à son tour.*) « Mon très-cher gardien... »

PEBLO.

C'est écrit. (*A part.*) Si je sais où il veut en venir!...

FRÈRE ARSÈNE, *à Peblo.*

« J'approuve la sainte ambition que vous avez de « prêcher devant la cour; mais comment me résigner volontairement à perdre le fruit de vos homélies édifiantes? » (*A don Quexada.*) « Vous m'avez « souvent offert votre voix et celles de vos amis; si « je croyais faire tort à notre bon prieur en les acceptant, je les refuserais encore, mais... »

DON QUEXADA.

Un peu trop vite! frère Arsène, un peu trop vite!

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Pauvre homme! il est usé.

PEBLO.

« Homélies édifiantes. »

FRÈRE ARSÈNE, *à Peblo, en continuant lui-même sa lettre commencée.*

« Si le chapitre me confère aujourd'hui, grâce à « vous et aux vôtres, un titre qui me permette de « faire avec quelque dignité une excursion à la cour, « heureux de vous y suivre, je vous y promets mon « appui. »

PEBLO, *en écrivant.*

Est-ce qu'il voudrait devenir abbé, par hasard?

DON QUEXADA.

« Je les refuserais encore; mais...

FRÈRE ARSÈNE.

« Mais quelques suffrages au premier tour de scrutin me causeraient une bien sensible joie, sans « nuire à la nomination du plus digne. Votre frère « et ami. » Y es-tu, Peblo?

PEBLO.

J'attends.

DON QUEXADA.

Le voilà dans son élément, trois lettres à la fois!

FRÈRE ARSÈNE.

« Priver le roi, frère Timothée, d'un talent comme « le vôtre, c'est pécher; mais passer tout un carême « sans vous entendre, ce serait faire doublement pénitence. »

PEBLO.

Cette phrase-là doit lui aller au cœur.

FRÈRE ARSÈNE.

Écris, écris. (*Lisant sur le devant de la scène la lettre qu'il vient d'achever.*)

« Mon très-cher gardien, franchise entière avec « vous, qui êtes la franchise même! je veux être « abbé. Votre voix et toutes celles que vous avez enrôlées sous vos ordres, je vous les demande au « nom du bel enfant qui vous remettra ce billet. « Vous connaissez son père et je le connais aussi; « conduisez donc ma galère à bon port, ou, de par « Dieu! je coule la vôtre. Simple moine, je parlerai : « abbé, je jure de me taire. Sur ce, mon très-cher « gardien, vogue ma galère, et Dieu sauve l'honneur « de votre pavillon! » (*Courant à Peblo.*) Donne, que je signe, et plie la lettre.

PEBLO.

Oh! vous aurez toutes ces voix-là; mais si vous faites passer à votre bord mon oncle et son équipage, ce sera un vrai triomphe.

FRÈRE ARSÈNE, *gaiement.*

Auquel tu auras plus de part que tu ne penses, mon gentil Peblo.

PEBLO.

Ah! par exemple!...

FRÈRE ARSÈNE.

Car tu dois être mon messager auprès de lui.

PEBLO.

Gardez-vous bien de me choisir, père Arsène : il ne peut pas souffrir les enfants.

FRÈRE ARSÈNE.

N'importe, va lui porter cette lettre.

PEBLO.

Il l'aura.

FRÈRE ARSÈNE.

Glisse la tienne dans la main du frère Timothée.

PEBLO.

Je le ferai.

FRÈRE ARSÈNE.

Informe-toi du lieu où est enfermé don Juan.

PEBLO, *montrant sa clef.*

Je ferai mieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Va, cours!... mais ne saute donc pas : ton rôle est grave.

PEBLO, *d'un air dévot, en croisant ses bras sur sa poitrine.*

L'esprit de Dieu vous éclaire, père Arsène.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

J'en fais un hypocrite, sans y prendre garde; il faudra pourtant m'accuser de tout cela.

SCÈNE XVIII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Voici ma lettre. (*Après que frère Arsène l'a signée.*) Faut-il la plier?

FRÈRE ARSÈNE.

Pas encore. Post-scriptum...

DON QUEXADA.

Ah!...

FRÈRE ARSÈNE.

« Le cardinal secrétaire d'État met à ma disposi-
« tion la place vacante au sacré collége; j'ai entendu
« vanter le mérite et les vertus de votre parent, l'é-
« vêque de Ségorbe; venez me trouver après l'élec-
« tion. »

DON QUEXADA.

C'est un de vos post-scriptum d'autrefois.

FRÈRE ARSÈNE.

Tu me reconnais!

DON QUEXADA.

J'écris l'adresse.

FRÈRE ARSÈNE.

Inutile! faites-vous indiquer le frère procureur, et remettez-lui votre dépêche en personne.

DON QUEXADA, *avec inquiétude.*

Moi, sire!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous savez bien qu'il n'y a pas d'alguazils dans la maison.

DON QUEXADA.

Il est vrai que j'y pensais : vous m'avez toujours deviné; j'obéis.

SCÈNE XIX.

FRÈRE ARSÈNE.

Courage, mon vieux conseiller! alerte, mon joli page! voilà donc les courriers en campagne pour une crosse d'abbé, comme jadis pour un sceptre d'empereur! Chose bizarre : le choix de quelques moines dans le chapitre d'un petit couvent d'Estramadure ne m'aura pas moins agité, je crois, que celui de mes électeurs couronnés à la grande diète de Francfort; mais rendre la liberté à mon fils, la lui rendre par la seule puissance de ma volonté, ce serait ma dernière et ma plus charmante victoire. (*S'approchant de la fenêtre.*) Ce Peblo, il arrivera trop tard... non, je le vois; il arrête frère Timothée par la manche. Oh! celui-ci est à moi. (*Revenant sur le devant de la scène.*) Je n'en puis pas dire autant de notre incorruptible procureur. Bon! y a-t-il sous un capuchon une tête à l'épreuve d'un chapeau? Mais, frère Pacôme, cet obstiné frère Pacôme, cédera-t-il? Eh! oui; par peur, tout vieux marin qu'il est; le ridicule est l'épouvantail des gens du monde, et le scandale, celui des hommes d'église. Je doute cependant : mon cœur bat, mon sang bouillonne; je puis donc connaître encore l'espérance et la crainte : doux supplice! il y a si longtemps que je n'ai rien désiré! Ah! je me sens revivre!

SCÈNE XX.

FRERE ARSÈNE, PEBLO, *hors d'haleine.*

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! as-tu vu le frère Timothée?

PEBLO.

Il a lu du coin de l'œil ce que je lui ai remis de votre part, ensuite il m'a donné un léger coup de ses deux doigts sur la joue, comme cela, et il m'a dit de son ton le plus doux : « Je suis tout à lui, à lui de cœur, mon joli séraphin. »

FRÈRE ARSÈNE

Et ton oncle?

PEBLO.

Il avait à peine jeté les yeux sur votre lettre, que son visage est devenu rouge comme une fraise de Valence : il m'a regardé de travers; ce qui ne m'a pas surpris, parce qu'il ne me regarde jamais autrement; d'ailleurs je me tenais à distance, et j'étais tranquille sur le compte de son passe-partout.

FRÈRE ARSÈNE.

Après?

PEBLO

Rien à espérer de ce côté-là : il a mis la lettre en pièces, et s'est écrié de sa grosse voix : « Voilà ma réponse, petit agent de corruption. » Puis, en prononçant un affreux mot que je n'oserais pas répéter, il est parti comme un furieux pour écrire son vote.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Résistera-t-il?... et tout le succès est là. (*A Peblo.*) Mais don Juan?

PEBLO.

J'ai découvert sa prison au bruit qu'il faisait pour en sortir : cric, crac! la porte s'ouvre, et nous courons tous deux; il est maintenant ici près, dans ma cellule qui donne sur le corridor; mais il n'a plus de robe; déchirée, père Arsène; en lambeaux!... que voulez-vous? il n'aime pas les robes.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh! qu'il vienne donc, ce cher prisonnier!

PEBLO, *appelant du fond.*

Don Juan! don Juan!

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai pourtant mis tout en usage, menaces et promesses : c'est l'artillerie d'une journée d'élection.

SCÈNE XXI.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, DON JUAN.

DON JUAN.

Quoi! mon père, est-ce que Peblo m'a dit vrai? Quand je me reposais sur vous du soin de ma délivrance, la nomination d'un abbé vous occupait?

FRÈRE ARSÈNE.

Vous m'accusez, don Juan : voilà comme on nous juge! Peblo, va me chercher cette épée.

PEBLO, *qui saute sur un fauteuil pour la prendre.*

Dieu! qu'elle est lourde!

DON JUAN, *la tirant du fourreau.*

Pour ta main, enfant, mais pour la mienne!

FRÈRE ARSÈNE.

Je pense, en effet, mon fils, que votre bras ne lui ferait pas faute dans le besoin, et qu'il ne la ramènerait pas en arrière à l'heure du danger.

DON JUAN.

Non, fussé-je seul contre mille.

FRÈRE ARSÈNE, *prenant l'épée.*

Cette arme est plus précieuse que vous ne pensez; elle est un don de cet empereur qui vient de mourir ici sous une robe que sans doute il eût déchirée comme vous à votre âge.

DON JUAN.

De Charles-Quint! vous étiez donc son ami? il est mort entre vos bras?

FRÈRE ARSÈNE.

Il l'avait prise, par droit de victoire, à ce François I[er] que vous aimez mieux que lui.

DON JUAN.

Et vous pourriez vous en dessaisir?...

FRÈRE ARSÈNE.

De quel usage est-elle pour un moine?

DON JUAN.

Et en ma faveur?

FRÈRE ARSÈNE.

Mais à des conditions que devant Dieu vous allez me jurer d'accomplir. (*Lui présentant l'épée nue pour recevoir son serment.*) A moins d'y être forcé par une défense légitime, vous ne vous servirez pas de cette épée pour votre propre cause; il lui faut des œuvres de grand capitaine, et non des duels de jeune homme; elle ne sortira du fourreau que par l'ordre de votre souverain, elle tombera de vos mains à son premier signe, et elle ne sera jamais teinte que du sang des ennemis du roi et du royaume; le jurez-vous?

DON JUAN.

Devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je le jure.

FRÈRE ARSÈNE.

Prenez-la donc : j'ai le pressentiment qu'elle gagnera des batailles!

DON JUAN, *l'épée à la main.*

Je ne ferai pas mentir votre prédiction.

SCÈNE XXII.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, DON JUAN, DON QUEXADA, *puis* LE PRIEUR.

DON QUEXADA.

Une majorité victorieuse! une élection triomphale!

FRÈRE ARSÈNE.

Bonne nouvelle, qui ne pouvait pas m'arriver par un messager plus agréable! (*Bas.*) Puisque j'ai pu l'emporter ici, savez-vous, don Quexada, que je réussirais peut-être dans un conclave?

DON QUEXADA, *à part.*

Cette idée-là devait lui venir. (*Haut.*) Le prieur, qui me suit pour vous adresser son compliment, a une figure plus longue!... plus longue qu'elle n'était large avant le scrutin quand elle s'épanouissait d'espérance.

PEBLO.

Il m'a pris mes oranges, je lui ai volé ses voix.

FRÈRE ARSÈNE, *à Quexada.*

Retenez mes dernières instructions : veillez sur don Juan, ne le quittez point d'une minute; soyez comme une ombre attachée à ses pas; c'est un service que je réclame de votre ancienne amitié.

DON QUEXADA.

Et vous ne pouvez douter de mon dévouement.

LE PRIEUR, *qui entre.*

Ah! mon révérend, que je sois le premier à vous féliciter sur votre nomination : jamais événement ne m'a pénétré d'une joie plus vive.

FRÈRE ARSÈNE.

Je vous rends grâces, frère prieur; je sais combien vos félicitations sont sincères, et je veux dès à présent mettre votre zèle à l'épreuve; conduisez le seigneur Quexada et don Juan...

LE PRIEUR, *surpris.*

Ce jeune homme ici!

FRÈRE ARSÈNE.

Conduisez-les vous-même hors des murs du couvent.

LE PRIEUR.

Moi-même? que dites-vous là? mais les ordres du roi ..

FRÈRE ARSÈNE, *avec sévérité.*

Je suis le maître.

LE PRIEUR, *s'inclinant profondément.*

Vous avez raison, vous avez raison : nous devons obéissance à notre abbé. (*A part.*) Ma responsabilité est à couvert.

DON JUAN, *serrant la main du frère Arsène.*

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour. Dieu! est-il malin, frère Arsène!

LE PRIEUR.

Seigneur don Juan, je suis prêt à vous conduire.

DON QUEXADA, *vivement.*

Que ce ne soit pas par la grande porte, s'il vous plaît.

FRÈRE ARSÈNE.

Je comprends. (*Au prieur.*) Par la porte de la chapelle. (*A Quexada.*) C'est le chemin le plus long, mais le plus sûr. (*Au prieur.*) Mettez à la disposition de ces deux gentilshommes les meilleurs chevaux de nos écuries.

PEBLO.

Le cheval du frère quêteur, c'est celui qui va le plus vite et qui porte le plus.

FRÈRE ARSÈNE, *tendant les bras à don Juan.*

Encore une fois!...

DON JUAN.

Qui ne sera pas la dernière.

FRÈRE ARSÈNE, *à don Juan.*

Faites-moi de loin un signe d'adieu quand vous allez passer sous mon balcon.

DON QUEXADA.

Je vous quitte, frère Arsène; (*Bas.*) mais je vous ai revu dans votre gloire.

LE PRIEUR, *à part.*

Voici toute la communauté! du moins ils ne jouiront pas de ma défaite. (*Haut.*) Veuillez me suivre.

(*Il sort avec don Juan et don Quexada, pendant que les moines entrent par le fond.*)

SCÈNE XXIII.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE, MOINES, *qui restent au fond du théâtre et dans le corridor.*

FRÈRE PACOME.

A l'unanimité, révérendissime abbé, à l'unanimité! hors une voix pour le prieur.

PEBLO, *bas à frère Arsène.*

C'était peut-être la sienne.

FRÈRE ARSÈNE, *à part.*

Mais c'est un petit diable enfroqué que ce lutin d'enfant-là.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Jamais l'esprit d'union qui nous anime ne s'est manifesté par une justice plus éclatante.

FRÈRE ARSÈNE.

Mes frères, je ne puis vous exprimer combien cette preuve de votre estime me touche profondément; il m'est si doux de me dire, en la recevant, que je n'ai point fait un pas hors de chez moi pour l'obtenir! (*A part, les yeux tournés vers la fenêtre.*) Don Juan n'est pas libre encore.

PEBLO.

Je suis témoin que père Arsène est resté dans sa cellule; (*A part.*) mais j'ai couru pour lui!...

FRÈRE TIMOTHÉE.

C'est vraiment une élection miraculeuse.

FRÈRE PACOME.

Il ne nous reste plus qu'à descendre au chœur pour chanter le *Te Deum* en l'honneur du nouvel abbé.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Et pour rendre grâces au ciel de nous avoir si bien inspirés.

FRÈRE ARSÈNE, *regardant toujours vers la fenêtre, à part.*

Ah! le voilà. (*Haut.*) Pardon, mes frères; je suis à vous. (*S'approchant du balcon.*) Le beau cavalier!... Adieu, adieu! il vole, il se perd dans un tourbillon de poussière. Va, bon et brave jeune homme; de loin comme de près, je veillerai sur ta fortune.

FRÈRE PACOME.

Nous vous devançons.

FRÈRE ARSÈNE.

Un moment, je vous supplie!... Cet honneur inespéré que vous venez de me rendre ne sortira jamais de mon souvenir; mais je suis revenu des gloires de la terre, je sens mon insuffisance pour des fonctions qui m'accableraient, et que je dois plus à votre bienveillante amitié qu'à mon propre mérite; permettez-moi de les résigner dans vos mains : j'abdique.

FRÈRE PACOME, *à part.*

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication!

FRÈRE ARSÈNE.

Que le chapitre rentre en séance; j'y prendrai place; et c'est après cette élection nouvelle que nous irons avec plus de justice entonner le *Te Deum* en l'honneur du plus digne. (*Bas à Timothée.*) Je vous promets de parler. (*Bas à Pacôme.*) Je vous jure de ne rien dire. (*A tous.*) Je vous rejoins, mes frères.

SCÈNE XXIV.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE.

J'en suis sorti à mon honneur!

PEBLO, *les mains jointes.*

Frère Arsène, vous ne vous souviendrez ni de ma clef ni de mon échelle?

FRÈRE ARSÈNE.

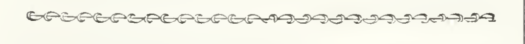
Pas avant demain soir.

PEBLO, *à part.*

S'il me retrouve demain matin!...

FRÈRE ARSÈNE, *tombant dans un fauteuil.*

Je n'en peux plus; mais voilà le premier jour que j'aie passé ici sans regarder l'heure.



ACTE QUATRIÈME

Chez dona Florinde. Même salon qu'au second acte. Une table où brûlent deux bougies.

SCÈNE I.

DONA FLORINDE, *assise et la tête appuyée sur sa main;* DOROTHÉE, *qui la regarde en entrant.*

DOROTHÉE.

Sa vue me navre le cœur; si ces inquisiteurs étaient des hommes, ils auraient pitié d'elle; mais les démons!...

DONA FLORINDE.

Don Juan l'ignore; c'est une douleur de moins pour lui. (*A Dorothée.*) Eh bien! ma lettre?

DOROTHÉE.

Elle est partie par ce joyeux muletier qui rit toujours. Que la gaieté d'autrui est mal venue quand on est triste! il siffle, il chante et il galope en toute hâte sur la route de Saint-Just.

DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle?

DOROTHÉE.

Vous en doutez?

DONA FLORINDE.

Sais-je le nom qu'il a pris, quand il s'est retiré dans ce cloître?

DOROTHÉE.

Mais celui qu'il a porté est sur l'adresse; qui ne connaît pas Charles-Quint?

DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances; tu crois que, par un reste de bienveillance pour le père, il s'intéressera au sort de la fille orpheline et menacée?

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? il acquitte par une démarche qui ne lui coûte rien un service reçu en argent comptant; décharger sa conscience sans rendre sa bourse plus légère, c'est une bonne œuvre à bon marché.

DONA FLORINDE.

Il entre toujours de l'argent dans tes raisons, Dorothée.

DOROTHÉE.

Je ne connais que cet argument-là qui ait le privilége de convaincre quelqu'un sans le fâcher.

DONA FLORINDE.

Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, quelle serait ma consolation? comment désarmer ce tribunal terrible devant lequel vous êtes citée?

DONA FLORINDE.

Calme-toi; tu sais que j'ai un protecteur, qui veut bien me conduire aux pieds de mes juges, m'encourager par ses conseils, m'assister de son crédit.

DOROTHÉE.

Ce personnage mystérieux, qui s'est présenté ici de la part du roi et du comte de Santa-Fiore, en ne se nommant qu'à vous seule?

DONA FLORINDE.

Quand tu es descendue, il n'était pas venu encore?

DOROTHÉE.

On doit l'introduire dès qu'il arrivera, mais je n'ai pas même entendu le bruit d'un carrosse: la rue est déserte; une pluie d'orage commence à tomber par grosses gouttes; se croirait-on à Tolède? pas une guitare pour égayer cette triste nuit! pas une haleine de vent qui la rafraîchisse!

DONA FLORINDE.

C'est vrai; on ne respire plus : ouvre la jalousie.

DOROTHÉE.

Sur la rue?

DONA FLORINDE.

Non, celle qui donne sur ce jardin qu'il aimait tant.

DOROTHÉE.

L'odeur des jasmins monte jusqu'ici.

DONA FLORINDE.

N'as-tu pas éprouvé quelquefois, Dorothee, combien un son vague, une bouffée d'air réveille fortement certaines impressions de plaisir ou de peine et fait revivre un souvenir jusqu'à la réalité?

DOROTHÉE.

Je devine à qui vous pensez.

DONA FLORINDE.

Le grand mérite! je ne pense jamais qu'à lui. Nous nous sommes assis tant de fois parmi ces touffes de fleurs! une pluie d'orage ne nous faisait pas peur alors; nous ne la sentions pas. Que de longues promenades, qui nous semblaient si courtes! Il n'y avait pour nous que belles nuits, que parfums, que bonheur! C'étaient de douces soirées qui ne reviendront plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi? ce seigneur en qui vous avez confiance ne vous a-t-il pas dit que le soupçon élevé contre vous tombait de soi-même; qu'en vous rendant à la première citation du tribunal vous disposiez vos juges en votre faveur? Enfin n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras?

DONA FLORINDE.

Et il tiendra parole, Dorothée : certainement il le fera... mais... il faut tout prévoir; garde bien ce papier, ce sont mes volontés.

DOROTHÉE.

Vous voulez dire les dernières.

DONA FLORINDE.

C'est au contraire ce que je ne voulais pas dire de peur de t'affliger : si... je ne revenais plus...

DOROTHÉE.

Vous!

DONA FLORINDE.

Ce n'est qu'un doute; tu trouverais là de quoi vivre, non pas heureuse, mais riche.

DOROTHÉE.

Je n'aurais plus besoin de rien.

DONA FLORINDE.

Quant à don Juan, s'il est rendu au monde, je veux être pour quelque chose dans son bonheur que je devais partager; je veux que mes biens soient à lui pour qu'il en dispose à son gré, sans se croire engagé, même de souvenir, envers l'amie qu'il n'aura plus.

DOROTHÉE.

Bon et noble cœur! vous serez heureuse : une voix secrète me dit que vous le reverrez. Le brave jeune homme, s'il doit avoir jamais une autre épouse que vous, c'est l'Église, et vous ne pourrez pas l'accuser d'infidélité; assurément l'inclination n'y sera pour rien.

DONA FLORINDE.

Tais-toi, tais-toi : on vient; c'est celui que j'attends, j'aurai du courage.

DOROTHÉE.

Vos mains sont froides, pauvre chère fille; vous tremblez.

DONA FLORINDE.

Non, non, je t'assure.

DOROTHÉE.

Ah! toutes mes terreurs me reprennent.

SCÈNE II.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE, DON RUY GOMÈS.

GOMÈS.

J'arrive à l'heure convenue, señora.

DONA FLORINDE.

Je la croyais passée : on est donc presque aussi impatiente quand on craint que quand on espère?

GOMÈS.

Soyez sans crainte; le protecteur puissant que je vous ai nommé ne vous abandonnera pas.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'il ne me sera pas permis de l'accompagner?

GOMÈS.

Vous savez que les ordres de l'inquisition sont formels.

DOROTHÉE.

Mais vous me la ramènerez, mon bon seigneur; c'est tout ce que j'aime sur la terre : vous avez promis de me la ramener.

GOMÈS.

Je vous le promets encore, et ce sera bientôt.

DONA FLORINDE.

Dorothée, donne ma mantille et mon masque.

DOROTHÉE, *qui va les prendre sur un siége.*

Et n'avoir pas la consolation de la suivre!

GOMÈS, *à part.*

L'orgueil d'une telle conquête ne pourrait rien sur elle, mais la terreur!...

DONA FLORINDE.

Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE.

Oh! non : c'est un mot qu'il ne faut dire qu'à ceux qu'on ne doit pas revoir. (*La reconduisant jusqu'à la porte et lui baisant les mains.*) Il vient malgré moi sur mes lèvres... je ne le prononcerai pas; ma fille! ma fille bien-aimée!...

(*Gomès donne la main à Florinde; ils sortent.*)

SCÈNE III.

DOROTHÉE, *puis* DON JUAN.

DOROTHÉE.

Maintenant, je puis me désespérer tout à mon aise; je puis les maudire, eux, et leurs lois de sang, et leur tribunal de bourreaux, et lui le premier, puisqu'il ne m'entend plus; qu'avons-nous fait pour qu'on nous traite ainsi? Ah! si le pouvoir passe une fois du côté de la vraie croyance, c'est-à-dire du nôtre, nous serons humains et charitables; mais ces chrétiens qui nous oppriment, si je les tenais tous, je voudrais les anéantir d'un seul coup, les déchirer par morceaux; je voudrais les faire brûler à petit feu jusqu'au dernier...

DON JUAN, *qui vient d'entrer par la fenêtre.*

Un seul excepté, j'espère!

DOROTHÉE, *poussant un cri.*

C'est vous, seigneur don Juan; quelle peur vous m'avez faite! vous ici!... et par quelle route encore?

DON JUAN.

La seule où j'étais sûr de ne rencontrer personne, la brèche du jardin et l'escalade.

DOROTHÉE.

Dieu tout-puissant! c'est du ciel que vous êtes tombé.

DON JUAN.

Exactement, j'en arrive; ou du moins j'y allais tout droit, mais j'ai rebroussé chemin. Partage donc mon bonheur, elle m'est rendue.

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, DON JUAN, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, *à don Juan, de la fenêtre.*

Du moins, venez à mon aide!

DON JUAN, *courant à lui.*

J'oubliais... Ah! pardon; l'arrière-garde est en retard.

DOROTHÉE.

Comment lui annoncer une nouvelle qui va changer sa joie en désespoir?

DON JUAN, *à Quexada.*

Ne craignez point: le treillage est bon.

DON QUEXADA.

Sortir, entrer par les fenêtres! on dirait que les portes ne doivent plus s'ouvrir pour nous.

DON JUAN *l'aidant à franchir le balcon.*

Ce ne sont pas celles qui s'ouvrent que je crains le plus.

DON QUAXADA.

Ni moi; où sommes-nous ici?

DON JUAN, *à Dorothée.*

Que fait dona Florinde? elle s'est retirée dans son appartement?

DOROTHÉE, *à part.*

Je redoute jusqu'aux extravagances de sa douleur.

DON QUEXADA.

Nous sommes chez dona Florinde?

DON JUAN, *à Dorothée.*

Cours la prévenir de notre arrivée.

DOROTHÉE.

J'y vais, seigneur don Juan. (*A part.*) Mon Dieu! que faire? obéissons, ne fût-ce que pour lui laisser le temps de revenir.

SCÈNE V.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN.

Concevez-vous ma joie? je vais la revoir.

DON QUEXADA.

Et c'est pour m'entraîner chez elle à mon insu que vous avez refusé de me suivre au palais de Médina. Ah! pourquoi ai-je promis, solennellement promis de ne pas vous quitter d'un moment? Chez dona Florinde!

DON JUAN.

Pouvais-je vous conduire autre part?

DON QUEXADA.

Non, vous ne le pouviez pas; depuis hier matin, il y a en vous je ne sais quoi de malencontreux qui se communique à moi, pour nous faire agir et parler tous deux, comme d'inspiration, au rebours de la prudence et du bon sens; et vous êtes dans l'ivresse encore!

DON JUAN.

Que voulez-vous? je n'ai que d'heureux pressentiments.

DON QUEXADA.

Alors il va nous arriver quelque malheur.

DON JUAN, *qui s'approche de la porte par où Dorothée est sortie.*

Mais que fait-elle?

DON QUEXADA, *qui le suit.*

Vous avez beau ne pas m'écouter: il faut m'entendre; revenir dans une maison où il vous a plu d'introduire le comte de Santa-Fiore, qui est peut-être observée, cernée par des gens à lui, où vous pouvez le rencontrer en personne...

DON JUAN.

Que j'aie cette bonne fortune, et ma joie est au comble.

DON QUEXADA.

Dieu vous en préserve!... et moi aussi! Mais le plus acharné de vos ennemis ne pourrait pas faire un vœu qui vous fût plus fatal. Savez-vous, jeune homme, quel avenir vous jetez au hasard? Savez-vous qui vous êtes? Si vous le saviez, vous auriez un peu plus de respect pour vous-même.

DON JUAN, *qui revient précipitamment.*

Du respect pour moi! je ne m'en serais jamais avisé; je suis donc quelque chose de bien important dans le monde?

DON QUEXADA.

Vous êtes...

DON JUAN.

Enfin, je vais me connaître!

DON QUEXADA.

Vous êtes... un fou; c'est tout ce que je puis vous dire.

DON JUAN.

Ne me demandez donc pas de me conduire comme un sage; mais allons, asseyez-vous et rassurez-vous, mon digne ami; vous ne seriez pas plus en peine quand le saint-office se mêlerait de mes affaires et des vôtres.

DON QUEXADA.

C'est la seule infortune qui nous manque; n'en parlez pas, ou vous la ferez venir.

DON JUAN.

Dorothée! je meurs d'impatience; Dorothée!.. quoi! tu es seule!...

SCÈNE VI.

DON JUAN, DON QUEXADA, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Ah! seigneur don Juan!...

DON JUAN.

Que vois-je? tu détournes le visage; tu pleures; il s'est passé quelque horrible aventure que tu veux me cacher!

DOROTHÉE.

Je le voulais et je ne le peux pas.

DON JUAN.

Explique-toi; je suis au supplice. Dona Florinde!...

DOROTHÉE.

N'est plus ici.

DON JUAN.

Achève.

DOROTHÉE.

On l'interroge.

DON JUAN.

Où donc? qui donc? Achève, par pitié.

DOROTHÉE.

L'inquisition.

DON JUAN.

L'inquisition! une Juive! elle est perdue.

DON QUEXADA, *courant à lui.*

Qu'est-ce que vous venez de dire?

DON JUAN, *avec désespoir, à Quexada.*

Perdue sans ressource!

DON QUEXADA.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Vous avez parlé d'une Juive?

DON JUAN.

Moi!

DON QUEXADA.

Dona Florinde est une Juive?

DON JUAN.

Puisque je l'ai dit, c'est vrai.

DON QUEXADA.

Soupçonnée d'apostasie après abjuration... Là! je l'aurais juré; mais il n'y a plus de sûreté pour nous chez elle.

DON JUAN.

Allons!

DON QUEXADA.

L'inquisition ne se borne pas à brûler les Juifs, elle brûle aussi leurs adhérents; m'entendez-vous? leurs adhérents.

DON JUAN.

Eh! oui, je vous entends : leurs adhérents. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? et que m'importe?

DOROTHÉE.

Eh bien! nous périrons tous ensemble

DON JUAN.

Tous ensemble.

DON QUEXADA, *furieux, à Dorothée.*

Parlez pour vous, la duègne. Si cette partie de plaisir-là vous tente, donnez-vous-en la joie; mais je ne veux pas en être. Je veux sortir d'ici...

DOROTHÉE.

Sortez.

DON JUAN.

Qui vous retient?

DON QUEXADA.

Et de l'Espagne. (*A don Juan.*) Mais vous me suivrez; nous ne pouvons aller ni trop vite, ni trop loin. A la veille d'un auto-da-fé, et avec l'ennemi que nous avons sur les bras, une telle liaison suffit pour nous mener droit au bûcher. Partons, venez, mon cher don Juan, venez...

DON JUAN, *le prenant par le bras pour l'entraîner.*

A l'inquisition? je le veux bien.

DON QUEXADA.

Pour Dieu! lâchez-moi. Quand il parle ainsi, il me semble que j'ai les pieds sur des charbons ardents.

DOROTHÉE.

De grâce, seigneur don Juan, pas d'imprudence! Un des personnages importants du saint-office protége dona Florinde, l'accompagne; et doit la ramener chez elle.

DON JUAN.

Cette nuit même?

DOROTHÉE.

Et bientôt; il me l'a promis.

DON JUAN.

Que ne le disais-tu?

DON QUEXADA.

Je ne veux pas qu'il me trouve dans cette maison. Encore un coup, suivez-moi.

DON JUAN.

Quand je devrais abjurer pour partager son sort, je reste.

DON QUEXADA.

Tenez, don Juan, vous êtes un ingrat; vous me désespérez. Tout ce qu'il était humainement possible de faire pour tenir ma promesse, je l'ai fait; vous avez ri des conseils du vieillard, et il a mieux aimé redevenir jeune homme pour extravaguer avec vous que d'avoir raison en vous abandonnant à votre mauvaise tête; mais tout a son terme. La rage de l'auto-da-fé vous tourne l'esprit, et je me perdrais maintenant sans vous être bon à rien. Adieu donc!... mon élève, mon cher enfant, c'est avec un serrement de cœur que je vous le dis; c'est en pleurant que je vous embrasse, mais adieu; car enfin la paternité la plus dévouée ne peut aller jusqu'à vous faire brûler vif pour un fils... qui n'est pas le vôtre.

DON JUAN.

Écoutez; votre parole donnée, votre tendresse pour moi, vous pouvez tout concilier avec votre sûreté.

DON QUEXADA.

Comment? dites-le en deux mots.

DON JUAN.

Dès que dona Florinde sera seule, je me montre, et je fuis avec elle avant d'attendre une seconde citation du tribunal.

DOROTHÉE.

Ah! sauvez-la!

DON JUAN.

Sortez : procurez-vous des chevaux, et revenez nous prendre; alors à vous le commandement.

DON QUEXADA.

Comptez sur la plus belle retraite!... mais écoutez-moi à votre tour; je viendrai sous la fenêtre vous faire un signal.

DON JUAN.

Oui.

DON QUEXADA.

Trois coups dans la main.

DON JUAN.

Bien.

DON QUEXADA.

Si je puis rentrer dans cette maison sans danger, vous me répondrez; autrement...

DON JUAN.

Je ne vous répondrai pas.

DON QUEXADA.

Vous me le promettez?

DON JUAN.

C'est convenu.

DON QUEXADA, *à Dorothée.*

Maintenant conduisez-moi, et avec prudence.

DOROTHÉE.

Personne sur le seuil. Ne craignez rien.

DON QUEXADA, *qui sort avec Dorothée.*

Les Juifs et leurs adhérents: miséricorde!...

DON JUAN.

Il n'a que ses adhérents dans la tête.

SCÈNE VII.

DON JUAN.

Oh! quand une peur, qui tient du délire, vous crie aux oreilles, le moyen d'assembler deux idées!... (*Il s'assied.*) Réfléchissons, maintenant que je suis seul : à quoi me résoudre?... A l'attendre? et si elle ne revenait pas? J'irais la chercher jusqu'au fond de cette caverne du saint-office... mais je mourrais mille fois avant de m'en ouvrir l'entrée! N'est-ce pas le comble du malheur que de n'avoir pas même la ressource de faire une folie? (*Se levant.*) Attendre est impossible, agir ne l'est pas moins: quel supplice que de ne pouvoir prendre un parti! Le plus mauvais de tous vaut mieux que l'indécision, et je donnerais dix années de ma vie pour m'épargner une heure de cette insupportable angoisse. (*Retombant assis.*) J'y succombe. Ah! Florinde, Florinde! vous ai-je perdue pour toujours?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *accourant.*

La voilà, seigneur don Juan! je l'ai revue: la voilà.

DON JUAN.

Je cours au-devant d'elle.

DOROTHÉE.

Mais elle n'est pas seule; celui dont je vous ai parlé la ramène; voulez-vous la perdre?

DON JUAN.

Plutôt cent fois me perdre moi-même!

DOROTHÉE.

Gardez-vous donc de vous montrer, et laissez-vous conduire

DON JUAN.

Où tu voudras.

DOROTHÉE, *ouvrant une porte latérale.*

Dans le lieu le plus retiré de la maison, chez moi, et pour n'en sortir qu'à propos.

DON JUAN.

Elle est de retour; je suis ici pour la défendre: ah! je respire, et je t'obéis. (*Il sort avec Dorothée.*)

SCÈNE IX.

DONA FLORINDE, DON RUY GOMÈS.

DONA FLORINDE.

Grâces vous soient rendues, don Gomès! vous avez tenu votre parole; mais pardonnez... (*Tombant sur un siége.*) Mes genoux tremblent sous moi.

GOMÈS.

Cet interrogatoire vous a laissé une impression pénible.

DONA FLORINDE.

Douloureuse, accablante comme un rêve qu'on ne peut chasser. Cette vaste salle tendue de noir, ces torches qui n'éclairent que pour rendre l'obscurité plus affreuse, ces juges voilés, dont les yeux seuls sont visibles et se fixent sur vous avec une immobilité qui glace même la pensée... Quel spectacle! La justice des hommes ne peut-elle donc apparaître que sous ces dehors terribles?

GOMÈS.

Oui, señora, quand c'est Dieu qu'elle venge; mais j'espère que vos juges s'adouciront en votre faveur.

DONA FLORINDE.

Vous n'en avez pas la certitude?

GOMÈS.

Je voudrais l'avoir.

DONA FLORINDE.

Ils ont donc résolu de me rappeler en leur présence?

GOMÈS.

Je l'ignore, mais c'est possible.

DONA FLORINDE.

De me soumettre à cette épreuve de douleur, dont les instruments épars autour de moi m'ôtaient presque l'usage de ma raison?

GOMÈS.

Je répugne à le croire; mais...

DONA FLORINDE, *se levant.*

C'est encore possible! Ah! vous ne le permettrez pas; vous prendrez pitié de moi; le courage de mourir, je l'aurais: je suis si malheureuse! mais devant de telles souffrances je ne me sens plus que la faiblesse d'une femme; elles me font peur. Comment me les épargner? Je me soumets d'avance à tout ce qu'on exigera de moi; tout ce qu'on voudra que je dise, je le dirai; pour mourir plus vite, pour ne mourir qu'une fois! oh! je le dirai.

GOMÈS, *à part.*

La voilà donc où je désirais l'amener. (*A dona Florinde.*) Une seule personne peut intervenir entre vous et vos juges; une seule, je vous le répète: c'est le roi.

DONA FLORINDE.

Le fera-t-il?

GOMÈS.

En pouvez-vous douter, quand il daigne venir vous l'assurer lui-même?

DONA FLORINDE.

Qu'il vienne donc!

GOMÈS.

Comme je vous l'ai dit, madame, je croyais le trouver ici; dans quelques instants il sera près de vous; ne lui montrez aucun ressentiment : songez que l'inquisition intimide jusqu'aux rois, qu'une démarche auprès de ce tribunal est hasardeuse, même pour lui, et qu'elle mérite quelque reconnaissance.

DONA FLORINDE.

Hélas! que peut-il attendre de la mienne?

GOMÈS.

Je vous quitte señora, et c'est encore pour m'occuper de vous; je veux revoir vos juges, combattre des préventions qui, je l'avoue, me font frémir malgré moi.

DONA FLORINDE.

Courez : je vous en remercie, et du fond de l'âme.

GOMÈS.

Pourrai-je les détruire?... (*La regardant.*) Quoi! tant de beauté! ce serait horrible.

DONA FLORINDE.

Ah! je tremble, je tremble.

GOMÈS.

Ayez donc autant de pitié pour vous que j'en ai moi-même. Don Philippe ne peut tarder : vous allez le voir; votre sort est dans vos mains. Restez, restez, señora.

DONA FLORINDE, *retombant assise.*

Du moins, mes bénédictions vous accompagnent.

GOMÈS, *à part.*

Que le roi promette maintenant, et l'amant va tout obtenir.

SCÈNE X.

DONA FLORINDE.

Je n'ai plus qu'une espérance; mais que va-t-il m'ordonner? De renoncer à don Juan; ne sommes-nous pas séparés? de ne plus l'aimer; est-ce en mon pouvoir?... Oh! que la terreur a d'empire sur nous! c'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, son ennemi mortel, le roi!... il faut que je sois bien malheureuse ou bien faible puisque je peux souhaiter de le revoir; je le souhaite pourtant: j'en ai honte, mais je ne saurais me vaincre. Mon Dieu, faites qu'il vienne!

SCÈNE XI.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *s'élançant vers dona Florinde.*

Ah! c'est vous, vous que je presse dans mes bras!

DONA FLORINDE.

Dorothée, ma mère!...

DOROTHÉE.

Vous frissonnez.

DONA FLORINDE.

N'ajoute pas à mon émotion par la tienne: je veux me calmer : j'attends quelqu'un.

DOROTHÉE.

Moi, je vous annonce une personne que vous n'attendiez plus.

DONA FLORINDE.

Que veux-tu dire?

DOROTHÉE.

C'est lui.

DONA FLORINDE.

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui, qui vient d'arriver.

DONA FLORINDE.

Don Juan est libre : ô ciel! je te rends grâces!

DOROTHÉE.

Retiré dans ma chambre, il m'envoie m'assurer que vous êtes seule : un mot de vous et il est à vos pieds; irai-je le chercher?

DONA FLORINDE.

Mais sans doute; mais à l'instant; mais va donc, si tu m'aimes! (*La retenant par le bras.*) N'as-tu pas entendu?...

DOROTHÉE.

Non, rien; rien, je vous jure.

DONA FLORINDE.

Arrête! la joie m'ôtait le sens : que don Juan parte, qu'il fuie!

DOROTHÉE.

Avec vous, cette nuit; sans vous, jamais!

DONA FLORINDE.

Et comment fuir? il va le rencontrer.

DOROTHÉE.

Qui donc?

DONA FLORINDE.

Je te l'ai dit : le comte, le comte, qui ne peut tarder; qui sera près de moi dans un moment, qui monte peut-être pendant que je te parle. Dieu! s'ils se retrouvaient en face l'un de l'autre!

DOROTHÉE.

Eh bien! don Juan le tuerait.

DONA FLORINDE.

Le tuer! que dis-tu? mais tu ignores... ce serait le plus épouvantable des crimes; et j'ai pu souhaiter sa présence! Écoute, Dorothée : don Juan est chez toi; il faut l'y retenir.

DOROTHÉE.

S'il consent à se laisser faire.

DONA FLORINDE.

Sans lui parler du comte.

DOROTHÉE.

Je m'en garderai bien; mais voudra-t-il attendre?

DONA FLORINDE.

Dis-lui que je l'en prie; dis-lui que je le veux, qu'il y va de ses jours; non, des miens, il t'écoutera.

DOROTHÉE.

Je l'espère; cependant n'y a-t-il pour vous aucun danger à demeurer seule?

DONA FLORINDE.

Aucun; je tremblais tout à l'heure, mais je redeviens moi-même : je ne pense plus qu'à lui, je ne crains plus que pour lui, je m'exposerais à tout pour

le sauver; l'amour, ah! l'amour, c'est le courage des femmes.

DOROTHÉE.

Mais don Juan ne consultera que son épée, s'il découvre que vous refusez de le recevoir pour entretenir son ennemi.

DONA FLORINDE.

Toute une galerie entre ce salon et ta chambre, il ne pourra nous entendre.

DOROTHÉE.

Ah! si vous aviez pu lui parler!

DONA FLORINDE.

Oui, tu as raison, je le peux encore; viens, je t'accompagne, je te devance, du moins je l'aurai revu!... (*S'arrêtant tout à coup.*) Cette fois je ne me trompe pas.

DOROTHÉE.

On monte les degrés; on vient.

DONA FLORINDE.

C'est le comte; il est trop tard. Dorothée, sauve-nous tous deux. Va, cours, et referme cette porte sur toi! (*Donnant un tour de clef.*) Je ne puis mettre assez d'obstaclesentre don Juan et lui. (*Revenant sur le devant de la scène.*) Ah! que mon cœur et mes yeux ne me trahissent pas!

SCÈNE XII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, *à part, au fond.*

L'effroi, qui va me la livrer, l'embellit encore. Ou cette nuit, ou jamais!

DONA FLORINDE, *à part.*

Comment abréger cet entretien?

PHILIPPE II.

Me pardonnez-vous, madame, de troubler votre rêverie?

DONA FLORINDE.

Ah! sire, elle était si triste que... que je dois vous en remercier.

PHILIPPE II.

Cette fois, ma présence ne vous est donc pas importune?

DONA FLORINDE.

Peut-elle l'être... quand vous venez me défendre? je révère... je bénis votre justice.

PHILIPPE II.

J'accepterais l'éloge, si un intérêt plus tendre que le besoin d'être juste ne me ramenait auprès de vous.

DONA FLORINDE

La pitié, sire.

PHILIPPE II.

Oui, une pitié pleine de sollicitude et d'alarmes, le dévouement d'un ami que vous connaissiez mal, quand vous avez pu le croire insensible.

DONA FLORINDE.

Ce mot me rend l'espoir : transmis de la part de Votre Majesté, il eût suffi pour calmer mes craintes... et vous aurait épargné une démarche dont je suis confuse.

PHILIPPE II.

Mais en me privant d'un plaisir dont j'étais jaloux, celui de vous rassurer moi-même; ne me l'enviez pas.

DONA FLORINDE, *à part.*

Il va rester.

PHILIPPE II.

Ces instants que je vous consacre, je trouve si doux de les dérober à mes travaux!

DONA FLORINDE.

Et à votre repos peut-être. Je sais combien ils sont précieux; ne craignez pas que j'en abuse.

PHILIPPE II, *avançant un fauteuil pour dona Florinde.*

Vous-même ne craignez pas trop d'en abuser.

DONA FLORINDE, *qui s'assied.*

Il le faut.

PHILIPPE II, *à part.*

Ne l'ai-je point trop tôt rassurée? (*A dona Florinde.*) On a dû vous dire, madame, que la volonté souveraine peut se briser contre un arrêt de l'inquisition. Ce tribunal représente Dieu même, et, devant Dieu, que sont les rois de la terre? Cependant j'ai résolu, quel qu'en fût le péril, de me jeter entre vos juges et vous; mais, pour prix d'un tel service, que dois-je attendre? Votre haine peut-être!

DONA FLORINDE, *en se levant.*

Moi, de la haine, quand vous me sauvez!... Ah! sire, ce serait de l'ingratitude, et...

PHILIPPE II.

Et vous en êtes incapable, belle Florinde; je le crois. (*L'invitant du geste à se rasseoir.*) Ah! de grâce!...

DONA FLORINDE, *à part en s'asseyant, tandis que le roi va prendre un siége.*

Quel supplice!

PHILIPPE II, *appuyé sur sa chaise.*

Vous ne serez point ingrate, mais vous resterez indifférente. (*En s'asseyant.*) Le sort d'un roi est de n'obtenir que le respect, quand il n'inspire pas l'aversion ou l'envie; et pourtant, accessible à toutes les affections qu'on lui refuse, brûlé sans espoir de toutes les passions qui consument, qu'un roi sent douloureusement le besoin d'être aimé!

DONA FLORINDE.

Vous l'êtes, sire, d'un peuple entier qui vous respecte, qui vous admire, qui voit en vous la source de tous les biens.

PHILIPPE II.

Oui, je le suis par intérêt; je le suis de cet amour qui s'adresse, non pas à moi, mais à mon pouvoir, non pas à l'homme, mais au souverain. Que me font ces hommages, ces acclamations dont on me fatigue? avec quelle joie je les donnerais pour le bonheur de sentir la main d'un ami presser la mienne; pour un soupir de l'amante que je me suis créée par la pensée, que je vois dans mes rêves, qui poursuit le monar-

que au milieu de ses travaux, et le chrétien jusque dans la ferveur de ses prières!

DONA FLORINDE.

Cette amante, sire, Dieu et la France vous la donnent : une jeune fiancée vient à vous, célèbre par ses vertus et ses grâces, proclamée belle entre toutes les princesses.

PHILIPPE II.

Mais non entre toutes les femmes. Reste-t-il une place pour elle dans ce cœur possédé d'une autre image? Ne le croyez pas, Florinde; ce mariage politique n'est que le veuvage avec plus de contrainte et d'entraves. (*En rapprochant son siége de celui de Florinde.*) Oh! qu'une épouse de ma préférence secrète, de mon amour, choisie pour elle-même, et adorée dans l'ombre, serait plus reine que cette reine qui n'aura qu'un vain titre! Mon sceptre, je le mettrais à ses pieds; ce droit de grâce, le plus beau de mes droits, c'est elle qui l'exercerait en mon nom; mes trésors ne feraient que passer de ses mains dans celles des malheureux; et ce pouvoir immense de consoler l'infortune, cette royauté enveloppée de mystère, mais plus absolue que la mienne, une seule femme la mérite, une seule dans le monde, et cette femme, Florinde, c'est vous... (*Il tombe à ses genoux.*)

DONA FLORINDE, *se levant.*

Moi, juste ciel! qui? moi!

PHILIPPE II.

Vous, à qui je l'offre à genoux, à qui je demande, en tremblant, un peu de cette pitié que je ne vous ai pas refusée pour vous-même.

DONA FLORINDE.

Mais que vous vouliez me vendre au prix de l'honneur... Oh! non, vous n'avez pas eu cette pensée; je m'abuse et je vous fais injure. Pardon, sire, ah! pardon de mon erreur!

PHILIPPE II.

Ne feignez pas de vous méprendre; n'en appelez pas à des vertus dont Dieu m'affranchit, en me les rendant impossibles. (*Se relevant.*) Je l'ai résolu : crime ou non, de votre volonté ou seulement de la mienne, Florinde, vous serez à moi.

DONA FLORINDE.

Et je me suis livrée!... et je suis seule

PHILIPPE II.

Oui seule; et rien ne vous trahira; mais rien ne peut vous sauver.

DONA FLORINDE.

Que mon désespoir et mes cris...

PHILIPPE II.

Vos cris ne seront pas entendus.

DONA FLORINDE.

Vous vous trompez, sire, on viendra; je vous jure qu'on viendra.

PHILIPPE II.

Et qui donc?

DONA FLORINDE.

Personne, oh! non, personne. Il est vrai; je suis sans appui, sans défense; ou plutôt, je n'ai qu'un refuge, et c'est vous, vous à qui je confie cet honneur que vous veniez me ravir; vous, sire, qui serez mon défenseur contre vous-même. (*S'élançant vers lui avec exaltation.*) Don Philippe, l'action que vous voulez commettre est horrible. (*Tombant à genoux.*) Et j'en demande justice au roi d'Espagne.

PHILIPPE II, *la regardant avec transport.*

Ravissante de terreur et de fierté! Florinde, c'est le seul vœu de toi que je n'accomplirai pas : le roi d'Espagne sera ton maître aujourd'hui et don Philippe ton esclave toute sa vie.

DONA FLORINDE, *qui repousse le roi en se relevant.*

Écoutez-moi donc, homme cruel, chrétien sans pitié; je ne dirai qu'un mot, puisque j'y suis réduite...

PHILIPPE II.

Il ne changera pas ton sort.

DONA FLORINDE.

Qu'un mot qui va me perdre, mais qui vous fera reculer d'horreur.

PHILIPPE II, *s'élançant vers elle.*

C'est trop me résister.

DONA FLORINDE, *en fuyant.*

Pitié! sire; grâce!... ou je dirai tout... je suis...

PHILIPPE II, *qui la saisit dans ses bras.*

Et que m'importe!

DONA FLORINDE.

Je suis une Juive!

PHILIPPE II, *reculant d'horreur.*

Toi! Qu'entends-je! (*Après un long silence.*) Ah! malheureuse fille, puisses-tu, pour ton salut dans ce monde et dans l'autre, avoir poussé la vertu jusqu'au mensonge!

DONA FLORINDE.

Mon mensonge fut de descendre par nécessité à feindre une croyance qui n'était que sur mes lèvres; voilà mon crime, et j'en serai punie; mais si vous faites un pas vers moi, je répéterai au pied du tribunal, je proclamerai devant mes juges, qu'un Espagnol a été assez lâche pour vouloir triompher de l'innocence par la force; qu'un chevalier a fait outrage à une femme; que le plus saint roi de la chrétienté, que toi, don Philippe, toi, le roi catholique, tu t'es souillé d'une passion infâme pour une Juive. (*Avec calme.*) Eh bien! vous vous arrêtez maintenant; c'est moi qui suis tranquille et c'est vous qui tremblez.

PHILIPPE II.

Pour tes jours. Sais-tu que si, à mon éternelle confusion, tes paroles avaient frappé une autre oreille que la mienne, sais-tu qu'il n'y aurait plus d'espoir pour toi dans cette vie?

DONA FLORINDE.

Mais j'en sortirais pure.

PHILIPPE II.

Que je ne pourrais te soustraire ni à la torture ni aux flammes du bûcher?

DONA FLORINDE.

Mais j'irais martyre à ce Dieu qui est le mien

comme le vôtre, et qui jugera mes juges; mais je mourrais digne encore de celui qui m'a tant aimée.

PHILIPPE II.

Oh! pourquoi as-tu rappelé ce souvenir? il étouffe en moi toute compassion; c'est ta sentence, Florinde, ta sentence de mort. (*Entendant frapper à coups redoublés à la porte de la galerie voisine.*) Quel est ce bruit?

DONA FLORINDE, *au comble de la terreur.*

Quoi?... je n'ai rien entendu... je ne sais... Dorothée, peut-être.

DON JUAN, *en dehors.*

Ouvrez cette porte, ou je la briserai.

PHILIPPE II.

Un homme ici!

DONA FLORINDE, *qui s'élance vers la porte, et veut arrêter le roi.*

Je vous en conjure... Ah! par tout ce que vous avez de sacré dans le monde!...

PHILIPPE II, *l'écartant pour ouvrir la porte.*

Un témoin de ma honte! je saurai qui c'est.

(*Don Juan entre précipitamment et s'arrête à la vue de Philippe II, qui recule épouvanté.*)

SCÈNE XIII.

DON JUAN, PHILIPPE II, DONA FLORINDE.

PHILIPPE II.

Don Juan!

DON JUAN.

Le comte!

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu?

DON JUAN.

Trop tard; je vous aurais déjà puni.

DONA FLORINDE, *qui se précipite entre eux.*

Vous n'en avez ni le droit ni le pouvoir, don Juan; vous ne connaissez pas celui que vous outragez.

DON JUAN.

Je le connais par ses actes, et il m'en fera raison.

PHILIPPE II.

Je vous jugerai sur les vôtres, et vous m'en répondrez.

DONA FLORINDE, *à don Juan.*

Vous lui devez respect. Ah! respect au plus noble sang de la Castille!

DON JUAN.

Je ne le tiens ni pour noble ni pour Castillan; car il craint un homme et il menace une femme.

PHILIPPE II.

Je plains le sort de la femme; quant à l'homme, je le vois d'assez haut pour mépriser ses injures.

DON JUAN.

Faute d'oser descendre jusqu'à vous en venger.

PHILIPPE II.

S'il vous reste une lueur de raison, don Juan, pas un mot de plus, et sortez.

DON JUAN.

Si vous avez encore une goutte de sang dans le cœur, sortez avec moi ou défendez-vous.

DONA FLORINDE.

Ici... sous mes yeux!... vous ne l'oserez pas!... (*S'attachant à lui.*) Vous ne le pourrez pas!...

PHILIPPE II.

Pour la dernière fois, obéissez.

DON JUAN.

Pour la dernière fois aussi, défends-toi. La pointe de ton épée à ma poitrine, ou le plat de la mienne sur ton visage!... En garde!

DONA FLORINDE, *en poussant un cri.*

C'est le roi!

DON JUAN, *qui laisse tomber son épée.*

Le roi?

DONA FLORINDE, *un genou en terre.*

Ah! sire, grâce! non pas pour moi, je suis condamnée; mais pour lui, dont le seul crime fut de m'aimer sans savoir qui j'étais, et de me défendre sans vous connaître.

PHILIPPE II, *à Florinde.*

Vous m'avez trahi.

DONA FLORINDE.

En voulant sauver vos jours.

PHILIPPE II.

Ou plutôt les siens. Qui vous dit que je n'avais pas les moyens de me protéger moi-même contre un fou que je dédaignais trop pour me nommer? (*Appelant au fond.*) A moi, Gomès!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; DON RUY GOMÈS, UN OFFICIER, QUELQUES GARDES DU ROI.

PHILIPPE II, *à Gomès.*

Ce jeune homme en démence aux prisons d'Alcazar! (*Montrant la chambre de dona Florinde.*) Cette femme, ici! je déciderai de leur sort.

DONA FLORINDE.

Pourquoi, don Juan, ne m'avez-vous pas laissée mourir seule?

(*Après lui avoir jeté un dernier regard elle entre dans son appartement, où un officier l'accompagne.*)

DON JUAN.

Et je n'ai pu venger ni son honneur ni le mien! oh! mon serment, mon serment!...

PHILIPPE II, *aux gardes.*

Retirez-vous.

SCÈNE XV.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II.

Ma rage si longtemps comprimée peut donc enfin se donner carrière!... Eh bien! Gomès, c'est par toi que je l'ai connue, c'est toi qui m'as ramené dans ce lieu où tout n'est qu'idolâtrie et profanation. Quand je t'ordonnai d'éveiller sur cette femme les soupçons du saint-office pour l'effrayer, c'était un instinct religieux qui m'y poussait à mon insu : une Juive!... elle m'a dit : Je suis une Juive! et elle a mieux aimé mourir pour l'avoir dit que se donner à moi en me le cachant.

GOMÈS.

Ne peut-elle pas vous avoir trompé, sire, afin d'échapper à vos poursuites?

PHILIPPE II.

Je l'ai pensé; je voudrais le croire encore; ou plutôt je voudrais ne rien savoir. Que dis-je? ce vœu même est un sacrilége; mais je l'aime, depuis qu'il y a un abîme entre nous deux, je l'aime de tout le désespoir que je sens de ne pouvoir la posséder. Pour comble de honte, il m'a insulté devant elle.

GOMÈS.

Mais du moins ce crime justifie d'avance un arrêt que vous ne pouviez pas prononcer sans motif.

PHILIPPE II.

Il a levé sur moi cette épée!... Que vois-je? regarde, Gomès: je ne me trompe pas; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexada qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! s'il retombe dans mes mains!... Qu'on le cherche; qu'on l'arrête; que son châtiment soit terrible!

GOMÈS.

Peut-être don Juan ignore-t-il encore le secret de sa naissance?

PHILIPPE II.

Il sait tout. Mon père ne lui a-t-il pas donné cette épée qu'il m'a toujours refusée? il l'en croit donc plus digne que moi; il l'aime plus que moi; elle aussi le préfère! (*Entendant frapper trois coups dans la main.*) Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès, (*Gomès sort.*) et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!

ACTE CINQUIÈME

Le cabinet du roi dans l'Alcazar de Tolède; une porte latérale; une grande porte au fond donnant sur une galerie; un crucifix suspendu sur un fond noir.

SCÈNE I.

PHILIPPE II, *assis près d'une table*, DON RUY GOMÈS, *qui travaille à côté de lui.*

PHILIPPE II, *écrivant.*

« . . . . . Que le plus heureux jour de notre règne « sera celui où, vous recevant dans notre bonne ville « de Madrid....» de Madrid!...Une lettre de bienvenue, une lettre d'amour, quand je ne me sens rien dans le cœur pour cette Élisabeth de France! Non, par le ciel! de ma propre main, c'est impossible. Avez-vous là ces projets d'édits contre les Maurisques?

GOMÈS.

Les voici.

PHILIPPE II.

Et contre les Juifs; surtout contre eux. (*Parcourant des papiers.*) J'ajouterai à mes rigueurs; je les en écraserai; dussé-je faire un désert de l'Espagne, ils disparaîtront en laissant leurs trésors pour enrichir nos églises, et leur sang pour raviver la foi qui s'éteint. Je le veux, et par piété.

GOMÈS.

Qui en douterait, sire!

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit par vengeance; ne supposez pas que je pense à elle!

GOMÈS.

J'en suis bien loin.

PHILIPPE II.

Cependant si, comme tu le dis, elle n'appartenait point à cette abominable tribu... Don Quexada doit le savoir; il la connaît sans doute.

GOMÈS.

J'ai donné l'ordre de le conduire devant Votre Majesté.

PHILIPPE II.

Si au moins par une conversion sincère, si du fond de son âme elle abjurait ses erreurs.

GOMÈS.

Il en est une, sire, qui l'empêchera d'abjurer toutes les autres, son amour.

PHILIPPE II.

Oh! vous voulez me pousser à tuer ce jeune homme!

GOMÈS.

Moi, sire!

PHILIPPE II.

Et vous avez raison; et vous êtes mon ami en le voulant. Je n'y suis que trop porté; mais il y a en moi je ne sais quel mouvement de nature qui se révolte pour lui; je ne sais quel respect humain qui

m'arrête. Si mon père lui a tout dit, c'est qu'il le prend sous sa protection.

GOMÈS.

Rien ne le prouve.

PHILIPPE II.

Son digne précepteur éclaircira mes doutes sur ce point. Qui m'a trompé peut vouloir me tromper encore, mais, cette fois, je saurai lui faire une nécessité de la franchise. Le grand inquisiteur est-il arrivé?

GOMÈS.

Il attend, avec son cortége et tous les grands d'Espagne, que Votre Majesté veuille bien le recevoir.

PHILIPPE II.

Et vous avez commandé qu'il ne fût introduit que quand don Quexada sera présent? J'ai mes raisons pour qu'il en soit ainsi.

GOMÈS.

Vous avez toujours regardé la peur comme un des meilleurs moyens d'action sur les hommes.

PHILIPPE II.

Comme le meilleur : les titres s'avilissent quand on les prodigue; l'argent s'épuise; la peur ne s'use pas et ne coûte rien.

GOMÈS.

Voici don Quexada.

PHILIPPE II.

Écrivez à la jeune reine, en mon nom, ce qu'il vous plaira; je signerai sans lire.

SCÈNE II.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS, DON QUEXADA, *amené par un officier, qui se retire aussitôt.*

PHILIPPE II.

Je n'ai plus de colère. Je suis de sang-froid pour être juste. Sans doute vous n'espérez pas votre grâce?

DON QUEXADA.

Je ne la mérite pas, sire; mais Votre Majesté est si magnanime, que je l'espère.

PHILIPPE II.

Vous aurez affaire au roi ou aux inquisiteurs : la seule faveur que je veuille vous accorder, c'est de choisir entre eux et moi.

DON QUEXADA.

Il y a dans tous les pays chrétiens un vieux proverbe qui dit : « Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints; » et je le crois plus vrai en Espagne que partout ailleurs.

PHILIPPE II.

Mais je ne vous laisserai la liberté du choix qu'autant que je serai satisfait de vos réponses à mes questions. Tout dépendra de votre sincérité.

DON QUEXADA.

Elle sera entière; car si la vérité peut me nuire, je sens que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, *annonçant.*

Son Éminence l'inquisiteur apostolique général, don Ferdinand de Valdès!

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici!

SCÈNE III.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS, DON QUEXADA, DON FERDINAND DE VALDÈS, GRANDS D'ESPAGNE, INQUISITEURS, COURTISANS.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Sire, l'inquisition apostolique de Castille vient, solennellement et bannières déployées, renouveler à Votre Majesté l'invitation d'assister à l'acte de foi qui sera célébré dans la grande place de Tolède, pour le châtiment des crimes de quelques-uns, et la rémission des péchés de tous.

PHILIPPE II.

Je vous en remercie, vénérable don Ferdinand de Valdès, le supplice des coupables ne peut que m'être agréable, comme il l'est à Dieu; et si l'on accusait mon propre fils d'hérésie ou de judaïsme, je serais le premier à vous le livrer pour l'exemple.

DON QUEXADA, *à part.*

Son fils! hésitera-t-il à livrer son frère?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Je viens en même temps déposer dans les mains de Votre Majesté la liste des condamnés.

DON QUEXADA, *à part.*

Pour mon compte, je remercie Dieu qu'elle soit close.

PHILIPPE II.

Sont-ils nombreux?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Hélas! sire, il n'est pas donné à tous d'avoir le même bonheur que l'éminentissime Torquémada, mon prédécesseur, qui, en onze ans d'exercice, fit le procès à cent mille personnes, dont six mille furent brûlées vives.

PHILIPPE II, *qui se découvre, ainsi que toute sa cour.*

Que sa mémoire soit bénie!

DON QUEXADA, *s'inclinant.*

Bénie! (*A part.*) C'est à faire dresser les cheveux sur la tête.

PHILIPPE II, *parcourant la liste.*

Des Juifs! toujours des Juifs!

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Nous n'avons été que justes.

PHILIPPE II.

Et bien loin de les plaindre, mon père, je les recommande spécialement à votre justice, ainsi que tout Espagnol, si grand qu'il soit, que le moindre contact avec eux aurait souillé de leurs erreurs.

DON QUEXADA, *à part.*

Oui, les adhérents!... voilà qui nous concerne, don Juan et moi.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

L'inquisition, sire, a partout des yeux pour voir et des bras pour sévir.

PHILIPPE II, *en regardant don Quexada.*

Puis-je ajouter quelques noms à cette liste?

DON QUEXADA.

Plus de doute, il veut ajouter le mien.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Que Votre Majesté désigne en marge ceux qu'elle accuse : bien que le tribunal soit épuisé de fatigue, il passera toute la nuit pour les juger, et ils seront traités demain selon leurs mérites.

PHILIPPE II.

Je vous rends grâces, don Valdès, ainsi qu'à vos vénérables collègues. Le saint-office peut se reposer sur ma protection, comme je compte sur son zèle.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

En vous quittant, sire, nous n'emportons qu'un regret, c'est que la reine ne soit pas arrivée assez tôt pour jouir d'un spectacle qui eût signalé avec tant de solennité sa bienvenue en Castille.

PHILIPPE II.

Votre Éminence ne doit rien regretter : le nombre des coupables est si grand et l'inquisition si vigilante, que vous aurez bientôt une autre occasion de lui procurer ce pieux plaisir. Messieurs, accompagnez Son Éminence jusqu'au seuil du palais. Ne tardez pas à revenir, don Gomès.

SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II, *assis, tenant à la main la liste des condamnés.*

Vous m'avez entendu : cette liste n'est pas tellement remplie qu'on n'y puisse encore trouver place. Je la dépose sur cette table; mais, à la première parole douteuse qui sortira de votre bouche, j'y mets un nom de plus. Répondez maintenant. Vous connaissez dona Florinde?

DON QUEXADA.

Comme Votre Majesté la connaît.

PHILIPPE II.

Pas davantage?

DON QUEXADA.

Peut-être moins.

PHILIPPE II.

Que voulez-vous dire?

DON QUEXADA.

Ce que je dis, sire; rien de plus.

PHILIPPE II.

Depuis quand la connaissez-vous?

DON QUEXADA.

Depuis le jour où Votre Majesté m'a donné rendez-vous chez elle.

PHILIPPE II, *qui étend la main vers la liste.*

Don Quexada!

DON QUEXADA.

Ah! sire, arrêtez; vous me condamnez pour avoir été sincère, que ferez-vous si je ne le suis pas?

PHILIPPE II.

Au mépris de mes ordres, vous avez conduit don Juan dans le couvent de Saint-Just; pouvez-vous le nier?

DON QUEXADA.

Je ne puis.

PHILIPPE II.

Pour qu'il y vît mon père?

DON QUEXADA.

Et le sien.

PHILIPPE II, *portant la main sur la liste.*

Don Quexada!

DON QUEXADA.

J'en appelle à vous, sire, est-ce vrai?

PHILIPPE II.

Et il l'a vu? et il sait tout?

DON QUEXADA.

Non, sire.

PHILIPPE II.

Non? faites bien attention que vous avez dit non.

DON QUEXADA.

Je répète que Charles-Quint n'a pas cessé d'être, pour lui, frère Arsène.

PHILIPPE II, *montrant l'épée qui est sur la table.*

Mais cette épée fait foi du contraire, et frère Arsène, en la lui donnant, a prouvé du moins qu'il ne persistait pas dans les résolutions arrêtées entre nous sur ce jeune homme.

DON QUEXADA.

Je conviens que ce serait un étrange présent s'il destinait encore don Juan à l'Église; mais j'affirme que l'empereur mon maître...

PHILIPPE II.

Qui fut votre maître.

DON QUEXADA.

Que l'empereur Charles-Quint ne l'a pas reconnu pour son fils.

PHILIPPE II.

Vous en êtes sûr?

DON QUEXADA.

Aussi sûr que je le suis peu de vivre demain.

PHILIPPE II, *avec violence, en saisissant la liste.*

Don Quexada!...

DON QUEXADA.

Sire, le seul bruit de ce papier dans vos mains suffirait pour troubler une meilleure tête que la mienne. Cette torture vaut l'autre; mais ce que j'affirme est la vérité.

PHILIPPE II, *se levant.*

Il s'intéresse donc moins à ce fils que je ne le pensais?

DON QUEXADA, *vivement.*

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

PHILIPPE II.

Et cet intérêt, fût-il de la tendresse, il tomberait de soi-même devant un crime de lèse-majesté, crime que don Juan a commis, et pour lequel il doit périr.

DON QUEXADA, *s'animant malgré lui.*

Non, vous ne prononcerez pas cet arrêt; votre auguste père ne le souffrirait pas.

PHILIPPE II.

Y a-t-il deux rois dans le royaume? Celui qui règne est-il le sujet de celui qui ne règne plus? Charles-Quint est mort pour l'Espagne, mort pour le monde; vous en aurez la preuve : car ce jeune homme

périra, en dépit de toutes les volontés ou de toutes les faiblesses d'un moine de Saint-Just.

DON QUEXADA, *s'oubliant tout à fait.*

Eh bien! non; je n'aurai pas entendu parler ainsi de mon royal maître; on n'aura pas condamné son fils en ma présence, sans que moi, leur vieux serviteur, j'aie au moins protesté pour tous deux.

PHILIPPE II.

Est-ce bien vous qui parlez?

DON QUEXADA, *tombant à ses pieds.*

Je ne vous le dirai qu'à genoux, mais je vous le dirai : au nom de la prudence, au nom de la nature et de votre gloire, ne brisez pas la grande âme de Charles-Quint; ne vous heurtez pas contre celui dont la renommée est encore dans toutes les bouches, dont les bienfaits vivent dans tous les cœurs. Ne fût-il plus qu'une ombre, il sortirait du tombeau pour défendre contre vous son sang et le vôtre.

PHILIPPE II, *s'élançant vers la table, où il prend une plume et la liste.*

Ah! c'en est trop.

DON QUEXADA.

Écrivez, sire, écrivez, tuez le vieillard : il ne vous est plus bon à rien; mais épargnez le jeune homme, qui a une existence entière à vous sacrifier; un cœur de vingt ans à dévouer au service de son roi et de son pays; qu'il vive, ou, s'il doit mourir, que ce soit pour vous et non par vous. C'est votre frère! (*Se traînant à genoux jusqu'au fauteuil du roi.*) Oui, c'est votre frère!... Ah! sire, un roi a si peu d'amis fidèles! peut-il volontairement se priver du dévoûment d'un frère?

PHILIPPE II.

Relevez-vous, vieillard; vous êtes encore tout pâle de votre courage. (*Après une pause.*) Je ne m'engage en rien envers don Juan, mais si je lui laisse la vie, et j'en doute, ce sera pour qu'elle s'éteigne dans les austérités. Je vous permets de l'en instruire. Je sais que vous aurez peu de pouvoir sur son esprit; n'importe, essayez de le convaincre. Allez le trouver, et qu'il vous accompagne ici. (*A don Gomès, qui est entré à la fin de la scène.*) Amenez devant moi dona Florinde.

DON GOMÈS.

Quoi, sire!...

PHILIPPE II.

Amenez-la, et en même temps donnez des ordres pour que don Quexada puisse voir votre prisonnier. Allez.

DON QUEXADA, *à part.*

Encore une ambassade! probablement la dernière de toutes.

SCÈNE V.

PHILIPPE II.

Un prince de mon nom, de mon sang, un autre moi-même à la cour ou dans mes armées! Jamais. J'ai assez d'un fils, c'est trop d'un frère. Il faut qu'il meure ou qu'il obéisse. (*Marchant avec agitation.*) Et quand il se soumettrait, ne trouverais-je pas toujours, sous sa robe sacrée, l'insolent devant lequel j'ai reculé? Ne verrais-je pas, jusque dans sa crosse d'évêque, l'épée nue qu'il a levée sur moi? Point de grâce! qu'il obéisse ou non, il faut qu'il meure. (*S'arrêtant.*) Mais mon père!... Je me révolte en vain contre un ascendant que je ne saurais secouer; il me domine : sa royauté, toute morte qu'elle est, impose à la mienne. Je le traite de fantôme: mais s'il m'apparaissait tout à coup, aurais-je la force de lui dire : « J'ai tué votre fils?... » Il me semble que ces mots meurent déjà sur mes lèvres, comme s'il était là, comme si son regard d'aigle me faisait rentrer dans la poudre. L'Europe encore pleine de sa gloire, il lui suffirait d'un cri pour la remplir de ma honte. (*Après un moment de silence.*) Tuer son fils!... tuer son fils!... Je ne puis; (*Tombant assis.*) je n'ose pas. Mais il obéira; et comment l'y décider? Une seule personne en aura le pouvoir; et s'il résiste, si la tentation devient trop forte, c'est que Dieu voudra que j'y cède, et j'y céderai. Les voici.

SCÈNE VI.

PHILIPPE II, DON QUEXADA *et* DON JUAN, *qui entrent par le fond; puis* DONA FLORINDE *et* DON RUY GOMÈS, *par la porte latérale.*

DON QUEXADA, *bas à don Juan.*

Ce n'est pas le courage que je vous recommande.

DON JUAN.

Ah! Florinde!

DONA FLORINDE.

Don Juan!...

PHILIPPE II, *à Gomès et à Quexada.*

Sortez tous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DON QUEXADA *et* DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II, *à part.*

Ce moment va décider de leur sort; je ne me sens plus de pitié.

DONA FLORINDE, *à don Juan.*

Vous revoir! c'est un bonheur que je n'espérais pas.

PHILIPPE II.

Mais qui sera court. (*A don Juan.*) On vous a transmis ma résolution?

DON JUAN.

Oui, sire.

PHILIPPE II.

Quelle est la vôtre?

DON JUAN.

Le comte de Santa-Fiore la connaît trop bien pour que le roi l'ignore.

PHILIPPE II.

Vous y persistez?

DON JUAN.

Prononcer des lèvres ces vœux démentis par mon cœur, ce serait l'acte d'un lâche. Je mourrai, sire: mieux vaut pour l'Espagne un brave gentilhomme de moins qu'un mauvais prêtre de plus.

PHILIPPE II.

Que le sang de cette jeune fille retombe sur toi, car son arrêt vient de sortir de ta bouche.

DON JUAN

Que dites-vous?

PHILIPPE II.

Que si tu résistes, elle va périr, et qu'elle vivra si tu consens.

DON JUAN.

Quoi! sire...

PHILIPPE II.

Oui, cette mort qui détruirait tant de beauté dans sa fleur, ces tourments dont la seule idée te fait pâlir pour elle, je les lui épargnerai. Oui, elle pourra fuir, s'exiler sous le ciel de ses pères; elle pourra même traîner ses misérables jours dans un coin de l'Espagne, où ma justice l'oubliera : don Juan, je vous en donne ma parole royale, mais soumettez-vous.

DONA FLORINDE.

On vous demande plus que votre sang, plus que votre vie : l'abandon de votre liberté. Laissez-moi subir mon sort; il ne faut qu'un peu de courage pour mourir, il vous en faudra tant pour vivre esclave!

DON JUAN.

Esclave! sous une robe de moine, esclave jusqu'au tombeau!... Eh bien! je trouverai dans mon amour le seul courage dont je me croyais incapable. Ma liberté, Florinde, c'est, après vous, ce que j'ai de plus cher au monde; mais en la perdant, je vous sauve... Ah! ce qui m'eût flétri m'honore, et la honte serait d'hésiter. (*A Philippe II avec dignité.*) Sire, vous me faites une violence dont vous aurez à répondre un jour; mais vous avez le pouvoir, et vous en abusez: disposez de moi.

DONA FLORINDE.

Non, don Juan!...

PHILIPPE II, *l'entraînant vers le crucifix.*

Viens donc devant ce Dieu qui t'écoute et qui te jugera; viens t'engager par un serment que tu dois bientôt renouveler à l'autel.

DONA FLORINDE.

Non, oh! non : c'est un sacrifice que je n'accepte pas.

PHILIPPE II.

Mais, le ciel et moi, nous l'acceptons.

DON JUAN.

Rien pour vous, sire, rien pour le ciel, tout pour elle seule! (*Étendant la main vers le crucifix.*) Oui, dussé-je payer sa vie du malheur de la mienne et de mon éternelle condamnation...

PHILIPPE II, *aux grands du royaume qui entrent, la tête découverte, par la porte du fond.*

Que me veut-on? Vous ici, messieurs, ma cour tout entière! Qui a donné l'ordre d'ouvrir? Au péril de sa tête, qui l'a osé?...

SCÈNE VIII.

PHILIPPE II, DON JUAN, DONA FLORINDE, FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON RUY GOMÈS, DON FERDINAND DE VALDÈS, PEBLO, INQUISITEURS, COURTISANS.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, don Philippe.

PHILIPPE II.

Grand Dieu! (*Se découvrant.*) Vous, sire!

DON JUAN.

Qu'entends-je?

DONA FLORINDE.

Ma prière l'a touché!

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, qu'un devoir impérieux force à sortir d'une retraite que je croyais ne jamais quitter. Le père de cette jeune fille me rendit un service qui sauva le royaume, et qui fut oublié; elle, au moins, n'aura pas réclamé en vain mon appui. Je viens la demander à ses juges, qui ne me la refuseront pas; à vous, qui devez être de moitié dans ma reconnaissance.

PHILIPPE II.

Sire, notre clémence avait prévenu la vôtre.

FRÈRE ARSÈNE.

Ma mission n'est pas remplie. (*Montrant don Juan.*) Nous nous sommes trompés tous deux sur la vocation de ce jeune homme; mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître une erreur et pour la réparer. Don Juan, un genou en terre devant le roi d'Espagne! En présence de tout ce qu'il y a de grand et de sacré dans l'État, lui promettez-vous obéissance, fidélité, dévouement jusqu'à la mort?

DON JUAN.

Jusqu'à la mort.

FRÈRE ARSÈNE.

Don Philippe, promettez-vous à ce jeune homme protection et amitié?

PHILIPPE II.

Il a eu de grands torts envers moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Lesquels? parlez.

PHILIPPE II.

Non, sire; je ne les rappellerai pas, car il faut que j'oublie pour que je pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous oublierez?

PHILIPPE II.

Par condescendance pour vous.

FRÈRE ARSÈNE, *à don Juan.*

Fils de Charles-Quint, don Juan d'Autriche, mon fils, relevez-vous et embrassez votre frère!

DONA FLORINDE, *avec douleur.*

Fils de Charles-Quint!

DON JUAN.

Moi! se peut-il? (*Passant des bras du roi dans ceux de frère Arsène.*) Moi, le fils du plus grand homme que le siècle ait produit!

FRÈRE ARSÈNE, *souriant.*

Après François I[er].

DON JUAN.

Ah! sire...

FRÈRE ARSÈNE, *à don Juan.*

J'ai encore à satisfaire une fantaisie de vieillard: tenez, prince, je vous recommande cet enfant que vous connaissez, et à qui je rends sa liberté de peur qu'il ne la reprenne; faites de lui un page.

PEBLO.

Ah! je vous en prie, monseigneur : père Arsène croit que j'ai la vocation.

DON JUAN.

Et je le crois aussi.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! don Quexada, ai-je eu tort de me dire, en m'éveillant ce matin : La journée sera bonne?

DON QUEXADA.

Sire, elle finit mieux qu'elle n'a commencé. (*A part.*) S'il m'arrive de me mettre en tiers dans une confidence royale!...

PHILIPPE II, *à frère Arsène.*

Votre Majesté ne me tiendra pas rigueur; elle m'accordera au moins un jour.

FRÈRE ARSÈNE, *bas au roi.*

Don Philippe, c'est chose embarrassante pour une cour que de faire bon visage au passé, sans se compromettre avec le présent : entre la reconnaissance et l'intérêt, le plus habile serait quelque peu en peine de sa personne; n'en essayons ni l'un ni l'autre. (*Haut.*) Je vous quitte, mon fils : la majesté qui n'est plus doit céder la place à celle qui règne.

PHILIPPE II.

Je n'ose insister.

DON QUEXADA, *à part.*

De peur que l'ombre n'éclipse le soleil.

FRÈRE ARSÈNE.

Partons, dona Florinde.

DON JUAN.

Quoi! sire, quoi! mon père!...

DONA FLORINDE.

Prince, nous ne nous reverrons plus en ce monde, mais nous resterons unis dans mes prières au Dieu de tous; je lui demanderai pour moi la résignation qui donne la force de souffrir sans se plaindre, et pour vous la gloire qui fait qu'on oublie.

DON JUAN.

Vous oublier! ah! jamais, jamais.

FRÈRE ARSÈNE, *à Philippe II.*

Adieu, sire! (*A don Juan.*) A revoir, prince! (*A Peblo qu'il amène sur le devant de la scène.*) Reste, Peblo; te voilà de la cour : es-tu content?

PEBLO.

Je le crois bien, père Arsène; c'est un si beau lieu, où tout le monde sourit, où l'on s'embrasse, et où l'on s'aime...

FRÈRE ARSÈNE, *lui donnant un petit coup sur la joue.*

Comme au couvent.

FIN DE DON JUAN D'AUTRICHE.

EXAMEN CRITIQUE DE DON JUAN D'AUTRICHE

PAR M. PROSPER POITEVIN.

Qui se fût avisé, il y a seulement trente ans, de jeter dans une intrigue comique et d'y placer sur le premier plan la grande et historique figure de don Juan d'Autriche? Assurément personne. La comédie n'admettait alors que des personnages consacrés par une longue tradition : c'était à la bourgeoisie qu'elle empruntait ses héros; les médecins, les financiers, les gens de robe, les valets enfin, agents indispensables de toute intrigue comique, tels étaient ceux que Thalie choisissait le plus habituellement pour ses interprètes.

On se permettait bien, il est vrai, d'introduire de temps en temps quelques petits marquis sur la scène ; mais on donnait à ces personnages de noble race tant de grâce et d'esprit, que la noblesse pardonnait volontiers à de rares et innocentes épigrammes en faveur des flatteries que les auteurs trouvaient toujours moyen de lui adresser.

C'était donc au sein de la société moyenne que la comédie puisait ordinairement ses inspirations : obligée de fermer les yeux sur les vices des grands, elle s'attaquait aux travers des petits : sa verve s'exerçait tour à tour contre la noble bourgeoisie et la noblesse bourgeoise; jamais ses traits ne portaient plus haut, ni ne tombaient plus bas! elle sentait qu'en généralisant ses attaques, ou, si l'on veut, ses leçons, elle pouvait tout à la fois s'exposer et se compromettre : aussi ne cherchait-elle pas à sortir du cercle étroit où les convenances et la nécessité des temps la retenaient captive.

Le siècle était loin où, libre de tout frein, elle avait pu attaquer de front tous les ridicules, faire sans danger la leçon au chef de l'État, et amuser Paris de ses saillies joyeuses aux dépens du chef suprême de l'Église. Le règne des *Enfants sans souci* n'avait pas duré plus longtemps que celui de Louis XII. Son successeur, beaucoup moins tolérant ou moins débonnaire que lui, s'était hâté de réprimer une liberté devant laquelle il craignait sans doute de ne pas trouver grâce. Il ne se sentait pas, lui, plus disposé à souffrir qu'on lui adressât des remontrances du haut du théâtre, que Louis XIV du haut de la chaire.

François Ier, qui a mérité le glorieux surnom du *Père des lettres*, ne fut certainement pas celui de la comédie; car peu s'en est fallu qu'il ne l'ait étouffée au berceau. Jetée brusquement par lui en dehors de ses habitudes, elle tâtonna longtemps avant de découvrir quelle nouvelle route elle devait suivre pour mériter la bienveillance du pouvoir et se concilier celle du public. Elle se voyait condamnée à tant de respect, contrainte à une telle réserve, qu'elle ne savait véritablement plus à qui se prendre ; aussi jusqu'au jour où parut Corneille ne produisit-elle que des essais si informes, qu'ils devaient faire désespérer de son avenir en France.

Comme il lui était interdit *de par le roi* d'exposer au grand jour du théâtre les vices, les ridicules et la sottise des gens de cour, la comédie ne put naturellement songer à les admettre au nombre de ses interprètes habituels, et l'exclusion qu'elle en fit dès lors se perpétua jusqu'au commencement de ce siècle.

Nul doute que, dégagée de toute entrave, elle ne se fût ouvert en France une route nouvelle, et que, tout en subissant les modifications que le temps et l'art devaient nécessairement apporter à sa forme primitive, elle n'eût conservé cette physionomie originale qu'on ne peut méconnaître dans ses premières productions. Mais force lui fut d'abandonner son allure naïve, d'abdiquer le caractère qui lui appartenait en propre, et d'entrer dans les sentiers battus de l'imitation aussi servilement que l'avait fait la comédie latine.

Molière lui-même, contraint par le besoin d'accepter de grossières traditions, subit, à son début, l'influence que l'Italie et l'Espagne exerçaient alors sur notre double scène. Mais bientôt, rejetant les langes qui retenaient son génie captif, il s'abandonna à ses propres inspirations, en dépit de la colère des gens de routine et des criailleries de l'ignorance ou du mauvais goût.

Si Louis XIV, au lieu de son incertaine et insuffisante protection, eût accordé un peu de liberté à Molière, combien l'art n'y eût-il pas gagné! Que de portraits perdus, de caractères originaux alors, et aujourd'hui complétement effacés, n'eût-il pas ajoutés à sa riche galerie! Dans cette cour où s'agitaient tant de passions diverses, où se formaient et se croisaient tant d'intrigues; sur ce brillant théâtre où les grands se faisaient si petits, et se disputaient si ouvertement la faveur du souverain, la bienveillance d'une maîtresse et les bonnes grâces d'un confesseur, combien le génie de Molière ne dût-il pas puiser de pensées fécondes, d'idées comiques, qui, mises en œuvre, auraient, sans contredit, ajouté à sa gloire en ajoutant à nos plaisirs! Mais s'il était admis à Versailles, c'était moins à titre de poëte qu'en qualité de valet de chambre du grand roi; il venait là pour s'acquitter d'un service et non pour y faire un cours d'observations. Il était dangereux pour le poëte comique d'emporter de la royale demeure le moindre souvenir dont pût profiter le théâtre : le marquis du *Bourgeois gentilhomme* fut une tentative hardie et malheureuse ; la vérité du portrait fit peur aux modèles, et Molière comprit qu'il y aurait imprudence de sa part à renouveler un essai de ce genre.

Libre de faire paraître sur la scène quelques personnages de plus noble maison que les Sganarelle, les Jourdain et les Arnolphe, Molière ne se fût certainement pas contenté d'en stigmatiser les travers, d'en peindre le caractère et les mœurs; il eût senti le besoin, en se servant de nouveaux acteurs, de donner à la comédie une physionomie nouvelle; il eût été naturellement conduit à la rendre plus intéressante, et, grâce aux prodigieuses ressources de son génie, il eût su ménager l'intérêt avec tant d'art et d'habileté que, loin d'affaiblir le comique par l'emploi de ce nouveau moyen, il lui eût donné plus d'effet à l'aide d'une foule de contrastes heureux et d'oppositions vives et inattendues.

Tartufe est certainement la preuve de cette vérité. Dans cet ouvrage, qui peut être considéré comme le dernier mot de Molière sur la comédie, il y a alliance bien marquée de l'intérêt et du comique, alliance devenue nécessaire par le seul fait de l'introduction d'un personnage nouveau qu'il était impossible de jeter convenablement dans une intrigue légère.

Pourquoi faut-il que Molière n'ait eu ni le temps ni la liberté de parcourir la voie nouvelle dans laquelle son premier pas avait été signalé par un chef-d'œuvre? S'il eût pu traduire sur la scène les intrigues des gens de cour aussi bien que l'hypocrisie des gens de religion, quelles conquêtes notre théâtre n'eût-il pas faites? Les limites de l'art eussent été peut-être invariablement posées dès lors, et Molière, en conservant à la comédie son caractère originel, eût accompli dans un ordre élevé une révolution qui fut tentée un siècle après lui dans un ordre trop vulgaire, et au grand préjudice de l'art.

Aujourd'hui que la comédie peut prendre ses acteurs où bon lui semble, et les choisir même parmi les personnages qu'on croyait dévolus en toute propriété à la sévère et grave Melpomène, il lui est devenu beaucoup plus facile d'inventer des sujets où le comique et l'intérêt s'allient et s'harmonisent heureusement. Dans une intrigue bourgeoise, quelque habileté qu'on y mette d'ailleurs, il est presque impossible de ne pas sacrifier l'un à l'autre : c'est forcément ou la gaieté ou l'intérêt qui domine. Aussi un sujet historique habilement choisi est-il, entre tous, celui qui nous paraît offrir le plus de ressources à un auteur comique : c'est un heureux champ où son esprit peut se donner carrière et se développer à l'aise : passions, mœurs, caractères, ridicules généraux ou particuliers, imaginés ou réels, il peut là tout mettre à profit, tout exploiter avec avantage et en pleine liberté ; la seule variété des personnages lui permet de prendre tous les tons, de s'élever ou de s'abaisser à son gré, sans blesser le goût ni choquer la vraisemblance; tour à tour grave ou légère, sa muse peut, selon son caprice, toucher le cœur ou charmer l'esprit, exciter le rire ou les larmes, et faire passer rapidement de l'émotion la plus douce à la gaieté la plus vive et la plus franche.

C'est évidemment vers ce double but que doivent tendre de tous

leurs efforts, aujourd'hui, les poëtes comiques; car il ne suffit pas maintenant de faire rire, et ce n'est pas assez non plus d'intéresser uniquement: on se lasse presque aussi facilement du rire prolongé que des larmes incessantes. C'est surtout au théâtre qu'il faut prendre garde de ressembler à ces auteurs qui *d'un divertissement nous font une fatigue.* Or quiconque saura concilier l'intérêt et la gaieté, et, par d'ingénieuses combinaisons, rendre leur alliance intime, naturelle et nécessaire, sauvera au public la fatigue des effets et des situations uniformes, et augmentera ses plaisirs de tout l'attrait qu'y ajoute la vérité.

Pour fondre dans un ouvrage le comique et l'intérêt, et les répartir dans une mesure à peu près égale, il était difficile de s'emparer d'une idée plus heureuse et plus féconde que la prétendue destination de don Juan d'Autriche au cloître. Aussi, quel merveilleux parti en a tiré M. Casimir Delavigne! Où est l'ouvrage qui offre une succession plus rapide, un plus agréable mélange de situations fortes et dramatiques, de scènes comiques et gracieuses? et cependant comme tout cela s'allie et s'enchaîne franchement! Quelle vérité, quel naturel, quel charme... et aussi quel succès!!!

Suivons à grands pas la marche de l'auteur.

Charles-Quint, le jour même de son abdication, a confié à Quexada le secret de la naissance du jeune don Juan, et lui a remis le soin de diriger son éducation : c'est une éducation toute chrétienne qu'il doit lui donner, car Charles destine son fils aux modestes honneurs et aux paisibles jouissances de la vie monastique. Quexada a tout fait pour seconder les paternelles intentions de son maître; mais par malheur, don Juan, tourmenté d'un vague désir de gloire, et dominé par une profane passion que lui a inspirée et que partage la plus belle des Andalouses, est resté insensible et froid aux sages exhortations de son vieux précepteur. Cependant, pour faire preuve de soumission et de respect envers Quexada, dont il se croit le fils, il s'est efforcé de prendre les dehors d'une vocation qu'il n'a pas. Tous les jours il les consacre en prière; mais quand la nuit arrive, il s'échappe furtivement et court dans Tolède les galantes aventures.

Philippe II, jaloux de s'assurer des dispositions de son frère, arrive chez don Quexada sans être attendu; celui-ci trace au roi un touchant tableau des vertus de son élève; il a fait, dit-il, un chef-d'œuvre d'éducation chrétienne. Ces éloges, tout rassurants qu'ils sont pour Philippe II, ne lui suffisent pas cependant, il veut voir et interroger lui-même don Juan, qui, dans la scène la plus ravissante et la plus originale, laisse échapper de son âme débordante de franchise et de naïveté ses goûts, ses penchants, ses espérances et jusqu'à l'aveu de son amour. Le perfide monarque voit qu'il a été trompé par Quexada, comme Quexada par son élève; mais, en adroit politique, il impose silence à sa colère, se réservant de châtier don Juan plus tard, et d'infliger à son digne précepteur la récompense qu'il mérite. Ici finit le premier acte, l'acte le plus vif, le plus animé et le plus intéressant qui soit au théâtre.

Comme dans le reste de la pièce, il n'y a rien là d'historiquement vrai, on le voit, mais tout est moralement vraisemblable; c'est ainsi et non autrement qu'il faut transporter l'histoire au théâtre. Que Philippe II ait vu pour la première fois don Juan d'Autriche dans les jardins de Valladolid et l'ait reconnu pour son frère en présence de toute sa cour, que nous importe et qu'y a-t-il en cela d'intéressant? rien, certes; et pourtant voilà l'histoire. M. Casimir Delavigne a donc agi en artiste habile et en grand poëte en substituant à la vérité *vraie* et terne des faits une vérité dramatique vive et saisissante; et puis, comme tous ses caractères sont tracés avec vigueur! comme il a bien su placer ses principaux personnages dans des situations favorables au développement de leur grande et historique figure! Qui ne reconnaît dans ce pétulant et fougueux jeune homme le bâtard de Charles-Quint; dans ce monarque dévot et cruel, l'astucieux Philippe II? Y a-t-il un seul trait de leur physionomie qui ait échappé à l'auteur? Croit-on qu'il fût possible de les faire revivre d'une manière plus complète?

Un critique a rapproché le Philippe II de M. Casimir Delavigne du Philippe II de Schiller, et a, bien entendu, donné la préférence au dernier. Dans ce temps-ci, il n'est guère possible qu'un poëte français ait raison contre un poëte allemand ou anglais. Molière donnerait aujourd'hui *Tartufe*, que ce chef-d'œuvre serait mis au-dessous de *l'École de Scandale*, nous n'en faisons aucun doute. Diderot reprochait aux critiques de son temps d'exalter sottement le mérite des écrivains étrangers, et de rabaisser injustement le mérite des écrivains nationaux : la critique du dix-neuvième siècle ne serait-elle donc que la continuation de la critique du dix-huitième?

Que le Philippe de *Don Carlos* et celui de *Don Juan* diffèrent, c'est ce que personne ne contestera; mais n'était-il pas indispensable, dans l'intérêt même de la vérité, que ces deux grandes figures ne se ressemblassent pas dans l'un et l'autre ouvrage? Quand l'âge apporte de si notables changements dans les traits d'un homme, peut-on supposer qu'il n'en apporte aucun dans son caractère? Philippe II, jeune et passionné, déçu dans ses espérances d'amour par la préférence qu'on accorde à un rival, peut-il se montrer le même que Philippe II usé et vieilli par les débauches, et trahi à la fois par sa femme et son fils? Non, mille fois non; et les deux poëtes, en traçant deux portraits différents, ont eu raison l'un et l'autre : ils ont fait ce que feraient deux grands peintres, qui, à vingt-cinq années de distance, seraient chargés de reproduire les traits du même individu; ils exécuteraient probablement deux portraits dissemblables entre eux, et qui cependant n'en seraient pas moins la copie fidèle, l'image vivante du même modèle pris à deux époques différentes.

Mais revenons à don Juan, qui nous attend aux pieds de dona Florinde, sa belle fiancée. Dans une scène gracieuse et touchante, la jeune fille révèle à son amant qu'elle est juive; eh! qu'importe à don Juan à quelle religion appartient sa maîtresse? ils prieront Dieu chacun à sa manière, voilà tout; ils ne s'en aimeront pas moins; leur amour, d'ailleurs, n'est-il pas leur première et leur plus sainte religion, et ne suffit-il pas qu'en celle-là ils soient d'accord et se comprennent?

On a accusé don Juan de se montrer beaucoup trop philosophe pour son siècle. Nous admettrions cette critique comme fondée en raison, si l'auteur n'avait pas fait don Juan amoureux; mais, nous le demandons, quels sont les préjugés si dominants, quelles sont les croyances si saintes, au-dessus desquelles l'amour ne puisse en tous les temps élever un homme, même vulgaire?

Bientôt survient Philippe II, qui reconnaît dans dona Florinde une jeune fille qu'il aime, et dont il rêve la possession jusqu'au pied des autels, depuis le jour où elle s'est montrée à lui dans une des sombres allées du Prado. Dès qu'il se voit seul avec elle, Philippe lui parle, ou plutôt l'épouvante de son amour; car il ne le lui déclare pas en amant qui tremble et supplie, mais en maître qui commande et veut être écouté.

M. Casimir Delavigne a peint dans cette scène la seule passion qu'ait pu ressentir Philippe II, une passion farouche et brutale, impatiente de se voir satisfaite et assouvie. La jeune fille est entre ses mains; qu'elle l'aime ou non, il faut qu'elle soit à lui. Le sort de don Juan est dès ce moment décidé; il ira expier dans les austérités du cloître l'impardonnable tort de s'être fait aimer.

Pauvre Quexada, dans quels embarras plaisants le jette l'étourderie de son élève, et comme il arrive toujours naturellement et à propos, lui, pour nous reposer des fortes émotions du drame par quelques scènes de bonne et franche comédie!

Grâce à un heureux anachronisme dont nous devons lui savoir gré, M. Casimir Delavigne nous transporte, au troisième acte, dans le couvent de Saint-Just, où nous trouvons Charles-Quint.

« Ce troisième acte, dit un critique dont nous nous plaisons à re-
« produire ici l'opinion, est beau tout entier. C'est un chef-d'œuvre
« de style, d'émotion, de comique et d'intérêt. C'est ici qu'il faut
« admirer le tact exquis et le bon goût toujours sûr de M. Casimir
« Delavigne... Quelles grandes pensées un homme de talent vul-
« gaire se serait cru obligé d'avoir à propos de Charles-Quint sous
« l'habit d'un moine!... Heureusement M. Casimir Delavigne, en
« écrivain prudent et sage, sait trop bien que rien n'est plus facile
« que d'avoir de grandes pensées, et que rien ne vaut l'action dans
« un drame, pas même l'admirable récit de Théramène; il a donc
« laissé de côté toutes les déclamations pour aller droit au fait, et,
« en vérité, on ne pouvait pas aller à son fait avec plus de grâce,
« d'imagination et d'esprit. »

Le rôle de Charles-Quint est conçu avec un rare bonheur. Cette vieille majesté découronnée ne nous paraît d'abord que comme l'ombre d'elle-même : la vie semble prête à abandonner ce corps usé par les souffrances et la maladie; dans cette tête autrefois si ardente et si active, toute intelligence paraît éteinte : le moine a pris la place de l'empereur, et c'est vainement que dans frère Arsène on chercherait à reconnaître celui qui fut Charles-Quint; mais quand don Juan arrive au couvent de Saint-Just, quand dans ce novice inconnu frère Arsène retrouve son fils, alors le moine disparaît, et Charles-Quint se montre à nous tout entier. Son génie n'était point éteint, mais assoupi; et maintenant qu'il s'agit de délivrer don Juan, ce génie autrefois si fécond et si actif se réveille dans toute la puissance de son énergie.

C'est assurément une heureuse et dramatique conception que celle-là; et ce personnage, vu sous ces deux faces différentes, ne pouvait manquer de plaire et d'intéresser : aussi le succès en a-t-il été complet.

Le rôle quelque peu épisodique de Peblo est une création charmante; l'auteur a donné à ce petit moine tant de grâce, de malice,

d'esprit, qu'il en a fait, comme de don Juan, un caractère tout à fait neuf au théâtre, et qui lui appartient en entier.

La scène où Charles-Quint reconnaît don Juan est d'un grand effet; le cœur est délicieusement ému à la vue de ce malheureux père que le respect humain condamne à refouler au fond de son cœur sa tendresse et sa joie, et qui, pour ne pas trahir un secret qui l'accuse, se refuse au bonheur de serrer son fils entre ses bras.

Dans cet acte où l'intérêt occupe tant de place, il était bien difficile que le comique ne fût pas sacrifié; et cependant il n'en est pas arrivé ainsi : l'auteur, par un art infini, a su, là comme ailleurs, faire marcher de front le drame et la comédie. Charles-Quint, sous sa robe de moine, ne nous amuse pas moins que don Juan, Quexada et Peblo, personnages beaucoup moins graves de leur nature et qui semblaient seuls appelés à égayer la triste et solitaire retraite du moine de Saint-Just.

Délivré par son père qu'il a quitté sans le connaître, don Juan accourt chez dona Florinde; elle est absente, et comparaît en ce moment devant le tribunal du saint-office; don Juan, qui sait à quelle religion appartient sa maîtresse, tremble pour elle, et le vieux Quexada, en apprenant ce secret, tremble pour lui. Encore et toujours la comédie et le drame; mais ici, cependant, l'intérêt domine, et l'on pressent à quelle hauteur le poëte va le porter. C'est Philippe II qui a fait citer Florinde au tribunal de l'inquisition; il a cru pouvoir vaincre par la terreur les répugnances de la jeune fille; il se flatte que, pour échapper à la sentence dont elle est menacée, elle consentira enfin à satisfaire à ses abominables désirs; vain espoir, Florinde préfère la mort à l'infamie qui lui est offerte comme unique refuge. Irrité de cette résistance inattendue, Philippe veut recourir à la violence; mais, par ces mots qui la sauvent et la perdent, « Je suis une Juive ! » Florinde fait reculer d'horreur le dévot et superstitieux monarque.

Heureuse d'avoir pu échapper a l'amour du roi, elle écoute sans terreur les menaces dont il l'accable; mais ces menaces, don Juan les a entendues; il accourt, provoque et insulte son rival, lève sur lui son épée et va l'en frapper au visage, quand à ce cri de Florinde : « C'est le roi ! » l'arme déjà suspendue échappe de ses mains.

Je doute qu'il soit au théâtre une scène à la fois plus audacieuse et plus habilement exécutée que celle où Philippe veut obtenir par la force ce qu'une jeune fille sans défense refuse obstinément d'accorder à son amour. Il ne fallait pas moins que le talent consommé de M. Casimir Delavigne, sa connaissance profonde de la scène, pour oser aborder franchement une situation si neuve et si hardie; mais il l'a préparée et développée avec tant d'art, de convenance et de mesure; il s'est montré audacieux avec tant de sagesse, que le public a frémi du danger que courait Florinde sans paraître même se douter du péril plus réel où s'était volontairement exposé l'auteur.

La scène de provocation qui termine cet acte diffère essentiellement de ses deux aînées, celle de *l'École des Vieillards* et celle de *Marino;* mais elle est digne de l'une comme de l'autre : c'est dans un autre genre la même chaleur et la même énergie. Il n'y a, à coup sûr, qu'un homme d'un grand talent qui puisse tirer des effets aussi opposés de situations à peu près identiques.

Pour sauver les deux amants coupables, au premier chef, du crime de lèse-majesté divine et humaine, l'intervention d'un personnage supérieur était indispensablement nécessaire; aussi le vieux Charles-Quint apparaît-il tout à coup comme une de ces divinités que les Grecs évoquaient à leur aide, pour opérer un dénoûment devenu impossible sans elles.

M. Casimir Delavigne ne pouvait assurément terminer sa pièce d'une manière plus imposante; aucun autre dénoûment ne convenait mieux à cette vaste et gigantesque comédie.

Le succès de *Don Juan* a été immense, et il devait l'être. Il y a dans cet ouvrage de si éminentes qualités, une telle abondance d'esprit, tant d'intérêt et de gaieté, qu'il était presque impossible que le public, constamment tenu sous le charme, s'aperçût du bon marché que faisait l'auteur, pour la première fois, des trois unités aristotéliques, et qu'il remarquât quelques légers défauts que certains journaux se sont empressés de signaler avec leur rigueur ordinaire.

Chose étrange ! de tous les auteurs dramatiques, M. Casimir Delavigne est depuis quinze ans celui que la critique attaque avec le plus d'obstination, et celui que de son côté le public soutient avec le plus de constance. Il n'est pas un seul de ses ouvrages qui n'ait obtenu au théâtre un succès éclatant, et pas un seul non plus dont le mérite et les qualités les plus incontestables n'aient été, de la part de presque tous les journaux, l'objet d'une foule d'attaques toujours vives, souvent passionnées et la plupart du temps injustes.

Quelle est donc la cause de l'affection du public, nous pourrions même dire de sa prédilection, pour l'auteur de *Don Juan*, et quelle est en même temps la source de l'antipathie mal déguisée de quelques feuilles pour un homme qui, à force de travail et d'art, d'études et d'habileté, de puissance et de flexibilité d'esprit, est parvenu tour à tour à s'inspirer avec un égal bonheur des immortels chefs-d'œuvre des Corneille et des Molière, des Racine et des Shakspeare ?

Le public se serait-il par hasard trompé, en accueillant, dans leur nouveauté, de ses bravos unanimes, *les Vêpres, les Comédiens, le Paria, l'École des Vieillards, Marino, Louis XI* et *les Enfants d'Édouard?* Serait-ce à son mauvais goût ou à son ignorance qu'il faudrait attribuer le succès de chacun de ces ouvrages, et n'est-ce enfin que par suite d'une première erreur qu'il les salue encore quand il les revoit comme de bons et vieux amis ?

Non, le public ne se trompe pas aujourd'hui et ne s'est pas trompé autrefois; en matière dramatique, il est doué d'un merveilleux instinct, d'un goût sûr, d'une raison qui presque jamais ne se fourvoie : incapable sans doute d'analyser à la manière des rhéteurs les beautés et les défauts d'un ouvrage, nul n'est plus habile que lui à les sentir; livré à lui-même, c'est, sans conteste, le meilleur de tous les juges; étranger à toute coterie, libre au théâtre de tout esprit de parti, il porte avec une entière indépendance des jugements sans appel, et il sait au besoin casser les arrêts d'une critique élogieuse ou jalouse, et faire respecter ses propres décisions, qui seules acquièrent force de loi.

Quiconque sait lui plaire et l'intéresser sans blesser la vraisemblance est sûr de reussir, car tout ce qu'il vient chercher au théâtre, c'est de l'intérêt et de l'amusement; et quelle que soit la forme de l'ouvrage qui réunit ces deux conditions, à quelque genre et à quelque école qu'il appartienne, il applaudit, sans savoir à qui ses applaudissements s'adressent, bien plus souvent la pièce que l'auteur qu'il ne connaît pas, et auquel il ne s'intéresse qu'en raison du plaisir qu'il lui procure habituellement.

Aussi, que l'auteur de *Don Juan* eût été tout autre que M. Casimir Delavigne, auprès du public le succès de l'ouvrage eût été le même; le parterre eût passe alternativement et avec un égal plaisir du rire aux larmes, applaudi d'entraînement et sans obéir à un signal donné; immobile à sa place pendant cinq heures, toujours silencieux et toujours attentif, l'esprit captivé et le cœur ému, il eût suivi avec une curiosité non moins avide la marche de ce drame touchant et passionné, de cette comédie si neuve et si originale.



UNE FAMILLE

AU TEMPS DE LUTHER

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 19 AVRIL 1836.

PERSONNAGES.

LUIGI DE MONTALTE.
PAOLO, frère de Luigi
MARCO, vieux serviteur de la famille.
THÈCLA, mère de Luigi et de Paolo.
ELCI, fille de Luigi.
UN MESSAGER.

(La scène se passe aux environs d'Augsbourg.)

Une salle commune dans une métairie : d'un côté, une fenêtre donnant sur la campagne; plus loin, une cheminée; de l'autre, un escalier. Sur le devant, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

LUIGI, *assis près de la table, une Bible ouverte devant lui;* THÉCLA, *qui l'écoute en filant.*

LUIGI.

Bible, manne céleste, adorable parole,
Livre qu'on peut nommer le livre qui console,
Œuvre de vérité, dont chaque mot guérit
Une douleur de l'âme, une erreur de l'esprit,
Je jure d'accomplir tes préceptes austères
Et baise avec ardeur tes sacrés caractères!

THÉCLA.

Bien! Gloire à Dieu, Luigi! Du moins mon premier-né
Suit l'exemple pieux qu'à deux fils j'ai donné.
Puissé-je voir ton frère entrer dans cette voie,
Et comme Siméon je mourrai de ma joie.

LUIGI.

Cher Paolo!

THÉCLA.

Rougis de son aveuglement.

LUIGI.

J'en gémis.

THÉCLA.

Il s'y plaît, s'attache obstinément
A Rome, à ce cadavre, à cette chair impure
Qu'un souffle de Luther a mise en pourriture.

LUIGI.

Triste erreur!

THÉCLA.

Crime horrible envers le Dieu jaloux!

LUIGI.

Ce Dieu repousse-t-il Montalte, votre époux,
Mon père, qui, les yeux fermés à la lumière,
Mourut dans les liens de votre foi première?
Lui, si tendre, si bon!

THÉCLA.

Mais catholique!

LUIGI.

Aimé
Du pauvre qu'il aimait.

THÉCLA.

Catholique!

LUIGI.

Estimé,
Béni, pleuré de tous.

THÉCLA.

Et digne qu'on le pleure,
Que je regretterai jusqu'à ma dernière heure;
Mais catholique, enfin!

LUIGI.

Et ne l'étiez-vous pas
Quand un voyage heureux porta vers vous ses pas?
Gentilhomme romain, dans cette métairie
Il oublia pour vous sa brillante patrie.

C'est un prêtre romain qui vous unit tous deux;
Une église d'Augsbourg fut témoin de vos nœuds.

THÉCLA.

Église alors, mon fils; mais nos ardents hommages
Au ciel, en holocauste, ont offert ses images,
Ses marbres, ses tableaux, jusqu'à ce Raphaël,
Dont les lambeaux brûlants sont tombés sur l'autel.

LUIGI.

Hélas!

THÉCLA.

Point de soupir! Laissez à l'Italie
D'un culte qui se meurt l'idolâtre folie.
Le courroux des élus fit œuvre de raison
Lorsqu'en brûlant un meuble il sauva la maison,
Et, sans votre séjour dans une autre Gomorrhe,
Vous n'auriez pas, mon fils, pour des arts que j'abhorre,
Des simulacres vains, sans vie et sans pouvoir,
Ces mollesses de cœur que j'ai honte à vous voir.

LUIGI.

Il est vrai, j'admirai dans mon adolescence
Et Rome, et son soleil, et sa magnificence:
Par Montalte avec moi mon frère y fut conduit;
Quel œil de ses splendeurs n'eût pas été séduit?

THÉCLA.

Ce fut alors qu'au sein de son humble servante
Descendit du Seigneur la parole vivante;
Mais par vous aux faux dieux Paolo confié
Ne suça point ce lait qui l'eût purifié.

LUIGI.

Un prélat lui promit honneurs, crédit, richesse...

THÉCLA

Et, prélat qu'il était, ne tint pas sa promesse.
L'Ecclésiaste a dit: «Tout n'est que vanité.»
Paolo se crut riche, et pauvre il est resté.

LUIGI.

Nous revînmes sans lui.

THÉCLA

Confiance imprudente!

LUIGI.

Qui l'excuse du moins. Son humeur sombre, ardente,
Ses désirs excités et jamais assouvis,
S'irritaient, s'enflammaient au fond des saints parvis:
Son cœur s'y consumait en extases mystiques,
Comme les pâles feux mourant sous leurs portiques,
Et dans les flots d'encens de leurs solennités
Vers les cieux s'exhalait, ivre de voluptés;
Mais quels attraits divins lui paraient son idole!
Pompe auguste, rayons d'une triple auréole,
Gloire morte et vivante, œuvre des arts, beaux jours...
Ah! quand on les a vus, on y rêve toujours.

THÉCLA.

Au moment d'abjurer la loi qu'on y professe,
Vers sa fange, mon fils, quel regret vous rabaisse?

LUIGI.

Non, de Rome pour moi craignez peu le poison:
Ce qui charme mes sens y blesse ma raison.

THÉCLA.

Et vous la détestez en secouant sa chaîne?

LUIGI.

J'abjure sans regret, mais j'abjure sans haine.

THÉCLA.

De la robe du Christ qui revêt la blancheur
Doit haïr le péché.

LUIGI.

Mais non pas le pécheur.

THÉCLA.

Jusqu'au pécheur lui-même, alors qu'il persévère,
Fût-ce un frère, le vôtre; oui, votre propre frère.

LUIGI.

Paolo!

THÉCLA

De mon cœur je le chasse aujourd'hui.

LUIGI.

Qui? vous?

THÉCLA

Je l'en arrache, et je ne vois en lui
Qu'une âme par l'orgueil de lèpre dévorée,
Qu'une impure brebis d'Israël séparée,
Loin du bercail céleste errant à l'abandon,
Et pour qui je n'ai plus ni baisers ni pardon.

LUIGI.

Une mère!

THÉCLA

Qui? moi! redevenir la sienne!
Jamais!... et c'est ainsi qu'une mère est chrétienne.

LUIGI.

Mais s'il vous tend les bras...

THÉCLA.

Je ferai mon devoir;
Jamais!

LUIGI, *vivement.*

Et cependant vous allez le revoir.

THÉCLA.

Qu'entends-je?... Il cède enfin à vos longues prières?

LUIGI.

De lui-même il revient.

THÉCLA

Pour fermer mes paupières?

LUIGI.

Pour réjouir vos yeux.

THÉCLA.

L'absent revient à nous!
Ta servante, ô mon Dieu, t'en rend grâce à genoux.

LUIGI.

Ah! je vous reconnais.

THÉCLA

Suis-je donc insensible?
Étouffer la nature, est-ce un effort possible?
Le voir après quinze ans! Mon fils!... il m'est rendu!
Je puis mourir: le fils que je croyais perdu
De sa vieille Thécla suivra les funérailles;
Lui, dont le doux fardeau fit frémir mes entrailles;
Lui, le sang de mon sang, le fruit de mes douleurs;
Lui... je... Ma voix expire et s'éteint dans mes pleurs.

LUIGI.

Les siens vont s'y mêler.

THÉCLA, *d'un air de reproche.*

Me le cacher!

LUIGI.

Sans doute
J'eus tort; mais...

THÉCLA.

Il arrive! et quand? par quelle route?
Comment?

LUIGI.

C'est aujourd'hui que nous l'embrasserons.

THÉCLA.

Et peut-être, Luigi, nous le convertirons.

LUIGI, *souriant.*

N'y pensons que plus tard.

THÉCLA.

O joie inespérée!
Sa chambre d'autrefois est-elle préparée,
Celle où vos lits voisins se touchaient tous les deux?

LUIGI.

Je la lui destinais.

THÉCLA.

Il faut encor... je veux...
(*Appelant.*)
Marco! M'entendra-t-il? Marco!

SCÈNE II

LUIGI, THÉCLA, MARCO.

MARCO.

J'accours, maîtresse.

THÉCLA.

Retrouve tes vingt ans, rajeunis d'allégresse:
Mon Paolo revient.

LUIGI.

Il le sait.

MARCO.

Tout est prêt.

THÉCLA.

Quoi! la maison entière était dans le secret?

LUIGI.

Jusqu'à ma fille Elci; sans la connaître, il l'aime.

MARCO.

Nous serons donc céans deux à penser de même.

THÉCLA, *regardant Marco sévèrement.*

Oui, catholique aussi!

LUIGI, *lui frappant sur l'épaule.*

Mais sage.

THÉCLA.

Ne va pas
Prendre avec lui les airs de nous blâmer tout bas.

MARCO.

Que chacun suive en paix le culte qu'il préfère;
Choisir entre les deux n'est pas petite affaire.
Le tisserand d'Augsbourg, Frantz, qui s'en est mêlé,
En a l'esprit malade et le cerveau fêlé:
Le mien tient bon; je fais ce que faisait mon père,
Et chrétien comme lui, je crois, j'aime et j'espère.

THÉCLA.

C'est bien; mais à quoi bon vos hymnes, votre encens,
Vos cloches dont le branle assourdit les passants,
Vos saints qu'un cierge éclaire et que votre œil adore
Sur la toile enfumée où le ver les dévore?

LUIGI, *bas à sa mère.*

Est-ce donc le moment de prêcher un vieillard?

THÉCLA.

Pour corriger un fou jamais il n'est trop tard.

MARCO.

Fou! tant qu'il vous plaira! Sans crier anathème,
J'entends le son joyeux qui fêta mon baptême;
Je sens comme un besoin d'être meilleur encor
Quand mon patron me luit dans son grand cadre d'or;
Mains jointes devant moi, ce saint que je contemple
M'encourage à prier en me donnant l'exemple.
Un bel alleluia m'épanouit le cœur,
Et je me fais plaisir quand je me mêle au chœur.
Ma voix chevrote un peu, mais son timbre résonne,
Et je ne vois pas, moi, sinon que je détonne,
Quel grand mal je commets lorsque dans le saint lieu
Je chante à plein gosier les louanges de Dieu.

THÉCLA.

Mais le jour du repos, vous le passez en fête.

LUIGI, *à sa mère.*

Assez!

THÉCLA.

De vos refrains vous nous brisez la tête.

MARCO.

Je crois très-fermement qu'au mépris de l'autel,
Travailler le dimanche est un péché mortel;
Et puissent me punir Rome et son saint collége,
Si j'ai quelque accointance avec ce sacrilége!
Mais des actes permis le rire est-il exclus?
Vous et les dissidents...

THÉCLA, *avec colère.*

Marco!

MARCO.

Non! les élus:
Froids, recueillis, muets, vous craignez, je suppose,
D'éveiller de si loin Dieu quand il se repose.
Dieu vous approuve, soit; mais en chantre zélé,
Pour sa gloire au lutrin lorsqu'on s'est signalé,
Défend-il de noyer au fond de quelque tonne
La soif qu'il nous causa dans le vin qu'il nous donne?
Le refrain vient de source; et chez maître Martin,
Les coudes sur la table, autour du broc d'étain
Qui passe en se vidant et repasse à la ronde,
Nous célébrons celui qui fit l'homme et le monde,
Et croyons qu'en buvant, qu'en chantant le vin vieux,
Nous le glorifions dans ce qu'il fit de mieux.

THÉCLA.

Ai-je mis à l'entendre assez de patience?

LUIGI.

Montrez pour Paolo cette même indulgence.

THÉCLA.

En aurai-je besoin?

LUIGI.

Cachez-lui qu'avant peu
Je fais de mes erreurs l'éclatant désaveu.

THÉCLA.

Le cacher!

LUIGI.

S'il repart, ce coup toujours pénible,
Mais reçu loin de nous, lui sera moins sensible:
S'il reste, laissez-moi par mes ménagements
D'un cœur qui va saigner adoucir les tourments.

THÉCLA.
Peur terrestre, Luigi! La vérité qui blesse,
Je l'entends sans colère et la dis sans faiblesse.

MARCO.
(*Vivement.*)
Et s'il vous disait, lui... ce que je ne dis point...

THÉCLA.
Quoi?

MARCO.
Que mon maître et vous errez sur plus d'un point?

THÉCLA, *avec violence.*
Merci de Dieu! Marco, voulez-vous qu'on vous chasse?

MARCO, *à part.*
Voilà comme elle entend la vérité.

LUIGI, *à sa mère.*
De grâce,
N'allez pas sur un mot prendre feu sans sujet;
Le pieux Mélanchton approuve mon projet:
« Au fiel de ces débats qu'en famille on agite,
« L'amitié perd, dit-il, sans que la foi profite. »

THÉCLA.
De notre grand Luther l'apôtre préféré
Des lumières du siècle est sans doute éclairé;
Mais ne demandez pas à sa science humaine
Ce courroux vigoureux, cette ferveur de haine
Où son maître puisa l'âcre sincérité
Qui débordait en lui contre l'iniquité,
Quand pour l'aveugle même il a rendu visible
Jusqu'où pouvait faillir la parole infaillible,
Et qu'il a mis à nu, de ses viriles mains,
Tout ce ramas honteux de mensonges romains.
Mélanchton, qui n'a point cette franchise amère
Eût-il pu rien détruire?

LUIGI.
Il peut fonder, ma mère:
Dieu réserve à chacun l'œuvre qu'il accomplit;
La violence abat, la douceur établit.
Mais de vos deux enfants si l'intérêt vous touche,
Par pitié, par amour, qu'il vous ferme la bouche.

THÉCLA.
Ah! faible que je suis!

LUIGI.
Cédez.

THÉCLA.
Pénible effort

LUIGI.
Vous vous l'imposerez.

THÉCLA.
Si je puis; mais j'ai tort.
A ta langue, Marco, tu feras violence!

MARCO.
Mon amour pour la paix garantit mon silence.
(*A part.*)
L'anneau de Salomon me répondrait du sien,
Je ne m'y fierais pas.

THÉCLA.
Que murmurez-vous?

MARCO.
Rien.
Mais j'aperçois Elci.

SCÈNE III.

LUIGI, THÉCLA, MARCO, ELCI.

THÉCLA.
Venez, petite fille:
Vous étiez contre moi du complot de famille.

ELCI.
Contre vous, bonne mère! Ah! dites mieux, pour vous.
Un plaisir qui surprend n'en est-il pas plus doux?

LUIGI.
Avec l'aube naissante elle s'était levée.

MARCO.
Pour aller de son oncle épier l'arrivée.

ELCI.
Comment ne pas l'aimer? Il m'aime, et tous les ans
Je reçois de sa part quelques nouveaux présents.

LUIGI.
Oui, pauvre, il donne encor.

THÉCLA.
Ces cadeaux d'Italie,
Je les crains.

ELCI.
Et moi pas; ils me rendent jolie.

THÉCLA.
Aussi, pour votre bien, je vous dis sans détours
Qu'un peu de vanité se sent dans vos atours.

ELCI.
Rien qu'un peu?

LUIGI.
C'est permis.

MARCO.
L'Église, qu'elle imite,
En parure de fête à se parer l'invite.

THÉCLA.
Pas aujourd'hui, Marco.

MARCO.
Mais le jour du Seigneur.
Chacun s'ajuste au mieux, et je m'en fais honneur:
Je tire l'habit neuf de l'armoire d'ébène,
Et suis beau sans remords une fois par semaine.

ELCI.
Et ces atours d'ailleurs, qui les rend plus mondains?
Vous.

THÉCLA.
Moi?

ELCI.
Ces bijoux d'or sont un don de vos mains:
Reprenez-les.

THÉCLA.
Prends garde.

ELCI.
Osez.

THÉCLA.
Tu ris, friponne.

ELCI, *qui lui donne un baiser.*
Vous n'oseriez.

LUIGI.
Eh bien! tu n'as donc vu personne?

ELCI.

Hélas! pas lui, du moins.

LUIGI.

Mais, mon Elci, comment
L'aurais-tu reconnu?

ELCI.

D'instinct, de sentiment:
Mon cœur m'eût dit: C'est lui! De plaisir transportée,
En trois bonds dans ses bras je me serais jetée.

MARCO.

Au risque d'embrasser un passant tout surpris
D'un bonheur imprévu qu'il n'aurait pas compris.

ELCI.

Lasse d'attendre enfin, j'ai fait comme l'abeille,
Qui retourne au travail sitôt qu'elle s'éveille,
Et, parfumée encor des courses du matin,
Dans sa ruche en rentrant rapporte son butin

(*Ouvrant son tablier.*)

Je n'ai pas épargné les blés du voisinage;
Ces touffes de bluets en rendent témoignage;
Mon oncle aimait ces fleurs.

THÉCLA.

Il est vrai, quand jadis
Le long des épis verts je suivais mes deux fils.

LUIGI.

Beaux jours!

ELCI, *secouant son tablier dans les mains de Marco.*

Prends pour orner la chambre qu'il préfère.

MARCO.

Voilà de quoi fleurir une chapelle entière.

LUIGI.

Aimable enfant, qui, tendre et folâtre à la fois,
Chante, saute et s'ébat comme l'oiseau des bois.

ELCI.

La gaîté vous plaît tant!

THÉCLA.

Souvent je la vois grave.

ELCI.

Vous aimez qu'on le soit.

LUIGI.

De tous nos goûts esclave.

THÉCLA.

Devinant tous nos vœux!

MARCO.

Écoutant sans dédain
Les contes que je fais, quand elle est au jardin.

ELCI.

Mais du pauvre conteur les fruits sont au pillage.

MARCO.

Cueillez, coupez, pillez; il en vient davantage:
C'est bénédiction.

LUIGI, *faisant asseoir Elci sur ses genoux.*

Ange, qu'il faut chérir;
Oui, sa main bénit tout et fait tout refleurir.
Le bonjour dans les yeux, le souris sur la bouche,
Quand elle ouvre à demi les rideaux de ma couche
De sa joie innocente elle vient m'égayer
Comme un reflet du ciel qui rit sur mon foyer.

THÉCLA.

Il ne lui manque plus que d'aller dans le temple
Honorer ma vieillesse en suivant votre exemple.

ELCI, *à son père.*

Ordonnez.

LUIGI.

J'aurais tort d'exprimer un désir.
N'obéis pas, choisis; mais attends pour choisir,
Attends, pour abjurer le culte que j'abjure;
Ce qu'il faut consulter, quand ton âme plus mûre
Aura pu s'éclairer par la comparaison,
Ce n'est pas mon exemple, Elci, c'est ta raison.

ELCI.

Ma résolution ne peut rester douteuse:
Je veux être avec vous heureuse ou malheureuse.

LUIGI, *en l'embrassant.*

Ma fille!

THÉCLA, *à Marco, d'un air de triomphe.*

Tu l'entends?

MARCO.

Fait-elle bien ou mal?
Dieu le sait! mais son culte est l'amour filial.

LUIGI.

Brisons là.

THÉCLA.

Voici l'heure où, dans leur conférence,
Luther et Mélanchton font assaut d'éloquence:
De leur présence auguste ils veulent honorer
La fête qui bientôt doit vous régénérer:
Venez puiser d'avance une nouvelle vie
A ce banquet de l'âme où leur voix vous convie.

LUIGI.

C'est un devoir.

THÉCLA, *à Elci.*

Au temple ils prêcheront demain;
Y viendras-tu?

ELCI.

Peut-être.

MARCO, *à Elci.*

A l'office prochain
Je suivrai le bon oncle; irez-vous?

ELCI.

C'est possible.

LUIGI.

Chacun veut la gagner.

THÉCLA, *à Luigi.*

Ce bras-là pour ma Bible,
L'autre pour moi! Partons.

LUIGI, *à Marco.*

Garde-toi de sortir,
Et de son arrivée accours nous avertir.

(*Thécla sort appuyée sur le bras de Luigi.*)

SCÈNE IV.

MARCO, ELCI.

ELCI.

Adieu, Marco!

MARCO.

Déjà?

ELCI.

Ma tâche est commencée :
J'habille du voisin la pauvre fiancée.
J'achèverai trop tard si je perds un moment,
Et donner à propos c'est donner doublement.

MARCO.

Hâtez-vous. Je descends jusqu'au bord de la source.
Pour voir si du ruisseau rien n'arrête la course :
Quand il suit son chemin il fait un bruit si doux !
Je veux que les amis, bras dessus, bras dessous,
Épanchent leurs deux cœurs près de ses ondes fraîches,
En caressant de l'œil le duvet de mes pêches.

ELCI.

Dieu bénisse, Marco, tes soins industrieux :
Va, qui travaille prie.

MARCO.

Et qui donne fait mieux,
Ange de charité !

(*Elci sort.*)

SCÈNE V.

MARCO.

Protestante ou fidèle,
Elle ira droit aux cieux ; mais pour s'emparer d'elle
Et l'y mener tous deux par différents chemins,
La messe avec le prêche ici vont être aux mains.
Non, ce cher Paolo par respect doit se taire :
Il était à cinq ans quelque peu volontaire.
Mon préféré, mon fils, ce petit révolté
Qu'à l'école autrefois malgré lui j'ai porté,
Je vais donc le revoir aujourd'hui, tout à l'heure,
L'embrasser le premier !... On vient... Allons, je pleure !
Tout ému que je suis, restons maître de moi :
Avant que de pleurer il faut savoir pourquoi.
Quel air sombre ! Est-ce lui ?

SCÈNE VI.

PAOLO, *suivi d'un messager à qui il a remis sa besace et son bâton de voyage, et qui reste au fond.* MARCO, *retiré dans un coin d'où il observe Paolo.*

PAOLO, *à voix basse en tombant sur un siége.*

Dieu vengeur, je t'offense,
Mais, à l'aspect des lieux témoins de notre enfance,
Je me sens défaillir sous l'horrible dessein
Que, depuis mon départ, je porte dans mon sein.

MARCO, *qui s'approche.*

Mon ancienne amitié ne peut le méconnaître ;
Non, c'est toi, c'est bien toi !...

PAOLO.

Marco !

MARCO.

C'est vous, mon maître !

PAOLO.

Dans mes bras !

MARCO.

Je n'osais.

PAOLO.

Encor !

MARCO.

Jamais assez !

PAOLO.

Mon bon, mon digne ami !

MARCO.

Vous me reconnaissez ?

PAOLO.

Malgré tes cheveux blancs.

MARCO.

J'ai vieilli.

PAOLO.

Mon visage
Plus pâle que le tien a vieilli davantage.

MARCO.

Qu'est-ce ? un peu de fatigue ?

PAOLO.

Un mal plus grand.

MARCO.

L'ennui
Qu'un triste pèlerin traîne en route avec lui ?

PAOLO.

Non ; les veilles, Marco, le jeûne, une pensée...
(*Portant la main à son front.*)
Elle est là.

MARCO.

Pourquoi donc ne l'avoir pas chassée ?

PAOLO.

Mais toi, toujours dispos, l'œil vif, le teint fleuri,
Satisfait de ton sort !

MARCO.

Bien vêtu, bien nourri,
Je suffis, sans fatigue, aux soins du jardinage.
L'hiver j'ai du loisir ; l'été je me ménage.
Si mes melons ont soif, je suis leur sommelier ;
Mais quand j'ai soif aussi, je me sers le premier.

PAOLO.

Et ta religion ?

MARCO.

Je la suis.

PAOLO.

En fidèle

MARCO.

Mais en vieillard.

PAOLO.

Comment ?

MARCO.

A ma façon.

PAOLO.

Laquelle ?

MARCO.

Vous jeûnez ; moi, je tiens que, passé soixante ans,
On peut en prendre à l'aise avec les Quatre-Temps.
Pour les veilles, néant ; hors si Noël arrive,
Vu que le réveillon me met sur le qui-vive.
Quant à mon confesseur, ses avis sont ma loi ;
Mais le vieux que j'ai pris dit toujours comme moi ;
Et si, par grand hasard, il me prêche abstinence,
C'est chose de santé plus que de continence.
Je ne blâme personne et ne m'émeus de rien ;
Doux pour moi, bon pour tous, je ris et mène à bien,

Sans faire l'esprit fort, ni trancher de l'apôtre,
Ma joie en ce bas-monde et mon salut dans l'autre.

PAOLO.

Et tu vis d'un œil froid nos autels profanés?

MARCO.

Non.

PAOLO.

Leurs trésors détruits?

MARCO.

Non pas.

PAOLO.

Abandonnés
Au pillage, aux fureurs d'un peuple frénétique?

MARCO.

Et que pouvait contre eux un pauvre domestique?
J'ai crié, mais tout bas; car, à ne point mentir,
Je n'eus jamais en moi l'étoffe d'un martyr.

PAOLO.

Je devais donc trouver cette tiédeur de zèle
Dans le vieil héritier de la foi paternelle!
Et de ces insensés il n'est pas le plus grand:
Le moindre crime ici, c'est d'être indifférent.
Luigi?...

MARCO.

Vous hésitez!

PAOLO.

Mon bon frère...

MARCO.

Il vous aime.

PAOLO.

Comme autrefois, oui; mais...

MARCO.

Il est toujours le même.

PAOLO.

Oui, pour moi; mais... pour Rome?

MARCO.

Expliquez-vous.

PAOLO.

Eh bien!
On assure, et je crois... non, non, je ne crois rien.
S'il était vrai!

MARCO.

Parlez.

PAOLO.

Je ne le puis; je tremble.
Oh! non; je maudirais le jour qui nous rassemble:
Luigi, traître à son Dieu!

MARCO.

Qui répand ce bruit-là?

PAOLO.

C'est faux?

MARCO.

Quelque ennemi!

PAOLO.

Tu l'affirmes?

MARCO.

Voilà
Comme on brouille les gens!

PAOLO.

Achève; je t'écoute.
J'arrivais convaincu; tu m'as parlé, je doute:

(*Le repoussant.*)

Je doute; ah! sois béni!... Mais puis-je croire en toi?

MARCO.

Eh! pourquoi pas?

PAOLO.

Chrétien incertain dans ta foi!

MARCO.

Incertain!

PAOLO.

Cœur glacé!

MARCO.

Souffrez que je m'explique.

PAOLO.

Tu te souviens encor que tu fus catholique;
Tu ne l'es plus.

MARCO.

Si fait.

PAOLO.

Tu ne l'es plus; va, fui.

MARCO, *à part.*

Je le suis trop pour elle et pas assez pour lui.

PAOLO, *montrant le messager.*

J'ai besoin d'être seul; chez moi conduis cet homme:
Je veux lui confier une lettre pour Rome
Je vais l'écrire.

MARCO.

Au moins...

PAOLO.

Qu'il la prenne en partant.

MARCO.

Au moins voyez la chambre où vous vous plaisiez tant.

PAOLO.

Non, sors!

MARCO.

Des deux côtés voilà qu'on me soupçonne:
Soyez donc modéré, pour ne plaire à personne.

(*Au messager en lui montrant les degrés qui conduisent à la chambre de Paolo.*)

Montez.

SCÈNE VII.

PAOLO.

Dieu me l'a dit; Dieu m'a dit: « Je le veux. »
J'ai senti sur mon front se dresser mes cheveux;
Il m'a répété: « Marche! » et, plein d'un saint courage,
J'ai pris, pour obéir, mon bâton de voyage;
J'ai marché; me voici!... Mais devant l'attentat
Qui sans vie à mes pieds doit jeter l'apostat,
Mon bras peut hésiter si Dieu ne le décide.
Apostat? lui, jamais! plutôt moi... fratricide!
Et puisque j'ai faibli malgré tous mes efforts,
Je ne puis me lier par des nœuds assez forts:
Écrivons.

(*Il s'assied près de la table.*)

« Au révérend frère Anastasio, pénitencier de
« Sainte-Marie-Majeure.

« Mon père, »

Ma main tremble.

« Peut-être le bruit répandu sur l'apostasie de mon
« frère n'est qu'une œuvre de mensonge, ou, du
« moins, je pourrai par mes paroles raffermir sa foi
« chancelante. Tel est le devoir que je me suis im-
« posé en m'éclairant de vos conseils, et qu'il me
« sera donné de remplir si votre pieuse inspiration
« m'anime. »

Inexprimable ivresse !
Mon cœur se rouvrirait, et des pleurs de tendresse,
Des pleurs rafraîchissants, par la joie arrachés,
Jailliraient vers mon Dieu de mes yeux desséchés !

« Mais il est une autre mission connue de moi seul
« et que j'ai reçue d'un plus grand, d'un plus saint
« que vous, du Tout-Puissant, qui ne veut pas que
« je sois séparé de mon frère durant cette vie dont
« les joies ou les tourments seront sans fin. Priez
« donc, oh ! priez à genoux, pour qu'il ne se fasse
« pas, en s'obstinant à se perdre, une vertu de l'en-
« durcissement ; car, je l'ai juré à Dieu, et je vous
« écris pour vous le jurer à vous-même, la veille de
« son abjuration... »

La veille ! et si demain... Ah ! qu'il cède, qu'il vive,
Qu'il vive, et que jamais cette veille n'arrive !

« La veille de son abjuration, je supplierai le ciel,
« les mains jointes et le front contre terre, de ré-
« pandre sur lui les grâces d'un dernier repentir, et,
« dût mon âme se déchirer..., je sauverai la sienne. »

SCÈNE VIII.

PAOLO, MARCO, *qui descend suivi du messager.*

MARCO.

Je cours vers votre frère.

PAOLO, *se retournant brusquement.*

Hein ! quoi ? qui m'a parlé ?
Où vas-tu ? Que veux-tu ? T'avais-je rappelé ?
Que m'as-tu dit ?

MARCO, *intimidé.*

Pardon !

PAOLO.

Vers mon frère !

MARCO.

Sans doute,
Et je vais, j'en suis sûr, le trouver sur ma route,
Qui, les deux bras tendus, et de larmes baigné...

PAOLO, *avec douceur.*

Va, Marco !

MARCO, *sortant.*

Je m'y perds.

SCÈNE IX.

PAOLO, LE MESSAGER, *au fond.*

PAOLO, *reprenant la plume.*

Achevons.

« Si je reviens parjure, montrez-moi cette lettre,
« et que la malédiction de mon souverain juge pèse
« sur moi dans ce monde et dans l'autre ; je l'accepte.
« En signant ce que je vous écris, je mets mon nom
« au bas de mon éternelle condamnation. »

(*Il se lève.*)

J'ai signé.

(*Au messager.*)

Piétro, rends cette lettre à celui qui m'envoie.

(*Le messager sort.*)

J'aurai consommé l'œuvre avant qu'il me revoie.

THÉCLA, *du dehors.*

Il est ici !

LUIGI, *de même.*

Mon frère ?

PAOLO.

Ah ! qu'entends-je ? à ce cri,
Ce cri qui m'est si doux, frissonnant, attendri,
De joie et de douleur je sens mon cœur se fondre :
Nos bras vont s'enlacer, nos sanglots se confondre,
Et j'ai signé !...

SCÈNE X.

PAOLO, THÉCLA, LUIGI, MARCO.

THÉCLA.

Mon fils !

LUIGI.

Ah ! mon frère !

THÉCLA.

Seul bien
Qu'au ciel je demandais !

LUIGI.

Mon Paolo !

THÉCLA.

Le mien,
Le mien, qui m'est rendu !

LUIGI.

Doux retour ! que de charmes
Je goûte à te revoir !

PAOLO.

Où suis-je ?

THÉCLA.

Sous les larmes,
Les baisers maternels.

LUIGI.

Sur le sein d'un ami.

THÉCLA.

Parle-moi.

LUIGI.

Réponds-nous.

PAOLO.

Ne vivant qu'à demi,
Chancelant sous le poids d'un bonheur qui m'oppresse,
Puis-je trouver des mots pour en peindre l'ivresse !

LUIGI.

Nous te regrettions tant !

THÉCLA.

J'ai tant gémi sur toi !

PAOLO, *à Thécla.*

Moi, sur vous!

THÉCLA.

Je n'étais que malheureuse.

PAOLO.

Et moi,

J'étais coupable?

LUIGI.

Non.

THÉCLA, *froidement*,

Vous plaindre, est-ce une offense?

PAOLO.

Je vous plaignais de même; est-ce un crime?

LUIGI, *vivement.*

Je pense

Que nous avions raison de nous plaindre tous trois;
L'absence est si cruelle!

THÉCLA.

Ah! c'est vrai.

MARCO, *à part.*

Cette fois,

Il a paré le coup.

THÉCLA.

Grâce à la Providence,

Tu trouveras ici la gaîté, l'abondance,
L'union.

MARCO, *à part.*

Qu'elle y reste!

LUIGI.

Oui, tout m'a réussi,

Frère, j'ai prospéré.

THÉCLA.

Mais c'était juste aussi;

Dieu protége les siens.

PAOLO.

Comment les siens?

LUIGI.

En père,

Il nous protége tous.

THÉCLA.

Cependant l'un prospère;

Mais l'autre...

PAOLO.

On le châtie.

LUIGI.

Eh! de quels torts?

PAOLO.

Pourquoi?

THÉCLA.

Je m'entends.

PAOLO, *prenant la main de son frère.*

L'un et l'autre ils ont la même foi.

THÉCLA.

Qu'à l'esprit qui s'obstine un jour le ciel pardonne!
C'est mon vœu.

PAOLO.

Comme un jour au cœur qui l'abandonne!

C'est le mien.

THÉCLA.

Pour l'aveugle à quoi sert la clarté?

PAOLO.

A qui poursuit l'erreur que fait la vérité?

THÉCLA.

L'erreur!

PAOLO.

L'aveuglement!

MARCO, *à part.*

Ah! la voilà partie!

Le démon de Luther se met de la partie.

LUIGI.

Ma mère, Paolo, ne pensons qu'au bonheur
D'être unis tous les trois dans la paix du Seigneur.

THÉCLA, *à Paolo avec effusion.*

Unis, toujours unis, en priant l'un pour l'autre!
Oublions tout... Ta main!

LUIGI, *en la mettant dans celle de Thécla.*

Elle cherchait la vôtre.

THÉCLA, *à Paolo.*

Embrassons-nous, mon fils, et de bonne amitié.
Je vous quitte; Marco ne fait rien qu'à moitié.

(*A Marco.*)

J'aurai du soin pour deux. Que le foyer pétille;
Grand feu! fête au logis et banquet de famille!
Après un si long deuil que la joie ait son tour,
Puisque l'enfant prodigue est enfin de retour.

MARCO, *bas, en riant, à sa maîtresse.*

Fausse comparaison, maîtresse; car j'estime
Qu'il n'a pu, n'ayant rien, manger sa légitime.

THÉCLA, *sévèrement.*

Respect à l'Écriture! en rire, c'est pécher.

MARCO.

Bon! Dieu fera le sourd pour ne s'en pas fâcher.

THÉCLA.

Silence! et suivez-moi.

MARCO, *à part.*

Le premier choc fut rude;

Mais quand de disputer ils auront l'habitude...

(*Il suit Thécla.*)

SCÈNE XI.

PAOLO, LUIGI.

LUIGI, *à part.*

Ménageons sa faiblesse.

PAOLO, *de même.*

Un cœur prêt à faillir

Avec cet abandon n'aurait pu m'accueillir:
On m'a trompé.

(*Haut, avec émotion.*)

Luigi.

LUIGI.

Frère!

PAOLO.

Je crois renaître;

Une ineffable paix se répand dans mon être.
Ah! mon ami!

LUIGI, *montrant le fauteuil de famille.*

C'est là que, se penchant vers nous,

Celui qui manque ici nous prit sur ses genoux.
Frère, tu t'en souviens?

PAOLO.

C'est là qu'à ma demande,
De quelque saint martyr il contait la légende,
Et que ma mère... alors elle invoquait les saints;
Ma mère, pour prier, joignait nos jeunes mains.
Tu t'en souviens, Luigi?

LUIGI.

L'été, sous la feuillée,
Rappelle-toi nos jeux.

PAOLO.

Comme de la veillée
Les heures fuyaient vite à ces pieux récits!

LUIGI.

Quels plaisirs nous goûtions l'un près de l'autre assis!

PAOLO.

Qu'ils étaient purs!

LUIGI.

Ces jours reviendront, car tu restes?

PAOLO.

Nous connaîtrons encor ces voluptés célestes...
Car tu n'es pas changé?

LUIGI, *l'attirant vers la fenêtre ouverte.*

Regarde.

PAOLO.

Où donc?

LUIGI.

Là-bas,
Près du pommier, témoin de nos joyeux combats...

PAOLO.

Lorsque ses fruits vermeils, qui pendaient jusqu'à ter- [re,
Présentaient aux deux camps des armes pour la guerre.

LUIGI.

Une maison s'élève.

PAOLO.

Oui.

LUIGI.

Bâtie à mon goût;
Bien modeste.

PAOLO.

A la tienne elle ressemble en tout.

LUIGI.

Dis-moi quelle est des deux celle que tu préfères?

PAOLO.

Elles sont sœurs, Luigi.

LUIGI.

Comme nous sommes frères.

PAOLO.

Qui l'habite?

LUIGI.

Un ami va bientôt l'habiter,
Et tu le connaîtrais si tu devais rester.

PAOLO.

C'est ton vœu?

LUIGI.

Le plus cher.

PAOLO, *à part.*

Il craindrait ma présence,
S'il n'était devant moi fort de son innocence :
On m'a trompé.

LUIGI.

Consens.

PAOLO.

Me promets-tu qu'un jour,
Comme à seize ans, pour Rome épris d'un pur amour,
A celui qui de Dieu sur la terre est l'image...

LUIGI.

Tu consens?

PAOLO.

Nous irons rendre un dernier hommage?

LUIGI.

Eh! comment ferais-tu pour ne pas consentir?
Tu verrais sur le seuil, si tu voulais partir,
Les souvenirs vivants de notre premier âge,
En te tendant les bras, t'arrêter au passage.
Reste! Ton ciel natal, Paolo, le voici!
Ce toit, c'est ton berceau; ce vieux foyer noirci,
Où nos tremblantes mains se réchauffaient ensemble,
Nous réunit enfants, vieillards, qu'il nous rassemble.
Nos deux chiffres, c'est là que tu les as laissés;
Comme d'anciens amis se tenant embrassés,
Il sont unis encor; pourrions-nous ne plus l'être?
Reste! Eh! par où nous fuir? Dans cet enclos champêtre
Tu ne peux faire un pas, regarder, respirer,
Sans qu'un parfum connu qui revient t'enivrer,
L'allée où, chancelant, tu courais sur ma trace,
Le fleuve où de la mort tu m'as sauvé, la place
Où, plus âgé que toi, je vengeai ton affront,
La croix qui si souvent vit s'incliner ton front,
L'eau qui fuit, l'air qui passe ou le vent qui soupire,
Emprunte, en s'animant, une voix pour te dire :
« Reste! aime encor ton frère aux lieux où tu l'aimais;
« Es-tu sûr, si tu pars, de le revoir jamais? »

PAOLO.

Et toi, si tu me suis dans la ville éternelle,
Pourras-tu l'admirer sans oublier pour elle
De ton pays natal le soleil éclipsé,
Sans rajeunir de joie en rêvant au passé?
Il a brillé pour toi, son ciel, où ta prière
Ne montait qu'à travers l'azur et la lumière;
Son pavé triomphal a tressailli sous toi;
Ses débris t'ont parlé; du cirque, où pour ta foi
De ses héros chrétiens mourut la sainte armée,
Tu sentis palpiter la poussière animée.
Quand Rome en deuil suivit son Sauveur au tombeau,
Tu pleurais! Mais quel jour! qu'il fut grand, qu'il fut [beau!
Qu'il t'enivra, ce jour où des voiles funèbres
Rome, en ressuscitant, déchira les ténèbres!
Tous les chants, tous les bruits à la fois renaissants,
Ces cortéges sacrés, ces nuages d'encens,
Ces palmes qui du Christ couronnaient la victoire,
Un homme, un prêtre, un Dieu, qui planait dans sa gloire
Entre Rome et les cieux, et, des cieux entr'ouverts,
Répandait les pardons sur Rome et l'univers;
Quel spectacle!... O Luigi, les transports qu'il inspire
N'ont-ils pas à leur tour une voix pour te dire :
« Viens! le grand jour approche; ah! viens, venez tous [deux,
« Pleins de la même foi, brûlés des mêmes feux
« Qu'il versait par torrents dans votre âme embrasée,
« De ses divins pardons recueillir la rosée! »

LUIGI.

Paolo!..

PAOLO.

Tu viendras! Et quand nous sentirons

La grâce à flots sacrés s'épancher sur nos fronts,
Puissent nos cœurs noyés dans cette joie intime,
Dans ce bonheur de croire où la raison s'abîme,
Mourir, et, confondus, voler d'un même essor
Au sein de l'Éternel pour s'y confondre encor.
Oui, réunis aux cieux!... Tu pleures!... Ah! mon frère,
On te calomniait; mais qu'un aveu sincère
Me punisse du moins de t'avoir soupçonné.
Toi que je jugeais mal, toi que j'ai condamné,
Apprends...

SCÈNE XII.

PAOLO, LUIGI, MARCO.

MARCO, *à Luigi, d'un air de mystère.*

Mon maître...

LUIGI.

Eh bien!

MARCO.

Un mot!

PAOLO, *à l'écart.*

Quelque surprise
Qu'on veut me ménager!

MARCO, *bas à Luigi.*

Cet homme à barbe grise,
Ce moine, qui jamais ne parle sans prêcher,
Et même quand il prie a l'air de se fâcher,
Il est en bas.

LUIGI, *bas.*

Luther!

MARCO.

La diète, qui l'exile,
Entend que sous deux jours il cherche un autre asile;
Mais il veut en partant vous bénir de sa main,
Et la cérémonie est fixée à demain

LUIGI.

Ciel! que m'annonces-tu, Marco?

MARCO.

Ce qui se passe,
Et ce qu'à ma maîtresse il contait à voix basse.
Mais s'il allait monter...

LUIGI, *vivement à Paolo.*

Je sors et je revien :
Tu le permets?

PAOLO.

Va, frère; avant cet entretien
Pour moi la solitude était un long supplice;
Seul, je puis maintenant rêver avec délice.
Va, je suis sûr de toi.

LUIGI, *à Marco.*

Cours chercher mon Elci.

MARCO.

Je viens de l'avertir.

PAOLO, *à Luigi.*

Ta fille, elle est ici?
Et je l'attends encor! Loin de moi que fait-elle?

LUIGI, *sortant.*

Tu vas la voir.

SCÈNE XIII.

PAOLO, MARCO.

PAOLO.

Elle a de la Vierge immortelle
L'angélique douceur, l'aimable pureté!
Le moindre de ses dons, Marco, c'est la beauté,
N'est-ce pas?

MARCO.

Sur ce point m'en croirez-vous?

PAOLO.

Pardonne.
Qui peut douter d'un frère a-t-il foi dans personne?
J'étais bien malheureux; car j'aurais mieux aimé
Le trouver au retour sanglant, inanimé,
Mort, que traître à son culte et frappé d'anathème;
Oui, mort.

MARCO.

C'est d'un bon frère.

PAOLO.

Et toi, Marco, toi-même,
Si tu sentais fléchir ton zèle chancelant,
N'aimerais-tu pas mieux qu'un ami, t'immolant,
Dans ta bouche entr'ouverte arrêtât ton parjure
Que de le proférer?

MARCO.

L'alternative est dure.

PAOLO.

Quoi! tu balancerais?

MARCO.

Je ne dis pas cela;
Mais je n'ai pas d'ami qui m'aime à ce point-là.
(*A part.*)
Heureusement!

PAOLO, *avec gravité.*

Peut-être.

MARCO, *effrayé.*

En tout cas je proclame
Que je suis bon chrétien, chrétien de cœur et d'âme,
Pour que vous le sachiez et le fassiez savoir
Aux amis trop ardents que je pourrais avoir.
Mais votre nièce accourt; je vous laisse avec elle.

SCÈNE XIV.

PAOLO, MARCO, ELCI.

PAOLO.

Venez, vous que ma voix, vous que mon cœur appelle.

ELCI.

Mon oncle en m'écrivant ne me disait pas : vous.

PAOLO.

Non, toi, chère Elci, toi!

MARCO.

Dans ces sentiments doux,
Qu'elle inspire si bien, que le ciel vous maintienne!
(*A part.*)
Adieu!... Comme il entend la charité chrétienne!
Quel homme!

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

PAOLO, ELCI.

PAOLO.

Toi, ma fille !

ELCI.

A la bonne heure ; au moins
Vous me donnez mon nom.

PAOLO.

Oui, ton nom.

ELCI.

Par mes soins
Je veux vous retenir en cherchant à vous plaire ;
Je veux vous enchaîner.

PAOLO.

Je me laisserai faire

ELCI.

Pour toujours !

PAOLO.

Son regard, ses traits, ses blonds cheveux,
Rappellent la madone à qui j'offrais mes vœux.

ELCI.

Dont vos mains sur l'ivoire ont reproduit l'image?

PAOLO.

Que je te destinais.

ELCI.

Admirant votre ouvrage,
Pour vous, soir et matin, je priais.

PAOLO.

Comme moi,
J'admirais le modèle et je priais pour toi.

ELCI.

Je disais : Qu'il revienne et me chérisse en père !

PAOLO.

Moi : Qu'elle soit heureuse autant qu'elle m'est chère,
Belle, pure, adorable !

ELCI.

Et j'obtiens...

PAOLO.

J'ai trouvé...

ELCI.

Plus que je n'espérais.

PAOLO.

Mieux que je n'ai rêvé.
(*Il s'assied en l'attirant vers lui.*)
Quoi ! tu ne craignais pas ma piété sévère,
Qui peut blesser ici quelqu'un que je révère?

ELCI, *tantôt debout près de son oncle, tantôt assise sur le bras de son fauteuil.*

Non, car je comptais bien mettre la paix ici
Entre vous et quelqu'un que je révère aussi.

PAOLO.

Sois donc par ta douceur l'ange qui nous rapproche ;
Sois mon conseil.

ELCI.

Comment?

PAOLO.

Veux-tu ?

ELCI.

Jusqu'au reproche
Vous écouterez tout?

PAOLO.

Avec humilité :
Des lèvres d'un enfant descend la vérité.

ELCI.

Alors je vais remplir mon grave ministère.

PAOLO.

Déjà !

ELCI.

Vous avez peur?

PAOLO.

Moins que toi.

ELCI.

Si ma mère
Traite certain sujet avec un peu d'aigreur,
Vous serez indulgent?

PAOLO.

Comme on l'est pour l'erreur.

ELCI.

Sans répondre ?

PAOLO.

Pourtant...

ELCI, *d'un air suppliant.*

Sans répondre.

PAOLO.

Sa grâce
Me désarme d'avance.

ELCI.

Et c'est convenu ?

PAOLO.

Passe :
Je saurai me contraindre.

ELCI.

En cercle, quand le soir
Tous quatre autour du feu nous viendrons nous asseoir,
Ne vous offensez pas si je prends soin moi-même
De placer sous ses yeux le seul livre qu'elle aime.

PAOLO.

Lequel?

ELCI.

La Bible.

PAOLO.

Elci, c'est un livre sacré.

ELCI.

La Bible... de Luther.

PAOLO, *se levant à demi.*

Qu'entends-je? Et je verrai
Sans le mettre en lambeaux...

ELCI, *qui le fait rasseoir en lui passant ses bras autour du cou.*

Pendant cette lecture
Vous me regarderez.

PAOLO.

Charmante créature !

ELCI.

Nous causerons de Rome.

PAOLO.

Oui.

ELCI.

Nous lirons tous deux.

PAOLO.

Saintement.

ELCI.

Mais bien bas, sans nous occuper d'eux.

PAOLO.

D'eux!... Comment? que dis-tu?

ELCI.

C'est chose naturelle
Qu'il ait sa liberté, s'il veut lire avec elle.

PAOLO.

Qui donc, Elci?

ELCI.

Mon père.

PAOLO.

Eh quoi?...

ELCI.

Ne craignez rien:
Il respecte mon culte en pratiquant le sien.

PAOLO.

Le sien!

ELCI.

Bon comme lui, vous suivrez son exemple,
Et le jour du Seigneur, quand ils iront au temple...

PAOLO, *se levant.*

Au temple!

ELCI.

Qu'avez-vous?

PAOLO.

Aurait-il abjuré?

ELCI.

Pas encor.

PAOLO.

Mais cet acte, il n'est que différé?

ELCI.

De quelques jours.

PAOLO.

Mon frère!... au temple!... Est-il possible?

ELCI.

Ne me regardez pas avec cet œil terrible.

PAOLO.

Affirmer qu'il abjure, et c'est vous qui l'osez!

ELCI.

Je tremble.

PAOLO.

Savez-vous de quoi vous l'accusez?

ELCI.

Moi!

PAOLO.

D'un crime.

ELCI.

Qui? moi!

PAOLO.

C'est faux: j'en ai pour gage
Sa voix, ses traits émus et son touchant langage,
Ses pleurs que sur mon front je crois encor sentir;
C'est faux, c'est un mensonge.

ELCI.

Aurais-je pu mentir?

PAOLO.

Ah! cet accent si vrai, qui m'éclaire et me tue,
Anéantit l'espoir de mon âme abattue.
Malheureux!

ELCI.

Et par moi!

PAOLO, *avec violence.*

Mais il ne le peut pas;
Mais je me jetterais au-devant de ses pas;
Mais je mettrais ma main sur sa bouche infidèle;
Mais, non; mais de ses bras l'étreinte fraternelle,
Lui comprimant le cœur dans un dernier adieu,
Étoufferait sa voix prête à blasphémer Dieu!
Il ne le peut pas; non, renier sa croyance,
Non, renier son Dieu n'est pas en sa puissance.

SCÈNE XVI.

PAOLO, ELCI, THÉCLA.

THÉCLA, *à Paolo.*

Et qui vous rend ici l'arbitre de sa foi?

PAOLO.

Celui dont vos leçons m'ont enseigné la loi.

THÉCLA.

Que dit-elle?

PAOLO.

D'aimer, de secourir son frère.

THÉCLA.

Mais, avant tout, mon fils de respecter sa mère.

PAOLO.

Je n'en ai plus.

THÉCLA, *à Elci.*

Sortez.

ELCI.

De grâce!...

THÉCLA.

Faites voir
Que ce respect pour vous est encore un devoir.

ELCI.

J'obéis.

SCÈNE XVII.

PAOLO, THÉCLA

PAOLO.

Mon retour ne me l'a pas rendue.
Perdue en cette vie, et pour jamais perdue,
Celle qui nous disait: Enfants, restez unis;
Croyez ce que je crois, et vous serez bénis.

THÉCLA.

Vain souvenir d'un temps où je fus idolâtre!

PAOLO.

Fidèle.

THÉCLA.

Nuit d'erreur!

PAOLO.

Jour pur!

THÉCLA.

J'étais marâtre.

PAOLO.

Vous étiez mère.

THÉCLA.

Alors, les égarant tous deux,
Je perdais mes enfants.

PAOLO.

Vous les sauviez.

THÉCLA.

L'un d'eux
Va se rouvrir le ciel:

PAOLO.

L'un n'ira pas sans l'autre.

THÉCLA.

Quittez donc votre culte.

PAOLO.

Abandonnez le vôtre.

THÉCLA.

Il est fatal.

PAOLO.

Plus bas!

THÉCLA.

Sacrilége.

PAOLO.

Plus bas!
Mon père vous entend!

THÉCLA.

Et ne vous voit-il pas?

PAOLO.

Il m'approuve du moins.

THÉCLA.

Est-ce de faire outrage
A tous les droits sacrés qu'avec lui je partage?

PAOLO.

L'Éternel qui m'envoie, et Rome d'où je viens,
Font céder au devoir les terrestres liens.

THÉCLA.

Retournez donc à Rome, où l'esprit d'imposture
Triomphe et foule aux pieds les lois de la nature.

PAOLO.

J'irai, mais non pas seul.

THÉCLA.

Lui, vous suivre?

PAOLO.

Priez,
Priez pour qu'il me suive.

THÉCLA.

Ah! plutôt à mes pieds
Que le courroux du ciel!...

PAOLO.

Arrêtez! vœu funeste,
Que vous ne formez pas, que votre cœur déteste,
Il appelle la mort, il tue... Ah! gardez-vous
De tenter par ce vœu le céleste courroux.

THÉCLA.

Ne l'as-tu pas toi-même arraché de ma bouche?
Va donc; fuis, porte ailleurs ta piété farouche.
Rome te tend les bras; fuis les miens, fuis ces lieux;
Mère, frère, pays, fuis tout; dans ses adieux,
Celle qu'un fils ingrat traite ici d'étrangère
N'a plus de fils en lui, puisqu'il n'a plus de mère.

SCÈNE XVIII.

PAOLO, THÉCLA, LUIGI

LUIGI.

Que dites-vous, grand Dieu?

THÉCLA.

Vous avez entendu.
Qu'au plus saint des devoirs par vous il soit rendu;
Qu'il dompte son orgueil; qu'il force sa colère
A respecter en moi ce qu'en lui je tolère;
N'exiger rien de plus, c'est me contraindre assez;
S'il ne le peut, qu'il parte, ou je pars: choisissez.

SCÈNE XIX.

(*La nuit vient par degrés pendant cette scène.*)

LUIGI, PAOLO.

LUIGI.

Condamné dans ton cœur, j'ai droit de me défendre,
Paolo.

PAOLO, *voulant s'éloigner.*

Laissez-moi.

LUIGI.

Demeure; il faut m'entendre.
Maintenant ou jamais.

PAOLO, *faisant un pas pour sortir.*

Jamais.

LUIGI.

Séparons-nous.

PAOLO, *qui revient et s'arrête sans le regarder.*

Qu'avez-vous à me dire et que me voulez-vous?

LUIGI.

Plaise au ciel que ma voix jusqu'à ton âme arrive!
Car pour notre amitié cette heure est décisive.

PAOLO.

Parlez.

LUIGI.

En ennemi tu détournes les yeux:
Regarde-moi, mon frère, et tu m'entendras mieux.

PAOLO, *avec émotion, en le regardant.*

Ah! Luigi! ta croyance est-elle encor la mienne?

LUIGI.

Je ne te répondrai que ma main dans la tienne.

PAOLO, *lui serrant la main.*

Réponds.

LUIGI.

Instruit de tout, devrais-tu l'exiger,
Cet aveu qui me coûte et qui va t'affliger?

PAOLO, *qui s'éloigne de lui.*

Tu l'as donc résolu? C'est vrai? Tu me déclares
Que pour l'éternité de moi tu te sépares?

LUIGI.

Calme-toi.

PAOLO.

Je le veux: rien encor n'est perdu.

LUIGI.
On supporte avec peine un coup inattendu...
PAOLO.
Puis, l'espoir qui renaît nous le rend moins sensible.
LUIGI.
Le temps adoucit tout.
PAOLO.
A Dieu tout est possible.
LUIGI, *qui se rapproche de son frère.*
Indulgents l'un pour l'autre, on s'apaise en sentant
Que, sans penser de même, on peut s'aimer autant.
PAOLO, *de même.*
L'opinion de l'un, l'autre enfin la partage,
Et l'on est étonné de s'aimer davantage.
Un de nous doit errer.
LUIGI.
Qu'importe?
PAOLO.
Si j'ai tort,
J'en conviendrai, Luigi.
LUIGI.
Pour vivre en bon accord,
N'est-il pas des sujets qu'il faut nous interdire?
PAOLO.
Aucun.
LUIGI.
Tu crois?
PAOLO.
C'est sûr.
LUIGI.
Quoi que nous puissions dire,
Nous resterons amis?
PAOLO, *avec tendresse.*
Toujours!
LUIGI.
De quel fardeau
Tu soulages mon cœur!
PAOLO, *l'embrassant.*
Amis jusqu'au tombeau.
(*Il s'assied et invite du geste son frère à l'imiter.*)
Parlons donc franchement. Cher Luigi, je m'étonne,
Mais sans m'en irriter, que mon frère abandonne
L'humble paix du chrétien qui n'a jamais douté
Pour l'orgueilleux plaisir de l'incrédulité.
LUIGI.
Moi, ce qui me surprend, sans que je m'en offense,
C'est qu'un esprit si droit par habitude encense,
Avec un vieux respect qui n'est plus de saison,
Des abus avérés que proscrit la raison.
PAOLO.
Triste fruit des discours, des livres d'un sectaire!
LUIGI.
Les as-tu lus?
PAOLO.
Moi! non.
LUIGI.
Fais-le donc.
PAOLO
Pour le faire,
Je les méprise trop.
LUIGI.
Avant de condamner,
Tu conviendras pourtant qu'il faut examiner.
PAOLO.
Quoi? les rêves d'un fou?
LUIGI.
Que plus d'un sage écoute.
PAOLO.
Le lire ou l'écouter, c'est admettre qu'on doute.
LUIGI.
Douter, c'est faire un pas.
PAOLO.
Vers le mal.
LUIGI.
Vers le bien.
PAOLO.
Nous différons d'avis.
LUIGI.
Tu crois tout.
PAOLO.
Et toi, rien.
LUIGI.
Je crois sans fanatisme.
PAOLO.
On est donc fanatique
En ne se traînant pas aux pieds d'un hérétique?
LUIGI.
Voilà votre grand mot!
PAOLO.
C'est le mot juste.
LUIGI.
Non.
PAOLO, *se levant*
Eh bien! d'un apostat, pour lui donner son nom
LUIGI.
Luther! tu vas trop loin.
PAOLO.
Pas assez : je proclame
Que c'est un être vil.
LUIGI.
Ah! prends garde!
PAOLO.
Un infâme!
LUIGI.
Lui!
PAOLO.
Le dernier de tous.
LUIGI.
C'est un prêtre inspiré.
PAOLO.
Par l'enfer.
LUIGI.
Par le ciel.
PAOLO.
Pour qui rien n'est sacré.
LUIGI.
Mais..
PAOLO.
S'il écrit il ment, et s'il parle il blasphème.

LUIGI, *se levant aussi.*

Mais l'insulter chez moi, c'est m'insulter moi-même.

PAOLO.

Chez toi! Comme ta mère es-tu las de m'y voir?

LUIGI.

Le droit de m'y braver, penses-tu donc l'avoir?

PAOLO.

J'ai le droit d'accabler, d'écraser sous l'injure
L'imposteur déhonté qui te pousse au parjure;
Le misérable!...

LUIGI.

Arrête, ou...

PAOLO.

Quoi?

LUIGI.

Je me contien.

PAOLO.

Quoi! tu me chasserais? Ose le dire?

LUIGI.

Eh bien!
Admets que je l'ai dit.

PAOLO, *après un silence.*

Je m'y devais attendre.
Luther te saura gré d'une amitié si tendre.

LUIGI.

Encor!

PAOLO.

Mon Dieu! je pars; mais j'ai la liberté
De reprendre chez toi ce peu que j'apportai.
Tu m'en laisses le temps?

LUIGI, *avec embarras, en arrêtant son frère au bord de l'escalier.*

Voici la nuit.

PAOLO.

Qu'importe?

LUIGI.

Le ciel est orageux.

PAOLO.

En refermant ta porte,
Sous ce toit fraternel, où je n'ai pas dormi
Tu te riras des vents; et qui sait? un ami,
Ton moine, s'il survient, prendra ma place vide;
Mais que ton frère absent dehors marche sans guide,
Trouve un gîte dans l'ombre ou doive s'en passer,
Le bienvenu Luther t'en voudrait d'y penser.

LUIGI.

Toujours!

PAOLO.

De l'eau du ciel, des coups de la tempête,
Quelque portail d'église abritera ma tête,
Et sur la froide couche où tu m'auras jeté,
Par celui qui voit tout je serai visité.
Nul ne viendra du moins me disputer la pierre
Où cet hôte divin fermera ma paupière:
On est sûr de l'abri qu'on cherche dans ses bras;
Lui vous reçoit toujours et ne vous chasse pas.

LUIGI.

Tu peux jusqu'à demain retarder ton voyage.

PAOLO.

Comment! le cœur te manque? Allons, reprends courage.
Au reste, près d'ici prolongeant mon séjour,
Je veux de ton triomphe attendre le grand jour:
Il est fixé sans doute, et la veille... Pardonne,
Car j'abuse du temps que ta pitié me donne.
Adieu, parjure!

LUIGI

Adieu.

(*Paolo monte les degrés qui conduisent à sa chambre.*)

SCÈNE XX.

LUIGI.

Des hauteurs de sa foi
Doit-il fouler aux pieds la vertu devant moi,
Étouffer la raison sous l'erreur qu'il préfère?
Non, certes; j'ai bien fait: je ne pouvais mieux faire.
Qu'il parte!... Ah! dans nos jeux, lorsque nous nous quittions,
C'était pour revenir, enfants que nous étions:
Point de torts qu'à douze ans ne répare un sourire.
Ce temps n'est plus; le mot que je viens de lui dire
Au cœur d'un vieil ami n'entre pas à moitié,
Et reste dans la plaie en tuant l'amitié:
Elle est morte.

SCÈNE XXI.

LUIGI, THÉCLA, ELCI *et* MARCO, *apportant des flambeaux et préparant la table pour le repas du soir.*

THÉCLA.

A mon fils dois-je céder la place?

LUIGI.

Ma mère, demeurez.

THÉCLA.

Il met bas son audace?

LUIGI.

N'en redoutez plus rien.

THÉCLA.

Son orgueil a fléchi?

LUIGI.

Du joug qu'il m'imposait je me suis affranchi.

THÉCLA.

Gloire à vous!

LUIGI.

Diffamer une vie exemplaire!
Flétrir l'élu du ciel dont la raison m'éclaire!

THÉCLA.

Et sous votre courroux vous l'avez terrassé?
Et vous l'avez fait taire? Et vous...

LUIGI.

Je l'ai chassé.

THÉCLA, *tombant sur un siége près de la table.*

Chassé!

ELCI.

Qui? votre frère!

MARCO.

Après quinze ans d'absence!

LUIGI, *à Marco.*

Pas un mot, ou sortez!

ELCI.

Ah! c'est cruel.

LUIGI, *à sa fille.*

Silence!

Pour me blâmer ici tout le monde est d'accord.

ELCI.

On le plaint.

LUIGI.

On m'offense.

MARCO.

Allez, qui n'a pas tort
Sans s'offenser de rien souffre qu'on lui réponde :
Mécontent de soi-même on l'est de tout le monde.

ELCI.

Vous ne m'avez jamais parlé si durement.

LUIGI.

C'est qu'on n'a jamais vu pareil aveuglement;
C'est que chacun s'obstine à me trouver coupable;
Prend parti contre moi, me méconnaît, m'accable;
Excepté vous, ma mère.

THÉCLA, *avec désespoir, en se levant.*

Et vous ne l'avez pas,
Quand il a dit : « Je pars, » retenu dans vos bras!

LUIGI.

Vous aussi!

THÉCLA.

Le chasser des lieux qui l'ont vu naître!
De chez vous, de chez lui! Sous ce toit dont le maître
A cette heure de paix nous bénit tant de fois,
Nous devions une nuit reposer tous les trois.

LUIGI.

Indigné pour Luther, j'eus tort de le défendre?

THÉCLA.

Non; je ne dis plus rien.

LUIGI.

Paolo va descendre.

ELCI.

Il est encore ici?

LUIGI.

Qu'il me tende la main,
Je fais pour l'embrasser la moitié du chemin;
Sinon, il partira.

ELCI.

Quoi! le jour qu'il arrive?

THÉCLA.

Sans qu'une fois du moins il soit notre convive?

MARCO, *à Luigi.*

Adieu! puisqu'à choisir le ciel me réserva,
Je suis le serviteur de celui qui s'en va.

LUIGI.

Libre à toi.

SCÈNE XXII.

LUIGI, THÉCLA, ELCI, MARCO, PAOLO, *qui descend lentement les degrés.*

ELCI, *bas à Thécla.*

Le voici.

THÉCLA.

Je me tais et je pleure.

ELCI, *de même à son père.*

Vous lui direz un mot!

LUIGI.

Non.

MARCO, *à Luigi.*

Faites qu'il demeure,
Ou vos nuits sans repos commencent aujourd'hui,
Et vous aurez chassé le sommeil avec lui.

LUIGI, *à sa mère.*

M'honorer d'un adieu lui semble une bassesse.

THÉCLA.

Il est vrai.

LUIGI

Puis-je alors l'aborder sans faiblesse?

ELCI.

Vous ne le verrez plus.

LUIGI.

C'est lui donner raison;
(*Plus bas, à lui-même.*)
Et je ne puis pas, moi, lui demander pardon!...

MARCO, *à Luigi, tandis que Paolo, qui est descendu, s'éloigne sans détourner la tête.*

Il part.

THÉCLA.

Tout est fini!

LUIGI.

Tout!

ELCI, *qui s'est mise à genoux sur le seuil de la porte, à Paolo.*

Pardon pour mon père!

PAOLO.

Elci!

ELCI.

Vous resterez.

PAOLO, *faisant effort pour sortir.*

Laisse-moi ma colère :
Il a rompu les nœuds dont Dieu nous a liés.

ELCI.

Rien ne pouvait les rompre.

PAOLO.

Il m'a dit...

ELCI, *qui lui met la main sur la bouche en s'élançant à son cou.*

Oubliez!

LUIGI.

Mon frère!

THÉCLA.

Mes enfants!

PAOLO.

Oui, j'oublierai, j'oublie;
Mais, par pitié pour toi, pour moi, qui t'en supplie,
Cesse de m'arrêter; je veux fuir : dans ce lieu
Je vois planer sur nous les vengeances de Dieu;
La foudre gronde.

LUIGI.

Ah! viens.

PAOLO.

C'est le deuil que j'apporte.

THÉCLA.

Le bonheur.

MARCO.

S'il le faut, je garderai la porte.

ELCI.

Et moi, mon prisonnier.

PAOLO, *à sa nièce, qui l'entraine vers la table.*

Que fais-tu, chère Elci?

J'aurais dû résister.

THÉCLA, *à Paolo, en le faisant asseoir.*

Toi, là; ton frère, ici;

Votre mère entre vous.

ELCI, *à Paolo.*

Près de vous votre fille!

MARCO.

Et personne d'absent au banquet de famille!

LUIGI.

Grâce au ciel!

THÉCLA.

Un de moins, tous étaient malheureux.

PAOLO, *à Elci, qui s'empresse de le servir.*

Tu ne penses qu'à moi.

ELCI.

C'est penser à nous deux.

MARCO, *à Paolo.*

Laissez-la vous choyer; je vous dis à l'oreille
Que vous pourrez chez vous lui rendre la pareille.

PAOLO.

Ai-je un chez moi?

LUIGI.

Marco, tu trahis mon secret.

PAOLO.

Comment?...

LUIGI.

Cette maison que mon frère admirait,
C'est la sienne.

PAOLO.

De grâce!...

LUIGI.

Ou tu m'en veux encore,
Ou tu l'accepteras.

PAOLO.

Dieu, que pour lui j'implore,
Tu l'entends!

THÉCLA, *à Paolo.*

Prends, mon fils.

ELCI, *à Paolo.*

Ces fruits, ils sont à vous;
Car dans votre verger je les ai cueillis tous.

PAOLO.

Toi!

MARCO.

Quand mettrai-je à bas vos blés qui sont superbes?
Je suis prêt.

LUIGI, *à Paolo.*

De mes mains j'irai lier tes gerbes.

THÉCLA.

Moi, les compter.

ELCI.

Et moi, me mêlant aux glaneurs,
De vos épis tombés leur faire les honneurs.

PAOLO.

Mon cœur est inondé d'une ivresse inconnue.

LUIGI, *à son frère, en lui montrant Marco.*

Tu permets qu'un vieillard boive à ta bienvenue?

MARCO, *à Elci qui lui verse à boire.*

Jusqu'aux bords!

LUIGI, *qui se lève, ainsi que tous les convives.*

A l'ami qui s'est fait désirer,
Mais dont rien désormais ne peut nous séparer!

THÉCLA.

Par qui de mes beaux ans la verdeur va renaitre!

ELCI.

Que j'appris à chérir avant de le connaître!

MARCO.

A l'enfant bien-aimé pour qui j'ai fait des vœux,
Lorsque l'eau du baptême a mouillé ses cheveux!

PAOLO.

Qu'à son banquet céleste ainsi Dieu nous rassemble!

MARCO, *exalté.*

Oui, tous les braves gens y trinqueront ensemble:
Vous et lui.

PAOLO, *sévèrement.*

Tu le crois?

MARCO.

Quand je me porte bien;
Indisposé, j'ai peur et n'affirme plus rien.
Mais un beau jour d'octobre, où la récolte donne,
Vient-il me ranimer, plus gaillard, je raisonne;
Comment? en jardinier. Je me dis: Les humains
Ressemblent aux fruits mûrs qui tombent dans nos [mains,
Nous jetons les mauvais; pour les bons, qui s'informe
S'ils diffèrent de goût, de couleur et de forme?
Ainsi de nous, le jour où comme eux nous tombons,
Dieu ne fait que deux parts: les mauvais et les bons.

PAOLO.

Ta morale, Marco, me semble peu sévère.

ELCI, *vivement.*

La faute en est au vin dont j'ai rempli son verre.

THÉCLA, *en regardant Marco d'un air mécontent.*

Soit; mais...

LUIGI.

Un voyageur a besoin de sommeil:
Va reposer, mon frère.

THÉCLA, *à Paolo.*

Adieu jusqu'au réveil.

ELCI.

Ici pour vous revoir je serai la première.

THÉCLA, *à Luigi.*

J'y viendrai, cette nuit, le front dans la poussière,
Conjurer le Seigneur d'être avec toi demain.

PAOLO, *à part.*

Demain, grand Dieu!

MARCO *à Paolo, en lui indiquant sa chambre.*

Faut-il vous montrer le chemin?

PAOLO.

Je le sais; va dormir.

MARCO.

De grand cœur; jamais homme,
Si l'homme heureux dort bien, n'aura fait meilleur som-
[me.

SCÈNE XXIII.

PAOLO, LUIGI, *qui prend un flambeau pour se retirer.*

PAOLO.

Luigi!...

LUIGI.

Que veux-tu, frère?

PAOLO.

Un dernier entretien.

LUIGI.

Crois-moi; pour mon repos autant que pour le tien,
Il vaut mieux l'ajourner.

PAOLO.

Non, car je le redoute.

LUIGI.

Tu me pardonneras un refus qui me coûte :
Je ne dois sur mon lit me jeter qu'un instant;
A minuit je me lève, et c'est en méditant
Que j'attendrai le jour.

PAOLO.

Pourquoi?

LUIGI.

De te l'apprendre
Le temps n'est pas venu.

PAOLO.

Reste; un mot peut me rendre
La paix dont j'ai besoin pour que du haut des cieux
Le sommeil qui me fuit descende sur mes yeux.
Si ce mot consolant expire dans ta bouche,
Passer toute une nuit si voisin de ta couche,
Je ne le puis; j'ai peur d'y faire un rêve affreux :
Je sortirai d'ici; j'y serais ..

LUIGI.

Malheureux?
Peux-tu l'être avec nous?

PAOLO.

Bien malheureux, sans doute,
Désespéré, Luigi.

LUIGI.

Ta main est froide.

PAOLO.

Ecoute!...
N'as-tu rien entendu?

LUIGI.

Rien qui m'alarme.

PAOLO.

Eh! quoi!
Aucun avis du ciel n'est venu jusqu'à toi?

LUIGI.

J'entends les vents gémir dans la cime des hêtres,
La pluie à coups pressés bat contre les fenêtres;
Un orage en passant trouble la paix des nuits.

PAOLO.

Rien d'étrange pour toi ne se mêle à ces bruits?
Mais les vents, quand leur souffle, autour des sépultu-
[res,
Prête à l'arbre des morts de si tristes murmures;
La foudre, quand ses feux, en sillonnant les airs,
Blanchissent les tombeaux de leurs pâles éclairs;
Non, la foudre et les vents, dans l'horreur des ténèbres,
Sans un ordre de Dieu, n'ont pas ces voix funèbres.

LUIGI.

Rappelle ta raison.

PAOLO.

Ma raison! devant lui
Qui peut mettre sa force en un si frêle appui?
La foi nous soutient seule; et tu trahis la tienne.
Mais ce mot où j'aspire, il faut que je l'obtienne;
Je veux te l'arracher : dis-moi, tu le diras,
Que sous l'œil irrité de ce Dieu dont le bras,
En suspens pour frapper, choisit déjà la place,
Tu sens s'évanouir ta sacrilége audace.

LUIGI.

Ce serait t'abuser.

PAOLO.

Réponds, jure qu'au moins
Ce jour où du forfait les cieux seraient témoins,
Ce jour, déjà mortel même avant qu'il arrive,
Qui soulève mon sein d'une horreur convulsive,
Décolore mon front, fait fléchir mes genoux,
Ce jour de désespoir est encor loin de nous.

LUIGI.

Il est prochain.

PAOLO.

Qu'il n'ait ni lendemain, ni veille;
Qu'il ne soit pas, ce jour! Si sa clarté m'éveille,
Ce sera pour gémir, pour te pleurer absent.
O mon bien-aimé frère! ô mon ami! mon sang!
Toi, frappé sur l'autel! par qui? c'est impossible!
Repens-toi; tu le veux!... Il le veut; Dieu terrible,
Ne le condamnez pas. Faut-il pour t'attendrir,
A ton cou suspendu, de mes pleurs te couvrir?
Repens-toi; tu les sens inonder ta poitrine;
Faut-il, pour amollir ton orgueil qui s'obstine,
Que, navré de douleur, que, palpitant d'effroi,
Je me traîne à tes pieds? M'y voici : repens-toi,
Repens-toi; n'attends pas que Dieu, qui te menace,
Marque ton front maudit du sceau que rien n'efface,
Et, laissant choir le coup que sa pitié retient,
Dise à l'éternité : Prends ce qui t'appartient!
Ah! repens-toi, Luigi.

LUIGI.

Ton espoir n'est qu'un songe;
Dois-je, en le confirmant, m'abaisser au mensonge?
Je n'y descendrai pas.

PAOLO.

Tu te perds.

LUIGI.

Mon erreur,
Je la désavoûrai sans remords, sans terreur...

PAOLO.

Mais tu te perds, te dis-je!

LUIGI.

Et ce grand sacrifice,
Qu'impose à ma raison la céleste justice,
Que ne peut retarder aucun effort humain...

PAOLO.

Tais-toi.

LUIGI.

Je l'offrirai...

PAOLO.

Ne dis pas quand!

LUIGI.

Demain.

PAOLO, *tombant sur un siége.*

C'est demain!

LUIGI.

Tu sais tout. S'il est vrai que tu m'aimes,
Après l'acte accompli, nous resterons les mêmes:
Si je te fais horreur, j'aimerai seul, et Dieu
Jugera qui de nous suit son précepte. Adieu,

(*Revenant sur ses pas pour lui serrer la main.*)

Ou plutôt à revoir!

SCÈNE XXIV.

PAOLO.

Demain! Ce mot funeste
A de ma vie éteinte anéanti le reste,
Et, brisé sous le coup, mon cœur sans battement
A semblé de terreur s'arrêter un moment.
Relevez, ô mon Dieu, ma force défaillante.
Demain!... La voilà donc cette veille sanglante!
Elle avance dans l'ombre; elle expire à minuit:
Qu'aura-t-il fait ce bras quand finira la nuit?
Il tombe inanimé. Dois-je fuir?... Je l'ignore.
Celui que j'aimais tant, que j'aime plus encore,
C'est là qu'il s'est assis au banquet du retour;
Là, je l'ai vu, pleurant, souriant tour à tour,
Épancher de son cœur la gaîté familière;
Là, ma coupe a touché sa coupe hospitalière;
J'ai rendu vœux pour vœux à sa vieille amitié,
Et du pain qu'il m'offrait j'ai rompu la moitié.

(*Se levant.*)

Arrière! loin de moi cet acte horrible, infâme!
Fuyons; sauvons sa vie; ah! fuyons...

(*S'arrêtant tout à coup.*)

Mais son âme!
Il la perd; il se damne; et le ciel, qui pour lui
Se fermera demain, peut s'ouvrir aujourd'hui...
Je ne sais quel pouvoir agit sur tout mon être;
L'ardeur d'un vin fumeux bouillonne en moi peut-être:
Par le jeûne affaibli, devais-je à ce poison
Redemander ma force et livrer ma raison!

(*Avec terreur, après s'être recueilli un moment.*)

Ce n'est pas sa vapeur qui dans mon sein fermente;
Je lutte contre Dieu dont l'esprit me tourmente;
Oui, c'est Dieu, je m'épuise en efforts impuissants;
Dieu qui m'abat sous lui!

(*Se laissant tomber à genoux.*)

C'est Dieu même!... Je sens
Passer dans mes cheveux son souffle qui me glace;
Il va venir, il vient me parler face à face,
Et je tremble, agité de ce frémissement
Dont nous tremblerons tous au jour du jugement.
Paolo!... Par mon nom je l'entends qui m'appelle.
Si j'obéis, Seigneur, doit-il mourir fidèle?
Pour le régénérer il suffit d'un remord:
Dites que son salut doit sortir de sa mort.
« Frappe et sauve! »

(*Se relevant.*)

Il l'a dit: voici l'heure!... Ah! pardonne
Colère du Très-Haut, si ta voix me l'ordonne,
A ta voix frissonnant, si je suis plein de toi,
Un ordre encor! un signe! et marche devant moi.

(*S'avançant vers la chambre de Luigi.*)

Marche et je te suivrai, marche, sainte colère,
Consume et purifie, immole, régénère.
Mais, un signe! un seul mot!... Si l'ordre est répété
Je ne le verrai plus que dans l'éternité.
Ciel! ma mère.

SCÈNE XXV.

PAOLO, *à la porte de la chambre de son frère;* THÉCLA, *les yeux attachés sur la Bible et absorbée dans sa lecture.*

THÉCLA, *après s'être assise.*

Prions pour Luigi qui sommeille.
Du sacrifice enfin c'est aujourd'hui la veille:
Dieu, de t'offrir mon fils le moment est venu.
Meure en lui le pécheur qui t'avait méconnu...

PAOLO.

Que dit-elle?

THÉCLA.

Et vers toi que le chrétien s'élance!
Tu l'entends: ton oracle a rompu le silence.
Oui, ce livre inspiré, je l'ouvris au hasard,
Et le verset du texte où tomba mon regard
Me dit qu'en l'acceptant tu bénirais l'offrande;

(*Debout et avec exaltation.*)

Car voici, Saint des saints, ce que ta voix commande:

PAOLO.

J'écoute.

THÉCLA, *lisant la Bible.*

« Prends celui que tu aimes, ton unique sur la terre,
« et va me l'offrir en holocauste! »

PAOLO, *qui s'élance dans la chambre.*

J'obéis.

THÉCLA.

Couronnant mes efforts,
Achève, Dieu vainqueur, fais-moi boire à pleins bords
Les pures voluptés dont ta coupe est remplie:
Que je jouisse enfin de mon œuvre accomplie,
Dans la joie et l'orgueil de la maternité;
Achève et mets le comble à ma félicité!
Qu'entends-je?...Crainte vaine!...Il veillait, il médite;

(*Paolo sort à pas lents de la chambre et vient s'appuyer sur la rampe de l'escalier.*)

D'une ardente ferveur l'émotion l'agite,

Et ces sons étouffés qui me glaçaient d'effroi...
Non, des gémissements arrivent jusqu'à moi.

LUIGI, *en dehors.*

Paolo!

PAOLO.

Je succombe.

THÉCLA.

Il appelle son frère.
Ah! courons; je frémis.

SCÈNE XXVI.

PAOLO.

Ombre de mon vieux père,
Murmure à son chevet des mots de repentir,
Et sauve en l'assistant l'âme qui va partir!
Je ne le puis.

(*Aux cris que pousse Thécla.*)

Où fuir cette voix déchirante?

SCÈNE XXVII.

PAOLO, ELCI, *qui s'élance vers lui au moment où il va sortir.*

ELCI.

Arrêtez!

PAOLO.

Encor vous!...

ELCI.

Calmez mon épouvante.

PAOLO.

C'est Dieu qui l'a voulu.

ELCI.

Quoi?

PAOLO.

C'est vous : sur le seuil
Ne vous ai-je pas dit que j'apportais le deuil?

ELCI.

Il est ici!

PAOLO.

La mort!

ELCI.

Elle a frappé!

PAOLO.

Sans crime;
Par devoir.

ELCI.

Qui?

PAOLO.

Priez!

ELCI.

Pour qui?

PAOLO.

Pour la victime.

ELCI.

Quelle est-elle?

PAOLO.

Un pécheur qui lutte près de nous
Entre l'enfer et Dieu.

ELCI.

Je frissonne.

PAOLO.

A genoux!
Priez, enfant, priez; l'éternelle clémence
Ne repoussera pas les vœux de l'innocence.

SCÈNE XXVIII.

PAOLO, ELCI, THÉCLA, *puis* LUIGI.

THÉCLA, *du dehors.*

Sanglant! frappé dans l'ombre!... Un meurtre!... Des [secours!

(*En entrant.*)

Des secours!... Non!... mort!

ELCI.

Mon père!

THÉCLA.

Elci, viens, cours!
Viens, mon fils, courons tous; qu'il rouvre sa paupière
Sous les embrassements de sa famille entière!

ELCI, *apercevant Luigi.*

Ah! que vois-je? c'est lui!

THÉCLA, *qui s'élance pour le soutenir.*

Ton père assassiné!

LUIGI.

Paolo! ton ami jusqu'à toi s'est traîné.

PAOLO, *à part.*

Mon ami!

ELCI, *à son père.*

Mes baisers vous rendront à la vie;
Ils vont vous ranimer.

LUIGI, *se laissant tomber sur un siége.*

La force m'est ravie.

THÉCLA, *à Paolo.*

Vois mes pleurs, vois le sang qui coule de son sein!
Cours, Paolo; poursuis, punis son assassin;
Venge-nous tous.

LUIGI, *à Paolo.*

Demeure; un mourant te l'ordonne;
Pardonne à l'assassin comme je lui pardonne.

PAOLO.

Ah! Luigi!...

LUIGI.

Dans tes bras presse-moi, mon Elci!
Des ombres du tombeau mon regard obscurci,
Sur ces traits adorés que la douleur altère,
Cherche encore un rayon du bonheur de la terre.
Enfant, je vais dormir de mon dernier sommeil,
Je ne te verrai plus me sourire au réveil.

THÉCLA.

Pense au ciel et renie un culte abominable!

PAOLO.

Crains ton juge et reviens à la foi véritable!

THÉCLA.

Abjure et sois chrétien!

PAOLO.

Crois et sois enfanté
Par une mort chétienne à l'immortalité!

ELCI.

Non, ne me quittez pas!

LUIGI.

La peur de ta colère
N'affaiblit point, Seigneur, la raison qui m'éclaire;
Et ce que j'aurais fait pour vivre sous ta loi,
Je le fais en mourant pour me rejoindre à toi:

(*Se levant soutenu par Elci et Thécla.*)

J'abjure.

THÉCLA.

Il est sauvé!

PAOLO.

Perdu!

ELCI.

Votre croyance,
Je l'embrasse, ô mon père! elle est mon espérance:
Je vous suivrai du moins.

PAOLO, *à lui-même.*

Dieu, tu m'as donc trompé?

LUIGI, *d'une voix éteinte.*

Nous devons nous revoir : le coup qui m'a frappé
N'a pu rompre les nœuds d'une amitié si tendre...
Je vous quitte ici-bas... mais... je vais vous attendre!

ELCI.

Il expire!

THÉCLA, *relevant avec une morne douleur la tête de Luigi et lui donnant un baiser sur le front.*

Mon fils!...

(*Avec explosion.*)

Ah! que le meurtrier,
Rebut des siens, horreur de son propre foyer,
Fuyant sa solitude et partout solitaire,
Privé de l'eau, du feu, sans abri sur la terre
Où s'arrêter le jour, où s'étendre le soir,
Et sans repos, s'il vit, et s'il meurt, sans espoir,
Soit maudit par le prêtre à son heure suprême,
Maudit par tous, maudit par son père lui-même,
Maudit par celle enfin dont les flancs ont porté
Cet exécrable fruit de leur fécondité!
Cieux, entendez ce cri de ma douleur profonde;
Vengez-moi, justes cieux, moi, qui suis seule au monde,
Moi, qui n'ai plus de fils!...

(*Se tournant vers Paolo, en lui tendant les bras.*)

Ah! pardon! qu'ai-je dit?
Il m'en reste un encor.

PAOLO, *qui la repousse et s'enfuit épouvanté.*

Non, vous l'avez maudit!

FIN D'UNE FAMILLE AU TEMPS DE LUTHER.

EXAMEN CRITIQUE D'UNE FAMILLE AU TEMPS DE LUTHER

PAR M. PROSPER POITEVIN.

Présenter au théâtre un ouvrage simple et sévère, une tragédie en dehors du cadre habituel et d'où l'amour, cette inépuisable source d'intérêt, fût exclu; peindre des passions qui ne sont plus les nôtres, des sentiments qui ne peuvent éveiller aucune sympathie; s'imposer, par le seul amour de l'art, la difficile tâche de reproduire des caractères entièrement effacés, c'était sans contredit, dans ce siècle de folles témérités, une tentative si sérieusement téméraire, qu'un grand succès pouvait seul la justifier.

Ce succès, *Une Famille au temps de Luther* l'a obtenu : nous en félicitons d'autant plus sincèrement M. Casimir Delavigne, que nous sommes convaincu que, dans la liste de ses nombreux triomphes, il n'assignera pas à celui-ci la dernière place. Mais, disons-le, ce succès, si honorable qu'il soit pour l'auteur, n'est pas moins honorable pour le public qui a su donner, en cette circonstance, une haute et incontestable preuve d'intelligence et de bon goût; car l'extrême simplicité du sujet, la sévérité de la forme, la couleur antique qui se reflète sur presque toutes les parties du drame, donnaient à cette tragédie un caractère si inaccoutumé, une physionomie si nouvelle, que le poëte devait craindre qu'habitué aujourd'hui à des émotions communes et vulgaires, le parterre ne lui tînt pas compte du mérite et de la hardiesse de son œuvre.

On a souvent répété que M. Casimir Delavigne entait prudemment ses succès sur des idées auxquelles il savait acquises d'avance les sympathies de la foule, et qu'il n'osait jamais au théâtre que ce qu'on y peut oser sans péril. A ces accusations étranges un autre se serait empressé de répondre par une préface; M. Casimir Delavigne a mieux aimé répondre par deux ouvrages : à chacun sa manière; mais à coup sûr celle-ci vaut au moins l'autre, et de toutes les réfutations, aucune n'eût pu être, selon nous, aussi formelle et aussi péremptoire que *les Enfants d'Édouard* et *Une Famille au temps de Luther*.

Quelles sont, en effet, les idées populaires ayant cours qu'ait flattées et caressées l'auteur dans la première? Quelles sont les inutiles traditions consacrées au théâtre dont il ne se soit pas affranchi dans la seconde? Et, dans ce temps, où est le poëte qui ait obéi à son inspiration avec plus d'indépendance, et qui ait su concilier, avec un dédain plus manifeste de règles vieillies, plus de respect pour ce qu'il y a d'immuable et d'absolu dans l'art?

M. Casimir Delavigne ose au théâtre tout ce qu'on y peut oser avec convenance; il se garde bien, et nous lui en savons un gré infini, de pousser la hardiesse poétique au delà. Un goût sûr, une profonde connaissance de la scène, le garantissent de ces inconcevables écarts auxquels le mauvais goût d'un temps ou d'un siècle peut bien applaudir, mais que condamne la raison qui, elle, est de tous les temps et de tous les siècles :

> Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
> Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
> Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

Oui, assurément, il est des licences que l'art lui-même conseille et autorise : le vieux et sévère législateur de notre Parnasse en convient. Il a trouvé fort naturel que, de son temps, Corneille et Molière aient, dans quelques-uns de leurs ouvrages, secoué le joug d'une poétique exigeante à l'excès et gênante pour eux hors de tout propos : et aujourd'hui personne ne blâmerait un auteur qui saurait, comme eux, se révolter avec intelligence contre la règle, et l'enfreindre au profit de l'art.

Mais, sous prétexte de suivre leur exemple, peut-on se permettre de fouler aux pieds toutes les idées reçues, et de s'abandonner sans frein à ses capricieuses et bizarres inspirations? S'il est des règles arbitraires dont on peut s'affranchir sans danger, n'est-il pas aussi des principes invariables qu'il faut nécessairement respecter, des lois qu'on ne peut enfreindre sans péril? Travailler de ses deux mains à briser tout entier le vieux moule comme s'il n'en pouvait plus sortir de chefs-d'œuvre, n'est-ce pas agir en Érostrate et faire de la profanation un moyen de célébrité?

Aucun homme de sens, aucun écrivain qui se respecte ne se montrera jaloux d'une pareille gloire. Il est beaucoup plus commode, nous en convenons, de se faire un rapide renom par la bizarrerie et l'incohérence des conceptions, par l'âpreté et la *sauvagerie* du style, que de se distinguer par des œuvres dont le fond soit simple et la forme noble et sévère : aussi peu d'écrivains se condamnent-ils volontiers au laborieux enfantement qu'exigent les ouvrages de ce genre. Il faut, pour lutter victorieusement contre les obstacles que l'art oppose, une étendue et une flexibilité d'esprit que la nature n'a pas accordées à tous, et ceux qui proclament la nécessité d'une réforme complète au théâtre trahissent, selon nous, à leur insu, le secret de leur impuissance.

M. Casimir Delavigne, dans sa tragédie d'*Une Famille au temps de Luther*, ne s'est pas certes montré l'esclave de toutes les règles en vertu desquelles les tragédies étaient habituellement conçues autrefois; mais il a respecté celles qu'il n'est permis à personne de violer : il a donc usé de son droit de poëte sans en excéder les limites. Il a su, à l'aide de moyens simples et naturels, produire au théâtre avec intérêt le duel entre deux croyances rivales, entre deux fanatismes haineux et implacables. Ce n'est pas par des effets multipliés de scène, par le choc des événements et des situations qu'il a voulu nous émouvoir, il a même négligé à tel point l'avantage qu'il eût pu tirer de ces ressources, qu'il nous initie franchement et tout d'abord au secret de son dénoûment, un des plus dramatiques et des plus terribles qui soient peut-être au théâtre. Mais quelle tendre émotion n'excite-t-il pas en notre âme par le seul développement des caractères, par la peinture savante des passions dont il a animé ses différents personnages! Que d'habiles contrastes, que d'oppositions heureuses dans les sentiments de ceux mêmes que réunit la communauté des croyances!

Les principes religieux de Thécla et de Luigi émanent de la même source; cependant quelle diversité de nuances entre le protestantisme de l'un et celui de l'autre! Luigi voit dans la réforme la tolérance, le retour à la raison; Thécla, un changement complet de doctrine, la substitution d'un enthousiasme à un autre. Qu'ils soient ou non ses coreligionnaires, l'un regarde tous les hommes comme des amis et des frères; tandis que l'autre, dans l'emportement et l'exagération de son zèle, va presque jusqu'à maudire la mémoire de son époux, mort sans avoir voulu abjurer sa foi première.

D'un autre côté, quelle différence encore entre le catholicisme de Paolo et celui du vieux Marco! Chez celui-ci, quelle raison éclairée, quelle douceur évangélique et chrétienne! Chez celui-là, quelle aveugle exaltation, quel ardent fanatisme! Marco ne divise pas les hommes en catholiques, protestants, musulmans ou juifs, mais en bons et mauvais, et il trouve dans son âme autant d'amour pour les uns que d'indulgence pour les autres. Mais Paolo, élevé à Rome, dans les sentiments d'une piété inflexible, ne verrait, lui, dans son bien-aimé frère, qu'un implacable ennemi, s'il abandonnait jamais l'étendard de la foi pour passer sous le drapeau de l'examen.

De ce conflit de croyances opposées et de sentiments extrêmes, quel intérêt puissant le poëte n'a-t-il pas su faire découler! La raison aux prises avec le fanatisme devait succomber : et en effet elle succombe; mais voyez l'art merveilleux avec lequel M. Casimir Delavigne prépare et amène sa terrible catastrophe.

Paolo ignore que son frère est décidé à abjurer; s'il a quitté l'Italie, c'est qu'il a craint pour Luigi la funeste influence de Thécla; il arrive donc avec la ferme résolution d'empêcher un pareil crime; il entend n'être séparé de son frère ni dans ce monde ni dans l'autre; la vie éternelle de Luigi lui est mille fois plus chère que sa vie mortelle et périssable, et il sent que pour sauver la première il trouverait, au besoin, dans son amitié et dans son zèle, le courage de faire à Dieu, sans hésitation, le sacrifice de la seconde.

La sanglante résolution de Paolo est irrévocable: lui révéler le

secret qu'il ignore, c'est le pousser au fratricide. Qui donc lui apprendra la vérité? Ce ne sera évidemment ni Luigi, ni Marco : le poëte aurait-il voulu faire peser sur Théela la responsabilité de cette funeste révélation ? Est-ce elle qui, dans l'orgueil de son triomphe, dira à Paolo : Ton frère abjure demain? Oh ! que M. Delavigne est bien trop habile pour commettre une pareille faute : un mot imprudent, une demi-confidence, même involontaire, eût rendu Théela odieuse, il n'a pas voulu qu'on puisse reprocher à une mère le meurtre de son enfant. C'est Elci, simple et innocente jeune fille, qui, en implorant l'indulgence de son oncle pour sa grand'mère, apprend à Paolo, sans songer même qu'elle le lui révèle, un secret dont elle le croyait instruit depuis longtemps.

Cette scène charmante, et qui se termine d'une manière si dramatique et si inattendue, produit une péripétie complète dans les sentiments de Paolo : le frère disparaît à nos yeux pour faire place à l'ardent religionnaire : une querelle s'engage alors entre lui et Théela qui survient, querelle violente des deux parts, car les deux fanatismes se trouvent en présence, et leur haine s'exhale et déborde avec la plus incroyable violence. Luigi arrive, mais trop tard ; car il entend sa mère adresser à Paolo ces paroles terribles :

> Va donc, fuis, porte ailleurs ta piété farouche ;
> Rome te tend les bras ; fuis les miens, fuis ces lieux ;
> Mère, frère, pays, fuis tout : dans ses adieux
> Celle qu'un fils ingrat traite ici d'étrangère
> N'a plus de fils en lui, puisqu'il n'a plus de mère.

C'en est fait désormais de ce bonheur que le retour de Paolo avait fait espérer à Luigi, de cette douce union de famille qu'il avait rêvée : cependant il cherche à calmer Paolo. Une discussion engagée amicalement alors entre les deux frères dégénère bientôt en une dispute vive et passionnée ; car Paolo fait intervenir le nom de Luther, et Luigi, qu'une attaque dogmatique eût trouvé calme, ne peut se contenir en entendant outrager celui qu'il regarde comme un réformateur inspiré. Il y a dans cet incident, bien simple en apparence, une grande preuve de tact de la part du poëte : il est en effet de notre nature de nous irriter bien plus à propos des hommes qu'à propos des choses dont ils sont la vivante expression.

Luigi s'emporte au point de chasser son frère, et Théela, en apprenant ce qui s'est passé, redevient mère, et s'écrie avec désespoir :

> Et vous ne l'avez pas,
> Quand il a dit : « Je pars, » retenu dans vos bras?

La scène de la réconciliation, scène neuve au théâtre, est d'une simplicité et d'une beauté tout à fait antiques : nous ne connaissons aucune situation d'un intérêt plus vrai et plus touchant.

La nuit arrive, et la famille, heureuse du rapprochement qui s'est opéré, se sépare... Mais Paolo retient Luigi, il veut savoir la vérité tout entière : celui-ci hésite d'abord, puis il avoue enfin qu'il doit abjurer le lendemain. A ces mots, Paolo frémit; car il entend une voix qui lui crie : Sauve ton frère ! Il essaie donc, mais en vain, de le détourner de sa funeste résolution ; il conjure, supplie et pleure ; Luigi reste inflexible, et s'éloigne en adressant à Paolo ces paroles chrétiennes :

> . . . . . Tu sais tout : s'il est vrai que tu m'aimes,
> Après l'acte accompli nous resterons les mêmes :
> Si je te fais horreur, j'aimerai seul, et Dieu
> Jugera qui de nous suit son précepte... Adieu.

Mais le démon du fanatisme l'emporte. Paolo, croyant obéir à l'ordre de Dieu, frappe Luigi endormi. Toute la famille accourt aux cris de la victime, et là, fidèles à leurs caractères, Théela et Paolo, dont le crime n'est pas soupçonné, se disputent le mourant au profit de leur croyance. Avant d'expirer Luigi abjure, et Paolo, souillé d'un crime inutile, s'enfuit chargé de la malédiction de sa mère.

Rien de plus simple assurément que cette action ; il fallait que le poëte fût bien sûr de lui pour oser la transporter en ce temps-ci au théâtre ; mais quel sujet si ingrat et si stérile ne serait pas pour M. Casimir Delavigne un moyen assuré de succès? Et ici, quelle richesse de détails, quelle ravissante poésie ! Dans *Une Famille au temps de Luther* se trouvent réunies toutes les qualités qui caractérisent le beau talent de M. Delavigne : une grande sagesse de conception, un sentiment exquis des convenances, une merveilleuse flexibilité de style, une raison toujours élevée, et pour tout dire enfin, un esprit si franc et si vrai, qu'il n'est autre chose que la raison parée et embellie.

Comment s'étonner qu'avec un talent si fécond en ressources, chacun de ses ouvrages soit pour l'auteur une nouvelle occasion de triomphe ?



LA POPULARITÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 1er DÉCEMBRE 1838.

A MON FILS.

Cher espoir de deux cœurs, comme leur doux tourment,
A toi cette œuvre au théâtre applaudie!
Ces vers qu'à peine, ami, tu liras couramment,
Ta mère veut que je te les dédie.

Lorsqu'au lever du jour la blanche épine en pleurs
Aux pommiers blancs refleurit enlacée,
Que la Saint-Adjutor, toute blanche de fleurs,
Rit au vallon comme une fiancée [1];

J'y rêvais, à ces vers, sur l'herbe où nous tremblons
Pour un faux pas fait par toi quand tu joues,
Où tu viens méchamment tendre tes cheveux blonds
A nos baisers qui cherchent tes deux joues.

Maintes fois ce long mot, la popularité,
Mes yeux t'ont vu l'épeler dans l'histoire,
Et grâce au doigt charmant sur la ligne arrêté,
Grâce à ta mère, en sortir avec gloire.

Triomphant je riais; elle, riait aussi.
Tu lisais, toi, ce mot sans le comprendre:
Jeux, bruits, folâtres soins t'en ôtent le souci,
Et de longtemps tu ne le voudras prendre.

Mieux te plaît, n'est-ce pas, glisser à ton réveil
Tes doigts furtifs sous les feuilles humides,
Où le fraisier des bois cache un fruit moins vermeil
Que l'incarnat de tes lèvres avides!

Mieux te plaît, cher démon, quand des papillons bleus,
Nacrés, dorés, l'essaim brillant t'appelle,
Sur les roses de mai te jouer avec eux
Dans les rayons où leur vol étincelle;

Mieux encor, sur tes pas traîner en souverain
L'énorme chien, qui, la tête pendante,
Souffre, géant soumis, que ta petite main
Insulte aux crocs de sa gueule béante.

Esclave aussi terrible et plus souvent flatté,
Le peuple est doux aux maîtres qu'il tolère,
Et ce qu'on nomme, enfant, la popularité,
C'est son amour qu'un rien change en colère;

Amour plus fugitif que n'est la goutte d'eau,
Ta gloire, à toi, quand ton souffle en colore
Le globe qui, tremblant au bout du chalumeau,
Te semble un monde, éclate et s'évapore.

Amour dont cependant tu dois peut-être un jour
Poursuivre aussi la faveur passagère;
Et, ce jour-là venu, bien verras à ton tour
Qu'il n'est trompeur, cet écrit de ton père.

A l'heure de l'épreuve, ô mon fils, puisses-tu,
Le relisant d'une voix attendrie,
D'un saint tressaillement frémir pour la vertu,
D'un pur amour au nom de la patrie!

Puisses-tu!... Mais va, cours : sur ton front soucieux
Je vois passer une ride légère,
Et, las de ton repos, en ouvrant de grands yeux,
Tu sembles dire : Est-ce fini, ma mère?

Cours, jette aux vents l'ennui; sois fier, en me quittant,
De ressaisir ta jeune indépendance.
Ces vers écrits pour toi valent-ils un instant
Que je vole, mon fils, à tes beaux jours d'enfance?

Jours printaniers, jours frais, les plus aimés des jours,
Dont les vieillards en pleurant se souviennent;
Qu'à peine on a sentis, qu'on regrette toujours,
Et qui, passés, jamais plus ne reviennent.

[1] Fête du hameau de la Madeleine, au mois d'avril.

PERSONNAGES.

Sir Gilbert LINDSEY.
Édouard LINDSEY, son fils.
Lord DERBY.
Le chevalier CAVERLY.
MORTINS.
GODWIN.
Thomas GOFF.
WILLIAM, domestique d'Édouard.
Un Domestique de lord Derby.
Un Domestique de sir Gilbert Lindsey.
Lady STRAFFORD, nièce de lord Derby.
Électeurs, Chefs d'ateliers, de métiers, etc.

ACTE PREMIER

(*Un salon chez Édouard Lindsey: trois grandes fenêtres au fond, deux portes latérales.*)

SCÈNE I.

Sir GILBERT LINDSEY, ÉDOUARD, CAVERLY, MORTINS.

(*On les entend d'une salle à manger voisine.*)

ÉDOUARD.

A la gloire civile!

MORTINS.

Au peuple!

CAVERLY.

Au ministère!
(*Éclat de rire général.*)

SIR GILBERT.

Au pays!

SCÈNE II.

Sir GILBERT LINDSEY, *entrant;* ÉDOUARD, *qui le suit.*

SIR GILBERT.

Dans son toast, chacun son caractère :
Caverly, qui veut l'ordre avant la liberté,

Prône le ministère et porte sa santé;
Radical dans le cœur, ton jeune camarade,
Mortins, nomme le peuple en vidant sa rasade;
Moi qui vis tout changer, ministres, peuple et roi,
Je suis pour ce qui tient, pour le pays; et toi,
L'aigle de nos débats, toi de qui la parole
Domine au parlement, tu bois à ton idole,
A la gloire.

ÉDOUARD.

Je l'aime.

SIR GILBERT.

Eh! comment t'en blâmer?
L'éloge excite un cœur qui s'en laisse charmer;
Mais crains l'opinion : c'est une enchanteresse.

ÉDOUARD.

Je veux, tout en l'aimant, gouverner ma maîtresse;
Et, pour y parvenir, ne suis-je pas resté
Exempt d'ambition comme de vanité?
Premier des aldermans, sans faire un pas peut-être
J'étais lord-maire; eh bien! j'ai dédaigné de l'être.
D'un domaine aujourd'hui Londres m'enrichissant,
A souscrit malgré moi ce don reconnaissant,
Et je viens à mon tour d'en doter ses hospices.
En vain l'opinion veut payer mes services;
Elle me devra tout : que lui devrai-je? rien,
Rien qu'un pouvoir plus grand pour accomplir le bien.
Mais je saurai fixer sa faveur infidèle,
Je la dominerai; car je prends pour modèle
Ce vertueux Névil, que la chambre a perdu,
Qui, ferme sur l'autel, n'en est pas descendu,
Qui d'un deuil unanime a couvert nos murailles,
Et dont un peuple entier suivra les funérailles.
Oui, je veux, comme lui, des partis respecté,
Garder jusqu'à la fin ma popularité;
Et si, tout chargé d'ans, comme lui je succombe,
En immortalité la changer sur ma tombe.

SIR GILBERT.

Sublime honneur, mais rare! Adieu, ton déjeuner
M'a fait quitter mes champs, et j'y vais retourner.
(*Montrant la salle à manger.*)
Rejoins-les.

ÉDOUARD.

De flacons la table est bien garnie,
Et mes vins, mieux que moi, leur tiendront compagnie.
Nous nous voyons à peine.

SIR GILBERT.

A qui la faute?

ÉDOUARD.

Hélas!

SIR GILBERT.

Que ne viens-tu, mon fils, causer sous mes lilas?

ÉDOUARD.

Le puis-je?

SIR GILBERT

Quoi! j'habite à trois milles de Londre,
Et de m'y visiter tu ne peux plus répondre.

ÉDOUARD.

De nos droits qu'on attaque assidu défenseur,
Je combats d'Harrington le pouvoir oppresseur.
Ce ministre aujourd'hui ne veut-il pas suspendre
Notre *habeas corpus*...

SIR GILBERT.

Il s'en flatte.

ÉDOUARD.

Et nous prendre
Quinze ou vingt millions avec la liberté,
Si nous votons son bill par les lords adopté?

SIR GILBERT.

La question est grave; et toi qui la décides,
Dois-tu lui refuser une arme et des subsides?
Le Prétendant triomphe, il marche; ses progrès
Peuvent à bien des cœurs préparer des regrets.

ÉDOUARD.

Erreur!

SIR GILBERT

Tu crois?

ÉDOUARD.

Mortins, l'honneur de notre presse,
D'Harrington sur ce point a démasqué l'adresse;
On veut nous effrayer de ce coup hasardeux,
Qui, loin de l'ébranler, raffermit George Deux.

SIR GILBERT.

Puisqu'il en est ainsi, grave orateur, j'espère
Que sir Gilbert Lindsey, votre honorable père,
A sa table, demain, vous aura, s'il vous plaît,
Dût quelque bill nouveau vous saisir au collet.

ÉDOUARD.

A vous, et de grand cœur! Demain point de séance;
Le cabinet tremblant prévoit sa déchéance,
Et, pour gagner un jour, il suspend nos débats.
Qu'il revienne à la charge, et je parle, j'abats,
J'écrase de sa loi le dernier paragraphe;
Il succombe, on l'enterre, et quant à l'épitaphe,
Nous la ferons : Ci-gît qui n'est pas regretté,
Et qui ne valait pas ce qu'il nous a coûté.

SIR GILBERT.

Lord Derby rit pourtant de la crise où nous sommes.

ÉDOUARD.

Mais sous cape, je crois, vu qu'il est de ces hommes
A mettre tout en feu pour rentrer dans leurs droits,
N'était la peur qu'ils ont de se brûler les doigts.

SIR GILBERT.

Son père, en chevalier, refusa sous Guillaume
Le serment qu'ont prêté les ordres du royaume.
Exclu des nobles bancs, il s'en vanta partout;
Puis moins, puis moins encore; et le fils pas du tout;
Car lorsqu'il était franc, je veux dire au collége,
Je le vis quelquefois pleurer son privilége.

ÉDOUARD.

Ce marquis plébéien, alderman comme moi,
Espère à la Cité donner bientôt la loi,
Et, convoitant l'honneur d'un pouvoir éphémère,
Vise au trône vacant par la mort du lord-maire.

SIR GILBERT.

Il dérogerait donc jusqu'à prêter serment?
Et tu le nommerais?

ÉDOUARD.

Non.

SIR GILBERT.

C'est sûr?

ÉDOUARD.

Non, vraiment;

Mais la Cité pour lui peut n'être point ingrate.
S'il pense en jacobite, il parle en démocrate :
Ou liberté sans borne, ou pouvoir absolu;
Il ne sort pas de là. Le peuple a prévalu;
Gloire au peuple! il est peuple; il défend l'industrie;
Au progrès, des deux mains, il pousse la patrie,
Et, sans se compromettre, il voudrait la pousser
Tant et si fort qu'enfin il pût tout renverser.

SIR GILBERT.

C'est son portrait vivant. J'augure, à ce langage,
Que l'honnête Nelbroun obtiendra ton suffrage.

ÉDOUARD.

Nelbroun pour le ministre a voté quelquefois.

SIR GILBERT.

Comme je fis jadis, pour ou contre, à mon choix,
En homme indépendant, qui voit même bassesse
A craindre le pouvoir qu'à redouter la presse.
Dans l'intérêt de tous, et jamais dans le mien,
Du bill qu'on proposait adversaire ou soutien,
J'écoutais les raisons sans penser aux personnes,
Et votais pour les lois quand je les trouvais bonnes.

ÉDOUARD.

Et c'était le devoir d'un loyal citoyen.

SIR GILBERT.

D'un digne Anglais, morbleu! qui veut, qui fait le bien,
Sans système exclusif : et tu feras de même;
Tu nommeras Nelbroun, non parce que je l'aime,
Mais parce que Nelbroun est loyal comme moi,
Et qu'il a mérité d'être nommé par toi.

ÉDOUARD.

Quel feu!

SIR GILBERT.

C'est qu'entre nous le vieux marquis m'alarme.

ÉDOUARD.

Lui?

SIR GILBERT.

Quelqu'un qui t'écrit.

ÉDOUARD.

Sa nièce?

SIR GILBERT.

Sous le charme
N'es-tu pas retombé?

ÉDOUARD.

J'aime lady Strafford.

SIR GILBERT.

Ta Julia!

ÉDOUARD.

Je l'aime, et le temps rend plus fort
Un attrait qui pour moi commença dès l'enfance,
Et contre elle, à vingt ans, me trouva sans défense.
N'avez-vous pas vous-même approuvé cet amour?

SIR GILBERT.

Il ne fut pas heureux.

ÉDOUARD.

Il le fut jusqu'au jour
Où, rejoignant les Stuarts sur la terre étrangère,
Elle épousa l'ami, le sauveur de son père.

SIR GILBERT.

Tu trouvais bien des torts à cet objet chéri.

ÉDOUARD.

Torts qu'elle a réparés.

SIR GILBERT.

En perdant son mari.

ÉDOUARD.

Ne raillez pas, de grâce! et rendez-lui justice :
Elle fit au devoir un cruel sacrifice;
L'âge de lord Strafford le dit, le prouve assez,
Et vous n'en doutez pas, vous qui la connaissez.
Elle est libre...

SIR GILBERT.

Et déjà votre correspondance
Traversant le détroit a comblé la distance.

ÉDOUARD.

Mais ce plaisir amer, ce bonheur dévorant,
Qui nous fait regretter ce qu'en rêve il nous rend,
J'en suis, depuis un mois, privé par son silence.

SIR GILBERT.

Veux-tu de tes chagrins tromper la violence,
Viens me les confier; avec moi viens t'asseoir
Sur ces gazons si frais où, du matin au soir,
Plantant pour tes vieux jours, je vis en solitaire,
Après avoir payé ma dette à l'Angleterre.
Dans ce bien qu'en mourant ta mère t'a laissé,
Viens; nous parlerons d'elle et du bonheur passé.
D'y fêter entre nous le jour de ta naissance
Je m'étais, pour demain, promis la jouissance,
Je voulais l'avoir seul; mais, à mon grand regret,
Caverly par plaisir, Derby par intérêt,
M'ont volé cette joie en s'invitant eux-mêmes.
Que m'importe après tout! tu seras là, tu m'aimes;
Et j'y puis dire encor ce que j'ai dit cent fois :
Je l'en vis sortir pur, et pur je l'y revois.

ÉDOUARD.

Vous le pourrez toujours; en doutez-vous?

SIR GILBERT.

Écoute :
La popularité, que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie,
Et, comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Jeune, tu dois l'aimer : son charme décevant
Fait battre mon vieux cœur, il m'enivre; et souvent,
Au fond de la tribune où ta voix me remue,
Quand d'un même transport toute une chambre émue
Se lève, t'applaudit, te porte jusqu'aux cieux,
Je sens des pleurs divins me rouler dans les yeux.
Mais, si la volonté n'est égale au génie,
Cette faveur bientôt se tourne en tyrannie.
Tel qui croit la conduire est par elle entraîné :
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné.
On fait pour lui complaire un premier sacrifice,
Un second, puis un autre; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos, et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur;
Non pas cet honneur faux qu'elle-même dispense,
Mais l'estime de soi, qu'aucun bien ne compense.
Ou l'honnête homme alors, ou le dieu doit tomber :
Vaincre dans cette lutte est encor succomber.
On résiste, elle ordonne; on fléchit, elle opprime
Et traîne le vaincu des fautes jusqu'au crime.

De son ordre, au contraire, avez-vous fait mépris :
Cachez-vous, apostat, ou voyez à ses cris
Se dresser de fureur ceux qu'elle tient en laisse
Pour flatter qui lui cède et mordre qui la blesse :
Des vertus qu'ils n'ont plus ces détracteurs si bas,
Ces insulteurs gagés des talents qu'ils n'ont pas.
Elle excite leur meute, et les pousse, et se venge
En vous jetant au front leur colère et leur fange.
Voilà ce qu'elle fut, ce qu'elle est de nos jours,
Ce qu'en un pays libre on la verra toujours;
Et s'il faut être enfin ou paraître coupable,
Laissant là l'honneur faux pour l'honneur véritable,
Souviens-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le tien.

ÉDOUARD.

Ayez foi dans ce cœur où votre sang bouillonne.
Je ferai mon devoir, quoi que l'honneur m'ordonne.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER CAVERLY, MORTINS, *tous deux un peu animés par le vin.*

MORTINS, *qui s'arrête en entrant.*

Chevalier Caverly, de la sincérité!

CAVERLY, *de même.*

Disons, monsieur Mortins, toute la vérité.

MORTINS.

Vous, sur moi.

CAVERLY.

Sur moi, vous.

SIR GILBERT, *à Édouard*

Ton vin de France opère.

CAVERLY.

Et devant Édouard.

MORTINS.

Soit.

SIR GILBERT.

Je pars.

ÉDOUARD.

Non, mon père.

CAVERLY, *à sir Gilbert.*

Restez donc!

MORTINS.

Un moment, sir Gilbert, pour savoir
Si nous nous jugeons bien.

ÉDOUARD.

C'est folie.

CAVERLY.

Et pour voir
Si les partis sont francs quand ils sortent de table.

SIR GILBERT, *en riant.*

Soyons donc président de ce club respectable.

MORTINS.

Parlez, je ne crains rien.

CAVERLY.

Dites, j'entendrai tout :
Les auditeurs assis;
(*Montrant Mortins.*)
et l'orateur debout.

MORTINS.

Caverly n'admet pas l'amour de la patrie :
Le professer, mensonge; y croire, duperie;
A toute illusion il a fait ses adieux,
Et la liberté même est un rêve à ses yeux.

CAVERLY, *qui se lève.*

Dites un cauchemar!

MORTINS.

Quand l'or partout circule,
N'en point avoir sa part lui semble un ridicule.
Il est propriétaire; aussi n'a-t-il voté
Qu'avec un saint amour de la propriété.
Mieux vaut qu'en politique on soit irréprochable;
Mais, pour être excusé, trouvant tout excusable,
Contre les torts passés jamais il ne tonna :
Une tache!... Eh! bon Dieu! le soleil même en a.
Changer pour être mieux est un travers qu'il fronde :
Les révolutions désheurent tout le monde.
Qu'on soit bien, qu'on soit mal, il ne s'en trouble pas,
Si ses chers gouvernants roulent du même pas;
Et rendrait volontiers leur voiture si douce
Qu'elle pût, sous leur poids, nous broyer sans secousse;
Mais en sont-ils dehors, il plaint ces imprudents,
Et sourit aux heureux qui vont monter dedans :
Du reste, homme obligeant, célibataire aimable,
Qui vit bien, qui fait bien les honneurs de sa table,
Et plus souvent encor de la table d'autrui;
Car il manque partout quand il dîne chez lui.

CAVERLY.

Eh bien! ce portrait-là n'est pas sans ressemblance.

SIR GILBERT.

Vraiment!

ÉDOUARD.

Il en convient.

MORTINS, *à Caverly, en s'asseyant.*

A votre tour!

CAVERLY, *qui se lève.*

Silence!
Mortins a le cœur pur, l'esprit vif, le sens droit...

MORTINS.

C'est le bien pour le mal.

CAVERLY.

Ce qu'il dit, il le croit;
Mais, quand pour le progrès son démon le transporte,
L'imagination sur son bon sens l'emporte.
Comme il n'a pas failli, vu qu'il n'a pas vécu,
De ne faillir jamais il est très-convaincu.
Aussi pour l'âge mûr sa jeunesse est hautaine,
Et ceux qui, par malheur, passent la quarantaine,
Au néant, selon lui, trop heureux de rentrer,
N'ont plus par point d'honneur qu'à se faire enterrer.

MORTINS, *en riant.*

Penser cela de vous, ah, fi! j'en aurais honte.

CAVERLY.

Et vous le penseriez que je n'en tiendrais compte.
Je porte fort gaîment mes cinquante ans passés,
Et prendrai le surplus sans jamais dire : Assez!
Je poursuis...

ÉDOUARD.

Non.

CAVERLY.

Mortins à parler m'autorise,

Et, si je suis trop long, pensez que j'improvise.
Selon lui, je possède et j'ai peur; j'en convien ;
Pour qu'il ait peur aussi, que lui faut-il? mon bien.
En révolution il s'est fait sa limite;
Mais qui court dans ce sens bientôt se précipite.
Le meilleur va plus loin qu'il ne croyait aller,
Et peut-être Mortins verrait, sans se troubler,
Tout le corps social, battu par la tempête,
Rouler la tête en bas... s'il lui laissait la tête.
Chacun, ayant la sienne et voulant la garder,
Tient qu'avant de détruire il y faut regarder,
Et se souvient encor, prudemment monarchique,
Qu'on vit le peuple anglais en pleine république,
Retombant sous le joug de toute sa hauteur,
Changer un doux tyran pour un dur protecteur.

MORTINS, *qui se lève.*

Et je réponds...

ÉDOUARD, *vivement.*

La chambre est assez éclairée.

SIR GILBERT.

L'ordre du jour!

CAVERLY.

Eh bien! parlons de la soirée
(*En montrant Édouard.*)
Offerte à notre ami.

ÉDOUARD.

Comment?

CAVERLY.

Dans ce banquet,
Où de nos opposants pas un seul ne manquait,
A-t-il dit certains mots que certain journal cite?

ÉDOUARD.

Le journal de Godwin? Non.

SIR GILBERT.

Je t'en félicite.

MORTINS.

Pourquoi?

CAVERLY.

Voyez :
(*Citant de mémoire.*)
... « L'excès de l'oppression nous affranchit désormais de l'obéissance...
... « Le peuple a crié trop longtemps, qu'il agisse. »

SIR GILBERT.

Cela me paraît imprudent.

CAVERLY.

Surtout lorsqu'on s'agite au nom du Prétendant.

MORTINS.

Toujours le Prétendant! Eh! que peut pour sa cause,
Avec quelques Français, cette lady Montrose,
Qui, courant les châteaux et les clans montagnards,
Se perd comme une fée au milieu des brouillards?

CAVERLY.

Que la noble lady soit ou sorcière ou fée,
La flamme qu'elle attise est loin d'être étouffée.
Mais revenons au fait : Godwin a mal cité.

SIR GILBERT.

J'en suis ravi.

ÉDOUARD.

Godwin, dire la vérité?
Le peut-il? Au trésor employé sous Walpole,
Des diffamations il eut le monopole;
Et pour quelques méfaits justement supprimé,
Tranchant de l'homme libre, il s'est dit opprimé.
Il flagorne aujourd'hui ceux qu'il couvrait de boue,
Salit de son encens la liberté qu'il loue;
Le tout, pour un parti qui se travaille en vain
A prêcher l'anarchie au nom du droit divin.

CAVERLY.

Le démentirez-vous?

ÉDOUARD, *montrant un papier sur une table.*

Certe, et voici ma lettre :
Dans ta feuille aujourd'hui, Mortins, tu vas la mettre.

MORTINS.

A quoi bon t'excuser? le public te connaît.

CAVERLY.

On ne peut trop, monsieur, paraître ce qu'on est.
L'avis de sir Gilbert?

SIR GILBERT.

Mon fils le sait d'avance:
Je suis pour la droiture en toute circonstance.
(*Bas à Caverly.*)
Demain...

CAVERLY.

Comptez sur moi.

SIR GILBERT.

Je vous laisse.
(*A Édouard, qu'il prend à part, en s'en allant.*)
A propos,
Monsieur l'homme d'État qui me grevez d'impôts,
J'ai tant payé pour vous que je suis sans ressource;
Comme celle du peuple il faut traiter ma bourse.
(*L'arrêtant.*)
Reste.

ÉDOUARD.

Je vous conduis.

SCÈNE IV.

CAVERLY, MORTINS.

CAVERLY.

Pour moi, je veux savoir
Quel avis, ce matin, vous donnez au pouvoir.
Un article de vous vaut bien qu'on se recueille,
Et je vais là dedans lire en paix votre feuille.

MORTINS.

Quel honneur!

CAVERLY.

Je le fais très-régulièrement.

MORTINS.

Pour votre instruction?

CAVERLY.

Pour ma santé.

MORTINS.

Comment?

CAVERLY.

Le docteur Walsingham m'en prescrit la lecture :
J'y suis parfois en butte à plus d'une piqûre,
Et, comme le café, qui rend le sang plus vif,
C'est après mon repas un très-bon digestif.

SCÈNE V.

MORTINS, *seul.*

Exerce à nos dépens ta froide raillerie;
D'autres cœurs que le tien battent pour la patrie:
Son jour vient!... Mais, là-bas, quand tout sert nos pro-
A l'insu d'Édouard, quand nos amis sont prêts, [jets.
Et vont remplir ici l'espoir qui me tourmente,
Souffrir que par sa lettre Édouard se démente,
C'est de son nom pour eux ternir la pureté,
C'est salir leur drapeau.

SCÈNE VI.

MORTINS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.
Caverly t'a quitté?

MORTINS.
Pourquoi donc m'inviter avec ce personnage?

ÉDOUARD.
Je voulais rire un peu.

MORTINS.
Doit-on rire à ton âge?

ÉDOUARD.
A trente ans!

MORTINS.
A vingt-cinq, moi, je sens qu'on est vieux:
Nos successeurs déjà nous poussent devant eux;
C'est en courant qu'on vit dans le siècle où nous sommes,
Et les événements y dévorent les hommes.
Tu parles ce soir?

ÉDOUARD.
Oui.

MORTINS.
Dans deux jours, au convoi,
Tu parleras sans doute?

ÉDOUARD.
Encor moi!

MORTINS.
Toujours toi.
C'est à toi qu'appartient l'opinion publique:
Qui l'occupe te vole.

ÉDOUARD.
Ardente politique!
Jour et nuit, mes instants sont par elle envahis.

MORTINS.
Eh bien! meurs à la peine et sauve ton pays.
Chaque jour il t'honore, il t'enrichit... J'y pense:
Cette terre, Édouard, ta juste récompense,
Elle est à toi; pourtant...

ÉDOUARD.
Achève.

MORTINS.
Selon moi,
On s'est un peu pressé de te l'offrir.

ÉDOUARD.
Pourquoi?

MORTINS.
Les affaires d'argent ne sont pas terminées.

ÉDOUARD.
Qu'est-ce à dire!

MORTINS.
Il s'en faut de sept mille guinées.

ÉDOUARD.
Me voilà ridicule.

MORTINS.
Eh! non.

ÉDOUARD.
Je le devien.

MORTINS.
On trouvera les fonds.

ÉDOUARD.
Qui donc?

MORTINS.
Toi.

ÉDOUARD.
De mon bien
Tu veux qu'en mon honneur aujourd'hui je souscrive?

MORTINS.
Pourquoi donc pas? la terre est belle, productive,
Et te rendra, mon cher, dix fois tes capitaux.

ÉDOUARD.
Mais je l'ai, cette terre, offerte aux hôpitaux.

MORTINS, *se jetant dans ses bras.*
C'est noble.

ÉDOUARD.
Désastreux.

MORTINS.
Que je t'embrasse encore!

ÉDOUARD.
Votre don m'appauvrit.

MORTINS.
Pauvreté qui t'honore!

ÉDOUARD.
Va m'endetter.

MORTINS.
Je veux t'embrasser de nouveau.
Beau trait!

ÉDOUARD.
Qui me ruine.

MORTINS.
Il n'en est que plus beau.
Voilà de ces vertus qu'on admirait dans Rome.

ÉDOUARD.
Laisse là les Romains et prête-moi la somme.

MORTINS.
Que ne l'ai-je, Édouard! je te la donnerais,
Tu le sais; mais ma plume a beau se mettre en frais,
L'enthousiasme est grand et l'argent toujours rare.
Thomas Goff, le brasseur, est du sien moins avare:
Que ne ferait-il pas pour toi, son député,
Toi son élu, sa gloire et sa propriété?
Toujours prêt à boxer qui veut te contredire,
Il a l'air d'avoir dit ce que tu viens de dire.
Il prêtera l'argent.

ÉDOUARD, *avec dépit.*
Fais ce que tu voudras,
Et que tout soit fini lorsque tu reviendras.

MORTINS.

J'y cours.

ÉDOUARD, *le rappelant.*

Eh bien! ma lettre?

MORTINS.

A dessein je l'oublie.

ÉDOUARD.

Pour mon honneur, Mortins, je veux qu'on la publie.

MORTINS.

Et c'est pour ton honneur que je ne le veux pas :
Il a peur, dira-t-on, et revient sur ses pas.

ÉDOUARD.

On ne pourra le croire.

MORTINS.

On le rendra croyable.

ÉDOUARD.

Misérable Godwin!

MORTINS.

Soit, mais ce misérable
A des armes, dit-il, contre ton père et toi.

ÉDOUARD, *mettant la lettre dans la main de Mortins.*

Raison de plus : moi, craindre un ennemi sans foi!

MORTINS.

C'est vrai.

ÉDOUARD.

Sans nom.

MORTINS.

D'accord.

ÉDOUARD.

Sans talent.

MORTINS.

Qui le nie?
Mais pour calomnier faut-il donc du génie?

ÉDOUARD.

Tiens, la presse, Mortins, est le plus beau des droits
Qu'on puisse en honnête homme exercer sous les lois;
Des franchises de tous protectrice vivante,
Du faible elle est l'espoir, du puissant l'épouvante.
Honneur à l'écrivain qui dit la vérité
Au pouvoir menaçant comme au peuple irrité,
Les juge en souverain, sans faveur et sans crainte!
Car sa magistrature est périlleuse et sainte.
Mais je ne connais pas de moyen plus fatal
Que l'abus d'un tel bien pour consommer le mal;
Et je méprise moins le voleur dont l'adresse,
Dans l'ombre se cachant, à ma bourse s'adresse,
Il est moins vil pour moi que l'obscur intrigant,
Qui, fort d'un droit sacré dont il use en brigand,
Se cache aux yeux des lois dans son ignominie,
Pour me voler l'honneur par une calomnie.

MORTINS.

Pourquoi donc t'abaisser, mon cher, en démentant
Un de ces êtres vils que tu méprises tant?
Descendre à son niveau! le dois-tu? Non; diffère.
Raisonne avant d'agir : qui vas-tu satisfaire?
Ces froids approbateurs, muets dans nos débats,
Qui, même en admirant, ne parlent que tout bas!
Et tu blesses, qui? ceux dont la voix incisive
Mord sur l'opinion, la tue ou la ravive.
Les mots qu'on t'a prêtés ne t'ont pas compromis,
Et, sans t'en ôter un, te font beaucoup d'amis.
Si quelqu'un devant toi condamne ce langage,
Dis qu'il n'est pas le tien.

ÉDOUARD, *vivement.*

Je le ferai.

MORTINS.

C'est sage;
Mais laisse en paix les gens à qui le discours plaît.
Moi qui l'ai, dans ma feuille, approuvé tel qu'il est,
Puis-je me réfuter pour prendre ta défense?
Non; ce qu'on t'a fait dire, Édouard, je le pense.

ÉDOUARD.

C'est un tort.

MORTINS.

A tes yeux; aux miens, et j'y vois clair,
Se démentir...

ÉDOUARD.

Mortins!

MORTINS.

Ou même en avoir l'air,
C'est là le tort réel, le tort irréparable;
Car l'homme qu'on croit faible, on le juge incapable.

ÉDOUARD.

Mais Godwin saura-t-il jusqu'où va mon mépris?

MORTINS.

Par moi.

ÉDOUARD.

Pour sa personne ainsi que ses écrits?

MORTINS.

Sans doute.

ÉDOUARD.

Saura-t-il que je tiens pour outrage
Tout éloge de lui?

MORTINS.

Voilà du vrai courage!

ÉDOUARD.

Et tu le lui diras?

MORTINS.

Oui, je le lui dirai;
Mais quant au désaveu?...

ÉDOUARD.

Différé.

MORTINS, *qui met la lettre en pièces.*

Déchiré.

ÉDOUARD.

Au fait, c'était descendre.

MORTINS.

Adieu donc, je te quitte:
Le bruit de ce carrosse annonce une visite.

ÉDOUARD, *qui s'est approché de la fenêtre.*

C'est lord Derby.

MORTINS.

Qui vient te demander ta voix.
Sais-tu qu'en le nommant tu ferais un bon choix?

ÉDOUARD.

Vos deux opinions sont loin d'être les mêmes.

MORTINS.

Pas si loin que tu crois.

ÉDOUARD.

Ah! j'entends : les extrêmes...

MORTINS.

Se touchent, tu dis vrai. Vers moi qu'il fasse un pas,
J'en ferai deux vers lui : ne le rebute pas.

ÉDOUARD.

Je vote pour Nelbroun.

MORTINS.

Quoi! pour notre adversaire!

WILLIAM, *annonçant.*

Lord Derby.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LORD DERBY.

LORD DERBY, *à Edouard.*

Recevez mon compliment sincère;
Le discours qu'au banquet vous avez prononcé
Sur un terrain nouveau vous a vraiment placé :
C'est un pas...

ÉDOUARD.

Vantez moins quelques phrases d'usage.

LORD DERBY.

Un acte...

ÉDOUARD.

Moins que rien.

LORD DERBY.

Surtout ce beau passage.

ÉDOUARD.

Lequel?

LORD DERBY.

Celui...

MORTINS, *en saluant.*

Milord est un juge excellent.

LORD DERBY, *de même.*

Monsieur Mortins, je crois?... deux rivaux de talent
Qui de l'opinion se partagent l'empire!
L'un parle, l'autre écrit, et l'Angleterre admire.
(*A Mortins.*)
Suivez donc votre ami parfois dans mon salon.

MORTINS.

Je l'y suivrai, milord.

LORD DERBY.

Seriez-vous assez bon
Pour y venir ce soir?

MORTINS.

Dès ce soir.

LORD DERBY.

Et peut-être
Vous devancerez l'heure où la foule y doit être?

MORTINS, *qui s'incline pour sortir.*

Je saurai mériter l'honneur que je reçoi.

LORD DERBY, *qui s'incline plus bas.*

Vous vous moquez, monsieur, tout l'honneur est pour moi.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, LORD DERBY

LORD DERBY.

Par le vol qu'elle a pris la jeunesse m'étonne;
Et sa gloire, c'est vous.

ÉDOUARD.

Parlons d'une personne
Qui m'occupait, milord, bien plus que mes succès.
Vous avez deviné celle à qui je pensais.
Quand la reverrons-nous? bientôt? vous l'écrit-elle?

LORD DERBY.

Toujours, cher Édouard, aussi tendre que belle,
Parlant toujours de vous, mais ne me disant rien
De ce prochain retour, votre espoir et le mien!
Vous savez de quel œil je vois cette alliance?

ÉDOUARD.

Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance!

LORD DERBY.

Tout, près d'un bien si cher, m'est presque indifférent.
Cependant en ami, je puis dire en parent,
Je viens vous rappeler qu'on me veut pour lord-maire.
On me veut, c'est le mot, dois-je me laisser faire?
Certe il n'est point de voix dont je fasse mépris;
Une seule à mes yeux est pourtant d'un grand prix,
La vôtre! cher neveu, tirez-moi de mes doutes;
Je consens, pour l'avoir, à les accepter toutes.

ÉDOUARD.

Puis-je savoir, avant de débattre ce point,
Si le serment, milord, ne vous arrête point?

LORD DERBY, *plus froidement.*

Sur le serment, monsieur, chacun a sa doctrine;
La conscience alors est ce qui détermine.
En refusant le sien, mon père agit, je crois,
Moins en homme d'État qu'en martyr de ses rois;
Car, bien qu'un tel refus soit un acte héroïque,
Il vous rend inutile à la chose publique.
Or, tous les citoyens lui devant leur concours,
Puis-je la priver, moi, de mes faibles secours?
Pour le gouvernement j'ai peu de sympathie;
Mais il existe enfin : loin de prendre à partie
Un fait qu'il faut subir, je tiens qu'un homme droit
Peut accepter le fait sans admettre le droit.
Tranquille sur le but que mon cœur se propose,
Une formalité me semble peu de chose,
Et, la fin, dans ce cas, excusant le moyen,
Je redeviens sujet pour être citoyen :
Le tout avec réserve! Un serment politique,
Qu'est-ce? un pacte obligé, que... certain cas critique
Peut jusqu'à... certain point rompre... en certain moment,
Et qui n'engage pas comme un autre serment.

ÉDOUARD.

Milord me permettra de penser le contraire :
Ce qui touche à l'honneur ne peut être arbitraire,
Et, dût-il nous coûter, s'il est fait librement,
Un serment politique est toujours un serment.
Le prononce qui veut, et qui veut le refuse;
Partant qui le trahit me paraît sans excuse.
C'est tuer les devoirs que les interpréter;
Leur ascendant moral ne saurait exister
Avec ces faux-fuyants, avec ces différences
Qui feraient qu'un même homme aurait deux consciences,
Et que l'homme public agirait sans rougir
Comme l'homme privé serait honteux d'agir.
Il n'est point d'acte alors qui restât condamnable,
Point d'attentat hideux, de crime abominable,
Qu'en le sanctifiant l'intérêt n'ordonnât,

Et tout serait vertu jusqu'à l'assassinat.
Laissons donc aux devoirs leur rigueur despotique :
Ni liberté, ni lois, sans probité publique !
Quand l'élu du pays ne s'est point parjuré,
Il doit dormir en paix sur ce que j'ai juré ;
C'est par respect pour moi que j'y reste fidèle :
Et je ne comprends pas qu'une foi solennelle,
Échangée avec lui devant Dieu, devant tous,
Soit un contrat moins fort, un nœud moins saint pour [nous,
Que la foi qu'un joueur engage à qui le vole
Dans un tripot de Londre en perdant sur parole.

LORD DERBY.

J'aime à vous voir, Lindsey, le prendre sur ce ton ;
C'est de la loyauté ! mais, je crois...

ÉDOUARD, *à William qui entre.*

Que veut-on ?

WILLIAM.

Monsieur m'excusera : cette lettre est pressée.

ÉDOUARD.

Sortez.

LORD DERBY.

Que vous avez mal compris ma pensée...

ÉDOUARD, *jetant les yeux sur la lettre.*

O ciel !

LORD DERBY.

Et si...

ÉDOUARD, *à part.*

C'est d'elle.

LORD DERBY

Et si vous m'écoutez...
Mais lisez donc, lisez.

ÉDOUARD.

Vous me le permettez ?

LORD DERBY.

Je l'exige au besoin.

ÉDOUARD, *ouvrant la lettre.*

Que vois-je !
(*Lisant.*)

« J'arrive à Londres. Je passerai une heure chez
« ma vieille tante lady Martha. Je voudrais que ma
« première entrevue avec Édouard n'eût qu'elle seule
« pour témoin. Il a le choix de me revoir chez elle
« dans l'intimité, mais à l'instant même, ou ce soir,
« chez lord Derby, avec tout le monde. Qu'il vienne
« donc, si ses graves affaires le lui permettent, et
« s'il a encore quelque chose à dire à son amie
« d'enfance

« JULIA. »

(*A part.*)

Elle est ici !
Milord me le cachait ou l'ignorait aussi.

LORD DERBY.

Ce billet vous émeut ?

ÉDOUARD.

J'en conviens.

LORD DERBY.

Une affaire
Vous réclame ?

ÉDOUARD.

Il est vrai.

LORD DERBY.

Hâtez-vous de la faire :
Le pays avant tout.

ÉDOUARD.

Je vous reconnais là.

LORD DERBY, *le retenant.*

Or, ma position, en deux mots, la voilà.
Si j'obtiens votre voix...

ÉDOUARD.

Observez, je vous prie,
Que...

LORD DERBY.

Vous devez d'abord songer à la patrie.
Allez !

ÉDOUARD.

Je suis confus.

LORD DERBY.

Ne vous gênez en rien :
Que l'intérêt public l'emporte sur le mien,
C'est trop juste.

ÉDOUARD, *appelant.*

William !

LORD DERBY, *le retenant de nouveau.*

Ainsi donc pour conclure,
Sûr d'avoir votre voix...

ÉDOUARD.

(*A lord Derby.*) (*A William.*)
Pardonnez. Ma voiture !

LORD DERBY.

Eh non ! la mienne est là : je vous mène avec moi.

ÉDOUARD.

Impossible !

LORD DERBY.

D'où vient ?

ÉDOUARD.

J'abuserais...

LORD DERBY.

En quoi ?
Libre, je peux, Lindsey, vous mettre où bon vous sem-
Et d'intérêts publics nous causerons ensemble. [ble,

ÉDOUARD.

Non, je ne puis...

LORD DERBY.

Venez !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MORTINS.

MORTINS, *à Edouard.*

J'accours pour t'avertir...
(*Saluant lord Derby.*)
Milord !
(*A Edouard.*)
Que de ta rue on ne peut plus sortir.
Le peuple encombre tout. Ta conduite honorable
Excite les transports d'une foule innombrable.
Jamais discours de toi n'eut un succès pareil :
La Cité vient en masse avec tout l'appareil
D'un jour d'élection, l'éclat d'un jour de fête ;

Rayonnant de fierté, Thomas Goff marche en tête,
Car de te haranguer il se fait un bonheur.
Et ce sont des hourras poussés en ton honneur,
C'est un chorus d'ivresse, un tumulte, un délire,
C'est un enthousiasme impossible à décrire.

ÉDOUARD.

Reçois-les.

MORTINS.

A ta place! ils s'en offenseront.
As-tu donc résolu de leur faire un affront?

ÉDOUARD.

Milord, qui m'excusait, sait qu'il faut que je sorte.

LORD DERBY.

C'est vrai.

MORTINS.

Je les entends, ils sont presque à ta porte;
Tu ne le peux.

ÉDOUARD.

Si fait!

LORD DERBY.

Je l'emmène.

ÉDOUARD.

Non pas!

MORTINS.

Comme je pense à tout, j'ai donné l'ordre en bas
A tes gens rassemblés de se mettre en campagne,
Pour préparer le rhum, le rack et le champagne.

ÉDOUARD.

Je te dis...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CAVERLY.

CAVERLY, *qui entre en se frottant les yeux, et le journal de Mortins à la main.*

Quel vacarme autour de la maison!
(*A Mortins, en lui montrant son journal.*)
Tenez; j'étais tout près de vous donner raison.

MORTINS.

Vous!

CAVERLY.

En rêve.

MORTINS.

Ah! j'entends.

CAVERLY.

Et voilà qu'on m'éveille:
Vous parliez de champagne et j'ai prêté l'oreille.
Qu'est-ce?... une ovation!

ÉDOUARD.

Je pars et je reviens.

CAVERLY, *l'arrêtant par le bras.*

Arrêtez! vos amis sont loin d'être les miens:
Je ne peux pas, sans vous, recevoir leur visite.
Respect au droit des gens qu'à sa table on invite!
Chez vous je suis venu sur la foi des traités,
Et me cramponne à vous, mon cher, si vous sortez.

ÉDOUARD.

Mais c'est un fait exprès.

LORD DERBY.

Les voici.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, THOMAS GOFF, ADMINISTRATEURS DES HOSPICES, CHEFS DE MÉTIERS, D'ATELIERS, ETC.

THOMAS GOFF, *à Édouard.*

Par saint George!
Si l'attendrissement ne me prend à la gorge,
Je vous en dirai long: c'est un trait, voyez-vous...
Un trait, mon député!... quoi! nous en pleurions tous.
Dieu sait si nous avons épargné les rasades!
Laissons cela: le fait, c'est qu'au nom des malades...
Et ne parlait-on pas de vous les apporter?
Mais quelqu'un d'eux en route aurait pu déserter...
Le fait est que je viens, en leur nom comme au nôtre,
Non pas chez l'orateur... et pourtant plus qu'un autre,
Je crie: Honneur et gloire aux défenseurs des lois!
Car nos élus sont là pour protéger les droits,
Tous les droits, hormis ceux dont l'abus nous opprime;
Ainsi sur les boissons il faut qu'on les supprime...
Mais ce n'est pas la chose: au nom de la Cité,
Le fait est que je viens... je viens, mon député, [me,
Pour vous dire en son nom que je... que nous... en som-
Que... ma foi! touchez là, vous êtes un brave homme.

ÉDOUARD.

De grand cœur, mon cher Goff!

THOMAS GOFF.

M'en suis-je bien tiré?

ÉDOUARD.

Au mieux.

THOMAS GOFF.

Et je n'avais pourtant rien préparé.

CAVERLY.

Quoi? rien?

THOMAS GOFF.

Foi d'orateur!

MORTINS.

Vous parlez à merveille.

THOMAS GOFF.

Eh! pas trop mal, mon brave. En rencontre pareille,
Un autre eût écrit; moi, j'improvise toujours:
(*Montrant Édouard.*)
Aussi, c'est qu'on se forme en lisant ses discours.

ÉDOUARD, *à la députation.*

Mes excellents amis!

THOMAS GOFF.

Je suis, et je m'en pique,
Son père, entendez-vous? son père politique:
Je suis son électeur, s'il est mon député,
Et s'il parle pour moi, pour lui, moi, j'ai voté.

ÉDOUARD, *à Thomas Goff, en faisant un pas pour sortir.*

Vous m'excusez: un soin d'une grave importance...

THOMAS GOFF, *qui le retient.*

Point d'affaires!
(*A lord Derby.*)
Bonjour, milord, et bonne chance!

LORD DERBY, *qui s'incline.*

Monsieur Goff!

THOMAS GOFF.

Comme lui, touchez-moi dans la main.
Le peuple vous estime et vous verrez demain

Qu'en fait d'élection je suis un honnête homme;
Mais si mon député permet que je vous nomme.

ÉDOUARD, *à part, avec impatience.*

L'heure passe.

(*Plusieurs domestiques, portant des plateaux, parcourent les groupes.*)

MORTINS, *à Thomas Goff.*

Le punch est-il de votre goût?

THOMAS GOFF.

Certes, quand il est bon.

MORTINS, *aux domestiques.*

Qu'il circule partout;
Offrez!...

THOMAS GOFF.

La bière aussi, nous la boirons sans honte.

CAVERLY.

Et monsieur le brasseur y trouvera son compte.

THOMAS GOFF.

Vous nous raillez, je crois, monsieur du parlement?
Car je vous connais bien.

CAVERLY.

Merci du compliment!

THOMAS GOFF.

En est-ce un par hasard?

ÉDOUARD, *à Thomas Goff.*

Songez qu'il est mon hôte!

THOMAS GOFF.

Je ne m'attendais pas à vous voir côte à côte.

MORTINS.

Et que tout opprimé, quel que soit l'oppresseur,
Quand je suis quelque part y compte un défenseur.

THOMAS GOFF.

Là! ne nous fâchons point; mais que le ministère
Boive au premier des lords de toute l'Angleterre!

LORD DERBY, *saluant.*

Vous me comblez!

THOMAS GOFF.

Pardieu, ce n'est pas vous, milord!

MORTINS.

Qui donc?

THOMAS GOFF.

Le peuple.

MORTINS.

Au fait!.

CAVERLY.

C'est du moins le plus fort.

THOMAS GOFF.

A lui vous allez boire, ou le ciel me confonde!

CAVERLY.

Mon très-cher monsieur Goff, je bois à tout le monde.

THOMAS GOFF, *ainsi que tous ceux qui sont présents.*

A la santé du peuple!

CAVERLY.

A sa santé!

MORTINS, *à Caverly, en riant.*

Bravo!

CAVERLY, *à Mortins.*

C'est urgent, car il a le transport au cerveau.

THOMAS GOFF, *entraînant Edouard vers la fenêtre.*

Parlez-leur!

(*Au peuple qui pousse des hourras à la vue d'Edouard, et l'interrompt par ses cris toutes les fois qu'il veut parler.*)

Taisez-vous!

ÉDOUARD, *à la fenêtre.*

Mes chers amis...

THOMAS GOFF, *furieux.*

Les diables!

ÉDOUARD.

Je suis...

THOMAS GOFF.

Vit-on jamais des enragés semblables?

ÉDOUARD.

Je suis touché.

THOMAS GOFF.

Sur eux j'ai perdu mon crédit;
(*A Mortins.*)
Mais vous imprimerez tout ce qu'il aurait dit.

ÉDOUARD, *à Thomas Goff.*

Il y faut renoncer.

(*On jette par les fenêtres des couronnes et des branches de laurier.*)

THOMAS GOFF.

Couronne sur couronne!
Encor! toujours!

ÉDOUARD, *à Thomas Goff.*

Pardon, si je vous abandonne;
Ma voiture m'attend.

THOMAS GOFF, *vivement.*

Avec vous nous irons.

ÉDOUARD.

Mais...

THOMAS GOFF.

Nous vous conduirons.

ÉDOUARD.

J'ai...

THOMAS GOFF.

Nous vous traînerons.

ÉDOUARD.

Promis...

THOMAS GOFF.

Pour les narguer...

ÉDOUARD.

Que je...!

THOMAS GOFF.

Pour les confondre,
Nous vous promènerons aux quatre coins de Londres

ÉDOUARD, *à Thomas Goff.*

Mon cher!...

MORTINS, *à Edouard.*

Descends.

ÉDOUARD.

Mortins!

MORTINS.

Du moins il faut les voir.

ÉDOUARD, *à part.*

Quel supplice!

THOMAS GOFF, *l'entraînant d'un côté.*
Il le faut.
ÉDOUARD, *qui cède.*
Allons!
MORTINS, *l'entraînant de l'autre.*
C'est un devoir.
(*Ils sortent tous, en poussant des cris, excepté lord Derby et Caverly.*)

SCÈNE XII.

LORD DERBY, CAVERLY, *assis près d'un bol de punch brûlant, dont il boit un verre.*

LORD DERBY, *qui s'est approché de la fenêtre.*
Ils entourent Lindsey : quels transports, quel tapage!
Les voilà, malgré lui, dételant l'équipage.
CAVERLY, *vidant son verre*
Parfait!
LORD DERBY.
Le gros brasseur, ma foi, l'y portera :
Il s'en défend.
LE PEUPLE, *en dehors.*
Hourra!
LORD DERBY.
Mais c'est en vain.
LE PEUPLE.
Hourra!
Hourra!
LORD DERBY.
Sous les harnais ils trépignaient d'avance,
Et la foule en criant au grand galop s'élance.
(*Après une pause.*)
Il est beau d'être ainsi traîné par ses égaux.
CAVERLY, *en sortant.*
Pour aller où je veux j'aime mieux mes chevaux.

ACTE DEUXIÈME

(*Un salon chez lord Derby; deux portes latérales; une porte au fond.*)

SCÈNE I.

GODWIN, *assis près d'une table;* LORD DERBY, *qui entre.*

LORD DERBY, *entouré de deux domestiques, et s'adressant à deux d'entre eux.*
Je vous chasse tous deux.
(*Au premier.*)
Me regarder en face!
(*Au second.*)
Jusqu'à prendre ce ton pousser chez moi l'audace!
Hors d'ici! vous, monsieur, pour m'avoir entendu
Sans me répondre, et vous, pour m'avoir répondu.
(*Aux autres.*)
Ne confondez jamais votre espèce et ma race,
Ou je saurai, d'un mot, vous mettre à votre place,
Sur le pavé, comme eux. Allez.
(*Les domestiques sortent.*)

SCÈNE II.

LORD DERBY, GODWIN.

LORD DERBY.
Godwin, bonjour;
Vous m'attendiez?
GODWIN.
Milord se fâche à son retour?
LORD DERBY.
Oui, l'opposition gagne mon antichambre;
Du parlement aussi chacun d'eux se croit membre.
GODWIN.
De notre député milord est mécontent?
LORD DERBY.
J'ai vu cela tout jeune, et d'un air important
Cela tranche; cela vous prêche, vous gourmande :
Pour que cela vous porte il faudra qu'on s'amende.
GODWIN.
On vous a mal reçu?
LORD DERBY.
Non, pas précisément;
Mais on vient m'objecter le devoir, le serment,
Je ne sais quel honneur qu'on cite avec emphase,
Et qui traîne partout.
GODWIN.
Dément-il cette phrase
Que milord avec moi voulut bien rédiger?
LORD DERBY.
Non; son honneur, à lui, veut bien s'en arranger.
GODWIN.
Compromettez un peu ces gens à caractère,
Devant l'opinion les voilà ventre à terre!
Nous le ferons marcher; s'il hésitait encor,
L'aiguillon est tout prêt : en quittant le trésor,
J'ai su par-devers moi retenir une lettre
Qui le forcerait bien, milord, à se soumettre.
Il votera pour vous.
LORD DERBY.
Ce Mortins, au besoin,
M'appuiera près de lui.
GODWIN.
Mortins!
LORD DERBY.
Vais-je trop loin
En le voyant?
GODWIN.
J'y rêve.
LORD DERBY.
Est-ce me compromettre?
GODWIN.
Mais...!
LORD DERBY.
Chez moi sans danger je crois pouvoir l'admettre.

GODWIN.

Les choses pour quelqu'un vont si bon train là-bas,
Que l'on peut tout oser.

LORD DERBY.

Non pas, Godwin, non pas!
N'osons rien, s'il vous plaît: je préfère, et pour cause,
Le parti qui recueille à celui qui s'expose.
Le nôtre est patient; ose qui veut! pour lui,
Sa gloire est d'hériter de l'audace d'autrui.
Les révolutions sont une grande affaire :
Courageux qui les fait, sage qui les fait faire.
Mortins peut nous servir; je le crois décidé.

GODWIN.

Lui-même par les siens est déjà débordé.

LORD DERBY.

Qu'en s'unissant d'abord ils fassent table rase,
Et pour les accorder ensuite on les écrase.

GODWIN.

Il sera curieux de voir dans l'entretien
Le régime nouveau traiter avec l'ancien.

LORD DERBY.

Nous signerons la paix en méditant la guerre.

GODWIN.

Va pour Mortins!

LORD DERBY.

Je crois que vous ne l'aimez guère?

GODWIN.

Moi! je n'aime personne... excepté vous, milord.

LORD DERBY, *en riant.*

Je vous trouve exclusif.

GODWIN.

Je le suis. Ai-je tort?
Quand je criai misère, en arrivant à Londre,
Dans ce désert peuplé, qui daigna me répondre?
Personne : sans me plaindre on me laissa crier.
Quand je cherchai la gloire au fond d'un encrier,
Qui donc prit en souci mon début littéraire?
Personne. Quand le sort, las de m'être contraire,
Pour un modique emploi fit qu'on me trouva bon,
Qui m'y soutint? Personne. Évincé sans raison,
Qui me tendit la main? Personne encor. De rage,
Je rêvai sous le toit de mon troisième étage
Que je faisais fortune en rendant coup pour coup :
Je m'endormis mouton et me réveillai loup.
Pour mordre à belles dents tout fut de mon domaine,
Je tombai sans pitié sur la sottise humaine,
J'écorchai, déchirai le troupeau des trembleurs : [leurs,
Guerre ou tribut!... Danseurs, acteurs, auteurs, par-
Pour ses gestes, ses pas, son discours, son volume,
Tout paya : je battis monnaie avec ma plume.
Je fus par les bureaux fêté, doté, renté;
Et ce qu'un brave Anglais, qui pour l'amirauté
S'escrima quarante ans de Plymouth à Surate,
N'a pas comme marin, je l'eus comme pirate.
Mais qui m'a fait mon sort? Personne. Craint de tous.
Qui peut m'aimer? Personne. Or, j'en appelle à vous,
N'ai-je pas cent raisons dont la moindre est fort bonne,
De n'aimer, n'estimer et n'épargner personne?
Toujours vous excepté, milord!

LORD DERBY.

C'est convenu.
Mais que me vouliez-vous?

GODWIN.

Me voilà parvenu
A ce point où l'argent n'est plus que secondaire :
Je veux maintenant...

LORD DERBY.

Quoi?

GODWIN.

Que l'on me considère.

LORD DERBY.

L'argent vous mène là!

GODWIN.

Soit, quand on en a tant
Qu'à force d'en avoir on devient important;
Mais quand on ne s'est fait qu'une honnête existence,
C'est de nos amitiés que vient notre importance.
Par vous, pour réussir, je veux être étayé;
Je vous ai bien servi.

LORD DERBY.

Je vous ai bien payé.

GODWIN.

Payez-moi mieux encor.

LORD DERBY.

Comment donc?

GODWIN.

En estime.

LORD DERBY.

Je le fais.

GODWIN.

Seul à seul.

LORD DERBY.

Dans mon commerce intime
Je vous admets, Godwin.

GODWIN.

Sans témoins.

LORD DERBY.

Je ne peux
Vous montrer plus d'égards.

GODWIN.

Tête à tête; et je veux
M'honorer en public de votre patronage;
Je veux dans vos salons jouer mon personnage;
Je veux sur mon fauteuil y figurer le soir.
A table, entre vos lords, chez vous je veux m'asseoir.
Voilà ce que je veux.

LORD DERBY.

Vous me parlez..

GODWIN.

Sans feinte.
La popularité qu'on se fait par la crainte,
Je l'ai. Je tiens sous moi les petits électeurs,
Et, pour monter au rang de nos législateurs,
Que me faut-il? l'appui d'un marquis ou d'un comte.
Poussé d'en bas, d'en haut, j'entre au port, et je compte
Crier tant et si fort, avec ou sans sujet,
Et si bien jusqu'aux os disséquer un budget,
Si bien contre les bills m'en donner à cœur joie,
Qu'un ministre ennuyé, de désespoir, m'envoie
Me gorger de trésors au fond de l'Indostan,
Pour les venir ici digérer en sultan.

LORD DERBY.
Eh bien donc! tout à vous après notre victoire!
GODWIN.
Dès ce jour. Les vainqueurs ont fort peu de mémoire.
LORD DERBY, *avec hauteur.*
Godwin!
GODWIN.
Est-il prudent de me répondre : Non?
Ces pamphlets dont l'esprit fait honneur à mon nom,
Pour les rendre piquants qui m'aide à les écrire?
Vous : tout autre que moi, milord, pourrait le dire.
LORD DERBY.
Monsieur!
GODWIN.
Ces embarras au pouvoir suscités,
L'or les a fait, sous main, surgir de tous côtés;
Tout autre, bien instruit qu'il vient de votre bourse,
Pourrait avoir le tort d'en découvrir la source.
LORD DERBY.
Mon cher monsieur!
GODWIN.
Là-bas, votre humble confident
A dans ses intérêts plus d'un correspondant;
Et pour certain parti, sous le nom de Montrose,
Il sait quel noble sang certaine dame expose.
Je n'avouerai jamais que c'est lady Strafford;
Mais tout autre que moi pourrait avoir ce tort.
LORD DERBY.
Mon cher ami!
GODWIN, *lui prenant la main.*
Flatté de ce titre honorable,
Laissez-moi donc me croire assez considérable,
Assez considéré, pour me montrer chez vous.
Votre ami peut prétendre à l'amitié de tous.
A ce soir, mon cher lord!

SCÈNE III.

LORD DERBY, *seul.*

Mon cher lord! Qu'il s'y montre,
Et je... Quoi donc? J'irai moi-même à sa rencontre,
Me confondre humblement en marques d'intérêt :
Il faut tendre la main à qui sait mon secret.
Mais ma nièce, où l'emporte un culte fanatique?
Les femmes!... Risquer tout, voilà leur politique.
Elle est loin, par bonheur; je respire. Elle ici!
Je craindrais pour ses jours et pour les miens aussi.
Que ne tenterait pas la ferveur de son zèle?
Mon Dieu! du dévouement, j'en prouverai comme elle.
Plus encore au besoin, mais en homme sensé :
Peu d'abord; et beaucoup, quand tout sera passé.
(*Apercevant lady Strafford qui entre.*)
Vous!...Se peut-il? Oui, vous! lady Strafford à Londre!

SCÈNE IV.

LORD DERBY, LADY STRAFFORD.

LADY STRAFFORD.
J'ai voulu vous surprendre au lieu de vous répondre.
LORD DERBY.
Mettre les pieds ici dans un pareil moment!
LADY STRAFFORD.
Pour revoir Édouard avant l'événement.
LORD DERBY.
Édouard! près de lui votre amour vous rappelle?
LADY STRAFFORD.
Ma cause, et mon amour avec elle ou plus qu'elle;
Qu'importe! Cet amour n'est-il pas mérité?
Je l'aime avec excès, je l'aime avec fierté :
Il sera le héros de ma grande entreprise;
Il va l'être.
LORD DERBY.
Ainsi donc nous touchons à la crise?
LADY STRAFFORD.
Oui, je viens aux Brunswick porter le coup fatal,
Et choisis votre hôtel pour quartier général.
LORD DERBY.
Comment?
LADY STRAFFORD.
De m'embrasser me ferez-vous la grâce?
On conspire, cher oncle, et pourtant on s'embrasse.
LORD DERBY.
Mais tout Londre aujourd'hui se rassemble chez moi;
Puis-je vous y cacher?
LADY STRAFFORD.
M'y cacher! Et pourquoi?
LORD DERBY.
Si pour lady Montrose on vient à vous connaître?...
LADY STRAFFORD.
De garder mon secret n'êtes-vous pas le maître?
LORD DERBY.
Vous n'avez pas dessein de paraître au salon?
LADY STRAFFORD.
J'en ferai les honneurs, si vous le trouvez bon.
LORD DERBY.
C'est par trop fort!
LADY STRAFFORD.
Pour moi votre amitié s'alarme :
Mais de quoi donc? J'arrive, et mon retour vous charme;
C'est naturel : à tous vous l'apprenez ce soir;
Rien de plus naturel alors que de me voir.
J'entre; un cercle m'entoure, et l'on me complimente;
C'est encor naturel : heureuse, on est charmante;
Et naturellement je le deviens ici.
Quoi de plus naturel, milord, que tout ceci.
LORD DERBY.
Je suis émerveillé d'une telle assurance.
LADY STRAFFORD.
Soyez, en m'écoutant, radieux d'espérance :
Victoire à nos drapeaux!
LORD DERBY.
Plus bas!
LADY STRAFFORD.
Victoire à lui!
A moi-même!
LORD DERBY.
Plus bas!
LADY STRAFFORD.
Les femmes aujourd'hui
Sous l'armure, en champ clos, ne se hasardent guère;

Mais elles font encor le destin d'une guerre.
Des Campbell, des Ivor j'ai réchauffé les cœurs;
Et c'était vaincre aussi que les rendre vainqueurs.
Leurs clans ont triomphé sous le lambeau de soie
Qui, brodé par mes mains, dans nos rangs se déploie :
Perth a reçu son maître; Édimbourg à genoux
Vient de le proclamer; chaque jour devant nous
A vu fuir une armée, ou tomber une ville,
Et nos couleurs bientôt flotteront sur Carlile.

LORD DERBY.

Sur Carlile!

LADY STRAFFORD.

Voilà ce que nous avons fait.
Et vous, de tant d'exploits spectateur satisfait,
Poursuivant sans danger votre douce chimère,
Vous travaillez toujours à devenir lord-maire!

LORD DERBY.

J'ai mon but.

LADY STRAFFORD.

Vous voulez, le plat d'argent en main;
Offrir les clefs de Londre au nouveau souverain.

LORD DERBY.

Lorsqu'avec ce présent il me verra paraître,
C'est une attention qu'il voudra reconnaître;
Mais j'y veux arriver légalement.

LADY STRAFFORD.

Très-bien!
Nous ferons mieux.

LORD DERBY.

Quoi donc?

LADY STRAFFORD.

Presque rien.

LORD DERBY.

Encor?

LADY STRAFFORD.

Rien.

LORD DERBY.

Expliquez ce qu'au fond votre esprit se propose,
Car rien dans votre bouche est toujours quelque chose.

LADY STRAFFORD.

Vous le saurez bientôt. Parlez-moi d'Édouard;
Ce soir nous le verrons?

LORD DERBY.

Toujours lui!

LADY STRAFFORD.

Ce regard,
Qui pénétrait mon cœur, me redira qu'il m'aime.
Pendant ma longue absence il est resté le même;
Mais non, de ma tendresse il est plus digne encor.
Que son jeune talent a pris un noble essor!
Celui de l'aigle; il vole, il plane dans les nues.
Lui seul peut devant nous ouvrir les avenues.
Le maître généreux, qu'il sert sans le savoir,
De l'élever bien haut m'a donné le pouvoir.

LORD DERBY.

Il ne m'en a pas moins refusé son suffrage,
Et l'on vote demain.

LADY STRAFFORD.

Que milord nous ménage
Un moment d'entretien...

LORD DERBY.

Dans ce salon?

LADY STRAFFORD.

Je crois
Pouvoir à son parti conquérir cette voix.
Je veux plus : ce Mortins, son influence est grande,
N'est-il pas important qu'avec lui je m'entende?
Il est reçu chez vous?...

LORD DERBY, *à part.*

S'ils s'entendent tous deux,
Je suis sur un volcan.

LADY STRAFFORD.

Souvent?

LORD DERBY.

Non.

LADY STRAFFORD.

C'est fâcheux.

LORD DERBY.

Mais s'il vient par hasard, restez impénétrable;
Il a de notre cause une horreur effroyable.

LADY STRAFFORD.

Mes agents...

LORD DERBY, *effrayé.*

Vos agents?

LADY STRAFFORD.

J'en ai partout.

LORD DERBY.

Comment?...

LADY STRAFFORD.

Chez vous, milord; et tous le jugeaient autrement.
J'avais compté sur lui pour une bagatelle.

LORD DERBY.

Ce rien dont vous parliez?

LADY STRAFFORD.

La circonstance est telle,
Qu'un petit choc de peuple, entre nous concerté,
Les armes à la main, aurait tout culbuté.

LORD DERBY.

Savez-vous, milady, qu'il y va de la tête
Pour vous?

LADY STRAFFORD.

Bon!

LORD DERBY.

Pour moi-même.

LADY STRAFFORD, *tranquillement.*

Et cela vous arrête?

LORD DERBY.

Tout court, et doit, je crois, m'arrêter en effet.

LADY STRAFFORD.

Eh bien! c'est une idée à laquelle on se fait;
Je dirai mieux, on l'aime : elle émeut. Je conspire!...
Ce grand mot vous rattache aux destins d'un empire.
On a, comme Édouard, sa popularité :
Ce qu'on fait sera su, ce qu'on dit répété;
Tout semble à vos regards réfléchir votre gloire,
Et, comme dans sa glace, on se voit dans l'histoire.
Je m'y voyais, quand, seule et marchant au hasard,
J'errais parmi les clans, sous le plaid montagnard;
Quand l'écume d'un lac me fouettait le visage,
Lorsqu'aux rochers d'Athol je m'ouvrais un passage,
Sur la bruyère humide à minuit m'égarant,

Mouillant mes pauvres pieds dans les flots du torrent;
Mais aussi calme alors que sous l'habit de fête
Où j'animais un bal après une conquête,
Et, le front ceint de fleurs, je portais dans mes yeux
De nos derniers exploits l'éclat victorieux.
Vie étrange, milord, mais libre, aventureuse,
Où des malheurs qu'on souffre on se sent presque heureuse,
Où, le matin jamais ne répondant du soir,
Chaque heure a son danger, chaque instant son espoir!
Rêve où le cœur s'exalte, où la tête fermente!
Un vague enivrement qui charme et qui tourmente,
Je ne sais quel attrait plus doux que le repos,
Ardent comme l'amour, se mêle à ce chaos
De sentiments confus, d'émotions rapides;
Et c'est la volupté des âmes intrépides.

LORD DERBY.

Ne vous y fiez pas : c'est le plaisir des fous;
Et j'y cours, croyez-moi, moins de danger que vous.
Quand les femmes ainsi tranchent de l'héroïque,
Leur sexe les renie, et le nôtre se pique,
Se venge; et si leurs jours échappent au bourreau,
Leur réputation reste sur le carreau.

LADY STRAFFORD.

La mienne peut, milord, braver la calomnie,
J'y veille de trop près pour qu'elle en soit ternie;
Je mourrai sans la perdre, ou plutôt je vaincrai.
C'est le bien d'Édouard, jugez s'il m'est sacré!
Mais je vous quitte, adieu! j'ai ma toilette à faire;
Car, même en conspirant, une femme doit plaire.

SCÈNE V.

LORD DERBY, *puis* UN DOMESTIQUE.

LORD DERBY.

Conspirer! conspirer! Elle aime ce mot-là.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Mortins!

LORD DERBY.

A l'autre! au point où me voilà,
Si le pied porte à faux un gouffre vous dévore,
Et l'on roule déjà qu'on croit marcher encore.
Tenons-nous bien.

SCÈNE VI.

LORD DERBY, MORTINS.

MORTINS.

J'arrive, et le premier de tous,
Vous le voyez, milord.

LORD DERBY.

Que c'est aimable à vous!
Passons dans les salons.

MORTINS.

Pour notre conférence,
Veuillez à celui-ci donner la préférence;
Il est plus retiré.

LORD DERBY.

Du mystère! A quoi bon?

MORTINS.

Afin d'aller au but.

LORD DERBY.

Mais à quel but?

MORTINS.

Pardon!
N'en aviez-vous pas un en m'invitant?

LORD DERBY.

Sans doute :
Le plaisir de vous voir.

MORTINS.

Pas d'autre?

LORD DERBY.

Moi!

MORTINS.

J'écoute.

LORD DERBY.

J'attends.

MORTINS.

Vous répugnez à faire un premier pas.
Je vous l'épargnerai.

LORD DERBY.

Je ne vous comprends pas.

MORTINS.

En êtes-vous bien sûr?... Vous aimez la patrie?

LORD DERBY.

Comme vous.

MORTINS.

A regret vous la voyez flétrie!

LORD DERBY.

A regret.

MORTINS.

Vous feriez tout pour changer son sort!

LORD DERBY, *vivement.*

Légalement, monsieur!

MORTINS.

Légalement, milord.

LORD DERBY.

Renfermé dans la loi, j'y reste.

MORTINS.

Moi, de même;
L'intérêt du pays étant la loi suprême.
Ne le pensez-vous pas?

LORD DERBY.

Bien des gens l'ont pensé.

MORTINS.

Or, dans cet intérêt vous voulez le passé...

LORD DERBY, *vivement.*

Monsieur!

MORTINS.

Moi, l'avenir : donc le présent nous gêne.

LORD DERBY.

Il offre des abus.

MORTINS

Que je hais.

LORD DERBY.

Qui font peine.

MORTINS.

Nos droits foulés aux pieds.

LORD DERBY.

Je pleure sur nos droits.

MORTINS.

Les hommes qu'on estime éloignés des emplois.

LORD DERBY.

Ils le sont.

MORTINS.

Vous, milord.

LORD DERBY.

Vous plutôt.

MORTINS.

Je m'efface.

LORD DERBY.

Et moi donc!

MORTINS.

J'en conclus que, pour tout mettre en place,
Il faut déplacer tout.

LORD DERBY.

Funeste vérité!
Mais sans sortir pourtant de la légalité.

MORTINS.

C'est pour arriver là qu'en toute confiance
Je viens vous proposer un traité d'alliance.

LORD DERBY.

Vous riez?

MORTINS.

Non.

LORD DERBY.

Si fait.

MORTINS.

Rien n'est plus sérieux.

LORD DERBY.

Vous m'honorez beaucoup.

MORTINS.

Je veux vous servir mieux.

LORD DERBY.

En quoi donc, s'il vous plaît?

MORTINS.

En vous faisant lord-maire.

LORD DERBY.

Vous, monsieur!

MORTINS.

Moi, milord.

LORD DERBY.

Comment?

MORTINS.

C'est mon affaire.

LORD DERBY.

Je m'abandonne à vous.

MORTINS.

Mais entendons-nous bien :
Au temps où nous vivons on ne fait rien pour rien.

LORD DERBY.

Comme dans tous les temps.

MORTINS.

La Cité, par exemple,
Devient votre royaume.

LORD DERBY.

Et j'en veux faire un temple
Où réside la loi.

MORTIN

Sœur de la liberté.

LORD DERBY.

Sœur jumelle.

MORTINS.

J'admets que dans votre Cité,
Un jour d'élection, au cortége funèbre
D'un amiral, d'un lord, d'un orateur célèbre,
Que sais-je? de Névil...

LORD DERBY.

J'y serai.

MORTINS.

Comme nous;
Et tout homme de cœur y doit être avec vous.
J'admets que pour Névil l'enthousiasme éclate :
L'excès en est permis quand c'est la mort qu'on flatte.

LORD DERBY.

La vertu.

MORTINS.

Le lord-maire y verrait-il du mal?

LORD DERBY.

Monsieur, l'enthousiasme est légal.

MORTINS.

Très-légal.
L'est-il que la Cité, livrée au ministère,
Reçoive dans son sein la force militaire?
Je ne le pense pas; et vous, milord?

LORD DERBY.

Ni moi.

MORTINS.

Le bâton du constable est l'arme de la loi.

LORD DERBY.

Dans presque tous les cas.

MORTINS.

Dans celui-ci.

LORD DERBY.

C'est juste.
Mais alors vous craignez qu'à cette fête auguste,
Où Londre en deuil honore un si grand citoyen,
Un trouble sérieux...

MORTINS.

Oh! moi, je ne crains rien.

LORD DERBY.

Non! Vous croyez?...

MORTINS.

Je cite un exemple entre mille.

LORD DERBY.

Mais probable?

MORTINS.

Possible : ainsi ce vieil asile
Des franchises de Londre, il restera sacré.

LORD DERBY.

Je voudrais réfléchir.

MORTINS.

Soit; je réfléchirai
Avant d'agir pour vous.

LORD DERBY, *vivement.*

Névil est mon idole.

MORTINS.

Ah!

LORD DERBY.

C'est un dieu pour moi.

MORTINS.

J'ai donc votre parole?

LORD DERBY.
Engagement secret qui reste entre nous deux?

MORTINS.
C'est dans l'ordre.

LORD DERBY, *bas, en lui présentant la main.*
Agissez.

MORTINS, *lui donnant la sienne.*
Même but?

LORD DERBY.
Mêmes vœux.

MORTINS.
Cause commune?

LORD DERBY.
En tout. Silence à toute épreuve

MORTINS.
Je resterai muet.

LORD DERBY.
Il m'en faut une preuve:
Pas un mot à ma nièce!

MORTINS.
Eh quoi! lady Strafford...

LORD DERBY.
Est ici; mais sachez qu'elle hait à la mort
Tous vos amis.

MORTINS.
Et moi?

LORD DERBY.
La haine politique
N'a rien de personnel.

MORTINS.
N'importe, je me pique;
Et si milord, ce soir, veut bien me présenter,
J'espère en lui parlant...

LORD DERBY.
Ce serait tout gâter,
Tout perdre!

MORTINS.
Je me rends; mais l'affaire est conclue;
Du titre de lord-maire, ici, je vous salue.

LORD DERBY.
Déjà?

MORTINS.
(*A part.*)
Comptez sur moi. Le lord-maire ira loin,
Ou je le briserai.

LORD DERBY.
Je vous prends à témoin
Que j'accepte sans crainte un poste difficile.
(*A part.*)
Je n'entre en fonction que si tout est tranquille.

MORTINS.
C'est noble à vous.

LORD DERBY.
Silence! on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CAVERLY.

CAVERLY.
Suis-je indiscret?

LORD DERBY.
Il faudrait entre nous supposer un secret!

CAVERLY.
Non; qui donc aujourd'hui prend souci de se taire?
Je suis bien, quant à moi, revenu du mystère:
Londre en une heure ou deux sait ce qu'on dit tout haut,
Et ce qu'on dit tout bas se sait un peu plus tôt.

MORTINS.
Vraiment?

CAVERLY.
On peut citer des traités d'alliance,
Qui, signés sans témoins, étaient publics d'avance:
J'en connais un.

LORD DERBY.
Quel bruit!

MORTINS.
Ce murmure flatteur
Nous annonce Édouard.

CAVERLY.
Oui, le triomphateur.

LORD DERBY.
Allons le recevoir.

CAVERLY.
Il a fait bon voyage;
Tant mieux! je crains toujours qu'un si noble attelage
N'accroche, en les traînant, nos popularités:
J'ai vu mourir ainsi tant d'immortalités!

MORTINS.
La sienne survivra.

CAVERLY.
Saluez donc la sienne;
Car le voici!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.
Milord, il faut que j'en convienne,
Je me suis d'avec vous séparé brusquement.

LORD DERBY.
Que pouviez-vous, Lindsey, contre un enlèvement?

CAVERLY.
Rejoignons-nous la foule? à le voir elle aspire.

ÉDOUARD, *à part.*
Où donc est Julia?

LORD DERBY.
Permettez qu'il respire.

MORTINS.
Lui, fléchir sous le poids des lauriers qu'il obtient!
En fût-on surchargé, ce fardeau vous soutient.

LORD DERBY.
Mais songez que ce soir la chambre le rappelle.
(*Bas à Edouard.*)
Restez dans ce salon.

ÉDOUARD, *de même.*
Moi?

CAVERLY.
Sa thèse est si belle,
Que sans se préparer il nous sera fatal.

MORTINS.

C'est qu'il est convaincu que vous gouvernez mal.

CAVERLY.

Et je ne suis pas, moi, convaincu du contraire;
Mais, si le cabinet succombe dans l'affaire,
Je ne sais, ma foi, plus où diable nous irons.

MORTINS.

Je m'en vais vous le dire : Où nous vous conduirons

ÉDOUARD, *en souriant.*

Pas plus loin.

CAVERLY.

Justement, c'est à quoi je m'oppose

LORD DERBY.

Tandis qu'il se remet de son apothéose,
Veuillez me suivre.

MORTINS.

Un mot avant de le quitter!...

LORD DERBY, *qui le prend par le bras.*

Non pas; à mes amis je veux vous présenter :
J'y mets ma gloire.

CAVERLY.

Allez : il faut qu'il me raconte
Son voyage.

LORD DERBY, *l'entraînant.*

Plus tard il vous en rendra compte.
Ma revanche!

CAVERLY.

A l'instant; et nous joûrons gros jeu.

MORTINS, *en sortant, à Caverly.*

C'est une émotion : vous en avez si peu!

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, *puis* LADY STRAFFORD.

ÉDOUARD, *qui tombe dans un fauteuil.*

D'honneur, je suis brisé! Pour comble d'infortune,
Jamais ovation ne fut plus importune :
Je sais qu'elle m'attend, et je cours la revoir;
On me saisit; je roule, et dans mon désespoir,
Sans que j'ose arrêter la prison qui m'emporte,
On me fait par trois fois passer devant sa porte!
Mais que m'a dit milord? que je reste; et pourquoi?
Veut-il m'entretenir? Non, Julia, c'est toi,
Toi seule; et, je le sens au trouble de mon âme,
Ces travaux où l'orgueil trouve un plaisir de flamme,
Leur charme inspirateur, leurs succès palpitants,
Le cèdent en ivresse à de si doux instants.

LADY STRAFFORD, *qui est sortie en grande parure de son appartement, et qui est venue pas à pas, pendant ces derniers vers, s'appuyer sur le fauteuil de Lindsey.*

Édouard, est-ce vrai?

ÉDOUARD, *qui se lève.*

Vous! c'est bien vous!

LADY STRAFFORD.

Oui, celle
Qu'autrefois vous aimiez.

ÉDOUARD.

Que je revois plus belle,
Que j'aime plus encor, que je préfère à tout,
Dont l'ardent souvenir me poursuivait partout.

LADY STRAFFORD.

Le vôtre de mes jours a seul rempli le vide.
Du bruit de vos succès combien j'étais avide!
Que n'aurais-je donné pour en être témoin,
Pour applaudir celui que j'admirais de loin,
Exciter son ardeur, l'enflammer, et me dire :
Il doit à mon amour un peu de son empire!

ÉDOUARD.

Pourquoi donc ce retour si longtemps différé,
Ce silence mortel qui m'a désespéré,
Et qui, mêlant le doute aux ennuis de l'absence,
M'a presque laissé croire à votre indifférence?

LADY STRAFFORD.

Je ferai cet aveu, je vous le jure; mais...

ÉDOUARD.

Parlez.

LADY STRAFFORD.

Vous l'attendrez, sans m'y forcer jamais.

ÉDOUARD.

Vous jouer de ce cœur dont vous êtes maîtresse,
N'est-ce pas abuser de sa folle tendresse;
Et, fût-il à vos yeux digne de châtiment,
Ne le traitez-vous pas trop rigoureusement?

LADY STRAFFORD.

Mais j'ai lieu d'être aussi quelque peu mécontente;
N'avez-vous pas tantôt bien trompé mon attente?

ÉDOUARD.

Le peuple m'entraînait; comment le gouverner?
A notre rendez-vous fallait-il l'amener?

LADY STRAFFORD.

Non, le peuple est un tiers qui gêne un tête-à-tête;
Il est beau cependant d'avoir fait sa conquête.

ÉDOUARD.

Vos vœux sont donc comblés: de vous vient mon pouvoir
Contre ceux qu'avec lui je combats par devoir;
Vous mettez dans ma voix cet accent d'honnête homme
Qui fait pâlir leur front avant que je les nomme;
Dans mes yeux ces éclairs d'un courroux généreux,
Dans ma parole enfin cet ascendant sur eux,
Qui de nos libertés décident la victoire :
Vous êtes mon talent, mon bonheur et ma gloire.

LADY STRAFFORD.

Si je suis tout cela, je n'ai qu'à demander
Pour obtenir?

ÉDOUARD.

J'attends; vous pouvez commander.

LADY STRAFFORD.

Que mon oncle par vous sur ses rivaux l'emporte.

ÉDOUARD, *après une pause.*

Je ne puis rien pour lui.

LADY STRAFFORD.

Le vœu public le porte.

ÉDOUARD.

Nous pensons, par malheur, tous deux différemment,
Et ce serait voter contre mon sentiment.

LADY STRAFFORD.

Consentez.

ÉDOUARD.

J'ai promis.

LADY STRAFFORD.

A qui donc?

ÉDOUARD.

Le temps vole :
A mes devoirs bientôt il faut que je m'immole.
Avant que mon bonheur ne soit qu'un souvenir,
Fixez le lieu, le jour qui doit nous réunir.
Demain, dans cette terre où j'aimai, jeune encore,
Et presque à mon insu, ce qu'aujourd'hui j'adore,
Mon vieux père me fête, et milord y viendra :
Vous l'y suivrez ?

LADY STRAFFORD.

Sans moi milord vous fêtera.

ÉDOUARD.

Se peut-il ?

LADY STRAFFORD.

Comme vous, j'ai promis.

ÉDOUARD.

Votre absence
Viendrait-elle attrister le jour de ma naissance?

LADY STRAFFORD.

Vous y penseriez peu ; car un grand citoyen
Quand il a bien voté ne s'attriste de rien.
Mais qui donc nommez-vous?

ÉDOUARD.

Nelbroun.

LADY STRAFFORD.

Lui, qu'on déteste!

ÉDOUARD.

Injustement.

LADY STRAFFORD.

Ce choix n'en est pas moins funeste.
L'impopularité qui s'attache à son nom,
Vous la partagerez, vous, mon orgueil; oh! non.
Non, quand l'opinion de palmes vous couronne,
Vous ne pouvez vouloir qu'elle vous abandonne.

ÉDOUARD.

Si pour vous obéir il faut subir sa loi,
C'est elle, milady, que vous aimez en moi.

LADY STRAFFORD.

Ah! je n'aime que vous, mais vous irréprochable,
Vous admiré de ceux que votre force accable,
Vous, entraînant les cœurs, maîtrisant les esprits,
Au faîte du pouvoir, vous, porté par les cris
D'un grand peuple opprimé que votre voix délivre.
Pardonnez, mon ami, cette gloire m'enivre;
Je l'aime; elle a pour moi d'ineffables attraits :
Mais cette gloire enfin, c'est vous; je ne saurais
La détacher de vous, ni vous séparer d'elle,
Et même en l'adorant je vous reste fidèle.

ÉDOUARD.

Quels regards, Julia, quels accents enchanteurs!
Si la chambre comptait de pareils orateurs,
Contre leur ascendant qui pourrait se défendre?
Il faudrait leur céder ou ne pas les entendre.

LADY STRAFFORD.

Aussi vous céderez. Ah! cédez : savez-vous
Quel poids l'opinion peut donner à vos coups,
Et, quand vous me parlez de la heurter en face,
Ce que peut avec elle accomplir votre audace?
J'ai mis sur vous l'espoir d'un si noble dessein!

ÉDOUARD.

Vous, Julia!

LADY STRAFFORD.

D'orgueil il fait battre mon sein :
Qu'il est beau, qu'il est grand! Édouard, quel théâtre
Il ouvre à ce talent dont je suis idolâtre!
Notre union peut-être en dépend.

ÉDOUARD.

Achevez.

LADY STRAFFORD.

Eh bien! donc...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LORD DERBY, THOMAS GOFF.

THOMAS GOFF, *en dehors, à lord Derby.*

Tout à vous, si vous me le trouvez?
(*En entrant.*)
Quand j'ai su qu'il était chez votre seigneurie,
Je me suis dit : Milord estime l'industrie,
Son salon m'est ouvert; courons...
(*Apercevant Édouard.*
Ah! le voilà!

ÉDOUARD, *à part.*

Mais il s'attache à moi.

LADY STRAFFORD, *à Édouard.*

Quel est ce monsieur-là?

LORD DERBY, *à lady Strafford qui s'incline froidement.*

Monsieur Goff, milady, puissant capitaliste!
(*Bas.*)
Électeur que je place en tête de ma liste.

LADY STRAFFORD, *qui, toutes les fois qu'elle parle à Thomas Goff, jette à Edouard un regard ironique.*

Goff... Pardonnez : ce nom me revient maintenant;
Il a passé les mers. Goff!... Sur le continent
Il n'est bruit que de vous, monsieur Goff.

ÉDOUARD, *bas à lady Strafford.*

Ah! méchante!

THOMAS GOFF, *radieux.*

Le continent me fait un honneur qui m'enchante.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous, mon cher? De grâce, soyez bref.

THOMAS GOFF.

Je venais demander le mot d'ordre à mon chef :
Qui portons-nous?

LADY STRAFFORD.

Milord.

ÉDOUARD, *à Thomas Goff.*

Cette grave matière
Doit se traiter ailleurs.

LORD DERBY.

Indépendance entière!
Ma nièce, gardez-vous d'influencer son choix.

THOMAS GOFF.

Rien que pour ce mot-là vous méritez sa voix.
J'ai péroré pour vous.

LORD DERBY.

Je vous en remercie.

THOMAS GOFF.

Il a tourné le dos à l'aristocratie,
Ai-je dit.

LADY STRAFFORD.

Beau début!

THOMAS GOFF.

Au titre, au rang qu'il a,
Il ne tient pas du tout.

LADY STRAFFORD.

Qui donc tient à cela?

THOMAS GOFF.

Préjugé! selon lui.

ÉDOUARD.

Vous allez loin.

LORD DERBY.

Fantôme!

LADY STRAFFORD.

Un riche commerçant vaut un pair du royaume.

THOMAS GOFF.

Que pour une lady vous parlez dignement!
Si les femmes jamais entrent au parlement...

LADY STRAFFORD.

Sur tous les candidats j'aurai la préférence?

THOMAS GOFF.

Oui, quand mistriss Nelbroun vous ferait concurrence.
Pour son très-cher mari qu'on oppose à milord,
Je ne veux pas de lui.

LORD DERBY.

Je le plains.

LADY STRAFFORD.

S'il a tort
Aux yeux de monsieur Goff, je doute qu'on le nomme.

THOMAS GOFF.

Qui donc le nommerait? il est mort, le pauvre homme!

ÉDOUARD.

Mort!

THOMAS GOFF.

Comme candidat : je ne l'ai pas tué,
Mais en chœur, grâce à môi, je veux qu'il soit hué...

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous fait?

THOMAS GOFF.

Honni.

ÉDOUARD.

Quoi! monsieur...

THOMAS GOFF.

Dans l'ornière
Je le crois embourbé de si rude manière...

ÉDOUARD.

C'est un loyal Anglais.

THOMAS GOFF.

C'est l'agent d'Harrington,
C'est son âme damnée...

ÉDOUARD.

A quoi s'expose-t-on
Lorsque d'un tel ministre on soutient le système!
Sans pouvoir le servir je me perdrai moi-même.

LADY STRAFFORD.

Et votre cause aussi.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai!

LADY STRAFFORD.

Quand mes yeux
S'attendriront demain en revoyant ces lieux
Dont mon cœur dans l'exil a gardé la mémoire,
Que j'aie à vous louer d'une double victoire.

ÉDOUARD.

Vous vous dégagerez?

LADY STRAFFORD.

Comme vous : le matin,
Vous aurez pour milord fait pencher le scrutin.

ÉDOUARD.

L'ai-je dit?

LADY STRAFFORD.

Ce bonheur est douteux, mais possible;
Et dans une autre lutte où, longtemps invincible,
Vous n'avez de rivaux que vos succès passés,
Nos tyrans, votre voix les aura terrassés.

THOMAS GOFF.

Détruits.

LADY STAFFORD.

Brisez un joug que vous devez maudire,
(*Bas.*)
Triomphez d'Harrington; j'oserai tout vous dire.

ÉDOUARD.

Plein du feu que je porte au combat qui m'attend,
Puis-je à nos libertés faillir en vous quittant?
Pour enflammer les cœurs dont elles vont dépendre,
Le mien dans mes discours n'a plus qu'à se répandre,
Je cours vous le prouver.

THOMAS GOFF.

Je cours de mon côté
Me prononcer pour vous dans notre comité.

LORD DERBY.

Porté par monsieur Goff, je puis tout me promettre.

LADY STRAFFORD.

Honneur à monsieur Goff!

THOMAS GOFF, *à lady Strafford.*

Si j'osais me permettre
D'offrir ma main...

LADY STRAFFORD, *qui, en l'acceptant, lance un dernier coup d'œil à Édouard.*

Appui dont je fais un grand cas,
Monsieur Goff!

(*Édouard reste un moment étonné et les suit.*)

LORD DERBY, *qui les regarde sortir.*

Pour monter où ne descend-on pas!

ACTE TROISIÈME

(*Un salon à la campagne, chez sir Gilbert; au fond, des fenêtres et une porte ouvertes qui laissent voir un parc.*)

SCÈNE I.

SIR GILBERT, ÉDOUARD.

SIR GILBERT.

Moi! qu'en vous revoyant dans mes bras je vous serre!
Non; vous m'avez gâté ce doux anniversaire.

ÉDOUARD.

Croyez...

SIR GILBERT.

Derby triomphe, et par vous!

ÉDOUARD.

Dans un choix,
L'intérêt politique est sur nous d'un grand poids.

SIR GILBERT.

C'est une trahison.

ÉDOUARD.

Ah!

SIR GILBERT.

L'excuse à la mode,
L'intérêt politique, est un moyen commode.
Devant moi votre honneur, justement timoré,
Souvent contre Derby sur ce mot s'est cabré;
Et le voilà votre homme, et ce mot est le vôtre.
Vous faites bien, monsieur, de n'en pas chercher d'autre;
Quand on le dit en face au public qui le croit,
On peut à poing fermé souffleter le bon droit,
Au mérite, aux vertus on peut faire avanie
En jetant à l'intrigue un prix qu'on leur dénie;
Et si quelque vieillard, qui vivait dans son coin,
De ne les pas trahir sent encor le besoin,
Son cœur a beau saigner, l'intérêt politique
Pour lui, comme pour tous, est un mot sans réplique.

ÉDOUARD.

Cette excuse pourtant n'est pas hors de saison :
D'avoir mille vertus Nelbroun a bien raison;
Mais ses vertus ont tort de heurter tout le monde.
On peut, en honnête homme, à son siècle qu'on fronde
Du haut de son dédain dire la vérité
Sans être un fanfaron d'impopularité.
Il l'est : le soutenir, c'était faire divorce
Avec ce vœu public dont j'emprunte ma force;
Et j'ai sacrifié, j'en gémis comme vous,
Les droits sacrés d'un seul aux droits plus saints de tous.
Mon motif, le voilà; sans rougir j'en rends compte :
Mais ce qui sur ma joue a fait monter la honte,
Ce qui révolte ici mon honneur indigné,
C'est ce mot trahison, que j'aurais dédaigné
Dans la bouche d'un autre, et qui me désespère
En tombant sur mon cœur des lèvres de mon père.

SIR GILBERT.

Hier, avec quel feu, quel courroux véhément,
Ne vous a-t-on pas vu tonner au parlement!
Votre succès fut grand, immense.

ÉDOUARD.

Il vous irrite!

SIR GILBERT.

J'en suis plus fier que vous; mais contre le mérite,
Les services, l'honneur, contre un choix excellent,
Pour plaire à vos amis, tourner votre talent,
C'est en flétrir l'usage. Oui, monsieur, l'éloquence
Est un mal, quand le mal en est la conséquence :
Celui-là fait le mal, qui prouve éloquemment
Que la raison a tort, que la vérité ment;
Et dans ce député, qu'à sa honte on renomme,
J'admire l'orateur, mais je méprise l'homme.

ÉDOUARD.

Suis-je cet homme?

SIR GILBERT.

Non! si vous l'étiez!...

ÉDOUARD.

Alors,
Veuillez m'entendre!

SIR GILBERT.

Adieu!

ÉDOUARD.

Modérez ces transports.

SIR GILBERT, *qui s'est rapproché d'une fenêtre.*

Que vois-je?

ÉDOUARD.

Où donc?

SIR GILBERT.

Là-bas, dans ces flots de poussière
Un cavalier court, vole, et franchit la barrière.

ÉDOUARD.

C'est Mortins.

SIR GILBERT.

Je le fuis.

ÉDOUARD.

Veuillez le recevoir...

SIR GILBERT.

Venez.

ÉDOUARD.

Un seul moment.

SIR GILBERT.

Pas un.

ÉDOUARD.

De ce devoir,
A votre place, au moins, souffrez que je m'acquitte.

SIR GILBERT.

Choisissez entre nous : venez, ou je vous quitte.

ÉDOUARD.

Mais...

SIR GILBERT.

C'est sans moi, monsieur, que vous le recevrez.
Fêtez-les, ces amis qui me sont préférés;
Vous leur appartenez plus qu'à votre vieux père,
Plus qu'à vous-même. Adieu; j'emporte ma colère,
Et sous l'ombrage épais où je vais la cacher,
Quand ils le permettront, vous viendrez me chercher.

ÉDOUARD.

Je vous suis.

(*A Mortins, qui entre.*)

Attends-moi.

MORTINS.

Reviens.

SCÈNE II.

MORTINS, *seul.*

Une étincelle!
Tout s'enflamme. Au convoi l'occasion est belle·
Qu'il parle, que par lui le gant leur soit jeté :
Aux armes! et du choc jaillit la liberté.
Le fera-t-il?... Du moins qu'il écrive.

SCÈNE III.

MORTINS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Mon père
Me fuit, et de Nelbroun l'échec le désespère.

MORTINS.

Calme-toi.

ÉDOUARD.

J'ai le cœur navré de ses regrets.

MORTINS.

D'abord sois citoyen ; tu seras fils après.
Était-ce le moment de déserter la ville?

ÉDOUARD.

Te voilà furieux pour avoir fait un mille!

MORTINS.

Trois.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que cela?

MORTINS.

Du temps perdu.

ÉDOUARD.

Quel bruit
Pour une heure qu'on perd!

MORTINS.

Une heure porte fruit;
Une heure quelquefois comme un siècle est féconde.

ÉDOUARD.

Au fait!

MORTINS.

Nous l'emportons.

ÉDOUARD.

Mais Godwin et son monde
Marchaient sous ton drapeau.

MORTINS.

Dis plutôt sous le tien.

ÉDOUARD.

C'est un mal.

MORTINS.

Rien n'est mal pour arriver au bien.

ÉDOUARD.

Sans eux l'élection avait la même issue.

MORTINS.

Unanime par eux, c'est un coup de massue.

ÉDOUARD.

Pour le ministère?

MORTINS.

Oui.

ÉDOUARD.

Je puis tout approuver,
S'il en meurt.

MORTINS.

Pour qu'il meure, il le faut achever.

ÉDOUARD.

Viens-tu me proposer quelque autre choix semblable?

MORTINS.

Notre choix d'aujourd'hui pouvait être admirable.

ÉDOUARD.

Comment?

MORTINS.

Sans ton refus nous t'aurions nommé tous.

ÉDOUARD.

C'est un honneur, Mortins, dont j'étais peu jaloux.

MORTINS.

Ne l'étant pas pour toi, pour nous tu devais l'être;
Mais ce noble fardeau te reviendra peut-être.
Tes collègues sont nuls.

ÉDOUARD.

C'est vrai.

MORTINS.

Si par hasard
Milord à s'installer mettait quelque retard...

ÉDOUARD.

Eh bien?

MORTINS.

De la Cité tu resterais l'arbitre,
Et serais par le fait ce qu'il est par le titre

ÉDOUARD.

Mais le contraire est sûr.

MORTINS.

C'est ce qu'il faudra voir :
Tu vas en attendant user de ton pouvoir.

ÉDOUARD.

Comme alderman?

MORTINS.

Sans doute.

ÉDOUARD.

A ton nouveau lord-maire
Que ne t'adresses-tu?

MORTINS.

Ton nom m'est nécessaire.
Par quelques mots brûlants et de ta main signés,
Arrache à leurs travaux ces hommes dédaignés,
Mais purs, mais dont la race, injustement flétrie,
De ses mâles sueurs enrichit l'industrie.
Que les marchés déserts, le port, les ateliers,
Sur le pavé, demain, les jettent par milliers :
Qu'ils viennent de Névil escorter la grande ombre;
Au convoi triomphal qu'ils viennent par leur nombre
Témoigner de ta force en marchant sur tes pas.
Les puissants font cortége aux puissants d'ici-bas;
A l'homme vertueux il faut une autre gloire,
C'est tout un peuple en deuil honorant sa mémoire.

ÉDOUARD.

Me réponds-tu, Mortins, de leur recueillement?

MORTINS.

Leur respect t'en répond, à moins que, s'animant
De l'énergique ardeur que tes accents font naître,
D'en comprimer l'élan leur cœur ne soit plus maître.
Spectacle auguste, alors! qu'il sera beau de voir
Cette innombrable masse à ta voix s'émouvoir,
Frémir de tes transports, s'embraser de ta flamme,
Et prendre, en t'admirant, une âme dans ton âme!
Tu n'auras plus affaire à tes faiseurs de lois;
Cœurs glacés que ceux-là! Non, tu vas cette fois,
Tu vas ressusciter sur la place publique
Les triomphes perdus de l'éloquence antique.
Mais ce n'est pas assez d'exalter la vertu;
Frappe, écrase le vice à ses pieds abattu.

Ils seront là, couverts de leur deuil hypocrite :
Que sur leur front, par toi, leur honte soit écrite;
Sous leur vain appareil va les chercher, prends-les,
Livre-les dépouillés aux regards des Anglais;
Que dans leur nudité le peuple les contemple!
Et faire de leur chute un mémorable exemple,
En te portant au ciel les réduire au néant,
Ne sera plus qu'un jeu pour ses bras de géant.

ÉDOUARD.

Eh quoi! sur un cercueil des paroles de haine!
Quoi! profanant des morts le funèbre domaine,
Y transporter l'aigreur de nos débats humains!
Quelle arène, Mortins, pour en venir aux mains!
Névil s'indignerait de nous y voir descendre,
Et nos pieds de ton père y fouleraient la cendre.
Dans nos temps sans croyance, où l'on se rit de tout,
Laisse au moins des tombeaux la majesté debout.
Nous devons à Névil un peuple pour cortége;
Il l'aura; j'écrirai : mais qu'un mot sacrilége
Dans le séjour de paix troublé par nos discords
Divise les vivants en insultant les morts!
Non; d'un culte si saint malheur à qui se joue!
Honte à qui peut jeter dans le sang et la boue
Un appel aux partis pour en souiller l'adieu
Que reçoit la vertu qui remonte vers Dieu!
Je dois combattre ailleurs une injuste puissance;
Là je ne dois parler que de reconnaissance,
Quand un grand citoyen n'a plus rien de mortel,
Pour la patrie en pleurs sa tombe est un autel
Qui réunit les fils sur la cendre des pères,
Et devant un cercueil tous les hommes sont frères.

MORTINS.

Tu vas perdre, Édouard, un triomphe assuré.
Chacun parle, après tout, comme il est inspiré :
Dis ce qui te plaira, je dis ce que je pense;
Mais remplis un devoir dont rien ne te dispense :
L'adresse que j'attends n'admet point de retards;
Rédige-la de verve, écris, signe, et je pars.

ÉDOUARD.

J'y vais.

(*Il sort par une porte latérale.*)

SCÈNE IV.

MORTINS, *seul.*

Respect d'enfant! Demain, quoi que tu fasses,
Avec ou malgré toi, nous remuerons les masses :
Sur le pouvoir croulant nous allons les lâcher :
Elles t'entraîneront. Tu ne veux que marcher;
Tu vas courir. Le fou! Pourtant sa modestie
Laisse aux mains d'un Derby le sort de la partie
Mais l'avoir fait nommer n'est pas un faux calcul :
Nelbroun aurait agi; lui, je le rendrai nul.
Faisons plus : qu'à son poste il n'ose point paraître :
De tout, comme alderman, Édouard reste maître...
Oui, que milord s'absente ou ne soit qu'un écho.
Devenons donc pour lui le spectre de Banquo :
Terrible j'apparais avant qu'il se cramponne
A son fauteuil de maire; et je veux qu'il frissonne.
Je veux... Lady Strafford.

SCÈNE V.

MORTINS, LADY STRAFFORD, *des fleurs à la main.*

LADY STRAFFORD, *à part, en entrant.*

Monsieur Mortins!

MORTINS, *à part.*

Ma foi!
J'affronte à tout hasard l'horreur qu'elle a pour moi.

LADY STRAFFORD, *à part.*

Risquons le tête-à-tête; après tout il m'importe
De savoir jusqu'où va la haine qu'il me porte.
(*A Mortins.*)
Mon oncle, qui me suit, va dans quelques moments
Vous adresser, monsieur, tous ses remercîments :
Il vous en doit beaucoup.

MORTINS.

D'un acte de justice!
C'est à nous, milady, que j'ai rendu service.

LADY STRAFFORD.

Votre nom est pour vaincre un puissant allié.

MORTINS.

Ce nom, quoi! milady ne l'a pas oublié?

LADY STRAFFORD.

Convenez qu'en cela j'eus bien peu de mérite :
L'oublier! et comment? tout le monde le cite.

MORTINS.

Édouard a lui seul cette gloire aujourd'hui.

LADY STRAFFORD.

Vous n'êtes donc, monsieur, juste que pour autrui.

MORTINS, *à part.*

Sa haine est fort aimable.

LADY STRAFFORD, *à part.*

Il n'est pas trop farouche.

MORTINS.

Je n'osais espérer cet accueil qui me touche.

LADY STRAFFORD.

Pourquoi?

MORTINS.

De sentiments nous différons tous deux.

LADY STRAFFORD.

Oui, si vous arriviez au comble de vos vœux,
Je sais ce qu'au besoin de nous vous pourriez faire.

MORTINS.

Quoi donc?

LADY STRAFFORD, *cassant une à une la tête des fleurs qu'elle tient à la main.*

Vous comprenez?

MORTINS.

L'allégorie est claire.
Mais songez-vous, madame, en rappelant Tarquin,
Qu'il était monarchique et non républicain?

LADY STRAFFORD.

Tous les partis vainqueurs ont, je crois, son système :
C'est ce que vous feriez?

MORTINS.

Et vous feriez de même!

LADY STRAFFORD.

Non.

MORTINS.

Ni moi : si jamais je viens à l'emporter,
Sur mon respect, du moins, milady peut compter.

LADY STRAFFORD.

Jamais aux grands talents je ne veux être hostile,
Car j'ai pour eux un culte; ainsi soyez tranquille.

MORTINS.

(*A lady Strafford.*) (*A part.*)
Vous me rendez confus. On me traite si bien...
Parlons à cœur ouvert.

LADY STRAFFORD.

(*A part.*) (*A Mortins.*)
Brisons la glace. Eh bien!
Quelqu'un m'a dit que moi, moi si peu redoutable,
Vous m'honoriez, monsieur, d'une haine implacable.

MORTINS.

Eh bien! quelqu'un aussi m'a dit secrètement
Que je vous inspirais le même sentiment.

LADY STRAFFORD.

De mon côté, monsieur, rien n'est moins vrai.

MORTINS.

Madame,
On eût dit le contraire en lisant dans mon âme.

LADY STRAFFORD.

Je vous crois.

MORTINS.

Je combats ceux que vous combattez.

LADY STRAFFORD.

Et je déteste, moi, ceux que vous détestez.

MORTINS.

Pour secouer leur joug j'exposerais ma vie.

LADY STRAFFORD.

Partager cette gloire est le sort que j'envie.

MORTINS.

Vous le pouvez.

LADY STRAFFORD.

Comment?

MORTINS.

Ils tombent.

LADY STRAFFORD.

Quand?

MORTINS.

Demain,
Si le nouveau lord-maire y veut prêter la main...

LADY STRAFFORD.

Il le faut.

MORTINS.

Ou consent qu'Édouard le remplace.

LADY STRAFFORD.

C'est mieux; après la crise ajournons son audace.

MORTINS.

Édouard, dans la lutte, entre nous deux pressé,
Par l'amitié, l'amour, par moi, par vous poussé,
Va droit à notre but sans que rien l'en écarte;
Mais il faut que milord croise les bras ou parte.

LADY STRAFFORD.

Pour qu'il n'agisse pas, que faire?

MORTINS.

Je le sais:
Proposons-lui d'agir.

LADY STRAFFORD, *souriant.*

Ah! vous le connaissez.
Il craint la guerre ouverte.

MORTINS.

Au mot peuple il se trouble.

LADY STRAFFORD.

Parlez, je vous soutiens.

MORTINS.

Frappez, et je redouble.

LADY STRAFFORD.

Que l'abîme à ses yeux s'ouvre s'il prend parti.

MORTINS.

Qu'il tremble d'y tomber.

LADY STRAFFORD.

Qu'il s'y voie englouti.

MORTINS.

Je n'épargnerai rien pour que la peur l'arrête.

LADY STRAFFORD.

Je lui ferai dresser les cheveux sur la tête.
Il vient, livrons l'assaut.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LORD DERBY.

LORD DERBY, *à part, en entrant.*

Mortins! J'arrive à temps.

MORTINS.

Pour vous féliciter, milord, je vous attends.

LORD DERBY.

J'ai triomphé, monsieur, grâce à votre assistance:
Ma joie est moindre encor que ma reconnaissance.

MORTINS, *d'un air mystérieux.*

Parlons bas.

LORD DERBY.

Pourquoi donc?

MORTINS.

Vous êtes notre espoir.

LADY STRAFFORD.

Vous allez accomplir un bien noble devoir.

MORTINS.

D'autant plus glorieux que le moment est grave.

LADY STRAFFORD.

Décisif.

MORTINS.

Mais est-il des dangers qu'on ne brave
Pour servir son pays?

LADY STRAFFORD.

Pour l'affranchir?

LORD DERBY.

Parlez:
Je ne me doute pas de ce que vous voulez.

MORTINS.

N'avez-vous pas promis de nous prêter main-forte?

LORD DERBY.

Si le but...

LADY STRAFFORD.

Il est grand; pour les moyens, qu'importe?

LORD DERBY.

Les moyens, cependant...

MORTINS.

Ils sont prêts : agissons.

LORD DERBY.

Mais la légalité...

LADY STRAFFORD.

Si nous la renversons,
C'est pour la rétablir.

LORD DERBY.

Madame!

MORTINS.

Une promesse
Vous lie à moi.

LORD DERBY.

Monsieur !

MORTINS.

Tenez-la.

LADY STRAFFORD.

Le temps presse :
Tout est réglé.

MORTINS.

Le lieu.

LADY STRAFFORD.

Le jour.

MORTINS.

Les instruments.

LADY STRAFFORD.

Le chef qui conduira ces grands événements.

LORD DERBY.

Sans qu'on m'en ait rien dit!

LADY STRAFFORD.

Vous allez tout connaître.

MORTINS.

Le lieu, c'est la Cité, dont vous êtes le maître.

LADY STRAFFORD.

Le jour pris, c'est demain.

MORTINS.

Les instruments, c'est nous.

LADY STRAFFORD.

C'est le peuple.

LORD DERBY.

Le peuple !

MORTINS.

Enfin, le chef...

LORD DERBY.

Qui?

LADY STRAFFORD *et* MORTINS.

Vous.

LORD DERBY.

Dieu! vous m'auriez choisi!

MORTINS.

D'une voix unanime.

LADY STRAFFORD.

Pouvaient-ils mieux, milord, vous prouver leur estime?

LORD DERBY.

Certes, l'honneur est grand; mais...

LADY STRAFFORD.

Vous l'accepterez?

MORTINS.

Vous l'acceptez.

LADY STRAFFORD, *à Mortins.*

Faut-il de l'or aux conjurés?
Mon oncle y pourvoira par un bon sur la banque.

LORD DERBY.

Moi!

MORTINS.

Je dois à milord recourir si j'en manque.

LADY STRAFFORD, *à Mortins.*

Des armes?

MORTINS.

Si milord peut nous en fournir...

LORD DERBY.

Moi!
Où les prendre, monsieur?

LADY STRAFFORD.

Dans votre hôtel.

LORD DERBY.

Eh quoi!...

LADY STRAFFORD.

Il en est plein.

LORD DERBY.

Qu'entends-je?

LADY STRAFFORD.

Et c'est ma prévoyance
Qui, par des gens à vous, l'en a rempli d'avance.

MORTINS, *étonné.*

Comment, c'est vrai?

LADY STRAFFORD.

Très-vrai.

LORD DERBY.

Quelle audace!

MORTINS, *à part.*

Charmant!
Un vieux conspirateur n'eût pas fait autrement.

LORD DERBY.

Transformer mon hôtel en arsenal, madame?

LADY STRAFFORD.

Pour qu'un si beau succès fût l'œuvre d'une femme.

MORTINS.

Les armes à la main, milord, je vous suivrai.

LORD DERBY.

Mais si...

LADY STRAFFORD, *à Mortins.*

Venez ce soir, tout vous sera livré.

LORD DERBY.

Si par l'autorité la trame est découverte?

LADY STRAFFORD, *froidement.*

Eh bien?

MORTINS, *de même.*

Eh bien?

LORD DERBY, *hors de lui.*

Eh bien! c'est fait de nous.

LADY STRAFFORD

Leur perte
Ou la nôtre!

LORD DERBY.

Avant tout...

MORTINS.

Leur chute ou notre mort!

LORD DERBY.

Laissez-moi respirer.

MORTINS.

Il est trop tard, milord.

LADY STRAFFORD.

Y dussiez-vous périr, montrez-vous!

MORTINS.

Par prudence,

Ne mettons pas Lindsey dans notre confidence.
Le voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *remettant un papier à Mortins.*

Tiens, Mortins.

(*A lady Strafford*)

Ah! milady, pardon.

LADY STRAFFORD.

Quel transport unanime éclate à votre nom!
Monsieur, c'est de l'ivresse : éloquent, admirable!
On n'entend que cela. Comme un concert semblable,
Tout bruyant qu'il était, nous a semblé fort doux,
Si nous arrivons tard, n'en accusez que vous.

ÉDOUARD.

Milord vient d'obtenir sa couronne civile;
Est-il heureux?

LORD DERBY.

Charmé.

ÉDOUARD.

Vous pourrez être utile;

Vous le désiriez tant!

LADY STRAFFORD.

Il le sera.

ÉDOUARD.

Je vien

De citer votre nom en le joignant au mien.

LORD DERBY.

Mon nom!

ÉDOUARD, *montrant le papier que lit Mortins.*

Dans cet écrit.

LORD DERBY.

Qu'est-ce donc?

ÉDOUARD.

J'ai dû faire,

Dans une adresse au peuple, une part au lord-maire.

LORD DERBY.

C'est une adresse...

LADY STRAFFORD.

Au peuple.

ÉDOUARD, *à Mortins.*

Est-ce à ton gré?

MORTINS.

Parfait;

Et le nom de milord en doublera l'effet.
Je l'emporte.

LORD DERBY, *l'arrêtant.*

Songez...

LADY STRAFFORD.

Votre rôle commence.

LORD DERBY, *à Mortins.*

Que la publicité...

MORTINS.

Je vais la rendre immense.

(*A lady Strafford en s'inclinant.*)

Madame...

(*Bas à lord Derby.*)

Je serai chez milord à minuit.

LADY STRAFFORD.

Et vous l'y trouverez.

LORD DERBY, *à part.*

Si j'y passe la nuit.

(*Mortins sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté Mortins,* SIR GILBERT, CAVERLY.

SIR GILBERT, *à Caverly, en entrant avec lui par une porte latérale.*

Cette nouvelle est sûr?

CAVERLY.

Eh oui! trop véritable.

SIR GILBERT.

Milady, mon cher lord, je suis inexcusable :
Je m'étais dans le parc oublié loin d'ici
En rêvant à quelqu'un qui m'oubliait aussi;
Mais les bruits alarmants et les tristes messages
Sont venus me chercher jusque sous mes ombrages.

CAVERLY.

Oui, les événements ont fait bien du chemin.

SIR GILBERT.

La révolte s'avance; on tremble que demain
Londres ne soit en proie à la guerre civile.

ÉDOUARD.

Parlez!

SIR GILBERT.

Les insurgés sont entrés dans Carlile.

ÉDOUARD.

Le ministère aussi contre eux n'agissait pas.

CAVERLY.

Vous le liez si bien, qu'il ne peut faire un pas.

LADY STRAFFORD, *bas à lord Derby.*

Dans Carlile?

LORD DERBY, *de même, à lady Strafford.*

Silence!

SIR GILBERT.

Et ce n'est rien encore:

On parle d'un complot.

ÉDOUARD.

D'un complot!

CAVERLY.

Près d'éclore,

Dont le chef...

LORD DERBY, *vivement.*

Quel est-il?

CAVERLY.

Je vous le donne en cent.

LADY STRAFFORD.

Vous, chevalier.

CAVERLY.

Non pas! non, je suis innocent;
J'aime la vie.

ÉDOUARD.

Enfin?

LORD DERBY.

Qui donc?

CAVERLY.

Lady Montrose.

LORD DERBY, *à part.*

Dieu!

ÉDOUARD.

Toujours elle!

LADY STRAFFORD, *indifféremment.*

Ici peut-elle quelque chose?
De si loin!

CAVERLY.

De fort près.

LORD DERBY.

Comment?

SIR GILBERT.

Sans contredit;
Car on la croit à Londre.

LORD DERBY.

Impossible!

CAVERLY.

On le dit.

LADY STRAFFORD, *en riant.*

Droit au palais Saint-Jame est-elle descendue?

LORD DERBY, *à part.*

Son sang-froid me confond.

CAVERLY.

Et je la tiens perdue
Si nous la découvrons.

ÉDOUARD.

Plus de ménagement!
On ne peut trop punir un tel aveuglement.

LADY STRAFFORD.

Vous êtes rigoureux.

ÉDOUARD.

La rigueur est justice
Pour celle qui préfère à l'ordre son caprice,
Aux lois la violence, en osant conspirer,
Un homme à son pays qu'elle vient déchirer.

LORD DERBY, *bas, à lady Strafford.*

Pour Dieu! ne dites rien.

CAVERLY.

Par mille inquiétudes
De tant d'honnêtes gens trouble les habitudes,
Et fait que, s'oubliant quand l'alarme est partout,
Il faut du bien public s'occuper avant tout.

LADY STRAFFORD.

Combattre pour sa cause est un droit dont elle use.

LORD DERBY.

Ne la défendez pas, milady.

LADY STRAFFORD.

Je l'excuse.
Sur un point politique où l'on n'est pas d'accord
Tout le monde a raison et tout le monde a tort:
Rebelle selon vous, elle vous croit rebelle;
L'ordre qui vous convient est désordre pour elle.
Quel doit être son but? d'y mettre fin: comment?
Peut-elle, ainsi que vous, lutter au parlement?
Non; en risquant sa tête elle apporte la guerre,
Et son courage, au moins, n'est pas d'un cœur vulgaire.

SIR GILBERT.

Quoi! vous l'approuvez?

LORD DERBY.

Nous!

LADY STRAFFORD.

Je suis femme, et je crois
De mon sexe opprimé devoir venger les droits.

CAVERLY.

Votre sexe est charmant; mais il perd tous ses charmes,
Quand pour nous égorger il prend nos propres armes.
L'héroïque lady le fait en ce moment:
Du peuple qu'elle agite on craint un mouvement;
Dans la Cité, milord, la tempête s'élève,
Et j'ai peur que sur vous le nuage ne crève.
Les ministres déjà vous ont fait demander;
On vous cherche.

LORD DERBY.

Moi?

CAVERLY.

Vous.

LORD DERBY.

Pourquoi?

CAVERLY.

Pour vous sonder,
Vous consulter; que sais-je?

LORD DERBY.

Alors, sans plus attendre,
Je cours à Londre.

CAVERLY.

Eh! non!

LADY STRAFFORD.

Je vais aussi m'y rendre.

LORD DERBY, *bas, à lady Strafford.*

Pour y prendre la poste.

LADY STRAFFORD, *de même, à lord Derby.*

Et moi pour y rester.

ÉDOUARD.

Je vous quitte, mon père.

CAVERLY.

Un moment!

SIR GILBERT.

L'arrêter,
Quand la patrie en feu dans son danger l'appelle!
Vous faites bien, monsieur, de me quitter pour elle;
Je vous désavoûrais d'hésiter entre nous.

CAVERLY.

Qu'il dîne au moins d'abord; croyez-moi, dînons tous.
Ce qu'avant le dîner vous allez faire à Londre,
Vous le ferez après, et mieux, j'ose en répondre.
Quand l'État me réclame, à son aide je cours,
C'est-à-dire j'y vais; mais...

LADY STRAFFORD.

Vous dînez toujours.

UN DOMESTIQUE, *en entrant.*

Sir Gilbert est servi.

CAVERLY.

Ce mot-là vous arrête.

LORD DERBY.

Non pas.

LADY STRAFFORD.

Ni moi.

SIR GILBERT, *à lord Derby.*

Du cœur, milord, et de la tête.

LADY STRAFFORD.

Comptez sur lui.

ÉDOUARD, *à lord Derby.*

Je veux opposer avec vous
Ma voix à leurs clameurs, ma poitrine à leurs coups:
Marchons donc! que le flot nous couvre ou se retire,
Et la victoire à nous milord, ou le martyre!

LORD DERBY, *à sir Gilbert.*

A revoir, baronnet.

SIR GILBERT, *saluant lady Strafford.*

Milady...

(*A son fils.*)

Demeurez.

(*A Caverly.*)

Pardon.

CAVERLY, *qui suit le domestique.*

Je vous devance.

SCÈNE IX.

SIR GILBERT, ÉDOUARD.

SIR GILBERT.

A Londre, où vous courez,
Quel devoir vous attend, quel sort sera le vôtre?...
Ne nous séparons pas fâchés l'un contre l'autre:
Voilà ma main; la tienne!

ÉDOUARD.

Ah! je puis tout braver,
Tout vaincre.

SIR GILBERT.

Voici l'heure où tu dois le prouver.
J'espère en toi: pourtant tu faiblis, on t'entraîne;
L'honneur est sauf encor, mais l'épreuve est prochaine.
Engagé trop avant, auras-tu le pouvoir
De t'arrêter tout court, si tu crois le devoir;
Ou souffrant qu'à son gré le mouvement t'emporte;
Aux révolutions rouvriras-tu la porte?
La plus juste, fatale aux peuples comme aux rois,
N'est un droit que le jour où meurent tous les droits:
Faite pour les sauver, c'est un effort sublime
Dont on souffre longtemps; faite sans cause, un crime.
Va donc, va, mon espoir: tiens ce que tu promets;
Devant mes cheveux blancs ne te démens jamais.
Ton déshonneur, mon fils! plutôt tes funérailles!
Une moindre douleur remûrait mes entrailles,
Et mieux vaudrait pour moi pleurer en l'éprouvant
Mon fils mort, Édouard, que le pleurer vivant.

(*Édouard baise la main de son père, qui le suit des yeux avec attendrissement quand il sort. La toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME

(*Chez Édouard Lindsey; même salon qu'au premier acte.*)

SCÈNE I.

ÉDOUARD, WILLIAM, *un secrétaire assis près de la table, et écrivant; plusieurs domestiques.*

ÉDOUARD, *après avoir signé un papier que le secrétaire lui présente.*

Pour qu'on prenne un parti l'alarme est assez vive,
Et j'attends, mais en vain, qu'un alderman arrive.
Êtes-vous sûr, William, qu'on les ait avertis?

WILLIAM.

Ils étaient tous, monsieur, malades ou sortis.

ÉDOUARD, *à un des domestiques.*

Vous, retournez chez eux.

(*A un autre, en lui remettant un papier qu'il prend des mains de son secrétaire.*)

Vous, cet ordre aux constables.

(*A William.*) (*A part.*)

Vous, restez. Les mutins deviendront plus traitables
Si Thomas Goff leur parle.

(*Haut.*)

A-t-on vu de ma part
Thomas Goff et Mortins?

WILLIAM.

Ils viendront.

ÉDOUARD.

Qu'il est tard!
Dans la solennité dont la pompe s'apprête,
Au peuple, ce matin, il faudra tenir tête;
Aux ministres, ce soir: je n'ai rien préparé.
Que dire sur Névil?

(*Au secrétaire.*) (*A lui-même.*)

Laissez-moi. Je dirai...

(*A William.*)

Pas un mot du lord-maire? Il n'est venu personne?

WILLIAM.

Personne encor, monsieur.

ÉDOUARD.

L'heure du danger sonne,
Et milord dans mes mains résigne ses pouvoirs:
On recherche les droits et l'on fuit les devoirs.
Je dirai...

(*A William.*)

Si l'on vient, ne faites pas attendre.

(*A lui-même.*)

Oui, cet exorde est bien; mais voudront-ils m'entendre?

(*Il s'assied près de la table et il écrit.*)

Qu'à me prêter main-forte Harrington soit tout prêt.

(*Donnant une lettre à William.*)

Au ministère, cours!

(*Le rappelant au moment où il sort.*)

Non; rends-moi ce billet!

Pour requérir l'emploi de la force publique,
Il faut que ce moyen soit ma ressource unique.
Sors!... Quel acte! dût-il sauver la liberté,
On dira que j'attente aux droits de la Cité.
Pas un whig furieux qui n'aboie ou ne morde.
Eh bien, je disais donc... Que me fait cet exorde?
Parler n'est rien, agir est le point important.
Pour un autre, après tout, faut-il hasarder tant?...
Nelbroun m'eût épargné l'embarras qui m'accable;
Mais ce choix, qui l'a fait? moi; je suis seul coupable.
Ah! c'était une faute, et par l'événement
Je vois qu'on ne peut pas faillir impunément.

WILLIAM, *qui entre.*

Monsieur Godwin!

ÉDOUARD.

Godwin! de lui je n'ai que faire;
Je n'y suis pas.

WILLIAM.

Il vient de la part du lord-maire.

ÉDOUARD, *vivement.*

Qu'il entre. Sur ma lettre on aura réfléchi,
Et d'un fardeau si lourd je vais être affranchi.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, GODWIN.

GODWIN.

Monsieur. depuis longtemps le bonheur où j'aspire
Est de me rapprocher d'un homme que j'admire.

ÉDOUARD.

Parlez; je suis, monsieur, prêt à vous écouter.

GODWIN.

J'eus, dans plus d'un écrit, l'honneur de commenter
Les actes qui marquaient votre illustre carrière,
Et vous rendis toujours une justice entière.

ÉDOUARD.

Je vous en fais, monsieur, bien des remercîments;
Mais mettons à profit de précieux moments:
Milord...

GODWIN.

En quittant Londre...

ÉDOUARD.

Il est parti?

GODWIN.

Sans doute.
Du nord avant minuit il avait pris la route.

ÉDOUARD.

Quel moment choisit-il, monsieur, pour s'absenter!

GODWIN.

Un motif très-urgent, et je puis ajouter
Très-moral, l'appelait dans le fond d'une terre.

ÉDOUARD.

Quand sa présence importe au sort de l'Angleterre!

GODWIN.

Son honneur scrupuleux d'un doute est obsédé.

ÉDOUARD.

Sur quoi?

GODWIN.

Sur le serment.

ÉDOUARD.

Il était décidé.

GODWIN.

Eh bien, il ne l'est plus, monsieur: votre éloquence
A sur ce point, dit-il, troublé sa conscience,
Il ne refuse rien; mais avant d'accepter,
Quelques jours loin du bruit il veut se consulter.

ÉDOUARD.

Dites mieux: il s'enfuit, et le danger le chasse;
Ce qu'il n'ose pas faire, il veut que je le fasse.

GODWIN.

Bien que j'aie entrepris d'être son avocat,
Mon rôle, en insistant, devient trop délicat.
Si grands que soient ses torts envers moi qu'il délaisse,
Mon Dieu, je les excuse et je plains sa faiblesse:
Ce que je trouve mal, c'est d'exposer celui
Dont la voix fit pencher l'opinion pour lui.
Je ne puis colorer d'une excuse passable
Son abandon subit qui vous rend responsable;
Ma franchise y répugne, et je suis trop loyal
Pour ne pas répéter que c'est mal, et très-mal.
Je me bornerai là, venant sous ses auspices;
Mais vous offrir, monsieur, ma plume et mes services...

ÉDOUARD.

A moi!

GODWIN.

C'est mon devoir; tant je veux vous prouver
Que ce cœur tout anglais est loin de l'approuver.
Eh! quel mérite obscur, quelle mince industrie
Ne doit pas, dans l'espoir de sauver la patrie,
Le tribut de son zèle au seul homme d'État
Dont nous puissions attendre un si grand résultat!
Dans quel sens donc, pour qui, contre qui dois-je écrire?
Quoi que vous ordonniez, vous m'y verrez souscrire.
En me donnant à vous, c'est à la probité,
Au courage, au talent, c'est à la liberté,
Que vous allez servir, que milord abandonne,
C'est au pays enfin, monsieur, que je me donne.

ÉDOUARD.

D'un dévoûment si prompt j'ai lieu de m'étonner;
Que lui demandez-vous, monsieur, pour vous donner?

GODWIN.

Un noble prix.

ÉDOUARD.

Lequel?

GODWIN.

L'honneur de le défendre...

ÉDOUARD.

C'est tout.

GODWIN.

Au parlement.

ÉDOUARD.

Je commence à comprendre:
Oui, Névil, qui n'est plus, de deuil couvre nos bancs,
Et pour remplir ce vide...

GODWIN.

On m'a mis sur les rangs.

ÉDOUARD.

Mais qui donc?

GODWIN.

La Cité: parlez et l'on me nomme.

ÉDOUARD.

Et vous voulez, monsieur, remplacer un tel homme!

GODWIN.

Lui succéder; hors vous qui peut le remplacer?

ÉDOUARD.

Je ne crois pas encor devoir me prononcer.

GODWIN.

Monsieur en m'appuyant craint de se compromettre.

ÉDOUARD.

Non; mais pour rester libre il ne faut rien promettre.

GODWIN.

Rester libre est un droit; pourtant j'ai vu de près
Se mouvoir en tous sens bien des ressorts secrets,
Qui, mieux connus de vous après ma confidence,
Pourraient de mille écueils sauver votre prudence.

ÉDOUARD.

De vos conseils, monsieur, il faudra me passer,
Puisqu'il n'est pas en moi de les récompenser.

GODWIN.

Pardon, de me servir vous avez la puissance;
Mais rien n'est moins commun que la reconnaissance.

ÉDOUARD.

En quoi donc,s'il vous plaît,suis-je votre obligé?

GODWIN.

En rien.

ÉDOUARD.

Parlez!

GODWIN.

Le croire est un travers que j'ai.

ÉDOUARD.

Expliquez-vous, de grâce.

GODWIN.

Un droit que je m'arroge.

ÉDOUARD.

Enfin!

GODWIN.

Vous supposez que l'on vous doit l'éloge.

ÉDOUARD.

A tout homme public on doit la vérité;
Partant, l'éloge aussi, quand il l'a mérité.

GODWIN.

Lorsque de favorable elle devient contraire,
Ce que la presse a fait elle peut le défaire.

ÉDOUARD.

On la juge à son tour, et, favorable ou non,
Son arrêt n'a de poids qu'autant qu'elle a raison.

GODWIN.

Si haut qu'on soit placé, vous atteindre est possible

ÉDOUARD.

La main d'où part le coup peut y rendre insensible.

GODWIN.

Souvent qui l'est pour soi ne l'est pas pour autrui;
Votre père...

ÉDOUARD.

Arrêtez : pas un seul mot sur lui,
Pas un!

GODWIN.

Ah! j'ai touché le côté vulnérable.

ÉDOUARD.

Honneur à soixante ans d'une vie honorable!

GODWIN.

Monsieur, vous êtes libre, et je dois l'être aussi.

ÉDOUARD.

Dans votre feuille, soit, monsieur; mais pas ici.

GODWIN.

La guerre donc, monsieur!

ÉDOUARD.

Eh bien, monsieur, la guerre!

GODWIN.

Sûr de l'opinion, vous ne me craignez guère;
Vous dédaignez la presse, et vous avez grand tort.

ÉDOUARD.

Vous vous trompez, monsieur, je la respecte fort;
Une atteinte à ses droits me semblerait un crime,
Et je la défendrais, fussé-je sa victime.
Mais qui donc êtes-vous pour parler en son nom?
N'a-t-elle qu'une voix? Est-ce la vôtre? non.
Nul n'est à lui tout seul la presse tout entière :
A la discussion s'il ne donnait matière,
Son arrêt sans appel, qu'un seul aurait porté,
Serait la tyrannie et non la liberté;
Contre elle et contre tous, notre garant, c'est elle.
D'une lutte incessante elle sort immortelle,
En opposant toujours la justice au faux droit,
Et le fait qu'on doit croire au bruit menteur qu'on croit,
Les noms dont elle est fière et ceux dont elle a honte;
Noms purs, nobles talents, c'est sur eux que je compte!
J'ai foi dans leur puissance et j'en bénis l'emploi;
Car le bien est son but, la vérité sa loi.
Ce sont là les soutiens de la presse équitable,
Ceux qui par leurs travaux la rendent respectable,
Convaincus qu'à nos yeux pour la représenter
Le premier des devoirs est de se respecter.
Quant à vous, sur ma vie accumulez l'injure;
Critiquez, censurez, déchirez; je vous jure
Que, fidèle à ma route, on ne me verra pas,
Pour vous répondre un mot, me détourner d'un pas.
Il faut bien en courant soulever la poussière;
Faites votre métier, je poursuis ma carrière.

GODWIN.

Adieu, monsieur!

ÉDOUARD.

Adieu.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, *puis* CAVERLY.

ÉDOUARD.

Comme il va me traiter!
J'en ai trop dit... Eh non! que puis-je redouter?
S'attaquer à mon père! il est fou s'il le tente.
Thomas Goff ne vient pas... insupportable attente!
Que fait-il donc?

CAVERLY, *entrant.*

Mon cher, tout s'en va.

ÉDOUARD.

Quel effroi.
Le cabinet s'en va, mais rien de plus.

CAVERLY.

Ma foi,
Je n'en répondrais pas.

ÉDOUARD.

Qu'un ministre culbute,
Il doit tout, à l'en croire, emporter dans sa chute.

CAVERLY.

Mais s'il emportait tout, j'en serais : donc je crains;
Car un roi me va mieux que mille souverains.
C'est ce que nous aurions, et plus encor peut-être,
Si nous avions demain tous ceux qui veulent l'être :
Voilà comme le peuple entend la liberté.

ÉDOUARD.

Et comme le pouvoir l'entend de son côté.

CAVERLY.

Oh! la sienne a pour base un ordre confortable
Qui défend ma maison, ma voiture, ma table :
Et la patrie est là. Je vous vois rire; eh bien!
Pour aimer la patrie il faut s'y trouver bien.
J'en conclus que ce mot dans deux sens doit s'entendre :
Quand on a, conserver; et quand on n'a pas, prendre.
Or, puisque nous avons, au moins défendons-nous :
Votre intérêt le veut; nous submergés, c'est vous
Qui serez engloutis, si le torrent déborde.
Il faut le contenir; on le peut : qu'on s'accorde.
Je pense qu'Harrington agira sagement
S'il fait un pas vers vous pour un arrangement.

ÉDOUARD.

Je dois sa chute au peuple; un homme est un système.

CAVERLY.

Un homme peut changer.

ÉDOUARD.

Qu'il tombe et de moi-même
Je lui tendrai la main.

CAVERLY.

C'est pour ne pas tomber
Qu'il vous la tendrait, lui.

ÉDOUARD.

Craint-il de succomber?
Il est, n'en doutez pas, grand temps qu'il se retire.

CAVERLY.

Avec ce moyen-là tout ministre s'en tire :
C'est un moyen connu, mais fâcheux.

ÉDOUARD.

Quant à moi,
Sous le scrutin, ce soir, j'anéantis sa loi.

CAVERLY.

Si vous devez parler, je le crois bien malade.

ÉDOUARD.

Vous a-t-il, par hasard, chargé d'une ambassade?

CAVERLY.

D'une ambassade, lui! je l'aurais bien reçu!
Je viens en amateur... Mais d'où diable a-t-il su
Que votre don vous cause un embarras pénible?

ÉDOUARD.

Il le sait?

CAVERLY.

Il s'y montre infiniment sensible,
Et même il emploîrait, pour vous tirer de là,
Pour faire face à tout, les ressources qu'il a.

ÉDOUARD.

S'est-il permis, monsieur, d'expliquer ce langage?

CAVERLY.

Il se fût bien gardé d'en dire davantage...

ÉDOUARD.

Bien!

CAVERLY.

J'éclatais.

ÉDOUARD.

Très-bien!

CAVERLY.

Et, changeant de discours,
Il a paru sentir combien votre concours,
En l'aidant à porter le poids du ministère,
Serait, dans le conseil, utile à l'Angleterre.

ÉDOUARD.

Je tiendrais pour affront qu'il osât m'en parler;
Et quand il vous l'a dit...

CAVERLY.

J'ai voulu m'en aller.

ÉDOUARD.

Fi donc!

CAVERLY.

Je m'en allais. Alors sa seigneurie,
Qui me veut un grand bien, et sait que la pairie
Sous ce double rapport m'a toujours beaucoup plu,
Qu'on est législateur et qu'on n'est pas élu,
M'en a touché deux mots.

ÉDOUARD.

Et vous vous laissez faire?

CAVERLY.

La couronne de duc, un siége héréditaire
Où l'on ne dépend plus du peuple ni du roi,
Où, se représentant, on relève de soi;
Rang, pouvoir, liberté, la noble récompense!...
Pour Lindsey, m'a-t-il dit, c'est à quoi le roi pense.

ÉDOUARD.

Et quand il m'a nommé, vous...

CAVERLY.

Je l'ai laissé là
En lui tournant le dos, mon cher, et me voilà.

ÉDOUARD.

Où la corruption est-elle parvenue!
Tous mes actes sont purs et ma vie est connue :
Deux hommes, ce matin, viennent me visiter,
L'un pour se vendre à moi, l'autre pour m'acheter.

CAVERLY.

Mon honorable ami, qu'est-ce que cela prouve?
L'entraînement forcé que pour vous on éprouve;
Tout le monde vous aime, ou vous craint; je conçoi
Qu'on désire être à vous ou vous avoir à soi.
Grand, petit, faible, fort, chacun cherche à vous plaire,
Chacun offre un tribut à l'astre populaire
Dont l'éclat le remplit d'espoir ou de stupeur,
Et dont la queue, à moi, me fait surtout grand'peur.
Comment doit-il traiter la sphère que j'habite?
Rouvrirez-vous pour nous le gouffre jacobite?

ÉDOUARD.

Non.

CAVERLY.

Soulèverez-vous l'océan plébéien?

ÉDOUARD.

Pas plus.

CAVERLY.

Moins, s'il vous plaît; pas du tout: ce moyen
Est mon épouvantail; par goût, par habitude,
Je ne peux pas frayer avec la multitude.
Je suis civilisé jusqu'au raffinement:
Plutôt Jacque et les siens qu'un bouleversement
Qui nous ramènerait au gland pour nourriture!
C'est mon horreur, à moi, que l'état de nature.

ÉDOUARD.

Écoutez, chevalier, vous direz à celui
Qui, par ambassadeur, marchande mon appui,
Que je veux, pour répondre à l'offre qu'il m'a faite,
Au parlement, ce soir, consommer sa défaite.
Quant à la multitude, et je pense avec vous
Que ses façons d'agir pourraient heurter vos goûts,
Je dois, comme alderman, lui résister en face...

CAVERLY.

Vous me faites du bien.

ÉDOUARD.

Et j'en aurai l'audace,
Dussé-je de la force autoriser l'emploi:
Mais pour les contenir il suffira de moi.
J'en réponds; je suis sûr de leur obéissance,
(*Voyant entrer Mortins et Thomas Goff.*)
Et je vais vous montrer jusqu'où va ma puissance.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MORTINS, THOMAS GOFF.

ÉDOUARD.

Arrivez donc, messieurs!

MORTINS.

Que veux-tu?

THOMAS GOFF.

Nous voici!

MORTINS, *saluant Caverly.*

Ah! c'est vous!

CAVERLY.

Toujours moi.

ÉDOUARD.

Vous deviez être ici
Depuis une heure et plus.

MORTINS.

Chacun a ses affaires.

THOMAS GOFF.

Et les nôtres, vrai Dieu! ne sont pas ordinaires.

ÉDOUARD.

Je le sais.

THOMAS GOFF.

Le fer chauffe, et tout va rondement.

ÉDOUARD.

J'ai besoin, mon ami, de votre dévoûment.

THOMAS GOFF.

Pour vous, mon orateur, que faut-il entreprendre?
(*Montrant Caverly, qui s'est assis.*)
Je cours... Mais ce monsieur n'ira-t-il pas nous vendre?

CAVERLY, *à part.*

Oh! je ne lui plais pas.

ÉDOUARD.

Il peut nous écouter.

MORTINS, *qui s'assied de l'autre côté de la scène.*

Je vais en faire autant.

THOMAS GOFF.

Ma foi, s'il veut rester,
Qu'il reste: je n'ai peur de lui ni de personne.

ÉDOUARD.

Vous aimez le pays?

THOMAS GOFF.

La question est bonne!

ÉDOUARD.

Le peuple?

THOMAS GOFF.

Tiens! c'est moi.

ÉDOUARD.

Vous et quelques amis...

THOMAS GOFF.

Ce n'est pas moi tout seul.

ÉDOUARD.

A vos ordres soumis.

THOMAS GOFF.

En jurant par mon nom ils jurent par le vôtre.

ÉDOUARD.

Ainsi, même intérêt, même but est le nôtre?

THOMAS GOFF.

Bien dit!

ÉDOUARD.

Ce que je veux, vous le voulez.

THOMAS GOFF.

D'accord

ÉDOUARD.

Je puis compter sur vous?

THOMAS GOFF.

Certe.

ÉDOUARD.

Et sur eux.

THOMAS GOFF.

Très-fort.

ÉDOUARD.

Vous suivrez mon conseil?

THOMAS GOFF.

C'est un ordre.

ÉDOUARD.

A la lettre?

THOMAS GOFF.

Oui

ÉDOUARD.

Sans hésiter?

THOMAS GOFF.

Oui.

ÉDOUARD.

Dût-il vous compromettre?

THOMAS GOFF.

Cent fois oui.

ÉDOUARD, *lui serrant la main.*

Mon cher Goff, je suis reconnaissant.

CAVERLY, *à part.*

Ah! voilà qui vous met du baume dans le sang.

MORTINS, *de même.*

Où veut-il en venir?

ÉDOUARD, *à Thomas Goff.*

Soyez donc assez sage
Pour revoir vos amis et détourner l'orage.

THOMAS GOFF.

Non.

ÉDOUARD.

Mais...

THOMAS GOFF.

Non pas.

ÉDOUARD.

Comment?

THOMAS GOFF.

Non; je n'en ferai rien.

ÉDOUARD.

Le faire est d'un brave homme et d'un bon citoyen.

THOMAS GOFF.

Non.

ÉDOUARD.

Il faut prévenir des désordres coupables.

THOMAS GOFF.

Eh non!

ÉDOUARD.

Vous le devez.

THOMAS GOFF.

Non, de par tous les diables!

CAVERLY, *à part.*

Je l'aurais parié.

MORTINS, *de même.*

C'est sur quoi je comptais.

ÉDOUARD, *à Thomas Goff.*

Ne m'avez-vous pas dit...

THOMAS GOFF.

Qu'à vos ordres j'étais.

ÉDOUARD.

Alors?...

THOMAS GOFF.

Si vous vouliez ce que je veux moi-même.

ÉDOUARD.

Je le veux, mon cher Goff.

THOMAS GOFF.

Mais vous changez de thème.

ÉDOUARD

En quoi?

THOMAS GOFF.

Vous m'engagez à trahir le pays.

ÉDOUARD.

Le puis-je?

THOMAS GOFF.

Ils crîront tous, morbleu! que je trahis.

ÉDOUARD.

Vous êtes éloquent; vous leur ferez comprendre...

THOMAS GOFF.

Ils le crîront si fort qu'on ne pourra m'entendre.

ÉDOUARD.

Mais puisqu'ils sont toujours de votre sentiment.

THOMAS GOFF.

Bon! quand je dis comme eux; que je dise autrement
Le feu prend à la poudre, et je suis sur la mine.
Non, non; si je le fais, que le ciel m'extermine!

ÉDOUARD.

Aide-moi donc, Mortins, à le persuader.

MORTINS, *qui se lève.*

Dans cette œuvre, Édouard, je ne peux pas t'aider.
De son patriotisme il t'a donné la preuve;
Cesse de l'éprouver.

THOMAS GOFF.

Ah! c'était une épreuve.

ÉDOUARD.

Gardez-vous de le croire.

THOMAS GOFF.

Aussi j'ai tenu bon.

ÉDOUARD.

Rien n'est plus sérieux.

THOMAS GOFF.

Vous parliez sur ce ton,
(*Montrant Caverly.*)
A cause de monsieur.

CAVERLY.

De moi!

THOMAS GOFF.

Dans la bagarre,
S'il tombe sous ma main, je ne dirai pas: gare!
C'est moi qui l'en préviens.

CAVERLY.

Je lui déplais.

ÉDOUARD.

Mais moi,
Je prétends qu'à tout prix force reste à la loi.

THOMAS GOFF.

Bien joué: les grands mots, comme dans votre adresse!

ÉDOUARD.

Par là qu'entendez-vous?

THOMAS GOFF.

Le calme et la sagesse!

ÉDOUARD.

Eh bien?

THOMAS GOFF.

Pour nous pousser et n'en pas avoir l'air.

ÉDOUARD.

Qui vous a dit cela?

THOMAS GOFF.

Quelqu'un qui voit très-clair.

ÉDOUARD.

Erreur!

THOMAS GOFF.

Nous comprenons.

EDOUARD.

Mais c'est faux.

THOMAS GOFF.

Bouche close,
Il suffit pour agir qu'on ait compris la chose.

ÉDOUARD.

Je vous dis que c'est faux: on a de mon écrit
Faussé l'intention, dénaturé l'esprit.
Croyez-moi, mon cher Goff, et soyez raisonnable;
Ne changez pas en crime une erreur pardonnable.

Vous, riche industriel, aimé, considéré,
Céder aux passions où je vous vois livré,
C'est comme citoyen manquer de caractère,
Et manquer de bon sens comme propriétaire.

THOMAS GOFF.

Oh! mes propriétés on les respectera;
Quant à celles d'autrui, s'en mêle qui voudra.
Les intérêts privés ne sont pas mon affaire :
Je suis homme public. Laissez, laissez-nous faire;
Nous vous laisserons dire : ainsi donnez-nous tort,
Et plus vous crîrez haut, plus nous frapperons fort.
Ministres, lords, shérifs et toute la séquelle,

(*Se tournant vers Caverly.*)

Ses suppôts, ses impôts, et monsieur avec elle,
A bas!

CAVERLY, *à part.*

Décidément je lui déplais beaucoup.

THOMAS GOFF.

A bas les Harrington! criblés, encore un coup,
Dématés, nivelés comme un vaisseau qu'on rase.
S'il en reste un sur l'eau, que la foudre m'écrase!
A l'œuvre de ce pas je vais mettre la main.

ÉDOUARD.

Arrêtez!

THOMAS GOFF.

Voulez-vous qu'on s'arrête en chemin,
C'est aisé : qu'Harrington, traité comme il doit l'être,
Du ministère enfin sorte... par la fenêtre.
Vous, entrez par la porte ouverte à deux battants;
Entrez, soyez ministre, et sur l'heure, et longtemps:
Sinon, pour vivre en paix sous un pouvoir que j'aime,
Je me fais, ventrebleu! gouvernement moi-même.
De la cave au grenier, de la ville aux faubourgs,
Retournant le pays, je mets tout à rebours;
Et, quand j'aurai par là rétabli l'équilibre,
Vivent l'ordre, les lois, et vive un peuple libre!
Adieu!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* THOMAS GOFF.

ÉDOUARD, *à Mortins.*

Mais quel remède?

MORTINS.

En chassant Harrington,
Sois ministre.

ÉDOUARD.

Tu veux...

CAVERLY, *qui se lève avec vivacité.*

Ils ont tous deux raison;
Soyez ministre.

MORTINS.

Eh quoi! vous plaidez notre cause!

CAVERLY.

La mienne.

ÉDOUARD.

Quand le peuple à vos amis m'oppose,
Quand l'ordre, selon vous, n'a qu'eux seuls pour appui!

CAVERLY, *s'exaltant par degrés.*

Ils étaient l'ordre hier, vous l'êtes aujourd'hui :
Que feraient-ils enfin du pouvoir qu'on leur ôte?
Je les plains; je dirai que ce n'est pas leur faute,
Que personne, après tout, ne s'en fût mieux tiré;
Je m'écrirai chez eux, même je les verrai;
Jamais je ne trahis un ami politique
Mais ce n'est plus le cas d'être systématique :
Formez un cabinet; cherchez, prenez partout,
Qui vous voudrez, pas moi, je n'y tiens pas du tout;
Et sur le bill, ce soir, pour Dieu, faites main basse
Rejeté! rejeté! point de salut s'il passe!
Je vous promets les voix dont je puis disposer;
Mais c'est ce cabinet qu'il faudrait composer :
Cherchez donc, et trouvez, pour calmer la tempête,
Une combinaison qu'on leur jette à la tête.

MORTINS.

Comme vous prenez feu!

CAVERLY.

Je prends feu! je prends feu!
J'ai parbleu bien raison; ceci n'est plus un jeu :
Discorde au parlement, révolte à la frontière,
Émeute dans la rue! On a, je crois, matière
D'appréhender l'instinct purement animal
De cette multitude avec qui je suis mal.
C'est par pressentiment que je vous parlais d'elle.
Comment donc! mais sa rage est presque personnelle :
Je ne sais pas pourquoi cet homme m'en veut tant;
Le fait est qu'il m'en veut. Profitez de l'instant :
De grâce, un ministère! en lui j'ai confiance;
Je ne le connais pas, je le soutiens d'avance;
Par le trône et la Chambre il est d'avance admis.
Je me rends à Saint-Jame et cours chez mes amis;
Je pars; ils me croiront : le danger rend docile.
Moi-même, à remuer je ne suis pas facile;
Eh bien! en voyant tout perdu, désespéré,
Par modération je suis... immodéré;
Et quand ce sont nos biens, nos jours, qu'on veut nous [prendre,
Un homme indifférent me semble un homme à pendre!

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, MORTINS.

MORTINS.

De tous les dévoûments le plus chaud, c'est celui
Que montre un égoïste épouvanté pour lui.
La chute qu'il craignait, Caverly la décide;
Le ministère enfin périt par un suicide.

ÉDOUARD.

Dans quel moment, Mortins!

MORTINS.

Qu'importe! il est à bas.

ÉDOUARD.

Lui seul!

MORTINS.

Qu'importe encor?

ÉDOUARD.

Beaucoup, car ce n'est pas
Un ministère seul que tu prends à partie,
Que tu veux culbuter; c'est une dynastie.

MORTINS.

Eh bien, s'il était vrai?

ÉDOUARD.

Tu le veux donc? sois franc.

MORTINS.

Tu le voudras aussi, car mon projet est grand.

ÉDOUARD.

Je le trouve insensé.

MORTINS.

Faute de le connaître.

ÉDOUARD.

Il déchaîne le peuple.

MORTINS.

Il t'affranchit d'un maître!

ÉDOUARD.

En ai-je un, quand ce maître est sujet, comme moi,
Du seul pouvoir humain qui régit tout : la loi?

MORTINS.

Que tout dans le néant rentre donc devant elle!

ÉDOUARD.

Alors courbe la tête, ou tu n'es qu'un rebelle.

MORTINS.

Un rebelle, dis-tu!... sainte rébellion!
C'est pour le peuple anglais le réveil du lion :
Ce John-Bull, tant raillé, si longtemps débonnaire,
Prend sa chaîne à deux mains, frappe, se régénère,
Règne et remonte au rang que le ciel lui donna.
Que lui faut-il? du cœur, des armes! Il en a.
Le mouvement éclate après les funérailles;
Londre, en fureur, se lève au signal des batailles.
Si l'armée un moment comprime notre effort,
La Cité, grâce à toi, devient pour nous un fort.
De l'insurrection le volcan s'y concentre;
Il tonne, et la terreur en partant de ce centre
Pour combattre avec toi vient envahir vos bancs,
Des soldats ébranlés va décimer les rangs.
Qu'il sorte de ta bouche un cri de déchéance,
L'armée est peuple; et, fier de cette indépendance
Que lui rend tout à coup ton cri libérateur,
L'État proclame en toi son nouveau Protecteur!

ÉDOUARD.

Son Cromwell!

MORTINS.

Ce Cromwell voudra la république.

ÉDOUARD.

Qui t'en répond, Mortins?

MORTINS.

Ton dévoûment civique,
Ta vertu.

ÉDOUARD.

Quel garant pour le peuple et pour toi,
Quand je l'aurai trahie en violant ma foi?

MORTINS.

Qui peut te condamner, si par ton éloquence
Ton pays délivré t'absout?

ÉDOUARD.

Ma conscience.

MORTINS.

Faux scrupule d'honneur que tu dois mépriser!

ÉDOUARD.

Sentiment du devoir, trop vrai pour m'abuser!

MORTINS.

Ta gloire est de le vaincre.

ÉDOUARD.

Elle en serait flétrie.

MORTINS.

Pense à la liberté.

ÉDOUARD.

Je pense à la patrie.
Où va-t-elle avec toi?

MORTINS.

Combattre et renverser.

ÉDOUARD.

Mais, ce que tu détruis, comment le remplacer!

MORTINS.

Par nous.

ÉDOUARD.

Veut-on de nous? J'admets que tu l'emportes :
Tu chasses les Brunswick; mais les Stuarts sont aux [portes.

MORTINS.

Tout un peuple debout sur le seuil les attend.

ÉDOUARD.

Ce peuple divisé peut succomber pourtant.
Alors qu'aurons-nous fait, que ravir au royaume
Les droits qu'il a conquis en couronnant Guillaume?
Si le sort est pour nous, quel avis fera loi?
Est-ce le mien, Mortins? Tu vas plus loin que moi;
Le tien? Mais Thomas Goff va plus loin que toi-même;
D'autres plus loin, sans doute, et, d'extrême en extrême,
Rien n'arrêtera plus ton lion déchaîné.
Ou vaincus ou vainqueurs, qu'aurons-nous amené
Pour l'Angleterre en deuil par le meurtre affranchie?
Vaincus, le despotisme, et vainqueurs, l'anarchie.

MORTINS.

Tu la domineras.

ÉDOUARD.

C'est en la terrassant.

MORTINS.

Encore une victoire!

ÉDOUARD.

Encor des flots de sang!

MORTINS.

Mais l'ordre!

ÉDOUARD.

Le chaos!

MORTINS.

Que ton souffle féconde :
Va donc pour le chaos, et qu'il en sorte un monde!

ÉDOUARD.

Ce monde, il est créé. Rends-le meilleur, plus pur;
Ne détruis pas, corrige; et quand il sera mûr
Pour des destins plus beaux et pour des droits plus lar-
Sa raison le fera, ce bien dont tu te charges. [ges,
Mais comment l'accomplir, Mortins, par la terreur?
Imposer la raison, c'est révolter l'erreur.
Tu veux fonder, dis-tu, des lois républicaines; [nes?
Et sur quoi? sur des mœurs : où sont nos mœurs romai-
Tel qui fronde un abus s'engraisse d'un plus grand;
Le suffrage avili s'achète à prix courant;
En gloire l'infamie avec de l'or se change;

Qui bâtit là-dessus bâtit sur de la fange.
Corrigeons donc les mœurs pour réformer les lois,
En créant des vertus nous enfantons des droits,
Nous hâtons du progrès la marche irrésistible;
Et si gouvernement fut jamais perfectible,
C'est le nôtre : avançons, il avance avec nous;
Au mouvement forcé, seul il offre entre tous
Liberté sans désordre, ordre sans tyrannie;
Sans secousse, progrès dans sa course infinie.
Il nous suivra ; marchons, le flambeau dans les mains,
Et pour les affranchir éclairons les humains.
C'est notre mission, c'est notre œuvre première;
C'est tout : la liberté, Mortins, c'est la lumière!

MORTINS.

C'est la force au besoin; elle épargne le temps,
Et fait en un seul jour l'ouvrage de cent ans.
Veux-tu t'associer au grand coup que je tente,
Et servir tes amis ou tromper leur attente?

ÉDOUARD.

Plutôt que de trahir la foi de mon serment,
J'oserais pour la loi voter au parlement.

MORTINS.

Toi!

ÉDOUARD.

Je la défendrais au lieu de la combattre;
Et je puis relever ce que j'allais abattre.

MORTINS.

Qui, toi?...

ÉDOUARD.

Si la Cité du trouble est le foyer,
L'armée à mon appel viendra la balayer.

MORTINS.

Tu signerais cet ordre!

ÉDOUARD.

Il est signé.

MORTINS.

J'en doute.

ÉDOUARD, *lui montrant la lettre qui est restée sur la table.*

Le voici.

MORTINS.

L'envoyer, tu n'oserais!

ÉDOUARD.

Écoute :
Il part, si tu ne veux abjurer ton dessein.

MORTINS.

Mais de la liberté tu seras l'assassin!

ÉDOUARD.

Le sauveur!

MORTINS.

A la force ouvrir ce sanctuaire,
C'est crime d'y penser.

ÉDOUARD.

C'est vertu de le faire.

MORTINS.

Crime qui te perdra : par les tiens rejeté,
Tu vas frapper au cœur ta popularité;
Elle expire du coup pour ne jamais renaître.
Tu n'es à tous les yeux qu'un renégat, qu'un traître.
Plus on t'a porté haut, plus tu redescends bas.
Contre l'opinion en vain tu te débats :
Elle va s'exalter jusqu'à la frénésie,
Et t'enterrer vivant sous ton apostasie.
Tu n'as plus dans la lutte un ami pour soutien,
Et l'honneur de ton père y meurt avant le tien.

ÉDOUARD.

Que me dis-tu?

MORTINS.

Godwin de le ternir est maître.

ÉDOUARD.

N'en crois rien.

MORTINS.

Dans sa feuille un écrit doit paraître,
Écrit que j'ai sur moi, que j'aurais déchiré,
S'il ne me l'eût remis comme un dépôt sacré...

ÉDOUARD.

En m'effrayant, Mortins, je sais ce qu'il espère.

MORTINS.

Cette lettre, te dis-je, elle accable ton père :
Elle prouve...

ÉDOUARD.

Quoi donc?

MORTINS.

Son honneur est perdu
Si...

ÉDOUARD.

Mais que prouve-t-elle enfin?

MORTINS.

Qu'il s'est vendu.

ÉDOUARD.

C'est un faux!

MORTINS.

La voilà : songe, avant de la prendre,
Que ce soir à Godwin j'ai juré de la rendre.

ÉDOUARD.

Je m'en souviendrai.

MORTINS.

Lis.

ÉDOUARD, *après avoir jeté les yeux sur l'écriture.*

C'est sa main.

A sir Robert Walpole, premier lord de la Trésorerie.

« MILORD,

« J'attends, pour agir, les cinquante mille livres
« sterling : qu'on me les remette aujourd'hui même,
« et regardez-moi dans cette circonstance comme
« entièrement à votre disposition. Vous sentez com-
« bien il nous importe à tous deux que cet envoi
« reste secret.

« GILBERT LINDSEY. »

C'est sa main.

MORTINS.

Il a pour le pouvoir voté le lendemain.

ÉDOUARD, *après une pause.*

Eh bien, puisqu'il l'a fait, il le devait sans doute!

MORTINS.

Mais tu n'as donc pas lu?

ÉDOUARD.

Qui? mon père!...

MORTINS.

Il m'en coûte
De paraître à tes yeux abuser d'un secret
Que je t'ai révélé dans ton propre intérêt.
Possesseur de l'écrit, je le mettrais en cendre;
Lui va s'en faire une arme; et quand? comment défendre
Ton père diffamé que sa plume flétrit,
Si, renié par tous, tu n'es plus qu'un proscrit?
Mais sa plume, veux-tu qu'il la brise de rage?
Marche avec nous, triomphe, achève ton ouvrage;
Deviens chef de l'État; sois le nôtre et le sien :
Bâillonné par la peur, Godwin n'ose plus rien.

ÉDOUARD.

Ah! laisse-moi.

MORTINS.

La peur le condamne à se taire;
Mais que puis-je tenter si tu nous es contraire?
Et pour un faux honneur qu'aux pieds tu dois fouler,
Malheureux! l'honneur vrai, tu le vas immoler.
Crains-tu, si ta présence au convoi l'autorise,
D'être connu trop tôt pour chef de l'entreprise :
N'y viens pas; n'agis pas; mais laisse-nous agir.
Tu n'as rien su : de rien tu n'auras à rougir.
N'y viens pas: à nos yeux ton absence est la preuve
De ton concours secret, et nous risquons l'épreuve.
Tout réussit alors. Édouard, mon ami,
Nos deux cœurs si longtemps pour la gloire ont frémi
D'un même élan d'amour et d'une ardeur égale;
Ne nous séparons pas à cette heure fatale.
Non, par la noble vie à qui tu vas faillir,
Par la fraternité qu'il te faudrait trahir,
Par l'avenir sans borne ouvert à ton génie,
Non, tu ne peux combattre avec la tyrannie;
Ton bras ne peut s'armer pour repousser le mien;
Non, sois ami, sois fils, et reste citoyen.

ÉDOUARD.

Assez!

MORTINS.

Tu dois me croire, écoute et crois ton frère;
Épargne l'infamie aux vieux jours de ton père.

ÉDOUARD.

Mais perdre mon pays en parjurant ma foi!
(*Apercevant lady Strafford.*)
Va-t'en, Mortins!... Que vois-je?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LADY STRAFFORD.

LADY STRAFFORD, *à Édouard.*

Oui, chez vous; moi! c'est moi!
Un asile, Édouard!

ÉDOUARD.

Le peuple vous menace?

LADY STRAFFORD.

Le pouvoir.

ÉDOUARD.

Vous, madame!

LADY STRAFFORD.

On a perdu ma trace :
(*Tombant assise.*)
Je respire, du moins.

ÉDOUARD.

Ne craignez rien ici;
Vous êtes sous ma garde.

MORTINS.

Et sous la mienne aussi.

ÉDOUARD.

Harrington, milady, dans le jour va me rendre
Raison d'un attentat que je ne puis comprendre.

LADY STRAFFORD, *qui se lève.*

Demandez-lui raison, non pour moi, mais pour tous.

MORTINS.

J'y vais!

ÉDOUARD.

Reste, Mortins.

LADY STRAFFORD.

Courez.

ÉDOUARD.

Que dites-vous!

MORTINS, *à Édouard.*

Le convoi va bientôt passer sous ta fenêtre :
Pour que je puisse agir, garde-toi d'y paraître;
Mais fais-nous un rempart des droits de la Cité,
Et pousse au parlement le cri de liberté.
C'est ton devoir; je cours où le mien me réclame.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, LADY STRAFFORD.

ÉDOUARD.

Et vous encouragez ses projets?

LADY STRAFFORD.

J'en suis l'âme.

ÉDOUARD.

Où va-t-il cependant? lui-même n'en sait rien.

LADY STRAFFORD.

S'il n'atteint pas son but, il me conduit au mien.

ÉDOUARD.

Sans vouloir ce qu'il veut, vous le poussez au crime!

LADY STRAFFORD.

En est-ce un de briser le sceptre qui m'opprime?

ÉDOUARD.

A son bras, milady, qu'osez-vous demander?

LADY STRAFFORD.

De détruire, Édouard; au vôtre de fonder.

ÉDOUARD.

Quoi?

LADY STRAFFORD.

Le pouvoir que Dieu veut rendre à l'Angleterre,
En relevant des Stuarts le trône héréditaire.

ÉDOUARD.

Est-ce vous que j'entends?

LADY STRAFFORD.

Est-ce vous qui pensez
Qu'adoptant de Mortins les rêves insensés,
Des lois, des rangs, des noms je veuille le naufrage?
Les Stuarts pour aborder ont besoin d'un orage:
Il gronde; j'en profite. Édouard, un effort!
De ceux que Dieu fit rois la fortune est au port.

ÉDOUARD.

George a du vœu de tous reçu le diadème :
L'élu de tout un peuple est celui de Dieu même.

LADY STRAFFORD.

Mais ce peuple, pour nous il peut se déclarer.

ÉDOUARD.

De Mortins et des siens devez-vous l'espérer?

LADY STRAFFORD.

Qu'importe! un bras vengeur s'avance à leur rencontre;
La victoire est pour lui.

ÉDOUARD.

Les intérêts sont contre;
Les souvenirs aussi qui le repousseront.
Vous vous briserez là; car vous heurtez de front
Les besoins et les droits, l'orgueil de la patrie :
Oui, l'empreinte des fers qui jadis l'ont meurtrie,
Elle la porte encor; c'est en la regardant
Qu'elle ira d'un seul bond de Londre au Prétendant.

LADY STRAFFORD.

Pour tomber à ses pieds, si votre voix puissante
Veut qu'elle aille y courber sa tête obéissante,
Rendez de son amour l'héritage à vos rois.

ÉDOUARD.

Non; c'est déshériter mon pays de ses droits.

LADY STRAFFORD.

Leur malheur les éclaire.

ÉDOUARD.

Ils l'oublîraient encore.

LADY STRAFFORD.

Ne calomniez pas leur cause que j'adore.
La liberté, mon culte, avec vous la confond;
J'ai dû de la comprendre au sentiment profond,
Enthousiaste, ardent, que son vengeur m'inspire;
En m'en laissant charmer j'ai subi votre empire;
Car je hais, Édouard, ou j'aime à votre gré;
Avez-vous rien de saint qui ne me soit sacré?
Son triomphe est le but qu'un héros se propose;
Ma cause, c'est la sienne : aimez-la, cette cause,
De l'amour que ce cœur m'a si longtemps porté;
De mon amour pour vous j'aime la liberté.

ÉDOUARD.

Et de qui, juste ciel! la feriez-vous dépendre?

LADY STRAFFORD.

Du génie éloquent qui seul peut la défendre,
De vous : sur ce dépôt c'est vous qui veillerez;
Faites régner les Stuarts, et vous gouvernerez.

ÉDOUARD.

Qui? moi!

LADY STRAFFORD.

Leur volonté par ma voix vous confère
Le droit d'agir pour eux, et le pouvoir de faire
Tout ce qu'ordonnera l'urgence du moment,
Comme premier ministre à leur avénement.

ÉDOUARD.

Moi!...

LADY STRAFFORD, *lui présentant un papier.*

Cet acte en fait foi.

ÉDOUARD.

Je ne le veux pas lire.

LADY STRAFFORD.

Quand leur main l'a signé!

ÉDOUARD.

La mienne le déchire.
Ma conduite est tracée.

LADY STRAFFORD.

Où courez-vous?

ÉDOUARD.

Je doi
Marcher contre le peuple et voter pour la loi.

LADY STRAFFORD.

La liberté de tous par elle est suspendue.

ÉDOUARD.

Dans l'intérêt de tous.

LADY STRAFFORD.

Allez!... je suis perdue.

ÉDOUARD.

Vous!

LADY STRAFFORD.

Perdue, Édouard.

ÉDOUARD.

Un complot sans effet
Sera sans châtiment.

LADY STRAFFORD.

Je sais ce que j'ai fait.

ÉDOUARD.

Vous seule.

LADY STRAFFORD.

Dans la loi ma sentence est écrite.

ÉDOUARD.

Vain effroi!

LADY STRAFFORD.

Je vous dis que ma tête est proscrite.

ÉDOUARD.

Au péril de mes jours je la protégerai;
Ma demeure est pour vous un refuge assuré.

LADY STRAFFORD.

On m'y viendra chercher.

ÉDOUARD.

Ne craignez pas qu'on l'ose.

LADY STRAFFORD.

On l'osera.

ÉDOUARD.

Jamais!

LADY STRAFFORD.

Je suis lady Montrose.

ÉDOUARD.

Grand Dieu!

LADY STRAFFORD.

De me sauver aurez-vous le pouvoir?

ÉDOUARD.

Ah! que m'avez-vous dit! qui? vous! puis-je encor voir

La femme dont mon cœur rêvait la noble image,
Qu'absente j'honorai d'un si parfait hommage,
Dans celle...

LADY STRAFFORD.

Achevez donc : que vous méprisez !

ÉDOUARD.

Non,
Oh! non : j'ai beau haïr, détester ce faux nom
Qui vous a fait descendre et vous devient funeste,
Je vous aime encor plus que je ne le déteste.

LADY STRAFFORD.

Mais ce nom, j'en suis fière ; il m'honore à mes yeux :
Porté par un martyr, il fut victorieux ;
Je l'ai ressuscité; moi, femme, à sa mémoire
J'ai d'un parti déchu rattaché la victoire ;
Et qui donc m'y poussa? mes rois seuls? Ah! crois-moi,
Je l'avoue à ma honte, Édouard, ce fut toi ;
Ce fut par toi, pour toi que je devins rebelle :
Le courage qu'il faut, jeune, opulente et belle,
Pour jeter au hasard un sort si fortuné,
L'ont-ils mis dans mon sein? Non, tu me l'as donné.
L'amour a triomphé de ma faible nature.
Je rêvais dans la leur ta puissance future ;
Je t'imaginais grand de toute leur grandeur ;
Ah! que dis-je! ta gloire éclipsait leur splendeur,
Ta gloire est mon idole, et je suis fanatique :
Je m'y sacrifiai par un acte héroïque.
Est-ce folie? hélas! je le sais d'aujourd'hui ;
J'étais folle en effet; car j'ai bravé pour lui
La mort, et c'est par lui que je cesse de vivre ;
Plus que la mort, la honte, et c'est lui qui m'y livre !

ÉDOUARD.

Vous ne le craignez pas! votre amant, votre époux
N'a rien, hormis l'honneur, de plus sacré que vous.

LADY STRAFFORD.

Ah! pardon, j'avais tort : de ma triste fortune,
De mes dangers, pardon si je vous importune!
Je voudrais fuir d'ici ; mais où porter mes pas?
Si j'y reste, du moins, vous ne m'y verrez pas.
Lady Martha chez vous m'a seule accompagnée ;
Adieu! je la rejoins.

ÉDOUARD.

Julia!

LADY STRAFFORD.

Résignée
Au sort que me fera cet honneur rigoureux,
C'est vous que je plaindrai : vous serez malheureux.
Pourquoi l'être, Édouard? Follement révoltée,
J'ai cherché ma sentence et je l'ai méritée.
Pensez que c'est justice, et que ma vie enfin
Ne vaut pas qu'un regret en attriste la fin.
Tout a changé pour moi ; mourir est mon envie :
Je ne suis plus aimée, et n'aime plus la vie.

ÉDOUARD.

Tu l'es encor ; ta vie, ah! c'est la mienne.

LADY STRAFFORD, *avec exaltation.*

Eh bien!
Défends-la donc pour toi ; défends, sauve ton bien.
Mon cœur souffre à t'en faire une loi tyrannique,
Mais ta victoire enfin est mon refuge unique,
Et quelque châtiment qui doive me frapper,
C'est par elle, Édouard, que j'y veux échapper.
O ciel! et je verrais s'accomplir ce beau rêve ;
Tu monterais au faîte où mon espoir t'élève,
Et, te devant mes jours, j'y pourrais savourer
Le glorieux bonheur de te les consacrer!
Je n'ajouterai rien, non, rien pour t'y résoudre ;
Sois mon juge et prononce. Adieu, tu peux m'absoudre,
Tu peux me perdre ; à toi jusqu'au dernier moment,
Ou je vis pour t'aimer, ou je meurs en t'aimant ;
J'attends mon sort. Adieu !

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, *seul*

Son juge! et ma sentence
Jette au glaive infamant cette noble existence.
L'honneur de mon vieux père, il se rattache au sien
Et je l'immole aussi. Quel devoir que le mien,
S'il faut du même coup, pour que j'y persévère,
Frapper ce que j'adore et ce que je révère!
Mais me l'ordonne-t-il?

(*Prenant sur la table sa lettre qu'il laisse retomber.*)

Cet homme à qui j'écris,
Que je sauve aux dépens des jours par moi proscrits,
De mon honneur perdu ce ministre est coupable :
L'accabler fut mon droit ; que le peuple l'accable!
Ce que veut sa fureur ma raison le voulait ;
Pourquoi donc l'arrêter? Si j'étais juste, il l'est.
Mais il va par lambeaux déchirer l'Angleterre...
Ne peut-il, satisfait d'abattre un ministère,
Rentrer, l'acte accompli, sous mon autorité?
Suis-je lord-maire enfin? Un lâche a déserté!
Dois-je, à l'opinion résistant pour ma perte,
Périr avec les miens au poste qu'il déserte?
Non, restons.

(*On entend dans le lointain les premiers roulements des tambours voilés, qui se rapprochent par degrés et se prolongent jusqu'à la fin de la scène.*)

Les voici! Ce bruit lugubre et lent
Va se changer pour Londre en un appel sanglant.
Quelques moments encor, c'en est fait! Je frissonne ;
Et dans ma conscience, où chaque coup résonne,
Le remords s'éveillant semble prendre une voix
Pour nommer la patrie et rappeler ses droits.
Leur généreux soutien dont le cercueil s'approche,
Comme il fut sans faiblesse, il resta sans reproche,
S'il pouvait du linceul s'élancer aujourd'hui,
De moi que dirait-il, et qu'aurait-il fait, lui?
Mais il m'entend, ce juste à qui ma voix s'adresse ;
Sous son voile funèbre il tressaille, il se dresse,
Se découvre et répond : « Que me demandes-tu?
« Ne rien souffrir pour elle est-ce aimer la vertu?
« Est-ce aimer le pays d'une mâle tendresse,
« Que de lui préférer honneur, père ou maîtresse?
« Qui se donne au pays se donne tout entier.
« Viens, prends ton rang, suis-moi ; viens, mon digne héritier ;
« Viens te perdre toi-même, en sauvant sur ma tombe,
« Avec l'ordre qui meurt, la liberté qui tombe.
« Élève ton courage à ce pénible effort ;

« Ou si tu ne le peux, toi qui t'es cru si fort,
« Si tu manques de cœur pour cette noble tâche,
« Cache-toi; tu fais bien : mais tu n'étais qu'un lâche. »
J'irai, Névil, j'irai, je cours où tu m'attends.
Saint amour du pays, c'est ton cri que j'entends,
J'obéis et me perds. Quel est donc ton empire,
Puisque je peux trouver, quand mon honneur expire,
Quand mon plus cher espoir vient de s'éteindre en moi,
Un douloureux plaisir à me vaincre pour toi !

(*Il a repris sur la table sa lettre qu'il emporte, et il s'élance hors de la scène. La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME

(*Même salon qu'au quatrième acte, mais les vitres des trois fenêtres du fond sont brisées.*)

SCÈNE I.

ÉDOUARD, *assis près d'une table couverte de pamphlets et de journaux, et se tournant vers les fenêtres.*

C'est par là qu'à mes pieds ils jetaient des couronnes !
Volage opinion, pour que tu m'abandonnes,
Qu'ai-je fait? mon devoir; je n'ai plus un appui.
(*Prenant un des journaux.*)
La feuille de Mortins! ah! voyons :

« Hier la loi a passé, grâce à l'éloquence de celui « qui l'avait le plus éloquemment combattue. Hier, « aux funérailles de Névil, tous les priviléges de la « Cité ont été violés, encore par l'homme sur qui le « peuple avait le plus compté pour les défendre. « Nous l'aimions, cet homme; aussi notre cœur se « brise, la plume tombe de nos mains, et nous nous « bornons à dire dans notre douleur : Anglais, ce « n'est pas sur Névil qu'il faut pleurer. »

Jusqu'à lui,
Qui croirait s'avilir en prenant ma défense !
Et c'est un cœur bien né, c'est mon ami d'enfance;
Mais j'ai fait à sa honte échouer son dessein;
L'amitié pour toujours est morte dans son sein.
Aucune injure, au moins, n'échappe à sa colère.
(*Frappant de la main sur un autre journal qu'il vient de prendre.*)
Ma terreur, c'est Godwin. Que dit-il de mon père?
(*Après avoir jeté les yeux sur le journal.*)
Ciel, Julia !...
(*Lisant.*)

« Il n'est bruit que du pèlerinage fait à Londres « par la belle lady Strafford, si célèbre sous le nom « de lady Montrose. Dans plusieurs entrevues, tout « à fait confidentielles, avec un jeune orateur qu'elle « voulait gagner à sa cause, elle a, dit-on, dépassé « de beaucoup les instructions de son royal amant. « Mais que ne pardonne-t-on pas au dévouement « politique! »

Chez moi son danger la conduit;
Pour la déshonorer l'outrage l'y poursuit.
Achevons :

« Quant à l'éclatante défection dont tout le monde « parle, elle s'explique très-naturellement, par une « somme de vingt-cinq mille livres sterling donnée « de la main à la main, par une promesse de pairie « qu'on ne tiendra pas, et par l'offre d'un ministère « qu'on ne veut plus donner. Au reste, on pourra « se convaincre, en lisant la lettre suivante dont « nous garantissons l'authenticité, que l'apostasie à « beaux deniers comptants était pour l'honorable « Édouard Lindsey une tradition de famille. »

Puis la lettre, et plus bas :

« Les amis du pays verront avec plaisir, dans « l'intérêt du trésor, que le taux des consciences « parlementaires a beaucoup baissé; celle du fils « est de vingt-cinq mille livres sterling meilleur « marché que celle du père. »

Je m'indigne!
D'un duel avec moi l'imposteur n'est pas digne;
Mais il me faut son sang.
(*Après avoir écrit un billet.*)
Quand je l'aurai versé,
L'opprobre d'un vieillard sera-t-il effacé?
Il n'en mourra pas moins, ma vengeance assouvie,
Du démenti qu'un jour donne à toute sa vie.
(*Il reste la tête appuyée sur ses deux mains.*)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SIR GILBERT, *tenant un journal.*

SIR GILBERT, *qui s'est avancé vers son fils à pas lents.*
Édouard!

ÉDOUARD.
Vous!

SIR GILBERT.
Ton père a pendant soixante ans
Passé pour honnête homme.

ÉDOUARD.
Et, comme de son temps,
Il est l'honneur du nôtre.

SIR GILBERT.
Il s'est vendu, ton père.

ÉDOUARD.
Qui le dit dans une heure aura vécu, j'espère.

SIR GILBERT.
Mais qui le dit le prouve : as-tu lu ce papier?

ÉDOUARD.
Oui.

SIR GILBERT.
La lettre de moi qu'on vient d'y publier,
L'as-tu lue?

ÉDOUARD.
A l'instant.

SIR GILBERT.

T'avait-on fait connaître,
Avant de m'en flétrir, qu'elle y devait paraître?

ÉDOUARD.

Mortins.

SIR GILBERT.

Et pouvais-tu sauver ma dignité,
En m'épargnant l'affront de la publicité?

ÉDOUARD.

Moi!

SIR GILBERT.

Dis, le pouvais-tu?

ÉDOUARD.

Je ne le pouvais faire
Sans trahir mon devoir.

SIR GILBERT.

Et pour y satisfaire,
Ce sont mes cheveux blancs que vous avez trahis?

ÉDOUARD.

Il fallait immoler mon père ou mon pays.

SIR GILBERT.

Mais vous n'aviez pas cru la lettre véritable?

ÉDOUARD.

Je l'avais vue.

SIR GILBERT.

Ainsi vous me jugiez coupable?

ÉDOUARD.

Non.

SIR GILBERT.

Vous doutiez au moins?... répondez!

(*Édouard s'agenouille devant son père.*)

J'ai compris :
Sans parler, c'est répondre; et pourtant ce mépris,
D'autant plus accablant qu'à vos yeux légitime
Il frappait un coupable et non une victime,
Ce mépris qui sur vous retombait par moitié,
Quoi! sans respect pour moi, pour tous deux sans pitié,
Esclave d'un devoir que n'eût rempli personne,
Vous l'avez affronté!

ÉDOUARD.

Pardon!

SIR GILBERT.

Que je pardonne!
A qui, mon fils? à toi! quand ce cœur palpitant,
Qui d'un pieux orgueil se gonfle en t'écoutant,
Éclate, et sent se fondre en larmes de tendresse
L'enthousiasme pur dont j'étouffais l'ivresse.
Que je pardonne! ah! viens: ta place est dans mes bras!

ÉDOUARD.

Mon père!

SIR GILBERT

Laisse-les t'insulter, les ingrats :
Ta défaite est, mon fils, ta plus sainte victoire.
Mon affront fait ma joie, et ma honte est ma gloire,
Ma couronne d'honneur au terme de mes jours.
Je suis pur, Édouard, et je le fus toujours;
Mais ton égal, mais plein du beau feu qui t'anime,
Mais martyr du devoir à cet excès sublime,
L'ai-je été? Ce long temps que ton père a vécu
Vaut-il un jour de toi? non, non; tu m'as vaincu,
Et, fier, je m'humilie avec ma vie entière
Devant un seul instant de ta noble carrière.

ÉDOUARD.

Oui, pur! mon cœur cent fois me l'a dit avant vous;
Et vous le prouverez à la face de tous.

SIR GILBERT.

J'en réserve à Mortins la preuve irrécusable;
Mais quel souci nous trouble! un bruit si misérable
Tombe, quand le public, un moment abusé,
Avec l'accusateur confronte l'accusé.
L'estime est quelque chose.

ÉDOUARD.

Ah! pour vous: mais pour elle,
Pour le nom d'une femme, une injure est mortelle

SIR GILBERT.

Je t'entends, Édouard; je plains lady Strafford,
Et je la plains surtout de mériter son sort.
Qui brave un préjugé provoque une injustice;
Et pour trouver en soi le prix du sacrifice,
Il faut qu'un dévoûment, d'intérêt dégagé,
Vous ait fait par vertu braver ce préjugé.
Il n'en est pas ainsi.

ÉDOUARD.

De grâce!

SIR GILBERT.

Je m'arrête
En pensant au danger qui plane sur sa tête.
Chez toi, dans ton absence, hier je suis venu,
J'ai vu lady Strafford, et, son secret connu,
D'agir en sa faveur j'ai senti l'importance,
Et j'ai de Caverly réclamé l'assistance.

ÉDOUARD.

Sa réputation, comment la recouvrer?

SIR GILBERT.

En lui donnant ton nom tu peux tout réparer.

ÉDOUARD.

Je vengerai d'abord elle, vous et moi-même.

SIR GILBERT.

Un duel! Tu prendrais pour arbitre suprême
Le hasard d'un duel entre un infâme et toi!
Écoute : j'ai du cœur, et ma vie en fait foi;
Mais je tiens que se battre est un pauvre courage,
Quand le combat vous souille encor plus que l'outrage.
A quoi sont bons ses jours, au mépris dévolus?
L'État n'en a que faire et l'honneur n'en veut plus;
Les tiens sont l'honneur même, une cause à défendre,
Des services rendus, des services à rendre.
La vertu, la patrie ont des droits sur les tiens,
Plus tu te sens utile et moins tu t'appartiens.
Le lâche, diras-tu, peut tenir ce langage;
L'homme de cœur le doit : pour relever le gage
Qu'une insulte à mon nom jette sur mon chemin,
Je veux, en le touchant, ne pas salir ma main.
Là, ce serait l'opprobre avec la gloire aux prises.
Fais fi de ta vengeance : un sang que tu méprises
Ne vaut pas, ô mon fils, pour laver ton affront,
Les pleurs sacrés qu'un père a versés sur ton front.

ÉDOUARD.

Ne pouvant la venger, qu'au moins je la console:
Ah! venez.

SIR GILBERT.

Caverly m'a donc tenu parole;

Car près d'elle, Édouard, il t'avait devancé.
Voyons!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, CAVERLY, *sortant de l'appartement de lady Strafford.*

CAVERLY, *qui s'arrête au fond, en regardant les fenêtres.*
Comme chez moi!
(*A Édouard.*)
Leur rage a tout cassé;
Mais, du moins, si quelqu'un veut nier mes services,
Je puis de mon hôtel montrer les cicatrices.
Ce sont près d'Harrington nos titres aujourd'hui.

ÉDOUARD.
Faites-les valoir seul; je n'attends rien de lui.

SIR GILBERT.
Que sa protection pour...

CAVERLY, *à Édouard.*
Votre prisonnière:
Elle vous est acquise et vous l'aurez entière.
On fermera les yeux sur son prochain départ...

ÉDOUARD.
Son départ!

CAVERLY.
Mais sa route est une affaire à part:
On veut la lui choisir; à moins qu'un mariage,
Dont on parlait beaucoup, n'écarte tout ombrage;
Auquel cas, plus d'exil! C'est un cœur converti:
L'avenir politique est par vous garanti.
Voilà ce qu'elle vient d'écouter en silence;
Car j'ai parlé tout seul dans notre conférence.

ÉDOUARD.
Au ministre pourtant vous transmettez son choix?

CAVERLY.
Non, une révérence, à défaut de sa voix,
M'a dit, en y mettant une grâce infinie:
Privez-moi du plaisir de votre compagnie.
A quoi j'ai répondu par un salut bien bas,
Qui disait: Je comprends, et ne me fâche pas.

SIR GILBERT.
Je suis reconnaissant de votre bon office.

ÉDOUARD.
Moi, plus encor.

CAVERLY.
Comment! c'était une justice.
Vainqueur, le ministère est par vous raffermi,
Et certe il ne doit pas vous aimer à demi:
Mais ce qu'il aurait fait, il ne peut plus le faire.

ÉDOUARD.
Mon nom dans le conseil serait impopulaire,
N'est-ce pas?

CAVERLY.
C'est absurde, et c'est vrai cependant.
Aussi, quand, de nos jours, on est indépendant,
On a l'air, mon ami, d'insulter tout le monde.
J'ai pour l'indépendance une estime profonde;
Il en faut dans quelqu'un, et vous l'avez prouvé:
Je ne sais pas, sans vous, quel homme eût tout sauvé.
Mais vous n'en recueillez que malheur, qu'amertume;
On vous pique, on vous mord, de la poudre on exhume
Je ne sais quel écrit.

ÉDOUARD.
Que mon père dément.

CAVERLY.
Avant lui je l'ai fait; car je trouve alarmant,
Immoral, que la presse à la rigueur nous juge
Sur des torts arriérés qui datent du déluge.
De nos erreurs du jour nous avons bien assez;
Ce Godwin a fouillé dans vos actes passés,
On l'approuve, il triomphe, à tout il peut prétendre.
La popularité, qui ne sait où se prendre,
S'accroche à lui.

ÉDOUARD.
Ce choix est aussi trop honteux!

SIR GILBERT.
Cela prouve, Édouard, qu'il en existe deux:
La bonne et la mauvaise.

CAVERLY, *à Édouard*
Oui, ce n'est pas la vôtre;
Mais moi, je n'ai voulu de l'une ni de l'autre,
Pour ne pas les confondre

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LADY STRAFFORD.

SIR GILBERT, *qui veut se retirer en voyant entrer lady Strafford.*
Édouard, je revien.

LADY STRAFFORD, *à sir Gilbert et à Caverly.*
Demeurez.

ÉDOUARD.
Julia! je ne regrette rien,
Non, je n'ai rien perdu si votre amour me reste.

LADY STRAFFORD.
Vous n'avez pas besoin que ma bouche l'atteste;
Mon cœur vous est connu; mais, interrogez-vous:
Cet éclat d'un nom pur que recherche un époux
Dans l'objet respecté du choix dont il s'honore,
Puis-je, en donnant ma main, vous l'apporter encore?
Le monde me condamne; il doit juger ainsi
(*En regardant Caverly.*)
Ce qu'il eût admiré si j'avais réussi,
Et ce blâme d'autrui qu'on brave pour soi-même,
Le peut-on affronter pour la femme qu'on aime?
C'est à vous, sir Gilbert, plus qu'à lui de le voir.
A ses engagements je ne veux rien devoir,
Rien à de vains égards qui sont une faiblesse.
(*A Édouard.*)
Vous rendant votre foi, je reprends ma promesse;
Ainsi vous n'avez plus de liens à briser;
Soyez libre, Édouard; loin de vous imposer
Des nœuds dont en espoir je fus heureuse et fière,
Pour vous en affranchir, je les romps la première.

ÉDOUARD.
Ces nœuds font mon orgueil; Julia, vous venger,
Protester hautement contre un bruit mensonger,
Du monde, par mon choix, confondre l'injustice

C'est dignité, c'est gloire, et non pas sacrifice.
Ne balancez donc plus.

LADY STRAFFORD.

Vous ne l'approuvez pas,
Sir Gilbert.

SIR GILBERT.

Je l'approuve; il ferait trop de cas
D'un arrêt que pour vous dément sa propre estime,
Si par respect humain il en était victime.

LADY STRAFFORD.

Ce cœur reconnaissant vous rend grâce à tous deux :
Vous l'avez consolé; le plus cher de mes vœux,
Edouard, le dernier, ce fut de vous entendre
Adoucir mes regrets par un respect si tendre.
J'emporte dans l'exil où je dois vous chérir
Un souvenir de vous qui ne peut plus mourir.

CAVERLY.

Dans l'exil!

ÉDOUARD.

Par vous-même à mon amour ravie,
Tromper l'unique espoir où j'attachais ma vie,
Quand rien ne nous doit plus séparer désormais!
Partir et vous m'aimez!

LADY STRAFFORD.

Plus qu'on n'aima jamais;
Plus que je ne puis dire; et pourtant je vous quitte.
J'ai contracté pour vous la dette que j'acquitte.
Je ne m'en dédis point, ce parti dangereux,
Pour vous je l'adoptai; j'y persiste pour eux.
Il faut que je les suive, ou que je les ramène.
Ce qui n'était qu'amour peut-être et gloire humaine,
Aujourd'hui c'est devoir; je n'ai pas murmuré
Quand votre honneur par vous fut à moi préféré;
Mais ferais-je, à mon tour, ce que le mien m'ordonne
Si j'abandonnais ceux que le sort abandonne?
Qu'ils reviennent vainqueurs : avec eux je reviens;
Je reviens en triomphe, et je vous appartiens...

ÉDOUARD.

Vain espoir!

CAVERLY.

Il dit vrai...

SIR GILBERT.

Car leur cause est perdue.

LADY STRAFFORD.

Jusqu'à la fin du moins je l'aurai défendue.
Le temps seul, Édouard, peut dégager ma foi,
Et libre... mais alors penserez-vous à moi?

ÉDOUARD.

Vous pleurez! ce dessein...

LADY STRAFFORD.

Il est irrévocable;
Et mon amour pour vous n'est pas plus immuable.
N'espérez rien des pleurs qui roulent dans mes yeux;
Pourquoi les retenir, quand ce sont des adieux
Qu'à peine de retour ici je vous adresse?
Vous cacher ma douleur, c'est nier ma tendresse :
Voyez-la, mon ami; mais ne m'arrêtez plus;
Si je n'étouffais pas ces regrets superflus,
On pourrait sur mon front en retrouver la trace;
(*En jetant un coup d'œil sur Caverly.*)
Pour des yeux ennemis il faut que je l'efface;
Car je veux dignement soutenir leurs regards :
Ces pleurs m'aviliraient; je les sèche et je pars.

ÉDOUARD, *qui veut la suivre.*

Du moins...

SIR GILBERT.

Reste, et commande au transport qui t'agite.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LADY STRAFFORD; WILLIAM.

WILLIAM, *annonçant.*

Monsieur Mortins!

ÉDOUARD.

Chez moi!

CAVERLY.

Mon Dieu! c'est la visite
Dont vos chers électeurs vous menaçaient tout haut,
Et que j'aurais bien dû vous annoncer plus tôt.

SIR GILBERT.

Dans quel but viennent-ils? Veuillez donc nous l'ap- [prendre.

CAVERLY.

Ils viennent... Mais, tenez, vous allez les entendre.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORTINS, THOMAS GOFF, DÉPUTATION D'ÉLECTEURS.

ÉDOUARD.

Puis-je savoir, messieurs, à quel motif je dois
L'honneur inespéré que de vous je reçois?

MORTINS.

Choisi pour exprimer un vœu dont je regrette
Que vos anciens amis m'aient rendu l'interprète,
J'ai cru devoir céder; et ce vœu, le voici.

THOMAS GOFF, *apercevant Caverly.*

C'est comme un fait exprès : je ne viens pas ici,
Que monsieur, dès l'abord, à mes yeux ne se montre.

CAVERLY.

Il faut bien, quand j'y suis, que monsieur m'y rencontre.

MORTINS, *qui a fait signe à Thomas Goff de se contenir.*

Si vous avez de nous reçu votre mandat,
Ce fut en contractant, pour qu'on vous l'accordât,
L'engagement sacré d'être en tout point l'organe,
L'écho des sentiments de ceux dont il émane.
L'avez-vous été? non. Mon cœur en a saigné,
Et de vous sans douleur ne s'est pas éloigné.
Je laisse là les bruits qu'on se plaît à répandre;
Ma plume, en vous blâmant, n'y voulut pas descendre :
Un fait donné pour vrai peut être controuvé,
Et je le maintiens faux tant qu'il n'est pas prouvé.

SIR GILBERT.

C'est honorer, monsieur, et vous-même et la presse.

MORTINS.

Mais un reproche juste et que je vous adresse,
Est d'avoir, au mépris du choix qu'on fit de vous,
Tourné, sous nos drapeaux, vos armes contre nous,
D'avoir répudié notre foi politique.

Soit erreur, soit raison, dans un moment critique,
Vous l'avez fait; le pacte est par vous déchiré :
Rendez-nous le mandat qui vous fut conféré.

ÉDOUARD.

A ce dernier affront j'étais loin de m'attendre.

THOMAS GOFF.

Et vous ne trouvez pas un mot pour vous défendre!
Je vous connais donc, moi, qui vous ai tant aimé,
Et qui devrais, morbleu! me battre à poing fermé
Pour m'être si longtemps trompé sur votre compte.
Comment, de père en fils!

MORTINS, *qui veut le calmer.*

Songez...

THOMAS GOFF.

C'est une honte.
Monsieur ne veut rien croire; eh bien, moi, je crois tout:
Le mal est toujours vrai quand on le dit partout.
Devant un mot de vous je tombais en extase;
Mais je suis revenu des grands faiseurs de phrase.
Je veux des hommes purs, incorruptibles, francs,
Comme monsieur Godwin que j'ai mis sur les rangs.

ÉDOUARD.

Pour me remplacer?

THOMAS GOFF.

Oui, c'est un homme sincère;
(*A Mortins.*)
Et, quoique vous aussi soyez son adversaire,
Je le ferai nommer, parce qu'il ne voudra,
Ne dira, ne fera que ce qui nous plaira,
Quelque bill qu'on propose; il l'a juré d'avance,
Et moi, ce qu'il me faut, c'est de l'indépendance.

ÉDOUARD.

Vous n'êtes pas encor par lui représenté :
Je garde mon mandat.

MORTINS.

Vous!

ÉDOUARD.

Quand je l'acceptai,
Je promis d'exercer ce droit en honnête homme;
Rien de plus; et celui qui, voulant qu'on le nomme,
Engage un avenir que nul ne peut prévoir,
Est l'esclave du peuple ou celui du pouvoir.
Je verrai si plus tard il faut que je résigne
Un droit qui m'appartient et dont je reste digne;
Le calme qui renaît peut être passager :
Je garde mon mandat tant qu'il offre un danger.

MORTINS.

Contre un vœu si formel! monsieur, prenez-y garde.

THOMAS GOFF.

Si la chance nous vient, savez-vous...

ÉDOUARD.

Je le garde,
Pour ne m'en dessaisir que par ma volonté;
Je le garde pour dire à tous la vérité :
Au pouvoir sur son banc, au peuple sur la place,
A vous, puisque chez moi nous voilà face à face.
(*A Mortins.*)
Ami du bien, monsieur, mais ami dangereux,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un rêveur généreux,
Qui, jugeant mal son temps, contre une théorie
Joûrait le sort de tous, sa tête et sa patrie.

CAVERLY.

C'est bien.

ÉDOUARD.

Vous, monsieur Goff, je vous connais à fond:
Pensant faire à vous seul ce que les autres font,
Vous croyez fermement, grâce à votre poitrine,
Endoctriner autrui quand on vous endoctrine.
Vous voulez être libre, et votre vanité,
Pour la défendre mieux, tûrait la liberté;
Mais vous n'auriez jamais dans un jour de désordre,
Que le demi-plaisir d'opprimer en sous-ordre.

THOMAS GOFF.

Monsieur!...

ÉDOUARD.

Pas davantage, et retenez ceci :
Un tyran subalterne est un esclave aussi.

CAVERLY.

Très-bien.

ÉDOUARD, *s'avançant vers Caverly, qui recule.*

Vous-même, enfin, vous dont l'indifférence
Rit de tout...

CAVERLY.

Halte là : si j'en crois l'apparence,
Vous allez ajouter mes vérités aux leurs;
Je n'ai pas l'honneur d'être un de vos électeurs.
J'aime les vérités qu'aux autres l'on débite;
Les miennes, nullement; et je vous en tiens quitte.
(*Il sort en saluant avec un sourire railleur Thomas Goff, qui fait un geste d'impatience.*)

THOMAS GOFF.

(*A Édouard.*)
J'étouffe! Si jamais vous demandez ma voix!...

MORTINS.

Nous nous sommes parlé pour la dernière fois :
Réfléchissez.

SIR GILBERT, *qui arrête Mortins et le ramène sur le devant de la scène.*

Deux mots : un écrit me dénonce
(*Lui montrant un papier.*)
Comme traître à l'honneur, et voici ma réponse.

MORTINS, *qui a regardé l'écriture.*

De mon père!

SIR GILBERT.

Lisez; car ma défense est là.

MORTINS.

« Mon ami,

« C'en est fait de la mission dont mon opposition « connue ne m'avait permis de me charger que sous « le secret et par votre intermédiaire. Les cinquante « mille livres sterling que vous m'avez remises pour « les employer sur le continent à doter mon pays « d'une industrie nouvelle, en y faisant passer la plu- « part des familles chassées de France par la révoca- « tion de l'édit de Nantes, cette somme immense, je « l'ai jouée et je l'ai perdue. Ne publiez cette lettre « que si elle devient indispensable à votre justifica- « tion. Je vous le demande au nom de mon fils, qui « n'aura plus de père quand vous la recevrez.

« Francis Mortins. »

(*Présentant la lettre à sir Gilbert.*)
Et vous la publirez, sans doute?

SIR GILBERT.

Brûlez-la.

MORTINS.

Mais à l'opinion, monsieur, qui vous immole
Qu'opposerez-vous donc?

SIR GILBERT.

Ma vie et ma parole.
Brûlez-la; ne dût-on me croire qu'à demi,
Je ne remûrai pas la cendre d'un ami.

MORTINS.

Ah! vous aurez justice, et je veux vous la rendre,
Autant que je le puis en respectant sa cendre.
(*A haute voix.*)
Ce que je dis ici partout je le dirai,
C'est que l'honneur, monsieur, vous fut toujours sacré,
Et qu'en le proclamant par un public hommage
Je venge la vertu dans sa plus noble image.

SIR GILBERT.

J'avais compté sur vous.

MORTINS, *avec émotion.*

Édouard, je t'aimais;
Je t'aime... Séparés; mais ennemis, jamais!
(*Aux électeurs.*)
Venez, messieurs; sortons.

SCÈNE VII.

SIR GILBERT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Trop de malheur m'accable!
Que manque-t-il au mien pour être irréparable,
Et que me reste-t-il enfin?

SIR GILBERT.

Le sentiment
Que laisse au cœur de l'homme un noble dévoûment:
L'orgueil d'avoir bien fait; n'est-ce rien?

ÉDOUARD.

Je déteste
La popularité qui, pour moi si funeste,
M'a puni comme ami, comme fils, comme époux,
De n'avoir pas voulu ramper à ses genoux.

SIR GILBERT, *qui entoure Édouard de ses bras.*

La poursuivre en esclave, ou la fuir est faiblesse.
Elle te reviendra, comme elle te délaisse:
Accepte son appui, s'il ne te coûte rien;
Ne l'aime pas pour elle; aime-la pour le bien,
Et reste indifférent quand elle t'abandonne;
Car la seule fidèle est celle qui couronne
Des travaux accomplis et des jours sans remords:
Mais son laurier, mon fils, n'ombrage que les morts.

FIN DE LA POPULARITÉ.

LA FILLE DU CID

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 15 DÉCEMBRE 1839.

A L'ESPAGNE

LES DEUX SOLEILS.

A toi, veuve du Cid, à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie au jardin de Valence!
Espagne, il est beau ce soleil
Qui mêle à tes jasmins les roses que tes filles
Suspendent en dansant aux nœuds de leurs résilles!
Souriant dans l'azur, il te cherche au réveil,
Comme heureux d'admirer les trésors qu'il te donne;
Pour toi sous ses baisers la pomme d'or rayonne,
Et le raisin pour toi s'enlace au fruit vermeil
Dont Grenade t'invite à cueillir la couronne.
Il charge d'épis mûrs ton rivage où deux mers
Viennent en s'enflammant briser leurs flots amers;
Sous l'aloès, l'acanthe et les lauriers sauvages
De tes vieux monuments il cache les outrages,
Et semble avec des fleurs, des rameaux toujours verts,
Rajeunir leurs débris mutilés par les âges.
Il t'a prodigué tout : fruits sans culture éclos,
Et printemps éternel, et parfums, et lumière :
Comment de ton soleil ne serais-tu pas fière,
Comme tu l'es de ton héros?

A toi, veuve du Cid, à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie au jardin de Valence!
Mais il est un soleil plus beau
Dont la nuit ne peut plus envahir le domaine :
Sur un peuple affranchi qu'il arrache au tombeau,
Il fait fleurir des lois l'équité souveraine,
Fait germer les vertus aux feux de son flambeau,
Et mûrit les moissons de la pensée humaine.
Ce soleil que tes fils ont vu poindre pour eux,
Ce radieux géant qui doit grandir encore,
Il sort pur des vapeurs d'une sanglante aurore;
C'est de la liberté le soleil généreux.
Ah! n'en ternis jamais la splendeur tutélaire!
Pour les mûrir, tes droits, pour te les conserver,
Que l'astre, à son midi, pur comme à son lever,
Ne brûle pas tes yeux du jour qui les éclaire.
Te voilà sans tyrans, reste aussi sans bourreaux,
Le front ceint des rayons d'une double lumière;
Et de tes deux soleils, veuve du Cid, sois fière,
Comme tu l'es de ton héros.

Espagne, à toi ces vœux! à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie au jardin de Valence!

PERSONNAGES.

LE CID.
ALVAR FANÈS DE MINAYA.
RODRIGUE, son fils.
BEN-SAID, Maure.
L'ÉVÊQUE DE VALENCE.
ELVIRE, fille du Cid.
CHEVALIERS ESPAGNOLS, MAURES, PEUPLE.

(La scène se passe à Valence en 1094.)

ACTE PREMIER

(*Une salle dans l'Alcazar de Valence.*)

SCÈNE I.

(*D'un côté du théâtre, le Cid endormi, le coude appuyé sur une table, où il a déposé son casque et son épée; de l'autre, Rodrigue en costume de novice, occupé à peindre, et près de lui Elvire, travaillant à une broderie.*)

LE CID, RODRIGUE, ELVIRE.

RODRIGUE.

Elvire!

ELVIRE.

Eh bien?

RODRIGUE, *lui montrant le livre qu'il peint.*

Voyez.

ELVIRE.

J'admirais.

RODRIGUE.

En silence,
Et sans lever les yeux.

ELVIRE.

Dans les champs de Valence,
Où se heurte au soleil le fer des boucliers,
Quand les turbans païens descendent par milliers,
Chacun, en y rêvant, s'occupe à sa manière :

Vous peignez un missel, je brode une bannière;
La victoire l'attend.

RODRIGUE.

De mes humbles travaux
Le sort est d'être obscurs.

ELVIRE.

Vous êtes sans rivaux,
Rodrigue, dans votre art.

RODRIGUE.

Le dégoût qu'il me donne
Me le rend odieux, ma sœur; je l'abandonne.

ELVIRE.

Votre sœur! pas encore.

RODRIGUE.

Au retour de Fernand.
Ce retour de mon frère est prochain maintenant.

ELVIRE.

Pour lui hâtez-vous donc d'achever cet ouvrage.

RODRIGUE.

Il n'était pas pour lui, mais pour vous.

ELVIRE, *avec plus d'intérêt.*

A votre âge,
Quel talent!

RODRIGUE, *vivement.*

Vous l'aimez? Sous ces ornements d'or
Ce livre saint vous plaît?

ELVIRE.

Le Cid Campeador,
Votre vaillant parrain, mon père, qui sommeille,
N'eût jamais peint, je crois, cette rose vermeille,
Ces fleurs d'azur, ces lis de blancheur éclatants :
Il fut dans un autre art passé maître à vingt ans.

RODRIGUE.

Le Cid ne portait pas cette robe de bure.

ELVIRE.

Non; son noviciat s'est fait sous une armure :
Le Maure s'en souvient.

RODRIGUE.

Est-ce ma faute, à moi,
Si je passe oublié sur cette terre?

ELVIRE.

Eh quoi!
Alvar Fanès, le brave, a-t-il pu laisser croître,
Peut-il laisser vieillir son fils au fond d'un cloître?
Lui, compagnon du Cid.

RODRIGUE.

Aux autels consacré,
De mon partage, enfant, je n'ai pas murmuré :
Mon frère allait mourir; pour le sauver, ce frère,
A Dieu je fus promis par un vœu de ma mère.

ELVIRE.

Qui vous lie à jamais?

RODRIGUE.

Pour la première fois
Vous me le demandez depuis près d'un long mois. .

ELVIRE.

Il vous a paru long?

RODRIGUE.

Que j'ai franchi la grille,
Pour vivre sous le toit du Cid et de sa fille.

ELVIRE.

Bien malgré vous, Rodrigue : il fallut vous forcer
De connaître ce monde avant d'y renoncer.

RODRIGUE.

La règle l'ordonnait.

ELVIRE.

A quoi bon? forme vaine!
Le vœu de votre mère à jamais vous enchaîne.

RODRIGUE.

Il ne peut m'enchaîner sans mon consentement
L'aurait-elle voulu?

ELVIRE.

Mais cet engagement,
Vous l'acceptez?

RODRIGUE.

Je doute, et c'est là mon supplice.

ELVIRE.

Quand vous pouvez choisir l'armure ou le cilice,
Vous doutez!... bien du sang aura coulé ce soir;
Les glaives sont cruels, et mieux vaut l'encensoir :
Préférez aux éclairs dont leur choc étincelle
Le travail innocent où votre main excelle;
Il promet de longs jours à qui tient des pinceaux.
Préférez aux combats l'art de guérir nos maux,
Et les sucs bienfaisants qui ferment la blessure
Aux armes qui la font : cette gloire est plus sûre.

RODRIGUE.

Quel dédain!

ELVIRE, *se levant pour s'approcher d'une fenêtre entr'ouverte.*

Et pourtant ces Maures que voilà
Dressent sous nos palmiers les tentes d'Abdalla,
Celles de Ben-Saïd.

RODRIGUE.

Cet Africain superbe,
Devant qui les chrétiens sont tombés comme l'herbe,
Glaive exterminateur à qui tout se soumet,
Et qu'ils ont surnommé la faux de Mahomet.
(*Allant vers la fenêtre.*)
Ben-Saïd!

ELVIRE.

Restez donc : l'éclat des cimeterres
Vous blesserait les yeux!

RODRIGUE, *se tournant vers le Cid.*

Brisé par tant de guerres,
Pourra-t-il, le héros, soutenir leur effort?

ELVIRE.

Son œil les a comptés, et regardez : il dort;
Il dort, et peut dormir, car sur nous son nom veille;
Mais malheur aux païens : le lion se réveille!

LE CID.

Qu'est-ce? leur nombre, enfant, vous faisait-il pâlir?

ELVIRE.

Il faudra bien des bras pour les ensevelir :
Un suffit pour les vaincre!

LE CID.

Il l'essaira, ma fille,
Et que Dieu soit en aide au banni de Castille!

RODRIGUE.

Alphonse vous peut-il refuser ses secours?

LE CID.

Sait-on de quel côté souffle le vent des cours?
Fanès n'est pas un clerc nourri dans vos écoles :
Il prend plus de châteaux qu'il ne dit de paroles.

ELVIRE.

Saura-t-il adoucir le plus ingrat des rois?

LE CID.

Quand ce roi par l'exil paya trente ans d'exploits,
Qui l'éveillaient la nuit comme autant de fantômes,
Nos adieux, les voici : « Sortez de mes royaumes!
— Desquels, sire? de ceux que j'ai conquis pour vous
Ou de ceux que pour vous j'ai défendus? — De tous.
—Quand? - Demain. - Aujourd'hui: sans moi gardez les vô-
Je vais dans mon exil vous en conquérir d'autres. » [tres;
Cela dit, je souris, et je tournai le dos
En sifflant dans ma barbe un vieil air de Burgos.
Mais j'ai tenu parole.

ELVIRE.

Et si bien qu'à son prince
Chaque pas du banni gagnait une province,
Et qu'en marchant toujours de combats en combats,
Vous n'avez jamais pu sortir de ses États?

RODRIGUE.

Mais on vient t'arracher Valence, ta conquête,
Mon père.

LE CID.

Prends pour sûr que je leur tiendrai tête,
Et si, sans le prouver, je perds ici mon temps,
C'est qu'il faut recevoir Ben-Saïd, que j'attends.

RODRIGUE.

Lui!

LE CID.

Sur l'ambassadeur je juge l'ambassade.
(*Montrant son épée.*)
Viens pendre à mon côté ma vieille Tizonade;
C'est mon porte-respect.

ELVIRE, *à Rodrigue.*

Laissez-moi l'attacher;
Vos saintes mains peut-être ont horreur d'y toucher.

LE CID.

Tu le railles, je crois, mais à tort : le novice
En habile écuyer m'a rendu ce service.

RODRIGUE.

A ses dédains, bon Cid, je suis accoutumé.

LE CID.

Te dédaigner! qui? toi! toi, mon fils bien-aimé?

RODRIGUE.

Mais aimé de vous seul; mon père même ignore
Où je cache ma vie, et si je vis encore.

LE CID.

Sans l'avoir jamais vu, filleul, tu le connais :
Fanès est un démon vieilli sous le harnais;
Ce n'est que pour Fernand qu'il se sent des entrailles;
Ta robe lui plaît moins que sa cotte de mailles.

RODRIGUE.

Et je serais sans vous orphelin ici-bas.

LE CID.

Pourtant ce fils aîné qui le suit aux combats,
Tu le vaux par le cœur : Elvire, quand la peste
De ce peuple expirant me disputait le reste,
Loin des monts catalans où ses pères en Dieu,
Que j'excuse, après tout, priaient dans le saint lieu,
Et, sans nous secourir, prosternés sur les dalles,
Sentaient l'âge et la peur alourdir leurs sandales,
Il les devança, lui! comme un pauvre ramier
Qui défîrait un aigle, il vola le premier,
Ce pieux déserteur, si doux dans son audace,
Droit au mal, que son art venait combattre en face,
Sans pâleur, quand le Cid pâlissait...

ELVIRE.

De pitié!

LE CID.

Qui sait? le plus hardi n'est brave qu'à moitié
Devant un ennemi dont le bras vous terrasse,
Sans qu'on puisse opposer ni casque ni cuirasse.
Guerroyant loin de nous, pourquoi Fanès alors
N'a-t-il pas vu son fils affronter corps à corps
Et des maux sans remède et des péril sans nombre,
A toute heure et partout : la nuit creusant dans l'ombre
Une fosse au cadavre, et, le jour, respirant
Sur les restes d'un mort l'haleine d'un mourant?
Tu l'admirais toi-même.

RODRIGUE.

Est-il vrai?

ELVIRE.

Je l'avoue.

LE CID.

Les yeux brillants de pleurs, la rougeur sur la joue,
Que de fois tu m'as dit : « Il m'apprend, l'orphelin,
« Que le cœur d'un héros peut battre sous le lin! »

RODRIGUE.

Vous, pour qui rien n'est beau que la gloire des armes,
Vous, Elvire! et vos yeux trouvaient pour moi des lar-[mes!

ELVIRE.

Il était généreux de s'exposer ainsi;
Mais les femmes, Rodrigue, ont ce courage aussi.

RODRIGUE.

Vous l'aviez!

LE CID.

A seize ans. Quel est donc le courage
Que ma fille n'a point? Mais contre ton usage,
Elvire, que d'éclat! Voici les diamants
Qui furent la rançon des cinq rois musulmans
Qu'un premier coup d'épée a faits mes tributaires.
C'est ta dot; car mon maître a confisqué mes terres,
Mon beau fief de Bivar; et moi, les cent châteaux,
Le butin, les trésors, prix de mes longs travaux,
Tout, j'ai chargé Fanès d'offrir tout à mon maître.

ELVIRE.

Vous, l'arrogant vassal, le révolté, le traître!

RODRIGUE.

Vous, son fidèle ami, mais non pas son flatteur.

LE CID.

Triste ami pour un roi qu'un sujet bienfaiteur!

ELVIRE.

Celui qui va venir doit voir cette parure.

RODRIGUE.

Qui! Fernand?

ELVIRE.

Ben-Saïd; comme un sinistre augure
Du sort qui le menace.

LE CID.

Héroïque fierté!
Les joyaux des captifs vont bien à ta beauté,
Et je redeviens jeune en voyant dans sa gloire
Rayonner sur ton front ma première victoire.
Ta mère les portait, quand, belle comme toi,
Mais quelque peu moins fière, elle reçut ma foi.
Et le marbre la couvre!... Où sont ces nuits, Chimène,
Dont les brises tout bas t'allaient conter ma peine?
Que je souffrais alors et que j'étais heureux!
O chagrins qu'on maudit, désespoir amoureux!
Le cœur que vous fuyez ne sait plus où se prendre...
(*A Elvire.*) (*A Rodrigue.*)
Mais je t'afflige; et toi, tu ne peux me comprendre,
Toi qui n'aimes que Dieu. Laissons là mes beaux jours;
Doit-on en cheveux blancs parler de ses amours?

ELVIRE.

O ma mère!

LE CID.

Quel bruit?

RODRIGUE, *qui regarde par la fenêtre.*

Ce fier Almoravide,
L'ambassadeur s'avance, et tout un peuple avide,
Accouru pour le voir, le suit avec stupeur.

ELVIRE.

La faux de Mahomet aux enfants a fait peur.

LE CID, *à son épée.*

Tu vas la voir de près, ma fidèle compagne,
Patience, et dans peu nous rentrons en campagne,
Puisque les Sarrasins ont juré que jamais
Ton vieux maître ni toi ne dormirez en paix.

SCÈNE II.

LE CID, RODRIGUE, ELVIRE, BEN-SAID,
MAURES, PEUPLE.

BEN-SAÏD, *après avoir regardé quelques moments le Cid sans parler.*

A la fin, noble Cid, nous voilà face à face!
J'ai traversé les mers, les monts, et dans l'espace
J'ai semé par milliers les trépas entre nous
Pour t'apprendre mon nom et t'en rendre jaloux :
En troubler ton sommeil est l'honneur qui me tente;
Le tien m'a si souvent réveillé sous ma tente!

LE CID.

Je fais ce que je puis, Maure, et ferme les yeux,
Sans m'informer, le soir, si quelqu'autre a fait mieux;
Pas même toi : partout pour brave on te renomme;
Mais il reste toujours, si grand que soit un homme,
Gloire pour tous au champ, comme place au soleil,
Et jamais aucun nom n'a troublé mon sommeil.

BEN-SAÏD.

Tu le dis : je te crois; mais ta réponse est fière,
Quand les vents jusqu'à vous apportent la poussière
Que chassent devant eux nos épais bataillons;
Quand vingt rois sur ce bord plantent leurs pavillons.
S'il eût commandé seul ces tribus innombrables
Comme les feux du ciel et les grains de vos sables,
Ben-Saïd, à traiter ne s'avilissant point,
T'aurait redemandé, son cimeterre au poing,
Le sang dont Tizonade, en frappant, s'est trempée...
Car on sait aux déserts le nom de ton épée;
Et ce Babieça qui sous toi fend les airs,
On le cite en exemple aux coursiers des déserts.
J'eusse écrasé les tiens : je hais toute ta race,
Hors toi seul : ta clémence égale ton audace.
Ils m'ont porté, les tiens, deux coups si douloureux,
Qu'au hasard d'y périr, de mes griefs contre eux
J'aurais déjà cherché jusque dans tes murailles
La réparation au fond de leurs entrailles.
Devant les yeux d'Allah fut-il courroux plus saint?
Mais homme qui se venge et femme qui se plaint!
Je ferai mon devoir; bien qu'un pareil message
Dût le froisser, ce cœur où saigne mon outrage,
Bien que de ma vengeance il dût briser l'espoir,
J'ai voulu m'en charger.

LE CID.

Pourquoi donc?

BEN-SAÏD.

Pour te voir.
Écoute; mais d'abord regarde cette plaine;
Nous serons cent contre un : est-il vaillance humaine
Qui puisse te sauver si tu n'es secouru?
Et de tes alliés pas un seul n'a paru.
Dans l'infant d'Aragon en vain ton cœur espère :
Il ne sait que pleurer; car j'ai tué son père.
En vain dans la Navarre; orpheline par moi,
La Navarre est sans chef, car j'ai tué son roi.
Que te reste-t-il donc? la Castille; elle est brave,
Alphonse est brave aussi; mais il te veut esclave;
Tu refuses de l'être, il te trahira.

LE CID.

Non,
Sors d'ici, Ben-Saïd, ou respecte son nom!

BEN-SAÏD, *lui présentant une lettre.*

Cet écrit teint du sang d'un messager fidèle,
Il vient de la Castille, et répondra pour elle.

LE CID, *à Rodrigue, après avoir jeté les yeux sur la lettre.*

C'est de ton père; lis.

RODRIGUE.

De mon père, et je vois
Ces caractères saints pour la première fois!

LE CID.

Lis.

RODRIGUE, *lisant.*

« Quand devant son trône il m'a vu paraître :
« Que veut un ingrat? m'a crié ton maître.
« J'ai dit : Cet ingrat vous offre aujourd'hui
« Les forts et châteaux conquis par sa lance;
« Il vous offre aussi les clefs de Valence,
« Où mille dangers vont fondre sur lui.
« S'il les brave seul, l'ingrat, c'est vous, sire;
« Nul n'a fait assez pour vous l'oser dire;
« Le Cid l'aurait pu; partant je le puis :
« Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis. »

LE CID.

Il l'est en effet.

RODRIGUE.

« Je ne sais quel duc pendant l'ambassade

« Murmurait ton nom d'un air de bravade.
« Pour lui faire au cœur rentrer son dédain,
« J'enfonçai, du poing, à double reprise,
« Mon casque d'acier sur ma tête grise,
« Et je dis tout haut à ce baladin :
« Qui parle du Cid se taise, ou demeure
« Pour bien averti que je veux sur l'heure
« Châtier sa langue, et que je le puis :
« Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis. »

BEN-SAÏD.

Voilà comme on t'offense!

ELVIRE.

Et contre l'offenseur comme on prend sa défense!

LE CID, *à Rodrigue.*

Poursuis.

RODRIGUE.

« N'attends rien du roi, que Dieu lui pardonne!
« Quant à moi, jamais, puisqu'il t'abandonne.
« Mais, avec mon fils et quelques vaillants,
« Je pars au galop quand le jour va poindre... »

RODRIGUE, *à part, en s'interrompant.*

Fernand revient!

ELVIRE, *prenant la lettre dans sa main.*

Donnez.

(*Elle lit.*)

« Mais, avec mon fils et quelques vaillants,
« Je pars au galop quand le jour va poindre.
« Fanès te joindra, dût-il, pour te joindre,
« Offrir sa poitrine à mille assaillants.
« Sur leurs corps à tous je passe, et ramène,
« Comme toi jadis aux pieds de Chimène,
« Deux rois, mon vieux Cid, et cinq si je puis :
« Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis. »

LE CID, *à Ben-Saïd.*

Je te promets
Que, puisqu'il me l'affirme, il le fera.

BEN-SAÏD.

Jamais!
Cid, ma tribu, Murcie, et Grenade, et Séville,
D'un cercle étincelant environnent ta ville.
De ce côté, le fer! le fer de ce côté!
De tous la mort!... je viens t'offrir la royauté.
Maître du beau pays qu'enferment ces montagnes,
Vois fleurir sous ta loi le jardin des Espagnes!
Règne : cet Abdala dont je suis l'envoyé
T'aime encor mieux debout que par lui foudroyé,
Au prix dont tes exploits lui vendraient ta défaite.
Règne, et garde la part que ta vertu t'a faite.
En protégeant le tien, tu nous a convaincus
Que tu sais respecter le culte des vaincus.
Règne, mais affranchi d'un honteux vasselage :
A ton Dieu seul ta foi, comme à lui ton hommage!
Ton alliance à nous! c'est l'acheter pour rien
Que payer d'un royaume un bras tel que le tien.

LE CID, *à Elvire.*

C'est à toi de répondre : un jour tu seras reine;
Infante, qu'en dis-tu?

ELVIRE.

Que je comprends à peine
Qu'on vous puisse engager à salir deux blasons,
Nobles entre tous ceux des plus nobles maisons.
Moi, reine? je le suis :

(*Montrant les diamants.*)

Voilà mon diadème.
Encor faible, il l'a pris à plus fort que toi-même.
Mes sujets sont tous ceux qui l'admirent; partant
Ma royauté va loin, jusqu'où son nom s'étend.
Le titre offert par vous ferait tache à sa gloire;
S'il ne le dédaignait, Ben-Saïd, tu peux croire
Qu'il s'en fût couronné sans le congé d'autrui.
C'est ce qu'il m'autorise à répondre pour lui,
Pour l'honneur offensé de ma double famille,
Pour Gormas et Laignez, moi, la petite-fille
Du Gormas dont le bras vous a vingt fois défaits,
De ce Diègue Laignez, qui par mille hauts faits,
Maure, fut dans son temps l'épouvante du Maure,
Moi, la fille du Cid qui les surpasse encore,
Qui compte à soixante ans plus d'exploits que de jours,
Qui vous a tant vaincus et vous vaincra toujours.

LE CID.

Tu l'entends, Ben-Saïd.

RODRIGUE, *à part.*

Ah! la Vierge immortelle
Que j'invoque à genoux, je la rêve moins belle!

BEN-SAÏD.

Le plus fier Africain quelquefois soupira
Aux pieds des cent beautés qui peuplent l'Alhambra;
Mais en les adorant nous ne descendons guère
Jusqu'à les consulter sur la paix ou la guerre.
L'avis de nos imans a pour nous plus de poids,
Et le tien, que j'ai vu, te parle par ma voix.
L'injustice du prince absout le gentilhomme,
Et ton pieux iman, qu'on révère et qu'on nomme
Le flambeau de la foi dont tu fus le soutien,
L'évêque de Valence absoudra le chrétien.

LE CID.

Maure, quand il s'agit d'être loyal ou traître,
Je ne consulte femme, ambassadeur ni prêtre.
Mon évêque est mon juge en son saint tribunal,
Et vous savez, vous tous, si, quand j'ai fait le mal,
J'humilie assez bas le pécheur dans la poudre
Sous les doigts que ce juge a levés pour m'absoudre,
Et si mon Rédempteur voit chrétien plus fervent
De sa table céleste approcher plus souvent;
Mais l'intérêt d'État, c'est moi seul qu'il regarde,
Non l'Église; et ce fer dont je touche la garde
Au pape l'a prouvé, quand du trône romain
Sur mes droits d'Espagnol il allongea la main.
La guerre! je la veux; la victoire, j'y compte :
Mon prélat m'absoudrait, si j'acceptais ma honte,
Mais des doigts seulement; il m'absoudra du cœur,
Quand je l'aurai sauvé, si je reviens vainqueur.

BEN-SAÏD.

La guerre donc! Fidèle à celui qui m'envoie,
J'ai fait tout pour la paix qui m'arrachait ma proie;
La guerre me la rend : vos remparts vont crouler,
Et le sang des chrétiens comme l'eau va couler.
Que sur sa croix brisée à mes pieds leur Dieu tombe!
Je veux que leur conquête aujourd'hui soit leur tombe.
Quant à Fanès, je cours au-devant de ses pas,
Et j'affirme à mon tour qu'il ne reviendra pas.

LE CID.

Nous verrons qui de vous tient le mieux sa parole.

BEN-SAÏD.

Mais, avant qu'il m'abatte ou que ce fer l'immole,
Un mot encor! Sois juste : accusés de complots,
Quelques Maures ici pleurent dans vos cachots;
Aucun d'eux avec nous n'était d'intelligence :
Délivre-les.

LE CID.

Peux-tu prouver leur innocence?

BEN-SAÏD.

Je puis par Mahomet l'attester devant toi.

LE CID.

Par l'honneur, Ben-Saïd?

BEN-SAÏD.

Par l'honneur!

LE CID.

Je te croi :
Ils reverront le ciel.

BEN-SAÏD.

Pour prix de ta justice,
S'il est jamais en moi de te rendre un service,
Parle et je t'entendrai, fais un signe et j'accours.
Mais l'œuvre qui m'attend n'admet plus les discours :
Je te quitte... Ta main, seul chrétien que j'admire!
A ceux de ma tribu je serai fier de dire
Que j'ai touché ta main.

LE CID.

La voilà!

BEN-SAÏD.

Cet adieu,
C'est le dernier peut-être : en défendant son Dieu,
Un de nous dans la tombe aujourd'hui peut descendre.

LE CID.

Alors, paix à ton âme!

BEN-SAÏD.

Et toi, paix à ta cendre!
Au revoir!

LE CID.

Au revoir!

SCÈNE III.

LE CID, ELVIRE, RODRIGUE, PEUPLE.

LE CID, *au peuple qui s'agenouille devant lui.*

Espagnols, levez-vous!
Par le Christ et les saints! je vous sauverai tous.
Si vous avez du cœur, jeunes gens, leurs richesses
Seront votre butin pour parer vos maîtresses.
Vieillards, en les armant, racontez à vos fils
Les prouesses d'honneur que vous faisiez jadis.
Éveillez dans leur sein le démon des batailles,
Femmes; ils reviendront. Vous, enfants, aux murailles
Si je vous vois courir, votre fronde à la main,
Avec ces turbans-là vous vous joûrez demain;
J'en jure Dieu!

(*A un vieillard qui porte un coffre sous son bras.*)

C'est toi! dépose ici ton gage;

(*Lui indiquant une pièce voisine.*)

Et va m'attendre, juif!

(*Au peuple.*)

Trois heures de courage :
Nous les battrons. Allez!

SCÈNE IV.

LE CID, ELVIRE, RODRIGUE.

LE CID, *qui revient en rêvant.*

Il est trop vrai, c'est lui;
J'y comptais : les dix ans expirent aujourd'hui.

RODRIGUE, *avec douleur, à part.*

Fernand revient!

ELVIRE, *au Cid.*

Pardon si je suis indiscrète :
Mais qu'avez-vous?

LE CID.

Forcé d'acquitter une dette
Qu'au château de Bivar je contractai jadis,
Je n'ai pas pour le faire un seul maravédis.

RODRIGUE.

Ma mère en expirant m'a laissé peu de chose;
Ce peu qui m'appartient, que le Cid en dispose.

LE CID.

Grand merci, cher filleul! mais, quand j'accepterais,
Comment payer ma dette et dix ans d'intérêts?
Le bon juif a laissé s'accumuler la somme.

ELVIRE.

Vous pouvez d'un seul mot faire trembler cet homme.

LE CID.

J'ai toujours observé qu'avec son air si doux,
Leur sexe à la rigueur incline plus que nous.
Oui, je lui peux d'un mot mettre la mort dans l'âme,
Mais je ne le veux pas : c'est son bien qu'il réclame.
Le bien même d'un juif doit être respecté;
Pièce à pièce par lui quand son or est compté,
Il rêve en le prêtant aux sueurs qu'il lui coûte,
Et c'est son propre sang qu'il compte goutte à goutte.

(*Montrant le coffre.*)

Ce garant de ma foi d'ailleurs lui fut donné.

ELVIRE.

Qu'il lui soit en paîment par vous abandonné.

LE CID.

Je le plaindrais.

ELVIRE.

D'où vient?

LE CID.

C'est une vieille histoire,
Que je veux vous conter, mais bien bas, pour ma gloire.
« A nous, Campéador!... m'avait écrit le roi,
« Voici les Sarrasins. » Pas un réal chez moi
Pour équiper ma bande et la conduire en plaine!
Alors de mon manoir la douce châtelaine,
Qui voyait mon souci, te mit sur mes genoux,
Me quitta, puis revint en m'offrant ses bijoux. [dre;
Je crois l'entendre encor : « Tiens, mon Cid, va les ven-
« Le Sarrasin, dit-elle, est là pour me les rendre. »
A quoi je répondis : « Chimène, mes amours,
« Il te rendra ton bien avant qu'il soit dix jours. »

J'emportai les brillants; mais est-il femme ou fille
Qui se puisse tenir d'admirer ce qui brille?
Non : les vouloir, les prendre, et ne plus les lâcher,
C'est ce que fit Elvire; et j'eus beau me fâcher,
Dans son courroux d'enfant qui la rendait plus belle,
Tenant toujours sa proie, elle osa, la rebelle,
Lever, pour se défendre, en lionne qu'elle est,
Ses deux petits poings nus contre mon gantelet.

RODRIGUE, *vivement.*

Vous l'avez ôté, Cid?

LE CID.

Oui, mais je fis en sorte,
Elvire, que ta main ne fût pas la plus forte.
Tu te pris à pleurer, et, tout gonflés, tes yeux
Faisaient à ce trésor de si tristes adieux,
Que je sentis mon cœur s'amollir de tendresse;
La pitié l'emporta. Jamais, c'est ma faiblesse,
Aux larmes d'un enfant je n'ai su résister;
Et je dis à Chimène : « Il faut la contenter. »
Qui sourit, ce fut toi : j'avais mis bas les armes;
Sourire plus charmant, lorsqu'il fit sous tes larmes
Rayonner de plaisir ton visage vermeil,
Qu'à travers une pluie un éclair de soleil!
Et folle, et radieuse, ivre de ta victoire,
Tu vins du bout du doigt tirer ma barbe noire,
Toi qui tremblais alors, peureuse, en la baisant :
Mais tu n'en as plus peur : elle est blanche à présent.

ELVIRE.

O bonté!

LE CID.

Qu'on soit faible, on est bientôt coupable,
Ce coffre, va l'ouvrir.

(*Il lui donne la clef.*)

ELVIRE, *qui l'a ouvert.*

Quoi? du sable!

LE CID.

Oui, du sable;
Car ma Chimène et moi nous l'en avions rempli
Quand je fis à ma table asseoir le juif Éli;
Et, l'ayant bien traité, je dis d'une voix ferme :
« Éli, pèse ce coffre, et, sur ce qu'il renferme,
« Vois si tu veux prêter trois mille pièces d'or?
— « En l'ouvrant, dit le juif, je verrai mieux encor.
— « Non; et par Salomon, quand tu l'auras pour gage,
« A ne l'ouvrir jamais ta loyauté s'engage.
« Dans un an, ou dans dix, tu le rapporteras,
« Et pour les intérêts prends ce que tu voudras;
« Je pairai. »

RODRIGUE.

Que fit-il?

LE CID.

Soit peur, soit confiance,
Il prêta sur ce gage.

ELVIRE.

Avec pleine assurance :
L'or de votre parole était dedans.

LE CID.

Très-bien!
Mais cet or désormais est pour lui moins que rien.
Sa somme, il la voudra, s'il craint qu'un coup de lance
Avec son débiteur n'emporte sa créance.
Eh bien! devant ce juif me vois-tu confessant,
Moi, chrétien, gentilhomme, un mensonge innocent,
Dont je n'ai pas rougi dans un moment d'alarme,
Mais un mensonge enfin! j'aimerais mieux sans arme,
Les rênes dans les dents, me jeter à travers
Les plus fiers Grenadins dont nos champs sont couverts,
Les Maures les plus noirs de la Mauritanie,
Que boire le dégoût d'une telle avanie.

ELVIRE.

J'ai fait le mal, mon père, et le veux réparer.

LE CID.

Tu le pourrais?

ELVIRE.

De lui je vais vous délivrer,
En femme que je suis, et sans rigueur aucune,
Quoi que vous en disiez.

LE CID.

Tu me gardes rancune
Pour un mot que j'ai dit.

ELVIRE.

Je cours vous le prouver,
En bravant un péril que vous n'osez braver.
Eût-il un cœur de marbre, il deviendra sensible;
C'est moi qui renverrai cet ennemi terrible,
Puisque le Cid le craint, et je me fie à vous
Du soin de balayer ceux que nous craignons tous.

LE CID.

Va donc, je m'abandonne, Elvire, à ta prudence.

SCÈNE V.

LE CID, RODRIGUE.

LE CID, *qui la suit des yeux.*

Comme sa digne mère elle est ma providence.
(*A Rodrigue.*)
Mais je tarde à remplir un devoir important,
Ma foi, que Ben-Saïd a reçue en partant,
Je vais la dégager.

RODRIGUE.

Un seul mot!

LE CID.

Je t'écoute.

RODRIGUE.

Pardonnez, ô mon père, un adieu qui me coûte.

LE CID.

Tu veux nous fuir?

RODRIGUE.

Ce monde est pour moi sans appas;
Quand j'y voudrais rester, je ne le pourrais pas;
J'y serais méconnu...

LE CID.

Toi!

RODRIGUE.

Méprisé peut-être.

LE CID.

Eh! de qui donc?

RODRIGUE.

Du Cid je ne crains pas de l'être :

Il n'importe; ce monde où m'attend le mépris,
Je ne le puis comprendre et n'y suis pas compris,
Pas même de ma sœur.

LE CID.

Ton reproche m'étonne.

RODRIGUE.

Je ne l'accuse pas; je n'accuse personne.
Moi seul j'y suis de trop, qui, consumé d'ennui,
Serais, sans qu'on m'aimât, tout amour pour autrui.
J'y renonce, mon cœur s'était fait violence;
Mais il succombe au mal qu'il dévore en silence.

LE CID.

Quel est-il?

RODRIGUE.

Le besoin de revoir cette croix,
D'où le Dieu qui m'attend m'a béni tant de fois,
Et de m'agenouiller sous la nef solitaire,
Où l'on n'entend plus rien des vains bruits de la terre.

LE CID.

Lorsque ton père approche et qu'il va t'embrasser!

RODRIGUE.

Hélas! j'ai peur de lui.

LE CID.

Fanès, te repousser!
Il ne le ferait pas.

RODRIGUE.

Mon unique espérance
Serait donc qu'il me vît avec indifférence.
C'est un supplice encor.

LE CID.

Pense à ton frère.

RODRIGUE.

Oh! lui,
Un si charmant espoir pour ses regards a lui,
Qu'enivré de sa joie, il n'a qu'une pensée,
C'est de revoir ici sa noble fiancée...
Car leurs nœuds de bien près vont suivre son retour?

LE CID.

Sitôt que les combats le rendront à l'amour.

RODRIGUE.

Pour moi dans ce cœur plein reste-t-il une place?
Non; le présent m'accable et l'avenir me glace:
Je veux partir.

LE CID.

La route est libre au bord des mers.
Mais le cloître, mon fils, a des jours bien amers:
C'est avec désespoir qu'on entend sonner l'heure
Où, jeune, on rejeta ce que plus tard on pleure,
Et qu'on les sent, ces vœux si légers autrefois,
Retomber sur un cœur qu'ils brisent de leur poids.
Au temps où j'habitai Saint-Pierre de Cardène,
Plus d'un moine, saisi d'une douleur soudaine,
Au doux aspect des champs, des bois lointains, des eaux,
Murmura: Si j'avais les ailes des oiseaux!...
Sans leur faire expliquer ce qu'ils n'osaient pas dire,
Avec eux tristement j'échangeais un sourire.
Crois donc un vieux soldat, mauvais clerc, moins savant
Sur les choses du ciel qu'on ne l'est au couvent,
Mais qui sait mieux le monde, et voit avec tristesse
Que des vœux imprudents enchaînent ta jeunesse.

RODRIGUE.

Si je reste, je meurs.

LE CID.

Va donc, cher exilé,
Dans cette arche de paix d'où tu t'es envolé
Nous nous y reverrons.

RODRIGUE.

C'est tout ce que j'espère:
Hors vous, qui donc viendrait?

SCÈNE VI.

LE CID, RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Il est parti, mon père.

LE CID.

Comment l'as-tu séduit? par quel charme... mais quoi!
Ton front sans ornements m'a répondu pour toi.
Elvire, qu'as-tu fait?

ELVIRE.

La reine de Valence
A donné sa couronne.

LE CID.

Enfant, quelle imprudence!
J'aurais dû le prévoir, et c'est ma faute.

RODRIGUE.

Eh bien!
Je l'avais prévu, moi.

LE CID.

Tu n'avais que ce bien;
Que te restera-t-il pour ressource dernière,
Si ces damnés païens abattent ma banniere,
Et, contre tous enfin ne pouvant lutter seul,
Si je suis vaincu?

ELVIRE.

Vous!

LE CID.

Si je meurs?

ELVIRE.

Un linceul;
C'est assez.

LE CID.

Tes regards, tes paroles de flamme
A qui n'en aurait pas pourraient donner une âme,
Rendraient le plus timide incapable d'effroi.
Viens donc, viens dans mes bras, fille digne de moi,
Digne de tes aïeux, mais la plus pauvre fille
Du plus pauvre hidalgo de toute la Castille.

ELVIRE.

Du plus noble.

LE CID.

En amis faites-vous vos adieux:
Par des vœux éternels il va s'ouvrir les cieux.

ELVIRE.

Lui!

LE CID.

Loin de son couvent sa vie est un supplice.
Nous irons assister, Elvire, au sacrifice;

Vers Dieu, je veux pour lui tendre en le bénissant
Ces mains que la victoire aura teintes de sang.

(*A Rodrigue.*)

Je reviens t'embrasser.

SCÈNE VII.

ELVIRE, RODRIGUE.

RODRIGUE.

Et vous irez, Elvire?

ELVIRE.

C'est aux célestes biens qu'enfin votre âme aspire;
Et, quittés comme nous, dont je ne parle pas,
Ces bords n'ont point d'attraits qui retiennent vos pas.
Eh quoi! sans qu'à la fuir votre vertu balance,
Vous avez habité notre belle Valence!
Vous avez, au doux bruit des eaux de son jardin,
A l'enivrant parfum que son printemps sans fin
Exhale vers le ciel qui de fleurs le décore,
Rêvé la liberté plus enivrante encore;
Vous l'avez respirée, et le cloître est vainqueur.
Sublime effort, Rodrigue! on doit s'unir du cœur
Au saint plaisir qu'en vous un tel triomphe excite:
Allez; il vous honore, et je vous félicite.

RODRIGUE.

Je subis mon arrêt. La gloire au fils aîné,
La gloire et le bonheur: il vous est destiné;
L'ombre du cloître à l'autre!

ELVIRE.

Humilité profonde,
Que je respecte!... adieu!

RODRIGUE.

Je le sens, dans ce monde
Je ne vous verrai plus.

ELVIRE.

Ce n'est pas moi qui pars,
C'est vous; et quand la guerre entoure nos remparts,
Le jour est bien choisi. Du moins, pour nous défendre,
Fernand nous restera.

RODRIGUE.

Puisse Dieu vous le rendre,
Ce Fernand qui vous aime et que vous aimez tant!
Puisse-t-il aux périls échapper en portant
La chaîne qu'à son cou je suspendis moi-même,
Et que bénit la main du pontife suprême:
Qu'il vive; l'avenir lui garde un sort si doux!
Moi, je pars; quelquefois pensez que, loin de vous,
Souffre un pauvre être obscur courbé dans la poussière,
Et qui vers Dieu pour vous élève sa prière.

ELVIRE.

Prier le Dieu qui sauve et rend victorieux,
C'est défendre en effet Valence auprès des cieux,
Et rester pur du sang versé pour sa querelle.
Notre sexe, Rodrigue, aura le même zèle;
Il vous imitera dans ce devoir chrétien;
Il prîra comme vous; car prier nous sied bien,
A nous, humbles de cœur et faibles que nous sommes;
Et j'ai vu toutefois s'agenouiller des hommes;
Un guerrier prie aussi, mais de fer revêtu,
Mais quand il va combattre ou qu'il a combattu.

RODRIGUE.

Eh! que pourrais-je ici, moi, pour votre défense,
Moi, dans l'horreur du meurtre élevé dès l'enfance,
Et qui souffre à penser que tant de malheureux
Vont pour un nom, du bruit, se déchirer entre eux?

ELVIRE.

Pour la gloire!

RODRIGUE.

Comment me serait-elle chère?
A qui l'offrir? D'ailleurs, éclipsé par mon frère,
Je serais le dernier de ceux qui combattront.
J'aime mieux dans un cloître aller cacher mon front.
Que deviendrais-je ici?

ELVIRE.

Sans que je me fatigue
A vanter un Laignez qui se nomme Rodrigue,
Rodrigue comme vous, je dirai seulement
Qu'il devint des guerriers l'honneur en un moment.

RODRIGUE.

Ah! je l'admire, lui; c'était là de la gloire!...
Pourquoi m'en accabler?

ELVIRE.

Roulant dans sa mémoire
L'insulte du Gormas, voyez-vous ce vieillard?
Il n'a pour ses amis parole ni regard,
De peur de les flétrir; sa honte, il la dévore;
Car d'un déshonoré l'haleine déshonore.
Don Diègue attend son fils qui cherche l'offenseur,
Et les mets qu'on lui sert sont pour lui sans douceur;
Il n'y saurait toucher; morne son front se penche,
Et de longs pleurs muets mouillent sa barbe blanche.
Il pleurait, le vieillard, et tant qu'il ne vit pas
Rodrigue qui rentrant, le fer nu sous le bras,
Les bras sur sa poitrine, à trois pas de la table,
Contemplait sans parler sa face vénérable.
Rodrigue approche enfin, s'incline, et d'un air doux,
Mais fier, où le respect remplaçait le courroux,
Il prend sa main et dit: «Mangez, mon noble père.
—Moi, mon fils!—Relevez ce front que je révère. [gés.
—Le puis-je?—Oui.—Que dis-tu?—Que nous sommes ven-
—Il est donc puni? — Mort: ô mon père, mangez.»
Moine, qu'aurait-il fait? mains jointes sous la bure,
Moine, il eût prié Dieu de pardonner l'injure.

RODRIGUE.

Digne fils d'un tel père, il aurait déchiré,
Pour faire ce qu'il fit, son vêtement sacré.
Mais un père à mon bras a-t-il remis sa cause?
Suis-je l'heureux soutien où son espoir repose?
Ai-je un père? Mon âme, où vous avez régné,
S'ouvrait pour une sœur, et j'en fus dédaigné.
Eh bien, sous ses dédains mon âme s'est flétrie.
N'ayant père ni sœur, je n'ai point de patrie;
Rien pour elle! son sein devant moi s'est fermé;
Non, rien; point de patrie à qui n'est pas aimé!

ELVIRE.

Vous vous faites outrage et vous en avez une,
Et ce cœur aime en fils notre mère commune;
Il vit, il bat pour elle; en vain vous le niez;
Car il est bon ce cœur que vous calomniez;

Il est grand ; il s'émeut à cette voix chérie,
Et souffre tous les maux que souffre la patrie.
Ne l'entendez-vous pas se plaindre dans les vents
Où de leur étendard flottent les crins mouvants?
Ne la voyez-vous pas tressaillir à la place
Qui d'un pied sarrasin garde à regret la trace?
Oui, vous voulez combattre, et vaincre, et la sauver;
Mais, quand ce bras pour elle est prêt à se lever,
Un pouvoir inconnu que je ne puis comprendre
Vous pousse à la trahir au lieu de la défendre.

RODRIGUE.

Mais que voulez-vous donc, vous qui me méprisez?
M'arracher mon secret? quoi! ma sœur, vous l'osez!
Non, pas ma sœur; ce titre et me pèse et m'irrite;
Il fait trembler mon corps du frisson qui m'agite;
Il trouble ma raison; sais-je en vous le donnant
Si je chéris encore ou déteste Fernand?
Je vois entre nous deux un être pur, un ange,
Mais fier, mais indigné, qui me hait, qui se venge,
Eh! de quoi donc, grand Dieu? d'être aimé de si bas.
Il m'obsède, il consume en impuissants combats
Ma force qui s'éteint, ma vertu qui se lasse,
Et rend mortel pour moi l'air où son souffle passe.
Son nom, si je restais, m'échapperait ici
En m'écrasant de honte, Elvire, et vous aussi.
Sauvez-moi; laissez-moi le lien qui m'arrête;
Pour vous, comme Fernand, si j'exposais ma tête,
Je voudrais ce qu'il veut; ce qu'il est, je le suis.
Que dis-je? Il est aimé; voilà pourquoi je fuis;
Ce que je crains, c'est moi; pour la mort, je l'appelle;
Près de vous, loin de vous, je n'ai d'espoir qu'en elle;
Mais loin de vous du moins sans honte elle m'attend.
Ah! qu'elle soit prochaine, et je mourrai content!

ELVIRE.

Obéissez, Rodrigue, à Dieu qui vous entraîne;
Séparons-nous; fuyez.

RODRIGUE.

Chargé de votre haine:
Et pour toujours!

ELVIRE.

Le Cid!

SCÈNE VIII.

LE CID, RODRIGUE, ELVIRE, CHEVALIERS, *un d'eux porte une bannière.*

LE CID.

Mon casque? il faut partir.
A l'appel des clairons qui vient de retentir,
Creusant du pied le sol, Babieça s'étonne
Et demande où je suis lorsque la charge sonne.
(*A tous les chevaliers.*)
Au galop! car Fanès est en face de nous.
Pour arriver à lui poussez droit devant vous
Sans relever vos morts, tout d'une haleine; et lâche
Qui s'arrête vivant à moitié de sa tâche!
Me jurez-vous, amis, d'aller jusqu'où j'irai?

LES CHEVALIERS.

Oui, tous.

LE CID.

Me jurez-vous que sanglant, déchiré,
Le dernier qui vivra, plutôt que ma bannière
Devant ces mécréants fasse un pas en arrière,
Sous les pieds des chevaux rendra son âme à Dieu?

LES CHEVALIERS.

Nous le jurons.

LE CID.

Au champ!... Et vous, enfants, adieu!

SCÈNE IX.

LE CID, RODRIGUE, ELVIRE, FANÈS, *en désordre, un tronçon d'épée à la main.*

LE CID.

Que vois-je? lui, Fanès!... ce brave à qui tout cède
Ne laisse pas le temps de courir à son aide.
Viens, mon victorieux, te jeter dans mes bras,
Mais viens donc!

FANÈS.

C'est plus tard que tu m'embrasseras...
Allons le chercher.

LE CID.

Qui

FANÈS.

Marchons!

LE CID.

Que veux-tu dire?

FANÈS, *aux chevaliers.*

Comme père aujourd'hui, guerriers, je dois maudire
Ceux que tout Espagnol maudit comme chrétien.

LE CID.

Toi, Fanès!

FANÈS.

Dans leurs rangs j'ai laissé mon soutien.

LE CID.

Tu reviens seul.

FANÈS.

Oui, seul.

LE CID.

Ton fils?

FANÈS.

A l'avant-garde,
En le brisant, ce fer rougi jusqu'à la garde.
J'ai passé.

LE CID.

Mais ton fils?

FANÈS.

Il était le dernier.

LE CID.

Il est prisonnier?

FANÈS.

Lui!... son corps est prisonnier;
Son âme est libre.

ELVIRE.

O ciel!

RODRIGUE.

Fernand!

LE CID.

Gloire à son ombre!
Gloire et vengeance à tous!

FANÈS.

O fureur! sous le nombre
Ils sont tombés vaincus dans les rangs ennemis.

ELVIRE.

Vaincus! non: las de vaincre ils s'y sont endormis.

FANÈS.

Noble parole, Elvire!

RODRIGUE, *à part.*

Ah! je l'aimais, mon frère.

FANÈS.

J'étais trop orgueilleux, ami, d'être son père.
Je te le comparais; je disais: Il ira
Aussi loin que le Cid; il le surpassera.
Je l'ai cru, je l'ai dit, et c'était un blasphème;
Mais pense au fol orgueil qu'inspire un fils qu'on aime.

LE CID.

Le perdre ainsi!

RODRIGUE, *à part.*

Mes vœux n'ont pu changer son sort,
Et ce collier pour lui fut un présent de mort.

FANÈS.

Mon appui, mon héros, ma race tout entière,
Mon Fernand est là-bas couché dans la poussière.
S'il y reste, eh bien! moi, j'y veux rester aussi.
Marchons, ou j'irai seul. Ai-je quelque souci
Qu'on accompagne ou non, qu'on laisse ou qu'on rap-
Fanès de Minaya dont la famille est morte? [porte
Fanès n'avait qu'un fils, il n'en a plus!

LE CID.

Qui? toi?

FANÈS.

Je n'en ai plus; pourtant je suis maître de moi.
Tiens, vois: j'ai les yeux secs; à d'autres temps les lar-
C'est du sang qu'il me faut. [mes!

RODRIGUE, *s'élançant au milieu de la scène.*

Et moi, ce sont des armes!

ELVIRE.

Qu'entends-je?

LE CID.

Qu'as-tu dit?

RODRIGUE.

Que je reprends mon nom.
Devenu le dernier de ma noble maison,
Je viens revendiquer l'honneur que j'ai d'en être;
Je le veux soutenir, je l'accroîtrai peut-être;
Ou si l'accroître encore est plus que je ne puis,
Périr pour ma maison, c'est prouver que j'en suis.

ELVIRE, *à part.*

Je l'avais bien jugé.

LE CID, *à Fanès.*

Connais-tu ce jeune homme?

FANÈS.

Ah! quel que soit son nom, c'est un brave.

LE CID.

Il se nomme
Fanès de Minaya.

FANÈS.

Se peut-il?

LE CID.

Son parrain
Le présente à son père.

FANÈS.

Où suis-je?

RODRIGUE.

Votre main;
Laissez-moi la baiser.

FANÈS.

Quoi! c'est mon fils!

ELVIRE.

Le vôtre.
Dieu vous en a pris un, il vous en rend un autre.

FANÈS.

Lui, que j'ai renié, lui, que loin de mes yeux
Je crus enseveli sous un linceul pieux.
C'est mon sang!... Ah! son cri me suffit pour le croire:
N'as-tu pas dit, enfant, que tu veux de la gloire?

RODRIGUE.

Je l'ai dit.

FANÈS.

Que tu veux soutenir et venger
L'honneur de ma maison?

RODRIGUE.

Quel qu'en soit le danger,
Je le veux.

FANÈS.

C'est mon fils; je le vois, je l'embrasse;
Je sens sous mes baisers ressusciter ma race!

RODRIGUE.

Armez mon bras!

FANÈS.

Viens, Cid!

(*A Rodrigue.*)

Tous deux nous t'armerons,
Nous te voulons tous deux chausser tes éperons;
Mais il faut, en frappant et d'estoc et de taille,
Les gagner entre nous au fort de la bataille;
Il faut me le ravoir ce corps qui m'est si cher.
Jette le froc aux vents, plus de robe, du fer!
Du fer sur ta poitrine, un casque sur ta tête!
L'étoile des Fanès à s'éteindre était prête;
Que son éclat vengeur brille sur ton cimier,
Et mort au Sarrasin qui la voit le premier!

LE CID.

J'approuve son ardeur, je l'aime, mais diffère:
Qu'en nous voyant à l'œuvre il apprenne à bien faire.
Sauter ainsi d'un bond de l'autel au combat,
C'est tout mettre au hasard. Le métier de soldat,
Si généreux qu'on soit, veut quelque apprentissage:
L'habitude est en nous la moitié du courage.

ELVIRE.

Le Cid vit le danger pour la première fois,
Et c'est cette fois-là qu'il défit les cinq rois!

FANÈS.

Vrai Dieu! ceux de mon sang ont l'âme bien trempée:
Un cierge pour leurs mains est plus lourd qu'une épée;
N'est-ce pas, mon Rodrigue?

RODRIGUE.

Allons!

LE CID.

J'espère en lui :
Ce qu'il doit être un jour, qu'il le soit aujourd'hui!

FANÈS, *aux chevaliers.*

Suivez-nous, compagnons; suivez sa jeune lance;
Pour reprendre Fernand et pour sauver Valence,
Suivez les deux vieillards et le jeune guerrier!

RODRIGUE.

Je vais combattre, Elvire!

ELVIRE.

Et moi, je vais prier.

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I.

FANÈS, CHEVALIERS.

FANÈS.

Nous aurions dû les vaincre ou mourir à la peine.
Puisque les deux partis veulent reprendre haleine,
Épuisés par la lutte et comme épouvantés
Des coups qu'ils ont tous deux ou reçus ou portés,
Laissez-moi; mon chagrin cherche la solitude.
Vous dont les bras sanglants tombent de lassitude,
Allez; je vous ai vus gagner en Castillans
L'honneur de vous asseoir au banquet des vaillants.
Ma présence animait d'une gaîté plus vive
Ces repas où le brave a la mort pour convive;
Mon défi de buveur lui fut porté souvent;
Ce temps n'est plus! Mais vous riez en la bravant.
Triste, je ne veux pas attrister votre joie,
Et je dois porter seul les maux que Dieu m'envoie.
Mon fils! cherchez mon fils! je l'attends.

SCÈNE II.

FANÈS, *seul.*

Malheureux!
Ma honte que j'étouffe est un secret pour eux.
Sur le dernier du nom, avant qu'on la connaisse,
Que du bras paternel le châtiment s'abaisse,
Puisqu'il a pu, celui qui porte un nom pareil,
A cinq cents ans d'honneur mentir en plein soleil!
Mais le voilà!

SCÈNE III.

LE CID, FANÈS.

FANÈS.

C'est toi!

LE CID.

Je veux que tu m'écoutes.

FANÈS.

J'attends quelqu'un.

LE CID.

Qui donc?

FANÈS.

Mon fils.

LE CID.

De qui tu doutes?

FANÈS.

Que n'en suis-je à douter!

LE CID.

J'ai vu ce qu'il a fait.

FANÈS.

Et tu dis qu'à l'honneur ce fils n'a pas forfait?

LE CID.

Certe!

FANÈS.

Et quand tu le dis, te ne sens pas la rage,
La honte, devant moi, te monter au visage?

LE CID.

Je n'ai point à rougir.

FANÈS.

N'es-tu pas son parrain?

LE CID.

Je l'excuse aujourd'hui; je le loûrai demain.

FANÈS.

Mais tu l'as vu faiblir.

LE CID.

Généreuse faiblesse!

FANÈS.

C'était vertu?

LE CID.

Qui sait?

FANÈS.

Opprobre à ma vieillesse,
Si l'affront fait aux miens n'est par moi réparé!

LE CID.

Comment?

FANÈS.

En le tuant.

LE CID.

Fanès!

FANÈS.

Je le tûrai.

LE CID.

Tais-toi.

FANÈS.

Quand le rameau s'est flétri jeune encore,
Il faut le séparer du tronc qu'il déshonore.

LE CID.

Il faut venir en aide à sa fragilité,
Pour qu'il couronne un jour le tronc qui l'a porté.

FANÈS.

Va-t'en!

LE CID.

Pourquoi?

FANÈS.

Tes bras deviendraient son refuge.

LE CID.

Ils le seront.

FANÈS.

Va-t'en!

LE CID.

Je resterai.

FANÈS.

Pour juge
Je veux que nous n'ayons que Dieu seul entre nous.
Il vient là; cette main le jette à mes genoux;
Je lui donne un moment pour recueillir son âme:
« Allons, votre prière!... » et puis meure l'infâme;
Je fais justice, et cours chercher en combattant
Ma place au lit funèbre où son frère m'attend.

LE CID.

Toi, son père!

FANÈS.

Le père est juste et non barbare,
Qui prodigue un vil sang dont le fils est avare.

LE CID.

Était-ce bien son sang qu'il voulut épargner?

FANÈS.

De la mêlée alors pourquoi donc s'éloigner?

LE CID.

Quel sentiment saisit cette âme vierge encore,
Quel trouble l'agitait, quelle horreur? je l'ignore;
Mais au-devant du choc sans crainte il a volé;
Sous leurs coups, qu'il cherchait, il n'a pas chancelé,
Soigneux de les parer plutôt que de les rendre,
Le premier qu'il porta, ce fut pour me défendre;
Le sang jaillit: alors, je le vis frissonner,
Comme atteint par le coup qu'il venait de donner.

FANÈS.

Eh! quand on lâche pied, qu'importe qu'on frissonne
De celui qu'on reçoit ou de celui qu'on donne?
Faible qui sans pâlir ne meurt pas à son rang,
Et faible qui pâlit à l'aspect d'un mourant!
Il a manqué de cœur.

LE CID.

Il en eut trop peut-être;
Non de ce cœur tranquille et qui, si fier de l'être,
Aux combats endurci, nous fait voir de sang-froid [droit;
Tous leurs maux comme un bien, ou du moins comme un
Mais de ce cœur sensible aux douleurs, à la plainte,
Ému qu'il est encor par la pieuse crainte,
Par la douce pitié dont les hommes de Dieu
L'ont rempli dès l'enfance à l'ombre du saint lieu.

FANÈS.

Tu m'éclaires: je vois leur damnable artifice,
Et je soupçonne, moi...

LE CID.

Quoi donc?

FANÈS.

Un maléfice.
Afin de ramener la brebis au bercail,
Tous ces capuchons noirs se sont mis en travail;
Ils ont traîtreusement formé quelque pratique
Pour amollir l'acier de cette âme héroïque,
Pour refroidir l'ardeur du fier sang dont il sort.
Leur ruse a fait mouvoir quelque secret ressort;
Ils l'ont frappé d'un charme, oui, d'un charme invinci-
Car c'est chose inouïe, incroyable, impossible, [ble.
Qu'un Minaya jamais dans la lice ait failli,
Et qu'un poil de sa barbe ait de peur tressailli.

LE CID.

Devaient-ils en soldats exercer leur tutelle
Dans la maison de paix, et leur règle veut-elle
Qu'ils forment un novice à notre art meurtrier?
Ils en ont fait un prêtre, et non pas un guerrier.
Quand il aurait eu peur...

FANÈS.

C'est donc vrai?

LE CID.

Je le nie;
Mais faudrait-il s'en prendre à quelque noir génie?
De plus braves que nous ont eu leur jour d'effroi.

FANÈS.

Pas moi du moins!

LE CID.

Toi-même.

FANÈS.

Encore un coup, pas moi!

LE CID.

Toi comme un autre.

FANÈS.

Non!

LE CID.

A ta première affaire...

FANÈS.

Non!

LE CID.

Ton cœur a battu plus fort qu'à l'ordinaire.

FANÈS.

Jour de Dieu! non!...

LE CID.

C'est sûr.

FANÈS.

Tu le crois?

LE CID.

Je le crois.

FANÈS.

Tu n'as donc pas dit vrai pour la première fois!

LE CID.

Un démenti, Fanès!

FANÈS.

A qui m'insulte en face
Je le donne.

LE CID.

A ton Cid!

FANÈS.

Choisis l'heure et la place:
Je ne crains pas le Cid.

LE CID.

Je le sais.

FANÈS.

Pas autant
Que tu vas en champ-clos le savoir à l'instant.

LE CID.

Conviens qu'il ferait beau, Fanès, nous voir aux prises,
Nous, leur exemple à tous, leurs chefs, nous, têtes grises!
Nos jeunes hidalgos sont prompts à s'emporter,
Et c'est une leçon qui doit leur profiter:
Ils feront comme nous. Eh quoi! si la colère
Allait jusqu'à t'armer contre le sein d'un frère,

Le sein que tant de fois tu vins couvrir du tien,
Tes entrailles pour moi ne te diraient donc rien?
Tu crois ton bras bien fort; mais, Fanès, qu'il me blesse,
Et toi, qui de ton fils accuse la faiblesse,
Devant un peu de sang reculant aujourd'hui,
Tu sentiras le cœur te manquer comme à lui.

FANÈS.

Pardonne, j'étais fou.

LE CID.

Vieille barbe!

FANÈS.

Pardonne!
Tu sais qu'au moindre choc le sang-froid m'abandonne.
Je ne fus jamais bon qu'à me battre, à mourir;
Mais à mourir pour toi, dont je dois tout souffrir,
Dont la volonté calme ou me pousse ou m'arrête;
Que suis-je, moi? le bras, et le Cid est la tête.
Mais peux-tu m'en vouloir? j'étais si malheureux!
Je le suis tant! Deux fils!... hélas! j'en avais deux!
Le premier dans sa gloire à mes côtés succombe,
Et je ne puis pour lui conquérir une tombe...

LE CID.

Ben-Saïd, qui par eux l'aura fait respecter,
Forcera ses vainqueurs à te le rapporter.
Il aurait dû déjà répondre à mon message.

FANÈS.

Le second...

LE CID.

De son frère il est la digne image:
Fernand fut ton orgueil, Rodrigue est ton espoir.
Je le verrai, Fanès; c'est moi qui dois le voir,
Moi seul.

FANÈS, *qui éclate en sanglots et tombe sur un siége.*

Il a traîné mon blason dans la boue!
J'ai beau rougir des pleurs qui me brûlent la joue,
Ils sortent malgré moi. Je dois faire pitié,
Faire honte, mon Cid, à ta vieille amitié.
Un soldat, sur un fils qui de lui n'est pas digne,
Pleurer comme une femme! aussi, je m'en indigne.
Et j'ai perdu Fernand, et je n'ai pas pleuré!
Mais lui n'était que mort; l'autre est déshonoré.

LE CID.

On vient.

FANÈS.

Ah! cache-moi! cache-moi!

LE CID.

C'est Elvire.

FANÈS, *à voix basse.*

Sur ce malheureux-là promets de ne rien dire.

LE CID.

Je le loûrai.

SCÈNE IV.

LE CID, FANÈS, ELVIRE.

ELVIRE.

Mon père, enfin je vous revois,
Sans blessure et vainqueur!

LE CID.

Pas encor.

ELVIRE.

Mais la croix,
Qui les a repoussés malgré leur résistance,
Entre eux et nos remparts a mis quelque distance.
Courage! encore un pas de ce signe divin,
Et nos yeux sur ces bords les chercheront en vain.
Mais parmi les héros que votre exemple enfante,
Rodrigue lève-t-il sa tête triomphante?
Est-ce lui qui de vous s'est le plus approché?
Que dis-je? à vos côtés sans doute il a marché.
Vos preux l'admiraient-ils? Perdus dans sa poussière,
Qu'il a dû de bien loin les laisser en arrière!
Comment vous égaler sans les surpasser tous?

LE CID, *montrant Fanès.*

Mon Elvire!

ELVIRE, *qui vient à lui.*

Pardon! noble Fanès, c'est vous
Que doit enorgueillir le succès de ses armes;
Son honneur, c'est le vôtre; ah! parlez... Dieu! des [larmes!
Contre un malheur si grand vous que j'ai vu si fort,
Vous pleurez!

LE CID.

Par pitié!...

FANÈS, *à part.*

Que répondre?

ELVIRE.

Il est mort!

FANÈS, *au Cid.*

Tais-toi.

ELVIRE.

Rodrigue est mort!

FANÈS, *au Cid.*

Son erreur est cruelle;
La vérité pourtant le serait plus pour elle.
L'entendre me tûrait.

ELVIRE.

Immolés sous vos yeux,
Ils vont en nous vengeant rejoindre leurs aïeux.
Que de gloire et de deuil dans la même journée,
Où la même douleur vous est deux fois donnée!
Vous n'irez pas du moins entre leurs deux tombeaux
Pleurer seul, prier seul sous des lauriers si beaux;
J'y veux porter aussi mes pleurs et ma prière.
Rodrigue!... Quoi! si jeune, et d'une armée entière
Le modèle à vingt ans!... Hélas! il s'est hâté
De faire en moins d'un jour son immortalité.
De la céleste paix c'est Dieu qui le retire
Pour cueillir au combat les palmes du martyre;
Il les cueille, et, vers Dieu trop prompt à retourner,
Il n'a pris que le temps de vous en couronner.

LE CID, *à Elvire.*

Tu lui brises le cœur. Viens, Fanès.

FANÈS.

Ah! ma fille,
Ce titre a pu deux fois t'unir à ma famille:
Un coup, bien que mortel, ne m'a pas abattu;
Mais contre le second je reste sans vertu:
Jamais, jamais, ma fille!

(*Le Cid l'entraîne.*)

SCÈNE V.

ELVIRE.

Ainsi jeunesse et gloire,
Première émotion que donne la victoire,
Magnanimes plaisirs qu'à peine il a connus,
Lauriers pour lui fanés aussitôt qu'obtenus,
Tout s'est anéanti. Quand son père l'approuve,
Quand je puis l'avouer, cet amour que j'éprouve,
Il est mort; et ce cri : « Rodrigue, je t'aimais!... »
Rodrigue, mort pour moi, ne l'entendra jamais!
Pour moi; je l'ai voulu; sa perte est mon ouvrage.
Pouvais-je donc, ô ciel! douter de son courage?
Avais-je, en l'adorant, besoin pour l'admirer
De l'exposer au coup dont il vient d'expirer?
Il fut à lui, ce cœur que la reconnaissance,
Qu'un pur enthousiasme a mis sous sa puissance,
Du jour que je le vis, ange consolateur,
Braver d'un front si calme un fléau destructeur.
Mais aussi que ce cœur, honteux de se connaître,
A pris un soin cruel d'humilier son maître!
Dans quelle rigueur feinte il chercha des secours!
De quels traits dédaigneux il arma mes discours!
Je dus cacher mes feux, puisqu'ils étaient un crime;
Ce ne fut pas assez, je l'en rendis victime;
A ses humbles vertus, superbe, j'insultai;
Je l'accablai du poids de leur obscurité.
De son sang, de ses jours, je ne tins aucun compte,
Pour faire de sa gloire une excuse à ma honte,
Je voulus qu'il fût grand, illustre; je voulus
Qu'il devînt un héros, et ce héros n'est plus!
Il n'est plus!... Sois heureuse: à ta bouche inhumaine
Pas un mot n'échappa qui démentît ta haine;
Tu sus te vaincre, Elvire, et devant son cercueil
Cet aveu de ta force est doux à ton orgueil.
Triomphe : à t'en louer tu dois trouver des charmes,
Et c'est faiblesse à toi que de verser des larmes.
Ah! faiblesse ou vertu, qu'importe? En liberté
Je les laisse pour lui couler avec fierté.
Que ne peut-il les voir; témoins de mon délire,
Si ces yeux ranimés dans les miens pouvaient lire,
Que j'y mettrais d'amour! comme je laisserais
Ma sainte idolâtrie éclater sur mes traits!
Dans quels tendres aveux je la voudrais répandre,
Pour le désabuser, le venger, et lui rendre
En bonheur, en ivresse, en orgueil d'être aimé,
Tous les chagrins cuisants dont je l'ai consumé.

SCÈNE VI.

ELVIRE, RODRIGUE.

ELVIRE, *qui se retourne et pousse un cri.*

Ah! que vois-je? Rodrigue!

RODRIGUE.

Elvire!

ELVIRE.

Est-il possible?
Où suis-je? ai-je à mes maux trouvé la mort sensible?
Rodrigue, est-ce ton ombre? ou, conservé pour moi,
Qui te pleure et qui t'aime, ô Rodrigue, est-ce toi?

RODRIGUE.

Qu'entends-je?

ELVIRE.

Il vit!... ton bras s'est ouvert un passage;
Au plus épais des rangs jeté par ton courage,
On t'en croyait victime; un courage plus grand,
Un prodige héroïque à mon amour te rend!

RODRIGUE.

Est-ce vous qui parlez? Quelle pitié vous touche,
Vous égare, et quels mots sortent de votre bouche?
Aimé! j'étais aimé! je le suis, et de vous!
Répétez cet aveu si cruel et si doux;
Qu'il inonde mon cœur d'une ivresse nouvelle,
Et que je meure, ô Dieu! pour mourir aimé d'elle!

ELVIRE.

Toi, mourir!... quoi ce cri de mon âme élancé,
De mon front pâle encor l'effroi mal effacé; [mides
Quoi! des pleurs qu'ils versaient mes yeux encore hu-
Pour toi qui veux mourir sont des garants perfides!
Ce que t'ont dit ma voix et le trouble où je suis,
Il faut te le redire! Eh bien donc! je ne puis
Ni cesser de t'aimer, ni t'aimer davantage;
Eh bien! ce cœur vaincu t'appartient sans partage.
Te l'a-t-il assez dit? En subissant tes lois,
Est-il dans sa tendresse assez fier de son choix,
Lorsque je reconnais que ta jeune vaillance
A, sur les pas du Cid, conquis son alliance;
Que ma main dans ces nœuds, dont j'aime à me vanter,
Trouve autant de lauriers qu'elle en doit apporter?
Car, en m'en couronnant, c'est aux tiens que je donne
Cette main que, toi mort, ne méritait personne;
C'est à ceux dont pour moi tu viens de te couvrir,
A ceux qui les suivront, et que me doit offrir
Dans le cours d'une vie en victoires féconde
Le bras d'un Cid nouveau qui se révèle au monde.

RODRIGUE.

Arrêtez : cette main qu'à votre erreur je doi,
Loin de me la donner, retirez-la de moi;
Ou plutôt armez-la contre un sein qui s'élance
Au-devant de ma peine et de votre vengeance.
Vengez-vous de mes torts sans les avoir appris,
Et qu'au moins par vos coups j'échappe à vos mépris.

ELVIRE.

Qui peut me démentir quand je te rends justice?

RODRIGUE.

Moi, c'est moi; mais que n'ai-je, ô ciel! par quelque in-
Pressenti le bonheur où j'étais appelé! [dice
Il eût changé mon être, il l'eût renouvelé;
A ces hommes de fer il m'eût rendu semblable.
Devenu par amour comme eux inexorable,
Je n'aurais pas alors, intrépide à moitié,
En étouffant la peur, écouté la pitié.
A travers mon espoir j'aurais d'un œil avide
Vu, comme eux, sans pâlir, cette gloire homicide,
Et me serais plongé, sans reculer d'un pas,
Dans cette œuvre de mort qui ne les émeut pas.

ELVIRE.

Reculer!

RODRIGUE.

Je l'ai fait. Quand j'ose vous l'apprendre,
Je sais à quelle honte ici je vais descendre;
Je le dis devant vous, le dirais devant eux;
Nier la vérité n'est-il pas plus honteux?
Oui, dès que j'eus frappé, je détestai ma rage,
Et reculai d'horreur en voyant mon ouvrage.
Je l'ai fait : je ne fus barbare qu'à demi.

ELVIRE.

A la face du ciel, et devant l'ennemi?

RODRIGUE.

A la face du ciel dont j'ai cru la voix sainte,
Et devant l'ennemi que j'affrontais sans crainte.
Quand j'ai senti sous moi mon coursier frémissant
Nager jusqu'au poitrail dans un fleuve de sang,
Bondir, les pieds rougis, sur des chairs palpitantes;
De mon premier exploit quand, les mains dégouttantes,
J'ai du meurtre, à mon tour, respiré la vapeur,
Mon bras en retombant s'est glacé de stupeur.
Il venait de porter une atteinte trop sûre;
J'entendis une voix sortir de la blessure;
J'entendis mon arrêt de la mort s'élever.
Qui? moi, fait pour guérir, pour convaincre et sauver,
En les fermant, ces yeux dont j'éteignais la flamme,
J'avais d'un même coup tué le corps et l'âme!
Laisser là des bourreaux l'un contre l'autre armés,
Était-ce fuir? j'ai fui : méprisez-moi; n'aimez,
N'admirez que ces preux instruits dès leur jeune âge
A noyer leurs remords dans les flots du carnage;
Elvire, adorez-les! pour devenir fameux
Sur leur trace sanglante, il faut sentir comme eux.
Dans leur superbe cœur c'est la gloire qui crie;
La douce humanité, la nature attendrie,
Qui plus haut que la gloire ont crié dans le mien,
Qui me condamnaient, moi, ne leur reprochaient rien.
Ces durs exécuteurs des célestes colères
Frappaient des ennemis, et je frappais des frères;
Poussés par l'honneur même à leur percer le sein,
Ils étaient des héros; j'étais un assassin.

ELVIRE.

Et le Maure a vu fuir devant son cimeterre
Un avenir si grand, l'orgueil héréditaire
De tant d'exploits passés, quand cinq siècles d'aïeux
Du haut de leurs tombeaux avaient sur vous les yeux...
Mais non, tu me trompais; et par cette imposture
Tu me rendais, cruel, torture pour torture;
Non, toi qui m'es si cher, toi qui le sais, oh! non,
Tu n'as pu perdre ainsi ton avenir, ton nom,
Cet honneur qu'à la vie un Sarrasin préfère;
Non, je ne te crois pas; non, tu ne l'as pu faire;
Non, tu ne l'as pas fait!

RODRIGUE.

Je vous offre à genoux
Des jours que j'apportais à mon père en courroux;
Les voilà! prenez-les; soyez impitoyable.
Innocent devant Dieu, mais devant vous coupable,
Je vous l'offre, ce sein; qu'il soit par vous frappé,
Encor tout palpitant d'un bonheur usurpé.
Du moins, je fus heureux! punissez-moi : ma faute
Est d'avoir fait rougir une vertu si haute
Par l'aveu d'un amour qui ne m'était pas dû,
Trop indigne à ses yeux de l'avoir entendu!

ELVIRE.

Il est donc vrai. Qui? vous... Castillan, gentilhomme,
Dernier espoir d'un sang qu'entre tous on renomme
Pour noble, et que pour brave on proclame entre tous,
Minaya, fils d'Alvar, filleul du Cid, qui? vous!...
Ah! Rodrigue

(*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

RODRIGUE, *qui est resté à genoux.*

Et pourtant, moi qu'elle outrage en face,
Des miens je me sens l'âme; ils m'ont de cette audace,
Qui bouillonnait en eux, transmis le feu sacré.
Je ne suis pas de vous un fils dégénéré;
Mânes de mes aïeux, je ne suis pas un lâche;

(*Il se relève.*)

Non, je ne le suis pas!... et sans fin, sans relâche,
Sous leurs mortels dédains ses yeux m'accableront,
Et dans leurs yeux à tous je trouverai l'affront.
Éternelle agonie où ma vertu succombe!
La tombe est préférable, et j'y descends... La tombe!
Sans crime avec ce fer puis-je donc me l'ouvrir?
Le cloître! j'y serais des siècles à mourir.
Ainsi flétri, perdu, je n'ai plus de refuge,
D'abri contre la honte!... O mon père, ô mon juge,
Viens, toi, viens sur ton fils assouvir ta fureur;
Ah! viens, frappe, et de vivre épargne-lui l'horreur!

SCÈNE VIII.

RODRIGUE, LE CID.

LE CID.

Rodrigue!

RODRIGUE, *à part, en faisant un pas pour sortir.*

Où me cacher?

LE CID.

Reste.

RODRIGUE, *de même, en se rapprochant du Cid.*

Mon sang se glace.

LE CID.

Nos braves au banquet vont bientôt prendre place.

RODRIGUE.

Et le Cid ne va pas s'asseoir au milieu d'eux?

LE CID.

Tête-à-tête, filleul, nous dînerons tous deux.

RODRIGUE.

Avec vous, moi?

LE CID.

Veux-tu?

RODRIGUE.

Moi!

LE CID.

Cœurs à toute épreuve,
D'un tel acharnement ils n'ont jamais fait preuve;
Sans avoir mis à bas trois Maures de sa main,
Pas un pour m'obéir n'a rebroussé chemin.

De ces vieux batailleurs l'orgueil est intraitable :
Il faut leur ressembler pour s'asseoir à leur table,
Et... n'en dis rien, de moi je ne suis pas content;
Je me suis mal montré.

RODRIGUE.

Se peut-il ?

LE CID.

En partant,
J'avais la tête fière; on eût dit à m'entendre
Que dans ma noble ardeur je devais tout pourfendre;
Mais, soit qu'un mal soudain plus tard vînt l'amortir,
Soit que le froid des ans se fît en moi sentir,
Je n'étais plus le Cid.

RODRIGUE

Quoi !

LE CID.

N'en parle à personne;
Il se peut qu'à leur table un d'entre eux le soupçonne,
Il me raillerait.

RODRIGUE.

Vous?...

LE CID.

Sans pitié : que veux-tu !
Comme ces démons-là je n'ai pas combattu;
En un mot, j'ai faibli.

RODRIGUE

Qui? vous!

LE CID.

Je le confesse.
Qu'est-ce donc après tout qu'un moment de faiblesse!
Du meilleur champion l'âme parfois s'abat;
Il n'en est que plus fort à son premier combat.
Par sa faute affermi, loin qu'il s'en décourage,
Contre lui, contre tous, je ne sais quelle rage
Le transporte, et le pousse à tenter des efforts
Qui lui font en héros réparer tous ses torts.
Au repas qu'on leur sert là-bas ma place est prise;
Mais à souper, vrai Dieu ! je l'aurai reconquise.

RODRIGUE.

Ce fier Campéador qui jamais n'a tremblé...

LE CID.

Jamais, c'est beaucoup dire.

RODRIGUE.

Aujourd'hui s'est troublé?

LE CID.

Comme si j'en étais à mon apprentissage.
Me mêler avec eux n'aurait pas été sage;
Je t'ai cherché, mon fils; tu sais ma peine : voi
Si tu me trouves bon pour manger avec toi.

RODRIGUE.

Ah ! j'ai perdu mes droits à cet honneur insigne.

LE CID.

Pour m'avoir obéi quand ma main te fit signe,
Quand ma voix t'ordonna, filleul, de t'éloigner?

RODRIGUE.

A moi ?

LE CID.

Mon mal, Rodrigue, aurait pu te gagner,
Et contre mon exemple il fallait te défendre.
J'ai parlé de manière à me bien faire entendre,
Et tout le monde a su que tu m'obéissais.

RODRIGUE.

Mon honneur est sauvé ?

LE CID.

Comment! tu faiblissais!...
Nous étions en malheur; mais toi, c'est excusable :
Un novice à l'autel voit-il rien de semblable?
Au spectacle du meurtre il y reste étranger,
En semant sur le lin les fleurs de l'oranger;
Jamais le sang versé n'y laissa de vestige;
Le voir sans être ému serait presque un prodige.
Un jour j'ai tourné bride aux monts d'Albaracin
Où son aspect d'horreur a soulevé mon sein.
Faisons donc table à part, mais gaîment, que t'en semble?
Nous prendrons au dessert notre revanche ensemble,
Et tout braves qu'ils sont, si tu le veux, ce soir
Le plus brave entre nous sera fier de s'asseoir.

RODRIGUE.

O mon père! ô clémence! ô douceur adorable!
Pour me faire innocent, tu te faisais coupable.
Je mourais si d'un mot tu m'avais outragé,
Et tu rends à la vie un cœur découragé :
Il renaît; laisse-moi cacher dans ta poitrine
Ce front que le remords sous tes bontés incline;
Laisse-moi, soulagé du poids de mes douleurs,
Respirer l'héroïsme en y cachant mes pleurs.

LE CID, *qui le tient embrassé.*

Répands, jeune lion, répands ces pleurs que j'aime :
Ils n'auront sur mon sein de témoin que toi-même.
Quand il touche à l'honneur qu'un souffle ternirait,
Pour qu'un avis profite, il faut qu'il soit secret.
Le courage qui tue à tes yeux est furie;
Rodrigue, il est devoir s'il venge la patrie.
Le meurtre est juste alors; pense qu'en triomphant
C'est elle, c'est ton Dieu que ta vertu défend,
Non le bruit qu'après toi laissera ta mémoire,
Et que l'humanité ne sied qu'à la victoire.
Tu le sens, n'est-ce pas? et tu veux devenir
Le vaillant que ton nom promet à l'avenir;
Tu prouveras à tous qu'en toi revit ton frère,
Et seras ce qu'il fut, l'orgueil de ton vieux père.

RODRIGUE.

Mais perdre Elvire, ô ciel! la perdre pour jamais,
Et quand j'étais aimé!

LE CID.

D'Elvire ?

RODRIGUE.

Que j'aimais.

LE CID.

Toi !

RODRIGUE.

Pardon ! renfermant l'amour qui me consume,
Je n'ai de cet amour senti que l'amertume.
Pardon ! si j'eus des torts, ils sont trop expiés;
Le désespoir les suit : ici même, à ses pieds,
Une erreur m'a livré l'aveu de sa tendresse,
Et moi, dans ce moment de douleur et d'ivresse,
J'ai tout dit; mon bonheur, je n'ai pu l'accepter,
Et je ne l'ai connu que pour le regretter.

LE CID.

Que pour t'en rendre digne; il peut renaître encore:
On désarme aisément celle qui vous adore,
Et, fût-il menacé d'un courroux éternel,
Jamais l'amant aimé n'est longtemps criminel.
Tout couvert de son sang, j'ai cru perdre Chimène;
Elle a cru me haïr, et j'ai fléchi sa haine,
Mais à force de vaincre; eh bien! fais comme moi,
Et changé en actions les pleurs versés par toi.
Ils engagent ton bras, car ils sont des promesses;
Ces pleurs vont enfanter d'incroyables prouesses:
La mort en va sortir, la gloire; et cette fois
Tu vas m'épouvanter, filleul, de tes exploits.

RODRIGUE.

Ah! puisqu'il m'est promis, ce prix de ma vaillance,
Meure en moi la pitié devant cette espérance!
Que le fer ennemi se plonge dans mon flanc,
Qu'à vos yeux immolé je tombe en immolant,
Qu'un pied païen m'achève, et que pour funérailles
Les loups de la Sierra boivent dans mes entrailles,
Si mon père au retour me refuse son nom;
Campéador, l'espoir de porter son blason;
Elvire, cette main qu'elle m'avait donnée;
Et les chrétiens vainqueurs, l'honneur de la journée!

LE CID.

Sûr qu'au prochain combat tu seras sans rival,
Je me tiendrai content si j'en sors ton égal.
Quand battront mes tambours, à tes côtés j'y vole;
Dans une heure sois prêt.

RODRIGUE.

Si tard!

LE CID, *lui serrant la main.*

Bonne parole!
Quelqu'un vient; dans une heure ici le rendez-vous!

RODRIGUE.

J'y serai.

SCÈNE IX.

LE CID, RODRIGUE, BEN-SAID; *ce dernier porte au cou une chaîne qu'il n'avait pas au premier acte.*

LE CID.

Ben-Saïd.

BEN-SAÏD.

Moi-même.

LE CID, *à Rodrigue.*

Laisse-nous.

RODRIGUE, *à part, en apercevant la chaîne.*

Qu'ai-je vu?

LE CID.

Laisse-nous.

RODRIGUE, *à part.*

Cette chaîne... ô vengeance!
Est-ce lui?

LE CID.

Sors, Rodrigue!

(*Rodrigue se retire lentement, les yeux attachés sur le Maure.*)

SCÈNE X.

LE CID, BEN-SAID.

LE CID.

A ma reconnaissance
Tes titres sont sacrés, Ben-Saïd : tu me rends
Les restes du guerrier qui tomba dans vos rangs.
J'avais reçu ta foi : je m'y devais attendre;
Mais en les rapportant tu fais plus que les rendre.

BEN-SAÏD.

Tu m'as loué trop tôt; j'aurais donné mon sang
Pour laisser d'un bienfait ton cœur reconnaissant.
Les Maures de l'Atlas, pour être plus sauvages
Que ceux dont la Syrie a peuplé ces rivages,
Sont-ils moins généreux? Allah m'en est témoin,
Je l'aurais, ce Fernand, rapporté de plus loin;
Je viens seul: son vainqueur, dont il faut qu'on l'obtienne,
Ne veut pas que ce corps dorme en terre chrétienne.

LE CID.

Son désir sur le tien devait-il prévaloir?

BEN-SAÏD.

Il ne le veut pas, Cid, et ne le peut vouloir;
Il ne vous rendra pas, pour que votre prière
Bénisse, en l'y couchant, sa demeure dernière,
Pour qu'un marbre pieux le couvre à son retour,
Ce corps qu'il a promis aux serres du vautour.

LE CID.

L'outrage que reçoit cette noble dépouille,
Ce n'est pas le vaincu, c'est le vainqueur qu'il souille.

BEN-SAÏD.

Ignorant ses griefs, comment le juges-tu?
C'est cruauté pour toi, mais pour lui c'est vertu.

LE CID.

De repousser les vœux d'un vieillard qui le prie?

BEN-SAÏD.

Il pria des vieillards sans fléchir leur furie.

LE CID.

D'un père, Ben-Saïd?

BEN-SAÏD.

On l'a privé du sien.

LE CID.

N'a-t-il donc jamais vu pardonner un chrétien?

BEN-SAÏD.

Toi seul; ton Dieu pourtant ordonne la clémence;
Mais le sien la justice.

LE CID.

Et fût-ce la vengeance,
En rendant pleurs pour pleurs et trépas pour trépas,
On accorde un tombeau.

BEN-SAÏD.

Son père n'en eut pas;
Sa mère en expirant n'en a pas eu... sa mère!
Une femme!

LE CID.

Est-il vrai?

BEN-SAÏD.

Cette douleur amère,
Leur fils la sent encor : de tous les prisonniers
Faits dans leur ville en cendre, ils étaient les derniers.

Ces deux hardis croyants portaient si haut la tête,
Et confessaient si haut la loi de leur prophète,
Qu'on rendit à plaisir leur supplice plus lent;
L'outrage s'y mêla : de son glaive insolent
L'Espagnol les força de baiser la poignée
Dont il collait la croix sur leur bouche indignée,
A leur aide, en riant, appela Mahomet,
Autour de leurs deux corps qu'un brasier consumait,
Et par trois fois, aux cris d'une foule grossière,
En jeta dans les vents la brûlante poussière.
Voilà ce qu'il a fait; guerrier, veux-tu savoir
Ce qu'a fait à son tour leur fils au désespoir?

LE CID.

Achève.

BEN-SAÏD.

Il a juré le saint nom de sa mère,
Le nom plus saint encor de son vénéré père,
Et les chairs et les os de leurs corps qu'on brûla,
Et leur cendre lancée à la face d'Alla,
Que jamais les chrétiens ne répandraient la terre
Sur un chrétien par lui frappé du cimeterre,
A moins qu'en succombant, délié de sa foi,
Lui-même d'un vainqueur il n'eût subi la loi.
Que de soleils depuis, que de froides rosées
Ont passé sur des chairs par lambeaux exposées
Au bec vengeur de l'aigle, et combien d'ossements
Ont, de chairs dépouillés, blanchi sans monuments!
Mais, avant qu'il soit las de châtier ta race,
Combien d'autres encor blanchiront sur sa trace!
Car son bras mortel est à qui l'ose braver,
Et le vainqueur qu'il cherche est encore à trouver.

LE CID.

Dieu, qui du haut du ciel maudit ces représailles,
Pourra le lui trouver au pied de nos murailles.

BEN-SAÏD.

Dieu, qui les lui commande, a dit que sur ce bord
Au plus grand de vous tous il donnerait la mort.

LE CID.

Qu'il laisse aux pleurs d'un père amollir son courage.
Ce guerrier pour sa gloire aura fait davantage.

BEN-SAÏD.

Il a juré

LE CID.

Du Cid veut-il être honoré?
Qu'il cède.

BEN-SAÏD.

Je t'ai dit, chrétien, qu'il a juré.

LE CID.

Alors, je te dis moi, partant, je t'autorise,
Maure, à lui répéter que le Cid le méprise.
Quel que soit le serment que sa bouche a prêté,
Insulter un cadavre est une lâcheté.

BEN-SAÏD.

Ce mot-là prononcé veut qu'on tue ou qu'on meure:
La bataille en suspens vous laisse encore une heure;
Si tu veux mesurer ton bras avec le sien,
Je te dirai son nom.

LE CID.

Je le sais : c'est le tien.

BEN-SAÏD

Eh bien donc?

LE CID.

Il n'est plus qu'un duel qui m'honore,
Duel entre la croix et l'étendard du Maure,
Mon pays et le tien, vous, Ben-Saïd, et nous;
Non d'un seul contre un seul, mais de tous contre tous.
De tant d'hommes sur moi lorsque le sort repose,
Punir l'orgueil d'un homme est pour moi peu de chose;
J'ai son peuple à détruire et le mien à sauver.
Il me retrouvera s'il veut me retrouver;
Je n'entends éviter ni chercher sa rencontre;
Qu'au fort de la mêlée à mes yeux il se montre,
Et, pour avoir le mien, qu'il m'apporte son sang,
Je ne refuse pas de l'abattre en passant.
Pars.

(*Montrant le champ de bataille.*)

Là je te promets de remplir son attente;
Là, dans les rangs des siens, là, jusque sous ma tente,
Jusque sous son épée, avec l'aide de Dieu,
J'irai chercher Fernand.

BEN-SAÏD.

Viens donc l'y prendre.

LE CID.

Adieu.

(*Le Cid sort par une porte latérale, Ben-Saï se dirige vers la porte du fond.*)

SCÈNE XI.

BEN-SAID, RODRIGUE.

RODRIGUE.

Demeure.

BEN-SAÏD.

Que veux-tu?

RODRIGUE.

Savoir par ta réponse
Si j'ai droit sur tes jours.

BEN-SAÏD.

Toi, jeune homme!

RODRIGUE.

Prononce:
Tu le peux en deux mots.

BEN-SAÏD.

Ne retiens point mes pas.

RODRIGUE.

Ou tu vas me répondre, ou tu ne l'oses pas.

BEN-SAÏD.

Parle donc; j'ose tout.

RODRIGUE.

Que Ben-Saïd m'explique
D'où vient qu'un mécréant porte cette relique?

BEN-SAÏD.

Parce qu'il n'y croit pas, et prouve en la portant
Ce que peut le Sauveur en qui vous croyez tant!

RODRIGUE.

Ce Sauveur, qui te tient sous sa main vengeresse,
Pour signaler sa force a choisi ma faiblesse.

BEN-SAÏD.
Quel bras as-tu vaincu?

RODRIGUE.
Je n'en redoute aucun.

BEN-SAÏD.
Ton nom?

RODRIGUE.
Je n'en ai pas; mais tu vas m'en fairo un.

BEN-SAÏD.
Tes griefs?

RODRIGUE.
Cette chaîne, est-ce toi qui l'as prise?

BEN-SAÏD.
J'en suis fier.

RODRIGUE.
Où, comment, sur qui l'as-tu conquise?

BEN-SAÏD.
Où, jeune homme, comment et sur qui?

RODRIGUE.
Réponds-moi.

BEN-SAÏD.
Ici près, par le fer, sur plus vaillant que toi.

RODRIGUE
Eh bien! je veux la rendre à qui tu l'as ravie,
Et l'aurai par le fer, païen, avec ta vie!

BEN-SAÏD.
Prends garde : car ta main semblait en approcher,
Et ce serait, chrétien, mourir que d'y toucher!

RODRIGUE.
Mourir!

BEN-SAÏD.
Ne force pas ce glaive à t'en convaincre.

RODRIGUE.
Je te l'arrache donc pour montrer que c'est vaincre!

BEN-SAÏD.
Qu'as-tu fait?

RODRIGUE.
Reprends-la; maintenant c'est mon bien,
Et ce sang que je baise, il demande le tien;
Il l'exige.

BEN-SAÏD.
Où veux-tu tomber sous ma colère?

RODRIGUE.
Choisis : tout lieu m'est bon si j'y venge mon frère.

BEN-SAÏD.
Ton frère!

RODRIGUE.
Il nous attend pour te voir abattu.

BEN-SAÏD.
Mais les lois du combat, malheureux, les sais-tu?

RODRIGUE.
Qu'importe? c'est à toi qu'elles seront funestes.

BEN-SAÏD.
Du Fernand qui t'est cher je te rendrai les restes...

RODRIGUE.
Sur l'heure!

BEN-SAÏD.
Ou sans tombeau je laisserai les tiens.

RODRIGUE.
J'accepte.

BEN-SAÏD.
Viens.

RODRIGUE.
Marchons.

BEN-SAÏD, *montrant Rodrigue.*
De leurs lambeaux chrétiens,
Aigles que je nourris, voilà votre pâture!

RODRIGUE.
Ton cadavre, mon frère, aura la sépulture!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

LE CID *entre en regardant autour de lui avec inquiétude*, ELVIRE *le suit.*

ELVIRE.
Qu'avez-vous?

LE CID, *à part.*
L'heure expire, et Rodrigue est absent.

ELVIRE.
Quand, pour livrer bataille, il part en m'embrassant,
Mon père a l'œil si fier et l'âme si contente!...
Vous attendez quelqu'un qui trompe votre attente.

LE CID, *de même.*
C'est étrange! il n'importe : en lui j'ai toujours foi.
(*A Elvire.*)
Mais un autre doit-il me distraire de toi?

ELVIRE.
Il ne viendra pas.

LE CID.
Qui?

ELVIRE.
Pourtant le clairon sonne.

LE CID.
Que veux-tu dire, enfant?

ELVIRE.
Ah! personne!

LE CID.
Personne?
Et cependant tes yeux se détournent des miens,
Pour dévorer des pleurs qu'à peine tu retiens.

ELVIRE.
Je crains la gloire aussi, même en la trouvant belle.

LE CID.
Aussi! qui donc la craint?

ELVIRE.
Bientôt à l'infidèle
Vous aurez de Fanès fait expier le deuil;
Mes yeux sous vos baisers se sécheront d'orgueil.

LE CID.
Dans nos murs, à ta garde il faut que Fanès veille.

ELVIRE.

Quelle crainte inconnue en vous pour moi s'éveille?

LE CID.

Comment prévoir le sort d'un combat acharné,
Où l'un des deux partis doit être exterminé?
Au cœur des Sarrasins tandis que je m'élance,
Un coup de désespoir peut leur livrer Valence,
Et je n'en puis sortir avec sécurité
Sans laisser loin de moi ma fille en sûreté.

ELVIRE.

Pour garder nos remparts Rodrigue peut suffire.

LE CID.

Il doit gagner le prix où son espoir aspire.

ELVIRE.

Quel prix?

LE CID.

Tu le sauras. Fier de m'accompagner,
C'est en me défendant qu'il prétend le gagner,
Tout à l'heure pour moi tu t'alarmais d'avance.

ELVIRE.

Mais mon cœur alarmé tressaillait d'espérance.

LE CID.

Elvire, il est passé le temps où mon regard
Voyait aussi l'espoir lui sourire au départ,
Quand ta mère, si lente à m'attacher mes armes,
Accusait mon ardeur d'insulter à ses larmes.
Qui m'eût dit qu'avant moi cette fleur tomberait?
L'heureux Cid, qui jadis pour vaincre se parait,
Depuis qu'en l'attendant sa Chimène sommeille,
Ne porte plus l'azur avec la croix vermeille;
Il revêt des couleurs sombres comme la nuit,
Et noir est le harnais du coursier qu'il conduit.
Pauvre Babiéça, qui jamais ne murmure,
Si chaud que soit l'été, du poids de mon armure,
Dont je n'ai jamais vu les flancs battre d'effroi,
Force est qu'un jour ou l'autre il revienne sans moi;
Ce jour-là même encor, reçois-le bien, ma fille;
Fais-lui porter mon deuil; il est de la famille.
Qu'il soit flatté par toi des mains et des regards :
La noble créature est sensible aux égards.
Sans le traiter d'ingrat, qu'à son vieux maître il pense;
Car tout bon serviteur mérite récompense.

ELVIRE.

Cette course lui garde un triomphe nouveau :
Il reviendra, ce soir, plus fier de son fardeau.

LE CID.

En fût-il autrement, dans ta douleur sois ferme :
Souviens-toi qu'ici-bas toute chose a son terme.
Mes jours sont pleins, Elvire, et bons à moissonner;
Dieu qui me les compta pouvait moins m'en donner.
Les reprendre est son droit; mais, si sa faux les touche,
Que leur dernier soleil dans la gloire se couche!
Tu devras, comme moi, bénir le moissonneur;
La récolte en tombant sera riche d'honneur.

ELVIRE.

Je ne vous vis jamais cette triste pensée.

LE CID.

D'un je ne sais quel poids mon âme est oppressée;
C'est faux pressentiment, faiblesse, je le veux;
Mais, quel que soit mon sort, voici mes derniers vœux :
Sur ma part de butin dote cinq pauvres filles,
Si Valence aujourd'hui reste unie aux Castilles;
Que pour le voyageur des murs hospitaliers
S'élèvent par tes soins au milieu des halliers,
Où son corps fatigué ne trouve sur la terre
L'ombre qui rafraîchit ni l'eau qui désaltère,
Et qu'il ait un abri, sans payer son séjour,
Sur ces monts de Térouel, où j'eus tant soif un jour.
Quant à moi, si je meurs, qu'un convoi me ramène,
A travers les païens, au tombeau de Chimène;
Que, droit sur les arçons et Tizonade au vent,
La face à l'ennemi, mon corps marche en avant;
Et si désir leur vient de vous barrer la route,
Mon ombre suffira pour les mettre en déroute.

ELVIRE.

Et, témoin des dangers où je vous vois courir,
Je ne puis avec vous triompher ni mourir!
Hélas! que fait votre âme en un sexe débile?
Que n'avez-vous, au lieu d'une fille inutile,
Un fils qui de son corps au champ vous couvrirait!
Ce n'est pas moi du moins que mon père attendrait.

LE CID.

N'en ai-je donc pas un digne du nom qu'il porte?
De lenteur accusé quand son ardeur l'emporte,
Dans la plaine peut-être il vient de s'élancer,
Et c'est peu de me suivre, il veut me devancer.
Mais que peut-il pour moi, si Chimène m'appelle?...
Car je l'ai vue en songe...

ELVIRE.

En songe!

LE CID.

Toujours belle,
Belle comme à vingt ans, mais morte cette fois.
J'errais sous son balcon, chantant à demi-voix
L'air qui fut si longtemps sa douce fantaisie;
Son bras avec lenteur leva la jalousie.
Ravi, je crus encor la voir sous ces atours
Que préféraient mes yeux au temps de nos amours,
C'est sous un blanc linceul qu'elle m'est apparue.
Pâle, elle m'a souri; puis, dans l'air suspendue,
Vers l'étoile du soir elle a levé la main,
Et s'est évanouie en disant : « A demain! »
Au rendez-vous donné je fus toujours fidèle;
Tu vois bien que ce soir je dois être auprès d'elle,
Et je voudrais, ma fille, au dernier rendez-vous,
Lui dire, en l'embrassant, le nom de ton époux.

ELVIRE.

Cet époux, il est mort. Si le ciel me destine,
Quand je suis déjà veuve, à rester orpheline,
C'en est fait, et mes jours au deuil sont dévolus.
Disposer de ma main quand vous ne serez plus,
C'est donner votre fille et votre épée ensemble :
L'une est de vous sortie; il n'est cœur qui lui semble
S'être placé si haut que de la mériter,
Et l'autre pour eux tous est trop lourde à porter.

LE CID.

Un d'eux fera pourtant plus que tu n'en exiges :
L'amour dans notre Espagne accomplit des prodiges,
Et... mais voici Fanès.

SCÈNE II.

LE CID, ELVIRE, FANÈS, CHEVALIERS.

FANÈS.

Cid, je viens te chercher,
Que fais-tu? De ses bras faudra-t-il t'arracher?
On attend le signal : est-ce que tu l'ignores?
Ou veux-tu que sans toi j'aille achever les Maures?

LE CID.

J'ai tout prévu, Fanès.

FANÈS, *à l'oreille du Cid.*

Que m'avais-tu promis?
Il devait avec nous marcher aux ennemis!

LE CID.

Rodrigue?

FANÈS.

Où donc est-il?

LE CID.

Au pied des murs sans doute.

FANÈS, *qui se contient à peine.*

Je sais que non; du cloître il a repris la route;
Qu'il s'y cache.

LE CID.

De lui parle bas à ton tour.

FANÈS.

Dans son ignominie enfoncé sans retour,
Il se garderait bien de paraître où nous sommes,
L'indigne!

LE CID, *à lui-même.*

Cependant je me connais en hommes!

ELVIRE, *à part.*

Et mon fatal amour, j'ai pu le révéler
A celui dont tout haut on n'ose plus parler!

FANÈS, *au Cid.*

Embrasse-la; partons; car l'opprobre d'un autre,
Si nous tardons encor, va devenir le nôtre.
D'ailleurs en le voyant... Ah! partons; tu connais
L'effroyable pensée où je m'abandonnais :
De moi, pour l'étouffer, je ne sais plus que faire,
Et, si je ne me bats, rien ne m'en peut distraire.

LE CID.

J'ai pourtant un service à réclamer de toi.

FANÈS.

Ordonne, et j'obéis.

LE CID.

Eh bien! consens...

FANÈS.

A quoi?

LE CID.

Tu vas te récrier.

FANÈS.

Devant quel sacrifice
Me vois-tu reculer quand tu veux un service?

LE CID.

Eh bien donc, dans nos murs, Fanès, tu vas rester.

FANÈS.

Tandis qu'on se battra? qui? moi!...

LE CID.

Puis-je y compter?

FANÈS.

Rester les bras croisés, derrière des murailles,
A me ronger ici le cœur et les entrailles,
Quand le Maure insolent qui d'un fils m'a privé,
Moi vivant, sous le ciel marche le front levé;
Quand ce profanateur qui ne veut pas me rendre
Un bien que ma colère a soif de lui reprendre,
Comme un lâche qu'il est, fait en se pavanant
Piaffer son cheval sur le corps de Fernand!

LE CID.

Je te promets sa vie.

FANÈS.

Il m'appartient : ma joie,
C'est de courir sur lui, c'est de saisir ma proie,
C'est de la renverser, c'est en la déchirant
D'arracher Fernand mort à Ben-Saïd mourant.

ELVIRE.

Qu'il y vole, et que Dieu conduise son courage,
Puisqu'il n'a pas de fils pour venger cet outrage!
Qu'il veille, en vous suivant, non sur moi, mais sur vous!

LE CID.

Femmes, enfants, vieillards, qui vous défendra?

ELVIRE.

Nous;
Nous seuls : le cœur suffit à qui veut se défendre.
Vous le disiez tantôt, ma parole peut rendre
L'âme aux plus abattus, la jeunesse aux plus vieux
Et le regard du Cid peut briller dans mes yeux.

LE CID, *à Fanès.*

Tu comprends maintenant ma crainte paternelle;
Ce sacrifice, ami, le feras-tu pour elle?

FANÈS.

Va donc seul!

LE CID.

J'ai ta foi?

FANÈS.

Ma foi de chevalier,
Mais ton danger pourtant pourra m'en délier?

LE CID.

Je n'attendais pas moins; viens dans cette accolade
Donner force et vaillance à ton vieux camarade!

FANÈS.

Hâte-toi de les vaincre, ou je n'y tiendrai pas

ELVIRE.

Quel second vous perdez!

LE CID.

Je le sais; mais là-bas
Un plus jeune, Fanès, m'attend la tête haute,
Et son aide au besoin ne me fera pas faute.

(*A Elvire.*)

Libre du dernier soin qui pouvait m'émouvoir,
Je te quitte, et je sens que je dois te revoir.

(*Les chevaliers le suivent.*)

SCÈNE III.

ELVIRE, FANÈS.

FANÈS.

Il flatte tes chagrins de l'espoir qu'il emporte ;
Mais tu l'avais bien dit, Fanès, ta race est morte.

ELVIRE.

C'est pour moi qu'à regret languit loin des drapeaux
Ce courage indigné qui maudit le repos.

FANÈS.

Personne de mon nom ne m'y remplace, Elvire.

ELVIRE.

Se peut-il? vous pensez... quoi ! lui?... ma voix expire

FANÈS.

Tu sais tout.

ELVIRE.

Sur la plaine il n'a donc point paru?

FANÈS.

En l'y cherchant des yeux, dans nos rangs j'ai couru.

ELVIRE.

Sans le voir?

FANÈS.

Sans le voir.

ELVIRE.

Mais il y va descendre.

FANÈS.

Il craindrait d'y mourir.

ELVIRE.

Nul n'a pu vous apprendre
Ce qu'il fait, dans quels lieux il a porté ses pas?

FANÈS.

Je n'ai rien demandé.

ELVIRE

Pourquoi?

FANÈS.

Je n'osais pas :
J'avais peur à mon tour.

ELVIRE.

Ah! malheureuse!

FANÈS.

O rage!
Mon sang qui brûle encor malgré le froid de l'âge,
Transmis à ce cadavre, en glace s'est changé
Dans son cœur de vingt ans où l'effroi l'a figé.
Pourtant, quand sur mon front j'avais sa honte écrite,
Si quelqu'un l'eût flétri de l'affront qu'il mérite,
Me prenant à la gorge avec la vérité,
J'aurais crié : Tu mens! à qui l'eût insulté,
Et, faisant ce que jeune il n'a point osé faire,
Moi vieux, je serais mort pour prouver le contraire.

ELVIRE.

Mais s'il le prouve, lui?

FANÈS.

Ma race est morte, enfant.

ELVIRE.

Si, déjà dans la lice, il en sort triomphant?

FANÈS.

Elle est morte.

SCÈNE IV.

ELVIRE, FANÈS, RODRIGUE.

RODRIGUE.

Le Cid?...

ELVIRE.

O ciel!

FANÈS.

C'est lui!

RODRIGUE.

Mon père!

FANÈS, *à Elvire qui cache de honte sa tête dans ses mains.*

Tu vois s'il combattait!

(*S'avançant l'épée haute vers son fils.*)

Reçois de ma colère
Ce trépas que tu fuis, infâme, et qui t'est dû.

ELVIRE, *qui se jette entre eux.*

C'est votre fils!

RODRIGUE.

Le Cid ne m'a pas attendu!
Je le rejoins.

FANÈS.

Demeure, ou je suis ton complice,
En souffrant que deux fois ta fuite m'avilisse.
Ton casque!

(*Le lui arrachant.*)

Il me le faut : tu l'as déshonoré.
Cimier de mes aïeux dont j'ai tant espéré
Quand j'ai mis sur son front ton étoile guerrière,
Puisqu'on t'a vu de peur revenir en arrière,
Astre tombé du front d'un Minaya qui fuit,
Rentre avec son honneur dans l'éternelle nuit.

(*Il le jette à ses pieds.*)

RODRIGUE.

Vous m'avez, ô mon père, avili devant elle;
J'ai dû souffrir de vous cette injure mortelle;
Un mot m'en laverait : je ne le dirai plus.

(*A Elvire.*)

Vos pleurs venus trop tard, vos remords superflus
Seront le châtiment de ce cruel silence ;
Vous avez, sans parler, prononcé ma sentence.
Un casque! eh! pour mourir, qu'importe à qui vous [perd?
Plus mon front sans défense à leurs coups est offert,
Mieux il attestera ma valeur méconnue ;
Quand on est las de vivre, on combat tête nue,
J'y cours.

SCÈNE V.

ELVIRE, FANÈS.

FANÈS.

Combattre, lui, combattre!

ELVIRE, *qui a semblé sortir d'un rêve aux derniers mots de Rodrigue et qui s'élance vers Fanès avec transport.*

Il le fera!

Folle incrédulité qui de moi s'empara,
Pour frapper ma raison et mes sens de vertige!
Prodigue de sa vie, il le fera, vous dis-je.
Il l'a fait, je l'ai vu : ses traits plus fiers, son œil,
Par le triomphe émus, brillaient d'un noble orgueil;
Ils révélaient... que sais-je? un exploit que j'ignore;
Mais enfin la victoire y palpitait encore.
Et sur les traits d'un fils vous la méconnaissez!
Dans votre aveuglement, c'est vous qui le chassez;
Vous l'accablez vainqueur du dernier des outrages,
Et ce front qui revient digne de vos hommages,
Pour qu'à la mort qu'il cherche il ne puisse échapper,
Vous le livrez sans arme à qui veut le frapper.

FANÈS.

Qu'il reste ou parte et vive ou se perde lui-même,
Que vous importe?

ELVIRE.

A moi? mais je l'aime, je l'aime!
Ne vous l'ai-je pas dit? ne le voyez-vous pas?
Vous ne voyez donc rien? je l'aime, et sur ses pas
Je ne puis m'élancer pour écarter le glaive,
Pour m'offrir à sa place au fer qui me l'enlève;
Je ne le puis, et vous qui l'avez désarmé,
Témoin de son départ sans en être alarmé,
Vous ne le suivez pas; non, je vous vois tranquille;
Vous lui devez l'exemple et restez immobile.
Quel droit aviez-vous donc de le traiter ainsi?
Guerrier, quand on combat, que faites-vous ici?

FANÈS.

Martyr de mon serment, puis-je rien entreprendre?

ELVIRE.

Je vous en affranchis.

FANÈS.

Ne dois-je pas défendre
Vos jours?

ELVIRE.

Pensez aux siens.

FANÈS.

Ne l'ai-je pas promis?
Et votre honneur sacré ne m'est-il pas commis?

ELVIRE, *mettant la main sur le poignard qu'elle porte à sa ceinture.*

Voilà son défenseur! allez, plus d'épouvante
Pour moi qui dans leurs mains ne peux tomber vivante.
Mais lui, je veux qu'il vive; oui, c'est pour lui, pour vous
Que je vous en conjure, et si, même à genoux,
Je ne puis triompher de votre indifférence,
Je l'ordonne, et réponds d'Elvire, de Valence,
De tout, pourvu qu'il vive. Allez, courez, volez;
Enfin c'est moi, s'il meurt, moi que vous immolez;
Me tûrez-vous?

SCÈNE VI.

ELVIRE, FANES, BEN-SAID, ÉCUYERS *qui restent dans la galerie au fond.*

FANÈS.

Grand Dieu! la fortune aurait-elle
Trahi pour le croissant notre sainte querelle?
Des turbans dans nos murs! un Maure!...

BEN-SAÏD.

Un prisonnier.
Vieillard, rends à ton fils un hommage dernier;
Je viens te rapporter sa dépouille insensible :
Le bras qui l'a vaincu cesse d'être invincible.

FANÈS.

Tu serais Ben-Saïd?

BEN-SAÏD.

Je le suis.

FANÈS.

Ah! l'ami,
Qui m'a tenu sa foi, ne l'a fait qu'à demi.
Il me devait tes jours; je rougis de les prendre
En frappant un captif qui ne peut se défendre.

BEN-SAÏD.

Il le pourra bientôt.

FANÈS.

Comment?

ELVIRE.

Que dites-vous?

BEN-SAÏD.

Que la bataille enfin semble pencher pour nous,
Et libre...

FANÈS

Je cours donc où mon devoir m'appelle:
C'est à côté du Cid.

(*A quelques chevaliers qui restent aussi dans la galerie.*)

Amis, veillez sur elle!
Les nôtres ont plié, je pars; en l'embrassant
Une larme à mon fils! à son vengeur, mon sang!

SCÈNE VII.

ELVIRE, BEN-SAID.

ELVIRE.

Ce vengeur, c'est mon père?

BEN-SAÏD

Acceptant mon partage,
J'aurais pu, fier encor, lui céder l'avantage.

ELVIRE.

Un chrétien le remporte, et ce n'est pas lui?

BEN-SAÏD.

Non:
Je tombe sans éclat sous un guerrier sans nom.

ELVIRE.

Un inconnu?

BEN-SAÏD

J'avais pitié de sa jeunesse.

ELVIRE.

Un jeune homme?

BEN-SAÏD.

Un jeune homme; et comme à sa faiblesse,
Sûr de moi, j'insultais à son obscurité.

ELVIRE.

C'était le Cid obscur par Gormas insulté!

BEN-SAÏD.

En un jour et d'un coup sa renommée est faite.

ELVIRE.

Comme celle du Cid !

BEN-SAÏD.

C'est peu de ma défaite;
Il triomphe deux fois : sur la poudre étendu,
J'offrais ma gorge au fer, pour frapper suspendu,
Quand, son genou cessant de presser ma poitrine :
« Sois sauvé, m'a-t-il dit, par cette voix divine
« Qui de tout pardonner au chrétien fait la loi !
« Le meurtrier d'un frère a grâce devant moi. »

ELVIRE.

D'un frère! il s'exposait pour la cause d'un frère!
C'est Rodrigue! lui seul, plus heureux que mon père,
De ce double triomphe a pu se couronner!
Seul il a pu vous vaincre, et seul vous pardonner!
Mon cœur, qui le nommait, reconnaissait d'avance
Rodrigue à sa valeur, Rodrigue à sa clémence :
Il est digne de moi, c'est lui; j'ai retrouvé
Le héros que j'aimais et que j'avais rêvé!

SCÈNE VIII.

ELVIRE, BEN-SAID, FANÈS, *qui s'avance à pas lents et la consternation sur le visage.*

ELVIRE, *à Fanès.*

Quoi! sitôt de retour?... La bataille est perdue?

FANÈS.

Par les Maures, Elvire; et leur foule éperdue
Ensanglantait la plaine, où j'arrivai trop tard
Pour voir devant la croix tomber leur étendard,
Débris qu'on foule aux pieds, tronçon qui sur le sable
Au Dieu qu'il a bravé fait amende honorable.

BEN-SAÏD.

Je n'ai pu le défendre!

ELVIRE, *à Fanès.*

Alors qui pleurez-vous?
Est-ce mon père ou lui que m'ont ravi leurs coups?
Qui des deux?

FANÈS.

Jour de deuil!

ELVIRE.

A peine je respire...
Tous deux peut-être?

FANÈS.

Hélas! c'est le Cid.

ELVIRE.

Il expire?
(*Regardant Fanès qui ne lui répond pas*)
Il n'est plus!

FANÈS.

Je l'ai vu, cette fleur des guerriers,
Couché sur un amas de drapeaux prisonniers.
Sans blessure, la mort l'a surpris dans sa gloire;
Et telle est la stupeur qui malgré sa victoire
A glacé tous les bras comme tous les regards,
Que son arme est restée au pouvoir des fuyards.
Il est tombé, le Cid, mais sans que dans la lutte
L'effort d'un bras humain eût l'honneur de sa chute,
Vaincu par la fatigue, écrasé sous le faix
Que ce dernier triomphe ajoute à ses hauts faits.
Comme si, pour porter l'immense nom qu'il laisse,
La force désormais manquait à sa vieillesse.

ELVIRE, *voyant approcher le lit où l'on rapporte le Cid.*

Ah! je pourrai du moins l'arroser de mes pleurs!

SCÈNE IX.

ELVIRE, BEN-SAID, FANÈS, LE CID, L'ÉVÊQUE DE VALENCE, CHRÉTIENS, PRISONNIERS, MAURES, BANNIÈRES.

ELVIRE.

Ranime-toi, mon père, au cri de mes douleurs!
Mon père!... Mais le ciel exauce ma prière :
Son cœur bat, il respire, il rouvre sa paupière.
Vous m'êtes donc rendu!

LE CID, *qu'on soutient et qui promène ses regards autour de lui.*

Mon épée!... A ma voix
Nul de vous ne répond?

FANÈS.

Pour la première fois,
Devant les Sarrasins ta main l'avait quittée...

LE CID.

Ils l'emportent?

FANÈS.

Plus fiers de l'avoir emportée,
En profitant, mon Cid, du désespoir des tiens,
Que de mille étendards conquis sur les chrétiens.

LE CID.

Captive! et Dieu permet qu'un moment je revive,
Pour savoir que du Maure, Elvire, elle est captive!
(*A Fanès.*)
Passée aux ennemis et reniant la croix,
Elle attaquera donc mon pays et mes rois;
Et, servant Mahomet, il se peut qu'elle brille
Aux mains d'un mécréant pour menacer ma fille!

FANÈS.

Du vol de ce trophée étais-je donc témoin?
Que faire après? ton bras l'avait laissé si loin!
Pourquoi n'avais-tu pas ton Fanès à ta suite?
Que n'avais-tu Fernand? à leur armée en fuite
Il l'aurait arraché; mais il n'était plus là.
Quant à l'autre, le lâche...

ELVIRE, *à Fanès.*

Arrêtez!...

SCÈNE X.

ELVIRE, BEN-SAID, LE CID, FANÈS, L'ÉVÊQUE, RODRIGUE, *qui accourt, l'épée du Cid à la main, et la dépose sur son lit.*

RODRIGUE.

La voilà!
La voilà!

LE CID.

Désarmé, sur eux tu l'as reprise?

BEN-SAÏD.

Mon vainqueur pouvait seul tenter cette entreprise,
Et l'achever.

FANÈS.

Qui? lui, c'est ton vainqueur?

LE CID, *se soulevant sur ses drapeaux, à Fanès.*

Eh bien!

ELVIRE.

Que vous avais-je dit?

FANÈS, *qui s'élance pour embrasser Rodrigue, et tombe un genou en terre devant lui.*

Pardon, mon fils!

LE CID.

C'est bien,
Fanès!
(*A son épée, qu'il baise.*)
Tu me reviens à mon heure dernière,
Vieille amie, et sans lui tu restais prisonnière;
Tu devenais païenne; il t'a sauvé l'honneur;
Et de me dire adieu tu lui dois le bonheur.
Moi, mon temps est fini; mais le tien va renaître,
Bonne épée; après moi je te destine un maître
Qui ne peut, sans mourir, te laisser en chemin,
Et tu ne croiras pas avoir changé de main.
Sois donc à lui!... Justice est qu'elle t'appartienne.
Prends, Rodrigue, et défends ma conquête...
(*Montrant Elvire.*)
Et la tienne.

RODRIGUE.

Elvire!

LE CID.

Elle est à toi. Fanès... ma fille... adieu!...

FANÈS.

Je ne te verrai plus!

LE CID.

Que dans les bras de Dieu.
A vos sons belliqueux, si doux pour la vaillance,
Tambours, que du soldat l'âme vers Dieu s'élance!
(*A l'évêque.*)
Mon père... que vos vœux l'accompagnent aussi..
Bénissez... le chrétien... Chimène, me voici!

ELVIRE, *tombant sur le corps de son père.*

Il meurt!

(*Tandis que l'évêque étend les mains pour le bénir, les tambours font entendre un roulement sourd, les bannières s'abaissent, tous les chevaliers sont à genoux, excepté les Maures, qui s'inclinent.*)

L'ÉVÊQUE, *les mains toujours étendues sur le lit funèbre.*

L'âme du Cid au ciel est remontée.

ELVIRE, *qui se relève.*

Mais sa grande ombre, amis, dans Valence est restée.
Sa bannière y triomphe; il l'y faut maintenir:
Qu'elle y prenne racine, et que dans l'avenir,
Fallût-il chaque jour vous remettre en campagne,
Son nom reste à Valence, et Valence à l'Espagne!
Tel est son vœu pour nous.

FANÈS.

Il sera respecté.

ELVIRE.

Pour lui-même, guerriers, voici sa volonté.

RODRIGUE.

Et nous l'accomplirons.

ELVIRE.

Qu'un convoi le ramène,
A travers les païens, au tombeau de Chimène,
Que, droit sur les arçons et Tizonade au vent,
La face à l'ennemi, son corps marche en avant,
Et si désir leur vient de vous barrer la route,
Son ombre suffira pour les mettre en déroute.

TOUS LES CHEVALIERS.

Victoire au Cid!

ELVIRE.

Sans vie, il doit les vaincre encor:
Victoire au Cid!

TOUS LES CHEVALIERS.

Victoire au Cid Campéador!

(*Les tambours battent, les chevaliers lèvent leurs épées, les bannières s'agitent autour du lit funèbre. La toile tombe.*)

FIN DE LA FILLE DU CID.

LE

CONSEILLER RAPPORTEUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC UN PROLOGUE EN VERS LIBRES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 17 AVRIL 1841.

PERSONNAGES.

LE PRESIDENT.
DORANTE, avocat.
LA POMMERAIE, juge.
CORNIQUET.
LABRANCHE.
CRISPIN.
JULIE.

PROLOGUE.

Un grand secret, Messieurs ! on l'a gardé si bien
Qu'excepté les journaux personne n'en sait rien.
Pendant tout un long mois, que j'eus peine à me taire !
Je puis parler enfin : nous avons retrouvé
Un ancien manuscrit poudreux, mais conservé
Comme un bon testament l'est par un légataire.
Nous l'avons retrouvé, non dans un Muséum
Ou sous les laves d'un cratère
Aux entrailles d'Herculanum,
Mais dans les papiers d'un notaire,
D'un notaire lettré, qui soutient mordicus
Que la pièce est au moins de Lesage en personne;
Et pour le soutenir sa raison est très-bonne :
C'est qu'il en voudrait mille écus.
Marché fait, si vraiment la pièce est de Lesage !
Ce n'est guère probable, et j'en suis bien fâché;
Mais quel qu'en soit l'auteur, nous faisons le marché :
Décidez seulement que le conclure est sage.
Voulez-vous de l'affaire accepter l'arbitrage?
Il faut au préalable, et, si je vous le dis,
Ces dames vont trouver ma demande choquante,
Il faut... quoi? vous vieillir, non de trois ans, de dix,
Non de vingt, mais de cent cinquante;
Car vous serez forcés de nous suivre à travers
Les vieux abus, messieurs, comme les vieux travers,
De voir, sous un vieux nom, plus d'un vieux personnage.
Or, on s'entend bien mieux quand on est du même âge.
Vous avez deux cents ans et nous nous entendrons.
D'abord nous n'attaquons personne, que je sache;
Comment le pourrions-nous? Des mœurs que nous pein-
Le tableau sans modèle au passé se rattache; [drons
En quoi peut-il blesser nos mœurs, qui sont sans tache?
On s'est tant corrigé, qu'avant peu l'avenir
N'aura rien à faire, et nous sommes
En bon chemin pour devenir
Les plus parfaits de tous les hommes.
Nos gros marchands jadis, bien que fort délicats,
Rançonnaient sans pitié les bourses trop crédules;
Les médecins, les avocats,
Les juges, dont je fais grand cas
(Quand j'ai quelque procès), avaient des ridicules;
Mais maintenant ils n'en ont pas.
Les labeurs du commerce honnêtement fleurissent;
Pour d'austères devoirs les juges sont de feu;
Les médecins toujours guérissent,
Et les avocats parlent peu.
N'en est-il pas ainsi de certaine infortune
Dont on rit quand on est garçon,
Qui du temps de Molière était, dit-on, commune!
Elle épargne aujourd'hui gens de toute façon,
Gens dont la femme est vive, ou tendre, ou blonde, ou
Gens de lettres, de loi, d'épée ou de tribune; [brune,
On ne la connaît plus, messieurs, que par son nom,
A qui même on garde rancune.
L'ancien mot usité pour exprimer cela,
Vu que la chose est morte, est tombé hors d'usage;
Nous avons de l'ouvrage effacé ce mot-là;
Mais cela, je l'avoue, est resté dans l'ouvrage,
Et comment prendrez-vous cela?
Le public d'autrefois en aurait ri peut-être,
Le public d'aujourd'hui... nous sommes entre nous,
Et je puis vous le dire, à vous,

Sans qu'un mot en revienne à l'oreille du maître :
Le public d'aujourd'hui se plaint incessamment
Qu'on ne rit plus chez nous (on le fait rarement,
J'en conviens le premier) et que la comédie
N'a plus ce ton gaillard, cette allure hardie,
Ce franc-parler, cet enjoûment
Qui la rendait si dégourdie.
Mais le public, messieurs... vous serez tous discrets,
Si vous ne l'étiez pas, je me compromettrais;
Le public n'est-il point le complice du crime
Dont il prétend si haut n'être que la victime?
Il vient, s'assied à l'aise, et nous dit : « Mettons bas
« Notre décorum ordinaire;
« Le carnaval prend ses ébats :
« Auteur, amusez-moi, je serai débonnaire;
« Vous êtes libre, allez ! je veux rire aux éclats. »
L'auteur va : sur un mot, ce bon public se câbre,
Et s'irrite, et s'emporte, et crie, et siffle et sabre,
Comme un ennemi capital,
Comme un insolent qui l'offense,
Un pauvre diable sans défense
Qui ne lui voulait aucun mal.
C'est au nom du bon sens qu'il devient fou de rage;
Mais le bon sens veut-il qu'on fasse un tel tapage?
Dans un pays fier de ses libertés,
Pourquoi donc du bon sens seriez-vous les esclaves?
On s'en passe très-bien, et pour les choses graves :
Témoin tant de messieurs justement respectés,
Messieurs les électeurs qu'ils soient mille... ou qua-
Messieurs de l'industrie et messieurs de la rente, [rante
Voire, messieurs des facultés;
Quant à messieurs de la critique,
Du bon sens, ils en ont, mais presqu'autant, ma foi,
Que messieurs de la politique,
Et c'est tout dire selon moi.
Sur les autres je fais main-basse;
Interrogez-les tous dans le particulier;
Ils vous diront : « C'est singulier,
« Mais le fait est que je m'en passe. »
On le peut, sans que rien s'oppose à ce désir,
Sans qu'on vienne au collet pour cela vous saisir,
Qu'on soit moins bien portant, ni moins recommanda-
Et s'en passer dans son plaisir [ble,
N'est pourtant pas un cas pendable.
Quelqu'un dit qu'à-propos déraisonner est doux;
Il sied donc bien parfois aux sages d'être fous.
Essayez-en, messieurs, c'est une chose à faire,
Ne la fît-on que pour changer.
Mais juger, direz-vous, est notre grande affaire;
Moi, vous empêcher de juger!
Qui? moi!... Vous jugerez; voudrais-je en vous pros-
Ce droit sacré du genre humain? [crire
De nos bureaux, messieurs, vous savez le chemin :
Aujourd'hui commencez par rire,
Et vous viendrez juger demain.

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

(*Une place à Vire.*)

CORNIQUET, CRISPIN.

CORNIQUET, *saluant Crispin.*

Le palais-de-justice, monsieur?

CRISPIN, *lui rendant son salut.*

Monsieur, la Justice n'a point de palais à Vire; vous voulez dire la maison où l'on juge?

CORNIQUET

Le tribunal.

CRISPIN

Tenez, monsieur, suivez la première personne que vous allez voir; je connais la population; vous avez toutes les chances du monde pour que ce soit un plaideur, qui vous y conduira.

CORNIQUET, *le saluant de nouveau.*

Grand merci du renseignement !

CRISPIN, *le saluant à son tour.*

Il est exact. (*Le regardant aller.*) L'honnête figure de... Je parierais que cet homme-là plaide en séparation.

SCÈNE II.

LABRANCHE, CRISPIN, *qui se heurtent au milieu du théâtre.*

LABRANCHE.

Tout beau, monsieur de la maréchaussée !

CRISPIN.

Respect aux gens du roi, s'il vous plaît !

LABRANCHE.

Comment, Crispin, c'est toi?

CRISPIN.

C'est toi, Labranche, en grand noir et l'air jovial! Est-ce que tu aurais perdu quelque parent?

LABRANCHE.

Hélas! non, mon enfant; je n'hérite pas, je plaide.

CRISPIN.

Tu es avocat?

LABRANCHE.

Je suis le secrétaire d'un avocat. Mais pourquoi diable as-tu endossé l'uniforme?

CRISPIN.

Pour prendre ma revanche : autrefois, je courais le risque d'être arrêté, par méprise; maintenant, j'arrête les autres. Pourrais-tu me dire, à ton tour, quelle rage t'a pris de te jeter dans le droit?

LABRANCHE.

Le droit, Crispin ! sais-tu bien ce que c'est, que le droit? C'est la plus belle découverte que les hommes

aient faite contre l'équité. Les lois tiennent de la nature des avocats, vois-tu bien, mon garçon : elles disent le pour ou le contre quand on veut; le grand point...

CRISPIN.

On dirait que tu plaides.

LABRANCHE.

Le grand point n'est donc pas qu'on les ait de son côté, mais qu'on les y mette; voilà le triomphe du droit! Aussi, il faut voir mon maître nager en pleine eau à l'audience, le bonnet sur l'oreille, les mains au plafond, poussant un argument, deux, trois! Tu crois, peut-être, qu'il s'arrête lorsqu'il ne sait plus que dire? Jamais, Crispin! c'est là qu'il est beau : les paroles pleuvent en attendant que les pensées viennent. Les hommes vulgaires parlent pour dire leur pensée, et les avocats pour l'attendre; mais quand il leur arrive une raison, par hasard, ils s'y accrochent, ils s'y cramponnent, ils ne la lâchent plus qu'ils n'en aient fait ce que nous appelons un moyen victorieux. Je défierais bien à la vérité de tenir là contre. Ah! la merveilleuse science que le droit, et la belle chose que la parole !

CRISPIN.

Dieu me pardonne! tu as l'air d'estimer ton maître.

LABRANCHE.

Je l'admire. Tu sais m'apprécier; tu me crois capable de quelque chose ?

CRISPIN.

Je te crois capable de tout, Labranche.

LABRANCHE.

Eh bien ! mon maître a plus d'esprit que moi. Quand il se l'est mis dans la tête, il n'y a pas de bêtise qu'il ne puisse faire dire à une loi pour l'honneur de son éloquence, mon maître!

CRISPIN.

Peste!... c'est un homme furieusement utile à la société. Mais où êtes-vous descendus, à Vire?

LABRANCHE.

Moi, depuis quelques jours, à l'hôtel du Grand-Cerf; quant à lui, arrivé d'hier soir, il loge chez un de vos juges, qu'il a connu à Paris clerc de la basoche; tiens, là, dans cette maison, chez M. de La Pommeraie.

CRISPIN.

Mon maître !

LABRANCHE.

Comment, tu as un maître?

CRISPIN.

Sous l'uniforme, je suis au service général: et à son service particulier, sous l'habit de ville. Mais tu dois t'ennuyer, tout seul dans ton auberge?

LABRANCHE.

J'ai une distraction.

CRISPIN.

L'étude?

LABRANCHE.

Oui, l'étude, et la connaissance faite par moi, tout récemment, d'une petite brune que je puis bien te donner pour la créature la plus évaporée qui soit dans Vire.

CRISPIN.

Sur quel pied es-tu avec elle?

LABRANCHE.

Elle souffre que je la salue; elle me reçoit; elle me permet de lui dire des choses aimables, quand il m'en vient.

CRISPIN.

Voilà tout?

LABRANCHE.

Il y a bien une porte qui communique de son appartement au mien...

CRISPIN.

Et tu en uses ?

LABRANCHE.

Que non pas... Et les procédés donc, Crispin! D'ailleurs je te dirai que cette porte est fermée par deux gros verrous qui donnent de son côté.

CRISPIN.

Je comprends : tu as les procédés de ton côté, parce qu'elle a les verrous du sien.

LABRANCHE.

Ah! si j'étais aussi sûr de gagner mon affaire contre ces verrous-là, que mon maître l'est de mener à bien celle qui nous conduit ici!...

CRISPIN.

Vous venez pour un procès ?

LABRANCHE.

Contre un marchand de drap.

CRISPIN.

Tu dois te sentir dans ton élément, car tu les détestes, les marchands de drap.

LABRANCHE.

Outre la haine d'instinct que je porte à l'espèce en général, je m'en sens une effroyable contre M. Corniquet, notre partie adverse.

CRISPIN.

Il se nomme Corniquet? C'est un nom qui promet si jamais il se marie.

LABRANCHE.

Il n'a eu garde d'y manquer. Il a épousé une femme auteur, ce qui a fait rire.

CRISPIN.

Je le crois bien. Le mari d'une femme auteur n'a pas besoin d'être autre chose pour être ridicule.

LABRANCHE.

Ne s'est-il pas imaginé qu'il était autre chose, et cela, de la façon d'un ami à nous, du jeune et savant Valère, le docteur de Paris qui traitait le mieux les femmes, et qui en était le mieux traité; et puis, un garçon d'esprit en médecine, de conscience : il en vivait, mais il n'y croyait pas.

CRISPIN.

Sais-tu que la robe des médecins rapporte presque autant que la vôtre?

LABRANCHE.

Les médecins ont même un grand avantage sur nous : nos clients crient quand ils perdent leurs procès, au lieu que les leurs ne disent jamais rien.

CRISPIN.

Ils y mettent bon ordre.

LABRANCHE.

Eh bien ! mon enfant, ce Corniquet, qui a cru que son nom avait tenu parole, s'est cabré, il a fait fracas de son accident, il a trouvé des témoins pour une chose qui n'en a jamais, et on a prétendu que notre docteur avait été surpris *flagrante delicto*.

CRISPIN.

Tu dis?...

LABRANCHE.

Flagrante delicto; c'est du droit romain.

CRISPIN.

Je ne sais pas le droit romain.

LABRANCHE.

Tu devrais l'apprendre : il sert à exprimer en latin ce qu'on est embarrassé de dire en français. Toutefois est-il que notre jeune homme, bien qu'il fût pur comme l'agneau qui vient de naître, a été décrété de prise de corps, arrêté et emprisonné; quant à la femme, son mari, que nous ne connaissons pas plus qu'elle, l'a fait enfermer dans un couvent.

CRISPIN.

C'est donc un sauvage?

LABRANCHE.

C'est un marchand de drap. Tu comprends que dès lors on la regardait comme une femme perdue pour la société.

CRISPIN.

Des hommes.

LABRANCHE.

Elle l'a senti, et elle s'y est si bien prise, qu'elle a délogé de son côté pendant que le docteur levait le pied du sien.

CRISPIN.

Sans se parler, voyez comme on se rencontre dans une idée, quand on s'aime.

LABRANCHE.

Ah! dans l'idée de s'enfuir quand on est en prison, on peut se rencontrer même en ne s'aimant pas. Pour elle, nous avons du moins la consolation de ne pas savoir ce qu'elle est devenue, mais lui s'est avisé de se faire reprendre et juger ici. Nous plaidons son affaire demain, et nous sommes descendus chez M. de La Pommeraie, notre juge rapporteur...

CRISPIN.

Appelle-le conseiller, il aime mieux cela.

LABRANCHE.

Je le veux bien, j'ai besoin de lui, notre conseiller rapporteur, afin de lui faire adoucir son rapport, qui est, dit-on, foudroyant contre nous.

CRISPIN.

Vous n'obtiendrez rien : c'est un homme qui a des mœurs d'une innocence farouche.

LABRANCHE.

Cependant je sais par mon maître qu'autrefois, à travers son rempart d'in-folios, il voyait les femmes d'un œil fort doux, et que s'il ne s'est lié d'intrigue avec aucune d'elles, c'est faute de hardiesse, et non pas d'envie.

CRISPIN.

Eh bien! depuis qu'il est à Vire, il a tourné à la vertu la plus austère.

LABRANCHE.

Que veux-tu que je te dise? Vire est un gouffre. Heureusement nous dînons aujourd'hui chez le président, c'est-à-dire mon maître y dîne, et nous comptons le mettre dans nos intérêts.

CRISPIN.

Le président, qui va devenir le beau-père de M. de La Pommeraie! vous voilà bien tombés! Qu'on soit abbé, avocat ou médecin, c'est celui-là qui ne pardonne pas un accroc qu'on fait à sa robe. Formaliste, au point qu'il a destitué un greffier pour l'avoir rencontré en veste de chasse à la campagne; d'ailleurs, à cheval sur la fidélité conjugale, et, soit dit entre nous, d'une bêtise opiniâtre qui déroute le raisonnement : il suffit de le regarder pour être convaincu que depuis cinq générations il n'y a pas eu d'esprit dans sa famille.

LABRANCHE.

Pourtant les femmes auraient dû mettre ordre à cela.

CRISPIN.

Tais-toi ! voici mon maître.

LABRANCHE.

Qui cause sur le pas de sa porte d'un ton fort animé avec le mien.

CRISPIN.

Peste ! la jolie façon d'avocat! il a des airs de cour qui me reviennent tout à fait.

LABRANCHE.

Voilà comme nous sommes tous dans le barreau; l'univers nous appartient. Pour peu qu'un homme puisse parler deux heures durant sans prendre haleine, il tend de droit à la monarchie universelle. Retiens bien ceci, Crispin : Le règne des avocats arrivera avant la fin du monde.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DORANTE, LA POMMERAIE.

LA POMMERAIE.

Non, Dorante, non, mon ami ; tu n'ébranleras pas ma conscience.

DORANTE.

Un peu de pitié ! Ne dois-tu pas faire la part des circonstances et de la faiblesse humaine?

LA POMMERAIE.

Pour les circonstances, je n'y crois pas; et quant à la faiblesse humaine, je la punis.

DORANTE.

Entêtement de juge !

LA POMMERAIE.

Rhétorique d'avocat !

CRISPIN, *à Labranche.*

Ils se disent des duretés.

LABRANCHE.

C'est qu'ils sont très-liés ensemble.

CRISPIN, *à La Pommeraie.*

Monsieur me permettra-t-il d'accompagner un ami jusqu'au cabaret voisin?

LA POMMERAIE.

A condition que tu n'y entreras pas. Souviens-toi que l'ivresse mène à tous les crimes, et n'en excuse aucun.

LABRANCHE, *bas à Crispin.*

Allons boire à sa santé!

SCÈNE IV.

LA POMMERAIE, DORANTE.

DORANTE.

Belle maxime dans la bouche d'un homme qui ne se souvient plus que nous sommes quelquefois sortis du cabaret en nous appuyant l'un sur l'autre.

LA POMMERAIE.

Si fait, Dorante, je m'en souviens, et peut-être avec regret; mais je n'avais pas alors de décorum à garder. Aujourd'hui, quelle différence! Je suis magistrat, je ne suis plus homme.

DORANTE.

A Paris, l'un n'exclut pas l'autre. Allons! fais comme nos Messieurs: à la prière d'un ami, brûle ton rapport contre Valère et signe celui que j'ai laissé sur ton bureau.

LA POMMERAIE.

Arrête: il est des principes avec lesquels rien ne me ferait transiger, une atteinte à la sainteté du mariage est à mes yeux un véritable sacrilége.

DORANTE.

Il y a bon nombre de dévots qui le commettent. Mais te sied-il, à toi, de faire le rigoriste, à toi qui me contais, hier, que tu perds la raison pour je ne sais quelle beauté de province.

LA POMMERAIE, *vivement.*

Elle est libre!

DORANTE.

Qu'en sais-tu?

LA POMMERAIE.

Je te dis qu'elle est libre: c'est une veuve, ou du moins une fille émancipée.

DORANTE.

Pour émancipée, je le gagerais.

LA POMMERAIE.

Elle est libre et je suis garçon; je ne porte donc atteinte à rien de ce qu'on respecte.

DORANTE.

Quand tu vas te marier!

LA POMMERAIE.

C'est rompu. Quel mariage, bon Dieu! et avec qui? avec une grande fille maigre et solennelle, qui serait toute d'une venue sans ses paniers dont l'ampleur passe toute vraisemblance. D'ailleurs elle avoue vingt-sept ans.

DORANTE.

Ce qui fait frémir quand on va du connu à l'inconnu. Mais pourquoi voulais-tu l'épouser?

LA POMMERAIE.

C'est que, mon ami, outre son âge et ses paniers, qui sont exorbitants, elle a pour soixante mille écus de bon bien; c'est une raison.

DORANTE.

Il y en aurait une meilleure: ce serait cent mille écus; mais celle-là est bonne.

LA POMMERAIE.

Rompu, te dis-je! Il est survenu une difficulté d'argent au moment du contrat.

DORANTE.

Et quand on reprend sa liberté, on veut en jouir.

LA POMMERAIE.

Je veux... oui, c'est une idée qui me consume, je veux affronter un bonheur dont j'ai rêvé toute ma vie sans le connaître; car j'ai langui, Dorante, j'ai pâli, séché sur les livres; je me suis plongé à fond dans mon droit, et je n'ai fait que deviner l'amour.

DORANTE.

Ma conduite a été toute contraire: j'ai approfondi l'amour, et j'ai deviné le droit.

LA POMMERAIE.

Voilà pourquoi je te demande un conseil.

DORANTE, *à part.*

La bonne œuvre que de le mener à mal, pour lui prouver qu'il est homme!

(*Julie traverse la scène.*)

LA POMMERAIE, *saisissant la main de Dorante.*

Ah! mon ami!

DORANTE.

Est-ce que tu te trouves mal?

LA POMMERAIE.

C'est elle.

DORANTE.

Comment?

LA POMMERAIE.

C'est elle qui passe!

DORANTE.

Où donc?

LA POMMERAIE.

Je n'ai pas besoin de tourner les yeux pour en être sûr; je sens qu'elle passe.

DORANTE.

Ah! l'adorable personne!

LA POMMERAIE.

N'est-ce pas? Y est-elle encore?

DORANTE.

Non.

LA POMMERAIE.

Je n'ose jamais la regarder que quand elle est passée.

DORANTE.

Ce n'est pourtant pas le moyen de la voir... Où en es-tu avec elle? lui as-tu parlé?

LA POMMERAIE.

Non. Comment risquer une déclaration sous cet habit?

DORANTE.

Lui as-tu écrit?

LA POMMERAIE.

Oui; quand je me doute qu'elle est quelque part, je m'y promène en laissant tomber, par derriere mon dos, des billets sans adresse et sans signature.

DORANTE.

Les lit-elle?

LA POMMERAIE.

Je ne sais pas.

DORANTE.

Les ramasse-t-elle, au moins?

LA POMMERAIE.

Je n'en sais rien.

DORANTE.

Il est vrai que tu ne peux guère t'en assurer avec ton système.

LA POMMERAIE.

Voilà où j'en suis.

DORANTE.

Je t'en fais mon compliment. (*A part.*) J'ai gain de cause, si je le jette dans cette intrigue-là.

LA POMMERAIE.

Tu réfléchis?

DORANTE, *avec exaltation.*

La Pommeraie, je t'aime!... Je veux qu'avant deux jours cette femme soit à toi.

LA POMMERAIE.

Laisse-moi t'embrasser!

DORANTE.

Mais sais-tu où elle loge?

LA POMMERAIE.

Oui, j'ai eu dix fois la tentation d'aller chez elle; le cœur m'a manqué.

DORANTE.

Que fait-elle à Vire?

LA POMMERAIE.

Je n'ose pas trop m'en informer, mais je crois qu'elle y mène une vie fort retirée; d'où je conclus qu'elle pourrait bien être dans une position difficile.

DORANTE.

Très-bien! Hâte-toi d'en profiter; mais songe à te défaire de ce grand diable d'habit noir qui te gêne et qui ne peut que l'effaroucher. Regarde-moi, je suis avocat au palais, et marquis partout ailleurs.

LA POMMERAIE.

Quel habit veux-tu donc que je mette?

DORANTE.

Un des miens: choisis dans ma garde-robe, et va chez elle.

LA POMMERAIE, *effrayé.*

Que me proposes-tu là?

DORANTE.

Va chez elle sous un de mes habits, tu ne seras plus le même homme.

LA POMMERAIE.

Tu crois? mais si mon beau-père me rencontre ainsi accoutré, plus d'espoir de renouer avec lui!

DORANTE.

Soixante mille écus pour un habit! c'est payer cher le plaisir d'être aussi beau que moi. N'y va donc point.

LA POMMERAIE.

Au fait; pourquoi me rencontrerait-il?

DORANTE.

Il ne te rencontrera pas; d'ailleurs, que risques-tu d'essayer? Cours donc et reviens; en un tour de main je t'apprendrai les airs vainqueurs: avec ta figure et mon habit, tu dois réussir.

LA POMMERAIE.

Tu penses que je réussirai?

DORANTE.

C'est l'audace qui te manque; mon habit te la donnera. La Pommeraie, que je reste court au beau milieu de mon premier plaidoyer, si un habit que j'ai porté n'a pas sur toi plus de vertu que trois bouteilles de vin de Champagne!

LA POMMERAIE.

Ma foi, j'y vais.

SCÈNE V.

DORANTE, *seul.*

Morbleu! monsieur le juge, sans pitié pour les faiblesses d'autrui, la vôtre échouera ou j'y perdrai mon nom. Ah! vous niez l'empire des circonstances!... Je vous en arrangerai quelques-unes de ma main ou de la façon de Labranche, qui s'y entend mieux qu'aucun homme de France, et si deux ou trois bons gros délits ne vous sautent pas à la gorge, nous serons bien maladroits. Mais le temps presse; que diable fait-il? C'est un garçon merveilleux pour ces affaires de cabinet qui demandent plus d'audace que de scrupule. Ah! le voilà!...

SCÈNE VI.

DORANTE, LABRANCHE.

DORANTE.

Arrive donc! j'ai besoin de toi. Notre homme est amoureux.

LABRANCHE.

De qui?

DORANTE.

D'une personne, toute charmante, que tu vas me faire connaître.

LABRANCHE.

Il faudrait, au préalable, que je la connusse.

DORANTE.

Mène-moi chez elle.

LABRANCHE.

Je le veux bien, si vous voulez me dire où elle loge.

DORANTE.

J'ai oublié de m'en informer, mais qu'importe? Je t'ai laissé ici trois jours les bras croisés; tu dois connaître toutes les femmes de Vire.

LABRANCHE.

Je n'en connais qu'une dont les charmes m'ont donné dans la vue au Grand-Cerf, et qui me fait mourir à la peine.

DORANTE.

Comment, Labranche, vous mourez pour une jolie femme et vous ne me le dites pas?

LABRANCHE.

Je vous l'aurais dit si elle était laide et mal faite, parce que j'aurais eu des garanties.

DORANTE.

Mais, enfin, celle avec qui tu es lié doit être liée elle-même avec quelque autre, et de liaisons en liaisons... Vite! courons la trouver.

LABRANCHE, *à part.*

Il me couperait l'herbe sous le pied! (*A Dorante.*) Comme vous y allez, monsieur! elle ne reçoit âme qui vive, hormis votre serviteur, ce qui me fait supposer qu'elle est dans une position délicate.

DORANTE.

L'heureuse rencontre! La personne dont La Pommeraie raffole est dans une position difficile; celle pour qui tu meurs, dans une position délicate: il est impossible que ces deux personnes-là ne se connaissent pas.

LABRANCHE.

Il faut avoir la rage des conséquences pour conclure de la sorte.

DORANTE.

Encore un coup, allons la trouver. Mais, tiens! nous n'aurons que la peine de suivre celle dont je t'ai parlé. La voici.

LABRANCHE.

Ah! mon Dieu!

DORANTE.

Il te prend un éblouissement comme à La Pommeraie; est-ce que ce serait ton inhumaine?

LABRANCHE.

Hélas! oui, monsieur.

DORANTE.

C'est donc l'inhumaine de tout le monde! Présente-moi, mon garçon.

LABRANCHE.

Ce serait par trop cavalier. (*A part.*) Il va me l'enlever.

DORANTE.

Ne te borne pas à la saluer; présente-moi, te dis-je!

LABRANCHE.

Comment, monsieur, dans la rue?

DORANTE.

Puisque nous y sommes.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULIE.

LABRANCHE, *à Julie.*

Madame, me pardonnerez-vous de céder, en vous arrêtant dans votre promenade, aux sollicitations d'un ami qui aimerait mieux rester à Vire toute sa vie que d'en sortir sans vous avoir parlé?

JULIE.

Ce serait pourtant une extrémité bien fâcheuse.

DORANTE.

Moins que vous ne le pensez, madame, si votre intention est d'y séjourner longtemps.

LABRANCHE.

Je vous le donne pour un des hommes les plus persuasifs qui soient en France.

DORANTE, *modestement.*

Mon ami!...

LABRANCHE.

L'éloquence est, chez lui, un don naturel; il a le bonheur d'être né dans une ville du Midi, où les enfants parlent plus tôt et plus vite qu'en aucun lieu du royaume. Il n'est pas que vous n'ayez entendu nommer le célèbre Dorante.

JULIE.

Ah! monsieur, quel avantage pour moi que de rencontrer au bout du monde le plus beau talent du barreau!

DORANTE.

Et, pour moi, madame, quelle fortune que de retrouver au fond d'une province toutes les grâces de Paris!

LABRANCHE, *à part.*

Il commence déjà.

DORANTE.

Ne vous paraîtrais-je pas bien indiscret si j'osais brusquement réclamer votre appui?

JULIE.

Mon appui! Il me semble que ce serait bien plutôt à moi de vous demander l'assistance que vous avez prêtée si souvent à mon sexe infortuné.

DORANTE, *à part.*

Elle parle un peu comme un roman de femme.

LABRANCHE.

Il est vrai que mon ami est la providence de toutes les personnes mariées qui ne voudraient plus l'être.

JULIE.

Les nœuds mal assortis font tant de victimes! (*A Dorante.*) Mais que puis-je, monsieur?

DORANTE.

Sauver un pauvre jeune homme que sa jolie figure a mis dans la peine.

JULIE.

Voilà un malheur dont j'ai grande pitié.

LABRANCHE.

Et son sort, madame, dépend d'un juge à qui vous avez fait perdre le jugement.

JULIE.

Moi, monsieur?

DORANTE.

Sans le vouloir... comme à bien d'autres.

LABRANCHE.

Nous ne prétendons pas qu'il y ait eu préméditation.

DORANTE.

S'il vous plaisait de feindre pour lui un peu de la passion qu'il a pour vous?

LABRANCHE.

Seulement un peu.

DORANTE.

Nous pourrions l'amener à l'indulgence par le naufrage de sa vertu.

JULIE.

Je ne vous cache pas, monsieur, que, dans la situation où je me trouve, la magistrature m'effraie beaucoup.

LABRANCHE.

C'est l'impression qu'elle produit sur toutes les âmes honnêtes ; je ne peux pas voir une robe de juge sans émotion.

DORANTE, *avec exaltation.*

Ah ! madame, faites cette bonne œuvre ! faites cet acte de justice !

LABRANCHE.

Contre la justice.

DORANTE.

Vous aurez deux défenseurs qui ne vous abandonneront pas.

LABRANCHE.

Qui se jetteraient au feu pour vous y suivre

JULIE, *riant.*

J'aimerais mieux que ce fût pour m'en tirer.

DORANTE.

Quant à moi, j'affronterais la colère de tous les tribunaux du royaume, ne fût-ce que dans l'espoir de vous appartenir par un lien, celui du danger que je braverais avec vous.

JULIE.

Vous êtes si éloquent pour me persuader, que vous ne pourriez pas manquer de l'être en me défendant.

LABRANCHE.

Il sera Démosthène et je serai Cicéron ; vous auriez quelque peine à trouver mieux.

JULIE.

Et vous me dites, monsieur, qu'il faudrait...

DORANTE.

Recevoir ce La Pommeraie, et profiter de sa passion pour le précipiter d'embarras en embarras.

LABRANCHE.

De délits en délits.

JULIE.

De crime en crime.

LABRANCHE.

Elle va plus loin que nous.

DORANTE, *qui lui baise la main avec transport.*

Ah ! madame ! (*En s'inclinant.*) Pardonnez l'excès d'une reconnaissance qui m'égare.

JULIE, *tendrement.*

Je sais qu'il faut passer quelque chose aux sentiments exaltés.

LABRANCHE, *à part.*

Encore si j'avais pensé à baiser l'autre !

DORANTE.

Il serait à propos de mêler à tout cela quelque tempête conjugale.

JULIE.

Hélas ! elles sont si communes : quand une âme d'un ordre supérieur se trouve unie à une nature terrestre, le mariage, monsieur, n'est qu'un long jour d'orage.

DORANTE, *à Labranche.*

Mon ami, madame est poëte, ou je ne suis pas avocat.

LABRANCHE, *à part.*

Si elle pouvait se permettre pour moi quelque licence poétique !

DORANTE.

Ainsi, vous consentez ?

JULIE.

Pour le triomphe des amants malheureux.

DORANTE.

La conversion des conseillers rapporteurs.

LABRANCHE.

Et la honte éternelle des marchands de drap.

JULIE.

Ah ! monsieur, ne me parlez pas de ces gens-là !

LABRANCHE.

Vous les détestez ? Que c'est heureux ! En vérité, Dorante, on n'a pas assez de respect pour le hasard ; je veux lui bâtir un temple sur mes économies.

JULIE.

Voilà un dieu bien logé !

DORANTE.

Tandis que je vais revoir notre amoureux, afin de vous l'envoyer pieds et poings liés, soyez assez bonne, madame, pour vous consulter avec mon ami, qui a une bien belle imagination.

LABRANCHE, *modestement.*

Mon cher Dorante !

JULIE.

Mais j'espère lui prouver que la mienne n'est pas tout à fait vulgaire.

LABRANCHE.

Alors, comment prévoir ce qui peut éclore du rapprochement de deux imaginations pareilles ?

DORANTE.

Je tiens La Pommeraie pour un homme confondu.

JULIE.

Perdu !

LABRANCHE.

Pendu !

DORANTE.

Ah ! mon ami, l'enthousiasme t'emporte ; on ne pend pas les juges.

LABRANCHE.

Si fait bien à Vire : c'est un des priviléges de la noblesse normande.

DORANTE.

Mais je crains qu'il ne vienne.

JULIE.

Fuyons vite !

DORANTE, *à Julie.*

Plaignez-moi si je tarde à vous rejoindre.

LABRANCHE.

Acceptez mon bras, madame, et nous arrangerons ensemble le plus effroyable complot qu'on ait jamais fait en se promenant.

SCÈNE VIII.

DORANTE, *puis* LA POMMERAIE.

DORANTE.

Elle est charmante, cette Normande... qui pourrait bien être une Parisienne; et, foi de marquis, je crois que j'en tiens pour elle. (*A La Pommeraie, qui entre.*) Eh bien! que t'en semble?

LA POMMERAIE.

Tu avais raison, Dorante, il y a dans ton habit quelque chose qui vous porte au cerveau.

DORANTE.

N'est-ce pas?

LA POMMERAIE.

Qui vous pousse aux aventures.

DORANTE.

Si tu n'en as pas, ce ne sera ni sa faute ni la mienne.

LA POMMERAIE.

Mais il me revient des scrupules de magistrat qui combattent la vertu du costume.

DORANTE.

Tu ne fais rien que d'innocent; étouffe-les, tes scrupules; mais fi! comment marches-tu donc? On dirait que tu portes la défroque de ton maître; tu as l'air d'un fermier général.

LA POMMERAIE.

Que veux-tu? l'habitude me manque

DORANTE.

Déhanche-toi un peu; renverse la tête sur les épaules, imite-moi.

LA POMMERAIE.

Comme ceci?

DORANTE.

A la bonne heure! Prends l'univers en pitié; marche comme s'il n'y avait que toi de gentilhomme dans le royaume.

LA POMMERAIE.

Je crois que m'y voilà.

DORANTE.

Jure un peu aussi, c'est du beau monde.

LA POMMERAIE.

Dieu me damne, Dorante, si je ne me sens pas tout autre!

DORANTE.

Chante si tu peux.

LA POMMERAIE.

Qu'est-ce que tu veux que je chante?

DORANTE.

Ce qui te viendra : quelques langueurs, quelques magnanimités d'opéra; que sais-je?

Ah! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie!

LA POMMERAIE.

Ah! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie!

DORANTE.

Diantre! tu as la voix belle. Pourquoi n'es-tu pas entré à l'Opéra? Du côté des femmes, ton éducation serait faite.

LA POMMERAIE.

Elle le sera aujourd'hui, Dorante; Dieu me damne! elle sera faite et parfaite. (*Se promenant à grands pas.*) Est-ce que tu ne trouves pas quelque chose de dégagé dans mes manières, de victorieux dans ma démarche?

DORANTE.

Très-bien!

LA POMMERAIE.

Ah! si vous aviez la rigueur...

DORANTE.

Tu chantes trop, maintenant.

LA POMMERAIE

De m'ôter votre cœur...

DORANTE.

Mais, malheureux, prends donc garde! je vois venir le président.

LA POMMERAIE.

Tu veux me faire peur.

DORANTE.

Eh! non, de par le ciel, c'est bien lui. A présent, chante si le cœur t'en dit.

LA POMMERAIE.

Ouf! je le croyais à la campagne.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Pourvu que je le trouve au logis afin de lui soumettre notre contrat. (*Haut.*) Ah! Dorante, c'est vous! Je cherche notre conseiller. Tout bien considéré, je lui donne ma fille. (*Apercevant La Pommeraie.*) Mais, vertubleu! qu'est-ce que ceci? et que veut dire cet attirail?

LA POMMERAIE, *à part.*

Je suis perdu!

DORANTE, *à part.*

Mon habit produit plus d'effet que je ne voulais.

LE PRÉSIDENT.

Me ferez-vous le plaisir de m'expliquer ce que signifie cette mascarade?

LA POMMERAIE.

Mais, monsieur le président... (*Bas à Dorante.*) Tire-moi de là.

DORANTE.

Monsieur le président, c'est une plaisanterie.

LE PRÉSIDENT.

Votre serviteur, monsieur l'avocat! Je comprends les plaisanteries, je les admets pourvu qu'elles soient

posées, qu'elles soient dignes, qu'elles soient sages. Enfin, je permets le vin de Champagne, mais je veux qu'on y mette de l'eau.

DORANTE, *bas à La Pommeraie.*

Que le diable m'emporte si je ne grise pas ton beau-père aujourd'hui!

LA POMMERAIE, *bas à Dorante.*

Je t'en défie.

LE PRÉSIDENT.

Celle-ci a passé les bornes, et j'entends qu'on m'explique une facétie qui n'aurait pas d'excuse dans les saturnales du mardi-gras.

DORANTE, *le prenant par le bras.*

Pas de bruit, monsieur le président, pas de scandale! La chose est grave.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

DORANTE.

Infiniment grave... Il agit par ordre.

LE PRÉSIDENT.

Par ordre de qui?

DORANTE.

Il a été question de La Pommeraie en très-haut lieu. Mon but avoué, en venant ici, était de plaider; mon but occulte... comprenez bien la valeur du mot.

LE PRÉSIDENT.

Je comprends.

DORANTE.

Mon but occulte était de lui confier une mission qui vient de haut, de très-haut, et qui peut le mener à tout.

LE PRÉSIDENT.

Et quelle est cette mission?

DORANTE.

C'est, monsieur le président... c'est... vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est.

LA POMMERAIE, *à part.*

Ni moi non plus.

LE PRÉSIDENT.

Non, je ne me l'imagine pas.

DORANTE.

Cherchez un peu... (*A part.*) Il me donnera le temps de chercher moi-même.

LE PRÉSIDENT.

C'est...

DORANTE.

Un secret d'État. (*Bas, à La Pommeraie.*) Soutiens-moi donc!

LA POMMERAIE.

Oui, monsieur le président, un secret d'État.

DORANTE.

Il s'agit... d'un complot.

LE PRÉSIDENT.

D'un complot!

LA POMMERAIE, *à part.*

Commencer par mentir à la justice!

DORANTE.

Dont les ramifications... faites encore bien attention à ce mot-là, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Ramifications!...

DORANTE.

Dont les ramifications partant de Rouen... s'étendent jusqu'à Vire...

LE PRÉSIDENT.

Voyez-vous cela!

DORANTE.

En traversant... Falaise.

LE PRÉSIDENT.

Mais alors il faut mettre toute la maréchaussée sur pied!

DORANTE.

Ne le faites pas. Il doit remplir sa mission sous un nom et sous un habit d'emprunt; mais s'il se trouvait un tiers entre lui et la...

LE PRÉSIDENT.

La ramification.

DORANTE.

Tout manquerait. Il faut absolument qu'il paye de sa personne.

LE PRÉSIDENT.

Allons, du cœur, La Pommeraie! (*A Dorante, avec profondeur.*) Eh bien! je conviens que je ne me défiais pas de Vire : si l'habitant plaide, il ne complote pas; mais vous me croirez si vous voulez, monsieur l'avocat, j'ai toujours eu des idées sur Falaise.

DORANTE.

Vraiment!

LE PRÉSIDENT.

Il y a des esprits bien remuants de ce côté-là.

DORANTE.

Le fait est qu'ils remuent. (*Bas, à La Pommeraie.*) Dis donc quelque chose.

LA POMMERAIE.

Oh! ils remuent beaucoup.

DORANTE.

Du diable si je sais pourquoi ils remuent, par exemple.

LE PRÉSIDENT.

Oh! je le sais bien, moi.

DORANTE.

Bah!

LE PRÉSIDENT.

Ils ont chez eux un méchant procureur qui m'a fait perdre un procès en cour de Rouen.

DORANTE.

Un président, perdre un procès!

LE PRÉSIDENT.

Ce malheur-là ne me serait pas arrivé si je m'étais jugé moi-même; mais quand on est forcé de s'en rapporter aux autres...

DORANTE.

Vous avez bien raison, monsieur le président : pour avoir justice, il faut se la rendre.

LA POMMERAIE, *à part.*

Ah! c'est trop fort!

LE PRÉSIDENT.

Je ne serais pas surpris quand ce procureur serait du complot.

DORANTE.

Comment s'appelle-t-il, ce méchant procureur-là?

LE PRÉSIDENT.

Jacques Larivière.

DORANTE.

Jacques Larivière!

(*Il regarde autour de lui.*)

LE PRÉSIDENT.

Il ne vient personne, eh bien?...

DORANTE.

Eh bien!... il n'en est pas.

LA POMMERAIE, *à part.*

La belle chute!

LE PRÉSIDENT.

Ah! (*Se rapprochant de Dorante mystérieusement.*) Mais on pourrait l'y mettre.

DORANTE.

Avec un peu de bonne volonté... en instruisant l'affaire...

LA POMMERAIE, *en s'en allant.*

C'est trop humiliant pour la robe!

LE PRÉSIDENT, *à Dorante.*

Où va-t-il donc?

DORANTE, *avec intention.*

Ne l'arrêtez pas.

LE PRÉSIDENT.

Bien au contraire! (*Serrant la main de La Pommeraie.*) Encore un coup, du cœur, mon gendre!

DORANTE.

Vous faites bien de l'encourager.

LE PRÉSIDENT.

Je remonte chez vous pour y relire notre contrat que je vous laisserai afin que vous puissiez l'examiner à votre aise; mais je vous le dis derechef: courage et discrétion! Souvenez-vous qu'un magistrat doit être muet comme la loi, et sourd comme elle à toute espèce d'influence. (*Il va pour sortir et se retourne.*) N'oubliez pas dans votre instruction le procureur de Falaise. Dorante, je reviens vous prendre pour aller dîner.

SCÈNE X.

DORANTE, LA POMMERAIE, *puis* CORNIQUET.

LA POMMERAIE.

Grâce au ciel, il est parti!

DORANTE.

Qu'as-tu donc?

LA POMMERAIE.

Tu te moques de toute la magistrature dans la personne de mon beau-père.

DORANTE.

Laissons cela et cours chez elle.

LA POMMERAIE.

Mais mon mariage? car j'y tiens.

DORANTE.

Raison de plus pour user de tes droits quand tu vas les perdre.

LA POMMERAIE.

Il est certain, Dorante, qu'une fois marié je ne me souffrirai pas une pensée, pas un sentiment qui ne soit à ma femme.

DORANTE.

Alors cours donc: un jour de carnaval avant le carême!

LA POMMERAIE.

Mais, mon ami, ce qui m'embarrasse, c'est le premier moment.

DORANTE.

Tu entres; tu donnes un tour de clef par derrière pour te fermer la retraite.

LA POMMERAIE.

Et après?

DORANTE.

Après... après... vaincre ou mourir!

LA POMMERAIE, *d'une voix étouffée.*

Vaincre ou mourir! (*Serrant la main de Dorante.*) Je pars. (*Revenant.*) Mais j'y songe! je crois que tu m'approuveras de rester sur le cours jusqu'à la nuit tombante.

CORNIQUET, *qui traverse la scène en se dirigeant vers la maison de La Pommeraie.*

On m'a bien dit que c'était ici.

(*Il entre dans la maison.*)

DORANTE.

La nuit te donne du cœur? elle produit l'effet contraire sur tous les poltrons; mais va pour la nuit tombante!

LA POMMERAIE.

Adieu!

DORANTE.

Enfin!

LA POMMERAIE, *revenant.*

Dis-moi donc, Dorante...

DORANTE.

Ah! par ma foi, c'en est trop.

LA POMMERAIE.

Allons! ne te fâche pas; j'y vais. Dieu! que l'amour peut faire faire de sottises à un homme grave!

SCÈNE XI.

DORANTE, *seul.*

Tu n'es pas au bout. Je me trompe fort ou notre inconnue te mènera bon train.

SCÈNE XII.

DORANTE, LE PRÉSIDENT, CORNIQUET.

CORNIQUET.

Que je suis heureux de vous avoir rencontré, monsieur le président! j'ai passé toute la matinée à

chercher le tribunal, et depuis que je l'ai trouvé il m'est impossible de trouver les juges.

LE PRÉSIDENT.

Le croiriez-vous, Dorante? voici l'homme honnête et malheureux dont nous entendons la cause demain.

DORANTE.

Monsieur Corniquet!

CORNIQUET.

Monsieur Dorante!

DORANTE.

Ma partie adverse?

CORNIQUET.

L'avocat qui plaide contre moi! (*Au président.*) Ne lui permettez pas de vous quitter, il irait avertir ma femme.

LE PRÉSIDENT.

Votre femme!

DORANTE.

Elle est ici?

CORNIQUET, *à Dorante.*

Faites donc semblant de l'ignorer! ici, monsieur le président, à l'auberge du Grand-Cerf. Elle s'y cache, j'ai de bons renseignements.

DORANTE, *à part.*

Voilà qui complique terriblement les choses!

LE PRÉSIDENT.

Mais alors il peut y avoir confrontation demain entre elle et son séducteur.

CORNIQUET.

Il ne tient qu'à vous.

LE PRÉSIDENT.

Dieu, la belle audience!

DORANTE, *à part.*

Et ce pauvre La Pommeraie! je ne peux pas les abandonner.

CORNIQUET, *montrant Dorante.*

Il s'en va, monsieur le président!

LE PRÉSIDENT.

Restez, Dorante; je ne vous rends votre liberté qu'après le dîner.

DORANTE, *à part.*

Cet enragé marchand de drap me garde à vue.

CORNIQUET.

Mettez la force publique à ma disposition, monsieur le président! un ordre! signez-moi un ordre pour que je fasse arrêter la personne que j'aime le plus au monde.

LE PRÉSIDENT.

Le plus au monde! (*A Dorante.*) Est-ce que ce pauvre cher homme ne vous touche pas jusqu'aux larmes?

DORANTE.

Il ne me touche pas du tout; prenez garde, monsieur le président, ne faites rien à la légère; vous ne connaissez pas le plaignant, peut-être n'est-il pas ce qu'il dit être.

LE PRÉSIDENT.

Regardez, Dorante: c'est écrit sur sa figure.

CORNIQUET.

Que je vous remercie, monsieur le président!

DORANTE, *à part.*

Le fait est qu'il est capable de gagner sa cause avec sa figure. (*Haut.*) Mais, monsieur le président, il est manifeste que cet homme n'a pas son bon sens.

CORNIQUET.

Je n'ai pas mon bon sens!

LE PRÉSIDENT.

Et qui donc l'aurait dans de telles conjonctures?... J'ai du bon sens, moi! vous ne pouvez pas me contester infiniment de bon sens; eh bien! si feu madame la présidente m'avait assassiné de la sorte...

DORANTE, *à part.*

Le voilà dans ses accès de jalousie!

LE PRÉSIDENT.

Je l'aurais tuée!...

CORNIQUET.

Monsieur le président, que vous êtes bon!

LE PRÉSIDENT.

Tuée!... comme j'ai l'honneur de vous le dire. Je ne l'aurais peut-être pas pu à Bourges, peut-être pas à Toulouse, mais à Vire je l'aurais fait selon la coutume de Normandie.

DORANTE.

Mais songez à l'effroyable scandale que vous allez donner.

LE PRÉSIDENT.

Heureux scandale, Dorante, scandale exemplaire pour toute la population conjugale de Vire! Savez-vous que dans la ville et les environs, sur six mille âmes, nous ne comptons qu'un bon ménage qui soit authentique? encore ce sont trois Picards.

DORANTE.

Voilà qui fait honneur aux Normands! mais comment, trois?

LE PRÉSIDENT.

Le mari, la femme et un cousin de la femme.

DORANTE.

Pardieu! monsieur le président, de bons ménages à trois, il y en a partout.

CORNIQUET.

Je languis.

LE PRÉSIDENT.

Un peu de patience!

CORNIQUET.

Prenez-moi en pitié ou je n'en crois plus que mon désespoir et ma tendresse; et, puisque la coutume l'autorise, je vais tuer ma femme!

LE PRÉSIDENT.

Un moment!

CORNIQUET.

Et le séducteur de ma femme!

LE PRÉSIDENT.

Elle a donc un nouveau séducteur?

CORNIQUET.

Je n'en sais rien; mais je le tuerai.

DORANTE, *à part.*

Il peut tuer La Pommeraie ou Labranche.

CORNIQUET.

Je tuerai l'aubergiste!

LE PRÉSIDENT.

Halte-là, monsieur Corniquet! la coutume ne dit rien des aubergistes. Au reste, venez chez moi et je signerai votre ordre; mais songez qu'il ne sera exécutoire qu'en ma présence et dans la soirée. (*A Dorante.*) Je veux vous ménager le plaisir d'une descente de justice au dessert.

DORANTE.

Ce sera un lever de table des plus divertissants. (*A part.*) Que je sois roué vif, si je sais comment les en tirer!

LE PRÉSIDENT.

Allons! deux heures sonnent, et le dîner nous attend : venez; car je m'attache à vous, Dorante.

CORNIQUET.

Et moi à vous, monsieur le président!

DORANTE.

Je vous suis. (*A part.*) Au fait, dînons d'abord; au dessert, coiffons la raison du président d'autant de vin de Champagne qu'il sera capable d'en porter; et puis, ce soir, advienne que pourra; demain je plaide pour tout le monde.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! monsieur l'avocat?

DORANTE.

A vos ordres, monsieur le président!

ACTE DEUXIÈME

(*Une chambre à l'auberge du Grand-Cerf. Deux portes latérales; une fenêtre au fond.*)

SCÈNE I.

JULIE, LABRANCHE.

JULIE, *après avoir tiré les verrous.*

Entrez, monsieur, entrez, mon mari; car il est convenu que vous l'êtes pour une heure, et vous voici chez vous!

LABRANCHE.

Jamais verrous n'ont retenti plus agréablement à mon oreille, et je ne laisse pas que d'avoir eu l'occasion d'entendre ce bruit-là quelquefois malgré mon innocence.

JULIE.

Hélas! ni moi, malgré la mienne.

LABRANCHE.

Ah! madame, pourquoi nos deux innocences méconnues n'ont-elles pas été enfermées ensemble? j'aurais fait vœu de captivité.

JULIE.

Vous êtes trop galant pour un mari.

LABRANCHE.

C'est que je ne le suis que par contrebande, et d'une femme qui en a probablement un autre.

JULIE.

Ne puis-je pas être veuve, monsieur?

LABRANCHE.

J'ai cru d'abord que vous l'étiez; mais vous aviez des moments d'une tristesse si naturelle que j'ai vu tout de suite mon erreur.

JULIE.

Il est trop vrai, je suis enchaînée, et pour toujours.

LABRANCHE.

C'est bien long. Nous autres jurisconsultes, nous rangeons le mariage dans la classe des institutions où la perpétuité est une barbarie de la loi.

JULIE.

Ah! monsieur, que de femmes doivent penser comme les jurisconsultes!

LABRANCHE.

Ce qui ne m'empêcherait pas de vous engager ma liberté tout entière, ne fût-ce que pour une moitié de la vôtre.

JULIE.

Vous êtes brave.

LABRANCHE.

Vous savez que je dois l'être ce soir contre le séducteur que nous attendons. Il n'a qu'à se bien tenir; je suis ferrailleur en diable, et je veux que mes airs de mari indigné le fassent rentrer sous terre.

JULIE.

Je vous crois terrible!

LABRANCHE.

Que dites-vous de l'accoutrement? N'ai-je pas avec la rapière toutes les allures d'un gentilhomme de campagne qui a passé trois jours à Versailles pour y prendre les grandes manières, et qui n'a pas laissé que d'être quelque peu dangereux dans l'amoureux commerce?

JULIE.

Je ne peux me défendre de l'idée que monsieur Dorante l'a été plus que vous.

LABRANCHE.

Je ne comprends pas pourquoi vous avez cette idée-là. Je ne sais si cela tient à l'habitude que j'ai de ma personne, mais je ne me crois pas tourné de façon à être moins bien venu auprès du sexe que monsieur l'avocat Dorante, voire même monsieur le docteur Valère, qui est autrement redoutable.

JULIE.

Le docteur Valère!

LABRANCHE.

Qu'avez-vous donc, madame?

JULIE.

Vous le connaissez?

LABRANCHE.

Si je le connais! mais c'est le client qui nous met

tous en peine, le prisonnier que vous avez juré de défendre avec nous contre les fureurs de monsieur de La Pommeraie.

JULIE.

Il est prisonnier?

LABRANCHE.

Je ne vous l'ai pas dit?

JULIE.

Non; et comment l'aurai-je appris? Voilà donc pourquoi je l'ai attendu si longtemps en vain. Je suis anéantie!

LABRANCHE.

Et moi, madame, je suis pétrifié. Quoi! j'aurais devant mes yeux cette épouse tant calomniée, cet auteur illustre dont la vie privée n'est pas moins publique que les écrits.

JULIE, *vivement.*

Vous les avez lus?

LABRANCHE.

Eh! qui ne les a pas lus, madame? (*A part.*) Il n'y a pas de malheur imprévu qui puisse empêcher un auteur d'entendre ce qu'on dit de ses ouvrages. (*A Julie.*) Quel est le Vandale qui ne les a pas lus? (*A part.*) Que je sois pendu si j'en connais un! (*A Julie.*) Je les ai dévorés; aussi je m'émeus d'indignation en voyant le siècle vouloir soumettre à toutes les règles ordinaires une imagination qui fait gloire de n'en reconnaître aucune...

JULIE.

N'est-ce pas, monsieur!

LABRANCHE.

Et claquemurer une femme de génie dans tous les menus soins, dans toutes les petites vertus de mère et d'épouse, comme une bourgeoise qui n'aurait rien de mieux à faire que de viser à la considération.

JULIE.

Eh bien! monsieur, voilà pourtant ce que veut le monde.

LABRANCHE.

Eh bien! madame, le monde est un sot, et c'est l'honorer beaucoup que de dire qu'il n'en est qu'un.

JULIE.

N'importe! je me sens découragée. Si mon mari venait à me surprendre une seconde fois...

LABRANCHE, *à part.*

Il paraît qu'elle convient de la première.

JULIE.

Je serais perdue!

LABRANCHE.

Il est à Vire?

JULIE.

Vous en êtes sûr?

LABRANCHE.

Je vous le demande.

JULIE.

Ah! vous m'avez fait une peur!

LABRANCHE.

Vous n'avez eu que le contre-coup de la mienne; mais, puisqu'il n'a pas quitté Paris, reprenons courage.

JULIE.

De grâce, ne me parlez plus d'un projet qui m'épouvante. J'y vois mille dangers et je l'abandonne.

LABRANCHE.

Je ne puis cependant pas être le mari et la femme à moi tout seul. L'abandonner, madame, mais c'est livrer à toutes les iniquités du tribunal de Vire un malheureux docteur dont tout le crime est d'être beau et de vous avoir trouvée charmante!

JULIE.

Que me rappelez-vous!

LABRANCHE.

Mais, à ce double titre, Dorante lui-même serait coupable.

JULIE.

Il m'aimerait!

LABRANCHE, *à part.*

Quelle faute! Mon éloquence me fait dire des sottises... (*A Julie.*) Moi, qui vous parle, je serais coupable, à la beauté près, si vous voulez, mais je serais plus coupable que lui.

JULIE.

Vous, monsieur?

LABRANCHE, *à part.*

Ma foi! je me déclare! (*Haut.*) Il est trop vrai, madame; elle éclate enfin cette passion qui se fait jour avec d'autant plus de force...

JULIE, *prêtant l'oreille.*

Écoutez!

LABRANCHE.

Je n'entends rien. Avec d'autant plus de violence...

JULIE.

On monte l'escalier.

LABRANCHE.

Non, madame. Cette passion qui se fait jour avec d'autant plus de violence...

JULIE.

Mais je vous assure qu'on vient.

LABRANCHE.

Oui, c'est bien lui! Je reconnais la marche mal assurée d'un homme qui n'a pas la conscience tranquille. Du moins, vous ne pouvez plus reculer.

JULIE.

Mais ne m'abandonnez pas.

LABRANCHE.

Je devrais me venger de vous; j'aime mieux me venger de lui. Il vient, je me sauve... du courage!

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

J'en ai besoin, au moment de comparaître devant mon juge. Vraiment, je ne suis pas sans émotion. (*Elle s'assied près d'une table et ouvre un livre.*) Prenons contenance! (*Écoutant.*) Il s'arrête sur le seuil!...

(*La Pommeraie frappe à la porte.*) La douce petite manière de frapper en amoureux qui tremble! (*La Pommeraie frappe de nouveau.*) Il veut qu'on l'entende, mais on n'en fera rien.

SCÈNE III.

JULIE, LA POMMERAIE.

LA POMMERAIE, *qui entre et referme la porte sur lui.*

Il faut qu'elle soit bien préoccupée pour ne m'avoir pas entendu. Le tour de clef est donné.

JULIE.

Il m'enferme avec lui; les gens timides ont une audace!...

LA POMMERAIE.

Maintenant, vaincre ou mourir!... Je meurs de peur. (*A Julie.*) Madame!... (*A part.*) Elle est comme abîmée dans sa lecture.

JULIE.

Laissons-lui tout l'embarras de sa position.

LA POMMERAIE.

Si je renversais quelque meuble pour l'avertir que je suis la... (*Plus haut, à Julie.*) Madame!...

JULIE, *qui se lève poussant un cri.*

Ah! qui êtes-vous, monsieur? que voulez-vous?... et comment avez-vous pénétré chez moi?

LA POMMERAIE.

Ne vous effrayez pas, madame, je vous en supplie; je serais désespéré de vous effrayer.

JULIE.

Eh! que n'ai-je point à craindre d'un homme qui s'introduit furtivement?...

LA POMMERAIE.

J'avais frappé, madame.

JULIE.

La nuit...

LA POMMERAIE.

Elle commence à peine.

JULIE.

Chez une femme seule et sans défense

LA POMMERAIE.

Il est vrai que les apparences sont contre moi.

JULIE.

Un malfaiteur aurait-il agi d'autre sorte?

LA POMMERAIE, *à part.*

Comme magistrat, je suis forcé de convenir qu'elle a raison.

JULIE.

Et vous ne trouvez pas un mot pour vous justifier? Retirez-vous, monsieur! sortez à l'instant!

LA POMMERAIE.

De grâce, ne me réduisez pas au désespoir.

JULIE.

Que voulez-vous dire? est-ce une menace? Quel attentat méditez-vous?

LA POMMERAIE.

Moi, madame? un attentat!

JULIE.

Retirez-vous, ou j'appelle, ou je pousse des cris.

LA POMMERAIE.

Ne le faites pas, au nom du ciel! Je vais me retirer; je me retire. (*A part.*) Dieu! comme Dorante va se moquer de moi!

JULIE, *à part.*

Il n'en sera pas quitte à si bon compte... (*A La Pommeraie.*) Sortir sans m'expliquer votre conduite, monsieur! sans me dire quel motif vous amène ici! Seriez-vous poursuivi? êtes-vous malheureux?

LA POMMERAIE.

Malheureux! oui, madame, bien malheureux!... Ah! si vous me connaissiez..

JULIE.

Hélas! je ne vous connais que trop pour mon repos.

LA POMMERAIE.

Que dites-vous? serait-il possible que j'eusse un moment fixé votre attention?

JULIE.

Eh! comment me soustraire à cette obsession dont vous m'enveloppez sans cesse, à ces regards qui ne semblent m'éviter que pour mieux me poursuivre, à ces lettres que je rencontre partout sur mes pas?

LA POMMERAIE.

Mes lettres! vous les avez lues?

JULIE.

Pourquoi l'ai-je fait? j'aurais peut-être ignoré toute ma vie ce langage empoisonné de la passion.

LA POMMERAIE.

Elles vous ont touchée?

JULIE.

Passion fatale, dont elles ne sont sans doute que des interprètes infidèles.

LA POMMERAIE.

Ah! madame, n'y voyez plutôt que la peinture affaiblie, que la froide expression d'un amour qui bouleverse ma tête et mon cœur, qui me dévore, qui va jusqu'au délire.

JULIE.

Ne me le dites pas! par pitié, ne me le dites pas. J'ai besoin de ne pas le croire. Je respecte mon mari.

LA POMMERAIE.

Votre mari!

JULIE.

Je l'estime, monsieur.

LA POMMERAIE.

Vous êtes mariée! (*A part.*) Mais je manque à tous mes principes.

JULIE.

Ingénieuse dans mon innocence à me tromper sur les sentiments que j'éprouvais pour lui, je prenais le calme de cette union pour du bonheur, et ce calme, vous l'avez détruit.

LA POMMERAIE.

Moi!

JULIE.

Détruit pour toujours!

LA POMMERAIE, *à part.*

J'attente à la paix d'un ménage.

JULIE.

Mon mari ne s'est que trop aperçu de cette préoccupation funeste, de ces combats entre ma raison et mon cœur, et dans sa jalousie...

LA POMMERAIE.

Il est jaloux?

JULIE.

Jusqu'à la frénésie, monsieur, par amour, par vanité de gentilhomme!

LA POMMERAIE.

C'est un gentilhomme?

JULIE.

Jaloux au point de me sacrifier à ses transports, et ce qui fait mon désespoir, c'est qu'en descendant au fond de mon âme, je sens... oui, je sens qu'il a sujet de l'être.

LA POMMERAIE.

De moi, grand Dieu! Se pourrait-il que je fusse aimé? (*A part.*) Je suis un monstre à étouffer, mais je ne me connais plus. (*A Julie.*) Aimé de vous!

JULIE.

Je ne l'ai pas dit; il n'est pas possible que je l'aie dit : je serais trop malheureuse et trop criminelle à la fois.

LA POMMERAIE.

Non, femme adorée; mais tu me l'as laissé comprendre, et c'est à genoux...

JULIE.

Relevez-vous, au nom du ciel! Si mon mari revenait...

LA POMMERAIE.

C'est à genoux que je te conjure de confirmer un bonheur dont je doute encore!

JULIE, *reculant.*

Vous me perdez! (*A part.*) Je parle pourtant assez haut pour qu'on m'entende. (*A la Pommeraie, qui la poursuit en se traînant à genoux.*) Ah! monsieur, c'est à votre raison que je m'adresse!

LA POMMERAIE.

Vous venez de me l'ôter.

JULIE.

Si vous avez quelque pitié pour moi...

LA POMMERAIE.

Je vous en demande.

JULIE.

Quelque respect pour vous-même.

LA POMMERAIE.

Je n'en ai aucun.

JULIE, *à part.*

Mais s'il n'a plus peur de rien, j'ai tout à craindre.

LA POMMERAIE.

Parle, j'attends mon sort!

JULIE.

Arrêtez! (*Avec désespoir.*) Mais encore un coup, il me tuerait!... pensez donc qu'il me tuerait!...

LA POMMERAIE.

Parle, parle, ou j'expire à tes pieds.

JULIE.

Je suis morte : c'est lui! (*A part.*) Il était temps.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Vertu de mes ancêtres! qu'est-ce que je vois? un homme ici!... un homme à vos genoux, madame!

JULIE.

Que répondre!

LA POMMERAIE.

Monsieur, ne jugez pas sur les apparences... Je puis vous affirmer... je vous atteste...

LABRANCHE.

Eh! que m'attesterez-vous qui ne soit démenti par ce que je vois?

LA POMMERAIE.

Il est sûr qu'au premier abord... vous avez dû croire que j'étais...

LABRANCHE.

Aux genoux de ma femme.

LA POMMERAIE.

Mais dans la réalité... oui, monsieur, ce qui est réel... c'est qu'au contraire... car mes intentions... (*A part.*) Il ne me vient pas un mot qui ait le sens commun.

LABRANCHE.

Oserez-vous dire que vos intentions étaient pures quand vous apportiez ici la honte et le désespoir? Regardez, monsieur, regardez votre complice, que le remords rend muette!

LA POMMERAIE.

N'accusez pas madame, elle est innocente.

JULIE, *avec explosion.*

Non, je cède au cri de ma conscience, et j'avouerai tout : je l'aime, monsieur; tuez-moi! je l'aime et je suis coupable!

LA POMMERAIE, *à part.*

Eh! de quoi?.. elle veut donc que le flagrant délit soit avéré.

LABRANCHE.

Elle en convient.

LA POMMERAIE, *à part.*

Quelle passion j'avais inspirée sans le savoir!

LABRANCHE.

Et votre crime resterait impuni!... Par mon honneur de gentilhomme, j'aurai une bien prompte, une bien sanglante réparation!

LA POMMERAIE.

Monsieur, veuillez m'entendre.

LABRANCHE.

Vous me devez une réparation : je l'attends, je l'exige.

LA POMMERAIE.

Où vous voudrez; mais pas ici.

LABRANCHE.

Ici même, et à l'instant.

JULIE.

Ah! prenez ma vie, mais épargnez la sienne!

LABRANCHE.

C'est son arrêt que tu prononces, femme insensée! (*Tirant son épée.*) Toi, lâche suborneur, en garde!

LA POMMERAIE, *tirant la sienne.*

Ce sera donc pour ma défense.

JULIE, *en se tordant les mains.*

Et ne pouvoir les séparer.

LABRANCHE, *à part.*

Est-ce qu'il aurait du cœur?... (*Haut en reculant.*) Ah! misérable!...

LA POMMERAIE, *qui fait un pas.*

Quand il vous plaira!

LABRANCHE, *reculant toujours.*

Ah, traître! (*Bas à Julie.*) Il a l'air d'un mauvais garçon, prenez garde à moi!

JULIE.

Cet affreux duel n'aura pas lieu. (*S'élançant vers la table, et soufflant les bougies.*) Vous ne pourrez pas livrer ce combat dans l'ombre.

LABRANCHE, *à part.*

Je me sens plus à l'aise. (*Haut.*) Rien ne m'arrêtera, j'aurai ton sang!

LA POMMERAIE.

Ma foi, puisque vous le voulez!...

(*Les épées se croisent.*)

JULIE.

La force m'abandonne.

LABRANCHE, *à part.*

Il y va bon jeu, bon argent. (*Poussant un cri.*) Je suis blessé... (*Il chancelle et se renverse sur un siége près de la porte de son appartement.*) Blessé au cœur!... (*A part.*) Cet enragé-là me tuait, si je n'étais pas mort si vite.

JULIE, *qui se lève.*

Blessé! vous, mon mari!... son sang coule... (*Tombant à genoux près de Labranche.*) Ah! malheureuse!

LA POMMERAIE, *anéanti.*

J'ai tué un homme!

JULIE.

Monsieur!... Ah! mon ami... laissez-moi vous secourir!

LABRANCHE, *d'une voix faible.*

Il est trop tard.

LA POMMERAIE, *à lui-même.*

Violation du domicile conjugal!

JULIE.

Parlez, parlez encore; que votre voix me rassure.

LABRANCHE.

Julie... je ne te verrai plus.

LA POMMERAIE.

Homicide volontaire!

JULIE.

Oh! dites-moi, du moins, que vous ne me maudissez pas.

LA POMMERAIE.

Avec tous les caractères de la préméditation.

LABRANCHE.

Non, je ne te maudis pas, coupable trop aimée!.. ton repentir me touche... je te pardonne...

JULIE, *pleurant.*

O bonté!

LABRANCHE.

Mais toi, magistrat prévaricateur, adultère, assassin, malédiction sur toi!... A défaut de mon bras, les lois me vengeront!

JULIE.

Il se débat dans les convulsions de l'agonie!...

LABRANCHE, *qui se relève tout à coup.*

Entends le cri prophétique d'un mourant: Assassin, les lois me vengeront! (*Il tombe roide dans le fauteuil.*) C'est fait de moi.

JULIE.

Il n'est plus.

LA POMMERAIE.

Quelle scène!

JULIE, *à La Pommeraie.*

Et voilà votre ouvrage!

LA POMMERAIE.

Mes cheveux se dressent... Je crois voir son sang sur mon épée que je ne vois pas!

(*On frappe à coups redoublés à la porte par laquelle La Pommeraie est entré.*)

JULIE.

Qu'est-ce que j'entends?

LA POMMERAIE.

On vient.

LABRANCHE, *bas à Julie.*

J'ai peur.

JULIE, *à Labranche.*

Et moi, donc!

CORNIQUET, *en dehors.*

Ouvrez, madame!... Hâtez-vous d'ouvrir, par intérêt pour vous-même.

JULIE, *à Labranche.*

C'est mon mari!

LABRANCHE.

Le vrai?

LA POMMERAIE.

Où me cacher?

CORNIQUET, *toujours en dehors.*

Je suis porteur d'un ordre que l'arrivée de M. le président va rendre exécutoire dans un moment; épargnez-vous un éclat qui vous perdrait d'honneur!

LA POMMERAIE.

Le président!

JULIE.

Quel parti prendre?

LABRANCHE.

Je n'en sais rien.

CORNIQUET.

Vous refusez d'ouvrir!... Je redescends pour aller chercher assistance, et dès que le président arrivera,

je viens avec la force armée jeter cette porte en dedans; adieu!

LA POMMERAIE.

La force armée, madame!

JULIE.

Eh! mon Dieu, oui, monsieur, la force armée!

LABRANCHE, *à part.*

Ciel, que j'avais raison de détester les marchands de drap!

JULIE, *à Labranche.*

C'est vous, monsieur, qui, malgré ma résistance, m'avez entraînée à ma perte.

LABRANCHE, *à part.*

Beau moment pour me le reprocher!

LA POMMERAIE.

Je n'ai que trop mérité les reproches qu'elle m'adresse.

JULIE, *à Labranche.*

Un conseil, au moins! tentez quelque chose; vous ne remuez pas.

LABRANCHE, *bas à Julie.*

Vous oubliez que je suis mort.

LA POMMERAIE.

Quand je remuerais, que faire dans la situation où me voilà?

JULIE.

Eh bien donc! je n'en crois plus que ma terreur; tirez-vous comme vous pourrez de l'abîme où vous m'avez jetée (*S'élançant par la porte de l'appartement de Labranche.*); je n'ai de ressource que dans la fuite.

LA POMMERAIE, *qui veut la suivre.*

Et moi aussi!

LABRANCHE, *se levant.*

Et moi aussi!

LA POMMERAIE.

Dieu! elle a refermé la porte sur elle!

LABRANCHE, *retombant assis.*

Je ne crois pas que jamais un mort se soit trouvé dans une position plus désagréable.

SCÈNE V.

LA POMMERAIE, LABRANCHE.

LA POMMERAIE.

Me voilà donc seul en présence de mon forfait, seul avec un cadavre!... Où conduit une première pensée coupable? une heure ne s'est pas écoulée, et, en moins d'une heure, j'ai franchi tous les degrés du crime.

LABRANCHE.

Que je rirais, si je ne tremblais pas pour mon compte!

LA POMMERAIE.

La sueur tombe de mon front; je frissonne. (*A Labranche.*) Victime infortunée, il me semble que tu vas te ranimer, te dresser devant moi, pour m'accuser encore, pour me maudire à la face du ciel et des hommes.

LABRANCHE.

Il me prend une furieuse tentation de lui apparaître; mais je n'ose pas.

LA POMMERAIE.

Ta prédiction ne sera que trop tôt accomplie; ils vont venir, ils vont m'arrêter, me saisir en flagrant délit d'adultère et de meurtre... Non, je sortirai d'ici, je fuirai, mais comment? mais par où? point d'issue! Ah! cette fenêtre!...

LABRANCHE.

Au fait, c'est une idée qu'il me donne.

LA POMMERAIE, *regardant par la fenêtre qu'il a ouverte.*

Dieu, que c'est haut! Encore si j'avais un ami en bas pour amortir le coup!

LABRANCHE.

Quelle amitié il lui ferait là, de lui briser les os!

LA POMMERAIE.

N'importe, me laisser surprendre ici, cette épée sanglante au côté, tout couvert de son sang, car je dois en être couvert, je ne le peux pas; je ne le veux pas.

LABRANCHE, *furieux.*

Alors, va donc!

LA POMMERAIE.

Quoi?... on a parlé... Non, rien; je n'entends rien. C'est ma conscience qui bourdonne à mon oreille.

LABRANCHE.

Je ne puis pas me faire à l'idée que les morts ne parlent pas.

LA POMMERAIE.

Ma tête se perdrait, fuyons! (*En passant par la fenêtre.*) Au risque d'être moulu de ma chute, je m'échapperai.

LABRANCHE, *se soulevant.*

Il prend son parti.

LA POMMERAIE, *suspendu en dehors.*

Décidément, c'est trop haut.

LABRANCHE.

Par la corbleu! tu sauteras.

(*Il frappe à coups redoublés à la porte.*)

LA POMMERAIE.

Ce sont eux : je saute.

SCÈNE VI.

LABRANCHE, *courant à la fenêtre.*

Il est arrivé, un peu étourdi du voyage, mais sans accident. Il y a des gens qui ont le privilége de retomber toujours sur leurs pieds. Le voilà en route, et de quel train! Je me suis parfois trouvé dans cette passe-là; je n'ai jamais fait mieux. Si son épée s'embarrasse dans ses jambes, il est perdu; patatras...

mon homme est par terre. L'envie de lui faire peur m'étouffe: il faut que j'y cède. (*Criant.*) Au meurtre! à l'assassin!... Dieu, comme il court! arrêtez l'assassin!... Il court plus vite que moi; on dit que la justice est boiteuse, ce n'est pas quand elle s'enfuit. (*Se disposant à passer par la fenêtre.*) A mon tour maintenant! Peste! mais c'est haut, et il y avait de quoi se faire prier. Tout autre moyen d'évasion m'irait mieux. (*Revenant vers la porte par laquelle Julie est sortie.*) Madame, c'est moi! il est parti, ne craignez rien; c'est moi! (*Avec rage.*) Elle ne voudra pas m'entendre. Allons, il faut prendre le même chemin que la magistrature. (*Retournant vers la fenêtre.*) Bourreau, qu'ai-je fait? mes cris ont attiré là-bas tous les bourgeois de Vire, toute la basse Normandie en armes. Je ne sauterai pas sur ces gaillards-là; ils me tueraient au vol. Mais que devenir? Je me battrais: me voilà pris, pris comme un sot!

SCÈNE VII.

LABRANCHE, JULIE.

LABRANCHE, *à Julie, qui entre épouvantée.*

Ah! vous me rendez la vie.

JULIE.

Je suis au désespoir.

LABRANCHE.

Pourquoi?

JULIE, *pouvant à peine parler.*

Le président...

LABRANCHE.

Eh bien!

JULIE.

Il monte, et une partie de la maréchaussée avec lui. La première porte est fermée, mais elle ne pourra les arrêter bien longtemps.

LABRANCHE, *montrant sa chambre.*

Il vient de ce côté?

JULIE.

Sans doute.

LABRANCHE.

Votre mari vient de l'autre; nous sommes entre deux feux; c'est pour en mourir.

JULIE.

Trouvez donc un moyen de me sauver, monsieur.

LABRANCHE.

Je le voudrais d'autant plus que, personnellement, j'en profiterais.

JULIE.

Vous me sauverez!

LABRANCHE.

Eh! comment!

JULIE, *hors d'elle-même, en s'avançant vers Labranche, qui recule.*

Monsieur, je veux que vous me sauviez.

LABRANCHE.

Mais c'est un lion qu'une femme en colère.

CRISPIN, *du côté où vient de frapper Corniquet.*

Ouvrez, de par le roi.

LABRANCHE.

C'est la voix de Crispin! (*A Julie.*) Ne vous déconcertez pas.

JULIE.

Comptez sur moi.

CRISPIN.

Encore un coup, de par le roi, ouvrez!

LABRANCHE.

Évanouissez-vous!

JULIE.

Je l'aurais fait de moi-même.

LABRANCHE, *allant ouvrir.*

Je brave la tempête.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CRISPIN, CORNIQUET, CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE.

LABRANCHE.

Qu'est-ce que ceci, messieurs? Un esclandre! la force armée chez moi! Ne suis-je plus gentilhomme, par hasard?

CRISPIN, *à part.*

Ah! mon Dieu, c'est Labranche!

CORNIQUET, *montrant Labranche.*

Arrêtez monsieur.

LABRANCHE, *bas, à Crispin.*

Tire-moi d'affaire.

CORNIQUET, *montrant Julie.*

Et madame.

CRISPIN.

Bride en main, monsieur Corniquet! La chose n'est pas claire.

LABRANCHE.

Monsieur Corniquet de Paris?

CORNIQUET.

Oui, monsieur, et je m'en fais honneur.

LABRANCHE.

Il n'y a, palsambleu, pas de quoi, monsieur! Il vous va bien, petit marchand de drap que vous êtes, de vous frotter à un homme de ma sorte. Voyez dans quel état vous avez mis la vicomtesse!... (*A Julie.*) Rassure-toi, ma bonne amie.

CORNIQUET.

Ma bonne amie! (*A Crispin.*) Vous n'avez donc pas entendu qu'il a dit ma bonne amie?

CRISPIN.

Et pourquoi voulez-vous qu'un gentilhomme parle autrement à sa femme?

CORNIQUET.

Mais c'est la mienne.

LABRANCHE.

Pour le coup, voilà qui me fait tomber du ciel. (*Bas, à Crispin.*) Débarrasse-moi de lui. (*A Julie.*) Rassure-toi, je t'en conjure: évidemment, il y a erreur.

JULIE, *d'une voix éteinte.*

Ah! mon ami, quelle peur ces messieurs m'ont faite! j'ai peine à me remettre de mon émotion.

CORNIQUET.

La traîtresse!

CRISPIN.

Jetez un regard sur lui, madame, et veuillez nous dire si vous l'avez jamais vu?

LABRANCHE, *à Julie.*

Parle franchement. (*A Crispin.*) Voulez-vous que je sorte, pour qu'elle s'explique en mon absence? (*A part.*) Une fois libre!...

JULIE, *vivement, en le retenant.*

Pas du tout! de grâce, ne m'abandonnez point. (*A Corniquet.*) Qui êtes-vous, monsieur, et que demandez-vous?

LABRANCHE.

Il est clair qu'elle ne le connaît pas.

CRISPIN, *à Corniquet.*

Alors, monsieur, de quoi diable vous plaignez-vous donc?

CORNIQUET.

Mais je vous répète que la vicomtesse est ma femme, monsieur Crispin, et qu'il n'est pas plus vicomte que moi.

LABRANCHE.

Crispin!... vous seriez M. Crispin? Aussi je me disais : J'ai vu ce galant homme-là quelque part dans mes guerres de Hollande.

CRISPIN.

C'est bien possible.

LABRANCHE.

Comment, vous n'avez plus mémoire du lieutenant qui vous conduisait à cette affaire où vous vous êtes si gaillardement montré?

CRISPIN.

Ah! pardon, mon gentilhomme!

LABRANCHE.

Ce jour-là vous faisiez en homme de cœur; de par Dieu, vous faisiez en homme de cœur!

CRISPIN.

Monsieur le vicomte, cela vous plaît à dire.

CORNIQUET, *à Crispin.*

C'est donc un vrai vicomte? (*A part.*) Si ma femme s'est jetée dans la noblesse, je suis un homme perdu.

LABRANCHE, *bas.*

Hâte-toi, Crispin.

CRISPIN, *à Corniquet.*

Et vous comprenez bien que je n'irai pas brouiller la maréchaussée avec la noblesse pour le bon plaisir d'un bourgeois de Paris. Monsieur le vicomte, recevez mes excuses.

LABRANCHE.

Je les reçois, monsieur Crispin.

CRISPIN, *à Corniquet.*

Venez, monsieur.

CORNIQUET.

Vous les laissez ensemble, je reste.

CRISPIN.

Je ne souffrirai pas que votre présence trouble ici la paix d'un ménage.

CORNIQUET.

Le ménage d'un homme qui m'a pris ma femme!

LABRANCHE, *bas, à Crispin.*

Agis vivement, mon garçon.

CRISPIN.

Vous sortirez à l'instant même.

CORNIQUET.

Il le faut bien, puisque je ne puis faire autrement; mais lui et vous je vous prends à partie.

CRISPIN.

Comme vous voudrez; en attendant, marchez devant moi.

LABRANCHE, *bas, à Julie.*

Nous sommes sauvés!

LE PRÉSIDENT, *en dehors.*

Non, vous avez beau dire; j'entrerai.

CRISPIN, *avec effroi, à Labranche.*

Le président!

LABRANCHE.

Le président!

JULIE.

Nous sommes perdus.

CORNIQUET.

J'aurai justice.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, DORANTE, *entrant par l'appartement de Labranche;* CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE, *qui restent sur le seuil de la porte.*

LE PRÉSIDENT, *ivre.*

Non, mon cher avocat, non; vous avez vu si une porte m'arrêtait dans l'exercice de mes fonctions.

CORNIQUET.

De grâce, monsieur le président, faites exécuter l'ordre que vous avez signé.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que je viens pour autre chose!

CRISPIN, *bas, à Labranche.*

Dieu me pardonne, le président est gris.

LABRANCHE, *bas, à Crispin.*

C'est un coup d'inspiration de mon maître.

DORANTE, *à Labranche.*

Comment?... serait-ce... (*Courant à lui les bras ouverts.*) Mais, oui, c'est bien toi, mon cher de La Thibaudière! que je t'embrasse donc! (*A Julie.*) Vous ici, madame, et par quel hasard?

JULIE.

Ah! monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous.

LE PRÉSIDENT, *à Dorante.*

Vous les connaissez?

CORNIQUET.

Ils se connaissent tous.

LABRANCHE.

C'est toi, Dorante? Qui te savait en basse Normandie, mon enfant? Tu arrives bien, et l'on vient de me faire ici une belle scène.

JULIE.

J'en suis restée toute tremblante.

LE PRÉSIDENT.

Une belle scène!

LABRANCHE.

Figure-toi que je ne sais quel bourgeois, venu de je ne sais où, oui, mon cher, oui, respectable président (*En montrant Corniquet.*), monsieur, qui cherche sa femme partout, s'est mis dans la tête de me prendre la mienne.

(*Labranche et Dorante rient aux éclats, et le président finit par faire comme eux.*)

CORNIQUET.

Mais, monsieur le président, c'est tout le contraire.

LABRANCHE.

C'est la vérité, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Expliquez-moi donc ce qu'ils me disent, Dorante: car je n'y comprends rien.

DORANTE.

La chose est pourtant simple.

LE PRÉSIDENT.

Pas si simple : ou j'y vois double, ou il a ici un mari de plus qu'il ne faut.

DORANTE.

Et une femme de moins.

LABRANCHE.

Mais quel est le mari?

CORNIQUET.

Et à qui la femme?

CRISPIN.

C'est là toute la question.

LE PRÉSIDENT.

Assurément... Mais c'en est une question.

DORANTE.

Prononcez, et il n'y en aura plus.

LE PRÉSIDENT.

Prononcez! prononcez!... je le ferais dans tout autre moment; mais je cherche cette traîtresse de chanson que je n'ai pu retrouver au dessert.

DORANTE.

N'y songez plus, et prononcez pour mon ami.

CORNIQUET.

Contre lui, monsieur le président.

JULIE.

Hâtez-vous, de grâce, et que cet affreux débat finisse.

LABRANCHE, *d'un air dégagé.*

S'il se prolongeait, je serais forcé, au retour, d'en dire deux mots à M. le chancelier, mon parent.

LE PRÉSIDENT, *à Dorante.*

Peste! il paraît qu'il tient à la robe par le haut bout.

DORANTE.

C'est le gentilhomme le mieux apparenté de la Touraine. Jugez, maintenant.

LE PRÉSIDENT.

Patience, Dorante, patience... (*Après avoir cherché dans sa tête.*) M'y voici.

DORANTE.

Ah!

LE PRÉSIDENT, *cherchant de nouveau.*

Si vous me rappeliez seulement l'air et les paroles, je me souviendrais du reste.

DORANTE.

Je le crois bien, avec une mémoire comme la vôtre. Mais laissez là votre chanson, et jugez.

TOUT LE MONDE.

Par pitié! jugez.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! j'ai une idée... C'est que cet homme-là n'est pas marchand de drap.

DORANTE.

Qu'importe?

LE PRÉSIDENT.

Je veux dire qu'il n'est pas marié.

DORANTE.

Il ne l'est pas.

LABRANCHE.

Il ne l'est pas.

CRISPIN.

Il ne l'est pas.

CORNIQUET.

Je ne suis pas marié!... Faut-il, pour mon malheur, que j'aie laissé mon contrat de mariage à Paris? Je vous confondrais, cette preuve à la main.

DORANTE.

Monsieur le président, c'est moi qui prends sa défense contre vous : il a parlé de son contrat de mariage; qu'il le montre, et vous êtes dans votre tort.

LE PRÉSIDENT.

Sa partie adverse!... Voyez-vous l'impartialité? (*A Corniquet.*) Exhibez votre contrat de mariage.

CRISPIN.

Exhibez donc votre contrat de mariage.

LABRANCHE.

Qu'il l'exhibe.

CORNIQUET.

Mais je viens de vous déclarer qu'il est resté à Paris.

DORANTE.

Il n'est pas marié.

LABRANCHE.

Il ne l'est pas.

CRISPIN.

Il ne l'est pas.

LE PRÉSIDENT.

Et, par conséquent, il ne peut pas être...

DORANTE.

C'est impossible, ou il n'y aurait plus de logique au monde.

LE PRÉSIDENT.

Il ne peut pas être marchand de drap.

DORANTE.

Si je m'attendais à cette conclusion-là!

CORNIQUET.

Comment, je ne suis ni marié, ni...

TOUT LE MONDE, *excepté Julie.*

Non, non, non.

CORNIQUET, *à Labranche.*

Et si je vous le demandais, à vous, monsieur, votre contrat de mariage?...

LABRANCHE.

Eh bien, monsieur, vous me feriez infiniment de plaisir en m'adressant cette demande. (*A Julie.*) Ma bonne amie, la clef de ton secrétaire?

JULIE.

La clef! Je ne sais... Dans le trouble où j'étais... M. Crispin ne me l'a-t-il pas demandée en entrant?

LABRANCHE, *vivement.*

Qu'en avez-vous fait, monsieur Crispin?

CRISPIN.

Je... mais... mais je...

DORANTE.

Il ne peut que l'avoir remise au président.

CRISPIN.

Oui, je l'ai remise à M. le président.

LE PRÉSIDENT.

A moi!

TOUT LE MONDE.

Il vous l'a remise.

CORNIQUET.

Quand donc? Je n'ai rien vu de tout cela.

LABRANCHE.

Monsieur le président, cherchez-la, je vous en supplie.

LE PRÉSIDENT.

J'ai beau chercher!

LABRANCHE, *s'avançant vers Corniquet.*

Ah! vous me demandez mon contrat de mariage!...

DORANTE, *qui veut le calmer.*

Non, mon cher, non. Puisque le président est en faute, il ne souffrira pas qu'il s'élève un doute sur la parole de M. de La Thibaudière.

LABRANCHE.

Laissez-moi faire, Dorante. (*A Corniquet.*) Ah! vous me demandez...

LE PRÉSIDENT, *prenant Labranche à bras le corps pour l'arrêter.*

Non, puisque je suis en faute, je ne le souffrirai pas. Je me résume. (*Montrant Corniquet.*) Mettez la main sur le collet de cet homme.

CORNIQUET.

Il n'y a donc pas de justice à Vire!

CRISPIN, *à Corniquet.*

Marchez.

CORNIQUET, *hors de lui.*

Voilà ce que c'est que d'être jugé par un magistrat qui n'a plus sa tête.

CRISPIN.

Vous insultez le président.

LABRANCHE.

Il vous insulte.

LE PRÉSIDENT, *furieux.*

Il m'insulte! mettez-lui les fers aux pieds et aux mains.

JULIE.

Ah! monsieur le président, grâce pour un malheureux!

LE PRÉSIDENT.

Puisque madame demande sa grâce, je l'accorde. Bornez-vous à la prison. Qu'on l'emmène.

CRISPIN.

Point de rébellion! marchez.

LABRANCHE, *à Julie.*

Le champ de bataille nous reste.

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez!

JULIE.

Ah, mon Dieu!

LABRANCHE.

Qu'est-ce qui lui prend?

LE PRÉSIDENT, *pleurant de joie.*

Dorante, mon cher Dorante, je crois que je l'ai retrouvée!

LABRANCHE.

La clef?

LE PRÉSIDENT.

Non; ma chanson.

DORANTE.

Il en est possédé.

CRISPIN, *entraînant Corniquet.*

Marchez, monsieur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* CRISPIN *et* CORNIQUET.

LE PRÉSIDENT.

Je l'ai retrouvée!

DORANTE, *qui le reconduit.*

Ne l'oubliez pas, nous la chanterons à table.

LE PRÉSIDENT.

Je vais la répéter toute la nuit, pour m'en souvenir à déjeuner.

DORANTE.

A déjeuner!

LE PRÉSIDENT, *revenant et saluant Labranche et Julie.*

Entre monsieur et madame de La Thibaudière.

LABRANCHE, *en riant.*

Grand merci de l'invitation!

JULIE, *de même.*

A déjeuner, monsieur le président!

DORANTE, *riant aux éclats.*

A déjeuner! (*A Julie, tandis que Labranche sort avec le président.*) Ah! madame, j'ai gagné votre cause; permettez-moi de plaider la mienne.

(*La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME

(*Le cabinet de M. de La Pommeraie. — Deux portes latérales. — Une porte au fond. — Un bureau où sont des papiers.*)

SCÈNE I.

CRISPIN, *sous son costume de valet, assis dans son fauteuil;* LABRANCHE, *entr'ouvrant la porte du fond.*

LABRANCHE.

Puis-je entrer?

CRISPIN.

Entre, Labranche; je suis seul et furieux.

LABRANCHE.

Quand on est seul, cela occupe : et contre qui?

CRISPIN.

Contre mon maître : il m'a traité comme on ne traite plus un honnête homme.

LABRANCHE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Il ne me l'a pas dit; mais j'en suis à regretter le temps où j'étais valet de chiens chez un gentilhomme de campagne.

LABRANCHE.

Tu n'es pas dégoûté : valet de chiens! peste, la jolie condition! tu avais le privilége de battre tes maîtres et de dîner avant eux.

CRISPIN.

Ne plaisante pas, Labranche; figure-toi que j'ai retrouvé ici M. de La Pommeraie...

LABRANCHE.

Essoufflé.

CRISPIN.

Comment le sais-tu?

LABRANCHE.

Je le suppose, parce que je l'ai vu courir; il court bien.

CRISPIN.

Essoufflé, et, qui pis est, égaré; les yeux lui sortaient de la tête, il marchait, il gesticulait. Quand je me suis présenté à lui, il a fait un bond!...

LABRANCHE.

Tu étais en uniforme?

CRISPIN.

Sans doute.

LABRANCHE.

Voilà ton tort : un cavalier de maréchaussée ne devrait se présenter nulle part sans se faire annoncer; votre uniforme fait impression.

CRISPIN.

Je loge au-dessus de sa chambre; cette nuit, il ne m'a pas laissé un moment de repos. Vers le jour, je l'ai entendu m'appeler d'une voix lugubre; et tout défait, il m'a dit d'aller chercher M. Dorante, qui était apparemment sorti de très-bonne heure, car je ne l'ai pas trouvé.

LABRANCHE.

Tu es donc sûr qu'il a passé la nuit ici?

CRISPIN.

Je ne l'affirmerais pas, parce que son logement a une entrée particulière.

LABRANCHE.

Je ne l'affirmerais pas non plus.

CRISPIN.

Quoi qu'il en soit, quand mon maître a su que le tien était absent, il m'a commandé de le lui amener, en quelque lieu que je pusse le joindre, ajoutant que lui-même resterait enfermé tout le jour, ne recevrait que M. Dorante, et n'ouvrirait qu'à sa voix.

LABRANCHE.

Ainsi nous voilà les maîtres de la maison!

CRISPIN.

Comme j'allais me permettre une objection, il m'a chassé, outrageusement chassé de sa chambre en tirant les verrous sur lui. Il ne se possédait plus. Je lui crois le cerveau blessé... Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

LABRANCHE.

L'aimes-tu, ton maître?

CRISPIN.

Ma foi, non!

LABRANCHE.

A ta place, j'irais chercher un médecin.

CRISPIN.

J'ai tant d'autres affaires en tête!... D'abord il faut que j'avertisse M. Dorante.

LABRANCHE.

Je m'en charge.

CRISPIN.

Et que je me mette aux trousses de ce damné Corniquet.

LABRANCHE.

Il s'est échappé?

CRISPIN.

Hier, au coin de la grande place.

LABRANCHE.

Je comprends que cette évasion te donne à penser, vu la coïncidence qu'elle semblerait avoir avec le meurtre...

CRISPIN.

Quel meurtre?

LABRANCHE.

Le meurtre qui s'est commis au Grand-Cerf.

CRISPIN.

Au Grand-Cerf?... un meurtre!... Il faut absolument que j'en prévienne M. de La Pommeraie. Mais, non; j'aime mieux aller trouver le président.

LABRANCHE.

Tu as raison, c'est un homme de tête, et, à vous deux, vous ferez quelque chef-d'œuvre.

CRISPIN.

Mais le moyen de rattraper ce Corniquet?

LABRANCHE.

Il est vraisemblable que la jalousie qui lui porte à la tête le ramènera dans les environs du Grand-Cerf. (*A part.*) Je l'ai vu rôder de ce côté-là.

CRISPIN.

Cependant, si, comme tu l'assures, il est complice...

LABRANCHE.

Halte-là! je n'ai rien assuré; Dieu me préserve d'accuser à la légère, même un marchand de drap! Cet homme peut être innocent... comme il est possible qu'il soit le seul auteur du crime.

CRISPIN.

Tu crois qu'il est le seul auteur du crime?

LABRANCHE.

Je ne crois rien; mais ses menaces dans la matinée, ses transports le soir, et son évasion pourraient être regardés comme des probabilités.

CRISPIN.

Comme des preuves: c'est l'assassin! Je pars; pense à prévenir ton maître.

LABRANCHE.

Est-ce que j'oublie quelque chose?

CRISPIN.

Maintenant je déposerais en justice qu'il est l'assassin, et, si je puis mettre la main sur lui, c'est un homme roué vif : adieu!

SCÈNE II.

LABRANCHE, *ensuite* DORANTE.

LABRANCHE.

Roué vif, avant de savoir s'il est coupable! ils sont féroces, les protecteurs de l'innocence.

DORANTE, *qui entre par une porte latérale.*

Quoi de nouveau, Labranche?

LABRANCHE.

Vous avez l'air radieux, monsieur.

DORANTE.

Tu trouves?... c'est que j'ai l'espoir de rendre ce pauvre Valère à ses malades.

LABRANCHE.

Pourvu que ses confrères n'en aient pas disposé pendant son absence.

DORANTE.

Eh bien! l'as-tu vu, ce mari qui les a si injustement soupçonnés tous les deux, et l'as-tu péroré de façon à lui arracher un désistement!

LABRANCHE.

Je suis en bonne voie, si on peut l'atteindre.

DORANTE.

Est-ce qu'il s'est enfui?

LABRANCHE.

Enfui, monsieur.

DORANTE.

Ah! le misérable, Labranche!

LABRANCHE.

C'est ce que j'ai dit, il n'y a pas de mauvais procédé dont cet homme-là ne soit capable. Mais j'ai lancé Crispin sur ses traces, et j'espère qu'on le reprendra.

DORANTE.

Va les aider dans cette bonne œuvre, tandis que je me rends chez le président, qui m'a fait avertir de l'aller trouver à l'instant même. Mais que fait, que dit La Pommeraie?

LABRANCHE.

Il est le prisonnier de sa conscience, et sa peur nous laisse le champ libre.

DORANTE.

Ah! s'il pouvait, en le prenant pour son compte, signer ce rapport, qui est de moi!...

LABRANCHE.

Ce serait le meilleur ouvrage d'un autre qu'il aurait jamais fait.

DORANTE.

Sa jolie complice est ici, dans le salon voisin, d'où elle pourra nous seconder au besoin.

LABRANCHE.

Se réfugier chez son juge!

DORANTE.

Elle ne pouvait pas choisir un meilleur asile contre une descente de justice. Qui viendra l'y chercher?

LABRANCHE.

Personne; mais si monsieur de La Pommeraie l'y découvre?

DORANTE.

Il sera foudroyé de sa présence. Quand même il saurait tout, le pauvre homme ne cessera de se croire coupable que pour se trouver ridicule.

LABRANCHE.

Ce qui est bien pis.

DORANTE.

Aussi l'a-t-elle compris à merveille. Elle a un sentiment si exquis des choses! c'est une personne si remarquable, si aimable, si respectable!... Je veux la sauver. Quelle que soit l'issue du procès, je veux lui assurer les moyens d'aller s'ensevelir en Italie.

LABRANCHE.

Un exil éternel.

DORANTE.

De deux mois, afin de laisser tomber le scandale que cette affaire a soulevé et de la soustraire au despotisme d'un sauvage qui ne la comprend pas. La vois-tu sur les ruines de Rome? nous vois-tu tous deux?

LABRANCHE.

Vous l'accompagnerez, monsieur

DORANTE.

Pour la protéger, Labranche.

LABRANCHE.

Au fait, voici les vacances qui approchent.

DORANTE.

Pour la défendre : c'est un sacrifice; mais je dois cela à Valère.

LABRANCHE.

Vous aimez bien votre ami.

DORANTE.

Quel voyage! Ce beau ciel, le Tibre et le Capitole, quel spectacle inspirateur pour le génie! et elle en a, cette incomparable personne.

LABRANCHE.

Vous en avez aussi, monsieur.

DORANTE.

Tu me flattes, Labranche; mais elle en a et je me sacrifie. J'aurai du moins la consolation de me dire que j'ai guéri Valère d'une passion qui aurait fait le malheur de sa carrière.

LABRANCHE.

Tudieu, monsieur, que vous aimez votre ami!

DORANTE.

Cours de ton côté, je cours du mien, et à l'œuvre ici dans un moment.

LABRANCHE.

Un mot encore! Serai-je du voyage d'Italie?

DORANTE.

Pourquoi pas, Labranche? Bien volontiers : je prendrai par Milan, tu prendras par Turin, et si je te rencontre à Rome, j'en serai bien aise. Je cours chez le président.

SCÈNE III.

LABRANCHE, *puis* LA POMMERAIE.

LABRANCHE.

On ne peut pas bafouer une passion sérieuse avec plus d'ignominie. Quand je pense que j'ai toujours eu comme une rage de voir le Capitole! Si je n'étais pas dans la maison de son juge j'irais reprocher à cette ingrate... Mais ne m'a-t-il pas dit qu'elle était ici pour m'empêcher d'aller l'entretenir au Grand-Cerf? Assurons-nous du fait. (*Il va regarder par le trou de la serrure.*) Non, c'est elle; la voilà qui rêve! Peut-être bien qu'elle compose.

LA POMMERAIE, *avec terreur, en entrant.*

Je ne puis tenir chez moi; je l'y vois partout.

LABRANCHE, *après avoir regardé de nouveau.*

Son aspect m'irrite, et, dans ma fureur, je vais me venger... (*En se retournant pour s'en aller.*) sur le marchand de drap.

LA POMMERAIE, *apercevant Labranche et poussant un cri.*

Ah!

LABRANCHE.

Oh!

LA POMMERAIE, *à part.*

Ou je rêve encore, ou c'est lui!

LABRANCHE, *de même.*

Fiez-vous donc aux paroles de ce Crispin!

LA POMMERAIE, *de même.*

Si je croyais aux spectres, je penserais que j'en vois un face à face.

LABRANCHE, *de même.*

Il n'y a pas de figure contre laquelle je ne vou lusse changer la mienne dans ce moment-ci.

LA POMMERAIE, *à Labranche, qui fait un pas pour sortir.*

Qui êtes-vous, monsieur?

LABRANCHE.

J'ai l'avantage d'être le secrétaire de M. Dorante; mais je crains d'importuner...

LA POMMERAIE.

Restez. Je vous ai vu quelque part.

LABRANCHE.

Monsieur le conseiller aura daigné m'apercevoir hier sur la grande place, dans la compagnie d'un cavalier de maréchaussée, mon ami intime. (*A part.*) Je me retranche derrière son uniforme.

LA POMMERAIE.

Non, monsieur; je vous ai vu ailleurs...

LABRANCHE, *à part.*

S'il ne me vient pas un expédient, je suis perdu.

LA POMMERAIE.

Dans des circonstances graves, monsieur, dans des circonstances terribles.

LABRANCHE.

Graves, monsieur le conseiller; terribles, dites-vous?... Il est arrivé quelque chose à La Thibaudière?

LA POMMERAIE.

La Thibaudière?

LABRANCHE.

C'est lui que vous aurez vu dans ces circonstances terribles. Ah! parlez, dites-moi, de grâce, s'il est arrivé à mon frère quelque chose de fâcheux.

LA POMMERAIE.

Vous avez un frère?

LABRANCHE.

Un gentilhomme, qui est descendu tout récemment au Grand-Cerf... Et, tenez, monsieur le conseiller, c'est vous justement qu'il venait solliciter en faveur du docteur Valère, le parent de sa femme.

LA POMMERAIE.

Il n'aurait rien obtenu, monsieur; Valère est coupable.

LABRANCHE.

Pardon!... Je cède à mes affreux pressentiments... Ah! j'aurais dû les croire, ce matin, quand j'ai reçu de ma belle-sœur cette lettre qui m'inquiétait. (*Voulant s'en aller.*) Pardon!

LA POMMERAIE.

Arrêtez, monsieur! Vous, le secrétaire d'un avocat, vous êtes le frère d'un gentilhomme?

LABRANCHE, *à part.*

Ah, diable! (*A La Pommeraie.*) Il a été pour moi plus qu'un frère, monsieur le conseiller; oui, plus qu'un frère. Fils légitime, lui... nous pouvions avoir ce bonheur-là tous deux, et il l'a eu tout seul; héritier d'un grand nom, il n'a pas repoussé son frère naturel. Il a aimé en moi jusqu'à l'erreur de son père; il m'a élevé, monsieur, il m'a couvert de sa protection, et quand quelques succès de barreau couronnaient ma jeune éloquence, il disait, en pleurant de joie : C'est mon ouvrage! Ah! s'il lui était arrivé un malheur, je ne m'en consolerais jamais.

LA POMMERAIE, *à part.*

Sa douleur va faire un fracas épouvantable.

LABRANCHE.

S'il avait un ennemi, je le poursuivrais jusqu'au bout du monde.

LA POMMERAIE, *à part.*

Il faut attendrir ou gagner cet homme-là.

LABRANCHE.

Jusqu'au fond des enfers!

LA POMMERAIE.

Eh bien! oui, monsieur, il n'est que trop vrai; un de mes amis... dans un duel...

LABRANCHE.

Mon frère, la première épée de France, succomber dans un duel! Il a été victime d'un assassinat

LA POMMERAIE.

Ne le croyez pas.

LABRANCHE.

Justice, monsieur le conseiller! Mon infortuné frère a été assassiné.

LA POMMERAIE.

Je vous affirme que non.

LABRANCHE.

J'irai, s'il le faut, moi, le dernier d'une grande famille en deuil, j'irai avec elle me jeter aux pieds du roi, pour avoir justice.

LA POMMERAIE.

Calmez-vous. J'ai dit un duel, et ce n'est qu'une rencontre, une simple rencontre, un malheur que mon ami déplore, et il serait prêt à tous les sacrifices...

LABRANCHE.

Des sacrifices, monsieur! (*A part.*) Ah! Labranche, mon ami, la tentation te prend au collet. (*A La Pommeraie.*) Et de quelle nature seraient ces sacrifices?

LA POMMERAIE.

Vous n'êtes pas heureux, monsieur?

LABRANCHE.

Non, monsieur, je ne suis pas heureux; mais je porte là un cœur d'honnête homme...

LA POMMERAIE.

Vous ne voudrez pas m'entendre.

LABRANCHE.

Un cœur sensible, pourtant, et je vous écoute.

LA POMMERAIE.

Je n'ose...

LABRANCHE.

Osez, monsieur, osez : deux hommes honnêtes peuvent tout se dire.

LA POMMERAIE.

Voudrait-il de l'argent? (*A Labranche.*) Si deux cents louis...

LABRANCHE.

Quand l'ombre du fils de mon père se lève devant moi, monsieur!

LA POMMERAIE.

Trois cents?

LABRANCHE.

Quand ses mânes demandent vengeance, monsieur!

LA POMMERAIE

Cinq cents, monsieur, cinq cents louis?

LABRANCHE.

Quand je les entends me crier... (*A part.*) C'est pourtant une jolie somme!

LA POMMERAIE, *à part.*

Je m'étais trompé. (*A Labranche.*) Pardonnez-moi, monsieur; je vous faisais injure. Mais si l'intérêt ne peut rien sur vous, qu'une considération plus élevée vous touche. Je vous parle au nom de l'honneur de votre sœur.

LABRANCHE.

Qu'est-ce à dire?

LA POMMERAIE.

Il est perdu, monsieur, perdu, je vous le jure sur le mien, si cette affaire éclate. Il faut que votre sœur s'éloigne; emmenez-la à l'étranger, en Suisse, en Allemagne...

LABRANCHE, *vivement.*

En Italie!

LA POMMERAIE.

Où vous voudrez. Je mets ma voiture à votre disposition. Avant une heure, procurez-vous des chevaux de poste; mais par tout ce que vous avez de plus sacré, emmenez-la et sauvez son honneur.

LABRANCHE, *à part, en marchant à grands pas.*

Oh! la piquante aventure, que de faire le voyage à la place de Dorante!

LA POMMERAIE, *qui le suit.*

Vous hésitez, monsieur?

LABRANCHE, *de même.*

Consentira-t-elle? Une bonne peur peut la décider, pendant que Dorante plaidera.

LA POMMERAIE, *le suivant toujours.*

Je suis sur les épines.

LABRANCHE, *à part.*

Je prendrai pas Turin, avec elle; et, si le cœur lui en dit, il prendra tout seul par Milan.

LA POMMERAIE.

Eh bien!

LABRANCHE.

Eh bien! monsieur, je le ferai pour l'honneur de ma sœur.

LA POMMERAIE.

Que mon ami vous en remercie!

LABRANCHE.

Ne parlez de ce départ à personne!

LA POMMERAIE.

Mon intérêt m'en fait la loi.

LABRANCHE.

Mais, comme vous le disiez, je ne suis pas heureux et... frappé à l'improviste... je n'avais pas pris d'arrangements pour ce voyage.

LA POMMERAIE.

Je vous comprends, monsieur; les cinq cents louis seront dans ma voiture.

LABRANCHE.

Qu'entendez-vous par là? croyez-vous que je puisse les accepter!...

LA POMMERAIE.

Admettez que je n'ai rien dit.

LABRANCHE.

Autrement que comme un prêt.

LA POMMERAIE.

Comme un prêt, monsieur.

LABRANCHE.

Une fois à Rome, je ne dormirai pas, monsieur, que je ne vous aie remboursé sur le premier banquier du monde chrétien, qui est un juif de mes amis.

LA POMMERAIE.

Ici donc, dans une heure?

LABRANCHE.

Pendant l'audience.

LA POMMERAIE.

Pensez aux chevaux de poste.

LABRANCHE.

Et vous, monsieur, à tout ce qui est convenu pour la voiture.

LA POMMERAIE.

Pour Dieu! hâtez-vous, si vous aimez la veuve de votre malheureux frère.

LABRANCHE.

Je l'aime plus que si elle était ma propre sœur : comptez sur moi! (*A part, en s'en allant.*) Je verrai le Capitole!

SCÈNE IV.

LA POMMERAIE.

J'ai eu un rude moment, mais j'en suis quitte. C'est étrange : j'étais de feu pour cette femme, et je ne sais quelle révolution s'est opérée en moi; mais depuis mon crime, je ne l'aime plus du tout. Enfin, me voilà délivré de lui et d'elle. Ah! respirons : personne ne pourra plus m'accuser.

SCÈNE V.

LA POMMERAIE, JULIE.

JULIE.

Si je consens à partir, monsieur.

LA POMMERAIE.

Vous, madame, chez moi!

JULIE.

J'ai voulu vous revoir, et M. Dorante n'a pas pu résister à mes instances.

LA POMMERAIE, *à part.*

Il faut que ce Dorante soit fou.

JULIE.

J'ai pensé qu'il vous serait doux de recevoir mes adieux.

LA POMMERAIE.

Oh! bien doux, madame!... Ainsi, vous partirez?

JULIE.

Oui, monsieur; j'ai tout entendu, et je me résigne à partir, mais seulement avec mon frère.

LA POMMERAIE.

C'est votre protecteur naturel.

JULIE.

Vous me comprenez bien : avec mon frère seulement.

LA POMMERAIE.

Pouvais-je confier à un autre une existence qui m'est si chère?

JULIE.

Oui, le danger que je cours a été votre seule pensée.

LA POMMERAIE.

Assurément, si je pensais à moi, je vous supplierais de rester.

JULIE, *avec passion.*

Vous n'auriez qu'un mot à dire.

LA POMMERAIE, *vivement.*

Mais je ne pense qu'à vous, madame, qu'à vous seule.

JULIE.

Et moi, je ne mets qu'une condition à mon départ.

LA POMMERAIE.

Laquelle, madame? commandez, mais hâtez-vous; je tremble qu'on ne vienne.

JULIE.

C'est que vous, l'auteur de tous mes maux... car vous êtes l'auteur de tous mes maux.

LA POMMERAIE.

Je le suis. (*A part.*) Il ne faut pas la contrarier.

JULIE.

Vous, qui m'avez conduite à ma ruine... car c'est bien vous, monsieur.

LA POMMERAIE.

Il est vrai. (*A part.*) Je conviendrai de tout ce qu'elle voudra.

JULIE.

Vous ne repousserez pas ma dernière demande.

LA POMMERAIE.

Au nom du ciel, parlez : on peut venir à chaque instant.

JULIE.

Promettez-moi d'être favorable à mon parent.

LA POMMERAIE.

Le docteur Valère? Mais, madame, l'heure de l'audience approche; et, dans le trouble où je suis, puis-je écrire un nouveau rapport?

JULIE.

Et s'il suffisait d'en signer un?

LA POMMERAIE.

Celui de Dorante? Je ne le peux pas, madame; comme magistrat, je ne le dois pas. J'ai ma conviction; jamais!

JULIE.

Alors, je reste.

LA POMMERAIE.

Ah! mon Dieu!

JULIE, *allant s'asseoir.*

Je ne sors pas d'ici.

LA POMMERAIE.

Que faites-vous?

JULIE.

Je ne quitte pas ce fauteuil.

LA POMMERAIE.

Mais on peut vous surprendre chez moi.

JULIE.

On nous surprendra ensemble.

LA POMMERAIE.

Vous arrêter.

JULIE.

On nous arrêtera tous deux.

LA POMMERAIE.

Mais vous vous perdez.

JULIE.

Nous aurons le même sort.

LA POMMERAIE, *à part.*

Oh! les femmes! les femmes! Je ne me suis tiré d'un abîme que pour tomber dans un autre. (*A Julie.*) Allons, je cède, je promets tout ce que vous exigez; je signerai ce qui vous plaira.

JULIE.

Faites-le donc.

LA POMMERAIE.

Je vais le faire... mais on vient, madame, on vient: ah! fuyez, cachez-vous...

JULIE, *qui se lève précipitamment.*

J'ai votre parole.

LA POMMERAIE, *qui la pousse vers l'appartement de Dorante.*

Je vous la donne, mais, je vous en conjure, fuyez!... (*Revenant.*) Si cela dure, je mourrai à la peine.

SCÈNE VI.

LA POMMERAIE, DORANTE, *qui entre par le fond.*

LA POMMERAIE.

Ah! Dorante, c'est toi! quelle frayeur tu m'as causée!

DORANTE.

Je venais te rassurer.

LA POMMERAIE.

Et comment a-t-il pu te passer par la cervelle de conduire cette femme dans ma maison?

DORANTE.

On pouvait se saisir d'elle au Grand-Cerf, et son témoignage te perdait; mais j'espère te délivrer de toute crainte à cet égard.

LA POMMERAIE.

Je te remercie de ta bonne intention; je n'ai plus rien à craindre. J'ai promis de ne m'en ouvrir à personne; mais, à toi, Dorante, je peux te le dire

DORANTE.

Quoi donc?

LA POMMERAIE.

Son frère l'emmène.

DORANTE.

Comment, son frère?

LA POMMERAIE.

Je veux dire le frère de son mari, de ma victime, ton secrétaire.

DORANTE, *à part.*

Labranche! mais ceci n'était pas convenu.

LA POMMERAIE.

Il est allé se procurer des chevaux de poste, et ils partent tous deux dans une heure; je leur donne ma voiture pour aller en Italie.

DORANTE.

En Italie! (*A part.*) Est-ce que M. Labranche se permettrait de marcher sur mes brisées?

LA POMMERAIE.

C'est peut-être cinq cents louis qu'il m'en coûtera; mais je ne pouvais pas balancer.

DORANTE, *à part.*

Ah! le traître! (*A La Pommeraie.*) Et tu ne t'es pas opposé à ce voyage?

LA POMMERAIE.

Au contraire.

DORANTE.

Mais, moi, je n'y consentirai pas.

LA POMMERAIE.

A l'autre!

DORANTE.

Jamais je ne le souffrirai.

LA POMMERAIE.

Tu veux donc ma ruine?

DORANTE.

Toi, magistrat, tu t'es rendu coupable d'une telle prévarication!

LA POMMERAIE.

Peux-tu me faire de la morale dans un pareil moment!

DORANTE.

D'un rapt!

LA POMMERAIE.

Mais elle y consent.

DORANTE.

Enlever une femme à...

LA POMMERAIE.

A qui?

DORANTE.

A qui?... à qui?... à son mari.

LA POMMERAIE.

Mais puisque je l'ai tué, son mari, qu'est-ce que tu veux que cela lui fasse?

DORANTE.

N'importe, je ne la laisserai pas partir.

LA POMMERAIE, *hors de lui.*

Eh bien, si tu ne veux pas qu'elle parte avec son frère, c'est moi qui partirai avec elle.

DORANTE.

Toi!

LA POMMERAIE.

J'aime mieux aller avec elle en Italie, que de me livrer tête baissée à l'inévitable scandale qui va m'écraser si elle reste... Je l'aime mieux.

DORANTE, *à part.*

Mais la rage d'aller en Italie prend donc à tout le monde!

LA POMMERAIE.

Oui, j'irai!

DORANTE.

Tais-toi, voici le président.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LA POMMERAIE, *à part.*

Quel air solennel!

LE PRÉSIDENT, *à La Pommeraie.*

Fermez cette porte, monsieur le conseiller; il est important que nous ne soyons pas entendus.

DORANTE, *à part.*

Je cours surveiller Labranche.

LE PRÉSIDENT, *l'arrêtant.*

Vous n'êtes pas de trop, Dorante.

LA POMMERAIE, *d'une voix altérée, en revenant.*

Parlez, mon cher beau-père.

LE PRÉSIDENT.

Il n'y a ici ni beau-père ni gendre.

LA POMMERAIE, *à part.*

Est-ce qu'il me renie déjà!

LE PRÉSIDENT.

Si jamais j'ai dû être président, c'est aujourd'hui. (*S'avançant gravement vers La Pommeraie.*) Monsieur le conseiller, j'ai découvert le coupable.

LA POMMERAIE.

Vous?

LE PRÉSIDENT.

Et j'ai immédiatement intimé au maître de poste l'ordre de refuser des chevaux à tout le monde.

LA POMMERAIE, *à part.*

J'étouffe.

DORANTE, *à part.*

Me voilà tranquille.

LE PRÉSIDENT.

Je le tiens, monsieur le conseiller. (*Prenant avec force le bras de La Pommeraie.*) Je le tiens.

LA POMMERAIE.

Qui?

LE PRÉSIDENT.

L'assassin.

LA POMMERAIE.

Vous le tenez?

DORANTE, *bas, à La Pommeraie.*

Ne va pas te trahir.

LE PRÉSIDENT.

Au moment même où je donnais cet ordre, Crispin le surprenait blotti derrière une porte cochère, vis-à-vis l'auberge du Grand-Cerf.

DORANTE.

Il est arrêté?

LE PRÉSIDENT.

Arrêté, et on nous l'amène.

DORANTE, *bas, à La Pommeraie.*

Cette méprise te sauve.

LA POMMERAIE, *bas, à Dorante.*

Moi, laisser soupçonner un innocent!

DORANTE, *bas, à La Pommeraie.*

Qu'en sais-tu? il n'est peut-être pas plus innocent que toi.

LE PRÉSIDENT.

Et ne croyez pas qu'hier ma justice se fût endormie. Il paraît que je l'avais fait incarcérer; je ne m'en souvenais pas, mais on me l'a rappelé. Car, chose bien étrange, Dorante! il y a comme une lacune dans ma mémoire depuis mon dîner jusqu'à ce matin.

DORANTE.

C'est un effet que j'ai souvent éprouvé après un excès de travail.

LE PRÉSIDENT.

Je l'avais fait incarcérer avant le crime.

LA POMMERAIE.

Alors, comment peut-il l'avoir commis?

LE PRÉSIDENT.

Mais il s'est échappé.

DORANTE.

Voilà ce qui prouve la préméditation.

LA POMMERAIE, *bas.*

Dorante!...

LE PRÉSIDENT.

Enfin, monsieur le conseiller, il y a eu meurtre... (*A Dorante.*) Et tout ceci pourrait bien se rattacher au complot de Falaise.

DORANTE.

C'est une idée!

LE PRÉSIDENT.

Il y a eu meurtre, le coupable est saisi, et nous allons avoir à juger un affaire capitale. Ah! la Providence me devait ce crime-là à la fin de ma carrière! Vous allez voir, Dorante, comme j'interroge un coupable...

DORANTE.

L'excellente leçon que je vais prendre!

LA POMMERAIE.

Mais ce n'est encore qu'un accusé.

LE PRÉSIDENT.

Comme je l'enveloppe, comme je le secoue sans miséricorde...

DORANTE.

Poussez-le ferme, monsieur le président!

LA POMMERAIE, *bas, à Dorante.*

Ne l'anime donc pas.

LE PRÉSIDENT.

Et de façon, vertubleu! qu'il n'y ait pas pour lui de justification possible.

LA POMMERAIE.

Mais rien n'est certain, et votre impartialité vous impose la loi de le ménager.

LE PRÉSIDENT.

Aussi le ferai-je, monsieur le conseiller; ce n'est pas après cinquante ans d'exercice que vous m'apprendrez mon métier; aussi le ferai-je, et je ne m'écarterai pas une minute des ménagements que la justice doit à un homme dont le crime n'est pas prouvé. (*A Corniquet, qui entre.*) Approche, scélérat!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CORNIQUET, CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE, *qui restent au fond.*

CORNIQUET.

Moi, un scélérat, monsieur le président!

DORANTE, *à part.*

Si je le laisse parler, je veux rester muet toute ma vie.

LE PRÉSIDENT.

Approche, et réponds.

LA POMMERAIE.

Modérez-vous!

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi, mon gendre. (*A Corniquet.*) N'as-tu pas proféré, hier matin, des menaces de meurtre contre un gentilhomme et son épouse, logés à l'auberge du Grand-Cerf?

CORNIQUET.

Oui; mais...

DORANTE.

Taisez-vous!

LE PRÉSIDENT.

Tais-toi! N'as-tu pas dit que tu voulais tuer jusqu'à l'aubergiste?

CORNIQUET.

Oui, si...

DORANTE.

Taisez-vous!

LE PRÉSIDENT.

Tais-toi!

LA POMMERAIE, *à part.*

Mais l'accusation devient vraisemblable.

LE PRÉSIDENT.

Ne m'as-tu pas surpris un ordre pour appréhender au corps ladite épouse dudit gentilhomme?

CORNIQUET.

Oui, parce que...

DORANTE.

Taisez-vous!

LE PRÉSIDENT, *montrant Dorante à La Pommeraie.*

Il interroge vraiment bien. (*A Corniquet.*) Quand je t'ai fait arrêter, hier, sous la prévention de mensonge envers la justice, ne t'es-tu pas évadé dans l'intention manifeste d'exécuter tes menaces du matin?

CORNIQUET.

Je n'avais d'autre intention...

DORANTE.

Taisez-vous!

LA POMMERAIE.

Monsieur le président, je ne dois pas souffrir...

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi, mon gendre, je suis sous l'inspiration. (*A Corniquet.*) Tais-toi!

CORNIQUET.

Cette fois je ne disais rien.

DORANTE.

Alors, puisque vous n'aviez rien à dire, taisez-vous!

LE PRÉSIDENT.

N'as-tu pas rôdé autour de l'auberge, comme un témoin l'assure?

LA POMMERAIE.

Où est-il, ce témoin?

LE PRÉSIDENT.

Je ne le connais pas, mais il l'affirme.

DORANTE.

Et cela suffit.

LE PRÉSIDENT.

N'as-tu pas rôdé autour de l'auberge, et ne t'y es-tu pas introduit furtivement à l'heure probable où le crime a été commis?

CORNIQUET.

Je l'avoue; mais je ne savais même pas...

DORANTE.

Taisez-vous!

LE PRÉSIDENT.

Tout cela est donc avéré, prouvé, avoué par toi, et tu n'as pas pu trouver un mot pour te justifier.

CORNIQUET.

Mais vous ne m'avez pas laissé parler.

DORANTE.

Les charges sont accablantes.

LA POMMERAIE, *à part.*

Je me fais horreur à moi-même.

LE PRÉSIDENT, *à Corniquet.*

Ainsi, malheureux, tu as assassiné une femme.

CORNIQUET.

Moi!

LA POMMERAIE, *vivement.*

La victime est une femme?

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que vous croyez que c'est un homme?

DORANTE.

Tout le monde dit que c'est un homme.

LA POMMERAIE, *à part.*

Il n'est que trop vrai.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, malheureux, tu as assassiné un homme.

CORNIQUET.

Mais je n'ai assassiné ni homme ni femme.

LE PRÉSIDENT.

Il faut cependant bien que ce soit l'un ou l'autre.

CORNIQUET.

A moins que ce ne soit personne!

LE PRÉSIDENT.

C'est impossible, car il n'y aurait pas eu de meurtre, alors.

CORNIQUET.

Eh bien! il n'y a peut-être pas eu de meurtre.

DORANTE.

C'est plus impossible encore ; est-ce que Crispin ne s'est pas assuré de l'existence du crime ?

LE PRÉSIDENT.

Crispin! il s'est seulement assuré de la personne du criminel.

CORNIQUET.

Donc, monsieur le président...

DORANTE.

Donc vous êtes le criminel, puisque c'est vous qu'il a pris.

LE PRÉSIDENT, *tirant à part La Pommeraie et Dorante.*

Que diable l'accusé veut-il me dire, mon gendre ? voilà une objection qui me prend à l'imprévu. Qu'est-ce que vous y répondriez à ma place ?

LA POMMERAIE.

Je... je ne sais que répondre.

DORANTE.

Si monsieur le président me permettait d'avoir un avis, je lui conseillerais, afin d'éclaircir le fait, de se transporter, séance tenante, sur le lieu même où l'homicide a été consommé.

LE PRÉSIDENT.

Pour l'y confronter avec ses deux victimes.

CORNIQUET.

Comment, deux?

LE PRÉSIDENT.

J'entends la femme... c'est-à-dire l'homme... enfin, l'une ou l'autre des deux victimes présumées.

LA POMMERAIE, *bas, à Dorante.*

Tout va se découvrir.

DORANTE, *bas, à La Pommeraie.*

Signe mon rapport, et je te tire d'affaire.

LA POMMERAIE, *de même.*

Tu me le jures ?

DORANTE.

Sur l'honneur.

LA POMMERAIE, *allant à son bureau, où il signe.*

Au fait, je l'ai promis.

LE PRÉSIDENT, *au fond.*

Attention, messieurs de la maréchaussée! veillez bien sur l'homme dangereux que vous allez conduire.

CORNIQUET.

Je donnerais deux des plus belles maisons que j'ai au soleil, pour n'avoir jamais intenté de procès à ma femme.

DORANTE, *bas, à Corniquet.*

Retirez votre plainte, et j'arrange tout.

CORNIQUET.

Monsieur le président, je mets au néant la plainte que j'ai portée, je me condamne aux dépens, je me désiste.

DORANTE

Je prends acte qu'il s'est désisté.

LE PRÉSIDENT.

Il est bien question de ta plainte! suis-moi, scélérat!... Allons, Dorante; venez, La Pommeraie!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN, *qui entre précipitamment en uniforme, à La Pommeraie.*

Arrêtez, monsieur!

LA POMMERAIE, *anéanti.*

Tout est fini!

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de vous déranger, il ne s'est rien passé au Grand-Cerf.

LA POMMERAIE.

Rien?

LE PRÉSIDENT.

Rien?

DORANTE.

Rien?

LABRANCHE.

Absolument rien, monsieur le conseiller; il paraît que ce n'était qu'un faux bruit.

LA POMMERAIE, *à Dorante.*

Et c'est son frère qui...

DORANTE.

J'aurai comme toi une explication à demander au frère de certain gentilhomme.

LABRANCHE.

Monsieur, le coupable s'était repenti avant l'exécution. (*A part.*) Je n'ai pas pu me procurer les chevaux de poste.

LA POMMERAIE, *bas, à Dorante.*

Ah! tu m'as joué!

CORNIQUET.

J'en suis quitte pour la peur; mais je tiens plus que jamais à m'en aller et à me désister, si toutefois monsieur le conseiller ne trouve pas qu'il y ait lieu à suivre le docteur Valère.

LA POMMERAIE, *à Dorante, en voulant déchirer le rapport qu'il vient de signer.*

Je me vengerai.

DORANTE, *bas, à La Pommeraie.*

Arrête, ou je parle!

LE PRÉSIDENT.

Mais qu'est-ce que tout cela prouve en faveur du docteur Valère?

DORANTE.

Une immense vérité; et La Pommeraie ne la niera pas plus que M. Corniquet : c'est que les apparences sont souvent bien trompeuses, et que les circonstances peuvent faire un grand criminel du plus innocent de tous les hommes.

LA POMMERAIE, *à Dorante.*

Ah! traître!...

DORANTE, *à La Pommeraie.*

Allons, un bon mouvement... dans ton intérêt.

LA POMMERAIE, *donnant le rapport à Corniquet.*

Lisez, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Encore une affaire qui s'arrange! En vérité, nous ne sommes pas heureux, mon gendre.

DORANTE.

Oui, lisez cela, monsieur Corniquet; ce ne serait pas mieux, quand je l'aurais écrit moi-même.

CORNIQUET, *après avoir parcouru le rapport.*

De quel poids vous m'avez soulagé! Mais ma femme, monsieur le président, pour Dieu, faites-moi rendre ma femme!

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que je la connais, mon brave homme?

LA POMMERAIE, *qui est allé chercher Julie.*

Venez, madame, et recevez les excuses d'un criminel qui se repent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIE.

CORNIQUET.

Ma femme ici?

LA POMMERAIE.

Quelle preuve plus forte madame pouvait-elle vous donner de son innocence que de se réfugier dans la maison de son juge?

JULIE, *bas, à La Pommeraie.*

Monsieur, c'est vous venger noblement.

CORNIQUET.

Ah! je suis un grand misérable!

LE PRÉSIDENT, *montrant Julie.*

Dites-moi donc, Dorante, il me semble que j'ai vu quelque part cette personne-là?

DORANTE.

A Falaise?

LE PRÉSIDENT.

Cela pourrait être... Mais non, pourtant : je n'y suis jamais allé.

DORANTE.

Alors, c'est autre part.

CORNIQUET.

Je n'ai donc plus qu'à demander grâce. (*Tombant à genoux.*) Me pardonnes-tu, Julie?

JULIE.

Je n'ai jamais eu qu'un tort avec vous, monsieur: celui de vous rendre trop heureux.

CORNIQUET.

Mais vous ne me forcerez pas à conserver M. Valère comme docteur?

JULIE.

Tyran que vous êtes, je ne devrais pas céder.

LABRANCHE.

Faites-le, madame, à la condition qu'il prendra M. Dorante pour avocat.

CORNIQUET.

De grand cœur!

JULIE, *à son mari, en lui abandonnant sa main.*

Suis-je assez bonne?

CRISPIN, *bas, à Labranche.*

Tu crois pourtant qu'il est.....

LABRANCHE, *de même, à Crispin.*

Et battu, par-dessus le marché.

CORNIQUET, *avec effusion, après avoir baisé la main de sa femme.*

Je suis content!

FIN DU CONSEILLER RAPPORTEUR.

CHARLES VI

OPÉRA EN CINQ ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, LE 15 MARS 1843.

PERSONNAGES.

CHARLES VI.
LE DAUPHIN.
LE DUC DE BEDFORT.
RAYMOND.
L'HOMME DE LA FORÊT DU MANS.
TANGUY DUCHATEL.
DUNOIS.
LAHIRE.
SAINTRAILLES.
MARCEL.
UN ÉTUDIANT.
UN SOLDAT
LIONEL, officier anglais.
LOUIS D'ORLÉANS, JEAN-SANS-PEUR, CLISSON, } personnages fantastiques
ISABELLE DE BAVIÈRE.
ODETTE, fille de Raymond.
LE JEUNE LANCASTRE, personnage muet.
CHEVALIERS FRANÇAIS ET ANGLAIS.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.
SOLDATS FRANÇAIS ET ANGLAIS, PAGES, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS, PEUPLE, etc., etc., etc.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'intérieur d'une métairie. Une porte au fond, deux fenêtres et deux portes latérales.

SCÈNE I.

RAYMOND, ODETTE, MARCEL, LUDGER, BATELIERS, PAYSANS ET PAYSANNES.

Un groupe de jeunes filles entourent Odette, qui rêve tristement ; des parures, des corbeilles de fleurs sont déposées près d'elle.

CHOEUR DE JEUNES FILLES, *à Odette.*

Tu pars, adieu, te voilà grande dame :
Tu manqueras sous l'orme où nous dansons,
Sur la rivière où le bruit de la rame
Se mêle à nos chansons.
Du bon vieux roi consolant la folie,
Ne rêve plus aux chants du batelier;
Pour être heureux, que ton cœur les oublie,
Mais sans nous oublier.

ODETTE.

Une si chère souvenance
Ne reviendra que trop m'attrister à la cour;
C'est le mal du pays, et je le sens d'avance.

RAYMOND.

Moins, j'imagine, que l'absence
De certain écuyer qui te parlait d'amour,
Plus de tristesse, enfant; la noce à ton retour!
N'as-tu pas foi dans sa constance?

ODETTE.

Pauvre Charles.

RAYMOND.

Ce nom ne porte plus bonheur.

MARCEL.

C'est celui du Dauphin!

LUDGER.

Du roi!

RAYMOND.

L'antique honneur
De ce beau nom qu'en pleurant on révère
Pour tous les deux s'est éclipsé.
Cri de joie et d'orgueil, amis, au temps passé.
Il ne rappelle plus que souffrance et misère.

ODETTE.

Malheureux fils, malheureux père!
L'un est proscrit, l'autre insensé.

RAYMOND.

Qu'un beau jour le tocsin vienne à se faire entendre,

Et de leurs ennemis le règne sera court,
(En regardant une épée pendue à la muraille.)
Ma bonne lame d'Azincourt,
Quand donc pourrai-je te reprendre?

ODETTE, *bas, à Raymond.*

Agissez, et ne parlez pas.

RAYMOND.

Eh bien! je me tairai; mais tandis que mon bras
Attend le jour de la vengeance,
Va consoler ton maître, ton parrain,
Ce pauvre fou royal tant aimé de la France.
(Aux paysans.)
Quand de son corps chez nous il traînait la souffrance,
Odette seule égayait son chagrin;
N'y pouvant plus venir, il l'attend, il l'appelle,
La veut comme un enfant.

MARCEL.

Vous nous quittez aussi?

RAYMOND.

Les jours me durent tant loin d'elle!
D'ailleurs mon bras se rouille ici.
Devant l'hôtel Saint-Paul je roule ma futaille,
Pour vendre à tout venant mon vin et mes chansons,
En donnant gratis mes leçons
A qui veut s'escrimer et d'estoc et de taille,
Surtout contre l'Anglais.

ODETTE, *à Raymond.*

Encor!

RAYMOND.

J'y perds ma peine;
C'est malgré moi.
(On entend le son du cor.)
Quel bruit?

LUDGER.

La reine
Et ce damné Bedfort parcourent nos forêts.
La nuit, ils donnent bal; le jour, ils sont en chasse;
Entendez-vous le cor? Tous deux ils font main-basse
Sur le gibier du roi.

RAYMOND.

Comme sur ses sujets.
Que ne puis-je, en chantant d'une voix de tonnerre,
A la face leur jeter
Ce vieux refrain de guerre
Que Charle au temps jadis aimait à répéter!

ODETTE, *qui l'arrête.*

Toujours!

RAYMOND.

Allons, allons, va te parer, Odette,
Et ma langue sera muette
Si saint Denis veut m'assister.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Tu pars, adieu! te voilà grande dame, etc., etc.
(Odette sort avec les jeunes filles.)

SCÈNE II.

RAYMOND, LES PAYSANS.

RAYMOND.

Je suis seul, partant libre, et sans que je déplaise
Au plus grand saint du Paradis,
Contre ces étrangers maudits
Je puis m'en donner à mon aise.
Honte et malheur sur eux!

CHOEUR DES PAYSANS.

Oui, malheur!

MARCEL.

Chantez-nous
Cette vieille chanson française;
Raymond, vous nous connaissez tous.

RAYMOND.

Va pour notre chanson française;
Au refrain je compte sur vous.

LE CHOEUR.

Chantez donc et comptez sur nous.

RAYMOND.

La France a l'horreur du servage,
Et, si grand que soit le danger,
Plus grand encore est son courage,
Quand il faut chasser l'étranger.
Vienne le jour de délivrance,
Des cœurs ce vieux cri sortira :
Guerre à l'Anglais! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

LE CHOEUR.

Guerre à l'Anglais! Jamais en France, etc., etc.,

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN, *sous l'habit d'un écuyer, puis* LIONEL *et les* ANGLAIS.

LE DAUPHIN.

Courage, amis!

LE CHOEUR.

C'est Charle!

LE DAUPHIN.

Oui, moi-même, et je viens
Entonner avec vous votre chanson guerrière.

RAYMOND.

Quoi, Charles, tu la sais! qui te l'apprit?

LE DAUPHIN.

Mon père;
Voyez tous si je m'en souviens.
Réveille-toi, France opprimée,
On te crut morte et tu dormais;
Un jour voit mourir une armée,
Mais un peuple ne meurt jamais.
Pousse le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra :
Guerre à l'Anglais! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

RAYMOND *et* LES PAYSANS.

Guerre à l'Anglais! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

LIONEL, *qui est entré avec des soldats anglais à la fin du chant.*

Taisez-vous, insolents!

CHOEUR DE PAYSANS.

Ce sont eux!

LIONEL, *au Dauphin.*

Par saint George!

Silence! ou tu meurs de ma main,
Et ce fer, dans ta gorge,
Fait rentrer ton refrain;
Qui l'ose répéter tombe à mes pieds.

LE DAUPHIN.

Je l'ose.

LIONEL.

Toi!

RAYMOND, *s'élançant vers son épée, qu'il saisit et qu'il tire.*

Lui. Ma bonne épée, à moi!
Sors du fourreau pour notre cause.

LIONEL, *au Dauphin.*

Qui, toi! tu l'oserais?

LE DAUPHIN.

Je l'ose.

RAYMOND.

Chante, et mort au premier qui fait un pas vers toi!

LE DAUPHIN.

En France jamais l'Angleterre
N'aura vaincu pour conquérir.
Ses soldats y couvrent la terre,
La terre doit les y couvrir.

ENSEMBLE.

(Les paysans se sont fait une arme de tout ce qu'ils ont trouvé sous leur main.)

CHOEUR DES ANGLAIS.	CHOEUR DES PAYSANS.
Arrête, arrête;	Non, chante, chante;
Crains pour ta tête,	Leur épouvante
Qui tombera!	Les contiendra.

LE DAUPHIN.

Poussons le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra :
(Tirant son épée pour s'élancer dans la mêlée.)
Guerre à l'Anglais! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera!

RAYMOND ET LES PAYSANS.

Guerre à l'Anglais! Jamais en France
Jamais l'Anglais ne régnera!

LIONEL ET LES ANGLAIS.

L'Anglais est maître de la France,
L'Anglais en maître y régnera.

ENSEMBLE.

CHOEUR DES ANGLAIS.	CHOEUR DES PAYSANS.
Il savait d'avance	Ils savaient d'avance
Son sort;	Leur sort :
Pour tant d'arrogance	Celui qui s'avance
La mort.	Est mort.

CHOEUR GÉNÉRAL *des deux partis prêts à se jeter l'un sur l'autre.*

Mort et vengeance!
Vengeance et mort!

CHOEUR, *en dehors.*

La fanfare de chasse
Retentit dans les bois;
La meute est sur la trace;
Le cerf est aux abois.

(Les deux partis s'arrêtent tout à coup, en posant les armes.)

LIONEL, *qui a couru vers la fenêtre.*

Bedfort!

RAYMOND.

La reine!

LE DAUPHIN, *à Raymond.*

A ses yeux cachez-moi;
Sans danger je n'y puis paraître.

RAYMOND, *au Dauphin, en lui montrant la chambre qui fait face à celle d'Odette.*

Là, là, cache-toi là.

(A part, quand le Dauphin est sorti.)

D'où vient donc son effroi?
Comment la reine et lui peuvent-ils se connaître?

SCÈNE IV.

LA REINE, BEDFORT, ODETTE, RAYMOND, LIONEL, CHEVALIERS ANGLAIS, PAGES, PIQUEURS.

CHOEUR.

La fanfare de chasse
Retentit dans les bois;
La meute est sur la trace,
Le cerf est aux abois.
Vainement par sa fuite
Il a cru te tromper;
Chasseur, à ta poursuite
Il ne peut échapper.

LA REINE, *à Bedfort*

Vous approuvez le soin qui sous ce toit m'amène;
Laissez-moi le remplir en me quittant, mylord;
Je vous rends au plaisir.

BEDFORT.

Un désir de la reine
Est un ordre pour Bedford;
Mais au moins de votre présence
Ce soin ne peut longtemps nous dérober l'honneur.
Fixez un rendez-vous à notre impatience.

LA REINE.

Sous le chêne du grand veneur,
Au rendez-vous où le plaisir m'appelle,
Je vous suis dans une heure.

BEDFORT.

Et j'y serai fidèle.

(Aux gens de sa suite.)

A cheval, à cheval, chasseur,
Qu'à notre voix le bruit du cor réponde;
De nos limiers que le cri s'y confonde,
A cheval, à cheval, chasseur,
Et rendez-vous pour tout le monde
Sous le chêne du grand veneur!

CHOEUR.

La fanfare de chasse, etc., etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA REINE, ODETTE, RAYMOND, JEUNES FILLES, PAYSANS.

LA REINE, *à Raymond, en montrant Odette.*

C'est votre fille?

RAYMOND.

Oui, reine.

LA REINE, *à Odette.*
Approchez-vous.
(A Raymond et aux paysans.)
Sortez.

ENSEMBLE.

RAYMOND, *bas, aux paysans.*	LES PAYSANS.
Évitez Sa présence, Et sortez En silence.	Évitons Sa présence, Et sortons En silence.

SCÈNE VI.

LA REINE, ODETTE.

LA REINE, *à Odette qui s'agenouille devant elle.*
Votre âge?

ODETTE.
Dix-huit ans.

LA REINE.
Si jeune!

ODETTE.
Dieu parfois
Pour son œuvre ici-bas d'un enfant a fait choix.

LA REINE.
Pourvu qu'aux volontés de ce souverain maître
Il soit docile, cet enfant.

ODETTE.
Je le suis.

LA REINE.
Levez-vous, et vous allez connaître
Ce que Dieu vous prescrit et ce qu'il vous défend.

DUO.

Respect à ce roi qui succombe!
L'infortune ajoute à ses droits;
Elle est, sur le bord de leur tombe,
Un second sacre pour les rois.

ODETTE.
Ma vie à ce roi qui succombe!
Dans mon cœur sont gravés ses droits;
Puissé-je arracher à la tombe
Le plus infortuné des rois!

LA REINE.
D'un être aimé tout inquiète:
Ce qu'il fait je veux le savoir;
Chaque mot qu'il prononce, Odette,
Me le redire est un devoir.
Dieu le prescrit.

ODETTE.
Je ferai mon devoir.

LA REINE.
Ne permettez pas qu'un fantôme
Se consume en graves projets;
Parlez-lui peu de son royaume,
Et moins encor de ses sujets.
Dieu le défend.

ODETTE.
Reine, je me soumets.

LA REINE.
Un vain reste d'intelligence
De ses maux aigrit le poison;
Égayez plutôt sa démence
Que de rappeler sa raison.
Dieu le prescrit.

ODETTE.
Et j'obéis d'avance.

LA REINE.
Qu'il oublie enfin quand je veux;
Et quand je veux qu'il se souvienne,
En esclave qu'il m'appartienne:
Plus libre, il serait malheureux.
Dieu le défend.

ODETTE.
Reine, qu'il soit heureux.

ENSEMBLE.

LA REINE.	ODETTE.
Respect à ce roi qui succombe, etc.	Ma vie à ce roi qui succombe, etc.

LA REINE.
Mais que vois-je? ô ciel! cette chaîne,
Ces fleurs de lis d'azur et d'or,
De qui les tenez-vous?

ODETTE.
Moi, reine?

LA REINE.
Qui vous fit don de ce trésor?
Le roi?

ODETTE.
Non.

LA REINE.
Qui donc?

ODETTE.
Un jeune homme.

LA REINE.
Un amant?

ODETTE.
Bientôt un époux.

LA REINE.
Son âge?

ODETTE.
Le mien.

LA REINE.
Il se nomme?

ODETTE.
Charle.

LA REINE.
En quel lieu le voyez-vous?

ODETTE.
Ici.

LA REINE.
Vient-il ce soir?

ODETTE.
Peut-être.

LA REINE.
Il faut l'y retenir.

ODETTE.
Pourquoi?

LA REINE.
Pour le livrer.

ODETTE.
Lui!

LA REINE.

C'est un traître.

ODETTE.

Lui!

LA REINE.

C'est un ennemi du roi.

ENSEMBLE.

LA REINE.	ODETTE.
Le sort me l'abandonne,	Moi, que je l'abandonne
Ce proscrit détesté;	A son bras irrité!
Aux Anglais la couronne,	Quel devoir me l'ordonne?
A moi la royauté!	L'a-t-il donc mérité?

ODETTE.

Et sans mourir j'ai pu l'entendre!

LA REINE, *à part.*

Courons où Bedfort doit m'attendre.

(A Odette.)

Adieu, je pars, adieu;
Obéissez, et Dieu
Le livre en ma puissance.

ODETTE.

Le livrer à vos coups!
De mon obéissance,
Reine, qu'exigez-vous?

LA REINE.

Obéissez! Dieu vous l'ordonne.

ENSEMBLE.

LA REINE.	ODETTE.
Le sort me l'abandonne,	Eh bien! je l'abandonne
Ce proscrit détesté;	A ce bras irrité;
Aux Anglais la couronne,	Traître envers la couronne,
A moi la royauté!	Il l'a trop mérité.

(La reine sort.)

SCÈNE VII.

ODETTE, *seule.*

Quoi! lui que j'aimais, lui que j'aime!
Il trahit son roi! S'il l'a fait,
Au glaive il s'est livré lui-même;
Point de pitié pour son forfait.

(En tombant assise.)

Ah! qu'il ne vienne pas!

SCÈNE VIII.

ODETTE, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, *à part.*

Approchons; qu'elle est belle!
Ou ce soir, ou jamais.

(Haut.)

Odette!

ODETTE.

Qui m'appelle?

LE DAUPHIN.

Moi.

ODETTE.

C'est vous, grand Dieu!

LE DAUPHIN, *lui prenant la main.*

Quel effroi
Vous inspire un amant fidèle?
Que pouvez-vous craindre de moi?

ODETTE, *qui s'éloigne en retirant sa main.*

Laissez-moi, Charles, laissez-moi.

DUO.

LE DAUPHIN.

Gentille Odette, eh quoi! la peur t'agite.
D'où vient ce trouble à mon retour?
Que sur le mien ton cœur tremblant palpite,
Il ne battra plus que d'amour.

ODETTE.

Vous causez seul le trouble qui l'agite;
Ce cœur maudit votre retour.
Pourquoi faut-il que de crainte il palpite,
Quand il devrait battre d'amour?
Je vous connais!

LE DAUPHIN.

Est-il possible?

ODETTE.

C'est donc vrai?

LE DAUPHIN.

Pardonne-moi!

ODETTE.

Non.

LE DAUPHIN.

A mon repentir sois sensible.

ODETTE.

Pour un traître point de pardon!

LE DAUPHIN, *la poursuivant.*

Viens dans mes bras, toi que j'adore.

ODETTE, *qui l'arrête.*

Non.

LE DAUPHIN.

Je t'arracherai le pardon que j'implore.

ODETTE.

Je veux vous fuir; je pars.

LE DAUPHIN.

Toi, partir!

ODETTE.

Je le doi...
Il m'attend.

LE DAUPHIN.

Qui?

ODETTE.

Celui que je révère,
Que je vais consoler dans sa noble misère.

LE DAUPHIN.

Pour t'arracher à moi quel est-il donc?

ODETTE.

Le roi!

LE DAUPHIN, *qui recule et tombe un genou en terre.*

En respect mon amour se change:
Reste pure, Odette, et sois l'ange
De tes rois et de ton pays!
Pour eux c'est en toi que j'espère;
L'ange qui va sauver le père
Sera respecté par le fils.

ODETTE.
Son fils, que dites-vous? son fils!

LE DAUPHIN, *en se relevant.*
Je le suis.

ODETTE.
Le dauphin de France!

LE DAUPHIN.
C'est moi.

ODETTE.
Vous, mon maître et seigneur,
C'est vous!... Ah! pauvre fille, et dans mon ignorance
J'aimais... Pour mon amour il n'est plus d'espérance.
(Elle cache sa tête dans ses mains pour étouffer ses sanglots.)

LE DAUPHIN.
En renonçant à mon bonheur,
Je t'aimerai sans espérance.

ODETTE.
Non, je n'ai rien dit: oubliez
Un transport douloureux que je n'ai pu contraindre;
Le dernier cri d'un cœur où l'amour doit s'éteindre
Vient de s'exhaler à vos pieds.
(Elle s'incline.)
En respect cet amour se change,
O mon Dieu, fais que je sois l'ange
De mes rois et de mon pays,
Fais, Dieu puissant en qui j'espère,
Que par les bras mourants du père
Je voie un jour bénir le fils.

ENSEMBLE.

LE DAUPHIN.
Dieu, mets un terme à tant de maux;
Fais que cet ange en qui j'espère
Rende la vie à mon vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux!

ODETTE.
Dieu, mets un terme à tant de maux;
Que ton pouvoir en qui j'espère
Rende la vie à son vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux!

ODETTE.
Mais l'étranger chante victoire;
Prince, à quoi perdez-vous vos jours.

LE DAUPHIN.
Ta voix me réveille, et la gloire
Avec toi sera mes amours.

ODETTE.
N'aimez qu'elle, ô mon maître!

LE DAUPHIN.
On m'a dit qu'une femme
A mes côtés lèverait l'oriflamme,
Et qu'alors je vaincrais toujours.

ODETTE.
Hé bien! je serai cette femme!

LE DAUPHIN.
Quel qu'en soit le danger pour moi,
Je veux revoir mon père.

ODETTE.
A Paris?

LE DAUPHIN.
L'entreprise
Réussira.

ODETTE.
Comment?

LE DAUPHIN.
Par toi.

ODETTE.
C'est mon vœu.

LE DAUPHIN.
Si je puis reconquérir le roi,
La France est reconquise.

ENSEMBLE.

LE DAUPHIN.
Dieu, mets un terme à tant de maux;
Fais que cet ange en qui j'espère
Rende la vie à mon vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

ODETTE.
Dieu, mets un terme à tant de maux;
Que ton pouvoir en qui j'espère
Rende la vie à son vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

(On entend le bruit du cor dans le lointain.)

ODETTE.
Écoutez... malheureuse! ah! c'est moi qui vous livre.

LE DAUPHIN.
A qui donc?

ODETTE.
Aux Anglais.

LE DAUPHIN.
Que dis-tu?

ODETTE.
Les voici.

LE DAUPHIN.
Plutôt cesser de vivre
Que dans leurs mains tomber ici.

ODETTE.
Ne sortez pas.

LE DAUPHIN.
La nuit est sombre,
Et ces bois pourront me cacher.

ODETTE.
Non, j'entends des chevaux le galop s'approcher:
Et le cor de plus près a retenti dans l'ombre.

LE DAUPHIN, *s'élançant vers la porte.*
Je veux...

ODETTE, *qui se jette au-devant de lui.*
Si vous sortez, croyez-en ma terreur,
Vous êtes mort...

LE DAUPHIN.
Qu'importe?

ODETTE.
Ou captif.

LE DAUPHIN.
O fureur!
Quoi, plus d'espoir!

ODETTE.
Un seul peut-être.

LE DAUPHIN.
Lequel?

ODETTE.
Oui, par cette fenêtre
Qui domine les eaux, vous leur échapperez.

LE DAUPHIN.
Mon salut sera ton ouvrage.

ODETTE.
Fixez bien cette écharpe où vous vous suspendrez.

LE DAUPHIN.
Ne crains rien.

ODETTE.

Pour vos jours sacrés
Je crains tout.

LE DAUPHIN.

Votre barque?...

ODETTE.

Attend près du rivage.

LE DAUPHIN.

Que Dieu
Veille sur ton innocence,
Ma seconde providence,
Adieu!

ODETTE.

Il fuit, l'onde l'emporte.

LE DAUPHIN, *en dehors.*

Adieu!

ODETTE, *à genoux, et avec un transport de joie.*

Que Dieu
Vous dérobe à leur vengeance;
Du trône auguste espérance,
Adieu!

(La porte du fond s'ouvre, Bedfort et les Anglais se précipitent sur la scène. La toile tombe.)



ACTE DEUXIÈME

(Un salon éblouissant de lumière à l'hôtel Saint-Paul. Isabelle de Bavière, Bedfort et la cour sont assis. Un orchestre est disposé sur un des côtés du théâtre. Des chanteurs et des chanteuses, leur papier à la main, viennent d'exécuter un morceau que l'orchestre achève. On se lève pour les féliciter.)

SCÈNE I.

ISABELLE DE BAVIÈRE, LE DUC DE BEDFORT, SEIGNEURS ANGLAIS ET FRANÇAIS, DAMES DE LA COUR, CHANTEURS, CHANTEUSES, ETC., ETC.

CHOEUR.

Gloire au maître, gloire aux chanteurs!
Art divin, céleste harmonie!
A des accords plus enchanteurs
Jamais la voix ne s'est unie.

ISABELLE, *bas, à Bedfort.*

Mylord, lisez cet acte entre nous arrêté.
A votre jeune maître il transmet la couronne
D'un fils ingrat, pour lui déshérité.

BEDFORT, *de même, à Isabelle.*

Les droits qu'il nous transmet, c'est à vous qu'il les [donne:
A vous le pouvoir tout entier!

ISABELLE, *aux musiciens.*

Vous vous taisez, on vous écoute encore;
Chantez la villanelle où notre Alain Chartier
Compare l'enfance à l'aurore.

LE CHOEUR.

Silence! ils vont chanter encore.

VILLANELLE.

Quand le soleil
Montre en riant
Son front vermeil
A l'orient,

Les champs, les cieux
Lui font accueil,
Et tout joyeux
Quittent leur deuil;

Tiède frisson
Passe dans l'air;
Chaque buisson
Chante son air;

Et jour qui luit
Rit sur les fleurs,
Où de la nuit
Brillent les pleurs.

La joie ainsi
Va triomphant
Du noir souci
Chez un enfant.

Aube d'été
Moins a d'attrait
Que sa gaîté
Qui reparaît;

Du mal passé
Ne se souvient;
Ombre a cessé
Et jour revient;

Comme les fleurs
L'enfant joyeux
Rit, quand les pleurs
Sont dans ses yeux.

ISABELLE.

Les doux sons! l'aimable peinture!
Vos accents m'ont ravie.

(Bas à Bedfort.)

Hé bien?

BEDFORT.

A cet acte il ne manque rien
Qu'une royale signature.

ISABELLE.

Il signera ce soir.

BEDFORT.

Acte équitable, humain!
Le royaume par vous redeviendra tranquille!
Et, la couronne au front, le prince anglais, demain,
Entrera dans sa bonne ville.

ISABELLE.

Oui, dès demain.

BEDFORT, *haut.*

Cédez, reine, au désir de tous.
Daignez aussi vous faire entendre.

ISABELLE.

Vous le voulez? Comment nous en défendre?
Nos hôtes bien-aimés ont tout pouvoir sur nous.

(Elle prend un papier de musique et chante.)

L'aube de notre jeune âge
Ressemble à celle du jour;
Chagrin d'enfance et d'amour
Se ressemblent davantage.

L'amant, loin de son doux bien,
Tombe en tristesse profonde :
Pour lui rien n'est plus au monde,
Plus n'est rien.

Sa peine est si douloureuse
Que mourir on le verrait,
Si d'une peine amoureuse
On mourait.

L'aube de notre jeune âge, etc., etc.

Mais de son mal il guérit
Sitôt que revient sa reine;
Il la voit sourire à peine
Qu'il sourit.

Un si doux transport l'oppresse
Que mourir on le verrait,
Si d'une amoureuse ivresse
On mourait.

L'aube de notre jeune âge, etc., etc.

CHOEUR.

Pour charmer les sens et les cœurs
Par une céleste harmonie,
Jamais à des sons enchanteurs,
Voix plus pure ne s'est unie.

ISABELLE.

Au concert succède le bal;
Entre mille beautés choisissez la plus belle,
Chevaliers, cet heureux signal
Ouvre aux plaisirs une lice nouvelle.

BALLET.

(On exécute plusieurs danses du temps; les trois portes du fond s'ouvrent, et l'on voit une table servie avec une splendeur royale. Un maître de cérémonies s'avance; la reine se lève, présente la main à Bedfort, et s'adressant aux seigneurs qui l'environnent.)

Mylords, messieurs, le banquet nous attend.

CHOEUR.

Nuit charmante, où d'ivresse
On change à chaque instant!
Sitôt qu'un plaisir cesse,
Un autre nous attend.

(Tous les convives entrent dans la salle du banquet; les trois portes se referment, et le salon de bal reste désert.)

SCÈNE II.

CHARLES. *Il s'avance à pas lents, les cheveux et les vêtements en désordre.*

J'ai faim !...Que font-ils donc? tout le monde m'oublie?
Odette aussi! D'où vient que le bruit a cessé?
Ils ont craint ma raison; mais plus je suis sensé,
Plus j'ai pitié de la folie.
J'ai chanté comme eux, j'ai dansé,
(Regardant autour de lui.)
Ici, dans ce salon, ici même...
(S'arrêtant devant un portrait de la reine.)
avec elle,
Qui belle et tendre alors...
(Détournant la tête tristement.)
Elle n'est plus que belle,
Je ris, car, ce soir-là, je me faisais un jeu
D'intriguer mainte damoiselle
Que mon masque effrayait un peu.
(Avec épouvante, en s'enfuyant.)
Au feu! sauvez le roi! le roi se meurt; au feu!
Un réseau de feu l'environne!
(Il s'arrête.)
Rien, non, rien! quel danger cause donc votre effroi?
Pourquoi ce cri: Sauvez le roi?
Ici qui donc est roi? personne...
Aujourd'hui, mais alors... je cherche et je ne puis
Me rappeler celui qui portait la couronne.
Je l'ai connu pourtant... il sera mort depuis.
C'est grand'pitié que ce roi, que leur père,
Leur bien-aimé, soit mort si promptement.
Les malheureux riaient en le nommant,
Car sa bonté consolait leur misère.
Ah! s'il vivait, j'irais dire à ce roi :
Je souffre aussi; prenez pitié de moi.

CHOEUR, *en dehors.*

Plus de haine! plus de guerre!
Rivaux pour toujours amis,
Buvons, buvons, à plein verre,
Au bonheur des deux pays.

CHARLES.

Quel bruit!
(Il se dirige vers la salle du banquet, et s'arrête.)
Mais non, je n'ose : elle est là, cette reine.
Son regard tue: un jour que fixé sur le mien
Il me perçait le cœur, je suis mort de ma peine;
Ce roi, c'était moi-même, oui, moi, je m'en souvien.

Quand vous verrez la tombe où je sommeille,
Priez, passants, priez et parlez bas!
On dit toujours : Les morts ne souffrent pas.
Je souffre, moi, sitôt qu'un bruit m'éveille.
Vous qui m'aimiez au temps où j'étais roi;
Je souffre encor : passants, priez pour moi.

(Il tombe assis, et, les coudes appuyés sur la table, il se met à pleurer en cachant sa tête dans ses mains.)

CHOEUR, *en dehors.*

Plus de haine! plus de guerre!
Rivaux, pour toujours amis,
Buvons, buvons, à plein verre,
Au bonheur des deux pays!

SCÈNE III.

CHARLES, ODETTE.

ODETTE, *à part.*

C'est lui!... toujours pleurant!... mais sa douleur amère
En m'écoutant s'adoucira,
S'il comprend que demain, au jardin de mon père,
Le Dauphin, que je quitte, en secret l'attendra.
(Au roi.)
Sire!... Il ne m'entend point!... Sire, c'est votre Odette,
Parlez-lui.

CHARLES.

La tombe est muette.
Les morts ne parlent pas.

ODETTE, *qui s'approche et place sa main sur le cœur du roi.*

Ce cœur bat, il regrette
Quelqu'un que vous aimez.

CHARLES.

Non, les morts n'aiment rien.

ODETTE.

Votre jeune et vaillant soutien,
Qui vous chérit plus que lui-même.

CHARLES.

Les morts, personne ne les aime.
Quelques larmes sur eux! et puis dormez en paix!
Et puis l'oubli.

ODETTE.

Ne pourrai-je jamais
Écarter cette idée!

(A Charles.)

Ah! qu'un ciel sans nuage
Pour les regards est doux! et quelle volupté
De se ranimer sous l'ombrage
A l'air pur de la liberté!

L'automne s'envole si vite!
Demain nous irons, au réveil,
Voir sa dernière marguerite
Fleurir sous son dernier soleil.

CHARLES, *en souriant.*

L'automne s'envole si vite!
Demain nous irons, au réveil,
Voir sa dernière marguerite
Fleurir...

(Retombant dans sa tristesse.)

Mais pour les morts il n'est fleur ni soleil.

ODETTE, *à part.*

Comment donc l'arracher à ce morne sommeil?

(Apercevant des cartes sur la table.)

O bonheur!

(A Charles.)

Regardez.

CHARLES, *se levant.*

Des cartes! ce sont elles,
Les miennes...

ODETTE.

Il renaît.

CHARLES.

Que de ses mains cruelles
La reine vint m'ôter quand je désobéis.

ODETTE.

Le Dauphin, s'il l'eût vu, ne l'aurait pas permis.

CHARLES, *en s'adressant aux cartes.*

Hector, Ogier! mes féaux, mes fidèles,
Votre roi vous retrouve enfin:
Aux armes pour sa cause!

ODETTE.

Imitez le Dauphin.

CHARLES.

Frappez et d'estoc et de taille!

(Divisant les cartes en deux parties.)

Pour nos soldats le rouge, et le noir pour les leurs.

(A Odette.)

Joue avec moi.

ODETTE, *à part.*

D'abord il faut sécher ses pleurs;
Plus tard il m'entendra.

CHARLES, *qui présente à Odette la moitié des cartes.*

Bataille!

ODETTE.

Eh bien, bataille!

DUO.

ODETTE.

A la victoire, où nous courons,
Je guide à travers la poussière
Des Anglais les noirs escadrons:
Sonnez, clairons!

CHARLES.

Moi, les Français, comme aux beaux jours
Où de leur sanglante bannière
Les couleurs triomphaient toujours.
Battez, tambours!

ODETTE, *posant une carte sur la table.*

Ogier!

CHARLES, *qui prend.*

Judith est la plus forte.

ODETTE.

Un dix!

CHARLES.

Un as!

ODETTE.

J'ai du malheur.

CHARLES, *radieux.*

Un contre dix, et je l'emporte!

ODETTE.

Le nombre cède à la valeur.

CHARLES.

Jette un guerrier dans la carrière.

ODETTE.

David!

CHARLES.

Il a le sort d'Ogier:
Pris!

ODETTE.

Votre fureur meurtrière
Aux miens ne fait aucun quartier.

CHARLES

Il faut qu'en pièces je les taille.

ODETTE.

Encore à vous!

CHARLES.

Toujours à moi!

ODETTE.

Non pas!

CHARLES.

C'est vrai: roi contre roi!

ODETTE

Bataille, sire!

CHARLES.

Eh bien, bataille!
Voici le plus beau de mes jours:
Encore un effort héroïque,
Ils sont écrasés pour toujours.
Battez, tambours!

ODETTE, *montrant la dernière carte qui lui reste.*

Voici, de mes noirs escadrons,
Contre vous l'espérance unique;
Mais un effort, et nous vaincrons.
Sonnez, clairons!
(Elle abat sa carte.)
Argine.

CHARLES, *reculant.*

J'ai peur!

ODETTE.

Vous? jamais!

CHARLES, *à voix basse.*

De la reine Argine est l'image:
Je l'ai mise avec les Anglais.

ODETTE

Eh bien!

CHARLES.

Son aspect me présage
Qu'un malheur va fondre sur moi.

ODETTE.

Jouez.

CHARLES.

Je n'ose plus.

ODETTE.

Courage!

CHARLES.

Pour vaincre il me faudrait un roi.

ODETTE.

De votre peur l'Anglais se raille.

CHARLES, *lui montrant sa carte qu'il ne voit que par derrière.*

Je crains de regarder: mais toi,
Regarde.

ODETTE.

Charlemagne!

CHARLES, *qui se lève triomphant.*

A moi!
A moi! j'ai gagné la bataille!

ENSEMBLE.

CHARLES.	ODETTE.
Loin de nous l'étranger!	Il voit fuir l'étranger:
Vieillards, séchez vos larmes:	Si ce n'est qu'un mensonge,
D'Azincourt, par mes armes,	Heureux, du moins en songe
Je viens de vous venger.	Il a cru nous venger.
Victoire à nous! victoire!	Puisse une autre victoire
Couronnons notre gloire	Couvrir son front de gloire
En chassant l'étranger!	En chassant l'étranger!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE DE BAVIÈRE, LE DUC DE BEDFORT.

(Ils entrent et s'arrêtent au fond.)

ISABELLE.

Le roi!

BEDFORT.

Lui-même!

ODETTE, *les apercevant.*

O Ciel!

CHARLES, *parcourant la scène à grands pas.*

Vieillards, séchez vos larmes,
D'Azincourt, par mes armes,
Je viens de vous venger.

ISABELLE.

Sur qui donc? Qu'avez-vous, et que voulez-vous dire?
En face regardez-moi, sire.

CHARLES, *dont la voix baisse par degrés et s'éteint sous le regard de la reine.*

Loin de nous l'étranger!
Victoire à nous, victoire!
Couronnons notre gloire
En chassant...

ISABELLE, *à Odette.*

Laissez-nous.

BEDFORT, *bas, à Isabelle.*

N'hésitez plus, qu'il signe et la France est à vous.
(Le roi s'avance pour aller prendre le bras d'Odette; Isabelle l'arrête, et d'un geste elle ordonne à Odette de s'éloigner.)

SCÈNE V.

ISABELLE, CHARLES, BEDFORT.

CHARLES.

Odette!

ISABELLE.

Il faut m'entendre au nom de votre gloire:
Vous êtes roi

BEDFORT.

Vainqueur.

ISABELLE.

Eh bien! signez la paix
Qui délivre la France.

BEDFORT.

Et la sauve à jamais.

CHARLES *prend la plume que lui présente la reine et la laisse échapper.*

Odette!

ISABELLE, *lui saisissant le bras avec un mouvement d'impatience.*

Signez donc.

CHARLES, *qui relève fièrement la tête.*

Madame.

BEDFORT, *à Isabelle.*

Prenez garde!
Je vois dans son œil irrité
Luire un éclair de royauté,
Et c'est en roi qu'il vous regarde.

ISABELLE.

Ne pourrai-je donc pas vaincre sa volonté?
(Bas, à Bedfort.)
Sa colère se calme.

CHARLES.

Ah! qu'un ciel sans nuage

Pour les regards est doux, et quelle volupté
De se ranimer sous l'ombrage
A l'air pur de la liberté!

ISABELLE.

Vous le pourrez demain.

CHARLES.

Je veux revoir Odette,
Je veux... je veux jouer. D'où vient qu'elle m'a fui?
(Il se lève en écartant la reine, qui l'arrête.)
Laissez-moi.

ISABELLE.

C'est à tort que le roi s'inquiète.
Son Odette, on la lui rendra,
(Passant rapidement près de la table et s'emparant des cartes.)
Et ses cartes aussi.

CHARLES, *vivement.*

Quand?

ISABELLE.

Quand il signera.

CHARLES.

Ne faut-il que mon nom? Eh bien, sans résistance
Je vous le donne; à ce traité,
Quel qu'il soit, je souscris d'avance;
Tout pour Odette et pour la liberté!
(Il signe; Isabelle fait un geste, toute la cour rentre par les trois portes du fond, et Odette par une porte latérale.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ODETTE, TOUTE LA COUR.

(Charles, à qui on a rendu ses cartes, joue sur une table.)

ISABELLE.

La paix, messieurs, la paix! ce grand jour vous l'assure:
Le roi, que désormais deux peuples vont bénir,
Vient de donner sa signature
A l'acte qui doit les unir.

ODETTE.

Est-il possible?

ISABELLE.

Écoutez tous.

LE CHOEUR.

Silence!

BEDFORT, *lisant.*

« Est à jamais déchu des droits de sa naissance
« Charle, autrefois Dauphin, contre nous révolté,
« Et le jeune Lancastre est par nous adopté...

ODETTE, *à part.*

O ciel!

BEDFORT.

« Pour successeur, pour fils, pour roi de France! »

LE CHOEUR.

Paix durable! sainte alliance!

BEDFORT *et* ISABELLE, *à Odette.*

Déshérité!

CHARLES, *qui vient d'arranger le jeu et le présente en riant à Odette.*

Je coupe... à toi!...

ODETTE, *avec désespoir, en laissant tomber les cartes.*

Déshérité!

ACTE TROISIÈME

(Une tente devant la maison de Raymond.)

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, RAYMOND.

CHOEUR D'ÉTUDIANTS, *hors de la scène, dans la maison de Raymond.*

Chantons, verre en main, chantons,
Camarades;
C'est à lui que nous portons
Nos rasades!
A lui, que nous chérissons,
Notre sang dans les batailles,
Comme à lui sur ces futailles
Nos chansons!

LE DAUPHIN.

L'espoir de l'embrasser remplit mes yeux de larmes.

RAYMOND.

Il va venir.

LES ÉTUDIANTS, *en dehors.*

Du vin! du vin!

RAYMOND.

Ces jeunes fous,
Ils vous aiment; pour eux les dangers ont des charmes;
Je veux, sans vous nommer, vous les amener tous,
En m'assurant d'abord que, sur un mot de vous,
Nous les verrons courir aux armes.
(Il rentre dans sa maison.)

SCÈNE II.

LE DAUPHIN, *seul.*

Les joyeux écoliers!... Pourtant combien d'entre eux
Tomberont avant l'âge, abattus par la guerre,
Sans que leur mère en deuil vienne fouler la terre
Où dormiront leurs restes généreux!
Leur mère!... Hélas! ils en ont une;
La mienne aux oppresseurs vend mes droits et mon sang;
Mais un être adoré qui protége l'absent,
Odette, auprès du roi veille sur ma fortune.
Conduit par elle, il va venir.
Au-devant de ses pas en espoir je m'élance,
Et sens mon front d'avance
Se courber sous ses bras levés pour me bénir.

A mon cœur que le sien réponde,
Dans ses bras qu'il me presse enfin;

Il ne sera plus seul au monde,
Je ne serai plus orphelin.
Mais s'il le méconnait, ce proscrit qu'il opprime!...
Ah! je veux sur les siens lever des yeux si doux,
Qu'au feu de leurs regards sa raison se ranime
Quand j'embrasserai ses genoux.
Ce cœur flétri par la tristesse,
A l'amour paternel s'il a pu se fermer,
Je veux, à force de tendresse,
Lui rendre le pouvoir d'aimer.
A mon cœur je veux qu'il réponde.
Il s'ouvre, il me comprend enfin;
Mon père n'est pas seul au monde;
Et je ne suis plus orphelin.

SCÈNE III.

LE DAUPHIN, RAYMOND, LES ÉTUDIANTS.

PLUSIEURS ÉTUDIANTS.

Un ami du Dauphin! Sois notre chef, mon brave;
C'est le désir de tous.

LE DAUPHIN.

Pour tous, même destin!
Plutôt mourir que d'être esclave.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Vive le parti du Dauphin!

UN DES ÉTUDIANTS, *frappant sur l'épaule du prince.*

Tu n'en changeras pas.

RAYMOND.

Vrai Dieu! dès l'origine
Il en était, et j'imagine
Qu'il en sera jusqu'à la fin.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Une rasade encore au succès du Dauphin.

LE DAUPHIN, *élevant son verre.*

A toi, France chérie!
Mourir pour la patrie,
C'est changer notre vie
En immortalité.

TOUS LES ÉTUDIANTS AINSI QUE LE DAUPHIN.

A toi, France chérie!
France, ta voix nous crie:
Sauvez votre patrie
Et votre liberté.

RAYMOND.

Le roi!

LES ÉTUDIANTS.

Le roi!

(Le dauphin se perd dans la foule et entre dans la maison de Raymond.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LE DAUPHIN, CHARLES VI, ODETTE, BOURGEOIS, PEUPLE.

(Le roi arrive, appuyé sur les bras d'Odette; des bourgeois l'environnent; il est précédé par des jeunes filles qui jettent des fleurs sur son passage; tout le monde s'incline.)

CHŒUR.

Grand Dieu, qui rends à la nature
Ses fleurs, ses fruits et sa verdure,
Que ta bonté,
Sur ce front pâle de souffrance,
Fasse refleurir l'espérance,
Et la santé.

CHARLES.

Grand merci, mes enfants!

(A Odette, qui le conduit près d'une table, et le fait asseoir.)

Un repas préparé!

ODETTE.

Pour vous.

UN DES BOURGEOIS. *Il vient se mettre à genoux et pose un plat sur la table.*

Sire, acceptez, c'est offert par ma fille.

UN AUTRE.

Sire, touchez ce vase; il nous sera sacré
Dans tous nos grands jours de famille.

CHARLES.

Odette, chez le pauvre il me fallait venir
Pour qu'on eût de moi souvenir.
Où suis-je ici?

ODETTE.

Chez mon père.

CHARLES.

Il s'appelle?

ODETTE.

Raymond.

CHARLES, *qui cherche dans sa mémoire.*

Raymond!

RAYMOND.

Oui, sire, un vieux soldat...

ODETTE.

Qui fut blessé dans un combat,
En vous sauvant la vie.

CHARLES.

Et pour prix de ton zèle,
Tu n'as rien obtenu?

RAYMOND.

Si fait; un bel emploi,
Grâce à votre bonté.

CHARLES.

Qu'ai-je donc fait pour toi?

ODETTE.

Hier, il fut nommé par le meilleur des maîtres,
Par vous...

CHARLES.

Et par la reine?

ODETTE.

Oui; gardien des caveaux
Où dorment les rois vos ancêtres:
Il veillera sur leurs tombeaux.

CHARLES, *avec tristesse.*

Et sur le mien aussi.

ODETTE.

Vous régnez.

CHARLES.

Qu'il y veille:
Je souffre, hélas! sitôt qu'un bruit m'éveille;

Tu leur diras, en gardant ton vieux roi,
De parler bas, et de prier pour moi!

(Sa tête retombe sur sa poitrine, et il reste absorbé dans une mélancolie profonde. Odette fait signe aux bourgeois et au peuple de respecter la rêverie du roi et de se retirer.)

CHŒUR, *à voix basse.*

Grand Dieu, qui rends à la nature
Ses fleurs, ses fruits et sa verdure,
Que ta bonté
Sur ce front pâle de souffrance,
Fasse refleurir l'espérance
Et la santé.

ODETTE, *bas, à Raymond, pendant qu'ils se retirent*

Qu'il vienne!

RAYMOND.

Que peut sa présence
Sur ce fantôme inanimé?

ODETTE.

Laissons faire le ciel!

(Raymond sort.)

SCÈNE V.

CHARLES, ODETTE.

CHARLES.

Où sont-ils?... Quel silence!
De personne un roi n'est aimé
Regarde comme on m'abandonne!

ODETTE.

Pensez à cet enfant qui dans vos bras jadis
Jouait avec votre couronne;
Et vous ne direz plus en pensant à ce fils :
Je ne suis aimé de personne.

CHARLES.

Un fils! un fils! doux nom qui charme les douleurs!

ODETTE.

Non, vous ne direz plus, inondé de ses pleurs,
Je ne suis aimé de personne.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN.

TRIO.

ODETTE, *en montrant le Dauphin.*

Un infortuné, qu'à vingt ans
Poursuit une injuste colère,
Tend vers vous ses bras suppliants;
Prenez pitié de sa misère.

LE DAUPHIN.

Courbé devant vos cheveux blancs,
C'est un fils qui, dans sa misère,
Tend vers vous ses bras suppliants;
Me reconnaissez-vous, mon père?

CHARLES.

Je suis roi, j'ai des cheveux blancs,
Il a raison de me nommer son père :
Tous mes sujets sont mes enfants.

ODETTE.

Mais, lui, c'est le Dauphin!

LE DAUPHIN.

Je suis Charles de France.

CHARLES.

Pauvre jeune homme, avec cet air si doux,
Se peut-il qu'il soit en démence?
C'est moi qui suis Charles de France.

ODETTE.

Hélas!

CHARLES.

De moi que voulez-vous!

LE DAUPHIN.

Je n'ai plus d'espoir.

CHARLES.

A votre âge!
Contez-moi vos malheurs.

LE DAUPHIN.

Ma mère m'a chassé.

CHARLES.

La cruelle.

ODETTE.

Et son héritage,
Aux étrangers, il a passé.

CHARLES.

Votre père est donc mort?

LE DAUPHIN.

Non.

CHARLES.

Il vous abandonne!
Plus coupable qu'elle...

LE DAUPHIN.

Arrêtez!
On le trompe, et je lui pardonne.

CHARLES.

Son cœur vous reviendra, car vous le méritez.
(A Odette.)
Ah! que n'est-il mon fils!

ODETTE.

Mais il l'est.

CHARLES, *avec émotion.*

Lui!

ODETTE, *à part.*

J'espère.

CHARLES.

Lui!

LE DAUPHIN.

Votre fils vers vous tend ses bras suppliants.

CHARLES.

Il a dit vrai, je suis son père!...

ODETTE *et* LE DAUPHIN.

Sois béni, Dieu puissant!

CHARLES.

Oui, je suis votre père...
Tous mes sujets sont mes enfants.

ENSEMBLE.

LE DAUPHIN.

O douleur! mon courage expire;
Sans perdre sur moi tout empire,
Puis-je encor l'entendre et le voir?
Puis-je, quand le bonheur m'oppresse,
Passer de ce comble d'ivresse
A cet excès de désespoir?

CHARLES.

O bonheur! je cède à l'empire
Des doux sentiments qu'il m'inspire;
Sur mon cœur d'où vient son pouvoir?
Je m'attendris à sa tristesse,
Et le charme de ma vieillesse
Serait de lui rendre l'espoir.

ODETTE.

O douleur! son courage expire;
Sans perdre sur lui tout empire,
Peut-il et l'entendre et le voir?
Peut-il, quand le bonheur l'oppresse,
Passer de ce comble d'ivresse
A cet excès de désespoir!

LE DAUPHIN, *avec découragement, à Odette.*

Adieu!

ODETTE.

Restez.

CHARLES, *à Odette.*

Je ne veux pas qu'il pleure

ODETTE.

Loin de vous il va s'exiler.

CHARLES.

Que puis-je pour le consoler?

ODETTE.

L'embrasser.

LE DAUPHIN.

Me bénir; et lorsque viendra l'heure
Où pour vous je dois m'immoler,
Qu'au moins par vous béni je meure.
(Tombant à genoux.)
Je sens mes genoux défaillir.

ODETTE.

Abaissez sur son front votre main paternelle.
(Le Dauphin saisit la main du roi, qu'il baise avec transport.)

CHARLES.

Où suis-je?... doux baiser!... il me fait tressaillir;
Et mon âme se renouvelle.

ODETTE, *qui passe les bras du roi autour du cou du prince.*

Ah! regardez-le bien!

CHARLES.

Attends... je me rappelle...
J'avais un fils que j'ai perdu;
(Écartant les cheveux du Dauphin.)
Ces traits étaient les siens.

ODETTE.

Oui, les siens.

CHARLES.

Qu'il me parle.
Dieu, si c'était sa voix!

LE DAUPHIN.

Mon père!

CHARLES.

Encore, ah! parle!

LE DAUPHIN.

Mon père!

CHARLES.

C'est bien lui! sa voix m'a répondu...

LE DAUPHIN.

Mon père!

CHARLES.

C'est mon fils, mon bien-aimé, mon Charle,
O mon Charles, tu m'es rendu!

ENSEMBLE.

CHARLES.

Quel jour nouveau m'éclaire!
Une main tutélaire
M'arrache mon bandeau.
O réveil plein de charmes!
Je renais sous tes larmes,
Et sors de mon tombeau.

LE DAUPHIN.

De vos yeux, qu'elle éclaire,
Une main tutélaire
Déchire le bandeau.
O réveil plein de charmes!
Mon père sous mes larmes
Est sorti du tombeau.

ODETTE.

De vos yeux, qu'elle éclaire,
Une main tutélaire
Déchire le bandeau.
O réveil plein de charmes!
Renaissant sous nos larmes
Vous sortez du tombeau.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

(On entend un appel de trompette.)

CHARLES.

Quel est ce bruit?

RAYMOND.

On vient de la part de la reine.

CHARLES.

Que veut-elle donc?

RAYMOND.

Qu'à l'instant,
Sire, à l'hôtel Saint-Paul Odette vous ramène
Pour la fête qui vous attend.

CHARLES.

Une fête, aujourd'hui! je ne puis te comprendre.

RAYMOND.

Fête maudite, et qui fera répandre
Des pleurs de rage à ceux qui la verront!
En roi de France au palais va descendre
Le prince anglais; votre couronne au front,
Sur les degrés vous le recevrez, sire,
En l'embrassant, aux yeux du peuple entier,
Et votre voix s'élèvera pour dire:
Respect à lui! voici mon héritier.

CHARLES, *se jetant dans les bras du Dauphin.*

Mon héritier, mon fils, c'est toi, Charles!

ODETTE.

Silence!
De leur triomphe passager
Il faut supporter l'insolence

CHARLES.

Et pourquoi?

LE DAUPHIN.

Pour vous en venger,

QUATUOR.

ENSEMBLE.

Dieu puissant, favorise
Notre sainte entreprise,
Inspire-nous, et brise
Les fers du prisonnier;
Si la France t'est chère,
Aux enfants rends leur père,
Et que de leur misère
Ce jour soit le dernier.

LE DAUPHIN.

Oui, sire, un jour encore!
Et, trompant les Anglais,
Je puis avant l'aurore
M'introduire au palais.

ODETTE.

Un chevalier fidèle,
Qui veille cette nuit,
Ouvrira la tourelle
Quand sonnera minuit.

LE DAUPHIN.

Au pied des murs j'arrive,
Et trois fois sur la rive
Du cor la voix plaintive
Retentit jusqu'à vous;
Que dans la nuit profonde
Odette me seconde,
Qu'un signal me réponde,
Je suis à vos genoux.

ODETTE.

S'il peut tout entreprendre,
Ma voix lui fait entendre
Cet air naïf et tendre
Que souvent j'ai chanté;
Dans vos bras en silence,
Palpitant d'espérance,
Il vole, et sa présence
Vous rend la liberté.

RAYMOND

D'une course rapide
Vers Dunois je vous guide,
Son armée intrépide
Enfin vous voit unis.

CHARLES

Alors que l'Anglais tremble.

LE DAUPHIN.

C'est Dieu qui nous rassemble.

ODETTE.

Et nous crions ensemble...

TOUS.

Montjoie et saint Denis!

ENSEMBLE.

Oui, la patrie est fière
De marcher tout entière
Sous la noble bannière
Qui nous/vous voit réunis.
Alors que l'Anglais tremble!
C'est Dieu qui nous rassemble,
Et nous crions ensemble:
Montjoie et saint Denis!

(Ils sortent.)

(Le théâtre change et représente le vieux Paris éclairé par un brillant soleil d'automne. On voit sur un des côtés l'hôtel Saint-Paul, dont le péristyle est élevé de quelques degrés.)

SCÈNE VIII.

PEUPLE, SOLDATS ANGLAIS (*plus tard*), *sur les marches de l'hôtel Saint-Paul;* ISABELLE DE BAVIÈRE, CHARLES VI, ODETTE.

CHOEUR DES ANGLAIS.

Jour d'allégresse! auguste fête!
Gloire à notre maître et seigneur,
Qui, sa double couronne en tête,
De deux peuples fait le bonheur!

CHANT DU PEUPLE.

Pompe de deuil, lugubre fête,
Qui mêle leur joie à nos pleurs!
La couronne de France en tête,
Leur maître insulte à nos malheurs

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, *accourant.*

Les voici! les voici!

(Le cortége qui précède Bedfort commence à se déployer au fond dans tout son appareil.)

ISABELLE, *à Charles.*

Regardez ce cortége.

ODETTE, *bas.*

Souriez en le regardant.

CHARLES, *bas, à Odette*

Il s'accomplira donc, cet acte sacrilége
Sans qu'un seul bras...

ODETTE.

Soyez prudent,
Au nom du ciel, qui nous protége

ISABELLE, *à Charles.*

Voyez le soleil éclairer
Le léopard qui marche sans colère
Près des lis.

CHARLES, *bas, à Odette*

Pour les dévorer.

ODETTE, *de même, à Charles.*

Calmez votre juste colère.

CHARLES.

Passe, mais passe donc, insolente bannière
Ou mes mains vont te déchirer!

CHOEUR DES ANGLAIS.

Jour d'allégresse! auguste fête! etc., etc.

CHOEUR DU PEUPLE.

Pompe de deuil, lugubre fête, etc., etc.

(Le jeune Lancastre et Bedfort paraissent à cheval, précédés de leurs pages et de leurs écuyers.)

ISABELLE, *à Charles.*

Qu'il est beau, cet enfant!

CHARLES, *à Odette.*

C'est un Anglais.

ODETTE.

Silence !

ISABELLE, *à Charles.*

En lui tendant les bras, vers son père il s'avance.

BEDFORT, *présentant à Charles le jeune Lancastre.*

Donnez-lui le baiser de paix ;
Vous avez sur son front placé ce diadème.

CHARLES.

Moi ! moi !

BEDFORT.

C'est l'héritier, préféré par vous-même,
Qui doit régner un jour...

CHARLES, *hors de lui.*

Jamais !

(A Bedfort.)

Ma couronne en votre puissance...
Mon pied plutôt l'écrasera.

ISABELLE.

O surprise !

BEDFORT.

O fureur !

ODETTE, *entourant le roi de ses bras.*

Sire !...

CHARLES, *qui la repousse, arrache la couronne du front de l'enfant, et la foule aux pieds.*

Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE.

Vive Charle ! au roi la puissance !
C'est à lui d'imposer sa loi.
Vive le roi ! vive la France !
Noël ! noël ! vive le roi !

ENSEMBLE.

CHARLES, *à Isabelle.*

Tout doit fléchir sous ma puissance !
Superbes, tremblez devant moi ;
Seul encor je commande en France,
Et seul en France je suis roi.

ISABELLE, *à Charles.*

Vous insultez à leur puissance
En pensant ne braver que moi ;
Vous avez cru sauver la France,
Que vous perdez avec son roi.

ODETTE.

Qu'a-t-il fait? Contre leur vengeance
Il n'a plus d'autre appui que moi ;
Mais je veux mourir pour la France,
Ou sauver la France et son roi.

BEDFORT *et les* ANGLAIS.

Vengeance ! on nous trompait ! vengeance !
De nous ils recevront la loi ;

(En montrant l'enfant.)

Voici pour nous le roi de France ;
Ils n'auront jamais d'autre roi.

(La foule se précipite vers Charles. Sur un signe de Bedfort, les soldats anglais se forment en bataille ; ils abaissent leurs piques, et s'élancent pour repousser le peuple.)

ACTE QUATRIÈME

(La chambre à coucher du roi.)

SCÈNE I.

ODETTE.

Sous leur sceptre de fer ils ont tout comprimé ;
Leurs armes ont fait fuir un peuple désarmé,
Dont le sang coulait sans vengeance.
Dans ce palais, où veille le soupçon,
N'as-tu, roi prisonnier, recouvré ta raison
Que pour mieux sentir ta souffrance?
Non, ton fils brisera tes fers en t'embrassant ;
Tout est prêt ; contre toi leurs fureurs seront vaines,
Tant que mon cœur battra de l'amour qu'il ressent ;
Tant qu'un reste de sang
Coulera dans mes veines.

Mais, hélas ! que m'ont révélé,
Cette nuit, mes songes funèbres,
Et que m'a dit dans les ténèbres
La voix sainte qui m'a parlé?

(Elle se courbe comme si elle entendait la parole de Dieu, et finit par tomber à genoux.)

« Humble fille des champs, ton heure vient ; commence
« L'œuvre qu'une autre accomplira ;
« Sauve-le, cet amant qui de l'indifférence
« A l'oubli pour toi passera.
« Cette destinée est la tienne :
« Mourir après l'avoir sauvé,
« Sans laisser une tombe où ton nom soit gravé,
« Un cœur qui de toi se souvienne. »

(Se relevant avec exaltation.)

Eh bien ! patrie, adieu !
Sur moi, pour que ta flamme
Régénère mon âme,
Descends, souffle de Dieu !
Ta volonté remplie,
Dieu, frappe ! et d'ici-bas
Viens, avant qu'il m'oublie,
M'enlever dans tes bras.

(Apercevant Isabelle qui entre.)

La reine !

SCÈNE II.

ODETTE, ISABELLE *et* BEDFORT, *qui restent d'abord au fond.*

BEDFORT, *avec colère, à la reine.*

Pensez-y, madame, qu'il consente
A réparer l'affront
Dont sa rage impuissante
Osa flétrir ce jeune front.

ISABELLE.

Il va rentrer sous mon empire ;
De sa fureur il est honteux :
Mais s'il faut aujourd'hui que mon pouvoir expire,
Ou sa raison, mon choix n'est pas douteux.

BEDFORT.

Sa raison, dites-vous!

ISABELLE

Je sais ce que je peux.

(A Odette.)

Votre reine, ce soir, vous attendra chez elle
Quand Charle aura fermé les yeux;
A cet ordre soyez fidèle.

ODETTE.

J'obéirai, madame.

ISABELLE.

Allez chercher le roi;
Qu'il vienne.

ODETTE.

S'il refuse?

ISABELLE.

Hé quoi,
Quand c'est la reine qui l'appelle!

ODETTE.

Mais je crains...

ISABELLE.

Dites-lui que je l'attends ici.
Faire attendre Isabelle!
Il n'oserait; allez, qu'il vienne.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES, *qui est entré à la fin de la scène précédente.*

CHARLES.

Le voici!

BEDFORT.

De l'outrage public dont j'ai subi la honte,
Au roi je demande raison.

CHARLES.

Du sang de mes sujets, qu'on répand en mon nom,
A Bedfort je demande compte.

ISABELLE.

Mylord exécutait l'ordre par vous signé.

CHARLES.

Si vous me disiez vrai, je serais trop coupable;
Non, jamais cette main...

ISABELLE, *lui présentant un papier.*

Lisez donc.

CHARLES, *après y avoir jeté les yeux.*

Indigné
Qu'on m'ait surpris cet acte abominable,
Je le déchire.

ISABELLE.

Vous!

BEDFORT, *qui fait un mouvement vers lui.*

Sire!...

CHARLES, *l'arrêtant du geste.*

N'avancez pas,
Si vous faisiez un pas,

(Brûlant le papier à la flamme de la lampe.)

Au feu vengeur qui les réduit en cendre,
Si vous osiez disputer ces lambeaux,
Tous mes aïeux pour me défendre
S'élanceraient de leurs tombeaux.

BEDFORT.

Vous préférez la guerre à la paix!

ISABELLE.

Quel delire!
En poussant la France aux combats,
Votre raison, l'avez-vous, sire?

CHARLES.

Ma raison! je ne l'avais pas
Quand jadis, vous croyant sincère,
Bedfort, je vous tendis les bras;

(A Isabelle.)

Quand je vous crus, à vous, des entrailles de mère,
Ma raison, je ne l'avais pas.
Je n'étais roi ni père, et je suis l'un et l'autre:

(A Bedfort.) (A Isabelle.)

Je maudis votre nom, et je maudis le vôtre;
Je n'attends plus de toi, traître, que trahison;
Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice;
J'appelle sur vous deux l'éternelle justice:
Vous voyez que j'ai ma raison.

ISABELLE, *à part.*

Tu la perdras bientôt.

BEDFORT.

Que le roi réfléchisse....

CHARLES.

Sortez!

BEDFORT.

Ou dès demain...

CHARLES.

Sortez!

(S'avançant sur eux, le doigt levé, et les faisant reculer devant lui.

Pour punir l'insolence,
Dieu marche à mes côtés:
Sortez de ma présence,
Sortez tous deux, sortez!

SCÈNE IV.

CHARLES, ODETTE.

CHARLES.

Mon fils, quand viendra-t-il?

ODETTE.

Qu'avez-vous fait?

CHARLES.

Qu'importe?
Parle-moi de mon fils.

ODETTE.

Il viendra, mais plus tard.

CHARLES.

J'aspire au moment du départ,
L'espoir dans ses bras me transporte;
Je pourrai donc le suivre et toujours et partout.

ODETTE.

Ah! calmez une ardeur qui vous serait funeste.

CHARLES.

Je suis fort, je le sens, ma mémoire l'atteste :
Vois si je me souviens de tout?
Trois sons de cor.

ODETTE.

Après?

CHARLES.

Toi, de cette fenêtre,
Tu chantes...

ODETTE.

Bien!

CHARLES.

Cet air simple et champêtre...

ODETTE.

Que vous aimez.

CHARLES.

Il vient; je cours sous ses drapeaux.

ODETTE.

A la fatigue du voyage
Préparez-vous par le repos,
Et pour que le sommeil ferme votre paupière,
Votre air chéri, je vais vous le chanter.

CHARLES.

Au ciel, j'ai pour mon peuple adressé ma prière,
Plus calme je peux l'écouter.
(Il va s'étendre sur son lit.)
Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce, berce, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

ODETTE.

Chaque soir, Jeanne sur la plage
Donnait rendez-vous au beau page
Qu'elle adorait.
En l'attendant, Jeanne la blonde
Mêlait sa voix au bruit de l'onde
Et murmurait :
« Viens me rejoindre sur la rive,
« Si du rendez-vous où j'arrive
« Tu te souviens. »
Et dans la nuit l'écho fidèle,
Qui semblait l'appeler comme elle,
Disait : Viens, viens!

CHARLES, *comme en rêvant.*

Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce encore, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

ODETTE.

Mais bientôt Jeanne sur la plage
Attendit en vain le beau page
Qu'elle adorait.
Au bord des flots, Jeanne la blonde
Mêlait ses larmes à leur onde,
Et murmurait :
« Ne viens plus, toi qui m'as trahie,
« Ne viens plus, de ta perfidie
« Je me souviens. »
Au fond du cœur que disait-elle?
Je ne sais; mais l'écho fidèle
Disait : Viens! viens!
(A part, après s'être assurée que le roi dort.)
Hâtons-nous d'obéir à la reine Isabelle;
Je cours et je reviens.
(Elle s'approche encore du lit et sort sur la pointe du pied en chantant à voix basse.)
Au fond du cœur que disait-elle?
Je ne sais; mais l'écho fidèle
Disait : Viens! viens!

SCÈNE V.

CHARLES, *d'abord seul, puis l'homme de la forêt du Mans;* JEAN-SANS-PEUR, LOUIS D'ORLÉANS, CLISSON.

CHARLES, *qui se soulève doucement pour voir si Odette est partie.*

Pauvre Odette! en pensant qu'au repos je me livre,
Elle reposera; va, dors : tu peux dormir.
Dieu, quand on a passé tant de nuits à gémir,
Affranchi de ses maux, qu'il est doux de revivre!
Oh! de notre immortalité
Divin garant, raison sublime,
A tes rayons je me ranime
Pour sentir ma félicité.
Sur moi tu brilles sans nuage;
Ton éclat m'inonde, et je nage
Dans un torrent de volupté.
Qu'ai-je entendu?... Quels lugubres murmures!...
Mes sens m'avaient trompé... Non, des gémissements
Se mêlent par moments
Au sourd cliquetis des armures.
(Un des panneaux de la boiserie a glissé sur lui-même et laisse voir une immense galerie, où des formes hideuses, et des spectres traînant des chaînes, sont à peine éclairés par une lumière fantastique.)

CHARLES.

O funèbres lueurs! que vois-je à leur clarté?...
D'effrayantes figures
Se meuvent dans l'obscurité!

CHOEUR.

Tremble, la tombe s'ouvre :
La mort qu'elle découvre
A tes regards en sort;
Et les pâles fantômes
Désertent ses royaumes
Pour t'annoncer ton sort.

CHARLES, *qui s'est élancé de son lit.*

Où suis-je?

L'HOMME DE LA FORÊT DU MANS, *s'avançant tout à coup vers lui.*

Ose un instant me regarder en face?
Eh bien! me reconnais-tu, roi?

CHARLES.

Non, non; mais ton aspect me glace.

L'HOMME DE LA FORÊT.

De la forêt du Mans te souviens-tu?

CHARLES.

C'est toi!
C'est bien toi!... Que ma tête alors était brûlante!
Elle brûle...

L'HOMME DE LA FORÊT.

J'ai dit que le fer, le poison,
Sèmeraient sur tes pas le deuil et l'épouvante.

CHARLES.

Fuis, spectre!

L'HOMME DE LA FORÊT.

Je l'ai dit.

CHARLES, *avec égarement.*

Ma raison! ma raison!

L'HOMME DE LA FORÊT.

Roi, j'ai dit vrai.

(Montrant trois fantômes qui s'approchent de Charles à pas lents.)

Regarde, c'est Clisson,
Qui tend vers toi sa main sanglante;
Louis, ton oncle, et Jean-sans-Peur.

CHARLES.

Mes cheveux sur mon front se dressent de stupeur!

CHOEUR.

Tremble, la tombe s'ouvre :
La mort, qu'elle découvre,
A tes regards en sort,
Et les pâles fantômes
Désertent ses royaumes
Pour t'annoncer ton sort!

CHARLES.

Quel est-il donc?... Je touche à mon heure suprême?...

L'HOMME DE LA FORÊT.

Ils tombèrent tous trois assassinés jadis.

CHARLES.

Eh bien!

L'HOMME DE LA FORÊT.

Tu périras de même.

CHARLES.

Grâce!

LES TROIS FANTÔMES.

Tu périras de même.

CHARLES.

Qui doit m'assassiner?

LES TROIS FANTÔMES, *l'un après l'autre, en étendant les bras vers lui.*

Ton fils! ton fils! ton fils!

CHARLES.

Mon fils! ô fureur! quoi, mon fils!

LE CHOEUR.

Maudis ce perfide
Qui veut t'immoler :
Mort au parricide!

CHARLES, *agité d'une démence furieuse.*

Frappez ce perfide
Qui veut m'immoler :
Mort au parricide!

LE CHOEUR.

Mort au parricide!

CHARLES.

Son sang doit couler.

LE CHOEUR, *en s'enfuyant.*

Mort au parricide!
Son sang doit couler.

(Tout disparaît, et la boiserie se referme.)

SCÈNE VI.

CHARLES, *puis* ODETTE, ISABELLE, BEDFORT, SEIGNEURS ET CHEVALIERS.

CHARLES.

A moi! sauvez mes jours... accourez tous... des armes!
Ces spectres, chassez-les! ils sont là tous les trois...
Là! là! les voyez-vous?

ODETTE.

Ah! calmez vos alarmes.

ISABELLE, *bas, à Bedfort.*

Que vous avais-je dit?

CHARLES.

Chassez-les donc! des armes!
Frappez.

ODETTE.

Reconnaissez ma voix;
Ils n'y sont plus.

CHARLES.

Mais lui, c'est lui que je redoute:
Il veut m'assassiner.

ISABELLE.

Qui?

CHARLES.

Mon fils. Je les crois;
Ils l'ont dit.

ODETTE.

Votre fils!

ISABELLE, *à Charles.*

Que faites-vous?

CHARLES.

J'écoute:
Le cor, pour l'annoncer, doit retentir trois fois.

ODETTE, *à part.*

Ciel!

BEDFORT.

Que dit-il?

ODETTE, *à Charles.*

Quittez ce lieu funeste;
Venez.

(Un premier signal se fait entendre.)

CHARLES.

Hé bien, l'avez-vous entendu?

ODETTE, *qui cherche à l'entraîner avec une sorte de violence.*

Venez, sire.

ISABELLE.

Je veux qu'il reste.

CHARLES.

Encore! encore!

ODETTE.

Il est perdu.

BEDFORT, *à Isabelle.*

Dirait-il vrai?

CHARLES.

Que du traître on s'empare.

ODETTE.

De votre Charle!

ISABELLE.

Et comment?

CHARLES.

Il viendra
Lorsqu'au signal Odette répondra.
(A Odette.)
Chante.

ODETTE.

La terreur vous égare.
(A Isabelle.)
Madame, il n'a plus sa raison.

ISABELLE.

N'importe, chantez.

ODETTE.

Non.

CHARLES.

Tu m'obéiras.

ODETTE.

Non.
De ce palais qu'on me bannisse;
Qu'on me foule aux pieds; que ce bras
Sous son courroux m'anéantisse;
Non, non, je n'obéirai pas.

CHARLES.

Eh bien! donc, je te fais justice:
Je te chasse.

ODETTE.

Vous me chassez!
Vous!

ISABELLE.

Mais quel est ce chant?

CHARLES, *qui rappelle ses souvenirs.*

Viens!... viens!...

ISABELLE, *vivement.*

Ah! je le sais:
(Elle s'élance vers la fenêtre.)
Viens me rejoindre sur la rive,
Si du rendez-vous où j'arrive
Tu te souviens.
Et dans la nuit l'écho fidèle
Qui semblait l'appeler, comme elle
Disait: Viens, viens.

ODETTE, *à voix basse, pendant qu'Isabelle chante.*

Son fils sera donc sa victime?

CHARLES.

Il viendra; c'est l'heure du crime;
Il s'en souvient.

LE CHOEUR, *aussi à voix basse.*

Écoutons!...

ODETTE.

Attente mortelle!

CHARLES.

A son affreux dessein fidèle,
Il vient, il vient.

ODETTE, BEDFORT ET LE CHOEUR.

Trompé par la voix qui l'appelle,
Il vient, il vient!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, *qui s'élance vers le roi les bras ouverts.*

Mon père!

ISABELLE ET BEDFORT, *avec un cri de triomphe.*

Le Dauphin!

ODETTE, *douloureusement.*

Son fils!

CHARLES, *furieux.*

Je vous le livre.
(Sur un signe d'Isabelle, les chevaliers entourent le Dauphin, et le désarment.)

LE DAUPHIN.

J'étais trahi!

CHARLES.

Frappez mon assassin.

LE DAUPHIN.

Moi, vouloir vous percer le sein!
Pour vous sauver, je cesserais de vivre.

CHARLES.

Frappez, frappez mon assassin.

LE DAUPHIN.

Dans l'ombre il s'est passé quelque horrible mystère:
(Montrant la reine et Bedfort.)
O toi, qui sais ce qu'ils ont fait,
Un jour, vengeur divin des crimes de la terre,
Écrase-les sous leur forfait.

ODETTE.

Tonne, vengeur divin des crimes de la terre,
Écrase-les sous leur forfait.

ENSEMBLE

CHARLES.

Frappez ce perfide
Qui veut m'immoler;
Mort au parricide!
Son sang doit couler.

ENSEMBLE.

ODETTE ET LE DAUPHIN.	ISABELLE, BEDFORT, LE CHOEUR.
O complot perfide!	Leur complot perfide
O roi malheureux!	Les perd tous les deux;
Que leur parricide	Que leur parricide
Retombe sur eux.	Retombe sur eux.

ACTE CINQUIÈME

(Un site agreste au bord de la Seine. Des feux sont allumés; il fait nuit.)

SCÈNE I.

DUNOIS, TANGUY DUCHATEL, *puis* LAHIRE *et* SAINTRAILLES; *des chevaliers et des hommes d'armes forment différents groupes; les uns marchent, les autres se tiennent debout ou assis autour des feux.*

UN SOLDAT, *à ses camarades qui l'entourent.*

A minuit,
Le seigneur de Nivelle
Me mit en sentinelle,
Et s'en alla sans bruit
Souper avec la belle
Qui m'attendait chez elle,
A minuit.

LE CHOEUR.

A minuit?

LE SOLDAT.

A minuit.

Si ta belle
Est sans foi,
Sentinelle,
Garde à toi!

LES RONDES DE NUIT, *dont les cris se répondent et se perdent dans le lointain.*

Sentinelle,
Garde à toi,
Garde à toi!...

TANGUY DUCHATEL.

Dunois, personne encor?

DUNOIS.

Personne.

TANGUY DUCHATEL.

L'entreprise
Pour le Dauphin m'alarme.

DUNOIS.

Il sauvera le roi,
Cher Tanguy, Dieu le favorise.

LE SOLDAT.

A minuit,
Fut-elle ou non fidèle?
Demandez à la belle;
Quant à moi, chaque nuit
Le seigneur de Nivelle
Me mit en sentinelle
A minuit.

LE CHOEUR.

A minuit?

LE SOLDAT.

A minuit.

Si ta belle
Est sans foi,
Sentinelle,
Garde à toi!

LE CHOEUR.

Si ta belle
Est sans foi,
Sentinelle,
Garde à toi!

LES RONDES DE NUIT.

Sentinelle,
Garde à toi!
Garde à toi!

TANGUY DUCHATEL, *à Dunois.*

N'ai-je rien entendu?

UNE VOIX, *en dehors de la scène.*

Qui vive?

UNE AUTRE VOIX, *de même.*

Lahire!

LAHIRE, *à Dunois.*

Avant le jour j'arrive.

DUNOIS, *lui serrant la main.*

En chevalier fidèle au rendez-vous.

LAHIRE, *montrant ceux qui l'accompagnent.*

Ces braves m'ont suivi, les autres dans la plaine
Attendent le signal.

DUNOIS.

Comme ceux que j'amène.

TANGUY DUCHATEL.

Et ceux que je conduis.

DUNOIS.

La fortune est pour nous.
Espérons!

UNE VOIX, *de l'autre côté de la scène.*

Qui vive!

UNE AUTRE VOIX.

Saintrailles!

SAINTRAILLES, *en présentant à Dunois et à Tanguy Duchâtel les bourgeois et les étudiants qui suivent.*

Non pas seul : de Paris ces enfants généreux,
Désertant leurs murailles,
Ont rejoint dans la nuit mes escadrons nombreux
Pour tenter avec nous le hasard des batailles.

DUNOIS.

Que nos rangs s'ouvrent donc pour eux.

TANGUY DUCHATEL.

Viens, commande, ô mon roi! que ne peut cette armée,
Par ta présence auguste à combattre animée?

(Tirant son épée.)

Sur ce fer, devant Dieu, jurons
De n'avoir plus l'Anglais pour maître!
Le jurez-vous?

LE CHOEUR.

Nous le jurons.

TANGUY DUCHATEL.

D'être libres!

LE CHOEUR.

Nous le jurons.

TANGUY DUCHATEL.

Il ne faut que du cœur pour l'être :
Vainqueurs ou morts, nous le serons.

LE CHOEUR.

Devant Dieu, nous jurons de l'être :
Vainqueurs ou morts, nous le serons.

TANGUY DUCHATEL.

Quel bruit? est-ce une erreur?...
(Faisant quelques pas vers le fond.)
Non, dans la nuit profonde
Je vois par intervalle, à la lueur des feux,
Une barque glisser sur l'onde.
Elle aborde. O bonheur! courons au-devant d'eux.

TOUS LES CHEVALIERS.

Courons, courons au-devant d'eux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND, ODETTE, *sous un costume plus simple que dans les premiers actes; elle va tristement s'asseoir à l'écart*

TANGUY DUCHATEL.

Raymond!

RAYMOND.

Tout est perdu.

DUNOIS.

Parlez.

RAYMOND.

Dans sa démence
Charle est retombé pour jamais.

TANGUY DUCHATEL.

Et le Dauphin?

RAYMOND.

Prisonnier des Anglais...

TOUS LES CHEVALIERS.

Prisonnier!

RAYMOND.

Dans leurs fers il attend sa sentence;
A Saint-Denis, demain, l'arrêt sera porté;
On y traîne le roi, pour que sa voix proclame
Que son fils par le ciel du trône est rejeté;
Pour qu'à Bedfort il donne l'oriflamme
Avec la royauté

LE CHOEUR

O noble France,
Plus d'étendard pour te guider!
Plus de chef pour te commander!
Plus d'espérance!

ODETTE, *qui se lève et s'avance vers les chevaliers.*

Il en est une encor, Dieu m'inspire : courez
Vers l'abbaye où la sainte bannière
Flotte sur la poussière
Des héros que vous révérez.
Mon père est le gardien de ces demeures sombres
Où tant de morts fameux sont venus s'engloutir;
Elles peuvent cacher des vivants dans leurs ombres,
Et la victoire en peut sortir.
C'est elle
Qui s'adresse à vous par ma voix,
Et sur les cendres de vos rois
L'oriflamme aussi vous appelle :
Partez, courez la conquérir :
L'oriflamme à qui sait mourir
Pour elle!

LE CHOEUR.

Partons, courons la conquérir;
L'oriflamme à qui sait mourir
Pour elle!

(Tous les chevaliers, l'épée à la main, sortent sur les pas d'Odette.)

Le théâtre change et représente l'intérieur de l'église de Saint-Denis. Les trophées, les bannières de la croisade, les drapeaux ennemis pris dans les différentes guerres de la France sont suspendus aux piliers qui soutiennent la voûte. Au milieu de la nef, un portique élevé de quelques marches, et au bas des marches, de chaque côté, les portes des caveaux de Saint-Denis; çà et là, sur le devant du théâtre, plusieurs tombeaux. La longue suite de ces monuments va se perdre jusqu'au fond de l'édifice.

SCÈNE III.

CHARLES, LE DAUPHIN, ISABELLE, BEDFORT, CHEVALIERS ET SOLDATS ANGLAIS, PEUPLE

(L'oriflamme est placée sous le portique.)

CHOEUR DU PEUPLE, *tandis que Charles s'avance soutenu par Isabelle.*

Voici ton heure, ô Providence!
Accomplis sur nous tes desseins!
Il vient, ce vieillard en démence,
Plus pâle que ces marbres saints;
Sois-nous propice, ô Providence!

CHARLES.

Où suis-je?

ISABELLE.

Devant vos aïeux.

CHARLES.

Que veulent-ils de moi?

ISABELLE

Le châtiment d'un traître.

BEDFORT.

D'un meurtrier!

CHARLES, *regardant le Dauphin.*

Qu'il tremble!

LE DAUPHIN.

Innocent à leurs yeux,
Devant eux, sans rougir, leur fils peut comparaître.

CHARLES.

Meurtrier, renonce à tes droits.

LE DAUPHIN.

Sire, je ne le puis, par respect pour vous-même.

CHARLES.

Obéis, ou ces rois,
Dont ton front souillerait le sacré diadème,
Sur ce front avec moi vont lancer l'anathème.

LE DAUPHIN, *aux pieds de Charles.*

Eh bien! je l'attends à genoux :
Quand je devrais, maudit, mourir sur cette terre,
Ou loin du ciel de France, hélas, et loin de tous,
Au fond des prisons d'Angleterre,
J'y veux mourir digne de vous!

CHARLES, *à Bedfort.*

Prends donc cet étendard céleste,
Qui leur fut apporté par l'ange des combats,
Et qu'en le déployant ton bras
De son parti rebelle extermine le reste
Peuple, ton roi le veut!

ODETTE, *s'élançant tout à coup à la tête des chevaliers qui entrent par les deux portes du fond.*

Roi, Dieu ne le veut pas.

SCÈNE IV[1].

LES PRÉCÉDENTS, ODETTE, TANGUY DUCHATEL, DUNOIS, LAHIRE, SAINTRAILLES, RAYMOND, CHEVALIERS, HOMMES D'ARMES.

(Odette franchit les degrés du portique pour s'emparer de l'oriflamme, et disparaît un moment enveloppée par un groupe de soldats ; le peuple effrayé recule ; Bedfort et les Anglais, l'épée à la main, se sont retirés sur un des côtés de la scène.)

CHARLES.

Que vois-je?

BEDFORT ET LES ANGLAIS.

Trahison!

LES CHEVALIERS FRANÇAIS.

Victoire à nous!

(Odette descend les degrés en tenant l'oriflamme qu'elle vient remettre au Dauphin.)

LE DAUPHIN.

C'est elle!

CHARLES.

Odette!

ODETTE.

Aux mains dignes de la porter
Je rends de mon pays la bannière immortelle.

LE DAUPHIN.

Qui viendra me la disputer?

BEDFORT.

A moi, braves Anglais!

LE DAUPHIN.

France, à moi!

CHARLES.

Sacriléges!
N'insultez pas aux divins priviléges
De ces murs par vous profanés :
Voyez se soulever les pierres sépulcrales,
D'où sortent ces morts couronnés!
Tout ce peuple d'ombres royales,
Qui par ma voix vous parle en m'entourant,
Vient de votre avenir dérouler les annales
Aux derniers regards d'un mourant.

CHOEUR.

Respect à ces ombres royales,
A la voix sainte d'un mourant.

CHARLES.

Bedfort, Bedfort, je succombe, et toi-même
Bientôt tu me suivras; je t'ouvre le chemin,
Mais pour te traîner par la main
Au pied du tribunal suprême.
Prêtres, où portez-vous, sans pompe et sans flambeaux,
Le cadavre de cette femme?
Au peuple dont les mains la mettraient en lambeaux
Cachez son corps : à Dieu cacherez-vous son âme?
De la justice humaine on peut la préserver,
En dérobant, la nuit, une tombe pour elle;
La justice éternelle
Saura toujours l'y retrouver.

ISABELLE.

Je tremble, et me soutiens à peine.
A-t-il prononcé mon arrêt?

LE CHOEUR.

La reine! il regardait la reine;
Son œil vengeur la dévorait.

CHARLES.

A l'assaut, chevaliers, suivez la noble fille
Qui brise en les touchant casques et boucliers!
Leurs soldats sous ses coups sont tombés par milliers,
Comme l'épi sous la faucille.
Des fleurs à pleines mains! Chantez, jetez des fleurs.
La couronne du sacre enfin sur l'autel brille.
Chantez... mais non, versez des pleurs.
Cette vierge, elle est désarmée;
Elle disparaît à mes yeux
Dans des torrents de flamme et de fumée...
Anges, pour elle ouvrez les cieux!

(Dans ce moment la clarté devient plus vive, et le soleil semble briller d'une splendeur nouvelle.)

LE CHOEUR.

Quel jour pur l'environne
De son éclat sacré,
Et quel espoir rayonne
Sur son front inspiré!

(On entend le canon retentir dans le lointain.)

CHARLES.

France, réjouis-toi : de ta gloire prochaine
Le premier signal est donné.

LE DAUPHIN.

Deux partis sont aux mains.

BEDFORT.

On combat dans la plaine,
Sous ces murs le bronze a tonné.

CHARLES.

Oui, de Charles l'infortuné

[1] Cette scène a particulièrement subi des changements pour la représentation.

Il annonce les funérailles
Et l'avénement glorieux,
Qui doit à Reims couronner les batailles
De Charles le victorieux!

TOUS LES CHEVALIERS FRANÇAIS.

Tout notre sang dans les batailles
Pour Charles le victorieux.

CHARLES.

Ouvrez vos rangs... O mes aïeux!...
En bénissant mon fils, je vous rejoins... J'expire.

(Il tombe dans les bras de ceux qui l'entourent; le Dauphin se jette sur son corps, qu'il couvre de pleurs.)

DUNOIS.

Le roi n'est plus!

TANGUY DUCHATEL, LES CHEVALIERS ET LE PEUPLE.

Vive le roi!

BEDFORT, *en montrant le Dauphin.*

Qu'il ose donc, ce roi, me disputer l'empire!

LE DAUPHIN, *qui se relève et saisit l'épée d'un des siens.*

Montjoie et saint Denis! Chevaliers, avec moi
Jetez le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra.
Guerre à l'Anglais! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

CHOEUR GÉNÉRAL DES CHEVALIERS ET DU PEUPLE, *qui prêtent serment au Dauphin.*

Jetons le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra.
Vive le roi! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

FIN DE CHARLES VI.




MESSENIENNES



SUR

L'ESPRIT ET LE CARACTÈRE

DES MESSÉNIENNES

C'est une chose digne de remarque, qu'à toutes les époques de son beau talent, M. Casimir Delavigne s'est toujours associé, soit à la pensée librement exprimée, soit aux lointaines espérances de l'opinion populaire, et qu'il n'y a pas une de ses Messéniennes qui ne soit l'écho d'un regret donné au passé, en vue du présent. On peut suivre dans ses vers le chemin qu'a fait l'opinion depuis 1815, car le poëte est aussi historien; mais, pour faire son histoire, il laisse là les petits hommes et les petites choses; il plane sur la France, il saisit cette pensée publique, pensée austère et inflexible, où chacun contribue malgré soi et à son insu.

Dès 1815 il débute dans la carrière par trois MESSÉNIENNES qui répondaient aux impressions du moment. C'était après Waterloo; quoique cette défaite ne fût venue qu'après vingt-cinq ans de victoires, les bons citoyens déploraient que la France fût ainsi mise hors de combat, et que le grand mouvement militaire qui avait remué toute l'Europe, et planté le drapeau tricolore sur toutes les capitales, se terminât par un échec à nos armes. Le poëte alors prit sa lyre, et il chanta les vaincus : au lieu d'aller offrir un encens banal à la nouvelle cour, il se fit le courtisan des braves de la vieille garde, et il flétrit avec amertume ces misérables querelles de parti qui livraient à l'étranger le sol de la France. Dès lors il mérita d'être appelé le poëte national, le poëte de la patrie. Il venait d'exprimer avec sa verve et son enthousiasme de jeune homme des regrets qui étaient au fond de tous les cœurs généreux; il avait fait un acte de courage en se déclarant contre les vainqueurs, dans un temps où il y avait plus de bénéfice à les aimer que de prudence à les haïr.

Quand il vit le Musée dévasté, les barbares mettre le levier sous nos statues, et les emporter comme un butin de guerre, il protesta éloquemment contre ce sauvage abus de la victoire. Comme poëte, il adressa de touchants adieux à ces merveilles des arts, à ces dieux de la Grèce que la fortune exilait de leur patrie adoptive, à ces Muses qui penchaient devant l'ennemi leurs têtes abattues, à ce dieu des Neuf Sœurs, qui ne trouvait pas même un trait pour terrasser ces profanateurs. Comme citoyen, il rappela fièrement aux étrangers qu'ils pouvaient bien emporter des statues, mais qu'ils n'emporteraient pas nos titres de gloire, et qu'il fallait renouveler la face de l'Europe, s'ils voulaient y effacer nos champs de bataille et la trace des pas de nos armées.

Enfin, les étrangers quittèrent la France, et notre sol fut libre; mais déjà les divisions des partis, le choc des ambitions rivales, l'avidité des faux serviteurs, répandaient quelques nuages sur le berceau de nos libertés renaissantes. On s'était vu à la veille d'un démembrement; une carte de partage avait été dressée par les puissances envahissantes, et, si ce n'eût été le vieux respect qu'inspirait la plus glorieuse nation du monde, et la crainte d'une immense réaction, les princes auraient peut-être décidé autour d'une table verte que nous serions traités comme pays de conquête. Eh bien! échappés au danger de cette dernière épreuve, à peine étions-nous maîtres de notre sol que la discorde s'y établissait à la place des étrangers : alors celui qui avait rendu un courageux hommage aux morts de Waterloo, celui qui avait protesté contre la dévastation de nos musées, fit un touchant appel à l'union; celui qui était jeune donna une leçon d'oubli aux vieillards; celui qui sortait à peine des bancs universitaires gourmanda les partis avec une sagesse prématurée; et son dernier adieu aux armées qui évacuaient notre sol fut un hymne à la concorde, qui rend les peuples invincibles.

Les Messéniennes suivantes, où le poëte chante la gloire et les malheurs de Jeanne d'Arc, furent inspirées, ce nous semble, par le même sentiment qui ani-

mait les trois premières, c'est-à-dire par le besoin de protester contre le plus grand de nos revers. Mais, cette fois, il y eut moins d'amertume dans les regrets du poëte : quelques années avaient déjà passé sur cette blessure, et lui avaient ôté ce qu'elle avait de vif et de poignant. Le spectacle de l'enfantement lent et laborieux de nos libertés, les progrès de l'esprit public dans la voie des gouvernements constitutionnels, nos combats de tribune, une nouvelle éloquence politique, dégagée des formes âpres et de l'enflure démagogique des tribuns de 93 ; un sentiment de curiosité et presque d'égoïsme qui concentrait l'attention de la France sur les débats de ses mandataires : toutes ces choses faisaient croire aux esprits les plus sages qu'il n'y avait eu à Waterloo ni vainqueurs ni vaincus, mais seulement un grand homme tombé, et une charte victorieuse. Le poëte comprit parfaitement ce mouvement de l'opinion : aussi n'adressa-t-il pas à l'étranger des imprécations directes et passionnées; il lui rappela seulement notre gloire passée, il évoqua un des plus beaux souvenirs de l'histoire de nos pères, il chanta la mystérieuse héroïne qui avait purgé notre sol de la domination anglaise. Ce n'était plus un appel aux armes, mais une allusion pleine de mélancolie au plus énergique mouvement du vieux peuple de France pour sauver l'indépendance du sol, mais un moyen délicat de nous tenir en haleine, et une leçon cachée pour tempérer dans l'esprit des rois de l'Europe l'ivresse d'une première bataille gagnée contre la France.

Le temps changea, les esprits se modifièrent; en France, le lendemain ne ressemble jamais à la veille. Le poëte se pliait merveilleusement à ces changements de temps, à cette mobilité de l'opinion. Sitôt qu'un pas était fait vers l'avenir, il en était averti; sitôt qu'une pensée généreuse se faisait jour dans cette France si ardente et si expansive, il la recueillait et la popularisait.

Vous souvenez-vous de l'année 1821? Nous sommes si habitués aux grands événements, que cette année-là, qui en fut si pleine, se confond dans notre mémoire avec toutes celles de la restauration. Pourtant, que de choses et que de mouvement dans le monde à cette époque! Naples est étouffée par l'Autriche, après avoir essayé d'un parlement et goûté d'une liberté orageuse et passagère. Le Piémont, travaillé par de jeunes enthousiastes et par le voisinage contagieux de la France et de ses institutions libérales, un jour touche à la liberté, et le lendemain héberge les armées autrichiennes. L'Autriche, cette police permanente des idées constitutionnelles, pousse ses lourds bataillons partout où elle aperçoit l'ombre d'une charte. L'Espagne civilisée cherche à tirer du bourbier l'Espagne monacale, et montre sa constitution écrite à des masses qui ne savent pas lire ; la France, tout occupée des fortunes diverses de la charte de Louis XVIII, dont on fait tour à tour une lettre morte ou une lettre à double sens, paraît se recueillir sous le ministère faible et froid de M. de Richelieu, comme pour se préparer à traverser les six années de M. de Villèle. La politique de l'Angleterre, ici se cache, là se laisse voir, fait son profit du mal comme du bien; et pendant que de petits hommes d'État, réunis en congrès à Laybach, décident que la révolution napolitaine n'a été qu'une émeute, celui qui, du rocher où il était enchaîné, tenait encore le monde en haleine, meurt, faute d'air et d'espace, captif d'un geôlier anglais!

Au bruit de la révolution de Naples, la conspiration du Piémont avait éclaté; or, entre le premier acte et la catastrophe il ne se passa qu'un mois. On n'en sut rien en France, car nous avions alors la censure, cette vie artificielle des mauvais gouvernements. Si j'ai bien consulté les journaux du temps, on leur laissa dire qu'une douzaine d'écoliers de l'université avaient paru au spectacle couverts d'un bonnet rouge, et qu'on avait arrêté plus tard une centaine de têtes folles tentant de la sédition à Alexandrie. Il en coûta quelques sacs de florins à l'Autriche et une ombre de guerre. La *révolte* apaisée et le niveau passé, tout rentra dans le silence.

Vers le même temps, la Grèce, la belle Grèce d'Homère, secouait les chaînes dont elle était chargée depuis trois siècles. Cette terre, où le voyageur cherchait des débris de monuments et non des hommes, commençait à retrouver des générations qui n'avaient pas peur de mourir, et prouvait qu'elle n'était qu'endormie quand on la croyait descendue dans la tombe. Partout des tentatives généreuses, partout du sang versé pour la sainte cause des libertés humaines, partout d'éclatants efforts pour hâter un meilleur avenir, témoignaient hautement que l'heure était arrivée d'une de ces grandes crises où la Providence renouvelle la face des sociétés et ouvre à l'homme des voies nouvelles de perfectionnement. La France, quoique soucieuse alors pour ses propres libertés, sympathisait ouvertement avec une cause pour laquelle tant de braves gens mouraient ailleurs; et pendant que l'autorité s'efforçait de jeter une teinte de ridicule sur des entreprises avortées, et les regardait comme des soulèvements de place publique, qui, n'ayant pas le succès de notre révolution, avaient le tort de paraître la singer, le peuple applaudissait aux tentatives et adoptait les vaincus. C'est que, malgré nos luttes intérieures, l'opinion populaire, forte de l'appui de ses amis et des fautes mêmes de ses ennemis, sûre que la liberté briserait à la fin les entraves qui gênaient son développement, entretenait au dehors un besoin d'expansion et de sympathies.

Cet intérêt généreux du peuple en faveur des mouvements insurrectionnels qui éclataient en Grèce et en Italie, ne pouvait pas échapper au poëte national, qui avait pris pour muse la Liberté. Il pleura sur les malheurs de Naples, mais en mêlant les sévères conseils de la politique aux accents émus du poëte; et il ne put se défendre d'un sentiment d'ironie amère en voyant ce peuple, qui avait accueilli la liberté dans ses murs et s'était soulevé à son appel, s'enivrer trente jours plus tard avec les Autrichiens au pied du laurier de Virgile. Il pleura aussi sur la Grèce ; mais, en la voyant si constante et si résignée, il n'eut pour elle que des chants d'amour ; les rois eux-mêmes entendirent sa voix, et jetèrent un moment leur sceptre entre la Grèce et les barbares, afin d'arrêter ces grandes effusions de sang humain.

Ce fut à cette époque que le poëte partit pour l'Italie; il avait besoin de respirer. Il vint errer sur les ruines du monde romain; il visita l'Italie, l'insouciante Italie, où les générations passent du sommeil à la mort sous le plus beau ciel du monde et parmi les débris de la plus grande histoire du passé. Là, il interrogea la Sibylle qui répondait jadis à Énée; mais il vit que les noms de Liberté et de Patrie n'avaient plus d'écho, même chez la Sibylle. Il s'arrêta sur les lagunes de Venise; il vit l'herbe qui désunit les degrés de ses palais, le Rialto désert, le lion de Saint-Marc que nos armées avaient enlevé à Venise dégénérée, et que l'Autriche lui a rendu, mais pour écraser les pâles descendants des époux de l'Adriatique, en face du vieil emblème de leur puissance.

La France était alors occupée à remplir un pieux et douloureux devoir; elle assistait aux funérailles du général Foy. La nouvelle en vint à notre poëte, lorsqu'il était à Rome, promenant ses rêveries du Célius au Palatin, et contemplant les flots d'or qu'épanche à son coucher un soleil d'Italie. Alors il détourna ses regards du spectacle de la ville éternelle, et il suivit avec nous le convoi de l'homme libre, qui était mort à la peine en défendant les franchises populaires; il chanta sur les tombeaux des grands hommes de la Rome antique, cet homme pleuré par tout un peuple, et il sentit dans son cœur un noble orgueil en voyant sa patrie donner au passé et à l'avenir cette grande leçon de reconnaissance nationale : assis près des débris d'un peuple mort, il cessa un moment de s'attendrir sur ces jeux de la fortune pour se recueillir dans la pensée de son pays, et pour envoyer à un peuple plein de mouvement et de vie le tribut de son poëte bien-aimé. Ainsi, à trois cents lieues de la France, au milieu des distractions du voyage, dans un monde plein de souvenirs, il n'oubliait pas sa sainte mission; et il se faisait encore l'interprète du peuple dans cet hommage funèbre rendu à un homme qui avait combattu sous le glorieux drapeau de Waterloo, et dont la vie, commencée dans les camps, usée par la guerre, avait achevé de s'éteindre dans les combats de la tribune.

Cette marche simultanée du poëte et de l'opinion publique à travers les événements qui ont modifié l'état de la France depuis 1815, n'est-elle pas un fait éclatant dans la pièce qui termine ce recueil? La cause du poëte n'est-elle pas en 1830, comme en 1815, la cause du peuple? Et la victoire des trois grands jours ne devait-elle pas être chantée par le poëte des idées libérales?

Telles sont les destinées de la poésie chez les nations libres et civilisées, et de nos jours le sort du poëte est digne de son génie.



ENVOI DES MESSÉNIENNES

A MADAME ***

Les voilà ces chants funéraires,
Faible tribut de ma douleur;
Lisez; le trépas de nos frères
Pour vous, du moins, fut un malheur.

Aux beaux jours de notre vaillance
Leurs noms immortels sont liés;
Ils revivront chers à la France,
Et mes vers seront oubliés.

La jeunesse ira d'âge en âge,
Parcourant des champs meurtriers,
Visiter en pèlerinage
Les mânes de nos vieux guerriers.

Alors paraîtront à sa vue
Leurs glaives par le temps rongés,
Leurs os brisés par la charrue...
Alors nous les aurons vengés.

On verra la France, animée
D'un souvenir triste et pieux,
Combattre et vaincre aux mêmes lieux
Pour ensevelir son armée.

Leur cendre vole au gré du vent
Dans ces champs témoins de leur gloire,
Mais notre courage et l'histoire
Se chargent de leur monument.



LES MESSÉNIENNES

. . . . . « J'ai préféré la forme de l'élégie, que des auteurs très-anciens ont souvent « choisie pour retracer les malheurs des nations. C'est ainsi que Tyrtée, dans ses « élégies, avait décrit en partie les guerres des Lacédémoniens et des Messéniens; « Callinus, celles qui de son temps affligèrent l'Ionie; Mimnerme, la bataille que les « Smyrnéens livrèrent à Gygès, roi de Lydie. » (ANACHARSIS, ch. XL.)

Tout le monde a lu, dans le Voyage d'Anacharsis, les élégies sur les malheurs de la Messénie; j'ai cru pouvoir emprunter à Barthélemy le titre de MESSÉNIENNES, pour qualifier un genre de poésies nationales qu'on n'a pas encore essayé d'introduire dans notre littérature.

LIVRE PREMIER

I. — LA BATAILLE DE WATERLOO.

JUILLET 1815.

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre:
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés:
Ils sont tous morts pour vous défendre.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie!
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre âme est aguerrie;
Tremblez, la mort peut-être étend sur vous ses mains!

Que dis-je? quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirants?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes!
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son âme
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays?

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés!
Éloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations:
O mort! épargne ce qui reste!
Varus, rends-nous nos légions!

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir:
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare:
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,

L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si longtemps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés.
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie;
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protége la Russie.
Ils avaient tout dompté... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne les pleurons pas! sur leurs fronts triomphants
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie:
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile;
La timide amitié n'a plus d'épanchements;
On s'évite, on se craint; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos serments.

O vertige fatal! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger!
Le glaive étincelant, dans nos mains infidèles,
Ensanglante le sein qu'il devait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités;
La foudre tonne encore, au mépris des traités;
L'incendie et les funérailles
Épouvantent encor nos hameaux dévastés;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces;
Et, sous l'écharpe blanche ou sous les trois couleurs,
Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux ou proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie;
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre tolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions:
Étouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce; il relève les lis:
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain!
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime;
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir;
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage,
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.

II. — LA DÉVASTATION DU MUSÉE ET DES MONUMENTS.

La sainte vérité, qui m'échauffe et m'inspire,
Écarte et foule aux pieds les voiles imposteurs:
Ma Muse de nos maux flétrira les auteurs,
Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs.

Où vont ces chars pesants conduits par leurs cohortes?
Sous les voûtes du Louvre ils marchent à pas lents:
Ils s'arrêtent devant ses portes;
Viennent-ils lui ravir ses sacrés ornements?

Muses, penchez vos têtes abattues:
Du siècle de Léon les chefs-d'œuvre divins
Sous un ciel sans clarté suivront les froids Germains;
Les vaisseaux d'Albion attendent nos statues.
Des profanateurs inhumains
Vont-ils anéantir tant de veilles savantes?
Porteront-ils le fer sur les toiles vivantes
Que Raphaël anima de ses mains?

Dieu du jour, dieu des vers, ils brisent ton image.
C'en est fait: la victoire et la divinité
Ne couronnent plus ton visage
D'une double immortalité.
C'en est fait: loin de toi jette un arc inutile.
Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille;
Non, tu n'es point le dieu qui vengea les Neuf Sœurs
Des fureurs d'un monstre sauvage,
Toi qui n'as pas un trait pour venger ton outrage
Et terrasser tes ravisseurs.

Le deuil est aux bosquets de Gnide.
Muet, pâle et le front baissé,
L'Amour, que la guerre intimide,

Éteint son flambeau renversé.

Des Grâces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs;
Il leur dit, en versant des pleurs:
J'ai vu Mars outrager ma mère [1].

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
Entraînant la jeune immortelle:
Le fer a mutilé ses membres délicats;
Hélas! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.
Dans un fort pris d'assaut, telle une vierge en larmes,
Aux yeux des forcenés dont l'insolente ardeur
Déchira les tissus qui dérobaient ses charmes,
Se voile encor de sa pudeur.

Adieu, débris fameux de Grèce et d'Ausonie,
Et vous, tableaux errants de climats en climats;
Adieu, Corrége, Albane, immortel Phidias;
Adieu les arts et le génie!

Noble France, pardonne! A tes pompeux travaux,
Aux Puget, aux Lebrun, ma douleur fait injure.
David a ramené son siècle à la nature:
Parmi ses nourrissons il compte des rivaux...
Laissons-la s'élever cette école nouvelle!
Le laurier de David de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protége les arts de son ombre éternelle.

Le marbre animé parle aux yeux:
Une autre Vénus plus féconde,
Près d'Hercule victorieux,
Étend son flambeau sur le monde.
Ajax, de son pied furieux,
Insulte au flot, qui se retire;
L'œil superbe, un bras dans les cieux,
Il s'élance, et je l'entends dire:
« J'échapperai malgré les dieux. »

Mais quels monceaux de morts! que de spectres livides!
Ils tombent dans Jaffa, ces vieux soldats français
Qui réveillaient naguère, au bruit de leurs succès,
Les siècles entassés au fond des Pyramides.
Ah! fuyons ces bords meurtriers!

[1] La Vénus de Médicis.

D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne?
Qui dois-je couronner du peintre ou des guerriers?
Les guerriers et le peintre ont droit à la couronne.

Des chefs-d'œuvre français naissent de toutes parts;
Ils surprennent mon cœur à d'invincibles charmes:
Au Déluge, en tremblant, j'applaudis par mes larmes;
Didon enchante mes regards;
Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion;
De son flambeau vengeur Némésis m'épouvante!
Je frémis avec Phèdre, et n'ose interroger
L'accusé dédaigneux qui semble la juger.
Je vois Léonidas. O courage! ô patrie!
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux;
Trois cents! quel souvenir!... Je pleure, et je m'écrie:
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux!

Oui, j'en suis fier encor: ma patrie est l'asile,
Elle est le temple des beaux-arts:
A l'ombre de nos étendards
Ils reviendront ces dieux que la fortune exile.

L'étranger, qui nous trompe, écrase impunément
La justice et la foi par la force étouffées;
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.
Il triomphe en barbare et brise nos trophées.
Que cet orgueil est misérable et vain!
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain;
Qui les effacera du livre de l'Histoire?

Ah! tant que le soleil luira sur vos États,
Il en doit éclairer d'impérissables marques:
Comment disparaîtront, ô superbes monarques!
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats?
Allez, détruisez donc tant de cités royales
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales;
Comblez ces fleuves écumants
Qui nous ont imposé d'impuissantes barrières;
Aplanissez ces monts dont les rochers fumants
Tremblaient sous nos foudres guerrières.
Voilà nos monuments : c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire:
Le fer, le feu, le temps plus puissant que les rois,
Ne peut rien contre leur mémoire.

III. — DU BESOIN DE S'UNIR APRÈS LE DEPART DES ETRANGERS.

Toi que l'univers adore,
O toi que maudit l'univers,
Fortune, dont la main, du couchant à l'aurore,
Dispense les lauriers, les sceptres et les fers,
Ton aveugle courroux nous garde-t-il encore
Des triomphes et des revers?

Nos malheurs trop fameux proclament ta puissance:
Tes jeux furent sanglants dans notre belle France.
Le peuple mieux instruit, mais trop fier de ses droits,
Sur les débris du trône établit son empire,
Poussa la liberté jusqu'au mépris des lois,
Et la raison jusqu'au délire.

Bientôt, au premier rang porté par ses exploits,
Un roi nouveau brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la République,
Tout dégouttants du sang des rois.

Pour affermir son trône il lassa la victoire;
D'un peuple généreux prodigua la valeur.
L'Europe qu'il bravait a fléchi sous sa gloire:
Elle insulte à notre malheur.
C'est qu'ils ne vivent plus que dans notre mémoire,
Ces guerriers dont le Nord a moissonné la fleur.
O désastre! ô pitié! jour à jamais célèbre
Où ce cri s'éleva dans la patrie en deuil:
Ils sont morts! et Moscou fut le flambeau funèbre
Qui prêta ses clartés à leur vaste cercueil.

Ces règnes d'un moment, et les chutes soudaines
De ces trônes d'un jour l'un sur l'autre croulants,
Ont laissé des levains de discorde et de haines
Dans nos esprits plus turbulents.

Cessant de comprimer la fièvre qui l'agite,
Le fier républicain, sourd aux leçons du temps,
Appelle avec fureur, dans ses rêves ardents,
Une liberté sans limite;
Mais cette liberté fut féconde en forfaits:
Cet Océan trompeur, qui n'a point de rivages,
N'est connu jusqu'à nous que par de grands naufrages
Dans les annales des Français.

« Que nos maux, direz-vous, nous soient du moins utiles;
« Opposons une digue aux tempêtes civiles;
« Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
« L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
« Libres et dépendants, offrent au rang suprême
« Un rempart contre nous, un frein contre lui-même. »

Vainement la raison vous dicte ces discours;
L'égoïsme et l'orgueil sont aveugles et sourds:
Cet amant du passé que le présent irrite,
Jaloux de voir ses rois d'entraves dégagés,
Le front baissé, se précipite
Sous la verge des préjugés.

Quoi! toujours des partis proclamés légitimes,
Tant qu'ils règnent sur nos débris,
L'un par l'autre abattus, proscrivant ou proscrits,
Tour à tour tyrans ou victimes!

Empire malheureux, voilà donc ton destin!...
Français, ne dites plus: « La France nous est chère! »
Elle désavoûrait votre amour inhumain.
Cessez, enfants ingrats, d'embrasser votre mère,
Pour vous étouffer dans son sein.
Contre ses ennemis tournez votre courage;
Au conseil des vainqueurs son sort est agité:
Ces rois qui l'encensaient, fiers de leur esclavage,
Vont lui vendre la liberté.

Non, ce n'est pas en vain que sa voix nous appelle;
Et s'ils ont prétendu, par d'infâmes traités,
Imprimer sur nos fronts une tache éternelle;
Si de leur doigt superbe ils marquent les cités
Que veut se partager une ligue infidèle;
Si la foi des serments n'est qu'un garant trompeur;
Si, le glaive à la main, l'iniquité l'emporte;
Si la France n'est plus, si la patrie est morte,
Mourons tous avec elle, ou rendons-lui l'honneur.

Qu'entends-je? et d'où vient cette ivresse
Qui semble croître dans son cours?
Quels chants, quels transports d'allégresse!
Quel brillant et nombreux concours!
De nos soldats la foule au loin se presse;
D'une nouvelle ardeur leurs yeux sont embrasés:
Plus d'Anglais parmi nous! plus de joug! plus d'entraves!
Levez plus fièrement vos fronts cicatrisés...
Oui, l'étranger s'éloigne; oui, vos fers sont brisés:
Soldats, vous n'êtes plus esclaves!

Reprends ton orgueil,
Ma noble patrie;
Quitte enfin ton deuil,
Liberté chérie;
Liberté, patrie,
Sortez du cercueil!...

D'un vainqueur insolent méprisons les injures:
Riches des étendards conquis sur nos rivaux,
Nous pouvons à leurs yeux dérober nos blessures,
En les cachant sous leurs drapeaux.

Voulons-nous enchaîner leurs fureurs impuissantes?
Soyons unis, Français; nous ne les verrons plus
Nous dicter d'Albion les décrets absolus,
Arborer sur nos tours ses couleurs menaçantes;
Nous ne les verrons plus, le front ceint de lauriers,
Troublant de leur aspect les fêtes du génie,
Chez Melpomène et Polymnie
Usurper une place où siégeaient nos guerriers;
Nous ne les verrons plus nous accorder par grâce
Une part des trésors flottant sur nos sillons.
Soyons unis; jamais leurs bataillons
De nos champs envahis ne couvriront la face:
La France dans son sein ne les peut endurer,
Et ne les recevrait que pour les dévorer.
Ah! ne l'oublions pas; naguère dans ces plaines,
Où le sort nous abandonna,
Nous n'avions pas porté des âmes moins romaines
Qu'aux champs de Rivoli, de Fleurus, d'Iéna;
Mais nos divisions nous y forgeaient des chaînes.
Effrayante leçon qui doit unir nos cœurs
Par des liens indestructibles:
Le courage fait des vainqueurs,
La concorde, des invincibles.

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,
Qui chassas l'Espagnol et finis nos misères,
Les partis sont d'accord en prononçant ton nom.
Henri, de tes enfants fais un peuple de frères.
Ton image déjà semble nous protéger,
Tu renais; avec toi renaît l'indépendance:
O roi le plus français dont s'honore la France,
Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger!

Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis;
Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage:
Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.
Il est des opprimés l'asile impérissable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,
Le temple de nos libertés.
Que la France prospère en tes mains magnanimes,
Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi qui proclames ces maximes:
O rois, pour commander, obéissez aux lois;
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois!

IV.—LA VIE DE JEANNE D'ARC.

Un jour que l'Océan gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de ses fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers,
Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,
Dit aux flots étonnés : « Mourez sur ces rivages,
« Vous n'irez pas plus loin. »

Ainsi, quand, tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedford, grossis par leurs succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage
Le royaume et le nom français,
Une femme, arrêtant ces bandes formidables,
Se montra dans nos champs de leur foule inondés;
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît, une vierge, un héros;
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,
Se lève en secouant sa chaîne,
Et rassemble à ce bruit ses enfants irrités.

Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?
L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le Dieu des armées
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux,
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le Dieu des armées!

L'ange exterminateur bénit ton étendard;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard,
Et dit à la brebis paisible:
Va déchirer le léopard.

Richemont, La Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles,
Couvrez-la de vos boucliers;
Couvrez-la de votre vaillance.
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis.
Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle,
La fuite avec ses ennemis.

Apprenez d'une femme à forcer des murailles,
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles!

Honneur à ses hauts faits! guerriers, honneur à vous!
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la France,
Chante ta délivrance:
Les assaillants nombreux sont tombés sous leurs coups.
Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous?...
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés,
Et fait pleuvoir sur nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne.
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne:
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage.
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage.
Il se plut à récompenser

Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais, qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière;
Que son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.

V. — LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir:
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux:
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice;
Et c'est au nom d'un Dieu par lui calomnié,
D'un Dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera le partage
Des pontifes persécuteurs?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent dont ils ont bu les pleurs?
Ils seront rejetés ces pieux imposteurs
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais?
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure! elle a contre nous
« Des esprits infernaux suscité la magie. »
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes,
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête;
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie;
Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice;
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut de tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé :
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.

La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien-aimé! »
Que faisait-il ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui!
Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge :
Ai-je trop présumé de ses faibles accents?
Pour célébrer tant de vaillance,
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants;
Mais, poëte et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.



LIVRE DEUXIÈME

I. — LE JEUNE DIACRE ou LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

A M. POUQUEVILLE [1].

De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs,
Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs,
Comme la Grèce alors la France était captive...
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le mont Évan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron;
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte :
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?
Du profane étendard qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants?
Entendez-vous, de loin, la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu
Regarde cette plage, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui, pleurant son amante,
Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours!
Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère :
Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;
Un luth, qui les remplace, a frémi sous ses doigts.
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'alcyon gémit, au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
« Pour vous chanter dans ma nacelle,
« Au bruit des vagues, chaque soir,
« J'accorde ma lyre fidèle :
« Et je pleure sur nos revers,
« Comme les Hébreux dans les fers,
« Quand Sion descendit du trône,
« Pleuraient au pied des saules verts,
« Près les fleuves de Babylone.

« Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer;
« Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes;
« Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer;
« Il leur était permis de confondre leurs larmes,
« Et je m'exile pour pleurer.

« Le ministre de ta colère
« Prive la veuve et l'orphelin
« Du dernier vêtement de lin
« Qui sert de voile à la misère.
« De leurs mains il reprend encor,
« Comme un vol fait à son trésor,
« Un épi glané dans nos plaines;
« Et nous ne buvons qu'à prix d'or
« L'eau qui coule de nos fontaines.

« De l'or! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil;
« Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
« Et, de la jeune épouse écartant le linceul,
« Arraché de son doigt la bague nuptiale
« Qu'elle emporta dans le cercueil.

[1] Ce récit, dont le fond est véritable, appartient au voyage de M. Pouqueville. Il est simple et touchant dans sa prose, et le lecteur y trouvera peut-être quelque charme, s'il n'a pas trop perdu dans mes vers.





« O nature, ta voix si chère
« S'éteint dans l'horreur du danger;
« Sans accourir pour le venger,
« Le frère voit frapper son frère;
« Aux tyrans qu'il n'attendait pas,
« Le vieillard livre le repas
« Qu'il a dressé pour sa famille;
« Et la mère, au bruit de leurs pas,
« Maudit la beauté de sa fille.

« Le lévite est en proie à leur férocité,
« Ils flétrissent la fleur de son adolescence;
« Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
« Chaste victime, il tombe avec son innocence
« Sous le bâton ensanglanté.

« Les rois, quand il faut nous défendre
« Sont avares de leurs soldats.
« Ils se disputent des États,
« Des peuples, des cités en cendre;
« Et tandis que, sous les couteaux,
« Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
« Inonde la terre où nous sommes;
« Comme on partage des troupeaux,
« Les rois se partagent des hommes.

« Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
« A des indifférents parlent de nos misères,
« Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours :
« Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
« Et nous expirons sans secours!

« L'oiseau des champs trouve un asile
« Dans le nid qui fut son berceau,
« Le chevreuil sous un arbrisseau,
« Dans un sillon le lièvre agile;
« Effrayé par un léger bruit,
« Le ver qui serpente et s'enfuit,
« Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,
« Échappe au pied qui le poursuit...
« Notre asile à nous, c'est la tombe!

« Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu! leur cruauté
« Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,
« Dans le temple où tes saints prêchaient la verité,
« Où de leur bouche d'or descendaient dans nos âmes
« L'espérance et la charité.

« Sur ce rivage, où des idoles
« S'éleva l'autel réprouvé,
« Ton culte pur s'est élevé
« Des semences de leurs paroles.
« Mais cet arbre, enfant des déserts,
« Qui doit ombrager l'univers,
« Fleurit pour nous sur des ruines,
« Ne produit que des fruits amers,
« Et meurt tranché dans ses racines.

« O Dieu! la Grèce, libre en ses jours glorieux,
« N'adorait pas encor ta parole éternelle;
« Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux :
« Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
« Que Jupiter et ses faux dieux? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève, il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend... L'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé? vient-il de ton esquif?
Est-ce toi, qui gémis, lévite! est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;
La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier... la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse :
« Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps;
« Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends! »

II. — PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE.

« O femme, que veux-tu?—Parthénope, un asile.
— Quel est ton crime?-Aucun.-Qu'as-tu fait?-Des ingrats.
— Quels sont tes ennemis? — Ceux qu'affranchit mon
Hier on m'adorait, aujourd'hui l'on m'exile. [bras.
—Comment dois-tu payer mon hospitalité?
—Par des périls d'un jour et des lois éternelles.
—Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité?
—Des rois.-Quand viendront-ils?-Demain.-De quel côté?
—De tous... Eh bien! pour moi tes portes s'ouvrent-el-
—Entre; quel est ton nom?—Je suis la Liberté! » [les?

Recevez-la, remparts antiques
Par elle autrefois habités,
Au rang de vos divinités

Recevez-la, sacrés portiques;
Levez-vous, ombres héroïques,
Faites cortége à ses côtés.
Beau ciel napolitain, rayonne d'allégresse;
O terre, enfante des soldats;
Et vous, peuples, chantez; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.

Sa tête a dédaigné les ornements futiles :
Les siens sont quelques fleurs qui semblent s'entr'ou-vrir;
Le sang les fit éclore au pied des Thermopyles :
Deux mille ans n'ont pu les flétrir.

Sa couronne immortelle exhale sur sa trace
Je ne sais quel parfum dont s'enivre l'audace.
Sa voix terrible et douce a des accents vainqueurs
Qui ne trouvent point de rebelle;
Ses yeux d'un saint amour font palpiter les cœurs,
Et la vertu seule est plus belle.

Le peuple se demande, autour d'elle arrêté,
Comment elle a des rois encouru la colère.
« Hélas! répond cette noble étrangère,
« Je leur ai dit la vérité.
« Si jamais sous mon nom l'imprudence ou la haine
« Ébranla leur pouvoir, que je veux contenir,
« Est-ce à moi d'en porter la peine?
« Est-ce aux Germains à m'en punir?

« Ont-ils donc oublié, ces vaincus de la veille,
« Ces esclaves d'hier, aujourd'hui vos tyrans,
« Que leurs cris de détresse ont frappé mon oreille,
« Qu'auprès d'Arminius j'ai marché dans leurs rangs?
« Seule, j'ai rallié leurs peuplades tremblantes,
« Et, de la Germanie armant les défenseurs,
« J'ai creusé de mes mains, dans ses neiges sanglantes,
« Un lit de mort aux oppresseurs.

« Vengez-moi, justes dieux, qui voyez mes outrages!
« Puisse le souvenir de mes bienfaits passés
« Poursuivre ces ingrats, par l'effroi dispersés!
« Puissent les fils d'Odin, errant sur les nuages,
Le front chargé d'orages,
« La nuit leur apparaître à la lueur des feux,
« Et puissent les débris des légions romaines,
« Dont j'ai blanchi leurs plaines,
« Se lever devant eux!

« Que dis-je? Rome entière est-elle ensevelie
« Dans la poudre de leurs sillons?
« Mon pied, frappant le sol de l'antique Italie,
« En fait jaillir des bataillons.
« Rome, ne sens-tu pas, au fond de tes entrailles,
« S'agiter les froids ossements
« Des guerriers citoyens, que tant de funérailles
Ont couchés sous tes monuments?

« Génois, brisez vos fers; la mer, impatiente
« De vous voir secouer un indigne repos,
« Se gonfle avec orgueil sous la forêt flottante
« Où vous arborez mes drapeaux.
« Veuve des Médicis, renais, noble Florence,
« Préfère à ton repos les droits que je défends;
« Préfère à l'esclavage où dorment tes enfants
« Ton orageuse indépendance.

« O fille de Neptune, ô Venise, ô cité
« Belle comme Vénus, et qui sortis comme elle
« De l'écume des flots, surpris de ta beauté,
« Épouvante Albion d'une splendeur nouvelle.
« Doge, règne en mon nom; sénat, reconnais-moi;
« Réveille-toi, Zéno; Pisani, lève-toi :
« C'est la Liberté qui t'appelle. »

Elle dit : à sa voix s'agite un peuple entier;
Dans la fournaise ardente
Je vois blanchir l'acier;
J'entends le fer crier
Sous la lime mordante;
L'enclume au loin gémit, l'airain sonne, un guerrier
Prépare à ce signal sa lance menaçante,
Un autre son coursier.

Le père chargé d'ans, mais jeune encor d'audace
Arme son dernier fils, le devance et prend place
Au milieu des soldats;
Arrêté par sa sœur, qui rit de sa colère,
L'enfant dit à sa mère :
Je veux mourir dans les combats.

Que n'auraient-ils pas fait, ceux en qui la vaillance
Avait la force pour appui?
Quel homme dans la fuite eût mis son espérance,
Et quel homme aurait craint pour lui
Cette mort que cherchaient la vieillesse et l'enfance?

Ils s'écrièrent tous d'une commune voix :
« Assis sous ton laurier, que nous courons défendre,
« Virgile, prends ta lyre et chante nos exploits;
« Jamais un oppresseur ne foulera ta cendre. »
Ils partirent alors, ces peuples belliqueux,
Et trente jours plus tard, oppresseur et tranquille,
Le Germain triomphant s'enivrait avec eux,
Au pied du laurier de Virgile.

La Liberté fuyait en détournant les yeux,
Quand Parthénope la rappelle.
La déesse un moment s'arrête au haut des cieux;
Tu m'as trahie; adieu, dit-elle,
Je pars.-Quoi! pour toujours?-On m'attend.-Dans quel lieu?
—En Grèce.—On y suivra tes traces fugitives.
—J'aurai des défenseurs.—Là, comme sur mes rives,
On peut céder au nombre.—Oui, mais on meurt. Adieu!

III. — AUX RUINES DE LA GRÈCE PAYENNE.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
« Berger; quelle déesse habite ces fontaines?
« Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
« Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
« Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
« Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,
«Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux?
« Est-ce le tombeau d'Eurydice? »

Mais le pâtre répond par ses gémissements:
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères;
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les musulmans.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

« Quelle cité jadis a couvert ces collines? » [serts,
« Sparte, » répond mon guide... Eh quoi! ces murs dé-
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers!
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents, est-ce vous?...

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant
Secouer la poudre olympique.

C'en est fait; et ces jours, que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où, réchauffant Léda pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes,
Un dieu versait la vie et l'immortalité?
C'en est fait; et le cygne, exilé d'une terre
Où l'on enchaîne la beauté,
Devant l'éclat du cimeterre
A fui comme la Liberté.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Ils sont sur tes débris! Aux armes! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!
Voici la Liberté : tu renais à son nom;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.

Des champs de Sunium, des bois du Cithéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs; vous, préparez les dards!
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars:
Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards:
Ce rocher portait la tribune;
Sa base, encor debout, parle encore aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes.
Prêtez l'oreille... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans! Nochers, fendez les flots!
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans! Soldats! le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage!
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage:
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon;
C'est là que de son père on suspendit l'image!
Partez, marchez, courez; vous courez au carnage:
C'est le chemin de Marathon!

O sommets de Taygète, ô débris du Pirée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!

IV. — TYRTÉE AUX GRECS.

Le soleil a paru : sa clarté menaçante
Du fer des boucliers jaillit en longs reflets.
Les guerriers sont debout, immobiles, muets,
Ils pressent de leurs dents leur lèvre frémissante.
Tous, pleins d'un vague effroi qu'ils ont peine à cacher,
Attendent le péril sans pouvoir le chercher.
Moment d'un siècle! horrible attente!
Ah! quand donnera-t-on le signal de marcher?
Vieillard, garde ton rang...; mais il court, il s'écrie :
« Le signal est donné de vaincre ou de mourir;
« Ma vie est mon seul bien, je l'offre à la patrie:
« Liberté, je cours te l'offrir. »

Opprobre à tout guerrier dans la vigueur de l'âge
Qui s'enfuit comme un lâche en spectacle au vainqueur,
Tandis que ce vieillard prodigue avec courage
Un reste de vieux sang qui réchauffait son cœur!
Sous les pieds des coursiers il se dresse, il présente
Sa barbe blanchissante,
L'intrépide pâleur de son front irrité,
Tombe, expire, et le fer, qu'il voit sans épouvante,
De sa bouche expirante
Arrache avec son âme un cri de liberté.

Liberté! Liberté! viens, reçois sa grande âme!
Devance nos coursiers sur tes ailes de flamme;
Viens, Liberté, marchons. Aux vautours dévorants
Que nos corps, si tu veux, soient jetés en pâture:
Il est cent fois plus doux de rester dans tes rangs,
Vaincus, morts et sans sépulture,
Que de vaincre pour les tyrans.

Gloire à nous! gloire au courage!
Gloire à nos vaillants efforts!
A nous le champ de carnage!
A nous les restes des morts!
Rapportons dans nos murailles
Ceux qu'au glaive des batailles
Le dieu Mars avait promis:
Citoyens, voilà vos frères!
Ils ont pour lits funéraires
Les drapeaux des ennemis.

Survivre à sa victoire, ô douce et noble vie!
Mourir victorieux, ô mort digne d'envie!
Il rentre sans blessure, et non pas sans lauriers,
L'heureux vengeur de nos dieux domestiques.

Quels bras reconnaissants ont dressé ces portiques?
Que de fleurs sur ses pas? que d'emblèmes guerriers!
Le peuple, aux jeux publics où ce héros préside,
Se lève devant son appui;
Le vieillard lui fait place, et la vierge timide
Le montre à sa compagne en murmurant: C'est lui!

Il rentre le vainqueur, mais porté sur ses armes.
Est-il pour son bûcher d'appareil assez beau?
Pour le pleurer est-il assez de larmes?
Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau?
Ses exploits sont chantés, sa mémoire est chérie;
Il monte au rang des dieux qu'adore la patrie.
Elle comble d'honneurs ses mânes triomphants,
Et son père, et ses fils, et sa famille entière,
Et les enfants de ses enfants
Dans leur postérité dernière.

Debout, la lyre en main, à l'aspect des deux camps,
Ainsi chantait le vieux Tyrtée.
Pour la Grèce ressuscitée
Que ne puis-je aujourd'hui ressusciter ses chants!

Je vous dirais : O Grecs! ressemblez à vos pères;
Soyez libres comme eux, ou mourez en héros.
Jadis vous combattiez vos frères,
Et vous combattez vos bourreaux!

Ils viennent! Aux clartés dont la mer se colore
J'ai reconnu leurs pavillons.
Quel volcan a lancé ces épais tourbillons?
Dans l'ombre de la nuit quelle effroyable aurore!...
La dernière pour toi, que la flamme dévore,
Chio [1], tu vois tomber tes pieux monuments.
Ils tombent ces palais que l'art en vain décore;
Et de ces bois en fleur où de tendres serments
Hier retentissaient encore,
Sortent de longs gémissements.

Ouvrez les yeux, ô Grecs! ô Grecs, prêtez l'oreille:
Vous verrez le tombeau, vous entendrez les cris
De tout un peuple qui s'éveille,
Poursuivi par le fer, la foudre et les débris.
Vous verrez une plage horrible, inhabitée,
Où, chassé par les feux vainqueurs de ses efforts,
Le flot qui se recule, en roulant sur des morts,
Laisse une écume ensanglantée.

Vengez vos frères massacrés,
Vengez vos femmes expirantes:
Les loups se sont désaltérés
Dans leurs entrailles palpitantes.

Vengez-les, vengez-vous!... Ténédos! Ténédos!
Deux esquifs à la fois ont sillonné les flots:
Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée
S'avançaient ces serpents hideux,
Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
De leurs anneaux mouvants fouettant l'onde autour [d'eux,
Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
A leur triple victime attachés tous les deux,
La saisir, l'enlacer de leurs flexibles nœuds,

1 La catastrophe de Chio eut lieu en 1822; l'incendie et les massacres se prolongèrent pendant le mois de mai et le mois de juin.

L'emprisonner dans leurs écailles.

Tels et plus terribles encor
Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes.
De vos rames battez les ondes;
Allez, vers ce vaisseau cinglez d'un même essor.

L'incendie a glissé sous la carène ardente;
Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs;
De cordage en cordage il s'élance, il serpente,
Enveloppe les mâts de ses replis brûlants;
De sa langue de feu, qui s'allonge à leur cime,
Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,
Et, pour la dévorer, embrassant la victime
Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,
Ses foudres, ses nochers engloutis par les mers,
S'enfonce en grondant dans l'abîme [1].

Ah! puisses-tu toujours triompher et punir!
Ce sont mes vœux, ô Grèce, et, devançant l'histoire,
Jadis l'heureux Tyrtée eût prédit ta victoire.
Alors c'était le temps cher à ton souvenir,
Où les amants des filles de Mémoire
Comme dans le passé lisaient dans l'avenir.

Mais du jour qu'infidèle à ces vierges célestes
Leur hommage adultère a cherché les tyrans;
Du jour qu'ils ont changé leurs parures modestes
Contre quelques lambeaux de la pourpre des grands,
Qu'ils ont d'un art divin profané les miracles,
En illustrant le vice, en consacrant l'erreur,
A leur bouche vénale Apollon en fureur
A ravi le don des oracles.

Condamne-toi, ma muse, à de stériles vœux,
Mais refuse tes chants aux oppresseurs heureux.
Que de la vérité tes vers soient les esclaves;
De ses chastes faveurs faisons nos seuls amours:
Sans orgueil préférons toujours
Une pauvreté libre à de riches entraves;
Et si quelque mortel justement respecté
Entend frémir pour lui les cordes de ma lyre,
O ma muse, qu'il puisse dire:
« S'il ne m'admirait pas, il ne m'eût pas chanté! »

[1] Constantin Canaris, commandant de deux brûlots, rend ainsi compte de son expédition de Ténédos : « J'arrivai en rade sous pavillon ottoman. Obligé de passer entre la terre et les vaisseaux turcs, je ne pus jeter mes grappins aux bossoirs de l'amiral; alors je profitai du mouvement de la vague pour faire entrer mon beaupré dans un de ses sabords; et, dès qu'il fut ainsi engagé, j'y mis le feu, en criant aux Turcs : *Vous voilà brûlés comme à Chio!* La terreur se répandit aussitôt parmi eux ; je descendis dans mon canot avec mes matelots, sans aucun danger, car l'ennemi ne tira pas même un coup de fusil. » (POUQUEVILLE, *Histoire de la régénération de la Grèce*, liv. VIII.)

V. — LE VOYAGEUR.

« Tu nous rends nos derniers signaux:
« Le long du bord le câble crie,
« L'ancre s'élève et sort des eaux;
« La voile s'ouvre: adieu, patrie!

« Des flots l'un par l'autre heurtés
« Je vois fuir les cimes mouvantes,
« Comme les flocons argentés
« Des toisons sur nos monts errantes.

« Je vois se dérouler les nœuds
« Qui mesurent l'humide plaine,
« Et je vogue, averti par eux
« Que loin de toi le vent m'entraîne.

« Doux pays, bois sacrés, beaux lieux,
« Je pars, et pour toujours peut-être! »
Disait un Grec dans ses adieux
A Cypre qui l'avait vu naître.

« Sur vos rives la Liberté,
« Ainsi que la Gloire est proscrite;
« Je pars, je les suis, et je quitte
« Le beau ciel qu'elles ont quitté. »

Il chercha la Liberté sainte
D'Agrigente aux vallons d'Enna;
Sa flamme antique y semble éteinte,
Comme les flammes de l'Etna.

A Naple il trouva son idole
Qui tremblait un glaive à la main;
Il vit Rome, et pas un Romain
Sur les débris du Capitole!

O Venise! il vit tes guerriers;
Mais ils ont perdu leur audace
Plus vite que tes gondoliers
N'ont oublié les vers du Tasse.

Il chercha sous le ciel du Nord
Pour les Grecs un autre Alexandre.
Ah! dit-il, le Phénix est mort
Et ne renaît plus de sa cendre!

A Vienne, il apprit dans les rangs
Des oppresseurs de l'Ausonie
Que le succès change en tyrans
Les vainqueurs de la tyrannie.

Il trouva les Anglais trop fiers;
Albion se dit magnanime:
Des noirs elle a brisé les fers,
Et ce sont les blancs qu'elle opprime.

Il parcourt Londre, en y cherchant
Cet homme, l'effroi de la terre,
Dont la splendeur à son couchant
Pour tombeau choisit l'Angleterre.

Mais elle a craint ce prisonnier,
Et, reculant devant sa gloire,
A mis l'Océan tout entier
Entre un seul homme et la victoire.

Sur toi, Cadix, il vient pleurer:
Nos soldats couvraient ton rivage;
Il vient, maudissant leur courage;
Il part, de peur de l'admirer.

Paris l'appelle: au seuil d'un temple
Le Grec dans nos murs arrêté,
Sur l'autel voit la Liberté...
Mais c'est un marbre qu'il contemple.

Semblable à ces dieux inconnus,
A ces images immortelles
Dont les formes sont encor belles,
Dont la divinité n'est plus.

Pour revoir son île chérie,
Il franchit les monts écumants;
Mais le courroux des Musulmans
Avait passé sur sa patrie.

Des débris en couvraient les bords,
Et de leur cendre amoncelée
Les vautours, prenant leur volée,
Emportaient les lambeaux des morts [1].

[1] Cypre fut désolée par les Turcs au mois d'août 1822. Soixante bourgs ou villages avaient entièrement disparu au mois de septembre de la même année. (POUQUEVILLE, *Histoire de la régénération de la Grèce*, liv. IX.)

Il dit, s'élançant dans l'abîme:
« Les peuples sont nés pour souffrir;
« Noir Océan, prends ta victime,
« S'il faut être esclave ou mourir! »

Ainsi l'alcyon, moins timide,
Part et se croit libre en quittant
La rive où sa mère l'attend
Dans le nid qu'il a laissé vide.

Il voltige autour des palais,
Orgueil de la cité prochaine,
Et voit ses frères, qu'on enchaîne,
Se débattre dans des filets.

Il voit le rossignol, qui chante
Les amours et la liberté,
Puni par la captivité
Des doux sons de sa voix touchante.

De l'Olympe il voit l'aigle altier
Briser, pour sortir d'esclavage,
Son front royal et prisonnier
Contre les barreaux de sa cage.

Vers sa mère il revient tremblant,
Et l'appelle en vain sur la rive,
Où flotte le duvet sanglant
De quelque plume fugitive.

L'oiseau reconnaît ces débris;
Il suit le flot qui les emporte,
Rase l'onde en poussant des cris,
Plonge et meurt... où sa mère est morte.

VI. — A NAPOLÉON.

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté;
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,
Toi, qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage,
D'égal à ton bonheur que ton adversité;
Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes
T'ouvraient un chemin triomphal,
Les éléments soumis attendaient ton signal:
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes,
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur son char radieux,
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux
Donnait une secousse au monde.

Ton souffle du chaos faisait sortir les lois;
Ton image insultait aux dépouilles des rois,
Et, debout sur l'airain de leurs foudres guerrières,
Entretenait le ciel du bruit de tes exploits;
Les cultes renaissants, étonnés d'être frères,
Sur leurs autels rivaux, qui fumaient à la fois,
Pour toi confondaient leurs prières.

« Conservez, disaient-ils, le vainqueur du Thabor,
« Conservez le vainqueur du Tibre; »
Que n'ont-ils pour ta gloire ajouté plus encor:
« Dieu juste, conservez le roi d'un peuple libre! »

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu.
Fils de la Liberté, tu détrônas ta mère,
Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,
Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu;
Mais le tombeau creusé pour elle
Dévore tôt ou tard le monarque absolu:
Un tyran tombe ou meurt; seule elle est immortelle.

Justice, droits, serments, peux-tu rien respecter?
D'un antique lien périsse la mémoire!
L'Espagne est notre sœur de dangers et de gloire;
Tu la veux pour esclave, et, n'osant ajouter
A ta double couronne un nouveau diadème,
Sur son trône conquis ton orgueil veut jeter
Un simulacre de toi-même.

Mais non, tu l'espérais en vain.
Ses prélats, ses guerriers l'un l'autre s'excitèrent,
Les croyances du peuple à leur voix s'exaltèrent.
Quels signes précurseurs d'un désastre prochain!
Le beffroi, qu'ébranlait une invisible main,
S'éveillait de lui-même et sonnait les alarmes;
Les images des preux s'agitaient sous leurs armes;
On avait vu des pleurs mouiller leurs yeux d'airain;
On avait vu le sang du Sauveur de la terre
Des flancs du marbre ému sortir à longs ruisseaux;
Les morts erraient dans l'ombre, et ces cris: Guerre! [Guerre!
S'élevaient du fond des tombeaux.

Une nuit, c'était l'heure où les songes funèbres
Apportent aux vivants les leçons du cercueil;
Où le second Brutus vit son génie en deuil
Se dresser devant lui dans l'horreur des ténèbres;
Où Richard, tourmenté d'un sommeil sans repos,
Vit les mânes vengeurs de sa famille entière,
Rangés autour de ses drapeaux,
Le maudire, et crier : Voilà ta nuit dernière!

Napoléon veillait, seul et silencieux :
La fatigue inclinait cette tête puissante
Sur la carte immobile où s'attachaient ses yeux;
Trois guerrières, trois sœurs parurent sous sa tente.

Pauvre et sans ornements, belle de ses hauts faits,
La première semblait une vierge romaine
Dont le ciel a bruni les traits.
Le front ceint d'un rameau de chêne,
Elle appuyait son bras sur un drapeau français.
Il rappelait un jour d'éternelle mémoire;
Trois couleurs rayonnaient sur ses lambeaux sacrés
Par la foudre noircis, poudreux et déchirés,
Mais déchirés par la victoire.

« Je t'ai connu soldat; salut : te voilà roi.
« De Marengo la terrible journée,
« Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi;
« Salut; je suis sa sœur aînée.

« Je te guidais au premier rang;
« Je protégeai ta course et dictai la parole
« Qui ranima des tiens le courage expirant,
« Lorsque la mort te vit si grand,
« Qu'elle te respecta sous les foudres d'Arcole,
« Tu changeas mon drapeau contre un sceptre d'airain:
« Tremble; je vois pâlir ton étoile éclipsée.
« La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
« Adieu! ton règne expire, et ta gloire est passée. »

La seconde unissait aux palmes des déserts
Les dépouilles d'Alexandrie.
Les feux dont le soleil inonde sa patrie
De ses brûlants regards allumaient les éclairs,
Sa main, par la conquête armée,
Dégouttante du sang des descendants d'Omar,
Tenait le glaive de César
Et le compas de Ptolémée.

« Je t'ai connu banni; salut : te voilà roi.
« Du mont Thabor la brillante journée
« Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi;
« Salut! je suis sa sœur aînée.

« Je te dois l'éclat immortel
« Du nom que je reçus au pied des Pyramides.
« J'ai vu les turbans d'Ismaël
« Foulés au bord du Nil par tes coursiers rapides.
« Les arts sous ton égide avaient placé leurs fils,
« Quand des restes muets de Thèbe et de Memphis
« Ils interrogeaient la poussière,
« Et, si tu t'égarais dans ton vol glorieux,
« C'était comme l'aiglon qui se perd dans les cieux,
« C'était pour chercher la lumière.

« Tu voulus l'étouffer sous ton sceptre d'airain;
« Tremble; je vois pâlir ton étoile éclipsée,
« La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
« Adieu! ton règne expire, et ta gloire est passée. »

La dernière... ô pitié! des fers chargeaient ses bras;
L'œil baissé vers la terre où chacun de ses pas
Laissait une empreinte sanglante,
Elle s'avançait chancelante
En murmurant ces mots : MEURT ET NE SE REND PAS.
Loin d'elle les trésors qui parent la conquête,
Et l'appareil des drapeaux prisonniers!
Mais des cyprès, beaux comme des lauriers,
De leur sombre couronne environnaient sa tête.

« Tu ne me connaîtras qu'en cessant d'être roi.
« Écoute et tremble : aucune autre journée
« Dans tes fastes jamais n'aura place après moi,
« Et je n'eus point de sœur aînée.

« De vaillance et de deuil souvenir désastreux,
« J'affranchirai les rois que ton bras tient en laisse,
« Et je transporterai la chaîne qui les blesse
« Aux peuples qui vaincront pour eux.
« Les siècles douteront, en lisant ton histoire,
« Si tes vieux compagnons de gloire,
« Si ces débris vivants de tant d'exploits divers,
« Se sont plus illustrés par trente ans de victoire
« Que par un seul jour de revers.

« Je chasserai du ciel ton étoile éclipsée;
« Je briserai ton glaive et ton sceptre d'airain;
« La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
« Adieu! ton règne expire, et ta gloire est passée. »

Toutes trois vers le ciel avaient repris l'essor,
Et le guerrier surpris les écoutait encor :
Leur souvenir pesait sur son âme oppressée;
Mais aux roulements du tambour
Cette image bientôt sortit de sa pensée,
Comme l'ombre des nuits se dissipe effacée
Par les premiers rayons du jour.

Il crut avoir dompté les enfants de Pélage.
Entraîné de nouveau par ce char vagabond
Qui portait en tous lieux la guerre et l'esclavage,
Passant sur son empire il le franchit d'un bond;

Et tout fumants encor, ses coursiers hors d'haleine,
Que les feux du Midi naguère avaient lassés,
De la Bérésina, qui coulait sous sa chaîne,
Buvaient déjà les flots glacés.

Il dormait sur la foi de son astre infidèle,
Trompé par ces flatteurs dont la voix criminelle
L'avait mal conseillé.
Il rêvait, en tombant, l'empire de la terre,
Et ne rouvrit les yeux qu'aux éclats du tonnerre;
Où s'est-il réveillé!...

Seul et sur un rocher, d'où sa vie importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune,
Du fond de son exil encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune.

Laissant l'Europe vide et la victoire en deuil,
Ainsi, de faute en faute et d'orage en orage,
Il est venu mourir sur un dernier écueil,
Où sa puissance a fait naufrage.
La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île t'a reçu sans couronne et sans vie,
Toi qu'un empire immense eut peine à contenir,
Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,
Descend avec toi seul toute une dynastie.
Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin;
Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,
Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve...
A ses travaux du lendemain.

VII. — LORD BYRON.

Non, tu n'es pas un aigle, ont crié les serpents,
Quand son vol faible encor trompait sa jeune audace:
Et déjà sur le dos de ces monstres rampants
Du bec vengeur de l'aigle il imprimait la trace;
Puis, le front dans les cieux de lumière inondés,
Les yeux sur le soleil, les ongles sur la foudre,
Il dit à ses serpents qui sifflaient dans la poudre:
« Que suis-je? répondez. »

Tel fut ton noble essor, Byron; et quelle vie,
Vieille de gloire en un matin,
D'un bruit plus imposant, d'un éclat plus soudain,
Irrita la mort et l'envie?
Par de lâches clameurs quel génie insulté,
Dans son obscurité première,
Changea plus promptement et sa nuit en lumière,
Et son siècle en postérité?

Poëtes, respectez les prêtres et les femmes,
Ces terrestres divinités!
Comme dans les célestes âmes,
L'outrage est immortel dans leurs cœurs irrités.
Un temple, qu'on mutile [1], a recueilli Voltaire:
Vain refuge, et l'écho des foudres de la chaire,
Que le prêtre accoutume à maudire un grand nom,
Tonne encor pour chasser son ombre solitaire
Des noirs caveaux du Panthéon.

Byron, tu préféras, sous le ciel d'Ibérie,
Des roses de Cadix l'éclat et les couleurs
Aux attraits de ces nobles fleurs
Pâles comme le ciel de ta froide patrie [2];

1 Allusion à l'inscription qui avait été mise sur le fronton du Panthéon, et qu'on venait d'effacer : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

2 Who round the north for paler dames would seek?
How poor their forms appear! how languid, wan, and weak!
CHILDE-HAROLD, canto I.

De là tes jours de deuil, de là tes longs malheurs;
Des vierges d'Albion la beauté méprisée
Te poursuivit jusqu'au cercueil,
Et de l'Angleterre abusée
Tu fus le mépris et l'orgueil.

En vain leurs yeux ardents dévoraient tes ouvrages;
L'auteur, par son exil, expia ses outrages;
Et tu n'as rencontré sous des cieux différents,
Des créneaux de Chillon aux débris de Mégare,
Des gouffres d'Abydos aux cachots de Ferrare,
Que sujets d'accuser les dieux et les tyrans.

Victime de l'orgueil, tu chantas les victimes
Qu'il immole sur les autels;
Entouré de débris qui racontaient des crimes,
Tu peignis de grands criminels.
Rebelle à son malheur, ton âme indépendante
N'en put sans désespoir porter le joug de fer:
Persécuté comme le Dante,
Comme lui tu rêvas l'enfer.

L'Europe doit t'absoudre en lançant l'anathème
Sur tes tristes imitateurs.
La gloire n'appartient qu'aux talents créateurs;
Sois immortel : tu fus toi-même.
Il brille d'un éclat que rien ne peut ternir,
Ce tableau de la Grèce au cercueil descendue,
Qui n'a plus de vivant que le grand souvenir
De sa gloire à jamais perdue.

Contemplez une femme avant que le linceul [1],
En tombant sur son front, brise votre espérance.

1 Tout le monde connaît ces beaux vers de lord Byron:

He who hath bent him o'er the dead
Ere the first day of death is fled,
The first dark day of noth'ngness
The last of danger and distress..... etc.

Le jour de son trépas, ce premier jour du deuil
Où le danger finit, où le néant commence,
Quelle triste douceur! quel charme attendrissant!
Que de mélancolie, et pourtant que de grâce
Dans ses lèvres sans vie où la pâleur descend!
Comme votre œil avide admire en frémissant
Le calme de ses traits dont la forme s'efface,
La morne volupté de son sein pâlissant!
Du corps inanimé l'aspect glace votre âme;
Pour vous-même attendri, vous lisez vos destins
Dans l'immobilité de ses beaux yeux éteints.
Ils ont séduit, pleuré, lancé des traits de flamme,
Et les voilà sans feux, sans larmes, sans regard!
Pour qu'il vous reste un doute, il est déjà trop tard:
Mais l'espoir un moment suspendit votre crainte,
Tant sa tête repose avec sérénité!
Tant la main de la mort s'est doucement empreinte
Sur ce paisible front par elle respecté,
Où la vie en fuyant a laissé la beauté!

C'est la Grèce, as-tu dit, c'est la Grèce opprimée;
La Grèce belle encor, mais froide, inanimée;
La Grèce morte!... Arrête, et regarde ses yeux:
Leur paupière longtemps fermée
Se rouvre à la clarté des cieux.
Regarde, elle s'anime; écoute, sous ses chaînes
Son corps frémit et s'est dressé.
Ce pur sang, que le fer a tant de fois versé,
Pour se répandre encor bouillonne dans ses veines;
Son front, qui reprend sa fierté,
Pâle d'un long trépas, menace et se relève;
Son bras s'allonge et cherche un glaive;
Elle vit, elle parle, elle a dit: Liberté!

Morte, tu l'admirais; vivante, qu'elle est belle!
Tu ne peux résister à son cri qui t'appelle;
Tu cours, tu la revois, mais c'est en expirant.
Oh! qui pourrait des Grecs retracer les alarmes,
Les vœux, les chants de deuil mêlés au bruit des armes?
Autour de la croix sainte, au pied des monts errant,
Le peuple confondait, dans l'ardeur de son zèle,
Son antique croyance avec sa foi nouvelle,
Invoquait tous ses dieux, et criait en pleurant:

« Vent qui donnes la vie à des fleurs immortelles,
« Toi par qui le laurier vieillit sans se flétrir;
« Vent qui souffles du Pinde, accours, étends tes ailes:
« Ton plus beau laurier va mourir! »

« Flots purs où s'abreuvait la poésie antique,
« Childe-Harold sur vos bords revient pour succomber:
« Versez votre rosée à ce front héroïque
« Que la mort seule a pu courber.

« Dieux rivaux, de nos pleurs séchez la source amère;
« Dieu vainqueur de Satan, Dieu vainqueur de Python,
« Renouvelez pour lui les jours nombreux d'Homère
« Et la vieillesse de Milton! »

N'invoquez pas les vents, insensés que vous êtes!
Leur souffle aime à flétrir la palme des poëtes,
Tandis qu'il mûrit les poisons!
N'invoquez pas les flots des fontaines sacrées;
Ils brûlent tôt ou tard des lèvres inspirées
Pour qui semblaient couler leurs dons!
N'invoquez pas les dieux, ils dorment; la Mort veille.
Pour peu qu'un bruit de gloire ait dénoncé vos jours
À son impitoyable oreille,
La Mort entend, les dieux sont sourds!

Il n'est plus! il n'est plus! Toi qui fus sa patrie,
Pleure, ingrate Albion; l'exil paya ses chants.
Berceau de ses aïeux[1], pleure, antique Neustrie;
Corneille et lui sont tes enfants.
Et toi, que son trépas livre sans espérance
Aux chaînes des tyrans qu'auraient punis ses vers,
Pleure, esclave, son luth consolait ta souffrance,
Son glaive aurait brisé tes fers!

Les Grecs le vengeront, ils l'ont juré: la gloire
Prépare les funèbres jeux
Qu'ils vont offrir à sa mémoire.
Qu'ils marchent, que son cœur repose au milieu d'eux,
Enseveli par la Victoire.
Alors, avec le fer du Croissant abattu,
Ils graveront sur son dernier asile:
« O sort! que ne l'épargnais-tu?
« Il chantait comme Homère, il fût mort comme Achille »

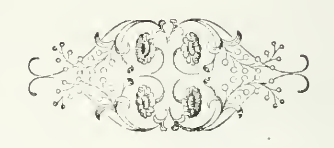
Ah! quels que soient les lieux par sa tombe illustrés,
Temple de la vertu, des arts, de la vaillance,
Dont Londre est fière encore, et qu'a perdu la France,
Son ombre doit s'asseoir sous tes parvis sacrés.
Westminster, ouvre-toi! Levez-vous devant elle;
De vos linceuls dépouillez les lambeaux,
Royales majestés! et vous, race immortelle,
Majestés du talent qui peuplez ces tombeaux,
Le voilà sur le seuil, il s'avance, il se nomme...
Pressez-vous, faites place à ce digne héritier!
Milton, place au poëte! Howe, place au guerrier!
Pressez-vous, rois, place au grand homme!

[1] La famille de lord Byron est originaire de Normandie; ses aïeux suivirent en Angleterre Guillaume le Conquérant.

ÉPILOGUE.

À vous, puissants du monde, à vous, rois de la terre,
Qui tenez dans vos mains et la paix et la guerre,
À vous de décider si, lassés de souffrir,
Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir,
Si du Tage au Volga, de la Tamise au Tibre,
L'Europe désormais doit être esclave ou libre.

Libre, elle bénira votre auguste équité ;
Non qu'elle offre ses vœux à cette liberté
Qui des plus saintes lois s'affranchit par le glaive,
Marche sans but, sans frein, sur des débris s'élève,
Triomphe dans le trouble, et, vantant ses bienfaits,
Pour un abus détruit enfante cent forfaits.
La sage liberté qu'elle attend, qu'elle implore,
Qui préside à mes chants, que tout grand peuple adore,
Par le bonheur public affermit les États ;
Créant des citoyens, elle fait des soldats,
Enchaîne la licence, abat la tyrannie,
Des pouvoirs balancés entretient l'harmonie,
Réunit les sujets sous le sceptre des rois,
Rapproche tous les rangs, garantit tous les droits,
Et, favorable à tous, de son ombre éternelle
Couvre jusqu'aux ingrats qui conspirent contre elle !
Ainsi le chêne épais reçoit sous ses rameaux,
Défend des feux du jour ces immondes troupeaux
Qui, cherchant à ses pieds leur sauvage pâture,
Des gazons soulevés flétrissent la verdure,
Insultent vainement dans ses profonds appuis
Ce tronc qui leur prodigue et son ombre et ses fruits,
Et les écraserait de ses vastes ruines,
S'ils pouvaient de la terre arracher ses racines.





LIVRE TROISIÈME

I. — LE DÉPART.

A bord de la Madone.

Que la brise des mers te porte mes adieux,
O France, je te quitte; adieu, France chérie!
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie[1]!

Il tombe, ce mistral, dont le souffle glacé
M'enchaînait dans le port de l'antique Marseille;
Mon brick napolitain, qui sommeillait la veille
Sur cette onde captive où les vents l'ont bercé,
Aux cris qui frappent mon oreille
Sous ses agrès tremblants s'émeut, frémit, s'éveille,
Et loin du port s'est élancé.

O toi, des Phocéens brillante colonie,
Adieu, Marseille, adieu! Je vois blanchir tes forts.
Puisses-tu féconder, par de constants efforts,
Les germes de vertu, de valeur, de génie,
Dont les Grecs tes aïeux vinrent semer tes bords.
Que la mer te soit douce, et que le ciel prospère
Regarde avec amour tes opulents remparts!
O fille de la Grèce, encore adieu, je pars;
Sois plus heureuse que ta mère!

Je les brave, tes flots, je ris de leur courroux;
J'aime à sentir dans l'air leur mordante amertume;
Ils viennent, et de loin soulevant leur écume,
A la proue élancés, ils bondissent vers nous.
Mais, tels que des lions dont la fureur avide
Sous une main connue expire en rugissant,
Je les vois caresser le voile blanchissant
De la Madone qui nous guide,
Lorsque son bras doré, sur leur dos s'abaissant,
Joue avec leur crinière humide.

Courage, mon vaisseau! double ce cap lointain;
Penche-toi sur les mers; que le beaupré s'incline
Sous le foc déployé qui s'enfle et le domine.
Mais ce cap, c'est la France; elle aura fui demain...
Je l'entends demander d'une voix douce et fière,
Sur quels bords, dans quels champs en lauriers plus féconds,
Ma muse va chercher des débris et des noms,
Et des siècles passés évoquer la poussière?

Elle étale au midi ses monuments romains,
Les colonnades de ses bains,
De ses cirques déserts la ruine éloquente,
Ce temple sans rival, dont la main d'Apollon,
Sur des appuis de marbre et des feuilles d'acanthe,
Suspendit l'élégant fronton;
Ses palais, ses tombeaux, ses théâtres antiques,
Et les deux monts unis où gronde le Gardon
Sous un triple rang de portiques.

Elle me montre au nord ses murs irréguliers
Et leurs clochers pieux sortant d'un noir feuillage,
Où j'entendis gémir durant les nuits d'orage
Et la muse des chevaliers,
Et les spectres du moyen âge;
Ses vieux donjons normands, bâtis par nos aïeux
Et les créneaux brisés du château solitaire,
Qui raconte leur gloire, en parlant à nos yeux
De ce bâtard victorieux
Dont le bras conquit l'Angleterre.

Je la vois, cette France, agiter les rameaux
Du chêne prophétique adoré des druides;
Elle couronne encor leurs ombres intrépides
De la verveine des tombeaux,
Et chante les exploits prédits par leurs oracles,
Que, sous les trois couleurs, sous l'aigle ou sous les lis,
Vingt siècles rivaux de miracles
Par la victoire ont accomplis.

Puis, voilant sous des pleurs l'éclat dont son œil brille,
Elle m'invite avec douceur
A reprendre ma place au foyer de famille,
Et murmure les noms d'un père et d'une sœur...
Arrête, mon vaisseau, tu m'emportes trop vite.
Pour mes derniers regards que la France a d'attraits!
Quel parfum de patrie apporte ce vent frais!
Que la patrie est belle au moment qu'on la quitte!

[1] Nous avons entendu dire à l'auteur des *Messéniennes* que, lorsque le brick napolitain sur lequel il était embarqué leva l'ancre, il entendit un jeune matelot chanter un air touchant d'Italie, que M. Delavigne a heureusement retenu; il associa même alors aux notes de cet air les paroles d'une ballade à peu près improvisée, comme pour traduire la pensée supposée du chanteur. Cette ballade a été conservée et se trouve sous le titre de *la Brigantine*, dans les *Derniers Chants*.

Famille, et vous, amis, recevez mes adieux!
Et toi, France, pardonne! Adieu, France chérie,
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie!...

Deux fois dans les flots purs, où tremblait sa clarté,
J'ai vu briller du ciel l'éblouissante image,
Et dans l'ombre deux fois la proue à son passage
Creuser en l'enflammant un sillon argenté.
Quels sont ces monts hardis, ces roches inconnues?
Leur pied se perd sous l'onde et leur front dans les nues.
C'est la Corse!... O destin! Faible enfant sur ce bord,
Sujet à sa naissance et captif à sa mort,
Il part du sein des mers, où plus tard il retombe,
Celui dont la grandeur eut, par un jeu du sort,
Une île pour berceau, pour asile et pour tombe.

Tel, du vaste Océan chaque jour nous voyons
Le globe du soleil s'élever sans rayons :
Il monte, il brille, il monte encore;
Sur le trône vacant de l'empire des cieux,
Il s'élance, et, monarque, il découvre à nos yeux
Sa couronne de feu dont l'éclat nous dévore;
Puis il descend, se décolore,
Et dans l'Océan, étonné
De le voir au déclin ce qu'il fut à l'aurore,
Rentrer pâle et découronné.

Où va-t-il, cet enfant qui s'ignore lui-même?
La main des vieux nochers passe sur ses cheveux
Qui porteront un diadème.
Ils lui montrent la France en riant de ses jeux...
Ses jeux seront un jour la conquête et la guerre;
Les bras de cet enfant ébranleront la terre.
O toi, rivage hospitalier,
Qui le reçois sans le connaître,
Et le rejetteras sans pouvoir l'oublier,
France, France, voilà ton maître!
Louis, voilà ton héritier.

Où va-t-il, ce vainqueur que l'Italie admire?
Il va du bruit de ses exploits
Réveiller les échos de Thèbe et de Palmire.
Il revient; tout tremble à sa voix;
Républicains trompés, courbez-vous sous l'empire!
Le midi de sa gloire alors le couronna
Des rayons d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna.
Esclaves et tyrans, sa gloire était la nôtre,
Et d'un de ses deux bras, qui nous donna des fers,
Appuyé sur la France, il enchaînait de l'autre
Ce qui restait de l'univers.

Non, rien n'ébranlera cette vaste puissance!...
L'île d'Elbe à mes yeux se montre et me répond :
C'est là qu'il languissait, l'œil tourné vers la France.
Mais un brick fend ces mers : «Courbez-vous sur le pont!
« A genoux! le jour vient d'éclore;
« Couchez-vous sur cette arme inutile aujourd'hui!
« Cachez ce lambeau tricolore... »
C'est sa voix : il aborde, et la France est à lui.

Il la joue, il la perd; l'Europe est satisfaite,
Et l'aigle, qui, tombant aux pieds du léopard,
Change en grand capitaine un héros de hasard,
Illustre aussi vingt rois, dont la gloire muette
N'eût jamais retenti dans la postérité;
Et d'une part dans sa défaite,
Il fait à chacun d'eux une immortalité.

Il n'a régné qu'un jour; mais à travers l'orage
Il versait tant d'éclat sur son peuple séduit,
Que le jour qui suivit son rapide passage,
Terne et décoloré, ressemblait à la nuit.

La Liberté parut : son flambeau tutélaire,
Brûlant d'un feu nouveau, nous guide et nous éclaire.
Depuis l'heure où, donnant un maître à des héros,
Rome enfanta César, la nature épuisée
Pour créer son pareil s'est longtemps reposée.
La voilà derechef condamnée au repos.
Respirons sous les lois, et, mieux instruits que Rome,
Profitons, pour fonder leur pouvoir souverain,
Des siècles de répit promis au genre humain
Par l'enfantement d'un seul homme.

Défends ta liberté, ce sont là mes adieux!
France, préfère à tout ta liberté chérie;
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie!

II. — TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

AUX AMÉRICAINS.

En quarantaine.

« En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'espoir!
« — Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde. »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond,
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour! le jour vient de renaître!
« — Le jour! et que vois-tu? — Je vois l'immensité. »

Qu'importe? il est tranquille... Ah! l'avez-vous pensé?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant et sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur;
Vous comprendrez alors que durant ces journées
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz : Ces trois jours dévorent des années
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments!

Oh! qui peindra jamais cet ennui dévorant,
Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires,
D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend?
Fou sublime, insulté par des sages vulgaires!
Tu le fus, Galilée! Ah! meurs... Infortuné,
A quel horrible effort n'es-tu pas condamné,
Quand, pâle, et d'une voix que la douleur altère,
Tu démens tes travaux, ta raison et tes sens,
Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre,
Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissants!

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort,
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il? Aux voix : — la mort! — la mort! — la mort!
« Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau.
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!
L'or brille sur ces fruits, ses eaux roulent de l'or.
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, Colomb : « Cette terre est mon bien!... »
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien!

Regarde : les vois-tu, la foudre dans les mains,
Vois-tu ces Espagnols altérés de carnage
Effacer, en courant, du nombre des humains
Le peuple désarmé qui couvre ce rivage?
Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,
Le cacique étendu sur ce brasier brûlant;
Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible
Menace les vaincus au sortir du combat,
S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue; elle s'ouvre; descends!
Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent,
Captifs privés du jour, dont les bras languissants
Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent;
Cadavres animés, poussant des cris confus
Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus,
S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures,
Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,
Et qu'une longue mort traîne dans les tortures
De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,
Par le crime obtenu pour enfanter le crime,
Va servir d'un tyran la sombre cruauté,
Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime.
Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,
Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,
Par cent chemins honteux du trésor d'un seul homme
Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,
Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,
Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or! tout pour de l'or! les peuples débordés,
Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,
Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,
L'écume des humains que l'Europe a vomie.
Toi seul l'as dévasté, ce continent désert
Que tu semblais créer quand tu l'as découvert;
Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement
Des ossements blanchis, sort une voix plaintive
Qui pousse vers toi seul un long gémissement.

Par son rêve oppressé, Colomb, les bras tendus,
De sa couche brûlante écartait cette image.
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.
Tout change : il voit au Nord un empire naissant
Sortir de ces débris fécondés par le sang;
Ses enfants opprimés s'arment, au cri de guerre,
Du soc dont le tranchant sillonna leurs guérets,
Et du fer créateur qui dans leurs mains naguère
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire; ils montrent Washington,
Et Colomb reconnaît le héros véritable.
O vieux Cincinnatus, inflexible Caton,
Votre antique vertu n'est donc pas une fable!
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,
Et, non moins révéré sous des traits différents,
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace
Ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs?
Quel monarque ou quel dieu sur ce bord va descendre?
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,

Le sol républicain que jeune il vint défendre.
De respect et d'amour il marche environné;
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné;
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,
Pour la liberté sainte a toujours combattu,
Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh! combien cet empire a pris un noble essor
Depuis les jours sanglants de sa virile enfance!
Quel avenir l'attend et se révèle encor
Dans la maturité de son adolescence!
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,
Et montre, en souriant, aux léopards bannis,
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles
Sont l'emblème flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés
Sous les feux du Midi produit l'indépendance :
D'autres républicains, contre l'Espagne armés,
En nommant Bolivar chantent leur délivrance.
Tel un jeune palmier, pour féconder ses sœurs,
Fleurit et livre aux vents ses parfums voyageurs :
Tel ce naissant empire; et l'exemple qu'il donne
Répand autour de lui comme un parfum sacré,
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

« O Liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil
« Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,
« Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil
« Secoue, en m'appelant, ses mains longtemps captives!
« D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,
« Engourdis sous un joug dont ils aiment le poids.
« De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,
« Va donc, fille du ciel, va par delà les mers,
« Va, toi qu'ils croyaient morte, et qui n'est qu'endormie,
« Briser les fers rouillés de leur vieil univers! »

Colomb se ranimait à cette noble voix.
Terre! s'écria-t-on, terre! terre!... il s'éveille;
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi, cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu!... que reçut-il? des fers.

III. — LE VAISSEAU[1].

Naples.

Par les flots balancée, une barque légère
Hier m'avait porté sur ce vaste vaisseau
Qui fatiguait le golfe et sa vaine colère
D'un inébranlable fardeau.
Ses longs mâts dans les cieux montaient en pyramides :
Comme un serpent ailé, leur flamme au sein des airs
Déroulait ses anneaux rapides,
Et j'admirais ce noir géant des mers,
Armé d'un triple rang de bronzes homicides,
Qui sortaient à demi de ses flancs entr'ouverts.

Ces mots : demain! demain! ce doux nom de la Grèce,
Volent de bouche en bouche : on s'agite, on s'empresse.
L'un, penché sur les ponts, aux câbles des sabords
Enchaîne les foudres roulantes;
L'autre court, suspendu sur les vergues tremblantes,
Où la voile, en criant, cède à ses longs efforts.
Leur chef le commandait, et son regard tranquille
De la poupe à la proue errait de tous côtés,
Avant d'abandonner cette masse immobile
Au souffle des vents irrités.

Ainsi, prêt à quitter les sphères immortelles,
Pour ravir une proie au vautour furieux,
L'aigle, tranquille et fier, se mesure des yeux,
Essaie, en les ouvrant, si ses ongles fidèles
A sa colère obéiront encor,
Et, pour battre les airs, étend deux fois ses ailes
Avant de prendre son essor.

Témoin de ces apprêts, debout sous la misaine,
Il part, disais-je, il part; mais doit-il affranchir
Les généreux enfants de Sparte et de Mécène?
Doit-il sous un pacha les contraindre à fléchir?
Pour qui grondera son tonnerre?
A ce peuple persécuté
Porte-t-il dans ses flancs ou la paix ou la guerre,
L'esclavage ou la liberté?

La liberté, sans doute!... et la Grèce est mourante,
Son sang coule et s'épuise. Ah! qu'il parte! il est temps
De sauver, d'arracher au sabre des sultans
La victime encor palpitante.
Quand je la vois toucher à ses derniers instants,
Il fatigue mon cœur d'une trop longue attente.

Comme toi menaçant, et comme toi muet,
Vésuve, que fait-il sous ton double sommet,

1 Ce vaisseau devait porter à Constantinople M. Stratford Canning, ambassadeur d'Angleterre, et le bruit courait alors que la mission de ce diplomate avait pour but l'affranchissement de la Grèce.

Qui, trompant mon espoir par la vapeur légère
Que ta bouche béante exhale vers les cieux,
Fume éternellement sans éblouir mes yeux
Du spectacle de ta colère?

Dors, volcan imposteur, par les ans refroidi,
Dors, et sois pour l'enfance un objet de risée;
Vieillard, sous la cendre engourdi,
Je suis las d'insulter à ta lave épuisée;
Mais qu'il tonne du moins ce Vésuve flottant,
Moins avare que toi des flammes qu'il recèle!
Que son courroux tardif soit juste en éclatant
Sur les mers du Bosphore où Canaris l'appelle!

Quand il fendra les flots, si souvent éclairés
Par des esquifs brûlants qui vengeaient la patrie,
S'il faut une étincelle à sa flamme assoupie,
Qu'elle s'allume aux feux de ces brandons sacrés
Que la Grèce avait préparés
Pour les flottes d'Alexandrie!

Mais non; son seul aspect sous les murs ottomans
Fera triompher la croix sainte;
Il verra du sérail trembler les fondements,
Les flots de Marmara se troubleront de crainte,
Et, sans contraindre Athène à payer un succès
Qui l'arrache expirante au joug de l'infidèle,
Si l'Anglais la délivre, au moins quelques Français
Auront versé leur sang pour elle.

Toi qu'ils ont devancé dans ton noble dessein,
Vaisseau libérateur, reçois-moi sur ton sein;
Pars, va me déposer sous ces blanches colonnes
Où Socrate inspirait les discours de Platon.
Mes yeux verront flotter les premières couronnes
Que les Grecs vont suspendre aux murs du Parthénon.
Laisse-moi, sous des fleurs et sous de verts feuillages
Consacrés par mes mains à ses dieux exilés,
Laisse-moi cacher les outrages
De ses marbres vainqueurs de la guerre et des âges
Que votre Elgin a mutilés.

Je les verrai, ces morts qui vivent dans l'histoire,
Pour saluer des jours si beaux,
Renaître et soulever les trois mille ans de gloire
Dont le temps chargea leurs tombeaux;
Et moi, chantant comme eux ces jours de délivrance
J'irai mêler la voix, l'hymne à peine écouté
D'un obscur enfant de la France,
A leurs cris de reconnaissance,
A leurs hymnes de liberté.

Va donc, n'hésite plus, n'attends pas les étoiles;
Des flambeaux de la nuit les feux seront pour toi.
N'entends-tu pas le vent qui frémit dans tes voiles?
Il t'invite à partir; pars, vole, emporte-moi!
Notus, je me confie à ton humide haleine;
A toi, brûlant Siroc; à toi, noir Aquilon;
Mugis, qui que tu sois qui souffles vers Athène:
Tout me sera Zéphyr, quelque vent qui m'entraîne
Du tombeau de Virgile au tombeau de Byron!

Vain songe!... Il dédaigna ma prière inutile.
Hélas! pour un Français il n'avait point d'asile.
Au lever du soleil, mes yeux l'ont découvert
Entre le doux Sorrente, où la grappe dorée
Se marie au citronnier vert,
Et les rochers aigus de la pâle Caprée.

Sans doute il entendit, sur ce pic menaçant,
L'infâme successeur des demi-dieux du Tibre,
Tibère, s'éveillant au nom d'un peuple libre,
Des Grecs ressuscités lui demander le sang.

Sur la rive opposée il ne put méconnaître
Ce chantre harmonieux que Sorrente a vu naître:
Le Tasse errait encor dans l'asile enchanté
Où l'amour d'une sœur recueillit sa misère;
Du sein de l'immortalité,
Poëte, il fit des vœux pour les enfants d'Homère!...
Le vaisseau cependant voguait sur l'onde amère.
Qui des deux a-t-il écouté?...

IV. — LA SYBILLE.

Pouzzole.

Marchons, le ciel s'abaisse, et le jour pâlissant
N'est plus à son midi qu'un faible crépuscule;
Le flot qui vient blanchir les restes du port Jule
Grossit, et sur la cendre expire en gémissant.
Cet orage éloigné que l'Eurus nous ramène
Couvre de ses flancs noirs les pointes de Misène;
Avançons, et, foulant d'un pied religieux
Ces rivages sacrés que célébra Virgile,
Et d'où Néron chassa la majesté des dieux,
Allons sur l'avenir consulter la Sibylle.

« Ces débris ont pour moi d'invincibles appas, »
Me répond un ami, qu'aux doux travaux d'Apelle,
A Rome, au Vatican son art en vain rappelle;
« Ils parlent à mes yeux, ils enchaînent mes pas.
« Ces lentisques flétris dont la feuille frissonne;
« Ces pampres voltigeants et rougis par l'automne,
« Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts,
« Ces frêles cyclamens, fanés à leur naissance,
« Plaisent à ma tristesse, en mêlant sur ces bords
« Le deuil de la nature au deuil de la puissance.

« Où sont ces dais de pourpre élevés pour les jeux,
« Ces troupeaux d'affranchis, ces courtisans avides?

« Où sont les chars d'airain, les trirèmes rapides,
« Qui du soleil levant réfléchissaient les feux?
« C'est là que des clairons la bruyante harmonie
« A d'Auguste expirant ranimé l'agonie;
« Vain remède! et le sang se glaçait dans son cœur,
« Tandis que sur ces mers les jeux de Rome esclave,
« Retraçant Actium à ce pâle vainqueur,
« Faisaient sourire Auguste au triomphe d'Octave!

« Ces monuments pompeux, tous ces palais romains,
« Où triomphaient l'orgueil, l'inceste et l'adultère,
« De la vaine grandeur dont ils lassaient la terre
« N'ont gardé que des noms en horreur aux humains.
« Les voilà, ces arceaux désunis et sans gloire
« Qui de Caligula rappellent la mémoire!
« Vingt siècles les ont vus briser le fol orgueil
« Des mers qui les couvraient d'écume et d'étincelles,
« Leur chaîne s'est rompue et n'est plus qu'un écueil
« Où viennent des pêcheurs se heurter les nacelles.

« Ces temples du plaisir par la mort habités,
« Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
« Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
« Condamner Agrippine au sein des voluptés.
« Au bruit des flots, roulant sur cette voûte humide,
« Il veillait, agité d'un espoir parricide!
« Il lançait à Narcisse un regard satisfait,
« Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
« Il apprit que ces flots, instrument du forfait,
« Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.

« Tout est mort : c'est la mort qu'ici vous respirez :
« Quand Rome s'endormit de débauche abattue,
« Elle laissa dans l'air ce poison qui vous tue;
« Il infecte les lieux qu'elle a déshonorés.
« Telle, après les banquets de ces maîtres du monde,
« S'élevait autour d'eux une vapeur immonde
« Qui pesait sur leurs sens, ternissait les couleurs
« Des fastueux tissus où retombaient leurs têtes,
« Et fanait à leurs pieds, sur les marbres en pleurs,
« Les roses dont Pestum avait jonché ces fêtes.

« Virgile pressentait que dans ces champs déserts
« La mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
« Alors qu'il les choisit pour y placer les ombres,
« Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.
« Contemplez ce pêcheur; voyez, voyez nos guides;
« Interrogez les traits de ces pâtres livides :
« Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
« Qui, laissés par Caron sur le fatal rivage, [beaux
« Tendant vers vous la main, entr'ouvrent leurs lam-
« Pour mendier le prix de leur dernier passage?...»

Il disait, et déjà j'écartais les rameaux
Qui cachaient à nos yeux l'antre de la Sibylle,
Au fond de ce cratère, où l'Averne immobile
Couvre un volcan éteint de ses dormantes eaux.
L'enfer, devant nos pas, ouvrait la bouche antique
D'où sortit pour Énée une voix prophétique;
Un flambeau nous guidait, et ses feux incertains
Dessinaient sur les murs des larves, des fantômes,
Qui sans forme et sans vie, et fuyant sous nos mains,
Semblaient le peuple vain de ces sombres royaumes.

« Prêtresse des dieux, lève-toi!
« Viens, m'écriai-je alors, furieuse, écumante,
« Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
« Pleine du dieu qui te tourmente,
« Viens, viens, Sibylle, et réponds-moi!

« Vers les demeures infernales,
« Dis-moi pourquoi la mort pousse comme un troupeau
« Cette foule d'ombres royales,
« Que nous voyons passer de la pourpre au tombeau?
« Est-ce pour insulter à l'alliance vaine
« Que Waterloo scella de notre sang?
« Veut-elle, à chaque roi qu'elle heurte en passant,
« Briser un des anneaux de cette vaste chaîne?

« Le dernier de ces rois, que le souffle du Nord
« A du trône des czars apporté sur ce bord,
« Pliait sous le nom d'Alexandre;
« Allons-nous voir les chefs de son armée en deuil
« Donner des jeux sanglants autour de son cercueil,
« Pour un sceptre flottant qu'il ne peut plus défendre?

« Verrons-nous couronner l'héritier de son choix,
« Et ce maître nouveau d'un empire sans lois
« Doit-il, usant ses jours dans de saintes pratiques,
« Assister de loin comme lui
« Aux funérailles héroïques
« D'Athènes qui l'implore et qui meurt sans appui?

« N'offrira-t-elle un jour que des débris célèbres?
« La verrons-nous tomber après ses longs efforts,
« Vide comme Pompei, qui du sein des ténèbres,
« En secouant sa cendre, étale sur vos bords
« Ses murs où manque un peuple, et ses palais funèbres
« Où manquent les restes des morts?

« Réponds-moi! réponds-moi! furieuse, écumante,
« Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi
« Pleine du dieu qui te tourmente,
« Viens, viens, Sibylle, et réponds-moi!

« La verrons-nous, cette belle Ausonie,
« Jeter quelques rayons de son premier éclat?
« Ou ce flambeau mourant des arts et du génie
« Doit-il toujours passer avec ignominie
« De la France aux Germains, du pontife au soldat,
« Semblable aux feux mouvants, aux clartés infidèles
« Qui, changeant de vainqueurs, volent de mains en mains,
« Vain jouet des combats que livrent les Romains
« Dans leurs saturnales nouvelles?

« L'Espagne, qui préfère au plus beau de ses droits
« La sainte obscurité dont la nuit l'environne,
« Marâtre de ses fils, infidèle à ses lois,
« A l'esclavage s'abandonne,
« Et s'endort sous sa chaîne en priant pour ses rois.
« Reprendra-t-elle un jour son énergie antique?
« Libre, doit-elle enfin, d'un bras victorieux,
« Combattre et déchirer le bandeau fanatique
« Qu'une longue ignorance épaissit sur ses yeux?

« Un arbre sur la France étendait son ombrage :
« Nous l'entourons encor de nos bras impuissants;
« Le fer du despotisme a touché son feuillage, [sants.
« Dont les rameaux s'ouvraient chargés de fruits nais-

« Si par sa chute un jour le tronc qui les supporte
« Doit de l'Europe entière ébranler les échos,
« Le fer, sous son écorce morte,
« De sa sève de feu tarira-t-il les flots?
« Ou de sa dépouille flétrie
« Quelque rameau ressuscité
« Reprendra-t-il racine au sein de la patrie,
« Au souffle de la liberté?

« Réponds-moi, réponds-moi! furieuse, écumante,
« Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
« Pleine du dieu qui te tourmente,
« Viens, viens, Sibylle, et réponds-moi!.. »

J'écoutais : folle attente! espérance inutile!
L'oracle d'Apollon ne répond qu'à Virgile;
Et ces noms méconnus qu'en vain je répétai,
Ces noms jadis si beaux : patrie et liberté,
N'ont pas même aujourd'hui d'écho chez la Sibylle.

NOTE.

L'Espagne qui préfère au plus beau de ses droits...

On ne se souvient pas assez que, d'après les anciennes institutions du pays, la liberté avait obtenu droit de cité dans la monarchie espagnole bien avant même que l'Angleterre fût entrée dans les voies du gouvernement représentatif. Le despotisme de Charles-Quint et le fanatisme de l'inquisition dénaturèrent les vrais principes du gouvernement espagnol. En 1807, ce fut pourtant le souvenir des vieilles libertés castillanes qui fatigua Napoléon par d'héroïques résistances, et qui ressuscita les traditions chevaleresques du Cid. C'est à ce mémorable réveil de l'Espagne que M. Delavigne faisait allusion dans le fragment suivant d'un poëme qui ne sera jamais publié :

. . . .
. . . .
Dans le morne sommeil d'une fièvre accablante,
S'il rêve qu'un poignard se lève sur son sein,
Voyez ce moribond, fort de son épouvante,
Pâle et les bras tendus pour saisir l'assassin,
S'élancer frissonnant de sa couche brûlante :
Ainsi la faible Espagne, à ses derniers moments,
Secouant le sommeil d'une lente agonie,
Pour écraser la tyrannie
S'arracha de ses fondements

Le Cid! voilà le Cid, dont l'ombre désolée,
Brisant son mausolée,
Paraît le glaive en mains, la douleur sur le front;
Il frémit, le héros, de colère et de honte,
Comme au jour où, cherchant le comte,
Il perdit sa maîtresse et vengea son affront.
« Arrière, cria-t-il, guerrier dont la vaillance
« Sous tant de cieux divers vengea l'honneur français;
« Arrière, par pitié pour trente ans de succès!
« Par respect pour ta gloire, arrière, noble France!

« Ils m'entendent du moins : je les ai vus frémir,
« Ces drapeaux mutilés et fiers de leurs blessures :
« Ils empruntent des vents une voix pour gémir,
« Et semblent murmurer de sinistres augures.

« Au récit des revers qui vous sont préparés,
« Baissez vos fers sanglants, étendards intrépides!
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides!

« Du ciel vomissant les feux,
« Le plus brûlant des mois accourt et vous dévore
« C'est peu : de notre sang des vengeurs vont éclore,
« Semblables à leurs aïeux
« Dont les bras victorieux
« Ont brisé dans Burgos les bannières du Maure.

« Des montagnes d'Urgel aux murs de l'Alhambra,
« Pélage a réveillé nos tribus assoupies;
« Du guérillas fuyant le plomb vous atteindra :
« Son stylet dans la main le meurtre vous suivra
« Sur la crête des Asturies,
« Dans les gorges de la Sierra...

« Ils ne sont plus ces jours, où vous prenant pour guides,
« Les arts, d'un héroïque essor,
« Suivaient en combattant dans les déserts arides
« Les pas de Sultan juste et de Sultan bras d'or [1].

« Ils ne sont plus, ces jours de liberté, de gloire,
« Jours sauveurs et par vous à jamais consacrés,
« Où la France abreuvait ses sillons altérés
« Du sang dont Kellermann arrosait sa victoire.

« Infortunés débris de tant d'exploits passés,
« Vous allez perdre dans nos sables
« Les derniers lambeaux vénérables
« Que le boulet vous a laissés.

« Arrière, étendards intrépides...
« Mais non, la charge sonne, et vous obéirez :
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides! »

1 Surnoms donnés par les Arabes à Desaix et à Kléber.

V. — LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL FOY.

A LA FRANCE.

Rome, villa Paolina.

Non, tu ne connais pas encor
Ce sentiment d'ivresse et de mélancolie
Qu'inspire d'un beau jour la splendeur affaiblie
Toi qui n'as pas vu les flots d'or,
Où nage à son couchant un soleil d'Italie,
Inonder du Forum l'enceinte ensevelie
Et le temple détruit de Jupiter Stator!

Non, tu ne connais pas l'irrésistible empire
Des beautés qu'il déploie au moment qu'il expire,
Si tes yeux n'ont pas vu son déclin vif et pur,
Qui s'éteint par degrés sur Albane et Tibur,
Verser les derniers feux d'une ardeur épuisée
A travers le brillant azur
Des portiques du Colisée!

Sur le mont Janicule et ses pins toujours verts,
Tu meurs, mais dans ta gloire; on t'admire, on te chante;
Tu meurs, divin soleil, au milieu des concerts
De cette Rome plus touchante
Qui pleure ta clarté ravie à ses déserts.

Du trône tu descends comme elle;
Jadis ses monuments t'égalaient en splendeur:
D'une reine déchue amant toujours fidèle,
Que ta lumière est triste et belle
Sur les débris de sa grandeur!
Tes rayons amortis, que le regard supporte,
Pâlissent en les éclairant,
Soleil, et ton éclat mourant
S'unit mieux à leur beauté morte.

Ainsi l'on voit s'éteindre, environné d'hommages,
Le talent inspiré, qui, pur et sans nuages,
N'a brillé que par la vertu.
Ainsi nous l'admirons, ainsi nos larmes coulent,
Au milieu des débris de nos lois qui s'écroulent
Comme un monument abattu;
Et l'éclat plus sacré de ce flambeau qui tombe
Répand les derniers feux dont il est embrasé
Sur le temple détruit et sur l'autel brisé
De la Liberté qui succombe.

Dans sa splendeur enseveli,
Glorieux et pleuré par la reconnaissance,
Ainsi mourut celui qui vengea notre France.
Ces traits éloquents ont pâli
Qui de l'âme élancés pénétraient jusqu'à l'âme;
Il s'est ouvert ce cœur, il vient de se briser,
Trop plein pour contenir la généreuse flamme
Qu'il répandait sans l'épuiser.

La patrie, à l'aspect d'une cendre si chère,
A senti s'émouvoir ses entrailles de mère.
Ah! qu'elle pleure, elle a droit de pleurer:
Pour la défendre encore il déposa ses armes.
Elle s'honore en voulant l'honorer.
A le nommer son fils qu'elle trouve des charmes,
Fière de sa douleur, plus belle de son deuil,
A qui voudra les voir qu'elle montre ses larmes:
Car il est des enfants qu'on pleure avec orgueil.

Rome, tes yeux sont morts à ces larmes sacrées
Dont on fait gloire en les versant;
Les cendres de tes fils ne sont plus honorées
Par ce tribut reconnaissant.
En vain leurs nobles cœurs battaient pour la patrie,
Dans ton abaissement en vain ils t'ont chérie;
Ces murs, dont Michel-Ange a jeté dans les cieux
Le dôme audacieux,
Réservent leurs honneurs à la puissance morte:
Pour elle des concerts, des fleurs et des flambeaux,
Et des bronzes menteurs penchés sur des tombeaux;
Mais pour la vertu, que t'importe?

Ainsi, courbé sous l'or du sceptre pastoral,
Ton peuple grave et fier, que ce mépris offense,
Laisse tomber son bras levé pour ta défense.
Il fléchit sous des rois, lui qui n'eut point d'égal
Quand la gloire était ton idole;
Et l'herbe a désuni le pavé triomphal
Qui conduisait au Capitole.

En passant sur la terre où dorment tes héros,
Par les mugissements de sa voix importune
Le bœuf pesant d'Ostie insulte à leur repos,
Ou, symbole vivant de ta triste fortune,
Endormi sous le joug du char qu'il a traîné,
Courbe sa corne noire et son front enchaîné
A la place où fut la tribune.

Et c'est là qu'autrefois les publiques douleurs
Paraient l'urne des morts de gazons et de fleurs!
Vous le savez, race guerrière,
O vous ossements oubliés,
Muets débris, noble poussière,
Que je sens tressaillir sous les touffes de lierre
De ces tombeaux qu'on foule aux pieds!
Vous le savez, vous tous qui, pour vos funérailles,
Avez vu Rome en deuil sortir de ses murailles!
Ah! s'il a pu cesser, ce culte glorieux
Qu'on rendait au courage, à la sainte éloquence,
Levez-vous, il renaît; Romains, ouvrez les yeux,
Ne regardez pas Rome, et regardez la France.

Il fut orateur et guerrier,

Celui que la France attendrie
Couronne d'un double laurier!
Entendez-vous ces mots : « Valeur, Talent, Patrie? »
Entendez-vous ce cri d'une éloquente voix :
« Ses enfants sont ceux de la France! »
Ce cri, qui d'un seul cœur s'élance,
Semble de tous les cœurs s'élever à la fois...
Orateurs, répondez : jamais plus digne hommage
Honora-t-il un père en sa postérité,
Et jamais votre pauvreté
Laissa-t-elle à vos fils un plus riche héritage?

Et vous aussi, guerriers, levez-vous : contemplez
De nos vieux étendards les vengeurs mutilés!
Ces Romains qui suivaient vos pompes funéraires
Par des exploits plus grands s'étaient-ils signalés
Autour des faisceaux consulaires?
Les travaux, les hivers et l'ardeur des étés
Avaient-ils sur leur front mieux gravé leurs services,
Et leurs pleurs en coulant se sont-ils arrêtés
Dans de plus nobles cicatrices?

Non, guerriers, non, jamais, mânes victorieux,
Jamais, fiers défenseurs des libertés publiques,
Rome ne se couvrit, pour vos vertus antiques,
D'un deuil plus unanime et plus religieux.
Non, non, sur vos tombeaux, Rome, la vieille Rome,
N'offrit pas dans sa gloire un spectacle plus grand
Que ce concours sacré d'un peuple entier pleurant,
Pleurant la perte d'un seul homme!

Reçois, ô mon pays, ce tribut mérité!
France, de quel orgueil mon cœur a palpité
En t'adressant ces vers sous les ombrages sombres
Qui couronnent le Célius,
Au pied du Palatin, devant les grandes ombres
Des Camille et des Tullius!

Et toi, qu'on veut flétrir, jeunesse ardente et pure,
De guerriers, d'orateurs, toi, généreux essaim,
Qui sens fermenter dans ton sein
Les germes dévorants de ta gloire future,
Penché sur le cercueil que tes bras ont porté,
De ta reconnaissance offre l'exemple au monde :
Honorer la vertu, c'est la rendre féconde,
Et la vertu produit la liberté.

Prépare son triomphe en lui restant fidèle.
Des préjugés vieillis les autels sont usés;
Il faut un nouveau culte à cette ardeur nouvelle
Dont les esprits sont embrasés.
Vainement contre lui l'ignorance conspire.
Que cette liberté qui règne par les lois
Soit la religion des peuples et des rois.
Pour la mieux consacrer on devait la proscrire;
Sa palme, qui renaît, croît sous les coups mortels;
Elle eut son fanatisme, elle touche au martyre,
Un jour elle aura ses autels.

Le verrai-je, ce jour, où sans intolérance
Son culte relevé protégera la France?
O champs de Pressagni, fleuve heureux, doux coteaux
Alors, peut-être, alors mon humble sépulture
Se cachera sous les rameaux
Où souvent, quand mes pas erraient à l'aventure,
Mes vers inachevés ont mêlé leur murmure
Au bruit de la rame et des eaux.

Mais si le Temps m'épargne et si la Mort m'oublie,
Mes mains, mes froides mains par de nouveaux concerts
Sauront la rajeunir, cette lyre vieillie;
Dans mon cœur épuisé je trouverai des vers,
Des sons dans ma voix affaiblie;
Et cette liberté, que je chantai toujours,
Redemandant un hymne à ma veine glacée,
Aura ma dernière pensée
Comme elle eut mes premiers amours.

VI. — ADIEUX A ROME.

L'airain avait sonné l'hymne pieux du soir.
Sur les temples de Rome, où cessait la prière,
La lune répandait sa paisible lumière :
Au Forum à pas lents, triste, j'allai m'asseoir.
J'admirais ses débris, ses longs portiques sombres,
Et dans ce jour douteux, par leur masse arrêté,
Tous ces grands monuments empruntaient de leurs [ombres
Plus de grandeur encore et plus de majesté :
Comme l'objet absent, qu'un regret nous rappelle,
Reçoit du souvenir une beauté nouvelle,
Mon luth, longtemps muet, préluda dans mes mains,
Et sur l'air grave et doux dont le chant se marie
Aux accents inspirés des poëtes romains,
Cet adieu s'échappa de mon âme attendrie :

« Rome, pour la dernière fois
« Je parcours ta funèbre enceinte :
« Inspire les chants dont ma voix
« Va saluer ta gloire éteinte.
« Luis dans mes vers, astre éclipsé
« Dont la splendeur fut sans rivale;
« Ombre éclatante du passé,
« Le présent n'a rien qui t'égale.

« Tout doit mourir, tout doit changer :
« La grandeur s'élève et succombe.
« Un culte même est passager;
« Il souffre, persécute et tombe.
« Tu brillais de ce double éclat,
« Et tu n'as pas fait plus d'esclaves
« Avec la toge du sénat
« Que sous la pourpre des conclaves.

« Du sang de tes premiers soutiens
« Cette colline est arrosée ;
« Le sang de tes héros chrétiens
« Rougit encor le Colisée.
« A travers ces deux souvenirs
« Tu m'apparais pâle et flétrie,
« Entre les palmes des martyrs
« Et les lauriers de la patrie.

« Que tes grands noms, que tes exploits,
« Tes souvenirs de tous les âges,
« Viennent se confondre sans choix
« Dans mes regrets et mes hommages,
« Comme ces temples abattus,
« Comme les tombeaux et les ombres
« De tes Césars, de tes Brutus
« Se confondent dans tes décombres.

« Adieu, Forum, que Cicéron
« Remplit encor de sa mémoire!
« Ici, chaque pierre a son nom,
« Ici, chaque débris sa gloire.
« Je passe, et mes pieds ont foulé
« Dans ce tombeau d'où sortit Rome,
« Les restes d'un dieu mutilé
« Ou la poussière d'un grand homme.

« Adieu, vallon frais où Numa
« Consultait sa nymphe chérie!
« J'entends le ruisseau qu'il aima
« Murmurer le nom d'Égérie.
« Son eau coule encor; mais les rois,
« Que séduit une autre déesse,
« Ne viennent plus chercher des lois
« Où Numa puissa la sagesse.

« Temple, dont l'Olympe exilé
« A fui la majesté déserte,
« Panthéon, ce ciel étoilé
« Achève ta voûte entr'ouverte;
« Et ses feux du haut de l'éther,
« Cherchant tes dieux dans ton enceinte,
« Vont sur l'autel de Jupiter
« Mourir au pied de la croix sainte.

« Qui t'éleva, dôme éternel,
« Du Panthéon céleste frère?
« Si tu fus l'œuvre d'un mortel,
« Les arts ont aussi leur Homère;
« Et du génie en ce saint lieu
« Je sens l'invisible présence,
« Comme je sens celle du Dieu
« Qui remplit ta coupole immense.

« Je vous revois, parvis sacrés[1]
« Qu'un poëte a rendus célèbres!
« Je foule les noms ignorés
« Qui chargent vos pavés funèbres,
« Et de tous ces tombeaux obscurs
« Le marbre qui tient tant de place,
« Laisse à peine un coin dans vos murs
« Pour la cendre et le nom du Tasse!

« Cloître désert, sous tes arceaux
« Mourut l'amant d'Éléonore,
« Près du chêne dont les rameaux
« Devaient pour lui verdir encore.
« Avant l'âge aussi meurt Byron;
« Un même trépas les immole :
« L'un tombe au seuil du Parthénon,
« Et l'autre au pied du Capitole... »

Je les pleurais tous deux, et je sentis ma voix
Mourir avec leurs noms sur mes lèvres tremblantes;
Je sentis les accords s'affaiblir sous mes doigts,
Pareils au bruit plaintif, aux notes expirantes
Qui se perdent dans l'air, quand du *Miserere*
Les sons au Vatican s'éteignent par degré.
Jaloux pour mon pays, je cherchais en silence
Quels noms il opposait à ces noms immortels;
Il m'apparaît alors, celui dont l'éloquence
Des demi-dieux romains releva les autels :
Le Sophocle français, l'orgueil de sa patrie,
L'égal de ses héros, celui qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna;
Ému d'un saint respect, je l'admire et m'écrie :

« Chantre de ces guerriers fameux,
« Grand homme, ô Corneille, ô mon maître,
« Tu n'as pas habité comme eux
« Cette Rome où tu devais naître;
« Mais les dieux t'avaient au berceau
« Révélé sa grandeur passée,
« Et sans fléchir sous ton fardeau,
« Tu la portais dans ta pensée!

« Ah! tu dois errer sur ces bords,
« Où le Tibre te rend hommage!
« Viens converser avec les morts
« Dont ta main retraça l'image.
« Viens, et, ranimés pour te voir,
« Ils vont se lever sur tes traces;
« Viens, grand Corneille, viens t'asseoir
« Au pied du tombeau des Horaces!

« De quel noble frémissement
« L'orgueil doit agiter ton âme,
« Lorsque sur ce froid monument
« De tes vers tu répands la flamme!
« Il tremble, et dans son sein profond
« J'entends murmurer sur la terre
« Deux fils morts, dont la voix répond
« Au *qu'il mourût* de leur vieux père.

« Beau comme ces marbres vivants
« Dont l'art enfanta les merveilles,
« Ton front vaste abandonne aux vents
« Ses cheveux blanchis par les veilles;
« Et quand les fils de Romulus
« Autour de toi couvrent ces plaines,
« Je crois voir un Romain de plus

1 L'église et le couvent de Saint-Onuphre, où mourut le Tasse.

« Évoquant les ombres romaines.

« Je pars, mais ces morts me suivront :
« Ta muse a soufflé sur leur cendre.
« En renaissant ils grandiront
« Dans tes vers, qui vont me les rendre;
« Et l'airain, qui, vainqueur du temps,
« Jusqu'aux cieux porta leurs images,
« Les plaça sur des monuments
« Moins sublimes que tes ouvrages! »

VII. — PROMENADE AU LIDO.

Venise.

Arrête, gondolier; que ta barque un moment
Cesse de fendre les lagunes:
L'essor qu'elle a reçu va mourir lentement
Sur les sables noirs de ces dunes.
Gondolier, je reviens : je viens dans un moment
Prêter l'oreille aux infortunes
De Clorinde et de son amant.

Souvent un étranger, qui parcourait ces rives,
Prit plaisir aux accords de vos stances plaintives.
Je veux voir si ces lieux déserts
Ont gardé de lui quelque trace;
Car il aima, souffrit, chanta comme le Tasse,
Dont tu viens de chanter les vers...

Lido, triste rivage! ô mer plus triste encore,
Qui frémissais d'amour quand tes flots empressés
S'entr'ouvraient pour l'anneau tombant du Bucentaure:
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

Rialto n'entend plus le chant des barcaroles;
Adieu la soie et l'or mollement enlacés,
Qui tombaient en festons sur le fer des gondoles:
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

En vain du marronnier les fleurs et le feuillage
Parent de la Brenta les palais délaissés,
La gloire et les amours n'y cherchent plus l'ombrage:
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

Que de fois dans sa rêverie,
Sur ce bord dont l'écho répète encor son nom,
Alors qu'il errait sans patrie,
Ces souvenirs de deuil ont poursuivi Byron!
Souvenirs où son cœur, abreuvé d'amertume,
Trouvait dans ses ennuis de douloureux appas,
Tandis que le coursier, qu'il blanchissait d'écume,
Faisait jaillir le sable où s'imprimaient ses pas.

O ciel! la voilà donc cette beauté si fière
Qu'adoraient, en tremblant, les peuples asservis,
Le jour qu'un empereur, dans ses sacrés parvis,
Sous les pieds d'un pontife a baisé la poussière!
Des siècles, pour grandir; pour mourir, des instants!
Tels furent ses destins; sa longue décadence
D'une lutte sans fin n'a point lassé le temps:
Un peuple a tout perdu s'il perd l'indépendance.

C'est en vain que Venise a revu ces coursiers
Attelés si longtemps au char de notre gloire,
Qui s'est enfin rompu sous le poids des lauriers,
Usé par trente ans de victoire.
Le lion dans les fers en vain menace encor;
Il ne secoûra plus sa crinière sanglante,
Et ses ailes d'airain ne prendront plus l'essor
Pour suspendre au retour, sous la coupole d'or,
Les drapeaux conquis à Lépante.

Non, Venise n'est plus : ses tranquilles tyrans
Marchent, la tête haute, entre les deux géants
Qui virent de ses chefs le courroux tutélaire
Frapper les cheveux blancs qu'elle avait révérés,
Quand la hache des lois, de degrés en degrés,
Fit bondir d'un tyran la tête octogénaire.

Où sont donc ses héros? où sont-ils?... Sous ta main,
Qui touche leurs froides reliques.
Où sont-ils? Cherche-les, au seuil de ces portiques,
Dans l'immobilité d'un simulacre vain,
Dans ces marbres debout sur des tombeaux gothiques...
Ses héros aujourd'hui sont de marbre et d'airain.

Que dis-je? de leurs yeux l'éclair encor s'élance:
Ils respirent encor sur ces murs où Palma,
Où du fier Tintoret la main les anima.
Le pinceau du Bassan fait parler leur silence.
Vous vivez, Lorédan, Bembo, Contarini,
Vous vivez sur la toile, où le croissant puni
Livre ses crins captifs à vos pieux courages.
Vous ne pouvez mourir... les morts sont vos enfants,
Les morts sont les guerriers qui peuplent ces rivages,
Et passent devant vos images
Sans s'affranchir de leurs tyrans.

Père de tous les biens, l'amour de la patrie
Fonde seul la grandeur d'un peuple à son berceau:
Il fit régner Venise, et Venise flétrie,
Le jour qu'il expira, dut le suivre au tombeau.
Sa grandeur s'écoula comme le flot qui roule,
Sans laisser à mes pieds de trace sur ce bord.
Ils dorment, ses vengeurs, comme le flot qui dort
Dans ses canaux déserts où le marbre s'écroule...

Les Grecs aussi dormaient; ils se sont réveillés!
Ils ont levé leurs bras si longtemps immobiles;

Leurs glaives, si longtemps rouillés,
Brillent du même éclat qu'au jour des Thermopyles.
Fiers, quand ils ont péri, d'un trépas glorieux,
Les Grecs, le front levé, regardent leurs aïeux;
Et tout couverts d'un sang qui lave tant d'injures,
Quand ils montrent du doigt leurs corps percés de coups,
Léonidas recule en comptant leurs blessures,
Et Thémistocle en est jaloux.

La république est opprimée:
Et vous aussi, réveillez-vous,
Guerriers dont la main désarmée
Languit sans force et sans courroux,
Fils de saint Marc, réveillez-vous;
Qu'un peuple devienne une armée.

Saint Marc! gloire et saint Marc!... A ce cri répété
Le lion a rugi, du beffroi qui résonne
L'airain pieux s'est agité;
Courez, obéissez au signal qu'il vous donne;
Frappez, il vous appelle, il sonne
Les vêpres de la liberté!

« Des armes! » dites-vous?... vos tyrans ont des armes:
Osez les leur ravir. Forcez vos arsenaux,
Reprenez ces poignards, ces glaives, ces drapeaux,
Que Zara, que Byzance arrosa de ses larmes.
Reprenez-les pour conquérir
Ces lois, de tout grand peuple uniques souveraines!
Reprenez-les pour secourir
Et pour imiter les Hellènes!
Reprenez-les pour vaincre... et, fût-ce pour mourir,
Ils seront moins lourds que vos chaînes.

Vainqueurs, sauvez les Grecs!... Vous manquez de vaisseaux!
Venise traîne encor son linceul en lambeaux:
Comme une voile immense, eh bien! qu'il se déploie
Au faîte de ces tours qui nagent sur les eaux,
A ses flèches de marbre, aux pointes des créneaux
Où volent ces oiseaux de proie!
Venise avec ses tours et ses palais mouvants,
Ses temples que la mer balance,
Va flotter, va voguer, conduite par les vents,
Aux bords où pour les Grecs le passé recommence.
Partez! et puisse-t-elle, aux flots s'abandonnant,
Refleurir près d'Athène à sa splendeur rendue,
Et recouvrer en la donnant
La liberté qu'elle a perdue!

Tais-toi, muse, tais-toi! le sommeil de la mort
Pèse encor sur ce peuple et ferme son oreille.
En voulant réveiller cet esclave qui dort,
Crains pour toi l'oppresseur qui veille.
Dans ces murs, où souvent un seul mot répété
A provoqué des Dix la rigueur ténébreuse,
La tyrannie est ombrageuse,
Comme autrefois la liberté...

Gondolier, je reviens; en fendant les lagunes,
Rends à ton noir esquif son doux balancement,
Et chante-moi les infortunes
De Clorinde et de son amant.

ÉPILOGUE.

De l'antique élégie, allez, filles nouvelles,
Vous dont la voix chanta la Liberté
Sur les ruines éternelles
Où de son ombre encor plane la majesté.
Allez, hâtez-vous, le temps presse;
Ce fanatisme ardent qui menace nos droits,
Il marche, il court, il peut vous gagner de vitesse,
En frappant la pensée avec le fer des lois.
Que si je n'avais craint de vous voir prisonnières,
Deux compagnes auraient encor,
Pour s'unir à vos chants, retardé votre essor:
Allez; peut-être, hélas! serez-vous les dernières!

Célébrez l'Italie: ah! qui verra jamais
L'azur de son beau ciel sans vanter ses attraits!
Qui ne cède aux transports d'une lyrique audace
Sur ces bords que les dieux se plaisaient à fouler,
Où des mêmes zéphyrs qui parfumaient leur trace
Le souffle harmonieux semble encor exhaler
Les sons du luth divin de Virgile et d'Horace!

Mais sur ces bords charmants caressés par les mers,
Sur ces tombeaux romains que la mousse a couverts,
Comme aux lieux où Venise expire,
L'esclavage hideux s'entoure de déserts.
Au murmure éternel des eaux et du zéphire
Il mêle, en gémissant, le bruit sourd de ses fers,
Et son haleine impure aux parfums qu'on respire.
Dans quelque doux climat qu'on se veuille exiler,
On trouve donc partout des tyrans à maudire,
Et des peuples à consoler?

Filles de l'antique élégie,
Que n'avez-vous ses plaintives douceurs,
Ses élans inspirés, sa brûlante énergie!...
Mais avant que des oppresseurs
Étouffent sous les lois la vérité muette,
Vous leur pouvez du moins prédire leur défaite:
Eh bien! ils tomberont, ces amants de la nuit.
La force comprimée est celle qui détruit;
C'est quand il est captif dans un nuage sombre
Que le tonnerre éclate et luit;
Et la chute est facile à qui marche dans l'ombre.





UNE SEMAINE DE PARIS.

UNE SEMAINE A PARIS.

AUX FRANÇAIS.

Debout! mânes sacrés de mes concitoyens!
Venez; inspirez-les, ces vers où je vous chante.
Debout, morts immortels, héroïques soutiens
De la liberté triomphante!

Brûlant, désordonné, sans frein dans son essor,
Comme un peuple en courroux qu'un même cri soulève,
Que cet hymne vers vous s'élève
De votre sang qui fume encor!
Quels sont donc les malheurs que ce jour nous apporte?
—Ceux que nous présageaient ses ministres et lui.
—Quoi! malgré ses serments! - Il les rompt aujourd'hui.
—Le ciel les a reçus.—Et le vent les emporte.
—Mais les élus du peuple?...—Il les a cassés tous.
—Les lois qu'il doit défendre?—Esclaves comme nous.
—Et la pensée?—Aux fers.—Et la liberté?—Morte.
—Quel était notre crime?—En vain nous le cherchons.
—Pour mettre en interdit la patrie opprimée,
Son droit?—C'est le pouvoir.—Sa raison?—Une armée.
—La nôtre est un peuple : marchons.

Ils marchaient, ils couraient sans armes,
Ils n'avaient pas encor frappé,
On les tue; ils criaient : Le monarque est trompé!
On les tue... ô fureur! Pour du sang, quoi! des larmes!
De vains cris pour du sang!—Ils sont morts les premiers;
Vengeons-les, ou mourons. - Des armes! - Où les prendre?
—Dans les mains de leurs meurtriers :
A qui donne la mort c'est la mort qu'il faut rendre.

Vengeance! place au drapeau noir!
Passage, citoyens! place aux débris funèbres
Qui reçoivent dans les ténèbres
Les serments de leur désespoir!
Porté par leurs bras nus, le cadavre s'avance.
Vengeance! tout un peuple a répété : Vengeance!
Restes inanimés, vous serez satisfaits.
Le peuple vous l'a dit, et sa parole est sûre;
Ce n'est pas lui qui se parjure :
Il a tenu quinze ans les serments qu'il a faits.

Il s'est levé : le tocsin sonne;
Aux appels bruyants des tambours,
Aux éclats de l'obus qui tonne,
Vieillards, enfants, cité, faubourgs,
Sous les haillons, sous l'épaulette,
Armés, sans arme, unis, épars,
Se roulent contre les remparts
Que le fer de la baïonnette
Leur oppose de toutes parts.
Ils tombent; mais dans cette ville,
Où sur chaque pavé sanglant
La mort enfante en immolant,
Pour un qui tombe il en naît mille.

Ouvrez, ouvrez encor les grilles de Saint-Cloud!
Vomissez des soldats pour nous livrer bataille.
Le sabre est dans leurs mains; dans leurs rangs, la mitraille;
Mais de la Liberté l'arsenal est partout.

Que nous importe, à nous, l'instrument qui nous venge!
Une foule intrépide agite en rugissant
La scie aux dents d'acier, le levier, le croissant;
Sous sa main citoyenne en arme tout se change :
Des foyers fastueux les marbres détachés,
Les grès avec effort de la terre arrachés,
Sont des boulets pour sa colère;
Et, soldats comme nous, nos femmes et nos sœurs
Font pleuvoir sur les oppresseurs
Cette mitraille populaire.

Qu'ils aient l'ordre pour eux, le désordre est pour nous!
Désordre intelligent, qui seconde l'audace,
Qui commande, obéit, marque à chacun sa place,
Comme un seul nous fait agir tous,
Et qui prouve à la tyrannie,
En brisant son sceptre abhorré,
Que par la patrie inspiré,
Un peuple, comme un homme, a ses jours de génie.

Quoi! toujours sous le feu, si jeune, au premier rang!
Retenons ce martyr que trop d'ardeur enflamme.
Il court, il va mourir... Relevons le mourant :
O Liberté!... c'est une femme!

Quel est-il, ce guerrier suspendu dans les airs?
De son drapeau qu'il tient encore
Il roule autour de lui le linceul tricolore,
Et disparaît au milieu des éclairs.

Viens recueillir sa dernière parole,
Grande ombre de Napoléon!
C'est à toi de graver son nom
Sur les piliers du nouveau pont d'Arcole.

Ce soleil de juillet qu'enfin nous revoyons,
Il a brillé sur la Bastille,
Oui, le voilà, c'est lui! La Liberté, sa fille,
Vient de renaître à ses rayons.
Luis pour nous, accomplis l'œuvre de délivrance;
Avance, mois sauveur, presse ta course, avance :
Il faut trois jours à ces héros.
Abrége au moins pour eux les nuits qui sont sans gloire;
Avance, ils n'auront de repos
Que dans la tombe ou la victoire.

Nuits lugubres! tout meurt, lumière et mouvement.
De cette obscurité muette et sépulcrale
Quels bruits inattendus sortent par intervalle?

Le cliquetis du fer qui heurte pesamment
Des débris entassés la barrière inégale;
Ces cris se répondant de moment en moment:
Qui vive? — Citoyens. — Garde à vous, sentinelles!
L'adieu de deux amis, dont un embrassement
Vient de confondre encor les âmes fraternelles;
Les soupirs d'un blessé qui s'éteint lentement,
Et sous l'arche plaintive un sourd frémissement,
Quand l'onde, en tournoyant, vient refermer la tombe
D'un cadavre qui tombe...

Au Louvre, amis; voici le jour!
Battez la charge! au Louvre! au Louvre!
Balayé par le plomb qui se croise et les couvre,
Chacun, pour mourir à son tour,
Vient remplir le rang qui s'entr'ouvre.
Le bataillon grossit sous ce feu dévorant.
Son chef dans la poussière en vain roule expirant;
Il saisit la victime, il l'enlève, il l'emporte,
Il s'élance, il triomphe, il entre... Quel tableau!
Dieu juste! la voilà victorieuse et morte,
Sur le trône de son bourreau!

Allez, volez, tombez dans la Seine écumante,
D'un pouvoir parricide emblèmes abolis!
Allez, chiffres brisés; allez, pourpre fumante;
Allez, drapeaux déchus, que le meurtre a salis!
Dépouilles des vaincus, par le fleuve entraînées,
Dépouilles des martyrs que je pleure aujourd'hui,
Allez, et sur les flots, à Saint-Cloud, portez-lui
Le bulletin des trois journées!

Victoire! embrassons-nous. — Tu vis! — Je te revoi!
— Le fer de l'étranger m'épargna comme toi.
— Quel triomphe! en trois jours. — Honneur à ton courage!
— Gloire au tien! — C'est ton nom qu'on cite le premier.
— N'en citons qu'un. - Lequel? - Celui du peuple entier.
Hier qu'il était brave! aujourd'hui qu'il est sage!
— Du trépas, en mourant, un d'eux m'a préservé.
— Mais ton sang coule encor. — Ma blessure est légère.
— Et ton frère? — Il n'est plus. — L'assassin de ton frère,
Tu l'as puni? — Je l'ai sauvé.

Ah! qu'on respire avec délices,
Et qu'il est enivrant, l'air de la liberté!
Comment regarder sans fierté
Ces murs couverts de cicatrices,
Ces drapeaux qu'à l'exil redemandaient nos pleurs,
Et dont nous revoyons les glorieux symboles
Voltiger, s'enlacer, courber leurs trois couleurs
Sur ces nobles enfants, l'orgueil de nos écoles!
Des fleurs à pleines mains, des fleurs pour ces guerriers!
Jetez-leur au hasard des couronnes civiques:
Ils ne tomberont, vos lauriers,
Que sur des têtes héroïques.

Mais lui, que sans l'abattre ont jadis éprouvé
Le despotisme et la licence,
Que la vieillesse a retrouvé
Ce qu'il fut dans l'adolescence,
Entourons-le d'amour! Français, Américains,
De baisers et de pleurs couvrons ses vieilles mains!
La popularité, si souvent infidèle,
Est fille de la terre et meurt en peu d'instants:
La sienne, plus jeune et plus belle,
A traversé les mers, a triomphé du temps:
C'était à la vertu d'en faire une immortelle.

O toi, roi citoyen, qu'il presse dans ses bras
Aux cris d'un peuple entier dont les transports sont justes,
Tu fus mon bienfaiteur, je ne te loûrai pas:
Les poëtes des rois sont leurs actes augustes.
Que ton règne te chante, et qu'on dise après nous:
Monarque, il fut sacré par la raison publique;
Sa force fut la loi; l'honneur, sa politique;
Son droit divin, l'amour de tous.

Pour toi, peuple affranchi, dont le bonheur commence,
Tu peux croiser tes bras après ton œuvre immense;
Purs de tous les excès, huit jours l'ont enfanté.
Ils ont conquis les lois, chassé la tyrannie,
Et couronné la Liberté:
Peuple, repose-toi; ta semaine est finie!

LE RETOUR.

Au Havre.

Le voilà, ce vieux môle où j'errai si souvent!
Ainsi grondaient alors les rafales du vent,
Quand aux pâles clartés des fanaux de la Hève,
Si tristes à minuit,
Le flux, en s'abattant pour envahir la grève,
Blanchissait dans la nuit.

Au souffle du matin qui déchirait la brume,
Ainsi sur mes cheveux volait la fraîche écume;
Et quand à leur zénith les feux d'un jour d'été
Inondaient les dalles brûlantes,
Ainsi, dans sa splendeur et dans sa majesté,
La mer sous leurs rayons roulait l'immensité
De ses houles étincelantes.

Mais là, mais toujours là, hormis si l'ouragan
Des flots qu'il balayait restait le seul tyran,
Toujours là, devant moi, ces voiles ennemies
Que la Tamise avait vomies
Pour nous barrer notre Océan!

Alors j'étais enfant, et toutefois mon âme
Bondissait dans mon sein d'un généreux courroux,
Je sentais de la haine y fermenter la flamme:

Enfant, j'aimais la France et d'un amour jaloux.
J'aimais du port natal l'appareil militaire;
J'aimais les noirs canons, gardiens de ses abords;
J'aimais la grande voix que prêtaient à nos bords
Ces vieux mortiers d'airain sous qui tremblait la terre;
Enfant, j'aimais la France : aimer la France alors,
C'était détester l'Angleterre!

Que disaient nos marins lui demandant raison
De sa tyrannie éternelle,
Quand leurs deux poings fermés menaçaient l'horizon?
Que murmuraient les vents quand ils me parlaient [d'elle?
Ennemie implacable, alliée infidèle!
On citait ses serments de parjures suivis,
Les trésors du commerce en pleine paix ravis,
Aussi bien que sa foi sa cruauté punique :
Témoin ces prisonniers ensevelis vingt ans,
Et vingt ans dévorés dans des cachots flottants
Par la liberté britannique!

Plus tard, un autre prisonnier,
Dont les bras en tous lieux s'allongeant pour l'atteindre
Par-dessus l'Océan n'avaient pas pu l'étreindre,
Osa s'asseoir à son foyer.
Ceux qui le craignaient tant, il aurait dû les craindre;
Il les crut aussi grands qu'il était malheureux,
Et le jour d'être grands brillait enfin pour eux.
Mais ce jour, où, déchu, l'hôte sans défiance
Vint, le sein découvert, le fer dans le fourreau,
Ce jour fut pour l'Anglais celui de la vengeance :
Il se fit le geôlier de la Sainte-Alliance,
Et de geôlier devint bourreau!

Oui, du vautour anglais l'impitoyable haine
But dans le cœur de l'aigle expirant sous sa chaîne
Un sang qui pour la France eut voulu s'épuiser :
Car il leur faisait peur, car ils n'ont pu l'absoudre
D'avoir quinze ans porté la foudre
Dont il faillit les écraser.

Il ne resta de lui qu'une tombe isolée
Où l'ouragan seul gémissait.
En secouant ses fers, la grande ombre exilée
Dans mes rêves m'apparaissait.
Et j'étais homme alors, et maudissais la terre
Qui le rejeta de ses bords :
Convenez-en, Français, aimer la France alors,
C'était détester l'Angleterre!

Mais voici que Paris armé
Tue et meurt pour sa délivrance,
Vainqueur aussitôt qu'opprimé;
Trois jours ont passé sur la France :
L'œuvre d'un siècle est consommé.

Des forêts d'Amérique aux cendres de la Grèce,
Du ciel brûlant d'Égypte au ciel froid des Germains,
Les peuples frémissaient d'une sainte allégresse.
Les lauriers s'ouvraient des chemins
Pour tomber à nos pieds des quatre points du monde:
Sentant que pour tous les humains
Notre victoire était féconde,
Tous les peuples battaient des mains.

Entre l'Anglais et nous les vieux griefs s'effacent :
Des géants de l'Europe enfin les bras s'enlacent;
Et libres nous disons : « Frères en liberté,
« Dans les champs du progrès guidons l'humanité! »
Et nous oublions tout, jusqu'à trente ans de guerre;
Car les Français victorieux
Sont le plus magnanime et le plus oublieux
De tous les peuples de la terre.

Sa cendre, on nous la rend! mer, avec quel orgueil
De tes flots tu battais d'avance
Ce rivage du Havre, où tu dois à la France
Rapporter son cercueil!
Mais à peine ce bruit fait tressaillir ton onde,
Qu'un vertige de guerre a ressaisi le monde.
Homme étrange, est-il dans son sort
Que tout soit ébranlé quand sa cendre est émue?
Elle a tremblé, sa tombe, et le monde remue;
Elle s'ouvre, et la guerre en sort!

Encore une Sainte-Alliance!
Eh bien! si son orgueil s'obstine à prévaloir
Contre l'œuvre immortel des jours de délivrance,
Ce que l'honneur voudra, nous saurons le vouloir.
Aux Anglais de choisir! et leur choix est le nôtre,
Quand nous serions seuls contre tous;
Car un duel entre eux et nous,
C'est d'un côté l'Europe et la France de l'autre!

Viens, ton exil a cessé;
Romps ta chaîne, ombre captive;
Fends l'écume, avance, arrive :
Le cri de guerre est poussé.
Viens dans ton linceul de gloire,
Toi qui nous as faits si grands;
Viens, spectre que la victoire
Reconnaîtra dans nos rangs.
Contre nous que peut le nombre?
Devant nous tu marcheras;
Pour vaincre à ta voix, grande ombre,
Nous t'attendons l'arme au bras!

Partez, vaisseaux; cinglez, volez vers Sainte-Hélène,
Pour escorter sa cendre encor loin de nos bords;
Le noir cercueil flottant qui d'exil le ramène
Peut avoir à forcer un rempart de sabords.
Volez! seul contre cent fallût-il la défendre,
Joinville périra plutôt que de la rendre,
Et dans un tourbillon de salpêtre enflammé
Il ira, s'il le faut, l'ensevelir fumante
Au fond de la tombe écumante
Où *le Vengeur* s'est abîmé!

Que dis-je? vain effroi! Dieu veut qu'il la rapporte
Sous la bouche de leur canon,
Et passe avec ou sans escorte,
Que l'Océan soit libre ou non.
Mais qu'il ferait beau voir l'escadre funéraire,
Un fantôme pour amiral,
Mitrailler en passant l'arrogance insulaire,

Et lui sous son deuil triomphal,
Pour conquérir ses funérailles,
Joindre aux lauriers conquis par quinze ans de batailles
Les palmes d'un combat naval!

Viens dans ce linceul de gloire,
Toi qui nous as faits si grands;
Viens, spectre que la victoire
Reconnaîtra dans nos rangs.
Contre nous que peut le nombre?
Devant nous tu marcheras :
Pour vaincre à ta voix, grande ombre,
Nous t'attendons l'arme au bras!

Arme au bras! fier débris de la phalange antique,
Qui, de tant d'agresseurs vengeant la république,
Foula sous ses pieds nus tant de drapeaux divers;
Arme au bras! vétérans d'Arcole et de Palmyre,
Vous, restes mutilés des braves de l'Empire;
Vous, vainqueurs d'Ulloa, de l'Atlas et d'Anvers!
Dans les camps, sur la plaine, aux créneaux des mu-
Avec tes vieux soutiens et tes jeunes soldats, [railles,
Avec tous les enfants qu'ont portés tes entrailles,
Arme au bras, patrie, arme au bras!

Il aborde, et la France, en un camp transformée,
Reçoit son ancien général;
Il écarte à ses cris le voile sépulcral,
Cherche un peuple, et trouve une armée!

Les pères sont debout, revivant dans les fils;
Ses vieux frères de gloire, il les revoit encore :
« Vous serez, nous dit-il, ce qu'ils furent jadis;
« Une ligue nouvelle aujourd'hui vient d'éclore :
« D'un nouveau soleil d'Austerlitz
« Demain se lèvera l'aurore! »

Aux salves de canon que j'entends retentir,
Sur lui le marbre saint retombe;
Et peut-être avec lui va rentrer dans la tombe
La guerre qu'il en fit sortir!

Mais que sera pour nous l'amitié britannique?
Entre les deux pays, séparés désormais,
Le temps peut renouer un lien politique;
Un lien d'amitié, jamais!

Consultons son tombeau, qui devant nous s'élève:
Au seul nom des Anglais nous y verrons son glaive
Frémir d'un mouvement guerrier!
Consultons la voix du grand homme,
Et nous l'entendrons nous crier :
« Jamais de paix durable entre Carthage et Rome! »
Il le disait vivant; il le dit chez les morts;
C'est qu'en vain sur ce cœur pèse une froide pierre :
Il est le même, ô France! il t'aime, noble terre,
Comme alors il t'aimait... Aimer la France alors,
C'était détester l'Angleterre!



CHANTS POPULAIRES

LA PARISIENNE.

MARCHE NATIONALE.

Peuple français, peuple de braves,
La Liberté rouvre ses bras;
On nous disait : Soyez esclaves!
Nous avons dit : Soyons soldats!
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Serrez vos rangs; qu'on se soutienne!
Marchons! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

La mitraille en vain nous dévore;
Elle enfante des combattants :
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Pour briser ces masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux mondes :
C'est Lafayette en cheveux blancs!
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Les trois couleurs sont revenues
Et la Colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté!
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu redirais ce cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal,
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.

O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire!

Portons-les, marchons,
Découvrons
Nos fronts;
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire!

LE DIES IRÆ DE KOSCIUSZKO[1].

Jour de colère, jour de larmes,
Où le sort, qui trahit nos armes
Arrêta son vol glorieux!

A tes côtés, ombre chérie,
Elle tomba, notre patrie,
Et ta main lui ferma les yeux.

Tu vis de ses membres livides
Les rois, comme des loups avides,
S'arracher les lambeaux épars.

Le fer dégouttant de carnage,
Pour en grossir leur héritage,
De son cadavre fit trois parts.

La Pologne ainsi partagée,
Quel bras humain l'aurait vengée?
Dieu seul pouvait la secourir :

Toi-même, tu la crus sans vie;
Mais son cœur, c'était Varsovie :
Le feu sacré n'y put mourir.

Que ta grande ombre se relève;
Secoue, en reprenant ton glaive,
Le sommeil de l'éternité :

J'entends le signal des batailles.
Et le chant de tes funérailles
Est un hymne de liberté.

Tombez, tombez, voiles funèbres :
La Pologne sort des ténèbres,
Féconde en nouveaux défenseurs;

Par la liberté ranimée,
De sa chaîne elle s'est armée,
Pour en frapper ses oppresseurs.

Cette main qu'elle te présente
Sera bientôt libre et sanglante;
Tends-lui la main du haut des cieux.

Descends pour venger ses injures,
Ou pour entourer ses blessures
De ton linceul victorieux.

Si cette France, qu'elle appelle,
Trop loin ne peut vaincre avec elle,
Que Dieu du moins soit son appui :

Trop haut, si Dieu ne peut l'entendre,
Eh bien, mourons pour la défendre,
Et nous irons nous plaindre à lui.

1 Cet hymne fut composé sur la prose *Dies iræ*, pour le service funèbre célébré à Paris, le 23 février 1831, en l'honneur de Kosciuszko.

LA VARSOVIENNE.

Il s'est levé, voici le jour sanglant;
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance!
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil ou la nuit du tombeau!

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

« Guerre!... A cheval, Cosaques des déserts!
« Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
« Point de Balkans; ses champs nous sont ouverts;
« C'est au galop qu'il faut passer sur elle. »
Halte! n'avancez pas : ses Balkans sont nos corps;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Èbre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère;
Cette fois, ô ma mère!
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Viens, Kosciuszko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence;
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua,
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée :
Faisons sous sa rosée
Reverdir les lauriers des martyrs de Praga.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Allons, guerriers, un généreux effort!
Nous les vaincrons; nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté;
Marche, et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau des fiançailles,
Qui t'unit pour toujours avec la liberté.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

A nous, Français! les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services!
A Marengo, le fer la sillonna;
De Champ-Aubert comptez les cicatrices.
Vaincre et mourir ensemble autrefois fut si doux!
Nous étions sous Paris.... Pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous!

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

O vous, du moins, dont le sang glorieux
S'est, dans l'exil, répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde!
Qu'il soit vainqueur, ce peuple; ou martyr comme vous
Sous le bras du géant, qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Sonnez, clairons! Polonais, à ton rang
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée!
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà!

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète
A la baïonnette!
Vive la liberté!

LE CHIEN DU LOUVRE.

BALLADE.

Paris.

Passant, que ton front se découvre :
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

C'était le jour de la bataille :
Il s'élança sous la mitraille;
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et, de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine
Blessé de juillet, il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire :
« Ce n'est pas lui. »

Quand sur ces touffes d'immortelles
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits, quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende;
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la pierre,
Un vain effort.
Puis il se dit comme la veille :
« Il m'appellera s'il s'éveille. »
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade :
Son maître est sous la fusillade
Couvert de sang;
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure,
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom? C'est un mystère :
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre :
Là plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami.

LA NAPOLÉONNE.

15 décembre 1840.

France, le vaisseau part! A Sainte-Hélène, ô France,
Dieu conduise son pavillon!
L'aigle est sorti des fers : ce vaisseau qui s'élance,
Il va chercher Napoléon.

Son bras pendant quinze ans fit signe à la victoire.
« Viens, » disait-il; elle accourait.
Si jamais le vieillard oubliait son histoire,
L'enfant la lui raconterait.
Sa gloire emplit le monde et n'a plus où s'étendre :
C'est le soleil qui luit pour tous;
Au monde elle appartient : allons chercher sa cendre,
Sa cendre n'appartient qu'à nous!

France, le vaisseau marche, il avance, il avance,
Et le ciel sur son pavillon
Fait rayonner d'espoir les trois couleurs de France
Qui vont chercher Napoléon.

Va donc, royal enfant d'une libre patrie,
Cette palme, va l'arracher
Aux vents qui l'ont battue, et ne l'ont pas flétrie
En la jetant contre un rocher.
Ses rameaux murmuraient sous les feux du tropique :
« Captive, il faut me délivrer! »
Et le parfum lointain de la palme héroïque
Venait encor nous enivrer.

France, ils ont abordé; l'équipage s'élance
En criant sous son pavillon :
Nous sommes les heureux, envoyés par la France,
Pour rapporter Napoléon!

Écoutez : dans l'enceinte où ces saules gémissent
J'entends le roulement du deuil :
Sous leur fardeau sacré nos marins qui frémissent
Se sont courbés avec orgueil.
Le tambour roule, on marche, et, quand le cercueil
L'Anglais se découvre en pleurant ; [passe,
Il le montre à son fils, et lui dit à voix basse :
« C'est ce Français qui fut si grand ! »

France, leurs yeux l'ont vu : qu'il fut sublime, ô France,
L'instant où sa froide prison,
Le rendant aux témoins de sa longue souffrance,
Leur découvrit Napoléon !

Ils étaient là, muets ; le linceul se relève :
O prodige ! on dirait qu'il dort,
C'est hier que sa main a déposé le glaive ;
Ses restes ont vaincu la mort :
De la destruction l'œuvre s'est arrêtée
Pour qu'en écartant ces lambeaux
La France reconnût sa face respectée
Même par le ver des tombeaux.

Voiles de deuil, tombez ; brillez, couleurs de France :
Remonte aux cieux, fier pavillon !
A travers l'Océan la grande ombre s'avance :
Voici venir Napoléon !

Il sourit quand les cieux se couvrent de nuages,
Et semble dire aux matelots :
« César est avec nous, qui dompta des orages
« Plus terribles que ceux des flots. »
Il rêve à ce chaos d'où sa voix fit éclore
L'ordre, l'industrie et les lois,
Et se redresse au bruit du drapeau tricolore
Qui lui raconte ses exploits.

France, l'heureux vaisseau sous lui par bonds s'élance,
Comme on vit, au bruit du clairon,
Bondir le coursier blanc sous ta fortune, ô France,
Quand il portait Napoléon !

Roi, tu vois donc enfin s'accomplir ta pensée ;
Et toi, Juillet, mois bienfaiteur,
Tu réchaufferas donc sa dépouille glacée
De ton soleil libérateur.
S'ils étaient beaux, ces jours dont la splendeur première
Se rougit d'un sang généreux,
Que beau sera leur deuil et belle leur lumière
Sur ces restes conquis par eux !

France, tu l'as revu ! ton cri de joie, ô France,
Couvre le bruit de ton canon ;
Ton peuple, un peuple entier qui sur tes bords s'élance,
Tend les bras à Napoléon !

La Seine, qui reçoit le don qu'à son rivage
Il a laissé par testament,
Le porte avec amour au temple où le courage
Veillera sur son monument.
Parole du héros, tu n'as pas été vaine :
« Que mes restes inanimés
« Reposent parmi vous sur les bords de la Seine,
« Vous, Français, que j'ai tant aimés ! »

France, il est sur ton sein. Accours, et pour la France,
Paris, reçois son dernier don ;
Sous ton arc triomphal Napoléon s'avance ;
Paris, voici Napoléon !
La Liberté, debout devant ta grande image,
Soldat que la gloire a fait roi,
Te reçoit sous cet arc, impérissable hommage
A ton armée offert par toi.
En y mêlant la sienne elle épure ta gloire ;
Elle en accroît la majesté ;
Car, s'il nous est permis d'adorer la Victoire,
C'est aux pieds de la Liberté !

France, il est dans Paris ; il reconnaît, ô France,
Ce Louvre où domina son nom,
Où les rois étaient peuple aux jours de sa puissance,
Quand il était Napoléon !

Flottez, drapeaux ; tonnez, canons des Invalides !
Rendez-nous nos morts, froids déserts !
Marengo, rends les tiens ; plaine des Pyramides,
Rends ceux que ton sable a couverts !
Secouez la poussière, et la cendre, et la neige ;
Venez, morts sans tombeaux ; à vous
Votre part du triomphe en lui faisant cortége !
Son tombeau, c'est le vôtre à tous.

France, il est arrivé ; vers le seuil il s'avance...
Du brave, ô toi, vieux Panthéon,
Qui voudrais t'agrandir pour contenir la France,
Ouvre-toi : c'est Napoléon !

HYMNE AUX INVALIDES.

Tu seras fier de ton repos,
Car tu dois, chez tes intrépides,
Dormir où dorment les héros,
Sous les drapeaux des Invalides !

Tous ces étendards mutilés,
En y balançant les blessures
Dont la foudre les a criblés,
T'y berceront de leurs murmures.

L'artilleur, qui t'a vu sans nom
Sur ta pièce républicaine,
Y viendra parler de Toulon
Avec son ancien capitaine.

Ceux qu'à ta voix Desaix guida
Viendront, sur l'ombre consulaire
Du vainqueur de la Bormida,
Courber leur gloire octogénaire.

D'Austerlitz rêvant près de toi,
Là viendront d'autres frères d'armes;
Sur leur vieil Empereur et Roi,
Là couleront leurs vieilles larmes.

Ils diront, en redressant là
Leurs fronts couverts de cicatrices:
Père des braves, te voilà!
Ta cendre a payé nos services.

Tu seras fier de ton repos!
Car tu dois, chez tes intrépides,
Dormir où dorment les héros,
Sous les drapeaux des Invalides!



POÉSIES DIVERSES

DISCOURS D'OUVERTURE

DU SECOND THÉATRE-FRANÇAIS[1].

De ce triple salut ne prenez nul ombrage;
Je ne viens point, porteur d'un sinistre message,
Annoncer en tremblant qu'un Grec ou qu'un Romain
Ce soir donne à l'affiche un démenti soudain;
Qu'Oreste, moins zélé pour une amante ingrate,
Renonce à conspirer par ordre d'Hippocrate,
Ou que le roi des rois, désertant ses États,
S'est enfui pour Bordeaux sans réveiller Arcas.
Nous avons su trouver, loin des sentiers vulgaires,
Des rois à résidence et des dieux sédentaires,
Nourris dès le berceau dans de vieux préjugés,
La crainte du parterre et l'horreur des congés.

Modeste ambassadeur d'un empire comique,
Je viens du compliment suivre l'usage antique;
Je viens ressusciter, dès nos premiers essais,
Un des statuts sacrés du Théâtre-Français.
Quand de Pâque expirant la fatale quinzaine,
Par la poste, au public, ramenait Melpomène,
Au lever du rideau, les nombreux spectateurs,
Réunis pour fêter ses talents voyageurs,
Accueillaient le discours d'un héros ou d'un prince
Encor tout parfumé des lauriers de province.
Ainsi nous reviendrons complimenter Paris,
Moins chargés de lauriers: nos rivaux ont tout pris.
Trop heureux si, glanant où leur foule moissonne,
Nous ramassons les brins tombés de leur couronne;
Plus heureux si, par zèle artistes casaniers,
Nous pouvons sous vos yeux cueillir tous nos lauriers!

Vous, cependant, vous tous, qu'un amour idolâtre
Enflamme noblement pour les jeux du théâtre,
Dirigez sans rigueur nos efforts incertains;
Soyez nos protecteurs, traitez-nous en voisins,
Vous, disciples d'un dieu que plaisanta Molière,
Et songez qu'Apollon d'Esculape est le père.
Vous aussi, de Thémis généreux nourrissons,
Reposez-vous ici de ses doctes leçons.
Puisse une ample récolte ombrager sur ces rives
Le front de nos caissiers de palmes lucratives!
Puissiez-vous, chaque hiver, braver les aquilons
Contre un sexe craintif déchaînés sur les ponts!
Puissent les doux bravos caresser notre oreille!
Puissions-nous voir l'auteur représenté la veille,
Saluant son ouvrage à la porte annoncé,
Sortir tout radieux de n'être point placé!
Comblez ce temple heureux de dépouilles opimes;
Mais allez dans quelque autre immoler vos victimes.
Hélas! j'ai vu nos dieux abandonnés, proscrits,
Et ce vide effrayant frappe encor mes esprits.
Alors, de l'Odéon le long pèlerinage
Étonnait un fidèle et troublait son courage.

Si quelques voyageurs, nés au quartier d'Antin,
Découvraient l'Odéon dans ce désert lointain,
Ils l'admiraient, frappés de respect et de crainte,
Comme un vieux monument d'Athène ou de Corinthe,
Et rentraient dans Paris sans risquer un écu
Pour voir les naturels de ce pays perdu.
Voilà, voilà, messieurs, l'effrayante chronique
Qu'on tourne à nos dépens en récit prophétique;
Éternel entretien de l'amateur glacé,
Qui lit notre avenir écrit dans le passé.
Voilà les souvenirs dont s'armait la censure
Durant les longs travaux de notre architecture.
Pourquoi sont-ils passés ces temps, ces heureux temps
Où les murs s'élevaient au son des instruments,
Où les rochers émus cédaient à l'harmonie
Des Lafond, des Duport de la Mythologie?
Thalie eût emprunté, pour bâtir son palais,
Notre orchestre ou celui du Théâtre-Français,
Et nous eût épargné les sinistres augures
Qu'ont rendus contre nous les cent voix des brochures.

Deux théâtres! dit-on; mais le seul existant,
Faute d'appuis nouveaux, ne marche qu'en boitant.
Eh! messieurs, partagez le champ le plus stérile:
Un seul le négligeait, deux le rendront fertile.

1 Ce discours fut prononcé le 19 octobre 1819.

Les talents sont les fruits de la rivalité :
Souvent un fils unique est un enfant gâté.

Que n'a-t-il pas produit ce siècle de miracles
Où le Pinde français a rendu ses oracles !
Mais, illustrés par lui, deux théâtres rivaux
Luttaient dans la carrière ouverte à ses travaux.
De Racine au combat l'un suivait la bannière,
L'autre avait arboré l'étendard de Molière,
Et l'auteur immortel du Cid et du Menteur
Versait sur les deux camps son éclat créateur.
Du zèle et du succès le public tributaire
Portait de l'un à l'autre un appui volontaire ;
Et, fidèle au talent qui charmait son loisir,
N'embrassait de parti que celui du plaisir.

Quand l'astre de Ferney n'éclaira plus la scène,
Il laissa dans la nuit Thalie et Melpomène ;
Mais la rivalité, divisant leurs sujets,
Du jour qui n'était plus nous rendit les reflets.
Fabre prêtait alors à la muse comique
La mordante âpreté de sa verve caustique ;
Sur les pas de Chénier Legouvé prit l'essor.
Cet aimable Collin, que Paris pleure encor,
Par l'abandon naïf de sa facile veine,
Mérita le surnom qu'ennoblit La Fontaine.
Ducis nous attendrit pour d'illustres malheurs ;
Ducis, dont l'art sublime éveillait nos terreurs,
Inspiré par Shakspear, qu'il imitait en maître,
Égala Crébillon, le surpassa peut-être.
Caïn aux spectateurs retraçait sur ces bords
L'horreur du premier crime et des premiers remords ;
Tout près du Luxembourg, le Vieux Célibataire,
Sous les traits de Molé, captivait le parterre ;
De Marius aux fers la sombre majesté
Désarmait d'un regard le Cimbre épouvanté ;
Cependant qu'Othello, Polynice et son père,
Fénelon et Boulen, et Macbeth et Fougère,
Du bruit toujours croissant de leurs brillants destins
Fatiguaient les échos des bords ultrapontins.

Quelque splendeur alors couronna nos poëtes ;
Mais n'ont-ils pas trouvé de dignes interprètes ?
Contat, Caumont, Raucourt, Sainval et Dugazon
Laissaient-ils au besoin les enfants d'Apollon ?
Fleuri, dont ce théâtre a gardé la mémoire,
Survit à nos plaisirs sans survivre à sa gloire ;
Saint-Prix, digne héritier du sceptre de Brizard,
A des collatéraux vient de léguer son art ;
Mais Paris se console en écoutant Oreste,
Et rit de deux jours l'un : Célimène lui reste.

Si la rivalité fut féconde en succès,
Pourquoi désespérer de ses nouveaux essais ?
Un moment chaque soir ce combat dramatique
Ne peut-il dérider la sombre politique ?
Animant de la voix deux empires jumeaux,
La grave déité qui préside aux journaux
Ne peut-elle au budget dérober une page
Pour peser les destins de Rome et de Carthage ?
Plus d'un guerrier, captif et longtemps sans espoir,
S'apprête à secouer la poudre d'un tiroir ;
Plus d'un prince, indécis entre les deux frontières,
N'attend que nos succès pour franchir nos barrières.
Venez, tristes héros, nos bras vous sont ouverts ;
Affrontez parmi nous des flots souvent amers.
Le Permesse à la fin est pour vous navigable,
Et vous n'attendrez plus comme une ombre insolvable
Qui, suppliant Caron de la prendre au rabais,
Errait au bord du Styx sans le passer jamais !
Notre esquif lève l'ancre et va braver l'orage ;
Mais c'est peu d'un esquif, il faut un équipage.
Que le nôtre à former nous a coûté d'efforts !
Nous avons parcouru la province et ses ports,
Dépeuplé la Belgique, et du Conservatoire
Appelé dans nos rangs et l'élite et la gloire.
Si nous vous présentons quelques heureux talents,
Pardonnez des écarts à leurs nobles élans.
Faut-il rejeter l'or pour un peu d'alliage ?
Que son éclat plus pur devienne votre ouvrage.
Songez qu'avec le temps le bien se change en mieux ;
Que le plus beau talent ne prend que sous vos yeux
Ce goût, cette nature élégante et fidèle,
Ce bon ton dont Moncade emporta le modèle ;
Que le Garrik français s'éleva par degré
Aux célestes transports de Joad inspiré ;
Qu'enfin d'un geste vrai la muette éloquence
Est fille d'Apollon... et de la Patience.

Ce propos me rappelle un conte d'autrefois ;
Veuillez l'entendre : Ésope en faisait même aux rois.
Les rois, vous le savez, sont des dieux sur la terre,
Et ce qu'on dit aux dieux peut se dire au parterre.

« Dans un pays que je ne nomme point,
Pays des arts, du goût, de l'élégance
(Il est, je crois, de votre connaissance),
Était un parc admirable en tout point.
Chose bizarre : une seule avenue
Le traversait dans sa vaste étendue.
Là s'assemblaient gens de cour et bourgeois ;
Juge, avocat, militaire, coquette,
S'y délassaient du soin de leurs emplois,
Ou des travaux d'une longue toilette.
Les orangers parfumaient ces beaux lieux :
On y rêvait au doux bruit des fontaines.
Quels gazons frais ! quels sons mélodieux !
Les rossignols y chantaient par centaines
Toute l'année... hormis deux ou trois mois,
Où ces messieurs prenaient tous leur volée,
Couraient les champs, et laissaient dans l'allée
D'autres oiseaux, lesquels étaient sans voix.
A leur retour, la foule consolée
Dans l'avenue oubliait ses ennuis.
On s'y portait : c'était la mode ; et puis...
C'était la seule. Un bon vieillard, un sage,
Dit : Mais pourquoi ne pas en avoir deux ?
Soudain on plante, on se hâte, et l'ouvrage
Va lentement ; alors c'était l'usage.
La promenade ouverte aux curieux,
Tout le monde entre, et d'abord la Critique.
Sur les défauts chaque passant s'explique.
Qui n'a les siens ? C'est bien, s'écriait-on ;
Mais peu de fleurs ! mais des arbres sans ombre !

Les rossignols n'y sont pas en grand nombre!
Des fruits, pas un! à peine du gazon!
Oh! l'autre allée aura la préférence.
Elle a la mienne, et j'y cours... Patience,
Dit le vieillard, qui parlait de bon sens;
Juger trop vite à l'erreur nous entraîne.
Est-ce en deux jours que le gland devient chêne?
Laissez grandir ces arbustes naissants,
Ils donneront du frais et de l'ombrage.
Prodiguez l'onde aux gazons délicats,
Et leur duvet s'étendra sous vos pas.
Encouragez les chantres du bocage,
Les rossignols épars sur les rameaux
Verront près d'eux s'élever des rivaux;
Leur foule un jour couvrira ce feuillage,
Vous charmera de chants toujours nouveaux,
Toute l'année ils vous seront fidèles...
On prendra soin de leur couper les ailes.
Laissez aux fleurs le temps de s'entr'ouvrir,
Et leurs couleurs ne seront que plus belles.
Vienne l'automne, et les fruits vont mûrir.
Achetez donc par un peu d'indulgence
Double avenue et double jouissance. »

Suivit-on ce conseil? ce conseil fut-il vain?
Le mot de cette énigme au compliment prochain.

DISCOURS D'INAUGURATION

POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE DU HAVRE[1].

Consacré par vos soins aux Neuf Sœurs de la Fable,
Enfin il est debout, ce Temple interminable,
Qui, de ses fondements sortant avec lenteur,
Longtemps d'un vain espoir flatta le spectateur,
Comme un chêne encor nain promet à fleur de terre
D'ombrager les neveux de son propriétaire.
Pour nous il s'est levé, ce jour terrible et doux,
Ce jour qui tant de fois recula devant nous;
Aux torrents du public enfin la porte s'ouvre,
Et sur vos bords aussi le génie a son Louvre.
Le parterre l'admire, étonné de s'asseoir
Sous un soleil nouveau qui s'allume le soir;
Il en peut contempler la colonnade ovale,
De celle de Perrault très-modeste rivale,
Les degrés somptueux et les foyers ouverts
Sur vos bassins chargés de pavillons divers.

L'armateur satisfait, pour prix de ses largesses,
Peut du sein des plaisirs calculer ses richesses,
Et dans ces lacs profonds, creusés pour son comptoir,
Voit d'un gain assuré se balancer l'espoir.
Tourne-t-il ses regards vers la scène mobile,
Une forêt qui fuit lui découvre une ville;
C'est là que Cicéri, dont les heureux pinceaux
Font frémir le feuillage et couler les ruisseaux,
A suspendu pour vous les tentes de l'Aulide,
Vous égare avec lui dans les jardins d'Armide,
Vous offre tour à tour le Caire et ses bazars,
La prison de Warwick, le palais des Césars,
Le temple de Vesta, le bosquet de Joconde,
Et vous donne en peinture un abrégé du monde.
Pour enchanter vos sens tous les arts sont d'accord:
Mais au goût qui les juge ils devaient cet effort.
Où pouvaient-ils porter d'aussi justes hommages?
Quel plaisir délicat n'a droit à vos suffrages?
C'est peu que la Neustrie étale à tous les yeux
Les opulents tributs d'un sol industrieux,
Ces pressoirs ruisselants qu'un jus doré colore,
Ces bassins de Déville, et ces prés où l'Aurore,
Qui n'a jamais quitté son époux d'un œil sec,
Vient mouiller de ses pleurs les madras de Bolbec;
C'est peu que d'Yvetot le royaume historique
Habille un peuple heureux des tissus qu'il fabrique,
Et d'un chorus de joie ébranlant les échos,
Célèbre le lundi sous les pommiers de Caux;
Votre gloire est plus belle, et l'antique Neustrie
N'est pas moins chère aux arts que chère à l'industrie.
Là Corneille naquit, et cet esprit puissant,
Qui créait à lui seul le théâtre naissant,
A devancé Racine, et Quinault, et Molière,
Et son laurier normand couvre la France entière;
Là naquit Fontenelle, astronome mondain,
Que les Grâces suivaient un compas à la main;
Là ce peintre éloquent, Poussin, dont le génie
D'un Raphaël français étonna l'Italie.

Sol fécond, dans tes champs le voyageur séduit
Rencontre un souvenir en savourant un fruit:
Arques, Falaise même eut ses jours de vaillance,
Et Rouen, plus fameux, où, morte pour la France,
Jeanne, qui succombait sous le joug étranger,
Léguait aux cœurs normands son malheur à venger;
Et ce clocher d'Harfleur, debout pour vous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais ne l'a pu défendre;
Enfin votre cité, cette reine des eaux,
Par un commerce actif rivale de Bordeaux,
Rivale de Toulon par plus d'une victoire,
Qui s'illustra soi-même et suffit à sa gloire.

Oui, vous deviez un temple aux filles d'Apollon:
Elles ont eu des sœurs dans ce riant vallon.
C'est toi que j'en atteste, aimable Lafayette,
De Clève et de Nemours muse tendre et discrète

1 Ce théâtre a été ouvert le 25 août 1823. L'auteur est né au Havre.

Qui dérobas ta vie à la célébrité
En illustrant le nom que Segrais t'a prêté;
Toi, docte Scudéri, muse plus téméraire,
Lauréat féminin d'un concours littéraire.

Mais le Havre a vu naître un talent créateur,
Celui qui transporta sur ce bord enchanteur
Les fables et les dieux de l'Arcadie antique[1].
Tout prend sous ses pinceaux un charme poétique:
La Seine est une vierge et fuit un jeune amant;
A croire les récits de ce conteur charmant,
La pomme de discorde, offerte à trois rivales,
Se brisa dans vos champs en deux moitiés égales,
Et si des noirs pepins le germe trop fécond
A semé les procès qu'on récolte à Domfront,
La blancheur de la pomme, où l'incarnat se joue,
Embellit la Cauchoise et brille sur sa joue.
Eh! qui de vous, messieurs, quand propice aux vaisseaux
La Hève, au sein des nuits, allume ses fanaux,
Quand la mer vient heurter de ses vagues plaintives
Les rivages de Leure et les pointes de Dives,
Quand le signal d'alarme annonce à vos nochers
Qu'une nef en débris se perd sur les rochers,
Qui de vous, plus sensible aux traits d'un beau génie,
Ne voit sur le tillac s'abîmer Virginie?
De cet amour si pur qui n'a plaint les malheurs?
Gloire au talent divin consacré par vos pleurs!
Honneur à sa patrie! Hélas! plus d'un orage
Retraça sous vos yeux cet immortel naufrage;
Plus d'une fois aussi le Havrais généreux,
Élancé dans les flots et repoussé par eux,
Pour l'humanité seule affronta la tourmente
Que Paul au désespoir bravait pour une amante;
Il affronta la mort, quand l'obus en passant
Creusait sous ses éclats le galet jaillissant,
Et qu'aux cris des vainqueurs, aux clameurs de la ville,
Aux bravos répétés des coteaux d'Ingouville,

[1] Bernardin de Saint-Pierre.

L'amiral ennemi, foudroyé par nos forts[1],
Voyait tomber ses mâts croulant sur ses sabords.
Mais la paix vous désarme et vous rend l'opulence;
Recueillez ses présents, que sa douce influence
Règne aussi sur les mers que vous devez franchir;
Que le brick voyageur, armé pour s'enrichir
Des parfums du Niger, de l'Indus et du Phase,
S'élance des chantiers qu'en glissant il embrase;
Que du fruit cotonneux des champs américains
La poulie en criant charge vos magasins;
Sortant à grains dorés du boucaut qui se vide,
Que le moka pour vous s'élève en pyramide,
Et que de vos trésors quelques faibles ruisseaux,
Détournés de leur cours, tombent dans nos bureaux.
Venez sur notre scène, à vos frais embellie,
Courtiser chaque soir Melpomène et Thalie...
Melpomène!... à ce nom ne vous alarmez pas:
La muse de Grétry sur elle aura le pas.
De tragiques douleurs pourraient mettre à la gêne
Les Colins obligés de la troupe indigène;
Nous ferons succéder à leurs tendres accents,
Non pas d'un dieu proscrit les bandits innocents,
Mais l'heureux Vaudeville, enfant de la satire,
Dont le luth bas-normand naquit au Val-de-Vire.

Enfin nous tenterons de plus nobles efforts,
Quand Mars et quand Talma, passagers sur nos bords,
Offriront aux bravos ce talent admirable
Qui n'imita personne et reste inimitable.
Heureux de nos autels les humbles desservants,
Si le Dieu trop connu qui déchaîne les vents,
Nous épargnant au port ses sifflements sinistres,
A nos dépens jamais ne vous prend pour ministres,
Et plus heureux l'auteur qui composa ces vers,
S'il n'a point profané des noms qui vous sont chers,
Et s'il fait partager à votre âme attendrie
Le plaisir qu'il éprouve en chantant sa patrie.

[1] Sir Sidney Smith

DISCOURS EN L'HONNEUR DE PIERRE CORNEILLE[1].

Deux siècles ont passé, depuis que parmi vous,
De lui-même inconnu comme il l'était de tous,
Un jeune homme parut, que l'amour fit poëte.
De ses premiers transports éloquent interprète,
Plein du démon des vers qui s'éveillait en lui,
Poëte sans modèle, il marchait sans appui.
« Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître. »
Où les maîtres manquaient bientôt il fut un maître.
Il franchit la carrière, et d'un pas de géant,
A la cime du Pinde élancé du néant,
Il y grava son nom qu'on ignorait la veille.
Ce jeune homme inconnu, c'était le grand Corneille!

[1] Ce discours fut composé à l'occasion de la souscription ouverte par la Société libre d'Émulation de Rouen, pour élever un monument à la gloire du grand Corneille.

Deux siècles ont passé, des siècles passeront
Sans flétrir les lauriers qui surchargent son front;
Leurs rameaux vieillissants se couvrent d'un feuillage
Dont l'immortalité reverdit d'âge en âge.

Le théâtre, ennobli par ses pompeux travaux,
Vit naître, après les siens, des chefs-d'œuvre nouveaux
Du Menteur, de Cinna, postérité sublime.
Ils ont trouvé pour eux l'avenir unanime:
De Molière en courroux le vers accusateur
Imprima l'infamie au front de l'Imposteur;
Racine, dont Joad ranimait le génie,
A des concerts du ciel révélé l'harmonie,
Et Corneille pourtant, cet astre radieux,
Qui leur traça la route et leur ouvrit les cieux,
Vous apparaît plus grand, plus beau qu'à son aurore,

Entouré des rayons du jour qu'il fit éclore.

Que n'a-t-on point osé contre ces noms fameux ?
Mais cet obscur nuage est tombé derrière eux,
Comme on voit, près du but, s'abaisser la poussière
Qui nous dérobe un char vainqueur dans la carrière.
De leur trône affermi qui pourrait renverser
Ceux que l'Europe admire et n'a pu surpasser ?
Quand un peuple nouveau de rimeurs en démence
Tenterait d'ébranler leur renommée immense,
On verrait tous ces nains, sans haleine et sans voix,
En soulevant le roc, retomber sous son poids
Dussent-ils, pour tromper le bon goût qui réclame,
Des éclairs de Brébeuf ressusciter la flamme,
Évoquer Chapelain des ombres du tombeau,
Et de Ronsard éteint rallumer le flambeau.

Non qu'on doive enchaîner la généreuse audace
Qui veut frayer sa route et conquérir sa place.
Corneille eût excité cet élan créateur.
S'il est encor nouveau, c'est qu'il fut novateur.
Liberté de mieux faire à qui suit son exemple !
Mais renier sa gloire, aux portes de son temple ;
Mais blasphémer d'en bas le dieu sur son autel,
Insulter, quand on meurt, ce qui reste immortel :
Quiconque l'oserait, pour prix d'un tel outrage,
Marqué d'un ridicule égal à son courage,
Irait, avec Cotin d'éternel souvenir,
Égayer de son nom les railleurs à venir.
Vous qui, pour enflammer les talents dont la France
Sent frémir dans son sein la féconde espérance,
Vous qui des mêmes fleurs entourez tous les ans
L'autel où vos aïeux ont porté leurs présents,
A notre vieux Corneille offrez un digne hommage.
Les murs qui l'ont vu naître attendaient son image ;
Paris, tous les Français, tout un peuple jaloux
Veut de lui rendre honneur s'honorer avec vous.
C'est ainsi qu'à Stratford l'Angleterre idolâtre
Couronnait dans Shakspear le père du théâtre.
Juliette, en son nom, s'arrachant du cercueil,
Othello tout sanglant près d'Ophélie en deuil,
Macbeth, qui sur leurs pas s'avançait d'un air sombre,
De leur cortége auguste environnaient son ombre.
Garrick des spectateurs échauffait les transports...
Notre Garrick n'est plus; mais du moins, chez les morts,
Si Corneille l'a vu, d'un lac de Trasimène
Menacer devant lui l'arrogance romaine,
Enivré de ses vers, Corneille, en l'admirant,
A pleuré de plaisir et s'est senti plus grand.

Ah ! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître
Dans le marbre animé par le ciseau d'un maître !
Que David nous le rende avec ce vaste front,
Creusé par les travaux de son esprit fécond,
Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la tragédie un jour s'est élancée.
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant
On croie entendre encor ces vers remplis de flamme,
Dont le bon sens sublime élève, agrandit l'âme,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu :
Proverbes éternels dictés par la vertu ;
Morale populaire à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie !
Venez donc, offrez-lui vos vœux reconnaissants ;
Offrez-lui vos tributs, orateurs : quels accents
Plus brûlants que les siens, de plus d'idolâtrie
Ont embrasé les cœurs au nom de la patrie ?
Vous aussi, magistrats ; c'est lui qui tant de fois
Entoura de respect l'autorité des lois.
Venez, généreux fils, en qui l'affront d'un père
Ferait encor du Cid bouillonner la colère ;
Pour les lui présenter, Rodrigue attend vos dons.
Vous qui, les yeux en pleurs à ses nobles leçons,
Sentez de pardonner la magnanime envie,
Rois, à lui rendre hommage Auguste vous convie.
Et vous, guerriers, et vous qui trouvez des appas
Dans ce bruit glorieux que laisse un beau trépas,
Venez au vieil Horace apporter votre offrande.
Venez, jeunes beautés, Chimène la demande.
Accourez tous, Corneille a charmé vos loisirs ;
Payez, en un seul jour, deux cents ans de plaisirs.
Vos applaudissements font tressaillir sa cendre ;
Appelé par vos cris, heureux de les entendre,
Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient, honneur à lui ! Levez-vous, levez-vous !...
Aux acclamations d'une foule ravie,
Les rois se sont levés pour honorer sa vie :
Eh bien ! qu'à leur exemple, ému d'un saint transport,
Le peuple, devant lui, se lève après sa mort.

ÉPITRE A MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR CETTE QUESTION :

L'ÉTUDE FAIT-ELLE LE BONHEUR DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE ?

Illustres héritiers du sceptre académique,
Tous égaux en pouvoir, vous dont la république
Offre aux regards surpris de cet accord heureux
Quarante souverains qui sont unis entre eux,
Souffrez que la Sorbonne, armée à la légère,
Hasarde contre vous un combat littéraire.
Le bonnet de docteur couvre mes cheveux blancs,
Et pour argumenter je monte sur les bancs.

Des Neuf Vierges du Pinde éloquents interprètes,
Le ciel vous a dotés de ses faveurs secrètes.
Vous avez vu les fruits de vos nobles travaux

D'un public idolâtre emporter les bravos :
Soit que, les yeux en pleurs, sur la scène il contemple
Benjamin, Clytemnestre et les héros du Temple;
Que deux amis rivaux, pour corriger Paris,
Reproduisent Térence et Plaute en leurs écrits;
Soit que vous décriviez, sur le mont d'Aonie,
Les doux travaux des champs et les lois d'Uranie;
Que la grave Clio vous prête son burin;
Ou qu'Apollon vous guide, un Homère à la main.
Je le sais, une étude et constante et profonde
Des triomphes pour vous fut la source féconde.
L'étude, à vous entendre, est un divin secours;
De l'existence entière elle embellit le cours...
Rebelle sur ce point, pardonnez si ma plume
Prouve que ces plaisirs sont mêlés d'amertume;
Que semblable à ce mets du bossu Phrygien,
L'étude est un grand mal comme un souverain bien.
Le besoin de parler m'entraîne à contredire;
Je suis vieux et docteur, passez-moi mon délire.

Heureux, heureux le temps où les premiers humains
Du temple de mémoire ignoraient les chemins!
Non pas qu'au siècle d'or ma muse les couronne
Des éternelles fleurs d'un printemps monotone;
Non que je prise fort l'innocence des mœurs,
Qui dans un lourd repos assoupit nos humeurs,
Éteint des passions les flammes immortelles;
Il n'est point de grandeur, point de bonheur sans elles.
Humains, j'aime à vous voir, en ce siècle vanté
Jouir avec excès de votre liberté.
Dans de vieux préjugés votre esprit à la gêne
N'était pas en naissant accablé sous la chaîne;
Vous n'aviez point payé, par d'arides travaux,
Les tristes visions qui troublent nos cerveaux;
De la nature encor vous respectiez les voiles;
Qui de vous discutait sur le cours des étoiles?
Le fanatisme ardent, qui parle au nom du ciel,
Ne gonflait point vos cœurs d'arrogance et de fiel?
Des sectes et des lois dédaignant l'esclavage,
Vous réfléchissiez moins, vous sentiez davantage.
Votre amour est farouche et tient de la fureur;
Votre prompte justice imprime la terreur;
Mais dans l'aspérité de vos vertus naïves
Brillent du naturel les traces primitives.
J'admire plus cent fois ce lion furieux
Qui, la gueule béante et le sang dans les yeux,
Les ongles tressaillant d'une effroyable joie,
Suit un instinct féroce et déchire sa proie,
Que ces ours baladins, sous le bâton dressés,
Étalant aux regards leurs ongles émoussés,
Leur gueule sans honneur, que le fer a flétrie,
Attributs impuissants d'une race avilie.

Las d'un libre destin, las de sa dignité,
L'homme sur ses autels plaça la vanité,
Le front chargé d'ennuis, l'étude prit naissance,
Et l'erreur, à sa voix, détrôna l'ignorance.
L'homme a dit[1] : « Je sais tout et j'ai tout défini;
« J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini;
« L'étude me ravit à des hauteurs sublimes :
« De ce globe étonné j'ai sondé les abîmes :
« Cet élément subtil dont il roule entouré,
« Ce feu, de tous les corps le principe sacré,
« L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
« N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
« Est-il quelques secrets cachés au fond des cieux,
« Que n'ait point pénétrés mon regard curieux?... »
Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer!
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles!
Qu'il érige à grands frais des systèmes fragiles!
Ptolémée, illustré par cent travaux divers[1],
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers.
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie[2],
Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le temps nous éclaire et les a réfutés,
Le temps de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte;
De son fil embrouillé, qui s'allonge toujours,
On suit péniblement les tortueux détours;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.

A peine un faible enfant, échappé du berceau,
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les quatre Facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.
Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous pas Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour, chez nos derniers neveux,
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux?

Mais du collége enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté! sans toi les plaisirs sont des peines!
Quel destin vous attend, si de la vérité
Le flambeau redoutable est par vous présenté!
Que de petits esprits, jaloux des noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres!
Leur nombre dangereux fait leur autorité :
Les sots depuis Adam sont en majorité.
La divinité même inspire Anaxagore[3];
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux :
Galilée indigné change l'ordre des cieux.

1 Locutus sum in corde meo, dicens : Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt ante me in Jerusalem : et mens mea contemplata est multa sapienter, et didici.

Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, errores et stultitiam; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritûs. (ECCLESIASTES, cap. I.)

1 Ptolémée, surnommé le Très-Sage et le Divin, supposa l'existence d'un dernier ciel de cristal qui imprimait le mouvement à tous les autres.

2 On connaît les idées des anciens sur l'harmonie des corps célestes. Pythagore et ses disciples avaient représenté par les sept notes de la musique les sept planètes alors connues.

3 Anaxagore soutint le premier qu'une intelligence divine avait présidé à l'arrangement de l'univers. Les prières de Périclès, son élève et son ami, ne purent lui épargner la honte d'être chassé d'Athènes comme un impie.

Sans pitié loin du centre il rejette la terre,
Du soleil par sa marche il la rend tributaire...
N'a-t-il pas expié par trois ans de prison
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison?

Répondez : que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles désirs;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs;
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.
Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil;
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talents! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie;
Mille insectes impurs en rongent les rameaux,
Et, comme le cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.

Vous, qu'Apollon choisit pour siéger dans son temple,
Oserais-je en passant vous citer votre exemple?
Que de fois la critique a de son trait cruel
Effleuré jusqu'au vif votre cœur paternel!
Que de fois l'indigence au fond de votre asile,
Sans feu, durant l'hiver, fixa son domicile,
Quand vous n'osiez encore, humbles dans votre orgueil,
Aspirer aux honneurs de l'immortel fauteuil!

Mais sortez, direz-vous, du temple de Mémoire;
Cessez d'unir l'étude à l'amour de la gloire...
Vous m'avez prévenu; c'est dans l'obscurité
Que l'étude est un pas vers la félicité.
La vérité m'attire, et, soigneux de me taire,
Je la cherche, la trouve, et la cache au vulgaire...

La cacher! à ce mot vous répondez soudain,
Comme l'eût fait Caton dans le sénat romain:
« La cacher! il le faut, si sa clarté peut nuire;
« Mais au pied du bûcher dût-elle te conduire,
« Si tu conçois l'espoir d'être utile aux humains,
« Parle! aux fers des tyrans cours présenter tes mains.
« Parle, c'est ton devoir; philosophe, à quel titre
« Du bonheur des mortels te rendrais-tu l'arbitre?
« Tu pâlis... De quel droit priver des malheureux
« De ce dépôt sacré qui t'est commis pour eux?
« La gloire n'est, dis-tu, qu'une illustre fumée?
« Il s'agit d'une dette, et non de renommée.
« Parle au prix de tes jours; le sacrifice est grand,
« Mais tu te l'imposais toi-même en t'éclairant.
« Ton honneur, ton pays, le monde le réclame;
« Meurs donc infortuné pour ne pas vivre infâme. »

L'alternative est grave, et, parmi vous, je crois
Qu'on eût vu Fontenelle hésiter sur le choix.
Un auteur fut souvent brûlé pour un bon livre;
Il est beau d'être lu, mais il est doux de vivre.
Je suis sexagénaire et crains de m'exposer;
Que j'arrive à cent ans, et je veux tout oser.
Voilà mon sentiment, messieurs, ne vous déplaise.
Je le redis encor, retranché dans ma thèse:
Comme ce roi Janus qu'adora l'univers,
L'étude offre à mes yeux deux visages divers.
L'un est bouffi d'orgueil, mais pâle de tristesse;
L'autre, calme et riant, ressemble à la Sagesse.
Le sage qui la suit, prompt à se modérer,
Sait boire dans sa coupe et ne pas s'enivrer.
Quel que soit de nos jours ou l'éclat ou le nombre,
L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre[1]:
Veux-tu donc l'embellir ce rêve passager?
Pourquoi chercher au loin un bonheur mensonger?
Livre-toi tout entier à la douceur secrète
D'ensevelir ta vie au fond d'une retraite.
Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets.
Repoussant loin du mien l'aliment qui l'accable,
Je cherche à le nourrir d'une science aimable.
J'exerce ma raison avec timidité;
J'adore sans orgueil la sainte vérité.
Virgile ou Cicéron m'enflamme à son génie;
Ils me font tour à tour fidèle compagnie.
Que j'aime Cicéron lassé du consulat,
Préférant Tusculum aux pompes du sénat!
Entouré de faisceaux, je l'admirais dans Rome;
Là je vois l'homme heureux qui vaut bien le grand [homme.
Le sort m'a-t-il repris ses présents incertains:
L'étude moins trompeuse adoucit mes chagrins,
De mes sens agités calme l'inquiétude,
Dissipe mes ennuis, peuple ma solitude.

O champs de la Neustrie, ô fertiles vallons!
Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,
Sous des pommiers en fleur, à l'ombre des vieux chênes,
Laissez-moi m'égarer aux bords de vos fontaines!
L'aspect de l'univers m'élève à son auteur;
Il me révèle un Dieu, mais un Dieu bienfaiteur.

J'apprends à mépriser cette horreur fantastique
Qu'au chevet des mourants plaça la politique.
Qui peut dans ses décrets prévenir l'Eternel?
Mortel, songe à toi-même en jugeant un mortel,
Et, faible comme lui, ne sois pas plus sévère
Que ce Dieu qui pardonne, ou qui punit en père.

Que c'est bien à mon sens la volupté suprême,
D'oublier les humains, de descendre en soi-même,
De fixer dans son cœur, trop longtemps combattu,
L'inaltérable paix que donne la vertu!
Fais-toi donc de te vaincre une douce habitude;
Oui, consacre ta force à cette noble étude;
Elle est digne de l'homme; elle mène au bonheur.

Apprends, pour être heureux, à devenir meilleur.
Mais je vous vois sourire, auguste Aréopage:
« Docteur, me dites-vous, c'est raisonner en sage:
« Pour vous l'étude obscure a seule des douceurs;
« Vous rimez cependant en blâmant les Neuf Sœurs... »
J'entends, brûlez mes vers. Dans l'ardeur d'un beau zèle,
Je condamnais la gloire et l'étude avec elle.

[1] Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι. (PINDARE.)

Ingrat, je blasphémais, leurs rêves séduisants
D'un orgueilleux espoir caressaient mes vieux ans,
Me promettaient déjà cette palme éclatante,
Digne prix qu'Apollon par vos mains nous présente;
Dans mon cœur épuisé réveillaient des désirs,
Et réfutaient mes vers en charmant mes loisirs.
J'étais heureux enfin; dans cette triste vie,
Où de revers si prompts la victoire est suivie,
Où nos plus doux plaisirs deviennent nos bourreaux,
L'étude, après l'amour, est le meilleur des maux.

ÉPITRE A M. A. DE LAMARTINE.

Captif sous mes rideaux, dont la double barrière
Enfermait avec moi la fièvre meurtrière,
J'humectais vainement mes poumons irrités
Des sirops onctueux par Charlard inventés;
Mon rhume s'obstinait, et ma bruyante haleine
Par secousse, en sifflant, s'exhalait avec peine.
Tes vers, qui m'ont sauvé, m'ont appris un peu tard
Qu'Apollon, pour guérir, vaut son docte bâtard;
Et je crois, plein du dieu qu'en te lisant j'adore,
Que l'oracle du Pinde est celui d'Épidaure.

Oui, tu m'as bien compris; oui, cette liberté
Qui séduit ma raison à sa mâle beauté,
Que ma muse poursuit de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,
Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
Messène l'adorait au pied du mont Ithôme,
Venise n'embrassa que son sanglant fantôme;
Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
Et la flèche de Tell étincelle en ses mains.

Créé pour commander, l'homme naquit sans maître,
Et chef-d'œuvre imparfait du Dieu qui le fit naître,
Avec l'instinct du bien vers le mal emporté,
Pour choisir la vertu reçut la liberté.
La licence est en lui l'abus d'un droit sublime :
La liberté gouverne, et la licence opprime.
Elle seule, à nos yeux, de son front sans pudeur
Sous un masque romain déguisa la laideur,
Et, de la liberté simulacre infidèle,
Lui ravit nos respects en se donnant pour elle.
L'excès de la raison comme un autre est fatal,
Et l'abus d'un grand bien le change en un grand mal.

Pour détrôner l'abus, proscrirons-nous l'usage?
Mais quel bienfait si grand, ou quelle loi si sage,
Hors la tendre amitié, quel sentiment si beau,
Dont l'abus dangereux n'ait pas fait un fléau?
Du soupçon à l'œil faux la prudence est suivie,
Et l'émulation traîne après soi l'envie.
Pour la philosophie, un jour on m'a conté
Que son front se gonfla d'avoir trop médité,
Son cerveau douloureux s'ouvrit, et le sophisme
En sortit tout armé d'un double syllogisme;
Entre Euclide et Pascal, de l'excès du savoir
Naît le doute effaré qui regarde sans voir;
La faiblesse pour mère a l'extrême indulgence,
Et l'extrême justice est presque la vengeance.
En punissant la faute, elle insulte au malheur :
La torture, à sa voix, fait mentir la douleur.
Thémis moins rigoureuse est aujourd'hui plus juste;
Mais on la trompe encore, et sa balance auguste
N'incline pas toujours du côté du bon droit;
Son glaive tombe à faux et frappe en maladroit.

La chicane au teint jaune, aux doigts longs et difformes,
Entoure son palais du dédale des formes,
Et dans l'obscurité, les plaideurs aux abois
Sont par leurs défenseurs pillés au fond du bois.
J'ôte à ce parvenu la toge qui le pare,
Et je découvre un sot caché sous la simarre.
Que faire? de Thémis briser les tribunaux?
Mettre sa toque en cendre, et sa robe en lambeaux?
Mais je vois un bandit qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête,
Et deux plaideurs manceaux, de colère animés,
En champ clos, pour leurs droits, plaider à poings fermés.

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient pour nous rapporta la lumière
J'aime avec l'Arioste à vanter tes exploits
Dont la justice errante a devancé les lois;
A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parfois tes preux moins innocents
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passants,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales,
Et possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris un rempart crénelé,
Ont fait plus d'orphelins qu'ils n'en ont consolé.
Eh bien, de nos romans bannirons-nous tes fées?
Irons-nous, de l'histoire arrachant tes trophées,
Des excès féodaux d'un fougueux châtelain
Flétrir Clisson, Roland, Bayard et Duguesclin?

Le saint amour des rois, dans sa ferveur antique,
Des plus beaux dévoûments fut la source héroïque.
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens et nos droits,
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout et pour rien la patrie.
J'en conclus qu'en tous lieux, surtout chez les Français,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute;
Ainsi qu'un clair ruisseau captif entre ses bords,
Qui, sans les inonder, leur verse ses trésors,
Gonflé par un orage, en un torrent se change,
Et roule sur les fleurs les débris et la fange.

Si les lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien qu'il n'a jamais porté.
Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence?

Eh ! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords et sourd à leur douceur,
Dans la vierge immortelle à qui tu rends hommage
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage
Qui, sur les bancs dorés d'un concile romain,
Présida dans Constance, un brandon à la main,
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare,
Au front d'un Alexandre égara la tiare,
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,
Et poussait Charles-Neuf, quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques;
Qui, se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent;
Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace;
Qui prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis;
Malgré ses trois mentons, vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?

Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme;
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui, par l'Aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet dans ses foudres sacrés.
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie
Semble un écho pieux des concerts d'Athalie.
Non, non, ce n'est pas lui que ta lyre a chanté :
C'est la religion, sœur de la liberté.
Un flambeau dans les mains, les ailes étendues,
Des bras du roi des cieux toutes deux descendues,
Chez les rois de la terre ont voulu s'exiler
Pour affranchir l'esclave ou pour le consoler.
Toutes deux ont ensemble erré parmi les tombes;
Toutes deux, s'élançant du fond des catacombes,
Sous un même drapeau marchaient du même pas,
Répandaient la lumière, et ne l'étouffaient pas.

L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire,
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant,
Embrase Fénelon d'un amour tolérant,
Guide Vincent de Paul, ensevelit Voltaire;
Brûle de chastes feux ces anges de la terre
Qui sans faste et sans crainte à la mort vont s'offrir
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête et le pied sur des chaînes,
Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poëte secourt et que les rois trahissent.
Viens, et sans condamner nos cultes différents,
Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos serments.
Éclairés par leurs yeux, réchauffés sous leurs ailes,
Pour les mieux adorer unissons-nous comme elles,
Et dans un même temple, à deux autels voisins,
Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne !
Au gré des flots mouvants, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés,
Mais, quel que soit le bord où tende notre audace,
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe et d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi.
Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et, propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits, te reporte mes vœux.





ÉTUDES

SUR L'ANTIQUITÉ

LES TROYENNES.

CANTATE.

Ἀλλ' ὦ τῶν χαλκέγχεων Τρώων
Ἄλοχοι μέλεαι,
Καὶ κοῦραι, καὶ δύσνυμφοι,
Τύφεται Ἴλιον· Αἰάζωμεν. EURIPIDE.

Aux bords du Simoïs, les Troyennes captives
Ensemble rappelaient, par des hymnes pieux,
De leurs félicités les heures fugitives,
Et, le deuil sur le front, les larmes dans les yeux,
Adressaient de leurs voix plaintives
Aux restes d'Ilion ces éternels adieux :

CHOEUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus, et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Des rois voisins puissant recours,
Que de fois Ilion s'arma pour leur défense!
D'un peuple heureux l'innombrable concours
S'agitait dans les murs de cette ville immense :
Ses tours bravaient des ans les progrès destructeurs,
Et, fondés par les dieux, ses temples magnifiques
Touchaient de leurs voûtes antiques
Au séjour de leurs fondateurs.

UNE TROYENNE.

Cinquante fils, l'honneur de Troie,
Assis au banquet paternel,
Environnaient Priam de splendeur et de joie;
Heureux père, il croyait son bonheur éternel!

UNE AUTRE.

Royal espoir de ta famille,
Hector, tu prends le bouclier,
Sur ton sein la cuirasse brille,
Le fer couvre ton front guerrier.
Aux yeux d'Hécube, qui frissonne,
Dans les jeux obtiens la couronne,
Pour en couvrir ses cheveux blancs;
Du ciel allumant la colère,
Déjà le crime de ton frère
T'apprête des jeux plus sanglants.

UNE JEUNE FILLE.

Polyxène disait à ses jeunes compagnes :
Dépouillez ce vallon favorisé des cieux;
C'est pour nous que les fleurs naissent dans ces campa-
Le printemps sourit à nos jeux. [gnes;
Elle ne disait pas : Vous plaindrez ma misère
Sur ces bords où mes jours coulent dans les honneurs;
Elle ne disait pas : Mon sang teindra la terre
Où je cueille aujourd'hui des fleurs.

CHOEUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus, et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Sous l'azur d'un beau ciel, qui promet d'heureux jours,
Quel est ce passager dont la nef couronnée,
Dans un calme profond, s'avance abandonnée
Au souffle des Amours?

UNE AUTRE.

Il apporte dans nos murailles
Le carnage et les funérailles.
Neptune, au fond des mers que ton trident vengeur
Ouvre une tombe à l'adultère!
Et vous, dieux de l'Olympe, ordonnez au tonnerre
De dévorer le ravisseur.

UNE TROYENNE.

Mais non, le clairon sonne et le fer étincelle;
Je vois tomber les rocs, j'entends siffler les dards;

Dans les champs dévastés le sang au loin ruisselle,
Les chars sont heurtés par les chars.
Achille s'élance,
Il vole, tout fuit,
L'horreur le devance,
Le trépas le suit,
La crainte et la honte
Sont dans tous les yeux,
Hector seul affronte
Achille et les dieux.

UNE AUTRE.

Sur les restes d'Hector qu'on épanche une eau pure.
Apportez des parfums, faites fumer l'encens.
Autour de son bûcher, vos sourds gémissements
Forment un douloureux murmure;
Ah! gémissez, Troyens! soldats, baignez de pleurs
Une cendre si chère!...
Des fleurs! vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père

CHOEUR.

Des fleurs! vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père.

UNE TROYENNE.

Ilion, Ilion, tu dors, et dans tes murs
Pyrrhus veille enflammé d'une cruelle joie;
Tels que des loups errants par des sentiers obscurs,
Les Grecs viennent saisir leur proie.

UNE AUTRE.

Hélas! demain à son retour
Le soleil pour Argos ramènera le jour;
Mais il ne luira plus pour Troie.

UNE TROYENNE.

O détestable nuit! ô perfide sommeil!
D'où vient qu'autour de moi brille une clarté sombre!
Quels affreux hurlements se prolongent dans l'ombre!
Quel épouvantable réveil!

UNE JEUNE TROYENNE.

Sthénélus massacre mon frère.

UNE JEUNE TROYENNE.

Ajax poursuit ma sœur dans les bras de ma mère.

UNE AUTRE.

Ulysse foule aux pieds mon père.

UNE TROYENNE.

Nos palais sont détruits, nos temples ravagés;
Femmes, enfants, vieillards, sous le fer tout succombe,
Par un même trépas dans une même tombe
Tous les citoyens sont plongés.

UNE AUTRE.

Adieu, champs où fut Troie; adieu, terre chérie,
Et vous, mânes sacrés des héros et des rois,
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Adieu pour la dernière fois!

UNE TROYENNE.

Un jour, en parcourant la plage solitaire,
Des forêts le tigre indompté
Souillera de ses pas l'auguste sanctuaire,
Séjour de la divinité.

UNE TROYENNE.

Le pâtre de l'Ida, seul près d'un vieux portique,
Sous les rameaux sanglants du laurier domestique
Où l'ombre de Priam semble gémir encor,
Cherchera des cités l'antique souveraine,
Tandis que le bélier bondira dans la plaine
Sur le tombeau d'Hector.

UNE AUTRE.

Et nous, tristes débris, battus par les tempêtes,
La mer nous jettera sur quelque bord lointain.

UNE AUTRE.

Des vainqueurs nous verrons les fêtes,
Nous dresserons aux Grecs la table du festin.
Leurs épouses riront de notre obéissance;
Et dans les coupes d'or où buvaient nos aïeux,
Debout, nous verserons aux convives joyeux
Le vin, l'ivresse et l'arrogance.

UNE TROYENNE.

Chantez cette Ilion proscrite par les dieux
Chantez, nous diront-ils, misérables captives,
Et que l'hymne troyen retentisse en ces lieux.
O fleuves d'Ilion, nous chantions sur vos rives,
Quand des murs de Priam les nombreux citoyens,
Enrichis dans la paix, triomphaient dans la guerre;
Mais les hymnes troyens
Ne retentiront plus sur la rive étrangère!

UNE AUTRE.

Si tu veux entendre nos chants,
Rends-nous, peuple cruel, nos époux et nos pères,
Nos enfants et nos frères!
Fais sortir Ilion de ses débris fumants!
Mais puisque nul effort aujourd'hui ne peut rendre
La splendeur à Pergame en cendre,
La vie aux guerriers phrygiens,
Sans cesse nous voulons pleurer notre misère,
Et les hymnes troyens
Ne retentiront pas sur la rive étrangère.

CHOEUR.

Adieu, mânes sacrés des héros et des rois!
Adieu, terre chérie!
Doux sommet de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Vous entendez nos chants pour la dernière fois!

DANAÉ.

Εὗδε βρέφος, εὑδέτω δὲ πόντος
Εὑδέτω ἄμετρον κακόν. SIMONIDE.

Les ministres fougueux du tyran d'Eolie
Troublaient au loin les airs de leurs longs sifflements,
Et des rochers émus jusqu'en leurs fondements
Amphitrite insultait la cime ensevelie
Sous ses monts écumants.
Un torrent pluvieux s'échappait des nuages,
Et les pâles clartés que vomissaient leurs flancs
Sillonnaient les flots turbulents
De cet océan sans rivages.

Le front déjà voilé des ombres du trépas,
Seule sur un esquif, Danaé gémissante
Levait au ciel ses yeux éteints par l'épouvante,
Ses yeux... Son jeune fils reposait dans ses bras.
Enfin, avec transport sur son cœur elle presse
Ce fils, l'unique objet de ses mornes douleurs,
Puis de ses froides mains doucement le caresse,
Et lui dit, le couvrant de baisers et de pleurs :

« Si jeune tu ne peux connaître
« Toute l'horreur de notre sort;
« Pauvre enfant, tu souris peut-être
« Au flot qui t'apporte la mort.

« Phébé, que ton céleste frère
« Abaisse ses regards sur moi;
« Fils de Latone, souviens-toi
« Des infortunes de ta mère.

« Hélas! rallumant son flambeau,
« Que l'aurore tarde à paraître;
« Dieux! quelle nuit et quel berceau
« Pour un enfant qui vient de naître!

« O mon fils! il n'est plus d'espoir!
« Déjà l'abîme nous dévore :
« Sur mon sein je te presse encore,
« Mais je ne dois plus te revoir. »

Cependant Jupiter a tressailli de crainte :
Pâle, il s'est élancé, le courroux dans les yeux :
C'est un père, un amant, c'est le maître des dieux.
Il porte sur son front cette majesté sainte
Qui consterne la terre et fait trembler les cieux.
La foudre à son aspect se tait épouvantée;
A ses pieds les autans déposent leur fureur,
De la voûte du ciel, qu'elle avait insultée,
La mer précipitée
Dans ses gouffres sans fond retombe de terreur.
Il parle: Danaé tremble à sa voix chérie,
Se courbe sous sa gloire, et frissonne, et s'écrie :

« Grâce, dieu redouté, ne nous consume pas
« De l'éclat dévorant dont ta gloire est armée.
« Et toi, lève, ô mon fils, ta tête inanimée;
« C'est ton père, tends-lui les bras!

« Il m'exauce, aucun bruit ne frappe mes oreilles;
« La nuit a rallumé ses astres radieux;
« Tu souris, tes beaux yeux se ferment, tu sommeilles:
« Dors, mon fils, sur la foi des dieux. »

Elle dit, et l'esquif, sous un ciel sans nuage,
Poussé par les zéphyrs, glisse jusqu'au rivage.
Danaé sur des fleurs dépose son trésor,
Cet enfant qu'à regret les flots semblent lui rendre;
L'écoute respirer, l'entend, l'écoute encor,
Ne peut se lasser de l'entendre,
Et, le cœur agité d'un doux frémissement,
Sentant son cœur pressé par la bouche vermeille
De l'enfant qui s'éveille,
Rend un pieux hommage à son céleste amant.

ANTIGONE ET ISMÈNE PLEURANT SUR LEURS FRÈRES.

Ἴτω δάκρυα
ἴτω γόος. ESCHYLE.

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez mes pleurs!

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Son glaive te renverse.

ISMÈNE.

Et sous ton glaive il tombe.

ANTIGONE.

Même âge.

ISMÈNE.

Même sang.

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.
O frères malheureux!

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres;
Mon cœur succombe à ses tourments.

ISMÈNE.

Ma voix, lasse de cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissements.

ANTIGONE.

Quoi! périr d'une main si chère!

ISMÈNE.

Quoi! percer le cœur de son frère!

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs!

ISMÈNE.

Vaincus tous deux!

ANTIGONE.

O récit qui me désespère!

ISMÈNE.

O spectacle encor plus affreux!

ANTIGONE.

Où les ensevelir?

ISMÈNE.

A côté de leur père;
Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice!

ISMÈNE.

Étéocle, ô mon frère!

ENSEMBLE.

Et nous, plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

HYMNE A VÉNUS.

..... Hominum divûmque voluptas,
Alma Venus! Lucrèce.

Vénus, ô volupté des mortels et des dieux!
Ame de tout ce qui respire,
Tu gouvernes la terre, et les mers et les cieux;
Tout l'univers reconnaît ton empire!
Des êtres différents les germes précieux,
Qui dorment dispersés sous la terre ou dans l'onde,
Rassemblés à ta voix féconde,
Courent former les corps que tu veux enfanter.
Les mondes lumineux roulent d'un cours paisible,
L'un vers l'autre attirés, unis sans se heurter,
Par ton influence invisible!

Tu parais, ton aspect embellit l'univers:
Je vois fuir devant toi les vents et les tempêtes;
L'azur éclate sur nos têtes;
Un jour pur et divin se répand dans les airs.

L'onde avec volupté caresse le rivage;
Les oiseaux, palpitants sous leur toit de feuillage,
Célèbrent leurs plaisirs par de tendres concerts.
Des gouffres de Thétis tous les monstres informes
Font bouillonner les flots amers
Des élans amoureux de leurs masses énormes.
Les papillons légers se cherchent sous les fleurs,
Et par un doux hymen confondent leurs couleurs.
L'aigle suit dans les cieux sa compagne superbe;
Les serpents en sifflant s'entrelacent sous l'herbe;
Le tigre, dévoré d'une indomptable ardeur,
Terrible, l'œil sanglant et la gueule écumante,
Contemple, en rugissant d'amour et de fureur,
La sauvage beauté de son horrible amante.

Tout ressent de Vénus la puissante chaleur;
Tout produit: les vallons, les fleuves, les montagnes
La rose se parfume et le chêne verdit;
Au fond de l'Océan la perle s'arrondit,
Et les palmiers en fleur fécondent leurs compagnes.
Cependant les sylvains, brûlés des mêmes feux,
Pressent la nymphe palpitante
Qui tremble dans leurs bras nerveux
Et de désir et d'épouvante!...

La déesse sourit aux mortels enchantés:
Elle entend s'élever au milieu des cités,
De l'épaisseur des bois, au sein des mers profondes,
Un murmure confus de cent bruits amoureux,
Et ce concert voluptueux
Est l'hommage éternel des êtres et des mondes.

ODE.

..... Neque harum, quas colis, arborum,
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur. Horace.

Déjà l'Aurore aux mains vermeilles
Sème les roses du matin;
Va, jeune esclave, sous ces treilles
Porter les coupes du festin:
Que ces flacons, dont la vieillesse
Promet à la soif qui nous presse
Un nectar longtemps respecté,
Rafraîchis par des eaux limpides,
M'apportent dans leurs flancs humides
Le délire et la volupté.

C'est ainsi qu'une aimable ivresse
Loin de moi chasse la douleur.
De mes jours la mort est maîtresse:
Je suis maître de mon bonheur.
Quand l'aveugle destin l'outrage,
Amis, le véritable sage
S'enveloppe de sa vertu.
Dédaignant la plainte importune,
Il rit et boit à la fortune,
Qui pensait l'avoir abattu.

Des beaux arbres qui m'ont vu naître,
Des cyprès doivent seuls un jour,
Derniers compagnons de leur maître,
Le suivre à son dernier séjour.
Mais que parfois la vigne encore,
Sur nos fronts que son jus colore,
Courbe ses fortunés berceaux,
Avant que le cyprès fidèle
Balance son ombre éternelle
Sur le marbre de nos tombeaux.

O Naïs! par la mort cruelle
Quand mon arrêt sera porté,
Approche, la douleur t'appelle
Où t'appelait la volupté.
Réponds à ma voix défaillante,
Soulève ma tête tremblante,
De ton souffle viens m'embraser;
Ah! que sur tes lèvres de flamme
Je puisse déposer mon âme!
Que j'expire dans un baiser!

Alors que ma froide paupière
Pressera mes yeux à jamais,
O Naïs! pour faveur dernière,
Couronne-moi de myrtes frais.
Paré comme en un jour de fête,
Sur un bras inclinant ma tête,
Une coupe vide à la main,
J'offrirai la riante image
De ce convive heureux et sage
Qui sommeille après un festin.

Toi-même, à la clarté ravie,
Tu dois fermer tes yeux si beaux;
Mais un jour l'éternelle vie
Sortira du sein des tombeaux.
Comme deux époux de la veille,
Qu'un tendre souvenir éveille,
Aux premiers rayons du matin,
Surpris et charmés de renaître,
Ensemble nous verrons paraître
L'aurore d'un jour sans déclin.

A MES AMIS.

Fugaces...
Labuntur anni. Horace

O mes amis, que ce banquet m'enchante!
J'aime ces jeux, ce désordre et ces cris,
Des vins fumants la pourpre étincelante,
Ces fruits épars et ces joyeux débris.

Dans soixante ans, quand l'âge impitoyable
Fera trembler les flacons dans ma main,
Puisse Bacchus nous rassembler à table,
Et nul de nous ne manquer au festin!

Nous chanterons d'une voix moins sonore,
Mais que Bacchus dicte nos derniers vers:
Buvons à lui; qu'un jus brûlant colore
Nos fronts pâlis par quatre-vingts hivers!

Plongeons nos sens dans une heureuse ivresse:
Le lierre, amis, sied bien aux cheveux blancs;
Ses rameaux verts couvrent de leur jeunesse
Les vieux ormeaux dépouillés par les ans.

AU VALLON D'ARGENTOL.

Quàm juvat immites ventos audire cubantem!
. . . .
Aut gelidas hibernus aquas quum fuderit Auster,
Securum somnos, imbre juvante, sequi!
Hoc mihi contingat!... TIBULLE.

Retraite d'Argentol, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphyre se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis; que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le dieu des champs et ses nymphes divines
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger ou le chevreuil timide
Vient se désaltérer à ta source limpide!
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs:
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes!
Ou dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants, fatigués de quelques longs voyages,
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux:
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me payeront au delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs: puissent-ils plaire aux dieux!
O vallon fortuné, paisibles promenades,
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir:
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!

IMITATION D'UNE SCÈNE DE L'HÉCUBE D'EURIPIDE.

HÉCUBE, POLYXÈNE, ULYSSE, GARDES.

ULYSSE.

. . . Forcé de remplir un devoir trop sévère,
Je viens porter le deuil dans l'âme d'une mère;
Mais Achille commande, Achille est écouté :
A regret j'accomplis l'arrêt qu'il a dicté.

HÉCUBE.

Achille, ce bourreau de toute ma famille,
Vivant, tua mon fils; mort, égorge ma fille!
O trop heureux Hector! c'est moi qui te survis
Pour mourir chaque jour dans chacun de mes fils,
Pour rester seule au monde et périr la dernière,
Sans trouver un ami qui ferme ma paupière!

(A Ulysse qui fait un pas vers Polyxène.)

J'ai droit à la pitié : l'obtiendrai-je de toi?
Cruel, arrête, écoute!... Ulysse, écoutez-moi.

ULYSSE.

Je sais quel saint respect tant de malheur réclame,
Parlez.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où, dans Pergame,
Caché sous un faux nom, déguisant vos projets,
Vous veniez des Troyens surprendre les secrets?
Hélène pénétra cet important mystère;
Seule de son secret je fus dépositaire.
Ulysse, quel Troyen ne vous eût condamné?
A mes pieds, sans espoir, vous étiez prosterné.
Et, glacé par la mort à vos regards présente,
Vers moi vous étendiez une main suppliante;
N'étais-je pas alors arbitre de vos jours?

ULYSSE.

D'un seul mot votre bouche en eût tranché le cours,
Vous pouviez me punir...

HÉCUBE.

Je le devais peut-être,
Ingrat et ma pitié ne te fit point connaître.
Je t'épargne un trépas honteux et mérité;
Tu me dois tout, l'honneur, le jour, la liberté,
Et tu veux m'accabler, et, pour reconnaissance,

Tu prends un soin cruel d'irriter ma souffrance.
Sur l'esprit des soldats, que ton art a séduit,
L'ouvrage de mes pleurs par toi seul est détruit;
Pour Achille et les dieux c'est toi qui les décides.
Les dieux commandent-ils à vos mains parricides
De traîner des captifs sous le couteau mortel,
Comme de vils troupeaux réservés à l'autel?
Mais je veux que, flatté d'une pareille offrande,
En faveur d'un héros le ciel vous le commande.
Est-ce à moi d'honorer de ce tribut sanglant
Celui dont les exploits ont déchiré mon flanc?
Faut-il sacrifier ma fille à sa mémoire?
Doit-elle de ses jours payer votre victoire?
Pour mourir sous vos coups quels sont ses attentats?
Elle n'a point causé nos funestes débats,
Et, brûlant sur ces bords d'une flamme adultère,
Appelé dans nos champs la famine et la guerre.
Une autre a divisé les Grecs et les Troyens;
Elle seule a perdu vos guerriers et les miens.
De ce crime au tombeau qu'elle emporte la peine :
Justifiez les dieux en punissant Hélène.
Mais respectez ma fille, épargnez mes vieux ans;
Laissez-moi cet appui de mes pas chancelants.
Près d'elle mes douleurs me semblent moins amères;
En elle je retrouve et son père et ses frères.
C'est me ravir encor tout ce que j'ai perdu
Que m'enlever ce bien par qui tout m'est rendu,
Ce doux et cher trésor qui me reste de Troie,
Mon guide, mon espoir, ma famille et ma joie.
Écoutez ma prière, et soyez généreux;
Instruit par vos malheurs, plaignez les malheureux.
Ulysse, par ma voix l'équité vous supplie
De ne point opprimer qui vous sauva la vie.
Qu'un service passé vous parle ici pour nous!
Je vous vis à mes pieds, j'embrasse vos genoux;
Je vis couler vos pleurs, tournez sur moi la vue,
Contemplez l'infortune où je suis descendue.
Moi, veuve de Priam, j'implore vos regards,
Et je baise la main qui livra nos remparts.
Oui, vous nous défendrez, vous serez notre asile;
Sauvez-nous, retournez vers le tombeau d'Achille.
De remords combattu, Pyrrhus doit hésiter :
Atride à vos discours ne pourra résister;
Vous saurez dans les cœurs réveiller la clémence;
Vous fléchirez les Grecs; et si votre éloquence
De Calchas et des dieux désarme le courroux,
Vous ferez plus pour moi que je n'ai fait pour vous.

ULYSSE.

Que ne m'est-il permis de remplir votre attente,
Et de soustraire aux dieux votre fille innocente!
Si mon intérêt seul m'ordonnait d'obéir,
Je n'hésiterais pas, Hécube, à le trahir;
Mais le salut des Grecs défend que je balance.

HÉCUBE.

Je ne puis ébranler sa féroce constance.
Ta douce voix, tes pleurs sont mon unique espoir :
Parle-lui; c'est à toi d'essayer ton pouvoir.

POLYXÈNE.

Vous détournez les yeux, seigneur; votre courage
D'un regard suppliant redoute le langage;
Faible contre mes pleurs, il craint de s'attendrir.
Ne vous alarmez pas; je suis prête à mourir.
Quand j'ai vu de si haut s'écrouler ma fortune,
Puis-je encor regretter une vie importune?
L'hymen me promettait un illustre avenir;
Au sang de mes aïeux les rois, fiers de s'unir,
Déposaient à mes pieds l'orgueil du diadème.
Priam, semblable aux dieux dont la bonté suprême
Devait de son empire éterniser le cours,
Eût régné leur égal, s'il eût régné toujours.
Ce monarque n'est plus, et moi, je suis captive.
Vous m'ouvrez une route à l'infernale rive,
Et je balancerais! et je vivrais encor,
Pour voir ma liberté marchandée à prix d'or!
Et j'irais dans les murs d'une ville ennemie
Traîner de mes destins l'horreur et l'infamie!
Un hymen flétrissant unirait dans Argos,
La race d'un esclave à celle d'un héros!
Parlez; quel est le sort le plus digne d'envie :
La gloire avec la mort, l'opprobre avec la vie?
Qui choisit son destin est libre dans les fers;
Je le suis, j'ai choisi, finissez mes revers,
Au trépas qui m'attend sans terreur je me livre;
Console-toi, Priam, ta fille va te suivre;
Et toi, dont le courage a passé dans mon cœur,
Hector, ouvre tes bras pour recevoir ta sœur!

HÉCUBE, aux soldats.

Foulez donc sous vos pieds une mère éperdue.
Lâches, par son danger la force m'est rendue...
Qui pourra désunir nos bras entrelacés?

ULYSSE.

Aux ordres de vos rois, soldats, obéissez.

POLYXÈNE.

Ah! seigneur, épargnez sa tendresse imprudente.
Ma mère, voulez-vous qu'une foule insolente
Ose, dans ses fureurs, souiller vos cheveux blancs?
Voulez-vous qu'elle insulte à mes restes sanglants,
Et que, pour vous punir, une dernière injure
Vous condamne à les voir privés de sépulture?
Obéissons aux Grecs, il les faut désarmer :
A la clarté du ciel mes yeux vont se fermer.

HÉCUBE.

Sans moi dans les enfers tu descendras, ma fille!

POLYXÈNE.

Polyxène aux enfers trouvera sa famille.

HÉCUBE.

Et moi, qui vieillirai sous le poids des douleurs,
Aux flots de l'Eurotas j'irai mêler mes pleurs.

POLYXÈNE.

Pour vous aux sombres bords que dirai-je à mon père?

HÉCUBE.

Dis-lui que ton trépas a comblé ma misère.

POLYXÈNE.

Que dire à votre Hector?

HÉCUBE.

Que Pergame n'est plus;
Qu'Andromaque gémit dans les fers de Pyrrhus.

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère! adieu, rivage du Scamandre!
Lieux sacrés, où demain reposera ma cendre!
Chers débris d'Ilion, tombeaux de mes aïeux,
Champs où régnait Priam, recevez mes adieux.
Vous, malheureuse Hécube, ô vous dont la tendresse
Pour un plus beau destin éleva ma jeunesse,
Ma mère, embrassez-moi... pressez-moi dans vos bras...
Je vous quitte, il le faut, ne me retenez pas.
De nos derniers tourments épargnons-nous la vue,
Votre douleur m'accable, et ma douleur vous tue...

STANCES.

Θανεῖν μὲ δεῖ, κἂν μὴ θελῶ.
ANACRÉON.

Vivons heureux, la mort est sur nos pas,
Que du néant tout ici nous instruise,
Et la liqueur que notre soif épuise,
Et le cristal brisé dans nos ébats!
De ce flambeau la lueur passagère
Nous dit encor qu'il faut chasser l'ennui :
Buvons, amis, tandis qu'il nous éclaire;
Chacun de nous peut mourir avant lui.

Que, poursuivant des trésors incertains,
Le voyageur traîne une vie errante,
Dispute aux flots la perle transparente,
Et les parfums aux sables africains!
L'encens lointain caché dans la Lybie
Vaut-il les fleurs dont se couvrent nos vins?
Et l'ambre épars aux rives de l'Asie,
L'ambre doré qui rit sur les raisins?

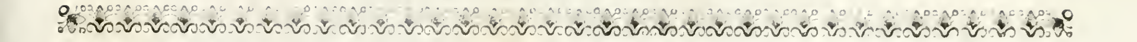
Les descendants d'un comte ou d'un baron
En char pompeux font voler la poussière;
Le médaillon qui brille à la portière
Promène aux yeux l'éclat de leur blason;
Mais les coursiers gênés par mille entraves,
Étincelants d'une impuissante ardeur,
Du frein doré sont cent fois moins esclaves
Que nos barons de leur triste grandeur.

Qu'on porte envie au pontife romain;
Son corps glacé dans la pourpre frissonne,
Son front fléchit sous la triple couronne,
Les saintes clefs lassent sa faible main;
L'ennui l'assiége, et la goutte assassine,
Rongeant les nœuds de ses doigts inégaux,
Va se cacher sous la bague divine
Dont la vertu guérit de tous les maux.

Quand l'urne d'or enfermait ses héros,
Rome honorait leurs ombres consulaires.
Pour leur bâtir des palais funéraires,
Elle épuisa les marbres de Paros.
Vaine grandeur! les ans, dans leur naufrage,
Ont entraîné ces pompeux monuments;
Anacréon n'a laissé qu'une page,
Qui flotte encor sur l'abîme des temps.

Lisons ses vers, imitons ses plaisirs
Gais sans transports, délicats sans mollesse,
Sur nos besoins réglons notre sagesse;
En vains projets n'usons point nos désirs,
N'immolons pas notre belle jeunesse
Au fol espoir d'en prolonger le cours :
Enfin, rendons au néant qui nous presse
Des jours remplis plutôt que de longs jours.





POÉSIES

DE

LA JEUNESSE DE L'AUTEUR.

LA MORT DE J. DELILLE.

DITHYRAMBE.

« L'astre éclatant du jour a fini sa carrière,
« La mer vient d'engloutir ce globe radieux,
« L'ombre efface déjà les sillons de lumière
« Qui marquaient dans le ciel son chemin glorieux.
« Les feux dont la nuit se décore
« N'ont rien de comparable aux brillantes clartés
« Dont il éblouissait nos regards enchantés.
« Dieux! ne verrons-nous plus les pompes de l'aurore,
« Ou le soleil doit-il encore
« Inviter les humains à ses solennités ? »

Ainsi, dans l'ombre immense où se perdait leur voix,
Gémissaient les humains, hôtes naissants du monde,
Quand le char du soleil pour la première fois
Courut s'ensevelir dans l'onde,
Et livra les vallons, les montagnes, les bois,
A l'horreur d'une nuit profonde.

Mais bientôt, des mortels dissipant les douleurs,
L'astre consolateur chasse la nuit obscure :
« Reprends, dit-il à la nature,
« Reprends ta forme et tes couleurs.
« Vallons, couvrez-vous de verdure;
« Que l'émail du printemps renaisse sur les fleurs,
« Que de l'or des moissons la terre se couronne,
« Qu'un pavillon d'azur s'étende dans les cieux ;
« Et vous, devant mon char que la gloire environne,
« Mortels, baissez les yeux ! »

Le soleil, vainqueur des ténèbres,
Aux humains fut ainsi rendu :
Qui peut rendre à nos cris funèbres
L'astre que nous avons perdu ?
Le flambeau renaissant du monde
Peut de sa lumière féconde
L'embellir et le ranimer ;
Nous seuls avons droit de nous plaindre,
Et l'astre qui vient de s'éteindre
Ne doit jamais se rallumer.

On a vu des clartés légères
Apparaître un moment sur l'abîme des flots :
A peine on distinguait ces lueurs passagères,
Et leurs feux expiraient aux yeux des matelots.

Mais toi, qui t'élevas par delà le tonnerre,
Du soleil auguste rival,
Comme lui tu brillais en éclairant la terre,
Et tu marchais d'un pas égal !
Vainement un orage, éclatant sur nos têtes,
Voulut de tes rayons obscurcir tous les traits.
Fidèle dans sa route, au milieu des tempêtes,
Ton char ne dévia jamais ;
Une splendeur divine a marqué son passage,
Et l'éternelle nuit fut ton premier nuage.

Tandis que ma douleur s'exhale en vains adieux.
D'où vient qu'à mon oreille une douce harmonie
Apporte des accents joyeux ;
D'où vient que, sans respect pour le deuil du génie,
Elle insulte à ces pleurs qui tombent de nos yeux ?

Pardonnez, troupe divine,
Qui sur la double colline
Formez ces riants concerts ;
Je vois l'ombre fortunée
Que vos mains ont couronnée,
Et dont vous chantez les vers.

Vous lui montrez ces demeures
Où, charmant le cours des heures
Par de folâtres amours,
Un peuple tendre et fidèle,
Dans une ivresse éternelle,
Coule mollement ses jours.

Dans les bocages antiques,
Dont les rameaux poétiques
Ombragent vos fronts sacrés,
Aux accords de Polymnie,
Par vos jeux vous entourez
Sa vieillesse rajeunie.

Il s'égare avec vous au fond des bois épais,
Glorieux, immortel asile,
Où jadis en foulant des gazons toujours frais
Vous conduisiez les pas d'Horace et de Virgile.

D'Ilion le héros pieux,
Apprêtant des lauriers pour ce front qu'il révère,
Au-devant du chantre des dieux
S'élance et guide son vieux père.
Par un soupir Didon a trahi ses douleurs,
Et l'amour dans ses yeux retrouve encor des pleurs.
Orphée, aux doux accents qui charment ses oreilles,
Du Virgile français reconnaît le pouvoir;
Et le jeune Aristée, accourant pour le voir,
Oublie un instant ses abeilles.

Mais que vois-je! des monts que la neige a couverts,
Des rocs dont je cherche la cime,
Un ruisseau qui s'enfuit parmi des saules verts,
Des sapins suspendus sur les flots d'un abîme,
Des champs chargés d'épis, des forêts, des déserts,
Assemblage confus de mille objets divers,
Ensemble bizarre et sublime!

Milton, sur les rochers, sur les bords des torrents,
Promène au loin ses yeux errants;
Dès qu'il voit cette ombre nouvelle:
O vous que les Neuf Sœurs ont admis à leur cour,
Dit-il, que sous vos doigts ma lyre fraternelle
Par des accords plus doux enchante ce séjour!

Des fantômes nombreux la troupe fugitive
Se rassemble, l'œil fixe et l'oreille attentive;
Ainsi dans les bois d'alentour
Nous voyons se presser les chantres du bocage
Quand la sombre tempête ou le soir d'un beau jour
Les réunit en foule à l'abri du feuillage.

Le vieillard étonné les contemple un instant:
Ses yeux d'un seul regard leur imposent silence;
Il prélude, il commence,
Et Milton enchanté s'admire en l'écoutant.

Écartez-vous, légers fantômes!
C'est trop le cacher à nos yeux.
Habitants qui peuplez ces fortunés royaumes,
Écartez-vous, héros et demi-dieux!
Et vous, amants chéris des filles de Mémoire,
Ses maîtres, ses égaux, les amis de sa gloire,
Mortels divins, écartez-vous!
Laissez-nous contempler cet auguste visage,
Et souffrez que, témoins d'un douloureux hommage,
Ses regards satisfaits s'abaissent jusqu'à nous.

O toi, le digne objet des pleurs de la patrie,
Vois un peuple idolâtre entourer ton cercueil!
La mort en te frappant a répandu le deuil
Sur la France attendrie.

On répète tes vers, on vante tes leçons,
Que de ta voix muette on ne peut plus entendre;
Et, fiers de leur fardeau, tes jeunes nourrissons
D'un front respectueux se courbent sous ta cendre!

« Au bord d'un limpide ruisseau
« Placez ma tombe solitaire:
« Que les arbres voisins rapprochés en berceau
« Couvrent le tertre funéraire. »

Tu l'as dit: le dieu Pan, touché de tes destins,
Élève en soupirant ce monument champêtre;
Et tout près il écrit sur l'écorce d'un hêtre:
Au chantre des Jardins.

L'Imagination, pensive, échevelée,
Te cherche au milieu des tombeaux:
Tantôt elle gémit, et tantôt consolée,
Elle te voit encor surpassant tes rivaux.

La Pitié sur les fleurs dont la terre est jonchée
S'avance, l'œil humide et la tête penchée.
Près du marbre insensible où t'enferme la mort,
Sur d'horribles serpents, dont la fureur sommeille,
L'Envie en murmurant s'endort,
Et l'Immortalité s'éveille.

LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE.

DISCOURS EN VERS.

Quels titres n'ont-ils pas à l'amour des humains,
Ces mortels inspirés dont les savantes mains
Pour nous de la nature ont percé les mystères,
Dans des cercles connus ont fait couler les sphères,
Et, sondant l'infini, peuplé ses profondeurs
D'immobiles clartés et de feux voyageurs!

Leur sublime génie, à travers les nuages,
Osa ravir aux cieux le secret des orages;
À l'aide du cristal en prisme façonné,
Divisa les rayons du soleil étonné;
Expliqua des couleurs les brillants phénomènes,
Et de notre pensée agrandit les domaines.
Mais reculer l'instant qui nous plonge au tombeau,
Des misères de l'homme alléger le fardeau,
Détruire sans retour ce mal héréditaire
Que l'Arabe a transmis au reste de la terre [1],
Qui trop souvent mortel, toujours contagieux,
D'une lèpre inconnue a frappé nos aïeux,
Qui n'épargne le rang, ni le sexe ni l'âge,
C'est le plus beau laurier dont se couronne un sage.

Quelquefois le hasard nous prête son flambeau
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau.

Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et, déposant au sein d'une heureuse blessure
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal [2].
C'est ainsi qu'avant nous les peuples de l'Asie
Préservaient ces beautés, trésors de Circassie,
Qu'un avide intérêt, par ce triste secours,
Aux ennuis du sérail condamnait pour toujours.

Mais c'est peu d'arrêter le torrent dans sa course,
Et Jenner plus heureux en doit tarir la source.
Le bien dans tous les arts n'est qu'un pas vers le mieux.
Tandis que dans Berkley ses loisirs studieux
Contemplent les troupeaux des fécondes génisses,
D'un mal qui le surprend les fraîches cicatrices
Ont fixé tout à coup ses yeux observateurs.
« Quelquefois, lui dit-on, de malignes humeurs
« S'arrêtent sur les chairs de la mamelle ardente.
« Le trayon douloureux que la fievre tourmente,
« Hérissé de tumeurs, couvert d'un pâle azur,
« Prodigue moins les flots de son lait encor pur [3],
« Et, pressé par les doigts du berger trop avide,
« Distille goutte à goutte une liqueur limpide [4].
« Ces venins pénétrants empoisonnent la main
« Qui brise leur prison et leur ouvre un chemin;
« Mais sitôt qu'un pasteur en a senti l'atteinte,
« Il n'est plus tourmenté par la commune crainte:
« Le fléau dont vos soins viennent purger ces lieux
« Émousse contre lui ses traits contagieux. »

Jenner entend ces mots, et sa route est tracée.
Il marche, il touche au but que poursuit sa pensée;
Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.

1 On sait que les soldats d'Omar apportèrent la petite vérole en Égypte, d'où elle se repandit dans le reste du monde

2 Jenner inoculait à Berkley, lorsqu'il decouvrit la vaccine.

3 Le lait moins abondant n'éprouve aucune altération.

4 La limpidité est un des caractères principaux qui distinguent le bon vaccin. (Husson.)

Des utiles poisons d'une mamelle impure
Il infecte avec art cette triple piqûre.
Autour d'elle s'allume un cercle fugitif:
Le remède nouveau dort longtemps inactif.
Le quatrième jour a commencé d'éclore.
Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne;
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne;
Plus mûre, elle est dorée; elle s'ouvre, et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours.
A peine les accès d'une fièvre légère
Accompagnent les pas de ce mal volontaire,
Et l'ennemi secret par lui seul combattu,
Chassé de veine en veine, expire sans vertu.
O triomphe immortel dans les fastes du monde!
Beauté, fille des cieux, toi dont la main féconde
Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse;
Premier lien des cœurs et volupté des yeux;
Beauté, toi dont l'éclat sur des traits gracieux,
Détruit avant le temps, passait comme un sourire,
Nous pourrons désormais prolonger ton empire.
Mais le bruit du prodige à Londres se répand.
Recueilli dans la plaie, un philtre bienfaisant,
Fixé sous des tissus, prisonnier sous le verre,
Sans perdre son pouvoir, traverse l'Angleterre.
Pour Jenner chaque épreuve est un succès nouveau;
Vainqueur, devant ses pas il chasse le fléau.
En vain dans ses fureurs une ignorance altière,
Un bandeau sur les yeux, insulte à la lumière;
Le fanatisme, en vain contre lui déclaré,
Environne l'erreur de son rempart sacré;
Où règne la raison l'erreur est sans défense:
L'Angleterre examine, approuve et récompense.
L'Anglais, né libre et fier, aime la vérité;
Il la cherche, il la trouve, il marche à sa clarté.
Estimé des Français, il leur doit son estime;
Mais avare en tout temps d'un tribut légitime,
Sans accorder l'éloge, il le veut obtenir.
Rivaux, si l'intérêt a pu nous désunir,
La justice en nos cœurs ne dut jamais s'éteindre:
Deux grandes nations s'admirent sans se craindre!
Voyez loin d'Albion ces Anglais courageux,
A travers les écueils, sur les flots orageux,
Du secret de Jenner propageant les merveilles,
Semer sur d'autres bords l'heureux fruit de ses veilles.
Fendez le sein des mers, hardis navigateurs!
Les autans enchaînés suspendent leurs fureurs;
Un dieu veille sur vous, un dieu doit vous conduire.
Abandonnez la voile au souffle du zéphyre:
Le ciel est pur, la nuit prodigue ses flambeaux,
Et les sœurs de Thétis entraînent vos vaisseaux.
Déjà vous atteignez, par delà le tropique,
Le vaste continent que baigne l'Atlantique.

Le vaccin voyageur parcourt ces bords lointains
Où le moka doré mûrit pour nos festins,
Et ces vallons peuplés de jeunes bayadères
Dont Madras a tissu les parures légères.
Il pénètre à Bagdad, aux murs de Bassora,
Que le myrte enrichit des larmes de Myrrha,
Dans ces champs où de loin le voyageur admire
Quelques débris épars des grandeurs de Palmyre,
Aux lieux où Constantin a fondé ses remparts,
Et sous le ciel glacé de l'empire des czars.
Mais volons sur ses pas aux rives de la France;
Le bruit de ses bienfaits vainement le devance :
La folle confiance, aux regards effarés,
Adopte les récits par l'effroi consacrés.
Des crimes de Jenner quelle absurde chronique!
L'un croit trouver la mort dans ce philtre magique;
L'autre croit voir sa fille, errante aux pieds des monts,
Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazons [1];
Et chacun, s'obstinant dans l'erreur qui l'obsède,
Veut expirer du mal par la peur du remède.
Un plus hardi paraît, et, seul mieux inspiré,
Hasarde un premier pas trop longtemps différé.
Son audace est heureuse, un autre se rassure;
Un troisième après lui veut tenter l'aventure.
Chaque jour est marqué par de nombreux essais:
Paris donne l'exemple au reste des Français;
Aux leçons de Paris la province est docile,
Et bientôt le village ose imiter la ville.

Loin du toit fastueux par le riche habité,
J'ai vu dans des hameaux la simple humanité,
A des travaux pieux consacrant ses lumières,
De la contagion affranchir les chaumières.

Quand sous l'humble clocher du temple villageois,
L'airain qui frappe l'heure avait frémi deux fois,
Vêtu, comme aux beaux jours, de sa blanche tunique,
Le chantre, précédé d'un tambour pacifique,
Du docteur redouté proclamait le retour;
Femmes, enfants, vieillards se pressent à l'entour.
Ce mortel si terrible à leurs yeux se présente:
Ses regards paternels dissipent l'épouvante;
Il rassure la mère, il sourit aux enfants,
Il prédit au vieillard qu'il doit vivre cent ans.
Sous le chaume bientôt la foule se rassemble;
On entre, on est assis, de nouveau chacun tremble.
Ils répondent par ordre à l'appel du pasteur;
Une bourse à la main, de loin le bon docteur
Montre au plus intrépide un prix de sa vaillance;

[1] Quelques habitants de la campagne, même dans les environs de Paris, ont poussé la folie jusqu'à croire que le vaccin pouvait leur faire prendre la forme de l'animal qui le fournit

Le magister sourit d'un air de défiance,
Et les traces d'un mal qu'il a trop mérité
Ont gravé sur son front son incrédulité.
L'instant fatal approche; il faut qu'on se décide...
Des assistants nombreux quel est le moins timide?
Qu'il se signale! Il vient; tous au fer menaçant
Vont offrir tour à tour un bras obéissant.
Debout au milieu d'eux, le Nestor du village
Tout bas par ses discours affermit leur courage.
Une mère l'écoute, et, les pleurs dans les yeux,
Inquiète, à son fils adresse ses adieux,
Le présente au docteur, et soudain le retire,
Puis le présente encor, se détourne et soupire.
L'un affecte un grand cœur que son trouble dément;
L'autre rougit, pâlit et pleure franchement;
Leur voisin en héros affronte la piqûre,
Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure
Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays
Dans les champs de Rocroi, de Lens ou d'Austerlitz.

Cependant à regret leur bienfaiteur les quitte.
Quelques jours écoulés, un soir il les visite.
Ce n'est plus la terreur qu'il fait naître aujourd'hui:
Ses malades charmés sautent autour de lui;
Le plus jeune d'entre eux l'embrasse et le caresse;
Leurs visages vermeils respirent l'allégresse;
Ils devancent ses pas d'un air leste et dispos.
Leurs compliments naïfs, leurs aimables propos,
La verdeur des vieillards, la fraîcheur de leurs filles,
La joie et la santé de toutes les familles,
Attestent le pouvoir d'un art libérateur,
Et tous, sans le connaître, en bénissent l'auteur.

Adopte ce bienfait, ô France! ô ma patrie!
Après tant de revers, qui ne t'ont pas flétrie,
En dépit des vainqueurs, forcés de t'admirer,
Quel beau siècle pour toi semble se préparer!
Je vois de toutes parts une race nouvelle
S'élever dans ton sein plus nombreuse et plus belle.
La nature vaincue en respecte la fleur.
Plus tard, étincelants de grâce et de vigueur,
Ces jeunes nourrissons peuplent tes champs fertiles;
Laboureurs au village, artisans dans les villes,
Par l'équité sévère armés du fer des lois,
Admis à la tribune à discuter nos droits,
Ardents, prêts à donner tous les trésors de l'Inde
Pour les lauriers de Mars ou les palmes du Pinde.
Croissez, nobles enfants, l'espoir du nom français;
Par la guerre illustrés, soyez grands dans la paix.
Si quelque roi jaloux insulte à votre gloire,
Couronnez votre front d'une double victoire:
Régnez par les beaux-arts sur ses peuples soumis,
Et soyez sans rivaux comme sans ennemis.

DITHYRAMBE SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

20 mars 1811.

« Destin, qui m'as promis l'empire de la terre,
« Tu disais : Rome, un jour souveraine des rois,
« Les verra, courbés sous ses lois,
« Devant elle abaisser leur sceptre tributaire :
« Rome au monde asservi dictera ses arrêts.
« Où sont ces rois captifs, ces tributs, ces hommages,
« Et ce sceptre vainqueur des peuples et des âges?
« Destin, qu'ont produit tes décrets?

« Ma gloire a disparu comme une ombre légère;
« Autour de moi je vois épars
« Les antiques débris du trône des Césars
« Ensevelis dans la poussière.
« Où marchaient mes soldats, où flottait leur bannière,
« Je n'aperçois que des tombeaux;
« Et, déchu pour jamais de sa splendeur première,
« Un peuple de vaincus ose fouler la terre
« Où dort un peuple de héros. »

Rome! ne gémis plus sur tes foudres éteintes,
Au séjour du Destin ont pénétré tes plaintes,
Et de son antre obscur, aussi vieux que le temps,
La voûte prophétique a redit ces accents :
« Que la cité de Mars à ma voix se console;
« Un nouveau Jupiter, garant de mes décrets,
« Va présider au Capitole;
« O monts du Latium, inclinez vos sommets!
« Napoléon va rendre à l'antique Ausonie
« Ses lauriers, sa splendeur, son trône, son génie.
« Rome, tes destins vont changer;
« La France, sur ses pas, t'appelle à la victoire,
« Elle ne peut céder sa gloire,
« Mais elle peut la partager.

« Pour soutenir le poids du sacré diadème
« Qui doit à ses grandeurs bientôt t'associer,
« Du héros la bonté suprême
« Te promet un autre lui-même,
« De ses vertus immortel héritier. »

Mais déjà le ciel te le donne;
L'éclair luit, les airs sont troublés,
Et dans les temples ébranlés
L'airain pieux tremble et résonne.
La foudre a retenti cent fois :
« Quel est celui que le tonnerre
« En grondant annonce à la terre?
« C'est le fils du plus grand des rois! »

Salut, doux espoir de la France!
Gloire au guerrier fils du guerrier!
A peine il vient de naître... et l'univers entier
A retenti de sa naissance.

Déjà l'aigle romaine, au vol audacieux,
Va prendre son essor et planer dans les cieux;
Ces fils de Romulus, dont vingt siècles de gloire
Protégent les exploits passés,
Tremblent de les voir éclipsés
Par cet illustre enfant qu'adopte la victoire :
L'astre de Jule en a pâli,
Et sous le marbre solitaire,
De ses restes glacés muet dépositaire,
César a tressailli.

Quel auguste appareil! quels pompeux sacrifices!
Aux autels de son Dieu, dans les saints édifices,
La France est à genoux!
Quel immense concours assiége ces portiques!
Ministres du Seigneur, redoublez vos cantiques!
O temples, agrandissez-vous!

Sous ces voûtes religieuses
Où flottent de vingt rois les dépouilles fameuses,
Mobiles monuments des exploits d'un héros,
Ce peuple ne vient pas, dans sa reconnaissance,
Du dieu guerrier, protecteur de la France,
Chanter les triomphes nouveaux.
Un besoin plus touchant que celui de la gloire
A guidé les Français ravis;
Et l'hymne de la paix résonne en ces parvis,
Naguère accoutumés aux chants de la victoire.

Le Danube est ému jusqu'au fond de ses eaux,
Et, secouant sa chevelure humide,
Il s'élance joyeux de son palais liquide,
Le front ceint de roseaux.

Mais quelle sublime harmonie
Soudain retentit sur ses bords!
Des vierges de la Germanie
Qui dira les divins accords?
Un dieu lui-même les inspire,
Un dieu leur a prêté sa lyre,
Et la corde sonore a frémi sous leurs doigts.
C'est toi que leur voix chante, aimable souveraine,
Toi, dont les jeunes mains ont désarmé la haine
Toi, la fille, l'épouse et la mère des rois.

Tu parus : aussitôt les peuples de la France
Entourèrent ton char de leur concert joyeux;
Devant toi marchait l'espérance,
Et ce jour à jamais heureux
D'un jour plus doux encor nous donnait l'assurance.
Jeune immortelle, il naît de ton sein généreux,
Ce fils que ta présence annonçait à l'Empire;
Un doux transport déjà se mêle à tes douleurs,
Et, sur ces traits souffrants où la beauté respire,
Le souris maternel brille au milieu des pleurs.

Telle, dans sa course légère,
Dissipant un brouillard obscur,

Du jour l'aimable messagère
Apparaît sur son char d'azur.
A la terre qui se réveille,
La déesse, de sa corbeille
Prodiguant les trésors divers,
Par ses pleurs et par son sourire
Annonce le dieu dont l'empire
Va s'étendre sur l'univers.

Reçois, royal enfant, les vœux de la patrie :
Qu'un laurier paternel ombrage ton berceau!
Que la gloire et les arts, qui charmeront ta vie,
Consacrent à jamais le règne le plus beau!

Enfant chéri du ciel, attendu de la terre,
Promis à la postérité,
Puisses-tu, sous les yeux de ton auguste père,
Croître pour l'immortalité!

Et vous, peuples heureux qui couvrez ces rivages,
O vous dont sa naissance a comblé tous les vœux,
Goûtez un bonheur sans nuages
Qui doit s'étendre un jour à nos derniers neveux.
Bannissez la crainte importune;
Par un vent favorable en sa course entraîné,
Le vaisseau de l'État, de gloire environné,
Porte César et sa fortune!

VERSAILLES.

ÉLÉGIE.

Reviens, ô mon unique amie,
Dissipe un noir chagrin qui trouble ma raison :
Reviens, quitte un moment cette ville embellie
Par les arts, enfants d'Apollon,
Ce palais, ces jardins créés par le génie
De Le Nôtre et de Girardon.

Dans un séjour si fécond en prodiges
Tu ne peux entendre ma voix :
Ces lieux, pour t'arrêter, épuisent leurs prestiges :
Du travail la nature a reconnu les lois
En fertilisant ces campagnes.
Un fleuve obéissant a franchi des montagnes
Pour offrir son tribut au plus fier de nos rois;
Comme dans les jeux du théâtre,
Soigneux de présenter mille aspects différents,
Tantôt c'est un torrent qui presse un lit d'albâtre;
Tantôt, pour réfléchir des traits que j'idolâtre,
Il étend le miroir de ses flots transparents;
Son onde te poursuit en ruisseaux divisée :
Elle éblouit tes yeux de ses jets éclatants,
Étincelle dans l'air, et, tombant en rosée,
Brille sur tes cheveux flottants.

Lebrun a peint sur ces portiques
Et les amours des dieux et les horreurs de Mars,
Pour admirer ces lambris magnifiques
Il a vu s'arrêter Luxembourg et Villars.

O chefs-d'œuvre divins! quel nouveau Praxitèle
Anima dans ces lieux et le marbre et l'airain?
Des Muses la troupe immortelle
Semble servir encor son jeune souverain;
Pour arracher sa main du chêne qui la presse,
Sous un monstre en fureur Milon se dresse encor;
Pluton, brûlant d'amour, ravit une déesse;
Mercure va parler : l'Amour a pris l'essor!...

Non, tu ne peux quitter ce palais, ces ombrages;
Je dois te pardonner de m'oublier pour eux.
Renaissez autour d'elle; errez dans les bocages,
Courtisans, magistrats et poëtes fameux :
Reviens sous ces ormeaux antiques,
O vénérable Fénelon!
Échos, répétez les cantiques
Où Racine a pleuré les malheurs de Sion!
Benserade, Boileau, Sévigné, La Bruyère,
Écoutez en riant les contes d'Hamilton;
Zéphyrs, semez des fleurs sous les pas de Ninon,
Et vous, grands de la cour, applaudissez Molière!

Là, le plus amoureux, le plus beau des mortels,
En pompe a célébré ses brillants carrousels;
Mille nobles beautés entouraient la carrière,
Armaient les combattants, couronnaient les vainqueurs;
C'est là que, rayonnant d'une splendeur guerrière,
Louis fit triompher les modestes couleurs
Et le chiffre de La Vallière.

La Vallière! à ce nom, quel tendre souvenir
Dans mon triste cœur se ranime!
De sa fidélité fallait-il la punir?
Le grand cœur de Louis ne fut pas magnanime :
Il brisa sans pitié ce fortuné lien.
Hélas! elle aimait trop, c'était là tout son crime,
Et ce crime est aussi le mien.

L'ATTENTE.

Tutto con te mi piace,
Sia colle, o selva, o prato
MÉTASTASE.

L'aurore a chassé les orages,
D'un voile de pourpre et d'azur
Elle pare un ciel sans nuages;
L'onde roule un cristal plus pur.

Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil;

Un zéphyr plus doux la caresse;
Les oiseaux sont plus amoureux;
La vigne avec plus de tendresse
Embrasse l'ormeau de ses nœuds.

Dans ces retraites solitaires,
Tout s'embellit de mon espoir:
Frais gazons, beau ciel, ondes claires,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir?

A MON AMI ***

EN LUI DEMANDANT POUR UNE VIEILLE FEMME UNE PLACE DANS UN HOSPICE.

Au secours d'une infortunée
La pitié m'appelle aujourd'hui,
Et je réclame ton appui
Pour adoucir sa destinée.

La faiblesse enchaîne ses pas;
Sur son front tremblant, qui s'incline,
L'âge accumule ses frimas:
Elle est bien vieille comme Alcine;
Pour sorcière, elle ne l'est pas.

Ami, sois donc sa providence:
Elle compte plus d'un rival;
Hélas! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'hôpital.

Mon astre, dit-on, me menace
D'y mourir aux dépens du roi!
Pour elle accorde-moi la place,
Et la survivance pour moi.



DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

7 juillet 1825

MESSIEURS,

Un mois avant la perte que l'Académie française vient de faire dans la personne de M. le comte Ferrand, cet ami des lettres désira me connaître, et la demande d'un vieillard fut un ordre pour moi. Plusieurs d'entre vous qui m'ont vu sur les bancs du collége, et qui ont voulu, dans leur bienveillante amitié, que leur élève devînt leur confrère, m'avaient souvent entretenu de l'assiduité de M. le comte Ferrand à vos séances : je savais quelle part il prenait à vos travaux ; la tribune retentissait de ses paroles ; admis à la confidence journalière du prince, d'autres devoirs le trouvaient infatigable. J'imaginais qu'une activité si constante prenait sa source dans cette force de corps, dans cette jeunesse prolongée de quelques vieillards, pour qui le temps semble s'arrêter, comme s'il voulait aussi rendre hommage à de hautes vertus et à des talents peu communs, ou qu'il sentît une sorte de regret à détruire ce qu'il ne peut faire oublier.

Quelle fut ma surprise à la vue d'un vieillard faible, infirme, aveugle, et qui, déjà mort dans une portion de lui-même, paraissait ne plus tenir à la vie que par la volonté forte de vivre encore ? Je trouvai dans son accueil cette bonté facile dont vos entretiens m'avaient appris à connaître tout le charme. Son âme encore brûlante se répandait dans ses discours, comme pour plaire à une imagination qu'il supposait pleine d'ardeur et d'illusions : il me parlait de mes ouvrages en ami qui n'en veut point voir les défauts, de mon avenir comme s'il nous appartenait à tous deux ; il ne m'appelait point à lui, il se faisait jeune pour venir à moi ; dans l'excès d'une bienveillance inquiète, il concevait des craintes sur la destinée d'un jeune homme dont les sentiments pouvaient, à quelques égards, différer des siens ; il essaya de me montrer la vérité où il la voyait lui-même ; il conseillait avec douceur, mais avec une sorte d'empire, car il y a toujours quelque chose d'absolu dans la chaleur d'une opinion combattue et dans l'expérience d'un âge avancé. Je l'écoutais avec respect, et, si je le quittai sans être persuadé, ne vous en prenez point à son éloquence : n'est-il pas, j'en appelle à vous-mêmes, des sentiments intimes dont la racine, trop avant dans le cœur, ne peut s'en arracher ; des convictions impérieuses de la conscience qu'on ne peut secouer sans perdre l'estime des autres, et, ce qui est le premier besoin de toute âme généreuse, l'estime de soi-même ?

M. le comte Ferrand n'aurait exigé de personne un sacrifice que personne n'avait obtenu de lui : l'intolérance est le dévouement de ceux qui ont beaucoup d'erreurs à faire oublier.

Pour moi, surpris d'une telle indulgence dans une conviction si fervente, ému par tant de force morale dans une si extrême faiblesse, j'emportai de cet entretien un souvenir profond. J'avais appris jusqu'à quel point l'intelligence peut régner sur ces débris de l'homme qu'elle défend contre la destruction : des yeux qui ne voyaient plus brillaient encore de tout le feu de la pensée ; des mains qui cherchaient les objets s'agitaient encore de ce mouvement énergique dont l'éloquence parle aux regards et vient au secours d'une voix défaillante. Il était vrai pour moi qu'une âme vigoureuse reste libre et entière dans un corps que les infirmités enchaînent, et que le temps a mutilé. Par la seule force de sa volonté, elle transporte où il lui plaît cet esclave réduit à l'obéissance, le soutient quand il chancelle, le fortifie par les travaux qui devraient l'affaiblir ; lutte imposante, où la douleur se tait, où la nature paraît faire effort contre elle-même, où la mort hésite, et semble craindre, en achevant sa victoire, de perdre le spectacle d'une héroïque résistance.

De tous les sentiments qui exerçaient, sans l'épuiser, l'activité de cette âme ardente, l'amour des lettres fut le plus puissant. Dans la jeunesse de M. le comte Ferrand, cette passion lui servit comme d'un délassement à des études austères; plus tard, elle le consola dans l'infortune, et, pour dernier bienfait, le protégea contre la mort : voilà ce que les muses ont fait pour lui; rappelons ce qu'il a fait pour elles. L'éloge de sa vie politique n'appartient point à cette tribune; c'est l'homme de lettres que vos suffrages m'appellent à remplacer; qu'un plus éloquent parle de ses actions, je vous entretiendrai de ses ouvrages.

Plusieurs tragédies, fruit de ses loisirs, sont conçues avec sagesse, écrites avec pureté. Douces études, nobles peintures de héros et de malheurs imaginaires, il fut arraché à vos fictions par des désastres véritables, par une tragédie réelle et plus sanglante. Qu'aurait-il inventé d'aussi imposant que ce spectacle? Un roi sans couronne, une famille auguste dans l'exil, empruntaient de leur infortune même une majesté plus touchante. Un prince qui avait combattu sous les drapeaux de la France passait du champ de bataille dans un obscur collége et demandait aux lettres, sans rien perdre de sa dignité, l'appui qu'il devait leur rendre un jour, sans rien ravir à leur indépendance. Sur quel théâtre s'étaient succédé des scènes plus sublimes ou plus déchirantes! Inspiré par sa douleur, M. le comte Ferrand paya un tribut éloquent à la mémoire d'une princesse, fille de tant de rois et dont les vertus étaient plus royales encore que la naissance; il sentit qu'il ne pouvait orner ce sujet sans l'affaiblir et fut moins orateur qu'historien. Le génie de Bossuet aurait suffi sans doute à l'oraison funèbre de madame Élisabeth; mais qu'aurait-il ajouté à la majesté d'une telle vie, à l'horreur d'une telle mort? Il y a de ces actions dont la grandeur est en elles-mêmes; et, pour qu'elle leur reste tout entière, on ne les loue pas, on les raconte.

Après une révolution qui avait tout détruit et tout recréé, M. le comte Ferrand dut éprouver une sorte de malaise au milieu d'un monde inconnu. Ses premières années, celles dont on se souvient toujours, il les avait passées dans une de ces demeures qui semblent encore garder l'empreinte des antiques vertus et des vieilles habitudes parlementaires. Malgré l'ardeur inquiète de son esprit, il s'était accoutumé à tout ce qu'il y a de régulier et de stable dans la loi dont il fut longtemps l'organe; aussi l'ancienne France avec son ordre établi, ses distinctions marquées, avec l'autorité de ses institutions consacrées par des siècles, lui apparaissait-elle sans cesse au milieu de la France nouvelle; aussi n'avait-il d'admiration que pour l'immuable : une progression vers le mieux entraînait un changement; tout changement lui semblait une secousse : on eût dit que les commotions violentes l'avaient dégoûté même du mouvement. Sous l'influence de ces idées, il écrivit la *Théorie des Révolutions*.

Dans cet ouvrage, de vastes connaissances sont unies à des vues souvent profondes; mais peut-être l'auteur exige-t-il trop évidemment de l'histoire qu'elle se plie à sa pensée dominante; il force toutes les révolutions du monde à déposer contre une seule, tous les siècles contre un moment, et ne fait plus, si j'ose mêler une critique à mes éloges, qu'un ouvrage de circonstance sur l'univers. C'est dans l'*Esprit de l'histoire* que M. le comte Ferrand s'élève, plus que dans aucun autre de ses écrits, à la hauteur de son talent; voilà sans doute le plus beau de ses titres à l'honneur qu'il eut de siéger parmi vous : partout ici de graves instructions, des faits enchaînés avec art, des conséquences déduites avec force; partout un amour de la monarchie qui n'exclut point dans l'auteur un respect profond des libertés politiques et religieuses. Que puis-je ajouter à cet éloge, si ce n'est que, dans aucun de ses ouvrages, M. le comte Ferrand n'a cédé à ce besoin de satisfaire toutes les opinions, dont l'effet le plus ordinaire est de n'en contenter aucune? Loin de lui ces précautions dont on enveloppe sa pensée jusqu'à l'étouffer pour la rendre supportable aux autres. Ce n'est point un de ces timides esprits qui n'ont de franchise que pour la moitié de la vérité, et se travaillent sans cesse à courtiser le lecteur par quelque demi-sacrifice : c'est un vieil ami de bonne foi, qui aime mieux lui déplaire que le flatter.

Qu'il me soit permis d'examiner, dans ce sanctuaire des lettres, quelle est, sur les ouvrages de l'esprit, l'influence de cette bonne foi avec soi-même et avec le lecteur, de cette conscience en littérature. Buffon l'a dit, messieurs, dans son éloquent discours à vos devanciers, c'est elle qui donne au style tout son effet, au génie toute sa chaleur et sa piquante originalité; d'une phrase échappée à ce grand écrivain peut naître un discours utile. Je n'entends pas seulement ici par conscience ce respect pour le public, qui ne laisse pas sortir de vos mains ce que vous sentez indigne de vous et de lui. Sans doute un

goût délicat devient en nous comme un remords qui nous tourmente et nous force de corriger les défauts que notre paresse ou notre vanité en révolte avaient longtemps défendus. Rien d'entièrement beau, je le sais, rien qui porte en soi le caractère de la perfection et de la durée, sans cette patience que Buffon appelait le génie, et qui n'en est, je crois, que la moitié; mais aussi rien de puissant sur la raison ou sur les cœurs, sans une conviction courageuse qui est la conscience de l'écrivain. Elle peut nous égarer sans doute, parce qu'elle agit d'autant plus violemment au dehors qu'elle est en nous plus passionnée ; mais n'est-ce pas une preuve irrécusable de son pouvoir, qu'elle soit encore, même dans celui qui se trompe, un moyen de tromper les autres! Puisqu'elle donne à l'erreur un triomphe passager, que ne fera-t-elle pas pour la vérité, qui est éternelle? Mais si elle nous manque, si l'intérêt la tient captive au fond de nos cœurs, ou si la crainte la fait taire, en vain serions-nous doués de qualités éminentes, en vain l'étude aurait-elle ajouté à ces dons de la nature. Rappelons-nous cette loi d'Athènes qui frappait de mort tout citoyen assez faible pour ne pas embrasser un parti; c'est contre nos écrits qu'elle a son application rigoureuse. Condamnés à leur naissance, ils portent la peine de notre faiblesse. Comme nous ne saurions leur communiquer une âme que nous n'avons pas, nous n'enfantons que des productions sans vie, que des paroles d'une élégance froide et morte, que des cadavres, que des ombres.

Une hésitation continuelle dans l'auteur produit l'indécision dans les autres; comment le croire, s'il n'a pas l'air de se croire lui-même? On se défie de ceux qui cherchent à déguiser leur pensée; l'on plaint ceux qui n'ont pas le courage de la dire : il arrive même qu'on leur préfère l'homme médiocre, mais convaincu, parce qu'on trouve en lui je ne sais quoi de hardi et de vrai qui a au moins le charme du naturel. Ne cherchez point des armes contre moi dans la philosophie douteuse de Montaigne; l'attrait irrésistible qui nous ramène sans cesse à ce livre de bonne foi n'est-il pas la sincérité? Il y a peut-être quelque audace à examiner quand tout le monde croit. Et d'ailleurs, quelle conviction de cœur pour de hautes vérités! quel amour de la vertu! que d'horreur des préjugés qui torturent la vie et qui enlaidissent la mort! quel sentiment exquis des jouissances de l'amitié! Mais je m'aperçois trop tard que, par cet éloge de Montaigne, je vous rappelle une voix qui vous est chère et qu'une souffrance momentanée condamne au silence; je m'arrête, vos souvenirs seraient plus éloquents que mes paroles.

Cette conscience, qui vous plaît jusque dans le doute et vous rend la médiocrité tolérable, concevez-la unie à l'audace d'un esprit décidé, à un jugement sain, à une imagination forte et mobile; maîtresse d'une belle âme, qu'elle y parle en souveraine, tout haut et sans crainte ; du génie elle reçoit sa force, il reçoit d'elle son empire : il faut que tout se soumette à l'écrivain armé de cette double puissance; négligé, incorrect même, il a un langage qui n'est qu'à lui. Quels que soient ses écarts, il marche seul au milieu de la foule ; il lui est donné de faire haïr ce qu'il hait, de faire aimer ce qu'il aime, d'entrer de vive force dans les cœurs, où il excite des ravissements d'enthousiasme, et d'attacher une ineffable jouissance au sentiment même de sa supériorité, dont il les accable ; enfin, il jouit du seul privilége qui ait quelque chose de divin, celui de régner par la pensée, et de donner, après Dieu, une âme à ceux qui l'écoutent : il est lui-même ; il se réfléchit dans ses ouvrages, et c'est là le secret de ses triomphes. Qu'on ne dise pas que les principes des grandes inspirations s'épuisent et ne sauraient se reproduire à l'infini sous des formes toujours nouvelles. Communs à tous, ils vous deviennent propres par l'originalité qu'ils empruntent de votre nature; et, diversement affectés, c'est en restant vous-mêmes que vous ne ressemblez à personne. Ainsi brillent à la fois d'un éclat différent ces éloquences que nous voyons triompher tour à tour dans nos débats politiques, soit par cette franchise guerrière et cette énergie de l'âme dont les élans nous entraînent, soit par l'irrésistible ascendant d'une raison plus froide, ou par ce coloris presque involontaire de l'expression qui trahit encore dans l'orateur l'imagination du grand écrivain. Ainsi, piquante et ingénieuse quand elle prononce ses jugements sur Louis XIV, l'histoire, qui change de ton en changeant d'interprète, raconte avec un intérêt plus grave les sanglants démêlés de Gênes et de Venise : rien n'est épuisé, j'en atteste cette foule de productions heureuses qui ont enrichi votre siècle. La tyrannie domestique trouvant sa punition dans son excès; l'avarice châtiée par l'élégante raillerie de l'auteur du *Trésor ;* la dignité paternelle éloquemment vengée dans *les Deux Gendres :* j'en prends à témoin les tableaux plus naïfs d'un héritier de Le Sage, qui semble, dans une double carrière, vouloir faire ou-

blier que l'auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret* a aussi manqué à votre gloire. Quoi de plus nouveau que cette conquête faite sur l'histoire par la comédie? Nous avons vu la conjuration de Pinto nous présenter, dans les petites causes, les ressorts cachés des grands événements, et nous conduire, à travers la foule d'incidents comiques, à la plus imposante catastrophe qui puisse changer la face d'un empire. Après toutes les séductions de Zaïre, la magie des noms français n'a-t-elle pas prêté un charme inconnu au grand-maître des chevaliers du Temple et au jeune Marigny?

Déjà fière d'avoir opposé Paul et Virginie aux plus douces fictions de la pastorale chez tous les peuples, la religion n'a-t-elle pas lutté avec gloire contre tous les souvenirs épiques d'un amour malheureux, lorsqu'elle s'est assise entre Eudore et Velléda sous les forêts des druides? Ah! quand votre gloire le proclame, qu'il me soit permis de le croire, dans l'intérêt de cette génération naissante à laquelle je m'honore d'appartenir, il est encore possible de créer, pour qui veut rester fidèle à sa nature. Ces innovations, dont le besoin tourmente tous les esprits, et que semble appeler une littérature enrichie et comme fatiguée par tant de chefs-d'œuvre, c'est au théâtre qu'elles ont surtout leurs triomphes et leurs dangers. Sur cette mer tant de fois et si glorieusement parcourue, on ne peut rien découvrir sans s'exposer aux orages. Là aussi, messieurs, s'il m'est permis de rappeler une fiction poétique, là s'élève ce génie des tempêtes dont parle Camoëns; il arrête, il épouvante le jeune poëte qui se sent prédestiné aux hasardeuses entreprises; il lui montre les écueils, il lui montre des nochers malheureux, il lui raconte les naufrages. — «Tu t'égares, ne tente pas des routes nouvelles : tout finit à cet horizon où la vue s'arrête; au delà de cette limite, plus d'astres pour te guider, plus de flots pour te soutenir; rien que le naufrage et l'abîme.» Mais qu'importent ces effrayantes prophéties, si le génie du poëte le précipite malgré lui dans les hasards? Dût-il se perdre, il s'ouvrira des chemins, il affrontera les écueils, au risque de se briser; si l'horizon qui le presse ne peut le contenir, pour se faire de l'espace il en franchira les bornes, il attachera son nom à quelques régions ignorées jusqu'à lui; et, comme les mondes réels, ces terres inconnues ne dateront leur existence que du jour de leur découverte.

Mais, à travers tant de périls, qui peut nous conduire à cette gloire, objet idéal de toutes les ambitions en littérature? une religieuse conscience, une audace réglée par la raison. Raisonnables avant tout, marchons ensuite avec indépendance, sans céder aux opinions exclusives, sans nous soumettre en aveugles aux théories qui veulent devancer l'art et qui ne doivent venir qu'après lui. Quel génie créateur se révoltera contre les formes anciennes pour s'en laisser prescrire de nouvelles? Ce ne serait que changer de servitude. Le mépris des règles n'est pas moins insensé que le fanatisme pour elles. Quand d'imposantes beautés peuvent justifier nos écarts, c'est aimer l'esclavage, c'est immoler la vraisemblance à la routine, que de presser notre sujet dans des entraves qu'il repousse; mais s'affranchir des règles pour se faire singulier, lorsque l'action dramatique les comporte, c'est chercher son triomphe dans une servile concession aux idées du moment, et le pire de l'esclavage, c'est celui qui joue la liberté. Admirateurs ardents de Sophocle, sachons donc admirer Shakspeare et Gœthe, moins pour les reproduire en nous que pour apprendre en eux à rester ce que la nature nous a faits. Quel que soit le parti littéraire qui nous adopte ou nous rejette, cherchons le vrai en évitant la barbarie; sans confondre la liberté avec la licence, obéissons aux besoins d'un sujet dont le développement nous emporte; mais ne nous attachons pas au char d'un écrivain fameux pour nous faire traîner à la réputation sous sa livrée : ce qui est vrai en lui est faux en nous; ce qui le jette hors des rangs nous confond avec la foule. Soyons nous-mêmes, nos idées et nos sentiments sauront se revêtir en naissant de couleurs inusitées, et voilà l'originalité véritable. Celle qu'on cherche ailleurs n'est qu'une imitation plus ou moins docile, que la pâle copie ou la caricature bizarre de l'originalité d'autrui. N'oublions pas surtout que le premier devoir de l'écrivain est le respect pour la langue. Chez tous les peuples elle a ses qualités comme ses défauts qui la distinguent; et, voulût-on la corriger ou l'enrichir, on ne peut lui faire violence sans dénaturer son caractère national. La langue française, si rigoureuse dans ses aversions, ennemie impitoyable de toute obscurité, est la plus universelle et la plus calomniée : elle n'admet, il faut l'avouer, que les hardiesses qui se cachent; elle n'accepte que les dons qu'on lui déguise : mais Corneille et Racine ont prouvé qu'au théâtre il n'est point de hauteurs inaccessibles pour elle, point d'humbles familiarités où elle ne puisse descendre; et la plus

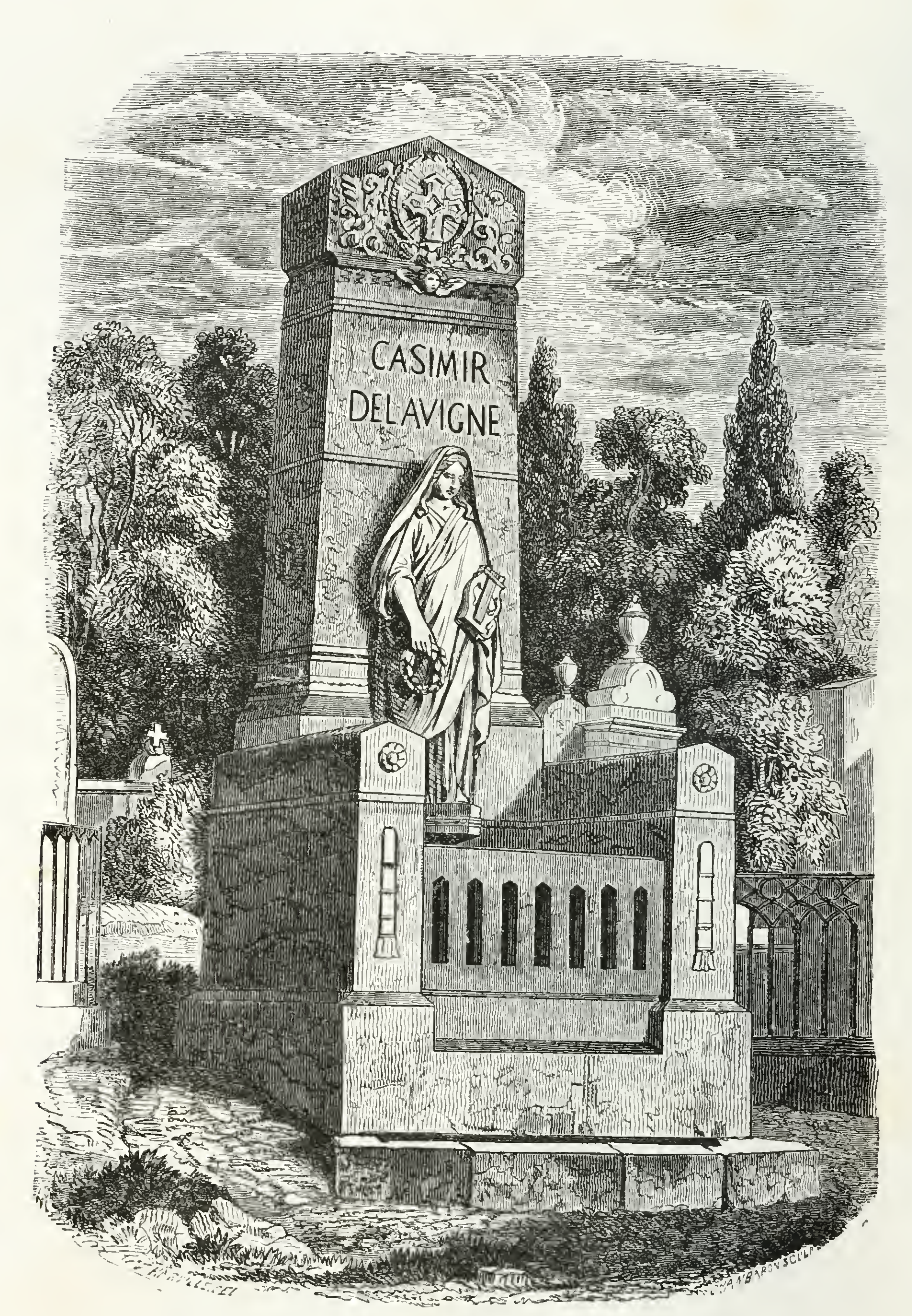
singulière des innovations, la création de toutes la plus sublime et la plus inattendue, serait encore d'écrire comme eux. Ainsi, messieurs, la pureté du langage et la candeur dans l'expression de la pensée donnent aux ouvrages de l'esprit ce charme qui en établit d'abord les beautés originales, et cette vérité qui les fait vivre toujours. Mais, pour que les tableaux soient fidèles, pour que les vices du siècle s'y montrent sans voile, et que la tragédie, plus sincère, devienne une représentation animée de l'histoire, les lettres réclament l'appui d'une liberté sage. Que d'espérances n'avons-nous pas droit de fonder sur cette protectrice naturelle de tout ce qui se rattache à la dignité humaine? La première pensée du monarque fut pour elle; nous la verrons, à l'ombre de cette puissance auguste, ouvrir une plus noble carrière aux travaux de l'imagination, un champ plus vaste aux jeux du théâtre. Affranchie de ses entraves, puisse-t-elle répondre à ce bienfait d'un petit-fils de Louis XIV par quelques-uns de ces immortels ouvrages, non moins glorieux au génie qui les enfante qu'au prince assez grand pour en jouir et les protéger! Avec les acclamations du peuple, qu'elle lui porte les hommages des arts, les vœux reconnaissants des lettres! Au milieu des fêtes d'un nouveau règne, il a voulu l'associer aux pompes de sa puissance pour mêler un éclat durable à tant de magnificences passagères! Ah! qu'elle soit l'ornement solide de son trône, qu'elle en soit à jamais la décoration vivante, comme dans ces solennités où, sacrée avec lui, elle s'est mise, devant Dieu et devant les hommes, sous la garde de ses serments.



ŒUVRES POSTHUMES

DERNIERS CHANTS

POEMES ET BALLADES SUR L'ITALIE



Tombeau de Casimir Delavigne au cimetière du Père-Lachaise.





DERNIERS CHANTS

POËMES ET BALLADES

SUR L'ITALIE

PAR CASIMIR DELAVIGNE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE PAR M. GERMAIN DELAVIGNE



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-EDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS

1855

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.


A LA VILLE DU HAVRE.
C'est remplir le vœu de mon père que d'offrir son dernier ouvrage à la ville du Havre qu'il a tant aimée. Qu'elle veuille bien l'accepter comme une preuve de reconnaissance pour l'hommage qu'elle a rendu à sa mémoire.
A. Casimir Delavigne.



NOTICE

SUR

CASIMIR DELAVIGNE

C'est avec un sentiment à la fois doux et pénible que j'écris cette simple notice sur un frère que la mort seule a pu séparer de moi. Si je ne puis me rappeler sans une émotion de plaisir les belles années que nous avons passées ensemble dans une union si tendre, lui se créant chaque jour de nouveaux titres à l'admiration générale, et moi modeste confident de ses travaux, aujourd'hui un regret bien amer vient se mêler à ces souvenirs. Je n'ai pas dû hésiter cependant à parler de lui, et à le faire connaître comme je l'ai connu. Le faire connaître, c'est le faire aimer, et cette mission me donne du courage.

Les éditeurs d'un poëte placent ordinairement son portrait à la tête de ses ouvrages. Avant de donner quelques détails sur la vie de Casimir, je crois devoir, comme eux, placer ici un tableau fidèle de son caractère, que son amour pour la retraite n'a pas permis d'apprécier entièrement. Casimir était un de ces hommes rares, à l'épreuve de la crainte, de l'intérêt ou de l'ambition. Aucun danger, aucune séduction n'aurait pu le pousser à un acte qu'il aurait regardé comme blâmable ou lui faire abandonner ce qu'il croyait noble et juste. Beaucoup ont connu sa bonté, mais bien peu ont pu se faire une idée de toute l'énergie de son âme. Honoré de l'amitié du souverain, jamais il ne demanda rien pour lui-même; mais, sans crainte d'être importun, il demanda bien souvent pour les autres, et jamais il n'éprouva un refus. Son cœur était ouvert à tous les sentiments tendres; aimant avec passion le travail et la retraite, les réunions intimes de la famille faisaient tout le charme de sa vie. La critique fut sévère et plus d'une fois injuste envers lui, surtout pendant ses dernières années. Il était très-sensible à ses attaques, mais il ne voulait pas y répondre. Il disait souvent : « Si mon ouvrage est bon, avec « le temps il doit triompher ; s'il ne l'est pas, la critique « a raison, il faut tâcher de faire mieux. » Il possédait cependant à un degré très-élevé le talent de la satire; mais il refusa toujours d'en faire usage, et c'est une arme dont il ne se servit qu'une seule fois, en badinant, lorsqu'il composa sa comédie des *Comédiens*. Toujours animé d'une noble émulation, jamais il n'éprouva un sentiment de jalousie pour ses rivaux ; il applaudissait avec transport à leurs travaux, quand son goût était satisfait; dans le cas contraire il gardait le silence ; aussi, en quittant la vie, a-t-il pu dire, comme un de nos anciens tragiques :

> Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Tels sont les traits principaux du caractère de Casimir Delavigne ; le portrait n'est point flatté, et il ne m'était pas possible d'en tracer une image infidèle, à moi qui ai pendant si longtemps été pour lui une seconde conscience. Telles sont les heureuses et brillantes qualités qui le distinguaient ; les détails de sa vie en seront le développement et la preuve.

Casimir Delavigne naquit au Havre le 4 avril 1793. Il était fils d'un négociant justement considéré. Son enfance ne présenta aucune circonstance remarquable ; il annonçait un esprit vif, et par une singulière contradiction, malgré son ardeur pour le travail, il ne triomphait qu'avec beaucoup de peine des premières difficultés de ses études. A l'âge de dix ans, il fut envoyé au collége, à Paris, où je l'avais précédé de plusieurs années. Je demande pardon au lecteur de parler de moi quelquefois, mais le lien qui nous unissait était si intime que je serai forcé souvent de me citer comme témoin des faits que je raconte.

Pendant les premières années, Casimir se fit aimer par la bonté de son caractère, et se fit remarquer plus par son application que par ses succès ; mais, à l'âge de quatorze ans, ses facultés se développèrent d'une manière extraordinaire, et, en quelques mois, il devint l'un des meilleurs écoliers de son temps. Comme presque tous les jeunes gens, je faisais alors des vers fort médiocres; on connaît l'anathème de Boileau :

> Il n'est point de degrés du médiocre au pire.

Je les lisais à Casimir, qui avait la bonhomie de les trouver admirables, et mes essais informes eurent l'avantage de lui donner de bonne heure le goût de la poésie, qui sans doute lui serait venu plus tard. Il voulut aussi essayer ses forces ; il apporta dans ce travail l'ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il réussissait beaucoup

mieux que moi. Dès lors je cessai de faire des vers pour me borner à corriger les siens.

Il eut, ainsi que moi, le bonheur de trouver sur les bancs du collége un ami dont la tendre affection ne s'est jamais démentie ; je veux parler de Scribe. Les liens d'une amitié bien rare se formèrent entre nous trois. Nous nous faisions mutuellement confidence de nos travaux, de nos projets, de nos espérances. Lorsque nous sortions, le dimanche, c'était encore pour nous réunir, et, quand notre bourse d'écolier nous le permettait, nous allions faire un modeste déjeuner dans un petit café près du Palais-Royal. Là, nous formions ensemble des plans pour l'avenir, avec toutes les illusions de la jeunesse. Casimir craignait de travailler pour le théâtre ; il voulait être poëte, mais il désirait consacrer sa vie à la composition d'un poëme épique. Scribe se destinait au barreau. Dans nos petits conciliabules, comme j'étais le plus âgé, j'exerçais une certaine influence. Je les entraînai tous deux à travailler pour la scène. Me sera-t-il permis de me féliciter en passant d'avoir donné au théâtre deux hommes aussi éminents dans des genres divers ? c'est certainement ce que j'ai fait de mieux.

Nous étions convenus de nous réunir au même endroit dans chaque circonstance importante de notre vie, afin de nous féliciter ou de nous consoler ensemble, et chacun de nous fut toujours fidèle à cet engagement. Une de ces réunions eut lieu à l'époque où Casimir fut nommé membre de l'Académie française. Scribe avait obtenu déjà les plus beaux succès, j'avais eu part à quelques-uns ; nous étions tous trois heureux ; chaque souvenir du passé nous semblait le gage d'un avenir plus brillant. Ce jour même, on jouait aux Français *l'Ecole des Vieillards* et *Valérie*. Nous nous rendîmes ensemble au théâtre : la salle était remplie ; le public applaudissait ; le sentiment de bonheur que chacun de nous éprouva nous émut jusqu'aux larmes, et Casimir nous répétait en se retirant : « Mes amis, remercions la Providence, elle a été « plus loin que nos vœux et que nos rêves de jeunesse. »

En l'absence de sa famille qui habitait le Havre, Casimir était reçu, les jours de congé, chez un oncle[1], avoué à Paris, qui, comme le vieux procureur de Crébillon, aimait les lettres, et les cultivait autant que les affaires pouvaient le lui permettre. Il était intimement lié avec le bon et spirituel Andrieux ; il le consulta sur les premiers essais de Casimir. Andrieux aimait les jeunes gens ; il leur prodiguait volontiers ses conseils et ses leçons, mais il ne les gâtait pas par trop d'indulgence, et presque toujours il les détournait d'entrer dans la carrière des lettres, où, disait-il, ils devaient s'attendre à trouver les plus amers désappointements. Après avoir lu les vers de Casimir, il répondit : « Ce n'est pas mal ; mais, croyez-« moi, il serait bien plus sage de se disposer à faire son « droit. » Cet arrêt fut rapporté au jeune poëte, qui n'en fut pas découragé.

Une année après, il était encore élève de rhétorique, la naissance du roi de Rome lui offrit l'occasion de faire révoquer la sentence. Il composa un dithyrambe renfermant des beautés poétiques de l'ordre le plus élevé, et qui fixa sur lui l'attention générale. Le bon oncle s'empressa de porter cette nouvelle production à Andrieux. Ce dernier, après l'avoir lue avec un vif intérêt, s'écria : « Voilà qui est bien différent ! Il ne faut plus le tour-« menter : amenez-le-moi ; il ne fera jamais que des vers, « et j'espère qu'il les fera bons. » Il l'accueillit en effet avec une bonté paternelle, se plut à lui donner des encouragements, et l'excita à poursuivre une carrière qui lui promettait de véritables succès. Parmi les jeunes gens qui venaient consulter Andrieux, Casimir est peut-être le seul auquel il ait donné un conseil semblable ; aussi le jeune poëte, qui ne l'ignorait pas, puisa-t-il dans ses éloges une confiance et une ardeur nouvelles.

Je dois démentir ici une anecdote complétement fausse, qui a été insérée dans plusieurs recueils périodiques. On a raconté que l'Empereur, faisant une visite au lycée Napoléon après avoir lu le dithyrambe composé sur la naissance de son fils, se fit présenter l'auteur et lui demanda quelle récompense il désirait. On ajoutait que Casimir avait réclamé l'exemption du service militaire. Je puis affirmer que jamais l'Empereur n'a fait de visite au lycée Napoléon, et que jamais Casimir n'a eu l'honneur de lui parler.

Il fut soumis à la conscription comme tous les autres jeunes gens de cette époque. Ce ne fut point un ordre de l'Empereur qui le fit rester dans ses foyers, ce fut le dévouement de ses jeunes concitoyens. Les formalités de la loi l'avaient obligé de se rendre au Havre. Il était déjà d'une santé bien délicate, et qui n'aurait pu supporter les fatigues de la guerre ; mais ce motif ne suffisait pas pour le faire exempter du service. Il fallait appuyer sa réclamation sur une infirmité quelconque bien constatée. Il était alors affecté d'une légère surdité, qui depuis disparut entièrement. Ce fut l'excuse qu'il présenta ; mais, pour que cette excuse fût admissible, le certificat qui attestait cette infirmité devait être signé par les jeunes conscrits de sa classe. Tous s'empressèrent de venir le signer, et cependant ils n'ignoraient pas qu'en agissant ainsi chacun d'eux s'exposait à partir à la place de celui qu'il voulait sauver. Que ceux qui existent encore reçoivent ici le tribut d'une reconnaissance dont Casimir fut pénétré jusqu'à la fin de sa vie.

Le dithyrambe sur la naissance du roi de Rome eut pour Casimir un précieux avantage : il fixa sur lui l'attention d'un homme aussi distingué par les qualités de son cœur que par les grâces et l'étendue de son esprit. M. le comte Français (de Nantes), alors directeur général des droits réunis, aimait à se délasser des fatigues de l'administration par la culture des lettres : il aimait à s'entourer d'hommes remarquables par leur savoir et leurs travaux. Il avait donné asile dans ses bureaux à quelques gens de lettres malheureux, et il se plaisait à encourager parmi les jeunes poëtes ceux qui lui paraissaient annoncer du talent. Il se fit présenter Casimir. La famille du jeune poëte avait éprouvé de cruels revers par suite des longues guerres de l'Empire : pour suivre la carrière où il venait d'entrer il lui fallait un appui : il le trouva dans cet homme excellent pour lequel il conserva toujours autant de gratitude que de vénération.

M. le comte Français lui donna un petit emploi dans l'administration, en lui recommandant de ne s'y présenter que le dernier jour de chaque mois, jour où l'on payait les appointements. S'il le rencontrait dans les bureaux à une autre époque, il le renvoyait en lui disant : — « Mon cher Casimir, allez travailler, ne venez pas ici « perdre votre temps. Si je vous ai donné une place, « c'est pour que vous ayez bientôt le moyen de vous en « passer. » Il avait eu la bonté de l'admettre dans son cercle intime, composé des hommes les plus distingués dans tous les genres. Là, chaque soir, Casimir assistait à une conversation aussi instructive que variée, qui était pour lui une école de savoir et de goût.

Il s'efforça de justifier par des succès la bienveillance dont il avait été l'objet. Les concours académiques lui ayant paru le moyen le plus prompt d'arriver à son but, il composa un épisode du genre épique intitulé : *Charles XII à Narva*. Cet ouvrage n'obtint pas le prix, mais l'Académie y remarqua de brillantes qualités poétiques, et lui accorda une mention honorable.

L'année suivante le sujet du prix était la découverte

[1] M. Lambert Sainte-Croix.

de la vaccine. Il résolut de tenter une seconde fois la fortune. Afin de s'entourer de toutes les lumières nécessaires, il s'adressa au docteur Pariset, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, qu'il voyait habituellement chez M. Français, et qui lui montrait toujours beaucoup d'amitié. Le docteur, qui faisait lui-même de très-bons vers, se prêta volontiers aux désirs du poëte, et lui donna les explications les plus précises. Ils allèrent même plus d'une fois de compagnie vacciner dans les campagnes aux environs de Paris. Ces études consciencieuses inspirèrent à Casimir quelques vers techniques où il rendit avec un rare bonheur et une élégante précision les symptômes et les effets de la vaccine.

Qu'il me soit permis de remettre sous les yeux des lecteurs ces vers, qui alors furent extrêmement remarqués :

> Par le fer délicat dont il (Jenner) arme ses doigts
> Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
> Des utiles poisons d'une mamelle impure,
> Il infecte avec art cette triple piqûre.
> Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
> Le remède nouveau dort longtemps inactif.
> Le quatrième jour a commencé d'éclore,
> Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
> La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
> S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
> Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne ;
> D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne.
> Plus mûre, elle est dorée ; elle s'ouvre et soudain
> Délivre la liqueur captive dans son sein.
> Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,
> Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière ;
> Si la douzième nuit a commencé son cours,
> Souvent il offrira d'infidèles secours, etc., etc.

Le ton peut-être un peu trop didactique de ce poëme l'empêcha d'obtenir le prix ; mais l'Académie, d'un suffrage unanime, lui décerna l'accessit, en rendant une justice entière à un style toujours élégant et poétique.

Cependant les désastres de l'Empire avaient commencé. Casimir était animé d'un patriotisme ardent. Il aimait la France d'un amour passionné : les revers de son pays firent sur son âme une impression qui ne s'effaça jamais, et ce fut avec une profonde douleur qu'il assista à la chute de l'Empereur et à la double invasion de l'étranger. Il ne put voir sans indignation les outrages prodigués à cette époque aux derniers défenseurs de la patrie. Il voulut les consoler et les venger ; et au mois de juillet 1815, quelques jours après la funeste bataille de Waterloo, il composa la première Messénienne. Cet ouvrage produisit dans la France entière une immense sensation. Chacun sut gré au jeune poëte d'avoir exprimé avec tant de verve et d'énergie des sentiments qui faisaient battre tous les cœurs français. Cette Messénienne fut immédiatement suivie de deux autres, et tel fut l'enthousiasme qu'elles excitèrent que, dans la première année de leur publication, il en fut vendu vingt et un mille exemplaires. En un moment Casimir devint le poëte national de la France, et il était digne de ce titre honorable. S'il aimait la gloire de son pays, il n'aimait pas moins la liberté, cette liberté féconde aussi éloignée des désordres de l'anarchie que des abus du despotisme, et il consacra toute sa vie à la chanter et à la défendre.

La chute de l'Empereur avait naturellement éloigné des affaires M. le comte Français, et Casimir avait perdu le petit emploi qu'il occupait dans les droits réunis. M. le baron Pasquier, alors garde des sceaux, aujourd'hui chancelier de France, lut avec émotion les trois premières *Messéniennes ;* il fit appeler l'auteur, et créa pour lui la place de bibliothécaire de la chancellerie. Dans cette nouvelle position, Casimir redoubla d'efforts pour réaliser les espérances qu'il avait données et répondre à la bienveillance générale dont il était entouré. Au collége, tout rempli d'admiration pour les classiques grecs, qu'il étudiait avec amour, il avait composé une tragédie de *Polyxène*. Cet ouvrage, écrit d'un style élégant et pur, et qui reproduisait quelquefois avec bonheur les beautés d'Euripide, n'aurait pu réussir sur notre théâtre. Casimir le sentit : il condamna lui-même sa première production dramatique, et s'occupa des *Vêpres Siciliennes,* dont le sujet lui paraissait susceptible d'un vif intérêt. Si l'auteur éprouve de grandes jouissances pendant la composition de son œuvre, viennent ensuite les tribulations de toute nature inhérentes à la représentation. Elles ne furent pas épargnées à Casimir. Après avoir longtemps sollicité une lecture au Théâtre-Français, il parvint enfin à l'obtenir ; mais l'ouvrage fut écouté avec la défiance et la défaveur qui accueillent assez ordinairement le coup d'essai d'un jeune homme, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on le reçut à correction. Ce jugement offrit une circonstance assez singulière. A cette époque les comédiens avaient l'habitude, après avoir entendu une pièce, de motiver leur vote dans un bulletin. Celui de Thénard, qui tenait alors l'emploi des premiers comiques, était conçu en ces termes : « Je reçois cet ouvrage malgré ses défauts ; j'y « trouve la preuve que l'auteur un jour écrira très-bien « la comédie. » Une année après l'auteur avait justifié cet horoscope.

En attendant, Casimir se remit au travail avec courage. Il chercha à corriger les défauts qu'on lui avait indiqués et à satisfaire le goût et les exigences de ses juges. Il réclama ensuite et obtint une seconde lecture, dont le résultat fut un refus définitif.

Il revint chez lui désespéré ; et, en entrant dans son cabinet, où je l'attendais, il m'annonça la fatale nouvelle, et ajouta : — « Il paraît que je me suis tout à fait « trompé : il faut faire une autre tragédie. » En disant ces mots il jeta son manuscrit dans le feu. Je m'empressai de l'en retirer, et je lui répondis : — « Sans « doute il faut faire une autre tragédie ; mais il faut « garder celle-ci. Le jugement qui la condamne n'est « peut-être pas sans appel. »

A cette même époque l'Académie française avait donné pour sujet du prix de poésie le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie. Casimir résolut de concourir encore une fois ; mais, au milieu des difficultés qu'il éprouvait à faire représenter son premier ouvrage, il sentait vivement que le résultat du travail et de l'étude n'est pas toujours aussi agréable que le prétendait l'Académie. Il composa donc une épître où le sujet était traité dans un sens tout à fait différent de celui qui avait été indiqué. Cette pièce cependant renfermait une si heureuse philosophie, elle était écrite avec tant de facilité, d'esprit et de grâce, qu'elle obtint l'assentiment général. Les lois du concours ne permettaient pas de lui donner le prix ; mais l'Académie la cita de la manière la plus honorable, et, par exception, elle fut lue tout entière en séance publique, aux applaudissements unanimes des auditeurs.

Picard était alors directeur de l'Odéon. Tout le monde connaît ses ouvrages remplis d'une gaieté naïve, d'observations vraies, d'aperçus pleins de finesse. Mais cet homme excellent était aussi cher à ses amis par la bonté de son cœur qu'il était remarquable aux yeux de tous par ses talents. Casimir lui avait été présenté par Andrieux, et il lui avait témoigné dès le premier abord une affection paternelle. Un incendie dévora son théâtre. Ce malheureux événement non-seulement compromettait sa

petite fortune, mais plongeait dans la détresse les nombreuses familles qui tiraient leurs moyens d'existence de l'exploitation de l'Odéon. Le roi Louis XVIII voulut venir en aide à une telle infortune, et, en ordonnant de reconstruire la salle, il accorda à Picard le privilége du second Théâtre-Français.

Picard s'occupa sur-le-champ de rassembler les éléments d'une troupe nouvelle. Par son expérience et son activité il parvint bientôt à réunir des artistes d'un talent véritable, qui, après avoir fondé avec éclat le second Théâtre-Français, sont devenus depuis presque tous sociétaires du premier. Il forma ensuite un comité de lecture composé de gens de lettres, et vint trouver Casimir pour l'inviter à lire devant ces nouveaux juges sa tragédie des *Vêpres Siciliennes*. La pièce fut accueillie avec la plus grande faveur, et l'on décida que, parmi tous les ouvrages reçus, ce serait le premier qui serait joué sur le théâtre de l'Odéon.

Enfin, après tant de délais et de difficultés, la première représentation eut lieu le 23 octobre 1819, et attira une affluence considérable.

Il faut avoir travaillé pour le théâtre et avoir fait représenter un ouvrage quelconque, fût-ce une bagatelle, pour bien comprendre les angoisses de l'auteur qui subit cette terrible épreuve. Casimir, qui joignait à une modestie bien réelle une extrême sensibilité, avait besoin de tout son courage pour résister aux émotions qu'il éprouvait chaque fois qu'il donnait un ouvrage nouveau. Dans ces circonstances je ne le quittais jamais, et souvent, en lui promettant de le remplacer, je l'engageais à s'épargner un supplice inutile. Mais il regardait sa présence sur le théâtre comme un devoir, et me répondait : — « Ce n'est point un supplice inutile; c'est ici que je « reçois les meilleurs conseils et les meilleures leçons. » En lui offrant de le remplacer, je faisais moi-même un grand effort; car je ne souffrais guère moins que lui. Je m'étais tellement identifié à ses ouvrages qu'ils me semblaient les miens, et que souvent je me surprenais à être modeste pour son compte.

Les Vêpres Siciliennes obtinrent un succès dont les annales du théâtre n'offrent pas d'exemple. Ceux qui n'ont point assisté à cette représentation ne pourraient s'en former une idée. Le quatrième acte surtout avait excité un tel enthousiasme que les applaudissements ne cessèrent pas pendant l'intervalle qui le sépara du cinquième. L'émotion du public avait gagné la foule qui encombrait la place et les abords du théâtre, heureuse de s'unir à la victoire du poëte qui avait consolé la France de ses revers. Picard, se jetant dans ses bras, lui dit avec effusion : — « Mon cher Casimir, vous nous « sauvez. Vous êtes le fondateur du second Théâtre-« Français. Jouissez bien de votre succès. Vous ferez « sans doute encore de plus beaux ouvrages; mais vous « n'obtiendrez jamais un pareil triomphe. »

Ce fut un beau moment dans la vie de Casimir. Il se voyait l'objet d'une bienveillance presque universelle. Il avait trouvé à l'Odéon de nouveaux et bien précieux amis. Je dois citer entre autres M. Droz, membre du comité de lecture, l'ami de Picard et d'Andrieux, et qui partagea bien vite leur affection pour le jeune poëte. Je vois encore M. Droz, le philosophe pratique, abandonnant un moment ses graves méditations pour s'occuper de négociations délicates avec les acteurs, négociations qu'à cette époque l'invincible timidité de Casimir l'aurait certainement empêché de mener à bien; il était profondément ému de tous les témoignages d'amitié qu'il recevait. « Je suis bien heureux, me disait-il souvent, « d'avoir trouvé à mon début dans la carrière tant « d'hommes distingués qui veulent bien me donner leurs « conseils, et qui prennent à mes succès autant d'inté-« rêt que moi-même. Si je réussis, c'est une dette que « j'acquitterai plus tard lorsque des jeunes gens vien-« dront me consulter à mon tour. » Et cette promesse, il l'a tenue religieusement.

Si le refus des *Vêpres Siciliennes* à la Comédie-Française n'avait point découragé Casimir, il avait cependant été très-sensible à ce cruel désappointement. Il n'avait pu voir sans une vive contrariété toutes ses espérances détruites, ou du moins ajournées pour longtemps. Ce sentiment d'irritation donna naissance à la comédie des *Comédiens*. Il combattit le chagrin par le travail, et, sans avoir d'abord l'intention de faire représenter ce nouvel ouvrage, il trouva une consolation dans les plaisanteries qu'il dirigeait contre ses premiers juges. Lui, qui d'ordinaire disposait ses plans avec un soin minutieux et après de longues méditations, se laissa entraîner à écrire quelques scènes sans avoir même songé à la place qu'elles devraient occuper dans l'ensemble.

Cependant, à mesure qu'il travaillait, son sujet s'étendit, se dessina plus nettement, et il parvint à en coordonner toutes les parties. S'il est resté dans cette comédie quelque trace de la manière dont elle fut composée, par combien de qualités ce léger défaut ne fut-il pas racheté! Que de chaleur et de vivacité dans le style! que de verve comique! que d'observations fines et de saillies piquantes!

Le second Théâtre-Français s'empressa de jouer cette comédie, qui obtint un brillant succès. Si elle n'attira pas d'abord la même affluence que *les Vêpres Siciliennes,* elle fut appréciée sur-le-champ par les connaisseurs comme un ouvrage de l'ordre le plus élevé, et depuis le public a ratifié ce jugement.

Casimir, immédiatement après, s'occupa de composer une seconde tragédie. Il lisait alors avec beaucoup d'intérêt une nouvelle de M. de Maistre, intitulée *le Lépreux de la cité d'Aoste*. Cet homme, frappé d'une réprobation universelle sans l'avoir mérité, abandonné de tous, et conservant dans son isolement les passions des autres hommes, lui paraissait le sujet d'un drame extrêmement touchant. « Je voudrais, me disait-il, mettre cette pen-« sée sur la scène; je voudrais offrir au théâtre le ta-« bleau d'un être injustement frappé d'une lèpre morale, « luttant contre sa destinée; et je voudrais en même « temps que mon sujet me permit de déployer tout le « luxe de la poésie orientale. »

Cette succession d'idées le conduisit à choisir un Paria pour le héros de son œuvre nouvelle.

C'est avec passion qu'il se livra à ce travail, et il se plut à prodiguer dans cette tragédie toutes les richesses de la poésie la plus brillante. A l'imitation de Racine dans l'*Athalie*, il plaça entre les actes des chœurs qui sont regardés comme d'admirables morceaux lyriques.

Le Paria fut représenté le 1er décembre 1821, et ne fut pas accueilli moins favorablement que les deux ouvrages qui l'avaient précédé.

Pendant qu'il poursuivait si heureusement sa carrière laborieuse et qu'il obtenait ce nouveau triomphe, les événements politiques avaient marché; plusieurs Messéniennes avaient succédé aux premières, et toutes respiraient un ardent amour de la liberté; le ministère n'était plus le même, et, comme le caractère indépendant du poëte ne pouvait convenir aux nouveaux agents du pouvoir, la place de bibliothécaire à la chancellerie fut supprimée.

Casimir fut promptement dédommagé de cette petite persécution, dont le public s'irrita plus que lui-même. M. le duc d'Orléans, en apprenant le coup qui l'avait frappé, lui fit offrir la place de bibliothécaire du Palais-Royal. La lettre qui lui annonça cette faveur contenait ces mots remarquables : « Le tonnerre est tombé sur

« votre maison, je vous offre un appartement dans la « mienne. » Casimir accepta avec reconnaissance une offre faite avec tant de noblesse. Admis bientôt dans l'intimité de M. le duc d'Orléans, il en fut traité avec une bienveillance qui devint en peu de temps une véritable amitié. Ce fut alors qu'il put apprécier toutes les vertus du prince, et la vaste étendue de ses connaissances, dont l'universalité l'étonnait toujours. Aussi était-il heureux de se dire : « Du moins je puis le louer sans être flat- « teur. »

A cette époque, plusieurs places devinrent successivement vacantes à l'Académie française. Casimir attachait beaucoup de prix à toutes les distinctions purement littéraires. C'était là son unique ambition. Bien qu'un profond amour pour la France, une rare fermeté de caractère jointe à une éloquence naturelle et à une grande rectitude de jugement lui eussent permis de jouer un rôle utile et brillant dans les affaires du pays; malgré l'amitié qui l'unissait aux chefs du parti libéral à cette époque, le général Foy, Manuel et Stanislas de Girardin, qui désiraient le voir siéger un jour dans leurs rangs, il s'y refusa constamment, convaincu que les lettres, comme la politique, exigeaient un homme tout entier. Deux fois il déclina l'honneur d'entrer à la chambre des députés, qui lui fut offert d'abord par la ville du Havre, son berceau, à laquel e il avait voué un attachement qui ne s'altéra jamais, et ensuite par la ville d'Évreux. Mais une place à l'Académie française lui parut une juste récompense de ses succès et de ses travaux. Il n'hésita donc pas à se mettre sur les rangs. Malheureusement la majorité de cette compagnie célèbre était alors dominée par des préoccupations étrangères à la littérature. Casimir échoua deux fois dans sa candidature; la première, on lui préféra M. l'évêque d'Hermopolis, et la seconde, M. l'archevêque de Paris. Quelque temps après, ses amis l'engageant à faire une troisième tentative, il leur répondit gaiement : « Ce serait inutile, car sans doute on m'opposerait le « pape. »

A ses yeux le plus sûr moyen de conquérir enfin les suffrages qui lui avaient été refusés, était de se présenter avec un titre nouveau : c'est à ce parti qu'il s'arrêta. Les sociétaires du Théâtre-Français, regrettant d'avoir éloigné de leur scène un homme qui devait en être l'ornement, avaient fait quelques démarches auprès de lui; Casimir se prêta volontiers à une réconciliation dont *l'École des Vieillards* fut le gage. Lorsqu'il lut cette comédie au comité, Talma était présent : ce grand acteur fut profondément frappé de l'ouvrage en général et du rôle de Danville en particulier. Il s'approcha de Casimir après la lecture, et lui dit : « Ce rôle de Danville, « c'est moi-même, c'est moi seul qui dois le jouer; je « vous le demande, et vous ne pouvez pas me le refu- « ser. » Casimir fut aussi charmé que surpris de cette résolution de Talma; il n'hésita pas à lui confier ce rôle, et la pièce fut mise immédiatement en répétition. Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur quel fut le grand et légitime succès de cette comédie, qui depuis est restée en possession de la scène, quoiqu'elle ait perdu deux appuis bien précieux, Talma et mademoiselle Mars.

L'Académie française se décida alors à ouvrir ses portes au poëte que le public semblait avoir adopté, et elle parut elle-même vouloir le dédommager de l'attente par l'éclat de son élection : il obtint vingt-sept voix sur vingt-huit votants.

Au moment où il préparait son discours de réception, une lettre de M. le vicomte de La Rochefoucauld lui annonça que le roi Charles X venait de lui accorder une pension de douze cents francs. Casimir avait peu de confiance dans les tendances du gouvernement d'alors, il croyait y voir l'intention de retirer à la France la plupart des libertés dont elle jouissait, et il était bien décidé à rester indépendant d'un pouvoir qu'il avait déjà combattu et qu'il pouvait être appelé à combattre encore. Il écrivit donc au roi, et refusa cette pension avec autant de fermeté que de respect.

Cependant ses travaux assidus, ses efforts continuels, avaient altéré gravement sa santé; déjà les premiers symptômes du mal auquel il a succombé plus tard, dans toute la force de l'âge, avaient commencé à paraître d'une manière menaçante; sa famille et ses amis en furent alarmés, et les médecins lui ordonnèrent de faire en Italie un voyage de plusieurs mois.

Malgré le désir qu'il éprouvait de voir et d'admirer ce pays si poétique, plusieurs motifs lui faisaient quitter la France avec répugnance : d'abord le regret de s'éloigner de sa famille pour un temps indéterminé, et ensuite la nécessité d'interrompre le nouvel ouvrage qu'il avait déjà commencé. Les représentations de *l'École des Vieillards* avaient naturellement amené une liaison entre le poëte et l'acteur. Talma avait demandé une tragédie à Casimir qui lui avait communiqué le plan de *Louis XI*. Tous deux étaient pleins d'ardeur pour cette œuvre nouvelle. Casimir y voyait le développement d'un grand caractère, et un tableau de mœurs encore inconnues au théâtre, et Talma répétait souvent qu'il ne trouverait jamais l'occasion de déployer un talent plus profond et plus varié.

Lorsque les médecins ordonnèrent le voyage d'Italie, le premier acte était terminé, quoiqu'il ne fût pas écrit. Casimir avait un mode de travail qui lui était particulier. Quand, après de longues méditations, il avait arrêté un plan d'une manière définitive, il l'écrivait, mais ensuite il composait son ouvrage entier sans en écrire un seul mot. Lorsqu'un acte était fini, il me le récitait; si je lui adressais quelques observations critiques, il faisait des corrections; et, par une disposition singulière de sa mémoire, le vers condamné s'effaçait, et il était remplacé par un vers nouveau, sans qu'il y eût jamais erreur ni confusion. Aussi les manuscrits qui nous restent de lui ne portent-ils presque aucune rature. Je l'engageais souvent à renoncer à une méthode qui me paraissait devoir le fatiguer; mais il me répondait toujours qu'il n'en éprouvait aucun inconvénient, et qu'il y trouvait un grand avantage, celui de pouvoir se représenter à tout moment l'ensemble de son ouvrage, et d'éviter ainsi des répétitions dans les mots et dans les formes du style. Il partit donc pour l'Italie sans avoir écrit, suivant son habitude, le premier acte de *Louis XI*, et il me disait en riant que de cette manière il ne craignait pas de perdre son portefeuille.

Ce voyage fut pour lui une source de jouissances continuelles; personne n'était plus sensible que lui aux beautés de la nature; il contemplait sans se lasser ces campagnes si admirables et si variées, et goûtait avec ravissement les charmes de ce climat si doux. Sa santé se rétablissait à vue d'œil, il avait recouvré toutes ses forces; mais, ainsi qu'il l'avait prévu, les distractions dont il était entouré ne lui permettaient pas de s'occuper d'un ouvrage de longue haleine. Il se contenta de composer sur les événements du moment plusieurs Messéniennes, qu'il publia lors de son retour en France, et qui ne sont point inférieures à leurs aînées.

Après une année d'absence, il rentra en France plein d'ardeur et de joie, et cette circonstance me rappelle un mot touchant qui lui fut adressé par le prince dont il avait été si noblement accueilli. Casimir, après avoir embrassé sa famille, s'était empressé de se rendre à Neuilly pour annoncer son retour à M. le duc d'Orléans, qui, en le félicitant sur les heureux résultats de son voyage, l'engagea à passer le reste de la journée au château. Casimir ayant répondu qu'il avait promis à son

père de ne le quitter qu'un moment le premier jour de son arrivée : « Vous avez raison, dit le prince avec une « bonté toute paternelle : allez retrouver votre père, « j'oublie toujours que nous ne sommes que votre se- « conde famille. »

Pendant son séjour en Italie, Casimir avait appris avec un profond chagrin la nouvelle de la mort de Talma. La perte de ce grand tragédien changea tous ses projets, et à son retour, au lieu de continuer sa tragédie de *Louis XI*, il s'occupa de *la Princesse Aurélie*, comédie en cinq actes, qui fut représentée au Théâtre-Français le 6 mars 1828. Ce fut celui de tous ses ouvrages qui fut accueilli avec le moins de faveur. On rendit justice à un style plein de verve et de grâce, à des plaisanteries fines, délicates et spirituelles : mais l'intrigue sembla trop légère pour cinq actes. Ce défaut, s'il existe réellement, parut d'autant plus sensible qu'à cette époque le drame romantique, qui commençait à se montrer sur la scène, remplaçait le développement des passions par des catastrophes et des événements accumulés, et rendait le public beaucoup plus exigeant sous ce rapport en détruisant le goût d'une simplicité noble et pure.

Lorsqu'il avait parcouru à Venise le palais ducal, Casimir n'avait pu voir sans émotion dans la salle du grand conseil, où sont tous les portraits des doges, le cadre voilé d'un crêpe noir qui porte cette incription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus*. C'est à l'endroit même où cette sanglante tragédie avait eu lieu qu'il conçut l'idée de la mettre sur le théâtre, et il en termina le plan à Venise. La conception de cet ouvrage est vraiment belle, et l'auteur triompha avec un rare bonheur des difficultés d'un sujet où lord Byron avait complétement échoué, au moins sous le rapport dramatique. Casimir avait lu cette pièce au Théâtre-Français, et le personnage d'Éléna devait être représenté par mademoiselle Mars ; mais, quelques difficultés s'étant élevées sur la distribution des autres rôles, la tragédie fut retirée et transporté au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où Ligier fut engagé pour jouer le rôle de Faliero.

Cette périlleuse tentative fut couronnée du succès le plus éclatant. Le talent que Ligier déploya dans cette circonstance si importante pour Casimir fit penser à ce dernier qu'il avait trouvé un digne interprète de Louis XI, et lui donna l'idée de terminer cette tragédie, qu'il regrettait d'avoir laissée si longtemps inachevée. C'est alors qu'il rechercha dans sa mémoire ce premier acte qu'il y avait déposé depuis plusieurs années, et qu'il l'y retrouva tout entier sans aucun effort.

Au moment où il se mettait au travail, il en fut distrait par une affaire tout à fait étrangère au théâtre. Quelques années avant cette époque, Fontan, jeune poëte, qui depuis a succombé à une mort prématurée, arrivé à Paris avec peu de ressources, était venu trouver Casimir pour réclamer son appui. Celui-ci, après avoir entendu ses vers, où il trouva le germe d'un talent réel, lui donna beaucoup d'encouragements, et réussit à lui faire obtenir dans une administration particulière une place modeste, mais qui le mettait au-dessus du besoin et lui permettait de poursuivre ses travaux. Fontan avait une âme généreuse, une tête ardente, et il était d'une opposition politique très-violente. Il écrivit dans un journal hebdomadaire un article satirique dirigé contre le roi Charles X. Cet article le fit traduire devant les tribunaux et condamner à cinq ans d'emprisonnement. Casimir, qui avait blâmé la violence de l'attaque, fut profondément affligé de la rigueur de la peine. Après sa condamnation, Fontan avait été enfermé, avec plusieurs autres hommes de lettres, dans la prison de Sainte-Pélagie, où il croyait devoir passer cinq année, lorsqu'il en fut subitement arraché, et conduit, en compagnie d'un voleur, dans la maison centrale de Poissy. Dans ce cruel moment, le dernier cri de Fontan fut le nom de Casimir, et celui-ci ne fut pas sourd à cet appel.

Il s'empressa de faire toutes les démarches qui pouvaient adoucir le sort du malheureux prisonnier. Il se rendit d'abord chez M. de Montbel, alors ministre de l'intérieur, lui fit avec énergie un tableau touchant de la position de Fontan, et réclama vivement en sa faveur. Le ministre parut ému, et promit d'intervenir dans cette affaire, mais ajouta que la conclusion dépendait particulièrement de M. Mangin, préfet de police.

Casimir se transporta aussitôt chez M. Mangin. Là, il reçut un accueil beaucoup plus sévère. Le préfet, après l'avoir écouté, lui dit : « Nous sommes forts, monsieur « Delavigne, nous ne craignons rien, il faut que justice « se fasse. » — « C'est précisément parce que vous êtes « forts, lui répondit Casimir, que vous pouvez vous mon- « trer humains, ou justes plutôt, en ne confondant pas « un homme de lettres avec des escrocs et des voleurs. » Mais, malgré tous ses efforts, il ne put rien obtenir. Quelques mois après, la révolution de juillet prouva combien était factice la force sur laquelle ce magistrat croyait pouvoir s'appuyer.

La première nouvelle de ces grands et glorieux événements vint surprendre Casimir à la campagne, où il s'était retiré pour se livrer tout entier à ses travaux. Il se hâta de revenir à Paris, et, immédiatement après son arrivée, s'empressa d'aller à Neuilly rejoindre le prince, dans lequel, au milieu de ces graves circonstances, il voyait l'unique moyen de salut de la France. Ses espérances ne furent pas trompées. M. le duc d'Orléans accepta la lieutenance générale du royaume.

Deux jours après parut dans *le Moniteur* l'ordonnance qui annulait toutes les condamnations prononcées pour délits politiques de la presse. Je n'ai pas besoin de dire avec quel plaisir Casimir lut cette ordonnance, qui rendait à la liberté un grand nombre de ses confrères, et parmi eux celui pour qui il avait fait tant de démarches inutiles.

Déjà il avait improvisé *la Parisienne*, chant national, dont le mérite est dans l'à-propos, et qui fut répété non-seulement par la France, mais par l'Europe entière, et il s'occupa de sa dernière Messénienne, *une Semaine de Paris*, où il développa avec une rare énergie tous les sentiments dont il était animé. Après avoir payé son tribut à cette heureuse révolution, qui rendait à la France tous ses droits méconnus, il reprit le cours de ses travaux, et termina enfin sa tragédie de *Louis XI*, l'ouvrage peut-être le plus profond qui soit sorti de sa plume. Au mois de février 1832, cette pièce fut représentée au Théâtre-Français avec un brillant succès, et depuis s'est maintenue constamment au répertoire.

Vers la fin de 1830, Casimir, pour qui la vie de famille avait tant de charmes, voulut les augmenter encore en contractant un lien que devaient lui rendre doublement cher son caractère naturellement tendre et son goût pour une solitude animée par les épanchements de l'amitié : il épousa mademoiselle Elisa de Courtin, qu'il avait connue en Italie, et pour laquelle il avait conçu un profond attachement, que justifiaient toutes les qualités d'un esprit élevé et d'un cœur digne de comprendre celui qui avait su l'apprécier et le choisir. Bientôt la naissance d'un fils vint rendre leur bonheur complet.

C'est à cette même époque qu'il exprima dans plusieurs chants pleins d'enthousiasme les sentiments que lui faisait éprouver l'héroïque nation polonaise, soutenant alors une lutte désespérée pour la défense de sa liberté. Toutes les fois que retentissait le cri des opprimés, il trouvait un écho dans le cœur de Casimir. Déjà, quelques

années auparavant, il avait mêlé sa voix à celle des défenseurs de la Grèce, qui combattait avec autant de courage, mais avec plus de bonheur, pour recouvrer son indépendance. Mais les infortunes des enfants de la Pologne lui inspirèrent une sympathie p'us grande encore ; il ne pouvait oublier qu'en 1814 ils étaient dans les rangs de nos soldats pour repousser l'invasion étrangère, et il pensait en les défendant acquitter une dette de la patrie. Parmi les vers qu'il publia, on remarqua particulièrement *la Varsovienne,* que les braves Polonais chantèrent plus d'une fois sur le champ de bataille.

Cependant ces divers travaux ne l'empêchaient pas de s'occuper du théâtre. Le tableau des *Enfants d'Edouard,* de son ami Paul Delaroche, lui fit naître la pensée de mettre sur la scène cet épisode si touchant que Shakspeare a seulement indiqué dans *Richard III.* Il se livra avec un plaisir extrême à ce travail ; la peinture de l'amitié si naïve de ces deux enfants était pour lui remplie de charmes ; aussi son œuvre fut-elle bientôt achevée.

La pièce avait été très-promptement apprise et répétée, lorsque, le jour même de la première représentation, par suite d'un rapport adressé au ministre, et qui faisait craindre qu'elle ne donnât lieu à quelque trouble, un ordre supérieur intervint pour la suspendre. Casimir se résigna avec chagrin à cet ajournement, dont il ne pouvait comprendre le motif ; mais les sociétaires de la Comédie-Française, qui fondaient de justes espérances sur cette tragédie, dont la privation en ce moment leur paraissait avoir pour eux les plus graves conséquences, vinrent le trouver, et lui demandèrent avec instance de se rendre auprès du roi, dont la bienveillance pour lui était connue, et de supplier Sa Majesté de faire lever l'interdit qui pesait sur son ouvrage. Casimir céda après avoir fait quelques difficultés, et se rendit aux Tuileries. Le roi l'accueillit avec sa bonté accoutumée, et, après avoir entendu sa demande, lui répondit : « Mon « cher Casimir, ce que vous désirez n'est pas en mon « pouvoir ; je suis roi constitutionnel, mes ministres « sont responsables, je ne puis donc pas dans cette cir- « constance donner un ordre, mais je puis exprimer « un vœu : allez de ma part trouver M. Thiers (il était « alors ministre de l'intérieur), et dites-lui que je serai « heureux s'il peut vous rendre votre ouvrage, à la « représentation duquel je ne vois aucun inconvénient. »

Casimir s'empressa de suivre le conseil du roi, et de porter à M. Thiers les paroles bienveillantes de Sa Majesté. Ce ministre le reçut de la manière la plus favorable, et, après une légère discussion, autorisa la représentation des *Enfants d'Edouard,* qui eut lieu le soir même avec un succès complet et sans provoquer le moindre désordre.

A une heure du matin nous étions encore près de lui, et nous le félicitions sur sa nouvelle victoire, lorsqu'un courrier arrivant de Neuilly lui apporta une lettre du roi conçue en ces termes :

« Neuilly, le samedi 18 mai 1833, à minuit.

« J'apprends avec un grand plaisir, mon cher Casi- « mir, le succès de votre pièce, et je ne veux pas me « coucher sans vous avoir fait mon compliment. Vous « savez combien j'ai toujours joui de tous ceux que vous « avez obtenus ; mais je jouis doublement de celui-ci, et « je vous en félicite de tout mon cœur. Il vous vaudra « une bonne nuit et à moi aussi.

« Bonsoir.

« L.-P. »

Casimir ne fut pas surpris de ce nouveau témoignage de bonté, mais il en fut profondément touché. Il y fut d'autant plus sensible que l'esprit de parti cherchait à donner à son ouvrage les interprétations les plus ridicules et les plus contraires aux intentions de l'auteur. J'ai retrouvé dans ses papiers la copie d'une réponse qu'il adressait alors à la lettre d'une personne dont le nom m'est inconnu. Je crois devoir placer ici cette réponse, qui fera connaître en même temps les allégations qu'il s'était cru obligé de repousser et les principes invariables qui ont toujours dirigé sa conduite politique :

« Monsieur,

« Je suis heureux que mon ouvrage ait pu vous « intéresser un moment ; mais, permettez-moi de vous « le dire, nous ne sommes pas plus d'accord sur le « présent que sur le passé. Je pense, et le public a été « de mon avis, qu'il n'y a aucun rapprochement possible « entre l'usurpation incontestable que je flétris dans ma « tragédie et une révolution, à laquelle je m'honore « d'avoir pris part, qui a été faite par l'immense majo- « rité des Français, au nom des lois et dans un senti- « ment de défense légitime. Le contrat une fois rompu « par celui qui avait juré de le faire respecter, le peuple « n'a point usurpé les droits du monarque, mais il est « rentré dans les siens. Souverain après la victoire, il « a conféré un pouvoir devenu sa conquête au prince « dont le caractère connu lui offrait le plus de garan- « ties. Le nouveau monarque que la volonté nationale « a placé sur un trône vacant est donc roi de fait et de « droit, roi par la grâce du peuple ; et c'est, à mon « sens, la seule légitimité raisonnable aujourd'hui, la « seule possible. Elle repose sur des bases durables : la « dignité, la liberté et la volonté de tous.

« Je vous devais, monsieur, cette profession de foi « pour ne pas vous laisser dans l'erreur sur mes sen- « timents et mes principes. Vous voyez qu'ils diffèrent « beaucoup des vôtres. Je n'en lirai pas moins avec « un vif intérêt l'ouvrage que vous avez bien voulu « m'envoyer, et je fais pour votre conversion politique « tous les vœux que vous m'adressez pour la mienne.

« Recevez, monsieur, etc., etc.

« Casimir Delavigne. »

La santé de Casimir, qui s'était raffermie pendant son voyage en Italie, commençait à s'altérer de nouveau d'une manière très-grave. Il éprouvait fréquemment des douleurs de foie extrêmement violentes. Les médecins ne regardaient pas ce mal comme pouvant attaquer les sources de la vie ; mais le malade n'en éprouvait pas moins des crises tellement vives qu'il se sentait tout à fait hors d'état d'écrire un ouvrage en vers.

Il s'était rendu à La Madeleine, retraite charmante en Normandie, où il passait presque tous les étés, qu'il aimait beaucoup, et que plus tard il vendit avec tant de regret. Là il espérait trouver un peu de soulagement, et j'avais été passer quelques jours auprès de lui pour tâcher de le distraire. Il ne s'alarmait point sur sa santé ; mais, le travail étant un besoin pour lui, il avait beaucoup de chagrin de se voir inoccupé. Un matin, nous étions assis tous deux dans notre bibliothèque, il me répétait combien il était affligé de ne pouvoir pas composer un ouvrage en vers. — « Eh bien, lui dis-je, si tu ne peux pas « faire de vers en ce moment, essaie une comédie en « prose. Tu éprouveras beaucoup moins de fatigues ; ce « travail aura d'ailleurs pour toi l'intérêt d'une étude « nouvelle. » — « Sans doute, me répondit-il ; mais où

« trouver un sujet? » Je lui répliquai que cela n'était peut-être pas aussi difficile qu'il le pensait, qu'il y avait partout des sujets de comédie, et j'ajoutai en riant que j'étais sûr d'en trouver un dans le premier volume qui me tomberait sous la main. Je tournais le dos aux rayons de la bibliothèque. J'y pris un livre au hasard : c'était un volume de l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras. Je l'ouvris sur-le-champ, et je lus tout haut le paragraphe suivant, le premier qui frappa mes yeux :

« Le roi don Philippe, voulant réformer les grands « abus qui s'étaient introduits dans le royaume pendant « sa longue absence, convoqua à cet effet les Etats à « Tolède. L'empereur son père lui avait extrêmement « recommandé don Juan d'Autriche, qu'il avait eu, « comme je l'ai dit, d'une dame allemande, et qui était « élevé, à Villa-Garcia-de-Campos, sous l'habit de « paysan, sans qu'on lui eût fait connaître qui il était. « Résolu de s'acquitter de cette obligation, le roi partit « pour le monastère de La Espina, et manda à Louis « Quixada de lui amener en ce lieu don Juan d'Autri- « che afin de le reconnaître. Quixada obéit, et quelques- « uns assurent que le roi s'attendrit à la vue de don « Juan, en se rappelant la mémoire de son père, et lui « apprit à qui il devait le jour. »

A l'instant même Casimir m'interrompit en me disant : « Tu avais raison, il y a là une grande comédie, « et une comédie qui doit être amusante. » Il se mit alors à combiner son plan, et deux jours après il était terminé.

Ce fut au milieu des douleurs presque continuelles qu'il écrivit cette comédie pleine de verve, de saillies et de gaieté, et qui lui valut un succès éclatant dans une route qu'il tentait pour la première fois.

La composition d'une pièce en prose avait été pour lui une sorte de repos. Il voulut profiter d'un intervalle dans ses douleurs pour revenir à la poésie, qu'il chérissait par-dessus tout ; mais, n'osant s'attaquer encore à un ouvrage de longue haleine, il composa une tragédie en un acte : *une Famille au temps de Luther*, qui ne lui fit pas moins d'honneur que les grandes compositions qu'il avait déjà données au théâtre.

Au moment où cette pièce fut représentée, il avait déjà commencé une œuvre bien plus importante, à laquelle il donna tous ses soins, et que peut-être il estimait le plus de tous ses ouvrages, *la Popularité*, comédie en cinq actes et en vers. « Je voudrais, me disait-il, non- « seulement faire une comédie remarquable, mais en- « core une action utile, en mettant sous les yeux du « spectateur le danger de l'exagération, même dans les « hommes de bonne foi ; et, au milieu d'une intrigue « simple, mais intéressante, offrir en quelque sorte la « théorie du devoir. » Aucun ouvrage ne lui a coûté plus de travail et de méditations; mais il sut triompher de la gravité du sujet, et le charme du style, l'élévation des pensées, la vérité des caractères, placèrent, dès son apparition, cette comédie au rang de celles qui ne peuvent jamais être oubliées.

Une heureuse circonstance se rattache à la première représentation de cette pièce. Mademoiselle Corneille, petite-fille du grand Corneille, que le défaut de fortune plaçait dans une position extrêmement pénible, avait sollicité et venait d'obtenir un bureau de papier timbré; mais, pour entrer en possession de ce petit emploi, qui devait la mettre au-dessus du besoin, il était indispensable de verser dans le plus bref délai une somme de cinq cents francs de cautionnement. Elle n'avait point cette somme ; et comme Casimir lui avait toujours témoigné le plus grand intérêt et avait secondé ses démarches avec ardeur, elle vint le trouver, le matin même de la première représentation de *la Popularité*, pour lui faire connaître l'embarras où elle se trouvait. Casimir s'empressa de la rassurer, et il adressa sur-le-champ à M. le duc d'Orléans, ce prince si universellement aimé, dont la perte fut une calamité publique, une lettre commençant par ces mots : « C'est un soldat qui, le jour d'une bataille, « vient réclamer vos bontés en faveur de la petite-fille « de son général. » Il expliquait ensuite la position et les espérances de mademoiselle Corneille. Le noble prince ne fit pas attendre sa réponse : le jour même, la somme demandée était accordée avec un empressement et une grâce qui doublaient le prix du bienfait. Casimir, en apprenant cette nouvelle, me serra la main et me dit : « J'étais bien sûr de la réponse, et si je ne réussis « pas ce soir, j'aurai fait du moins une bonne journée. » La soirée fut glorieuse, et Casimir put ajouter un triomphe de plus à tous ceux qui avaient déjà marqué sa brillante carrière.

Il revint alors à la muse tragique. Il aimait beaucoup à relire une ancienne traduction du *Romancero;* c'est là qu'il puisa l'idée de *la Fille du Cid*. Cette tragédie était destinée au Théâtre-Français, et mademoiselle Rachel, pour le talent de laquelle l'auteur avait une vive sympathie, devait remplir le rôle principal. Des obstacles indépendants de sa volonté empêchèrent l'exécution de ce projet, et la pièce fut représentée sur le théâtre de la Renaissance. Elle ne fut pas moins heureuse que les autres productions de Casimir. Mais c'était le chant du cygne, car sa dernière tragédie est restée inachevée. Ne semblait-il pas pressentir sa mort et faire un retour sur lui-même lorsqu'il écrivait ces vers du Cid :

« Mes jours sont pleins, Elvire, et bons à moissonner.
« Dieu, qui me les compta pouvait moins m'en donner.
« Les reprendre est son droit; mais si sa faux les touche,
« Que leur dernier soleil dans la gloire se couche,
« Tu devras comme moi bénir le moissonneur,
« La récolte en tombant sera riche d'honneur. »

A partir de ce moment sa santé, déjà si altérée, continuait à décliner de la manière la plus alarmante, malgré les soins empressés du docteur Horteloup, son ami autant que son médecin, secondé par le docteur Belmas, qui partageait toute son affection et toute sa sollicitude pour le poëte souffrant. Déjà il ne pouvait plus sortir de chez lui ; ses distractions se bornaient à des lectures qu'il se faisait faire par sa femme et sa sœur, et à la société de quelques amis intimes, qui se réunissaient le soir autour de lui. Je citerai entre autres MM. Liadières, qui par ses ouvrages avait concouru avec Casimir aux succès du second Théâtre-Français ; Boutron, chimiste distingué, qui lui avait donné quelque teinture des sciences physiques ; Emile Seurre, sculpteur, pour qui il avait conçu à Rome une véritable amitié dont les liens s'étaient encore resserrés à Paris.

Dans cet état, déjà si triste, il conservait toute la vigueur de son esprit, toute la fraîcheur de son imagination ; si ses forces physiques diminuaient visiblement, ses forces intellectuelles semblaient augmenter encore. Plusieurs ouvrages l'occupaient à la fois : le premier était *le Conseiller rapporteur*, comédie en trois actes et en prose. Casimir avait toujours beaucoup admiré le dialogue en prose de nos anciens auteurs comiques, Molière, Regnard et Lesage. Il écrivit *le Conseiller rapporteur* pour reproduire, autant qu'il serait en lui, les formes de ce style, dont il aimait l'allure vive et hardie et la piquante originalité. Seulement, pour faire accepter au public ce nouvel essai, il supposa dans un prologue ingénieux que *le Conseiller rapporteur* était une ancienne comédie dont le manuscrit avait été retrouvé par hasard. Il espérait, en se cachant sous ce voile transparent, se

faire plus facilement pardonner sa hardiesse. Son attente ne fut pas trompée, et la pièce fut accueillie par un rire et des applaudissements non interrompus. Le second ouvrage dont il s'occupait encore était *Charles VI*, opéra en cinq actes, qu'il écrivait avec moi, pour se délasser de travaux plus graves. Casimir avait toujours été très-sensible au charme de la musique, et lui-même a composé les deux airs qui sont chantés dans la tragédie de *Louis XI* : aussi trouvait-il une heureuse distraction dans la composition de notre œuvre lyrique. Mais celle qui absorbait presque entièrement ses pensées, et à laquelle il donnait tous ses soins quand ses forces le lui permettaient, c'était *Mélusine*, tragédie en cinq actes dans un genre tout à fait nouveau, et dont le sujet pouvait admettre toutes les richesses de la poésie. Lorsque Casimir fut surpris par la mort, quatre actes de cette tragédie étaient terminés, mais malheureusement un acte et demi seulement était écrit.

Ce précieux fragment a été réuni aux poëmes qu'il a composés sur l'Italie. Pendant son voyage, il aimait à recueillir les traditions et les anecdotes qui lui paraissaient peindre le mieux les mœurs et les habitudes du pays qu'il parcourait, et il se plaisait ensuite à écrire sur ces divers sujets des poëmes et des ballades, où la description des lieux venait se mêler heureusement à une action légère et indépendante. Je crois que peu d'ouvrages donnent une idée plus juste de l'Italie que ce recueil si vrai et si varié, et je ne pense pas que Casimir ait jamais déployé un talent plus suave, plus gracieux et quelquefois plus élevé.

Cependant, au milieu de ces occupations qui lui étaient si chères, son mal continuait à faire des progrès rapides. Depuis qu'il avait vendu La Madeleine pour surveiller de plus près l'éducation de son fils, il passait tous les ans la belle saison à Paris. Scribe, qui connaissait son goût pour la campagne et qui espérait qu'il pourrait y trouver quelque soulagement, vint lui offrir sa charmante maison de Montalais. Casimir accepta, alla s'y établir avec sa famille, et trouva encore quelque douceur à y passer trois mois au milieu de nous. Au mois de septembre, un ami, M. de Lopès, l'engagea à venir se fixer chez lui, à Saint-Just, pendant le reste de la belle saison ; et là, malgré ses souffrances, il jouit encore de quelques beaux jours. Mais tous les secours de la médecine, tous les soins de la tendresse la plus empressée ne pouvaient raffermir sa santé détruite; lui même commençait à ne plus s'abuser sur sa position, qu'il envisageait avec un grand courage. Lors de son retour à Paris, il sentit qu'il ne pourrait résister à la rigueur de la saison, et il déclara à son médecin qu'il ne voyait plus de chance de salut pour lui qu'en allant chercher un climat plus doux dans le midi de la France. Malgré les conseils du médecin, qui craignait pour lui les suites d'un si long voyage dans l'état de faiblesse où il se trouvait, il se détermina à partir, et, comme il ne voulait être accompagné que de sa femme et de son fils, il ne me permit de le conduire que jusqu'à Orléans.

Il quitta Paris le 2 décembre 1843, et soutint assez heureusement la fatigue des premiers jours ; mais il avait plus de courage que de force, et, en arrivant à Lyon, il fut obligé de s'arrêter. C'est en vain qu'il lutta avec énergie contre le mal, il fallut céder. Conservant dans sa faiblesse toute sa présence d'esprit, il ne pouvait plus s'abuser lui-même; mais il cherchait à rassurer sa femme, en lui répétant qu'il serait en état de partir le lendemain. Une heure avant de succomber, il se faisait lire encore *Guy Mannering* de Walter Scott, et sa femme, par une préoccupation trop naturelle dans ces tristes moments, ayant passé une ou deux lignes, il la pria de recommencer en lui faisant remarquer doucement qu'elle s'était trompée. Cependant quelques minutes après, c'était le 11 décembre, à neuf heures du soir, il parut cesser d'écouter la lecture, et, posant sa tête sur sa main, murmura quelques vers à demi-voix; puis, se laissant doucement retomber sur son oreiller, il sembla s'endormir; mais il ne devait plus se réveiller. C'est ainsi que s'éteignit, dans toute la force de l'âge et du talent, cet homme aussi rare par les nobles qualités de son cœur que par l'élévation de son génie.

Je ne parlerai point de la douleur de sa femme et de sa famille, mais je dirai que cette douleur trouva un écho dans tous les cœurs. La perte de Casimir excita des regrets universels. On vit se presser aux funérailles du poëte tout ce que Paris renfermait de plus distingué dans tous les genres et dans tous les rangs. M. le comte de Montalivet, M. Victor Hugo, M. Frédéric Soulié, M. Tissot, M. Samson, de la Comédie-Française, enfin M. Ostrowski au nom de la Pologne, prononcèrent d'éloquents discours sur sa tombe. Le roi ordonna que son portrait et son buste seraient placés dans les galeries de Versailles ; le Havre, son pays natal, décida que son nom serait donné à l'un des quais, et qu'une statue lui serait élevée sur une des places de la ville, et MM. les sociétaires de la Comédie-Française arrêtèrent en assemblée générale que son buste serait placé dans leur foyer, au milieu des images de tous les grands hommes qui ont illustré le théâtre. Tels sont les honneurs dont fut entourée la tombe de Casimir Delavigne, qui laisse pour héritage à son fils un nom glorieux et sans tache, ses ouvrages comme monuments de son génie, et, comme exemple, sa vie si pure et si bien remplie.

Janvier 1845. G. DELAVIGNE.





DERNIERS CHANTS

LA BRIGANTINE.

BALLADE.

A bord de la Madone.

La brigantine
Qui va tourner
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Provence, adieu!

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Mon père, adieu!

La vieille Hélène
Se confîra
Dans sa neuvaine
Et dormira.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Hélène, adieu!

Ma sœur se lève,
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve :
« Il reviendra. »

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Ma sœur, adieu!

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Isaure, adieu!

Brise ennemie,
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler?

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Bonheur, adieu!

PIÉTRO.

BALLADE.

Naples.

« Le flot grossit, le ciel est noir :
Piétro, pourquoi partir ce soir?
Lui dit sa mère :

L'an dernier, j'eus beau l'avertir,
Ton frère aussi voulut partir,
Ton pauvre frère! »

Piétro, montant
Sur la nacelle
Qui fuit loin d'elle,
Dit en partant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

La mauve blanche, au cri plaintif,
Disait, en volant sur l'esquif :
« Pêcheur, arrête !
Le nid qui m'avait tant coûté
De ce roc vient d'être emporté
Par la tempête ! »

Piétro luttant
Avec courage
Contre l'orage,
Allait chantant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

Un sourd murmure au bruit des flots
De temps en temps mêlait ces mots :
« Piétro, mon frère,
Avant que ton heure ait sonné,
Pour l'âme de ton frère aîné,
Une prière ! »

Piétro pourtant
Croit se méprendre,
Et, sans l'entendre,
Il va chantant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

Il approchait, quand sur les bords
L'airain funèbre, qui des morts
Sonnait l'antienne,
Murmura : « Chrétien sans pitié
Pour l'âme qui t'a supplié,
Songe à la tienne ! »

Piétro, sautant
Sur le rivage,
Rit du présage,
Et va chantant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

Il courait près d'elle à Méta ;
Un cortége en deuil l'arrêta
Sous la tourelle.
— « Pour qui donc priez-vous, pêcheurs ? »
Un d'eux, en essuyant ses pleurs,
Dit : — « C'est pour elle ! »

Piétro l'entend,
Pâlit, soupire,
Et puis expire
En répétant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »



LA BALLERINE

POEME[1].

CHANT PREMIER

NICE.

Naples.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira.

Quand ma sœur court sur la plage,
Les pêcheurs suivent ses pas.
Moi je cours toute seule, et l'on ne me suit pas;
Mais bientôt j'aurai son âge,
Et pour d'autres baisers que pour ceux du soleil,
Bientôt le hâle vermeil
Fleurira sur mon visage.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira.

Je ne me plains de personne;
Jamais dans notre verger
Je ne vois les essaims sur la fleur voltiger,
Si le bouton l'emprisonne;
Mais, au soleil d'avril, lorsque des myrtes verts
Les boutons blancs sont ouverts
Autour d'eux l'essaim bourdonne.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira.

Quand, sous son écorce tendre,
La grenade jeune encor
Ne tente pas les mains par sa couronne d'or,
A l'arbre on la laisse attendre;
Mais sur ses grains vermeils appelant le larcin,
Quand l'été gonfle son sein,
C'est à qui voudra la prendre.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira.

J'ai rompu sur les rocailles
Un filet ces jours derniers,
Et Beppo, le pêcheur, n'a de ses prisonniers
Retrouvé que les écailles.
« Patience! a-t-il dit, quand l'automne viendra.
« Nice en baisers me paîra
« Ce qu'elle a rompu de mailles. »

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira

Seule, hier, j'étais venue
Me baigner à Nisita;
D'une herbe qu'à mes pieds le flot des mers jeta,
J'entourai ma jambe nue.
L'an passé, sans effort l'herbe eût suffi, je crois,
Pour se joindre sous mes doigts;
Hier, elle s'est rompue.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle,
Mais cet enfant grandira.

J'ai, de ma coupe d'ébène,
Couvert mon sein l'autre jour :
Il n'a pu, je l'avoue, en remplir le contour;

[1] Ce poëme devait se composer de six chants; mais, au moment de la mort de l'auteur, les deux premiers seuls etaient termines.

Mais il s'en fallait à peine.
Laissez au Vomero les orangers grandir,
Leurs fruits dorés s'arrondir,
Et la coupe sera pleine.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira.

Je sais que j'ai les dents blanches,
Les pieds mignons et l'œil noir
J'ai les bras si jolis que ma sœur, pour les voir,
Relève souvent mes manches.
Vienne la Saint-Janvier, et j'aurai, si je veux,
Sur mes pas plus d'amoureux
Que les ans n'ont de dimanches.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira.

CHANT DEUXIÈME

LA BALLERINE.

Nice, qui poursuivait l'hirondelle marine,
En folâtrant au bord de l'eau,
Danse, règne au théâtre, et c'est la ballerine
Qui fait fureur à San-Carlo.

Nice, qui dans les flots se mirait sur la plage
Avec des fleurs pour ornements,
Voit le cristal poli réfléchir son image
Rayonnante de diamants.

Nice, qui n'était pas même la fantaisie
Du dernier pêcheur d'alentour,
Nice traîne à son char noblesse et bourgeoisie,
Et n'a souci de leur amour.

Ses pieds, qui s'enfuyant devant la blanche écume
Couraient tout nus soir et matin,
Souples comme le jonc, légers comme la plume,
Sont prisonniers dans du satin.

Elle, dont les baisers se perdaient dans la brise,
Offerts à tous sans intérêt,
N'en donnerait pas un pour tout l'or de l'église,
Quand un cardinal l'en prîrait.

Pour un écrin, naguère, elle a cédé sans peine
Aux vœux de plus d'un baronnet;
Elle a cédé pour moins, oui, pour voir sur la scène
Son nom voler dans un sonnet;

Pour voir les andalous de l'envoyé d'Espagne
Piaffer devant son palais;
Pour sentir sous ses doigts pétiller le champagne,
A bord de l'amiral anglais.

La folle a ruiné jusqu'à ce juif lui-même,
Pour venger le monde chrétien;
Elle en riait alors, mais maintenant elle aime,
Elle donne et ne vend plus rien.

Que donne-t-elle encor? de l'espoir, des promesses;
Car l'amant qui sut la charmer
N'en peut pas obtenir une de ces caresses
Qu'elle prodiguait sans aimer.

Duc de San-Severo, ton fils qu'elle idolâtre,
Languit enchaîné sous sa loi;
Il se dit chaque soir, penché sur le théâtre :
« Elle ne danse que pour moi. »

Prends garde, noble duc : aux yeux de Naple entière,
Qui blâme un amour scandaleux,
Il marche tête nue, auprès de sa litière,
Dont elle ouvre les rideaux bleus.

Quand il veut de ses dons combler celle qu'il aime,
Elle répond à son vainqueur :
« Ne m'avez-vous pas fait, en vous donnant vous-même,
« Le seul présent selon mon cœur? »

Ton fils, qui croit encor dans sa reconnaissance
Ne s'être pas assez donné,
Lui proposait hier un anneau d'alliance
Dans l'église del Carminé.

Pourtant elle résiste; est-ce calcul en elle?
Non, pourquoi la calomnier?
Est-ce crainte? encor moins. C'est donc ce qu'on appelle
Un miracle de saint Janvier.

Saint Janvier, tous les ans, peut, selon sa coutume,
Du fond d'un caveau sépulcral,
Ordonner à son sang, qui se couvre d'écume,
De bouillonner dans le cristal.

Sur sa base ébranlée il peut rasseoir la terre,
Du golfe apaiser l'ouragan,
Dire aux torrents de feu vomis par le cratère :
« Glacez-vous au pied du volcan! »

Mais qu'une des beautés dont la robe légère
Flotte le soir à l'Opéra,
Sans devenir dévote, à vingt ans soit sévère,
Pape ni saint ne le fera.

Je vous l'ai dit, elle aime; elle aime, et cette flamme
A la pureté d'un beau jour :
Le véritable amour est entré dans son âme,
Et la pudeur avec l'amour.

Public, battez des mains, dites que Nice est belle,
Criez que rien n'est si charmant :
Elle est plus que charmante, elle est plus que fidèle;
Elle est chaste avec son amant.

Noble Laurintina, vous qui de votre loge
Regardez Nice avec pitié,
Pourrais-je en dire autant, duchesse, à votre éloge,
En ne mentant que de moitié?



LA TOILETTE DE CONSTANCE.

BALLADE.

Rome.

« Vite, Anna! vite, au miroir!
Plus vite, Anna! l'heure avance :
Et je vais au bal, ce soir,
Chez l'ambassadeur de France.

« Y pensez-vous? ils sont fanés, ces nœuds;
Ils sont d'hier; mon Dieu! comme tout passe!
Que du réseau qui retient mes cheveux
Les glands d'azur retombent avec grâce.
Plus haut!... plus bas... Vous ne comprenez rien.
Que sur mon front ce saphir étincelle.
Vous me piquez, maladroite!... Ah! c'est bien;
Bien, chère Anna! je t'aime; je suis belle.

« Vite, j'en crois mon miroir,
Et mon cœur bat d'espérance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Celui qu'en vain je voudrais oublier...
Anna, ma robe!... il y sera, j'espère.
Ah! fi, profane! est-ce là mon collier?
Quoi! ces grains d'or bénits par le Saint-Père!...
Il y sera; Dieu! s'il pressait ma main!
En y pensant, à peine je respire.
Frère Anselmo doit m'entendre demain :
Comment ferai-je, Anna, pour tout lui dire?

« Vite! s'il venait me voir,
Il me gronderait d'avance.
Vite, Anna! je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Quoi de plus doux que ce bruit enivrant,
Que ces clartés dont les feux vous inondent,
Et ces transports qu'on excite en entrant,
Et ces regards qui sur vous se confondent!
Plaisirs trop courts! Anna, pour les sentir,
Suffira-t-il d'une nuit tout entière?
Pressez-vous donc : si je tarde à partir,
Laure avec lui peut danser la première.

« Vite! il brûle de me voir;
Prends pitié de sa souffrance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Si tu voyais ces groupes se fuyant,
Se rapprochant pour s'éviter encore,
Lorsque la valse emporte en tournoyant
Un couple heureux, qui s'unit, qui s'adore!
C'est comme un rêve où vos sens éperdus,
Vos yeux mourants confondent les images :
La terre fuit sous vos pieds suspendus;
On croit glisser, voler sur les nuages.

« Vite! il m'entoure en espoir
De ses bras où je m'élance.
Vite, Anna! je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Je suis à vous, mon bon oncle, un instant!
Le cardinal va monter en voiture.
Et mon bouquet que j'oublie en partant!
Viens l'attacher : prends garde à ma ceinture.
Un bal! un bal! ce soir je vais au bal...
Anna, pardon si j'ai quitté ma place;
Mais je croyais entendre le signal
Et je dansais : je l'ai vu dans la glace.

« Vite! un coup d'œil au miroir;
Le dernier!... j'ai l'assurance
Qu'on va m'adorer ce soir
Chez l'ambassadeur de France. »

Près du foyer, Constance s'admirait :
Dieu! sur sa robe il vole une étincelle.
Au feu! courez... Quand l'espoir l'enivrait,
Tout perdre ainsi! Quoi, mourir! et si belle!
L'horrible feu ronge avec volupté
Ses bras, son sein, et l'entoure, et s'élève,
Et, sans pitié, dévore sa beauté,
Ses dix-huit ans, hélas! et son doux rêve.

Adieu, bal, plaisir, amour!
On se dit : Pauvre Constance!
Et l'on dansa jusqu'au jour
Chez l'ambassadeur de France.

MEMMO

POEME.

CHANT PREMIER

LE CHEVRIER.

Terracine.

Chaque jour sur ce roc mon amour me ramène;
Chaque jour, les pieds nus et le front découvert,
J'arrive, haletant, jusqu'au sommet désert,
D'où je vois l'olivier qui borne ton domaine.
J'y reste sous l'azur d'un ciel étincelant;
Sous l'ardeur du midi j'y tombe, et mon envie
Est d'y tomber en exhalant
Le dernier souffle de ma vie.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Je t'aime avec terreur, ô belle entre les belles!
Accouru pour te voir, je fuis à ton abord;
Te parler, c'est ma vie; et le froid de la mort
Vient me glacer la voix si de loin tu m'appelles.
Quand, muet devant toi, je me sens défaillir,
Tu fais de ma pâleur un jeu pour tes compagnes.
Pourtant j'étouffai sans pâlir
Une louve dans les montagnes.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Jaloux, je porte envie à ta sœur qui sommeille
Sur ta couche, où son bras t'enlace avec amour,
Qui respire ton souffle, et qui baise à son tour
Le rosaire pressé par ta bouche vermeille.
Jaloux, lorsqu'un enfant que tu veux embrasser,
En détournant son front, contre toi se dépite,
L'air me brûle, et j'y sens passer
Tes baisers perdus qu'il évite.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Si je rêve de toi, le feu court dans mes veines;
Je m'éveille, et mon œil t'admire où tu n'es pas;
Je couvre de mes pleurs, je serre dans mes bras
Ta vaine image en proie à mes caresses vaines.
Ma bouche, qui te cherche et tremble de désir,
Irrite en s'abusant l'ardeur qui me dévore,
Et s'entr'ouvre pour ressaisir
Un bonheur qu'elle rêve encore.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Je suis pauvre, il est vrai; mais aucun sacrifice
Ne pourrait de mon cœur lasser le dévoûment.
Pour toi je plongerais dans un gouffre écumant,
Et j'oserais pour toi franchir ce précipice.
Si tu voulais mon sang, moi, qui te fuis partout,
J'irais, pour te l'offrir, tomber sur ton passage:
Le plus riche, en te donnant tout,
Peut-il te donner davantage?

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Parle, je n'ai qu'un bien, c'est cette croix d'ébène;
A ta porte, ce soir, je cours la déposer.
J'ai ma guitare encor; parle, et je vais briser
Ces cordes dont les sons répondaient à ma peine.
Mon chien, c'est mon ami : je serai son bourreau;
Ah! parle, et je tûrai, malgré notre misère,
La seule chèvre du troupeau
Qui de son lait nourrit ma mère.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Mais de tes cruautés à plaisir tu m'accables.
Eh bien! j'irai dans l'ombre épier ton retour;
Tu deviendras ma proie, ingrate, et mon amour,
Mes caresses pour toi seront impitoyables;
Et je veux le goûter, ce bonheur inhumain,
Et t'en désespérer, et m'en lasser moi-même.

Et te dire le lendemain .
Adda, ce n'est plus vous que j'aime!

Non, mon Adda, je meurs pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

Je meurs, tu l'as voulu : la force m'abandonne,
Mes yeux, las de s'ouvrir, sont brûlés par mes pleurs,
Je respire la mort dans le parfum des fleurs;
Sous les feux de l'été mon corps tremblant frissonne.
Du moins, quand devant toi passera mon cercueil,
Pour cacher ton mépris détournant le visage,
Ne ris pas de ma mère en deuil,
Qui te dira : C'est votre ouvrage!

Adda, je serai mort pour toi;
N'auras-tu pas pitié de moi?

CHANT DEUXIÈME

ADDA.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Tu sais si ma mère était belle!
Quand elle passe, chacun dit :
« Voyez, c'est Térésa, c'est celle
Qui fut la femme d'un bandit! »
Mais ce bandit, c'était un homme :
Son nom faisait pâlir d'effroi
Tout les carabiniers de Rome;
Et ton chien seul a peur de toi.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Bon Memmo, tu ne hais personne,
Et tu n'en veux qu'aux fleurs des bois.
Tu crains pour l'oiseau qui frissonne
En se débattant sous tes doigts.
Un brave, à l'affût sur ces grèves,
Tire, et dort quand il s'est vengé;
Mais toi, tu fais de mauvais rêves
Si tes chevreaux n'ont pas mangé.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

La guitare napolitaine,
Memmo, te sied bien en dansant;
Mais qui t'a vu dans la fontaine
Laver tes bras couverts de sang?
Tes jours sont doux, tes nuits sont sages;
Et si tu t'es rougi la main,
C'est aux fruits des mûriers sauvages
Que tu pillais sur ton chemin.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Dans les gorges de Terracine,
Où mon père fut mis en croix,
De ton genou sur sa poitrine
Quel mourant a senti le poids?
Mes lèvres tremblaient de colère
Quand je te contai, l'autre jour,
Comment ils ont tué mon père,
Et toi tu m'as parlé d'amour!...

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Pourtant tu me plais, quand la brise
Joue avec tes cheveux châtains;
De ta force je fus surprise,
Quand dans tes bras tu me retins;
Empreint d'un désespoir qui touche,
Ton regard faillit m'émouvoir;
Mais le dédain manque à ta bouche,
Et la colère à ton œil noir.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

A minuit, près de la cascade
Où j'ai vu mon père aux aguets,
Qu'ils sont doux dans une embuscade
D'un bandit les baisers muets!
Sur ses genoux, sous son haleine,
Dans ses bras... Memmo, quelle nuit!
Mais ta vieille mère est en peine
Quand tu reviens après minuit.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Le ciel est noir, la nuit profonde;
Écoute, et comprends si tu veux :
Les trois soldats, qui font la ronde,
Vont passer dans le chemin creux.

Adieu, si la terreur te glace!
A revoir, si tu suis leurs pas!
Qu'un des trois reste sur la place,
Demain je ne te dirai pas :

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

CHANT TROISIÈME

LES PRÉSAGES.

Adda berçait son enfant dans ses bras,
Et Memmo ne revenait pas.

« — Mère, entre Rome et Terracine
Que fait mon père, chaque nuit?
L'air des marais tue à minuit,
Et sur la route on assassine.
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

« — Dans les grands pins le vent murmure
Comme la nuit de Saint-Médard.
Quelle nuit! il revint si tard!
Elle saignait tant sa blessure!
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

« — On a frappé! c'est lui peut-être...
Non; des morts c'est l'oiseau hideux
Qui nous a regardés tous deux,
En volant contre la fenêtre.
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

« — J'entends hurler dans les ténèbres
Les deux chiens noirs du vieux berger :
Quelqu'un, dit-il, est en danger
Lorsqu'ils poussent ces cris funèbres.
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

« — Malheur! malheur!... Vois-tu le cierge
Que mon père avait allumé?
Avant de s'être consumé,
Il s'éteint aux pieds de la Vierge!
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

« — On a tiré sur la colline :
Trois coups dans l'ombre ont retenti.
D'où vient qu'au second j'ai senti
Passer du froid dans ma poitrine?
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père!

« — C'est le cri d'un homme en détresse!...
Écoute, écoute!... Ils le tûront.
J'ai peur : écarte de mon front
Ce bras glacé qui me caresse!
Mon Dieu! quand donc viendra le jour?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère!
— Dors, cher petit; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père! »

Le pauvre enfant s'endormit dans ses bras;
Pourtant Memmo ne revint pas.

CHANT QUATRIÈME

LA MORT DU BANDIT.

Trente écus d'or aux brigadiers romains!
Il est tombé près des marais Pontins,
Ce fier Memmo : le voilà sans haleine,
Défaillant, pâle, adossé contre un chêne
Des Apennins.
La mort attend; mais si la proie est belle,
Pour la saisir il lui faut des efforts,
Et l'âme est sourde à sa voix qui l'appelle;
Il faut du temps pour chasser d'un tel corps
L'âme rebelle.

Près d'un vieux mur, tombeau de Cicéron,
Ils ont porté leur vaillant compagnon;
Car du Vésuve à la route Appienne,
Il n'est tombeau, villa qui n'appartienne
A Cicéron.
Douze bandits dans ta demeure sombre,
La torche en main, implorant le Seigneur
Pour ce bandit couché sur un décombre;
O Tullius! ces hôtes font honneur
A ta grande ombre!

Penché sur lui, du front inanimé
L'un approchait le sapin enflammé;
Creusant la fosse et dévorant ses larmes,
L'autre disait : « De ses compagnons d'armes
Il fut aimé.
Un cardinal ne l'est pas davantage
Par les neveux dont il meurt assisté.
Qu'il était beau dans l'ardeur du pillage,
L'homme de bien! et que de probité
Dans un partage!

« D'un buis sacré, chaque printemps nouveau,
Pâque fleurie ombrageait son chapeau;
Au coin d'un bois, jamais durant l'octave,
Jamais à l'œuvre on n'aurait vu ce brave
Sans son rameau.
Prêtres, laïcs, voyageaient à leur guise,
Hors les Anglais, tous obtenaient merci;
Mais l'hérétique était de bonne prise.
Fêtez donc Pâque, et pour mourir ainsi,
Servez l'Église! »

Memmo s'agite; il vous parle : écoutez!...
Sa voix s'éteint, ses bras ensanglantés,
Ses larges mains cherchent sous la bruyère
Un vieux mousquet couché dans la poussière
A ses côtés.
C'est son ami, son défenseur fidèle;
Il le regarde, et, prêt à défaillir,
Sur la détente à ses efforts rebelle,
Son doigt glacé se courbe, et fait jaillir
Une étincelle.

« Bien! bien! dit-il, tu reconnais celui
Qui fut ton maître!... adieu, c'est fait de lui!
Humide encor du sang de ma blessure,
Pour me venger, dans une main plus sûre
Passe aujourd'hui.
Ce Gaëtan qui m'est venu surprendre,
Tu me le dois : feu sur mon meurtrier!
Dans cette fosse, où mon corps va descendre,
Avant trois jours il faut me l'envoyer,
Je vais l'attendre. »

Un moine alors, l'air doux et l'œil fervent,
Suivait sa route et marchait en rêvant
Au saint emploi des dons que les fidèles
Avaient remis dans ses mains paternelles
Pour son couvent.
Avec respect on s'incline; on l'arrête.
Il s'approcha, guidé par un bandit,
Sans résister, sans relever la tête,
Et pas à pas, de peur qu'on n'entendît
Sonner sa quête.

Il fit tout bas plus d'un acte de foi :
On pense à Dieu quand on tremble pour soi.
Memmo lui dit : « Votre heure est arrivée,
Si par vos soins mon âme n'est sauvée :
Confessez-moi.
Là-haut, mon père, il faut que je réponde
De bien du sang répandu sans remords. »
Humble et saisi d'une terreur profonde,
Le prêtre dit : « Mon fils, qui n'a ses torts
Dans ce bas monde? »

A chaque meurtre, avec recueillement,
Tous les bandits se signaient tristement.
Memmo reprit : « Au nom de la Madone
Et du Sauveur, voici ce que je donne
Par testament :
A mon Adda, qui pour moi fut si tendre,
Tous mes joyaux; ma croix d'or au saint lieu;
Cette arme à toi pour réjouir ma cendre;
Ma bourse au prêtre; enfin mon âme à Dieu,
S'il veut la prendre. »

Force fut bien au prêtre épouvanté
De le bénir quand il eut accepté.
Adda survient, et son fils avec elle.

Dans ses yeux noirs, où l'éclair étincelle,
Que de fierté !
« Mort ! mort ! dit-elle : amis, du moins j'espère
Que l'ennemi ne l'a pas vu fuyant ? »
« Non ! » cria-t-il, se dressant de colère…
Et, pour l'enfant, il pleurait en voyant
Pleurer sa mère.

Memmo touchait à son dernier moment,
Et son Adda lui parlait doucement,
Puis l'embrassait, puis de ses tresses blondes
Elle essuyait les blessures profondes
De son amant.
Lui, sur un bras se relève et soupire.
Ses dents déjà, malgré lui se heurtant,
Par un bruit sourd trahissaient son martyre.
Penché sur elle, il lui sourit pourtant :
Mais quel sourire !…

« Adieu, dit-il, adieu ! Séparons-nous
Comme le soir d'un jour de rendez-vous.
Te souvient-il, ô ma belle compagne,
De ce baiser donné sur la montagne
Par ton époux ?
Baiser d'amour, baiser de fiançailles !
Il fut plus doux, plus ardent qu'aujourd'hui,
Quand j'étouffai tes cris dans les broussailles.
Un seul encor !… mais glacé… c'est celui
Des funérailles.

« Adda, ma veuve, il te faut un soutien :
Choisis un brave ; et, tous deux, aimez bien
Ce pauvre enfant qui me regarde et pleure.
Ainsi que moi, prends soin qu'il vive et meure
En bon chrétien.
Treize ans venus, qu'au maître-autel du temple
Il communie ; et, dès le lendemain,
Tu lui diras : « Ton père te contemple ;
Ici sa tombe, et là le grand chemin :
Suis son exemple !… »

Lors commença le bandit pâlissant
A se rouler dans les flots de son sang.
C'était pitié que de voir sa souffrance !
« *Ave!* » dit-il. « *Amen!* » dit l'assistance
En gémissant.
Sa tête enfin retombe appesantie.
Salves d'adieu, retentissez dans l'air,
Couvrez la voix de son enfant qui crie ;
Tonnez, mousquets !… pour le ciel ou l'enfer
L'âme est partie.



LA GROTTE DU CHIEN.

BALLADE.

Naples.

Et le chien tantôt se dresse,
Tantôt se couche à demi;
Puis doucement le caresse,
Car un maître est un ami.

L'œil morne, le teint blême et la tête abattue,
Le maître de ce chien, le vieux Nicolino,
Nous guidait sur les bords du lac noir d'Agnano
Vers la grotte où s'exhale une vapeur qui tue.
Stello, vieux comme lui, mais jeune de gaîté,
Foulait d'un pied joyeux ce bord inhabité.
Courant en étourdi, sautant, jappant sans cause,
Il vient heurter le guide et c'est pour son malheur;
Le bâton, sans pitié, de ce vieillard morose
Change son cri de joie en un cri de douleur;

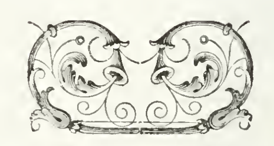
Et sous la main qui le blesse,
Le chien se couche à demi;
Puis pour la lécher se dresse,
Car un maître est un ami.

« C'est ici, mes seigneurs! » et dans l'antre qui fume,
Il a plongé Stello, qui ne résiste pas.
Le chien sous la vapeur chancelle au premier pas;
Son poil se dresse, il tombe, il frissonne, il écume.
« Oh! l'horrible torture! assez, vieillard!... » mais lui
N'obéit qu'à la longue et comme avec ennui,
Et voyant vers la terre, où renaît le malade,
Nos regards attendris tristement s'abaisser:
« Que je l'aime, dit-il, ce bon vieux camarade!
Avant qu'il soit une heure il va recommencer. »

Et le chien, qui de faiblesse
N'ouvre les yeux qu'à demi,
Des yeux pourtant le caresse,
Car un maître est un ami.

Chacun jette un carlin dans le chapeau du pâtre,
Dont le front incliné pour nous s'est découvert;
Et nous suivons la rive où le châtaignier vert
Autour des flots dormants monte en amphithéâtre.
Soudain Nicolino nous arrête en chemin;
Humble, la voix dolente, et nous tendant la main:
« Une piastre! dit-il, le voilà plein de vie,
Assez fort pour lutter et pour longtemps souffrir:
Voulez-vous, mes seigneurs, vous en passer l'envie?
Une piastre de plus, je le ferai mourir. »

Et le vieux chien qu'il caresse,
D'un doux transport a frémi;
Puis pour le lécher se dresse,
Car un maître est un ami.



UN CONCLAVE.

BALLADE.

Rome.

Taisez-vous, taisez-vous, cloches des quarante heures!
Couvert de l'huile sainte, il retombe, il s'endort,
Et son âme a quitté les terrestres demeures:
De profundis!... le pape est mort.

A Monte-Cavallo le conclave s'assemble.
Pour repasser le seuil tout effort serait vain:
Le mur sacré s'élève; il emprisonne ensemble
Les prélats dont le choix va faire un souverain.
Leurs fronts se sont courbés devant l'Eucharistie:
Le cardinal-doyen vient de briser l'hostie;
L'esprit de Dieu descend invoqué par ses vœux.
Attentif à la voix qui lit la bulle sainte,
Chacun, en s'inclinant, prend place dans l'enceinte.
D'où vient qu'un siége encore est vide au milieu d'eux?

Taisez-vous, taisez-vous! le conclave commence.
Tout est muet dans Rome, au Vatican tout dort.
Cessez, pieux concerts; cloches, faites silence!
De profundis!... le pape est mort.

Captifs dans ce tombeau, voyez-vous ces fantômes
Sous la robe écarlate et le chapeau romain?
De la terre et du ciel ils portent les royaumes
Dans ce billet plié que renferme leur main.
Sans doute l'Éternel inspire leur justice,
Quand le nom préféré tombe au fond du calice.
Parjure à son serment, qui d'entre eux aujourd'hui,
En élevant vers Dieu son suffrage coupable,
Viendrait le déposer dans l'urne vénérable
Où fume encor le sang que Dieu versa pour lui?

Taisez-vous, taisez-vous! le conclave balance.
Tout est muet dans Rome, au Vatican tout dort.
Cessez, pieux concerts; cloches, faites silence!
De profundis!... le pape est mort.

Du Christ transfiguré majestueux symbole,
Quel pontife nouveau, planant du haut des airs,
Doit, sous le lin sans tache et la triple auréole,
Couvrir de ses pardons et Rome et l'univers!
C'est celui dont les mains s'ouvraient à l'indigence,
Dont le cœur n'a connu ni haine ni vengeance;
Celui qui, chaque soir, au pied du Roi des cieux
Apportait pour offrande un jour irréprochable;
Le plus pur, le plus digne, enfin le plus semblable
Au Rédempteur divin, qu'il doit rendre à nos yeux.

Taisez-vous, taisez-vous! le conclave balance.
Tout est muet dans Rome; au Vatican tout dort.
Cessez, pieux concerts; cloches, faites silence!
De profundis!... le pape est mort.

Mais, quoi! n'ont-ils jamais choisi que le plus digne?
Consultons, sous ces nefs, ces monuments de deuil:
Près des pontifes saints, dont la cendre s'indigne,
L'indolence et l'envie ont aussi leur cercueil.
A l'inceste, en pleurant, ce marbre rend hommage;
L'orgueil ultramontain dort sous cette humble image:
Là, le prêtre vendu qui bénit pour de l'or;
Plus loin, l'ami perfide ou l'ennemi barbare...
Les sept péchés mortels ont porté la tiare:
Lequel choisira-t-on pour la porter encor?

Taisez-vous, taisez-vous! le conclave balance.
Tout est muet dans Rome; au Vatican tout dort.
Cessez, pieux concerts; cloches, faites silence!
De profundis!... le pape est mort.

L'intrigue au milieu d'eux par cent chemins se glisse:
Ce fruit cache un billet dans son sein parfumé;
D'un message interdit l'Évangile est complice;
Dans cette croix d'ébène un autre est renfermé.
En se quittant le soir, sous ce portique sombre
On passe, on fait un signe, on se parle dans l'ombre:
«La France est pour Farnèse.-Oui, mais Vienne?-Plus bas...
—Vienne est pour Doria.—Rome a ses droits, sans doute;
Rome est pour Corsini...» Mais Dieu, qui vous écoute,
Il est pour la vertu, dont vous ne parlez pas!

Taisez-vous, taisez-vous! le conclave balance
Tout est muet dans Rome; au Vatican tout dort.
Cessez, pieux concerts; cloches, faites silence!
De profundis!... le pape est mort.

Il ne faut qu'un suffrage au cardinal Colonne:
Dans l'urne, où la main plonge, il en reste un dernier;
Ce nom, qui doit donner ou ravir la couronne,
Sous le sceau du conclave est encor prisonnier.
La cire s'est brisée; on va lire: l'attente
Soulève sur leur sein la pourpre haletante.
Est-ce lui?... vain espoir! ils ne l'ont pas voulu;
Et des billets sacrés, que la flamme dévore,
La fumée, en fuyant, vient révéler encore
Qu'après quarante jours aucun d'eux n'est élu.

Taisez-vous, taisez-vous! le conclave balance.
Tout est muet dans Rome; au Vatican tout dort.
Cessez, pieux concerts; cloches, faites silence!
De profundis!.. le pape est mort.

Mais sous la mitre d'or vient un spectre livide,
Dont un lambeau de pourpre atteste aussi les droits.
Il approche, il se signe, il prend la place vide.
Quel est-il? c'est la Mort qui vient donner sa voix.
Sur un d'eux, tour à tour, en inclinant la tête,
Elle attache un œil fixe, et les compte, et s'arrête.
Alors son doigt hideux s'allonge vers celui
Qui, palpitant d'espoir, au poids des ans succombe.
La Mort le touche au front, et leur dit : « Dans la tombe,
Le premier de vous tous qui descendra, c'est lui ! »

Sonnez, cloches, sonnez sur la sainte coupole!
Que le choix des prélats soit par vous proclamé:
Sonnez au Panthéon! sonnez au Capitole!
Te Deum!... le pape est nommé.



LE PRÊTRE

POEME.

CHANT PREMIER

L'ENFANT DE CHŒUR.

Rome.

Quel saint amour de Dieu l'embrase!
Frère, en passant, ne dites rien;
De l'enfant de chœur Adrien,
Frère, ne troublez pas l'extase!
Sous ces nefs, toujours le dernier,
A sa muette rêverie
Il s'abandonne tout entier,
Sans penser que la confrérie
Le trouve plus beau quand il prie,
Et rentre pour le voir prier.

Au cœur du jeune cénobite
L'orgueil n'est pas encore éclos;
Ses yeux ne passent point l'enclos
Du tombeau sacré qu'il habite.
Ici des plaisirs incertains,
Des fausses gloires de la terre
Viennent mourir les bruits lointains,
Et nul souffle mondain n'altère
Ce lis qui fleurit solitaire
Dans le cloître des Célestins.

Du siècle et de ses pompes vaines
Jamais l'appât ne l'a tenté;
Est-il une autre volupté
Que de murmurer des neuvaines,
D'entonner *laudes* au réveil,
D'aller d'une huile parfumée
Remplir la lampe de vermeil,
Qui brille toujours allumée
Sous la madone bien-aimée
Dont il rêve dans son sommeil?

D'un soin pieux sa main apprête
Les vases brillants de rubis,
L'étole dont le blanc tabis
N'est déployé qu'aux jours de fête.
Il va disputer aux essaims
L'œillet, les jasmins et la rose,
Pour embaumer de ses larcins
Le lin sans tache qu'il dispose
Sous le tabernacle où repose
La majesté du Saint des saints.

Comment peindre pendant l'office
Son innocente gravité,
Quand le vin par lui présenté
Vient rougir l'or pur du calice?
Et quand Dieu descend sur l'autel
Au bruit de la cloche argentine,
Quel recueillement solennel!
Les mains jointes sur sa poitrine,
C'est l'enfant Jésus qui s'incline;
C'est un ange de Raphaël.

Du tribunal de pénitence
Si la grille s'ouvre pour lui,
On dirait que la foudre a lui,
Tant il redoute sa sentence!
Il y confesse à demi-voix
Qu'au sermon du prieur Césaire
Il se fût endormi deux fois,
N'était le bruit de son rosaire,
Que, par pitié pour sa misère,
Dieu fit glisser entre ses doigts.

La rougeur couvre encor sa joue:
Quel crime va-t-il confesser?
Il a... mais par où commencer?
Doux Jésus, faut-il qu'il l'avoue!...
Il a, sous l'or et le satin
D'une chasuble étincelante,
Scandalisé le sacristain,
En imitant la marche lente,
L'air contrit et la voix dolente
Du révérend frère Augustin.

Souffre-t-il de quelqu'autre peine,
C'est lorsqu'il voit sur le vélin
Les tortures de saint Paulin,
Le repentir de Madeleine.
Son front retombe sans couleurs;
Et quelle grâce enchanteresse
Dans ses longs cils mouillés de pleurs,
Dans ses yeux bleus que de tristesse,
Quand son cœur se fond de tendresse
Pour la Vierge des Sept-Douleurs!

Parfois quelques bons solitaires,
Chauffant leur vieillesse au soleil,
Inclinent sur son teint vermeil
Leurs barbes presque séculaires;
Et l'on voit son rire enfantin
Dérider la grave assemblée,
Comme le retour du matin
Égaie une sombre vallée
Où luit sur la blanche gelée
Un rayon de la Saint-Martin.

Il dit au frère abbé, qu'il aime:
« Priez pour ce peuple ingénu
Qui, dans les limbes retenu,
N'a pas reçu l'eau du baptême.
Ils sont tristes dans leur bonheur
Comme l'hirondelle exilée;
Priez, mon père, avec ferveur;
Et leur foule, au ciel rappelée,
En riant prendra sa volée
Pour s'abattre aux pieds du Seigneur.

S'il désire, une fois l'année,
Sortir de ce paisible lieu,
C'est le jour où la Fête-Dieu
Revient de roses couronnée;
Où son bras, qu'il penche humblement,
Vers la victime triomphante
Élève l'encensoir fumant,
Et des fleurs que la terre enfante
Fait voler la pluie odorante
Sur la croix du saint sacrement.

Ainsi coule dans la retraite
Sa douce vie, et, chaque soir,
Son ange gardien vient s'asseoir
Sous les rideaux de sa couchette.
Il entend l'hymne matinal
Des chérubins, qui sont ses frères,
Au chœur lui donner le signal,
Et croit sentir dans ses prières
Le vent de leurs robes légères
Passer sur son front virginal.

Chérubins, venez en silence,
Venez baiser ses blonds cheveux.
Au Seigneur reportez les vœux
De ce cœur qui vers lui s'élance,
Pur comme l'air délicieux
Où l'essaim des anges fidèles
Balance son vol gracieux,
Comme les sources éternelles
De l'onde où vous baignez vos ailes
Dans la Jérusalem des cieux.

CHANT DEUXIÈME

LE JEUNE PRÊTRE.

Si frais que soit l'abri qui cache leurs trésors,
Le soleil est fatal aux lis de la vallée,
Et sèche promptement leur coupe immaculée
Que l'eau pure du ciel remplissait jusqu'aux bords.
Belle, la fleur n'a plus la beauté reposée,
Le charme virginal qu'elle eut sous la rosée;
Elle brûle, elle souffre, et pourtant on dirait,
Ému par l'abandon de sa tête abattue,
Qu'elle trouve en souffrant un douloureux attrait
A se laisser mourir de l'ardeur qui la tue.

Beaux rêves, paix du cœur, calme divin des sens,
Ainsi vous nous fuyez! ainsi nous est ravie
La candide fraîcheur du matin de la vie,
Quand s'allument les feux de nos désirs naissants.
Mais que ce trouble ardent qui charme et qui dévore
Est, dans sa volupté, plus dévorant encore,
Lorsque le chaste cœur, de sa fièvre agité,
Soulève en palpitant la bure qui l'oppresse,
Et, sans pouvoir le fuir, repousse épouvanté
Le bonheur interdit dont il rêve l'ivresse!

Où sont, frère Adrien, ces jours si doux pour toi,
Ces purs ravissements, ces extases de flamme,
Ces visions du ciel qui noyaient ta jeune âme
Dans des torrents d'amour, d'espérance et de foi?
L'oisiveté te pèse, et le travail t'accable;
Tu te sens des remords, et tu n'es pas coupable!
Tu te laisses surprendre à de vagues douleurs,
Et dans ton regard morne attaché sur la pierre,
Un sombre éclair parfois brille à travers les pleurs
Qui se sèchent de honte au bord de ta paupière.

Tu ne vois plus frémir l'aile du séraphin
Sur ces fleurs, comme toi, dans le cloître captives.
Ces fêtes, qui jadis passaient si fugitives,

Traînent leur pompe sainte en des longueurs sans fin.
Ces chants dont l'harmonie a charmé ton oreille,
Ils reviendront demain les mêmes que la veille,
Puis demain, puis sans cesse, et chaque instant nouveau
De chaque jour, que suit un jour plus monotone,
Goutte à goutte, pour toi, coulera comme l'eau
Qui tombe et tombe encor d'un pâle ciel d'automne.

Que te manque-t-il donc? Sur tes cheveux bouclés
Les ciseaux ont du prêtre arrondi l'auréole;
Pour le monde à ta voix l'Agneau divin s'immole;
Des portes du salut tes mains tiennent les clés.
Courons : c'est lui qui prêche à la Trinité sainte!
Et l'on court, et du temple on assiége l'enceinte,
Et, pour ces flots d'élus pressés dans le saint lieu,
Ta parole est du ciel la promesse vivante,
Ou l'écho foudroyant des colères de Dieu,
Qui fait passer sur eux un frisson d'épouvante.

Dans l'asile qui s'ouvre à nos remords secrets,
Il n'est Romain si fier ni si noble Romaine,
Que sous tes doigts sacrés le repentir n'amène,
Qui ne courbe à genoux son front sous tes arrêts;
Du Vatican, dit-on, l'auguste confidence
A déjà par deux fois consulté ta prudence.
Quel triomphe! pourquoi n'a-t-elle plus d'appas,
La coupe où, jeune encor, tu t'enivrais en songe?
Pourquoi? mais il médite et ne vous répond pas;
C'est dans l'éternité que muet il se plonge.

Non, non, ce temps n'est plus; non, c'est la liberté
Qu'il dévore en espoir, qu'avec l'air il aspire;
C'est l'air vaste, où se meut tout être qui respire,
Qu'il fend d'un vol de feu dans son immensité.
Plaisir et peine, espace, et chaleur et lumière,
Tout est à lui : sa proie est la nature entière.
Comme un phénix nouveau, qui, du trépas vainqueur,
S'élève en secouant la poudre de sa tombe,
Libre, il monte, il est libre!... il s'éveille, et son cœur
Du haut du firmament sous sa chaîne retombe.

Par sa chute meurtri, ce cœur est sans pitié:
Son âcre désespoir, sa chasteté jalouse,
Fait d'un bonheur permis un reproche à l'épouse,
D'un idolâtre excès accuse l'amitié.
Il sent qu'il est injuste : il rougit; il se blâme:
Mais à qui confesser les troubles de son âme?
Au plus inexorable il veut les dévoiler;
Il choisit le vieillard que le moins il redoute,
Et, prêtre, le seul tort qu'il venait révéler,
C'est le seul qu'il dérobe au prêtre qui l'écoute.

Sacrilége, il s'effraie : « A Dieu seul j'appartiens;
Arrière, tentateur! se dit-il à voix basse;
Va-t'en, femme, va-t'en; ton faux respect me lasse;
Va-t'en, mes yeux baissés ne cherchent pas les tiens.
Pourquoi, dans la ferveur d'une humilité feinte,
De mes pieds sur le marbre avoir baisé l'empreinte?
Et ce marbre, où depuis je n'ose m'arrêter,
D'où vient que pour le fuir vainement je recule,
Que défaillant j'y tombe, et le sens palpiter
Sous mes genoux tremblants qu'il attire et qu'il brûle.

« Femme, que t'ai-je fait, et que veut ton orgueil?
D'un serviteur de Dieu troubler la paix profonde?
Ces fragiles attraits, où tant d'orgueil se fonde,
Tu crois les relever par tes voiles de deuil.
Tes yeux sont plus ardents sous ces noires dentelles,
Tes mains, et tu le sais, tes blanches mains plus belles.
Je les brave, démon!... Non, tout est pur en toi;
La foudre sur ton front n'a pas laissé de trace:
Le ciel est dans tes yeux; détourne-les de moi;
Grâce, ange de beauté, je te demande grâce! »

Au fond de sa cellule il fuit ce front, ces yeux,
Ces lèvres de corail qui troublent sa prière;
Il veut s'y consumer de sa ferveur première,
Revoir les chérubins quitter pour lui les cieux.
O bonheur! les voilà ces formes enfantines!
Ils viennent, mais privés de leurs ailes divines.
Ils n'ont rien de céleste; ils sont sa chair, son sang;
Ces enfants sont les siens; ils le nomment leur père,
Et le prêtre égaré crie en les repoussant:
« Je la retrouve en eux, c'est elle, c'est leur mère! »

Le long des cloîtres saints, comme un spectre, à minuit,
Toujours suivi par elle, il traîne ses tortures,
Va fouler l'herbe humide, entre les sépultures,
Offrir sa tête nue aux vents froids de la nuit.
Elle est là, toujours là, belle et demi-voilée:
Il laisse choir son corps au pied d'un mausolée;
Il s'y couche éperdu pour y finir ses maux,
Pour y figer son sang dont l'ardeur est un crime,
Pour y glacer son cœur, sa vie, et des tombeaux
La pierre qu'il réchauffe entre ses bras s'anime.

Au prêtre qui t'implore accorde ton appui,
Toi qui voulus, grand Dieu, que toute créature
Obéît, hors lui seul, au cri de sa nature!
Dieu, prends pitié du prêtre : étouffe l'homme en lui!
Tombe, fraîcheur de l'aube, et qu'à la voix divine
Tes pleurs vivifiants humectent sa poitrine;
Rends-lui cette candeur qu'au lis fané tu rends;
Ou plutôt de la grâce, ineffable rosée,
Descends, lave son âme, et viens sous tes torrents,
Viens éteindre les feux dont elle est embrasée!

CHANT TROISIÈME

LE VENDREDI SAINT.

C'est l'heure où la nature, à son Sauveur unie,
Et qui sembla du Christ partager l'agonie,
Dans un saisissement d'horreur et de respect
Suspendit ses lois à l'aspect
De cette douleur infinie;
Où, déchiré d'un coup, le rideau du saint lieu,
Que d'invisibles mains tirèrent,
Des combles au pavé s'ouvrit par le milieu,
Où du mont Golgotha les rocs, qui s'ébranlèrent,
Jusqu'en leurs fondements tremblèrent
Sous le dernier soupir d'un Dieu.

C'est l'heure où la lumière aux ténèbres fit place,
Où des formes sans nom traversèrent l'espace;
C'est l'heure où le soleil, du crime épouvanté,
Se roula dans l'obscurité
Un voile sanglant sur la face;
Où je ne sais quel froid glaça l'air et les vents
Quand les sépulcres se fendirent,
En laissant s'échapper de leurs débris mouvants
Le peuple enseveli qu'à ce monde ils rendirent,
Et dont les morts se confondirent
Avec le peuple des vivants.

Heure où se consomma le sacrifice immense!
Heure de dévoûment, de fureur, de clémence
Où d'un autre chaos l'univers fut tiré,
Comme un vieillard régénéré
Dont la jeunesse recommence!
L'homme-Dieu, sans se plaindre, à la mort se livra,
Et, laissant sur la croix immonde
Le corps inanimé dont il se sépara,
Après le long travail de cette mort féconde,
D'où sortit le salut du monde,
Penchant la tête, il expira.

Ce triomphe et ce deuil, Rome, tu les célèbres
En cachant tes autels sous des crêpes funèbres.
Ta chapelle Sixtine est un tombeau sacré,
Et les chants du *Miserere*
S'y prolongent dans les ténèbres.
Ces prophètes divins, ces damnés en lambeaux,
Tout ce vain peuple de fantômes,
Qu'une main de géant peignit en traits si beaux,
Semblent, mêlant leurs cris aux cris mourants des psaumes,
Pour le roi de tous les royaumes
Entonner l'hymne des tombeaux.

Le pape est descendu sous la sainte coupole;
Il y vient adorer la croix où Dieu s'immole,
Et dont la nuit qui tombe a, dans ses profondeurs,
Suspendu les mornes splendeurs,
Du salut douloureux symbole.
C'est là qu'après la mort, sur sa tombe incliné,
Chaque pontife est en prière;
Du pontife vivant le néant couronné,
Comme un marbre de plus, prend place dans Saint-Pierre,
Et devant la croix de lumière
Reste immobile et prosterné.

Adrien, qui succombe à son saint ministère,
Juge en son tribunal les fautes de la terre.
Incliné vers la grille, il la rouvre; ô terreur!
De ses sens, que trompe une erreur,
Est-ce le crime involontaire?
Non, c'est elle, à genoux, qui vient lui demander
La paix qu'en vain lui-même appelle.
L'œil humide, à parler n'osant se hasarder,
Elle a le front couvert d'une pâleur mortelle,
Et son juge, aussi pâle qu'elle,
L'écoute sans la regarder.

De sa raison qui fuit reprendra-t-il l'usage?
Une sueur glacée inonde son visage;
Tremblant, il ne voit plus; mais son cœur, il l'entend
Battre dans son sein haletant,
Comme pour s'ouvrir un passage.
Il flotte entre l'horreur, la joie et le courroux;
Penché sur des cheveux d'ébène,
Enivré, malgré lui, par le poison si doux
D'une haleine de feu mêlée à son haleine,
Il recule, et murmure à peine :
« O ma fille, confessez-vous! »

« Pitié, mon père!
C'est ma faute, ma faute! Ah! pardonne, ou de moi
Je désespère!
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« J'ai choisi l'heure où sans murmures
Le Christ a quitté ce séjour,
Pour que le sang de ses blessures
Se répandît sur les souillures
Que ma douleur expose au jour.
En vain je prie, en vain je pleure;
Je veux fuir et cherche à toute heure
L'objet de mon fatal amour.

« Sur le siècle quand sa voix tonne,
A l'effroi qui glace mon sang
Se mêle un charme qui m'étonne;
Et quand, plus tendre, il s'abandonne
Aux pieux transports qu'il ressent,
Ivre du plaisir de l'entendre,

Mon cœur vole pour se suspendre
A ses lèvres d'où Dieu descend.

« Pitié, mon père!
C'est ma faute, ma faute! Ah! pardonne, ou de moi
Je désespère!
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« Pour ma passion adultère
La suprême félicité
N'est pas, quand j'aurai fui la terre,
Dans sa beauté que rien n'altère
L'aspect de la divinité;
C'est le sien, c'est son œil de flamme
Dans mes yeux répandant son âme
Pendant toute l'éternité.

« Mais entre nous s'ouvre un abîme :
En ce monde, son saint devoir,
Plus tard, les maux dus à mon crime
Le séparent de sa victime;
Maux sans fin, et mon désespoir
N'est pas d'en souffrir la torture,
Sans fin, sans repos, sans mesure,
Mais de la souffrir sans le voir.

« Pitié, mon père!
C'est ma faute, ma faute! Ah! pardonne, ou de moi
Je désespère!
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« Juge à quel excès je l'adore :
Sa robe un jour vint effleurer
Ce voile qui me couvre encore;
Depuis, je sens qu'il me dévore,
Et je ne peux m'en séparer;
Sous ce doux et cruel cilice
Je meurs, et c'est avec délice
Que je m'en laisse dévorer.

« De quel crime, ô ciel, suis-je avide?
Et, dans ma honte, où me cacher?
Quand je vois cette coupe vide
Du vin céleste encore humide,
Dont son souffle vient d'approcher,
Dût mon corps mortel se dissoudre
En tombant frappé par la foudre,
Mes lèvres la voudraient toucher.

« Pitié, mon père!
C'est ma faute, ma faute! Ah! pardonne, ou de moi
Je désespère!
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi

« De ce cœur foule aux pieds la cendre,
Que brûle un exécrable feu;
Mais suspends encor pour m'entendre
Le juste arrêt que tu vas rendre;
Je n'ai pas tout dit, et mon vœu,
C'est que mon âme criminelle
Cède à ton souffle qui l'appelle
Et s'exhale avec cet aveu :

« Il a ta voix, celui que j'aime;
Il a ta ferveur en priant;
S'il sourit, sa grâce est la même;
Dans les yeux de celui que j'aime
Brille ton regard foudroyant;
En lui c'est toi que je redoute;
C'est toi qu'en l'écoutant j'écoute,
Toi que je vois en le voyant.

« Frappe, mon père!
J'aime... prête à parler, Dieu m'arrête, et de moi
Je désespère!
J'aime, et celui que j'aime, ô mon père... c'est toi! »

Quel silence! il ressemble au calme de l'orage,
Quand la foudre en éclats va sortir du nuage.
D'un muet tremblement l'homme de Dieu frémit;
La pénitente qui gémit
Dans ses mains cache son visage.
Comme un condamné meurt sous le coup qui descend,
Avant d'être atteint par le glaive,
Elle meurt de l'arrêt que sa terreur pressent;
Son châtiment enfin du ciel tombe, et l'achève :
Adrien pousse un cri, se lève,
Et s'enfuit en la maudissant.

CHANT QUATRIÈME

LA VEILLÉE.

« Qui frappe, et quelle voix m'appelle?
— Ouvrez : vous n'avez qu'un instant;
C'est l'huile sainte qu'elle attend;
Frère Adrien, courez près d'elle:
Bénissez-la! — Qui donc? — Celle qu'à vos genoux
Un repentir fervent a naguère amenée,
Et qu'en pleurs sur le marbre on trouva prosternée,
Quand dans la nef déserte il ne restait que nous.
Voulez-vous refuser au vœu d'une mourante
Le Dieu que sur sa bouche attend son âme errante?
Frère, le voulez-vous? »

Son front l'aurait trahi peut-être;
La bure en couvre la pâleur :
Quand il doit cacher sa douleur,
Quel prêtre oublîrait qu'il est prêtre?
Il part, mais sur ce lit la doit-il retrouver?
Que de lui pardonner pieusement avide,
Il se reproche alors sa sentence homicide!
Il entend dans son âme une voix s'élever
Pour le glacer d'effroi, le presser, et lui dire:
« Plus vite! elle se meurt; toi, qui l'as pu maudire,
« Pourras-tu la sauver? »

Oh! qu'à cette heure solennelle
Rome est sublime dans la nuit!
Qui ne l'a pas vue à minuit
N'a pas vu la ville éternelle.
Que de grandeur ce calme ajoute à sa beauté!
Dans quel recueillement jusqu'au jour on prolonge
L'inexprimable extase où son aspect vous plonge!
Tout est silence, à moins que l'airain agité
Pour lui parler du temps ne résonne dans l'ombre,
Ou que le vent des nuits ne détache un décombre
De son éternité.

Passe, éternité misérable!
Tes siècles sont-ils un instant
De celle qu'Adrien craint tant
Dans sa pitié pour la coupable?
La gloire en vain sur lui plane de toute part :
Que lui font ce Forum, ces temples, ces portiques,
L'indestructible orgueil de ces arceaux antiques?
Rome, pour ton fantôme il n'a point de regard.
A chaque battement de son cœur qui palpite,
« Plus vite! dit la voix; elle se meurt : plus vite!
Ou tu viendras trop tard. »

Il arrive, et sur la fenêtre
Son œil ardent s'est arrêté.
O lugubre immobilité!
C'est celle du sommeil peut-être.
A travers les rideaux que rougit de ses feux
Une lampe aux abois dont la clarté décline,
Pas une ombre qui passe, ou se lève, ou s'incline,
Comme en proie aux terreurs d'un espoir douloureux;
Ses yeux sont pour toujours fermés à la lumière,
Et, si c'est le sommeil qui presse leur paupière,
C'est le dernier pour eux.

A-t-il perdu toute espérance?
Non; mais l'angoisse de douter,
Il ne peut plus la supporter;
Sa main frappe; on ouvre, il s'élance;
Il franchit les degrés, et le bruit de ses pas
Est le seul que l'écho dans ce tombeau répète.
Le voilà sur le seuil, et la chambre est muette :
« Écoute, dit la voix; on y gémit tout bas :
C'en est fait, Adrien! elle expira maudite :
Ne t'ai-je pas crié que la mort allait vite,
Et ne t'attendrait pas? »

Il entre, et son espoir se glace :
Hier la vie était ici
Encor dans sa fleur, et voici
Que la froide mort la remplace.
Si grand que soit le crime, il est trop châtié;
Et sur qui! dans ses traits quelle douceur céleste!
Quoi! sa vie est éteinte et sa beauté lui reste!
Ah! le bras qui frappait laissa l'œuvre à moitié,
Tant il fut prompt sans doute à se retirer d'elle!
Tant l'ange des tombeaux, en la voyant si belle,
Fut ému de pitié!

« Qu'elle a souffert! dit à voix basse
La vieille assise à son chevet;
Les tourments dont Dieu l'éprouvait
Devant vous auraient trouvé grâce.
Ce voile si léger, qu'il lui semblait pesant!
Il l'écrasait, mon père; à s'y noyer de larmes
Julia, qu'il brûlait, pourtant trouvait des charmes.
J'en voulus délivrer son front agonisant;
Mais à le retenir sa main s'est obstinée,
Et, morte dans l'effort, la pauvre infortunée
Est morte en le baisant. »

« — Sortez; je veillerai près d'elle. »
Il dit; on s'éloigne; il est seul,
Entre sa couche et le linceul
Sur un siége étendu pour elle.
Triomphe! le linceul va couvrir, Adrien,
Son front charmant, ses mains dont la dernière étreinte
Pressa ce voile humide où leur trace est empreinte,
Ses yeux dont le regard osa chercher le tien,
Ses lèvres qui t'ont dit... Mais Dieu prit ta défense :
Ses lèvres ni ses yeux d'un amour qui t'offense
Ne te diront plus rien.

Quoi, plus rien! sa force succombe,
Et, dans sa douleur abîmé,
Devant ce corps inanimé
Sur ses genoux Adrien tombe.
Vaincu, le prêtre pleure; il ose enfin pleurer.
Vainement ses deux mains où sa tête s'incline
Étouffent les sanglots qui brisent sa poitrine;
Son secret s'en échappe, et pour le déclarer
A ce muet témoin qui ne peut plus l'entendre,
Son cœur, las d'étouffer un sentiment si tendre,
Vient de se déchirer.

« Paix à ton âme! après la vie,
Adieu! douce victime, adieu!
Va chercher sur le sein de Dieu
Cette paix que je t'ai ravie.
Adieu! va dans le ciel refleurir loin de moi,
Rose du ciel tombée et qu'un jour a flétrie.
C'est ma faute, ma faute! à mon tour je le crie
Du plus profond d'un cœur qui parjura sa foi;
La faute qu'à tes pleurs je n'ai point pardonnée,
C'est la mienne; et j'étais, quand je t'ai condamnée,
Plus coupable que toi.

« Dieu, dans tout un peuple fidèle
Je ne voyais qu'elle à genoux;
Je devais ta parole à tous,
Et je ne parlais que pour elle.

Son sacrilége amour dut s'allumer au mien ;
Mes regards, mes accents dans un réseau de flamme
Malgré sa résistance enveloppaient son âme ;
Et, quand je l'enlaçais de ce brûlant lien,
Je te criais : Pitié! du fond de ma poussière,
Et, croyant prononcer ton nom dans ma prière,
Je murmurais le sien.

« O jour qui décida ma perte!
O transports sitôt expiés,
Quand son aveu vint à mes pieds
Mourir dans sa bouche entr'ouverte!
O joie! ô désespoir! ô douloureux combats!
Je sentais ma raison de terreur se confondre,
Et mon cœur de délice en frissonnant se fondre.
Eh bien! à l'en punir je trouvai des appas;
Moi, qui me le reproche, et pleure, et m'en indigne,
De pardon, devant toi, je me jugeais indigne,
Et n'en accordai pas.

« C'est ma faute! ô mon Dieu, fais grâce
A l'âme qui monte vers toi;
Punis ma faute, et que sur moi
Tombe l'arrêt qui la menace.
De ta miséricorde ouvre-lui le trésor;
Prends, pour la racheter, mes veilles, mes tortures,
Prends mes pleurs, prends le sang qui sort de mes blessures,
Prends ce cœur qui voudrait s'unir à son essor;
Mes jours, mon avenir, mon éternité même;
Prends tout : vivante, ô Dieu, je l'aimais, et je l'aime!
Morte, je l'aime encor! »

« — Tu m'aimais!... » quel pouvoir magique
Ranime la voix qu'il entend?
Sa victime ressuscitant
Secoue un sommeil léthargique.
L'étonnement de vivre ajoute à ses attraits;
Sa voix manque à l'excès du bonheur qui l'oppresse;
Mais sous ses noirs cheveux son front qui se redresse,
Mais ce faible incarnat revenu sur ses traits,
Ces yeux ouverts, ces yeux où la joie étincelle,
Mais tout, mais son sourire et ses pleurs, tout en elle
Dit encor : « Tu m'aimais!... »

Qu'elle est belle, et qu'ils ont de charmes
Ses traits émus d'un doux transport,
Où luttent la vie et la mort
Comme le sourire et les larmes!
Fatale vision! rêve délicieux!
Ces bras tendus vers lui, ce voile qui palpite,
Ces humides regards où sa perte est écrite,
C'est l'enfer promettant la volupté des cieux.
Fuis, malheureux; ah! fuis ce spectacle funeste!
Il veut fuir; il s'élance, il se retourne et reste...
Anges, fermez les yeux!

CHANT CINQUIÈME

LE DERNIER JOUR DU CARNAVAL.

Vingt ans se sont passés : jusqu'au ciel Rome envoie
De tout un peuple ému les confuses rumeurs,
Regardez ce concours! Écoutez ces clameurs!
Jamais soleil plus beau n'éclaira plus de joie.
Un jeune homme, lui seul, morne au milieu du bruit,
Sous le soleil frissonne et regrette la nuit.
Entraîné par le flux de la mer qui le presse,
Il l'entend, sans la voir, rouler ses flots épais
Du forum Flaminie au temple de la Paix,
Et reste indifférent à la publique ivresse.

Sur toi, Rome, un grand jour a lui!
As-tu pris Sagonte ou Numance?
Quel grand homme traîne après lui
De tes enfants la foule immense?
Après quarante ans de vertus,
Est-ce le vieux Cincinnatus
Qu'aux dieux le triomphe assimile?
Vas-tu recevoir l'Africain,
Ou du chêne républicain
Ceindre le front de Paul-Émile?

O cité veuve de tes droits,
Est-ce un des successeurs d'Octave
Qui de la dépouille des rois
Vient couronner la reine esclave?
Aux jeux cours-tu de toute part
Pour applaudir un léopard
Que le sang chrétien désaltère?
Vas-tu placer au rang des dieux
Quelque monstre humain dont les cieux
Ont enfin délivré la terre?

Infidèle à ton Panthéon,
Du Christ épouse catholique,
Rome, est-ce Jule, est-ce Léon,
Qui t'attend dans la basilique?
Non, ceinte du rameau pascal,
Sous son pardon pontifical
Ce n'est pas Jules qui t'appelle;
Non; ton héros, ton dictateur,
Ton pontife triomphateur,
Ton seul dieu, c'est Polichinelle!

Polichinelle en souverain
Rend ses décrets au Capitole;
Rome a pour sceptre un tambourin;
Rome, la sainte Rome, est folle.
Tous les âges et tous les rangs,
Sous leurs mille habits différents,
En char, à pied, masqués, sans masque,
Au vol se hâtent de saisir
L'égalité qui du plaisir
Vient signaler la mort fantasque.

Plus d'opprimés, plus d'oppresseurs!
Plus de distances mensongères!
Toutes les royautés sont sœurs,
Comme tous les cultes sont frères.
Une hérétique en char doré
Ose toucher le gant sacré
D'un cardinal à sa fenêtre;
L'ambassadeur d'un roi récent
Veut bien saluer en passant
Le roi déchu qui fut son maître.

Ne cite pas, bruyant Paris,
Ton froid carnaval au front blême,
Qui, frissonnant sous un ciel gris,
N'est qu'un frère aîné du carême.
Il s'enveloppe jusqu'au cou
Dans les fourrures de Moscou;
La fange a souillé son cortége;
Colombine tremble, et je vois
Pantalon souffler dans ses doigts
Près d'Arlequin couvert de neige.

Adieu ton mardi si vanté,
Venise, adieu ses saturnales,
Ses mystères, sa volupté
Et ses mascarades navales!
C'est à peine si tu souris,
Quand il renaît sur les débris
De ta puissance foudroyée:
Ton carnaval et ses grelots
Se sont engloutis dans les flots
Où ta liberté s'est noyée.

Mais du Rialto l'âge d'or
Luit sur la cité d'Égérie,
Exil heureux, patrie encor
Pour ceux qui n'ont plus de patrie,
Salon de fête, qu'un ciel pur
Couvre de ce plafond d'azur
Qui rayonne sur Parthénope,
Grand bal ouvert aux promeneurs,
Dont un peuple fait les honneurs
A tous les peuples de l'Europe.

Il faut ta joie au carnaval,
Rome, il faut ta magnificence;
Il faut ton soleil sans rival
Et ta liberté sans licence;
Il faut tous tes rangs confondus,
Tes rois dans la foule perdus,
Ton égalité fraternelle;
Il faut le contraste charmant
De ton délire d'un moment
Avec ta tristesse éternelle.

Courez, marquise en domino;
Prélats, cachez-vous sous le masque;
Dans les airs, filles d'Albano,
Agitez vos tambours de basque!
Du plaisir gais dilettanti,
A la grêle des confetti,
Que la grêle en sifflant réponde;
Vive le jour sans lendemain!
Vive le carnaval romain!
C'est le seul carnaval du monde.

Pourtant, sous le balcon du palais Rospoli,
Ce jeune homme, en lambeaux, médite, enseveli
Dans quelque noir projet ou quelque horrible rêve.
Tantôt avec fierté sur la foule il relève
Son front, qu'avant le temps la débauche a pâli;
Tantôt, pour se cacher, ramenant sur sa bouche
Les plis du vieux manteau qu'il froisse dans ses mains,
Il insulte en riant de son dédain farouche
Au spectacle nouveau qui ravit les Romains.

Contenez encore
L'ardeur qui dévore
Ces chevaux rétifs!
La barrière à peine
Peut fermer l'arène
A leurs bonds captifs.

L'aigrette éclatante
Que dans leur attente
Ils livrent aux vents
Voltige, et sans cesse
S'élève ou s'abaisse
Sur leurs fronts mouvants.

Leur regard s'allume;
Leur poitrail qui fume
Se cabre dans l'air.
Leurs pieds qui s'abattent
Du pavé qu'ils battent
Font jaillir l'éclair.

Vainement leur guide,
D'un bras intrépide,
Veut les enchaîner:
Tombant dans la lutte,
Il fait par sa chute
Rire et frissonner.

Soudain l'airain tonne;
La trompette sonne;
Rome pousse un cri;
C'est l'éclair qui passe;
Dévorez l'espace,
Fougueux barberi!

En vrai fils du Tibre,
Chacun d'eux est libre,

Et, sans cavalier,
Ces rivaux de gloire
Ont de leur victoire
L'honneur tout entier.

Leurs muscles se tendent;
Des métaux qui pendent
Aux crins ondoyants
Le bruit les étonne,
La pointe aiguillonne
Leurs jarrets fuyants.

Heurté dans la lice,
L'un chancelle et glisse;
L'autre en furibond
Par-dessus l'athlète
Qu'à ses pieds il jette
A passé d'un bond.

Le vaincu se roule
Aux cris de la foule,
Et, demi-boiteux,
Poursuit sa carrière
Blanc d'une poussière
Dont il est honteux.

Autre catastrophe!
Mais, en philosophe,
Ce prudent jouteur
S'assied sur la route,
Et veut de la joute
Rester spectateur.

Un pari s'engage,
Et lord Falkland gage
Contre un vieux manoir
Sa villa d'Albane,
Avec lord Atlane,
Pour le coureur noir.

Près d'eux la duchesse,
Dont le front se dresse,
Pâlit, et ce cœur,
Qu'à sa suite emporte
L'ardente cohorte,
Est tout au vainqueur.

Son mouchoir s'agite;
Sa main blanche excite
L'alezan doré;
Elle tremble, et même
Au peintre qu'elle aime
Il est préféré.

Le peuple au passage
Leur jette l'outrage,
Ou par ses bravos
Les exalte et nomme
Des vieux noms de Rome
Ces nobles rivaux:

« Un effort, Clélie!
« Brutus, l'Italie
« Suit tes pas des yeux!... »
Mais Brutus se lasse;
Et César, qui passe,
A pour lui les dieux.

Au but César touche;
Et de bouche en bouche
Il est répété,
Ce nom, qui, du reste,
Fut toujours funeste
A l'égalité.

Viens, juge suprême,
Décorer toi-même
Ce front sans rival;
Sénateur unique
De la république,
Couronne un cheval!

Monte au Capitole,
Triomphante idole!
A lui, citoyens,
Cette palme verte
Autrefois offerte
A vos Fabiens!

Mais la foule à grand bruit comme un torrent s'écoule,
Et ce jeune Romain, que seul elle a laissé,
Semble ignorer encor que le bruit ait cessé.
Il regarde avec rage; entre ses doigts il roule
Un écrit que bientôt il cache dans son sein.
Lui, si pâle, d'où vient qu'il pâlit d'épouvante,
Comme s'il eût touché le fer d'un assassin?
Des plis de son manteau sa main sort frémissante.
Il demeure pourtant; un immense concours
Revient, au jour tombant, se heurter sur le cours.
D'un premier moccolo la cire est allumée;
Un second brille, un autre et cent autres encor;
La folie à leur vue a repris son essor:
Un cri part, et du soir la fête est proclamée.

Guerre au moccolo!
Courez, sautez pour l'atteindre
D'en haut, d'en bas, pour l'éteindre,
Lancez l'air et l'eau.
A mort, dès qu'il étincelle!
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo!

La nuit sur Rome a déployé ses voiles;
Le jour en sort: mille errantes clartés,
Courant, roulant, volant de tous côtés,
Peuplent le cours de terrestres étoiles.
Marais lombards où, dans les eaux nageant,
Le riz balance une moisson d'argent,
Tel, sur vos bords par nos exploits célèbres,
Vole et se joue et luit l'insecte ailé,
Quand ses essaims dont l'air est étoilé,
Quand ses amours embrasent les ténèbres.

Guerre au moccolo!

Sur lui, dès qu'il étincelle,
Lancez l'air et l'eau.
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo!

L'astre modeste à pied s'enfuit en vain;
Du haut d'un char cette fière pléiade
En vain domine et croit tromper la main
Des assaillants qui tentent l'escalade.
Au bruit croissant du rire et des grelots
Voyez mourir ces feux à peine éclos!
Dernier avis d'une sagesse austère,
Que pour adieu nous laisse la gaîté :
Ainsi grandeur, gloire, talents, beauté,
Tout ce qui brille ainsi meurt sur la terre.

Guerre au moccolo!
Sur lui, dès qu'il étincelle,
Lancez l'air et l'eau.
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo!

Des combattants le fol honneur s'irrite;
Le cours rayonne; il éblouit les yeux :
Mêlée ardente, embrasement joyeux
Qui de sa cendre en riant ressuscite!
Le carnaval, ivre de volupté,
Y tombe enfin dans des flots de clarté,
Et ces transports, ces cris, cette fumée,
Ces mille feux se croisant dans les airs,
Sont du mardi qui meurt brillant d'éclairs,
Sont du plaisir l'agonie enflammée.

Descends au tombeau,
Brillant mardi, l'airain sonne;
Éteins au signal qu'il donne
Ton dernier flambeau!
Plus de cris, plus d'étincelles!
Paix et nuit universelles!
Rome est un tombeau

Le jeune homme s'éloigne, et, si l'on pouvait lire
Sur ces beaux traits voilés des ténèbres du soir,
On verrait qu'il poursuit d'un regret sans espoir
Ces plaisirs dont lui seul dédaigna le délire.
A travers les détours de la vaste cité,
Toujours morne, il arrive au pied d'un monastère,
Et semble, en s'arrêtant près du seuil solitaire,
S'indigner de la honte où descend sa fierté.
Le marteau sous sa main a retenti dans l'ombre;
La porte s'ouvre; il jette une lettre au gardien,
Et, sans courber le front, l'œil irrité, l'air sombre,
Se retire en disant : « Pour le frère Adrien! »

CHANT SIXIÈME

LA LETTRE.

« Encor moi! mais lisez, c'est ma lettre dernière.
Du cri de votre sang je vous fatigue en vain,
Et je n'en puis troubler votre calme divin :
L'homme de Dieu qui prie est sourd à ma prière.
De peur qu'un tel secret ne vienne à transpirer,
Cachez-vous pour la lire et pour la déchirer;
Brûlez-la, cette lettre, à quelque lampe sainte,
Comme un écrit profane, aux regards interdit;
Mais si vous la brûlez sans répondre à ma plainte,
O mon père, soyez maudit!

« Oui, mon père! ce mot vous fait rougir de honte.
Ce fils dont le silence endormait vos remords,
Vous l'avez cru couché dans la poudre des morts :
Pour réclamer ses droits du sépulcre il remonte.
Pâle, il a dit : Je souffre. Il a soif, il a faim;
Mais d'implorer du marbre on se lasse à la fin.
Puisque de vous toucher votre fils désespère,
En vous disant encor ce qu'il vous a tant dit;
Puisque vous restez moine et n'osez être père :
O mon père, soyez maudit!

« Au temps où vous m'aimiez, enfant, sans les com- [prendre
Que de fois de ce front j'écartai les chagrins,
Quand mes doigts innocents se jouaient dans les grains
Du rosaire sacré que vous me laissiez prendre!
« Le profane! » disait ma mère doucement;
Et de veiller sur moi vous faisiez le serment.
O vous qui chaque jour, en baisant ce rosaire,
Parjurez le serment qu'alors il entendit,
Et du pied, loin de vous, repoussez ma misère,
O mon père, soyez maudit!

« Quelle était envers vous la faute involontaire
De celle qu'a puni votre dur abandon?
Elle a, dans un transport bien digne de pardon,
Révélé le secret qu'elle devait me taire.
Vos pieds, depuis ce jour, n'ont plus passé le seuil
Que je devais franchir en suivant son cercueil.
L'amour dans votre sein brûlait encor peut-être;
De son souffle glacé la peur le refroidit;
Vous fûtes criminel pour ne le point paraître :
O mon père, soyez maudit!

« La première à l'église, hélas ! et la dernière,
Elle espéra longtemps fléchir votre courroux,
Là, dans l'ombre tous deux, nous restions à genoux,
Et tous deux nous pleurions; c'était notre prière.
Un seul mot, une lettre eût ranimé ces jours
Que vous aviez au deuil condamnés pour toujours.
Mais non; l'humble victime était par vous proscrite:
Ce mot, jamais, jamais vos lèvres ne l'ont dit :
Cette lettre, jamais vous ne l'avez écrite :
O mon père, soyez maudit!

« Par votre robe, un soir, en baisant vos sandales,
De mes petites mains j'osai vous arrêter;
Je ne sais quel effroi sembla vous transporter;
Mais, repoussé par vous, je tombai sur les dalles.
Ce coup tua ma mère, et plus tard j'étais là,
Lorsqu'à son lit de mort elle vous appela.
Votre cœur, cette fois, resta sourd à sa plainte;
C'est un autre que vous dont le bras s'étendit
Vers ce front qui de vous attendait l'huile sainte :
O mon père, soyez maudit!

« Un autre, en l'exhortant, soutint de sa prière
L'âme à qui votre voix refusa cet adieu;
Penché vers le cercueil, dans la maison de Dieu,
Un autre de ses mains y jeta la poussière.
Sur la tombe déserte où je portais des fleurs,
Jamais je ne trouvai la trace de vos pleurs.
Une rose effeuillée, un débris d'immortelle
A mon vœu le plus cher jamais ne répondit,
En me disant : Ton père y vint prier pour elle.
O mon père, soyez maudit!

« Je voyais, orphelin, naître et mourir l'année
Sans qu'aucun être aimé sourît à mon réveil,
Sans qu'une voix me dît au coucher du soleil :
Quel bien avez-vous fait, enfant, dans la journée?
Guidé par vous, par vous dans mon vol soutenu,
Qu'aurais-je été?... Sans vous que suis-je devenu?
Déchu, comme Satan, de ma splendeur première,
Moi, qu'avec les démons le vice confondit,
J'aurais été peut-être un ange de lumière.
O mon père, soyez maudit!

«—Qu'avez-vous fait des biens laissés par votre mère?
—Je les ai dévorés; j'en conviens; mais pourquoi?
Qui détourna mes mains d'en faire un fol emploi?
Qui m'apprit que le vice enfantait la misère?
C'était votre devoir; l'avez-vous rempli? Non.
Avais-je à respecter ou mon père ou mon nom?
Pour m'éloigner du mal je n'eus ni l'un ni l'autre;
Nul ne me le montra; rien ne m'en défendit.
Vous m'en faites un crime, et ce crime est le vôtre:
O mon père, soyez maudit!

« Je veux de l'or; quêtez chez vos nobles Romaines!
Vous dites que le pauvre a des droits sur cet or;
Si j'ai plus de besoins, je suis plus pauvre encor,
Abandonné par vous aux passions humaines.
Celle qui dans mes bras mourut en vous aimant,
De ne vous pas trahir m'imposa le serment;
Je l'ai fait; vous savez que j'y serai fidèle,
Et dans son froid dédain votre cœur s'enhardit;
Il m'écrase à plaisir sous mon respect pour elle :
O mon père, soyez maudit!

« Mais je l'aurai, cet or, demain, cette nuit même.
Toi qu'en vain j'ai prié, toi qui ne m'entends pas,
Dieu sourd comme mon père, il n'était donc qu'un pas
De la débauche au meurtre, et du meurtre au blasphè-
A minuit, d'Albano les abords sont déserts, [me.
Et les cris d'un mourant s'y perdront dans les airs;
Mon stylet, je le tiens; cette nuit sera sombre;
D'Ascagne le tombeau peut cacher un bandit;
Là j'attendrai qu'on passe, en murmurant dans l'ombre:
O mon père, soyez maudit!

« D'où vient que je frissonne, et quel effroi m'arrête?
C'est à vous de trembler : le meurtrier, c'est vous.
Quand l'airain cette nuit frappera douze coups,
Vous sentirez d'horreur se dresser votre tête.
Minuit fera sur vous passer tous mes frissons :
Vous verrez devant moi s'écarter les buissons;
Vous me verrez courir de ma retraite obscure
Comme un tigre caché qui vers le sang bondit;
Vous entendrez ce cri sortir de la blessure :
O mon père, soyez maudit!

« Si ma tête ici-bas doit rester impunie,
Vous n'en aurez pas moins le remords du forfait;
Si je meurs pour le mal que vous-même aurez fait,
De mon supplice encor vous aurez l'agonie.
Dans ces murs où, vivant, je n'ai pu pénétrer,
Mort, de mon souvenir je veux vous torturer,
Agiter devant vous ce fer encore humide,
Tacher vos vêtements du sang qu'il répandit,
Et tracer sur l'autel, de sa pointe homicide :
O mon père, soyez maudit!

« Je veux que de vos yeux la rebelle paupière
Se rouvre malgré vous, quand du pas lourd des morts
Vous m'entendrez venir dans vos noirs corridors;
Je veux vous apparaître à votre heure dernière;
Je veux que sous vos mains le divin crucifix
Prenne en vous menaçant les traits de votre fils,
Et que dans une angoisse impossible à décrire,
Sur les portes du ciel, à votre âme interdit,
Vous lisiez en mourant ce que je vais écrire :
O mon père, soyez maudit! »

CHANT SEPTIÈME

LE CRIME.

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« Marchons et prions; si je prie,
Dieu peut-être m'assistera.
Marchons; le meurtre veille; il attend; il me crie:
« Je porterai le coup quand minuit sonnera. »
Mais, déjà chancelant, je me soutiens à peine:
Arrêtons-nous!... Le temps ne reprend pas haleine;
Il court, lui; marchons donc sous le poids de cet or;
Marchons sans essuyer la sueur qui m'inonde;
Marchons, fût-ce aux bornes du monde;
Fût-ce à genoux, marchons encor!

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« Dans quel trouble tu me ramènes
Aux lieux où, si calme autrefois
Devant la majesté des campagnes romaines,
Je tombais à genoux en m'écriant: Je crois!
Comme, sans me lasser de leur sainte tristesse,
Dans ta divinité j'abîmais ma faiblesse!
Pur, j'y sentais, au feu de ton souffle éternel,
S'épanouir vers toi ma piété fervente,
Et, si j'y frémis d'épouvante,
C'est que j'y reviens criminel.

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« Oui, je fus inhumain pour elle;
Pour lui je fus dénaturé.
Ce cœur qui s'obstinait à leur rester fidèle,
En impuissants combats que je le déchirai!
Et pourquoi? J'ai voulu, dans mon orgueil impie,
Cacher aux yeux de tous la faute que j'expie;
Mais, en croyant le fuir, si tu ne nous soutiens,
Nous roulons dans l'abîme, aveugles que nous sommes!
On peut tromper les yeux des hommes;
Quel homme peut tromper les tiens?

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« De l'oubli voilà qu'il s'élance,
Ce souvenir que j'ai cru mort.
Il respire, il est homme, et de ma ressemblance
Terrible il me poursuit comme un vivant remord.
Il est mon sang; il a, pour me glacer de crainte,
Des traits accusateurs où ma honte est empreinte,
Des yeux dont le regard semble la proclamer,
Une voix pour crier: Je suis votre victime!
Un cœur pour méditer le crime,
Et des bras pour le consommer.

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« Où va s'égarer ma pensée?
Le chemin, mes pieds l'ont perdu.
Si je tardais pourtant, si l'heure était passée,
Si... Marchons au hasard! prions! Qu'ai-je entendu?
Les sanglots d'un mourant?... Non, rien. Mais je succombe.
Mon Dieu, tends-moi la main, ou sous mes maux je tombe
Rappelle-toi le Christ au Jardin des douleurs,
Quand il disait: Mon père, éloignez ce calice!
Et prends pitié de mon supplice:
Je ne suis qu'un homme, et je meurs.

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« Marchons!... Mais quelle forme blanche
Glisse à mes côtés sur les vents?
Est-ce toi, Julia? ton front vers moi se penche,
Sur moi de ton linceul flottent les plis mouvants.
Dans l'abîme où l'on souffre es-tu captive encore?
Ton haleine me glace et ton œil me dévore.
Pèlerinage affreux! mais je dois l'achever:
C'est la vie et la mort qu'un même acte rassemble;
Marchons donc, et prions ensemble:
C'est notre fils qu'il faut sauver!

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« Tu pleures, Julia, tu pleures,
Et tu me fuis en gémissant.
Que me voulais-tu donc? des funèbres demeures
Venais-tu m'apporter un message de sang?

Non; le vent seul murmure à travers la vallée;
J'approche, et tout est calme autour du mausolée;
A ce remords, mon Dieu, j'aurai donc échappé!
J'approche; un pas encore, et j'ai franchi l'espace;
Il est sauvé; je te rends grâce :
Mon Dieu, son bras n'a pas frappé!

« C'est ton esprit qui m'accompagne;
Ta force a daigné m'assister,
Et j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour. . . . . . »

CHANT HUITIÈME

LA PLACE DU PEUPLE.

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

Sur la place le peuple attend
Que le fer abatte une tête,
Et lui donne, en la lui jetant,
Moins une leçon qu'une fête.
Le pénitent, qui doit prier
Pour que l'âme du meurtrier
Monte vers le Dieu qui pardonne,
Passe, et, comme un fantôme errant,
Mêle au cliquetis monotone
De la quête qui tombe et sonne
Sa voix lugubre, en murmurant :

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Quoi! ma sœur, le fer dans le sein,
Ce bon prêtre, à l'heure suprême,
Voulut démentir l'assassin
Qui vint se dénoncer lui-même!
— Oui, ma sœur, oui, frère Adrien
Pour le sauver n'épargna rien.
Que sa charité fut sublime,
Quand le ciel l'eut ressuscité!
Mais, plus il excusait le crime,
Plus l'autre devant sa victime
En confessait l'iniquité. »

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

Autour du char noir, pas à pas,
Des Trépassés l'ordre s'avance;
La croix d'airain, qu'on ne voit pas,
Sous un crêpe noir les devance.
Chacun d'eux a le front couvert
Du voile pour ses yeux ouvert;
Au *De profundis* qu'il murmure
La foule en s'inclinant répond,
Et sous un noir linceul de bure
On croit voir à la sépulture
Des morts conduire un moribond.

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Le voilà, ma sœur, le voilà!
Que de beauté! que de courage!
Et si jeune!... Quoi! tout cela
Va périr à la fleur de l'âge.
— Femmes, ne plaignez pas sa fin :
Moins féroce est dans l'Apennin
Le loup qui sort de son repaire.
— Beppo, vous êtes rigoureux;
Pensez aux siens qu'il désespère :
S'il vit encor, son pauvre père,
Ah! que son père est malheureux! »

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Est-ce un rêve? voyez, ma sœur!
Non, par l'eau sainte du baptême!
Regardez bien le confesseur :
C'est le frère Adrien lui-même.
La mort est peinte sur ses traits;
A l'angoisse que tu souffrais,
Jésus, la sienne est comparable :
A peine il peut se soutenir;

Plus pâle que ce misérable,
On dirait qu'il est le coupable
Et que c'est lui qu'on va punir. »

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Il veut boire avec lui le fiel
Répandu sur sa dernière heure;
Sans que son cœur revienne au ciel,
Il ne souffrira pas qu'il meure.
Mais en vain tu lui parles bas,
Bon ange, en vain tu te débats
Contre Satan qui veut sa proie;
Cet ingrat, que n'a pas contrit
L'amertume où ton cœur se noie,
Dans son abominable joie
Insulte à tes pleurs et sourit. »

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Le monstre! il vient de repousser
Du Sauveur la divine image.
Frère Adrien veut l'embrasser;
Mais il détourne le visage.
Voyez-vous briller dans son œil
Des damnés l'infernal orgueil,
Tandis que près de nous il passe?
Au prêtre, grand Dieu, qu'a-t-il dit?
— Quoi, ma sœur, quoi? Parlez, de grâce.
Il vient de lui dire à voix basse :
O mon père, soyez maudit! »

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — A la chapelle on l'a conduit.
Tout un jour perdu dans l'attente!
Restons encor; voici la nuit!
Il mourra sans qu'il se repente.
Il sort; qu'il est fier en montant!
Nous touchons à l'horrible instant :
Dans mes mains ma tête se cache;
Mais, Beppo, regardez pour nous;
Eh bien? — Le prêtre à lui s'attache.
— Après? — De ses bras on l'arrache.
— Enfin? — Rien: j'ai fait comme vous. »

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au pécheur qui vient de mourir
Miséricorde. »

La foule recule en s'ouvrant
Pour deux corps qui traversent Rome,
Pour un mort et pour un mourant :
Le criminel et le saint homme.
Elle murmure, à leur aspect,
Avec horreur, avec respect,
Deux noms diversement célèbres.
L'*Ave* sonne; la nuit descend,
Et l'écho de ces mots funèbres,
Qui s'éteignent dans les ténèbres,
Par degrés va s'affaiblissant :

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au pécheur qui vient de mourir
Miséricorde. »



LA VILLA ADRIENNE.

Rome.

En paix sous les ombrages
Du palais d'Adrien,
Errez, buffles sauvages;
César n'en saura rien.

Plus de gardes fidèles
Au seuil de ses vergers!
Ils n'ont pour sentinelles
Que les chiens des bergers.

Mais ce palais superbe,
Quel bois peut le cacher?
— Passant, plus loin, sous l'herbe,
C'est là qu'il faut chercher.

— Merci, merci, vieux pâtre!
Et ces marbres épars,
Quels sont-ils? — Au théâtre,
La loge des Césars.

— Mais de leurs bains antiques
Où trouver les débris?
— Parmi ces mosaïques,
Où boivent mes brebis.

— En quel lieu sur l'arène
Luttaient les chars rivaux?
— Où tu vois dans la plaine
Courir ces deux chevreaux

— De Tempé quels bocages
Ont porté le doux nom?
— Tempé n'a plus d'ombrages;
Mais c'était là, dit-on.

— L'Alphée au moins serpente
Entre ces deux coteaux?
— Non; je m'assieds et chante
Où serpentaient ses eaux.

— Grèce qu'un frais bocage
Ici vit refleurir,
Même dans ton image
Tu devais donc mourir.

Non, tu n'as plus d'asile:
Le lierre en ces vallons
A tes dieux qu'on exile
Offre seul des festons.

De ta noble poussière
Ses rameaux sont amis;
Mais il n'est que le lierre
De fidèle aux débris.

Prends ce faible salaire,
Berger, c'est moins que rien;
Prends, et bois pour me plaire
A César Adrien.

LA FLEUR DU COLISÉE.

Rome.

Ah! que le jour lui tardait!
Pour éclore, elle attendait,
Cette fleur du Colisée,
Que le soleil, à travers
Un des arceaux entr'ouverts,
En s'éveillant l'eût baisée.

Comme un gage de sa foi,
Nisita cueillit pour moi
Cette fleur du Colisée;
Quand sa main vint me l'offrir,
Je vis la fleur s'entr'ouvrir:
Ses lèvres l'avaient baisée.

Un parfum plus doux encor
S'exhalait des feuilles d'or
De la fleur du Colisée;
« Je crois, dis-je à Nisita,
Que votre souffle y resta
Quand vos lèvres l'ont baisée.

« Je la tiens de votre amour;
Elle vivra plus d'un jour,
Cette fleur du Colisée. »
Je le crus, mais dans ma main
La fleur s'effeuilla soudain,
Tant mes lèvres l'ont baisée!

Et j'ai dit, quand mon amour
A joint ses débris d'un jour
Aux débris du Colisée:
« Tout passe, et tant de grandeur
Passera comme la fleur
Que nos lèvres ont baisée. »

UN MIRACLE

POEME.

CHANT PREMIER

LE RETOUR DU BAL.

Florence.

« O Vanina, je plains votre veuvage;
Vous l'aimiez tant, cet époux qui n'est plus!
Partez, fuyez : faut-il sur ce rivage
Vous consumer de regrets superflus! »
Pour la Toscane aux campagnes fleuries
Elle a quitté les lagunes chéries,
Où ses beaux yeux pleuraient soir et matin;
Et de l'Arno les bords ont tant de charmes
Que le sourire est éclos sous ses larmes
Aux doux rayons du soleil florentin.

Qui n'a pas vu l'ange de la Toscane,
L'ange aux yeux bleus, l'enfant de Vanina,
Le cher objet de son culte profane,
L'unique enfant que l'hymen lui donna?
Sans cette fleur que son cœur divinise,
Sans cette fille, eût-elle fui Venise?
Comment jamais en former le dessein,
De l'accomplir où trouver le courage,
Si Vanina n'eût senti ce doux gage
D'un chaste amour s'agiter dans son sein?

Dieu, quelle enfant! elle est belle, mais belle...
Rien je n'ai vu de pareil en beauté.
Rêvez donc mieux; opposez un modèle,
Même en peinture, à la réalité.
Courez Pitti; cherchez dans la Rotonde
Chef-d'œuvre égal à cette tête blonde.
Voici l'Albane et Raphaël d'Urbin :
Cherchez... Mais non; de leur main renommée
Onc ne vola sur la toile animée
Amour si beau ni si beau chérubin.

Le croiriez-vous? j'en douterais moi-même
Si Vanina ne m'eût fait ses aveux :
Le croiriez-vous? jamais l'eau du baptême
De cet enfant n'a mouillé les cheveux.
Je vous surprends; mais c'est ainsi. Sa mère
A fait un vœu dans sa douleur amère :
Serment de veuve! et ce n'est pas chez vous,
Bons habitants de la chaude Italie,
Ailleurs ne sais, que jamais veuve oublie
Le serment fait à l'ombre d'un époux.

Elle a promis à cette ombre adorée,
Le bras tendu vers son froid monument,
Que de Saint-Marc la coupole dorée
Serait témoin du pieux sacrement.
C'était lui dire : « A revoir, toi que j'aime!
Si je te fuis pour un autre toi-même,
Je reviendrai de la cité des fleurs,
Et, sur le marbre où glacé tu reposes,
Nous serons deux pour effeuiller les roses;
Deux nous serons pour répandre des pleurs. »

« — Eh! pourquoi donc n'être pas revenue?
A-t-elle eu peur des brigands sur nos monts?
De miss Nelfort l'aventure est connue,
Et les a faits plus noirs que des démons.
— Bon! toujours vain, le voyageur vulgaire
Parle beaucoup de ceux qu'il ne voit guère
Comme romans, tous ces faits sont niés
Par Vanina, disant quand on les conte :
A beau mentir qui sur l'Apennin monte!
Et nos brigands sont bien calomniés.

« — A-t-elle eu peur du feu qui sur la crête
D'un volcan mort brille à Pietra-Mala?
— Non : de l'enfer la flamme l'inquiète;
Mais elle rit de cette flamme-là.
— Lors elle a craint en fendant les lagunes
De l'Océan les grandes infortunes.
— Non; elle sait qu'en dépit des autans,
L'eau si bien dort aux sables de Fusine,
Que du rameur la voiture marine
Peut sur l'azur y glisser en tous temps.

« — Elle aurait donc, cette mélancolique,
Qui tant pleurait, oublié son époux,
Comme le sien la mer Adriatique?
— Ah! fi, l'horreur! marquis que dites-vous?
— Que dans ses fers, loin de l'ombre plaintive,
Ici, comtesse, Amour la tient captive:
Des cœurs de veuve Amour est grand larron.
— De le redire avez-vous bien l'audace!
Tenez, marquis, vous lisez trop Boccace,
Et ce mot-là sent le Décameron.

« — Alors pourquoi? — Par la raison qu'elle aime
Ce que j'aimais quand j'avais mes vingt ans:
Théâtre, bal, course, et douceur suprême
Du *far niente,* ce roi des passe-temps.
Elle aime tout, mais encor plus sa fille;
Quand de Léa l'œil animé pétille,
Sous ses regards, de joie et de santé,
Son cœur se pâme, un doux émoi l'inonde,
Et, j'en conviens, elle oublîrait le monde
Pour un souris de cet enfant gâté. »

Sur ses cheveux poser une rosette,
Puis la baiser; y joindre un bijou d'or,
Puis la baiser; ouvrir sa collerette,
Puis la baiser, et la baiser encor;
Puis dans son char faire à la ville entière
Voir cet amour qui rit à sa portière;
Puis, quand David chante à la Pergola,
L'y faire voir; la conduire à l'église,
Pour Dieu d'abord, mais aussi pour qu'on dise:
« Quel bel enfant! » son bonheur, le voilà.

Avec douceur l'archevêque la blâme:
« Si tout à coup Dieu rappelait à lui
Votre Léa... Calmez-vous! mais son âme,
Où sa chère âme irait-elle aujourd'hui?
Non dans les flots de cette mer ardente,
Si bien décrite aux noirs tercets du Dante,
Mais dans des lieux où le Seigneur défend
Que jamais fille habite avec sa mère,
Et loin du ciel, où vous irez, ma chère...
Comprenez-vous le ciel sans votre enfant?

« — Pour réparer ma coupable imprudence,
Je pars, je pars, bon cardinal Bembo;
Mais ce soir, non: chez le grand-duc je danse,
Et pour Léa ce bal sera si beau!
Mais pas demain: je vais à Vallombreuse,
Et cet espoir rend Léa trop heureuse.
Le jour d'après, comment y consentir?
Dans l'Otello votre grand ténor chante,
Et pour Léa, que la musique enchante.
Mais, cardinal, je promets de partir! »

Elle remet de semaine en semaine;
Pourtant sa fille a cinq ans révolus.
Mais honneur soit à la pourpre romaine!
Au cardinal on ne résiste plus
Passé demain, où la fille accompagne
Sa mère au bal chez l'envoyé d'Espagne.
Léa le veut: on l'habille en Amour.
Quoi! sur ses yeux une gaze légère!
On l'ôtera, j'en jure par sa mère;
Ce bal vaut bien qu'on retarde d'un jour.

Il vient, ce jour; l'enfant ouvre avec peine
Ses yeux battus; oui, Léa n'est pas bien.
Quatre docteurs sont venus, hors d'haleine,
Et, tous les quatre, ils ont dit: « Ce n'est rien. »
Un tel accord m'eût donné des alarmes;
Mais de la mère il a séché les larmes.
Vous comprenez qu'elle renonce au bal;
Puis elle cède à la voix d'une amie:
« Oui, quand Léa sera bien endormie,
Tout à fait bien, j'irai donc; mais c'est mal. »

L'épi d'argent, jeté vaille que vaille,
Se mêle aux fleurs qu'on pose en la coiffant;
Que voulez-vous? Sans cesse il faut qu'elle aille
De sa toilette au berceau de l'enfant.
Son corps qui fuit par trois fois se dérobe
Aux bras levés qui lui tendaient sa robe:
Tout en dormant son bel ange parlait.
Le landau part, il est parti... Mais, folle,
Elle revient, et vers son enfant vole:
Elle a rêvé que Léa l'appelait.

Bal enchanteur!... quels accords! quelle ivresse!
Feux suspendus, reflets des diamants,
Tout l'éblouit, et d'un peu de tristesse
Ses yeux voilés n'en sont que plus charmants.
Elle ne peut entendre le mot belle,
Sans regarder si sa fille est près d'elle.
« Vous vous trompez, pour être plus à nous
De votre effroi devenez donc maîtresse:
Car c'est à vous, Vanina, qu'on s'adresse,
Et ce mot belle, il était dit pour vous. »

L'archet vainqueur l'entraîne enfin, l'emporte
Entre les bras ouverts pour l'enlacer,
Quand ce murmure: « Elle expire, elle est morte! »
En l'arrêtant soudain vient la glacer.
« Morte! qui donc? mon enfant!... » Elle tombe,
Puis, rappelant sa force qui succombe,
Elle renaît, semble vivre à moitié,
Et par l'effort d'une vertu plus mâle
Sur ses genoux se relève, mais pâle,
Pâle à navrer tous les cœurs de pitié.

Comme elle eût fui vers sa fille élancée,
Si la stupeur n'eût enchaîné ses pas;
Elle est muette, immobile, insensée,
N'entend plus rien, ne voit plus, ne sent pas.
Mais sur son front ses cheveux se hérissent;
Mais regardez ses bras qui se roidissent,
Sans rendre un son, ses lèvres se mouvant:
Beauté, douleur, épouvante et silence,
C'est la statue, idole de Florence;
De Niobé c'est le marbre vivant.

Un cri perçant sort du fond de son âme.
Loin du palais, pour l'atteindre, volez!
Car sa terreur a des ailes de flamme.

Brillants et fleurs au vent s'en sont allés;
Contre la pierre en fuyant elle frappe
Son pied sanglant, qui du satin s'échappe·
Mais elle arrive; elle court au berceau,
Désespérée, et pourtant elle espère.
Hélas! en vain, ce berceau, pauvre mère,
N'en est plus un : ce n'est plus qu'un tombeau.

D'un mal soudain l'atteinte convulsive
T'a ravi tout; oui, tout en un moment.
« Et j'étais loin, lorsque sa voix plaintive
A son secours m'appelait vainement!
Léa, Léa! pourquoi l'ai-je quittée?
Comme à la mort je l'aurais disputée!
Ah! d'une mère un baiser peut guérir;
Mais je riais, mais l'enfant que j'adore,
Léa mourait et je dansais encore :
Morte est Léa, je n'ai plus qu'à mourir.

« Quand je mourrais, me serais-tu rendue,
Moitié de moi, cher plaisir de mes yeux?
Comme ici-bas, aux cieux je t'ai perdue;
Sans mon enfant quel désert que les cieux!
Et de mes bras pour toujours envolée,
Des bras de Dieu ma fille est exilée,
Et c'est par moi! Mon sort est mérité;
Mais quel tourment qu'une absence éternelle!
Loin d'elle un jour me durait tant! Loin d'elle
Que me sera toute l'éternité? »

Elle est en proie à cette idée horrible,
Sans que sa voix puisse rien murmurer,
Et ce sommeil si tristement paisible,
Ses yeux hagards s'y fixent sans pleurer.
Lorsque Léa répandait quelques larmes,
Elle accourait palpitante d'alarmes,
Ne rêvant pas de plus affreux malheur;
Et maintenant que lui demande-t-elle?
Ce qui glaçait son âme maternelle,
L'infortunée, un soupir de douleur.

Mais c'en est fait! tes lèvres qui sont closes,
Aimable enfant, jamais ne s'ouvriront,
Et tes beaux yeux qui disaient tant de choses,
Fermés aussi, plus ne lui parleront.
De Vanina les deux genoux fléchissent,
Et de ses mains les doigts tremblants s'unissent;
Devant le Dieu qui vient de l'accabler,
Sans l'accuser, son respect s'humilie,
Et sa douleur paraît s'être affaiblie,
Puisque ses pleurs commencent à couler.

Elle choisit les roses les plus belles
Que le matin Léa lui vint offrir;
Pauvre Léa, qui, prenant pitié d'elles,
Disait : « Demain, je les verrai mourir. »
Las! elle est morte, et sa mère environne
Son front glacé de leur fraîche couronne.
Ah! laissez-la, les yeux sur son trésor,
Parer ce front plus pâle que l'albâtre :
Plaisir dernier d'un amour idolâtre
Qui veut que morte elle soit belle encor.

Sous les ciseaux sa chevelure crie;
Non pas la tienne; eût-elle, cette main,
Sur tes cheveux, créature chérie,
Porté du fer le tranchant inhumain?
Morne, elle part, prenant avec ses tresses,
Qu'ont tant de fois dénoué tes caresses,
Tous les bijoux dont elle eût fait les tiens;
Puis, comme au temps où dans ton exigence
Tu te fâchais pour un moment d'absence,
Vers toi se penche, en disant : « Je reviens! »

Sur le chemin qu'elle suit en silence,
Chacun la plaint et n'ose lui parler.
Eh! que lui dire? est-il cœur à Florence,
Cœur assez froid pour l'oser consoler?
Mais, défaillante, elle ne put se taire
Quand elle vit les murs du baptistère :
« Hier encor, j'aurais pu la sauver;
Et si mes bras, un jour avant sa perte,
A l'eau céleste ici l'avaient offerte,
Mon âme au moins saurait où la trouver. »

Elle entre enfin dans l'église prochaine,
Et, contemplant la Mère des douleurs,
Non loin du seuil où le remords l'enchaîne,
Offre à genoux ses dons mouillés de pleurs.
Humble, elle dit : « Prenez, Vierge adorée,
Ces diamants dont je l'aurais parée,
Et qui pour moi sont des biens superflus;
Prenez aussi la chevelure blonde,
Qu'elle aimait tant : rien ne m'est plus au monde,
Plus rien jamais, puisque Léa n'est plus! »

Lors elle prie; et qu'il était sincère
Ce repentir si longtemps contenu!
Ah! cette mère, aux genoux d'une mère,
Eut un langage à la terre inconnu.
Que lui dictait ce repentir si tendre?
Nul ne l'a su; mais, ému de l'entendre,
Le marbre saint sembla gémir tout bas,
Et de la Vierge une larme divine
Alla tomber sur la joue enfantine
Du Fils de Dieu, qui dormait dans ses bras.

CHANT DEUXIÈME

LES LIMBES.

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore!

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets:
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain!
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur!
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie!
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité!
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas;
Ils marchent, mais c'est pas à pas;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Parmi tout ce peuple charmant,
Qui se meut si nonchalamment,
Qui fait sous son balancement
Plier les branches,
Quelle est cette ombre aux blonds cheveux,
Au regard timide, aux yeux bleus,
Qui ne mêle pas à leurs jeux
Ses ailes blanches?

Elle arrive, et, fantôme ailé,
Elle n'a pas encor volé;
L'effroi dont son cœur est troublé,
J'en vois la cause:
N'est-ce pas celui que ressent
La colombe qui, s'avançant
Pour essayer son vol naissant,
Voudrait et n'ose?

Non; dans ses yeux roulent des pleurs.
Belle enfant, calme tes douleurs;
Là sont des fruits, là sont des fleurs
Dont tu disposes.
Laisse-toi tenter, et, crois-moi,
Cueille ces roses sans effroi;
Car, bien que pâles comme toi,
Ce sont des roses.

Triomphe en tenant à deux mains
Ta robe pleine de jasmins;
Et puis, courant par les chemins,

Va les répandre.
Viens, tu prendras en le guettant
L'oiseau qui, sans but voletant,
N'aime ni ne chante, et partant
Se laisse prendre.

Avec ces enfants tu joûras;
Viens, ils tendent vers toi les bras;
On danse tristement là-bas,
Mais on y danse.
Pourquoi penser, pleurer ainsi?
Aucun enfant ne pleure ici,
Ombre rêveuse; mais aussi
Aucun ne pense.

Dieu permet-il qu'un souvenir
Laisse ton cœur entretenir
D'un bien qui ne peut revenir
L'idée amère?
« — Oui, je me souviens du passé,
Du berceau vide où j'ai laissé
Mon rêve à peine commencé,
Et de ma mère.

CHANT TROISIÈME

JÉSUS-CHRIST DANS LES LIMBES.

Bruit qui viens d'éclore,
Frappe les échos!
Frémis, bois sonore!
Soulevez-vous, flots
Qui dormez encore!

Sors, en les chassant,
De ces brumes sombres,
Jour éblouissant!
Déchirez-vous, ombres!
Jésus-Christ descend.

C'est l'astre sans déclin, c'est le soleil du juste;
Devant sa face auguste,
Bruits, parfums et couleurs, tout a ressuscité;
Reprenant sa parure avec sa mélodie,
La nature engourdie
Se ranime aux rayons de la Divinité;
Et des bois murmurants à qui les bois répondent,
Des champs, des airs, des eaux dont les voix se confon-
S'élève un cri sublime, un concert enchanteur, [dent
Un hymne d'allégresse et de reconnaissance,
Adressé par la vie à la toute-puissance
De son éternel Créateur.

La foule exilée
Qui peuple ces bords
Suspend sa volée
Aux premiers accords
Que rend la vallée.

Frappés dans leurs jeux
Par l'éclat rapide
Qui jaillit des cieux,
De leur main timide
Ils couvrent leurs yeux.

Mais Jésus-Christ paraît, sourit, et son sourire,
Dont ne se peut décrire,
Sans un pinceau divin, l'ineffable bonté,
Semble s'épanouir sur leurs traits qu'il colore
Comme une fraîche aurore
Sur les fleurs dont l'éclat réfléchit sa beauté.
Pourtant, n'osant céder au charme qui l'attire,
Chacun d'eux en tremblant s'avance et se retire,
Lorsque Jésus leur dit, pour calmer cet effroi,
D'un son de voix plus doux, plus caressant encore
Que l'appel d'une mère à son fils qu'elle adore :
« Petits enfants, venez à moi ! »

Tout l'essaim se mêle,
S'envole, et, pareil
A la blanche grêle
Qui brille au soleil,
Tombe pêle-mêle.

L'un en s'abattant
A la main s'attache,
D'orgueil palpitant;
L'autre, au lin sans tache
Du manteau flottant.

Celui-ci, qui s'agite autour de l'auréole,
A travers ses feux vole,
Comme le papillon par la flamme attiré;
Le plus hardi de tous plane un moment et pose
Ses deux lèvres de rose
Sur les cheveux du Christ et sur son front sacré.
Il les traîne après soi comme des tourterelles,
Becquetant ses habits, sautant, battant des ailes,
Luttant et se heurtant dans leurs débats jaloux;
Puis il lève sur eux ses deux mains bénissantes,
Et tous, courbant soudain leurs têtes innocentes,

Ils sont tombés à ses genoux.

La charmante image
Que ces chérubins
Courbant leur visage
Et joignant leurs mains
Pour lui rendre hommage!

L'air silencieux,
L'eau sous la bruyère,
L'oiseau dans les cieux,
Comme eux en prière,
Sont muets comme eux.

L'onde, qu'aux bords voisins le Sauveur a puisée,
Brille, tombe en rosée,
Et leur front virginal est à peine humecté,
Qu'une flamme divine à l'entour étincelle,
Que leur beauté nouvelle
Rayonne d'existence et d'immortalité.
« Allez, leur dit Jésus, allez trouver Marie;
Aux pleurs du repentir elle s'est attendrie,
Et mon Père, à sa voix, vous a délivrés tous.
Allez, petits élus de la grâce éternelle,
Jouer aux pieds du Dieu qui d'exil vous rappelle;
Pour la patrie envolez-vous! »

Un cri sous l'ombrage
S'élève, et montant,
Comme un blanc nuage,
Ce peuple en chantant
Part pour son voyage.

Suivant d'un vol sûr
Sa route inconnue
A travers l'air pur,
La joyeuse nue
Se perd dans l'azur.

Restait une ombre encore, au rivage attachée,
Qui, la tête penchée,
Ouvrait ses grands yeux bleus de surprise interdits.
Muette sous ses pleurs, pensive et solitaire,
En rêvant à la terre
Elle oubliait les cieux et leur doux paradis.
Tout émue à l'aspect de Jésus qui s'avance,
De peur d'être surprise en désobéissance,
Elle aussi, mais sans joie, avait pris son essor,
Quand le Dieu la retint par le bout de son aile,
Puis l'entoure d'un bras, puis s'envole avec elle
En lui disant : « Toi, pas encor! »

L'enfant, dans l'étreinte
Sur lui se serrant,
A la barbe sainte
Des deux mains se prend,
Et dit avec crainte :

« Ange aux yeux si doux,
Vers quelle demeure
Tous deux volons-nous?
A celle qui pleure
Me rapportez-vous? »

CHANT QUATRIÈME

LE RETOUR DE L'ÉGLISE

Sur les flèches de marbre et les dômes pieux
Les palais crénelés de la cité ducale,
Jamais ciel embaumé des parfums qu'elle exhale
N'a versé les splendeurs d'un jour plus radieux.
Jamais zéphyr plus doux n'a rafraîchi pour elle
Des jardins Boboli la verdure éternelle.
L'abondance et la vie assiégent ses abords;
Son peuple en souriant s'éveille;
Tout est bruit, mouvement, lumière sur ses bords,
Tout est bonheur comme la veille.

Ainsi le deuil sur nous jette son crêpe affreux,
Et l'aube, qui revêt le même habit de fête,
Les roses dans les mains, les roses sur la tête,
Se lève comme aux jours où nous étions heureux.
Le soleil suit encor sa route accoutumée;
La brise qui soufflait passe encor parfumée;
Il rend, ce même fleuve, un murmure aussi doux;
Des mêmes feux son cours s'enflamme:
Ainsi le même espoir vit sur le front de tous,
Quand l'espoir est mort dans notre âme.

Un être a disparu, tout manque à Vanina;
Et, cet être adorable, il ne manque à personne.
On le nomme pourtant; on le plaint; on frissonne
En demandant quel mal sitôt le moissonna.
Mais de qui sera-t-il le cher et triste rêve?
Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
Qui rêvera toujours son sourire ingénu,
Hors l'inconsolable victime?
Il laisse à peine un vide aux cœurs qui l'ont connu;
Dans le sien il laisse un abîme.

Seule, elle vient remplir un douloureux devoir,

Et, seule, elle revient pour être seule encore.
Elle reverra seule un nouveau jour éclore;
Seule, elle reverra tomber l'ombre du soir.
Que lui font et les fleurs et leur fraîche peinture,
Et les flots, et la brise, et toute la nature?
L'azur du ciel que seul on regarde toujours
Pour nos tristes yeux perd ses charmes:
Sombre comme la nuit est le plus beau des jours
Qu'on ne voit qu'à travers ses larmes.

Hélas! c'était hier, et qu'il est loin, ce temps,
Où, d'un pied matinal, elle allait en cachette
Chercher dans ces joyaux qu'à prix d'or on achète,
Pour contenter Léa, quelques riens éclatants.
Ravie, elle rentrait d'ivresse palpitante;
Mais de qui désormais combler la douce attente?
Reverra-t-elle encor l'objet d'un fol amour
Venir d'une course légère,
En regardant ses mains, lui dire à son retour:
Que me rapportez-vous, ma mère?

Qu'il est grand, ce salon que Léa remplissait!
Qu'il est morne et désert! sur cette mosaïque,
Où vient mourir du jour l'éclat mélancolique,
Sont épars les débris d'un jeu qui commençait:
Le château dont son souffle a causé la ruine,
Près du frêle appareil de sa table enfantine.
Triste et comme orphelin, son jouet préféré,
Plus loin, penche un front morne où brille
Le nœud dont pour un bal ses mains l'avaient paré,
Car, elle aussi, parait sa fille.

Ces témoins d'un bonheur envolé sans espoir,
Ton siége vide, enfant, la soie encor froissée
Par l'empreinte qu'hier ton sommeil a laissée,
Vanina les regarde et les fuit pour te voir.
La voilà dans la chambre où de ta voix si chère
Le premier cri si doux lui dit qu'elle était mère,
Et la chambre voisine est celle... Quelques pas
Lui rendront les traits qu'elle adore;
Elle approche, s'arrête, et ne respire pas:
Insensée, elle écoute encore.

Son front découragé s'abaisse tristement.
Vers la porte trois fois sa main s'est avancée;
Mais en vain, et trois fois sa main sans mouvement
Retombe de terreur impuissante et glacée.
Ce plaisir déchirant, elle veut le goûter,
En navrer ses regards, et ne l'ose affronter.
Le cœur lui manque enfin; ses pensers se confondent,
Elle succombe à ses combats,
Se couche sur le seuil que ses larmes inondent,
Et le baise en disant tout bas:

« Hier l'espoir me rendait forte,
Mais mon cœur s'est brisé depuis:
Te voir pâle, immobile et morte,
Je ne puis, Léa, je ne puis!

« Des morts je sentirais la pierre
Oppresser ta blanche paupière;
Car il est passé, cher amour,
Le temps où mon regard avide
Se noyait dans l'azur humide
De tes yeux qui s'ouvraient au jour.

« Je dirais, regardant ta tête:
A la couvrir la nuit s'apprête,
Hélas! et ses cheveux bouclés
Seront là sur sa froide couche,
Sans que jamais l'ivoire y touche
Quand leurs anneaux seront mêlés.

« Jamais plus je ne dois l'entendre,
Au jour, de son berceau descendre;
Sur mon oreiller jamais plus
Je ne te dois, ma bien-aimée,
Faire ta place accoutumée,
Au bruit de tes petits pieds nus.

« Je ne puis! hier j'étais forte
Mais mon cœur s'est brisé depuis:
Te voir pâle, immobile et morte,
Je ne puis, Léa, je ne puis.

« Pardon, ma fille, si ta mère
Dans son amour te fut sévère!
Hélas! aurais-je pu prévoir
Qu'un jour, à ta porte étendue,
Je dirais sans être entendue,
Es-tu morte sans m'en vouloir?

« Quand on le perd, l'être qu'on aime,
Le cœur retombe sur lui-même
Pour se reprocher tous ses torts;
Et l'heure où rien n'est réparable
Est pour nous l'heure inexorable
De la mémoire et des remords.

« Ah! je veux que tu me pardonnes,
Que de tes bras tu m'environnes;
Je le veux, ma fille, et je cours...
Mais si, pour que leur nœud m'enlace,
Autour de mon cou je les passe,
Tes bras retomberont toujours.

« Je ne puis! hier j'étais forte;
Mais mon cœur s'est brisé depuis:
Te voir pâle, immobile et morte,
Je ne puis, Léa, je ne puis!... »

Elle dit, et, l'œil sec, tout à coup se redresse;
Elle ouvre, elle entre; ô ciel!... mères, qui les sentez,
Ne me demandez pas de peindre son ivresse,
L'excès presque divin de ses félicités.
Léa, qu'elle pleurait, Léa, morte la veille,
Jouait dans son linceul souriante et vermeille;
Léa, plus belle encor de ses fraîches couleurs
Sous les plis de ce blanc suaire,
Ouvrit ses petits bras et lui tendit les fleurs
De sa couronne mortuaire.

UNE ÉTOILE SUR LES LAGUNES

Venise.

Luis sur nous, étoile charmante,
Muet témoin de nos douleurs!
A minuit, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs.

Dans les cieux, où ton cours t'emporte,
Tu sembles rêver et souffrir,
Comme moi sur cette onde morte,
Où ton pâle éclat vient mourir.

Mornes soleils, clartés paisibles
Qui nous versez des feux si doux,
A nos maux êtes-vous sensibles?
Aimez-vous aussi comme nous?

En maudissant son esclavage,
Peut-être un astre, tes amours,
Roule son éternel veuvage
Loin du cercle que tu parcours :

Ou peut-être, si tu vois poindre
Son globe amoureux dans les airs;
Si vos rayons pour se rejoindre
Des cieux traversent les déserts;

C'est à des siècles d'intervalle,
Quand sur nous il vient en passant,
De sa chevelure fatale
Déployer l'éclat menaçant.

Avec tes feux sa flamme errante
Se confond dans l'immensité :
La terre tremble d'épouvante,
Et tu frémis de volupté.

Mais vainement tu le rappelles;
Il fuit, il fuit, et, pour adieux,
Lance vers toi les étincelles
Qu'il secoue au penchant des cieux.

Comme un phare à travers l'orage,
Il voit pâlir ton éclat pur
Sur cet océan sans rivage
Dont il fend les vagues d'azur.

Puis un an, puis un siècle passe,
Puis encore un siècle, et ton cours
T'entraîne toujours dans l'espace,
Loin de lui qui te fuit toujours.

Soumise à des lois si funestes,
Que tu dois errer tristement
Dans les solitudes célestes,
Dans les déserts du firmament!

Pleure, pleure, étoile charmante,
Et luis sur nous dans tes douleurs;
Comme moi, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs.

LE GONDOLIER.

Venise

« Conduis-moi, beau gondolier,
Jusqu'à Rialto, dit-elle:
Je te donne mon collier,
Et la pierre en est si belle! »
Pourtant elle eut un refus :
« C'est trop peu, sur ma parole,
Pour entrer dans ma gondole.
Non; Gianetta, je veux plus. »

« Tiens, je sais un lamento;
Je le chanterai, dit-elle,
En allant à Rialto;
La musique en est si belle! »
Pourtant elle eut un refus :
« Quoi! pour une barcarole,
Vous, entrer dans ma gondole!
Non; Gianetta, je veux plus. »

Son chapelet dans les mains,
« Tiens, le veux-tu? lui dit-elle :
L'évêque en bénit les grains,
Et la croix en est si belle! »
Pourtant elle eut un refus :
« Quoi, pour ce pieux symbole,
Vous, entrer dans ma gondole!
Non; Gianetta, je veux plus. »

Sur le canal cependant
Je le vis ramer près d'elle,
Et rire en la regardant.
Qu'avait donné cette belle?
Elle aborda, l'air confus.
Lui, fidèle à sa parole,
Remonta dans sa gondole
Sans rien demander de plus.

L'AME DU PURGATOIRE.

Venise.

Mon bien-aimé, dans mes douleurs,
Je viens de la cité des pleurs,
Pour vous demander des prières.
Vous me disiez, penché vers moi :
« Si je vis, je prîrai pour toi. »
Voilà vos paroles dernières.
Hélas! hélas!
Depuis que j'ai quitté vos bras,
Jamais je n'entends vos prières.
Hélas! hélas!
J'écoute, et vous ne priez pas.

« Puisse au Lido ton âme errer, »
Disiez-vous, « pour me voir pleurer! »
Elle s'envola sans alarme.
Ami, sur mon froid monument
L'eau du ciel tomba tristement,
Mais de vos yeux, pas une larme.
Hélas! hélas!
Ce Dieu qui me vit dans vos bras,
Que votre douleur le désarme!
Moi seule, hélas!
Je pleure, et vous ne priez pas.

Combien nos doux ravissements,
Ami, me coûtent de tourments,
Au fond de ces tristes demeures!
Les jours n'ont ni soir ni matin;
Et l'aiguille y tourne sans fin,
Sans fin, sur un cadran sans heures:
Hélas! hélas!
Vers vous, ami, levant les bras,
J'attends en vain dans ces demeures
Hélas! hélas!
J'attends, et vous ne priez pas.

Quand mon crime fut consommé,
Un seul regret eût désarmé
Ce Dieu qui me fut si terrible.
Deux fois, prête à me repentir,
De la mort qui vint m'avertir
Je sentis l'haleine invisible.
Hélas! hélas!
Vous étiez heureux dans mes bras,
Me repentir fut impossible.
Hélas! hélas!
Je souffre, et vous ne priez pas.

Souvenez-vous de la Brenta,
Où la gondole s'arrêta,
Pour ne repartir qu'à l'aurore;
De l'arbre qui nous a cachés,
Des gazons... qui se sont penchés,
Quand vous m'avez dit : « Je t'adore. »
Hélas! hélas!
La mort m'y surprit dans vos bras,
Sous vos baisers tremblante encore.
Hélas! hélas!
Je brûle, et vous ne priez pas.

Rendez-les-moi, ces frais jasmins,
Où, sur un lit fait par vos mains,
Ma tête en feu s'est reposée.
Rendez-moi ce lilas en fleurs,
Qui, sur nous secouant ses pleurs,
Rafraîchit ma bouche embrasée.
Hélas! hélas!
Venez m'y porter dans vos bras,
Pour que j'y boive la rosée.
Hélas! hélas!
J'ai soif, et vous ne priez pas.

Dans votre gondole, à son tour,
Une autre vous parle d'amour;
Mon portrait devait lui déplaire.
Dans les flots son dépit jaloux
A jeté ce doux gage, et vous,
Ami, vous l'avez laissé faire.
Hélas! hélas!
Pourquoi vers vous tendre les bras?
Non, je dois souffrir et me taire.
Hélas! hélas!
C'en est fait, vous ne prîrez pas.

Adieu, je ne reviendrai plus
Vous lasser de cris superflus,
Puisque à vos yeux une autre est belle.
Ah! que ses baisers vous soient doux!
Je suis morte, et souffre pour vous.
Heureux d'aimer, vivez pour elle.
Hélas! hélas!
Pensez quelquefois, dans ses bras,
A l'abîme où Dieu me rappelle.
Hélas! hélas!
J'y descends, ne m'y suivez pas!

LA VACHE PERDUE.

Dans le Simplon.

Ah! ah!... de montagne
Reviens, Néra, revien!
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.

La voix d'un si bon maître,
Néra,
Peux-tu la méconnaître?
Ah! ah!
Néra!

Reviens, reviens, c'est l'heure
Où le loup sort des bois;
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix:
Hors l'ami qui t'appelle,
Néra,
Qui t'aimera comme elle?
Ah! ah!
Néra!

Dis-moi si dans la crèche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche
Quand je manquais de pain.
Nous n'en avions qu'à peine.
Néra,
Et ta crèche était pleine,
Ah! ah!
Néra!

Hélas! c'est bien sans cause
Que tu m'as délaissé.
T'ai-je dit quelque chose
Hors un mot, l'an passé?
Oui, quand mourut ma femme,
Néra,
J'avais la mort dans l'âme.
Ah! ah!
Néra!

De ta mamelle avide,
Mon pauvre enfant crîra,
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera?
Toi, sa seule nourrice,
Néra,
Veux-tu donc qu'il périsse?
Ah! ah!
Néra!

Lorsqu'avec la pervenche
Pâque refleurira,
Des rameaux du dimanche
Qui te couronnera?
Toi, si bonne chrétienne,
Néra,
Deviendras-tu païenne?
Ah! ah!
Néra!

Quand les miens en famille
Fêtaient les rois entre eux,
Je te disais : Ma fille,
Ma part est à nous deux.
A la fève prochaine,
Néra,
Tu ne seras pas reine,
Ah! ah!
Néra!

Ingrate! quand la fièvre
Glaçait mes doigts roidis,
Otant mon poil de chèvre,
Sur vous je l'étendis.
Faut-il que le froid vienne,
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne?
Ah! ah!
Néra!

Adieu! sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous.
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous.
Allez, mon cœur se brise,
Néra!...
Pourtant, Dieu te conduise!
Ah! ah!
Néra!

Je n'ai pas le courage
De te vouloir du mal:
Sur nos monts crains l'orage;
Crains l'ombre dans le val.
Pais longtemps l'herbe verte,
Néra;
Nous mourrons de ta perte.
Ah! ah!
Néra!

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter.
Si la famille est morte,
Néra,
Qui t'ouvrira la porte?
Ah! ah!
Néra!

LE PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD.

Dans les Alpes.

En avant, garde consulaire!
Vois-tu briller sur l'étendard
Ce beau jour dont l'azur éclaire
Les blancs sommets du Saint-Bernard?

Ce jour, levé sur notre gloire,
Sera sans déclin dans l'histoire.

En avant! marchons;
Par delà ces monts,
A travers leurs pics, leurs rocs et leurs glaçons,
Courons
A la victoire!

Honneur au drapeau tricolore!
Fier d'un passage si hardi,
De ses plis il ombrage encore
Le chapeau vainqueur à Lodi.
Par leur fraternité de gloire
Tous deux ils vivront dans l'histoire.

En avant! marchons;
Par delà ces monts,
A travers leurs pics, leurs rocs et leurs glaçons,
Courons
A la victoire!

Soldats, point de bras inutiles!
Que l'airain traîné sur ces mers
Sillonne leurs flots immobiles
Durcis par d'éternels hivers :
D'échos en échos dans l'histoire
Ses coups publîront notre gloire.

En avant! marchons;
Par delà ces monts,
A travers leurs pics, leurs rocs et leurs glaçons,
Courons
A la victoire!

Chantons au milieu des nuages,
Et que l'aigle des vieux Romains
Vienne mêler ses cris sauvages
A nos concerts républicains.
L'aigle, en proclamant notre gloire,
Devance l'Europe et l'histoire.

En avant! marchons;
Par delà ces monts,
A travers leurs pics, leurs rocs et leurs glaçons,
Courons
A la victoire!

Halte à l'hospice, buvons, frères,
Au succès du premier combat!
Chiens fidèles de ces bons pères,
Partagez le pain du soldat!
Qu'un de vous nous suive à la gloire,
Il aura son nom dans l'histoire.
En avant! marchons;
Par delà ces monts,
A travers leurs pics, leurs rocs et leurs glaçons,
Courons
A la victoire!

Les trois couleurs sont parvenues
Au sommet du pic indompté,
Et font luire à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
Puisse-t-il, fidèle à sa gloire,
Ne jamais pâlir dans l'histoire!

En avant! marchons;
Par delà ces monts,
A travers leurs pics, leurs rocs et leurs glaçons,
Courons
A la victoire!

La plaine au combat nous invite;
La voilà, nous la voyons tous :
Ce torrent qui s'y précipite
N'y doit arriver qu'après nous.
L'Italie! à nous l'Italie!
Battez, tambours! qu'on se rallie!...

En avant! plus prompts
Que les flots des monts,
Qui de roc en roc s'en vont tombant par bonds,
Tombons
Sur l'Italie!...

ÉPILOGUE.

Paris.

Rome, que me veux-tu? quel charme attendrissant
Tourne vers tes déserts ma triste rêverie?
D'où vient que loin de toi mon cœur ému ressent
Ce doux mal que, loin d'elle, on sent pour sa patrie?
Et toi, Venise aussi, d'où vient que malgré moi
J'ai des pensers d'exil lorsque je pense à toi?

J'aimais à contempler votre ciel sans nuage :
Est-ce lui qui vers vous reporte mes soupirs;
Et, pour mieux m'attirer par sa brillante image,
De toutes ses splendeurs luit dans mes souvenirs?
Mais Naple a de beaux jours, des jours plus beaux encore,
Un ciel plus transparent, plus pur, plus radieux;
Regarder c'est jouir, quand Naples se colore
De la teinte du soir qui rafraîchit vos yeux,
Ou sort avec ses monts des vapeurs de l'aurore.
Le soleil à lui seul remplit le firmament,
Quand ses ardents rayons la couvrent tout entière,
Brûlent les flancs bronzés du Vésuve fumant,
Et qu'aux feux du midi le golfe s'enflammant
Roule à vos pieds l'azur, l'écume et la lumière.
Et ce soleil pourtant, ces jours dont Naple est fière,
Ces belles nuits, ces monts, ces flots éblouissants,
Cet océan de feu ne parlent qu'à mes sens.

Est-ce vous que j'aimais, brillantes cascatelles?
Est-ce votre fraîcheur que je cherche au réveil,
Votre murmure absent qui berce mon sommeil?...
Mais j'ai vu se briser des cascades plus belles;
A travers leur cristal j'ai vu du haut des airs
L'iris, de ses couleurs plus prodigue pour elles,
Se jouer dans leurs flots qui lançaient plus d'éclairs.
Et pourtant quand je pense aux cimes éternelles,
Aux torrents écumeux des rochers de Terni,
C'est comme un voyageur et non comme un banni.

Des pontifes romains fastueuse demeure,
Travaux de Raphaël, monuments des Césars,
Tombeaux, peuple de marbre enfanté par les arts,
Chênes verts d'Albano, c'est donc vous que je pleure?
Jardins de la Brenta qui parfumez les vents,
Ce sont vos orangers, votre magnificence,
Et du palais ducal les souvenirs vivants....
Mais de grands souvenirs revivent à Florence.
O vous, pour qui mon choix pencha de préférence,
N'en convenez-vous pas? Florence, votre sœur,
A des marbres divins comme de frais ombrages;
Elle emprunta son nom aux fleurs de ses bocages;
Et Florence pourtant ne dit rien à mon cœur.

Ah! quels que soient les feux dont le ciel se décore,
La splendeur des cités, leurs monuments pompeux;
Il n'est point de beaux lieux que n'embellisse encore
Le sentiment profond qu'on éprouva près d'eux.
Les bords où, voyageur, il s'exila lui-même,
N'ont pour l'indifférent qu'un charme passager;
Alors qu'il les admire, il se sent étranger;
Mais le ciel du pays est aux lieux où l'on aime.
Du jour qu'elle parut à mes yeux attendris,
Un intérêt plus cher, une beauté nouvelle,
Je ne sais quel attrait qui fait qu'on se rappelle,
Prêta de l'éloquence à la tombe, aux débris,
Et je n'oubliai plus quand j'admirai près d'elle.
L'air natal m'agita d'un doux frémissement;
Je crus voir refleurir une gloire flétrie;
Tout me sembla grandeur, chef-d'œuvre, enchante-
Tout me fut souvenir, tout me devint patrie, [ment;
Et lorsque malgré moi je me laissai charmer
A l'amour dont pour vous mon âme s'est éprise,
Rome, ce n'est pas toi; ce n'est pas toi, Venise,
C'est elle que j'aimais en croyant vous aimer!

Ne verrai-je donc plus se dérouler ces plaines,
Ces coteaux onduleux comme les flots des mers!
Ne les verrai-je plus, ces campagnes romaines,
Dont mes pas auprès d'elle ont foulé les déserts,
Et ce noir Colisée, et dans sa vaste enceinte
Ces clartés qui tombaient des arceaux entr'ouverts,
Quand, la tête penchée, un bras sur la croix sainte,
A minuit, belle et pâle, elle écouta mes vers!
Des jardins Médicis qui me rendra l'ombrage,
Les pins silencieux des jardins Pamphili,
Où dans son souvenir j'errais enseveli?
Que mon cœur tressaillait dans ce sentier sauvage,
A travers les vapeurs des flots de Tivoli,
Lorsque son voile humide effleurait mon visage!
Qu'ai-je admiré, profane, à ce bruit solennel
De l'airain, des clairons, des foudres de la guerre,
Quand les bras d'un vieillard, étendus vers le ciel,
Recueillaient ses pardons pour les rendre à la terre?
Profane, j'admirais ce front noble et charmant,
Rêve éternel de ceux qui l'ont vue un moment.
Rendez-moi, lieux chéris, dont le nom seul m'agite,
Rendez-les-moi, ces jours où j'ai vécu si vite,
Ce dévorant espoir d'un plaisir qu'on attend,
Ces craintes, ces transports, cette flamme sacrée
Que ses yeux répandaient dans mon sein palpitant,
Dont mon cœur s'embrasait à sa voix inspirée,
Ces siècles de bonheur pressés dans un instant!
Eh quoi! les ressaisir n'est plus en ma puissance;
Quoi! jamais oubliés, mais passés pour jamais!
Ils l'étaient à Venise; et, malgré son absence,
Elle anima pour moi ce tombeau que j'aimais.
Je l'y voyais encore, et mon âme attristée
Regrette jusqu'aux lieux où je l'ai regrettée.
De nos beaux jours de Rome un effet pâle et doux
Éclairait ces débris, lorsque l'Adriatique
Venait, comme une veuve en deuil de son époux,
Mêler à mes soupirs son bruit mélancolique....
Ah! qu'ai-je dit? ces jours que je croyais perdus
Que je redemandais au soleil d'Italie,
Un seul jour les vaut tous et me les a rendus.
Ils brillent à mes yeux sur la France embellie.
Celle de qui l'image accompagnait mes pas
Dans ce dernier palais des héros de Venise,
Funèbre monument, peuplé par le trépas,
Où l'immortalité sur la tombe est assise,
Celle à qui j'ai juré de ranimer ces morts,
Tremblante de ma crainte, heureuse de ma joie,
Elle a vu le succès couronner mes efforts.
Cette gloire est la sienne, et je la lui renvoie.
Oui, ces frémissements d'un plaisir douloureux,
Ces cris des spectateurs, ces pleurs versés par eux,
Ce pouvoir d'exciter l'espoir ou les alarmes,
D'emporter avec soi les cœurs dans son essor,
Ce triomphe enivrant a d'ineffables charmes;
Mais un de ses regards m'enivrait plus encor,
Et j'aurais tout donné pour une de ses larmes! [1]

1 Cette pièce fut composée le lendemain de la première représentation de *Marino Faliero*, et envoyée comme dédicace.

LE MARRONNIER D'ÉLISA.

Da la Madeleine.

Le marronnier planté pour elle
Grandit sous la rosée; il monte, il prend l'essor.
Que les hivers soient doux à sa tige nouvelle;
Que des troupeaux errants la dent l'épargne encor;

Si je le vois jamais aussi beau qu'elle est belle,
Jamais chêne orgueilleux n'égalera l'essor
Du marronnier planté pour elle.

Le marronnier planté pour elle
Livre au soleil d'avril ses bourgeons entr'ouverts.
Printemps, de tes couleurs prodigue la plus belle;
Nuit, tes pleurs les plus frais versés du haut des airs;
Soleil, les plus doux feux de ta chaleur nouvelle;
Donnez, prodiguez tout aux bourgeons entr'ouverts
Du marronnier planté pour elle!

Le marronnier planté pour elle
Se couronne en riant de ses premières fleurs.
L'oiseau qui vient de naître, à leur blancheur nouvelle,
Vient confondre l'éclat de ses jeunes couleurs;
Chantre léger des airs, tu deviendras fidèle
En commençant d'aimer sur les premières fleurs
Du marronnier planté pour elle!

Le marronnier planté pour elle
Perd tour à tour loin d'elle et reprend ses rameaux.
Quand ses jours sont flétris en vain l'homme rappelle
Ceux dont il a jonché le chemin des tombeaux.
Plus de retour pour eux, plus de fraîcheur nouvelle!...
Ils s'effeuillent pourtant ainsi que les rameaux
Du marronnier planté pour elle.

Le marronnier planté pour elle
Voit se faner les miens dans l'été de mes ans;
Ne viendra-t-elle donc que si la mort l'appelle?
Eh bien! que je succombe; et, sous l'herbe des champs,
En tombant de ses mains qu'une feuille se mêle
Aux feuilles que sur moi jettera tous les ans
Le marronnier planté pour elle.

ADIEU!

De Saint-Just

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux,
Comme une fleur de la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipsé,
J'ai rêvé que j'en étais maître;
Adieu! ce doux rêve est passé.

Assis sur la rive opposée,
Je te vois, lorsque le soleil
Sur tes gazons boit la rosée,
Sourire encore à ton réveil,
Et d'un brouillard pâle entourée,
Quand le jour meurt avec le bruit,
Blanchir comme une ombre adorée
Qui nous apparaît dans la nuit.

Doux trésors de ma moisson mûre,
De vos épis un autre est roi;
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
Vous n'aurez plus d'ombre pour moi.
Ton coq peut tourner à sa guise,
Clocher, que je fuis sans retour:
Ce n'est plus à moi que la brise
Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger;
Dès que la feuille était fanée,
Tu partais la première, et moi,
Avant toi je pars cette année;
Mais reviendrai-je comme toi?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
Ces pêchers dont j'ouvris les bras!
Leurs fruits verts, je les ai vus naître;
Rougir je ne les verrai pas.
J'ai vu des bosquets que je quitte
Sous l'été les roses mourir;
J'y vois planter la marguerite:
Je ne l'y verrai pas fleurir.

Ainsi tout passe, et l'on délaisse
Les lieux où l'on s'est répété:
« Ici luira sur ma vieillesse
« L'azur de son dernier été. »
Heureux, quand on les abandonne,
Si l'on part, en se comptant tous,
Si l'on part sans laisser personne
Sous l'herbe qui n'est plus à vous.

Adieu, prairie où sur la brune,
Lorsque tout dort, jusqu'aux roseaux,
J'entendais rire au clair de lune
Les lutins des bois et des eaux,
Qui, sous ses clartés taciturnes,
Du trône disputant l'honneur,
Se livraient des assauts nocturnes
Autour des meules du faneur.

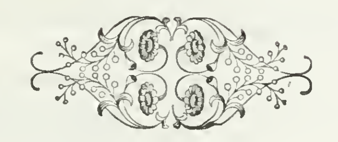
Adieu, mystérieux ombrage,
Sombre fraîcheur, calme inspirant;
Mère de Dieu, de qui l'image
Consacre ce vieux tronc mourant,
Où, quand son heure est arrivée
Le passereau loin des larcins
Vient cacher sa jeune couvée
Dans les plis de tes voiles saints.

Adieu, chapelle qui protége
Le pauvre contre ses douleurs;

Avenue où, foulant la neige
De mes acacias en fleurs,
Lorsque le vent l'avait semée
Du haut de ses rameaux tremblants,
Je suivais quelque trace aimée,
Empreinte sur ses flocons blancs.

Adieu, flots, dont le cours tranquille,
Couvert de berceaux verdoyants,
A ma nacelle, d'île en île,
Ouvrait mille sentiers fuyants,
Quand, rêveuse, elle allait sans guide
Me perdre en suivant vos détours
Dans l'ombre d'un dédale humide
Où je me retrouvais toujours.

Adieu, chers témoins de ma peine,
Forêt, jardin, flots que j'aimais!
Adieu, ma fraîche Madeleine!
Madeleine, adieu pour jamais!
Je pars, il le faut, et je cède;
Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux où nous l'étions tant!



MÉLUSINE[1]

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

BAUDOUIN, COMTE D'ÉDESSE.
TANCRÈDE.
GONTRAN.
SATAN.
MÉLUSINE DE LUSIGNAN.
MATHILDE, sa sœur.

(La scène se passe dans un château en Palestine, en 1118.)

ACTE PREMIER

(Une salle gothique. Quelques livres sont déposés sur des rayons, d'autres sur deux tables, ainsi que plusieurs instruments de science et d'art. On entend gronder un orage qui se rapproche par degrés.)

SCÈNE I.

GONTRAN, qui dort appuyé sur une des tables où une lampe brûle près de lui; MÉLUSINE.

MÉLUSINE, ouvrant avec précaution la porte du fond et apercevant Gontran.

Encor lui!... mais il dort. Oh! ce livre, ce livre,
Qu'un hasard favorable à mes regards le livre!
Pourquoi me l'arracher? avec quel cri d'effroi
Il s'est jeté, tout pâle, entre ce livre et moi!
Ses mains l'ont caché là.

(Elle s'avance vers la bibliothèque.)

Cherchons. Peine inutile!

(S'élançant pour saisir un volume sur la table qui fait face à celle où Gontran est endormi.)

Que vois-je? ô ciel!

(Elle l'ouvre.)

Eh! non : le Coran!

(Elle en ouvre un autre.)

L'Évangile!
Deux écrits qu'ici-bas on ne lit qu'à genoux.
Oui, l'un est vrai pour eux, et l'autre vrai pour nous.
Mais rien sous le soleil n'est vrai pour tous les hommes.
Qu'est-ce donc que savoir? C'est douter; et nous sommes
Ramenés par le doute au besoin de savoir:
Cercle où tourne sans fin notre esprit sans pouvoir.
Mais ce livre...

(L'orage éclate avec violence.)

Est-ce moi que Jéhovah menace?
Sur cette terre en deuil qui l'a vu face à face?
En vain blanchit l'éclair; de la mer Morte en vain
Les flots semblent bondir sous le courroux divin;
La foudre en vain mugit; qu'il soit sacré, profane,
Salutaire ou fatal, que du ciel il émane
Ou de... je le lirai.

GONTRAN, qui s'éveille à demi et s'adresse à un personnage qu'on ne voit pas.

Bruit importun! pourquoi
Permets-tu que ce bruit arrive jusqu'à moi?
Il me trouble.

MÉLUSINE.

Fuyons!... c'est faiblesse : il sommeille.
Quel manuscrit savant occupait donc sa veille?
Serait-ce?... Le voilà sous sa lampe entr'ouvert!
Approchons!... De ses bras le vélin est couvert.
Oh! ce livre toujours trompera mon attente,
Et, le seul interdit, c'est le seul qui me tente.

GONTRAN, éveillé tout à fait et toujours au même personnage.

Esclave, encore un coup! je prétends reposer
Va dire de ma part aux vents de s'apaiser,
Au lac ressuscité qui franchit sa limite
De rentrer dans la tombe où dort son eau maudite;

[1] Quatre actes de cet ouvrage étaient entièrement terminés, mais un acte et demi seulement était écrit.

Dis au tonnerre enfin de se taire à ma voix.
Va; depuis quand faut-il que je parle deux fois?
Va, cours, vole!

MÉLUSINE, à part.

Quel est cet esclave invisible?

GONTRAN.

Je ne veux rien de lui, rien qu'un sommeil paisible;
Je ne l'ai pas.

MÉLUSINE.

Gontran!

GONTRAN, se levant.

Vous, Mélusine, ici!
Qui vous donne le droit de me surprendre ainsi?

MÉLUSINE.

Je venais...

GONTRAN.

Vous veniez pour m'épier encore.

MÉLUSINE.

Souvent l'étude ici m'appelle avant l'aurore;
Et vous le permettez.

GONTRAN.

Pourquoi l'ai-je permis?
Personne, avant le jour, n'y doit plus être admis;
Pas même vous, sortez!

MÉLUSINE.

Cette ardeur de connaître
Dont je suis consumée, en moi qui l'a fait naître?
Vous, Gontran.

GONTRAN.

C'est ma faute, et seul j'ai fait le mal.
D'un fol attachement l'excès vous est fatal.
Mieux eût valu pour vous que mon indifférence
Eût laissé votre esprit vieillir dans l'ignorance.

(Avec plus de douceur.)

Obéissez.

MÉLUSINE, qui fait un pas

Je sors.

(Revenant.)

Mais à qui parliez-vous?

GONTRAN.

Quand?

MÉLUSINE.

Tout à l'heure.

GONTRAN.

Moi?

MÉLUSINE.

L'œil ardent de courroux.

GONTRAN.

Reste confus du trouble où le sommeil nous plonge!
On voit, les yeux ouverts, l'objet qu'on vit en songe.
Je rêvais.

MÉLUSINE.

Cependant l'ouragan s'est calmé;
Le lac dans sa torpeur retombe inanimé;
Comme pour obéir, l'éclair meurt, et l'orage
S'enfuit silencieux dans les flancs du nuage.

GONTRAN.

Le hasard l'a voulu.

MÉLUSINE.

Non.

GONTRAN.

Quoi! les éléments,
Vous les croyez soumis à mes commandements?
Pouvez-vous le penser? vous!

MÉLUSINE.

Qui sait?

GONTRAN.

Vous, si fière
D'avoir de tant d'erreurs secoué la poussière!
Quelle pitié! Laissez les vulgaires esprits
Croire à ce merveilleux dont ils sont tous épris.
Que souvent d'un hasard l'homme fait un miracle!...
Mais ce hasard aussi dément plus d'un oracle:
Lusignan sur ces bords fut l'exemple vivant
Des maux que nous prépare un espoir décevant.
Tenté par l'avenir, il quitta sa patrie:
Son sang devait, dit-on, régner sur la Syrie;
Et, comme votre mère, attachée à son sort,
En y cherchant un sceptre il y trouva la mort.

MÉLUSINE.

Son sang bat dans mon cœur, Gontran.

GONTRAN.

Vous êtes vaine:
S'il n'a pas été roi, vous pouvez être reine;
C'est là votre pensée; eh bien, craignez l'orgueil:
Un pur esprit du ciel périt sur cet écueil,
Où l'écrasa de Dieu la main victorieuse.

MÉLUSINE.

C'est sous Dieu qu'il tomba, sa chute est glorieuse.

GONTRAN

Superbe, courbez-vous, et ne me forcez pas
A maudire cette heure où le double trépas
Que j'ai longtemps pleuré vous laissa sans famille.
Lusignan m'était cher, et j'adoptai sa fille.
Si j'ai trop tôt mûri votre jeune raison,
Au lieu de m'en punir rejetez le poison

Qui, pour vous égarer, dans votre sein fermente.
Imitez votre sœur : aucun soin ne tourmente
Le repos de ses nuits, le calme de ses jours;
Mathilde est plus heureuse, et le sera toujours.

MÉLUSINE.

Que cinq ans entre nous mettent de différence!
Son cœur naïf s'endort dans sa sainte espérance,
Dans la paix qui l'attend à l'ombre de l'autel,
Sous le pieux bandeau des filles du Carmel;
Mais, moi, depuis un temps je me sens orpheline :
Vous ne refusiez rien naguère à Mélusine.

GONTRAN.

Quel vœu formez-vous donc qui ne soit satisfait?

MÉLUSINE.

Il en est un...

GONTRAN.

Parlez.

MÉLUSINE.

C'est démence; en effet,
Vous me direz, Gontran, que c'est pure démence
D'aspirer ici-bas à ce pouvoir immense.
Pourtant, le front penché vers mon lit de douleurs,
Quand ma sœur me pleura, je riais sous ses pleurs;
Dans le sommeil fiévreux de ma lente agonie,
Je riais, je rêvais cette joie infinie
De commander aux flots, de gouverner les airs;
J'avais pour messagers les vents et les éclairs,
Les astres pour sujets, l'univers pour domaine,
Et voyais, en soufflant sur la grandeur humaine,
Tout s'abaisser d'effroi devant ma volonté.
Oui, j'ai de ce pouvoir rêvé l'immensité.

GONTRAN.

Hélas! qu'en feriez-vous?

MÉLUSINE.

Moi, lorsque le prophète,
Qui nous veut des lieux saints disputer la conquête,
Vient venger sur nos preux campés dans ce vallon
Sa honte encor saignante aux sables d'Ascalon,
Je pourrais à leurs coups attacher la victoire;
N'est-ce rien?

GONTRAN.

Dieu lui seul peut dispenser la gloire.

MÉLUSINE.

Quand ils doivent demain, ces vengeurs de la croix,
Donner un successeur à leurs deux premiers rois,
Quand de Jérusalem la couronne flottante
Fait battre tant de cœurs d'une jalouse attente,
Dire à cette couronne, objet de mille vœux :
« Au front de ce héros tombe, car je le veux! »
N'est-ce donc rien?

GONTRAN.

Quel est ce héros?

MÉLUSINE.

Le plus digne.

GONTRAN.

S'il est vrai, Dieu d'avance à leur choix le désigne.
Cet empire absolu dont il use à son gré
N'existe que pour lui.

MÉLUSINE, s'élançant vers le livre ouvert sur la table.

Gontran, je le saurai.

GONTRAN, lui reprenant le livre qu'elle a saisi.

Sacrilége, arrêtez! Quoi, malgré ma défense!
Quoi, pour tant de bienfaits voilà ma récompense!

MÉLUSINE.

Vos bienfaits! où sont-ils? que m'avez-vous appris?
L'ordre des temps, le sens d'un vain amas d'écrits,
Les mouvements des cieux et la vertu des plantes!
Quels bienfaits! J'ai calmé des tortures brûlantes;
J'ai guéri bien des maux, et je ne puis guérir
Un mal dont vos bienfaits me laisseront mourir.

GONTRAN.

Garde-toi d'accuser l'ami qui te résiste :
Non, ce pouvoir n'est pas, ma fille; ou, s'il existe,
Sans borne, il est sans frein dans un être borné.
Aveugle et tout-puissant, cet être infortuné,
Dont s'exerce à tâtons la volonté suprême,
Marche, fatal à tous comme il l'est à lui-même,
Pour arriver un jour, las des maux qu'il a faits,
De douleurs en douleurs, de forfaits en forfaits,
A pousser vers le ciel ce cri : Je désespère!
Devant cet avenir recule et crois ton père,
Qui, pâle de terreur, contre toi te défend.
Ce pouvoir, c'est le fer dans les mains d'un enfant;
C'est le feu; c'est le fruit dont l'arbre de Sodome
A notre bouche avide offre le doux fantôme :
Vermeil, il brille aux yeux des plus beaux dons du ciel;
Au goût, ce fruit de mort n'est que cendre et que fiel.

MÉLUSINE.

On vient, Gontran!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE.

MATHILDE, à Mélusine.

C'est vous! mes terreurs m'ont trompée;
D'une pensée horrible en m'éveillant frappée,
Près d'un abîme ouvert je vous voyais, ma sœur.

GONTRAN.

Ce désordre du ciel a troublé votre cœur.

MÉLUSINE.

Quelle faiblesse, enfant!

MATHILDE.

Lorsque la foudre gronde,
Calme, vous souriez.

MÉLUSINE.

Toi, tu frémis.

MATHILDE.

Au monde
Pour toujours, comme moi, quand on va dire adieu,
On entend dans ce bruit la grande voix de Dieu.
Son nom, mon seul recours, s'échappa de ma bouche;
Sous le rameau bénit qui protége ma couche,
Mouillant mon front d'eau sainte et pliant les genoux,
Je priai, chère sœur, non pour moi, mais pour vous;
Pour vous aussi, Gontran, pour la nature entière;
Et le calme sembla renaître à ma prière.

MÉLUSINE, à part

A sa prière!

MATHILDE.

Hélas! disais-je, il est minuit;
Baudouin sous l'eau du ciel s'égare dans la nuit.
A-t-il même un rocher pour abriter sa tête?
Ne permets pas du moins, mon Dieu, que la tempête
Au cimeterre unie abatte les chrétiens :
Fais qu'ils n'aient au désert d'ennemis que les tiens!

MÉLUSINE, bas à Gontran.

Je vous sais gré, Gontran, d'avoir calmé l'orage.

GONTRAN, à Mélusine.

Encor!

MÉLUSINE.

Que fait Baudouin? où va de son courage
S'exposer loin du camp l'aventureuse ardeur,
En poursuivant la gloire au prix de la grandeur?

GONTRAN.

Comment donc?

MÉLUSINE.

Ce château qui du milieu des sables
A surgi tout à coup...

GONTRAN.

Vous croyez à ces fables?

MATHILDE.

Nous croyons que, bâti par les esprits du ciel,
Il fut gardé par eux; le soldat d'Ismaël
Ne put, même en passant, y planter sa bannière,
Et de ses pieds jamais n'y laissa la poussière.
Quel miracle, Gontran!

GONTRAN.

Ce miracle, il est dû...

MÉLUSINE, vivement.

A vous.

GONTRAN.

Comme aux guerriers qui l'ont bien défendu.
L'Arabe aime à conter, laissons là les merveilles
Dont, les deux bras croisés, il amuse ses veilles.

MÉLUSINE.

Mais enfin, seuls debout dans des champs désolés,
Ces murs verront demain nos barons rassemblés.
Si Baudouin est absent de ce conseil auguste,
Qui défendra la cause à mes yeux la plus juste,
La sienne?

GONTRAN.

Voilà donc ce héros sans rival?

MÉLUSINE.

Il a mille rivaux, mais il n'a point d'égal.

GONTRAN.

Quoi! pas même Raymond, pas même ce Tancrède
Qui s'est fait de sa gloire un titre à qui tout cède;
Tancrède, ce géant de l'étendard sacré,
Qu'on voit déjà vainqueur quand il dit : Je vaincrai;
Qui n'a marqué ses pas que par des funérailles;
Qui sauta le premier sur les saintes murailles;
Que jamais sous le ciel, au champ comme aux tournois,
Musulman ni chrétien n'a combattu deux fois.

MÉLUSINE.

Tant de hauts faits, Gontran, vivent dans ma mémoire;
Mais, plus jeune, Baudouin n'est pas moins vieux de [gloire,
Et, du roi par son sang légitime héritier,
Éclipse de son nom l'Occident tout entier.

MATHILDE.

Ah! que me font, à moi, ses rivaux dans les armes?

(Montrant Mélusine.)

Quand sur ce pâle front je versai tant de larmes,
Un seul cœur, vous absent, comprit mon désespoir :
Ce fut le sien. Ses droits au souverain pouvoir,
D'autres dans le conseil en seront les arbitres;
Mais aux vœux des deux sœurs il a du moins des titres.

GONTRAN.

Et j'approuve des vœux si désintéressés.

(A Mélusine.)

Lui seul de tant d'amants par vos dédains chassés,
Il resta votre ami sur ce triste rivage,
Quand il eut vu comme eux repousser son hommage.

MÉLUSINE.

Vous lui devez appui.

GONTRAN.

De moi n'attendez rien:
Je sais qu'on fait le mal même en voulant le bien.
Aurait-il, après tout, la voix de votre père?
De Lusignan jadis Tancrède fut le frère,
Lui fit contre la mort un rempart de son bras :
Pourrions-nous l'oublier sans être des ingrats?

MATHILDE.

Non.

GONTRAN.

D'ailleurs, peu jaloux d'avoir la préférence,
Baudouin voit la couronne avec indifférence;
Vers l'Europe, où bientôt il reviendra vainqueur,
Il tourne avec regret ses regards et son cœur.

MÉLUSINE.

Il vous le dit.

MATHILDE.

Ma sœur, l'Europe est donc bien belle.

MÉLUSINE.

Je ne la vis qu'enfant, et ne sens rien pour elle.
Je commençai de vivre au temps où sur ces bords
La science à mes yeux dévoila ses trésors.

MATHILDE.

Comment ne rien sentir pour l'heureux ciel de France?
Un souvenir si doux s'attache à notre enfance!

GONTRAN.

C'est plus tard, c'est à l'âge où l'on craint l'avenir,
Qu'on se reprend d'amour pour ce doux souvenir.
Embelli par le temps, plus il fuit, plus on l'aime.

(A Mélusine.)

J'ai pensé comme vous; et, m'abusant moi-même,
Le bonheur de savoir, qui devait m'enivrer,
M'a laissé le regret de ne plus ignorer.
O riante ignorance, ô fraîcheur de la vie!
De nos premiers beaux jours ô fleur trop tôt ravie!
Jeune, on te foule aux pieds, et ton parfum pour nous
Sur le bord de la tombe est le seul qui soit doux.

MATHILDE.

Au midi de vos ans n'en pleurez pas l'aurore:
Tel je vous vis, Gontran, tel je vous vois encore;
Les ans sur votre front passent sans le toucher,
Et le temps pour vous seul semble ne pas marcher.

MÉLUSINE.

C'est vrai; lorsqu'ici-bas tout décline et tout change,
Par quel art merveilleux, par quel secret...

(Le son du cor retentit à la porte du château.)

GONTRAN.

Qu'entends-je?

MATHILDE.

Un pèlerin.

(Le même son se répète deux fois encore.)

GONTRAN.

Si tard!

MATHILDE.

Peut-être un chevalier;
Pour lui, comme pour tous, soyez hospitalier.

GONTRAN.

Oui, Mathilde.

MÉLUSINE, à part, en voyant Gontran prendre le livre.

Il l'emporte!

GONTRAN, de même, après l'avoir regardée un moment.

O justice éternelle!
L'esprit qui fut en moi, je le retrouve en elle.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MÉLUSINE, MATHILDE.

MÉLUSINE.

Mathilde, il pleurait donc?

MATHILDE.

Qui?

MÉLUSINE.

Baudouin. Sur mon sort
Il pleurait devant toi?

MATHILDE.

Je vous l'ai dit.

MÉLUSINE.

Ma mort
Eût fait son désespoir?

MATHILDE.

Comme le mien.

MÉLUSINE.

Peut-être
Il était moins touché qu'il ne feignait de l'être.

MATHILDE.

A lui parler de vous, je m'oubliais ici,
Et je sais qu'à m'entendre il s'oubliait aussi.

MÉLUSINE.

S'imposait-il souvent ce long pèlerinage?

MATHILDE.

Il ne s'en lassait point.

MÉLUSINE.

Quel était son langage?

MATHILDE.

Triste.

MÉLUSINE.

Mais n'exprimant rien que de l'amitié?

MATHILDE.

Pour son amour, ma sœur, vous fûtes sans pitié.

MÉLUSINE.

Rien qu'une amitié froide?

MATHILDE.

Oh, non! de ses alarmes
J'ai vu l'émotion se trahir par des larmes.
Et s'attachant sur moi, mais ne voyant que vous,
Ses humides regards brillaient d'un feu si doux
Qu'en vain il me celait le mal qui le dévore;
Je sentais que d'amour il vous aimait encore.

MÉLUSINE.

Toi, Mathilde?

MATHILDE.

Pourquoi serait-il revenu?
Quel charme douloureux l'eût ici retenu?
Je le sentais, vous dis-je; et comment m'y méprendre?
Sa voix avait alors je ne sais quoi de tendre
Que la vôtre pour moi n'a pas dans sa douceur;
Et pourtant vous m'aimez d'une amitié de sœur,
De mère; et quand mon nom tombe de votre bouche,
Vous avez à le dire un charme qui me touche.

MÉLUSINE.

Cet amour sans espoir, il n'a pu l'étouffer!

MATHILDE.

Eh quoi! de ses tourments je vous vois triompher.

MÉLUSINE.

Mathilde, ce plaisir, tu ne peux le comprendre:
Peut-être il est cruel; mais c'en est un d'apprendre
Que le cœur d'un héros qui s'est vu mépriser
Se débat dans ses nœuds sans pouvoir les briser,
Forme mille projets de secouer sa chaîne,
Et revient plus esclave à l'amour par la haine,
Trouve un charme à sa honte, et, vaincu, désarmé,
Fait gloire enfin du joug dont il est opprimé.
Noble amour en effet pour l'objet qui l'inspire!
Et, rangé malgré lui sous un si dur empire,
Plus il est grand, ce cœur à souffrir obstiné,
Plus on est fière, enfant, de l'avoir dominé.

MATHILDE.

Dieu vous créa, ma sœur, pour le pouvoir suprême:
Moi, pour l'obéissance; elle est ma vie, et j'aime
Que la raison d'autrui, que l'âge ou le savoir
M'épargnent doucement jusqu'au soin de vouloir.
J'aime à courber mon front sous la grandeur divine;
Sous votre autorité sans effort je m'incline,
Et me plais à sentir, en la prenant pour loi,
Par combien d'heureux dons vous l'emportez sur moi.

MÉLUSINE.

O ma sœur, ô ma fille! ainsi du vœu sublime
Qui t'enchaîne à l'autel tu n'es donc pas victime?

MATHILDE.

Vous sauver à ce prix était-ce m'immoler?
Au Dieu dont j'entendais la voix vous appeler,
Je dis: « Rends-moi ma sœur, à toi je m'abandonne. »
Il m'a donné vos jours, les miens, je les lui donne:
Notre saint patriarche a reçu mon serment.

MÉLUSINE.

Pourtant, malgré ton vœu je mourais lentement.

MATHILDE.

Hélas!

MÉLUSINE.

Lorsque Gontran revint d'un long voyage...

MATHILDE.

Comme s'il eût pour loi d'accomplir mon ouvrage,
Tandis que je priais, vers vous il accourut;
Il souffla sur le mal, et le mal disparut:
Dieu me l'avait promis.

MÉLUSINE.

Et Dieu tint sa promesse;
Mais si ton vœu te coûte un soupir de tristesse...

MATHILDE.

Le trahir, moi! jamais. Je croirais voir encor
Votre âme vers le ciel prête à prendre l'essor.
Jamais!

MÉLUSINE, *en la baisant sur le front.*

Va reposer.

MATHILDE.

Non, près de vous je reste.

MÉLUSINE, *regardant par la fenêtre qu'elle a ouverte.*

As-tu peur?

MATHILDE.

Pas ici. Sur la voûte céleste,
Que cherchez-vous, ma sœur?

MÉLUSINE.

L'avenir.

MATHILDE.

Et les cieux
En peuvent révéler le mystère à nos yeux?
Nos destins sont écrits sur le front des étoiles?

MÉLUSINE.

Pour qui de la nature a su percer les voiles,
Sans doute pour Gontran.

MATHILDE.

Cherchez à deviner
Tandis que sous mes doigts ces fuseaux vont tourner.
Dites-moi si Baudouin sera roi de Syrie.

MÉLUSINE

Comment ne pas t'aimer avec idolâtrie?
Être modeste et bon, tu ne vis plus pour toi :
Si je forme un désir, tu le sais avant moi.
Tu vois que de Baudouin la grandeur m'intéresse;
La première de lui tu me parles sans cesse.
J'aime à t'entretenir des lois de l'univers,
Et, ton front sur ta main, tes deux grands yeux ouverts,
Tu m'écoutes si bien...

MATHILDE.

Que j'ai l'air de comprendre.

MÉLUSINE.

Tu le fais pour me plaire et non pas pour apprendre;
Mais combien mon plaisir te doit coûter d'ennui!
Désormais...

MATHILDE, apercevant Baudouin, qui entre.

Se peut-il?

MÉLUSINE.

Qu'as-tu donc?

MATHILDE.

Lui! c'est lui.

MÉLUSINE.

Baudouin!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAUDOUIN.

MATHILDE, s'élançant à sa rencontre.

Blessé, peut-être?

MÉLUSINE.

En vainqueur, j'en suis sûre!

BAUDOUIN, à Mélusine.

Avec l'aide de Dieu, vainqueur,

(A Mathilde.)

Et sans blessure.

MATHILDE.

Le fer de l'infidèle épargna votre sang!

MÉLUSINE.

Quels remparts sont par vous enlevés au Croissant?

BAUDOUIN.

Dieu n'en a pas laissé sur ces plages stériles,
Du jour que son haleine y consuma cinq villes;
Mais aux murs de Damas conduits par Nourredin,
Des chrétiens prisonniers côtoyaient le Jourdain;
Je l'apprends et je pars : près du fleuve on arrive;
Ceux qu'on croyait surprendre endormis sur la rive,
On les trouve debout : d'un combat inégal
Les miens, cent contre mille, attendent le signal.
Il est donné; la mort frappe avec eux dans l'ombre,
Et leur courage enfin l'emporte sur le nombre.

MATHILDE.

On dirait que vous seul n'avez pas combattu.

BAUDOUIN.

Le martyre a des uns couronné la vertu,
D'autres sont rapportés à travers les ténèbres
Sur les drapeaux captifs, qu'ils ont pour lits funèbres.

(A Mélusine.)

Je les ai devancés, noble dame, et j'accours
De vos secrets pour eux implorer les secours;
Sauvez-les, et rendez à la vie, à la gloire
Ces débris expirants d'une sainte victoire.

MÉLUSINE.

Qu'ils viennent! à mes soins vos amis ont des droits,
Comme vous au bandeau qui ceint le front des rois.
La voix de vos égaux dont le conseil prononce,
Cet exploit vous l'assure, il vous nomme, il annonce
Que dans Jérusalem demain vous régnerez
Sur des sujets par vous vainqueurs ou délivrés.

BAUDOUIN, à Mathilde.

Quoi! vous nous fuyez?

MATHILDE, qui s'assied devant son ouvrage.

Non; en travaillant j'écoute.
Mon avis, chevalier, vous touche peu sans doute
Sur ce grave sujet.

BAUDOUIN.

Le croyez-vous?

MÉLUSINE.

Demain
Le sceptre que leur vœu mettra dans votre main
Devancera la Croix, et, marchant à leur tête,
Fera trembler l'Arabe et pâlir son prophète.

BAUDOUIN.

Si devant les barons le droit du sang fait loi,
Du roi le frère absent doit succéder au roi.

MÉLUSINE.

Lorsqu'il est par les mers séparé du royaume,
Le choisir, c'est, Baudouin, couronner un fantôme.

BAUDOUIN.

Si la gloire décide, est-il un droit plus grand
Que le nom de Tancrède à cet illustre rang?

MÉLUSINE.

Pourquoi, trop ébloui de la gloire d'un autre,
Quand vous citez son nom, oubliez-vous le vôtre?

BAUDOUIN.

Puissé-je m'en faire un! mais, pour y parvenir,
Il suffit d'une épée à qui sait la tenir.

Aux cendres de nos rois, à leur gloire guerrière,
Sans sceptre, on peut mêler sa gloire et sa poussière;
Lusignan dort près d'eux dans l'immortalité;
Et leur puissance enfin ne m'a jamais tenté.
Elle n'est, à mes yeux, qu'un illustre esclavage,
Puisqu'elle enchaînerait mes jours sur ce rivage.

MÉLUSINE.

Vous aimez mieux partir que régner?

BAUDOUIN.

J'aime mieux
Revenir au manoir où dorment mes aïeux,
Et, las de tout, j'espère, en y cachant ma vie,
Y retrouver la paix que ces bords m'ont ravie.

MATHILDE.

Je verrai donc, Baudouin, des cimes du Carmel
Vos vaisseaux loin de nous fuir sous l'azur du ciel,
Et pour jamais!

BAUDOUIN.

Heureux, je sens que cette terre
M'aurait fait oublier mon fief héréditaire,
Les vieux arbres qu'enfant j'ai connus les premiers;
Mais le bonheur pour moi n'est pas sous ses palmiers.
Je hais son ciel d'airain, ses blancs sommets, l'arène
Où son fleuve épuisé comme à regret se traîne,
Et sens sur cette grève, où le Jourdain tarit,
Mon espoir se flétrir comme tout s'y flétrit.
Dans le désert parfois brille une eau mensongère
Aux yeux, qu'en les trompant sa fraîcheur désaltère;
Ainsi, lorsque mes yeux dévorent l'horizon,
Le manoir paternel, son antique blason,
Sa croix où j'ai prié, ses créneaux, ses ombrages
M'apparaissent de loin fuyant sur les nuages.
Je les vois au couchant dans leur vol m'appeler,
Et voudrais vers l'Europe avec eux m'envoler;
Et je pars; mais partir est encore un supplice :
Puis-je, à travers les flots de cette onde où je glisse,
Dans cet air que je fends, puis-je emporter le bien
Qui seul est tout pour moi, sans lequel tout n'est rien,
Que doit rêver absent et pleurer ma faiblesse,
Elle enfin, et ce cœur qu'en partant je lui laisse?
Je me consume alors de regrets superflus;
Je hais le ciel natal; pour moi l'exil n'est plus
Sur la rive étrangère où je la vis si belle;
L'exil, c'est la patrie où je vivrai loin d'elle.

MÉLUSINE.

Pourquoi loin de ces bords voulez-vous l'entraîner?
Est-ce donc aussi doux que de l'y couronner?

BAUDOUIN.

Le puis-je?

MÉLUSINE.

Un roi peut tout.

BAUDOUIN.

Que n'est-il vrai!

MÉLUSINE.

Tout plie
Sous son autorité, qu'il commande ou supplie.

BAUDOUIN.

Je supplîrais.

MÉLUSINE.

En roi qu'on ne peut refuser.

BAUDOUIN.

Et je verrais l'obstacle à mes yeux se briser?

MÉLUSINE.

Il n'est point pour un roi d'obstacle insurmontable.

BAUDOUIN.

Oui, ce titre imposant me rend tout favorable,
Dieu même, et je l'ai vu d'un œil indifférent!
C'est mon droit, c'est mon bien; pour monter à ce rang
Il n'est point de danger que mon cœur ne défie.
Je suis ambitieux, et je m'en glorifie;
Je le suis par amour : je veux régner; je veux,
En leur donnant des lois, en triomphant pour eux,
M'emparer d'un trésor plus cher qu'un diadème,
Plus enivrant cent fois que la gloire elle-même,
Et, pour le conquérir puisqu'il faut être roi,
Je le serai : demain tout fléchira sous moi.

MÉLUSINE.

Régnez donc!

MATHILDE.

Mais Tancrède indigné!...

BAUDOUIN.

Qu'il s'indigne!
Qu'importe, si nos pairs me jugent le plus digne?
Que me font et sa brigue, et sa gloire, et son bras?
Je l'honore, Mathilde, et je ne le crains pas.
Je pouvais, par respect, dépouiller ma naissance,
Quand je ne lui cédais qu'une vaine puissance;
Mais immoler pour lui mon bonheur de mes mains!
Non, j'oppose à ses droits ceux de deux souverains,
Leur sang royal au sien, qu'il fait parler en maître;
J'oppose à ce qu'il fut... ce qu'un jour je dois être.
D'un passé qui vieillit, que peut le souvenir
Contre tous les dangers qu'enferme l'avenir?
Eh bien donc, qu'à son bras mon jeune bras succède :
Il a pour avenir le passé de Tancrède.

MÉLUSINE.

Dieu vous le doit, Baudouin; régnez : je reconnais
Le Godefroy nouveau qu'en vous je devinais.
Régnez : à vous le trône! à vous la renommée
Qui croît comme la palme au pays d'Idumée!
A vous les vœux de tous, leur suffrage et le mien!
Je donne ici l'exemple à l'Orient chrétien;
Et si cette âme enfin, qui pour vous fut si fière,
Vous a de son respect salué la première,
Croyez... Mais vos amis ne m'attendent-ils pas?

Puissé-je de leur couche écarter le trépas!
En vous quittant pour eux, je vous sers : à vos larmes
Ce n'est pas seulement rendre des frères d'armes;
C'est assurer des bras à vos nobles projets,
Baudouin; c'est à leur roi conserver des sujets.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

BAUDOUIN, MATHILDE.

BAUDOUIN

Restez!

MATHILDE.

Que voulez-vous ?

BAUDOUIN.

Si leur choix me la donne,
Savez-vous sur quel front je mettrai la couronne?

MATHILDE.

Un seul est à mes yeux digne de la porter;
Soyez heureux, Baudouin !

BAUDOUIN.

S'il la daigne accepter,
Je le suis.

MATHILDE.

Qu'à vos vœux ma sœur soit moins rebelle!

BAUDOUIN.

Par elle dédaigné, je ne fais rien pour elle.

MATHILDE.

Qu'entends-je?

BAUDOUIN.

Dans ce cœur, que blessa son mépris,
Une autre règne.

MATHILDE.

O ciel!

BAUDOUIN.

Dans ces yeux attendris
Qu'enflammaient les éclairs d'une muette ivresse,
Une autre répandait la joie ou la tristesse :
C'est vous!

MATHILDE.

Moi!

BAUDOUIN.

Vous. L'amour que j'ai dû vous celer
A pris dans son espoir la force de parler.

MATHILDE.

Malgré mon vœu, Baudouin?

BAUDOUIN.

A ma voix souveraine,
Un mot du patriarche en va rompre la chaîne.

MATHILDE.

Dieu vous entend.

BAUDOUIN.

Que Dieu me voie à vos genoux.

MATHILDE.

Vous l'outragez.

BAUDOUIN.

Je n'aime et n'aimerai que vous.

MATHILDE.

Union sacrilége!

BAUDOUIN.

Elle deviendra sainte.
Mathilde, suis-je aimé?

MATHILDE.

De surprise et de crainte
Je tremble.

BAUDOUIN.

Cette main, qu'elle se donne à moi...

MATHILDE.

Non.

BAUDOUIN.

Aujourd'hui...

MATHILDE.

Fuyez!

BAUDOUIN.

Demain je serai roi
Pour l'obtenir de Dieu.

MATHILDE, qui tombe sur un siége.

Je me soutiens à peine;
Fuyez.

BAUDOUIN, en s'élançant pour sortir.

Je serai roi, pour que vous soyez reine!

ACTE DEUXIÈME

(Même décoration.)

SCÈNE I.

GONTRAN, MÉLUSINE.

GONTRAN, qui entre vivement, à Mélusine.

Laissez-moi!

MÉLUSINE.

Je vous suis.

GONTRAN.

N'insistez plus.

MÉLUSINE.

Parlez.

GONTRAN.

Aux regards des humains ces secrets sont voilés.

MÉLUSINE.

Ils sont connus de vous; faites-les-moi connaître.

GONTRAN.

Jamais!

MÉLUSINE.

Vous pouvez tout.

GONTRAN.

Je ne puis rien.

MÉLUSINE.

En maître
Vous commandez, Gontran, aux éléments soumis.

GONTRAN.

Erreur!

MÉLUSINE.

Que ce pouvoir me soit par vous transmis,
Baudouin règne.

GONTRAN.

Encor lui! j'étais loin de m'attendre
Qu'il dût vous inspirer un intérêt si tendre,
Lui qui par vos dédains ne fut pas épargné.

MÉLUSINE.

Peut-être je l'aimais quand je l'ai dédaigné.

GONTRAN.

Vous l'aimiez! ô néant de la science humaine,
Et que la mienne alors doit vous paraître vaine!
Je sais tout, je puis tout, Mélusine! et ne puis
Lire au cœur d'un enfant, tout-puissant que je suis.

MÉLUSINE.

Comment lire en mon cœur? Je l'ignorais moi-même;
Mais le voile est tombé : je me connais, je l'aime;
Je l'aime, et d'un amour égal en son excès
A l'empire inhumain que sur lui j'exerçais.
A travers mes rigueurs ses yeux me trouvaient belle;
Il m'excusait injuste; il m'adorait rebelle,
Il souffrait de mes maux; il mourait de ma mort.
Aujourd'hui le soleil lui pesait sur ce bord :
Il partait, et d'un mot sur ce bord je l'enchaîne.
Je veux qu'à son dégoût d'une grandeur prochaine
L'ambition succède, et son cœur palpitant
D'ambitieux désirs s'émeut en m'écoutant.
Il pense, il sent par moi, c'est pour moi qu'il respire;
Et je rougirais, moi, de l'amour qu'il m'inspire!
J'en suis fière : puissance, honneurs, félicité,
Baudouin me devra tout. Ah! que la vérité
Dans son jour formidable à moi se manifeste,
Et, prenant pour ma part la royauté céleste,
Qu'à pleines mains sur lui je puisse accumuler
Les terrestres grandeurs dont je veux l'accabler.

GONTRAN.

Si j'avais ce pouvoir, l'auteur de la nature
Au rang du créateur mettrait sa créature.

MÉLUSINE.

Il suffit de vouloir pour s'égaler à lui,
Et d'oser.

GONTRAN.

A vos yeux quel jour trompeur a lui!

MÉLUSINE.

C'est un rayon du ciel.

GONTRAN.

Un reflet de l'abîme.

MÉLUSINE.

Dût-il en l'éclairant consumer la victime,
Qu'il inonde une fois mes regards enchantés!
Je veux noyer mon âme aux flots de ses clartés,
Pénétrer de leurs feux ma substance immortelle.
La parole magique, ô Gontran, quelle est-elle?
Je la dis; je verrai de l'œil dont je vous vois
D'impalpables esprits, désertant à ma voix
Les profondeurs du ciel, de l'onde et de la terre,
Des sépulcres béants m'expliquer le mystère,
Et soumettre à mes lois, comme aux arrêts du sort,
La matière, l'espace, et la vie et la mort.
Mais parlez! que leur foule à mon ordre obéisse,
Du livre défendu que la clarté jaillisse,
Ou, dans l'ombre, au milieu d'un cercle d'ossements,
J'irai tenter sans vous de noirs enchantements,
Jeter aux vents des nuits des formules terribles,
Évoquer par leurs noms les êtres invisibles,
Tous, jusqu'à lui…

GONTRAN.

Qui donc?

MÉLUSINE.

J'oserai le nommer
Et, si nul ne répond, je sais l'art d'exprimer
Des pavots d'Orient un suc mortel qui glace.
Vous me l'avez appris, et je vous en rends grâce :
Je pourrai, grâce à vous, tarir en un moment
L'inextinguible soif dont je meurs lentement.

GONTRAN.

Mais ce pouvoir fatal, sais-tu ce qu'il nous coûte?

MÉLUSINE, *vivement.*

Il existe donc?

GONTRAN.

Oui, pour notre perte. Écoute.

MÉLUSINE, avec un transport de joie.

Il existe!

GONTRAN.

A ma voix puisse t'épouvanter
La profondeur du gouffre où tu veux te jeter!
Puisse, au penchant du crime où tu cours sur ma trace,
L'exemple d'un maudit consterner ton audace!

MÉLUSINE.

D'un maudit!

GONTRAN.

Moi, c'est moi.

MÉLUSINE.

Vous!

GONTRAN.

Je connais celui
Que tu veux évoquer.

MÉLUSINE.

Eh bien?

GONTRAN.

Je suis à lui.

MÉLUSINE.

A cet ange intrépide?

GONTRAN.

A cet esprit immonde.

MÉLUSINE.

Il vous a tout donné?

GONTRAN.

Tout vendu.

MÉLUSINE.

Dans ce monde
Le pouvoir de tout faire?

GONTRAN.

En abusant de tout.

MÉLUSINE.

D'être partout présent?

GONTRAN.

Et malheureux partout.

MÉLUSINE.

Un siècle entier de règne?

GONTRAN.

Un siècle entier qui passe
Devant l'éternité n'est qu'un point dans l'espace.
Mais j'aspirais au mal; mais, le pacte signé,
J'ai dit dans mon orgueil : Je règne!... Ai-je régné?
Pouvais-je dépouiller ma nature première?
Quoique Dieu, toujours homme; en cherchant la lumière
Au foyer de la vie, aux sources du savoir,
Je montais pour tomber, je m'aveuglais pour voir.
Jouet du bras d'airain qui me sert et m'opprime,
Je voulais la vertu, j'accomplissais le crime,
Le crime sans danger, le crime sans plaisir :
Quel plaisir goûte un cœur qui n'a plus de désir?
Et quel dégoût de soi fut jamais comparable
En tristesse, en horreur, au sort d'un misérable
Qui peut tout ici-bas, et se sent dévorer
Par l'incurable ennui de ne rien désirer?

MÉLUSINE.

Mais vous n'aimiez donc pas?

GONTRAN.

Trahi dans ma tendresse,
Le meurtre ensanglanta cette main vengeresse,
Et le fer... Mais que dis-je? en avais-je besoin?
Un signe de mes yeux assassinait de loin;
Ma fille, je pouvais tuer par la pensée,
Et, jaloux, je l'ai fait dans ma rage insensée,
Oui, de l'objet aimé la mort prenait les jours,
Et moi qu'elle épargnait, moi, j'avançais toujours
Sur ma route déserte, et voyais en arrière
S'amonceler des miens l'insensible poussière.
Parmi des inconnus, seul avec mes remords,
J'errais, las des vivants et plus froid que les morts,
Quand de cette vallée à la vie interdite,
Triste comme mon cœur et comme moi maudite,
L'aspect désespérant rit à mon désespoir.
Mon souffle de ces rocs fit sortir ce manoir;
Plus tard je t'y connus; ce que mon espérance
S'était en vain promis de ma toute-puissance,
Enfant, je le trouvai dans tes premiers accents,
Ton sourire ingénu, tes regards innocents,
Et sentis de mon cœur s'apaiser la torture
Quand je revins soumis aux lois de ma nature.
Mais avais-je en ce monde épuisé les douleurs?
Non; tu veux me quitter; tu veux mourir, tu meurs.
Toi, ma fille! elle aussi! tu veux que sur la terre
Une dernière fois je reste solitaire,
Pour dire en survivant à tout ce que j'aimais :
« Je souffrirai toujours, je n'aimerai jamais! »
Ou, si je satisfais la soif qui te dévore,
Dans l'abîme sans fond, dans la nuit sans aurore,
Un vain règne d'un jour, un siècle d'un instant
Te jettera damnée au maître qui m'attend.

MÉLUSINE.

Mais pour que ce sujet en maître vous réclame,
Qu'a-t-il donc exigé dans son pacte?

GONTRAN.

Mon âme.

MÉLUSINE.

Au lieu de vous soumettre, il fallait commander,

Tout obtenir de lui sans lui rien accorder

GONTRAN.

D'abord je l'ai voulu; libre encore on le brave;
Puis on cède, et de roi je fus bientôt esclave.
Elle est à lui, cette âme; il n'a qu'à l'appeler,
De ce corps en poussière elle va s'envoler.
Voudra-t-il que pour moi, demain, le jour se lève,
Et ce jour qui me luit, voudra-t-il qu'il s'achève?
Je crois sentir son bras vers mon front s'allonger
Pour y graver son signe, et m'abattre, et changer
En des tourments sans fin ce reste d'existence.
Chaque heure que j'entends murmure ma sentence;
A chaque mot de toi qui me semble un adieu,
Mon cœur épouvanté se retourne vers Dieu;
Mais, s'il me pardonnait, Dieu serait sans mémoire;
J'invoque le néant, et je n'y puis pas croire.
Ah! prends pitié de toi, car c'est toi que je plains;
Les forfaits et les maux dont mes longs jours sont pleins,
Qu'avec moi pour jamais l'enfer les engloutisse!
Mais, toi, n'allume pas son ardente justice.
Par ces pleurs qu'en tremblant je verse à tes genoux,
Crains celui dont les yeux, dont les mains sont sur nous;
Prosterne devant Dieu ton orgueil, et, chrétienne,
Adoucis ma souffrance en m'épargnant la tienne.

MÉLUSINE.

Quels que soient les tourments qui suivront vos mal-
Je les accepterais... et me rends à vos pleurs. [heurs,

GONTRAN.

Ma fille!

MÉLUSINE.

Je vaincrai son esprit qui m'obsède;
Mais vous...

GONTRAN.

Quelqu'un s'approche; ah, tais-toi!

MÉLUSINE.

C'est Tancrède

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, TANCREDE.

TANCRÈDE.

Mélusine, salut! Gontran, salut à vous!
Tancrède en vous parlant tremble encor de courroux!
J'ai conquis cette terre et je l'ai défendue:
Trouvez-vous qu'à mon front la royauté soit due?

MÉLUSINE.

Je suis femme, seigneur, et, pour vous couronner,
Je n'ai pas au conseil de suffrage à donner.

GONTRAN.

Aux intérêts humains pour jamais je renonce;
Qu'un plus sage que moi sur ces débats prononce.

TANCRÈDE, *à Gontran et à Mélusine.*

Que vous soyez ou non juges de ces débats,
Vous qui foulez en paix la terre où je combats,
Croisez en paix vos mains sur la pierre sacrée
Des chaînes d'Ismaël par mes mains délivrée,
Vous savez qui je suis, et vous devez savoir
Que, si j'eus des rivaux, j'ai cessé d'en avoir.
Ils dorment; l'olivier couvre de son ombrage
Mes égaux par le nom, mes pairs par le courage;
Près du tombeau divin qu'ils vengeaient avec moi,
Ils dorment, ces martyrs; mais chacun d'eux fut roi.
Je veux l'être à mon tour: suis-je digne de l'être?
En disant: « Je le crois! » je parais fier peut-être;
Je le dis: les travaux qui m'ont rendu fameux
Parlent haut pour ma cause, et je parle comme eux.

GONTRAN.

C'est au ciel d'Orient contester sa lumière,
Que nier sur ce bord votre gloire guerrière.

TANCRÈDE.

Et n'est-ce pas, Gontran, la nier en effet
Sous les feux de ce ciel, qui sait ce que j'ai fait,
Insulter aux exploits que son soleil éclaire,
Que de m'en disputer un si juste salaire?
Baudouin l'ose pourtant, Baudouin qui tant de fois
Devant les miens sans honte humilia ses droits.
Il se laisse aujourd'hui surprendre à leur prestige.
Je ne sais quel succès l'a frappé de vertige,
Succès dont à la nuit il doit une moitié,
Et l'autre au dévoûment d'une noble amitié.
N'importe, il s'en prévaut pour braver une gloire
Dont lui seul dans nos rangs a perdu la mémoire,
Pour jeter fièrement son nom sur mon chemin
Et réclamer un sceptre où j'ai porté la main.

MÉLUSINE.

. . . .
. . . .

TABLE DES MATIÈRES

DES OEUVRES POSTHUMES DE CASIMIR DELAVIGNE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet,) rue de Vaugirard, 9.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DES

OEUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE

THÉATRE.

POÉSIES.

MESSÉNIENNES.

POÉSIES.

CHANTS POPULAIRES.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES.

OEUVRES POSTHUMES DE CASIMIR DELAVIGNE.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet,) rue de Vaugirard, 9.



